



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

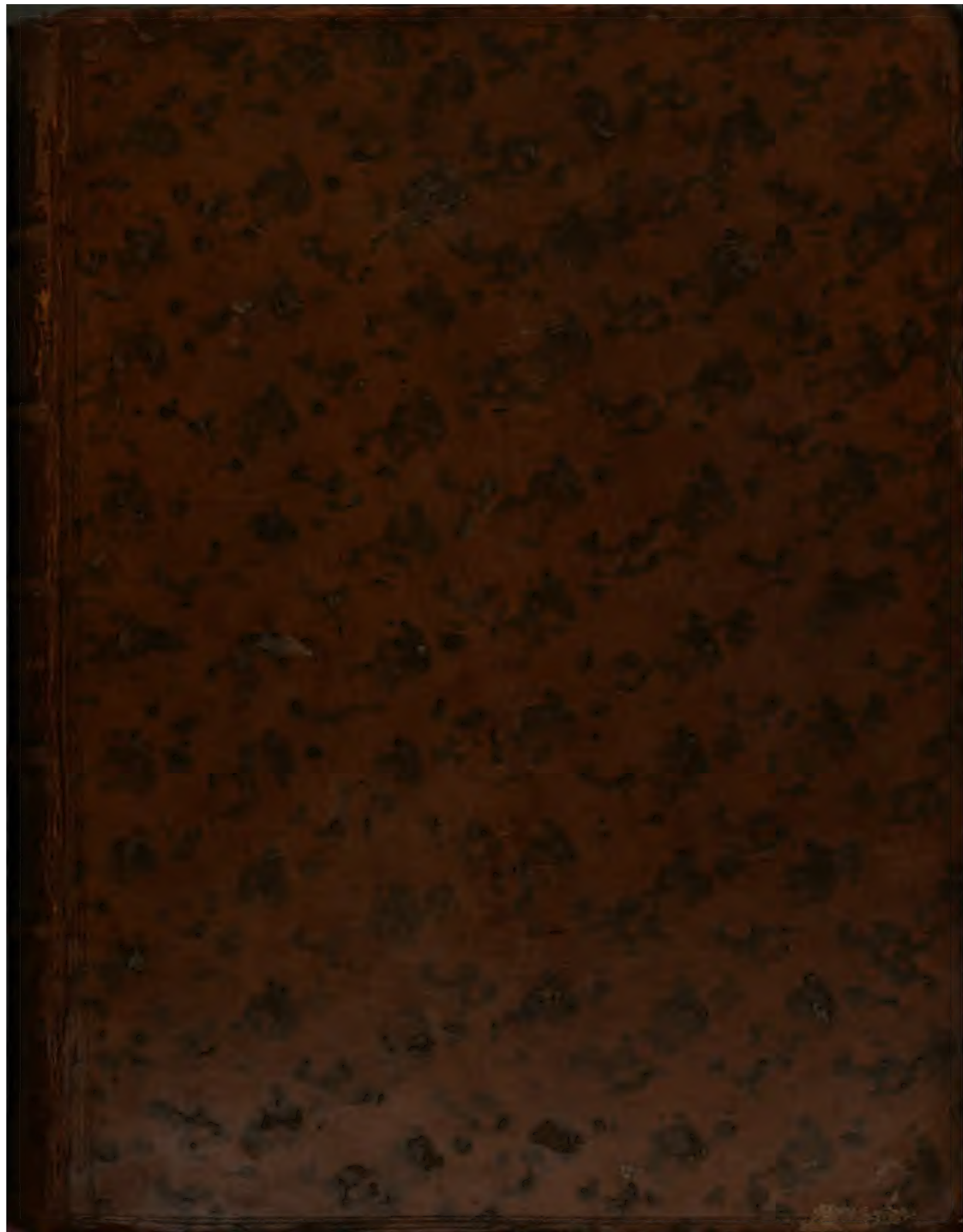
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



~~Vet. Fr. II C. 118~~



**ZAHAROFF
FUND**

Vet. Fr. II B. 1550



B 3 - 15.

ŒUVRES



DE MESSIRE

JACQUES-BENIGNE
BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX,

CONSEILLER DU ROY EN SES CONSEILS,
& Ordinaire en son Conseil d'Etat, Précepteur de Monseigneur
LE DAUPHIN, &c.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez ANTOINE BOUDET, Imprimeur-Libraire,
rue Saint Jacques, à la Fontaine d'Or.

M D C C X L V I I.

AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTE.





AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR.



CE Volume renferme le Traité de l'Exposition de la Foi, & l'Histoire des Variations des Eglises Protestantes; deux Ouvrages que l'on peut particulièrement regarder comme le triomphe de la Vérité, & celui de M. Bossuet sur l'Hérésie.

Le premier fut composé en 1668, pour l'instruction particulière du Marquis de Dangeau. Ce Seigneur, aussi bien que M. son frere (depuis Abbé) avoient hérité de Madame leur Mere, petite-fille du fameux Duplessis Mornay, beaucoup d'attachement pour la Nouvelle Réforme. Ce Traité, qui n'étoit encore que manuscrit, fut communiqué au Maréchal de Turenne, & ne servit pas peu à sa conversion; il en fut si touché, qu'il en fit faire grand nombre de Copies, qu'il communiqua à quelques Protestans de ses amis. Cet Ouvrage courut ainsi en manuscrit pendant près de quatre ans, après lesquels M. Bossuet le fit imprimer sur la fin de l'année 1671, avec les

Approbations de plusieurs Evêques, & des Théologiens les plus habiles.

Le dessein de ce Traité est de proposer les vrais sentimens de l'Eglise Catholique, & de les distinguer de ceux qui lui ont été faussement imputés ; & afin que personne ne pût douter que ce qui est avancé, ne fût le sentiment de toute l'Eglise, M. Bossuet promet dès le commencement, 1°. De ne parler que d'après le Concile de Trente, dans lequel l'Eglise a parlé décisivement sur les matieres dont il est question.

2°. Pour ne point embrasser trop de matieres, M. de Meaux n'entreprend de traiter que des Dogmes qui ont engagé les Réformés à se séparer de la Communion Romaine ; & il leur promet que ce qu'il dira, pour faire entendre les Décisions du Concile de Trente, sera manifestement conforme à la Doctrine de ce même Concile, & aura l'approbation de toute l'Eglise.

Aussi-tôt que ce Livre parut, les Ministres Réformés prirent l'alarme. Un Anonyme, que l'on a sçu depuis être M. de la Bastide, prit la plume, & fit une réponse qui fut approuvée par les Ministres de Charenton. M. Noguier, habile Ministre, se mit aussi sur les rangs, & ils reprocherent l'un & l'autre à M. Bossuet que sa Doctrine n'étoit pas la même que celle de l'Eglise Romaine ; & que dans le dessein d'attirer à son Parti les Réformés, il avoit pris des adoucissmens qui déplairoient à l'Eglise de Rome, sans satisfaire les Protestans ; parce qu'à les bien examiner, ils n'avoient pour tout mérite, qu'un tour adroit & délicat, plus capable de surprendre les esprits superficiels, que de convaincre les personnes qui sçavent penser. Voilà ce que disoient les Protestans.

L'édition qui parut en 1680, auroit dû lever toutes

DE L'ÉDITEUR.

5

ces difficultés; mais cède-t-on aisément, lorsqu'on dispute en matière de Religion? Le Livre de M. Bossuet ne devoit point, selon les Ministres, être approuvé de l'Eglise de Rome: on voyoit à la tête de cette nouvelle édition un Bref du Pape, & quantité d'Approbations des plus illustres Théologiens du Saint Siège, qui attestoient que la Doctrine qui y étoit contenue, étoit celle qu'on enseignoit dans toute l'Eglise.

Cette édition est accompagnée d'un long Avertissement, dans lequel on démontre que la Doctrine de l'Eglise Catholique n'a jamais été bien entendue des Réformés, & que les Auteurs du Schisme l'avoient défigurée, pour la rendre odieuse à leur Parti. L'Auteur fait voir que la Doctrine de l'Exposition est entièrement conforme au Concile de Trente; qu'en vain les Ministres voudroient objecter contre cette Doctrine les sentimens de quelques Docteurs particuliers: on leur répond que c'est un détail dans lequel on n'est point obligé d'entrer pour le présent, & qui ne doit pas former un point de controverse; parce qu'il est certain que les opinions, quelles qu'elles soient, aussi-bien que certaines pratiques particulières qui ne sont point conformes à l'esprit & aux Décrets du Concile de Trente, ne prouvent rien contre la Religion, ni contre la Doctrine de l'Eglise Catholique: personne n'est obligé de les approuver, ni de les suivre; ainsi les Prétendus Réformés ont tort de les alléguer pour prétexte de leur rupture.

Cette nouvelle édition fut attaquée par les mêmes personnes qui avoient écrit contre la précédente. L'Anonyme (M. de la Bastide) fit une seconde Réponse. M. Noguier écrivit aussi, & le Ministre Jurieu publia

son *Préservatif* * en 1681. Les Réformés d'Angleterre prirent aussi parti dans cette querelle. M. Wake, sçavant Anglois, donna à Londres, en 1686, une Exposition de la Doctrine de l'Eglise Anglicane, sur les Articles expliqués par M. Bossuet dans son Exposition de la Foi : l'Auteur y fait, à sa façon, l'Histoire du Livre de ce Prélat. On répondit à M. Wake, qui fit imprimer la même année une Défense de son Ouvrage : en 1688, il donna une seconde Défense de la Doctrine de son Eglise, contre les nouvelles Objections de M. Bossuet & de son Apologiste.

Entre les différens reproches que les Auteurs de ces Ouvrages faisoient à M. Bossuet, ils insistoient particulièrement sur les changemens qui avoient été faits dans les différentes éditions de son Livre ; ils prétendoient que la première étoit fort différente des autres, & que l'on avoit été obligé de la supprimer. Voici ce que ce Prélat écrivit à ce sujet.

Cette Pièce a été imprimée à la fin des Avertissemens que M. Bossuet publia en 1689. dans l'endroit où il fait lui-même la revue de ses Ouvrages.

« Je n'aurois rien à remarquer sur cet Ouvrage, ni sur l'Avertissement qui a été mis à la tête de la seconde édition, avec les Approbations, si les Protestans n'avoient affecté de relever depuis peu dans leurs Journaux ce que quelques-uns d'eux avoient avancé, qu'il y avoit eu une première édition de ce Livre fort différente des autres, & que j'avois supprimée : ce qui est très-faux ».

* *Préservatif* contre le changement de Religion, ou idée juste & véritable de la Religion Catholique Romaine, opposée au portrait flaté qu'on en a fait, & particulièrement à celui de M. de Condom, à la Haye 1681. Cette même année, Brueis,

qui depuis embrassa la Religion Catholique, écrivit à ce sujet contre M. Bossuet. Le Docteur Valentin Albert publia en Latin une Critique de l'Exposition de la Foi ; Elle parut à Lipfic en 1692.

» Ce petit Livre fut d'abord donné manuscrit à quelques Personnes particulieres, & il s'en répandit plusieurs Copies. Lorsqu'il le fallut imprimer, de peur qu'il ne s'altérât, & aussi pour une plus grande utilité, je résolus de le communiquer non-seulement aux Prélats qui l'ont honoré de leur Approbation, mais encore à plusieurs Personnes sçavantes, pour profiter de leurs avis, & me réduire, tant dans les choses, que dans les expressions, à la précision que demandoit un Ouvrage de cette nature. C'est ce qui me fit résoudre à en faire imprimer un certain nombre, pour mettre entre les mains de ceux que je faisois mes Censeurs. La petitesse du Livre rendoit cela fort aisé, & c'étoit un soulagement pour ceux dont je demandois les avis. Le plus grand nombre de ces Imprimés m'est revenu, & je les ai encore, notés de la main de ces Examineurs que j'avois choisis, ou de la mienne, tant en marge, que dans le Texte. Il y a deux ou trois de ces Exemplaires qui ne m'ont point été rendus; aussi ne me suis-je pas mis fort en peine de les retirer. Messieurs de la Religion Prétendue Réformée, qui se plaisent assez à chercher de la finesse & du mystère, dans ce qui vient de nous, ont pris de-là occasion de débiter que c'étoit-là une Edition que j'avois supprimée; quoique ce ne fût qu'une Impression qui devoit être particulière, comme on vient de voir, & qui, en effet, l'a tellement été, que mes Adversaires n'en rapportent qu'un seul Exemplaire, tiré, à ce qu'ils disent, de la prétendue Bibliothèque de feu M. de Turenne, à qui cette Impression ne fut point cachée, pour les raisons que tout le monde peut sçavoir.

» Voilà tout le fondement de cette Edition prétendue.
» On a embelli la Fable de plusieurs inventions, en sup-

„ posant que cet Ouvrage avoit été extrêmement con-
 „ certé , & en France , & avec Rome , & même que cette
 „ Impression avoit été portée à la Sorbonne , qui au lieu
 „ d'y donner son approbation , y avoit changé beaucoup
 „ de choses : d'où l'on a voulu conclure que j'avois varié
 „ moi-même dans ma Foi , moi qui accusois les autres de
 „ Variations. Mais , premièrement , tout cela est faux. Se-
 „ condement , quand il seroit vrai au fond , il n'importe-
 „ roit en rien .

„ Premièrement donc , cela n'est pas. Il n'est pas vrai
 „ qu'il y ait eu autre concert que celui qu'on vient de voir ,
 „ ni qu'on ait consulté la Sorbonne , ni qu'elle ait pris au-
 „ cune connoissance de ce Livre , ni que j'aie eu besoin de
 „ l'approbation de cette célèbre Compagnie. En général ,
 „ elle sçait ce qu'elle doit aux Evêques , qui sont par leur
 „ caractère les vrais Docteurs de l'Eglise ; & en particu-
 „ lier , il est public que ma Doctrine que j'ai prise dans son
 „ sein , ne lui a jamais été suspecte : ni quand j'ai été dans
 „ ses Assemblées simple Docteur , ni quand j'ai été élevé ,
 „ quoiqu'indigne , à un plus haut ministère. Ainsi , tout
 „ ce qu'on dit de l'examen de ce Corps , ou même de ses
 „ censures , est une pure illusion , autrement les Registres
 „ en feroient foi : on n'en produit rien , & je ne m'expo-
 „ serois pas à mentir à la face du soleil sur une chose où il
 „ y auroit cinq cens témoins contre moi , si j'en imposois
 „ au Public „

„ C'est donc déjà une évidente calomnie que cette pré-
 „ tendue censure , ou répréhension de la Sorbonne , com-
 „ me on voudra l'appeller. Le reste n'est pas plus vérita-
 „ ble. Toutes les petites corrections qui ont été faites dans
 „ mon Exposition , se sont faites par moi-même , sur les
 „ avis de mes amis , & pour la plupart , sur mes propres
 „ réflexions.

„réflexions. Au reste, ceux qui voudront examiner les
 „changemens qu'on m'objecte, n'ont qu'à consulter le
 „propre Exemplaire qu'on m'oppose, entre les mains de
 „ceux qui s'en sont servis; ils verront que ces change-
 „mens ne regardent que l'expression & la netteté du style,
 „& ils demeureront d'accord qu'il n'y a non plus de con-
 „séquence à tirer des corrections de cet Imprimé, que de
 „celles que j'aurois faites sur mon manuscrit, dont il tenoit
 „lieu „.

„Mais après tout, supposé qu'il y eût eu quelque cor-
 „rection digne de remarque, au lieu que toutes celles
 „qu'on a rapportées ne méritoient même pas qu'on les
 „relevât : quand a-t-il été défendu à un particulier de se
 „corriger soi-même, & de profiter des réflexions de ses
 „amis, ou des siennes? Il est vrai qu'il est honteux de va-
 „rier sur l'Exposition de sa Croyance, dans les Actes qu'on
 „a dressés, examinés, publiés, avec toutes les formalités
 „nécessaires pour servir de règle aux Peuples; mais il n'y
 „a rien de semblable dans mon Exposition : c'est en la for-
 „me où elle est que je l'ai donnée au Public, & qu'elle a
 „reçu l'approbation de tant de sçavans Cardinaux & Evê-
 „ques, de tant de Docteurs, de tout le Clergé de France,
 „& du Pape même. C'est en cette forme que les Protec-
 „tans l'ont trouvée pleine des adoucissmens, ou plutôt
 „des relâchemens qu'ils y ont voulu remarquer; & cela
 „étant posé pour indubitable, comme d'ailleurs il est cer-
 „tain que ma Doctrine est demeurée en tous ses Points
 „irrépréhensible parmi les Catholiques, elle sera un mo-
 „nument éternel des calomnies dont les Protestans ont tâ-
 „ché de défigurer celle de l'Eglise : & on ne doutera point
 „qu'on ne puisse être très-bon Catholique en suivant cette
 „Exposition, puisque je suis avec elle depuis vingt ans

„dans l'Épiscopat, sans que ma Foi soit suspecte à qui que
„ce soit „

Il y a eu plusieurs traductions de cet Ouvrage. On en verra l'Histoire dans l'Avertissement de l'Auteur; nous observerons seulement ici une chose qui y est omise, c'est que la Traduction Latine, dont il y est parlé, est du sçavant Abbé Fleury : elle fut reûve exactement par M. Bossuet, de sorte qu'elle peut passer pour son ouvrage; c'est ainsi qu'en parle M. l'Abbé Fleury lui-même dans une Lettre qu'il écrivit à M. l'Abbé Papillon, le 6 Janvier 1766 : on la trouve dans la Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne. C'est donc à tort que M. Scultet * avança en 1684, que la Doctrine de l'Exposition de Monsieur Bossuet, ne se trouvoit point dans la Traduction de M. Fleury.

L'Histoire des Variations parut pour la première fois en 1688, quoique le Titre ne semble annoncer qu'une narration historique des différens changemens arrivés dans la Doctrine des Protestans; leurs erreurs y sont mises dans un si grand jour, & elles y sont discutées avec tant de solidité, que l'on peut regarder cet Ouvrage comme une histoire, & en même tems comme une réfutation complète du Protestantisme.

M. de Meaux y suit par-tout l'ordre des tems, il prend la Réforme dès son origine, & il en fait connoître les Auteurs. On ne l'accusera point d'avoir chargé leurs portraits, il ne parle que d'après eux, & c'est dans leurs Ouvrages mêmes qu'il va puiser les couleurs dont il se sert pour les peindre. Ces différens portraits, joints à quantité de faits historiques, nécessairement liés au sujet, va-

* *Danielis Seretini Sculteti Silesia*, Hamburg. 1684.

rient agréablement cet Ouvrage, & le rendent aussi intéressant qu'instructif.

Le fameux Luther est le Héros de la Réforme & du Schisme. On le voit n'attaquer d'abord que l'abus des Indulgences, peu après, il attaque les Indulgences en elles-mêmes : condamné par le Pape Léon X. il ne garde plus de mesure ; il parle, & il écrit contre les Mystères de la Religion, & principalement contre la Pénitence & l'Eucharistie. L'amour de la nouveauté lui fait trouver des Disciples ; mais l'humeur emportée de leur Chef les rebute de façon, que presque tous s'éloignent de lui, & forment peu après autant de Sectes différentes, qui ne s'accordent entre elles que par la haine qu'elles avoient également contre l'Eglise Romaine. De-là toutes ces Confessions de Foi, si souvent renouvelées, & toujours différentes, & la plupart si ambiguës, que leurs Auteurs étoient fort embarrassés d'en donner l'explication. Voilà à peu près le précis des cinq premiers Livres.

Le VI^e contient un fait singulier, qui fera à jamais la honte de la Réforme. Luther & Mélancton son Disciple, pour se ménager la protection du Landgrave de Hesse, favorisent son incontinence au point de lui permettre d'avoir deux femmes à la fois ; & cette monstrueuse permission s'accorde par une Délibération signée des Théologiens du Parti. Tous ces faits sont prouvés par des Actes authentiques que l'on trouve à la fin de ce Livre.

On voit dans le VII^e l'Histoire de la Réformation d'Angleterre sous Henri VIII. qui, ne pouvant obtenir du Saint Siège la cassation d'un mariage légitimement contracté depuis vingt-cinq ans avec Catherine d'Arragon, commence ce Schisme fameux, qui ne doit sa naissance qu'à la passion que ce Prince avoit conçue pour Anne

de Boulen. Il se déclare Chef de l'Eglise Anglicane, sans néanmoins rien changer dans les principaux Points de Doctrine.

A la mort de Henri, les affaires de l'Eglise empirerent; Edouard VI. son fils lui succéda, mais trop jeune encore pour gouverner; Edouard, Duc de Sommerfet, son oncle, eut l'autorité principale, & comme il étoit zélé partisan de la Doctrine de Zuingle*, les Sectaires profitèrent de la Régence pour détruire tout ce qui pouvoit encore avoir quelque ressemblance avec le culte Romain. L'autorité Ecclésiastique, déjà si ébranlée par l'entreprise de Henri VIII. fut alors totalement anéantie, la Messe fut abolie, la plupart des Eglises livrées au pillage; tout ce triste détail fait le sujet du VII^e Livre, qui est peut-être celui dans lequel on remarque plus particulièrement que M. Bossuet étoit également Historien, Orateur, & Controversiste.

Dans le VIII^e Livre, on voit d'abord toute l'Allemagne en feu par les intrigues de Luther. Charles Quint s'étoit déclaré contre la Nouvelle Réforme: les Sectaires de leur côté avoient sçu faire entrer dans leurs intérêts plusieurs Princes d'Allemagne, qui s'étoient assemblés à Smalcalde, & y avoient fait une Ligue pour se soutenir contre les Catholiques. Luther, qui, dans le commencement de la Réforme, s'étoit opposé à la révolte contre l'autorité séculière, la prêcha alors ouvertement; il écrivit aussi, & fit même soutenir publiquement des Thè-

* Zuingle, Curé de Zurich, contemporain de Luther, embrassa d'abord le Parti de cet Hérésarque; mais il s'en sépara dans la suite, & devint Chef d'une Secte, dont les Partisans furent appelés Zuingliens, du nom de leur Maître; ou Sacramentaires, parce que Zuingle fut le premier des Réformés qui nia formellement la Présence réelle que Luther reconnoissoit.

ses qui ne respiroient que l'emportement. L'effet suivit de près, les Réformés prirent les armes, & les Princes qui s'étoient ligués à Smalcalde, se mirent à leur tête. L'Empereur se trouva obligé d'armer aussi de son côté pour les réduire. Cette guerre ne fut pas heureuse pour les Protestans, leurs troupes furent entièrement défaites dans une bataille, dans laquelle l'Electeur de Saxe & le Landgrave de Hesse furent faits prisonniers. Cette déroute obligea les Réformés à venir à un accommodement avec les Catholiques. Ils présentèrent pour cela différentes Professions de Foi, qui ne terminèrent rien. Les Partisans de Luther, qui ne s'accordoient pas plus entre eux qu'avec les Catholiques, recommencerent de nouvelles Disputes, qui fournissent de nouvelles preuves de leurs Variations.

Le Livre IX^e commence par la naissance de la Réforme en France, où Calvin se rendit Chef d'un Parti, qui devint presque aussi formidable que celui de Luther. Cet Hérésiarque, pour mieux établir son autorité, ne voulut point trop s'élever d'abord contre Luther & Zuingle; il fit différentes Professions de Foi, pour tâcher de satisfaire l'un & l'autre, mais il n'y réussit point. Il se déclara ouvertement contre la Présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie. Luther avoit conservé, des Cérémonies de l'Eglise, celles qui n'étoient pas contraires aux Dogmes de sa Secte; Calvin, plus hardi, entreprit de les anéantir toutes. Sa Doctrine excita bientôt dans le Royaume des troubles qui l'obligèrent de sortir de France, il se retira à Genève: ce fut-là qu'il établit son nouvel Evangile; & l'on voit par ses Lettres que ce fut alors qu'il commença à se regarder lui-même comme le Patriarche de la Nouvelle Réforme. On crut pouvoir appaiser les troubles naissans par des Conférences, où les Points controversés se-

soient discutés à l'amiable : on tint pour cela le fameux Colloque de Poissy, mais rien n'y fut décidé, & les contestations recommencèrent.

Dans le Livre Xe, M. de Meaux reprend l'Histoire de la Réforme d'Angleterre sous le règne d'Elisabeth. Ce qui avoit été établi sous Edouard, fut alors presque entièrement changé. Cette Reine voyoit avec peine que l'on eût supprimé les Cérémonies & les Images; elle avoit aussi des scrupules au sujet de la qualité de Chef de l'Eglise, qu'elle sentoit bien ne pas convenir à son sexe; mais sa délicatesse céda bientôt aux avantages qu'on lui fit envisager dans la Suprématie. Les Protestans de France eurent recours à sa protection, & elle la leur accorda; dès qu'ils se sentirent appuyés, ils projetterent bientôt de se soulever, & enfin on vit sous François II. la Conjuraison d'Amboise, & sous Charles IX. les Guerres civiles entreprises par l'autorité des Ministres, qui avoient établi pour principe, qu'on pouvoit faire la guerre à son Prince pour cause de Religion.

M. de Meaux détaille très-amplement dans le Livre XIe les Hérésies des Vandois, des Albigeois, des Wickliffites, & des Hussites; parce que les Protestans les ont avoués souvent pour leurs Ancêtres en fait de Doctrine: & il fait voir les Variations de ces derniers, par le peu de conformité de leur Doctrine présente, avec celle de leurs prédécesseurs.

M. Bossuet reprend les Variations des Calvinistes dans le XIIe Livre; on les voit tenir des Conférences & des Synodes pour se réunir à une même Confession de Foi, mais tout cela inutilement; ils s'animent les uns contre les autres; le Synode de la Rochelle fait une Décision; elle est condamnée par le Synode de Nîmes: celui-ci est contre-

dit par un autre, rien de stable dans leurs Professions de Foi.

Un nouvel Article que les Réformés de France veulent admettre, fait le sujet du XIII^e Livre. Ils tiennent un Synode à Gap, & en conséquence des prétendues découvertes que leurs Ministres ont faites dans l'Apocalypse, ils s'assemblent pour déclarer, comme article de Foi, que Rome est la Prostituée de Babylone, & le Pape l'Antechrist.

Le XIV^e Livre traite d'un Schisme qui occasionna bien du tumulte dans le Parti Réformé : Arminius & Gomar, Calvinistes l'un & l'autre, se font Chefs de Parti. On tient des Synodes à leur sujet; les Arminiens condamnés, refusent de se soumettre, sous le prétexte que ceux qui les avoient jugés, étoient leurs Parties. On voit ici les Protestans plus partagés que jamais : le Synode de Dordrecht définit des Articles, qui sont contredits ensuite par celui de Charenton. Genève de son côté fait un Décret touchant la Doctrine, les Réformés de France le désapprouvent.

Le XV^e & dernier Livre traite uniquement de l'Eglise. Comme cette importante question bien éclaircie auroit dû suffire pour terminer toute Controverse, M. Bossuet a jugé à propos d'en parler ici en particulier, afin de fixer sur cette matière toute l'attention du Lecteur. Les Réformés refusoient de reconnoître toute autorité visible en matière de Foi; ils prétendoient qu'un certain goût intérieur, un certain sentiment pour la vérité, qui se fait, disoient-ils, appercevoir comme la lumière du Soleil, devoit nous suffire pour nous guider dans la recherche de la vérité. M. de Meaux fait voir au contraire que les vérités de Foi ne peuvent être fixées que par l'autorité d'une

Eglise visible. Sans cela, le Fanatisme établira autant de Dogmes différens qu'il y aura de Particuliers. La matiere de l'Eglise est ici parfaitement développée : M. de Meaux y combat alternativement, & Jurieu, & le Ministre Claude, qui, eux-mêmes, étoient divisés de sentimens, quoique d'une même Secte. Sans étendre davantage cet Extrait, il suffira de dire que M. Bossuet fait voir dans ce dernier Livre en particulier, que la Doctrine Catholique est toujours la même, parce que ceux qui la professent sont attachés à une Eglise visible, dont ils respectent l'autorité, & dont ils suivent inviolablement les Décisions ; au lieu que les Réformés ne reconnoissent point d'autorité qu'ils soient obligés de respecter ; chacun suit son sens particulier : de-là naissent des Variations infinies, & une multiplicité de Sectes ; dont les contradictions en décèlent manifestement les erreurs.

Aussi-tôt que l'Histoire des Variations parut, les Ministres Protestans sentirent combien il étoit important pour eux de précautionner les esprits contre un Ouvrage qui ébranloit la Réforme par les fondemens.

Jurieu, Burnet, Basnage prirent la plume pour la défense de leur parti. Le premier adressa plusieurs Lettres Pastorales à ceux de sa Communion. Burnet publia en 1689. la Critique des Variations, qui parut d'abord en Anglois ; elle fut traduite en François la même année ; & imprimée à Amsterdam. La Réponse de Basnage * fut

* Cet Ouvrage a pour titre, *Histoire de la Religion des Eglises Réformées*, dans laquelle on voit la succession de leur Eglise, la perpétuité de leur Foi depuis le huitième siècle : l'établissement de la Réformation, & la persévérance dans les

mêmes Dogmes jusqu'à présent, avec une Histoire de l'origine & du progrès des principales erreurs de l'Eglise Romaine, pour servir de Réponse à l'Histoire des Variations des Eglises Protestantes de M. de Meaux. Deux Volumes in-8°. Roterd. 1690.

imprimé à Rotterdam en 1690. Elle a été inférée dans son Histoire de l'Eglise en 1699.

M. Bossuet répondit directement à Jurieu & à Basnage ; il ne fit point un Ouvrage exprès contre Burnet ; il se contenta de le réfuter en écrivant contre les deux premiers. Nous allons faire l'extrait des Réponses de ce Prélat.

La Réponse de M. de Meaux à Basnage parut en 1691. elle est intitulée , *Défense de l'Histoire des Variations des Eglises Protestantes , contre la Réponse de M. Basnage , Ministre de Rotterdam*. Ce Ministre , avant que d'entrer en matière , commence par reprocher à M. Bossuet qu'il étoit sorti de son sujet , en rapportant dans son Histoire des Variations , les Guerres entreprises au sujet de la Religion. La Guerre , dit-il , n'a rien de commun avec les Variations ; mais il plaça à M. de Meaux de trouver qu'elle est visiblement de son sujet. M. Bossuet prouve au Ministre que les Guerres , dont il a parlé , ayant été entreprises contre le Prince & contre la Patrie , par une Décision expresse des Synodes des Eglises Réformées , entroient d'autant mieux dans son sujet , qu'elles étoient une preuve de leurs Variations , puisqu'ils se vantoient eux-mêmes d'avoir fait autrefois un Article exprès dans leurs Confessions de Foi de la soumission due aux Souverains : soumission , que leur conduite avoit tant de fois démentie dans la suite.

Le Ministre procède ensuite à l'examen de l'Ouvrage en lui-même : il rapporte l'endroit des Variations , où M. de Meaux oppose l'esprit de révolte qui regnoit parmi les Réformés , à la patience des Chrétiens persécutés dans les premiers siècles de l'Eglise. Basnage prétend excuser la conduite des Réformés par des exemples tirés de ces mê-

mes siècles. Il allégué, 1°. Celui de Julien l'Apostat tué, à ce qu'il prétend, par un Chrétien irrité des desseins que ce Prince avoit formés contre la Religion. 2°. Celui de l'Empereur Anastase, contre lequel Macédonius, Patriarche de Constantinople, excita une sédition. 3°. Enfin, celui des Arméniens, sujets à la Perse, qui, tourmentés pour la Religion, secouerent le joug de Chosroës, Roi de Perse, & se donnerent aux Romains.

M. Bossuet répond à Basnage, 1°. Que les exemples qu'il rapporte ne prouvent rien. 2°. Qu'ils prouvent trop. Ils ne prouvent rien ; parce que quoique l'Eglise soit infaillible, les Particuliers qui la composent, peuvent faire des fautes considérables, qu'elle n'approuve jamais ; au lieu que l'on démontre aux Réformés que leurs Eglises en Corps ont approuvé par leurs Décrets les révoltes des Particuliers.

2°. Les exemples allégués par le Ministre prouvent trop, parce qu'il s'ensuivroit que les Fidèles persécutés pourroient non-seulement prendre les armes pour se défendre, mais même changer de Souverain, à l'exemple des Arméniens ; & ce qui est encore plus affreux, attenter sur la vie du Prince. On rend assez de justice aux Réformés, pour croire qu'ils n'approuveroient pas des maximes si abominables.

M. Bossuet examine ensuite ces mêmes exemples. Il fait voir, 1°. Que c'est à tort que l'on impute au Patriarche Macédonius d'avoir excité une sédition contre l'Empereur Anastase. Ce fait n'est attesté par aucun Auteur digne de foi : Evagre, le seul Historien qui en fait mention, assure que celui qui répandit cette nouvelle, étoit un calomniateur qui vouloit rendre le Patriarche odieux à l'Empereur.

2°. Le fait de Julien l'Apostat n'est pas plus constant ; il fut tué , dit Basnage , par un Chrétien ; aucun Auteur , ni Chrétien , ni Payen , n'a fait mention de ce fait. Les Auteurs contemporains , tels que Marcellin & Zozime , Payens l'un & l'autre , n'en parlent point. Eutrope , qui avoit suivi l'Empereur dans cette Guerre , assure qu'il fût tué par un ennemi ; Aurélius Victor , Rufus Festus , Philostorge , disent la même chose.

A l'égard des Arméniens , qui persécutés pour la Religion , changent de Souverain , il faudroit examiner à quelles conditions le Royaume d'Arménie étoit assujetti à la Perse. Tous les Peuples , comme l'observe M. Bosluet , ne sont pas sujets à même titre , & il y en a dont la sujétion tient autant de l'alliance & de la confédération , que de la parfaite & véritable dépendance. Peut-être que la portion du Royaume d'Arménie , qui s'étoit unie à la Perse , s'étoit réservée quelque droit , & avoit fait ses conditions au sujet de la Religion ; c'est sur quoi les Historiens ne donnent aucun éclaircissement.

Au reste , en supposant les Arméniens sujets de Choroës au même titre que les Perses même ; tout ce qu'on peut conclurre de leur révolte , c'est qu'ils augmentent le nombre des Rébelles que la Loi Divine condamne.

C'est ainsi que l'Eglise a toujours pensé dans tous les tems , & dès les premiers siècles on a regardé la soumission due aux Souverains comme un devoir de Religion. M. de Meaux fait une digression à ce sujet , & il démontre quelle étoit la Doctrine des premiers siècles de l'Eglise , par celle de S. Augustin sur l'obéissance des Sujets , & sur le principe qui rend les Guerres légitimes , & il fait voir que la Doctrine de ce Pere n'est qu'une fidèle interprétation de celle de S. Paul.

Après avoir inutilement cherché dans l'Histoire de l'Eglise des exemples de révoltes pour excuser la conduite des Réformés, le Ministre entreprend de faire voir que la Nouvelle Réforme n'a point trempé dans différentes conjurations, que M. de Meaux lui démontre n'avoir été tramées que par les Protestans; telle est la fameuse Conjuraison d'Amboise, *crime entrepris par Dogme*, dit M. Bossuet, & par expresse Délibération des Jurisconsultes, & des Théologiens Réformés, approuvé par les Ministres & par Théodore de Bèze en particulier. M. de Meaux rappelle ici les Guerres Civiles autorisées par Calvin, & par plusieurs Synodes: il parle ensuite des différens assassinats commis par les Réformés, & approuvés par les Ministres; il en rapporte quelques exemples d'après ce qu'il en a dit au X^e Livre de l'Histoire des Variations.

Variations,
liv. X. nomb.
xliij.

Ici M. Bossuet quitte Basnage un instant pour répondre à la Critique de Burnet. Ce fameux Protestant s'étoit offensé du reproche que M. de Meaux lui avoit fait de parler des affaires de France, comme un étranger mal instruit. On lui renouvelle ici de même reproche, & on lui fait voir qu'il ne connoît l'Histoire & les Loix de ce Royaume que par les Livres des Protestans les plus ignorans & les plus emportés. M. de Meaux réfute les raisons qu'il allégué pour excuser les révoltes de ce tems-là, & il lui prouve que par-tout elles portent à faux. Il lui montre ensuite l'erreur dans laquelle il est lui-même par rapport à son propre Pays, où la Réforme a introduit, comme ailleurs, les assassinats & les révoltes. Ceci est appuyé par des exemples.

M. Bossuet revient à Basnage: il lui représente Lusher approuvant, prêchant même la prise des armes, la Ligue contre l'Empereur autorisée par Mélancton, & la

D E L' E D I T E U R.

21

Guerre commencée par le Landgrave de Hesse, & approuvée par toute la Réforme; & après s'être étendu sur les troubles causés par les Protestans, il lui remet sous les yeux le scandaleux mariage du Landgrave, & il fait voir à ce Ministre que la permission accordée par Luther, & par les Théologiens Réformés pour la célébration de ce mariage adultère, ne peut nullement être comparée avec la dispense donnée par Jules II. à Henri VIII. pour épouser la Veuve de son Frere. Enfin, après avoir réfuté différentes erreurs de ce Ministre sur le mariage, M. de Meaux finit sa réponse par un Article, où la Doctrine de l'Eglise sur ce Sacrement est traitée avec toute la dignité que demande la pureté de la morale Chrétienne.

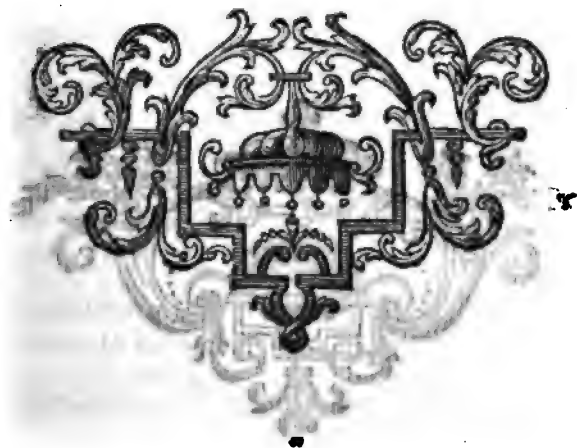


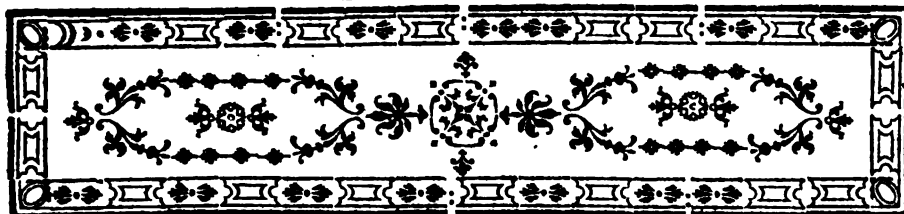
TABLE DES TRAITÉS

Contenus dans le troisième Volume.

A vertissement sur l'Exposition de la Doctrine de l'Eglise Catholique,	Page j.
Approbations & Lettres en faveur du Traité de l'Exposition de la Roi,	xix.
Bref de Notre S. P. le Pape Innocent XI.	xxv.
Second Bref de Notre S. P. le Pape Innocent XI.	xxvj.
Extrait des Actes de l'Assemblée Générale du Clergé de France de 1682. concernant la Religion,	xxvij.
Approbation de Messieurs les Archevêques & Evêques,	xxvij.
Exposition de la Doctrine de l'Eglise Catholique,	i.
Préface de l'Histoire des Variations des Eglises Protestantes,	49.
Histoire des Variations des Eglises Protestantes,	61.
Défense de l'Histoire des Variations.	709.



AVERTISSEMENT



AVERTIS-
SEMENT SUR
L'EXPOSIT.
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

AVERTISSEMENT

SUR L'EXPOSITION DE LA DOCTRINE

de l'Eglise catholique.

L sembloit que Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée, en lisant ce Traité, devoient du moins avouer que la Doctrine de l'Eglise y étoit fidèlement exposée. La moindre chose qu'on pût accorder à un Evêque, c'est qu'il ait su sa Religion, & qu'il ait parlé sans déguisement dans une matiere où la dissimulation seroit un crime. Cependant il n'en est pas arrivé ainsi. Ce Traité n'étant encore écrit qu'à la main, fut employé à l'instruction de plusieurs personnes particulieres, & il s'en répandit beaucoup de copies. Aussitôt on entendit les honnêtes gens de la Religion Prétendue-Réformée dire presque par-tout, que s'il étoit approuvé, il leveroit à la vérité de grandes difficultés, mais que l'Auteur n'oseroit jamais le rendre public; & que s'il l'entreprendoit, il n'éviteroit pas la censure de toute sa Communion, principalement celle de Rome, qui ne s'accommoderoit pas de ses maximes. Il parut néanmoins quelque tems après avec l'Approbation de plusieurs Evêques, ce livre qui ne devoit jamais voir le jour; & l'Auteur qui sçavoit bien qu'il n'y avoit exposé que les sentimens du Concile de Trente, n'appréhendoit pas les censures dont les Prétendus-Réformés le menaçoient.

Il n'y avoit certainement guère d'apparence que la Foi Catholique eût été trahie plutôt qu'exposée par un Evêque, qui après avoir prêché toute sa vie l'Evangile, sans que sa Doctrine eût jamais été suspecte, venoit d'être appelé à l'instruction d'un Prince, que le plus grand Roi du Monde & le plus zélé Défenseur de la Religion de ses Ancêtres, fait élever pour en être un jour l'un des principaux appuis. Mais Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée ne laisserent pas de persister dans leurs premiers sentimens. Ils attendoient à toute heure un soulèvement des Catholiques contre ce Livre, & même des foudres de Rome.

Ce qui leur a donné cette pensée, c'est que la plupart d'entr'eux qui ne connoissent notre Doctrine que par les peintures affreuses que leur en font leurs Ministres, ne la reconnoissent plus quand elle leur est montrée dans son naturel. C'est pourquoi il n'a pas été malaisé de leur faire passer l'Auteur de l'Exposition pour un homme qui adoucissoit les sentimens de sa Religion, & qui cherchoit des tempéramens propres à contenter tout le monde.

Il a paru deux Réponses à ce Traité. L'Auteur de la première n'a pas voulu dire son nom au Public ; & jusqu'à ce qu'il lui ait plu de se déclarer , nous ne révélerons pas son secret. Il nous suffit que cet Ouvrage soit approuvé par les Ministres de Charenton , & qu'il ait été envoyé à l'Auteur de l'Exposition par feu M. Conrart , en qui les Catholiques n'ont rien eu à désirer qu'une meilleure Religion : L'autre Réponse a été faite par M. Noguier , Ministre considéré dans son parti , & qui a parmi les siens la réputation d'un habile Théologien. Tous deux ont prétendu que l'Exposition étoit contraire aux décisions du Concile de Trente : tous deux soutiennent que le dessein même d'en ex-

poser la Doctrine , est réprouvé par les Papes ; & tous deux affectent de dire que M. de Condom ne fait qu'*adoucir & exténuer* les Dogmes de sa Religion. A les entendre parler , il semble *se relâcher* par-tout ; il *se rapproche* ; il *abandonne les sentimens de son Eglise* : & il *entre dans ceux des Prétendus Réformés*. Enfin son Traité ne s'accorde pas avec la Profession de Foi que l'Eglise Romaine propose à tous ceux de sa Communion , & on lui en fait combattre tous les articles.

Si on en croit l'Anonyme , ce Prélat est de bonne composition sur la Transsubstantiation. Il est prêt à se contenter de la Réalité du Corps de J E S U S-CHRIST , telle que les Prétendus Réformés la croient dans le Sacrement. Quand il parle de l'invocation des Saints , il *tâche d'adoucir , & d'exténuer le culte de l'Eglise Romaine , tant dans le Dogme que dans la pratique*. Avec le culte des Saints , il *exténue celui des images , l'article des satisfactions , celui du sacrifice de la Messe , & de l'autorité des Papes*. Sur les images , il a honte des excès où on a porté tant le Dogme que le Culte. L'Anonyme qui lui fait changer les expressions du Concile dans la matière de la satisfaction , veut que *ce changement dans les expressions procède du changement qu'il apporte dans la Doctrine*. Enfin il le représente comme un homme qui revient aux sentimens de la nouvelle Réforme , ou , pour me servir de son expression , *comme la colombe qui revient à l'Arche , ne sachant où poser son pied*.

Non-seulement , il lui attribue des sentimens particuliers sur le mérite des œuvres , & sur l'autorité du pape ; mais si l'on vouloit se réduire à la Doctrine de l'Exposition , il semble prêt à passer ces deux articles qui font tant de peine à ceux de sa Communion.

En général , il n'y a rien de plus répandu dans son livre , que le reproche qu'il fait à l'Auteur de l'Exposition , de s'éloigner de la *Doctrine commune de l'Eglise Romaine*. Il souhaite que tous ceux de cette Eglise veuillent bien s'*accommoder aux adoucissmens de ce livre , & qu'ils écrivent dans le même sens*. Ce seroit , ajoute-t-il un peu après , un *heureux commencement de réformation , qui pourroit avoir des suites beaucoup plus heureuses*.

Bien plus , il tire avantage de ces prétendus adoucissmens. Ces *adoucissmens de M. de Condom* , loin , dit-il , de nous donner mauvaise opinion de notre réformation , nous confirment encore davantage que les personnes honnêtes & modérées condamnent elles-mêmes , du moins une bonne partie de ce que nous condamnons , & que par conséquent elles avouent par-là en quelque manière , que la réformation en seroit utile & nécessaire.

Il devroit conclure tout le contraire : car une réformation comme la leur,

qui tend à un changement dans la Doctrine, ne peut jamais regarder des choses qu'on voit déjà condamnées d'un commun accord. Mais les Prétendus Réformés veulent se persuader que *les personnes honnêtes, & modérées* de la Communion Romaine, parmi lesquelles ils rangent M. de Condom, abandonnent en beaucoup de points les sentimens de leur Eglise, & reviennent le plus qu'ils peuvent à la nouvelle Réforme.

Voilà ce que leur fait croire la manière étrange dont on leur dépeint la doctrine Catholique. Accoutumés à la forme hideuse & terrible qu'on lui donne dans leurs prêches, ils croient que les Catholiques qui l'exposent dans sa pureté naturelle, la changent, & la déguissent : plus on la leur montre telle qu'elle est, plus ils la méconnoissent ; & ils s'imaginent qu'on revient à eux, quand on les défabuse de leurs préjugés.

Il est vrai qu'ils ne tiennent pas toujours un même langage. L'Anonyme qui accuse M. de Condom d'avoir fait des changemens si considérables dans la Doctrine de l'Eglise, ne laisse pas de dire : *Que cette Exposition n'a rien de nouveau qu'un tour adroit & délicat ; & enfin qu'elle ne contient que de ces sortes d'adoucissmens apparens, qui n'étant que dans quelques termes, ou dans des choses de peu de conséquence, ne contentent personne, & ne font qu'exciter de nouveaux doutes, au lieu de résoudre les anciens.*

AVERTIS-
SEMENT SUR
L'EXPOSIT.
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

Pag. 61, 62.

Il semble qu'il se repente d'avoir parlé de l'Exposition comme d'un livre qui altéroit la Foi de l'Eglise en tous les points principaux, non-seulement dans les termes, mais dans le Dogme.

Qu'il le prenne comme il lui plaira. S'il persiste à croire qu'un livre aussi Catholique que l'Exposition soit contraire à tant de points importans de la croyance Romaine, il montre qu'il n'a jamais eu que de fausses idées de cette doctrine ; & s'il est vrai qu'en adoucissant seulement les termes, ou en retranchant, comme il dit, *des choses de peu de conséquence*, la Doctrine Catholique lui paroisse si radoucie, il se trouvera à la fin que le fonds en étoit meilleur qu'il ne pensoit.

Mais voici la vérité. M. de Condom n'a point trahi sa conscience, ni déguisé la Foi de l'Eglise où le S. Esprit l'a établi Evêque ; & les Prétendus Réformés n'ont pu se persuader qu'une Doctrine que sa seule exposition, & encore une exposition si simple & si courte, leur rend déjà moins étrange, fût la doctrine que tous leurs Ministres leur représentent si pleine de blasphème & d'idolâtrie.

Nous devons sans doute louer Dieu d'une telle disposition, puisqu'en-
core qu'elle fasse voir dans ces Messieurs une étrange préoccupation contre nous, elle nous fait espérer qu'ils regarderont nos sentimens avec un esprit plus équitable, quand ils seront convians que la doctrine de ce Traité, qui déjà leur paroît plus douce, est la pure doctrine de l'Eglise. Ainsi, loin de nous fâcher de la peine qu'ils ont à nous croire lorsque nous leur proposons notre Foi, la charité nous oblige à leur donner de tels éclaircissmens, qu'ils ne puissent plus douter qu'elle ne leur ait été fidèlement proposée.

La chose parle d'elle-même ; & il n'y a qu'à leur dire que le Livre de l'Exposition qu'ils croyoient contraire, non-seulement à la Doctrine commune

iv ŒUVRES DE M. BOSSUET

AVERTISSEMENT SUR L'EXPOSIT. DE LA DOCTRINE DE L'EGL. CATHOLIQUE. *des Docteurs de l'Eglise Romaine, mais encore aux termes & à la Doctrine du Concile, est approuvé dans toute l'Eglise; & qu'après avoir reçu diverses marques d'approbation à Rome aussi-bien qu'ailleurs, il a enfin été approuvé par le Pape même de la manière la plus authentique & la plus expresse qu'on pût attendre.*

AN. pag. 3. Ce Livre n'eut pas plutôt été publié, que l'Auteur connut les bons sentimens qu'on en avoit dans toute la France, par les lettres qu'il en reçut de toute sorte de personnes, Laïques, Ecclésiastiques, Religieux & Docteurs, mais sur-tout des plus grands Prélats, & des plus sçavans de l'Eglise, dont il auroit pû dès-lors rapporter les témoignages, si la chose eût été tant soit peu douteuse, ou nouvelle.

Mais comme les Prétendus Réformés veulent croire qu'on a en France des sentimens particuliers, & plus approchans des leurs, en ce qui regarde la Foi, que dans le reste de l'Eglise, & sur-tout à Rome: il est bon de leur rapporter comment les choses s'y sont passées.

Aussi-tôt que ce Traité eut paru, M. le Cardinal de Bouillon l'envoya à M. le Cardinal Bona, qu'il pria de l'examiner en toute rigueur. Il ne fallut que le tems nécessaire à recevoir les réponses de Rome à Paris, pour avoir de ce docte & saint Cardinal, dont la mémoire sera éternellement en bénédiction dans l'Eglise, l'Approbation honorable qui se verra dans la suite avec les autres Pièces dont on va parler.

Le Livre fut imprimé pour la première fois sur la fin de l'année 1671. La Réponse de ce Cardinal est du 26 Janvier 1672.

M. le Cardinal Sigismond Chigi, dont toute l'Eglise regrette encore la perte, en écrivit à M. l'Abbé de Dangeau d'une manière qui n'étoit pas moins favorable. Il dit expressément que M. de Condom a très-bien parlé sur l'autorité du Pape; & sur ce que cet Abbé lui avoit écrit que quelques personnes trop scrupuleuses craignoient ici qu'on ne regardât à Rome cette Exposition, comme une de ces explications du Concile défendues par Pie IV. il montre combien ce scrupule est mal fondé. Il ajoute qu'il a trouvé dans le même sentiment le Maître du Sacré Palais, le Secrétaire & les Consultants de la Congrégation *dell'indice*, tous les Cardinaux qui la composent, & nommément le docte Cardinal Brancas qui en étoit le Président; & qu'ils donnoient tous de grandes louanges au Traité de l'Exposition. La Lettre est du 5 Avril 1672.

Le Maître du Sacré Palais étoit alors le R. P. Hyacinthe Libelli, célèbre Théologien, que son mérite & son grand sçavoir éleverent un peu après à la dignité d'Archevêque d'Avignon. Sa lettre du 26 Avril 1672, écrite à M. le Cardinal Sigismond, montre assez combien il approuva ce Livre, puisqu'il dit qu'il n'y a pas seulement *une ombre de faute; & que si l'Auteur souhaite qu'il soit imprimé à Roma, il donnera toutes les permissions nécessaires, sans y changer la moindre parole.*

En effet, M. l'Abbé Nazari, célèbre par son Journal des Sçavans qu'il fait avec tant de politesse & d'exactitude, travailla dès-lors à une version Italienne que M. le Cardinal d'Estrées faisoit revoir, & dont il prenoit lui-même la peine de revoir quelques endroits principaux, afin qu'elle fût entièrement conforme à l'original.

EVÊQUE DE MEAUX. v

Le Livre étoit déjà tourné en Anglois par feu M. l'Abbé de Montaignu , dont tout le monde a connu le zèle & la vertu , & il a eu plusieurs témoignages que sa version étoit bien reçue de tous les Catholiques d'Angleterre. Cette Version fut imprimée en 1672 ; & en 1675 , il se fit encore une Version Irlandaise du même Livre qui fut imprimée à Rome , de l'impression de la Congrégation de *Propagandâ Fide*.

AVERTIS-
SEMENT SUR
L'EXPOSIT.
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

Le R. P. Porter , de l'Ordre de S. François , & Supérieur du Couvent de S. Isidore , Auteur de cette Version , avoit déjà fait imprimer à Rome même un Livre Latin , intitulé *Securis Evangelica* , où une grande partie du Traité de l'Exposition étoit insérée pour prouver que les sentimens de l'Eglise fidèlement exposés , loin de renverser les fondemens de la Foi , les établissent invinciblement.

Cependant on travailloit à la Version Italienne avec toute l'exactitude que méritoit une matière si importante où un seul mot mal rendu pouvoit gâter tout l'ouvrage ; & le R. P. Raimond Capisucchi , Maître du Sacré Palais , donna sa permission pour l'imprimer dès l'an 1675 , comme il paroît par une réponse qu'il fait du 27 Juin de la même année à M. de Condom qui l'en avoit remercié.

Ce Prélat , qui avoit appris de divers endroits d'Allemagne , que le Traité y avoit été approuvé , en reçut un plus ample témoignage par une lettre du 27 Avril 1673 , de M. l'Evêque & Prince de Paderborn , pour lors Coadjuteur , & depuis Evêque de Munster , où ce Prélat , dont le nom seul porte la louange , marquoit qu'il faisoit traduire l'Ouvrage en Latin , pour le répandre par-tout , & principalement en Allemagne.

Mais les guerres survenues , ou d'autres occupations ayant retardé cette Traduction , M. l'Evêque de Castorie , Vicaire Apostolique dans les Etats des Provinces-Unies , souhaita de faire imprimer une Version Latine que l'Auteur avoit revûe , & l'impression s'en fit à Anvers , en 1678.

Un peu après & dans la même année , & par les soins de cet Evêque , le Traité fut encore imprimé à Anvers en Langue Flamande , avec l'Approbation des Théologiens & de l'Ordinaire des lieux ; & ce Prélat qui fait lui-même de si beaux Ouvrages , jugea celui-ci utile à l'instruction de son peuple.

M. l'Evêque & Prince de Strasbourg , à qui les malheurs de la guerre ne faisoient point oublier le soin de son troupeau , conçut dans ce même tems le dessein de faire traduire ce Livre en Allemand , avec une Lettre Pastorale adressée à ses Diocésains ; & ayant rendu compte au Pape de ce dessein , Sa Sainteté lui fit dire , qu'elle connoissoit ce Livre il y avoit déjà long-tems ; & que comme on lui rapportoit de tous côtés qu'il faisoit beaucoup de conversions , la Traduction ne pouvoit manquer d'en être utile à son Peuple.

La Version Italienne fut achevée avec une fidélité & une élégance à laquelle il ne se peut rien ajouter. M. l'Abbé Nazari la dédia aux Cardinaux de la Congrégation de *Propagandâ Fide* , par l'ordre desquels elle parut dans la même année 1678 , imprimée à l'Imprimerie de cette Congrégation.

On mit à la tête de cette Version la Lettre du Cardinal Bona , dont la minute trouvée à Rome entre les mains de son Secrétaire , avec les approba-

vj ŒUVRES DE M. BOSSUET

AVERTISSEMENT SUR L'EXPOSITION DE LA DOCTRINE DE L'EGLISE CATHOLIQUE. tions de M. l'Abbé Ricci, Consulteur du saint Office ; du R. P. M. Laurent Brancati de Laurea, Religieux de l'Ordre de S. François, Consulteur & Qualificateur du saint Office, & Bibliothécaire de la Bibliothèque Vaticane ; & de M. l'Abbé Gradi, Consulteur de la Congrégation dell'indice, & Bibliothécaire de la Bibliothèque Vaticane : c'est-à-dire, des premiers hommes de Rome en piété & en sçavoir. Le Livre fut présenté au Pape, à qui la Version Latine avoit déjà été présentée. Il eut la bonté de faire écrire à l'Auteur par M. l'Abbé de saint Luc, qu'il en étoit satisfait ; ce qu'il a répété plusieurs fois à M. l'Ambassadeur de France.

L'Auteur qui sembloit n'avoir plus rien à désirer après une telle approbation, en fit avec un profond respect, ses très-humbles remerciemens au Pape, par une lettre du 22 Novembre 1678, dont il reçut réponse par un Bref de sa Sainteté du 4 Janvier 1679, qui contient une approbation si expresse de son Livre, que personne ne peut plus douter qu'il ne contienne la pure Doctrine de l'Eglise & du S. Siège.

Après cette approbation, il n'eut plus été nécessaire de parler des autres : mais on est bien-aise de faire voir comment ce Livre, que les Ministres menaçoient d'une si grande contradiction dans l'Eglise, & qu'ils croyoient si contraire à sa *Doctrine commune*, a passé, pour ainsi dire, naturellement par tous les degrés d'approbation, jusqu'à celle du Pape même, qui confirme toutes les autres.

An. Avert. pag. 23. Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée peuvent voir maintenant combien on les abusoit, quand on leur disoit : *Qu'on sçavoit une personne Catholique qui écrivoit contre l'Exposition de M. de Condom*. Ce seroit certainement une chose rare que ce bon Catholique, que les Catholiques n'ont jamais connu, eût été faire confidence aux ennemis de l'Eglise, de l'ouvrage qu'il méditoit contre un Evêque de sa Communion. Mais il y a trop longtemps que cet Ecrivain imaginaire se fait attendre ; & les Prétendus Réformés seront de facile créance, s'ils se laissent dorénavant amuser par de semblables promesses.

Ainsi une des questions qu'il s'agissoit de vider au sujet de l'Exposition, est entièrement terminée. On n'a plus besoin de réfuter les Ministres qui soutenoient que la Doctrine de l'Exposition n'étoit pas celle de l'Eglise. Le tems & la vérité ont réfuté leurs sentimens d'une manière qui ne souffre point de réplique.

Pag. 41. M. Noguier, pour être assuré que M. de Condom a bien expliqué la croyance Catholique, vouloit entendre parler l'Oracle de Rome. *Je ne fais pas*, dit-il, *un grand fondement sur l'approbation que Messieurs les Evêques ont donnée par écrit. Les autres Docteurs ne manquent pas de pareilles approbations ; & après tous, il faut que l'Oracle de Rome parle sur les matieres de la Foi.* L'Anonyme a eu la même pensée, & tous deux ont supposé qu'il n'y auroit plus de procès à faire sur ce sujet à M. de Condom, quand cet Oracle auroit parlé. Il a parlé cet Oracle que toute l'Eglise Catholique a écouté avec respect dès l'origine du Christianisme ; & sa réponse a fait voir que ce qu'avoit dit ce Prélat, n'a rien de nouveau ni de suspect, rien enfin qui ne soit reçu dans toute l'Eglise.

Mais en vuidant cette question, la décision des autres se trouve insensible-
ment bien avancée.

M. de Condom a soutenu que la Doctrine Catholique n'avoit jamais été
bien entendue par les Prétendus Réformés, & que les Auteurs de leur Schif-
me leur avoient grossi les objets, afin d'exciter leur haine. La chose ne peut
maintenant recevoir de difficulté, puisqu'il est constant d'un côté que le Livre
de l'Exposition leur propose la Foi Catholique dans sa pureté, & de l'autre,
qu'elle leur a paru moins étrange qu'ils ne se l'étoient figurée.

Que s'ils reconnoissent que leurs Prétendus Réformateurs, pour les ani-
mer contre l'Eglise où leurs ancêtres avoient servi Dieu, & où ils avoient eux-
mêmes reçu le Baptême, ont eu besoin de recourir à des calomnies qui paroîs-
sent maintenant insoutenables : comment peuvent-ils se dispenser d'en venir
à un nouvel examen : & comment ne craignent-ils pas de persévérer dans un
schisme qui est fondé manifestement sur de faux principes, même dans les
choses principales ?

Ils ont cru, par exemple, être bien fondés à se séparer de l'Eglise, sous
prétexte qu'en enseignant le mérite des bonnes œuvres, elle détruiroit la jus-
tification gratuite, & la confiance que le Chrétien doit avoir en Jesus-Christ
seul. C'est principalement sur cet article qu'a été fondée leur rupture. L'Ano-
nyme se contente de dire : *Que l'article de la justification est un des principaux
qui ont donné lieu à la Réformation.* Mais M. Noguier tranche plus net. *Ceux,*
dit-il, qui ont été les Auteurs de notre Réformation, ont eu raison de proposer
l'article de la justification, comme le principal de tous, & comme le fondement
le plus essentiel de leur rupture. Maintenant, donc que M. de Condom leur dit
avec toute l'Eglise : *Qu'elle croit n'avoir de vie, & qu'elle n'a d'espérance*
qu'en Jesus-Christ seul, qu'elle demande tout, qu'elle espère tout, & qu'elle rend
graces de tout par notre Seigneur Jesus-Christ ; enfin qu'elle met en lui toute l'es-
pérance du salut : Que demande-t-on davantage ? Elle dit : *Que tous nos péchés*
nous sont pardonnés par une pure miséricorde, à cause de Jesus-Christ ; que nous
devons à une libéralité gratuite, la justice qui est en nous par le S. Esprit ; & que
toutes les bonnes œuvres que nous faisons, sont autant de dons de la grace. L'Au-
teur de l'Exposition qui enseigne cette Doctrine, ne l'enseigne pas comme
la sienne : à Dieu ne plaise. Il l'enseigne comme la Doctrine saine & mani-
feste du S. Concile de Trente ; & le Pape approuve son Livre. Après cela on
dira encore que le Concile de Trente & l'Eglise Romaine renversent la justi-
fication gratuite, & la confiance que le Fidèle doit avoir en Jesus-Christ seul :
est-ce une chose supportable ? Et quand nous nous tairions, les pierres ne
crieront-elles pas qu'on nous fait tort ?

Aussi faut-il avouer, comme il a été remarqué dans l'Exposition, que les
disputes qu'ont excitées les Prétendus Réformés sur un point si capital, sont
de beaucoup diminuées, pour ne pas dire, tout-à-fait antanties. Personne n'en
doutera, si l'on considère ce qu'a écrit l'Anonyme sur le mérite des œuvres,
avec l'approbation de quatre Ministres de Charenton. *Nous reconnoissons, dit-*
il, de bonne foi, que M. de Condon, & ceux de l'Eglise Romaine qui font pa-
roître des sentimens plus purs sur la Grace, parlent presque partout comme nous.
Nous convenons avec eux du principal. Mais puisqu'il nous promettoit tant de

AVERTIS-
SEMENT SUR
L'EXPOSIT.
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

An. p. 86.
Nog. p. 83.

AVERTISSEMENT SUR L'EXPOSIT. DE LA DOCTRINE DE L'EGL. CATHOLIQUE. bonne foi, il devoit donc reconnoître que M. de Condom, qu'il fait ici d'une secte particuliere, n'a pas dit un mot sur le mérite des œuvres qui ne fût tiré du Concile. Il a dit, *Que la vie éternelle doit être proposée aux enfans de Dieu, & comme une grace qui leur est miséricordieusement promise par le moyen de notre Sauveur Jesus-Christ, & comme une récompense qui est fidèlement rendue à leurs bonnes œuvres, & à leurs mérites, en vertu de cette promesse.* Il a dit, *que les mérites sont des dons de Dieu.* Il a dit, *que nous ne pouvons rien par nous-mêmes, mais que nous pouvons tout avec celui qui nous fortifie, & que toute notre confiance est en Jesus-Christ :* & le reste, qu'on pourra voir en son lieu.

AN. p. 104. C'est par-là qu'il a satisfait les Prétendus Réformés, & leur a fait dire, qu'ils étoient d'accord avec lui du principal. Comme donc ces propositions sont tirées de mot à mot du Concile, ils ne peuvent plus s'empêcher de reconnoître qu'on a fait cesser le principal sujet de leurs plaintes, en proposant seulement les Décrets & les propres termes de ce Concile, tant hai, & tant blâmé parmi eux.

Qu'est-ce qui les choque le plus dans les satisfactions que l'Eglise exige des Fidèles, si ce n'est l'opinion qu'ils ont que les Catholiques regardent celle de Jesus-Christ comme insuffisante? Nieront-ils que leurs Catéchismes & leurs Confessions de Foi ne s'appuient sur ce fondement? Que diront-ils donc, maintenant, que l'Auteur de l'Exposition leur crie avec toute l'Eglise! *Que Jesus-Christ, Dieu & Homme, étoit seul capable par la dignité infinie de sa personne, d'offrir à Dieu pour nos péchés une satisfaction suffisante; que cette satisfaction est infinie; que le Sauveur a payé le prix entier de notre rachat; que rien ne manque à ce prix, puisqu'il est infini; & que les réserves de peines qu'il fait dans la pénitence, ne proviennent d'aucun défaut du paiement, mais d'un certain ordre qu'il a établi pour nous retenir par de justes appréhensions, & par une discipline salutaire?* Ces choses & toutes les autres qui font dire à l'Anonyme que l'Auteur exténue la doctrine de la satisfaction, & qu'il retourne à l'Arche comme la colombe, sont la pure doctrine de l'Eglise & du Concile de Trente reconnue pour telle par le Pape même. Comment donc veut-on faire croire qu'elle regarde comme un supplément de la satisfaction de Jesus-Christ, ce qu'elle donne seulement comme un moyen de l'appliquer; & en quelle sûreté de conscience les Prétendus Réformés ont-ils pu, sur de si fausses pré-suppositions, violer la sainte unité que Jesus-Christ a tant recommandé à son Eglise.

Ils regardent avec horreur le sacrifice de nos Autels, comme si on y faisoit mourir Jesus-Christ encore une fois. Qu'a fait l'Auteur de l'Exposition, pour diminuer cette horreur injuste, que de leur représenter fidèlement la Doctrine de l'Eglise? Il leur a dit que ce sacrifice est de nature à n'admettre qu'une mort mystique & spirituelle de notre adorable victime, qui demeure toujours impassible & immortelle; & que bien loin de diminuer la perfection infinie du sacrifice de la Croix, il est établi seulement pour en célébrer la mémoire, & en appliquer la vertu. L'Anonyme assure sur cela que M. de Condom exténue la Doctrine de l'Eglise Catholique; & * M. Noguier assure aussi qu'il n'en a pas exposé la vérité. Cependant, il n'a fait que suivre la Doctrine du Concile, dont il a produit les propres termes; & toute l'Eglise approuve

son

son Exposition. Qui ne voit donc qu'elle n'a semblé plus accommodante & plus radoucie aux Prétendus-Réformés, qu'à cause qu'ils n'y trouvent plus les monstres qu'ils s'y étoient figurés ?

L'Anonyme nous a dit lui-même, que l'article de l'invocation des Saints est un des plus essentiels de la Religion. C'est aussi un de ceux où il lui paroît que M. de Condom adoucit le plus les dogmes de son Eglise ; car il l'en accuse jusqu'à trois fois. Mais qu'a dit M. de Condom ? Ce que dit le Catéchisme du Concile, ce que dit le Concile même, & la Confession de Foi qui en est tirée, ce que disent tous les Catholiques : *Que les Saints offrent des prières pour nous* ; voilà ce que dit la Confession de Foi, qu'ils les offrent par Jesus-Christ. Voilà ce que dit le Concile : en un mot, que nous les prions dans le même esprit que nous prions nos frères, qui sont sur la terre, de prier avec nous, & pour nous, notre commun Maître, au nom de notre commun Médiateur, qui est Jesus-Christ. Voilà ce qu'a tiré M. de Condom du Concile, du Catéchisme, de tous les actes publics de l'Eglise Catholique ; & c'est pourquoi sa Doctrine a été si approuvée.

Cette réponse suffit pour renverser par les fondemens ce qui a causé tant d'horreur aux Prétendus-Réformés.

Leur Catéchisme nous accuse d'idolâtrie, à cause que par le recours que nous avons aux Saints, nous mettons en eux une partie de notre confiance, & leur transférons ce que Dieu s'est réservé.

Mais au contraire, il paroît qu'en priant les Saints, nous les prions seulement de prier pour nous ; prière qui par sa nature ne se peut jamais adresser à l'Etre indépendant, loin qu'il se la soit réservée. Que si cette forme de prier, priez pour nous, diminueoit la confiance qu'on a en Dieu, elle ne seroit pas moins condamnable envers les vivans qu'envers les morts ; & S. Paul n'auroit pas dit si souvent : *Mes Freres, priez pour nous*. Toute l'Ecriture est pleine de prières de cette nature.

Mais, dit leur Confession de Foi, c'est renverser la médiation de Jesus-Christ, qui nous commande de nous retirer privément en son nom vers son Pere. Comment le peut-on penser, puisque les Saints qui sont au Ciel, non plus que les Fidèles qui sont sur la terre, n'interviennent pas par eux-mêmes, ni en leur propre nom, mais au nom de Jesus-Christ, comme l'enseignent tous les Catholiques après le Concile ?

Ainsi l'Eglise Catholique n'a qu'à déclarer, comme elle fait, que son intention n'a jamais été de demander autre chose aux Saints que d'humbles prières faites au nom de Jesus-Christ, & de la nature de celles que les Fidèles font sur la terre les uns pour les autres : ce peu de mots convaincront éternellement les Prétendus-Réformés d'avoir eu pour elle une haine injuste.

Aussi M. Noguier nous déclare-t-il, que quoi qu'en dise M. de Condom, il ne se persuadera jamais que l'Eglise Romaine n'ait point d'autre intention, en disant qu'il est utile d'invoquer les Saints, si ce n'est que nous leur demandions le secours de leurs prières, comme l'on demande celui des Fidèles qui vivent parmi nous. Que dira-t-il maintenant qu'il voit l'Eglise Romaine approuver si visiblement, ce qu'en effet M. de Condom n'a fait que puiser dans la croyance universelle de la communion ? Mais pourquoi donc, poursuit M. Noguier, les

Tome III.

AVERTISSEMENT SUR

L'EXPOSIT. DE LA DOCTRINE DE L'EGL. CATHOLIQUE.

An. pag. 24. 35. Rép. p. 24.

I. Thess. 5. 25, 2, 3. I. Heb 13, 18. Confess. art. 24.

Nog. p. 54. Nog. p. 57.

X ŒUVRES DE M. BOSSUET

AVERTISSEMENT SUR L'EXPOSIT. DE LA DOCTRINE DE L'EGL. CATHOLIQUE. *Catholiques demandent-ils, non les prières seulement, mais l'aide, la protection & le secours de la Vierge & des Saints? Comme si ce n'étoit pas une sorte d'aide, de secours & de protection, que de recommander des malheureux à celui qui seul les peut soulager. Telle est la protection que nous pouvons recevoir de la Sainte Vierge & des Saints. Ce n'est pas un petit secours d'être aidé de leurs prières, puisqu'elles sont tout ensemble si humbles, si agréables, & si efficaces. Mais pourquoi disputer des mots, puisque la chose est constante? L'Exposition produit aux Ministres des témoignages certains, où il paroît, qu'en quelque terme que soient conçues les prières que nous adressons aux Saints, l'intention de l'Eglise & de ses Fidèles les réduit toujours à cette forme, *priez pour nous*. N'importe, les Ministres ne se le persuaderont jamais. Il faudroit rayer dans leurs Catéchismes & dans leur Confession de Foi ces accusations d'idolâtrie, dont elles sont pleines; il faudroit retrancher de leurs Prêches tant d'invectives sanglantes, qui n'ont que ce fondement: ils ne peuvent s'y résoudre; & quelque déclaration que nous puissions faire de nos sentimens, ils n'en croiront ni le Concile, ni son Catéchisme, ni notre Confession de Foi, ni les Evêques, ni le Pape même.*

Il n'est pas besoin de répéter ce qui est dit dans l'Exposition sur les autres objections, principalement sur celles où l'on accuse l'Eglise d'attribuer aux Saints une science & une puissance divine, pendant qu'elle enseigne qu'ils ne savent ni ne peuvent rien par eux-mêmes. Mais le reproche d'idolâtrie a encore un autre fondement qu'on accuse M. de Condom d'avoir exténué comme les autres. C'est l'article des images, où toutefois il n'a cherché aucun autre adoucissement que d'avoir fidèlement exposé le sentiment de l'Eglise.

Il n'en faut pas davantage pour faire évanouir tout le soupçon d'idolâtrie; selon les propres principes des Prétendus-Réformés; & ils n'ont pour cela qu'à confronter avec la Doctrine de leur Catéchisme, celle du Concile de Trente représentée dans l'Exposition.

Dim. 23. Leur Catéchisme demande, si dans ce précepte: *Tu ne te feras image taillée*, Dieu défend de faire aucune image. Il répond, que non; mais que Dieu défend seulement d'en faire, ou pour figurer Dieu, ou pour adorer. Voilà les deux choses qu'ils croient condamnées dans ce précepte du Décalogue.

Peut-être nous feront-ils la justice de croire que nous ne prétendons pas figurer Dieu; & que s'ils voient dans quelques tableaux le Pere Eternel dans la forme où il lui a plu de paroître si souvent à ses Prophètes, nous ne prétendons non plus déroger à sa nature invisible & spirituelle, que lui-même, quand il s'est montré sous cette forme. Le Concile leur explique assez sur ce sujet, qu'on ne prétend pas pour cela figurer ou exprimer la Divinité, ni lui donner des couleurs; & je croirois leur faire tort d'en venir à un plus grand éclaircissement.

Scil. 25. Passons donc à la seconde partie de leur Doctrine, & apprenons de leur Catéchisme quelle forme d'adoration est condamnée. C'est, dit la Réponse, de se prosterner devant une image, pour faire son oraison, de fléchir le genouil devant elle, ou faire quelque autre signe de révérence, comme si Dieu se démonstrois là à nous. Voilà en effet l'erreur des Gentils, & le propre caractère de l'Idolâtrie. Mais qui croit avec le Concile, que les images n'ont ni divinisé, ni

vertu, pour laquelle on les doit révéler, & qui en met toute la vertu à rappeler la mémoire des originaux, ne croit pas que Dieu s'y démontre à nous : il n'est donc pas idolâtre de l'aveu des Prétendus-Réformés, & selon la propre définition de leur Catéchisme.

L'Anonyme semble avoir senti cette vérité à l'endroit où nous objectant ce Commandement du Décalogue, il dit lui-même que Dieu défend de faire des images, & de les servir. Il a raison. Les paroles de ce précepte sont expresses : & les images dont il y est parlé, sont celles qu'il est défendu de faire aussi-bien que de servir ; c'est-à-dire, selon l'explication de son Catéchisme, celles qui sont faites pour figurer Dieu ; celles qui sont faites pour le démontrer présent, & qu'on sert dans cet esprit, comme pleines de Divinité. Nous n'en faisons, ni n'en souffrons de cette sorte. Nous ne servons pas les images ; à Dieu ne plaise : mais nous nous servons des images, pour nous élever aux originaux. Notre Concile si odieux à l'Eglise Prétendue-Réformée, ne nous en apprend pas un autre usage : en est-ce assez pour dire, comme elle fait dans sa propre Confession de Foi, que toutes sortes d'idolâtries ont vogué dans l'Eglise Romaine ? Est-ce pour cela que la Discipline nous appelle les idolâtres, & notre Religion l'idolâtrie ? Sans doute ils ont autre chose que notre Doctrine dans l'esprit, quand ils nous donnent le nom de Gentils : ils croient que nous suivons leurs abominables erreurs, & que nous croyons comme eux que Dieu se démontre à nous dans les images.

Sans ces funestes préjugés, sans ces noires idées qu'ils se forment des sentimens de l'Eglise, des Chrétiens n'auroient jamais cru que baiser la Croix en mémoire de celui qui a porté nos iniquités sur le bois, fût un crime détestable, ni qu'une démonstration si simple & si naturelle des sentimens de tendresse que ce pieux objet tire de nos cœurs, nous dût faire considérer comme si nous adorions Baal, ou les Veaux d'or de Samarie.

Dans cette étrange préoccupation des Prétendus-Réformés ; le Traité de l'Exposition leur devoit paroître, comme en effet, il leur a paru, un Livre plein d'artifice, qui ne faisoit qu'adoucir & exténuer les sentimens Catholiques. Maintenant qu'ils voient clairement que tout l'artifice de ce Livre, est de démêler les sentimens qu'on a imputés à l'Eglise, d'avec ceux dont elle fait profession, comme tout l'adoucisement qu'il apporte dans la Doctrine, est de lui avoir ôté le masque affreux dont les Ministres la couvrent : qu'ils confessent que cette Eglise n'étoit pas digne de l'horreur qu'ils ont eue pour elle, & qu'elle mérite du moins d'être écoutée.

Il ne faut plus qu'ils accusent le Pape, ni le Saint Siège de diminuer l'adoration qui est due à Dieu, ni la confiance que le Chrétien doit établir en sa bonté seule par Notre-Seigneur Jesus-Christ ; puisqu'ils voient, sans aller plus loin, que le Traité de l'Exposition, qui n'est fait que pour expliquer ces deux vérités, a reçu dans Rome, & du Pape même, une approbation si authentique.

Cela étant, ils auront honte du titre qu'ils donnent au Pape. On n'y peut penser sans horreur, ni entendre sans étonnement, que les Prétendus-Réformés, qui se vantent de suivre l'Ecriture mot à mot, voyant que * l'Apôtre S. Jean, qui a seul nommé l'Antechrist, nous répète trois ou quatre fois

AVERTISSEMENT SUR L'EXPOSIT.

DE LA DOCTRINE DE L'EGL. CATHOLIQUE.

Fig. 67.

Art. 28.

Discipl. art.

11. 13.

Art. 42.

* I. Joan.

2, 22, 4, 2.

AVERTISSEMENT SUR L'EXPOSIT. DE LA DOCTRINE DE L'EGL. CATHOLIQUE. que l'Antechrist est celui qui nie que Jesus-Christ soit venu en chair, osent seulement penser que celui qui enseigne si pleinement le Mystère de Jesus-Christ, c'est-à-dire, sa Divinité, son Incarnation, la surabondance de ses mérites; la nécessité de sa grace, & la confiance absolue qu'il y faut avoir, ne laisse pas d'être l'Antechrist que S. Jean nous a désigné.

Mais on objecte aux Papes, qu'ils sont ce méchant & cet homme d'iniquité qui s'est assis dans le Temple de Dieu, & se fait adorer comme Dieu; eux qui se confessent non-seulement mortels, mais pécheurs; qui disent tous les jours avec tous les autres Fidèles, *pardonnez-nous nos offenses*; & qui n'approchent jamais de l'Autel, sans confesser leurs péchés, & sans dire dans la partie la plus sainte du Sacrifice, qu'ils espèrent la vie éternelle, *non par leurs mérites, mais par la bonté de Dieu au nom de Notre-Seigneur Jesus-Christ.*

Joan. 1, 7.

II. Theff. 2, 3, 4.

Il est vrai qu'ils soutiennent la primauté que Jesus-Christ leur a donnée en la personne de S. Pierre: mais c'est par-là qu'ils avancent l'œuvre de Jesus-Christ même; œuvre de charité & de concorde, qui n'eût jamais été parfaitement accomplie, si l'Eglise Universelle, & tout l'Ordre Episcopal n'avoit sur la terre un Chef du gouvernement Ecclésiastique pour faire agir les membres en concours, & consommer dans tout le corps le Mystère de l'unité tant recommandée par le Fils de Dieu. Ce n'est rien dire que de répondre que l'Eglise a dans le Ciel son Chef véritable qui l'unit en l'animant de son saint Esprit: qui en doute? Mais qui ne sçait que cet Esprit qui dispose tout avec autant de douceur que d'efficace, sçait préparer des moyens extérieurs proportionnés à ses desseins? Le saint Esprit nous enseigne & nous gouverne au-dedans: c'est pour cela qu'il établit des Pasteurs & des Docteurs qui agissent au-dehors. Le S. Esprit unit le Corps de l'Eglise, & le gouvernement Ecclésiastique: c'est pour cela qu'il met à la tête un Pere commun, & un économe principal qui gouverne toute la famille de Jesus-Christ. Nous prenons ici à témoin la conscience de Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée. Dans ce siècle malheureux, où tant de sectes impies tâchent de saper peu-à-peu les fondemens du Christianisme, & croient que c'est assez d'avoir seulement nommé Jesus-Christ, pour ensuite introduire dans le sein de la Chrétienté l'indifférence des Religions & l'impiété manifeste: qui ne voit l'utilité d'avoir un Pasteur qui veille sur le troupeau, & qui soit autorisé d'en-haut, pour exciter tous les autres, dont la vigilance se relâcheroit? Qu'ils nous disent de bonne foi, si ce ne sont pas les Sociniens, les Anabaptistes, les Indépendans, ceux qui, sous le nom de la Liberté Chrétienne, veulent établir l'indifférence des Religions, & tant d'autres sectes pernicieuses qu'ils improuvent aussi-bien que nous, qui s'élèvent avec le plus d'ardeur contre le Siège de S. Pierre, & qui crient le plus haut que son autorité est tyrannique. Je ne m'en étonne pas: ceux qui veulent diviser l'Eglise, ou la surprendre, ne craignent rien tant que de la voir marcher contre eux sous un même Chef, comme une armée bien rangée. Ne faisons querelle à personne; mais songeons seulement d'où viennent les Livres, où cette dangereuse licence & ces doctrines antichrétiennes sont enseignées: du moins on ne niera pas que le Siège de Rome par sa propre constitution, ne soit incompatible avec toutes ces nouveautés; & quand nous ne sçaurions pas par l'Evangile que la Pri-

mauté de ce Siège nous est nécessaire, l'expérience nous en convaincroit. Au reste, il ne faut pas s'étonner, si l'on a approuvé sans peine l'Auteur de l'exposition qui met l'autorité essentielle de ce Siège dans les choses dont on est d'accord dans toutes les Ecoles Catholiques. La Chaire de S. Pierre n'a pas besoin de disputes : ce que tous les Catholiques y reconnoissent sans contestation suffit à maintenir la puissance qui lui est donnée pour édifier, & non pour détruire. Les Prétendus Réformés ne devoient plus avoir ces vains ombrages, dont on leur fait peur. Que leur sert d'aller rechercher dans les Histoires les vices des Papes ? Quand ce qu'ils en racontent seroit véritable, est-ce que les vices des hommes anéantiront l'institution de Jesus-Christ, & le privilège de S. Pierre ? l'Eglise s'élèvera-t-elle contre une puissance qui maintient son unité, sous prétexte qu'on en aura abusé ? Les Chrétiens sont accoutumés à raisonner sur des principes plus hauts & plus véritables, & ils savent que Dieu est puissant pour maintenir son ouvrage au milieu de tous les maux attachés à l'infirmité humaine.

AVERTIS-
SEMENT SUR
L'EXPOSIT.
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

Nous conjurons donc Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée, par la charité, qui est Dieu même, & par le nom de Chrétien qui nous est commun, de ne plus juger de la Doctrine de l'Eglise, par ce qu'on leur en dit dans leurs Prêches & dans leurs Livres, où l'ardeur de la dispute & la prévention, pour ne rien dire de plus, font souvent représenter les choses autrement qu'elles ne sont ; mais d'écouter cette Exposition de la Doctrine Catholique. C'est un ouvrage de bonne foi, où il ne s'agit pas tant de disputer, que de dire nettement ce qu'on croit ; & où pour voir combien l'Auteur a procédé simplement, il n'y a qu'à considérer son dessein.

Il a promis dès l'entrée, 1°. de proposer les vrais sentimens de l'Eglise Catholique, & de les distinguer de ceux qui lui ont été faussement imputés.

2°. Afin qu'on ne doutât pas qu'il ne proposât véritablement les sentimens de l'Eglise, il a promis de les prendre dans le Concile de Trente, où l'Eglise a parlé décisivement sur les matieres dont il s'agit.

3°. Il a promis de proposer à Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée, non en général toutes les matieres, mais celles qui les éloignent le plus de nous, & pour parler plus précisément, celles dont ils ont fait le sujet de leur rupture.

Il a promis que ce qu'il diroit pour mieux entendre les décisions du Concile, seroit approuvé dans l'Eglise, & manifestement conforme à la Doctrine du même Concile.

Tout cela paroît simple & droit. Et premièrement personne ne peut trouver étrange qu'on distingue les sentimens de l'Eglise d'avec ceux qui lui sont faussement imputés. Quand on s'échauffe démesurément, faute de s'entendre, & que de fâcheux préjugés causent de grandes disputes, il n'y a rien de plus naturel, ni rien de plus charitable que de s'expliquer nettement. Les Saints Peres ont pratiqué un moyen si doux & si innocent de ramener les esprits. Pendant que les Ariens & les demi-Ariens décrioient le Symbole de Nicée & la Consubstantialité du Fils de Dieu, par les fausses idées qu'ils y attachoient, S. Athanase & S. Hilaire, les deux plus illustres défenseurs de la Foi de Nicée, leur représentoient le sens véritable du Concile ; & S. Hilaire

AVERTIS-
SEMENT SUR
L'EXPOSIT.
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

Hilar. lib.
de Syn.

leur disoit, *Condamnons tous ensemble les mauvaises interprétations, mais ne détruisons pas la sûreté de la Foi Le Consubstantiel peut être mal entendu : établissons de quelle manière on pourra le bien entendre Nous pouvons poser entre nous l'état véritable de la Foi, si on ne renverse pas ce qui a été bien établi, & qu'on ôte la fausse intelligence.*

C'est la charité elle-même qui dicte de telles paroles, & qui suggère de tels moyens de réunir les esprits. Nous pouvons dire de même à Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée : Si le mérite des œuvres, si les prières adressées aux Saints, si le Sacrifice de l'Eucharistie, & ces humbles satisfactions des pénitens, qui tâchent d'appaîser Dieu en vengeance volontairement sur eux-mêmes, par des exercices laborieux, sa justice offensée, si ces termes que nous tenons d'une tradition qui a son origine dans les premiers siècles, faute d'être bien entendus, vous offensent ; l'Auteur de l'Exposition se présente à vous pour vous en donner la simple & naturelle intelligence que l'Eglise Catholique a toujours fidèlement conservée. Il ne dit rien de lui-même ; il n'allègue pas des Auteurs particuliers ; & afin qu'on ne puisse le soupçonner d'altérer les sentimens de l'Eglise, il les prend dans les propres termes du Concile de Trente, où elle s'est expliquée sur les matières dont il s'agit : Qu'y avoit-il de plus raisonnable ?

Conclusio
Synodi Dor-
drac. in Syn-
tag. Confess.
Fidei. Edit.
Genev. p. 2.

C'est la seconde chose qu'il avoit promise ; & en cela, il n'a fait que suivre l'exemple des Prétendus-Réformés. Ces Messieurs se plaignent aussi-bien que nous, qu'on entend mal leur Doctrine ; & le moyen qu'ils proposent pour s'en éclaircir, n'est pas différent de celui dont se sert M. de Condom. Leur Synode de Dordrecht demande *qu'on juge de la Foi de leurs Eglises, non par des calomnies qu'on ramasse deçà & de-là, ou par les passages des Auteurs particuliers, que souvent on cite de mauvaise foi, ou qu'on détourne à un sens contraire à l'intention des Auteurs ; mais par les Confessions de Foi des Eglises, par la déclaration de la Doctrine orthodoxe qui a été faite unanimement dans ce Synode.*

C'est donc des Décrets publics qu'il faut apprendre la Foi d'une Eglise, & non des Auteurs particuliers, qui peuvent être mal allégués, mal entendus, & même mal expliquer les sentimens de leur Religion. C'est pourquoi pour exposer aux Prétendus-Réformés ceux de la nôtre, il n'y avoit qu'à produire les décisions du Concile de Trente.

Je sçai que le nom seul de ce Concile choque ces Messieurs : & l'Anonyme témoigne souvent ce chagrin. Mais que lui servent ses reproches ? Il ne s'agit pas ici de justifier le Concile : il suffit pour l'usage qu'en a voulu faire l'Auteur de l'Exposition, que la Doctrine de ce Concile soit reçue sans contestation par toute l'Eglise Catholique, & que sur les matières controversées, elle ne reconnoisse point d'autres décisions que les siennes.

Les Prétendus-Réformés ont toujours voulu faire croire que ces décisions étoient ambiguës ; & l'Anonyme nous reproche encore qu'elles peuvent recevoir un double & triple sens. Ceux qui n'ont lû ce Concile que dans les invectives des Ministres, & dans l'Histoire de Fra-Paolo son ennemi déclaré, le croiront ainsi : mais un mot les va satisfaire. Il est vrai qu'il y a eû des matières que le Concile n'a pas voulu décider ; & ce sont celles dont la Tradition

n'étoit pas constante ; & dont on disputoit dans les Ecoles : il avoit raison de les laisser indécises. Mais pour celles qu'il a décidées , il a parlé si précisément , que parmi tant de Décrets de ce Concile qui sont produits dans le Livre de l'Exposition , l'Anonyme n'en a pu remarquer un seul , où il ait trouvé ces doubles & ces triples sens qu'il nous objecte.

En effet , on n'a qu'à les lire ; on verra qu'ils n'ont aucune ambiguïté , & qu'on ne peut pas s'expliquer plus nettement.

On peut mettre à la même épreuve l'Exposition elle-même , & par-là on pourra juger , si l'Anonyme a raison de reprocher à l'Auteur de ce Traité , *ces termes vagues & généraux , dont il enveloppe , dit-il , les choses les plus difficiles.*

La troisième chose qu'a promis l'Auteur de l'Exposition , c'est de traiter les *matieres qui ont donné sujet à la rupture.* C'est précisément ce qu'il falloit faire. Il n'y a personne qui ne sçache que dans les disputes il y a toujours certains points capitaux , auxquels les esprits s'arrêtent. C'est à ceux-là que doit s'attacher celui qui songe à finir , ou à diminuer les contestations. Aussi l'Auteur de l'Exposition a-t-il déclaré d'abord aux Prétendus-Réformés , qu'il leur exposeroit les *matieres dont ils ont fait le sujet de leur rupture ; & afin qu'il n'y eût aucune surprise , il déclare encore à la fin , que pour s'attacher à ce qu'il y a de principal , il laissoit quelques questions que Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée ne regardoient pas comme un sujet légitime de rupture.*

Il a fidèlement tenu sa parole ; & les seuls titres de l'Exposition peuvent faire voir qu'il n'a omis aucun de ces articles principaux.

Ainsi l'Anonyme ne devoit pas dire que *M. de Condom a des termes choisis pour passer à côté des difficultés qui lui font le plus de peine ; qu'il laisse plusieurs questions , & se bâte de passer à celle de l'Eucharistie , où il a cru pouvoir s'étendre avec moins de désavantage.*

Quelle idée il voudroit donner du Livre de l'Exposition ! Mais elle se détruit par elle-même. On voit assez que M. de Condom devoit s'étendre sur la matiere de l'Eucharistie , non parce qu'il croyoit le pouvoir faire *avec moins de désavantage* , mais parce que cette matiere est en effet la plus difficile , & la plus remplie de grandes questions. Ainsi il se trouvera qu'il traite les choses avec plus ou moins d'étendue , selon qu'elles paroissent plus ou moins embarrassantes , non à lui , mais à ceux pour qui il écrit. Que s'il est vrai qu'il *passse à côté des difficultés qui lui font le plus de peine* , il demeurera pour constant , que celles qui lui en font le moins , sont justement les plus essentielles , & celles où les Prétendus-Réformés se sont toujours cru les plus forts. Il a traité du culte qui est dû à Dieu , des prières que nous adressons aux Saints , de l'honneur que nous leur rendons aussi-bien qu'à leurs Reliques & à leurs Images. Il a parlé de la grace qui nous justifie , du mérite des bonnes œuvres , de la nécessité des œuvres satisfactoires , du Purgatoire & des Indulgences , de la Confession & de l'Absolution sacramentale , de la présence réelle du Corps & du Sang de Jesus-Christ dans l'Eucharistie : de l'adoration qui lui est due , de la Transsubstantiation & du Sacrifice de l'Autel , de la Communion sous une espèce , de l'autorité de la Tradition & de celle de l'Eglise , de l'institution Divine de la Primauté du Pape , où il a dit , en un mot , ce qu'il falloit croire de celle de l'Episcopat. Il a exposé toutes ces matieres ; & il ne faut qu'un peu

AVERTISSEMENT SUR L'EXPOSITION DE LA DOCTRINE DE L'EGL. CATHOLIQUE.

Avert. p. 24.
Rép. p. 12.

Avert. p. 22.

Rép. p. 168.

AVERTIS- d'équité pour lui avouer, que loin d'éviter les difficultés, comme l'Anonyme
SEMENT SUR- le veut faire croire, il s'est attaché au contraire principalement à celles où
L'EXPOSIT- les Prétendus-Réformés ont le plus de peine. L'Anonyme nous dit lui-même
DE LA DOC- que *l'invocation des Saints est un des articles les plus essentiels de la Religion ; &*
TRINE DE il ajoute en même tems que *c'est un de ceux sur lesquels M. de Condom s'est*
L'EGL. CA- *le plus arrêté.* Quelle matiere est traitée plus exactement dans l'Exposition,
THOLIQUE. que celle de l'Eucharistie & du Sacrifice, celle des Images, celle du mérite
des œuvres & des satisfactions ? Et n'est-ce pas sur ces points que les Pré-

Page. 61.

tendus-Réformés souffrent le plus de difficulté ? Enfin, nous leur demandons à eux-mêmes, s'il n'est pas vrai qu'étant satisfaits sur les matieres traitées dans l'Exposition, ils n'hésiteroient plus à embrasser la Foi de l'Eglise ? Il est donc certain que l'Auteur y a traité les points capitaux, sur lesquels nous convenons tous que roulent toutes nos disputes. Bien plus, il s'est toujours attaché à ce qui fait le nœud principal de la difficulté, puisqu'il s'applique principalement, comme il l'a promis d'abord, aux endroits où l'on accuse la Doctrine Catholique d'attaquer les fondemens de la Foi & de la piété Chrétienne. Ce n'est donc point pour éviter les difficultés, qu'il a laissé quelques questions qui ne sont que des suites, & de plus amples explications de celles qu'il a traitées, ou en tout cas qu'elles sont telles qu'elles n'arrêteront jamais personne : mais au contraire, c'est pour s'attacher avec moins de distraction aux difficultés capitales, d'où dépend la décision de nos controverses.

L'Auteur de l'Exposition n'a pas été moins fidèle à exécuter la quatrième chose qu'il avoit promise, qui étoit de ne rien dire, pour mieux faire entendre le Concile, *qui n'y fût manifestement conforme, & qui ne fût approuvé dans l'Eglise.*

An. Rép. f. 11. L'Anonyme prend ces paroles, & tout le dessein de l'Exposition, pour une preuve qui montre que la Doctrine de l'Eglise Romaine, toute éclaircie & toute décidée qu'elle étoit dans le Concile de Trente, n'est pas pourtant si claire, qu'elle n'ait besoin d'explication.

* Nog. p. 39, 40. * M. Noguier semble aussi tirer une pareille conséquence ; & ils ont tous deux regardé l'Exposition comme une explication, dont l'obscurité du Concile a eu besoin.

Mais on sçait que ce n'est pas toujours l'obscurité d'une décision, surtout en matiere de Foi, qui fait qu'elle est prise à contre-sens : c'est la préoccupation des esprits, c'est l'ardeur de la dispute, c'est la chaleur des parties qui fait qu'on ne s'entend pas les uns les autres, & que souvent on attribue à son Adversaire ce qu'il croit le moins. Ainsi, quand l'Auteur de l'Exposition propose aux Prétendus-Réformés, les décisions du Concile de Trente, & qu'il y ajoute ce qui peut servir à leur ôter les impressions qui les empêchent de les bien entendre, on ne doit pas conclure de-là que ces décisions sont ambiguës : mais seulement qu'il n'y a rien de si bien digéré, ni de si clair qui ne puisse être mal entendu, quand la passion ou la prévention s'en mêlent.

An. p. 10. Nog. p. 40. Que sert donc à M. Noguier & à l'Anonyme d'objecter à l'Auteur de l'Exposition la Bulle de Pie IV ? Le dessein de l'Exposition n'a rien de commun avec les Gloses & les Commentaires que ce Pape a défendus avec beaucoup

coup de raison. Car qu'ont fait ces Commentateurs & ces Glossateurs, sur-tout ceux qui ont glôse sur les Loix ? Qu'ont-ils fait ordinairement, sinon de charger les marges des Livres de leurs imaginations qui ne font le plus souvent qu'embrouiller le Texte même ? Ajoutons que pour conserver l'unité, ce même Pape n'a pas dû permettre à chaque Docteur de proposer des décisions sur les doutes, que la suite des tems & les vaines subtilités pouvoient faire naître. Aussi n'a-t-on rien fait de semblable dans l'Exposition. C'est autre chose d'interpréter ce qui est obscur & douteux ; autre chose de proposer ce qui est clair, & de s'en servir pour détruire de fausses impressions. Ce dernier est précisément ce que l'Auteur de l'Exposition a voulu faire. Que s'il a joint ses réflexions aux décisions du Concile pour les faire mieux entendre à des gens qui n'ont jamais voulu les considérer de bonne foi, c'est que leur préoccupation avoit besoin de ce secours. Mais pourquoi parler plus long-tems sur une chose qui n'a plus de difficulté ? Nous avons donné en trois mots un moyen certain pour éclaircir ceux qui s'opiniâtreront à soutenir cette ambiguïté du Concile. Ils n'ont qu'à lire dans l'Exposition ses Décrets qui y sont produits, & à se convaincre par leurs propres yeux.

Ce qu'il y a ici de plus important, c'est que l'Auteur de l'Exposition ne s'est point trompé, quand il a promis que ce qu'il diroit pour faire entendre le Concile, seroit manifestement du même esprit & approuvé dans l'Eglise. La chose parle d'elle-même, & les pièces suivantes le feront paroître.

Il ne faut donc plus penser que les sentimens exposés dans cet Ouvrage soient des adoucissans ou des relâchemens d'un seul homme. C'est la Doctrine commune, qu'on voit aussi pour cette raison universellement approuvée. Il ne sert de rien après cela à M. Noguier, ni à l'Anonyme, de nous objecter, ni ces pratiques qu'ils prétendent générales, ni les sentimens des Docteurs particuliers. Car sans examiner ces faits inutiles, il suffit de dire en un mot que les pratiques & les opinions, quelles qu'elles soient, qui ne se trouveront pas conformes à l'esprit & aux Décrets du Concile, ne font rien à la Religion, ni au corps de l'Eglise Catholique, & ne peuvent par conséquent, de l'aveu même des Prétendus-Réformés, donner le moindre prétexte de se séparer d'avec nous, puisque personne n'est obligé ni de les approuver, ni de les suivre.

Mais il faudroit, disent-ils, réprimer tous ces abus : comme si ce n'étoit pas un des moyens de les réprimer, que d'enseigner simplement la vérité ; sans préjudice des autres remèdes que la prudence & le zèle inspire aux Evêques. Pour le remède du Schisme pratiqué par les Prétendus-Réformateurs ; quand il ne seroit pas détestable par lui-même, les malheurs qu'il a causés, & qu'il cause encore dans toute la Chrétienté, nous en donneroient de l'horreur.

Je ne veux point reprocher ici aux Prétendus-Réformés les abus qui sont parmi eux. Cet Ouvrage de charité ne permet pas de semblables récriminations. Il nous suffit de les avertir, que pour nous attaquer de bonne foi, il faut combattre, non les abus que nous condamnons aussi-bien qu'eux, mais la Doctrine que nous soutenons. Que si, en l'examinant de près, ils trouvent qu'elle ne donne pas un champ assez libre à leurs invectives, ils

AVERTIS-
SEMENT SUR
L'EXPOSIT.
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

AN. pag. 1.
&c.
Nog. p. 32.
&c.
Daillé, Apol.
chap. 6.
Nog. p. 3.

xviii ŒUVRES DE M. BOSSUET

doivent enfin avouer qu'on a raison de leur dire que la Foi que nous profes-
sons , est plus irréprochable qu'ils n'avoient pensé.
AVERTIS- SEMENT SUR Reste maintenant à prier Dieu qu'il leur fasse lire , sans aigreur , un Ou-
L'EXPOSIT. vrage qui leur est donné seulement pour les éclaircir. Le succès est entre les
DE LA DOC- mains de celui qui seul peut toucher les cœurs. Il sçait les bornes qu'il a
TRINE DE données aux progrès de l'erreur , & aux maux de son Eglise affligée de la
L'EGL. CA- perte d'un si grand nombre de ses enfans. Mais on ne peut s'empêcher d'es-
THOLIQUE. pérer quelque chose de grand pour la réunion des Chrétiens sous un Pape qui
exerce si saintement , & avec un désintéressement si parfait le plus saint
Ministère qui soit au monde , & sous un Roi qui préfère à tant de Conquêtes , qui ont augmenté son Royaume , celles qui lui feroient gagner à l'Eglise
ses propres Sujets.





APPROBATIONS

ET LETTRES

EN FAVEUR DU TRAITÉ DE L'EXPOSITION DE LA FOI.

LETTRE DE M. LE CARDINAL BONA,
d'heureuse Mémoire, à M. le Cardinal
DE BOUILLON.

J'AI reçu le Livre de M. l'Evêque de Condom, que V. E. m'a fait l'honneur de m'envoyer; & comme je connois la qualité de cette faveur, & m'en estime très-honoré, je vous rends grâces de tout mon cœur & du présent, & du soin que vous prenez d'augmenter ma Bibliothèque. Je l'ai lu avec une attention particulière: & parce que V. E. me marque que quelques-uns y trouvent quelque faute, j'ai voulu particulièrement observer en quoi il pouvoit être repris. Mais en effet, je n'y sçauois trouver que la matière de très-grandes loüanges: puisque sans entrer dans les questions épineuses des controverses, il se sert d'une manière ingénieuse, facile & familière, & d'une méthode, pour ainsi dire, géométrique, pour convaincre les Calvinistes par des principes communs & approuvés, & les forcer à confesser la vérité de la Foi Catholique. Je puis assurer V. E. que j'ai senti, en le lisant, une satisfaction que je ne puis exprimer; & je ne m'étonne pas que l'on y ait trouvé à redire, puisque tous les ouvrages qui sont grands, & au-dessus du commun, ont toujours des contradicteurs. Mais la vérité l'emporte à la fin, & la qualité de l'arbre se fait connoître par les fruits. Je m'en réjouis avec l'Auteur, qui par cet ouvrage a donné un essai de ses grands talens, & pourra par plusieurs autres rendre de grands services à l'Eglise. A Rome, le 19 Janvier 1672.

L'Original
est en Italien.

LETTRE DE M. LE CARDINAL SIGISMOND CHIGI,
d'heureuse Mémoire, à M. l'Abbé de DANGEAU.

L'Original
est en Italien.

J Ai reçu avec votre Lettre le Livre de l'Exposition de la Doctrine Catholique, composé par l'Evêque de Condom. Je l'ai trouvé plein d'érudition, & d'autant plus propre à convertir les Hérétiques, qu'il les presse par de vives raisons sans aucune aigreur. J'en ai parlé au Pere Maître du Sacré Palais, & au Secrétaire de la Congrégation dell'Indice: j'ai connu que personne n'en avoit mal parlé à ces Peres, qui me parurent au contraire remplis d'estime pour cet Ouvrage. Je m'en suis aussi entretenu avec Messieurs les Cardinaux de la Congrégation; & j'ai trouvé entre tous les autres Monseigneur le Cardinal Brancas très-porté à estimer le Livre, & à donner des louanges à l'Auteur. Ainsi, je ne doute pas que M. de Condom ne recevoir ici la même approbation qui lui a été accordée par-tout ailleurs, & qui est si légitimement due à son sçavoir & à son travail. Je vous suis très-obligé de m'avoir donné le moyen de l'admirer, & j'ai reconnu en cela votre honnêteté ordinaire. L'Auteur est serré dans ses preuves, & explique très-nettement le sujet qu'il traite, en faisant voir la véritable différence qui est entre la croyance des Catholiques, & celle des ennemis de l'Eglise. Je ne pense pas qu'on puisse condamner la méthode dont il se sert pour expliquer la Doctrine enseignée dans le Concile de Trente; cette méthode ayant été pratiquée par plusieurs autres Ecrivains, & étant maniée dans tout son Livre avec beaucoup de régularité. Certainement il n'a jamais eu dans l'esprit de donner des interprétations aux dogmes du Concile, mais seulement de les rapporter très-bien expliqués dans son Ouvrage, en sorte que les Hérétiques en demeurent convaincus, & de tout ce que la Sainte Eglise les oblige de croire. Il parle bien de l'autorité du Pape; & toutes les fois qu'il traite du Chef visible de l'Eglise, on voit qu'il est plein de respect pour le Saint Siège. Enfin, je vous le redis encore une fois que M. de Condom ne peut être trop loué, &c. A Rome, le 5 Avril 1672.

LETTRE DU R. P. HYACINTHE LIBELLI,
Alors Maître du Sacré Palais, & maintenant Archevêque
d'Avignon, à M. le Cardinal SIGISMOND CHIGI.

L'Original
est en Italien.

J Ai lu le Livre de M. de Condom, qui contient l'Exposition de la Doctrine de l'Eglise. Je dois à votre Eminence une reconnaissance infinie, de ce qu'elle m'a fait employer quatre heures si utilement, &

ÉVÊQUE DE MEAUX. xxj

si agréablement. Il m'est impossible d'exprimer combien cet Ouvrage m'a plu, & par la singularité du dessein, & par les preuves qui y correspondent. La Doctrine en est saine en toutes ses parties; & l'on ne peut pas y appercevoir l'ombre d'une faute. Pour moi je ne vois pas ce qu'on y pourrait objecter; & quand l'Auteur voudra que le Livre soit imprimé à Rome, j'accorderai toutes les permissions nécessaires, sans y changer un seul mot. Cet Auteur, qui a beaucoup d'esprit, a montré un grand jugement dans ce Traité, où laissant à part les disputes qui ne sont d'ordinaire qu'accroître la discorde, parce qu'il est rare de trouver des hommes qui veuillent céder les prérogatives de l'esprit à leurs compagnons, il a trouvé un autre moyen plus facile de traiter avec les Calvinistes dont on doit espérer bien plus de fruit. En effet, dès qu'on leur fait perdre l'horreur qu'ils ont sucée avec le lait pour nos dogmes, ils s'approchent de nous plus volontiers; & découvrant la mauvaise foi de la Doctrine qu'ils ont apprise de leurs Maîtres, dont la maxime principale est que nos dogmes sont horribles & incroyables, ils s'appliquent avec plus de tranquillité d'esprit à chercher la vérité Catholique. C'est à quoi il faut soigneusement les exhorter, n'y ayant point de meilleur moyen de les faire renoncer à leurs erreurs; & Votre Eminence avoit grande raison de dire ces derniers jours, que la vérité Catholique sera toujours victorieuse dans l'esprit de tout homme sage, qui saura la considérer sans préoccupation, par comparaison à l'hérésie. Je prends la liberté d'adresser à Votre Eminence ce long discours, ne pouvant renfermer en moi-même le plaisir que m'a donné la lecture du Livre dont elle a bien voulu me faire part. Je la prie de me continuer de semblables faveurs, &c. A Rome, le 26 Avril 1672.

LETTRE DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE

Et Prince de PADERBORN, alors Coadjuteur, & depuis
Evêque de Munster, à l'Auteur.

*L*E Roi très-Chrétien vous ayant confié l'instruction & l'éducation de son Fils né pour une si grande fortune, son jugement suffit pour rendre recommandable à tout le monde & à toute la postérité votre mérite & votre sçavoir. Mais vous avez donné un nouveau lustre à votre réputation & à la Doctrine Chrétienne par un monument immortel de votre esprit, je veux dire par cet excellent Livre qui porte pour titre, Exposition de la Doctrine de l'Eglise Catholique, qui n'a pas seulement attiré de très-grands applaudissemens de tous les Catholiques, mais a

L'Original
est en Latin.

forcé les Hérétiques mêmes , de donner à votre génie & à votre érudition des louanges très-véritables. On voit éclater dans cet admirable Traité une facilité incroyable à développer les choses les plus difficiles , les plus hautes , & les plus divines ; & en même tems une aimable sincérité , & une charité vraiment Chrétienne , capable d'attirer doucement ceux qui sont assis dans les ténèbres , & dans l'ombre de la mort , les éclairer & les conduire dans le chemin de la paix : de sorte que vous paroissez choisi entre les Evêques , pour soumettre les ennemis de la Foi Catholique au joug de la Vérité , qui est si doux. Afin donc que l'utilité de ce bel Ouvrage fût plus étendue , & qu'elle pût se répandre par toute l'Allemagne & dans les autres Nations , j'ai conçu le dessein de le faire traduire en Latin : mais après avoir lu votre Lettre du 24 Avril , j'ai douté si je devois passer plus avant , ou quitter mon entreprise ; parce que j'ai reconnu que vous possédiez parfaitement la Langue Latine aussi-bien que la Françoisse , & que vous l'écriviez si purement , que si quelqu'autre que vous vouloit traduire vos Ouvrages , au - lieu d'orner ces belles productions de votre esprit , il les défigureroit. Il faudroit plutôt vous prier de mettre en Latin ce que vous avez mis au jour. Mais parce que vous n'en avez peut-être pas le loisir , & que si vous l'aviez , il vaudroit mieux vous prier de composer un plus grand nombre d'Ouvrages , que de traduire ceux que vous avez déjà composés ; puisque vous l'avez agreable , je presserai celui à qui j'ai donné cette charge , d'achever ce qu'il a commencé , & je vous enverrai la version de votre Livre , pour la revoir & la corriger vous-même. Au reste , j'honorerai toujours infiniment votre vertu & votre doctrine , & je m'appliquerai à cultiver votre amitié par toutes sortes de moyens , puisque cette Version que j'ai fait ommencer , & votre bonté m'y ont donné une ouverture si favorable. Continuez de m'aimer , grand Prélat , qui servez si bien l'Eglise ; & en donnant à Monseigneur le DAUPHIN tant de belles instructions , ménagez-moi quelque part dans le souvenir & dans l'affection d'un si grand Prince. Faites aussi , s'il vous plaît , mes complimens à M. le Duc de Montausier. En mon Château , aux Conflans de la Lippe , de la Padère , & de l'Alife , le 29 Mai 1673.

LETTRE DU R. P. RAIMOND CAPISTUCCHI,
Maître du Sacré Palais , à l'Auteur,

L'Original
est en Italien.

Après avoir admiré avec tous les autres , un mérite aussi rare que le vôtre , il falloit encore que je vous marquasse l'inclination particulière que j'ai à vous servir à l'occasion de l'excellent & docte Ouvrage

EVÊQUE DE MEAUX. xxii j

que vous avez composé pour la défense de la Foi Catholique, qui vient d'être traduit en Italien, pour être utile à tout le monde. Je vous dois une reconnoissance infinie de l'occasion que vous m'avez fait naître de vous rendre quelque service. Nous sommes tous ici en attente de la publication de ce bel Ouvrage, pour jouir du fruit de vos nobles travaux. Personne n'en aura plus de joie que moi, qui ressens & ressentirai toute ma vie un désir ardent de me rendre digne de l'honneur de vos commandemens. Je finis en vous assurant de mes respects, &c. A Rome, le 20 Juin 1675.

APPROBATION DE M. MICHEL ANGE RICCI,
Secrétaire de la S. Cong. des Indulg. & des Saintes Reliques,
& Confukteur du Saint Office.

*C*E que le Concile de Trente a fait avec un grand soin, quand il a entièrement séparé la Doctrine de la Foi d'avec les opinions & les disputes de l'Ecole, & qu'il a expliqué cette Doctrine de Foi en termes clairs & précis, ce qu'avoit fait autrefois Tertullien, en condamnant par des préjugés certains la conduite des Hérétiques qui se sont séparés de l'Eglise; ce que d'autres ont pratiqué, quand ils ont ingénieusement combattu les Hérétiques par leurs propres principes, & leurs propres règles: c'est ce que Messire Jacques-Bénigne Bossuet Evêque de Condom a fait en cet Ouvrage avec un ordre très-clair, & d'une manière courte & persuasive, qui fait connoître l'excellent esprit de l'Auteur. Cet Ouvrage étant maintenant traduit élégamment pour la commodité des Italiens, du François en leur langue maternelle, je l'estime digne d'être imprimé & mis en lumière. A Rome, le 5 Août 1678.

L'Original
est en Latin.

MICHEL ANGE RICCI.

APPROBATION DU P. M. LAURENT BRANCATI
DE LAUREA, des Congr. Consist. des Indulg. des Rites de la
Visite, Confukteur & Qualific. du S. Office, & Bibliothécaire
de la Bibl. Vatic.

*J'*Estime digne de lumière le petit Traité ou discours imprimé en François & en diverses langues, & maintenant traduit du François en Italien, dans lequel Monseigneur l'Illustrissime Jacques-Bénigne Bossuet, Evêque & Seigneur de Condom, combat fortement, d'un style noble, mais grave & solide, les Ministres de la Religion Prétendue-Réformée

L'Original
est en Latin.

xxiv ŒUVRES DE M. BOSSUET

Et leurs Sectateurs, tant par les règles communes & fondamentales de l'Eglise, que par leurs propres principes, montrant que ce n'est pas les Catholiques, comme le pensent ces Ministres, mais les Ministres eux-mêmes, qui n'ont pas su tirer les conséquences nécessaires des Dogmes qui leur sont communs avec nous, & qui ensuite, pour avoir mal pris l'Ecriture & les Conciles, ont quitté la Communion de l'Eglise Catholique. Que s'ils examinoient sans passion les règles des Catholiques, fondées sur les Conciles, principalement sur celui de Trente, ils reviendroient sans doute, avec la grâce de Dieu, à la sainte Unité: ce que cet Auteur leur fait voir d'une manière douce, mais victorieuse, en parcourant tous les points de controverse. Fait au Couvent des douze Apôtres. A Rome, le 25 Juillet 1678.

R. LAURENT DE LAURFA, Min. Conventuel.

APPROBATION DE M. L'ABBÉ ETIENNE GRADI.

L'Original
est en Latin.

J'ai lu avec soin & avec application l'excellent Ouvrage de Messire Jacques-Bénigne Evêque de Condom, fidèlement & élégamment traduit en Italien, où la Doctrine de l'Eglise est expliquée d'une manière nette & précise. Il a fait sur moi l'impression que font d'ordinaire les meilleurs écrits produits par la sainte Doctrine, & la souveraine raison, où le Lecteur se persuade qu'il n'auroit pu dire autre chose, ni parler autrement, s'il avoit entrepris de traiter le même sujet. Ce qui m'a le plus ravi, c'est la modération & la sagesse avec laquelle l'Auteur a choisi les choses qu'il avance. Il a retranché tout ce qui ne sert qu'à allonger les disputes, & rendre la bonne cause odieuse, & s'est renfermé dans la vérité, comme dans un fort qu'il ne met pas seulement hors de péril, mais hors d'atteinte. Il s'applique tout entier à bien établir l'état de la question qu'il débarrasse par-là, & la rend facile à juger. Ainsi tous ceux qui s'intéressent à la paix de l'Eglise, & au salut de leur âme, ne doivent point cesser, s'ils m'en croient, de feuilleter ce Livre jour & nuit; & il est impossible qu'il ne leur donne de la honte & du regret d'avoir des sentimens différens de la Foi orthodoxe,

Je suis de cet avis, moi E.TIENNE GRADI, Consulteur du St. Congrès de l'Indice, & Préfet de la Biblioth. Vaticane.

Sait, imprimé, s'il plaît au Révérendissime Père Maître du Sacré Palais Apostolique
I. DES ANGES, Archev. Vicegérant de Rome.

Sait imprimé

F. RAIMOND CAPIUCCHI, Maître du Sacré Palais Apostolique.

BREF

BREF DE NOTRE S. P. LE PAPE.

INNOCENT XI.

*V*énérable Frere, salut & bénédiction Apostolique. Votre Livre de l'Exposition de la Foi Catholique, qui nous a été présenté depuis peu, contient une doctrine, & est composé avec une méthode & une sagesse qui le rendent propre à instruire nettement & brièvement les Lecteurs, & à tirer des plus opiniâtres un aveu sincère des vérités de la Foi; aussi le jugeons-nous digne, non-seulement d'être loué & approuvé de nous, mais encore d'être lu & estimé de tout le monde. Nous espérons que cet Ouvrage, avec la grace de Dieu, produira beaucoup de fruit, & servira à étendre la Foi orthodoxe, chose qui nous tient sans cesse occupés, & qui fait notre principale inquiétude. Cependant nous nous confirmons de plus en plus dans la bonne opinion que nous avons toujours eue de votre vertu & de votre piété, & nous sentons augmenter l'espérance que nous avons conçue depuis long-tems de l'éducation du DAUPHIN de France, qui confié à vos soins avec des inclinations si dignes du Roi son Pere & de ses Ancêtres, se trouvera rempli des instructions convenables au Fils d'un Roi Très-Chrétien, que sa naissance appelle à un Royaume si florissant, & tout ensemble à servir de protecteur à la Religion Catholique. Le Roi qui vous a choisi, parmi tant de grands hommes, dont la France est pleine, pour un emploi où il s'agit de jeter les fondemens de la félicité publique, recevra une éternelle gloire du bon succès de vos soins, selon cet oracle de l'Ecriture, qui nous apprend qu'un sage fils est la gloire de son pere. Continuez donc toujours à travailler fortement à un si important Ouvrage, puisque même vous voyez un si grand fruit de votre travail. Car nous apprenons de tous côtés, & nous ne pouvons l'apprendre sans en ressentir une extrême consolation au milieu des maux qui nous environnent, que ce jeune Prince se porte avec ardeur à la vertu, & qu'il donne chaque jour de nouvelles marques de son esprit & de sa piété. Nous pouvons vous assurer que rien n'est capable de vous attirer davantage notre affection paternelle, que d'employer vos soins à lui inspirer tous les sentimens qui font un grand Roi, afin que dans un âge plus mûr, heureux & victorieux aussi-bien que le Roi son Pere, il règle par de saintes Loix, & réduise à de bonnes mœurs les nations barbares & ennemies du nom Chrétien, que nous espérons voir bientôt assujetties à l'Empire de ce grand Roi, maintenant que la paix qu'il vient de rendre à l'Europe, lui laisse la liberté de porter dans l'Orient ses armes

L'Original
est en Latin.

invincibles. Au reste, soyez persuadé que la dévotion & le respect que votre Lettre fait si bien paroître envers le Saint Siège, & envers nous-mêmes, qui présidons, quoiqu'indignes, au gouvernement de l'Eglise Catholique, trouve en nous une affection mutuelle dont vous recevrez des marques dans toutes les occasions qui se présenteront : & nous vous donnons de bon cœur notre Bénédiction Apostolique. Donné à Rome, à saint Pierre, sous l'Anneau du Pêcheur, le IV Janvier M. DC. LXXIX. le III de notre Pontificat. Signé, MARIUS SPINULA.

Et au-dessus : A notre Vénérable Frere JACQUES, Evêque de Condom.

SECOND BREF DE NOTRE S. P. LE PAPE.
INNOCENT XI.

L'Original
est en Latin.

Vénérable Frere, Salut & Bénédiction Apostolique. Nous avons reçu le Livre de l'Exposition de la Foi Catholique, que vous nous avez fait présenter avec le discours dont vous l'avez augmenté, où il paroît une grace, une piété & une sagesse propre à ramener les Hérétiques à la voie du salut. Ainsi nous confirmons volontiers les grandes loüanges que nous vous avons données pour cet excellent Ouvrage, espérant de plus en plus qu'il sera d'une grande utilité à l'Eglise. Mais c'est sur-tout de votre application continuelle à cultiver les bonnes inclinations du DAUPHIN de France, que nous attendons de grands avancemens de la Religion Catholique : car nous apprenons de toutes parts le merveilleux progrès de ce Prince, qui vous donne beaucoup de gloire, en devenant tous les jours par vos soins un parfait modèle de piété & de sagesse. Une si sainte éducation nous console dans les extrêmes peines que nous ressentons à la vûe des maux que l'Eglise souffre, & des périls dont elle est menacée. Mais vous-même vous adoucissez nos inquiétudes par le beau témoignage que vous nous donnez de votre obéissance filiale dans votre Lettre du septième de Juin, où nous avons reconnu cet ancien esprit, & ces sentimens des saints Evêques de l'Eglise Gallicane. De notre part nous pouvons vous assurer, Vénérable Frere, que vous reconnoîtrez dans l'occasion, par des marques particulieres de notre bienveillance, l'affection que nous avons pour vous, & l'estime que nous faisons de votre vertu universellement reconnue. Et cependant nous vous donnons de bon cœur notre Bénédiction Apostolique. Donné à Rome, à sainte Marie Majeure, sous l'Anneau du Pêcheur, le XII. jour de Juillet M. DC. LXXIX. & le III. de notre Pontificat. Signé, MARIUS SPINULA.

Et sur le dos : A notre Vénérable Frere JACQUES BENIGNE, Evêque de Condom.

ÉVÊQUE DE MEAUX. xxvij

EXTRAIT DES ACTES
DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DU CLERGE DE FRANCE

DE M. DC. LXXXII.

Concernant la Religion.

MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS
PRÉSIDENT.

Imprimés en la même année, chez Léonard, Imprimeur du Clergé : Titre, *Mémoires concernant les différentes Méthodes dont on peut se servir très-utilement pour la conversion de ceux qui font profession de la Religion Prétendue-Réformée* : dressé dans cette Assemblée, & envoyé par toutes les Provinces avec l'Avertissement Pastoral de l'Eglise Gallicane.

La dixième Méthode est celle de M. l'Evêque de Meaux, ci-devant Evêque de Condom, dans son Livre intitulé, Exposition de la Doctrine de l'Eglise Catholique, par laquelle en démêlant sur chaque article ce qui est précisément de la Foi de ce qui n'en est pas, il fait voir qu'il n'y a rien dans notre créance qui puisse choquer un esprit raisonnable, à moins que de prendre pour notre créance des abus de quelques Particuliers que nous condamnons, ou des erreurs qu'on nous impute très-faussement, ou des explications de quelques Docteurs, qui ne sont pas reçues ni autorisées de l'Eglise.

APPROBATION DE MESSEIGNEURS
LES ARCHEVÊQUES ET EVÊQUES.

Nous avons lu le Traité, qui a pour titre, Exposition de la Doctrine de l'Eglise Catholique sur les matieres de Controverse, composé par Messire Jacques Bénigne Bossuet, Evêque & Seigneur de Condom, Précepteur de Monseigneur le Dauphin. Et nous déclarons, qu'après l'avoir examiné avec autant d'application que l'importance de la matiere le mérite, nous en avons trouvé la doctrine conforme à la Foi Catholique, Apostolique & Romaine. C'est ce qui nous oblige de la proposer comme telle aux peuples que Dieu a soumis à notre conduite. Nous sommes assurés que les Fidèles en seront édifiés, & nous

xxvii] ŒUVRES DE M. BOSSUET

~~espérons que ceux de la Religion Prétendue Réformée qui liront attentivement cet Ouvrage, en tireront des éclaircissemens très-utiles pour les mettre dans la voie du Salut.~~

CHARLES MAURICE LE TELLIER, *Archevêque, Duc de Reims.*

C. DE ROSMADEC, *Archevêque de Tours.*

FELIX, *Evêque & Comte de Châlons.*

DE GRIGNAN, *Evêque d'Uzès.*

D. DE LIGNY, *Evêque de Meaux.*

NICOLAS, *Evêque d'Auxerre.*

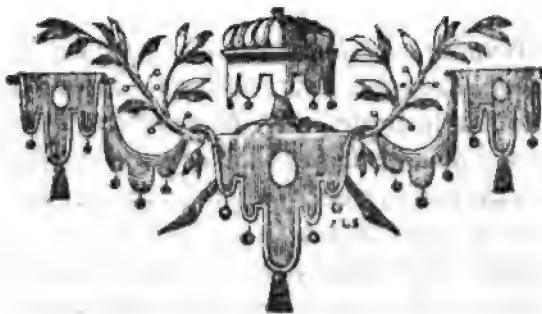
GABRIEL, *Evêque d'Autun.*

MARC, *Evêque de Tarbe.*

ARMAND JEAN, *Evêque de Béziers.*

ETIENNE, *Evêque & Prince de Grenoble.*

JULES, *Evêque de Tulle.*



EXPOSITION



EXPOSITION DE LA DOCTRINE DE L'EGLISE CATHOLIQUE

Sur les Matieres de Controverse.



PRE's plus d'un siècle de contestations avec Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée, les matieres dont ils ont fait le sujet de leur rupture, doivent être éclaircies, & les esprits disposés à concevoir les sentimens de l'Eglise Catholique. Ainsi il semble qu'on ne puisse mieux faire, que de les proposer simplement, & de les bien distinguer de ceux qui lui ont été faussement imputés. En effet, j'ai remarqué en différentes occasions, que l'aversion que ces Messieurs ont pour la plupart de nos sentimens, est attachée aux fausses idées qu'ils en ont conçues, & souvent à certains mots qui les choquent tellement, que s'y arrêtant d'abord, ils ne viennent jamais à considérer le fond des choses. C'est pourquoi j'ai cru que rien ne leur pourroit être plus utile, que de leur expliquer ce que l'Eglise a défini dans le Concile de

Tome III.

A

EXPOSITION
DE LA DOCTRINE
DE
L'EGL. CATHOLIQUE.

I.
Dessain de
ce Traité.

EXPOSITION
DE LA DOCT
RINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

Apol. c. 6.

Trente, touchant les matieres qui les éloignent le plus de nous, sans m'arrêter à ce qu'ils ont accoutumé d'objecter aux Docteurs particuliers, ou contre les choses qui ne sont, ni nécessairement, ni universellement reçues. Car tout le monde convient, & M. Daillé même, que *c'est chose déraisonnable d'imputer les sentimens des Particuliers à un Corps entier*; & il ajoute qu'on ne peut se séparer que pour des articles établis authentiquement, à la créance & observation desquels toutes sortes de personnes sont obligées. Je ne m'arrêterai donc qu'aux Décrets du Concile de Trente, puisque c'est-là que l'Eglise a parlé décisivement sur les matieres dont il s'agit: & ce que je dirai pour faire mieux entendre ces décisions, est approuvé dans la même Eglise, & paroîtra manifestement conforme à la Doctrine de ce saint Concile.

Cette exposition de notre Doctrine produira deux bons effets. Le premier, que plusieurs disputes s'évanouiront tout-à-fait, parce qu'on reconnoîtra qu'elles sont fondées sur de fausses explications de notre créance. Le second, que les disputes qui resteront, ne paroîtront pas, selon les principes des Prétendus-Réformés, si capitales qu'ils ont voulu d'abord le faire croire; & que selon ces mêmes principes, elles n'ont rien qui blesse les fondemens de la Foi.

II.

Ceux de la
Religion Pré-
tendue Réfor-
mée avouent
que l'Eglise
Catholique re-
çoit tous les
articles fonda-
mentaux de la
Religion Chré-
tienne.

Et pour commencer par ces fondemens & articles principaux de la Foi, il faut que Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée confessent qu'ils sont crûs & professés dans l'Eglise Catholique.

S'ils les font consister à croire qu'il faut adorer un seul Dieu Pere, Fils & S. Esprit, & qu'il faut se confier en Dieu seul par son Fils incarné, crucifié & ressuscité pour nous: ils savent en leur conscience que nous professons cette Doctrine. Et s'ils veulent y ajouter les autres articles qui sont compris dans le Symbole des Apôtres: ils ne doutent pas non plus que nous ne les recevions tous sans exception, & que nous n'en ayons la pure & véritable intelligence.

M. Daillé a fait un Traité intitulé: *La Foi fondée sur les Ecritures*, où après avoir exposé tous les articles de la créance des Eglises Prétendues-Réformées, il dit, *Qu'ils sont sans contestation; que l'Eglise Romaine fait profession de les croire: qu'à la vérité il ne tient pas toutes nos opinions, mais que nous tenons toutes ses créances.*

III. Part.
ch. 2.

Ce Ministre ne peut donc nier que nous ne croyons tous les articles principaux de la Religion Chrétienne, à moins qu'il ne veuille lui-même détruire sa Foi.

Mais quand M. Daillé ne l'auroit pas écrit, la chose parle d'elle-même, & tout le monde sçait que nous croyons tous les articles que

ÉVÊQUE DE MEAUX.

9

Les Calvinistes appellent Fondamentaux : si bien que la bonne foi voudroit qu'on nous accordât, sans contestation, que nous n'en avons en effet rejeté aucun.

EXPOSITION
DE LA DOCTRINE
DE
L'EGL. CATHOLIQUE.

Les Prétendus-Réformés qui voyent les avantages que nous pouvons tirer de cet aveu, veulent nous les ôter, en disant que nous détruisons ces articles, parce que nous en posons d'autres qui leur sont contraires. C'est ce qu'ils tâchent d'établir par des conséquences qu'ils tirent de notre Doctrine : mais le même M. Daillé que je leur allégué encore, moins pour les convaincre par le témoignage d'un de leurs plus doctes Ministres, que parce que ce qu'il dit, est évident de soi-même, leur apprend ce qu'il faudroit croire de ces sortes de conséquences, supposé qu'on en pût tirer de mauvaises de notre Doctrine. Voici comme il parle dans la Lettre qu'il a écrite à M. de Monglat, sur le sujet de son Apologie : *Encore que l'opinion des Luthériens sur l'Eucharistie induise selon nous, aussi-bien que celle de Rome, la destruction de l'humanité de JESUS-CHRIST, cette suite néanmoins ne leur peut être mise sus sans calomnie, où qu'ils la rejettent formellement.*

Il n'y a rien de plus essentiel à la Religion Chrétienne, que la vérité de la nature humaine en Jesus-Christ; & cependant, quoique les Luthériens tiennent une Doctrine d'où l'on infère la destruction de cette vérité capitale, par des conséquences que les Prétendus-Réformés jugent évidentes, ils n'ont pas laissé de leur offrir leur Communion, parce que leur opinion *n'a aucun venin*, comme dit M. Daillé dans son Apologie; & leur Synode National, tenu à Charenton en 1631. les admet à la Sainte Table sur ce fondement, *qu'ils conviennent es principes & points fondamentaux de la Religion.* C'est donc une maxime constamment établie parmi eux, qu'il ne faut point en cette matiere regarder les conséquences qu'on pourroit tirer d'une Doctrine, mais simplement ce qu'avoue & ce que pose celui qui l'enseigne.

Chap. 7.

Ainsi quand ils inferent, par des conséquences qu'ils prétendent tirer de notre Doctrine, que nous ne sçavons pas assez reconnoître la gloire souveraine qui est due à Dieu, ni la qualité de Sauveur & de Médiateur en Jesus-Christ, ni la dignité infinie de son Sacrifice, ni la plénitude surabondante de ses mérites : nous pourrions nous défendre sans peine de ces conséquences, par cette courte réponse que nous fournit M. Daillé, & leur dire que l'Eglise Catholique les défavoiant, elles ne peuvent lui être imputées *sans calomnie.*

Mais je veux aller plus avant, & faire voir à Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée, par la seule Exposition de notre Doctrine, que bien loin de renverser les articles fondamentaux de la Foi, ou directement ou par conséquence, elle les établit au contraire, d'une manière si solide & si évidente, qu'on ne peut, sans une extrême injustice, lui contester l'avantage de les bien entendre.

Pour commencer par l'adoration qui est due à Dieu, l'Eglise Catholique enseigne qu'elle consiste principalement à croire qu'il est le Créateur & le Seigneur de toutes choses, & à nous attacher à lui de toutes les puissances de notre ame par la Foi, par l'Espérance, & par la Charité, comme à celui qui seul peut faire notre félicité, par la communication du bien infini, qui est lui-même.

Cette Adoration intérieure que nous rendons à Dieu en esprit & en vérité, a ses marques extérieures, dont la principale est le Sacrifice, qui ne peut être offert qu'à Dieu seul, parce que le Sacrifice est établi pour faire un aveu public, & une protestation solennelle de la souveraineté de Dieu, & de notre dépendance absolue.

La même Eglise enseigne que tout culte religieux se doit terminer à Dieu, comme à sa fin nécessaire; & si l'honneur qu'elle rend à la sainte Vierge & aux Saints, peut être appelé religieux, c'est à cause qu'il se rapporte nécessairement à Dieu.

Mais avant que d'expliquer davantage en quoi consiste cet honneur, il n'est pas inutile de remarquer que Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée, pressés par la force de la vérité, commencent à nous avouer que la coutume de prier les Saints, & d'honorer leurs Reliques, étoit établie dès le quatrième siècle de l'Eglise. M. Daillé, en faisant cet aveu dans le livre qu'il a fait contre la Tradition des Latins touchant l'objet du culte religieux, accuse S. Basile, S. Ambroise, S. Jérôme, S. Jean, S. Chrysostôme, S. Augustin, & plusieurs autres grandes lumières de l'Antiquité qui ont paru dans ce siècle, & sur-tout S. Grégoire de Nazianze, qui est appelé le Théologien par excellence, d'avoir changé en ce point la Doctrine des trois siècles précédens. Mais il paroît peu vraisemblable, que M. Daillé ait mieux entendu les sentimens des Peres des trois premiers siècles, que ceux qui ont recueilli, pour ainsi dire, la succession de leur Doctrine immédiatement après leur mort; & on le croira d'autant moins, que bien loin que les Peres du quatrième siècle se soient apperçus qu'il s'introduisît aucune nouveauté dans leur culte, ce Ministre au contraire nous a rapporté des Textes exprès, par lesquels ils font voir clairement, qu'ils pré-

ÉVÊQUE DE MEAUX.

rendoient, en priant les Saints, suivre les exemples de ceux qui les avoient précédés. Mais sans examiner davantage le sentiment des Peres des trois premiers siècles, je me contente de l'aveu de M. Daillé, qui nous abandonne tant de grands personnages, qui ont enseigné l'Eglise dans le quatrième. Car encore qu'il se soit avisé, douze cens ans après leur mort, de leur donner, par mépris, une maniere de nom de Secte, en les appelant *Reliquaires*, c'est-à-dire, gens qui honorent les Reliques; j'espère que ceux de la Communion seront du moins plus respectueux envers ces grands hommes. Ils n'oseront leur objecter, qu'en priant les Saints, & en honorant leurs Reliques, ils soient tombés dans l'idolâtrie, ou qu'ils aient renversé la confiance que les Chrétiens doivent avoir en Jesus-Christ: & il faut espérer que dorénavant, ils ne nous feront plus ces reproches, quand ils considéreront qu'ils ne peuvent nous les faire, sans les faire en même tems à tant d'excellens hommes, dont ils font profession, aussi-bien que nous, de révéler la sainteté & la doctrine. Mais comme il s'agit ici d'exposer notre créance, plutôt que de faire voir quels ont été ses défenseurs, il en faut continuer l'explication.

L'Eglise, en nous enseignant qu'il est utile de prier les Saints, nous enseigne à les prier dans ce même esprit de charité, & selon cet ordre de société fraternelle, qui nous porte à demander le secours de nos Freres vivans sur la terre; & le Catéchisme du Concile de Trente conclut de cette Doctrine, que si la qualité de Médiateur que l'Ecriture donne à Jesus-Christ, recevoit quelque préjudice de l'intercession des Saints qui regnent avec Dieu, elle n'en recevrait pas moins de l'intercession des Fidèles qui vivent avec nous.

Ce Catéchisme nous fait bien entendre l'extrême différence qu'il y a entre la maniere dont on implore le secours de Dieu, & celle dont on implore le secours des Saints: Car, dit-il, nous prions Dieu, ou de nous donner les biens, ou de nous délivrer des maux; mais parce que les Saints lui sont plus agréables que nous, nous leur demandons qu'ils prennent notre défense: & qu'ils obtiennent pour nous ces choses, dont nous avons besoin. De-là vient que nous usons de deux formes de prier fort différentes; puisqu'au lieu qu'en parlant à Dieu, la maniere propre est de dire, *AYEZ PITIE' DE NOUS, ECOUTEZ-NOUS*; nous nous contentons de dire aux Saints, *PRIEZ POUR NOUS*. Par où nous devons entendre, qu'en quelques termes que soient conçues les prieres que nous adressons aux Saints, l'intention de l'Eglise & de ses Fidèles les réduit toujours à cette forme, ainsi que ce Catéchisme le confirme dans la suite.

EXPOSITION
DE LA DOCTRINE
DE
L'EGL. CATHOLIQUE.

I V.
L'invocation
des Saints.

Cat. Rom.
Part. III. tit.
De cultu &
invoc. Sanct.

Part. I V.
Tit. Quis
orandus sit.

Ibid.

EXPOSITION DE LA DOCTRINE DE L'EGL. CATHOLIQUE. Mais il est bon de considérer les paroles du Concile même, qui voulant prescrire aux Evêques, comment ils doivent parler de l'invocation des Saints, les oblige d'enseigner, *que les Saints qui re- gnent avec Jesus-Christ, offrent à Dieu leurs prieres pour les hommes; qu'il est bon & utile de les invoquer d'une maniere suppliante, & de re- courir à leur aide & à leur secours, pour impêtrer de Dieu ses bienfaits, par son Fils Notre-Seigneur Jesus-Christ, qui seul est notre Sauveur & notre Rédempteur.* Ensuite le Concile condamne ceux qui enseignent une Doctrine contraire. On voit donc qu'invoquer les Saints, sui- vant la pensée de ce Concile, c'est recourir à leurs prieres, pour obtenir les bienfaits de Dieu par Jesus-Christ. En effet, nous n'ob- tenons que par Jesus-Christ & en son nom, ce que nous obtenons par l'entremise des Saints, puisque les Saints eux-mêmes ne prient que par Jesus-Christ, & ne sont exaucés qu'en son nom. Telle est la Foi de l'Eglise, que le Concile de Trente a clairement expli- quée en peu de paroles. Après quoi nous ne concevons pas qu'on puisse nous objecter que nous nous éloignons de Jesus-Christ, quand nous prions ses membres qui sont aussi les nôtres, ses enfans qui sont nos freres, & ses Saints qui sont nos prémices, de prier avec nous & pour nous notre commun Maître, au nom de notre com- mun Médiateur.

Sess. 25.
Dec. De In-
voc. &c.

Le même Concile explique clairement & en peu de mots, quel est l'esprit de l'Eglise, lorsqu'elle offre à Dieu le S. Sacrifice pour hono- rer la mémoire des Saints. Cet honneur que nous leur rendons dans l'action du Sacrifice, consiste à les nommer comme de Fidèles ser- viteurs de Dieu dans les prieres que nous lui faisons; à lui rendre graces des victoires qu'ils ont remportées; & à le prier humble- ment qu'il se laisse fléchir en notre faveur par leurs intercessions. S. Augustin avoit dit, il y a déjà douze cens ans, qu'il ne falloit pas croire qu'on offrît le Sacrifice aux SS. Martyrs, encore que se- lon l'usage pratiqué dès ce tems-là par l'Eglise Universelle, on of- frît ce Sacrifice sur leurs saints corps & à leurs mémoires; c'est-à- dire, devant les lieux où se conservoient leurs précieuses Reli- ques. Ce même Pere avoit ajouté qu'on faisoit mémoire des Mar- tyrs à la sainte Table, dans la célébration du Sacrifice, non afin de prier pour eux, comme on fait pour les autres morts, mais plû- tôt afin qu'ils priaissent pour nous. Je rapporte le sentiment de ce S. Evêque, parce que le Concile de Trente se sert presque de ses mêmes paroles pour enseigner aux Fidèles, que *l'Eglise n'offre pas aux Saints le Sacrifice, mais qu'elle l'offre à Dieu seul, qui les a com-*

VIII. De
Civit. c. 27.

Tract. 84. in
Joan. Serm.
17. de verb.
Apost.

Conc. Tri-
dent. Sess. 20.
cap. 3.

ÉVÊQUE DE MEAUX.

7

ronnés ; qu'aussi le Prêtre ne s'adresse pas à S. Pierre ou à S. Paul , pour leur dire , JE VOUS OFFRE CE SACRIFICE ; mais que rendant EXPOSITION
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.
graces à Dieu de leurs victoires , il demande leur assistance , afin que ceux dont nous faisons mémoire sur la terre , daignent prier pour nous dans le Ciel. C'est ainsi que nous honorons les Saints , pour obtenir par leur entremise , les graces de Dieu ; & la principale de ces graces que nous espérons obtenir , est celle de les imiter : à quoi nous sommes excités par la considération de leurs exemples admirables ; & par l'honneur que nous rendons devant Dieu à leur mémoire bien-heureuse.

Ceux qui considéreront la Doctrine que nous avons proposée , seront obligés de nous avouer , que comme nous n'ôtons à Dieu aucune des perfections qui sont propres à son essence infinie , nous n'attribuons aux créatures aucune de ces qualités , ou de ces opérations qui ne peuvent convenir qu'à Dieu : ce qui nous distingue si fort des Idolâtres , qu'on ne peut comprendre pourquoi on nous en donne le titre.

Et quand Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée nous objectent , qu'en adressant les prières aux Saints , & en les honorant comme présens par toute la terre ; nous leur attribuons une espèce d'immenité , ou du moins la connoissance du secret des cœurs , qu'il paroît néanmoins que Dieu se réserve , par tant de témoignages de l'Ecriture ; Ils ne considèrent pas assez notre Doctrine. Car enfin , sans examiner quel fondement on peut avoir d'attribuer aux Saints , jusqu'à certain degré , la connoissance des choses qui se passent parmi nous , ou même de nos secrettes pensées , il est manifeste que ce n'est point élever la créature au-dessus de sa condition , que de dire qu'elle a quelque connoissance de ces choses par la lumière que Dieu lui en communique. L'exemple des Prophètes le justifie clairement , Dieu n'ayant pas même dédaigné de leur découvrir les choses futures , quoiqu'elles semblent bien plus particulièrement réservées à sa connoissance.

Au reste , jamais aucun Catholique n'a pensé que les Saints connussent par eux-mêmes nos besoins , ni même les desirs pour lesquels nous leur faisons de secrettes prières. L'Eglise se contente d'enseigner avec toute l'Antiquité , que ces prières sont très-profitables à ceux qui les font , soit que les Saints les apprennent par le ministère & le commerce des Anges , qui , suivant le témoignage de l'Ecriture , savent ce qui se passe parmi nous , étant établis par ordre de Dieu esprits administrateurs , pour concourir à l'œuvre de

8 ŒUVRES DE M. BOSSUET

EXPOSITION
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

notre salut ; soit que Dieu même leur fasse connoître nos desirs par une révélation particulière ; soit enfin qu'il leur en découvre le secret dans son essence infinie , où toute vérité est comprise. Ainsi l'Eglise n'a rien décidé sur les différens moyens dont il plaît à Dieu de se servir pour cela.

Mais quels que soient ces moyens , toujours est-il véritable qu'elle n'attribue à la créature aucune des perfections Divines , comme faisoient les Idolâtres , puisqu'elle ne permet de reconnoître dans les plus grands Saints aucun degré d'excellence qui ne vienne de Dieu , ni aucune considération devant ses yeux que par leurs vertus , ni aucune vertu qui ne soit un don de sa grace , ni aucune connoissance des choses humaines que celles qu'il leur communique , ni aucun pouvoir de nous assister que par leurs prières , ni enfin aucune félicité que par une soumission & une conformité parfaite à la volonté Divine.

Il est donc vrai qu'en examinant les sentimens intérieurs que nous avons des Saints , on ne trouvera pas que nous les élevions au-dessus de la condition des Créatures ; & de-là on doit juger de quelle nature est l'honneur que nous leur rendons au dehors , le culte extérieur étant établi pour témoigner les sentimens intérieurs de l'ame.

V.
Les Images
& les Reli-
ques.
Conc. Tri-
dent. Sess. 25.
Dec. De Inv.
25.

Mais comme cet honneur que l'Eglise rend aux Saints , paroît principalement devant leurs Images , & devant leurs saintes Reliques , il est à propos d'expliquer ce qu'elle en croit.

Pour les Images , le Concile de Trente défend expressément d'y croire aucune divinité ou vertu , pour laquelle on les doive révéler , de leur demander aucune grace , & d'y attacher sa confiance ; & veut que tout l'honneur se rapporte aux originaux qu'elles représentent.

Toutes ces paroles du Concile sont autant de caractères qui servent à nous faire distinguer des Idolâtres , puisque bien loin de croire comme eux , que quelque divinité habite dans les Images , nous ne leur attribuons aucune vertu , que celle d'exciter en nous le souvenir des originaux.

Galat. 2.

C'est sur cela qu'est fondé l'honneur qu'on rend aux Images. On ne peut nier , par exemple , que celle de Jesus-Christ crucifié , lorsque nous la regardons , n'excite plus vivement en nous le souvenir de celui qui nous a aimé jusqu'à se livrer pour nous à la mort. Tant que l'Image présente à nos yeux fait durer un si précieux souvenir dans notre ame , nous sommes portés à témoigner par quelque marques extérieures , jusques où va notre reconnoissance ; & nous faisons voir , en nous humiliant en présence de l'Image , quelle est
notre

notre soumission pour son divin original. Ainsi , à parler précisément & selon le style Ecclésiastique , quand nous rendons honneur à l'Image d'un Apôtre ou d'un Martyr , notre intention n'est pas tant d'honorer l'Image , que d'honorer l'Apôtre ou le Martyr en présence de l'Image. C'est ainsi que parle le Pontifical Romain ; & le Concile de Trente exprime la même chose , lorsqu'il dit que l'honneur que nous rendons aux Images se rapporte tellement aux originaux , que par le moyen des Images que nous baisons , & devant lesquelles nous nous mettons à genoux , nous adorons Jesus-Christ , & honorons les Saints , dont elles sont la ressemblance.

EXPOSITION
DE LA DOCTRINE
DE
L'EGL. CATHOLIQUE.

Pont. Rom.
De Bened.
Imag.
Scilicet. 25.
dec. De Inv.
&c.

Enfin on peut connoître en quel esprit l'Eglise honore les Images , par l'honneur qu'elle rend à la Croix , & au Livre de l'Evangile. Tout le monde voit bien que devant la Croix , elle adore celui qui a porté nos crimes sur le bois , & que si ces enfans inclinent la tête devant le Livre de l'Evangile , s'ils se lèvent par honneur , quand on le porte devant eux , & s'ils le baisent avec respect , tout cet honneur se termine à la vérité éternelle qui nous y est proposée.

I. Pet. 2.

Il faut être peu équitable , pour appeller idolâtrie ce mouvement religieux qui nous fait découvrir & baisser la tête devant l'Image de la Croix , en mémoire de celui qui a été crucifié pour l'amour de nous ; & ce seroit être trop aveugle que de ne pas appercevoir l'extrême différence qu'il y a entre ceux qui se confioient aux Idoles , par l'opinion qu'ils avoient que quelque Divinité , ou quelque vertu y étoit , pour ainsi dire , attachée ; & ceux qui déclarent comme nous , qu'ils ne se veulent servir des Images , que pour élever leur esprit au Ciel , afin d'y honorer Jesus-Christ ou les Saints , & dans les Saints Dieu même , qui est l'auteur de toute sanctification & de toute grace.

On doit entendre de la même sorte , l'honneur que nous rendons aux Reliques , à l'exemple des premiers siècles de l'Eglise ; & si nos Adversaires considéroient que nous regardons les corps des Saints comme ayant été les victimes de Dieu par le martyre ou la pénitence , ils ne croiroient pas que l'honneur que nous leur rendons par ce motif , pût nous détacher de celui que nous rendons à Dieu même.

Nous pouvons dire en général , que s'ils vouloient bien comprendre de quelle sorte l'affection que nous avons pour quelqu'un , s'étend , sans se diviser , à ses enfans , à ses amis , & ensuite par divers degrés à ce qui le représente , à ce qui reste de lui , à tout ce qui en renouvelle la mémoire ; s'ils concevoient que l'honneur a

EXPOSITION
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

un semblable progrès , puisque l'honneur en effet , n'est autre chose qu'un amour mêlé de crainte & de respect ; enfin s'ils considéreroient que tout le culte extérieur de l'Eglise Catholique a sa source en Dieu même , & qu'il y retourne : ils ne croiroient jamais que ce culte que lui seul anime , pût exciter sa jalousie. Ils verroient au contraire que si Dieu , tout jaloux qu'il est de l'amour des hommes , ne nous regarde pas , comme si nous nous partageons entre lui & la créature , quand nous aimons notre prochain pour l'amour de lui ; ce même Dieu , quoique jaloux du respect des Fidèles , ne les regarde pas comme s'ils partageoient le culte qu'ils ne doivent qu'à lui seul , quand ils honorent par le respect qu'ils ont pour lui , ceux qu'il a honorés lui-même.

Il est vrai néanmoins que comme les marques sensibles de révérence ne sont pas toutes absolument nécessaires , l'Eglise , sans rien altérer dans la doctrine , a pu étendre plus ou moins ces pratiques extérieures , suivant la diversité des tems , des lieux , & des occurrences , ne désirant pas que ses enfans soient servilement assujettis aux choses visibles , mais seulement qu'ils soient excités , & comme avertis par leur moyen de se tourner à Dieu , pour lui offrir en esprit & en vérité le service raisonnable qu'il attend de ses créatures.

On peut voir par cette doctrine avec combien de vérité j'ai dit , qu'une grande partie de nos Controverses s'évanouiroit par la seule intelligence des termes , si on traitoit ces matieres avec charité : & si nos Adversaires considéroient paisiblement les explications précédentes , qui comprennent la doctrine expresse du Concile de Trente , ils cesseroient de nous objecter que nous blessons la médiation de Jesus-Christ ; & que nous invoquons les Saints , ou que nous adorons les Images d'une manière qui n'est propre qu'à Dieu. Il est vrai que , comme en un certain sens , l'adoration , l'invocation , & le nom de Médiateur ne convient qu'à Dieu & à Jesus-Christ , il est aisé d'abuser de ces termes , pour rendre notre Doctrine odieuse. Mais si on les réduit de bonne foi au sens que nous leur avons donné , ces objections perdront toute leur force ; & s'il reste à Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée quelques autres difficultés moins importantes , la sincérité les obligera d'avouer qu'ils sont satisfaits sur le principal sujet de leurs plaintes.

Au reste , il n'y a rien de plus injuste , que d'objecter à l'Eglise , qu'elle fait consister toute la piété dans cette dévotion aux Saints , puisque , comme nous l'avons déjà remarqué , le Concile de Trente

ÉVÊQUE DE MEAUX.

se contente d'enseigner aux Fidèles que cette pratique leur est *bonne & utile*, sans rien dire davantage. Ainsi l'esprit de l'Eglise est de condamner ceux qui rejettent cette pratique par mépris, ou par erreur. Elle doit les condamner, parce qu'elle ne doit pas souffrir que les pratiques salutaires soient méprisées, ni qu'une doctrine que l'Antiquité a autorisée, soit condamnée par les nouveaux Docteurs.

EXPOSITION
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

Sess. 25. Dec.
De Inv. &c.
VI.

La Justifica-
tion.

La matiere de la Justification fera paroître encore dans un plus grand jour, combien de difficultés peuvent être terminées par une simple exposition de nos sentimens.

Ceux qui savent tant soit peu l'histoire de la Réformation-Prétendue, n'ignorent pas que ceux qui en ont été les premiers Auteurs, ont proposé cet article à tout le monde, comme le principal de tous, & comme le fondement le plus essentiel de leur rupture; si bien que c'est celui qu'il est le plus nécessaire de bien entendre.

Nous croyons premièrement que *nos péchés nous sont remis gratuitement par la miséricorde Divine, à cause de Jesus-Christ*. Ce sont les propres termes du Concile de Trente; qui ajoute que, *Nous sommes dits justifiés gratuitement, parce qu'aucune de ces choses qui précèdent la Justification, soit la foi, soit les œuvres, ne peut mériter cette grace.*

Conc. Tri-
dent. Sess. 6.
cap. 9.
Ibid. c. 2.

Comme l'Ecriture nous explique la rémission des péchés, tantôt en disant que Dieu les couvre, & tantôt en disant qu'il les ôte, & qu'il les efface par la grace du S. Esprit qui nous fait nouvelles créatures: nous croyons qu'il faut joindre ensemble ces expressions, pour former l'idée parfaite de la justification du pécheur. C'est pourquoi nous croyons que nos péchés non-seulement sont couverts, mais qu'ils sont entièrement effacés par le Sang de Jesus-Christ, & par la grace qui nous régénère; ce qui, loin d'obscurcir ou de diminuer l'idée qu'on doit avoir du mérite de ce Sang, l'augmente au contraire, & la relève.

Tir. III, V,
VI, VII.

Ainsi la justice de Jesus-Christ est non-seulement imputée, mais actuellement communiquée à ses Fidèles par l'opération du S. Esprit, en sorte que non-seulement ils sont réputés, mais faits justes par la grace.

Si la justice qui est en nous, n'étoit justice qu'aux yeux des hommes, ce ne seroit pas l'ouvrage du S. Esprit: elle est donc justice même devant Dieu, puisque c'est Dieu même qui l'a fait en nous, en répandant la charité dans nos cœurs.

EXPOSITION
DE LA DOCTRINE
DE
L'EGLISE CATHOLIQUE.

Toutefois il n'est que trop certain, que *la chair convoite contre l'esprit, & l'esprit contre la chair*; & que nous manquons tous en beaucoup de choses. Ainsi, quoique notre justice soit véritable par l'infusion de la charité, elle n'est point justice parfaite à cause du combat de la convoitise: si bien que le continuel gémissement d'une ame repentante de ses fautes, fait le devoir le plus nécessaire de la justice Chrétienne. Ce qui nous oblige de confesser humblement avec S. Augustin, que notre justice en cette vie consiste plutôt dans la rémission des péchés, que dans la perfection des vertus.

Gal. 5, 17.
Jac. 1, 3.

VII.
Le mérite
des œuvres.
Sess. 6. c. 6.

Sur le mérite des œuvres, l'Eglise Catholique enseigne que *La vie éternelle doit être proposée aux enfans de Dieu, & comme une grace qui leur est miséricordieusement promise par le moyen de Notre-Seigneur Jesus-Christ, & comme une récompense qui est fidèlement rendue à leurs bonnes œuvres & à leurs mérites, en vertu de cette promesse.* Ce sont les propres termes du Concile de Trente. Mais de peur que l'orgueil humain ne soit flatté par l'opinion d'un mérite présumptueux, ce même Concile enseigne que tout le prix & la valeur des œuvres Chrétiennes provient de la grace sanctifiante, qui nous est donnée gratuitement au nom de Jesus-Christ, & que c'est un effet de l'influence continuelle de ce Divin Chef sur ses membres.

Ibid.

Véritablement les préceptes, les exhortations, les promesses, les menaces, & les reproches de l'Evangile font assez voir qu'il faut que nous opérions notre salut par le mouvement de nos volontés avec la grace de Dieu qui nous aide; mais c'est un premier principe, que le Libre Arbitre ne peut rien faire qui conduise à la félicité éternelle, qu'autant qu'il est mû & élevé par le S. Esprit. Ainsi, l'Eglise sachant que c'est ce Divin Esprit qui fait en nous par la grace tout ce que nous faisons de bien; elle doit croire que les bonnes œuvres des Fidèles sont très-agréables à Dieu, & de grande considération devant lui: & c'est justement qu'elle se sert du mot de mérite avec toute l'Antiquité Chrétienne, principalement pour signifier la valeur, le prix & la dignité de ces œuvres que nous faisons par la grace. Mais comme toute leur sainteté vient de Dieu qui les fait en nous, la même Eglise a reçu dans le Concile de Trente comme doctrine de Foi Catholique, cette parole de S. Augustin, que Dieu couronne ses dons en couronnant le mérite de ses serviteurs.

Nous prions ceux qui aiment la vérité & la paix, de vouloir bien lire ici un peu au long les paroles de ce Concile, afin qu'ils se

désabusent une fois des mauvaises impressions qu'on leur donne de notre doctrine. *Encore que nous voyons*, disent les Peres de ce Concile, *que les Saintes Lettres estiment tant les bonnes œuvres ; que Jesus-Christ nous promet lui-même qu'un verre d'eau froide donné à un pauvre ne sera pas privé de sa récompense ; & que l'Apôtre témoigne qu'un moment de peine légère soufferte en ce monde , produira un poids éternel de gloire : toutefois à Dieu ne plaise que le Chrétien se fie & se glorifie en lui-même , & non en notre-Seigneur , dont la bonté est si grande envers tous les hommes , qu'il veut que les dons qu'il leur fait , soient leurs mérites.*

EXPOSITION
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

Scff. 6. c. 16.

Cette doctrine est répandue dans tout ce Concile, qui enseigne dans une autre Session que , *Nous , qui ne pouvons rien de nous-mêmes , pouvons tout avec celui qui nous fortifie , en telle sorte que l'homme n'a rien dont il se puisse glorifier , ou pourquoi il se puisse confier en lui-même ; mais que toute sa confiance & toute sa gloire est en Jesus-Christ , en qui nous vivons , en qui nous méritons , en qui nous satisfaisons , faisant de dignes fruits de pénitence , qui tirent leur force de lui , par lui sont offerts au Pere , & en lui sont acceptés par le Pere.* C'est pourquoi nous demandons tout , nous espérons tout , nous rendons grâces de tout , par notre-Seigneur Jesus-Christ. Nous Confessons hautement que nous ne sommes agréables à Dieu qu'en lui & par lui , & nous ne comprenons pas qu'on puisse nous attribuer une autre pensée. Nous mettons tellement en lui seul toute l'espérance de notre salut , que nous disons tous les jours à Dieu ces paroles dans le Sacrifice : *Daignez , ô Dieu , accorder à nous pécheurs , vos serviteurs , qui espérons en la multitude de vos miséricordes , quelque part & société avec vos bienheureux Apôtres & Martyrs , au nombre desquels nous vous prions de vouloir nous recevoir , ne regardant pas au mérite , mais nous pardonnant par grace au nom de Jesus-Christ notre-Seigneur.*

Scff. 14. c. 8.

L'Eglise ne persuadera-t-elle jamais à ses enfans qui sont devenus ses adversaires , ni par l'explication de sa Foi , ni par les décisions de ses Conciles , ni par les prières de son Sacrifice , qu'elle croit n'avoir de vie , & qu'elle n'a d'espérance qu'en Jesus-Christ seul ? Cette espérance est si forte , qu'elle fait sentir aux enfans de Dieu qui marchent fidèlement dans ses voies , *une paix qui surpasse toute intelligence* , selon ce que dit l'Apôtre. Mais encore que cette espérance soit plus forte que les promesses & les menaces du monde , & qu'elle suffise pour calmer le trouble de nos consciences ; elle n'y éteint pas tout-à-fait la crainte ; parce que si nous

Phil. 4. 7.

EXPOSITION
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

sommes assurés que Dieu ne nous abandonne jamais de lui-même, nous ne sommes jamais certains que nous ne le perdrons pas par notre faute, en rejetant ses inspirations. Il lui a plu de tempérer par cette crainte salutaire la confiance qu'il inspire à ses enfans, parce que, comme dit S. Augustin, telle est notre infirmité dans ce lieu de tentations & de périls, qu'une pleine sécurité produiroit en nous le relâchement & l'orgueil; au-lieu que cette crainte, qui, selon le précepte de l'Apôtre, nous *fait opérer notre salut avec tremblement*, nous rend vigilans, & fait que nous nous attachons avec une humble dépendance à celui *qui opère en nous par sa grace le vouloir & le faire, suivant son bon plaisir*, comme dit le même S. Paul.

Phil. 2. 12.

Ibid. 13.

Voilà ce qu'il y a de plus nécessaire dans la Doctrine de la Justification; & nos Adversaires seroient fort déraisonnables, s'ils ne confessoient que cette doctrine suffit pour apprendre aux Chrétiens, qu'ils doivent rapporter à Dieu par Jesus-Christ toute la gloire de leur salut.

Si les Ministres après cela se jettent sur des questions de subtilité, il est bon de les avertir qu'il n'est plus tems désormais qu'ils se rendent si difficiles envers nous, après les choses qu'ils ont accordées aux Luthériens & à leurs propres freres sur le sujet de la Prédestination & de la Grace. Cela doit leur avoir appris à se réduire, dans cette matiere, à ce qui est absolument nécessaire pour établir les fondemens de la piété Chrétienne.

Que s'ils peuvent une fois se résoudre à se renfermer dans ces limites, ils seront bientôt satisfaits, & ils cesseront de nous objecter que nous anéantissons la grace de Dieu, en attribuant tout à nos bonnes œuvres; puisque nous leur avons montré en termes si clairs dans le Concile de Trente ces trois points si décisifs en cette matiere: *Que nos péchés nous sont pardonnés par une pure miséricorde, à cause de Jesus-Christ; que nous devons à une libéralité gratuite la justice qui est en nous par le S. Esprit; & que toutes les bonnes œuvres que nous faisons, sont autant de dons de la Grace.*

Aussi faut-il avouer que les Doctes de leur parti ne contestent plus tant sur cette matiere qu'ils faisoient au commencement; & il y en a peu qui ne nous confessent qu'il ne falloit pas se séparer pour ce point. Mais si cette importante difficulté de la justification, de laquelle leurs premiers Auteurs ont fait leur fort, n'est plus maintenant considérée comme capitale par les personnes les mieux sentées qu'ils aient entr'eux, on leur laisse à penser ce qu'il

ÉVÊQUE DE MEAUX. 15

faut juger de leur séparation , & ce qu'il faudroit espérer pour la paix , s'ils se mettoient au-dessus de la préoccupation , & s'ils quitoient l'esprit de dispute.

Il faut encore expliquer de quelle sorte nous croyons pouvoir satisfaire à Dieu par sa grace , afin de ne laisser aucun doute sur cette matiere.

Les Catholiques enseignent d'un commun accord , que le seul Jesus-Christ Dieu & Homme tout ensemble , étoit incapable par la dignité infinie de sa personne , d'offrir à Dieu une satisfaction suffisante pour nos péchés. Mais ayant satisfait surabondamment , il a pu nous appliquer cette satisfaction infinie en deux manieres : ou bien en nous donnant une entiere abolition , sans réserver aucune peine ; ou bien en commüant une plus grande peine en une moindre , c'est-à-dire , la peine éternelle en des peines temporelles. Comme cette premiere façon est la plus entiere & la plus conforme à sa bonté , il en use d'abord dans le Baptême : mais nous croyons qu'il se sert de la seconde dans la rémission qu'il accorde aux baptisés qui retombent dans le péché , y étant forcé en quelque maniere par l'ingratitude de ceux qui ont abusé de ses premiers dons ; de sorte qu'ils ont à souffrir quelque peine temporelle , bien que la peine éternelle leur soit remise.

Il ne faut pas conclure de-là que Jesus-Christ n'ait pas entièrement satisfait pour nous ; mais au contraire qu'ayant acquis sur nous un droit absolu par le prix infini qu'il a donné pour notre salut , il nous accorde le pardon , à telle condition , sous telle loi , & avec telle réserve qu'il lui plaît.

Nous serions injurieux & ingrats envers le Sauveur , si nous osions lui disputer l'infinité de son mérite , sous prétexte qu'en nous pardonnant le péché d'Adam , il ne nous décharge pas en même tems de toutes ses suites , nous laissant encore assujettis à la mort , & à tant d'infirmités corporelles & spirituelles que ce péché nous a causées. Il suffit que Jesus-Christ ait payé une fois le prix par lequel nous ferons un jour entièrement délivrés de tous les maux qui nous accablent : c'est à nous à recevoir avec humilité & avec actions de grâces chaque partie de son bienfait , en considérant le progrès avec lequel il lui plaît d'avancer notre délivrance , selon l'ordre que sa sagesse a établi pour notre bien , & pour une plus claire manifestation de sa bonté & de sa justice.

Par une semblable raison nous ne devons pas trouver étrange , si celui qui nous a montré une si grande facilité dans le Baptême , se

EXPOSITION
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

VIII.
*Les Satisfac-
tions , le Pur-
gatoire , & les
Indulgences.*

EXPOSITION
DE LA DOCTRINE
DE
L'EGLISE CATHOLIQUE.

rend plus difficile envers nous , après que nous en avons violé les saintes promesses. Il est juste , & même il est salutaire pour nous , que Dieu , en nous remettant le péché avec la peine éternelle que nous avons méritée , exige de nous quelque peine temporelle , pour nous retenir dans le devoir ; de peur que sortant trop promptement des liens de la justice , nous ne nous abandonnions à une téméraire confiance , abusant de la facilité du pardon.

C'est donc pour satisfaire à cette obligation , que nous sommes assujettis à quelques œuvres pénibles , que nous devons accomplir en esprit d'humilité & de pénitence ; & c'est la nécessité de ces œuvres satisfactoires qui a obligé l'Eglise ancienne à imposer aux pénitens les peines qu'on appelle canoniques.

Quand donc elle impose aux pécheurs des œuvres pénibles & laborieuses , & qu'ils les subissent avec humilité , cela s'appelle satisfaction ; & lorsqu'ayant égard , ou à la ferveur des pénitens , ou à d'autres bonnes œuvres qu'elle leur prescrit , elle relâche quelque chose de la peine qui leur est dûe , cela s'appelle Indulgence.

Contin. Sess.
25. Dec. De
Indulg.

Le Concile de Trente ne propose autre chose à croire sur le sujet des Indulgences , sinon que *la puissance de les accorder a été donnée à l'Eglise par Jesus-Christ , & que l'usage en est salutaire* ; à quoi ce Concile ajoute , *Qu'il doit être retenu avec modération toutefois , de peur que la Discipline Ecclésiastique ne soit éternuée par une excessive facilité* ; ce qui montre que la manière de dispenser les Indulgences regarde la Discipline.

Sess. 25. De
Purg.

Ceux qui sortent de cette vie avec la grace & la charité , mais toutefois redevables encore des peines que la justice Divine a réservées , les souffrent en l'autre vie. C'est ce qui a obligé toute l'Antiquité Chrétienne à offrir des prières , des aumônes & des sacrifices pour les Fidèles qui sont décédés en la paix & en la communion de l'Eglise , avec une foi certaine qu'ils peuvent être aidés par ces moyens. C'est ce que le Concile de Trente nous propose à croire touchant les âmes détenues dans le Purgatoire , sans déterminer en quoi consistent leurs peines , ni beaucoup d'autres choses semblables , sur lesquelles ce S. Concile demande une grande retenue , blâmant ceux qui débitent ce qui est incertain & suspect.

Telle est la sainte & innocente Doctrine de l'Eglise Catholique touchant les satisfactions , dont on a voulu lui faire un si grand crime. Si après cette explication , Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée nous objectent , que nous faisons tort à la satisfaction de Jesus-Christ

Jesus-Christ: il faudra qu'ils aient oublié que nous leur avons dit, que le Sauveur a payé le prix entier de notre rachat; que rien ne manque à ce prix, puisqu'il est infini; & que ces réserves de peines, dont nous avons parlé, ne proviennent d'aucun défaut de ce payement, mais d'un certain ordre qu'il a établi, pour nous retenir par de justes appréhensions, & par une discipline salutaire.

EXPOSITION
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

Que s'ils nous opposent encore que nous croyons pouvoir satisfaire par nous-mêmes à quelque partie de la peine qui est due à nos péchés, nous pourrions dire avec confiance que le contraire paroît par les maximes que nous avons établies. Elles font voir clairement que tout notre salut n'est qu'une œuvre de miséricorde & de grace; que ce que nous faisons par la grace de Dieu, n'est pas moins à lui que ce qu'il fait tout seul par sa volonté absolue; & qu'enfin ce que nous lui donnons, ne lui appartient pas moins que ce qu'il nous donne. A quoi il faut ajouter que ce que nous appelons satisfaction après toute l'Eglise ancienne, n'est après tout qu'une application de la satisfaction infinie de Jesus-Christ.

Cette même considération doit apaiser ceux qui s'offensent, quand nous disons que Dieu a tellement agréable la charité fraternelle, & la Communion de ses Saints, que souvent même il reçoit les satisfactions que nous lui offrons les uns pour les autres. Il semble que ces Messieurs ne conçoivent pas combien tout ce que nous sommes est à Dieu, ni combien tous les égards que sa bonté lui fait avoir pour les Fidèles, qui sont les membres de Jesus-Christ, se rapportent nécessairement à ce divin Chef. Mais certes ceux qui ont lu, & qui ont considéré que Dieu même inspire à ses Serviteurs le désir de s'affliger dans le jeûne, dans le sac, & dans la cendre, non seulement pour leurs péchés, mais pour les péchés de tout le peuple, ne s'étonneront pas, si nous disons que touché du plaisir qu'il a de gratifier ses amis, il accepte miséricordieusement l'humble sacrifice de leurs mortifications volontaires, en diminution des châtimens qu'il préparoit à son peuple: ce qui montre que satisfait par les uns, il veut bien s'adoucir envers les autres; honorant par ce moyen son Fils Jesus-Christ dans la Communion de ses membres, & dans la sainte société de son Corps mystique.

L'ordre de la Doctrine demande que nous parlions maintenant des Sacremens; par lesquels les mérites de Jesus-Christ nous sont appliqués. Comme les disputes que nous avons en cet endroit, si nous en exceptons celle de l'Eucharistie, ne sont pas les plus échauffées, nous éclaircirons d'abord en peu de paroles les prin-

IX.
Les Sacre-
mens.

EXPOSITION DE LA DOCTRINE DE L'EGL. CATHOLIQUE. principales difficultés qu'on nous fait touchant les autres Sacremens , réservant pour la fin celle de l'Eucharistie , qui est la plus importante de toutes.

Les Sacremens de la nouvelle Alliance ne sont pas seulement des signes sacrés qui nous représentent la grace , ni des sceaux qui nous la confirment , mais des instrumens du S. Esprit , qui servent à nous l'appliquer , & qui nous la conferent en vertu des paroles qui se prononcent , & de l'action qui se fait sur nous au-dehors , pourvu que nous n'y apportions aucun obstacle par notre mauvaise disposition.

Lorsque Dieu attache une si grande grace à des signes extérieurs , qui n'ont de leur nature aucune proportion avec un effet si admirable , il nous marque clairement , qu'outre tout ce que nous pouvons faire au-dedans de nous par nos bonnes dispositions , il faut qu'il intervienne pour notre sanctification , une opération spéciale du S. Esprit , & une application singulière du mérite de notre Sauveur , qui nous est démontrée par les Sacremens. Ainsi l'on ne peut rejeter cette doctrine , sans faire tort au mérite de Jesus-Christ , & à l'œuvre de la puissance divine dans notre régénération.

Nous reconnoissons sept signes ou cérémonies sacrées , établies par Jesus-Christ , comme les moyens ordinaires de la sanctification & de la perfection du nouvel homme. Leur institution divine paroît dans l'Ecriture Sainte , ou par les paroles expressees de Jesus-Christ qui les établit , ou par la grace , qui selon la même Ecriture , y est attachée , & qui marque nécessairement un ordre de Dieu.

Le Baptême. Comme les petits enfans ne peuvent suppléer le défaut du Baptême par les actes de Foi , d'Espérance , & de Charité , ni par le vœu de recevoir ce Sacrement , nous croyons que s'ils ne le reçoivent en effet , ils ne participent en aucune sorte à la grace de la rédemption ; & qu'ainsi mourant en Adam , ils n'ont aucune part avec Jesus-Christ.

Il est bon d'observer ici , que les Luthériens croient avec l'Eglise Catholique la nécessité absolue du Baptême pour les petits enfans , & s'étonnent avec elle de ce qu'on a nié une vérité , qu'aucun homme avant Calvin n'avoit osé ouvertement révoquer en doute , tant elle étoit fortement imprimée dans l'esprit de tous les Fidèles.

Cependant les Prétendus - Réformés ne craignent pas de laisser volontairement mourir leurs enfans , comme les enfans des Infidèles , sans porter aucune marque du Christianisme , & sans

en avoir reçu aucune grace, si la mort prévient leur jour d'assemblée.

* L'imposition des mains pratiquée par les SS. Apôtres, pour confirmer les Fidèles contre les persécutions, ayant son effet principal dans la descente intérieure du S. Esprit, & dans l'infusion de ses dons, elle n'a pas dû être rejetée par nos Adversaires, sous prétexte que le S. Esprit ne descend plus visiblement sur nous. Aussi toutes les Eglises Chrétiennes l'ont-elles religieusement retenue depuis le tems des Apôtres, se servant aussi du saint Chrême, pour démontrer la vertu de ce Sacrement par une représentation plus expresse de l'Onction intérieure du S. Esprit.

Nous croyons qu'il a plu à Jesus-Christ, que ceux qui se sont soumis à l'autorité de l'Eglise par le Baptême, & qui depuis ont violé les Loix de l'Evangile, viennent subir le jugement de la même Eglise dans le Tribunal de la Pénitence, où elle exerce la puissance qui lui est donnée de remettre & de retenir les péchés.

Les termes de la commission qui est donnée aux Ministres de l'Eglise pour absoudre les péchés, sont si généraux, qu'on ne peut sans témérité la réduire aux péchés publics; & comme quand ils prononcent l'absolution au nom de Jesus-Christ, ils ne font que suivre les termes exprès de cette commission, le jugement est censé rendu par Jesus-Christ même, pour lequel ils sont établis Juges. C'est ce Pontife invisible qui absout intérieurement le Pénitent, pendant que le Prêtre exerce le Ministère extérieur.

Ce jugement étant un frein si nécessaire à la licence, une source si féconde de sages conseils, une si sensible consolation pour les âmes affligées de leurs péchés, lorsque non seulement on leur déclare en termes généraux leur absolution, comme les Ministres le pratiquent, mais qu'on les absout en effet par l'autorité de Jesus-Christ, après un examen particulier, & avec connoissance de cause, nous ne pouvons croire que nos Adversaires puissent envisager tant de biens sans en regretter la perte, & sans avoir quelque honte d'une réformation qui a retranché une pratique si salutaire & si sainte.

Le S. Esprit ayant attaché à l'Extrême-Onction, selon le témoignage de S. Jacques, la promesse expresse de la rémission des péchés, & du soulagement du malade, rien ne manque à cette sainte cérémonie pour être un véritable Sacrement. Il faut seulement remarquer, que suivant la Doctrine du Concile de Trente, le malade est plus soulagé selon l'âme, que selon le corps; & que comme le bien spirituel est toujours l'objet principal de la Loi nouvelle,

EXPOSITION
DE LA DOCTRINE
DE
L'EGL. CATHOLIQUE.

* La Confirmation.
Act. 8, 15, 17.

La Pénitence, & la Confession Sacramentelle.
Math. 18, 18. Jo. 20, 23.

L'Extrême-Onction.
I. Jac. 14, 15.

Sess. 14.
c. 1. De Sac.
Extr. Unct.

EXPOSITION DE LA DOCTRINE DE L'EGL. CATHOLIQUE. c'est aussi celui que nous devons attendre absolument de cette sainte Onction, si nous sommes bien disposés : au-lieu que le soulagement dans les maladies nous est seulement accordé par rapport à notre salut éternel, suivant les dispositions cachées de la divine Providence, & les divers degrés de préparation & de foi qui se trouvent dans les Fidèles.

Le Mariage. Quand on considérera que Jésus-Christ a donné une nouvelle forme au Mariage, en réduisant cette sainte société à deux personnes immuablement & indissolublement unies ; & quand on verra que cette inséparable union est le signe de son union éternelle avec son Eglise : on n'aura pas de peine à comprendre que le Mariage des Fidèles est accompagné du S. Esprit & de la grace ; & on louera la bonté Divine, de ce qu'il lui a plu de consacrer de cette sorte la source de notre naissance.

L'Ordre. L'imposition des mains que reçoivent les Ministres des choses saintes étant accompagnée d'une vertu si présente du S. Esprit, & d'une infusion si entière de la grace, elle doit être mise au nombre des Sacrements. Aussi faut-il avouer que nos Adversaires n'en excluent pas absolument la consécration des Ministres, mais qu'ils l'excluent simplement du nombre des Sacrements qui sont *communs à toute l'Eglise*.

X. Nous voilà enfin arrivés à la question de l'Eucharistie, où il sera nécessaire d'expliquer plus amplement notre doctrine, sans toutefois nous éloigner trop des bornes que nous nous sommes prescrites.

Doctrine de l'Eglise touchant la présence réelle du Corps & du Sang de J. C. dans l'Eucharistie ; & la manière dont l'Eglise entend ces paroles : Ceci est mon Corps. La présence réelle du Corps & du Sang de Notre-Seigneur dans ce Sacrement, est solidement établie par les paroles de l'Institution, lesquelles nous entendons à la lettre ; & il ne nous faut non plus demander pourquoi nous nous attachons au sens propre & littéral, qu'à un voyageur pourquoi il suit le grand chemin. C'est à ceux qui ont recours aux sens figurés, & qui prennent des sentiers détournés, à rendre raison de ce qu'ils font. Pour nous, qui ne trouvons rien dans les paroles dont Jésus-Christ se sert pour l'institution de ce Mystère, qui nous oblige à les prendre en un sens figuré, nous estimons que cette raison suffit pour nous déterminer au sens propre. Mais nous y sommes encore plus fortement engagés, quand nous venons à considérer dans ce Mystère l'intention du Fils de Dieu, que j'expliquerai le plus simplement qu'il me sera possible, & par des principes dont je crois que nos Adversaires ne pourront disconvenir.

Je dis donc que ces paroles du Sauveur : *Prenez , mangez , ceci est mon Corps donné pour vous* , nous font voir que comme les anciens Juifs ne s'unissoient pas seulement en esprit à l'immolation des Victimes qui étoient offertes pour eux , mais qu'en effet ils mangeoient la chair sacrifiée , ce qui leur étoit une marque de la part qu'ils avoient à cette oblation ; ainsi Jesus-Christ s'étant fait lui-même notre Victime , a voulu que nous mangéassions effectivement la Chair de ce Sacrifice , afin que la communication actuelle de cette Chair adorable , fût un témoignage perpétuel à chacun de nous en particulier , que c'est pour nous qu'il l'a prise , & que c'est pour nous qu'il l'a immolée.

EXPOSITION
DE LA DOCTRINE
DE
L'ÉGL. CATHOLIQUE.

Matth. 16.
Luc , 22.

Dieu avoit défendu aux Juifs de manger l'Hostie qui étoit immolée pour leurs péchés , afin de leur apprendre que la véritable expiation des crimes ne se faisoit pas dans la Loi , ni par le sang des animaux : tout le peuple étoit comme en interdit par cette défense , sans pouvoir actuellement participer à la rémission des péchés. Par une raison opposée , il falloit que le Corps de notre Sauveur , vraie Hostie immolée pour le péché , fût mangé par les Fidèles , afin de leur montrer par cette manducation , que la rémission des péchés étoit accomplie dans le Nouveau Testament.

Levit. 6 , 30.

Dieu défendoit aussi au peuple Juif de manger du sang ; & l'une des raisons de cette défense étoit , *Que le sang nous est donné pour l'expiation de nos ames*. Mais au contraire , notre Sauveur nous propose son Sang à boire , à cause *qu'il est répandu pour la rémission des péchés*.

Levit. 17 ,

11.

Matth. 26 ,
28.

Ainsi la manducation de la Chair & du Sang du Fils de Dieu , est aussi réelle à la sainte Table , que la grace , l'expiation des péchés , & la participation au Sacrifice de Jesus-Christ est actuelle & effective dans la nouvelle Alliance.

Toutefois , comme il désiroit exercer notre foi dans ce Mystère , & en même tems nous ôter l'horreur de manger sa Chair & de boire son Sang en leur propre espèce , il étoit convenable qu'il nous les donnât enveloppés sous une espèce étrangère. Mais si ces considérations l'ont obligé de nous faire manger la Chair de notre Victime d'une autre manière que n'ont fait les Juifs , il n'a pas dû pour cela nous rien ôter de la réalité & de la substance.

Il paroît donc que pour accomplir les figures anciennes , & nous mettre en possession actuelle de la Victime offerte pour notre péché , Jesus-Christ a eu dessein de nous donner en vérité son Corps & son Sang ; ce qui est si évident , que nos Adversaires mêmes veulent

EXPOSITION
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

que nous croyons qu'ils ont en cela le même sentiment que nous, puisqu'ils ne cessent de nous répéter qu'ils ne nient ni la vérité, ni la participation réelle du Corps & du Sang dans l'Eucharistie. C'est ce que nous examinerons dans la suite, où nous croyons devoir exposer leur sentiment, après que nous aurons achevé d'expliquer celui de l'Eglise. Mais en attendant, nous concluons que si la simplicité des paroles du Fils de Dieu les force à reconnoître que son intention expresse a été de nous donner sa Chair, quand il a dit : *Ceci est mon Corps*, ils ne doivent pas s'étonner si nous ne pouvons consentir à n'entendre ces mots qu'en figure.

En effet, le Fils de Dieu, si soigneux d'exposer à ses Apôtres ce qu'il enseigne sous des paraboles & sous des figures, n'ayant rien dit ici pour s'expliquer, il paroît qu'il a laissé ses paroles dans leur signification naturelle. Je sçai que ces Messieurs prétendent que la chose s'explique assez d'elle-même, parce qu'on voit bien, disent-ils, que ce qu'il présente n'est que du pain & du vin; mais ce raisonnement s'évanouît, quand on considère que celui qui parle est d'une autorité qui prévaut aux sens, & d'une puissance qui domine toute la nature. Il n'est pas plus difficile au Fils de Dieu de faire que son Corps soit dans l'Eucharistie, en disant : *Ceci est mon Corps*, que de faire qu'une femme soit délivrée de sa maladie, en disant : *Femme, tu es délivrée de ta maladie*; ou de faire que la vie soit conservée à un jeune homme, en disant à son pere : *Ton fils est vivant*; ou enfin de faire que les péchés du Paralytique lui soient remis, en lui disant : *Tes péchés te sont remis*.

Luc. 13, 12.
Joan. 4, 50.

Marth. 9, 2.

Ainsi n'ayant point à nous mettre en peine comment il exécutera ce qu'il dit, nous nous attachons précisément à ses paroles. Celui qui fait ce qu'il veut, en parlant opère ce qu'il dit; & il a été plus aisé au Fils de Dieu de forcer les Loix de la nature pour vérifier ses paroles, qu'il ne nous est aisé d'accommoder notre esprit à des interprétations violentes qui renversent toutes les loix du discours.

Ces loix du discours nous apprennent que le signe qui représente naturellement, reçoit souvent le nom de la chose, parce qu'il lui est comme naturel d'en ramener l'idée à l'esprit. Le même arrive aussi, quoiqu'avec certaines limites, aux signes d'institution; quand ils sont reçus, & qu'on y est accoutumé. Mais qu'en établissant un signe qui de soi n'a aucun rapport à la chose, par exemple, un morceau de pain pour signifier le corps d'un homme, on lui en donne le nom, sans rien expliquer, & avant que personne

en soit convenu , comme a fait Jesus-Christ dans la Cène : c'est une chose inouïe , & dont nous ne voyons aucun exemple dans toute l'Ecriture Sainte , pour ne pas dire dans tout le langage humain.

Aussi Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée ne s'arrêtent pas tellement au sens figuré qu'ils ont voulu donner aux paroles de Jesus-Christ , qu'en même tems ils ne reconnoissent qu'il a eu intention en les proférant de nous donner en vérité son Corps & son Sang.

Après avoir proposé les sentimens de l'Eglise touchant ces paroles : *Ceci est mon Corps* , il faut dire ce qu'elle pense de celles que Jesus-Christ y ajouta : *Faites ceci en mémoire de moi*. Il est clair que l'intention du Fils de Dieu est de nous obliger par ces paroles à nous souvenir de la mort qu'il a endurée pour notre salut ; & S. Paul conclut de ces mêmes paroles , que nous *annonçons la Mort du Seigneur* dans ce Mystère. Or il ne faut pas se persuader que ce souvenir de la Mort de notre Seigneur exclue la présence réelle de son Corps : au contraire , si on considère ce que nous venons d'expliquer , on entendra clairement que cette commémoration est fondée sur la présence réelle. Car de même que les Juifs en mangeant les Victimes pacifiques , se souvenoient qu'elles avoient été immolées pour eux ; ainsi en mangeant la Chair de Jesus-Christ notre Victime , nous devons nous souvenir qu'il est mort pour nous. C'est donc cette même Chair mangée par les Fidèles , qui non seulement réveille en nous la mémoire de son Immolation , mais encore qui nous en confirme la vérité. Et loin de pouvoir dire que cette commémoration solennelle que Jesus-Christ nous ordonne de faire , exclue la présence de sa Chair , on voit au contraire que ce tendre souvenir qu'il veut que nous ayons à la sainte Table de lui , comme immolé pour nous , est fondé sur ce que cette même Chair y doit être prise réellement , puisqu'en effet il ne nous est pas possible d'oublier que c'est pour nous qu'il a donné son Corps en sacrifice , quand nous voyons qu'il nous donne encore tous les jours cette Victime à manger.

Faut-il que les Chrétiens , sous prétexte de célébrer dans la Cène la mémoire de la Passion de notre Sauveur , ôtent à cette pieuse commémoration ce qu'elle a de plus efficace & de plus tendre ? Ne doivent-ils pas considérer que Jesus-Christ ne commande pas simplement qu'on se souvienne de lui , mais qu'on s'en souvienne en mangeant sa Chair & son Sang ? Qu'on prenne garde à la suite.

EXPOSITION
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

XI.
Explication
des paroles :
Faites ceci en
mémoire de
moi.
Luc. 22 , 19.
I. Cor. 11 ,
24.
II. Cor. 11 ,
24.

EXPOSITION
DE LA DOCTRINE
DE L'EGLISE
CATHOLIQUE.

& à la force de ces paroles. Il ne dit pas simplement, comme Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée semblent l'entendre, que le Pain & le Vin de l'Eucharistie nous soient un *mémorial* de son Corps & de son Sang; mais il nous avertit qu'en faisant ce qu'il nous prescrit, c'est-à-dire, en prenant son Corps & son Sang, nous nous souvenions de lui. Qu'y a-t-il en effet de plus puissant pour nous en faire souvenir? Et si les enfans se souviennent si tendrement de leur pere & de ses bontés, lorsqu'ils s'approchent du tombeau où son Corps est enfermé, combien notre souvenir & notre amour doivent-ils être excités, lorsque nous tenons sous ces enveloppes sacrées, sous ce tombeau mystique, la propre Chair de notre Sauveur immolé pour nous, cette Chair vivante & vivifiante, & ce Sang encore tout chaud par son amour, & tout plein d'esprit & de grace? Que si nos Adversaires continuent de nous dire que celui qui nous commande de nous souvenir de lui, ne nous donne pas sa propre substance; il faudra enfin les prier de s'accorder avec eux-mêmes. Ils protestent qu'ils ne nient pas dans l'Eucharistie la communication réelle de la propre substance du Fils de Dieu. Si leurs paroles sont sérieuses, si leur doctrine n'est pas une illusion, il faut nécessairement qu'ils disent avec nous, que le souvenir n'exclut pas toute sorte de présence, mais seulement celle qui frappe les sens. Leur réponse sera la nôtre, puisqu'en disant que Jesus-Christ est présent, nous reconnoissons en même tems qu'il ne l'est pas d'une manière sensible.

Et si l'on nous demande d'où vient que croyant, comme nous faisons, qu'il n'y a rien pour les sens dans ce saint Mystère, nous ne croyons pas qu'il suffise que Jesus-Christ y soit présent par la Foi: il est aisé de répondre, & de démêler cette équivoque. Autre chose est de dire que le Fils de Dieu nous soit présent par la Foi, & autre chose de dire que nous sachions par la Foi qu'il est présent. La première façon de parler n'emporte qu'une présence morale: la seconde nous en signifie une très-réelle, parce que la Foi est très-véritable; & cette présence réelle, connue par la Foi, suffit pour opérer dans *le Juste qui vit de Foi*, tous les effets que j'ai remarqués,

XII.
*Exposition de
la doctrine des
calvinistes sur
la réalité.*

Mais pour ôter une fois toutes les équivoques dont les Calvinistes se servent en cette matière, & faire voir en même tems jusqu'à quel point ils se sont approchés de nous, quoique je n'aie entrepris que d'expliquer la Doctrine de l'Eglise, il sera bon d'ajouter ici l'exposition de leurs sentimens,

Leur

Leur doctrine a deux parties: l'une ne parle que de figure du Corps & du Sang; l'autre ne parle que de réalité du Corps & du Sang. Nous allons voir par ordre chacune de ces parties.

Ils disent premierement, que ce grand miracle de la présence réelle que nous admettons, ne sert de rien; que c'est assez pour notre salut que Jesus-Christ soit mort pour nous; que ce Sacrifice nous est suffisamment appliqué par la Foi; & que cette application nous est suffisamment certifiée par la parole de Dieu. Ils ajoutent que s'il faut revêtir cette parole de signes sensibles, il suffit de nous donner de simples symboles, tels que l'eau du Baptême, sans qu'il soit nécessaire de faire descendre du Ciel le Corps & le Sang de Jesus-Christ.

Il ne paroît rien de plus facile que cette maniere d'expliquer le Sacrement de la Cène. Cependant nos Adversaires mêmes n'ont pas cru qu'ils dussent s'en contenter. Ils savent que de semblables imaginations ont fait nier aux Sociniens ce grand miracle de l'Incarnation. Dieu, disent ces Hérétiques, pouvoit nous sauver sans tant de détours: il n'avoit qu'à nous remettre nos fautes; & il pouvoit nous instruire suffisamment, tant pour la Doctrine que pour les mœurs, par les paroles & par les exemples d'un homme plein du Saint-Esprit, sans qu'il fût besoin pour cela d'en faire un Dieu. Mais les Calvinistes ont reconnu, aussi-bien que nous, le foible de ces argumens, qui paroît premierement en ce qu'il ne nous appartient pas de nier ou d'affirmer les Mystères, suivant qu'ils nous paroissent utiles ou inutiles pour notre salut. Dieu seul en sçait le secret; & c'est à nous de les rendre utiles & salutaires pour nous, en les croyant comme il les propose, & en recevant ses graces de la maniere qu'il nous les présente. Secondement, sans entrer dans la question de sçavoir s'il étoit possible à Dieu de nous sauver par une autre voie que par l'Incarnation & par la Mort de son Fils, & sans nous jeter dans cette dispute inutile que Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée traitent si longuement dans leurs Ecoles, il suffit d'avoir appris par les saintes Ecritures que le Fils de Dieu a voulu nous témoigner son amour par des effets incompréhensibles. Cet amour a été la cause de cette union si réelle, par laquelle il s'est fait Homme. Cet amour l'a porté à immoler pour nous ce même Corps aussi réellement qu'il l'a pris. Tous ces dessein sont suivis, & cet amour se soutient par-tout de la même force. Ainsi quand il lui plaira de faire ressentir à chacun de ses enfans, en se donnant à lui en particulier, la bonté qu'il a témoignée à tous

EXPOSITION
DE LA DOCTRINE
DE
L'EGL. CATHOLIQUE.

en général, il trouvera le moyen de se satisfaire par des choses aussi effectives que celles qu'il avoit déjà accomplies pour notre salut. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner s'il donne à chacun de nous la propre substance de sa Chair & de son Sang. Il le fait pour nous imprimer dans le cœur que c'est pour nous qu'il les a pris, & qu'il les a offerts en sacrifice. Ce qui précède nous rend toute cette suite croyable; l'ordre de ses Mystères nous dispose à croire tout cela; & sa parole expresse ne nous permet pas d'en douter.

Nos Adversaires ont bien vu que de simples figures & de simples signes du Corps & du Sang ne contenteroient pas les Chrétiens, accoutumés aux bontés d'un Dieu qui se donne à nous si réellement. C'est pourquoi ils ne veulent pas qu'on les accuse de nier une participation réelle & substantielle de J. C. dans leur Cène. Ils assurent, comme nous, qu'il nous y fait participans de *sa propre substance*; ils disent qu'il nous *nourrit & vivifie de la substance de son Corps & de son Sang*; & jugeant que ce ne seroit pas assez qu'il nous montrât par quelque signe que nous eussions part à son Sacrifice, ils disent expressément que le Corps du Sauveur, qui nous est donné dans la Cène, nous le certifie: paroles très-remarquables, que nous examinerons incontinent.

Cat. Dim.
53.
Conf. de foi,
art. 36.

Cat. Dim.
52.

Voilà donc le Corps & le Sang de Jesus-Christ présens dans nos Mystères, de l'aveu des Calvinistes: car ce qui est communiqué *selon sa propre substance*, doit être réellement présent. Il est vrai qu'ils expliquent cette communication, en disant qu'elle se fait en esprit; & par la foi; mais il est vrai aussi qu'ils veulent qu'elle soit réelle. Et parce qu'il n'est pas possible de faire entendre qu'un corps qui ne nous est communiqué qu'en esprit & par la foi, nous soit communiqué réellement & en sa propre substance, ils n'ont pu demeurer fermes dans les deux parties d'une Doctrine si contradictoire, & ils ont été obligés d'avouer deux choses qui ne peuvent être véritables, qu'en supposant ce que l'Eglise Catholique enseigne.

La première est, que Jesus-Christ nous est donné dans l'Eucharistie d'une manière qui ne convient ni au Baptême, ni à la Prédication de l'Evangile, & qui est toute propre à ce Mystère. Nous allons voir la conséquence de ce principe, mais voyons auparavant comme il nous est accordé par Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée.

Je ne rapporterai ici le témoignage d'aucun Auteur particulier, mais les propres paroles de leur Catéchisme dans l'endroit où il ex-

plique ce qui regarde la Cène. Il porte en termes formels, non seulement que Jesus-Christ nous est donné dans la Cène en vérité, & selon sa propre substance ; mais qu'encore qu'il nous soit vraiment communiqué, & par le Baptême, & par l'Evangile, toutefois ce n'est qu'en partie, & non pleinement. D'où il suit qu'il nous est donné dans la Cène pleinement, & non en partie.

EXPOSITION
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

Il y a une extrême différence entre recevoir en partie, & recevoir pleinement. Si donc on reçoit Jesus-Christ par-tout ailleurs en partie, & qu'il n'y ait que dans la Cène où on le reçoive pleinement : il s'ensuit du consentement de nos Adversaires, qu'il faut chercher dans la Cène une participation qui soit propre à ce Mystère, & qui ne convienne pas au Baptême & à la Prédication ; mais en même tems il s'ensuit aussi que cette participation n'est pas attachée à la Foi, puisque la Foi se répandant généralement dans toutes les actions du Chrétien, se trouve dans la Prédication & dans le Baptême, aussi-bien que dans la Cène. En effet, il est remarquable que quelque désir qu'aient eu les Prétendus-Réformateurs, d'égaliser le Baptême & la Prédication à la Cène, en ce que Jesus-Christ nous y est vraiment communiqué, ils n'ont osé dire dans leur Catéchisme, que Jesus-Christ nous fût donné en sa propre substance dans le Baptême & dans la Prédication, comme ils l'ont dit de la Cène. Ils ont donc vû qu'ils ne pouvoient s'empêcher d'attribuer à la Cène une maniere de posséder Jesus-Christ qui fût particuliere à ce Sacrement, & que la Foi qui est commune à toutes les actions du Chrétien, ne pouvoit être cette maniere particuliere. Or cette maniere particuliere de posséder Jesus-Christ dans la Cène, doit aussi être réelle, puisqu'elle donne aux fidèles la propre substance du Corps & du Sang de Jesus-Christ. Tellement qu'il faut conclure des choses qu'ils nous accordent, qu'il y a dans l'Eucharistie une maniere réelle de recevoir le Corps & le Sang de notre Sauveur, qui ne se fait pas par la Foi ; & c'est ce que l'Eglise Catholique enseigne.

La seconde chose accordée par les Prétendus-Réformateurs, est tirée de l'article qui suit immédiatement celui que j'ai déjà cité de leur Catéchisme ; c'est que le Corps du Seigneur Jesus, en tant qu'il a une fois été offert en sacrifice pour nous réconcilier à Dieu, nous est maintenant donné pour nous certifier que nous avons part à cette réconciliation. Dim. 52.

Si ces paroles ont quelque sens, si elles ne sont point un son inutile & un vain amusement ; elles doivent nous faire entendre que

Jesus-Christ ne nous donne pas un Symbole seulement, mais son propre Corps, pour nous certifier que nous avons part à son Sacrifice, & à la réconciliation du genre humain. Or, si la réception du Corps de Notre-Seigneur nous certifie la participation au fruit de sa mort, il faut nécessairement que cette participation au fruit, soit distinguée de la réception du Corps, puisque l'une est le gage de l'autre. D'où passant plus avant, je dis que si nos Adversaires sont contraints de distinguer dans la Cène la participation au Corps du Sauveur, d'avec la participation au fruit & à la grace de son Sacrifice, il faut aussi qu'ils distinguent la participation à ce divin Corps, d'avec toute la participation qui se fait spirituellement & par la Foi. Car cette dernière participation ne leur fournira jamais deux actions distinguées, par l'une desquelles ils reçoivent le Corps du Sauveur, & par l'autre le fruit de son Sacrifice; nul homme ne pouvant concevoir quelle différence il y a entre participer par la Foi au Corps du Sauveur, & participer par la Foi au fruit de sa mort. Il faut donc qu'ils reconnoissent qu'outre la Communion par laquelle nous participons spirituellement au Corps de Notre Sauveur, & à son esprit tout ensemble en recevant le fruit de sa mort, il y a encore une Communion réelle au corps du même Sauveur, qui nous est un gage certain que l'autre nous est assurée, si nous n'empêchons l'effet d'une telle grace par nos mauvaises dispositions. Cela est nécessairement enfermé dans les principes dont ils conviennent; & jamais ils n'expliqueront cette vérité d'une manière tant soit peu solide, s'ils ne reviennent au sentiment de l'Eglise.

Qui n'admira ici la force de la vérité? Tout ce qui suit des principes avoués par nos Adversaires, s'entend parfaitement dans le sentiment de l'Eglise. Les Catholiques les moins instruits conçoivent, sans aucune peine, qu'il y a dans l'Eucharistie une Communion avec Jesus-Christ, que nous ne trouvons nulle part ailleurs. Il leur est aisé d'entendre que son Corps nous est donné, pour nous certifier que nous avons part à son sacrifice & à sa mort. Ils distinguent nettement ces deux façons nécessaires de nous unir à Jesus-Christ, l'une en recevant sa propre chair; l'autre en recevant son esprit; dont la première nous est accordée comme un gage certain de la seconde. Mais comme ces choses sont inexplicables dans le sentiment de nos Adversaires, quoique d'ailleurs ils ne puissent les désavouer, il faut conclure nécessairement que l'erreur les a jetés dans une contradiction manifeste.

Je me suis souvent étonné, de ce qu'ils n'ont pas expliqué leur Doctrine d'une manière plus simple. Que n'ont-ils toujours persisté à dire sans tant de façons, que Jésus-Christ ayant répandu son Sang pour nous, nous avoit représenté cette effusion; en nous donnant deux signes distincts du Corps & du Sang; qu'il avoit bien voulu donner à ces signes, le nom de la chose même; que ces signes sacrés nous étoient des gages que nous participions au fruit de sa mort; & que nous étions nourris spirituellement, par la vertu de son Corps & de son Sang. Après avoir fait tant d'efforts pour prouver que les signes reçoivent le nom de la chose, & que pour cette raison, le signe du corps a pu être appelé le corps, toute cette suite de Doctrine les obligeoit naturellement à s'en tenir-là. Pour rendre ces signes efficaces, il suffisoit que la grace de la Rédemption y fût attachée, ou plutôt, selon leurs principes, qu'elle nous y fût confirmée. Il ne falloit point se tourmenter, comme ils ont fait, à nous faire entendre que nous recevons le propre Corps du Sauveur, pour nous certifier que nous participons à la grace de sa mort. Ces Messieurs s'étoient bien contentés d'avoir dans l'eau du Baptême un signe du Sang qui nous lave, & ils ne s'étoient point avisés de dire que nous y reçussions la propre substance du Sang du Sauveur, pour nous certifier que sa vertu s'y déploie sur nous; s'ils avoient raisonné de même dans la matière de l'Eucharistie, leur Doctrine en auroit été moins embarrassée, mais ceux qui inventent & qui innovent, ne peuvent pas dire tout ce qu'ils veulent. Ils trouvent des vérités constantes, & des maximes établies qui les incommode, & qui les obligent à forcer leurs pensées. Les Ariens eussent bien voulu ne donner pas au Sauveur le nom de Dieu & de Fils unique. Les Nestoriens n'admettoient qu'à regret en Jésus-Christ, cette je ne sçai quelle unité de personne, que nous voyons dans leurs écrits. Les Pélagiens qui nioient le péché originel, eussent nié aussi volontiers que le Baptême dût être donné aux petits enfans, en rémission des péchés: par ce moyen ils se seroient débarrassés de l'argument que les Catholiques tiroient de cette pratique, pour prouver le péché originel. Mais comme je viens de dire, ceux qui trouvent quelque chose d'établi, n'ont pas la hardiesse de tout renverser. Que les Calvinistes nous avouent de bonne foi la vérité; ils eussent été fort disposés à reconnoître seulement dans l'Eucharistie le Corps de Jésus-Christ en figure, & la seule participation de son esprit en effet, laissant à part ces grands mots de participation de propre substance, & tant d'autres qui mar-

quent une présence réelle, & qui ne font que les embarrasser. Il auroit été assez de leur goût de ne confesser dans la Cène aucune Communion avec Jesus-Christ, que celle qui se trouve dans la Prédication & dans le Baptême, sans nous aller dire, comme ils ont fait, que dans la Cène *on le reçoit pleinement*; & ailleurs, seulement *en partie*. Mais quoique ce fût-là leur inclination, la force des paroles y résistait. Le Sauveur ayant dit si précisément de l'Eucharistie: *Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang*; ce qu'il n'a jamais dit de nulle autre chose, ni en nulle autre rencontre? quelle apparence de rendre commun à toutes les actions du Chrétien, ce que sa parole expresse attache à un Sacrement particulier? Et puis, tout l'ordre des conseils divins, la suite des Mystères & de la doctrine, l'intention de Jesus-Christ dans la Cène, les paroles mêmes dont il s'est servi, & l'impression qu'elles font naturellement dans l'esprit des Fidèles, ne donnent que des idées de réalité. C'est pourquoi il a fallu que nos Adversaires trouvassent des mots dont le son du moins donnât quelque idée confuse de cette réalité. Quand on s'attache, ou tout-à-fait à la Foi, comme font les Catholiques, ou tout-à-fait à la raison humaine, comme font les Infidèles, on peut établir une suite, & faire comme un plan uni de doctrine. Mais quand on veut faire un composé de l'un & de l'autre, on dit toujours plus qu'on ne voudroit dire, & ensuite on tombe dans des opinions dont les seules contrariétés font voir la fausseté toute manifeste.

C'est ce qui est arrivé à Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée; & Dieu l'a permis de la sorte, pour faciliter leur retour à l'unité Catholique. Car puisque leur propre expérience leur fait voir qu'il faut nécessairement parler comme nous, pour parler le langage de la vérité; ne devroient-ils pas juger qu'il faut penser comme nous pour la bien entendre? S'ils remarquent dans leur propre créance des choses qui n'ont aucun sens que dans la nôtre, n'en est-ce pas assez pour les convaincre que la vérité n'est en son entier que parmi nous? & ces parcelles détachées de la doctrine Catholique qui paroissent deçà & delà dans leur Catéchisme, mais qui demandent, pour ainsi dire, d'être réunies à leur tout, ne doivent-elles pas leur faire chercher dans la Communion de l'Eglise la pleine & entière explication du Mystère de l'Eucharistie? Ils y viendroient sans doute, si les raisonnemens humains n'embarrassoient leur foi trop dépendante des sens. Mais après leur avoir montré quel fruit ils doivent tirer de l'exposition de leur doctrine, achevons d'expliquer la nôtre.

ÉVÊQUE DE MEAUX.

11

Puisqu'il étoit convenable, ainsi qu'il a été dit, que les sens n'aperçussent rien dans ce Mystère de Foi, il ne falloit pas qu'il y eût rien de changé à leur égard dans le pain & dans le vin de l'Eucharistie. C'est pourquoi comme on apperçoit les mêmes espèces, & qu'on ressent les mêmes effets qu'auparavant dans ce Sacrement, il ne faut pas s'étonner, si on lui donne quelquefois, & en un certain sens, le même nom. Cependant la Foi attentive à la parole de celui qui fait tout ce qu'il lui plaît dans le Ciel & sur la terre, ne reconnoît plus ici d'autre substance que celle qui est désignée par cette même parole, c'est-à-dire, le propre Corps, & le propre Sang de Jesus-Christ, auxquels le pain & le vin sont changés : c'est ce qu'on appelle Transsubstantiation.

Au reste, la vérité que contient l'Eucharistie dans ce qu'elle a d'intérieur & de sensible, n'empêche pas qu'elle ne soit un signe dans ce qu'elle a d'extérieur & de sensible; mais un signe de telle nature, que bien loin d'exclure la réalité, il l'emporte nécessairement avec soi, puisqu'en effet cette parole: *Ceci est mon Corps*, prononcée sur la matière que Jesus-Christ a choisie, nous est un signe certain qu'il est présent; & quoique les choses paroissent toujours les mêmes à nos sens, notre âme en juge autrement qu'elle ne feroit, si une autorité supérieure n'étoit pas intervenue. Au lieu donc que de certaines espèces & une certaine suite d'impressions naturelles qui se font en nos corps, ont accoutumé de nous désigner la substance du pain & du vin, l'autorité de celui à qui nous croyons, fait que ces mêmes espèces commencent à nous désigner une autre substance. Car nous écoutons celui qui dit: *Que ce que nous prenons, & ce que nous mangeons, est son Corps*; & telle est la force de cette parole, qu'elle empêche que nous ne rapportions à la substance du pain ces apparences extérieures, & nous les fait rapporter au Corps de Jesus-Christ présent: desorte que la présence d'un objet si adorable nous étant certifiée par ce signe, nous n'hésitons pas à y porter nos adorations.

Je ne m'arrête pas sur le point de l'adoration, parce que les plus doctes & les plus sensés de nos Adversaires nous ont accordé, il y a long-tems, que la présence de Jesus-Christ doit porter à l'adoration ceux qui en sont persuadés.

Au reste, étant une fois convaincus que les paroles toutes-puissantes du Fils de Dieu, opèrent tout ce qu'elles énoncent, nous croyons avec raison qu'elles eurent leur effet dans la Cène aussitôt qu'elles furent proférées; & par une suite nécessaire, nous re-

EXPOSITION
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

XIII.
De la Trans-
substantiation,
de l'Adora-
tion, & en
quel sens l'E-
ucharistie est un
signe.

EXPOSITION DE LA DOCTRINE DE L'EGL. CATHOLIQUE. connoissons la présence réelle du Corps avant la manducation. Ces choses étant supposées, le Sacrifice que nous reconnoissons dans l'Eucharistie, n'a plus aucune difficulté particuliere. Nous avons remarqué deux actions dans ce Mystère, qui ne laissent pas d'être distinctes, quoique l'une se rapporte à l'autre. La premiere est la Consécration, par laquelle le Pain & le Vin sont changés au Corps & au Sang; & la seconde est la manducation, par laquelle on y participe.

XIV.
Le Sacrifice de la Messe.

Dans la Consécration, le Corps & le Sang sont mystiquement séparés, parce que Jesus-Christ a dit séparément : *Ceci est mon corps, ceci est mon Sang*; ce qui enferme une vive & efficace représentation de la mort violente qu'il a soufferte.

Ainsi le Fils de Dieu est mis sur la sainte Table, en vertu de ces paroles, revêtu des signes qui représentent sa mort : c'est ce qu'opère la Consécration; & cette action religieuse porte avec soi la reconnoissance de la souveraineté de Dieu, en tant que Jesus-Christ présent y renouvelle & perpétue en quelque sorte la mémoire de son obéissance jusqu'à la mort de la Croix; si bien que rien ne lui manque pour être un véritable sacrifice.

On ne peut douter que cette action, comme distincte de la manducation ne soit d'elle-même agréable à Dieu, & ne l'oblige à nous regarder d'un œil plus propice, parce qu'elle lui remet devant les yeux la mort volontaire, que son Fils bien-aimé a soufferte pour les pécheurs, ou plutôt elle lui remet devant les yeux son Fils même sous les signes de cette mort, par laquelle il a été appaisé.

Tous les Chrétiens confesseront que la seule présence de Jesus-Christ est une maniere d'intercession très-puissante devant Dieu pour tout le genre humain, selon ce que dit l'Apôtre, que Jesus-Christ *se présente & paroît pour nous devant la face de Dieu*. Ainsi nous croyons que Jesus-Christ présent sur la sainte Table en cette figure de mort, intercède pour nous, & représente continuellement à son Pere la mort qu'il a soufferte pour son Eglise.

C'est en ce sens que nous disons que Jesus-Christ s'offre à Dieu pour nous dans l'Eucharistie : c'est en cette maniere que nous pensons que cette oblation fait que Dieu nous devient plus propice; & c'est pourquoi nous l'appellons Propitiatoire.

Lorsque nous considérons ce qu'opère Jesus-Christ dans ce Mystère, & que nous le voyons par la Foi présent actuellement sur la sainte Table avec ces signes de mort, nous nous unissons à lui en

En cet état ; nous le présentons à Dieu , comme notre unique victime , & notre unique Propitiateur par son Sang , protestant que nous n'avons rien à offrir à Dieu que Jesus-Christ , & le mérite infini de sa mort. Nous consacrons toutes nos prières par cette divine offrande , & en présentant Jesus-Christ à Dieu , nous apprenons en même tems à nous offrir à la Majesté divine en lui & par lui comme des hosties vivantes.

EXPOSITION
DE LA DOCTRINE
DE
L'EGL. CATHOLIQUE.

Tel est le Sacrifice des Chrétiens , infiniment différent de celui qui se pratiquoit dans la Loi : Sacrifice spirituel , & digne de la nouvelle Alliance, où la victime présente n'est apperçue que par la Foi, où le glaive est la parole qui sépare mystiquement le Corps & le Sang, où ce Sang par conséquent n'est répandu qu'en mystère , & où la mort n'intervient que par représentation : Sacrifice néanmoins très-véritable , en ce que Jesus-Christ y est véritablement contenu , & présenté à Dieu sous cette figure de mort : mais Sacrifice de commémoration , qui bien loin de nous détacher, comme on nous l'objecte , du Sacrifice de la Croix , nous y attache par toutes ses circonstances , puisque non-seulement il s'y rapporte tout entier , mais qu'en effet il n'est & ne subsiste que par ce rapport , & qu'il en tire toute sa vertu.

C'est la doctrine expresse de l'Eglise Catholique dans le Concile de Trente , qui enseigne que ce Sacrifice n'est institué , qu'*afin de représenter celui qui a été une fois accompli en la Croix ; d'en faire durer la mémoire jusqu'à la fin des siècles ; & de nous en appliquer la vertu salutaire pour la rémission des péchés que nous commettons tous les jours.* Ainsi loin de croire qu'il manque quelque chose au Sacrifice de la Croix , l'Eglise au contraire le croit si parfait , & si pleinement suffisant , que tout ce qui se fait ensuite , n'est plus établi que pour en célébrer la mémoire , & pour en appliquer la vertu.

Scell. 22. c. 24

Par-là cette même Eglise reconnoît que tout le mérite de la Rédemption du genre humain est attaché à la mort du Fils de Dieu ; & on doit avoir compris par toutes les choses qui ont été exposées , que lorsque nous disons à Dieu dans la célébration des divins Mystères , *Nous vous présentons cette Hostie sainte* , nous ne prétendons point par cette oblation , faire ou présenter à Dieu un nouveau paiement du prix de notre salut , mais employer auprès de lui les mérites de Jesus-Christ présent , & le prix infini qu'il a payé une fois pour nous en la Croix.

Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée ne croient point

EXPOSITION
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

offenser Jesus-Christ, en l'offrant à Dieu, comme présent à leur foi; & s'ils croyoient qu'il fût présent en effet, quelle répugnance auroient-ils à l'offrir, comme étant effectivement présent? Ainsi toute la dispute devoit de bonne foi être réduite à la seule présence.

Après cela, toutes ces fausses idées que M^{rs} de la Religion Prétendue-Réformée se font du Sacrifice que nous offrons, devoient s'effacer, ils devoient reconnoître franchement, que les Catholiques ne prétendent pas se faire une nouvelle propitiation, pour appaiser Dieu de nouveau, comme s'il ne l'étoit pas suffisamment par le Sacrifice de la Croix, ou pour ajouter quelque supplément au prix de notre salut, comme s'il étoit imparfait. Toutes ces choses n'ont point de lieu dans notre Doctrine, puisque tout se fait ici par forme d'intercession & d'application, en la manière qui vient d'être expliquée.

XV.
L'Épître aux
Hébreux.

Après cette explication, ces grandes objections qu'on tire de l'Épître aux Hébreux, & qu'on fait tant valoir contre nous, paroîtront peu raisonnables; & c'est en vain qu'on s'efforce de prouver par le sentiment de l'Apôtre, que nous anéantissons le Sacrifice de la Croix. Mais comme la preuve la plus certaine qu'on puisse avoir que deux doctrines ne sont point opposées, est de reconnoître en les expliquant, qu'aucune des propositions de l'une n'est contraire aux propositions de l'autre: je crois devoir en cet endroit exposer sommairement la doctrine de l'Épître aux Hébreux.

L'Apôtre a dessein en cette Épître de nous enseigner que le pécheur ne pouvoit éviter la mort, qu'en subrogeant en sa place quelqu'un qui mourût pour lui; que tant que les hommes n'ont mis en leur place que des animaux égorgés, leurs sacrifices n'opéroient autre chose qu'une reconnaissance publique qu'ils méritoient la mort; & que la Justice Divine ne pouvant pas être satisfaite d'un échange si inégal, on recommençoit tous les jours à égorger des victimes; ce qui étoit une marque certaine de l'insuffisance de cette subrogation; mais que depuis que Jesus-Christ avoit voulu mourir pour les pécheurs, Dieu satisfait de la subrogation volontaire d'une si digne personne, n'avoit plus rien à exiger pour le prix de notre rachat. D'où l'Apôtre conclut, que non-seulement on ne doit plus immoler d'autres victimes après Jesus-Christ, mais que Jesus-Christ même ne doit être offert qu'une seule fois à la mort.

Que le Lecteur soigneux de son salut, & ami de la vérité, repasse maintenant dans son esprit ce que nous avons dit de la manière dont Jesus-Christ s'offre pour nous à Dieu dans l'Eucharistie; je

m'assure qu'il n'y trouvera aucunes propositions qui soient contraires à celles que je viens de rapporter de l'Apôtre, ou qui affoiblissent sa preuve : de sorte qu'on ne pourroit tout au plus nous objecter que son silence. Mais ceux qui voudront considérer la sage dispensation que Dieu fait de ses secrets dans les différens Livres de son Ecriture, ne voudront pas nous astreindre à recevoir de la seule Epître aux Hébreux, toute notre instruction sur une matiere qui n'étoit point nécessaire au sujet de cette Epître, puisque l'Apôtre se propose d'y expliquer la perfection du Sacrifice de la Croix, & non les moyens différens que Dieu nous a donnés pour nous l'appliquer.

EXPOSITION
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

Et pour ôter toute équivoque, si l'on prend le mot, *offrir*, comme il est pris dans cette Epître, au sens qui emporte la mort actuelle de la victime, nous confesserons hautement que Jésus-Christ n'est plus offert ni dans l'Eucharistie, ni ailleurs. Mais comme ce même mot a une signification plus étendue dans les autres endroits de l'Ecriture, où il est souvent dit qu'on offre à Dieu ce qu'on présente devant lui; l'Eglise qui forme son langage & sa doctrine, non sur la seule Epître aux Hébreux, mais sur tout le corps des Ecritures, ne craint point de dire, que Jésus-Christ s'offre à Dieu par-tout où il paroît pour nous à sa face, & qu'il s'y offre par conséquent dans l'Eucharistie, suivant l'expression des Saints Peres.

De penser maintenant que cette manière dont Jésus-Christ se présente à Dieu, fasse tort au Sacrifice de la Croix, c'est ce qui ne se peut en façon quelconque, si l'on ne veut renverser toute l'Ecriture, & particulièrement cette même Epître que l'on veut tant nous opposer. Car il faudroit conclure par même raison, que lorsque Jésus-Christ se dévoue à Dieu *en entrant au monde*, pour se mettre à la place des victimes *qui ne lui ont pas plu*, il fait tort à l'action par laquelle il se dévoue sur la Croix; que lorsqu'il *continue de paroître pour nous devant Dieu*, il affoiblit l'oblation par laquelle il a paru une fois par l'immolation de lui-même, & que ne cessant d'intercéder pour nous, il accuse d'insuffisance l'intercession qu'il a faite en mourant, avec tant de larmes & de si grands cris.

Hebr. 10. 5.

Hebr. 9. 24.

Ibid. 9. 26.

Ibid. 7. 25.

Ibid. 5. 7.

Tout cela seroit ridicule. C'est pourquoi il faut entendre que Jésus-Christ, qui s'est une fois offert pour être l'humble victime de la justice divine, ne cesse de s'offrir pour nous; que la perfection infinie du Sacrifice de la Croix consiste en ce que tout ce qui le précède, aussi-bien que ce qui le suit, s'y rapporte entièrement : que comme ce qui le précède en est la préparation; ce qui le suit, en

EXPOSITION
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

XVI.
Réflexion.
sur la doctrine
précédente.

est la consommation & l'application : qu'à la vérité le paiement du prix de notre rachat ne se réitère plus, parce qu'il a été bien fait la première fois ; mais que ce qui nous applique cette rédemption, se continue sans cesse ; qu'enfin il faut sçavoir distinguer les choses qui se réitèrent, comme imparfaites, de celles qui se continuent comme parfaites & nécessaires.

Nous conjurons Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée de faire un peu de réflexion sur les choses que nous avons dites de l'Eucharistie.

La doctrine de la présence réelle en a été le fondement nécessaire. Ce fondement nous est contesté par les Calvinistes. Il n'y a rien qui paroisse plus important dans nos controverses, puisqu'il s'agit de la présence de Jésus-Christ même ; il n'y a rien que nos Adversaires trouvent plus difficile à croire ; il n'y a rien en quoi nous soyons si effectivement opposés.

Dans la plupart des autres disputes, quand ces Messieurs nous écoutent paisiblement, ils trouvent que les difficultés s'applanissent, & que souvent ils sont plus choqués des mots que des choses. Au contraire sur ce sujet nous convenons davantage de la façon de parler, puisqu'on entend de part & d'autre ces mots de *participation réelle*, & autres semblables. Mais plus nous nous expliquons à fond, plus nous nous trouvons contraires ; parce que nos adversaires ne reçoivent pas toutes les suites des vérités qu'ils ont reconnues : rebutés, comme j'ai dit, des difficultés que les sens & la raison humaine trouvent dans ces conséquences.

C'est donc ici, à vrai dire, la plus importante & la plus difficile de nos controverses, & celle où nous sommes en effet le plus éloignés.

Cependant Dieu a permis que les Luthériens soient demeurés aussi attachés à la créance de la réalité, que nous ; & il a permis encore que les Calvinistes aient déclaré que cette doctrine n'a aucun venin ; qu'elle ne renverse pas le fondement du salut & de la Foi ; & qu'elle ne doit pas rompre la Communion entre les Frères.

Que ceux de M^r de la Religion Prétendue-Réformée, qui pensent sérieusement à leur salut, se rendent ici attentifs à l'ordre que tient la divine Providence, pour les approcher insensiblement de nous & de la vérité. On peut, ou dissiper tout-à-fait, ou réduire à très-peu de chose les autres sujets de leurs plaintes, pourvu qu'on s'explique. En celle-ci, qui est la seule qu'on ne peut espérer de vaincre par ce moyen, ils ont eux-mêmes levé la principale difficulté en

déclarant que cette doctrine n'est pas contraire au salut, & aux fondemens de la Religion.

Il est vrai que les Luthériens, quoique d'accord avec nous du fondement de la réalité, n'en reçoivent pas toutes les suites. Ils mettent le Pain avec le Corps de Jesus-Christ; quelques-uns d'eux rejettent l'adoration, ils semblent ne reconnoître la présence que dans l'usage. Mais aucune subtilité des Ministres ne pourra jamais persuader aux gens de bon sens, que supportant la réalité, qui est le point le plus important & le plus difficile, on ne doive supporter le reste.

EXPOSITION
DE LA DOCT-
RINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

De plus, cette même Providence qui travaille secrètement à nous rapprocher, & pose des fondemens de réconciliation & de paix au milieu des aigreurs & des disputes, a permis encore que les Calvinistes soient demeurés d'accord que supposé qu'il faille prendre à la lettre, *Ceci est mon Corps*, les Catholiques raisonnent mieux & plus conséquemment que les Luthériens.

Si je ne rapporte point les passages qui ont été tant de fois cités en cette matière, on me le pardonnera facilement, puisque tous ceux qui ne sont point opiniâtres, nous accorderont sans peine que la réalité étant supposée, notre Doctrine est celle qui se suit le mieux.

C'est donc une vérité établie, que notre Doctrine en ce point ne contient que la réalité bien entendue. Mais il n'en faut pas demeurer là; & nous prions les Prétendus-Réformés de considérer que nous n'employons pas d'autres choses pour expliquer le Sacrifice de l'Eucharistie, que celles qui sont enfermées nécessairement dans cette réalité.

Si l'on nous demande après cela, d'où vient donc que les Luthériens, qui croient la réalité rejettent néanmoins ce Sacrifice, qui, selon nous, n'en est qu'une suite, nous répondrons en un mot, qu'il faut mettre cette Doctrine parmi les autres conséquences de la Présence réelle, que ces mêmes Luthériens n'ont pas entendues, & que nous avons mieux pénétrées qu'eux, de l'aveu même des Calvinistes.

Si nos explications persuadent à ces derniers que notre Doctrine sur le Sacrifice est enfermée dans celle de la réalité, ils doivent voir clairement que cette grande dispute du Sacrifice de la Messe, qui a rempli tant de volumes, & qui a donné lieu à tant d'invectives, doit être dorénavant retranchée du corps de leurs controverses, puisque ce point n'a plus aucune difficulté particulière;

EXPOSITION DE LA DOCTRINE DE L'EGL. CATHOLIQUE. &, (ce qui est bien plus important) ; que ce Sacrifice , pour lequel ils ont tant de répugnance , n'est qu'une suite nécessaire , & une explication naturelle d'une Doctrine , qui , selon eux , n'a aucun venin. Qu'ils s'examinent maintenant eux-mêmes , & qu'ils voient après cela devant Dieu , s'ils ont autant de raison qu'ils pensent en avoir , de s'être retirés des Autels où leurs peres ont reçu le Pain de vie.

XVII. La Communion sous les deux espèces. Il reste encore une conséquence de cette Doctrine à examiner , qui est que Jesus-Christ étant réellement présent dans ce Sacrement , la grace & la bénédiction n'est pas attachée aux espèces sensibles , mais à la propre substance de sa Chair , qui est vivante & vivifiante , à cause de la Divinité qui lui est unie. C'est pourquoi tous ceux qui croient la réalité , ne doivent pas avoir de peine à ne communier que sous une espèce , puisqu'ils y reçoivent tout ce qui est essentiel à ce Sacrement , avec une plénitude d'autant plus certaine , que la séparation du Corps & du Sang n'étant pas réelle , ainsi qu'il a été dit , on reçoit entierement & sans division , celui qui est seul capable de nous rassasier.

Voilà le fondement solide , sur lequel l'Eglise interprétant le précepte de la Communion , a déclaré que l'on pouvoit recevoir la sanctification que ce Sacrement apporte , sous une seule espèce ; & que si elle a réduit les Fidèles à cette seule espèce , ce n'a pas été par mépris de l'autre , puisqu'elle l'a fait au contraire pour empêcher les irrévérences , que la confusion & la négligence des peuples avoient causées dans les derniers tems , se réservant le rétablissement de la Communion sous les deux espèces , suivant que cela sera plus utile pour la paix & pour l'unité.

Les Théologiens Catholiques ont fait voir à Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée , qu'ils ont eux-mêmes usé de plusieurs interprétations semblables à celle-ci , en ce qui regarde l'usage des Sacramens : mais sur-tout , on a eu raison de remarquer celle qui est tirée du Chapitre 12. de leur Discipline , Tit. de la Cène , Art. 7. où ces paroles sont écrites : *On doit administrer le pain de la Cène à ceux qui ne peuvent boire de vin , en faisant protestation que ce n'est par mépris , & faisant tel effort qu'ils pourront , même approchant la coupe de la bouche tant qu'ils pourront , pour obvier à tout scandale.* Ils ont jugé par ce règlement , que les deux espèces n'étoient pas essentielles à la Communion par l'institution de Jesus-Christ : autrement , il eût fallu refuser tout-à-fait le Sacrement à ceux qui n'eussent pas pu le recevoir tout entier , & non pas le leur

donner d'une manière contraire à celle que Jesus-Christ auroit commandée ; en ce cas leur impuissance leur auroit servi d'excuse. Mais nos Adversaires ont cru que la rigueur seroit excessive, si l'on n'accordoit du moins une des espèces à ceux qui ne pourroient recevoir l'autre ; & comme cette condescendance n'a aucun fondement dans les Ecritures, il faut qu'ils reconnoissent avec nous, que les paroles par lesquelles Jesus-Christ nous propose les deux espèces, sont sujettes à quelque interprétation, & que cette interprétation se doit faire par l'autorité de l'Eglise.

EXPOSITION
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

Au reste, il pourroit sembler que cet article de leur Discipline, qui est du Synode de Poitiers tenu en 1560, auroit été réformé par le Synode de Vertueil, tenu en 1567, où il est porté : *Que la Compagnie n'est pas d'avis qu'on administre le Pain à ceux qui ne voudront recevoir la coupe.* Ces deux Synodes néanmoins ne sont nullement opposés. Celui de Vertueil parle de ceux *qui ne veulent pas recevoir la coupe* ; & celui de Poitiers parle de ceux *qui ne le peuvent pas*. En effet, nonobstant le Synode de Vertueil, l'article est demeuré dans la Discipline, & même a été approuvé par un Synode postérieur à celui de Vertueil, c'est-à-dire, par le Synode de la Rochelle de 1571, où l'Article fut revû, & mis en l'état qu'il est.

Mais quand les Synodes de Messieurs de la Religion Prétendue Réformée auroient varié dans leurs sentimens, cela ne serviroit qu'à faire voir que la chose dont il s'agit, ne regarde pas la Foi, & qu'elle est de celles dont l'Eglise peut disposer selon leurs principes.

Il ne reste plus qu'à exposer ce que les Catholiques croient touchant la parole de Dieu, & touchant l'autorité de l'Eglise.

Jesus-Christ ayant fondé son Eglise sur la prédication, la parole non écrite a été la première règle du Christianisme ; & lorsque les Ecritures du Nouveau Testament y ont été jointes, cette parole n'a pas perdu pour cela son autorité : ce qui fait que nous recevons avec une pareille vénération tout ce qui a été enseigné par les Apôtres, soit par écrit, soit de vive voix, selon que S. Paul même l'a expressément déclaré. Et la marque certaine qu'une doctrine vient des Apôtres, est lorsqu'elle est embrassée par toutes les Eglises Chrétiennes, sans qu'on en puisse marquer le commencement. Nous ne pouvons nous empêcher de recevoir tout ce qui est établi de la sorte, avec la soumission qui est due à l'autorité Divine ; & nous sommes persuadés que ceux de Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée qui ne sont pas opiniâtres, ont ce même sentiment au fond du cœur, n'étant pas possible de croire qu'une doc-

XVIII.
La parole
écrite, & la
parole non é-
crite.

II. Thessa. 2.
24°

EXPOSITION
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

trine reçue dès le commencement de l'Eglise vienne d'une autre source que des Apôtres. C'est pourquoi nos Adversaires ne doivent pas s'étonner, si étant soigneux de recueillir tout ce que nos Peres nous ont laissé, nous conservons le dépôt de la Tradition aussi-bien que celui des Ecritures.

XIX.
L'autorité
de l'Eglise.

L'Eglise étant établie de Dieu pour être gardienne des Ecritures & de la Tradition, nous recevons de sa main les Ecritures Canoniques; & quoi que disent nos Adversaires, nous croyons que c'est principalement son autorité qui les détermine à révéler comme des Livres divins le Cantique des Cantiques, qui a si peu de marques sensibles d'inspiration prophétique; l'Epître de S. Jacques, que Luther a rejetée; & celle de S. Jude, qui pourroit paroître suspecte, à cause de quelques Livres apocryphes qui y sont allégués. Enfin, ce ne peut être que par cette autorité qu'ils reçoivent tout le corps des Ecritures Saintes, que les Chrétiens écoutent comme divines, avant même que la lecture leur ait fait ressentir l'esprit de Dieu dans ces Livres.

Etant donc liés inséparablement, comme nous le sommes à la sainte autorité de l'Eglise, par le moyen des Ecritures que nous recevons de sa main, nous apprenons aussi d'elle la Tradition, & par le moyen de la Tradition, le sens véritable des Ecritures. C'est pourquoi l'Eglise professe qu'elle ne dit rien d'elle-même, & qu'elle n'invente rien de nouveau dans la Doctrine: elle ne fait que suivre & déclarer la révélation Divine par la direction intérieure du S. Esprit qui lui est donné pour Docteur.

Que le S. Esprit s'explique par elle, la dispute qui s'éleva sur le sujet des cérémonies de la Loi, du tems même des Apôtres, le fait paroître; & leurs Actes ont appris à tous les siècles suivans, par la maniere dont fut décidée cette premiere contestation, de quelle autorité se doivent terminer toutes les autres. Ainsi tant qu'il y aura des disputes qui partageront les Fidèles, l'Eglise interposera son autorité; & ses Pasteurs assemblés diront après les Apôtres: *Il a semblé bon au S. Esprit & à nous.* Et quand elle aura parlé, on enseignera à ses enfans qu'ils ne doivent pas examiner de nouveau les Articles qui auront été résolus, mais qu'ils doivent recevoir humblement ses décisions. En cela on suivra l'exemple de Saint Paul & de Silas, qui porterent aux Fidèles ce premier jugement des Apôtres; & qui loin de leur permettre une nouvelle discussion de ce qu'on avoit décidé, *alloient par les Villes, leur enseignant de garder les Ordonnances des Apôtres.*

C'est

C'est ainsi que les enfans de Dieu acquiescent au jugement de l'Eglise, croyant avoir entendu par sa bouche l'Oracle du S. Esprit; & c'est à cause de cette créance, qu'après avoir dit dans le Symbole; *Je crois au S. Esprit*, nous ajoutons incontinent après, *la sainte Eglise Catholique*: par où nous nous obligeons à reconnoître une vérité infaillible & perpétuelle dans l'Eglise Universelle, puisque cette même Eglise que nous croyons dans tous les tems, cesseroit d'être Eglise, si elle cessoit d'enseigner la vérité révélée de Dieu. Ainsi ceux qui appréhendent qu'elle n'abuse de son pouvoir pour établir le mensonge, n'ont pas de foi en celui par qui elle est gouvernée.

EXPOSITION
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

Et quand nos adversaires voudroient regarder les choses d'une façon plus humaine, ils seroient obligés d'avouer que l'Eglise Catholique, loin de se vouloir rendre maîtresse de sa Foi, comme ils l'en ont accusée, a fait au contraire tout ce qu'elle a pu pour se lier elle-même, & pour s'ôter tous les moyens d'innover: puisque non seulement elle se soumet à l'Ecriture-Sainte, mais que pour bannir à jamais les interprétations arbitraires, qui font passer les pensées des hommes pour l'Ecriture, elle s'est obligée de l'entendre en ce qui regarde la Foi & les mœurs, suivant le sens des Saints Peres, dont elle professe de ne se départir jamais, déclarant par tous ses Conciles & par toutes les professions de Foi qu'elle a publiées, qu'elle ne reçoit aucun dogme, qui ne soit conforme à la Tradition de tous les siècles précédens.

Conc. Tri-
dent. Sess. 4.

Au reste, si nos Adversaires consultent leur conscience, ils trouveront que le nom d'Eglise a plus d'autorité sur eux qu'ils n'osent l'avouer dans les disputes; & je ne crois pas qu'il y ait parmi eux aucun homme de bon sens, qui se voyant tout seul d'un sentiment, quelque évident qu'il lui semblât, n'eût horreur de sa singularité: tant il est vrai que les hommes ont besoin en ces matieres d'être soutenus dans leurs sentimens par l'autorité de quelque société qui pense la même chose qu'eux. C'est pourquoi Dieu qui nous a faits, & qui connoît ce qui nous est propre, a voulu pour notre bien que tous les particuliers fussent assujettis à l'autorité de son Eglise, qui de toutes les autorités est sans doute la mieux établie. En effet, elle est établie, non seulement par le témoignage que Dieu lui-même rend en sa faveur dans les saintes Ecritures, mais encore par les marques de sa protection divine, qui ne paroît pas moins dans la durée inviolable & perpétuelle de cette Eglise, que dans son établissement miraculeux.

Cette autorité suprême de l'Eglise est si nécessaire pour régler les
Tome III.

F

XX.
Sentimens

EXPOSITION
DE LA DOCTRINE
DE L'EGLISE
CATHOLIQUE

de Messieurs
de la Religion
Prétendus-Ré-
formés sur
l'autorité de
l'Eglise.

différends qui s'élevèrent sur les matières de Foi & sur le sens des Ecritures, que nos Adversaires mêmes, après l'avoir décriée comme une tyrannie insupportable, ont été enfin obligés de l'établir parmi eux.

Lorsque ceux qu'on appelle Indépendans déclarèrent ouvertement que chaque Fidèle devoit suivre les lumières de sa conscience, sans soumettre son jugement à l'autorité d'aucun Corps ou d'aucune Assemblée Ecclésiastique, & que sur ce fondement ils refusèrent de s'assujettir aux Synodes, celui de Charenton tenu en 1644. censura cette Doctrine par les mêmes raisons, & à cause des mêmes inconvéniens qui nous la font rejeter. Ce Synode marque d'abord que l'erreur des Indépendans consiste en ce qu'ils enseignent, que *chaque Eglise se doit gouverner par ses propres Loix, sans aucune dépendance de personne, en matières Ecclésiastiques, & sans obligation de reconnoître l'autorité des Colloques & des Synodes pour son régime & sa conduite.* Ensuite ce même Synode décide que cette Secte est *autant préjudiciable à l'Etat qu'à l'Eglise; qu'elle ouvre la porte à toute sorte d'irrégularités & d'extravagances; qu'elle ôte tous les moyens d'y apporter le remède; & que si elle avoit lieu, il se pourroit former autant de Religions que de Paroisses ou Assemblées particulières.* Ces dernières paroles font voir que c'est principalement en matière de Foi que ce Synode a voulu établir la dépendance; puisque le plus grand inconvénient où il remarque que les Fidèles tomberoient par l'indépendance, est *qu'il se pourroit former autant de Religions que de Paroisses.* Il faut donc nécessairement, selon la Doctrine de ce Synode, que chaque Eglise, & à plus forte raison, chaque particulier dépende, en ce qui regarde la Foi, d'une autorité supérieure, qui réside dans quelque Assemblée ou dans quelque Corps, à laquelle autorité tous les Fidèles soumettent leur jugement. Car les Indépendans ne refusent pas de se soumettre à la parole de Dieu, selon qu'ils croiront la devoir entendre; ni d'embrasser les décisions des Synodes, quand après les avoir examinées, ils les trouveront raisonnables. Ce qu'ils refusent de faire, c'est de soumettre leur jugement à celui d'aucune Assemblée, parce que nos Adversaires leur ont appris que toute Assemblée, même celle de l'Eglise Universelle, est une société d'Hommes sujette à faillir, & à laquelle par conséquent le Chrétien ne doit pas assujettir son jugement, ne devant cette sujétion qu'à Dieu seul. C'est de cette prétention des Indépendans que suivent les inconvéniens que le Synode de Charenton a si bien marqués. Car quelque profession qu'on fasse de se soumettre à la parole de Dieu, si chacun croit

avoir droit de l'interpréter selon son sens , & contre le sentiment de l'Eglise déclaré par un jugement dernier , cette prétention ouvrira la porte à toute sorte d'extravagances ; elle ôtera tout le moyen d'y apporter le remède , puisque la décision de l'Eglise n'est pas un remède à ceux qui ne croient pas être obligés de s'y soumettre ; enfin elle donnera lieu à former autant de Religions ; non seulement qu'il y a de Paroisses , mais encore qu'il y a de têtes.

EXPOSITION
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

Pour éviter ces inconvéniens d'où s'ensuivroit la ruine du Christianisme , le Synode de Charenton est obligé d'établir une dépendance en matieres Ecclesiastiques , & même en matiere de Foi ; mais jamais cette dépendance n'empêchera les suites pernicieuses qu'ils ont voulu prévenir , si l'on n'établit avec nous cette maxime , que chaque Eglise particuliere , & à plus forte raison , chaque Fidèle en particulier doit croire qu'on est obligé de soumettre son propre jugement à l'autorité de l'Eglise.

Aussi voyons-nous au chap. V. de la Discipline de Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée , titre des Consistoires , art. 31 , que voulant prescrire le moyen de terminer les débats qui pourroient survenir sur quelque point de Doctrine , ou de Discipline , &c. ils ordonnent premierement que le Consistoire tâchera d'appaiser le tout sans bruit , & avec toute douceur de la parole de Dieu ; & qu'après avoir établi le Consistoire , le Colloque & le Synode Provincial , comme autant de divers degrés de Jurisdiction , venant enfin au Synode National , au-dessus duquel il n'y a parmi eux aucune puissance , ils en parlent en ces termes : Là sera faite l'entiere & finale résolution par la parole de Dieu , à laquelle s'ils refusent d'acquiescer de point en point , & avec expès désaveu de leurs erreurs , ils seront retranchés de l'Eglise. Il est visible que Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée , n'attribuent pas l'autorité de ce jugement dernier à la Parole de Dieu , prise en elle-même , & indépendamment de l'interprétation de l'Eglise , puisque cette Parole ayant été employée dans les premiers jugemens , ils ne laissent pas d'en permettre l'appel. C'est donc cette Parole , comme interprétée par le souverain Tribunal de l'Eglise , qui fait cette finale & derniere résolution , à laquelle quiconque refuse d'acquiescer de point en point , quoiqu'il se vante d'être autorisé par la Parole de Dieu , n'est plus regardé que comme un Profane qui la corrompt , & qui en abuse.

Mais la forme des Lettres d'envoi qui fut dressée au Synode de Vitré en 1617. pour être suivie par les Provinces , quand elles députeront au Synode National , a encore quelque chose de bien plus

fort. Elle est conçue en ces termes : *Nous promettons devant Dieu de nous soumettre à tout ce qui sera conclu & résolu en votre sainte Assemblée, y obéir, & l'exécuter de tout notre pouvoir, persuadés que nous sommes que Dieu y présidera, & vous conduira par son S. Esprit en toute vérité & équité, par la règle de sa parole.* Il ne s'agit pas ici de recevoir la résolution d'un Synode, après qu'on a reconnu qu'il a parlé selon l'Ecriture : on s'y soumet, avant même qu'il ait été assemblé ; & on le fait, parce qu'on est persuadé que le S. Esprit y présidera. Si cette persuasion est fondée sur une présomption humaine, peut-on en conscience promettre devant Dieu de se soumettre à tout ce qui sera conclu & résolu, y obéir, & l'exécuter de tout son pouvoir ? Et si cette persuasion a son fondement dans une créance certaine de l'assistance que le S. Esprit donne à l'Eglise dans ses derniers jugemens, les Catholiques mêmes n'en demandent pas davantage.

Ainsi la conduite de nos Adversaires fait voir qu'ils conviennent avec nous de cette suprême autorité, sans laquelle on ne peut jamais terminer aucun doute de Religion ; & si lorsqu'ils ont voulu secouer le joug, ils ont nié que les Fidèles fussent obligés de soumettre leur jugement à celui de l'Eglise, la nécessité d'établir l'ordre les a forcés dans la suite à reconnoître ce que leur premier engagement leur avoit fait nier.

Ils ont passé bien plus avant au Synode National tenu à Sainte Foi en l'an 1578. Il se fit quelque ouverture de réconciliation avec les Luthériens, par le moyen d'un *Formulaire de profession de Foi générale & commune à toutes les Eglises*, qu'on proposoit de dresser. Celles de ce Royaume furent conviées d'envoyer à une Assemblée qui se devoit tenir pour cela, *des gens de bien, approuvés, & autorisés de toutes lesdites Eglises, avec ample procuration POUR TRAITER, ACCORDER, ET DECIDER DE TOUS LES POINTS DE LA DOCTRINE, & autres choses concernant l'union.* Sur cette proposition, voici en quels termes fut conçue la résolution du Synode de Sainte Foi. *Le Synode National de ce Royaume, après avoir remercié Dieu d'une telle ouverture, & loué le soin, diligence, & bons conseils des susdits convoqués, & APPROUVANT LES REMEDES QU'ILS ONT MIS EN AVANT, c'est-à-dire, principalement celui de dresser une nouvelle Confession de Foi, & de donner pouvoir à certaines personnes de la faire, a ordonné, que si la copie de la susdite Confession de Foi est envoyée à tems, elle soit examinée en chacun Synode Provincial, ou autrement, selon la commodité de chacune Province ; & cependant a député quatre Ministres les plus expérimentés en telles affaires, auxquels charge expresse a été donnée de se*

trouver au lieu & jour , avec Lettres & amples Procurations de tous les Ministres , & anciens Députés des Provinces de ce Royaume , ensemble de Monseigneur le Vicomte de Turenne , pour faire toutes les choses que dessus , même en cas QU'ON N'EUT LE MOYEN D'EXAMINER PAR TOUTES LES PROVINCES LADITE CONFESSION , on s'est remis à leur prudence & sain jugement pour accorder & CONCLURE tous les points qui seront mis en délibération , soit POUR LA DOCTRINE , ou autre chose concernant le bien , union , & repos de toutes les Eglises. C'est à quoi aboutit enfin la fausse délicatesse de Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée. Ils nous ont tant de fois reproché comme une foiblesse , cette soumission que nous avons pour les jugemens de l'Eglise , qui n'est , disent-ils , qu'une société d'hommes sujets à faillir ; & cependant étant assemblés en corps dans un Synode National qui représentoit toutes les Eglises Prétendues-Réformées de France , ils n'ont pas craint de mettre leur Foi en compromis entre les mains de quatre hommes , avec un si grand abandonnement de leurs propres sentimens , qu'ils leur ont donné plein pouvoir de changer la même Confession de Foi , qu'ils proposent encore aujourd'hui à tout le monde Chrétien , comme une Confession de Foi qui ne contient autre chose que la pure parole de Dieu , & pour laquelle ils ont dit en la présentant à nos Rois , qu'une infinité de personnes étoient prêtes à répandre leur sang. Je laisse au sage Lecteur à faire ses réflexions sur le Décret de ce Synode , & j'achève d'expliquer en un mot les sentimens de l'Eglise.

EXPOSITION
DE LA DOCTRINE
DE
L'EGL. CATHOLIQUE.

Le Fils de Dieu ayant voulu que son Eglise fût une , & solidement bâtie sur l'unité , a établi & institué la Primauté de S. Pierre pour l'entretenir & la cimenter. C'est pourquoi nous reconnoissons cette même Primauté dans les Successeurs du Prince des Apôtres ; ausquels on doit pour cette raison la soumission & l'obéissance que les Saints Conciles & les Saints Peres ont toujours enseignée à tous les Fidèles.

XXI.
L'autorité
du S. Siège &
l'Episcopat.

Quant aux choses , dont on sçait qu'on dispute dans les Ecoles , quoique les Ministres ne cessent de les alléguer pour rendre cette puissance odieuse , il n'est pas nécessaire d'en parler ici , puisqu'elles ne sont pas de la Foi Catholique. Il suffit de reconnoître un Chef établi de Dieu , pour conduire tout le Troupeau dans ses voies , ce que feront toujours volontiers ceux qui aiment la concorde des Freres , & l'unanimité Ecclésiastique.

Et certes , si les Auteurs de la Réformation-Prétendue eussent aimé l'unité , ils n'auroient ni aboli le gouvernement Episcopal qui

EXPOSITION
DE LA DOC-
TRINE DE
L'EGL. CA-
THOLIQUE.

est établi par Jesus-Christ même, & que l'on voit en vigueur dès le tems des Apôtres, ni méprisé l'autorité de la Chaire de S. Pierre, qui a un fondement si certain dans l'Evangile, & une suite si évidente dans la Tradition : mais plutôt ils auroient conservé soigneusement & l'autorité de l'Episcopat, qui établit l'unité dans les Eglises particulieres, & la primauté du Siège de S. Pierre, qui est le centre commun de toute l'unité Catholique.

XXII.
*Conclusion
de ce Traité.*

Telle est l'exposition de la Doctrine Catholique, en laquelle, pour m'attacher à ce qu'il y a de principal, j'ai laissé quelques questions que Messieurs de la Religion Prétendue-Réformée ne regardent pas comme un sujet légitime de rupture. J'espère que ceux de leur Communion qui examineront équitablement toutes les parties de ce Traité, seront disposés par cette lecture, à mieux recevoir les preuves sur lesquelles la Foi de l'Eglise est établie; & reconnoîtront en attendant, que beaucoup de nos Controverses se peuvent terminer par une sincère explication de nos sentimens; que notre Doctrine est sainte, & que selon leurs principes mêmes, aucun de ses articles ne renverse les fondemens du salut.

Si quelqu'un trouve à propos de répondre à ce Traité, il est prié de considérer que pour avancer quelque chose, il ne faut pas qu'il entreprenne de réfuter la Doctrine qu'il contient, puisque j'ai eu dessein de la proposer seulement, sans en faire la preuve; & que si en certains endroits, j'ai touché quelques-unes des raisons qui l'établissent, c'est à cause que la connoissance des raisons principales d'une Doctrine, fait souvent une partie nécessaire de son exposition.

Ce seroit aussi s'écarter du dessein de ce Traité, que d'examiner les différens moyens dont les Théologiens Catholiques se sont servis pour établir, ou pour éclaircir la Doctrine du Concile de Trente, & les diverses conséquences que les Docteurs particuliers en ont tirées. Pour dire sur ce Traité quelque chose de solide, & qui aille au but, il faut, ou par des Actes que l'Eglise se soit obligée de recevoir, prouver que la Foi n'est pas ici fidèlement exposée; ou montrer que cette explication laisse toutes les objections dans leur force, & toutes les disputes en leur entier; ou enfin faire voir précisément en quoi cette Doctrine renverse les fondemens de la Foi.

**HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGLISES
PROTESTANTES**

PRÉFACE.

P R É F A C E.

SI les Protestans sçavoient à fond comment s'est formée leur Religion ; avec combien de variations , & avec quelle inconstance leurs Confessions de foi ont été dressées ; comment ils se sont séparés premièrement de nous , & puis entr'eux ; par combien de subtilités , de détours , & d'équivoques ils ont tâché de réparer leurs divisions , & de rassembler les membres épars de leur Réforme désunie ; cette réforme dont ils se vantent , ne les contenteroit guère , & pour dire franchement ce que je pense , elle ne leur inspireroit que du mépris. C'est donc ces variations , ces subtilités , ces équivoques , & ces artifices dont j'entreprends de faire l'Histoire ; mais afin que ce récit leur soit plus utile , il faut poser quelques principes , dont ils ne puissent disconvenir , & que la suite d'un récit , quand on y sera engagé , ne permettroit pas de déduire.

Lorsque parmi les Chrétiens , on a vû des variations dans l'exposition de la Foi , on les a toujours regardées comme une marque de fausseté , & d'inconséquence (qu'on me permette ce mot) dans la Doctrine exposée. La Foi parle simplement : le saint Esprit répand des lumières pures , & la vérité qu'il enseigne , a un langage toujours uniforme. Pour peu qu'on sçache l'Histoire de l'Eglise , on sçaura qu'elle a opposé à chaque hérésie des explications propres & précises , qu'elle n'a aussi jamais changées ; & si l'on prend garde aux expressions par lesquelles elle a condamné les Hérétiques , on verra qu'elles vont toujours à attaquer l'erreur dans sa source , par la voie la plus courte & la plus droite. C'est pourquoi tout ce qui varie , tout ce qui se charge de termes douteux & enveloppés , a toujours paru suspect , & non-seulement frauduleux , mais encore absolument faux , parce qu'il marque un embarras que la vérité ne connoît point. C'a été un des fondemens sur lesquels les anciens Docteurs ont tant condamné les Ariens , qui faisoient tous les jours paroître des Confessions de Foi de nouvelle date , sans pouvoir jamais se fixer. Depuis leur première Confession de Foi , qui fut faite par Arius , & présentée par cet Hérésiarque à son Evêque Alexandre , ils n'ont jamais cessé de varier. C'est ce que S. Hilaire reproche à Constance , protecteur de ces Hérétiques ; & pendant que cet Empereur assembloit tous les jours de nouveaux Conciles pour réformer les Symboles , & dresser de nouvelles Confessions de Foi , ce saint Evêque lui adresse ces fortes paroles. « La même chose vous est arrivée qu'aux ignorans Architectes , à qui leurs propres ouvrages déplaisent toujours ? Vous ne faites que bâtir & détruire : au lieu que l'Eglise Catholique , dès la première fois qu'elle s'assembla , fit un édifice immortel , & donna dans le Symbole de Nicée , une si

Tome III.

G

I.
Idée générale de la Religion Protestante , & de cet Ouvrage.

II.
Les Variations dans la Foi , preuve certaine de fausseté. Celles des Ariens. Fermeté de l'Eglise Catholique.

Ad Conf. Aug. p. 296.

pleine déclaration de la vérité, que pour condamner éternellement l'Arianisme, il n'a jamais fallu que la répéter.

PRÉFACE
SUR LES VA-
RIATIONS.

III.

Caractères
des Hérésies,
d'être varia-
bles. Passage
célèbre de Ter-
tullien.

De preser-
cap. 42.

Ce n'a pas seulement été les Ariens qui ont varié de cette sorte : toutes les Hérésies dès l'origine du Christianisme, ont eu le même caractère ; & long-tems avant Arius, Tertullien avoit déjà dit : « Les Hérétiques varient dans leurs règles, c'est-à-dire, dans leurs Confessions de Foi : chacun parmi eux se croit en droit de changer, & de modifier par son propre esprit ce qu'il a reçu, comme c'est par son propre esprit que l'Auteur de la Secte l'a composé : L'hérésie retient toujours sa propre nature en ne cessant d'innover, & le progrès de la chose est semblable à son origine ; ce qui a été permis à Valentin, l'est aussi aux Valentiniens. Les Marcionites ont le même pouvoir que Marcion, & les Auteurs d'une Hérésie n'ont pas plus de droit d'innover, que leurs Sectateurs ; tout change dans les Hérésies ; & quand on les pénètre à fond, on les trouve dans leur suite différentes en beaucoup de points, de ce qu'elles ont été dans leur naissance ».

IV.

Ce caractè-
re de l'hérésie
reconnu dans
tous les âges
de l'Eglise.

Est. & Beas.
lib. I. Conf.
Eliq.

V.

Caractère
d'immuitabili-
té dans la Foi
de l'Eglise Ca-
tholique.

De Virg. vel
I.

V I.
Principe d'in-
stabilité dans
les Doctrines
nouvelles. S.

Paul, S. Chry-
sostôme.

Hom. 5. in
2. ad Tim.

VII.

Deux causes
d'instabilité
dans les Héré-
sies.

Ce caractère de l'Hérésie a toujours été remarqué par les Catholiques, & deux saints Auteurs du huitième siècle ont écrit que l'Hérésie en elle-même est toujours une nouveauté, quelque vieille qu'elle soit ; mais que pour se conserver encore mieux le titre de nouvelle, elle innove tous les jours, & tous les jours elle change sa Doctrine.

Mais pendant que les Hérésies toujours variables ne s'accordent pas avec elles-mêmes, & introduisent continuellement de nouvelles règles, c'est-à-dire, de nouveaux Symboles ; dans l'Eglise, dit Tertullien, la règle de la

Foi est immuable, & ne se réforme point : c'est que l'Eglise qui fait profession de ne dire & de n'enseigner que ce qu'elle a reçu, ne varie jamais ; & au contraire, l'Hérésie qui a commencé par innover, innove toujours, & ne change point de nature.

De-là vient que saint Chrysostôme traitant ce précepte de l'Apôtre : Evitez les nouveautés profanes dans vos discours, a fait cette réflexion : Evitez les nouveautés dans vos discours, car les choses n'en demeureront pas-là ; une nouveauté en produit une autre, & on s'égare sans fin, quand on a une fois commencé à s'égarer.

Deux choses causent ce désordre dans les Hérésies : l'une est tirée du génie de l'esprit humain, qui depuis qu'il a goûté une fois l'appas de la nouveauté, ne cesse de rechercher avec un appétit déréglé cette trompeuse douceur ; l'autre est tirée de la différence de ce que Dieu fait, d'avec ce que font les hommes. La vérité Catholique venue de Dieu, a d'abord sa perfection : l'Hérésie, foible production de l'esprit humain, ne se peut faire que par pièces mal assorties. Pendant qu'on veut renverser, contre le précepte du Sage, les anciennes bornes posées par nos Peres, & réformer la Doctrine une fois reçue parmi les Fidèles ; on s'engage sans bien pénétrer toutes les suites de ce qu'on avance ; ce qu'une fausse lueur avoit fait hasarder au commencement, se trouve avoir des inconvéniens, qui obligent les Réformateurs à se réformer tous les jours : de sorte qu'ils ne peuvent dire quand finiront les innovations, ni jamais se contenter eux-mêmes.

ÉVÊQUE DE MEAUX. 51

Voilà les principes solides & inébranlables, par lesquels je prétends démontrer aux Protestans la fausseté de leur Doctrine dans leurs continuelles Variations, & dans la manière changeante dont ils ont expliqué leurs dogmes, je ne dis pas seulement en particulier, mais en Corps d'Eglise, dans les livres qu'ils appellent Symboliques, c'est-à-dire, dans ceux qu'on a faits pour exprimer le consentement des Eglises; en un mot, dans leurs propres Confessions de Foi, arrêtées, signées, publiées; dont on a donné la Doctrine, comme une Doctrine qui ne contenoit que la pure parole de Dieu: & qu'on a changée néanmoins en tant de manières dans les articles principaux.

Au reste, quand je parlerai de ceux qui se sont dits Réformés en ces derniers siècles, mon dessein n'est point de parler des Sociniens, ni des différentes sociétés d'Anabaptistes, ni de tant de diverses Sectes qui s'élèvent en Angleterre & ailleurs dans le sein de la nouvelle Réforme: mais seulement de ces deux corps; dont l'un comprend les Luthériens, c'est-à-dire, ceux qui ont pour règle la Confession d'Augsbourg, & l'autre suit les sentimens de Zuingle & de Calvin. Les premiers dans l'Institution de l'Eucharistie, sont défenseurs du sens littéral; & les autres du sens figuré. C'est aussi par ce caractère que nous les distinguerons principalement les uns des autres, quoiqu'il y ait entr'eux beaucoup d'autres démêlés très-graves & très-importans; comme la suite le fera paroître.

Les Luthériens nous diront ici qu'ils prennent fort peu de part aux Variations & à la conduite des Zuingliens & des Calvinistes; & quelques-uns de ceux-ci pourront penser à leur tour, que l'inconstance des Luthériens ne les touche pas: mais ils se trompent les uns & les autres, puisque les Luthériens peuvent voir dans les Calvinistes, les suites du mouvement qu'ils ont excité; & au contraire, les Calvinistes doivent remarquer dans les Luthériens, le désordre & l'incertitude du commencement qu'ils ont suivi; mais sur-tout les Calvinistes ne peuvent nier qu'ils n'aient toujours regardé Luther & les Luthériens, comme leurs Auteurs; & sans parler de Calvin, qui a souvent nommé Luther avec respect, comme le Chef de la Réforme, on verra dans la suite de cette Histoire tous les Calvinistes, j'appelle ici de ce nom le second parti des Protestans, Allemands, Anglois, Hongrois, Polonois, Hollandois, & tous les autres généralement assemblés à Francfort par les soins de la Reine Elisabeth; après avoir reconnu ceux de la Confession d'Augsbourg, c'est-à-dire, les Luthériens, comme les premiers qui ont fait renaitre l'Eglise, reconnoître encore la Confession d'Augsbourg, comme une pièce commune de tout le parti qu'ils ne veulent pas contredire, mais seulement la bien entendre; & encore dans un seul article, qui est celui de la Cène, nommant aussi pour cette raison parmi leurs Pères, non seulement Zuingle, Bucer & Calvin, mais encore Luther & Mélancton, & mettant Luther à la tête de tous les Réformateurs.

Qu'ils disent après cela, que les Variations de Luther & des Luthériens ne les touchent pas: nous leur dirons au contraire, que selon leur propres principes & leurs propres déclarations, montrer les Variations &

PRE'FACE
SUR LES VA-
RIATIONS.

VIII.
Quelles Variations on prétend montrer dans les Eglises Protestantes.

IX.
Le parti Protestant, divisé en deux corps principaux.

X.
Que les Variations de l'un des partis est une preuve contre l'autre, principalement celles de Luther & des Luthériens.

Liv. XII.
A. Auth.
Blond. p. 61.

PREFACE
SUR LES VA-
RIATIONS.

XI.
Recueil de
Confessions de
Foi imprimé à
Genève.

Synagma
Conf. fidei
Gen. 1654.
Ibid. prefat.

les inconstances de Luther & des Luthériens, c'est montrer l'esprit de vertige dans la source de la Réforme, & dans la tête où elle a été premièrement conçue.

On a imprimé à Genève, il y a long-tems, un recueil de Confessions de Foi, où avec celle des Défenseurs du sens figuré, comme celle de France & des Suisses, sont aussi celles des Défenseurs du sens littéral, comme celle d'Augsbourg, & quelques autres; & ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'encore que les Confessions qu'on nous y a ramassées soient si différentes, & se condamnent les unes les autres en plusieurs articles de Foi, on ne laisse pas néanmoins de les proposer dans la Préface de ce recueil, « comme un » corps entier de la sainte Théologie, & comme des Registres authentiques, » où il faut avoir recours pour connoître la Foi ancienne & primitive. » Elles sont dédiées aux Rois d'Angleterre, d'Ecosse, de Dannemarck, & de Suède, & aux Princes & Républiques par qui elles sont suivies. N'importe que ces Rois & ces Etats soient séparés entr'eux de communion, aussi bien que de créance. Ceux de Genève ne laissent pas de leur parler comme à des Fidèles éclairés dans ces derniers tems, par une grace singulière de Dieu, de la véritable lumière de son Evangile, & ensuite de leur présenter à tous ces Confessions de Foi, comme un monument éternel de la piété extraordinaire de leurs Ancêtres.

XII.
Les Calvi-
nistes approu-
vent les Con-
fessions de Foi
des Luthé-
riens, du
moins comme
n'ayant rien
de contraire
aux points fon-
damentaux.

XIII.
Les Confes-
sions de Foi
des Luthé-
riens.

C'est qu'en effet, ces Doctrines sont également adoptées par les Calvinistes, ou absolument comme véritables, ou du moins comme n'ayant rien de contraire aux fondemens de la Foi: & ainsi quand on verra dans cette Histoire la Doctrine des Confessions de Foi, je ne dis pas de France ou des Suisses, & des autres Défenseurs du sens figuré, mais encore d'Augsbourg, & des autres qui ont été faites par les Luthériens; on ne la doit pas prendre pour une Doctrine étrangère au Calvinisme, mais pour une Doctrine que les Calvinistes ont expressément approuvée comme véritable, ou en tous cas épargnée comme innocente dans les actes les plus authentiques qui se soient faits parmi eux.

Je n'en dirai pas autant des Luthériens, qui, au lieu d'être touchés de l'autorité des Défenseurs du sens figuré, n'ont que du mépris & de l'aversion pour leurs sentimens. Leurs propres changemens les doivent confondre. Quand on ne feroit seulement que lire les titres de leurs Confessions de Foi dans ce recueil de Genève, & dans les autres livres de cette nature, où nous les voyons ramassées, on seroit étonné de leur multitude. La première qu'on voit paroître, est celle d'Augsbourg, d'où les Luthériens prennent leur nom. On la verra présenter à Charles V. en 1530, & on verra depuis qu'on y a touché & retouché plusieurs fois. Mélancton qui l'avoit dressée, en tourna encore le sens d'une autre manière dans l'Apologie qu'il en fit alors, souscrite de tout le parti; ainsi elle fut changée en sortant des mains de son Auteur. Depuis on n'a cessé de la réformer, & de l'expliquer en différentes manières: tant ces nouveaux Réformateurs avoient de peine à se contenter, & tant ils étoient peu stylés à enseigner précisément ce qu'il falloit croire.

Mais comme si une seule Confession de Foi ne suffisoit pas sur les mêmes

EVÊQUE DE MEAUX. 55

Matières, Luther crut qu'il avoit besoin d'expliquer ses sentimens d'une autre façon, & dressa en 1537. les articles de Smalcalde, pour être présentés au Concile que le Pape Paul III. avoit indiqué à Mantoue : les articles furent souscrits par tout le parti, & se trouvent insérés dans le livre que les Luthériens appellent *Concorde*.

Cette explication ne satisfit pas tellement, qu'il ne fallût encore dresser la Confession que l'on appelle *Saxonique*, qui fut présentée au Concile de Trente en l'an 1551. & celle de Wirtemberg qui fut aussi présentée au même Concile en 1552.

A tout cela, il faut joindre les explications de l'Eglise de Wirtemberg ; où la Réforme avoit pris naissance, & les autres que cette Histoire fera paroître en leur rang, principalement celles du livre de la *Concorde* dans l'*abrégé des Articles*, & encore dans le même livre les *explications répétées* qui sont tout autant de Confessions de Foi publiées authentiquement dans le parti, embrassées par des Eglises, combattues par d'autres dans des points très-importans ; & ces Eglises ne laissent pas de faire semblant de composer un seul Corps, à cause que par politique, elles dissimulent leurs dissensions sur l'ubiquité & sur les autres matières.

L'autre parti des Protestans n'a pas été moins fécond en Confessions de Foi. En même tems que celle d'Augsbourg fut présentée à Charles - Quint, ceux qui ne voulurent pas en convenir, lui présenterent la leur, qui fut publiée sous le nom de quatre Villes de l'Empire, dont celle de Strasbourg étoit la première.

Elle satisfit si peu les Défenseurs du sens figuré, que chacun voulut faire la sienne : nous en verrons quatre ou cinq de la façon des Suisses. Mais si les Ministres Zuingliens avoient leurs pensées, les autres avoient aussi les leurs, & c'est ce qui a produit la Confession de France & de Genève. On voit à peu près dans le même tems deux Confessions de Foi sous le nom de l'Eglise Anglicane, & autant sous le nom des Eglises d'Ecosse. L'Electeur Palatin Frédéric III. voulut faire la sienne en particulier, & celle-ci a trouvé sa place avec les autres dans le recueil de Genève. Ceux des Pays-bas ne se sont tenus à pas une de celles qu'on avoit faites avant eux, & nous avons une Confession de Foi Belgique, approuvée au Synode de Dordrecht. Pourquoi les Calvinistes Polonois n'auroient-ils pas eu la leur ? En effet, encore qu'ils eussent souscrits la dernière Confession des Zuingliens, on voit qu'ils ne laissent pas d'en publier encore une autre au Synode de Czenger ; outre cela s'étant assemblés avec les Vaudois & les Luthériens à Sendomir, ils convinrent d'une nouvelle manière d'expliquer l'article de l'Eucharistie, sans qu'aucun d'eux se départît de ses sentimens.

Je ne parle pas de la Confession de Foi des Bohémiens, qui vouloient contenter les deux partis de la Nouvelle Réforme. Je ne parle pas des Traicés d'accord, qui furent faits entre les Eglises, avec tant de variétés & tant d'équivoques : Ils paroîtront en leurs lieux avec les décisions des Synodes Nationaux, & d'autres Confessions de Foi faites en différentes conjonctures. Est-il possible, ô grand Dieu, que sur les mêmes matières & sur les mêmes questions, on ait eu besoin de tant d'Actes multipliés, de

PRÉFACE
SUR LES VARIATIONS.

Concord. 292. 730.

Cont. 570.
778.

XIV.
Confessions
de Foi des dé-
fenseurs du
sens figuré, ou
du second par-
ti des Protestans.

XV.
Autres Actes
authentiques.
Que ces Variations prou-
vent la foi-
blesse de la Re-
ligion Protestante.

**PRÉFACE
SUR LES VA-
RIATIONS.**

tant de Décisions & de Confessions de Foi si différentes : encore ne puis-je pas me vanter de les sçavoir toutes, & j'en sçai que je n'ai pu trouver : L'Eglise Catholique n'en eut jamais qu'une à opposer à chaque Hérésie : mais les Eglises de la Nouvelle Réforme, qui ont produit un si grand nombre, chose étrange, & néanmoins véritable, n'en sont pas encore contentes ; & on verra dans cette Histoire, qu'il n'a pas tenu à nos Calvinistes qu'ils n'en aient fait de nouvelles qui aient supprimé ou réformé toutes les autres.

On est étonné de ces Variations ! On le sera beaucoup davantage, quand on verra le détail & la manière, dont des Actes si authentiques ont été dressés. On s'est joué, je le dis sans exagérer, du nom de Confession de Foi ; & rien n'a été moins sérieux dans la Nouvelle Réforme, que ce qu'il y a de plus sérieux dans la Religion.

XVI.
Les Protestans ont eu honte de tant de Confessions de Foi. Vains prétextes dont ils ont tâché de se couvrir.
Synag. conf. Préfat.

Cette prodigieuse multitude de Confessions de Foi a effrayé ceux qui les ont faites ; on verra les pitoyables raisons, par lesquelles ils ont tâché de s'en excuser : mais je ne puis m'empêcher ici de rapporter celles qui sont proposées dans la Préface du recueil de Genève, parce qu'elles sont générales, & regardent également toutes les Eglises, qui se disent Réformées.

Athan. de Syn. & Ep. ad Afr.

La première raison qu'on allègue pour établir la nécessité de multiplier ces Confessions, c'est que plusieurs articles de Foi ayant été attaqués, il a fallu opposer plusieurs Confessions à ce grand nombre d'erreurs ; j'en conviens, & en même tems, par une raison contraire, je démontre l'absurdité de toutes ces Confessions de Foi des Protestans, puisque toutes, comme il paroît par la seule lecture des Titres, regardent précisément les mêmes articles ; de sorte que c'étoit le cas de dire avec S. Athanase : » Pourquoi un nouveau Concile, de nouvelles Confessions, un nouveau Symbole ? Quelle » nouvelle question s'étoit élevée ? »

Une autre excuse qu'on apporte, c'est que tout le monde, comme dit l'Apôtre, doit rendre raison de sa Foi ; de sorte que les Eglises répandues en divers lieux, ont dû déclarer leur croyance par un témoignage public ; comme si toutes les Eglises du monde, dans quelque éloignement qu'elles soient, ne pouvoient pas convenir dans le même témoignage, quand elles ont eu la même créance, & qu'on n'ait pas vu en effet, dès l'origine du Christianisme, un semblable consentement dans les Eglises. Où est-ce que l'on me montrera que les Eglises d'Orient aient eu dans l'Antiquité, une Confession différente de celle d'Occident ? Le Symbole de Nicée ne leur a-t-il pas servi également de témoignage contre tous les Ariens ? La définition de Calcédoine contre tous les Eutychiens ? Les huit Chapitres de Carthage contre tous les Pélagiens ? Et ainsi du reste.

Mais, disent les Protestans, y avoit-il une des Eglises Réformées, qui pût faire la loi à toutes les autres ? Non, sans doute : toutes ces nouvelles Eglises, sous prétexte d'éloigner la domination, se sont même privées de l'ordre, & n'ont pas pu conserver le principe d'unité : mais enfin, si la vérité les dominoit toutes, comme elles s'en glorifient, il ne falloit autre chose, pour les unir dans une même Confession de Foi, sinon que toutes entraissent

ÉVÊQUE DE MEAUX. 39

dans le sentiment de celle à qui Dieu auroit fait la grace d'exposer la première vérité :

Enfin, nous lisons encore dans la Préface de Genève, que si la Réforme n'avoit produit qu'une seule Confession de Foi, on auroit pris ce consentement pour un concert étudié; au lieu qu'un consentement entre tant d'Eglises & de Confessions de Foi sans concert, est l'œuvre du saint Esprit. Ce concert, en effet, seroit merveilleux; mais par malheur, la merveille du consentement manque à ces Confessions de Foi, & cette Histoire sera paroître qu'il n'y eut jamais dans une matière si sérieuse, une si étrange inconstance.

On s'est apperçu d'un si grand mal dans la Réforme, & on a vainement tenté d'y remédier. Tout le second parti des Protestans a tenu une assemblée générale, pour dresser une commune Confession de Foi. Mais nous verrons par les Actes, qu'autant qu'on trouvoit d'inconvénient à n'en avoir point, autant fut-il impossible d'en convenir.

Les Luthériens qui paroissent plus unis dans la Confession d'Augsbourg, n'ont pas été moins embarrassés de ses éditions différentes, & n'y ont pas pu trouver un meilleur remède.

On sera fatigué, sans doute, en voyant ces Variations, & tant de fautes subtilités de la Nouvelle Réforme; tant de chicanes sur les mots; tant de divers accommodemens; tant d'équivoques & d'explications forcées sur lesquelles on les a fondées. Est-ce là, dira-t-on souvent, la Religion Chrétienne que les Payens ont admirée autrefois comme si simple, si nette & si précise en ses dogmes? *Christianam religionem absolutam & simplicem*? Non certainement, ce ne l'est pas. Ammian Marcellin avoit raison, quand il disoit que Constance, par tous ses Conciles & tous ses Symboles, s'étoit éloigné de cette admirable simplicité, & qu'il avoit affoibli toute la vigueur de la Foi, par la crainte perpétuelle qu'il avoit de s'être trompé dans ses sentimens.

Encore que mon intention soit ici de représenter les Confessions de Foi & les autres Actes publics, où paroissent les Variations, non pas des particuliers, mais des Eglises entières de la Nouvelle Réforme: je ne pourrai m'empêcher de parler en même tems des Chefs de parti qui ont dressé ces Confessions, ou qui ont donné lieu à ces changemens. Ainsi Luther, Mélancton, Carlostad, Zuingle, Bucer, Oecolampade, Calvin & les autres paroîtront souvent sur les rangs; mais je n'en dirai rien, qui ne soit tiré le plus souvent de leurs propres écrits, & toujours d'Auteurs non suspects; de sorte qu'il n'y aura dans tout ce récit, aucun fait qui ne soit constant, & utile à faire entendre les Variations, dont j'écris l'Histoire.

Pour ce qui regarde les Actes publics des Protestans, outre leurs Confessions de Foi & leurs Catéchismes qui sont entre les mains de tout le monde, j'en ai trouvé quelques-uns dans le recueil de Genève; d'autres dans le livre appelé *Concorde*, imprimé par les Luthériens en 1654, d'autres dans le résultat des Synodes Nationaux de nos Prétendus-Réformés, que j'ai vus en forme authentique dans la Bibliothèque du Roi; d'autres dans l'Histoire Sacramentaire, imprimée à Zurich en 1602. par Hospi-

PRÉFACE

SUR LES VARIATIONS.

XVII.

Les Protestans des deux partis tentent vainement de se réunir sous une seule & uniforme Confession de Foi.

Livre XII.

Livre III, VIII.

XVIII.

Combien ces variétés dégénèrent de l'ancienne simplicité du Christianisme.

Ammian. Marcell. lib. XXI.

XIX.

Pourquoi il faudra beaucoup parler dans cette Histoire de ceux que les Protestans appellent les Réformateurs.

XX.

Pièces de cette Histoire d'où tirées. Pourquoi il n'y a point d'Histoire plus certaine ni

PRÉFACE
SUR LES VA-
RIATIONS.

plus authenti-
que que celle-
ci.

nien, Auteur Zuinglien; ou enfin dans d'autres Auteurs Protestans; en un mot, je ne dirai rien qui ne soit authentique & incontestable. Au reste, pour le fond des choses, on sçait bien de quel avis je suis: car assurément, je suis Catholique, aussi soumis qu'aucun autre aux décisions de l'Eglise, & tellement disposé que personne ne craint davantage de préférer son sentiment particulier, au sentiment universel. Après cela, d'aller faire le neutre & l'indifférent, à cause que j'écris une Histoire, ou de dissimuler ce que je suis, quand tout le monde le sçait & que j'en fais gloire; ce seroit faire au Lecteur une illusion trop grossière: mais avec eet avec sincère, je maintiens aux Protestans qu'ils ne peuvent me refuser leur créance, & qu'ils ne liront jamais nulle Histoire, quelle qu'elle soit, plus indubitable que celle-ci, puisque, dans ce que j'ai à dire contre leurs Eglises & leurs Auteurs, je n'en raconterai rien qui ne soit prouvé clairement par leurs propres témoignages.

XXI.
Quelques ob-
jections qu'on
peut faire con-
tre cet Ouvra-
ge.

Je n'ai pas épargné ma peine à les transcrire, & le Lecteur se plaindra peut-être que je n'aie pas assez ménagé la sienne. D'autres trouveront mauvais que je me sois quelquefois attaché à des choses qui leur paroîtront méprisables; mais outre que ceux qui sont accoutumés à traiter les matières de la Religion, sçavent bien que dans un sujet de cette importance & de cette délicatesse, presque tout, jusqu'aux moindres mots, est essentiel; il a fallu considérer, non ce que les choses sont en elles-mêmes, mais ce qu'elles ont été, ou sont encore dans l'esprit de ceux à qui j'ai affaire; & après tout on verra bien que cette Histoire est d'un genre tout particulier; qu'elle a dû paroître avec toutes ses preuves, & munie, pour ainsi dire, de tous côtés; & qu'il a fallu hasarder de la rendre moins divertissante, pour la rendre plus convaincante & plus utile.

XXII.
Qu'il y a des
choses qu'il a
fallu repren-
dre de plus
haut, comme
l'Histoire des
Vaudois, des
Albigéois, de
Jean Violef,
& de Jean
Hus.

Quoique mon dessein me renferme dans l'Histoire des Protestans, j'ai cru en certains endroits devoir remonter plus haut; & c'a été lorsqu'on a vu les Vaudois & les Hussites se réunir avec les Calvinistes & les Luthériens. Il a donc fallu en ces endroits faire connoître l'origine & les sentimens de ces Sectes, en montrer la descendance, les distinguer d'avec celles avec qui on a voulu les confondre, découvrir le Manichéisme de Pierre de Bruis & des Albigeois, & montrer en quel sens les Vaudois en sont sortis; raconter les impiétés & les blasphèmes de Violef, dont Jean Hus & ses disciples ont pris naissance; en un mot, révéler la honte de tous ces Sectaires à ceux qui se glorifient de les avoir pour prédécesseurs.

Liv. XI.
XXIII.
Pourquoi on
suit l'ordre des
tems, sans di-
stinction des
matières.

Quant à la méthode de cet Ouvrage, on y verra marcher les disputes & les décisions dans l'ordre qu'elles ont paru, sans distinction des matières, parce que les tems même m'invitoient à suivre cet ordre. Il est certain que par ce moyen les Variations des Protestans, & l'état de leurs Eglises sera mieux marqué. On verra aussi plus clairement, en mettant ensemble sous les yeux les circonstances des lieux & des tems, ce qui pourra servir à la conviction ou à la défense de ceux dont il s'agit.

Il n'y a qu'une controverse dont je fais l'Histoire à part, & c'est celle qui regarde l'Eglise; matière si importante, & qui seule pourroit emporter la décision de tout le procès, si elle n'étoit aussi embrouillée dans les Ecrits des

Protestans.

Protestans, qu'elle est claire & intelligible en elle-même. Pour lui rendre sa netteté & sa simplicité naturelle, j'ai recueilli dans le dernier livre, tout ce que j'ai eu à raconter sur cette matière, afin qu'ayant une fois bien envisagé la difficulté, le Lecteur puisse appercevoir pourquoi les nouvelles Eglises se sont senties obligées à tourner successivement de tant de côtés, ce qui dans le fond ne pouvoit avoir qu'une même face. Car enfin tout se réduit à montrer où étoit l'Eglise avant la Réforme : naturellement on la doit faire visible, selon la commune idée de tous les Chrétiens, & on étoit allé là dans les premières Confessions de Foi, comme on le verra dans celles d'Augsbourg & de Strasbourg, qui sont dans chaque parti des Protestans les deux premières : on s'obligeoit par ce moyen à montrer dans sa créance, non pas des particuliers répandus deçà & de-là, & encore les uns sur un point, & les autres sur un autre ; mais des corps d'Eglise, c'est-à-dire, des corps composés de Pasteurs & de Peuples : & on a long-tems amulé le monde, en disant qu'à la vérité l'Eglise n'étoit pas toujours dans l'éclat, mais qu'il y avoit du moins dans tous les tems quelque petite assemblée, où la vérité se faisoit entendre. A la fin, comme on a bien vu qu'on n'en pouvoit marquer ni petite, ni grande, ni obscure, ni éclatante, qui fût de la créance Protestante, le refuge d'Eglise invisible, s'est présenté très-à-propos, & la dispute a roulé long-tems sur cette question. De nos jours, on a reconnu plus clairement que l'Eglise réduite à un état invisible, étoit une chimère irréconciliable avec le plan de l'Ecriture & la commune notion des Chrétiens, & on a abandonné ce mauvais poste. Les Protestans ont été contraints à chercher leur succession jusques dans l'Eglise Romaine. Deux fameux Ministres de France ont travaillé à l'envi à sauver les inconvéniens de ce système, pour parler dans le style du tems : on entend bien que ces deux Ministres sont Messieurs Claude & Jurieu. On ne pouvoit apporter, ni plus d'esprit, ni plus d'étude, ni plus de subtilité & d'adresse, ni en un mot, plus de tout ce qu'il falloit pour se bien défendre : on ne pouvoit non plus faire meilleure contenance, ni renvoyer leurs Adversaires d'un air plus fier & plus dédaigneux avec les petits esprits, & avec les Missionnaires, tant méprisés par les Ministres : toutefois la difficulté qu'on vouloit faire paroître si légère, à la fin s'est trouvée si grande, qu'elle a mis la division dans le parti. Il a enfin fallu reconnoître publiquement parmi nous & dans l'Eglise Romaine, comme dans les autres Eglises, avec la suite essentielle du vrai Christianisme, même le salut éternel ; secret que la politique du parti avoit tenu si caché depuis long-tems. Au reste, on nous a donné tant d'avantage, il a fallu se jeter dans des excès si visibles ; on a si fort oublié, & les anciennes maximes de la Réforme, & ses propres Confessions de Foi, que je n'ai pu m'empêcher de raconter ce changement dans toute sa suite. Que si je me suis attaché à tracer ici avec soin le plan de ces deux Ministres, & à faire bien connoître l'état où ils ont mis la question ; c'est de bonne foi que j'ai trouvé dans leurs Ecrits, avec les tours les plus adroits, toute l'érudition & toutes les subtilités que j'avois pu remarquer dans tous les Auteurs que je connois, soit Luthériens ou Calvinistes ; & si parmi les Protestans on s'avisoit de les en dédire, sous prétexte des absurdités, où on les verroit

PREFAC
SUR LES VA
RIATIONS.

XXIV.
Toute la ma
tière de l'Egli
se traitée en
semble. Etat
présent de cer
te fameuse dis
pute, & en
quels termes
elle est réduite
par les Minis
tres Claude &
Jurieu.

Livre XV.

PRE'FACE
DES VA-
RIATIONS.

poussés, & qu'on voulût se réfugier de nouveau, ou dans l'Eglise invisible, ou dans les autres retraites également abandonnées : ce seroit comme le désordre d'une armée vaincue, qui, consternée par sa déroute, voudroit rentrer dans les forts qu'elle n'auroit pu défendre, au hasard de s'y voir bientôt forcée encore une fois ; ou comme l'inquiétude d'un malade, qui, après s'être long-tems inutilement tourné & retourné dans son lit pour y trouver une place plus commode, reviendrait à celle qu'il auroit quittée, où peu après, il sentiroit qu'il n'est pas mieux.

XXV.
Quelles plain-
tes les Protec-
tans pourront
faire, & com-
bien vaines.

Je ne crains ici qu'une chose ; c'est, s'il m'est permis de le dire, de faire trop voir à nos Freres le foible de leur Réforme. Il y en aura parmi eux qui s'agriront contre nous, plutôt que de se calmer, en voyant dans leur Religion un tort si visible : quoiqu'hélas ! je ne songe point à leur imputer le malheur de leur naissance, & que je les plaigne encore plus que je ne les blâme. Mais ils ne laisseront pas de s'élever contre nous. Que de récriminations préparera-t-on contre l'Eglise, & que de reproches peut-être contre moi-même sur la nature de cet Ouvrage ? Combien de nos Adversaires me diront, quoique sans sujet, que je suis sorti de mon caractère & de mes maximes, en abandonnant la modération qu'ils ont eux-mêmes louée, & en tournant les disputes de Religion à des accusations personnelles & particulières ? Mais assurément, ils auront tort ; si ce récit rend le procédé de la Réforme odieux, les bons esprits verront bien qu'en cela ce n'est pas moi, mais la chose même qui parle. Il ne s'agit de rien moins que de faits personnels dans un discours, où je me propose d'exposer sur les matieres de la Foi, les Actes les plus authentiques de la Religion Protestante. Que si on trouve dans leurs Auteurs qu'on nous vante comme des hommes extraordinairement envoyés pour faire renaitre le Christianisme au seizième siècle, une conduite directement opposée à un tel dessein ; & qu'on voie en général dans le parti qu'ils ont formé tous les caractères contraires à un Christianisme renaissant : les Protestans apprendront dans cet endroit de l'Histoire à ne point deshonnorer Dieu & sa Providence, en lui attribuant un choix spécial, qui seroit visiblement mauvais.

XXVI.
Quelles ré-
criminations
leur peuvent
être permises.

Pour les récriminations, il les faudra essuyer avec toutes les injures & les calomnies dont nos Adversaires ont accoutumé de nous charger ; mais je leur demande deux conditions qu'ils trouveront équitables : la première, qu'ils ne songent à nous accuser de variations dans les matieres de foi, qu'après qu'ils s'en seront purgés eux-mêmes ; autrement, il faut avouer que ce ne seroit pas répondre à cette histoire, mais éblouir le Lecteur, & donner le change : la seconde, qu'ils n'opposent pas des raisonnemens ou des conjectures à des faits constans, mais des faits constans à des faits constans, & des décisions de foi authentiques à des décisions de foi authentiques. Que si par de telles preuves, ils nous montrent la moindre inconstance ou la moindre variation dans les dogmes de l'Eglise Catholique, depuis son origine jusqu'à nous, c'est-à-dire, depuis la fondation du Christianisme ; je veux bien leur avouer qu'ils ont raison, & moi-même j'effacerai toute mon histoire.

Au reste, je ne prétends pas faire un récit sec & décharné des variations

E V Ê Q U E D E M E A U X

de nos Réformés. J'en découvrirai les causes : Je montrerai qu'il ne s'est fait aucun changement parmi eux qui ne marque un inconvénient dans leur doctrine, & qui n'en soit l'effet nécessaire : leurs variations, comme celle des Ariens, découvriront ce qu'ils ont voulu excuser, ce qu'ils ont voulu suppléer, ce qu'ils ont voulu déguiser dans leur créance. Leurs disputes, leurs contradictions, & leurs équivoques rendront témoignage à la vérité Catholique : Il faudra aussi de tems en tems la représenter telle qu'elle est, afin qu'on voie par combien d'endroits ses ennemis sont enfin contraints de s'en rapprocher. Ainsi au milieu de tant de disputes & des embarras inévitables de la Nouvelle Réforme, la vérité Catholique éclatera par-tout comme un beau soleil qui aura percé d'épais nuages ; & ce Traité, si je l'exécute comme Dieu me l'a inspiré, sera une démonstration de la justice de notre cause d'autant plus sensible, qu'elle procédera par des principes & par des faits constants entre les Parties.

Enfin, les altercations & les accommodemens des Protestans nous feront voir en quoi ils ont mis de part ou d'autre l'essentiel de la Religion, & le nœud de la dispute ; ce qu'il y faut avouer, ce qu'il y faut du moins supporter selon leurs principes. La seule Confession d'Augsbourg avec son apologie décidera en notre faveur beaucoup plus de points qu'on ne pense, & sans hésiter, ce qu'il y a de plus essentiel. Nous serons aussi reconnoître au Calviniste complaisant, envers les uns & inexorable envers les autres, que ce qui lui paroît odieux dans le Catholique, sans le paroître de la même sorte dans le Luthérien, ne l'est pas au fond. Quand on verra qu'on exagère contre l'un ce qu'on favorise ou qu'on tolère dans l'autre, c'en sera assez pour montrer qu'on n'agit point par principe, mais par aversion ; ce qui est le véritable esprit du schisme. Cette épreuve que le Calviniste pourra faire ici de lui-même, s'étendra plus loin qu'il ne croit. Le Luthérien trouvera aussi les disputes fort abrégées par les vérités qu'il reconnoît, & cet Ouvrage, qui d'abord pourroit paroître contentieux, se trouvera dans le fond beaucoup plus tourné à la paix qu'à la dispute.

Pour ce qui regarde le Catholique, il ne cessera par-tout de louer Dieu de la continuelle protection qu'il donne à son Eglise, pour en maintenir la simplicité & la droiture inflexible au milieu des subtilités dont on embrouille les vérités de l'Evangile. La perversité des Hérétiques sera un grand spectacle aux humbles de cœur. Ils apprendront à mépriser avec la science qui enfle, l'éloquence qui éblouit ; & les talens que le monde admire, leur paroîtront peu de chose, lorsqu'ils verront tant de vaines curiosités & tant de travers dans les Sçavans, tant de déguisemens & tant d'artifices dans la politesse du style, tant de vanité, tant d'ostentation, & des illusions si dangereuses parmi ceux qu'on appelle beaux esprits ; & enfin tant d'arrogance, tant d'emportement, & ensuite des égaremens si fréquens & si manifestes dans les hommes qui paroissent grands, parce qu'ils entraînent les autres. On déplorera les misères de l'esprit humain, & on connoîtra que le seul remède à de si grands maux, est de sçavoir se détacher de son propre sens ; car c'est ce qui fait la différence du Catholique & de l'Hérétique. Le propre de l'Hérétique, c'est - à - dire, de celui qui a une opinion particulière, est de s'attacher à ses

19

PREFAC

SUR LES VA-

RIATIONS.

XXVII.

Cette Histo-

re très-avan-

céeuse pour

la connoissan-

ce de la vé-

rité.

XXVIII.

Et pour fa-

ciliter la réu-

nion.

XXIX.

Ce que cette

Histoire doit

opérer dans les

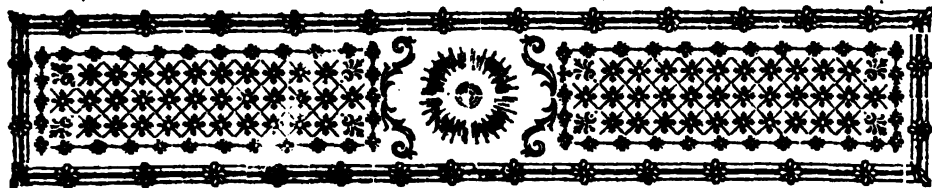
Catholiques.

70 ŒUVRES DE M. BOSSUET

PRÉFACE
SUR LES VA-
RIATIONS.

propres pensées ; & le propre du Catholique , c'est-à-dire , de l'universel , est de préférer à ses sentimens le sentiment commun de toute l'Eglise : c'est la grace qu'on demandera pour les errans. Cependant on sera saisi d'une sainte & humble frayeur , en considérant les tentations si dangereuses & si délicates que Dieu envoie quelquefois à son Eglise , & les jugemens qu'il exerce sur elle ; & on ne cessera de faire des vœux pour lui obtenir des Pasteurs également éclairés & exemplaires , puisque c'est faute d'en avoir eû beaucoup de semblables , que le troupeau racheté d'un si grand prix , a été si indignement ravagé.





HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. I.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGLISES PROTESTANTES.

LIVRE PREMIER.

Le Commencement des Disputes de Luther : Ses agitations : Ses soumissions envers l'Eglise & envers le Pape : Les fondemens de la Réforme dans la justice imputée : Ses Propositions inouïes : Sa condamnation : Ses emportemens : Ses menaces furieuses : Ses vaines Prophéties, & les Miracles dont il se vante : La Papauté devoit tomber tout-à-coup, sans violence : Il promet de ne point permettre de prendre les armes pour son Evangile.

Depuis l'an 1517, jusqu'à l'an 1520.

IL y avoit plusieurs siècles qu'on désiroit la Réformation de la Discipline Ecclésiastique : *Qui me donnera, disoit S. Bernard, que je voie, avant que de mourir, l'Eglise de Dieu, comme elle étoit dans les premiers jours ? Si ce saint Homme a eu quelque chose à regretter en mourant, ç'a été de n'avoir pas vu un changement si heureux. Il a gémi toute sa vie des maux de l'Eglise. Il n'a cessé d'en avertir les Peuples, le Clergé, les Evêques, les Papes mêmes : il ne craignoit pas d'en avertir aussi ses Religieux, qui s'en affligeoient avec lui dans leur solitude, &*

La Réformation de l'Eglise étoit désirée depuis plus d'un siècle. Bern. Epist. 217. ad Eug. Papam.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. I.

Guill. Du-
rand. *Epist.*
Mimas. Spe-
culator dictus
Tract. de mo-
do Gen. Conc.
celeb. Tit. 1.
part. 1. Tit. 1.
part. 3. ejusd.
part. Tit. 33,
&c.

Epist. 1. Ju-
lia. Card. ad
Eug. IV. in-
ter Op. En.
Silv. p. 66.

Ibid. p. 67.

Ibid. p. 68.

Ibid. p. 76.

louïoient d'autant plus la bonté Divine de les y avoir attirés, que la corruption étoit plus grande dans le monde. Les désordres s'étoient encore augmentés depuis. L'Eglise Romaine, la Mere des Eglises, qui durant neuf siècles entiers, en observant la première avec une exactitude exemplaire, la Discipline Ecclésiastique, la maintenoit de toute sa force par-tout l'Univers, n'étoit pas exemte de mal ; & dès le tems du Concile de Vienne, un grand Evêque chargé par le Pape de préparer les matieres qui devoient y être traitées, mit pour fondement de l'ouvrage de cette sainte Assemblée, qu'il y falloit réformer l'Eglise dans le Chef & dans les Membres. Le grand Schisme arrivé un peu après mit plus que jamais cette parole à la bouche, non-seulement des Docteurs particuliers, d'un Gerson, d'un Pierre d'Ailly, des autres grands-Hommes de ce tems-là, mais encore des Conciles, & tout en est plein dans le Concile de Pise & dans le Concile de Constance. On sçait ce qui arriva dans le Concile de Basle, où la Réformation fut malheureusement éludée, & l'Eglise replongée dans de nouvelles divisions. Le Cardinal Julien représentoit à Eugène IV. les désordres du Clergé, principalement de celui d'Allemagne: *Ces désordres*, lui disoit-il, *excitent la haine du peuple contre tout l'ordre Ecclésiastique ; & si on ne les corrige, on doit craindre que les Latques ne se jettent sur le Clergé à la maniere des Hussites, comme ils nous en menacent hautement. Si on ne réformoit promptement le Clergé d'Allemagne, il prédisoit qu'après l'hérésie de Bohême, & quand elle seroit éteinte, il s'en élèveroit bientôt une autre encore plus dangereuse ;* car on dira, poursuivoit-il, *que le Clergé est incorrigible, & ne veut point apporter de remède à ses désordres. On se jettera sur nous, continuoit ce grand Cardinal, quand on n'aura plus aucune espérance de notre correction. Les esprits des hommes sont en attente de ce qu'on fera, & ils semblent devoir bientôt enfanter quelque chose de tragique. Le venin qu'ils ont contre nous, se déclare ; bientôt ils croiront faire à Dieu un sacrifice agréable, en maltraitant, ou en dépoillant les Ecclésiastiques comme des gens odieux à Dieu & aux hommes, & plongés dans la dernière extrémité du mal. Le peu qui reste de dévotion envers l'Ordre sacré, achèvera de se perdre. On rejettera la faute de tous ces désordres sur la Cour de Rome qu'on regardera comme la cause de tous les maux, parce qu'elle aura négligé d'y apporter le remède nécessaire. Il le prenoit dans la suite d'un ton plus haut: Je vois, disoit-il, que la cognée est à la racine ; l'arbre panche, & au lieu de le soutenir pendant qu'on le pourroit encore, nous le précipitons à terre. Il voit une*

prompte défolation dans le Clergé d'Allemagne. Les biens temporels dont on voudra le priver, lui paroissent comme l'endroit par où le mal commencera: *Les corps, dit-il, périront avec les ames: Dieu nous ôte la vue de nos périls, comme il a coutume de faire à ceux qu'il veut punir: le feu est allumé devant nous, & nous y courons.*

C'est ainsi que dans le quinziesme siècle ce Cardinal, le plus grand homme de son tems, en déplorait les maux, & en prévoyait la suite funeste: par où il semble avoir prédit ceux que Luther alloit apporter à toute la Chrétienté en commençant par l'Allemagne; & il ne s'est pas trompé lorsqu'il a cru que la Réformation méprisée, & la haine redoublée contre le Clergé alloit enfanter une Secte plus redoutable à l'Eglise que celle des Bohémiens. Elle est venue cette Secte sous la conduite de Luther, & en prenant le titre de Réforme, elle s'est vantée d'avoir accompli les vœux de toute la Chrétienté, puisque la Réformation étoit désirée par les peuples, par les Docteurs, & par les Prélats Catholiques. Ainsi pour autoriser cette Réformation prétendue, on a ramassé avec soin ce que les Auteurs Ecclésiastiques ont dit contre les désordres & du Peuple & du Clergé même. Mais c'est une illusion manifeste, puisque de tant de passages qu'on allégué, il n'y en a pas un seul où ces Docteurs aient seulement songé à changer la foi de l'Eglise, à corriger son culte qui consistoit principalement dans le sacrifice de l'Autel, à renverser l'autorité de ses Prélats, & principalement celle du Pape, qui étoit le but où tendoit toute cette nouvelle Réformation dont Luther étoit l'Architecte.

Nos Réformés nous alléguent S. Bernard, qui faisant le dénombrement des maux de l'Eglise, & de ceux qu'elle a soufferts dans son origine durant les persécutions, & de ceux qu'elle a sentis dans son progrès par les hérésies, & de ceux qu'elle a éprouvés dans les derniers tems par la dépravation des mœurs, dit que ceux-ci sont le plus à craindre, parce qu'ils gagnent le dedans, & remplissent toute l'Eglise de corruption: d'où ce grand homme conclut que l'Eglise peut dire avec Isaïe, que *son amertume la plus amère & la plus douloureuse est dans la paix*, lorsqu'en paix du côté des Infidèles, & en paix du côté des Hérétiques, elle est plus dangereusement combattue par les mauvaises mœurs de ses enfans. Mais il n'en faut pas davantage pour montrer que ce qu'il déplore n'est pas, comme ont fait nos Réformateurs, les erreurs où l'Eglise étoit tombée, puisqu'au contraire il la représente comme étant à couvert de ce côté-là, mais seulement les maux qui venoient du re-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. I.

II.
La Réfor-
mation qu'on
désiroit, ne re-
garde que la
Discipline, &
non pas la Foi.

III.
Témoigna-
ge de S. Ber-
nard.
Bern. Serm.
33. in Cant.

Isaïe,
XXXVIII.

HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. I.

Bern. Serm.
65, 66. in
Caus.

IV.
Témoigna-
ges de Gerfon
& du Cardinal
Pierre d'Ail-
ly, Evêque de
Cambrai.

Gerf. Serm.
de Astenf.
Dom. ad A-
lex. V.

Steid. lib.
VII. fol. 112.

Conc. de S.
Lyd.

V.
Deux ma-
nières de dé-
sirer la Réfor-
mation de l'E-
glise,

lâchement de la Discipline. D'où il est aussi arrivé que lorsqu'au lieu de la Discipline, des esprits inquiets & turbulens, comme un Pierre de Bruis, un Henri, un Arnaud de Bresse ont commencé à reprendre les Dogmes: ce grand homme n'a jamais souffert qu'on en affoiblît aucun, & a combattu avec une force invincible, tant pour la foi de l'Eglise, que pour l'autorité de ses Prélats.

Il en est de même des autres Docteurs Catholiques, qui dans les siècles suivans ont déploré les abus, & en ont demandé la Réformation. Gerfon est le plus célèbre de tous, & nul n'a proposé avec plus de force la Réformation de l'Eglise dans le Chef & dans les membres. Dans un Sermon qu'il fit après le Concile de Pise devant Alexandre V. il introduit l'Eglise demandant au Pape la Réformation & le rétablissement du Royaume d'Israël: mais pour montrer qu'il ne se plaignoit d'aucune erreur qu'on pût remarquer dans la Doctrine de l'Eglise, il adresse au Pape ces paroles: *Pourquoi, dit-il, n'envoyez-vous pas aux Indiens dont la foi peut être facilement corrompue, puisqu'ils ne sont pas unis à l'Eglise Romaine de laquelle se doit tirer la certitude de la foi?* Son maître le Cardinal Pierre d'Ailly, Evêque de Cambrai soupироit aussi après la Réformation: mais il en posoit le fondement sur un principe bien différent de celui que Luther établissoit, puisque celui-ci écrivoit à Mélancton, *que la bonne Doctrine ne pouvoit subsister, tant que l'autorité du Pape seroit conservée*: & au contraire, ce Cardinal estimoit que *durant le Schisme les membres de l'Eglise étant séparés de leur Chef, & n'y ayant point d'économe & de directeur Apostolique, c'est-à-dire, n'y ayant point de Pape que toute l'Eglise reconnût, il ne falloit pas espérer que la Réformation se pût bien faire.* Ainsi l'un faisoit dépendre la Réformation de la destruction de la Papauté, & l'autre du parfait rétablissement de cette autorité sainte que Jesus-Christ avoit établie, pour entretenir l'unité parmi ses membres, & tenir tout dans le devoir.

Il y avoit donc deux sortes d'esprits qui demandoient la Réformation: les uns vraiment pacifiques, & vrais enfans de l'Eglise, en déploroient les maux sans aigreur, en proposoient avec respect la Réformation dont aussi ils toléroient humblement le délai; & loin de la vouloir procurer par la rupture, ils regardoient au contraire la rupture comme le comble de tous les maux: au milieu des abus ils admiroient la divine Providence, qui sçavoit, selon ses promesses, conserver la foi de l'Eglise; & si on sembloit leur refuser la Réformation des mœurs, sans s'aigrir, & sans s'emporter,

ÉVÊQUE DE MEAUX. 33

rer, ils s'estimoient assez heureux de ce que rien ne les empêchoit de la faire parfaitement en eux-mêmes. C'étoit-là les forts de l'Eglise, dont nulle tentation ne pouvoit ébranler la foi, ni les arracher de l'unité. Mais il y avoit outre cela des esprits superbes, pleins de chagrin & d'aigreur, qui frappés des désordres qu'ils voyoient regner dans l'Eglise, & principalement parmi ses Ministres, ne croyoient pas que les promesses de son éternelle durée pussent subsister parmi ces abus : au lieu que le Fils de Dieu avoit enseigné à respecter *la Chaire de Moïse*, malgré les mauvaises œuvres des Docteurs & des Pharisiens assis dessus ; ceux-ci devenus superbes, & par-là devenus foibles, succomboient à la tentation qui porte à haïr la chaire, en haine de ceux qui y président ; & comme si la malice des hommes pouvoit anéantir l'œuvre de Dieu, l'aversion qu'ils avoient conçue pour les Docteurs, leur faisoit haïr tout ensemble, & la Doctrine qu'ils enseignoient, & l'autorité qu'ils avoient reçue de Dieu pour enseigner.

Tels étoient les Albigeois & les Vaudois ; tels étoient Jean Wiclef & Jean Hus. L'appas le plus ordinaire dont ils se servirent pour attirer les âmes infirmes dans leurs lacets, étoit la haine qu'ils leur inspiroient pour les Pasteurs de l'Eglise : par cet esprit d'aigreur on ne respiroit que la rupture, & il ne faut pas s'étonner si dans le tems de Luther où les invectives & l'aigreur contre le Clergé furent portées à la dernière extrémité, on vit aussi la rupture la plus violente & la plus grande apostasie qu'on eût peut-être jamais vûe jusqu'alors dans la Chrétienté.

Martin Luther, Augustin de profession, Docteur & Professeur en Théologie dans l'Université de Wirtemberg, donna le branle à ces mouvemens. Les deux partis de ceux qui se sont dits Réformés, l'ont également reconnu pour l'auteur de cette Nouvelle Réformation. Ce n'a pas été seulement les Luthériens ses Sectateurs qui lui ont donné à l'envi de grandes loüanges. Calvin admire souvent ses vertus, sa magnanimité, sa constance, l'industrie incomparable qu'il a fait paroître contre le Pape : c'est la trompette, ou plutôt c'est le tonnerre ; c'est le foudre qui a tiré le monde de sa léthargie ; ce n'étoit pas Luther qui parloit, c'étoit Dieu qui foudroyoit par sa bouche.

Il est vrai qu'il eut de la force dans le génie, de la véhémence dans ses discours, une éloquence vive & impétueuse, qui entraînoit les peuples, & les ravissoit, une hardiesse extraordinaire, quand il se vit soutenu & applaudi, avec un air d'autorité qui faisoit trem-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. I.

VI.
Les com-
mencemens
de Luther : ses
qualités.
Calv. 2.
def. cont. Vest-
ph. opusc. fol.
785, 787, &
seq. Resp. cont.
Pigh. ibid.
fol. 137, 141,
&c.

68 ŒUVRES DE M. BOSSUET

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. I.

M. D. XVII.
M. D. XVIII.
M. D. XIX.

bler devant lui ses disciples : de sorte qu'ils n'osoient la contredire ; ni dans les grandes choses , ni dans les petites.

Il faudroit ici raconter les commencemens de la querelle de 1517, s'ils n'étoient connus de tout le monde. Mais qui ne sait la publication des Indulgences de Léon X, & la jalousie des Augustins contre les Jacobins qu'on leur avoit préférés en cette occasion ? Qui ne sait que Luther, Docteur Augustin, choisi pour maintenir l'honneur de son Ordre, attaqua premièrement les abus que plusieurs faisoient des Indulgences, & les excès qu'on en prêchoit ? Mais il étoit trop ardent pour se renfermer dans ces bornes ; Des abus, il passa bientôt à la chose même. Il avançoit par degrés ; & encore qu'il allât toujours diminuant les Indulgences, & les réduisant presque à rien par la manière de les expliquer : dans le fond, il faisoit semblant d'être d'accord avec ses Adversaires, puisqu'il mit ses propositions par écrit, il y en eut une couchée en ces termes : *Si quelqu'un nie la vérité des Indulgences du Pape, qu'il soit anathème.*

Prop. 1517.
M. T. 1. Vi-
terb.

Cependant une matière le menoit à l'autre. Comme celle de la justification & de l'efficace des Sacremens touchoit de près à celle des Indulgences, Luther se jeta sur ces deux articles, & cette dispute devint bientôt la plus importante.

VII.
Fondement
de la réforme
de Luther :
ce que c'est
que la justice
imputative, &
la justification
par la Foi.

La Justification, c'est la Grace, qui nous remettant nos péchés, nous rend en même tems agréables à Dieu. On avoit cru jusqu'alors que ce qui faisoit cet effet, devoit à la vérité venir de Dieu, mais enfin devoit être en nous ; & que pour être justifié, c'est-à-dire, de pécheur être fait juste, il falloit avoir en soi la justice ; comme pour être sçavant & vertueux, il faut avoir en soi la science & la vertu. Mais Luther n'avoit pas suivi une idée si simple. Il vouloit que ce qui nous justifie, & ce qui nous rend agréables aux yeux de Dieu, ne fût rien en nous ; mais que nous fussions justifiés parce que Dieu nous imputoit la justice de Jesus-Christ, comme si elle eût été la nôtre propre, & parce qu'en effet nous pouvions nous l'approprier par la foi.

VIII.
La Foi spé-
ciale de Lu-
ther, & la
certitude de la
Justification.
Luth. T. 1.
Viterb. Prop.
1518. fol. 52.

Mais le secret de cette foi justifiante avoit encore quelque chose de bien particulier : c'est qu'elle ne consistoit pas à croire en général au Sauveur, à ses Mystères, & à ses promesses ; mais à croire très-certainement, chacun dans son cœur, que tous nos péchés nous étoient remis. On étoit justifié, disoit sans cesse Luther, dès qu'on croyoit l'être avec certitude ; & la certitude qu'il exigeoit, n'étoit pas seulement cette certitude morale, qui, fondée sur des

motifs raisonnables, exclut l'agitation & le trouble; mais une certitude absolue, une certitude infailible, où le pécheur devoit croire qu'il étoit justifié, de la même foi dont il croit que Jésus-Christ est venu au monde.

Sans cette certitude il n'y avoit point de justification pour le Fidèle: car il ne pouvoit, lui disoit-on, ni invoquer Dieu, ni se confier en lui seul, tant qu'il avoit le moindre doute, non-seulement de la bonté Divine en général, mais encore de la bonté particulière par laquelle Dieu imputoit à chacun de nous la justice de Jésus-Christ; & c'est ce qui s'appelloit la foi spéciale.

Il s'élevoit ici une nouvelle difficulté; savoir si pour être assuré de sa justification, il falloit l'être en même tems de la sincérité de sa pénitence. C'est ce qui d'abord venoit dans l'esprit à tout le monde; & puisque Dieu ne promettoit de justifier que les pénitens, si l'on étoit assuré de sa justification, il sembloit qu'il le falloit être en même tems de la sincérité de sa pénitence. Mais cette dernière certitude étoit l'aversion de Luther; & loin qu'on fût assuré de la sincérité de sa pénitence, on n'étoit pas même assuré, disoit-il, de ne pas commettre plusieurs péchés mortels dans ses meilleures œuvres, à cause du service très-caché de la vaine gloire, ou de l'amour-propre.

Luther pouvoit encore la chose plus loin: car il avoit inventé cette distinction entre les œuvres des hommes & celles de Dieu, que les œuvres des hommes, quand elles seroient toujours belles en apparence, & sembleroient bonnes probablement, étoient des péchés mortels; & qu'au contraire les œuvres de Dieu, quand elles seroient toujours laides, & qu'elles paroissent mauvaises, sont d'un mérite éternel. Ebloui de son antithèse & de ce jeu de paroles, Luther s'imaginé avoir trouvé la vraie différence entre les œuvres de Dieu & celles des hommes, sans considérer seulement que les bonnes œuvres des hommes sont en même tems des œuvres de Dieu, puisqu'il les produit en nous par sa grâce; ce qui, selon Luther même, leur devoit nécessairement donner un *simulacrum* mérité: mais c'est ce qu'il vouloit éviter, puisqu'il concluoit au contraire que toutes les œuvres des Justes seroient des péchés mortels, s'ils n'apprehendoient qu'elles n'en fissent; & qu'on ne pouvoit éviter la présomption, ni avoir une véritable espérance, si on ne craignoit la damnation dans chaque œuvre qu'on faisoit.

Sans doute la pénitence ne comptoit pas avec des péchés mortels actuellement commis: car on ne peut ni être vraiment repentant de quelques péchés mortels sans l'être de tous, ni l'être de

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. I.

Serm. de Indul-
g. fol. 61.
ait. ap. Legat.
Apost. f. 211.
Luth. ad
Frid. f. 222.
IX.

Selon Lu-
ther, on est
assuré de la
justification,
sans l'être de
la pénitence.
Luth. T. 1.
Prop. 1518.
Prop. 48.

Prop. Haidl.
an. 1518. ib.
Prop. 304. 7a
11.

Ibid.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. I.

ceux qu'on fait , pendant qu'on les fait. Si donc on n'est jamais assuré de ne pas faire à chaque bonne œuvre plusieurs péchés mortels : si au contraire on doit craindre d'en faire toujours , on n'est jamais assuré d'être vraiment pénitent ; & si on étoit assuré de l'être , on n'auroit pas à craindre la damnation , comme Luther le prescrivit , à moins de croire en même tems que Dieu , contre sa promesse , condamneroit à l'enfer un cœur pénitent. Et cependant , s'il arrivoit qu'un pécheur doutât de sa justification à cause de son indisposition particulière dont il n'étoit pas assuré , Luther lui disoit qu'à la vérité il n'étoit pas assuré de sa bonne disposition , & ne sçavoit pas , par exemple , s'il étoit vraiment pénitent , vraiment contrit , vraiment affligé de ses péchés ; mais qu'il n'en étoit pas moins assuré de son entière justification , parce qu'elle ne dépendoit d'aucune bonne disposition de sa part. C'est pourquoi ce nouveau Docteur disoit au pécheur : *Croyez fermement que vous êtes absous , & dès-là vous l'êtes , quoi qu'il puisse être de votre contrition* : comme s'il eût dit : Vous n'avez pas besoin de vous mettre en peine si vous êtes pénitent ou non. Tout consiste , disoit-il toujours , à croire , sans hésiter , que vous êtes absous ; d'où il concluoit , qu'il n'importe pas que le Prêtre vous baptisât , ou vous donnât l'absolution sérieusement , ou en se moquant ; parce que dans les Sacremens il n'y avoit qu'une chose à craindre , qui étoit de ne croire pas assez fortement que tous vos crimes vous étoient pardonnés , dès que vous aviez pu gagner sur vous de le croire.

Serm. de Indulgent. T. 5. fol. 59.

Prop. 1518. ibid.

Serm. de Indulgent.

X.
Inconvénient
de cette Doc-
trine.

Les Catholiques trouvoient un terrible inconvénient dans cette doctrine. C'est que le Fidèle étant obligé de se tenir assuré de sa justification sans l'être de sa pénitence , il s'ensuivoit qu'il devoit croire qu'il seroit justifié devant Dieu , quand même il ne seroit pas vraiment pénitent , & vraiment contrit : ce qui ouvroit le chemin à l'impénitence.

Il est néanmoins très-véritable , car il ne faut rien dissimuler ; que Luther n'excluoit pas de la Justification une sincère pénitence , c'est-à-dire , l'horreur de son péché , & la volonté de bien faire ; en un mot , la conversion du cœur , & il trouvoit absurde , aussi-bien que nous , qu'on pût être justifié sans pénitence & sans contrition. Il ne paroissoit sur ce point nulle différence entre lui & les Catholiques , si ce n'est que les Catholiques appelloient ces Actes des dispositions à la justification du pécheur , & que Luther croyoit bien mieux rencontrer en les appelant seulement des conditions nécessaires. Mais cette subtile distinction au fond ne les tiroit pas

d'embarras : car enfin , de quelque sorte qu'on nommât ces actes , qu'ils fussent ou condition , ou disposition , & préparation nécessaire à la rémission des péchés ; quoi qu'il en soit , on est d'accord qu'il les faut avoir pour l'obtenir : ainsi la question revenoit toujours , comment Luther pouvoit dire que le pécheur devoit croire très-certainement qu'il étoit absous , *quoi qu'il fût de sa contrition* ; c'est-à-dire , quoi qu'il fût de sa pénitence , comme si être pénitent ou non , étoit une chose indifférente à la rémission des péchés.

C'étoit donc la difficulté du nouveau dogme , ou , comme on parle à présent , du nouveau système de Luther : Comment sans être assuré , & sans pouvoir l'être , qu'on fût vraiment pénitent , & vraiment converti , on ne laissoit pas d'être assuré d'avoir le pardon entier de ses péchés ? Mais c'étoit assez , disoit Luther , d'être assuré de sa foi. Nouvelle difficulté , d'être assuré de sa foi sans l'être de la pénitence , que la foi , selon Luther , produit toujours. Mais , répond-il , le Fidèle peut dire , *je crois* , & par là sa foi lui devient sensible ; comme si le même Fidèle ne disoit pas de la même sorte , *je me repens* , & qu'il n'eût pas le même moyen de s'assurer de sa repentance. Que si l'on répond enfin que le doute lui reste toujours , s'il se repent comme il faut , j'en dis autant de la foi , & tout aboutit à conclure que le pécheur se tient assuré de sa justification , sans pouvoir être assuré d'avoir accompli , comme il faut , la condition que Dieu exigeoit de lui pour l'obtenir.

C'étoit encore ici un nouvel abysme. Quoique la foi , selon Luther , ne disposât pas à la justification , (car il ne pouvoit souffrir ces dispositions) c'en étoit la condition nécessaire , & l'unique moyen que nous eussions pour nous approprier Jésus-Christ & sa justice. Si donc après tout l'effort que fait le pécheur de se bien mettre dans l'esprit que ses péchés lui sont remis par sa foi , il venoit à dire en lui-même : Qui me dira , foible & imparfait comme je suis , si j'ai cette vraie foi qui change le cœur ? C'est une tentation , selon Luther. Il faut croire que tous nos péchés nous sont remis par la foi , sans s'inquiéter si cette foi est telle que Dieu la demande , & même sans y penser : car y penser seulement , c'est faire dépendre la grace de la justification d'une chose qui peut être en nous ; ce que la gratuité , pour ainsi parler , de la justification , selon lui , ne souffroit pas.

Avec cette certitude que mettoit Luther de la rémission des péchés , il ne laissoit pas de dire qu'il y avoit un certain état dangereux à

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. I.

XI.
Si l'on peut
être assuré de
sa Foi , sans
l'être de sa pé-
nitence.

Ass. artir.
Dammat. T. 2.
ad Prop. XLV.

XII.
La sécurité
blâmée par
Luther.

HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. I.

52. Disp.
1538. Prop.
44, 45, I. 7.
V. S. n. IX.
Prop. 1518,
48. T. 1.

l'ame, qu'il appelle la sécurité. *Que les Fidèles prennent garde, dit-il, à ne venir pas à la sécurité; & incontinent après: Il y a une détestable arrogancé & sécurité dans ceux qui se flattent eux-mêmes, & ne sont pas véritablement affligés de leurs péchés, qui tiennent encore bien avant dans leur cœur.* Si l'on joint à ces deux Thèses de Luther, celle où il disoit, comme on a vu, qu'à cause de l'amour-propre on n'est jamais assuré de ne pas commettre plusieurs péchés mortels dans ses meilleures œuvres, de sorte qu'il y falloit toujours craindre la damnation: Il pouvoit sembler que ce Docteur étoit d'accord dans le fond avec les Catholiques, & qu'il ne faudroit pas prendre la certitude qu'il pose à la dernière rigueur, comme nous avons fait. Mais il ne s'y faut pas tromper; Luther tient au pied de la lettre ces deux propositions, qui paroissent si contraires: *On n'est jamais assuré d'être affligé, comme il faut, de ses péchés; & on doit se tenir pour assuré d'en avoir la rémission:* d'où suivent ces deux autres propositions qui ne semblent pas moins opposées: la certitude doit être admise: la sécurité est à craindre. Mais quelle est donc cette certitude, si ce n'est la sécurité? C'étoit l'endroit inexplicable de la doctrine de Luther, & on n'y trouvoit aucun dénouement.

XIII.
Réponse de
Luther par la
distinction de
deux sortes de
péchés.

Luth. The-
rat. T. 1. f.
490. Conf.
Aug. cap. de
Bon. Op.
Syn. Gen.
II. part. p. 27.

Pour moi, tout ce que j'ai pu trouver dans ces Ecrits qui serve à développer ce mystère, c'est la distinction qu'il fait entre les péchés que l'on commet sans le sçavoir, & ceux que l'on commet sciemment & contre sa conscience: *lapsus contra conscientiam.* Il semble donc que Luther ait voulu dire qu'un Chrétien ne peut s'assurer de n'avoir pas les péchés du premier genre, mais qu'il peut être assuré de n'en avoir pas du second: si en les commettant il se tenoit assuré de la rémission de ses péchés, il tomberoit dans cette damnable & pernicieuse sécurité que Luther condamne: au lieu qu'en les évitant, il se peut tenir assuré de la rémission de tous les autres, & même des plus cachés; ce qui suffit pour la certitude que Luther veut établir.

XIV.
La difficulté
demeure tou-
jours.

Mais la difficulté revenoit toujours: car il demeurait pour indubitable, selon Luther, que l'homme ne sçait jamais si ce vice caché de l'amour-propre n'infecte pas ses meilleures œuvres; qu'au contraire, pour éviter la présomption, il doit tenir pour certain qu'elles en sont mortellement infectées, qu'il se flate, & que lorsqu'il croit s'affliger véritablement de son péché, il ne s'ensuit pas qu'il le soit, autant qu'il faut pour en obtenir la rémission. Si cela est, malgré tout ce qu'il croit ressentir, il ne sçait jamais si le péché ne regne pas dans son cœur, d'autant plus dangereusement, qu'il est plus caché. Nous

on serons donc réduits à croire, que nous serons réconciliés avec Dieu, quand même le péché regneroit en nous; autrement, il n'y aura jamais de certitude.

Ainsi tout ce qu'on nous dit de la certitude qu'on peut avoir sur le péché commis contre la conscience, est inutile. Ce n'est pas aller assez avant, que de ne pas reconnoître que ce péché qui se cache, cet orgueil secret, cet amour-propre qui prend tant de formes, & même celle de la vertu, est peut-être le plus grand obstacle de notre conversion, & toujours l'inévitable sujet de ce tremblement continu, que les Catholiques enseignoient après S. Paul. Les mêmes Catholiques observoient que tout ce qu'on leur répondoit sur cette matière, étoit manifestement contradictoire. Luther avoit avancé cette proposition : *Personne ne doit répondre au Prêtre qu'il est contrit*, c'est-à-dire, pénitent. Et comme cette proposition fut trouvée étrange, il la soutient de ces passages : « S. Paul dit : Je ne me sens coupable en rien, mais je ne suis pas pour cela justifié. David dit : Qui connoît ses péchés ? S. Paul dit : Celui qui s'approuve lui-même, n'est pas approuvé, mais celui que Dieu approuve. » Luther concluoit de ces passages, que nul pécheur n'est en état de répondre au Prêtre ; *Je suis vraiment pénitent* ; & à le prendre à la rigueur, & pour une certitude entière, il avoit raison. On n'étoit donc pas assuré absolument, selon lui, qu'on fût pénitent ; & néanmoins, selon lui, on étoit absolument assuré que les péchés sont remis : on étoit donc assuré que le pardon est indépendant de la pénitence. Les Catholiques n'entendoient rien dans ces nouveautés : Voilà, disoient-ils, un prodige dans les mœurs & dans la doctrine ; l'Eglise ne peut pas souffrir un tel scandale.

Mais, disoit Luther, on est assuré de sa foi, & la foi est inséparable de la contrition. On lui répliquoit : Permettez donc au fidèle de répondre de sa contrition, comme de sa foi ; ou si vous défendez l'un, défendez l'autre.

Mais, poursuivoit-il, S. Paul a dit : *Examinez-vous vous-même, si vous êtes dans la foi ; éprouvez-vous vous-même*. Donc on sent la foi, conclut Luther ; & on concluoit au contraire, qu'on ne la sent pas. Si c'est une manière d'épreuve, si c'est un sujet d'examen, ce n'est donc pas une chose que l'on connoisse par sentiment, ou, comme on parle, par conscience. Ce qu'on appelle la foi, poursuivoit-on, n'en est peut-être qu'une vaine image, ou une foible répétition de ce qu'on a lu dans les livres, de ce qu'on a entendu dire aux autres Fidèles. Pour être assuré d'avoir cette foi vive, qui opère la véritable

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. I.

XV.
Contradiction
de la Do-
ctrine de Lu-
ther.

Assert. art.
Damnât. ad
art. XII. T.

XVI.
Suite des
contradictions
de Luther,

Id. ad Prop.
XII, & XIV.
II. Cor. XIII.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. I. conversion du cœur, il faudroit être assuré que le péché ne règne plus en nous ; & c'est ce que Luther ne me peut, ni ne me veut garantir, pendant qu'il me garantit ce qui en dépend, c'est-à-dire, la rémission des péchés. Voilà toujours la contradiction & le foible inévitable de sa Doctrine.

XVII. Suite. I. Cor. II. 2. Et qu'on n'allégué pas ce que dit S. Paul : *Qui sçait ce qui est en l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui ?* Il est vrai : nulle autre créature, ni homme, ni Ange, ne voit en nous ce que nous n'y voyons pas : mais il ne s'ensuit pas de-là que nous-mêmes nous le voyons toujours ; autrement, comment David auroit-il dit ce que Luther objectoit ; *Qui connoît ses péchés ?* Ces péchés ne sont-ils pas en nous ? Et puisqu'il est certain que nous ne les connoissons pas toujours, l'homme sera toujours à lui-même une grande énigme, & son propre esprit lui sera toujours le sujet d'une éternelle & impénétrable question. C'est donc une folie manifeste de vouloir qu'on soit assuré du pardon de son péché, si on n'est pas assuré d'en avoir entièrement retiré son cœur.

XVIII. Luther disoit beaucoup mieux au commencement de la dispute ; car voici ses premières Thèses sur les Indulgences en 1517. & dès l'origine de la querelle : *Nul n'est assuré de la vérité de sa contrition, & à plus forte raison ne l'est-il pas de la plénitude du pardon.* Alors il reconnoissoit par l'inséparable union de la pénitence & du pardon, que l'incertitude de l'un emportoit l'incertitude de l'autre. Dans la suite il changea, mais de bien en mal : en retenant l'incertitude de la contrition, il ôta l'incertitude du pardon, & le pardon ne dépendoit plus de la pénitence. Voilà comme Luther se réformoit. Tel fut son progrès, à mesure qu'il s'échauffoit contre l'Eglise, & qu'il s'enfonçoit dans le Schisme. Il s'étudioit en toutes choses à prendre le contrepied de l'Eglise. Bien loin de s'efforcer comme nous à inspirer aux pécheurs la crainte des jugemens de Dieu, pour les exciter à la pénitence, Luther en étoit venu à cet excès de dire, *Que la contrition, par laquelle on repasse ses ans écoulés dans l'amertume de son cœur, en pesant la grièveté de ses péchés, leur difformité, leur multitude, la béatitude perdue, & la damnation méritée, ne faisoit que rendre les hommes plus hypocrites : comme si c'étoit une hypocrisie au pécheur, de commencer à se réveiller de son assoupissement.*

Adv. exocr. Antiachr. Bull. T. 2. fol. 93. Ad Prop. 6. Diss. 1535. Mais peut-être qu'il vouloit dire que ces sentimens de crainte ne suffisoient pas, & qu'il y falloit joindre la foi & l'amour de Dieu. J'avoue qu'il s'explique ainsi dans la suite, mais contre ses propres principes : car il vouloit au contraire (& nous verrons dans la suite que c'est

c'est un des fondemens de sa Doctrine) que la rémission des péchés précédât l'amour, & il abusoit pour cela de la parabole des deux débiteurs de l'Evangile, dont le Sauveur avoit dit : *Celui à qui on remet la plus grande dette, aime aussi avec plus d'ardeur* : d'où Luther & ses disciples concluoient, qu'on n'aimoit qu'après que la dette, c'est-à-dire, les péchés étoient remis. Telle étoit la grande Indulgence que prêchoit Luther, & qu'il opposoit à celles que les Jacobins publioient, & que Léon X. avoit données. Sans s'exciter à la crainte, sans avoir besoin de l'amour, pour être justifié de tous ses péchés, il ne falloit que croire, sans hésiter, qu'ils étoient tous pardonnés, & dans le moment l'affaire étoit faite.

Parmi les singularités qu'il avançoit tous les jours, il y en eut une qui étonna tout le monde Chrétien. Pendant que l'Allemagne menacée par les armes formidables du Turc, étoit toute en mouvement pour lui résister, Luther établissoit ce principe : Qu'il falloit vouloir, non seulement ce que Dieu veut que nous voulions, mais absolument tout ce que Dieu veut : d'où il concluoit que combattre contre le Turc, c'étoit résister à la volonté de Dieu qui nous vouloit visiter.

Au milieu de tant de hardies propositions, il n'y avoit à l'extérieur rien de plus humble que Luther. Homme timide & retiré, il avoit, disoit-il, été traîné par force dans le public, & jetté dans ces troubles plutôt par hasard que de dessein. Son style n'avoit rien d'uniforme : il étoit même grossier en quelques endroits, & il écrivoit exprès de cette manière. Loin de se promettre l'immortalité de son nom & de ses écrits, il ne l'avoit jamais recherchée. Au surplus, il attendoit avec respect le jugement de l'Eglise, jusqu'à déclarer en termes exprès, que s'il ne s'en tenoit à sa détermination, il consentoit d'être traité comme Hérétique. Enfin, tout ce qu'il disoit, étoit plein de soumission, non seulement envers le Concile, mais encore envers le saint Siège, & envers le Pape : car le Pape ému des clameurs qu'excitoit dans toute l'Eglise la nouveauté de sa Doctrine, en avoit pris connoissance ; & ce fut alors que Luther parut le plus respectueux. Je ne suis pas, disoit-il, assez téméraire pour préférer mon opinion particulière à celle de tous les autres. Et pour le Pape, voici ce qu'il lui écrit le Dimanche de la Trinité en 1518. *Donnez la vie ou la mort, appelez ou rappelez, approuvez ou réprouvez, comme il vous plaira, j'écouterai votre voix, comme celle de Jesus-Christ même.* Tous ses discours furent pleins de semblables protestations durant environ trois ans. Bien plus, il s'en rapportoit à la décision des Universités de Basle, de Fribourg, & de Louvain. Un peu après, il y ajouta celle de

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. I.

Prop. 16, 17.
ibid.

Luc. VII.
42, 43.

XIX.

Etrange Do-
ctrine de Lu-
ther, sur la
guerre contre
le Turc.

Prop. 1517.
98. fol. 56.

XX.

Humilité ap-
parente de Lu-
ther, & sa sou-
mission envers
le Pape.

Resol. de
Poi. Pape.

Préf. T. 1.
f. 310. Préf.

ibid. 2.
Cons. Prier.

T. 1. fol. 117.

Protest. Lu-
ther. T. 1. fol.

195.

Epist. ad
Leon. X. ibid.

Art. ap. Les
sat. ibid. fol.
208.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. I. Paris, & il n'y avoit dans l'Eglise aucun Tribunal qu'il ne voulût reconnoître.

Il sembloit même qu'il parloit de bonne foi sur l'autorité du saint Siège. Car les raisons dont il appuyoit son attachement pour ce grand Siège, étoient en effet les plus capables de toucher un cœur Chrétien. Dans un Livre qu'il écrivit contre Sylvestre de Priere, Jacobin, il alléguoit en premier lieu ces paroles de Jesus-Christ, *Tu es Pierre ; & celles-ci, Pais mes brebis. Tout le monde confesse*, dit-il, *que l'autorité du Pape vient de ces passages.* Là-même, après avoir dit, *Que la foi de tout le monde se doit conformer à celle que professe l'Eglise Romaine*, il continue en cette sorte : *Je rends grâces à Jesus-Christ de ce qu'il conserve sur la terre cette Eglise unique par un grand miracle, & qui seul peut montrer que notre foi est véritable, en sorte qu'elle ne s'est jamais éloignée de la vraie Foi par aucun décret.* Après même que dans l'ardeur de la dispute ces bons principes se furent un peu ébranlés, le consentement de tous les Fidèles le retenoit dans la révérence de l'autorité du Pape. Est-il possible, disoit-il, que Jesus-Christ ne soit pas avec ce grand nombre de Chrétiens ? Ainsi il condamnoit les Bohémiens qui s'étoient séparés de notre Communion, & protestoit qu'il ne lui arriveroit jamais de tomber dans un semblable schisme.

XXII. On ressentait cependant dans ses écrits je ne sçai quoi de fier & d'emporté. Mais encore qu'il attribuât ses emportemens à la violence de ses Adversaires, dont les excès en effet n'étoient pas petits, il ne laissoit pas de demander pardon de ceux où il tomboit : *Je confesse*, écrivoit-il au Cardinal Cajetan, Légat alors en Allemagne, *que je me suis emporté indiscrettement, & que j'ai manqué de respect envers le Pape. Je m'en repens. Quoique poussé, je ne devois pas répondre au fol qui écrivoit contre moi selon sa folie. Daignez, poursuivoit-il, rapporter l'affaire au S. Pere, je ne demande qu'à écouter la voix de l'Eglise, & la suivre.*

XXIII. Après qu'il eut été cité à Rome, en formant son appel du Pape mal-informé, au Pape mieux informé, il ne laissoit pas de dire, *que l'appellation, quant à lui, ne lui sembloit pas nécessaire*, puisqu'il demeurait toujours soumis au jugement du Pape : mais il s'excusoit d'aller à Rome *à cause des frais.* Et d'ailleurs, disoit-il, cette citation devant le Pape étoit inutile contre un homme qui n'attendoit que son jugement, pour y obéir.

Ad Card. Dans la suite de la procédure, il appella du Pape au Concile le Dimanche 28 Novembre 1518. Mais dans son acte d'appel il persista toujours à dire qu'il ne prétendoit, ni douter de la primauté & de

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. I.

XXI.
Raisons dont
il appuyoit
cette soumission.
Cont. Priere.
T. 1. p. 173,
188.

Disp. Luth.
T. 1. f. 251.

XXII.
Ses empor-
temens, dont
il demande
pardon.
Ibid. f. 215.

XXIII.
Nouvelle pro-
testation de
soumission en-
vers le Pape :
il offre le si-
lence à Léon
X. & à Char-
les V.

Ad Card.
Caj. ibid.
Ibid.
Ibid. ap-
pell. Luth. ad
Conc.

l'autorité du S. Siège , ni rien dire qui fût contraire à la puissance du Pape bien avisé & bien instruit.

En effet , le 3 Mars 1519. il écrivoit encore à Léon X. qu'il ne prétendoit en aucune sorte toucher à sa puissance , ni à celle de l'Eglise Romaine. Il s'obligeoit à un silence éternel , comme il avoit toujours fait, pourvu qu'on imposât une loi semblable à ses Adversaires : car il ne pouvoit souffrir un traitement inégal ; & il fût demeuré content du Pape , à ce qu'il disoit , s'il eût voulu seulement ordonner aux deux parties un égal silence ; tant il jugeoit ce qu'on a depuis tant vanté peu nécessaire au bien de l'Eglise.

Pour ce qui est de rétractation , il n'en voulut jamais entendre parler , encore qu'il y en eût assez de matiere , comme on a pû voir ; & cependant je n'ai pas tout dit , il s'en faut beaucoup. Mais , disoit-il , *étant engagé , sa réputation Chrétienne ne permettoit pas qu'il se cachât dans un coin, ou qu'il reculât en arriere.* Voilà ce qu'il dit pour s'excuser après la rupture ouverte. Mais durant la contention , il alléguoit une excuse plus vraisemblable , comme plus soumise. Car après tout, disoit-il, *je ne vois pas à quoi est bonne ma rétractation, puisqu'il ne s'agit pas de ce que j'ai dit , mais de ce que me dira l'Eglise , à laquelle je ne prétends pas répondre comme un Adversaire, mais l'écouter comme un disciple.*

Au commencement de 1520, il le prit d'un ton un peu plus haut : aussi la dispute s'échauffoit-elle , & le parti grossissoit. Il écrivit donc au Pape : *Je hais les disputes : je n'attaquerai personne , mais aussi je ne veux pas être attaqué. Si on m'attaque , puisque j'ai Jesus-Christ pour Maître , je ne demeurerai pas sans réplique. Pour ce qui est de chanter la palinodie , que personne ne s'y attende : votre Sainteté peut finir routes ces contentions par un seul mot , en évoquant l'affaire à elle , & en imposant silence aux uns & aux autres.* Voilà ce qu'il écrivit à Léon X. en lui dédiant le Livre de la Liberté Chrétienne , plein de nouveaux paradoxes , dont nous verrons bientôt les effets funestes. La même année après la censure des Universités de Louvain & de Cologne , tant contre ce Livre que contre les autres , Luther s'en plaignit en cette sorte : *En quoi est-ce que notre S. Pere Léon a offensé ces Universités , pour lui avoir arraché des mains un Livre dédié à son nom , & mis à ses pieds , pour y attendre sa Sentence ?* Enfin il écrivit à Charles V. qu'il seroit jusqu'à la mort un fils humble & obéissant de l'Eglise Catholique , & promettoit de se taire , si ses ennemis le lui permettoient. Il prenoit ainsi à témoin tout l'Univers, & ses deux plus grandes Puissances , qu'on pouvoit cesser de parler de toutes les choses qu'il avoit remuées , & lui-même il s'y obligeoit de la maniere du monde la plus solemnelle,

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. I.

Luther. ad
Leon. X. 1518.
ibid.
Ibid.

Ad Card.
Cajet. T. 1.
pag. 216. &
seq.

M. D. XX.

Ad Leon. X.
T. 2. fol. 2.
6. April.

Prot. Luth.
ad Card. V.
ibid. 44.

HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. I.

XXIV.
Il est con-
damné par
Léon X. &
s'empporte à
d'horribles ex-
cès.

T. 1. fol. 56.

Ibid. 88.

91.
Assert. art.
per Bull. dam-
nat.

Assert. art.
per Bull. dam-
nat. 1520. T.

2. Prop. 13.
fol. 94.

Ibid. Prop.

33.
Ibid.

XXV.
Sa fureur
contre le Pa-
pe & contre
les Princes qui
le soutenoient.

Disp. 1540.
Prop. 59. &
seq. T. 1. f.
407.

Mais cette affaire avoit fait un trop grand éclat pour être dissi-
mulée. La sentence partit de Rome: Léon X. publia sa Bulle de
condamnation du 18 Juin 1520. & Luther oublia en même tems
toutes ses soumissions, comme si c'eût été de vains complimens.
Deslors il n'eut que de la fureur: on vit voler des nuées d'écrits
contre la Bulle. Il fit paroître d'abord des notes ou des apostilles
pleines de mépris. Un second écrit portoit ce titre: *Contre la Bulle
exécrable de l'Antechrist*. Il le finissoit par ces mots: *De même qu'ils
m'excommunient, je les excommunie aussi à mon tour*. C'est ainsi que
prononçoit ce nouveau Pape. Enfin il publia un troisième écrit pour
la défense des articles condamnés par la Bulle. Là, bien loin de se ré-
tracter d'aucunes de ses erreurs, ou d'adoucir du moins un peu ses
excès, il enchérit par-dessus, & confirma tout jusqu'à cette pro-
position: *Que tout Chrétien, une femme ou un enfant, peuvent absou-
dre en l'absence du Prêtre, en vertu de ces paroles de Jesus-Christ: Tout
ce que vous délierez, sera délié, jusqu'à celles où il avoit dit: que
c'étoit résister à Dieu que de combattre contre le Turc*. Au lieu de se cor-
riger sur une proposition si absurde & si scandaleuse, il l'appuyoit de
nouveau, & prenant un ton de Prophète, il parloit en cette sorte:
*Si l'on ne met le Pape à la raison, c'est fait de la Chrétienté. Fuite qui
peut dans les montagnes, ou qu'on ôte la vie à cet homicide Romain. Je-
sus-Christ le détruira par son glorieux Avènement; ce sera lui, & non
pas un autre*. Puis empruntant les paroles d'Isaïe: *O Seigneur, s'é-
crioit ce nouveau Prophète, qui croit à votre parole? & concluoit
en donnant aux hommes ce commandement comme un oracle venu
du Ciel: Cessez de faire la guerre au Turc, jusqu'à ce que le nom du
Pape soit ôté de dessous le Ciel: J'ai dit*.

C'étoit dire assez clairement que le Pape dorénavant seroit l'en-
nemi commun, contre lequel il se falloit réunir. Mais Luther s'en
expliqua mieux dans la suite, lorsque fâché que les Prophéties
n'allassent pas assez vite, il tâchoit d'en hâter l'accomplissement par
ces paroles: *Le Pape est un Loup possédé du malin esprit: il faut s'as-
sembler de tous les Villages & de tous les Bourgs contre lui, il ne faut
attendre ni la sentence du Juge, ni l'autorité du Concile: n'importe que
les Rois & les Césars fassent la guerre pour lui: celui qui fait la guerre
sous un voleur, la fait à son dam: les Rois & les Césars ne s'en sau-
vent pas en disant qu'ils sont Défenseurs de l'Eglise, parce qu'ils doi-
vent sçavoir ce que c'est que l'Eglise*. Enfin, qui l'en eût cru, eût tout
mis en feu, & n'eût fait qu'une même cendre du Pape & de tous
les Princes qui le soutenoient. Et ce qu'il y a ici de plus étrange,

c'est qu'autant de Propositions que l'on vient de voir, étoient autant de thèses de Théologie, que Luther entreprenoit de soutenir. Ce n'étoit pas un Harangueur qui se laissât emporter à des propos insensés dans la chaleur du discours, c'étoit un Docteur qui dogmatifioit de sang froid, & qui mettoit en thèse toutes ses fureurs.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. I.

Quoiqu'il ne criât pas encore si haut dans l'Ecrit qu'il publioit contre la Bulle, on y a pû voir des commencemens de ces excès; & le même emportement lui faisoit dire au sujet de la citation à laquelle il n'avoit pas comparu: *J'attends, pour y comparoître, que je sois suivi de vingt-mille hommes de pied, & de cinq mille chevaux; alors je me ferai croire.* Tout étoit de ce caractère, & on voyoit dans tout son discours les deux marques d'un orgueil outré, la moquerie & la violence.

Adv. exccr.
Antichr. Bull.
T. 2. fol. 91.

On le reprenoit dans la Bulle d'avoir soutenu quelques-unes des Propositions de Jean Hus: au lieu de s'en excuser, comme il auroit fait autrefois, *Oui*, disoit-il en parlant au Pape, *tout ce que vous condamnez dans Jean Hus, je l'approuve; tout ce que vous approuvez, je le condamne. Voilà la rétractation que vous m'avez ordonnée: en voulez-vous davantage?*

Ibid. Ad
Prop. 80. fol.
109.

Les fièvres les plus violentes ne causent pas de pareils transports. Voilà ce qu'on appelloit dans le parti hauteur de courage; & Luther dans les apostilles qu'il fit sur la Bulle, disoit au Pape sous le nom d'un autre: *Nous sçavons bien que Luther ne vous cédera pas, parce qu'un si grand courage ne peut pas abandonner la défense de la vérité qu'il a entreprise.* Lorsqu'en haine de ce que le Pape avoit fait brûler ses écrits à Rome, Luther aussi à son tour fit brûler à Wirtemberg les Décrétales. Les Actes qu'il fit dresser de cette action portoient, *qu'il avoit parlé avec un grand éclat de belles paroles, & une heureuse élégance de sa langue maternelle.* C'est par où il enlevoit tout le monde. Mais sur-tout il n'oublia pas de dire, que ce n'étoit pas assez d'avoir brûlé ces Décrétales, & *qu'il eût été bien à propos d'en faire autant au Pape même; c'est-à-dire*, ajoûtoit-il pour un peu tempérer son discours, *au Siège Papal.*

Not. in Bull.
T. 2. fol. 56.

Const. 68a
T. 2. f. 123.

Quand je considère tant d'emportement après tant de soumission, je suis en peine d'où pouvoit venir cette humilité apparente à un homme de ce naturel. Etoit-ce dissimulation & artifice? ou bien est-ce que l'orgueil ne se connoît pas lui-même dans ses commencemens, & que timide d'abord, il se cache sous son contraire, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'occasion de se déclarer avec avantage?

XXVI.
Comment
Luther rejette
enfin l'autori-
té de l'Eglise.

En effet, Luther reconnoît après la rupture ouverte, que dans les

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. I.

Præf. ap. T.
1. fol. 49, 50.
& seq.
Pio. Lect. T.
3. f. 112.

Præf. oper.
Luth. T. 1.
fol. 49.

Pf. III.
Not. in Bull.
T. 1. fol. 63.
Pf. II.

Pf. II.

commencemens il étoit *comme au désespoir*, & que personne ne peut comprendre *de quelle foiblesse Dieu l'a élevé à un tel courage*, ni comment *d'un tel tremblement il a passé à tant de force*. Si c'est Dieu, ou l'occasion qui ont fait ce changement, j'en laisse le jugement au Lecteur, & je me contente pour moi du fait que Luther avoue. Alors, dans cette frayeur, il est bien vrai, en un certain sens, que *son humilité*, comme il dit, *n'étoit pas feinte*. Ce qui pourroit toutefois faire soupçonner de l'artifice dans ses discours, c'est qu'il s'échappoit de tems en tems, jusqu'à dire *qu'il ne changeroit jamais rien dans sa Doctrine*, & que *s'il avoit remis toute sa dispute au jugement du souverain Pontife*, c'est qu'il falloit garder le respect envers celui qui *exerçoit une si grande charge*. Mais qui considérera l'agitation d'un homme que son orgueil d'un côté, & les restes de la foi de l'autre, ne cessent de déchirer au-dedans, ne croira pas impossible que des sentimens si divers aient paru tour à tour dans ses Ecrits? Quoi qu'il en soit, il est certain que l'autorité de l'Eglise le retint long-tems, & on ne peut lire sans indignation non plus que sans pitié, ce qu'il en écrit. Après, dit-il, *que j'eus surmonté tous les argumens qu'on m'opposoit*, il en restoit un dernier qu'à peine je pus surmonter par le secours de Jesus-Christ avec une extrême difficulté, & beaucoup d'an-
goisse : c'est qu'il falloit écouter l'Eglise. La grace, pour ainsi dire, avoit peine à quitter ce malheureux. A la fin, il l'emporta, & pour comble d'aveuglement, il prit le délaissement de Jesus-Christ mé-
prisé pour un secours de sa main. Qui eût pu croire qu'on attribuât à la grace de Jesus-Christ l'audace de n'écouter plus son Eglise contre son précepte? Après cette funeste victoire qui coûta tant de peine à Luther, il s'écrie, comme affranchi d'un joug importun : *Romp-
ons leurs liens, & rejettons leur joug de dessus nos têtes*; car il se servit de ces paroles, en répondant à la Bulle, & secouant avec un dernier effort l'autorité de l'Eglise, sans songer que ce malheureux Canti-
que est celui que David met à la bouche des Rebelles, dont les com-
plots s'élèvent contre le Seigneur & contre son Christ. Luther aveuglé se l'approprie, ravi de pouvoir dorénavant parler sans contrainte, & décider à son gré de toutes choses. Ses soumissions méprisées se tournent en poison dans son cœur : il ne garde plus de mesures : les excès qui devoient rebuter ses disciples, les animent ; on se trans-
porte avec lui en l'écouter. Un mouvement si rapide se commu-
nique bien loin au-dehors, & un grand parti regarde Luther com-
me un homme envoyé de Dieu, pour la réformation du genre hu-
main.

Alors il se mit à soutenir que sa vocation étoit extraordinaire & divine. Dans une lettre qu'il écrivoit aux Evêques qu'on appelloit, disoit-il, faussement ainsi, il prit le titre d'Ecclésiaste ou de Prédicateur de Wirtemberg, que personne ne lui avoit donné. Aussi ne dit-il autre chose, sinon qu'il se l'étoit donné lui-même : que tant de Bulles & tant d'Anathêmes, tant de condamnations du Pape & de l'Empereur lui avoient ôté tous ses anciens titres, & avoient effacé en lui le caractère de la bête ; qu'il ne pouvoit pourtant pas demeurer sans titre, & qu'il se donnoit celui-ci pour marque du Mystère auquel il avoit été appelé de Dieu, & qu'il avoit reçu NON DES HOMMES, NI PAR L'HOMME, MAIS PAR LE DON DE DIEU, ET PAR LA REVE' LATION DE JESUS-CHRIST. Le voilà donc appelé à même titre que S. Paul, aussi immédiatement, aussi extraordinairement. Sur ce fondement il se qualifie à la tête, & dans tout le corps de la Lettre, Martin Luther par la grace de Dieu, Ecclésiaste de Wirtemberg ; & déclare aux Evêques, afin qu'ils n'en prétendent cause d'ignorance, que c'est-là sa nouvelle qualité qu'il se donne lui-même avec un mépris magnifique d'eux & de Satan ; qu'il pourroit à aussi bon titre s'appeller Evangéliste par la grace de Dieu ; & que très-certainement Jesus-Christ le nommoit ainsi, & le tenoit pour Ecclésiaste.

En vertu de cette céleste mission, il faisoit tout dans l'Eglise ; il prêchoit, il visitoit, il corrigeoit, il ôtoit des cérémonies, il en laissoit d'autres, il instituait & destituoit. Il osa, lui qui ne fut jamais que Prêtre, je ne dis pas faire d'autres Prêtres, ce qui seul seroit un attentat inouï dans toute l'Eglise, depuis l'origine du Christianisme ; mais, ce qui est bien plus inouï, faire un Evêque. On trouva à propos dans le parti d'occuper par force l'Evêché de Naumburg. Luther fut à cette Ville, où par une nouvelle consécration il ordonna Evêque Nicolas Amstdorf, qu'il avoit déjà ordonné Ministre & Pasteur de Magdebourg. Il ne se fit donc pas Evêque au sens qu'il appelle quelquefois de ce nom tous les Pasteurs, car Amstdorf étoit déjà établi Pasteur ; il le fit Evêque avec toute la prérogative attachée à ce nom sacré, & lui donna le caractère supérieur que lui-même n'avoit pas. Mais c'est que tout étoit compris dans sa vocation extraordinaire, & qu'enfin un Evangéliste envoyé immédiatement de Dieu, comme un nouveau Paul, peut tout dans l'Eglise.

Ces entreprises, je le sçai, sont comptées pour rien dans la nouvelle Réforme. Ces vocations & ces missions tant respectées dans tous les siècles, selon les nouveaux Docteurs, ne sont après tout, que formalités, & il en faut revenir au fonds. Mais ces formalités

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. I.

XXVII.
Lettre de
Luther aux Evêques : sa
prétendue mis-
sion extraor-
dinaire.
Ep. ad sal-
sonominat. or-
din. Episcoporum,
T. 2^o
fol. 309.

Stoid. XIV.
220.

XXVIII.
Raisonne-
ment de Lu-
ther contre les
Anabaptistes,

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. I.

qui prêchoient
sans Mission
ordinaire, &
sans miracles.
Matt.

XXVIII. 20.

Heid. lib. V.
Edit. 1555.
62.

In Psalm.
LXXXII. de
Magist. T. 3.

établies de Dieu conservent le fond. Ce sont des formalités, si l'on veut, au même sens que les Sacremens en sont aussi; formalités Divines qui sont le sceau de la promesse & les instrumens de la Grace. La vocation, la mission, la succession & l'ordination légitime sont formalités dans le même sens. Par ces saintes formalités Dieu scelle la promesse qu'il a faite à son Eglise de la conserver éternellement. *Allez, enseignez, & baptisez; & voilà, je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* Avec vous enseignans & baptisans, ce n'est pas avec vous qui êtes présens, & que j'ai immédiatement élus; c'est avec vous en la personne de ceux qui vous seront éternellement substitués par mon ordre. Qui méprise ces formalités de mission légitime & ordinaire, peut avec la même raison mépriser les Sacremens, & confondre tout l'ordre de l'Eglise. Et sans entrer plus avant dans cette matière, Luther, qui se disoit envoyé avec un titre extraordinaire & immédiatement émané de Dieu, comme un Evangéliste & comme un Apôtre, n'ignoroit pas que la vocation extraordinaire ne dût être confirmée par des miracles. Quand Muncer avec ses Anabaptistes entreprit de s'ériger en Pasteur, Luther ne vouloit pas qu'on en vînt au fond avec ce nouveau Docteur, ni qu'on le reçût à prouver la vérité de sa doctrine par les Ecritures: mais il ordonnoit qu'on lui demandât, *qui lui avoit donné la charge d'enseigner? S'il répond que c'est Dieu, poursuivoit-il, qu'il le prouve par un miracle manifeste, car c'est par de tels signes que Dieu se déclare, quand il veut changer quelque chose dans la forme ordinaire de la mission.* Luther avoit été élevé dans de bons principes, & il ne pouvoit s'empêcher d'y revenir de tems en tems. Témoin le traité qu'il fit de l'autorité des Magistrats en 1534. Cette date est considérable, parce qu'alors, quatre ans après la Confession d'Augsbourg, & quinze ans après la rupture, on ne peut pas dire que la doctrine Luthérienne n'eût pas pris sa forme; & néanmoins Luther y disoit encore, *qu'il aimoit mieux qu'un Luthérien se retirât d'une Paroisse, que d'y prêcher malgré son Pasteur; que le Magistrat ne devoit souffrir, ni les assemblées secretes, ni que personne prêchât sans vocation légitime; que si l'on avoit réprimé les Anabaptistes, dès qu'ils répandirent leurs dogmes sans vocation, on auroit bien épargné des maux à l'Allemagne; qu'aucun homme véritablement pieux ne devoit rien entreprendre sans vocation; ce qui devoit être si religieusement observé, que MESME UN EVANGELIQUE (c'est ainsi qu'il appelloit ses Disciples) NE DEVOIT PAS PRESCHER DANS UNE PAROISSE D'UN PARISTE, ou d'un Hérétique, sans la participation de celui qui en étoit le Pasteur: Ce qu'il disoit, poursuit-il, pour avertir*

des Magistrats d'éviter ces discoureurs, s'ils n'apportoient de bons effets & assurés témoignages de leur vocation, ou de Dieu, ou des hommes; autrement, qu'il ne falloit pas les admettre, quand même ils voudroient prêcher le pur Evangile, ou qu'ils seroient des Anges du Ciel. C'est-à-dire, qu'il ne suffit pas d'avoir la saine Doctrine, & qu'il faut outre cela de deux choses l'une, ou des miracles pour témoigner une vocation extraordinaire de Dieu, ou l'autorité des Pasteurs qu'on avoit trouvés en charge, pour établir la vocation ordinaire & dans les formes.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PROTESTANTES,
LIV. I.

A ces mots, Luther sentit bien qu'on lui pouvoit demander, où il avoit pris lui-même son autorité; & il répondit qu'il étoit Docteur & Prédicateur; qu'il ne s'étoit pas ingéré; & qu'il ne devoit pas cesser de prêcher, après qu'une fois on l'avoit forcé à le faire: qu'après tout, il ne pouvoit se dispenser d'enseigner son Eglise; & pour les autres Eglises, qu'il ne faisoit autre chose que de leur communiquer ses écrits, ce qui n'étoit qu'un simple devoir de charité.

Mais quand il parloit si hardiment de son Eglise, la question étoit de sçavoir qui lui en avoit confié le soin, & comment la vocation qu'il avoit reçue avec dépendance, étoit tout-à-coup devenue indépendante de toute la Hiérarchie Ecclésiastique. Quoi qu'il en soit, à cette fois il étoit d'humeur à vouloir que sa vocation fût ordinaire: ailleurs, lorsqu'il sentoit mieux l'impossibilité de se soutenir, il se disoit, comme on vient de voir, immédiatement envoyé de Dieu, & se réjouissoit d'être dépouillé de tous les Titres qu'il avoit reçus dans l'Eglise Romaine, pour jouir dorénavant d'une vocation si haute. Au reste, les Miracles ne lui manquoient pas: il vouloit qu'on crût que le grand succès de ses prédications tenoit du Miracle; & lorsqu'il abandonna la vie Monastique, il écrivit à son pere, qui paroissoit un peu ému de son changement, que Dieu l'avoit tiré de son état par des Miracles visibles. *Satan*, dit-il, *semble avoir prévu dès mon enfance, tout ce qu'il auroit un jour à souffrir de moi. Est-il possible que je sois le seul de tous les mortels qu'il attaque maintenant? Vous avez voulu, poursuit-il, me tirer autrefois du Monastère. Dieu m'en a bien tiré sans vous. Je vous envoie un Livre, où vous verrez par combien de Miracles & d'effets extraordinaires de sa puissance il m'a absout des vœux Monastiques. Ces vertus & ces prodiges, c'étoit, & la hardiesse, & le succès inespéré de son entreprise; c'est ce qu'il donnoit pour Miracle, & ses Disciples en étoient persuadés.*

XXIX.
De quels miracles Luther prétendait autoriser sa mission.

De ses Monast. ad Joann. Luth. p. 1. 2. fol. 269.

Il prenoient même pour quelque chose de miraculeux, qu'un

XXX.
Suite des

84 ŒUVRES DE M. BOSSUET

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. I.

petit Moine eût osé attaquer le Pape, & qu'il parût intrépide au milieu de tant d'ennemis. Les peuples le regardoient comme un Héros & comme un homme Divin, quand ils lui entendoient dire, qu'on ne pensât pas l'épouvanter; que s'il s'étoit caché un peu de tems, le Diable s'en avoit bien (le beau témoin!) que ce n'étoit point par crainte; que lorsqu'il avoit paru à Wormes devant l'Empereur, rien n'avoit été capable de l'effrayer; & que quand il eût été assuré d'y trouver autant de Diablies prêts à le tirer, qu'il y avoit de chaumes dans les maisons, il les auroit affrontés avec la même confiance. C'étoit ses expressions ordinaires. Il avoit toujours à la bouche le Diable & le Pape, comme des ennemis qu'il alloit abattre; & ses Disciples trouvoient dans ces paroles brutales, une ardeur Divine, un instinct Céleste, & l'enthousiasme d'un cœur enflammé de la gloire de l'Evangile.

miracles vandrés par Luther.
Ep. ad. Frid. Sax. Ducem apud Chryt. lib. X. p. 247.
Chryt. ibid.

Frid. Duc. Elest. &c. T. VII. fol. 507. 509.

Lorsque quelques-uns de son parti entreprirent, comme nous verrons bientôt, de renverser les Images dans Wirtemberg durant son absence, & sans le consulter, *Je ne fais pas*, disoit-il, *comme ces nouveaux Prophètes, qui s'imaginent faire un ouvrage merveilleux, & digne du Saint-Esprit, en abattant des statues & des peintures. Pour moi, je n'ai pas encore mis la main à la moindre petite pierre pour la renverser; je n'ai fait mettre le feu à aucun Monastère; mais presque tous les Monastères sont ravagés par ma plume & par ma bouche; & on publie que sans violence j'ai moi seul plus fait de mal au Pape, que n'auroit pu faire aucun Roi avec toutes les forces de son Royaume. Voilà les Miracles de Luther. Ses Disciples admiroient la force de ce ravageur de Monastères, sans songer que cette force formidable pouvoit être celle de l'Ange que S. Jean appelle Exterminateur.*

Apo. ix. 11. XXXI.
Luther fait le Prophète: il promet de détruire le Pape en un moment, sans souffrir qu'on prenne les armes.
Epist. ad Georg. Duc. Sax. T. 2. fol. 491.

Luther le prenoit d'un ton de Prophète contre ceux qui s'opposoient à sa Doctrine. Après les avoir avertis de s'y soumettre, à la fin il les menaçoit de prier contre eux. *Mes prières*, disoit-il, *ne seront pas un foudre de Salomonée, ni un vain murmure dans l'air: on n'arrête pas ainsi la voix de Luther, & je souhaite que Votre Altesse ne l'éprouve pas à son dam. C'est ainsi qu'il écrivoit à un Prince de la maison de Saxe. Ma prière*, poursuivit-il, *est un rempart invincible, plus puissant que le Diable même: sans elle, il y a long-tems qu'on ne parleroit plus de Luther; & on ne s'étonnera pas d'un si grand miracle!* Lorsqu'il menaçoit quelqu'un des jugemens de Dieu, il ne vouloit pas qu'on crût qu'il le fit comme un homme qui en avoit seulement des vûes générales. Vous eussiez dit qu'il lisoit dans les décrets éternels. On le voyoit parler si certainement de la ruine prochaine de la Papauté, que les siens n'en doutoient plus. Sur sa

parole, on tenoit pour assuré dans le parti, qu'il y avoit deux Antechrists clairement marqués dans les Ecritures; le Pape & le Turc. Le Turc alloit tomber, & les efforts qu'il faisoit alors dans la Hongrie, étoit le dernier acte de la Tragédie. Pour la Papauté, c'en étoit fait, & à peine lui donnoit-il deux ans à vivre; mais sur-tout qu'on se gardât bien d'employer les armes dans ce grand ouvrage. C'est ainsi qu'il parla tant qu'il fut foible; & il défendoit dans la cause de son Evangile tout autre glaive que celui de la parole. Le regne Papal devoit tomber tout-à-coup par le souffle de Jesus-Christ, c'est-à-dire, par la prédication de Luther. Daniel y étoit exprès: S. Paul ne permettoit pas d'en douter; & Luther, leur interprète, l'assuroit ainsi. On en revient encore à ces Prophéties: le mauvais succès de celles de Luther n'empêche pas les Ministres d'en hasarder de semblables: on connoît le génie des peuples, & il les fait toujours fasciner par les mêmes voies. Ces Prophéties de Luther se voient encore dans ses écrits, en témoignage éternel contre ceux qui les ont crues si légèrement. Sleidan, son Historien, les rapporte d'un air sérieux: il emploie toute l'élégance de son style, & toute la pureté de son langage poli à nous représenter une peinture dont Luther avoit rempli toute l'Allemagne, la plus sale, la plus basse, & la plus honteuse qui fut jamais: cependant, si nous en croyons Sleidan, c'étoit une image Prophétique: au reste, on voyoit déjà l'accomplissement de beaucoup de Prophéties de Luther, & les autres étoient encore entre les mains de Dieu.

Ce ne fut donc pas seulement le peuple qui regarda Luther comme un Prophète. Les doctes du parti le donnoient pour tel. Philippe Melancton, qui se rangea sous sa Discipline dès le commencement de ses disputes, & qui fut le plus capable, aussi-bien que le plus zélé de ses Disciples, se laissa d'abord tellement persuader qu'il y avoit en cet homme quelque chose d'extraordinaire & de Prophétique, qu'il fut longtems sans en pouvoir revenir, malgré tous les défauts qu'il découvroit de jour en jour dans son Maître, & il écrivit à Erasme, parlant de Luther: *Vous savez qu'il faut élever, & non pas mépriser les Prophéties.*

Cependant ce nouveau Prophète s'emportoit à des excès inouïs. Il outroit tout: parce que les Prophètes, par ordre de Dieu, faisoient de terribles invectives; il devint le plus violent de tous les hommes, & le plus fécond en paroles outrageuses. Parce que S. Paul, pour le bien des hommes, avoit relevé son ministère, & les dons de Dieu en lui-même avec toute la confiance que lui don-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. I.

Ass. art.
Damnat. T. 2.
fol. 111. ad
Prop. 33.
Ad lib. Amb.
Cathar. ibid.
fol. 161.
Cont. Henr.
Reg. Ang. ib.
331, 332, &
seq.
Sleid. I. IV.
70. XIV. 225.
XVI. 261.
&c.

Mel. I. III.
Epist. 65.

XXXII.
Les vante-
ries de Lu-
ther, & le
mépris qu'il
fait de tous
les Peres.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. I. noit la vérité manifeste que Dieu appuyoit d'en haut par des Miracles; Luther parloit de lui-même d'une manière à faire rougir tous ses amis. Cependant on s'y étoit accoutumé; cela s'appelloit magnanimité: on admiroit la sainte ostentation, les saintes vanteries, la sainte jactance de Luther; & Calvin même, quoique fâché contre lui, les nomme ainsi.

II. Défens.
cont. Vesp.
opus. f. 788. Enflé de son sçavoir, médiocre au fond, mais grand pour le tems, & trop grand pour son salut & pour le repos de l'Eglise, il se mettoit au-dessus de tous les hommes, & non-seulement de ceux de son siècle, mais encore des plus illustres des siècles passés.

De serv. arb.
T. 2. fol. 480,
&c. Dans la question du Libre-Arbitre, Erasme lui objectoit le consentement des Peres & de toute l'Antiquité: *C'est bien fait*, lui disoit Luther, *vantez-vous les anciens Peres, & fiez-vous à leurs discours, après avoir vu que TOUS ENSEMBLE ils ont négligé S. Paul, & que plongés dans le sens charnel, ils se sont tenus, COMME DE DESSEIN FORMÉ, éloignés de ce bel astre du matin, ou plutôt de ce Soleil.* Et encore: *Quelle merveille que Dieu ait laissé TOUTES LES PLUS GRANDES Eglises aller dans leurs voies, puisqu'il y avoit laissé aller autrefois toutes les Nations de la terre? Quelle conséquence! Si Dieu a livré les Gentils à l'aveuglement de leur cœur, s'ensuit-il qu'il y livre encore les Eglises qu'il en a retirées avec tant de soin? Voilà néanmoins ce que dit Luther dans son Livre du Serf arbitre: & ce qu'il y a ici de plus remarquable, c'est que dans ce qu'il y soutient, non seulement contre tous les Peres, & contre toutes les Eglises, mais encore contre tous les hommes, & contre la voix commune du genre humain, que le Libre-Arbitre n'est rien du tout: il est abandonné, comme nous verrons, de tous ses Disciples, & même dans la confession d'Augsbourg: ce qui fait voir à quel excès sa témérité s'est emportée, puisqu'il a traité avec un mépris si outrageux, & les Peres, & les Eglises dans un point où il avoit un tort si visible. Les louanges que ces saints Docteurs ont données d'une même voix à la continence, le révoltent plutôt que de le toucher. S. Jérôme lui devient insupportable pour l'avoir louée. Il décide que lui & tous les Saints Peres, qui ont pratiqué tant de saintes mortifications pour la garder inviolable, eussent mieux fait de se marier. Il n'est pas moins emporté sur les autres matieres. Enfin, en tout & par-tout, les Peres, les Papes, les Conciles généraux & particuliers, à moins qu'ils tombent dans son sens, ne lui sont rien. Il en est quitte pour leur opposer l'Ecriture tournée à sa mode; comme si avant lui l'Ecriture avoit été ignorée, ou que les Peres*

qui l'ont gardée & étudiée avec tant de religion, eussent négligé de l'entendre.

Voilà où Luther en étoit venu : de cette extrême modestie qu'il avoit professée au commencement, il étoit passé à cet excès. Que dirai-je des boufonneries aussi plates que scandaleuses, dont il remplissoit ses écrits ? Je voudrois qu'un de ses Sectateurs des plus prévenus, prît la peine de lire seulement un discours qu'il composa du tems de Paul III. contre la Papauté : je suis certain qu'il rougiroit pour Luther, tant il y trouveroit par-tout, je ne dirai pas de fureur & d'emportement, mais de froides équivoques, de basses plaifanteries, & de saletés ; je dis même des plus grossières, & de celles qu'on n'entend que de la bouche des plus vils artisans. *Le Pape*, dit-il, *est si plein de Diables, qu'il en crache, qu'il en mouche* : n'achevons pas ce que Luther n'a pas eu de honte de répéter trente fois. Est-ce là le discours d'un Réformateur ? Mais c'est qu'il s'agit du Pape : à ce seul nom il rentroit dans ses fureurs, & il ne se possédoit plus. Mais oserai-je rapporter la suite de cette invective insensée ? Il le faut, malgré mes horreurs, afin qu'on voie une fois quelles furies possédoient ce Chef de la Nouvelle Réforme. Forçons-nous donc pour transcrire ces mots qu'il adresse au Pape : *Mon petit Paul, mon petit Pape, mon petit Afnon, allez doucement, il fait glacé : vous vous rompiez une jambe ; vous vous gâteriez, & on diroit, Que Diable est ceci ? Comme le petit Papelin s'est gâté ?* Pardonnez-moi, Lecteurs Catholiques, si je répète ces irrévérences. Pardonnez-moi aussi, ô Luthériens, & profitez du moins de votre honte. Mais après ces sales idées, il est tems de voir les beaux endroits. Ils consistent dans ces jeux de mots, *Cælestissimus, scelestissimus, sanctissimus, satanissimus* ; & c'est ce qu'on trouve à chaque ligne. Mais que dira-t-on de cette belle figure ? *Un âne sçait qu'il est âne ; une pierre sçait qu'elle est pierre ; & ces ânes de Papelins ne sçavent pas qu'ils sont des ânes* : de peur qu'on ne s'avisât d'en dire autant de lui, il va au-devant de l'objection : *Et, dit-il, le Pape ne me peut pas tenir pour un âne : il sçait bien que par la bonté de Dieu, & par sa grace particulière, je suis plus sçavant dans les Ecritures que lui, & que tous ses ânes.* Poursuivons ; voici le style qui va s'élever : *Si j'étois le Maître de l'Empire, où ira-t-il avec un si beau commencement ? je ferois un même paquet du Pape & des Cardinaux, pour les jeter tous ensemble dans ce petit fossé de la mer de Toscane. Ce bain les guériroit ; j'y engage ma parole, & je donne Jésus-Christ pour caution.* Le S. Nom de Jésus-Christ n'est-il pas ici employé bien à pro-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. I.

XXXIII.
Boufonne-
ries & extra-
vagances.
*Advers. Pa-
pi. T. VII.
fol. 451, &
seq.*

Ibid. 475.

Ibid. 470.

Ibid. p. 474

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. I.

XXXIV.
Les séditions
& les violen-
ces.
De serv. arb.
fol. 431, &c.
Matt. x. 34.

pos ? Taifons-nous : c'en est assez , & tremblons sous les terribles jugemens de Dieu , qui , pour punir notre orgueil , a permis que de si grossiers emportemens eussent une telle efficace de séduction & d'erreur.

Je ne dis rien des séditions & des pilleries , le premier fruit des prédications de ce nouvel Evangéliste. Il en tiroit vanité. L'Evangile , disoit-il , & tous ses Disciples après lui , a toujours causé du trouble , & il faut du sang pour l'établir. Zuingle en disoit autant. Calvin se défend de même : *Jesus-Christ* , disoient-ils tous , *est venu jeter le glaive au milieu du monde* ; aveugles , qui ne voyoient pas , ou qui ne vouloient pas voir quel glaive *Jesus-Christ* avoit jetté , & quel sang il avoit fait répandre. Il est vrai que les loups , au milieu desquels il envoyoit ses Disciples , devoient répandre le sang de ses brebis innocentes ; mais avoit-il dit que ses brebis cesseroient d'être brebis , formeroient de séditieux complots , & répandroient à leur tour le sang des loups ? L'épée des Persécuteurs a été tirée contre ses Fidèles ; mais les Fidèles tiroient-ils l'épée , je ne dis pas pour attaquer les Persécuteurs , mais pour se défendre de leurs violences ? En un mot , il s'est excité des séditions contre les Disciples de J. C. mais les Disciples de J. C. n'en ont jamais excité aucune durant trois cens ans d'une persécution impitoyable. L'Evangile les rendoit modestes , tranquilles , respectueux envers les Puissances légitimes , quoiqu'ennemies de la Foi , & les remplissoit d'un vrai zèle ; non pas de ce zèle amer qui oppose l'aigreur à l'aigreur , les armes aux armes , & la force à la force. Que les Catholiques soient donc , s'ils le veulent , des Persécuteurs injustes : ceux qui se vantoient de les venir réformer sur le modèle de l'Eglise Apostolique , devoient commencer la Réforme par une invincible patience. Mais au contraire , disoit Erasme , qui en a vu naître les commencemens : Je les voyois sortir de leurs Prêches *avec un air farouche & des regards menaçans* , comme gens qui venoient d'ouïr des invectives sanglantes , & des discours séditieux. Aussi voyoit-on ce peuple *Evangélique* toujours prêt à prendre les armes , & aussi propre à combattre qu'à disputer. Peut-être que les Ministres nous avoueront bien que les Prêtres des Juifs & ceux des Idoles donnoient lieu à des Satyres aussi fortes que les Prêtres de l'Eglise Romaine , de quelques couleurs qu'ils nous les dépeignent. Quand est-ce qu'on a vu au sortir de la Prédication de S. Paul , ceux qu'il avoit convertis , aller piller les maisons de ces Prêtres sacrilèges , comme on a vu si souvent au sortir des Prédications de Luther & des Prétendus Réformateurs , leurs Au-

Lib. XIX.
113. XXIV.
Ep. XXXI.
47. p. 2053.
&c.

diteurs , aller piller tous les Ecclésiastiques , sans distinction des bons ni des mauvais? Que dis-je des Prêtres des Idoles! Les Idoles mêmes étoient en quelque sorte épargnées par les Chrétiens. Vit-on jamais à Ephèse ou à Corinthe , où tous les coins en étoient remplis , en renverser une seule après les Prédications de S. Paul & des Apôtres? Au contraire , ce Secrétaire de la Commune d'Ephèse rend témoignage à ses Citoyens , que S. Paul & ses Compagnons *ne blasphémoient point contre leur Déesse*; ; c'est-à-dire , qu'ils parloient contre les faux Dieux , sans exciter aucun trouble , sans altérer la tranquillité publique. Je crois pourtant que les Idoles de Jupiter & de Venus étoient bien aussi odieuses que les Images de Jésus-Christ , de sa Sainte Mere , & de ses Saints , que nos Réformés ont abattues.

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
LIV. II.

Act. xix.

LIVRE II.

Les Variations de Luther sur la Transsubstantiation : Carlostad commence la querelle Sacramentaire : Circonstances de cette rupture : La Révolte des Payfans , & le personnage que Luther y fit : Son Mariage , dont lui-même & ses amis sont honteux : Ses excès sur le Franc-arbitre , & contre Henri VIII. Roi d'Angleterre. Zuingle & Oecolampade paroissent : Les Sacramentaires préfèrent la Doctrine Catholique à la Luthérienne : Les Luthériens prennent les armes , malgré toutes leurs promesses : Mélanc-ton en est troublé : Ils s'unissent en Allemagne sous le nom de Protestans : Vains projets d'accommodement entre Luther & Zuingle : La Conférence de Marpourg.

Depuis 1520 , jusqu'à 1529.

LE premier Traité où Luther parut tout ce qu'il étoit , fut celui qu'il composa en 1520 de la captivité de Babylone. Là , il éclata hautement contre l'Eglise Romaine , qui venoit de le condamner ; & parmi les Dogmes dont il tâcha d'ébranler les fondemens , celui de la Transsubstantiation fut un des premiers.

Il eût bien voulu pouvoir donner atteinte à la réalité , & chacun sçait ce qu'il en a déclaré lui-même dans la Lettre à ceux de Strasbourg , où il écrit , *qu'on lui eût fait grand plaisir de lui donner quelque bon moyen de la nier , parce que rien ne lui eût été meilleur , dans le dessein qu'il avoit de nuire à la Papauté.* Mais Dieu donne de secret-

II.
Le Livre de
la Captivité de
Babylone : sen-
timens de Lu-
ther sur l'Euc-
haristie , &
l'envie qu'il
eut d'ébran-
ler la réalité.
M. D. XX.
M. D. XX I.
M. D. XX II.
Epist. ad
Argent. T. VII. fol.
501.

HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. I.

tes bornes aux esprits les plus emportés , & ne permet pas toujours aux Novateurs d'affliger son Eglise autant qu'ils voudroient. Luther demeura frappé invinciblement de la force & de la simplicité de ces paroles : *Ceci est mon Corps , ceci est mon Sang ; ce Corps livré pour vous , ce Sang de la nouvelle alliance ; ce Sang répandu pour vous , & pour la rémission de vos péchés ;* car c'est ainsi qu'il faudroit traduire ces paroles de Notre-Seigneur , pour les rendre dans toute leur force. L'Eglise avoit cru sans peine , que pour consommer son sacrifice & les figures anciennes , Jesus-Christ nous avoit donné à manger la propre substance de la chair immolée pour nous. Elle avoit la même pensée du sang répandu pour nos péchés. Accoutumée dès son origine à des Mystères incompréhensibles & à des marques ineffables de l'amour Divin , les merveilles impénétrables que renfermoit le sens littéral , ne l'avoient point rebutée ; & Luther ne put jamais se persuader , ni que Jesus-Christ eût voulu obscurcir exprès l'Institution de son Sacrement , ni que des paroles si simples fussent susceptibles de figures si violentes , ou pussent avoir un autre sens que celui qui étoit entré naturellement dans l'esprit de tous les Peuples Chrétiens en Orient & en Occident , sans qu'ils en aient été détournés , ni par la hauteur du Mystère , ni par les subtilités de Bérenger & de Viclef.

II.
Le change-
ment de Sub-
stance attaqué
par Luther ,
& sa manière
grossière d'ex-
pliquer la Réa-
lité.

De cap. Ba-
byl. T. 2.

Il y voulut pourtant mêler quelque chose du sien. Tous ceux , qui jusques à lui avoient bien ou mal expliqué les paroles de Jesus-Christ , avoient reconnu qu'elles opéroient quelque sorte de changement dans les dons sacrés. Ceux qui vouloient que le corps n'y fût qu'en figure , disoient que les paroles de Notre-Seigneur opéroient un changement purement mystique , & que le pain consacré devenoit le signe du Corps. Par une raison opposée , ceux qui défendirent le sens littéral , avec une présence réelle , mirent aussi un changement effectif. C'est pourquoi la réalité s'étoit naturellement insinuée dans tous les esprits avec le changement de substance , & toutes les Eglises Chrétiennes étoient entrées dans un sens si droit & si simple , malgré les oppositions qu'y formoient les siens. Mais Luther ne demeura pas dans cette règle. *Je crois* , dit-il , *avec Viclef , que le pain demeure ; & je crois avec les Sophistes (c'est ainsi qu'il appelloit nos Théologiens) que le Corps y est.* Il expliquoit sa doctrine en plusieurs façons , & la plupart fort grossières. Tantôt il disoit que le corps est avec le pain , comme le feu est avec le fer brûlant. Quelquefois il ajoûtoit à ces expressions , que le Corps étoit dans le pain & sous le pain , comme le vin est dans & sous le tonneau. De-là ces

des propositions si célèbres dans le parti, *in, sub, cum*; qui veulent dire que le Corps est dans le pain, sous le pain, & avec le pain. Mais Luther sentoît bien que ces paroles, *Ceci est mon Corps*, demandoient quelque chose de plus que de mettre le Corps là-dedans, ou avec cela, ou sous cela; & pour expliquer, *ceci est*, il se crut obligé à dire que ces paroles, *Ceci est mon Corps*, vouloient dire, ce pain est mon Corps substantiellement & proprement; chose inouïe & embarrassée de difficultés invincibles.

Néanmoins, pour les surmonter, quelques disciples de Luther soutinrent que le pain étoit fait le Corps de Notre-Seigneur, & le vin son Sang précieux, comme le Verbe divin a été fait Homme: de sorte qu'il se faisoit dans l'Eucharistie une impanation véritable, comme il s'étoit fait une véritable Incarnation dans les entrailles de la sainte Vierge. Cette opinion, qui avoit paru dès le tems de Bérenger, fut renouvelée par Osiandre, l'un des principaux Luthériens. Elle ne put jamais entrer dans l'esprit des hommes. Chacun vit, qu'afin que le pain fût le Corps de Notre-Seigneur, & que le vin fût son Sang, comme le Verbe divin est homme par ce genre d'union, que les Théologiens appellent personnelle ou hypostatique; il faudroit que comme l'homme est la personne, le corps fût aussi la personne, & le sang de même; ce qui détruit les principes du raisonnement & du langage. Le corps humain est une partie de la personne, mais il n'est pas la personne même, ni le tout, ou comme on parle, le suppôt. Le sang l'est encore moins, & ce n'est nullement le cas où l'union personnelle puisse avoir lieu. Ces choses s'entendent mieux, qu'elles ne s'expliquent méthodiquement. Tout le monde ne sçait pas employer le terme d'union hypostatique: mais quand elle est un peu expliquée, tout le monde sent à quoi elle peut convenir. Ainsi Osiandre fut le seul à soutenir son impanation, & son invination. On lui laissa dire tant qu'il voulut, *Ce pain est Dieu*, car il passa jusqu'à cet excès. Mais une si étrange opinion n'eut pas besoin d'être réfutée: elle tomba d'elle-même par sa propre absurdité, & Luther ne l'approuva point.

Cependant ce qu'il disoit y menoit tout droit. On ne sçavoit comment concevoir que le pain en demeurant pain, fût en même tems, comme il l'assûroit, le vrai Corps de Notre-Seigneur, sans admettre entre les deux cette union hypostatique, qu'il rejettoit. Mais enfin il demeura ferme à la rejeter, & à unir néanmoins les deux substances, jusqu'à dire que l'une étoit l'autre.

Il parla pourtant d'abord avec doute du changement de substan-

Tome III.

M

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

III.
L'impana-
tion établie
par quelques
Luthériens, &
rejetée par
Luther.

Mel. lib. 2.
Ep. 447.

IV.
Variatio

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

Luther sur la
Transsubstan-
tiation : ma-
nière inouïe
de décider de
la foi.

M. D. XXIII.
Decap. Ba-
byl. T. 2. fol.
66.

Resp. ad ar-
tic. extract.
ibid. 172.

Cont. Reg.
Angl. T. 2.

Hosp. pag.
2. fol. 184.

V.
Etranges em-
portemens
dans les Livres
contre Henri
VIII. Roi
d'Angleterre.
Cont. Angl.
Reg. ib. 333.

ce ; & encore qu'il préférât l'opinion qui retient le pain, à celle qui le change au corps, l'affaire lui parut légère. *Je permets*, dit-il, *l'une & l'autre opinion, j'ôte seulement le scrupule.* Voilà comme décidoit ce nouveau Pape : la transsubstantiation & la consubstantiation lui parurent indifférentes. Ailleurs, comme on lui reprochoit qu'il faisoit demeurer le pain dans l'Eucharistie, il l'avoue : mais, ajoute-t-il, *je ne condamne pas l'autre opinion : je dis seulement que ce n'est pas un article de Foi.* Mais il passa bientôt plus avant dans la réponse qu'il fit à Henri VIII. Roi d'Angleterre, qui avoit réfuté sa Captivité. *J'avois enseigné*, dit-il, *qu'il n'importoit pas que le pain demeurât ou non dans le Sacrement : mais maintenant je transsubstantie mon opinion ; je dis que c'est une impiété & un blasphème, de dire que le pain est transsubstantié ; & il pousse la condamnation jusqu'à l'anathème.* Le motif qu'il donne à son changement, est mémorable. Voici ce qu'il en écrit dans son Livre aux Vaudois. *Il est vrai : je crois que c'est une erreur de dire que le pain ne demeure pas, encore que cette erreur m'ait paru jusqu'ici peu importante : mais maintenant, puisqu'on nous presse si fort de recevoir cette erreur sans autorité de l'Ecriture, en dépit des Papistes, je veux croire que le pain & le vin demeurent ; & voilà ce qui attirera aux Catholiques cet anathème de Luther.* Tels furent ses sentimens en 1523. nous verrons s'il y persistera dans la suite ; & on fera bien aisé dès à présent de remarquer une Lettre produite par Hospinien, où Mélancton accuse son Maître d'avoir accordé la transsubstantiation à certaines Eglises d'Italie, auxquelles il avoit écrit de cette matiere. Cette Lettre est de 1543. douze ans après sa réponse au Roi d'Angleterre.

Au reste, il s'emporta contre ce Prince avec une telle violence, que les Luthériens eux-mêmes en étoient honteux. Ce n'étoit que des injures atroces, & des démentis outrageux à toutes les pages : *C'étoit un fol, un insensé, le plus grossier de tous les pourceaux, & de tous les ânes.* Quelquefois il l'apostrochoit d'une manière terrible : *Commencez-vous à rougir, Henri, non plus Roi, mais Sacrilege ?* Mélancton, son cher Disciple, n'osoit le reprendre, & ne sçavoit comment l'excuser. On étoit scandalisé même parmi ses Disciples du mépris outrageux avec lequel il traitoit tout ce que l'Univers avoit de plus grand, & de la manière bizarre dont il décidoit sur les dogmes. Dire d'une façon, & puis tout-à-coup dire de l'autre, seulement en haïne des Papistes ; c'étoit trop visiblement abuser de l'autorité qu'on lui donnoit, & insulter, pour ainsi parler, à la crédulité du genre humain. Mais il avoit pris le dessus dans tout son parti, & il falloit trouver bon tout ce qu'il disoit.

Erasme étonné d'un emportement qu'il avoit vainement tâché de modérer par ses avis, en explique toutes les causes à Mélancton son ami. *Ce qui me choque le plus dans Luther, c'est, dit-il, que tout ce qu'il entreprend de soutenir, il le pousse à l'extrémité, & jusqu'à l'excès. Averti de ses excès, loin de s'adoucir, il pousse encore plus avant, & semble n'avoir d'autre dessein que de passer à des excès encore plus grands. Je connois, ajoute-t-il, son humeur par ses écrits, autant que je pourrois faire si je vivois avec lui. C'est un esprit ardent & impétueux. On y voit par-tout un Achille, dont la colère est invincible. Vous n'ignorez pas les artifices de l'ennemi du genre humain. Joignez à tout cela un si grand succès, une faveur si déclarée, un si grand applaudissement de tout le théâtre: il y en auroit assez pour gâter un esprit modeste. Quoiqu'Erasme n'ait jamais quitté la Communion de l'Eglise, il a toujours conservé, parmi ces disputes de Religion, un caractère particulier, qui a fait que les Protestans lui donnent assez de créance dans les faits dont il a été le témoin. Mais il n'est que trop certain d'ailleurs, que Luther enflé du succès inespéré de son entreprise, & de la victoire qu'il croyoit avoir remportée contre la Puissance Romaine, ne gardoit plus aucune mesure.*

C'est une chose étrange d'avoir pris, comme il fit avec tous les siens, le nombre prodigieux de ses Sectateurs, comme une marque de faveur divine, sans se souvenir que S. Paul avoit dit des Hérétiques & des Séducteurs, que *leur discours gagne comme la gangrène, & qu'ils profitent en mal, errans, & jettans les autres dans l'erreur.* Mais le même S. Paul a dit aussi que *leur progrès a des bornes.* Les malheureuses conquêtes de Luther furent retardées par la division qui se mit dans la Nouvelle Réforme. Il y a long-tems qu'on a dit que les Disciples des Novateurs se croient en droit d'innover à l'exemple de leur Maître: les Chefs des Rébelles trouvent des Rébelles aussi téméraires qu'eux; & pour dire simplement le fait sans moraliser davantage, Carlostad, que Luther avoit tant loué, tout indigne qu'il en étoit, & qu'il avoit appelé son vénérable Précepteur en Jésus-Christ, se trouva en état de lui résister. Luther avoit attaqué le changement de substance dans l'Eucharistie; Carlostad attaqua la Réalité que Luther n'avoit pas crû pouvoir entreprendre.

Carlostad, si nous en croyons les Luthériens, étoit un homme brutal, ignorant, artificieux pourtant, & brouillon, sans piété, sans humanité, & plutôt Juif que Chrétien. C'est ce qu'en dit Mélancton, homme modéré & naturellement sincère. Mais sans citer en particulier les Luthériens, ses amis & ses ennemis demeurent

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

VI.
Lettre d'Erasme à Mélancton sur les emportemens de Luther.
Erasme. lib.
VI. Ep. 3. ad
Luth. l. XIV.
Ep. 1. &c. Id
lib. XIX.
Epist. 3. ad
Mélanct.

VII.
La division
parmi les Pré-
tendus - Evan-
géliques: Car-
lostad attaque
Luther & la
Réalité.
M. D. XXIV.
II. Tim. III.
Ibid. III.
XIII.
Ibid. I X.
Tertull. de
presc. c. 42.
Ep. dedic.
comm. ingal.
ad Carlost.

Mel. lib.
Testim. Pref.
ad Frid. My-
con.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

Zuing. Ep.
ad Matt. Al-
bert. Id. lib.
de Ver. &
fals. relig.
Hospin. II. p.
fol. 132.

VII.
Origine des
démêlés de
Luther & de
Carlostad : or-
gueil de Lu-
ther.

1521.
Ep. Luth.
ad Cass. Gut-
tol. 1522.
Serm. Quid
Christiano
præstandum
T. VII. fol.
273.

IX.
Sermon de
Luther, où en
dépît de Car-
lostad & de
ceux qui le sui-
voient, il me-
nace de se ré-
tracter, & de
rétablir la
Messe : son
extravagance
à vanter son
pouvoir.

Sermo do-
cens abusus
non manibus
sed verbo ex-
term. &c.
1521. ibid.
273.

d'accord que c'étoit l'homme du monde le plus inquiet, aussi-bien que le plus impertinent. Il ne faut point d'autre preuve de son ignorance que l'explication qu'il donna aux paroles de l'Institution de la Cène, soutenant que par ces paroles, *Ceci est mon Corps*, Jésus-Christ, sans aucun égard à ce qu'il donnoit, vouloit seulement se montrer lui-même assis à table, comme il étoit avec ses Disciples : imagination si ridicule, qu'on a peine à croire qu'elle ait pû entrer dans l'esprit d'un homme.

Avant qu'il eût enfanté cette interprétation monstrueuse, il y avoit déjà eu de grands-démêlés entre lui & Luther. Car en 1521, durant que Luther étoit caché, par la crainte de Charles V. qui l'avoit mis au ban de l'Empire, Carlostad avoit renversé les Images, ôté l'élévation du Saint Sacrement, & même les Messes basses, rétabli la Communion sous les deux espèces dans l'Eglise de Wirtemberg, où avoit commencé le Luthéranisme. Luther n'improvoit pas tant ces changemens, qu'il les trouvoit faits à contre-tems, & d'ailleurs peu nécessaires. Mais ce qui le piqua au vif, comme il le témoigne assez dans une Lettre qu'il écrivit sur ce sujet, c'est que Carlostad avoit méprisé son autorité, & avoit voulu s'ériger en nouveau Docteur. Les Sermons qu'il fit à cette occasion sont remarquables : car, sans y nommer Carlostad, il reprochoit aux Auteurs de ces entreprises, qu'ils avoient agi sans mission, comme si la sienne eût été bien mieux établie. *Je les défendrois, disoit-il, aisément devant le Pape ; mais je ne sçai comment les justifier devant le Diable, lorsque ce mauvais Esprit, à l'heure de la mort, leur opposera ces paroles de l'Ecriture : Toute plante que mon Pere n'aura pas plantée, sera déracinée ; & encore, Ils couroient, & ce n'étoit pas moi qui les envoyois. Que répondront-ils alors ? Ils seront précipités dans les enfers.*

Voilà ce que dit Luther pendant qu'il étoit encore caché. Mais au sortir de Pathmos, (c'est ainsi qu'il appelloit sa retraite) il fit bien un autre Sermon dans l'Eglise de Wirtemberg. Là il entreprit de prouver qu'il ne falloit pas employer les mains, mais la parole toute seule à réformer les abus. *C'est la parole, disoit-il, qui pendant que je dormois tranquillement, & que je buvois ma bière avec mon cher Mélancton, & avec Amsdorf, a tellement ébranlé la Papauté, que jamais Prince ni Empereur n'en a fait autant. Si j'avois voulu, poursuit-il, faire les choses avec tumulte, toute l'Allemagne nâgeroit dans le sang ; & lorsque j'étois à Vormes, j'aurois pû mettre les affaires en tel état, que l'Empereur n'y eût pas été en sûreté.* C'est ce que nous n'avions pas vû dans les Histoires. Mais le peuple une fois prévenu croyoit tout, & Luther se

tentoit tellement le maître, qu'il osa bien leur dire en pleine chaire: *Au reste, si vous prétendez continuer à faire les choses par ces communes délibérations, je me dédirai, sans hésiter, de tout ce que j'ai écrit ou enseigné: j'en ferai ma rétractation, & je vous laisserai là. Tenez-le-vous pour dit une bonne fois; & après tout, quel mal vous fera la Messe Papale? On croit songer, quand on lit ces choses dans les écrits de Luther imprimés à Wirtemberg: on revient au commencement du volume, pour voir si on a bien lû, & on se dit à soi-même: Quel est ce nouvel Evangile? Un tel homme a-t-il pû passer pour Réformateur? N'en reviendra-t-on jamais? Est-il donc si difficile à l'homme de confesser son erreur?*

Carlostad de son côté ne se tint pas en repos, & poussé avec tant d'ardeur, il se mit à combattre la Doctrine de la Présence réelle, autant pour attaquer Luther, que par aucun autre motif. Luther aussi, quoiqu'il eût pensé à ôter l'élévation de l'Hostie, la retint en dépit de Carlostad, comme il le déclare en lui-même, & de peur, pour-
fuit-il, *qu'il ne semblât que le Diable nous eût appris quelque chose.*

Il ne parla pas plus modérément de la Communion sous les deux espèces, que le même Carlostad avoit rétablie de son autorité privée. Luther la tenoit alors pour assez indifférente. Dans la Lettre qu'il écrivit sur la réformation de Carlostad, il lui reproche d'avoir mis le Christianisme dans ces choses de néant, à communier sous les deux espèces, à prendre le Sacrement dans la main, à ôter la Confession, & à brûler les Images. Et encore, en 1523 il dit dans la Formule de la Messe: *Si un Concile ordonnoit on permettoit les deux espèces, en dépit du Concile, nous n'en prendrions qu'une, ou ne prendrions ni l'une ni l'autre, & mandirions ceux qui prendroient les deux, en vertu de cette Ordonnance.* Voilà ce qu'on appelloit la Liberté Chrétienne dans la Nouvelle Réforme: telle étoit la modestie & l'humilité de ces nouveaux Chrétiens.

Carlostad chassé de Wirtemberg, fut contraint de se retirer à Orlemonde, ville de Thuringe, dépendante de l'Electeur de Saxe. En ces tems toute l'Allemagne étoit en feu. Les Payfans révoltés contre leurs Seigneurs avoient pris les armes, & imploroient le secours de Luther. Outre qu'ils en suivoient la doctrine, on prétendoit que son Livre de la Liberté Chrétienne n'avoit pas peu contribué à leur inspirer la rébellion par la manière hardie dont il y parloit contre les Législateurs, & contre les Loix. Car encore qu'il se sauvât, en disant qu'il n'entendoit point parler des Magistrats, ni des Loix Civiles, il étoit vrai cependant qu'il mêloit les Princes & les Potentats avec le Pape & les Evêques; & prononcer généralement, comme il faisoit,

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

X.
Luther décide des plus grandes choses par dépit: l'élévation: les deux Espèces.

Luth. par Confess. Host. pin. part. II. 188.

Epist. ad Calp. Cusol.

Form. Miss. T. 2. 384. 386.

XI.
De quelle sorte la guerre fut déclarée entre Luther & Carlostad. De Libert. Christ. T. 2. fol. 10, 11.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

Slaid. lib.
N. 77.

Luth. T. 2.
Jen. 447.
Calixt. Ju-
dit. n. 49.
Hospin. II. p.
ad an. 1524.
fol. 31.

Epist. Luth.
ad Argens. T.
7. f. 507.

que le Chrétien n'étoit sujet à aucun homme ; c'étoit, en attendant l'interprétation, nourrir l'esprit d'indépendance dans les peuples, & donner des vûes dangereuses à leurs conducteurs. Joint que mépriser les puissances soutenues par la Majesté de la Religion, étoit encore un moyen d'affoiblir les autres. Les Anabaptistes, autre rejetton de la Doctrine de Luther, puisqu'ils ne s'étoient formés qu'en poussant à bout ses maximes, se mêloient à ce tumulte des Payfans, & commençoient à tourner leurs inspirations sacrilèges à une révolte manifeste. Carlostad donna dans ces nouveautés ; du moins Luther l'en accuse ; & il est vrai qu'il étoit dans une grande liaison avec les Anabaptistes, grondant sans cesse avec eux, autant contre l'Electeur que contre Luther, qu'il appelloit un flatteur du Pape, à cause principalement de quelque reste qu'il conservoit de la Messe & de la Présence réelle ; car c'étoit à qui blâmeroit le plus l'Eglise Romaine, & à qui s'éloigneroit le plus de ses dogmes. Ces disputes avoient excité de grands mouvemens à Orlemonde. Luther y fut envoyé par le Prince pour appaiser le peuple ému. Dans le chemin il prêcha à Jéne en présence de Carlostad, & ne manqua pas de le traiter de sédition. C'est par là que commença la rupture. J'en veux ici raconter la mémorable histoire, comme elle se trouve parmi les œuvres de Luther, comme elle est avouée par les Luthériens, comme les Historiens Protestans l'ont rapportée. Au sortir du sermon de Luther, Carlostad le vint trouver à l'Ourse noire où il logeoit, lieu remarquable dans cette Histoire, pour avoir donné le commencement à la guerre Sacramentaire parmi les Nouveaux Réformés. Là, parmi d'autres discours, & après s'être excusé le mieux qu'il put sur la sédition. Carlostad déclare à Luther qu'il ne pouvoit souffrir son opinion de la Présence réelle. Luther avec un air dédaigneux le défia d'écrire contre lui, & lui promit un florin d'or s'il l'entreprenoit. Il tire le florin de sa poche. Carlostad le met dans la sienne. Ils touchèrent en la main l'un de l'autre, en se promettant mutuellement de se faire bonne guerre. Luther but à la santé de Carlostad, & du bel ouvrage qu'il alloit mettre au jour. Carlostad fit raison, & avala le verre plein : ainsi la guerre fut déclarée à la mode du pays, le 22 d'Août en 1524. L'adieu des combattans fut mémorable. *Puissai-je te voir sur la roue*, dit Carlostad à Luther ; *puisses-tu te rompre le col, avant que de sortir de la Ville*. L'entrée n'avoit pas été moins agréable. Par les soins de Carlostad, Luther, en entrant dans Orlemonde, fut reçu à grands coups de pierre, & presque accablé de boue. Voilà le nouvel Evangile ; voilà les Actes des nouveaux Apôtres.

Des combats plus sanglans, mais peut-être pas plus dangereux, suivirent un peu après. Les Paysans soulevés s'étoient assemblés au nombre de quarante mille. Les Anabaptistes prirent les armes avec une fureur inouïe. Luther interpellé par les Paysans de prononcer sur les prétentions qu'ils avoient contre leurs Seigneurs, fit un étrange personnage. D'un côté il écrivit aux Paysans que Dieu défendoit la sédition. D'autre côté il écrivit aux Seigneurs qu'ils exerçoient une tyrannie; *que les Peuples ne pouvoient, ni ne vouloient, ni ne devoient plus souffrir.* Il rendoit par ce dernier mot à la sédition les armes qu'il sembloit lui avoir ôtées. Une troisième lettre qu'il écrivit en commun à l'un & à l'autre parti, leur donnoit le tort à tous deux, & leur dénonçoit de terribles jugemens de Dieu, s'ils ne convenoient à l'amiable. On blâmoit ici sa mollesse : peu après, on eut raison de lui reprocher une dureté insupportable. Il publia une quatrième Lettre, où il excitoit les Princes puissamment armés, *d'exterminer sans pitié ces misérables*, qui n'avoient pas profité de ses avis, & *de ne pardonner qu'à ceux qui se rendroient volontairement*, comme si une populace séduite & vaincue n'étoit pas un digne objet de pitié, & qu'il la fallût traiter avec la même rigueur que les Chefs qui l'avoient trompée. Mais Luther le vouloit ainsi : & quand il vit que l'on condamnoit un sentiment si cruel ; incapable de reconnoître qu'il eût tort en rien, il fit encore un Livre exprès pour prouver, qu'en effet, *il ne falloit user d'aucune miséricorde envers les Rebelles*, & qu'il ne falloit pas même pardonner à ceux *que la multitude auroit entraînés par force dans quelque action séditieuse.* On vit ensuite ces fameux combats qui coûtèrent tant de sang à l'Allemagne : tel en étoit l'état, quand la dispute Sacramentaire y alluma un nouveau feu.

Carlostad qui l'avoit émûe, avoit déjà introduit une nouveauté étrangement scandaleuse ; car il fut le premier Prêtre de quelque réputation qui se maria ; & cet exemple fit des effets surprenans dans l'Ordre Sacerdotal & dans les Cloîtres. Carlostad n'étoit pas encore brouillé avec Luther. On se moqua dans le parti même du Mariage de ce vieux Prêtre. Mais Luther, qui avoit envie d'en faire autant, ne disoit mot. Il étoit devenu amoureux d'une Religieuse de qualité, & d'une beauté rare, qu'il avoit tirée de son Couvent. C'étoit une des maximes de la Nouvelle Réforme, que les vœux étoient une pratique Judaïque, & qu'il n'y en avoit point qui obligât moins que celui de chasteté. L'Electeur Fridéric laissoit dire ces choses à Luther ; mais il n'eût pas pu digérer qu'il en fût venu à l'effet. Il n'avoit que du mépris pour les Prêtres & les Religieux qui

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PROTESTANTES,
LIV. II.

XII.
Les guerres
des Anabap-
tistes, & celle
des Paysans
révoltés : la
part qu'eut Lu-
ther dans ces
révoltes.

M. D. XXV.
Sleid. lib.
V.
Ibid. 258.

Ibid. 278.

XIII.
Le mariage
de Luther, qui
avoit été pré-
cédé par celui
de Carlostad.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

se marioient au préjudice des Canons & d'une Discipline réverée dans tous les siècles. Ainsi, pour ne se point perdre dans son esprit, il fallut patienter durant la vie de ce Prince, qui ne fut pas plutôt mort, que Luther épousa sa Religieuse. Ce mariage se fit en 1525, c'est-à-dire, dans le fort des Guerres Civiles d'Allemagne, & lorsque les disputes Sacramentaires s'échauffoient avec le plus de violence. Luther avoit alors 45 ans; & cet homme, qui, à la faveur de la Discipline Religieuse, avoit passé toute sa jeunesse sans reproche dans la continence, en un âge si avancé, & pendant qu'on le donnoit à tout l'Univers, comme le Restaurateur de l'Evangile, ne rougit point de quitter un état de vie si parfait, & de reculer en arrière.

Lib. V, f. 77.

Sleidan passe légèrement sur ce fait. *Luther*, dit-il, *épousa une Religieuse, & par-là il donna lieu à de nouvelles accusations de ses Adversaires, qui l'appellerent Furieux & esclave de Satan.* Mais il ne nous dit pas tout le secret; & ce ne fut pas seulement les Adversaires de Luther qui blâmerent son Mariage: il en fut honteux lui-même; ses Disciples les plus soumis en furent surpris; & nous apprenons tout ceci dans une Lettre curieuse de Mélancton au docteur Camérarius son intime ami.

Lib. IV.

Epist. 24.

21. Jul.

1525.

XIV.

Lettre mé-

morable de

Mélancton à

Camérarius,

sur le maria-

ge de Luther.

Elle est écrite toute en grec; & c'est ainsi qu'ils traitoient entre eux les choses secrètes. Il lui dit donc que *Luther*, lorsqu'on y pensoit le moins, avoit épousé la *Borée*, (c'étoit la Religieuse qu'il aimoit) sans en dire mot à ses amis: mais qu'un soir ayant prié à souper *Poméranius*, (c'étoit le Pasteur) un Peintre, & un Avocat, il fit les cérémonies accoutumées; qu'on seroit étonné de voir que dans un tems si malheureux, où les gens de bien avoient tant à souffrir, il n'eût pas eu le courage de compatir à leurs maux, & qu'il parût au contraire se peu soucier des malheurs qui les menaçoient, laissant même affoiblir sa réputation, dans le tems que l'Allemagne avoit le plus de besoin de son autorité & de sa prudence. Ensuite il raconte à son ami les causes de ce Mariage: Qu'il sçait assez que *Luther* n'est pas ennemi de l'humanité, & qu'il croit qu'il a été engagé à ce Mariage par une nécessité naturelle: qu'il ne faut donc point s'étonner que la magnanimité de *Luther* se soit laissé amollir; que cette manière de vie est basse & commune, mais sainte; & qu'après tout, l'Ecriture dit que le Mariage est honorable; qu'au fond, il n'y a ici aucun crime; & que si on reproche quelque autre chose à *Luther*, c'est une manifeste calomnie. C'est qu'on avoit fait courir le bruit que la Religieuse étoit grosse, & prête à accoucher quand *Luther* l'épousa, ce qui ne se trouva pas véritable. Mélancton avoit donc raison de justifier son Maître en ce point. Il dit, que tout ce qu'on peut blâmer dans son

ÉVÊQUE DE MEAUX.

son action ; c'est le contretems dans lequel il fait une chose si peu attendue, & le plaisir qu'il va donner à ses ennemis, qui ne cherchent qu'à l'accuser : au reste, qu'il le voit tout chagrin & tout troublé de ce changement, & qu'il fait ce qu'il peut pour le consoler.

On voit assez combien Luther étoit honteux & embarrassé de son mariage, & combien Mélancton en étoit frappé, malgré tout le respect qu'il avoit pour lui. Ce qu'il ajoûte à la fin, fait aussi connoître combien il croyoit que Camérarius en seroit ému, puisqu'il dit qu'il avoit voulu le prévenir, de peur que dans le désir qu'il avoit que Luther demeurât toujours sans reproche, & sa gloire sans tache, il ne se laissât trop troubler & décourager par cette nouvelle surprenante.

Ils avoient d'abord regardé Luther comme un homme élevé au-dessus de toutes les foiblesses communes. Celle qu'il leur fit paroître dans ce mariage scandaleux, les mit dans le trouble. Mais Mélancton console le mieux qu'il peut & son ami, & lui-même, sur ce que peut-être il y a ici quelque chose de caché & de divin ; qu'il a des marques certaines de la piété de Luther, qu'il ne sera point inutile qu'il leur arrive quelque chose d'humiliant, puisqu'il y a tant de péril à être élevé, non-seulement pour les Ministres des choses sacrées, mais encore pour tous les hommes ; qu'après tout, les plus grands Saints de l'Antiquité ont fait des fautes ; & qu'enfin il faut apprendre à s'attacher à la parole de Dieu par elle-même, & non par le mérite de ceux qui la prêchent, n'y ayant rien de plus injuste que de blâmer la doctrine à cause des fautes où tombent les Docteurs.

La maxime est bonne, sans doute : mais il ne falloit donc pas tant appuyer sur les défauts personnels, ni se tant fonder sur Luther, qu'ils voyoient si foible, quoiqu'il fût d'ailleurs si audacieux ; ni enfin, nous tant vanter la Réformation, comme un ouvrage merveilleux de la main de Dieu, puisque le principal instrument de cette œuvre incomparable étoit un homme, non-seulement si vulgaire, mais encore si emporté.

Il est aisé de juger par la conjoncture des choses, que le contretems qui fait tant de peine à Mélancton, & cette fâcheuse diminution qu'il voit arriver de la gloire de Luther, dans le tems qu'on en avoit le plus de besoin, regardoient à la vérité ces troubles horribles, qui faisoient dire à Luther lui-même, que l'Allemagne alloit périr, mais regardoient encore plus la dispute Sacramentaire, par laquelle Mélancton sentoit bien que l'autorité de son Maître alloit s'ébranler. En effet, on ne croyoit pas Luther innocent des troubles de l'Allemagne, puisqu'ils étoient commencés par des gens qui

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

XV.
Notable di-
minution de
l'autorité de
Luther.

Steidam. lib.
VII. 102.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. II. avoient suivi son Evangile, & qui paroissoient animés par ses écrits outre que nous avons vu qu'il avoit au commencement autant flatté que réprimé la fureur des Payfans soulevés. La dispute Sacramentaire étoit encore regardée comme un fruit de sa Doctrine. Les Catholiques lui reprochoient, qu'en inspirant tant de mépris pour l'autorité de l'Eglise, & en ébranlant ce fondement, il avoit tout réduit en questions. Voilà ce que c'est, disoient-ils, d'avoir mis la décision entre les mains des Particuliers, & de leur avoir donné l'Ecriture comme si claire, qu'on n'avoit besoin, pour l'entendre, que de la lire, sans consulter l'Eglise, ni l'Antiquité. Toutes ces choses tourmentoient terriblement Mélancton, lui qui étoit naturellement si prévoyant, il voyoit maître dans la Réforme une division, qui en la rendant odieuse, alloit encore y allumer une guerre irréconciliable.

XVI. Il arriva dans le même tems d'autres choses qui le troubloient fort. La dispute s'étoit échauffée sur le Franc-Arbitre, entre Erasme & Luther. La considération d'Erasme étoit grande dans toute l'Europe, quoiqu'il eût de tous côtés beaucoup d'ennemis. Au commencement des troubles, Luther n'avoit rien omis pour le gagner, & lui avoit écrit avec des respects qui tenoient de la bassesse. D'abord, Erasme le favorisoit sans vouloir pourtant quitter l'Eglise. Quand il vit le schisme manifestement déclaré, il s'éloigna tout-à-fait, & écrivit contre lui avec beaucoup de modération. Mais Luther, au lieu de l'imiter, publia, un peu après son mariage, une réponse si envenimée, qu'elle fit dire à Mélancton: *Plût à Dieu que Luther gardât le silence ! J'espérois que l'âge le rendroit plus doux, & je vois qu'il devient tous les jours plus violent, poussé par ses Adversaires, & par les disputes, où il est obligé d'entrer : comme si un homme qui se disoit le Réformateur du monde, devoit si-tôt oublier son personnage, & ne devoit pas, quoi qu'on lui fit, demeurer maître de lui-même. Cela me tourmente étrangement, disoit Mélancton, & si Dieu n'y met la main, la fin de ces disputes sera malheureuse.* Erasme se voyant traité si durement par un homme qu'il avoit si fort ménagé, disoit plaisamment : *Je croyois que le mariage l'auroit adouci ; & il déplorait son sort de se voir, malgré sa douceur, & dans sa vieillesse, condamné à combattre contre une bête farouche, contre un sanglier furieux.*

XVII. Les outrageux discours de Luther n'étoient pas ce qu'il y avoit de plus excessif dans les Livres qu'il écrivit contre Erasme. La doctrine en étoit horrible, puisqu'il concluoit non-seulement que le Libre-Arbitre étoit tout-à-fait éteint dans le genre humain, depuis

Dispute entre Erasme & Luther sur le Franc-Arbitre: Mélancton déplore les emportemens de Luther.

Ep. Luth. ad Erasme. int. Erasme. Ep. lib. v. l. 3.

Ep. Mel. lib. IV. Ep. 28.

Lib. XVIII. Ep. 15. 22.

XVII. Blasphèmes & audace de Luther dans son Traité du Serf Arbitre.

la chute, qui étoit une erreur commune dans la Nouvelle Réforme, mais encore qu'il est impossible qu'un autre que Dieu soit libre; que sa prescience, & la Providence divine fait que toutes choses arrivent par une immuable, éternelle & inébranlable volonté de Dieu qui foudroie, & met en pièces tout le Libre-Arbitre; que le nom de Franc-Arbitre est un nom qui n'appartient qu'à Dieu, & qui ne peut convenir ni à l'homme, ni à l'Ange, ni à aucune créature.

Par-là il étoit forcé de rendre Dieu Auteur de tous les crimes, & il ne s'en cachoit pas, disant en termes formels, que le Franc-Arbitre est un titre vain; que Dieu fait en nous le mal comme le bien; que la grande perfection de la Foi, c'est de croire que Dieu est juste, quoiqu'il nous rende nécessairement damnables par sa volonté, en sorte qu'il semble se plaire aux supplices des malheureux. Et encore: Dieu vous plaît, quand il couronne des indignes; il ne doit pas vous déplaire quand il damne des innocens. Pour conclusion, il ajoute qu'il disoit ces choses, non en examinant, mais en déterminant; qu'il n'entendoit pas les soumettre au jugement de personne, mais conseilloit à tout le monde de s'y assujettir.

Il ne faut pas s'étonner que de tels excès troublassent l'esprit modeste de Mélancton. Ce n'est pas qu'il n'eût donné au commencement dans ces prodiges de Doctrine, ayant dit lui-même avec Luther, que la prescience de Dieu rendoit le Libre-Arbitre absolument impossible, & que Dieu n'étoit pas moins cause de la trahison de Judas, que de la conversion de Saint Paul. Mais outre qu'il étoit plutôt entraîné dans ces sentimens par l'autorité de Luther, qu'il n'y entroit de lui-même, il n'y avoit rien de plus éloigné de son esprit, que de les établir d'une manière si insolente; & il ne scavoit plus où il en étoit, quand il voyoit les emportemens de son Maître.

Ils les vit redoubler dans le même tems contre le Roi d'Angleterre. Luther, qui avoit conçu quelque bonne opinion de ce Prince, sur ce que sa Maîtresse, Anne de Boullen, étoit assez favorable au Luthéranisme, s'étoit radouci, jusqu'à lui faire des excuses de ses premiers emportemens. La réponse du Roi ne fut pas telle qu'il espéroit. Henri VIII. lui reprocha la légèreté de son esprit, les erreurs de sa Doctrine, & la honte de son Mariage scandaleux. Alors, Luther qui ne s'abaissoit qu'afin qu'on se jettât à ses pieds, & ne manquoit pas de fondre sur ceux qui ne le faisoient pas assez vite, répondit au Roi, qu'il se repentoit de l'avoir traité si doucement; qu'il l'avoit fait à la prière de ses amis, dans l'espérance que cette douceur seroit utile à ce Prince; qu'un même dessein l'avoit porté autrefois

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

De Serv. Ar-
bit. T. 2. 426.

429. 431.
Ibid. f. 444.

Ibid. f. 465.

Loc. comm.
1. edit.
Comm. in Ep.
ad Rom.

XVIII.
Nouveaux
emportemens
contre le Roi
d'Angleterre:
Luther vante
sa douceur.
Epist. ad
Reg. Ang. T.
1. 92.
Ad maled.
Reg. Anglia
resp. T. 2.
493. Sleid. 1.
VI. p. 80.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

Sleid. 494,
495.

XIX.
Zuingle &
Oecolampade
prenant la dé-
fense de Car-
lostad. Qui é-
toit Zuingle :
sa Doctrine sur
le salut des
Payens.

à écrire civilement au Légat Cajetan , à George Duc de Saxe , & à Erasme , mais qu'il s'en étoit mal trouvé ; ainsi qu'il ne tomberoit plus dans la même faute.

Au milieu de tous ces excès , il vantoit encore sa douceur extrême. A la vérité , s'assurant sur l'inébranlable secours de sa Doctrine , il ne cédoit en orgueil ni à Empereur , ni à Roi , ni à Prince , ni à Satan , ni à l'Univers entier : mais si le Roi vouloit se dépouiller de sa Majesté pour traiter plus librement avec lui , il trouveroit qu'il se montreroit humble & doux aux moindres personnes ; un vrai mouton en simplicité , qui ne pouvoit croire du mal de qui que ce fût.

Que pouvoit penser Mélancton , le plus paisible de tous les hommes , par son naturel , voyant la plume outrageuse de Luther lui susciter au-dehors tant d'ennemis , pendant que la dispute Sacramentaire lui en donnoit au-dedans de si redoutables ?

En effet , dans ce même tems les meilleures plumes du Parti s'élevèrent contre lui. Carlostad avoit trouvé des défenseurs qui ne permettoient plus de le mépriser. Poussé par Luther , & chassé de Saxe , il s'étoit retiré en Suisse , où Zuingle & Oecolampade prirent sa défense. Zuingle , Pasteur de Zurich , avoit commencé à troubler l'Eglise , à l'occasion des Indulgences , aussi-bien que Luther , mais quelques années après. C'étoit un homme hardi , & qui avoit plus de feu que de sçavoir. Il y avoit beaucoup de netteté dans son discours , & aucun des Prétendus-Réformateurs n'a expliqué ses pensées d'une manière plus précise , plus uniforme & plus suivie : mais aussi aucun ne les a poussées plus loin , ni avec plus de hardiesse. Comme on connoitra mieux le caractère de son esprit par ses sentimens que par mes paroles , je rapporterai un endroit du plus accompli de tous ses ouvrages. C'est la Confession de Foi , qu'il adressa un peu avant sa mort à François I. Là , en expliquant l'article de la vie éternelle , il dit à ce Prince qu'il doit espérer de voir l'assemblée de tout ce qu'il y a eu d'hommes saints , courageux , fidèles , & vertueux dès le commencement du monde. Là vous verrez , poursuit-il , les deux Adam , le Racheté & le Rédempteur. Vous y verrez un Abél , un Enoch , un Noé , un Abraham , un Isaac , un Jacob , un Judas , un Moysé , un Josué , un Gédéon , un Samuel , un Phinée , un Elie , un Elisée , un Isaïe , avec la Vierge Mere de Dieu qu'il a annoncée , un David , un Ezéchias , un Josias , un Jean-Baptiste , un Saint Pierre , un Saint Paul. Vous y verrez Hercule , Thésée , Socrate , Aristide , Antigonus , Numa , Camille , les Catons , les Scipions. Vous y verrez vos prédécesseurs , & tous vos Ancêtres qui sont sortis de ce

Christ. fideli-
tatis expos.
1736. p. 27.

monde dans la Foi. Enfin, il n'y aura aucun homme de bien, aucun esprit saint, aucune ame fidèle, que vous ne voyiez-là avec Dieu. Que peut-on penser de plus beau, de plus agréable, de plus glorieux que ce spectacle? Qui jamais s'étoit avisé de mettre ainsi Jesus-Christ pêle-mêle avec les Saints; & à la suite des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, & du Sauveur même, jusqu'à Numa le pere de l'Idolâtrie Romaine, jusqu'à Caton qui se tua lui-même, comme un furieux, & non-seulement tant d'Adorateurs des Fausses Divinités; mais encore jusqu'aux Dieux, & jusqu'aux Héros, un Hercule, un Thésée, qu'ils ont adoré? Je ne sçai pourquoi il n'y a pas mis Apollon; ou Bacchus, & Jupiter même, & s'il en a été détourné par les infamies que les Poètes leur attribuent, celles d'Hercule étoient-elles moindres? Voilà de quoi le Ciel est composé, selon ce Chef du second Parti de la Réformation: voilà ce qu'il a écrit dans une Confession de Foi, qu'il dédie au plus grand Roi de la Chrétienté; & voilà ce que Bullinger son Successeur nous a donné comme le chef-d'œuvre, & comme le dernier chant de ce Cygne mélodieux. Et on ne s'étonnera pas que de telles gens aient pu passer pour des hommes extraordinairement envoyés de Dieu, afin de réformer son Eglise?

Luther ne l'épargna pas sur cet article, & déclara nettement, Qu'il désespéroit de son salut, parce que non content de continuer à combattre le Sacrement, il étoit devenu Payen, en mettant des Payens impies, & jusqu'à un Scipion Epicurien, jusqu'à un Numa, l'organe du démon pour instituer l'Idolâtrie chez les Romains, auran des ames bienheureuses. Car à quoi nous servent le Baptême, les autres Sacrements, l'Ecriture, & Jesus-Christ même, si les Impies, les Idolâtres, & les Epicuriens sont saints & bienheureux? Et cela qu'est-ce autre chose que d'enseigner que chacun peut se sauver dans sa Religion, & dans sa créance?

Il étoit assez mal-aisé de lui répondre. Aussi ne lui répondit-on à Zurich que par une mauvaise récrimination, & en l'accusant lui-même d'avoir mis parmi les Fidèles Nabuchodonosor, Naaman Syrien, Abimelec, & beaucoup d'autres, qui étant nés hors de l'alliance & de la race d'Abraham, n'ont pas laissé d'être sauvés, comme dit Luther, par une fortuite miséricorde de Dieu. Mais sans défendre cette fortuite miséricorde de Dieu, qui, à la vérité, est un peu bizarre, c'est autre chose d'avoir dit avec Luther, qu'il peut y avoir eu des hommes qui aient connu Dieu hors du nombre des Israélites; autre chose de mettre avec Zuingle au nombre des ames saintes

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. II.

Prof. Bulling. ibid.

XX.
Vaine réponse de ceux de Zurich, pour la défense de Zuingle. Parv. Conf. f. 11. Luth. Hosp. p. 187.

Apol. Tigaur. Hospin. p. 24 fol. 198.

Luth. Rom. in Gen. c. 4. & 10.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

Opér. H. part.
Declar. de
pecc. origin.

Rom. I.

XXI.
Erreurs de
Zuingle sur le
péché origi-
nel.

Declar. de
pecc. orig.

tes, ceux qui adoroient les fausses Divinités : & si les Zuingliens ont eu raison de condamner les excès & les violences de Luther, il y en a encore davantage de condamner ce prodigieux égarement de Zuingle. Car enfin, ce n'étoit pas ici de ces traits qui échappent aux hommes dans la chaleur du discours : Il écrivoit une Confession de Foi, & il vouloit faire une explication simple & précise du Symbole des Apôtres : ouvrage d'une nature à demander, plus que tous les autres, une mûre considération, une doctrine exacte & un sens raffiné. C'étoit aussi dans le même esprit qu'il avoit déjà parlé de Sénèque, comme d'un homme très-saint, dans le cœur duquel Dieu avoit écrit la foi de sa propre main, à cause qu'il avoit dit dans une Lettre à Lucile, que rien n'étoit caché à Dieu. Voilà donc tous les Philosophes Platoniciens, Péripatéticiens, & Stoïciens, au nombre des Saints, & pleins de Foi, puisque S. Paul avoue qu'ils ont connu ce qu'il y a d'invisible en Dieu par les ouvrages visibles de sa puissance ; & ce qui a donné lieu à S. Paul de les condamner dans l'Épître aux Romains, les a justifiés & sanctifiés dans l'opinion de Zuingle.

Pour enseigner de pareilles extravagances, il faut n'avoir aucune idée, ni de la justice Chrétienne, ni de la corruption de la nature. Zuingle aussi ne connoissoit pas le péché originel. Dans cette Confession de Foi adressée à François I. & dans quatre ou cinq Traités qu'il a fait exprès pour prouver contre les Anabaptistes le Baptême des petits enfans, & expliquer l'effet du Baptême dans ce bas âge, il n'y parle seulement pas du péché originel effacé, qui est pourtant, de l'aveu de tous les Chrétiens, le principal fruit de leur Baptême. Il en avoit usé de même dans tous ses autres Ouvrages ; & lorsqu'on lui objectoit cette omission d'un effet si considérable, il montre qu'il l'a fait exprès, parce que dans son sentiment aucun péché n'est ôté par le Baptême. Il pousse encore plus avant sa témérité, puisqu'il ôte nettement le péché originel, en disant, que ce n'est pas un péché, mais un malheur, un vice, une maladie, & qu'il n'y a rien de plus foible, ni de plus éloigné de l'Écriture, que de dire que le péché originel soit non-seulement une maladie, mais encore un crime. Conformément à ces principes, il décide que les hommes naissent à la vérité portés au péché par leur amour-propre, mais non pas pécheurs, si ce n'est improprement, & en prenant la peine du péché pour le péché même : & cette inclination au péché, qui ne peut pas être un péché, fait, selon lui, tout le mal de notre origine. Il est vrai que dans la suite du discours il reconnoît que tous les hommes pé-

tiroient sans la grace du Médiateur, parce que cette inclination au péché ne manqueroit pas de produire le péché avec le tems, si elle n'étoit arrêtée; & c'est en ce sens qu'il avoue que tous les hommes sont damnés par la force du péché originel: force qui consiste, comme on vient de voir, non point à faire les hommes vraiment pécheurs, comme toutes les Eglises Chrétiennes l'ont décidé contre Pélagie, mais à les faire seulement enclins au péché, par la foiblesse des sens & de l'amour-propre, ce que les Pélagiens & les Payens même n'auroient pas nié.

La décision de Zuingle sur le remède de ce mal, n'est pas moins étrange. Car il veut qu'il soit ôté indifféremment dans tous les hommes par la mort de Jesus-Christ, indépendamment du Baptême, enforte qu'à présent le péché originel ne damne personne, pas même les enfans des Payens; & encore qu'à leur égard il n'ose pas mettre leur salut dans la même certitude que celui des Chrétiens & de leurs enfans, il ne laisse pas de dire, comme les autres, que tant qu'ils sont incapables de la Loi, ils sont dans l'état d'innocence, alléguant ce passage de S. Paul: *Où il n'y a point de Loi, il n'y a point de prévarication.* Or est-il, poursuit ce nouveau Docteur, que les enfans sont faibles, sans expérience, & ignorans de la Loi, & ne sont pas moins sans Loi que S. Paul, lorsqu'il disoit: Je vivois autrefois sans Loi. Comme donc il n'y a point de Loi pour eux, il n'y a point aussi de transgression de la Loi, ni par conséquent de damnation. S. Paul dit qu'il a vécu autrefois sans Loi; mais il n'y a aucun âge où l'on soit dans cet état que dans l'enfance. Par conséquent on doit dire avec le même S. Paul, que sans la Loi le péché étoit mort en eux. C'est ainsi que dispu-toient les Pélagiens contre l'Eglise. Et encore que, comme on a dit, Zuingle parle ici avec plus d'assurance des enfans des Chrétiens, que des autres, il ne laisse pas en effet de parler de tous les enfans sans exception. On voit où porte la preuve; & assurément depuis Julien, il n'y a point de plus parfait Pélagien que Zuingle.

Mais encore les Pélagiens avoient-ils que le Baptême pouvoit du moins donner la grace, & remettre les péchés aux adultes. Zuingle plus téméraire, ne cesse de répéter ce qu'on a déjà rapporté de lui, que le Baptême n'ôte aucun péché, & ne donne pas la grace. C'est, dit-il, le Sang de Jesus-Christ qui remet les péchés; ce n'est donc pas le Baptême.

On peut voir ici un exemple du zèle mal-entendu qu'a eu la Réforme pour la gloire de Jesus-Christ. Il est plus clair que le jour, qu'attribuer la rémission des péchés au Baptême, qui est le moyen

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

Rom. xv.

15.

Ibid. v. 17.

9.

Ibid. v. 17.

8.

XXIX.
Erreur de
Zuingle sur le
Baptême.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. II.
 établi par Jesus-Christ pour les ôter, ce n'est non plus faire tort à Jesus-Christ, que c'est faire tort à un Peintre d'attribuer le beau coloris & les beaux traits de son tableau au pinceau dont il se sert. Mais la Réforme porte ses vains raisonnemens jusqu'à cet excès de croire glorifier Jesus-Christ, en ôtant la force aux instrumens qu'il emploie. Et pour continuer jusqu'au bout une illusion si grossière, lorsqu'on objecte à Zuingle cent passages de l'Ecriture, où il est dit que le Baptême nous sauve, & qu'il nous remet nos péchés, il croit satisfaire à tout, en répondant que dans ces passages, le Baptême est pris pour le Sang de Jesus-Christ, dont il est le signe.

XXIII.
 Zuingle s'accoutume à forcer en tout l'Ecriture Sainte. Son mépris pour l'Antiquité est la source de son erreur.
 Ces explications licencieuses font trouver tout ce qu'on veut dans l'Ecriture. Il ne faut pas s'étonner, si Zuingle y trouve que l'Eucharistie n'est pas le Corps, mais le signe du Corps, quoique Jesus-Christ ait dit, *Ceci est mon Corps*, puisqu'il y a bien trouvé que le Baptême ne donne pas en effet la rémission des péchés, mais nous la figure déjà donnée, quoique l'Ecriture ait dit cent fois non pas qu'il nous la figure, mais qu'il nous la donne. Il ne faut pas s'étonner si le même Auteur, pour détruire la Réalité qui l'incommodoit, a éludé la force de ces paroles, *Ceci est mon Corps*, puisque, pour détruire le péché originel dont il est choqué, il a bien éludé celles-ci : *Tous ont péché en un seul* ; & encore : *Par un seul, plusieurs sont faits pécheurs*. Ce qu'il y a ici de plus étrange, c'est la confiance de cet Auteur à soutenir ses nouvelles interprétations contre le péché originel, avec un mépris manifeste de toute l'Antiquité. *Nous avons vu les Anciens*, dit-il, *enseigner une autre Doctrine sur le péché originel ; mais on s'apperçoit aisément en les lisant, combien est obscur & embarrassé, pour ne pas dire tout-à-fait humain, plutôt que divin, tout ce qu'ils en disent. Pour moi, il y a déjà long-tems que je n'ai pas le loisir de les consulter*. C'est en 1526 qu'il composa ce Traité ; & déjà il y avoit plusieurs années qu'il n'avoit pas le loisir de consulter les anciens, ni de recourir aux sources. Cependant il réformoit l'Eglise. Pourquoi non, diront nos Réformés ? & qu'avoit-il affaire des anciens, puisqu'il avoit l'Ecriture ? Mais au contraire, c'est ici un exemple du peu de sûreté qu'il y a dans la recherche des Ecritures, lorsqu'on prétend les entendre, sans avoir recours à l'antiquité. Par une telle manière d'entendre les Ecritures, Zuingle a trouvé qu'il n'y avoit point de péché originel, c'est-à-dire, qu'il n'y avoit point de Rédemption, & que le scandale de la Croix étoit inutile ; & il a poussé si loin cette pensée, qu'il a mis avec les Saints ceux qui n'avoient en effet, quoi qu'il ait pu dire, aucune part avec Jesus-Christ.

Rom. v. 22,
 29.

Christ. Voilà comme on réforme l'Eglise, lorsqu'on entreprend de la réformer sans se mettre en peine du sentiment des siècles passés; & selon cette nouvelle méthode, on en viendra aisément à une Réformation semblable à celle des Sociniens.

Tels étoient les chefs de la Nouvelle Réforme, gens d'esprit à la vérité, & qui n'étoient pas sans littérature, mais hardis, téméraires dans leurs décisions, & enflés de leur vain sçavoir; qui se plaisoient dans des opinions extraordinaires & particulières, & par-là croyoient s'élever, non-seulement au-dessus des hommes de leur siècle, mais encore au-dessus de l'Antiquité la plus sainte. Oecolampade, l'autre Défenseur du sens figuré parmi les Suisses, étoit tout ensemble plus modéré & plus sçavant; & si Zuingle dans sa véhémence parut être en quelque façon un autre Luther, Oecolampade ressembloit plus à Mélancton, dont aussi il étoit ami particulier. On voit dans une Lettre qu'il écrit à Erasme dans sa jeunesse, avec beaucoup d'esprit & de politesse, des marques d'une piété aussi affectueuse qu'éclairée: des pieds d'un Crucifix devant lequel il avoit accoutumé de faire sa prière, il écrit à Erasme des choses si tendres sur les douceurs ineffables de Jesus-Christ, que cette pieuse image retraçoit si vivement dans son souvenir, qu'on ne peut s'empêcher d'en être touché. La Réforme qui venoit troubler ces dévotions, & les traiter d'idolâtrie, commençoit alors, car c'étoit en 1517 que ce jeune homme écrivit cette Lettre. Dans les premières années de ces brouilleries, & comme le remarque Erasme, dans un âge déjà assez mûr, pour n'avoir à se reprocher aucune surprise, il se fit Religieux avec beaucoup de courage & de réflexion. Aussi les Lettres d'Erasme nous font-elles voir qu'il étoit très-affectonné au genre de vie qu'il avoit choisi, qu'il y goûtoit Dieu tranquillement, & qu'il y vivoit très-éloigné des nouveautés qui couroient. Cependant, ô foiblesse humaine, & dangereuse contagion de la nouveauté! Il sortit de son Monastère, prêcha la Nouvelle Réforme à Bâle où il fut Pasteur; & fatigué du célibat comme les autres Réformateurs, il épousa une jeune fille, dont la beauté l'avoit touché. *C'est ainsi*, disoit Erasme, *qu'ils se mortifient*; & il ne cessoit d'admirer ces nouveaux Apôtres, qui ne manquoient point de quitter la profession solennelle du célibat, pour prendre des femmes, au lieu que les vrais Apôtres de Notre-Seigneur, selon la tradition de tous les Peres, afin de n'être occupés que de Dieu & de l'Evangile, quittoient leurs femmes, pour embrasser le célibat. *Il semble*, disoit-il, *que la Réforme aboutisse à défroquer quelques Moines, & à marier*

Tome III.

O

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

XXIV.
Quel étoit
Oecolampade.

Epist. Erasmi
lib. VII. Ep.
42. 43.

Ibid.
Lib. XIII.
Ep. 12. 13.
Ibid. XIII.

Ibid. XIX.
Ep. 41.

Ibid. &
XIX. 3.

**HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.**

*Ibid. XVIII.
Ep. 23. XIX.
113. XXX.
47. col. 2057.
&c.*

quelques Prêtres ; & cette grande tragédie se termine enfin par un événement tout-à-fait comique , puisque tout finit en se mariant , comme dans les comédies. Le même Erasme se plaint aussi en d'autres endroits , que depuis que son ami Oecolampade eut quitté , avec l'Eglise & le Monastère , sa tendre dévotion , pour embrasser cette sèche & dédaigneuse Réforme , il ne le reconnoissoit plus ; & qu'au lieu de la candeur dont il faisoit profession , tant qu'il agissoit par lui-même , il n'y trouva plus que dissimulation & artifice , lorsqu'il fut entré dans les intérêts & dans les mouvemens d'un parti.

X XV.
**Progrès de
la Doctrine
Sacramentai-
re.**

*Erasme. lib.
XI. Epist.
113. XXXI.
59. p. 2106.
Lib. XVIII.
Ep. 9.*

Après que la querelle Sacramentaire eut été émue de la manière qu'on vient de voir , Carlostad répandit de petits écrits contre la présence réelle ; & encore que de l'aveu de tout le monde ils fussent fort pleins d'ignorance , le peuple déjà épris de la nouveauté , ne laissa pas de les goûter. Zuingle & Oecolampade écrivirent pour défendre ce dogme nouveau : le premier avec beaucoup d'esprit & de véhémence ; l'autre avec beaucoup de doctrine , & une éloquence si douce , qu'il y avoit , dit Erasme , de quoi séduire , s'il se pouvoit , & que Dieu le permit , les Elus mêmes. Dieu les mettoit à cette épreuve : mais ses promesses & sa vérité soutenoient la simplicité de la Foi de l'Eglise contre les raisonnemens humains. Un peu après , Carlostad se réconcilia avec Luther , & l'appaisa en lui écrivant que ce qu'il avoit enseigné sur l'Eucharistie , étoit plutôt par manière de proposition & d'examen , que de décision. Il ne cessa de brouiller toute sa vie , & les Suisses qui le requrent encore une fois , ne purent venir à bout de calmer cet esprit turbulent.

**Hospin. II.
part. ad an.
1525. fol. 40.**

Sa doctrine se répandoit de plus en plus , mais sur des interprétations plus vraisemblables des paroles de Notre - Seigneur , que celles qu'il avoit données. Zuingle disoit que le bon-homme avoit bien senti qu'il y avoit quelque sens caché dans ces divines paroles , mais qu'il n'avoit pu démêler ce que c'étoit. Lui & Oecolampade avec des expressions un peu différentes , convenoient au fond que ces paroles , *Ceci est mon Corps* , étoient figurées : *est* , veut dire *signifier* , disoit Zuingle : *Corps* , c'est *le signe du Corps* , disoit Oecolampade. Ceux de Strasbourg entrèrent dans les mêmes interprétations. Bucer & Capiton qui les conduisoient , devinrent zélés défenseurs du sens figuré. La Réforme se divisa , & ceux qui embrassèrent ce nouveau parti , furent appelés Sacramentaires. On les nomma aussi Zuingliens , parce que Zuingle avoit le premier appuyé Carlostad , ou que son autorité prévalut dans l'esprit des peuples entraînés par sa véhémence.

Il ne faut pas s'étonner qu'une opinion, qui flattoit autant le sens humain, eût tant de vogue. Zuingle disoit positivement qu'il n'y avoit point de miracles dans l'Eucharistie, ni rien d'incompréhensible; que le pain rompu nous représentoit le corps immolé, & le vin, le sang répandu; que Jesus-Christ, en instituant ces signes sacrés, leur avoit donné le nom de la chose; que ce n'étoit pourtant pas un simple spectacle, ni des signes tout-à-fait nuds; que la mémoire & la Foi du Corps immolé & du Sang répandu soutenoit notre ame; que cependant le S. Esprit scelloit dans les cœurs la rémission des péchés, & que c'étoit-là tout le mystère. La raison & le sens humain n'avoient rien à souffrir dans cette explication. L'Ecriture faisoit de la peine: mais quand les uns oppofoient, *Ceci est mon Corps*, les autres répondoient, *Je suis la vigne, je suis la porte, la pierre étoit Christ*. Il est vrai que ces exemples n'étoient pas semblables. Ce n'étoit, ni en proposant une parabole, ni en expliquant une allégorie, que Jesus-Christ avoit dit: *Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang*. Ces paroles détachées de tout autre discours, portoient tout leur sens en elles-mêmes. Il s'agissoit d'une nouvelle institution, qui devoit être faite en termes simples, & on n'avoit encore trouvé aucun lieu de l'Ecriture, où un signe d'institution reçût le nom de la chose, au moment qu'on l'instituoit, & sans aucune préparation précédente.

Cet argument tourmentoit Zuingle: nuit & jour il y cherchoit une solution. On ne laissa pas, en attendant, d'abolir la Messe, malgré les oppositions du Secrétaire de la Ville, qui disputoit puissamment pour la Doctrine Catholique & pour la présence réelle. Douze jours après, Zuingle eut ce songe tant reproché à lui & à ses Disciples, où il dit que s'imaginant disputer encore avec le Secrétaire de la Ville qui le pressoit vivement, il vit paroître tout d'un coup un fantôme blanc ou noir, qui lui dit ces mots: *Lâche, que ne réponds-tu ce qui est écrit dans l'Exode, l'Agneau est la Pâque, pour dire qu'il en est le signe?* Voilà donc ce fameux passage tant répété dans les écrits des Sacramentaires, où ils crurent avoir trouvé le nom de la chose, donné au signe dans l'institution du signe même; & voilà comme ce passage vint dans l'esprit à Zuingle, qui s'en servit le premier. Au reste, ses Disciples veulent qu'en disant qu'il ne sçait pas si celui qui l'avertit étoit blanc ou noir, il vouloit dire seulement que c'étoit un inconnu; & il est vrai que les termes Latins peuvent recevoir cette explication. Mais outre que se cacher, sans rien faire qui découvre ce qu'on est, est un caractère

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. II.

XXVI.
Zuingle soi-
gneux d'ôter
de l'Eucharis-
tie tout ce qui
s'élevait au-
dessus des sens.
Cuing. Conf.
Fid. ad Franc.
Id. Ep. ad
Car. V, &c.



XXVII.
De l'Esprit
qui apparut à
Zuingle pour
lui fournir un
passage, où le
signe d'institu-
tion reçut d'a-
bord le nom
de la chose.
Hospin. I li
garr. 25, 26.
Exod. XII
11.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

Exod. XII.
Ibid. 27.

naturel d'un mauvais esprit, celui-ci visiblement se trompoit. Ces paroles, *l'Agneau est la Pâque, ou le passage*, ne signifient nullement qu'il soit la figure du passage. C'est un Hébraïsme vulgaire, où le mot de *Sacrifice* est sous-entendu. Ainsi : *péché*, seulement est le sacrifice pour le péché ; & *passage* simplement, ou *Pâques*, c'est le sacrifice du passage, ou de la Pâque : ce que l'Ecriture explique elle-même un peu au-dessous, où elle dit tout du long, non que l'Agneau est le passage, mais que *c'est la victime du passage*. Voilà bien assurément le sens de l'Exode. On produisit depuis d'autres exemples que nous verrons en leur tems : mais enfin voici le premier. Il n'y avoit rien, comme on voit, qui dût beaucoup soulager l'esprit de Zuingle, ni qui lui montrât que le signe reçût, dès l'institution, le nom de la chose. Cependant, à cette nouvelle explication de son inconnu, il s'éveilla, il lut le lieu de l'Exode, il alla prêcher ce qu'il avoit vû en songe. On étoit trop bien préparé pour ne l'en pas croire : les nuages qui restoient encore dans les esprits, furent dissipés.

XXVII.
Luther écrit
contre les Sa-
cramentaires,
& pourquoi il
traite Zuingle
plus durement
que les autres.
Ad maled.
Reg. Ang. T.
2. 498.
M. D. XXV.

Il fut sensible à Luther de voir, non plus des particuliers, mais des Eglises entières de la Nouvelle Réforme se soulever contre lui. Mais il n'en rabattit rien de sa fierté. On en peut juger par ces paroles : *J'ai le Pape en tête ; j'ai à dos les Sacramentaires & les Anabaptistes : mais je marcherai moi seul contre eux tous : je les déferai au combat, je les foulerai aux pieds*. Et un peu après : *Je dirai, sans vanité, que depuis mille ans l'Ecriture n'a jamais été ni si repurgée, ni si bien expliquée, ni mieux entendue qu'elle l'est maintenant par moi*. Il écrivoit ces paroles en 1525, un peu après la querelle émue. En la même année il fit son Livre *contre les Prophètes célestes*, se moquant par-là de Carlostad qu'il accusoit d'approuver les visions des Anabaptistes. Ce Livre avoit deux parties. Dans la première, il soutenoit qu'on avoit eu tort d'abattre les Images ; qu'il n'y avoit que les Images de Dieu, qu'il fût défendu d'adorer dans la Loi de Moïse ; que les Images de la Croix & des Saints n'étoient pas comprises dans cette défense ; que personne n'étoit tenu sous l'Evangile d'abolir par force les Images, parce que cela étoit contraire à la Liberté Evangélique, & que ceux qui détruisoient ainsi les Images, étoient des Docteurs de la Loi, & non pas de l'Evangile. Par-là il nous justifioit de toutes les accusations d'idolâtrie dont on nous charge sans raison sur ce sujet : Dans la seconde partie, il attaquoit les Sacramentaires. Au reste, il traita d'abord Oecolampade avec assez de douceur ; mais il s'emporta terriblement contre Zuingle.

Ce Docteur avoit écrit que dès l'an 1516, avant que le nom de Luther eût été connu, il avoit prêché l'Evangile, c'est-à-dire, la Réformation dans la Suisse; & les Suisses lui donnoient la gloire du commencement, que Luther vouloit avoir toute entière. Piqué de ce discours, il écrivit à ceux de Strasbourg, qu'il osoit se glorifier d'avoir le premier prêché Jesus-Christ, mais que Zuingle lui vouloit ôter cette gloire. Le moyen, poursuivoit-il, de se taire, pendant que ces gens troublent nos Eglises, & attaquent notre autorité? S'ils ne veulent pas laisser affoiblir la leur, il ne faut non plus affoiblir la nôtre. Pour conclusion il déclare, Qu'il n'y a point de milieu, & qu'eux, ou lui, font des Ministres de Satan.

Un habile Luthérien, & le plus célèbre qui ait écrit de nos jours, fait ici cette réflexion. Ceux qui méprisent toutes choses, & exposent non-seulement leurs biens, mais encore leur vie, souvent ne peuvent pas s'élever au-dessus de la gloire, tant la douceur en est flatteuse, & tant est grande la foiblesse humaine. Au contraire, plus on a le courage élevé, plus on désire les louanges, & plus on a de peine à voir transporter aux autres celles qu'on croit avoir méritées. Il ne faut donc pas s'étonner, si un homme de la magnanimité de Luther écrit ces choses à ceux de Strasbourg.

Au milieu de ces bizarres transports, Luther confirmoit la Foi de la présence réelle par de puissantes raisons: l'Ecriture & la Tradition ancienne le soutenoit dans cette cause. Il montrait, que de tourner au sens figuré des paroles de Notre-Seigneur, si simples & si précises, sous prétexte qu'il y avoit des expressions figurées en d'autres endroits de l'Ecriture, c'étoit ouvrir une porte par laquelle toute l'Ecriture & tous les Mystères de notre salut se tourneroient en figure; qu'il falloit donc apporter ici la même soumission avec laquelle nous recevons les autres Mystères, sans nous soucier de la raison, ni de la nature, mais seulement de Jesus-Christ & de sa parole; que le Sauveur n'avoit parlé dans l'Institution, ni de la Foi ni du S. Esprit; qu'il avoit dit, Ceci est mon Corps, & non pas, la Foi vous y fera participer: que le manger dont Jesus-Christ y parloit, n'étoit non plus un manger mystique, mais un manger par la bouche; que l'union de la Foi se consommait hors du Sacrement, & qu'on ne pouvoit pas croire que Jesus-Christ ne nous donnât rien de particulier par des paroles si fortes; qu'on voyoit bien que son intention étoit de nous assurer ses dons, en nous donnant sa personne; que le souvenir de sa mort, qu'il nous recommandoit, n'excluait point la présence, mais nous obligeoit seulement à prendre ce

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES PROTESTANTES,
LIV. II.

Zuingl. in
explan. artic.
XVIII. Gess.
Bib. &c. V.
Calixt. Judic.
num. 53.

T. 2. Jen.
Epist. p. 202.
XXIX.

Paroles d'un
fameux Lu-
thérien: s'il
la jalousie de Lu-
ther contre
Zuingle.
Calixt. Ju-
dic. num. 53.

XXX.
Puissans rai-
sonnemens de
Luther pour la
présence réel-
le, & ses van-
teries après les
avoir faits.
Serm. de
Corp. & Sang.
Chr. defens.
verbi Cœna:
quod verbum
adhuc sunt.

T. 7. 277.
381.
Cat. maj. de
Sac. als. Con-
cord. p. 553.
&c.

**HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.
I. Cor. x. 1.**

Corps & ce Sang, comme une victime immolée pour nous; que cette victime en effet devenoit nôtre par cette manducation; qu'à la vérité, la Foi y devoit intervenir pour la rendre fructueuse; mais que pour montrer que sans la Foi même, la parole de Jesus-Christ avoit son effet, il ne falloit que considérer la Communion des indignes. Il pressoit ici avec force les paroles de S. Paul, lorsqu'après avoir rapporté ces mots, *Ceci est mon Corps*, il condamnoit si sévèrement ceux qui ne discernoient pas le Corps du Seigneur, & qui se rendoient coupables de son Corps & de son Sang: il ajoûtoit que par-tout S. Paul vouloit parler du vrai Corps, & non du Corps en figure; & qu'on voyoit par ces expressions qu'il condamnoit ces impies, comme ayant outragé Jesus-Christ, non pas en ses dons, mais immédiatement en sa personne.

Jeun. v. 1. Mais ce qu'il faisoit avec le plus de force, c'étoit de détruire les objections qu'on opposoit à ces célestes vérités. Il demandoit à ceux qui lui opposoient, *La chair ne sert de rien*, avec quel front ils osoient dire, que la Chair de Jesus-Christ ne servît de rien, & transporter à cette chair qui donne la vie, ce que Jesus-Christ a dit du sens charnel, & en tout cas de la chair prise à la manière que l'entendoient les Capharnaïtes, ou que la reçoivent les mauvais Chrétiens, sans s'y unir par la Foi, & recevoir en même tems l'esprit & la vie, dont elle est pleine? Quand on osoit lui demander à quoi donc servoit cette chair prise par la bouche du corps, il demandoit à son tour à ces superbes demandeurs, à quoi servoit que le Verbe se fût fait chair? La vérité ne pouvoit-elle être annoncée, ni le genre humain délivré que par ce moyen? Sçavent-ils tous les secrets de Dieu, pour lui dire qu'il n'avoit que cette voie de sauver les hommes? Et qui sont-ils pour faire la Loi à leur Créateur, & lui prescrire les moyens par lesquels il leur vouloit appliquer sa grâce? Que si enfin on lui opposoit les raisons humaines, comment un corps en tant de lieux, comment un corps humain tout entier dans un si petit espace: il mettoit en poudre toutes ces machines qu'on élevoit contre Dieu, en demandant comment Dieu conservoit son unité dans la Trinité des Personnes? Comment de rien il avoit créé le ciel & la terre? Comment il avoit revêtu son Fils d'une chair humaine? Comment il l'avoit fait naître d'une Vierge? Comment il l'avoit livré à la mort? Et comment il ressusciteroit tous les Fidèles au dernier jour? Que prétendoit la raison humaine, quand elle opposoit à Dieu ces vaines difficultés, qu'il détruisoit par un souffle? Ils disent que tous les miracles de Jesus-Christ sont sensibles. Mais qui leur a dit que

*Sermo quoddam
verba sunt. ib.
Ibid.*

Jésus - Christ a résolu de n'en point faire d'autres ? Lorsqu'il a été conçu du S. Esprit dans le sein d'une Vierge, ce miracle le plus grand de tous, à qui a-t-il été sensible ? Marie auroit-elle su ce qu'elle alloit porter dans ses entrailles, si l'Ange ne lui avoit annoncé le secret Divin ? Mais quand la Divinité a habité corporellement en Jésus - Christ, qui l'a vu, ou qui l'a compris ? Mais qui le voit à la droite de son Père, d'où il exerce sa Toute-puissance sur tout l'Univers ? Est-ce là ce qui les oblige à tor-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. II.

dre, à mettre en pièces, à crucifier les paroles de leur Maître ? Je ne comprends pas, disent-ils, comment il les peut exécuter à la lettre. Ils me prouvent bien par cette raison, que le sens humain ne s'accorde pas avec la Sagesse de Dieu, j'en conviens, j'en suis d'accord ; mais je ne sçavois pas encore qu'il ne fallût croire que ce qu'on découvre en ouvrant les yeux, ou ce que la raison humaine peut comprendre.

Enfin, quand on lui disoit que cette matière n'étoit pas de conséquence, & ne valoit pas la peine de rompre la paix : Qui obligeoit donc Carlostad à commencer la querelle ? Qui contraignoit Zuingle & Oecolampade à écrire ? Maudite éternellement la paix, qui se fait au préjudice de la vérité ! Par de tels raisonnemens, il fermoit souvent la bouche aux Zuingliens. Il faut avouer qu'il avoit beaucoup de force dans l'esprit : rien ne lui manquoit que la règle, qu'on ne peut jamais avoir que dans l'Eglise, & sous le joug d'une autorité légitime. Si Luther se fût tenu sous ce joug si nécessaire à toute sorte d'esprit, & sur-tout aux esprits bouillans & impétueux comme le sien, il eût pu retrancher de ses discours ses emportemens, ses plaisanteries, son arrogance brutale, ses excès, ou pour mieux dire, ses extravagances ; & la force avec laquelle il marie quelques vérités, n'auroit pas servi à la séduction. C'est pourquoi on le voit encore invincible, quand il traite les dogmes anciens qu'il avoit pris dans le sein de l'Eglise ; mais l'orgueil suivoit de près ses victoires. Cet homme se scut si bon gré d'avoir combattu avec tant de force pour le sens propre & littéral des paroles de Notre-Seigneur, qu'il ne pût s'empêcher de s'en glorifier : Les Papistes eux-mêmes, dit-il, sont forcés de me donner la louange d'avoir beaucoup mieux défendu qu'eux la Doctrine du sens littéral. Et en effet, je suis assuré que quand on les auroit tous fondus ensemble, ils ne la pourroient jamais soutenir aussi fortement que je fais.

Il se trompoit : car encore qu'il montrât bien qu'il falloit défendre le sens littéral, il n'avoit pas su le prendre dans toute sa simplicité ; les Défenseurs du sens figuré lui faisoient voir, que s'il falloit suivre le sens littéral, la Transubstantiation gaignoit le dessus.

lib.

Ep. Luth.
ap. Hospin. Al.
part. ad an.
1534. fol.
132.
XXXI.
Les Zuingliens prou-
vent à Luther
que les Catho-
liques enten-
dent mieux
que lui le sens
littéral.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. II. C'est ce que Zuingle, & en général tous les Défenseurs du sens figuré, démontroient très-clairement. Ils remarquent que Jesus-Christ n'a pas dit, *Mon Corps est ici*, ou, *mon Corps est sous ceci*, & avec ceci, ou, *ceci contient mon Corps*, mais simplement, *Ceci est mon Corps*. Ainsi ce qu'il veut donner à ses Fidèles, n'est pas une substance qui contienne son Corps, ou qui l'accompagne, mais son Corps sans aucune autre substance étrangère. Il n'a pas dit non plus, *Ce pain est mon Corps*, qui est l'autre explication de Luther; mais il a dit, *Ceci est mon Corps*, par un terme indéfini, pour montrer que la substance qu'il donne n'est plus du pain, mais son Corps.

Hospin. ad an. 1527, fol. 42, &c.

Et quand Luther expliquoit, *Ceci est mon Corps*, c'est-à-dire, *Ce pain est mon Corps réellement & sans figure*, il détruisoit, sans y penser, sa propre Doctrine. Car on peut bien dire avec l'Eglise, que le pain devient le Corps, au même sens que S. Jean a dit, que *l'eau fut faite vin* aux noces de Cana en Galilée, c'est-à-dire, par changement de l'un en l'autre. On peut dire pareillement, que ce qui est pain en apparence, est en effet le Corps de Notre-Seigneur; mais que du vrai pain en demeurant tel, fût en même tems le vrai Corps de Notre-Seigneur, comme Luther le prétendoit: les Défenseurs du sens figuré lui soutenoient aussi-bien que les Catholiques, que c'est un discours qui n'a point de sens, & concluoient qu'il falloit admettre, ou avec eux un simple changement moral, ou le changement de substance avec les Papistes.

Joan. II, 9.

XXXII. Bèze prouve la même vérité.

Confer. de Monteb. imp. à Gen. 1557. p. 12.

C'est pourquoi Bèze soutient aux Luthériens dans la Conférence de Montbéliard, que des deux explications qui s'arrêtent au sens littéral, c'est-à-dire, de celle des Catholiques, & de celle des Luthériens, c'est celle des Catholiques qui s'éloigne le moins des paroles de l'institution de la Cène, si on les veut exposer de mot à mot. Il le prouve par cette raison, que les Transsubstantiateurs disent que par la vertu de ces paroles divines, ce qui auparavant étoit pain, ayant changé de substance, devient incontinent le Corps même de Jesus-Christ, afin qu'en cette façon cette proposition puisse être véritable, *Ceci est mon Corps*. Au lieu que l'exposition des Consubstantiateurs disant que ces mots, *Ceci est mon Corps*, signifient, *mon Corps est essentiellement dedans, avec, ou sous ce pain*, ne déclare pas ce que c'est que le pain est devenu, & ce que c'est qui est le Corps, mais seulement où il est.

Cette raison est simple & intelligible, Car il est clair que Jesus-Christ ayant pris du pain pour en faire quelque chose, il a dû nous déclarer quelle chose il en a voulu faire; & il n'est pas moins évident que ce pain est devenu ce que le Tout-puissant en a voulu faire

faire. Or ses paroles font voir qu'il en a voulu faire son Corps de quelque maniere qu'on le puisse entendre, puisqu'il a dit, *Ceci est mon Corps*. Si donc ce pain n'est pas devenu son Corps en figure, il l'est devenu en effet; & on ne peut se défendre d'admettre ou le changement en figure, ou le changement en substance.

Ainsi, à n'écouter simplement que la parole de Jesus-Christ, il faut passer à la Doctrine de l'Eglise; & Bèze a raison de dire qu'elle a moins d'inconvénient, *quant à la maniere de parler*, que celle des Luthériens, c'est-à-dire, qu'elle sauve mieux le sens littéral.

Calvin confirme souvent la même vérité, & pour ne nous point arrêter au sentiment des particuliers, tout un Synode de Zuïngliens l'a reconnu.

C'est le Synode de Czenger, ville de Pologne, rapporté dans le Recueil de Genève. Ce Synode, après avoir rejeté la *Transsubstantiation Papistique*, montre que la *Consubstantiation* Luthérienne est insoutenable, parce que, *comme la baguette de Moïse n'a pas été serpent sans Transsubstantiation, & que l'eau n'a pas été sang en Egypte, ni vin dans les Noces de Cana, sans changement: ainsi le pain de la Cène ne peut être substantiellement le Corps de Christ, s'il n'est changé en sa chair, en perdant la forme & la substance de pain.*

C'est le bon sens qui a dicté cette décision. En effet, le pain en demeurant pain, ne peut non plus être le Corps de Notre-Seigneur, que la baguette demeurant baguette, peut être un serpent, ou que l'eau demeurant eau, peut être du sang en Egypte, & du vin aux Noces de Cana. Si donc ce qui étoit pain, devient le Corps de Notre-Seigneur, ou il le devient en figure par un changement mystique, suivant la Doctrine de Zuingle, ou il le devient en effet par un changement réel, comme le disent les Catholiques.

Ainsi Luther, qui se glorifioit d'avoir lui seul mieux défendu le sens littéral, que tous les Théologiens Catholiques, étoit bien loin de son compte, puisqu'il n'avoit pas même compris le vrai fondement qui nous attache à ce sens, ni entendu la nature de ces propositions, qui opèrent ce qu'elles énoncent. Jesus-Christ dit à cet homme; *Ton fils est vivant*: Jesus-Christ dit à cette femme, *Tu es guérie de ta maladie*: en parlant, il fait ce qu'il dit; la nature obéit; les choses changent, & le malade devient sain. Mais les paroles, où il ne s'agit que de choses accidentelles, comme sont la santé & la maladie, n'opèrent aussi que des changemens accidentels. Ici, où il s'agit de substance, puisque Jesus-Christ a dit, *Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang*, le changement est substantiel, & par un

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

Confér. de
Montob. imp.
à Gen. 1558.
P. 52.
Instit. lib. 4.
c. 17. n. 30.
&c.

XXXIII.
Tout un Synode de Zuïngliens établit la même vérité en Pologne.
Syn. Czenger. de Cana in Syn. Gen. part. I.

XXXIV.
Luther n'entendoit pas la force de cette parole, *ceci est mon Corps*.
Joan. IV. 50. 53.
Luc. x 114.
12.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

effet aussi réel qu'il est surprenant, la substance du pain & du vin est changée en la substance du Corps & du Sang. Par conséquent, lorsqu'on fait le sens littéral, il ne faut pas croire seulement que le Corps de Jésus-Christ est dans le mystère, mais encore qu'il en fait toute la substance; & c'est à quoi nous conduisent les paroles mêmes, puisque Jésus-Christ n'a pas dit, *Mon Corps est ici*, ou, *Ceci contient mon Corps*; mais, *Ceci est mon Corps*; & il n'a pas même voulu dire, *ce Pain est mon Corps*, mais *ceci* indéfiniment. Et de même que s'il avoit dit, lorsqu'il a changé l'eau en vin, *Ce qu'on va vous donner à boire, c'est du vin*, il ne faudroit pas entendre qu'il auroit conservé ensemble & l'eau, & le vin, mais qu'il auroit changé l'eau en vin: ainsi quand il prononce que ce qu'il présente est son Corps, il ne faut nullement entendre qu'il mêle son Corps avec le pain, mais qu'il change effectivement le pain en son Corps. Voilà où nous menoit le sens littéral de l'aveu même des Zuingliens, & ce que jamais Luther n'avoit pu entendre.

XXXV.
Les Sacramentaires
prouvoient à
Luther, qu'il
admettoit une
espèce de sens
figuré.
Vid. Hoff.
II. part. 12,
31, 47, 61,
76, 161, &c.

Faute de l'avoir entendu, ce grand Défenseur du sens littéral tomboit nécessairement dans une espèce de sens figuré. Selon lui, *Ceci est mon Corps*, vouloit dire: ce pain contient mon Corps, ou ce pain est uni avec mon Corps; & par ce moyen les Zuingliens le forçoient à reconnoître dans cette expression la figure grammaticale, qui met ce qui contient pour ce qui est contenu, ou la partie pour le tout. Puis, ils le pressoient en cette sorte: s'il vous est permis de reconnoître dans les paroles de l'institution, la figure qui met la partie pour le tout, pourquoi nous voulez-vous empêcher d'y reconnoître la figure qui met la chose pour le signe? Figure pour figure; la métonymie que nous recevons, vaut bien la synecdoque que vous admettez. Ces Messieurs étoient Humanistes & Grammairiens. Tous leurs livres furent bientôt remplis de la synecdoque de Luther & de la métonymie de Zuingle: il falloit que les Protestans prissent parti entre ces deux figures de Rhétorique, & il demeurait pour constant qu'il n'y avoit que les Catholiques, qui également éloignés de l'une & de l'autre, & ne connoissant dans l'Eucharistie ni le pain, ni un simple signe, établissent purement le sens littéral.

XXXVI.
Différence
de la Doctri-
ne inventée,
& de la Doc-
trine reçue par
Tradition.

On voyoit ici la différence qu'il y a entre les Doctrines qui sont introduites de nouveau par des Auteurs particuliers, & celles qui viennent naturellement. Le changement de substance avoit rempli, comme par lui-même, l'Orient & l'Occident, entrant dans tous les esprits avec les paroles de Notre-Seigneur, sans jamais causer

Aucun trouble , & sans que ceux qui l'ont cru , aient jamais été notés par l'Eglise comme Novateurs. Quand il a été contesté , & qu'on a voulu détourner le sens littéral , avec lequel il avoit passé par toute la terre , non seulement l'Eglise est demeurée ferme , mais encore on a vu ses Adversaires combattre pour elle , en se combattant les uns les autres. Luther & ses Sectateurs pouvoient invinciblement qu'il falloit retenir le sens littéral : Zuingle & les siens ne pouvoient pas avec moins de force qu'il ne pouvoit être retenu sans le changement de substance : ainsi ils ne s'accordoient qu'à se prouver les uns aux autres que l'Eglise qu'ils avoient quittée , avoit plus de raison que chacun d'eux , par je ne sçai quelle force de la vérité , tous ceux qui l'abandonnoient , en conservoient quelque chose , & l'Eglise qui gardoit le tout , gagnoit la victoire.

De-là il suit clairement que l'interprétation des Catholiques , qui admettent le changement de substance , est la plus naturelle & la plus simple ; & parce qu'elle est suivie par le plus grand nombre des Chrétiens , & parce que des deux qui la combattent de différentes manieres , l'un qui est Luther , ne s'y est opposé que par esprit de contradiction & en dépit de l'Eglise ; & l'autre , qui est Zuingle , demeure d'accord que s'il faut recevoir avec Luther le sens littéral , il faut aussi recevoir avec les Catholiques le changement de substance.

Dans la suite , les Luthériens une fois engagés dans l'erreur , s'y sont affermis par cette raison ; que c'est détruire le Sacrement , que d'en ôter , comme nous faisons , la substance du pain & du vin. Je suis obligé de dire que je n'ai trouvé cette raison dans aucun écrit de Luther ; & en effet , elle est trop faible & trop éloignée pour venir d'abord dans l'esprit : car on sçait qu'un Sacrement , c'est-à-dire , un signe , consiste dans ce qui paroît , & non pas dans le fond , ni dans la substance. Il ne fut pas nécessaire de montrer à Pharaon sept vaches & sept épis effectifs , pour lui marquer la fertilité ou la stérilité de sept années ; l'image qui s'en forma dans son esprit , fut très-suffisante pour cela. Et s'il faut venir à des choses dont les yeux aient été frappés ; afin que la Colombe nous représentât le S. Esprit , & avec toute sa douceur , le chaste amour qu'il inspire aux âmes saintes , il importoit peu que ce fût une véritable colombe qui descendît visiblement sur J. C. il suffisoit qu'elle en eût tout l'extérieur : de même , afin que l'Eucharistie nous marquât que J. C. étoit notre pain & notre breuvage , c'étoit assez que les caractères de ces alimens & leurs effets ordinaires fussent conservés ; en un mot , c'étoit assez qu'il n'y eût rien de changé à l'égard des sens. Dans les signes d'insti-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

XXXVII.
Le sens Ca-
tholique est
visiblement le
plus naturel.

XXXVIII.
Question :
Si le Sacre-
ment est dé-
truit dans la
Transubstan-
tiation.

Gen. xli.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

tution ; ce qui en marque la force , c'est l'intention déclarée par la parole de l'Instituteur : Or en disant sur le pain , *Ceci est mon Corps*, & sur le vin , *Ceci est mon Sang* , & paroissant en vertu de ces divines paroles , actuellement revêtu de toutes les apparences du pain & du vin , il fait voir assez clairement qu'il est véritablement nourriture , lui qui en a revêtu la ressemblance , & nous apparôit sous cette forme. Que s'il faut de vrai pain & de vrai vin , afin que le Sacrement soit réel , c'est aussi de vrai pain & de vrai vin que l'on consacre , & dont on fait , en les consacrant , le vrai corps & le vrai Sang du Sauveur. Le changement qui s'y fait dans l'intérieur , sans que l'extérieur soit changé , fait encore une partie du Sacrement , c'est-à-dire du signe sacré ; parce que ce changement devenu sensible par la parole , nous fait voir que par la parole de Jesus-Christ opérant dans le Chrétien , il doit être très-réellement , quoique d'une autre manière , changé au-dedans ; en ne retenant que l'extérieur d'un homme vulgaire.

XXXIX. Par-là demeurent expliqués les passages , où l'Eucharistie est appelée pain , même après la consécration ; & cette difficulté est clairement résolue par la règle des changemens , & par la règle des apparences. Par la règle des changemens , le pain devenu corps est appelé pain comme dans l'Exode , la verge devenue coulèuvre est appelée verge , & l'eau devenue sang est appelée eau. On se sert de ces expressions pour faire voir tout ensemble , & la chose qui a été faite , & la matière qu'on a employée pour la faire. Par la règle des apparences , de même que dans l'Ancien & dans le Nouveau Testament les Anges qui apparôissent en figure humaine , sont appelés tout ensemble , & Anges parce qu'ils le sont , & hommes parce qu'ils le paroissent : ainsi l'Eucharistie sera appelée , & corps , parce qu'elle l'est ; & pain , parce qu'elle le paroît. Que si l'une de ces raisons suffit pour lui conserver le nom de pain sans préjudicier au changement , le concours de toutes les deux sera bien plus fort ; & il ne faut s'imaginer aucun embarras à discerner la vérité parmi ces expressions différentes : car enfin , lorsque l'Ecriture Sainte nous explique la même chose par des expressions diverses , pour ôter toute sorte d'ambiguité , il y a toujours l'endroit principal auquel il faut réduire les autres , & où les choses sont exprimées telles qu'elles sont en termes précis. Que ces Anges soient appelés hommes en quelques endroits , il y aura un endroit où l'on verra clairement que ce sont des Anges. Que ce sang & cette coulèure soient appelés eau & verge , vous trouverez l'endroit principal où le changement sera

Comment les noms de pain & de vin peuvent demeurer dans l'Eucharistie : deux règles tirées de l'Ecriture.

Exod. VII.
12 , 18.

marqué ; & c'est par-là qu'il faudra définir la chose. Quel sera l'endroit principal par lequel nous jugerons de l'Eucharistie, si ce n'est celui de l'institution où Jesus-Christ l'a fait être ce qu'elle est ? Ainsi quand nous voudrons la nommer par rapport à ce qu'elle a été, & à ce qu'elle paroît, nous la pouvons appeller du pain & du vin : mais quand nous voudrons la nommer par ce qu'elle est en elle-même, elle n'aura point d'autre nom que celui de corps & de sang ; & c'est par-là qu'il la faudra définir, puisque jamais elle ne peut être que ce qu'elle est faite par les paroles toutes-puissantes qui lui donnent l'être. Luthériens & Zuingliens, vous expliquez contre la nature le lieu principal par les autres ; & sortans tous deux de la règle, vous vous éloignez encore plus les uns des autres, que vous ne faites de l'Eglise, que vous aviez principalement en bute. l'Eglise qui suit l'ordre naturel, & qui réduit tous les passages, où il est parlé de l'Eucharistie, à celui qui est sans contestation le principal & le fondement de tous les autres, tient la vraie clef du Mystère, & triomphe non seulement des uns & des autres, mais encore des uns par les autres.

En effet, durant ces disputes Sacramentaires, ceux qui se disoient Réformés, malgré l'intérêt commun qui les réunissoit quelquefois en apparence, se faisoient entre eux une guerre plus cruelle qu'à l'Eglise même, s'appellant mutuellement des furieux, des enragés, des esclaves de Satan, plus ennemis de la vérité & des membres de Jesus-Christ, que le Pape même ; ce qui étoit tout dire pour eux.

Cependant, l'autorité que Luther vouloit conserver dans la Nouvelle Réforme qui s'étoit soulevée sous ses étendards, s'avilissoit. Il étoit pénétré de douleur, & la fierté qu'il témoignoit au-dehors n'empêchoit pas l'accablement où il étoit dans le cœur ; au contraire, plus il étoit fier, plus il trouvoit insupportable d'être méprisé dans un Parti dont il vouloit être le seul Chef. Le trouble qu'il en ressentoit, passoit jusqu'à Mélancton. *Luther me cause, dit-il, d'étranges troubles par les longues plaintes qu'il me fait de ses afflictions. Il est abattu & défiguré par des écrits qu'on ne trouve pas méprisables. Dans la pitié que j'ai de lui, je me sens affligé au dernier point du trouble universel de l'Eglise. Le vulgaire incertain se partage en des sentimens contraires ; & si Jesus-Christ n'avoit promis d'être avec nous jusqu'à la consommation des siècles, je craindrois que la Religion ne fût tout-à-fait détruite par ces dissensions ; car il n'y a rien de plus vrai que la sentence qui dit, que la vérité nous échappe par trop de disputes.*

Etrange agitation d'un homme qui s'attendoit à voir l'Eglise réparée.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

X L.
Luther cont-
reiné par ces
disputes : &
son abatté-
ment déploré
par Mélan-
cton.

Luth. ad
Jac. Prop.
Brem. Hosp.
82. Luth. maj.
Conf. ib. 50.
Zuing. resp.
ad Luth. Hosp.
44.
Lib. IV.
Ep. 76. ad
Camer.

X L I.
Luther en-
seigne l'ubia-
quité.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

M. D. XXVII.
M. D. XXVIII.

Serm. quod
verba senti, T.
3. Jen. Conf.
maj. Tit. 4.
Jen. Calix.
Jud. num. 40.
& seq.

XLII.
Luther dé-
clare de nou-
veau qu'il im-
porte peu de
mettre la sub-
stance du pain,
ou de l'ôrer ;
grosière théo-
logie de ce
Docteur, dont
Mélancton est
scandalisé.

rée, & qui la voit prête à tomber, par les moyens qu'on avoit pris pour la rétablir ! Quelle consolation pouvoit-il trouver dans les promesses que Jesus-Christ nous a faites, d'être toujours avec nous ? C'est aux Catholiques à se nourrir de cette Foi, eux qui croient que jamais l'Eglise ne peut être vaincue par l'erreur, quelque violente que soit l'attaque, & qui en effet l'ont trouvée toujours invincible. Mais comment peut-on s'attacher à cette promesse dans la Nouvelle Réforme, dont le premier fondement, quand elle rompoit avec l'Eglise, étoit que Jesus-Christ l'avoit délaissée jusqu'à la laisser tomber dans l'idolâtrie. Au reste, quoiqu'il soit vrai que la vérité demeure toujours dans l'Eglise, & s'y épure d'autant plus qu'elle est plus violemment attaquée, Mélancton avoit raison de penser qu'à force de disputer, elle échappoit aux particuliers. Il n'y avoit point d'erreur si prodigieuse, où l'ardeur de la dispute n'entraînât l'esprit emporté de Luther. Elle lui fit embrasser cette monstrueuse opinion de l'ubiquité. Voici les raisonnemens dont il appuyoit cette étrange erreur. L'humanité de Notre-Seigneur est unie à la Divinité ; donc l'humanité est par-tout aussi-bien qu'elle. Jesus-Christ comme homme est assis à la droite de Dieu : la droite de Dieu est par-tout ; donc Jesus-Christ comme homme est par-tout. Comme homme il étoit dans les Cieux, avant que d'y être monté. Il étoit dans le tombeau, quand les Anges dirent qu'il n'y étoit plus. Les Zuingliens excédoient en disant que Dieu même ne pouvoit pas mettre le Corps de Jesus-Christ en plusieurs lieux. Luther s'emporte à un autre excès, & il soutient que ce Corps étoit nécessairement par-tout. Voilà ce qu'il enseigna dans un Livre dont nous avons déjà parlé, qu'il fit en 1527. pour défendre le sens littéral, & ce qu'il osa insérer dans une Confession de Foi qu'il publia en 1528. sous le titre de grande Confession de Foi.

Il dit dans ce dernier Livre, qu'il importoit peu de mettre ou d'ôter le pain dans l'Eucharistie ; mais qu'il étoit plus raisonnable d'y reconnoître *un pain charnel & du vin sanglant ; panis carneus & vinum sanguineum*. C'étoit le nouveau langage, par lequel il exprimoit l'union nouvelle qu'il mettoit entre le Pain & le Corps. Ces paroles sembloient viser à l'impanation, & il en échappoit souvent à Luther qui portoient plus loin qu'il ne vouloit. Mais du moins elles propo-
soient un certain mélange de pain & de chair, de vin & de sang qui paroissoit bien grossier, & qui fut insupportable à Mélancton. *J'ai, dit-il, parlé à Luther de ce mélange du pain & du Corps, qui paroît à beaucoup de gens un étrange paradoxe. Il m'a répondu décisivement,*

qu'il n'y vouloit rien changer : Et moi je ne trouve pas à propos d'entrer encore dans cette manière. C'est-à-dire, qu'il n'étoit pas du sentiment de Luther, & qu'il n'osoit le contredire.

Cependant les excès où l'on s'emportoit de part & d'autre dans la Nouvelle Réforme, la décrioient parmi les gens de bon sens. Cette seule dispute renversoit le fondement commun des deux partis; ils croyoient pouvoir finir toutes les disputes par l'Ecriture toute seule, & ne vouloient qu'elle pour Juge; & tout le monde voyoit qu'ils disputoient sans fin sur cette Ecriture, & encore sur un des passages qui devoit être des plus clairs, puisqu'il s'y agissoit d'un Testament. Ils se croient l'un à l'autre, tout est clair, & il n'y a qu'à ouvrir les yeux. Sur cette évidence de l'Ecriture, Luther ne trouvoit rien de plus hardi, ni de plus impie que de nier le sens littéral; & Zuingle ne trouvoit rien de plus absurde, ni de plus grossier que de le suivre. Erasme, qu'ils vouloient gagner, leur disoit avec tous les Catholiques: Vous en appelez tous à la pure parole de Dieu, & vous croyez en être les Interprètes véritables? Accordez-vous donc entre vous, avant que de vouloir faire la Loi au Monde. Quelque mine qu'ils fissent, ils étoient honteux de ne pouvoir convenir, & ils pensoient tous au fond de leur cœur ce que Calvin écrivit un jour à Mélancton, qui étoit son ami. *Il est de grande importance qu'il ne passe aux siècles à venir aucun soupçon des divisions qui sont parmi nous; car il est ridicule au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, qu'après avoir rompu avec tout le monde, nous nous accordions si peu entre nous dès le commencement de notre Réforme.*

Philippe, Landgrave de Hesse, très-zélé pour le nouvel Evangile, avoit prévu ce désordre, & dès les premières années du différend, il avoit tâché de l'accommoder. Aussi-tôt qu'il vit le parti assez fort, & d'ailleurs menacé par l'Empereur & les Catholiques, il commença à former des desseins de ligue. On oublia bientôt les maximes que Luther avoit données pour fondement à sa Réforme, de ne chercher aucun appui dans les armes. Sous prétexte d'un Traité imaginaire qu'on disoit avoir été fait entre George Duc de Saxe, & les autres Princes Catholiques, pour exterminer les Luthériens, ceux-ci avoient pris les armes. L'affaire à la vérité fut accommodée: le Landgrave se contenta de grosses sommes d'argent que quelques Princes Ecclésiastiques furent obligés de lui donner pour le dédommager d'un armement que lui-même reconnoissoit avoir été fait sur de faux rapports.

Mélancton qui n'approuvoit pas cette conduite, ne trouva point

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. II.

Lib. IV. Ep.
76. 1528.

XLIII.
La dispute
Sacramentaire
renversoit
les fondemens
de la Réfor-
me. Paroles de
Calvin.

Lib. XVIII.
3. XI X. 3.
113. XXXI.
19. P. 2102,
&c.

Calv. Epist.
Mel. P. 145.

XLIV.
Les Luthé-
riens prennent
les armes sous
la conduite du
Landgrave,
qui reconnoît
qu'il a tort.

M. D. XXVIII.
Sleid. LVI.

92.
Mel. l. IV.
Epist. 70.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

Mel. ibid.
Lib. III. Ep.

16.

Ibid. Ep. 70.

72.

Mel. ibid.

Sleid. ibid.

Dav. Chyt. in

Saxon. ad

ann. 1528. p.

312.

Luth. Ep.

ad Pences.

Lync. T. VII.

6. ap. Chyt.

in Sax. pag.

812. & 982.

d'autre excuse au Landgrave, sinon qu'il ne vouloit pas faire paroître qu'il eût été trompé, & il disoit pour toute raison, qu'une *mauvaise honte* l'avoit fait agir. Mais d'autres pensées le troubloient beaucoup davantage. On s'étoit vanté dans le parti qu'on détruiroit la Papauté sans faire la guerre, & sans répandre du sang. Avant que ce tumulte du Landgrave arrivât, & un peu après la révolte des Paysans, Mélancton avoit écrit au Landgrave même, *qu'il valoit mieux tout endurer, que d'armer pour la cause de l'Evangile*. Et maintenant il se trouvoit que ceux qui avoient tant fait les pacifiques, étoient les premiers à prendre les armes sur un *faux rapport*, comme Mélancton le reconnoît. C'est aussi ce qui lui fait ajouter; *Quand je considère de quel scandale la bonne cause va être chargée, je suis presque accablé de cette peine*. Luther fut bien éloigné de ces sentimens. Encore qu'il fût content en Allemagne, & que les Auteurs, même Protestans, en soient d'accord, que ce prétendu traité de George de Saxe n'étoit qu'une illusion, Luther voulut croire qu'il étoit véritable; & il écrivit plusieurs lettres & plusieurs libelles où il s'emporte contre ce Prince, jusqu'à dire qu'il étoit *le plus fou de tous les fous, un Moab orgueilleux, qui entreprenoit toujours au-dessus de ses forces*, ajoutant, *qu'il prieroit Dieu contre lui*. Après quoi il avertiroit les Princes d'EX-TERMINER DE TELLES GENS, qui vouloient voir toute l'Allemagne en sang: c'est-à-dire, que de peur de la voir en ce triste état, les Luthériens l'y devoient mettre, & commencer par exterminer les Princes qui s'opposoient à leurs desseins.

Ce George, Duc de Saxe, que Luther traite si mal, étoit autant contraire aux Luthériens, que son parent l'Electeur leur étoit favorable. Luther prophétisoit contre lui de toute sa force, sans considérer qu'il étoit de la famille de ses Maîtres, & on voit qu'il ne tint pas à lui qu'on n'accomplît ses prophéties à coups d'épée.

Cet armement des Luthériens qui avoit fait trembler toute l'Allemagne en 1528, les rendit si fiers, qu'ils se crurent en état de protester ouvertement contre le décret publié contre eux l'année d'après dans la Diète de Spire, & d'en appeler à l'Empereur, au futur Concile général, ou à celui qu'on tiendrait en Allemagne. Ce fut à cette occasion qu'ils se réunirent sous le nom de Protestans; mais le Landgrave le plus prévoyant & le plus capable, aussi-bien que le plus vaillant de tous, conçut que la diversité des sentimens seroit un obstacle éternel à la parfaite union qu'il vouloit établir dans le Parti. Ainsi dans la même année du décret de Spire, il ménagea la Conférence de Marpourg, où il fit trouver tous les Chefs de la Nouvelle Réforme,

XLV.

Le nom de

Protestans.

Conférence de

Marpourg, où

le Landgrave

tenta vainement

de concilier les deux

partis des Pro-

testans.

M. D. XIX.

Sleid. l. 6,

p. 97.

Sleid. ibid.

Réforme, c'est-à-dire, Luther, Osiandre, & Mélancton d'un côté; Zuingle, Oecolampade, & Bucer de l'autre, sans compter les autres qui sont moins connus. Luther & Zuingle parloient seuls, car déjà les Luthériens ne parloient point où Luther étoit; & Mélancton avoue franchement que lui & ses Compagnons furent des *personnages muets*. On ne songeoit pas alors à s'amuser les uns les autres par des explications équivoques, comme on fit depuis. La vraie présence du Corps & du Sang fut nettement posée d'un côté, & niée de l'autre. On entendit des deux côtés qu'une présence en figure & une présence par Foi, n'étoit pas une vraie présence de Jésus-Christ, mais une présence morale, une présence improprement dite, & par métaphore. On convint en apparence de tous les articles, à la réserve de celui de l'Eucharistie. Je dis en apparence, car il paroît par deux lettres que Mélancton écrivit durant le colloque, pour en rendre compte à ses Princes, qu'on ne s'entendoit guère dans le fond. *Nous déçouvrimus*, dit-il, *que nos Adversaires entendoient fort peu la doctrine de Luther, encore qu'ils tâchassent d'en imiter le langage; c'est-à-dire, qu'on s'accordoit par complaisance & en paroles, sans se bien entendre en effet; & il étoit vrai que Zuingle n'avoit jamais rien compris dans la Doctrine de Luther sur les Sacremens, ni dans sa justice imputée. On accusa aussi ceux de Strasbourg, & Bucer qui en étoit le Pasteur, de n'avoir pas de bons sentimens, c'est-à-dire, comme on l'entendoit, des sentimens assez Luthériens sur cette matière; & il y parut dans la suite, comme nous verrons bientôt. C'est que Zuingle & ses Compagnons ne se mettant guère en peine de toutes ces choses, en disoit tout ce qu'il plaisoit à Luther, & à vrai dire, n'avoient en tête que la question de la Présence réelle. Quant à la manière de traiter les choses, Luther parloit avec hauteur, selon sa coutume. Zuingle montra beaucoup d'ignorance, jusqu'à demander plusieurs fois, comment de méchans Prêtres pouvoient faire une chose sacrée? Mais Luther le releva d'une étrange sorte, & lui fit bien voir par l'exemple du Baptême, qu'il ne sçavoit ce qu'il disoit. Lorsque Zuingle & ses Compagnons virent qu'ils ne pouvoient persuader Luther sur la Présence réelle, ils le prièrent du moins de vouloir bien les tenir pour frères; mais ils furent vivement repoussés. *Quelle fraternité me demandez-vous*, leur disoit-il, *si vous persistez dans votre créance? C'est signe que vous en doutez, puisque vous voulez être frères de ceux qui la rejettent.* Voilà comme finit la Conférence: On se promit pourtant une charité mutuelle. Luther interpréta cette charité de celle qu'on doit aux ennemis, & non pas*

Tome III.

Q

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

Lib. 4. Ep.
88.

Hospin. ad
an. 1529. de
coll. Marp.

Mel. Epist.
ad Eleth. Sa-
xon. & ad
Henr. Ducem
Sax. ibid. &
ap. Luth. T.
4. Jen.
Ibid.

Hosp. ibid.

Luth. Epist.
ad Jac. Prop.
Bremenſium,
ibid.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. II.

Ibid.

de celle qu'on doit aux personnes de même Communion. *Ils frémissoient, disoit-il, de se voir traiter d'hérétiques. On convint pourtant de ne plus écrire les uns contre les autres, mais pour leur donner, poursuivoit Luther, le tems de se reconnoître.*

Cet accord, tel quel, ne dura guère : au contraire, par les récits différens qui se firent de la Conférence, les esprits s'aigrirent plus que jamais : Luther regarda comme un artifice la proposition de fraternité qui lui fut faite par les Zuingliens, & dit que *Satan regnoit tellement en eux, qu'il n'étoit plus en leur pouvoir de dire autre chose que des mensonges.*

LIVRE III.

Les Confessions de Foi des deux partis des Protestans : Celle d'Augsbourg composée par Mélancton : Celle de Strasbourg ou des quatre Villes par Bucer : Celle de Zuingle : Variations de celle d'Augsbourg sur l'Eucharistie : Ambiguïté de celle de Strasbourg : Zuingle seul posé nettement le sens figuré : Le terme de substance ; pourquoi mis pour expliquer la Réalité : Apologie de la Confession d'Augsbourg, faite par Mélancton. L'Eglise calomniée, presque sur tous les points, & principalement sur celui de la Justification, & sur l'opération des Sacremens & de la Messe : Le mérite des bonnes œuvres avoué de part & d'autre ; l'Absolution sacramentelle de même ; la Confession, les vœux Monastiques, & beaucoup d'autres Articles. L'Eglise Romaine reconnue en plusieurs manières dans la Confession d'Augsbourg : Démonstration par la Confession d'Augsbourg & par l'Apologie, que les Luthériens reviendroient à nous, en retranchant leurs calomnies, & en entendant bien leur propre Doctrine.

Depuis 1529, jusqu'en 1530.

I.
La célèbre
Diète d'Aug-
sbourg où les
Confessions de
Foi sont pré-
sentées à Char-
les V.
M. D. XXX.

AU milieu de ces démêlés on se préparoit à la célèbre Diète d'Augsbourg, que Charles V. avoit convoquée, pour y remédier aux troubles que le nouvel Evangile causoit en Allemagne. Il arriva à Augsbourg le 15 Juin 1530. Ce tems est considérable ; car c'est alors qu'on vit paroître pour la première fois des Confessions de Foi en forme, publiées au nom de chaque parti. Les Luthériens défenseurs du sens littéral, présentèrent à Charles V. la Confession de Foi, appelée la Confession d'Augsbourg. Quatre Villes de l'Em-

pire , Strasbourg , Mémingue , Lindau , & Constance , qui défendoient le sens figuré , donnerent la leur séparément au même Prince. On la nomma la Confession de Strasbourg ou des quatre Villes ; & Zuingle , qui ne voulut pas être muet dans une occasion si célèbre , quoiqu'il ne fût pas du Corps de l'Empire , envoya aussi sa Confession de Foi à l'Empereur.

Mélancton , le plus éloquent & le plus poli , aussi-bien que le plus modéré de tous les disciples de Luther , dressa la Confession d'Augsbourg , de concert avec son maître , qu'on avoit fait approcher du lieu de la Diète. Cette Confession de Foi fut présentée à l'Empereur en Latin & en Allemand le 25 Juin 1530 , souscrite par Jean Electeur de Saxe , par six autres Princes , dont Philippe , Landgrave de Hesse étoit un des principaux , & par les Villes de Nuremberg & de Reutbingue , auxquelles quatre autres Villes étoient associées. On la lut publiquement dans la Diète , en présence de l'Empereur ; & on convint de n'en répandre aucune copie , ni manuscrite , ni imprimée , que de son ordre. Il s'en est fait depuis plusieurs éditions tant en Allemand qu'en Latin , toutes avec de notables différences , & tout le parti la reçut.

Ceux de Strasbourg & leurs associés défenseurs du sens figuré , s'offrirent à la souscrire , à la réserve de l'article de la Cène. Ils n'y furent pas reçus : de sorte qu'ils composèrent leur Confession particulière , qui fut dressée par Bucer.

C'étoit un homme assez docte , d'un esprit pliant , & plus fertile en distinctions que les Scholastiques les plus raffinés ; agréable Prédicateur , un peu pesant dans son style , mais il imposoit par la taille & par le son de la voix. Il avoit été Jacobin , & s'étoit marié comme les autres ; & même , pour ainsi parler , plus que les autres , puisqu'il étoit marié deux fois étant laïque. Celui-ci , Prêtre & Religieux , se maria trois fois , sans scrupule , durant son nouveau ministère. C'étoit une recommandation dans le parti , & on aimoit à confondre par ces exemples hardis , les observances superstitieuses de l'ancienne Eglise.

Il ne paroît pas que Bucer ait rien concerté avec Zuingle : celui-ci avec les Suisses parloit franchement ; Bucer méditoit des accommodemens , & jamais homme ne fut plus fécond en équivoques.

Cependant , lui & les siens ne purent alors s'unir aux Luthériens , & la Nouvelle Réforme fit en Allemagne deux Corps visiblement séparés par des Confessions de Foi différentes.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. III.

II.
La Confession d'Augsbourg , rédigée par Mélancton , & présentée à l'Empereur.
Chytr. Hist. Conf. Aug. &c.

III.
De la Confession de Strasbourg , ou des quatre Villes , & de Bucer qui la dressa.
Chytr. Hist. Conf. Aug.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. III.

IV.

De la Con-
fession d'Aug-
sbourg, & de
l'Apologie :
l'autorité de
ces deux pié-
ces dans tout
le parti.

Prof. Apo-
log. in lib.
Concord. pag.
48. Art. Smal.
ibid. 356. E-
pitome art. ib.
571. Solida
repet. ib. 633,
728, &c.

V.

L'article X.
de la Confe-
sion d'Aug-
sbourg, où il
s'agit de la
Cène, est cou-
ché en quatre
façons : la va-
riété des deux
premières.

Concord. p.
728.
Confess. Aug.
art. X.
Synagm.
Gen. II. part.
pag. 13.

Après les avoir dressées, ces Eglises sembloient avoir pris leur dernière forme; & il étoit tems, du moins alors, de se tenir ferme, mais c'est ici au contraire que les Variations se montrent plus grandes.

La Confession d'Augsbourg est la plus considérable en toutes manières. Outre qu'elle fut présentée la première, souscrite par un plus grand corps, & reçue avec plus de cérémonie; elle a encore cet avantage, qu'elle a été regardée dans la suite, non-seulement par Bucer & par Calvin même en particulier, mais encore par tout le parti du sens figuré assemblé en Corps, comme une pièce commune de la Nouvelle Réforme, ainsi que la suite le fera paroître. Comme l'Empereur la fit réfuter par quelques Théologiens Catholiques, Mélancton en fit l'Apologie qu'il étendit davantage un peu après. Au reste, il ne faut pas regarder cette Apologie comme un ouvrage particulier, puisqu'elle fut présentée à l'Empereur au nom de tout le parti, par les mêmes qui lui présenterent la Confession d'Augsbourg; & que depuis, les Luthériens n'ont tenu aucune assemblée pour déclarer leur Foi, où ils n'aient fait marcher d'un pas égal la Confession d'Augsbourg & l'Apologie, comme il paroît par les Actes de l'Assemblée de Smalcade en 1537, & par les autres.

Il est certain que l'intention de la Confession d'Augsbourg étoit d'établir la présence réelle du Corps & du Sang, & comme disent les Luthériens dans le Livre de la Concorde: *On y vouloit expressément rejeter l'erreur des Sacramentaires, qui présenterent en même tems à Augsbourg leur Confession particulière.* Mais tant s'en faut que les Luthériens tiennent un langage uniforme sur cette matière, qu'au contraire on voit d'abord l'Article X. de leur Confession, qui est celui où ils ont dessein d'établir la réalité: on voit, dis-je, cet article X. couché en quatre manières différentes, sans qu'on puisse presque discerner laquelle est la plus authentique, puisqu'elles ont toutes paru dans des éditions où étoient les marques de l'autorité publique.

De ces quatre manières nous en voyons deux dans le Recueil de Genève, où la Confession d'Augsbourg nous est donnée telle qu'elle avoit été imprimée en 1540. à Wittemberg, dans le lieu où étoit né le Luthéranisme, où Luther & Mélancton étoient présens. Nous y lisons l'article de la Cène en deux manières. Dans la première, qui est celle de l'édition de Wittemberg, il est dit, *qu'avec le pain & le vin, le Corps & le Sang de Jesus-Christ est vraiment donné à ceux*

qui mangent dans la Cène. La seconde ne parle pas du pain & du vin, & se trouve couchée en ces termes: *Elles croient (les Eglises Protestantes) que le Corps & le Sang sont vraiment distribués à ceux qui mangent , & improuvent ceux qui enseignent le contraire.*

Voilà dès le premier pas une variété assez importante, puisque la dernière de ces expressions s'accorde avec la doctrine du changement de substance, & que l'autre semble être mise pour la combattre. Toutefois les Luthériens ne s'en sont pas tenus là; & encore que des deux manières d'énoncer l'article X. qui paroissent dans le Recueil de Genève, ils aient suivi la dernière dans leur Livre de la Concorde, à l'endroit où la Confession d'Augsbourg y est insérée: on voit néanmoins dans le même Livre ce même article X. rapporté de deux autres façons.

En effet, on trouvera dans ce Livre l'Apologie de la Confession d'Augsbourg, où ce même Mélancton qui l'avoit dressée, & qui la défend, transcrit l'article en ces termes: *Dans la Cène du Seigneur le Corps & le Sang de Jesus-Christ sont vraiment & substantiellement présents, & sont vraiment donnés avec les choses qu'on voit, c'est-à-dire, avec le pain & le vin, à ceux qui reçoivent le Sacrement.*

Enfin, nous trouvons encore ce mot dans le même Livre de la Concorde: *L'article de la Cène est ainsi enseigné par la parole de Dieu dans la Confession d'Augsbourg: Que le vrai Corps & le vrai Sang de Jesus-Christ sont vraiment présents, distribués & reçus dans la sainte Cène sous l'espèce du pain & du vin; & qu'on improuve ceux qui enseignent le contraire.* Et c'est aussi la manière dont cet article X. est couché dans la Version Française de la Confession d'Augsbourg, imprimée à Francfort en 1673.

Si on compare maintenant ces deux façons d'exprimer la réalité, il n'y a personne qui ne voie que celle de l'Apologie l'exprime par des paroles plus fortes que ne faisoient les deux précédentes, rapportées dans le Recueil de Genève; mais qu'elle s'éloigne aussi davantage de la Transsubstantiation; & que la dernière au contraire s'accommode tellement aux expressions dont on se sert dans l'Eglise, que les Catholiques pourroient la souscrire.

De ces quatre façons différentes, si on demande laquelle est l'originale qui fut présentée à Charles V. la chose est assez douteuse.

Hospinien soutient que c'est la dernière qui doit être l'originale, parce que c'est celle qui paroît dans l'impression qui fut faite dès l'an 1530, à Wittemberg, c'est-à-dire, dans le siège du Luthérisme, où étoit la demeure de Luther & de Mélancton.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. III.

Confess. Aug.
art. X. in lib.
Conc. p. 13.

VI.
Deux autres
manieres,
dont est cou-
ché le même
article, &
leurs différen-
ces.

Apolog.
Conf. August.
Conc. p. 157.
Solid. repe-
tit. de Cæno.
Dom. n. VII.
Conc. pag.
728.

VII.
Laquelle de
ces manieres
est l'originale.
Hosp. p. II.
fol. 94, 132,
173.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. III.

Ibid.
Sleid. Apo-
log. Conf. Au-
gust. ad artic.
X. Chytr. Hist.
Conf. August.
Celest. Hist.
Conf. August.
T. 3.
Præf. conc.

Il ajoute que ce qui fit changer l'article, c'est qu'il favorisoit trop ouvertement la Transsubstantiation, puisqu'il marquoit le Corps & le Sang véritablement reçus, non point avec la substance, mais *sous les espèces du pain & du vin*, qui est la même expression dont se servent les Catholiques.

Et c'est cela même qui fait croire que c'est ainsi que l'article avoit été couché d'abord, puisqu'il est certain par Sleidan & par Mélancton, aussi-bien que par Chytré & par Célestin dans leur Histoire de la Confession d'Augsbourg, que les Catholiques ne contredirent point cet article dans la réfutation qu'ils firent alors de la Confession d'Augsbourg par ordre de l'Empereur.

De ces quatre manieres, la seconde est celle qu'on a insérée dans le Livre de la Concorde; & il pourroit sembler que ce seroit la plus authentique, parce que les Princes & Etats qui ont souscrit à ce Livre, semblent assurer dans la Préface, qu'ils ont transcrit la Confession d'Augsbourg, comme elle se trouve encore dans les archives de leurs prédécesseurs & dans ceux de l'Empire. Mais si l'on y prend garde de près, on verra que cela ne conclut pas, puisque les Auteurs de cette Préface disent seulement, qu'ayant conféré les exemplaires avec les archives, *ils ont trouvé que le leur étoit en tout & par-tout de même sens que les exemplaires Latins & Allemands*: ce qui montre la prétention, qu'on est d'accord dans le fond, mais non pas le fait positif, que les termes soient en tout les mêmes; autrement on n'en verroit pas de si différens dans un autre endroit du même Livre, comme nous l'avons remarqué.

Quoi qu'il en soit, il est étrange que la Confession d'Augsbourg n'ayant pu être présentée à l'Empereur que d'une seule façon, il en paroisse trois autres aussi différentes de celle-là, & tout ensemble aussi authentiques que nous le venons de voir; & qu'un acte si solennel ait été tant de fois altéré par ses Auteurs dans un article si essentiel.

VIII.
Cinquième
maniere dont
le même arti-
cle X. est rap-
porté dans l'A-
pologie de
la Confession
d'Augsbourg.
Apolog.
Conf. August.
in art. X. p.
157.

Mais ils ne demeurent pas en si beau chemin; & incontinent après la Confession d'Augsbourg, ils donnerent à l'Empereur une cinquième explication de l'article de la Cène dans l'Apologie de leur Confession de Foi, qu'ils firent faire par Mélancton.

Dans cette Apologie approuvée, comme on a vu de tout le parti, Mélancton soigneux d'exprimer, en termes formels le sens littéral, ne se contenta pas d'avoir reconnu *une présence vraie & substantielle*, mais se servit encore du mot de *présence corporelle*, ajoutant que *Jesus-Christ nous étoit donné corporellement*, & que c'étoit le sentiment

ancien & commun, non-seulement de l'Eglise Romaine, mais encore de l'Eglise Grecque.

Et encore que cet Auteur soit peu favorable, même dans ce Livre, au changement de substance, toutefois il ne trouve pas ce sentiment si mauvais, qu'il ne cite avec honneur des autorités qui l'établissent: car voulant prouver sa Doctrine de la présence Corporelle par le sentiment de l'Eglise Orientale, il allègue le Canon de la Messe Grecque, où le Prêtre demande nettement, dit-il, que le propre Corps de Jesus-Christ soit fait en changeant le pain, ou par le changement du pain. Bien loin de rien improuver dans cette prière, il s'en sert comme d'une pièce dont il reconnoît l'autorité, & il produit dans le même esprit les paroles de Théophylacte, Archevêque de Bulgarie, qui assure que le pain n'est pas seulement une figure, mais qu'il est véritablement changé en chair. Il se trouve par ce moyen, que des trois autorités qu'il apporte pour confirmer sa doctrine de la présence réelle, il y en a deux qui établissent le changement de substance; tant ces deux choses se suivent, & tant il est naturel de les joindre ensemble.

Quand depuis on a retranché dans quelques éditions ces deux passages qui se trouvent dans la première publication qui en fut faite, c'est qu'on a été fâché que les ennemis de la Transsubstantiation n'aient pu établir la Réalité qu'ils approuvent, sans établir en même tems cette Transsubstantiation qu'ils vouloient nier.

Voilà les incertitudes où tombèrent les Luthériens, dès le premier pas, & aussi-tôt qu'ils entreprirent de donner, par une Confession de Foi, une forme constante à leur Eglise, ils furent si peu résolus, qu'ils nous donnerent d'abord en cinq ou six façons différentes, un article aussi important que celui de l'Eucharistie. Ils ne furent pas plus constants, comme nous verrons, dans les autres articles; & ce qu'ils répondent ordinairement, que le Concile de Constantinople a bien ajouté quelque chose à celui de Nicée, ne leur sert de rien: car il est vrai qu'étant survenu depuis le Concile de Nicée une nouvelle hérésie, qui nioit la Divinité du S. Esprit, il fallut bien ajouter quelques mots, pour la condamner; mais ici, où il n'est rien arrivé de nouveau, c'est une pure irrésolution qui a introduit parmi les Luthériens les variations que nous avons vues. Ils ne s'en tinrent pas-là, & nous en verrons beaucoup d'autres dans les Confessions de Foi qu'il fallut depuis ajouter à celle d'Augsbourg.

Que si les Défenseurs du sens figuré répondent que leur parti

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
LIV. III.

IX.
La manière d'expliquer la Réalité dans l'Apologie, tend à établir en même tems le changement de substance.
Ibid.

X.
Défuite des Luthériens sur ces variations.

XI.
Les Sacra-

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. III.

mentaires ne
sont pas plus
constans à ex-
pliquer leur
Foi.

XII.
Termes va-
gues & ambi-
gues de la Con-
fession de
Strasbourg sur
l'article de la
Cène,

Conf. Argent.
cap. 18. De
Cœnâ synt.
gen. part. I.
pag. 195.

n'est pas tombé dans le même inconvénient ; qu'ils ne se flattent pas de cette pensée. On a vû que dans la Diète d'Augsbourg , où com-
mencent les Confessions de Foi , les Sacramentaires en ont produit
d'abord deux différentes , & bientôt nous en verrons les diversités.
Dans la suite ils ne furent pas moins féconds en Confessions de Foi
différentes , que les Luthériens , & n'ont pas paru moins embarras-
sés , ni moins incertains dans la défense du sens figuré , que les au-
tres dans la défense du sens littéral.

C'est de quoi il y a sujet de s'étonner ; car il semble qu'une doc-
trine aussi aisée à entendre , selon la raison humaine , que l'est celle
des Sacramentaires , ne devoit faire aucun embarras à ceux qui en-
treprennent de la proposer. Mais c'est que les paroles de Jesus-
Christ sont naturellement dans l'esprit une impression de Réalité ,
que toutes les finesses du sens figuré ne peuvent détruire. Comme
donc la plupart de ceux qui la combattoient , ne pouvoient pas s'en
défaire entièrement , & que d'ailleurs ils vouloient plaire aux Lu-
thériens qui la retenoient , il ne faut pas s'étonner s'ils ont mêlé
tant d'expressions qui ressentent la Réalité , à leurs interprétations
figurées ; ni , si ayant quitté l'idée véritable de la présence réelle que
l'Eglise leur avoit apprise , ils ont eû tant de peine à se contenter
des termes qu'ils avoient choisis , pour en conserver quelque image.

C'est la cause des équivoques , que nous verrons s'introduire dans
leurs Catéchismes & dans leurs Confessions de Foi. Bucer, le grand
Architecte de toutes ces subtilités , en donna un petit essai dans la
Confession de Strasbourg ; car , sans vouloir se servir des termes
dont se servoient les Luthériens pour expliquer la présence réelle ,
il affecte de ne rien dire , qui lui soit formellement contraire , &
s'explique en paroles assez ambiguës pour pouvoir être tirées de ce
côté-là. Voici comme il parle , ou plutôt comme il fait parler ceux
de Strasbourg , & les autres. *Quand les Chrétiens répètent la Cène que
Jesus-Christ fit avant sa mort en la manière qu'il l'a instituée , il leur don-
ne par les Sacremens son vrai Corps & son vrai Sang à manger & à
boire véritablement , pour être la nourriture & le breuvage des ames.*

A la vérité , ils ne disent pas avec les Luthériens , *que ce Corps
& ce Sang sont véritablement donnés avec le pain & le vin ; encore moins ,
qu'ils sont véritablement & substantiellement donnés.* Bucer n'en étoit pas
encore venu là ; mais il ne dit rien qui y soit contraire , ni rien , en
un mot , dont un Luthérien , & même un Catholique ne pût con-
yenir , puisque nous sommes tous d'accord que *le vrai Corps & le vrai
Sang de Notre-Seigneur nous sont donnés à manger & à boire véritable-
ment ;*

ment, non pour la nourriture des corps, mais, comme disoit Bucer, pour la nourriture des Ames. Ainsi cette Confession se tenoit dans des expressions générales; & même lorsqu'elle dit, que nous mangeons & buvons véritablement le vrai Corps & le vrai Sang de Notre-Seigneur, elle semble exclure le manger & le boire par la Foi, qui n'est après tout, qu'un manger & un boire métaphorique: tant on avoit de peine à lâcher le mot, que le Corps & le Sang ne fussent donnés que spirituellement, & d'insérer dans une Confession de Foi, une chose si nouvelle aux Chrétiens. Car encore que l'Eucharistie, aussi-bien que les autres Mystères de notre salut, eût pour fin un effet spirituel, elle avoit pour son fondement, comme les autres Mystères, ce qui s'accomplissoit dans le Corps. Jesus-Christ devoit naître, mourir, ressusciter spirituellement dans ses Fidèles; mais il devoit aussi naître, mourir & ressusciter en effet, & selon la chair. De même, nous devions participer spirituellement à son sacrifice, mais nous devions aussi recevoir corporellement la chair de cette victime, & la manger en effet. Nous devions être unis spirituellement à l'Epoux céleste; mais son Corps qu'il nous donnoit dans l'Eucharistie pour posséder en même tems le nôtre, devoit être le gage & le sceau, aussi-bien que le fondement de cette union spirituelle; & ce divin mariage devoit, aussi-bien que les mariages vulgaires, quoique d'une manière bien différente, unir les esprits en unissant les corps. C'étoit donc, à la vérité, expliquer la dernière fin du Mystère, que de parler de l'union spirituelle; mais pour cela, il ne falloit pas oublier la corporelle, sur laquelle l'autre étoit fondée. En tout cas, puisque c'étoit-là ce qui séparoit les Eglises, on en devoit parler nettement, ou pour, ou contre, dans une Confession de Foi, & c'est à quoi Bucer ne peut se résoudre.

Il sentoit bien qu'il seroit repris de son silence; & pour aller au-devant de l'objection, après avoir dit en général, que nous mangeons & buvons véritablement le vrai Corps & le vrai Sang de Notre-Seigneur pour la nourriture de nos Ames, il fit dire à ceux de Strasbourg, que s'éloignant de toute dispute, & de toute recherche curieuse & superflue, ils rappellent les esprits à la seule chose qui profite, & qui a été uniquement regardée par Notre-Seigneur, c'est-à-dire, qu'étant nourris de lui, nous vivions en lui & par lui: comme si c'étoit assez d'expliquer la fin principale de Notre-Seigneur, sans parler ni en bien, ni en mal de la Présence réelle, que les Luthériens aussi-bien que les Catholiques, donnoient pour moyen.

Après avoir exposé ces choses, ils finissent en protestant, qu'on

Tome III.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGLISES
PROTESTANTES,
LIV. III.

XIII.
Suite de ces
mêmes ambiguités, & leur
effet mémorable sur les
Villes qui y
souscrivirent.
Ibid.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. III.

les calomnie, lorsqu'on les accuse de changer les paroles de Jesus-Christ, & de les déchirer par des gloses humaines; ou de n'administrer dans leurs Cène que du pain & du vin tout simple, ou de mépriser la Cène du Seigneur: car au contraire, disent-ils, nous exhortons les Fidèles à entendre avec une simple foi les paroles de Notre-Seigneur, en rejetant toutes fausses gloses, & toutes inventions humaines, & en s'attachant au sens des paroles, sans hésiter en aucune sorte; enfin, en recevant les Sacramens pour la nourriture de leurs Âmes.

Qui ne condamne avec eux les curiosités superflues, les inventions humaines, les fausses gloses des paroles de Notre-Seigneur? Quel Chrétien ne fait pas profession de s'attacher au sens véritable de ces divines paroles? Mais puisqu'on disputoit de ce sens, il y avoit déjà six ans entiers, & que pour en convenir il s'étoit fait tant de Conférences, il falloit déterminer quel il étoit, & qu'elles étoient ces mauvaises gloses qu'il faut rejeter. Car que sert de condamner en général par des termes vagues, ce qui est rejeté de tous les partis; & qui ne voit qu'une Confession de Foi demande des décisions plus nettes & plus précises? Certainement si on ne jugeoit des sentimens de Bucer & de ses Confrères que par cette Confession de Foi, & qu'on ne scût pas d'ailleurs qu'ils n'étoient pas favorables à la Présence réelle & substantielle, on pourroit croire qu'ils n'en sont pas éloignés; ils ont des termes pour flatter ceux qui la croient, ils en ont pour leur échapper, si on les presse; enfin nous pouvons dire, sans leur faire tort, qu'au lieu qu'on fait ordinairement des Confessions de Foi pour proposer ce qu'on pense sur les disputes qui troublent la paix de l'Eglise, ceux-ci au contraire par de longs discours & un grand circuit de paroles, ont trouvé moyen de ne rien dire de précis sur la matière dont il s'agissoit alors.

De-là il est arrivé un effet bizarre: c'est que des quatre Villes qui s'étoient unies par cette commune Confession de Foi, & qui toutes embrassoient alors les sentimens contraires aux Luthériens: trois, à sçavoir, Strasbourg, Mémingue, & Lindau, passèrent un peu après sans scrupule à la Doctrine de la Présence réelle: tant Bucer avoit réussi par ses discours ambigus à plier les esprits de sorte qu'ils pussent se tourner de tous côtés.

Zuingle y alloit plus franchement, Dans la Confession de Foi qu'il envoya à Augsbourg, & qui fut approuvée de tous les Suisses, il expliquoit nettement, que le Corps de Jesus-Christ, depuis son Ascension, n'étoit plus que dans le Ciel, & ne pouvoit être autre part; qu'à la vérité il étoit comme présent dans la Cène par la contemplation de la Foi, & non pas réellement, ni par son essence.

XIV.
La Confes-
sion de Zuin-
gle très-nette,
& sans équi-
voque.

Conf. Zuing.
int. oper.
Zuing. & ap.
Hoff. ad an.
1530, 101, &
seq.

Pour défendre cette Doctrine, il écrivit une Lettre à l'Empereur & aux Princes Protestans, où il établit cette différence entre lui & ses Adversaires, que ceux-ci vouloient un Corps naturel & substantiel, & lui un Corps Sacramentel.

Il tient toujours constamment le même langage ; & dans une autre Confession de Foi qu'il adresse darts le même tems à François I. il explique, Ceci est mon Corps, d'un Corps Symbolique, Mystique & Sacramentel ; d'un Corps par dénomination & par signification : de même, dit-il, qu'une Reine montrant parmi ses joyaux sa bague nuptiale, dit, sans hésiter, Ceci est mon Roi, c'est-à-dire, c'est l'anneau du Roi mon mari, par lequel il m'a épousée. Je ne sçache guère de Reine qui se soit servie de cette phrase bizarre ; mais il n'étoit pas aisé à Zuingle de trouver dans le langage ordinaire des expressions semblables à celles qu'il vouloit attribuer à Notre-Seigneur. Au surplus, il ne reconnoît dans l'Eucharistie qu'une pure présence morale, qu'il appelle Sacramentelle & spirituelle. Il met toujours la force des Sacramens en ce qu'ils aident la contemplation de la Foi, qu'ils servent de frein aux sens, & les font mieux concourir avec la pensée. Quant à la manducation que mettent les Juifs avec les Papistes, selon lui, elle doit causer la même horreur qu'auroit un pere à qui on donneroit son fils à manger. En général, la Foi a horreur de la présence visible & corporelle, ce qui fait dire à S. Pierre, SEIGNEUR, RETIREZ-VOUS DE MOI. Il ne faut point manger Jesus-Christ de cette maniere charnelle & grossiere : une ame fidèle & religieuse mange son vrai Corps sacramentellement & spirituellement. Sacramentellement, c'est-à-dire, en signe ; spirituellement, c'est-à-dire, par la contemplation de la Foi qui nous représente Jesus-Christ souffrant, & nous montre qu'il est à nous.

Il ne s'agit pas de se plaindre de ce qu'il appelle charnelle & grossiere notre manducation qui est si élevée au-dessus des sens, ni de ce qu'il en veut donner de l'horreur, comme si elle étoit cruelle & sanglante. Ce sont les reproches ordinaires qu'ont toujours fait ceux de son parti aux Luthériens & à nous. Nous verrons dans la suite comme ceux qui nous les ont faits, nous en justifient : maintenant il nous suffit d'observer que Zuingle parle nettement. On entend par ces deux Confessions de Foi, en quoi consiste précisément la difficulté, d'un côté, une présence en signe & par foi ; de l'autre, une Présence réelle & substantielle ; & voilà ce qui séparoit les Sacramentaires d'avec les Catholiques & les Luthériens.

Il sera maintenant aisé d'entendre d'où vient que les Défenseurs du sens littéral, Catholiques & Luthériens, se sont tant servi des mots

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. III.

Epist. ad
Cas. & Princ.
Prot. ibid.
Conf. ad
Franc. I.

XV.
L'état de la
question pa-
roît claire-
ment dans la
Confession de
Zuingle.

XVI.
Quelle rai-
son on a eue

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. III.

de se servir du
mot de *sub-*
stance dans
l'Eucharistie :
que c'est la
même qui a
obligé à l'em-
ployer dans la
Trinité.

Joan. x. 39.

de vrai Corps , de Corps réel , de substance , de propre substance , & des autres de cette nature.

Il se font servi du mot de *réel* & de *vrai* , pour faire entendre que l'Eucharistie n'étoit pas un simple signe du Corps & du Sang , mais la chose même.

C'est encore ce qui leur a fait employer le mot de *substance* ; & si nous allons à la source , nous trouverons que la même raison qui a introduit ce mot dans le Mystère de la Trinité , l'a aussi rendu nécessaire dans le Mystère de l'Eucharistie.

Avant que les subtilités des Hérétiques eussent embrouillé le sens véritable de cette parole de Notre-Seigneur , *Nous sommes moi & mon Pere une même chose* , on croyoit suffisamment expliquer l'unité parfaite du Pere & du Fils par cette expression de l'Ecriture , sans qu'il fût nécessaire de dire toujours qu'ils étoient un en substance ; mais depuis que les Hérétiques ont voulu persuader aux Fidèles , que cette unité du Pere & du Fils n'étoit qu'une unité de concorde , de pensée , & d'affection , on a cru qu'il falloit bannir ces pernicieuses équivoques , en établissant la consubstantialité , c'est-à-dire , l'unité de substance.

Ce terme qui n'étoit point dans l'Ecriture , fut jugé nécessaire pour la bien entendre , & pour éloigner les dangereuses interprétations de ceux qui altéroient la simplicité de la parole de Dieu.

Ce n'est pas qu'en ajoutant ces expressions à l'Ecriture , on prétende qu'elle s'explique sur ce Mystère d'une manière ambiguë ou enveloppée ; mais c'est qu'il faut résister par des paroles expresses aux mauvaises interprétations des Hérétiques , & conserver à l'Ecriture ce sens naturel & primitif , qui frapperoit d'abord les esprits , si les idées n'étoient point brouillées par la prévention , ou par de fausses subtilités.

Il est aisé d'appliquer ceci à la matière de l'Eucharistie. Si on eût conservé sans raffinement l'intelligence droite & naturelle de ces paroles , *Ceci est mon Corps , ceci est mon Sang* , nous eussions cru suffisamment expliquer une Présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie , en disant que ce qu'il y donne , est son Corps & son Sang ; mais depuis qu'on a voulu dire que Jesus-Christ n'y étoit présent qu'en figure , ou par son esprit , ou par sa vertu , ou par la foi ; alors pour ôter toute ambiguë , on a cru qu'il falloit dire que le Corps de Notre-Seigneur nous étoit donné en sa propre & véritable substance , ou ce qui est la même chose , qu'il étoit réellement & substantiellement présent.

Vollà ce qui a fait naître le terme de Transsubstantiation, aussi naturel pour exprimer un changement de substance, que celui de consubstantiel pour exprimer une unité de substance.

Par la même raison, les Luthériens qui reconnoissent la réalité sans changement de substance, en rejetant le terme de Transsubstantiation, ont retenu celui de *vraie & substantielle présence*, ainsi que nous l'avons vû dans l'Apologie de la Confession d'Augsbourg; & ces termes ont été choisis pour fixer au sens naturel ces paroles, *Ceci est mon Corps*, comme le mot de consubstantiel a été choisi par les Peres de Nicée, pour fixer au sens littéral ces paroles, *moi & mon Pere, ce n'est qu'un*; & ces autres, *le Verbe étoit Dieu*.

Aussi ne voyons-nous pas que Zuingle, qui le premier a donné la forme à l'opinion du sens figuré, & qui l'a expliquée le plus franchement, ait jamais employé le mot de *substance*. Au contraire, il a perpétuellement exclu la manducation, aussi-bien que la présence substantielle, pour ne laisser qu'une manducation figurée, c'est-à-dire, *en esprit & par la foi*.

Bucer, quoique plus porté à des expressions ambiguës, ne se servit non plus au commencement du mot de substance, ou de communion & de présence substantielle, il se contenta seulement de ne pas condamner ces termes, & demeura dans les expressions générales que nous avons vûes.

Voilà le premier état de la dispute Sacramentaire, où les subtilités de Bucer introduisirent ensuite tant d'importunes Variations, qu'il nous faudra raconter dans la suite. Quant à présent, il suffit d'en avoir touché la cause.

La question de la justification où celle du Libre-Arbitre étoit renfermée, paroissoit bien d'une autre importance aux Protestans: c'est pourquoi dans l'Apologie ils demandent par deux fois à l'Empereur une attention particuliere sur cette matiere, comme étant la plus importante de tout l'Evangile, & celle aussi où ils ont le plus travaillé. Mais j'espère qu'on verra bien-tôt qu'ils ont travaillé en vain, pour ne rien dire de plus, & qu'il y a plus de mal-entendu que de véritable difficulté dans cette dispute.

Et d'abord il faut mettre hors de cette dispute, la question du Libre-Arbitre. Luther étoit revenu des excès qui lui faisoient dire que la prescience de Dieu mettoit le Libre-Arbitre en poudre dans toutes les créatures; & il avoit consenti qu'on mît cet article dans la Confession d'Augsbourg: *Qu'il faut reconnoître le Libre-Arbitre dans tous les hommes qui ont l'usage de la raison, non pour les choses de Dieu*.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES PROTESTANTES,
LIV. III.

XVII.
Les Luthériens ont eu la même raison que nous de se servir du mot de substance: Zuingle ne s'en est jamais servi; ni Bucer au commencement.
Epist. ad Cas. & Princ. Prot.

XVIII.
Doctrin de la Justification: qu'il n'y a plus de difficulté après les choses qui en sont dites dans la Confession d'Augsbourg: & dans l'Apologie.
Ad art. IV. de Justif. pag. 80. de Pénit. pag. 161.
XIX.

Que la Doctrine de Luther sur le Li-

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. III. *que l'on ne peut commencer, ou du moins achever sans lui, mais seulement pour les œuvres de la vie présente, & pour les devoirs de la société civile.* Mélancton y ajoutoit dans l'Apologie, pour les œuvres extérieures de la Loi de Dieu. Voilà donc déjà deux vérités qui ne souffrent aucune contestation : l'une, qu'il y a un Libre-Arbitre ; & l'autre, qu'il ne peut rien de lui-même dans les œuvres vraiment Chrétiennes.

bre - Arbitre est iétractée dans la Confession d'Augsbourg. *Confess. Aug. art. XVIII.* *Apol. ad pond. artic. X X.* Parole de la Confession d'Augsbourg, qui visoit au Sémipélagianisme. *Art. X I X. ibid.* Il y avoit même un petit mot dans le passage qu'on vient de voir de la Confession d'Augsbourg, où pour des gens qui vouloient tout attribuer à la grace, on n'en parloit pas à beaucoup près si correctement qu'on fait dans l'Eglise Catholique. Ce petit mot, c'est qu'on dit que de lui-même le Libre-Arbitre ne peut commencer, ou du moins achever les choses de Dieu : restriction qui semble insinuer qu'il les peut du moins commencer par ses propres forces, ce qui étoit une erreur demi-Pélagienne, dont nous verrons dans la suite que les Luthériens d'à-présent ne sont pas éloignés.

L'Article suivant expliquoit que la volonté des méchants étoit la cause du péché, où encore qu'on ne dit pas assez nettement que Dieu n'en est pas l'Auteur, on l'insinuoit toutefois contre les premières maximes de Luther.

XX I. *Tous les reproches faits aux Catholiques, fondés sur des calomnies : première calomnie sur la justification gratuite.* Ce qu'il y avoit de plus remarquable sur le reste de la matière de la grace Chrétienne dans la Confession d'Augsbourg, c'est que partout on y supposoit dans l'Eglise Catholique des erreurs qu'elle avoit toujours détestées : de sorte qu'on sembloit plutôt lui chercher querelle, que la vouloir réformer ; & la chose paroît claire en exposant historiquement la créance des uns & des autres.

Confess. art. XX. *Apol. cap. de Justif. Conc. p. 61.* *Ibid. p. 62, 74, 102, 103, 106.* On appuyoit beaucoup dans la Confession d'Augsbourg & dans l'Apologie, sur ce que la rémission des péchés étoit une pure libéralité qu'il ne falloit pas attribuer au mérite & à la dignité des actions précédentes. Chose étrange ! Les Luthériens par-tout se faisoient honneur de cette Doctrine, comme s'ils l'avoient ramenée dans l'Eglise, & ils reprochoient aux Catholiques, qu'ils croyoient trouver par leurs propres œuvres la rémission de leurs péchés ; qu'ils croyoient la pouvoir mériter, en faisant de leur côté ce qu'ils pouvoient, & même par leurs propres forces ; que tout ce qu'ils attribuoient à Jésus-Christ, étoit de nous avoir mérité une certaine grace habituelle, par laquelle nous pouvions plus facilement aimer Dieu ; & qu'encore que la volonté pût l'aimer, elle le faisoit plus volontiers par cette habitude ; qu'ils n'enseignoient autre chose que la justice de la raison ; que nous pouvions approcher de Dieu par nos propres œuvres indépendamment de la propitiation

de Jesus-Christ, & que nous avions reçu une justification sans parler de lui : ce qu'on répète sans cesse, pour conclure autant de fois que nous avions enseveli Jesus-Christ.

Mais pendant qu'on reprochoit aux Catholiques une erreur si grossière, on leur imputoit d'autre part le sentiment opposé, les accusant de se croire justifiés par le seul usage du Sacrement, *ex opere operato*, comme on parle, sans aucun bon mouvement. Comment les Luthériens pouvoient-ils s'imaginer qu'on donnât tant à l'homme parmi nous, & qu'en même tems on y donnât si peu ? Mais l'un & l'autre est très-éloigné de notre Doctrine ; puisque le Concile de Trente, d'un côté est tout plein des bons sentimens par où il se faut disposer au Baptême, à la Pénitence, & à la Communion, déclarant même en termes exprès que la réception de la grace est volontaire ; & que d'autre côté il enseigne que la rémission des péchés est purement gratuite, & que tout ce qui nous y prépare de près ou de loin, depuis le commencement de la vocation & les premières horreurs de la conscience ébranlée par la crainte, jusqu'à l'acte le plus parfait de la charité, est un don de Dieu.

Il est vrai qu'à l'égard des enfans, nous disons que par son immense miséricorde le Baptême les sanctifie, sans qu'ils coopèrent à ce grand Ouvrage par aucun bon mouvement ; mais outre que c'est en cela que reluit le mérite de Jesus-Christ, & l'efficace de son Sang, les Luthériens en disent autant, puisqu'ils confessent avec nous qu'il faut baptiser les petits enfans ; que le Baptême leur est nécessaire à salut, & qu'ils sont faits enfans de Dieu par ce Sacrement. N'est-ce pas - là reconnoître cette force du Sacrement efficace par lui-même & par sa propre action, *ex opere operato*, dans les enfans ? Car je ne vois pas que les Luthériens s'attachent à soutenir avec Luther, que les enfans qu'on porte au Baptême, y exercent un acte de Foi. Il faut donc qu'ils disent avec nous, que le Sacrement par lequel ils sont régénérés, opère par sa propre vertu.

Que si l'on objecte que parmi nous le Sacrement a encore la même efficace dans les adultes, & y opère *ex opere operato*, il est aisé de comprendre que ce n'est pas pour exclure en eux les bonnes dispositions nécessaires, mais seulement pour faire voir que ce que Dieu opère en nous, lorsqu'il nous sanctifie par le Sacrement, est au-dessus de tous nos mérites, de toutes nos œuvres, de toutes nos dispositions précédentes, en un mot, un pur effet de sa grace, & du mérite infini de Jesus-Christ.

Il n'y a donc point de mérite pour la rémission des péchés ; & la

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. III.

XXII.
On attri-
bue aux Ca-
tholiques les
deux proposi-
tions, contra-
dictoires : *Ex
opere operato*,
ce que c'est.
Confess. Aug.
art. XII.
&c.

Sess. VI.
cap. 5, 6, 14.
Sess. XIII.

7. Sess. XIV.

4. Sess. VI.

cap. 7.
Ibid. c. 8.
Ibid. cap. 9.

6. Can. 1, 2.

3. Sess. XIV.

cap. 4.
XXIII.

Que dans la
Doctrine des
Luthériens les
Sacramens o-
perent *ex ope-
re operato*.

Art. 15.

XXIV.
Que la ré-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. III.

remission des
péchés est pu-
rément gra-
tuite, selon le
Concile de
Trente.

Conc. Trid.
Sess. VI. c. 8.
XXV.

Seconde ca-
tholique, sur le
mérite des
œuvres : qu'il
est reconnu
dans la Con-
fession d'Aug-
sbourg, &
par Luther au
même sens
que dans l'E-
glise.

Art. VI.
Syn. Gen. p.

12.
Ibid. p. 20.
cap. De Bon.
Oper.

Ibid. p. 21.
p. 22.

Comm. in
Epist. ad Gal.
T. V. 243.

Confession d'Augsbourg ne devoit pas se glorifier de cette doctrine ; comme si elle lui étoit particuliere , puisque le Concile de Trente reconnoît aussi-bien qu'elle , *Que nous sommes dits justifiés gratuitement , à cause que tout ce qui précède la justification , soit la Foi , soit les œuvres , ne peuvent mériter cette grace , selon ce que dit l'Apôtre : Si c'est grace , ce n'est point par œuvres , autrement la grace n'est plus grace.*

Voilà donc la rémission des péchés , & la justification établie gratuitement & sans mérite dans l'Eglise Catholique , en termes aussi exprès qu'on l'a pû faire dans la Confession d'Augsbourg.

Que si après la rémission des péchés , lorsque le S. Esprit habite en nous , que la charité y domine , & que la personne a été rendue agréable par une bonté gratuite , nous reconnoissons du mérite dans nos bonnes œuvres ; la Confession d'Augsbourg en est d'accord , puisqu'on y lit dans l'édition de Genève , imprimée sur celle de Wittemberg , faite à la vûe de Luther & de Mélancton , *Que la nouvelle obéissance est réputée une justice , ET MERITE des récompenses.* Et encore plus expressement , que *bien que fort éloignée de la perfection de la Loi , elle est une justice , ET MERITE des récompenses.* Et un peu après , que *les bonnes œuvres sont dignes de grandes louanges , qu'elles sont nécessaires , & qu'elles MERITENT des récompenses.*

Ensuite expliquant cette parole de l'Evangile , *Il sera donné à celui qui a déjà* , elle dit : *Que notre action doit être jointe aux dons de Dieu qu'elle nous conserve , & qu'elle EN MERITE l'accroissement ;* & loue cette parole de Saint Augustin , *QUE LA CHARITE' , QUAND ON L'EXERCICE , MERITE L'ACCROISSEMENT DE LA CHARITE'.* Voilà donc en termes formels notre coopération nécessaire , & son mérite établi dans la Confession d'Augsbourg. C'est pourquoi on conclut ainsi cet article : *C'est par-là que les gens de bien entendent les vraies bonnes œuvres , & comment elles plaisent à Dieu , & comment elles SONT MERITOIRES.* On ne peut pas mieux établir , ni plus inculquer le mérite ; & le Concile de Trente n'appuie pas davantage sur cette matiere.

Tout cela étoit pris de Luther & du fond de ses sentimens : car il écrit dans son Commentaire sur l'Epître aux Galates , que *lorsqu'il parle de la Foi justifiante , il entend celle qui opère par la charité : Car ;* dit-il , *la Foi MERITE que le S. Esprit nous soit donné.* Il venoit de dire qu'avec cet Esprit toutes les vertus nous étoient données ; & c'est ainsi qu'il expliquoit la justification dans ce fameux Commentaire : il est imprimé à Wittemberg en l'an 1553 ; de sorte que vingt ans après que Luther eut commencé la Réforme , on n'y trouvoit rien encore à reprendre dans le mérite.

Il ne faut donc pas s'étonner si on trouve ce sentiment si fortement établi dans l'Apologie de la Confession d'Augsbourg. Mélancton fait de nouveaux efforts pour expliquer la matière de la justification, comme il le témoigne dans ses Lettres; & il y enseigne: *Qu'il y a des récompenses proposées & promises aux bonnes œuvres des Fidèles, & qu'elles sont MÉRITOIRES, non de la rémission des péchés ou de la justification (choses que nous n'avons que par la Foi) mais d'autres récompenses corporelles & spirituelles en cette vie & en l'autre, selon ce que dit S. Paul: «Que chacun recevra sa récompense selon son travail.»* Et Mélancton est si plein de cette vérité, qu'il l'établit de nouveau dans la réponse aux objections par ces paroles: *Nous confessons, comme nous avons déjà fait souvent, qu'encore que la justification & la vie éternelle appartiennent à la Foi, toutefois les bonnes œuvres MÉRITENT d'autres récompenses corporelles & spirituelles, & divers degrés de récompenses, selon ce que dit S. Paul, «Que chacun sera récompensé selon son travail:» car la justice de l'Evangile occupée de la promesse de la grace, reçoit gratuitement la justification & la vie; mais l'accomplissement de la Loi, qui vient en conséquence de la Foi, est occupé autour de la Loi même; & là, poursuit-il, la récompense EST OFFERTE, non pas GRATUITEMENT, mais selon les œuvres, ET ELLE EST DUE; & aussi ceux QUI MERITENT cette récompense, sont justifiés devant que d'accomplir la Loi.*

Ainsi le mérite des œuvres est constamment reconnu par ceux de la Confession d'Augsbourg, comme chose qui est comprise dans la notion de la récompense, n'y ayant rien en effet de plus naturellement lié ensemble que le mérite d'un côté, quand la récompense est promise & proposée de l'autre.

Et en effet, ce qu'ils reprennent dans les Catholiques, n'est pas d'admettre le mérite qu'ils établissent aussi, mais c'est, dit l'Apologie, *en ce que toutes les fois qu'on parle du mérite, ils le transportent des autres récompenses à la justification.* Si donc nous ne connoissons de mérite qu'après la justification & non pas devant, la difficulté sera levée; & c'est ce qu'on a fait à Trente par cette décision précise: *Que nous sommes dits justifiés gratuitement, à cause qu'aucune des choses qui précèdent la justification, soit la Foi, soit les œuvres, ne la peuvent mériter.* Et encore: *Que nos péchés nous sont remis gratuitement par la miséricorde divine à cause de Jesus-Christ.* D'où vient aussi que le Concile n'admet de mérite, qu'à l'égard de l'augmentation de la grace & de la vie éternelle.

Pour l'augmentation de la grace, on en convenoit à Augsbourg,

Tome III.

S

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. III.

XXVI.

L'Apologie
établit le mé-
rite des œu-
vres.

Apol. Conf.
Aug. ad art.
4, 5, 6, 20.
Resp. ad ob-
ject. Concord.
p. 96.
Ibid. p. 137.

Apol. ibid.

Sess. V.
cap. 8.

Ibid. c. 9.
Ibid. c. 16.
& Can. 32.
XXVII.
Mélancton

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. III.

ne s'entend
pas lui-même
dans l'Apolo-
gie, lorsqu'il
y nie que les
bonnes œu-
vres méritent
la vie éternel-
le.

Apol. ibid.

137.

In locis comm.

cap. De Justif.

Mat. XIX.

29.

Aug. Epist.

105. de corr.

& gr. c. 13.

comme on a vu : & pour la vie éternelle, il est vrai que Mélancton ne vouloit pas avouer qu'elle fût méritée par les bonnes œuvres ; puisque , selon lui , elles méritoient seulement d'autres récompenses qui leur sont promises en cette vie & en l'autre. Mais quand Mélancton parloit ainsi, il ne considéroit pas ce qu'il disoit lui-même dans ce même lieu , que c'est la gloire éternelle *qui est due aux justifiés selon cette parole de S. Paul* , ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. Il ne considère pas encore un coup que c'est la vie éternelle qui est la vraie récompense promise par Jesus-Christ aux bonnes œuvres , conformément à ce passage de l'Evangile qu'il rapporte lui-même ailleurs pour établir le mérite , que ceux qui obéiront à l'Evangile , *recevront le centuple en ce siècle, & la vie éternelle en l'autre* ; où l'on voit qu'outre le centuple qui sera notre récompense en ce siècle, la vie éternelle nous est promise , comme notre récompense au siècle futur : de sorte que si le mérite est fondé sur la promesse de la récompense , comme l'assure Mélancton , & comme il est vrai , il n'y a rien de plus mérité que la vie éternelle , quoi qu'il n'y ait rien d'ailleurs de plus gratuit , selon cette belle doctrine de S. Augustin , que *la vie éternelle est due aux mérites des bonnes œuvres , mais que les mérites auxquels elle est due , nous sont donnés gratuitement par Notre-Seigneur Jesus-Christ*.

XXVIII.

Qu'il y a
quelque chose
dans la vie é-
ternelle qui ne
tombe pas sous
le mérite.

Aussi est-il véritable que ce qui empêche Mélancton de regarder absolument la vie éternelle , comme récompense promise aux bonnes œuvres , c'est que dans la vie éternelle il y a toujours un certain fond qui est attaché à la grace , qui est donné sans œuvres aux petits enfans , qui seroit donné aux adultes , quand même ils seroient surpris de la mort au moment précis qu'ils sont justifiés , sans avoir eu le loisir d'agir après : ce qui n'empêche pas , qu'à un autre égard le Royaume éternel , la gloire éternelle , la vie éternelle ne soient promises aux bonnes œuvres comme récompense , & ne puissent aussi être méritées au sens même de la Confession d'Augsbourg.

XXIX.

Variation
des Luthériens
dans ce qu'ils
ont retranché
de la Confes-
sion d'Augf-
bourg.

Que sert aux Luthériens d'avoir altéré cette Confession , & d'en avoir retranché dans leur Livre de la Concorde , & dans d'autres éditions ces passages qui autorisent le mérite ? Empêcheront-ils par là que cette Confession de Foi n'ait été imprimée à Wittemberg , sous les yeux de Luther & de Mélancton , & sans aucune contradiction dans tout le parti , avec tous les passages que nous avons rapportés ? Que font-ils donc autre chose , quand ils les effacent maintenant , que de nous en faire remarquer la force & l'importance ? Mais que leur sert de rayer le mérite des bonnes œuvres

Dans la Confession d'Augsbourg, s'ils nous le laissent eux-mêmes aussi entier dans l'Apologie, comme ils l'ont fait imprimer dans leur Livre de la Concorde ? N'est-il pas constant que l'Apologie a été présentée à Charles V. par les mêmes Princes, & dans la même Diète, que la Confession d'Augsbourg ? Mais ce qu'il y a ici de plus remarquable, c'est qu'elle fut présentée de l'aveu des Luthériens, pour en conserver le vrai & propre sens ; car c'est ainsi qu'il en est parlé dans un écrit authentique, où les Princes & les États Protestans déclarent leur Foi. Ainsi on ne peut douter que le mérite des œuvres ne soit de l'esprit du Luthéranisme, & de la Confession d'Augsbourg ; & c'est à tort que les Luthériens inquiètent sur ce sujet l'Eglise Romaine.

Je prévois pourtant qu'on pourra dire qu'ils n'ont pas approuvé le mérite des œuvres dans le même sens que nous, pour trois raisons. Premièrement, parce qu'ils ne reconnoissent pas comme nous, que l'homme juste puisse & doive satisfaire à la Loi. Secondement, parce que pour cette raison ils n'admettent pas le mérite qu'on appelle de condignité, dont tous nos Livres sont pleins. Troisièmement, parce qu'ils enseignent que les bonnes œuvres de l'homme justifié, ont besoin d'une acceptation gratuite de Dieu, pour nous obtenir la vie éternelle ; ce qu'ils ne veulent pas que nous admettions.

Voilà, dira-t-on, trois caractères par où la doctrine de la Confession d'Augsbourg & de l'Apologie sera éternellement séparée de la nôtre. Mais ces trois caractères ne subsistent que par trois fausses accusations de notre créance ; car premierement, si nous disons qu'il faut satisfaire à la Loi, tout le monde en est d'accord, puisqu'on est d'accord qu'il faut aimer, & que l'Ecriture prononce que *l'amour ou la charité est l'accomplissement de la Loi*. Il y en a même dans l'Apologie un chapitre exprès, dont voici le titre : *De la dilection & de l'accomplissement de la Loi*. Et nous y venons de voir que *l'accomplissement de la Loi vient en conséquence de la justification* ; ce qui y est répété en cent endroits, & ne peut être révoqué en doute ; mais au reste, il n'est pas vrai que nous prétendions qu'après être justifié on satisfasse à la Loi de Dieu en toute rigueur, puisqu'au contraire on nous apprend dans le Concile de Trente, que nous avons besoin de dire tous les jours, *Pardonnez-nous nos fautes* ; de sorte que pour parfaite que soit notre justice, il y a toujours quelque chose que Dieu y répare par sa grace, y renouvelle par son S. Esprit, y supplée par sa bonté.

Quant au mérite de condignité, outre que le Concile de Trente

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. III.

Præf. Apo-
log. Conc. p.
48.

Solid. repet.
Conc. 633.

XXX.

Trois au-
tres calom-
nies contre
l'Eglise : l'ac-
complisse-
ment de la
Loi avoué
dans l'Apolo-
gie, au mê-
me sens que
dans l'Eglise.

Rom. xiiij,
10.

Apol. 83.

Ibid. p. 137.

Sess. VI.
cap. II.

XXXI.
Le mérite
de condignité.
Apol. III.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. III.

Conc. Trid.
Sess. XV I.
cap. 16, &c.
Chytr. Hist.
Confess. Aug.
post Conf.
Georg. Cales.
Hist. Confess.
Aug. T. III.
XXXII.
Le mérite
de congruité.

ne s'est pas servi de ce terme, la chose en elle-même n'a aucune difficulté, puisqu'au fond on est d'accord qu'après la justification, c'est-à-dire, après que la personne est agréable, que le S. Esprit y habite, & que la Charité y regne, l'Ecriture lui attribue une espèce de dignité : *Ils marcheront avec moi en habit blanc, parce qu'ils en sont dignes* : Mais le Concile de Trente a clairement expliqué, que toute cette dignité vient de la grace ; & les Catholiques le déclarerent aux Luthériens dès le tems de la Confession d'Augsbourg, comme il paroît par l'Histoire de David Chytré, & par celle de George Célestin, Auteurs Luthériens. Ces deux Historiens rapportent la réfutation de la Confession d'Augsbourg faite par les Catholiques par ordre de l'Empereur, où il est porté : *Que l'homme ne peut mériter la vie éternelle par ses propres forces, & sans la grace de Dieu, & que tous les Catholiques confessent que nos œuvres ne sont par elles-mêmes d'aucun mérite, mais que la grace de Dieu les rend dignes de la vie éternelle.*

Pour ce qui regarde les bonnes œuvres que nous faisons, avant que d'être justifiés ; parce qu'alors la personne n'est pas agréable ni juste : qu'au contraire, elle est regardée comme étant encore en péché, & comme ennemie : en cet état elle est incapable d'un véritable mérite ; & le mérite de congruité ou de convenance que les Théologiens y reconnoissent, n'est pas, selon eux, un véritable mérite ; mais un mérite improprement dit, qui ne signifie autre chose, sinon qu'il est convenable à la divine bonté d'avoir égard aux gémissemens & aux pleurs qu'il a lui-même inspirés au pécheur qui commence à se convertir.

Il faut répondre la même chose des aumônes que fait un pécheur pour racheter ses péchés, selon le précepte de Daniel ; & de la Charité qui couvre la multitude des péchés, selon S. Pierre ; & du pardon promis par Jesus-Christ même à ceux qui pardonnent à leurs frères. L'Apologie répond ici que Jesus-Christ n'a ajouté pas qu'en faisant l'aumône on en pardonnant, on mérite le pardon, *ex opere operato*, en vertu de cette action, mais en vertu de la Foi. Mais qui aussi le prétend autrement ? Qui a jamais dit que les bonnes œuvres qui plaisent à Dieu ne dûssent pas être faites selon l'esprit de la Foi, sans laquelle, comme dit S. Saul, *il n'est pas possible de plaire à Dieu* ? Ou qui a jamais pensé que ces bonnes œuvres, & la Foi qui les produit, méritassent la rémission des péchés, *ex opere operato*, & fussent capables de l'opérer par elles-mêmes ? On n'avoit pas seulement songé à employer cette locution, *ex opere operato*, dans les bonnes œuvres.

Dan. 19.
1. Pet. IV. 8.
Luc. VII.
37.
Resp. ad
arg. p. 111.

Heb. XI. 6.

des Fidèles: on ne l'appliquoit qu'aux Sacremens qui ne sont que de simples instrumens de Dieu; on l'employoit pour montrer que leur action étoit divine, toute-puissante, & efficace par elle-même; & c'étoit une calomnie, ou une ignorance grossière de supposer que dans la doctrine Catholique, les bonnes œuvres opérassent de cette sorte la rémission des péchés, & la grace justifiante. Dieu qui les inspire, y a égard par sa bonté, à cause de Jesus-Christ; non à cause que nous sommes dignes qu'il y ait égard pour nous justifier, mais parce qu'il est digne de lui de regarder en pitié des cœurs humiliés, & d'y achever son ouvrage. Voilà le mérite de convenance, qui peut être attribué à l'homme, avant même qu'il soit justifié. La chose au fond est incontestable; & si le terme déplaît, l'Eglise aussi ne s'en sert pas dans le Concile de Trente.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. III.

Mais encore que Dieu regarde d'un autre œil les pécheurs déjà justifiés, & que les œuvres qu'il y produit par son esprit habitant en eux, tendent plus immédiatement à la vie éternelle, il n'est pas vrai, selon nous, qu'il n'y faille pas de la part de Dieu une acceptation volontaire, puisque tout est ici fondé, comme dit le Concile de Trente, sur la promesse que Dieu nous a faite miséricordieusement, c'est-à-dire, gratuitement, à cause de Jesus-Christ, de donner la vie éternelle à nos bonnes œuvres, sans quoi nous ne pourrions pas nous promettre une si haute récompense.

XXXIII.
Médiation
de Jesus-Christ
toujours né-
cessaire.

Conc. Trid.
Sess. VI. cap.
16.

Ainsi, quand on nous objecte par-tout dans la Confession d'Augsbourg, & dans l'Apologie, qu'après la justification, nous ne croyons plus avoir besoin de la médiation de Jesus-Christ, on ne peut pas nous calomnier plus visiblement, puisqu'outre que c'est par Jesus-Christ seul que nous conservons la grace reçue, nous avons besoin que Dieu se ressouvienne sans cesse de la promesse qu'il nous a faite dans la Nouvelle Alliance par sa seule miséricorde, & par le Sang du Médiateur.

Appl. resp.
ad arg. pag.
127, &c.

Enfin, tout ce qu'il y a de bon dans la doctrine Luthérienne, non seulement étoit en son entier dans l'Eglise, mais encore s'y expliquoit beaucoup mieux, puisqu'on éloignoit clairement toutes les fausses idées; & c'est ce qui paroît principalement dans la Doctrine de la justice imputée. Les Luthériens croyoient avoir trouvé quelque chose de merveilleux & qui leur fût particulier, en disant que Dieu nous imputoit la justice de Jesus-Christ, qui avoit parfaitement satisfait pour nous, & qui rendoit ses mérites nôtres. Cependant les Scholastiques qu'ils blâmoient tant, étoient tout pleins de cette doctrine. Qui de nous n'a pas toujours crû & enseigné que

XXXIV.
Comment
les mérites de
Jesus-Christ
sont à nous,
& comment
ils nous sont
imputés.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. III.

Seff. VI.
cap. 3, 7.

XXXV.
Justifica-
tion, Régé-
nération, San-
ctification,
Renouvelle-
ment ; com-
ment c'est au
fond la même
grâce.

Solid. re-
pet. Conc. p.
686. Epis. ar-
tic. ibid. 185,
Pref. in E-
pist. ad Rom.
T. V. fol. 97,
98,

Cap. De Ju-
stif. Conc. p.
68, 71, 72,
73, 74, 82.
cap. De Di-
lect. 83, &c.

Jésus-Christ avoit satisfait surabondamment pour les hommes, & que le Pere Eternel, content de cette satisfaction de son fils, nous traitoit aussi favorablement, que si nous eussions nous-mêmes satisfait à sa justice ? Si on ne veut dire que cela, quand on dit que la justice de Jésus-Christ nous est imputée, c'est une chose hors de doute ; & il ne falloit pas troubler tout l'Univers, ni prendre le titre de Réformateurs pour une doctrine si connue & si avouée. Et le Concile de Trente reconnoissoit bien que *les mérites de Jésus-Christ & de sa Passion*, étoient rendus nôtres par la justification, puisqu'il répète tant de fois *qu'ils nous y sont communiqués*, & que personne ne peut être justifié sans cela.

Ce que veulent dire les Catholiques avec ce Concile, lorsqu'ils ne permettent pas de s'en tenir à une simple imputation des mérites de Jésus-Christ, c'est que Dieu lui-même ne s'en tient pas là ; mais que pour nous appliquer ces mérites, en même tems il nous renouvelle, il nous régénère, il nous vivifie, il répand en nous son S. Esprit, qui est l'Esprit de Sainteté, & par-là il nous sanctifie : & tout cela ensemble, selon nous, fait la justification du pécheur. C'étoit aussi la Doctrine de Luther & de Mélancton. Ces subtiles distinctions entre la justification & la régénération, ou la sanctification, où l'on met maintenant toute la finesse de la Doctrine Protestante, sont nées après eux, & depuis la Confession d'Augbourg. Les Luthériens d'à-présent, conviennent eux-mêmes que ces choses sont confondues par Luther & par Mélancton, & cela dans l'Apologie, Ouvrage si authentique de tout le Parti. En effet, Luther définit ainsi la Foi justificante : *La vraie Foi est l'œuvre de Dieu en nous, par laquelle nous sommes renouvelés, & nous renaissions de Dieu & du S. Esprit ; & cette Foi est la véritable justice que S. Paul appelle la justice de Dieu, & que Dieu approuve*. C'est donc par elle que nous sommes justifiés & régénérés tout ensemble ; & puisque le S. Esprit, c'est-à-dire, Dieu même agissant en nous, intervient dans cet ouvrage, ce n'est pas une imputation hors de nous, comme le veulent à présent les Protestans, mais un ouvrage en nous.

Et pour ce qui est de l'Apologie, Mélancton y répète à toutes les pages, *que la Foi nous justifie, & nous régénère, & nous apporte le S. Esprit*. Et un peu après : *Qu'elle régénère les cœurs, & qu'elle enfante la vie nouvelle*. Et encore plus clairement : *Etre justifié, c'est d'injuste être fait juste ; & être régénéré, c'est aussi être déclaré & réputé juste* : ce qui montre que ces deux choses concourent ensemble. On ne voit aucun vestige du contraire dans la Confession d'Aug-

bourg ; & il n'y a personne qui ne voie combien ces idées qu'avoient alors les Luthériens , reviennent aux nôtres.

Il semble qu'ils s'en éloignent davantage sur les œuvres satisfactrices , & sur les austérités de la vie Religieuse ; car ils les rejettent souvent , comme contraires à la Doctrine de la justification gratuite. Mais au fond , ils ne les condamnent pas si sévèrement qu'on le pourroit croire d'abord ; car non-seulement S. Antoine & les Moines des premiers siècles , gens d'une si terrible austérité , mais encore dans les derniers tems , S. Bernard , S. Dominique , & S. François , sont comptés dans l'Apologie parmi les Saints Peres. Leur genre de vie , loin d'être blâmé , est jugé digne des Saints , à cause , dit-on , qu'il ne les a pas empêché de se croire justifiés par la Foi pour l'amour de Jesus-Christ. Sentiment bien éloigné des emportemens qu'on voit aujourd'hui dans la Nouvelle Réforme , où l'on ne rougit pas de condamner S. Bernard , & de traiter S. François d'insensé.

Il est vrai que l'Apologie , après avoir mis ces grands Hommes au nombre des Saints Peres , condamne les Moines qui les ont suivis , parce qu'on prétend qu'ils ont cru mériter la rémission des péchés : la grace , & la justice par ces œuvres , & non pas la recevoir gratuitement. Mais la calomnie est visible , puisque les Religieux d'aujourd'hui croient encore , comme les anciens , avec l'Eglise Catholique & le Concile de Trente , que la rémission des péchés est purement gratuite , & donnée par les mérites de Jesus-Christ seul.

Et afin qu'on ne pense pas que le mérite que nous attribuons à ces œuvres de pénitence , fût alors improuvé par les Défenseurs de la Confession d'Augsbourg , ils enseignent en général des œuvres & des afflictions , qu'elles méritent , non pas la justification , mais d'autres récompenses : & en particulier de l'aumône , lorsqu'on la fait en état de grace , qu'elle mérite plusieurs bienfaits de Dieu , qu'elle adoucit les peines , qu'elle mérite que nous soyons assistés contre les périls du péché & de la mort. Qui empêche qu'on n'en dise autant du jeûne & des autres mortifications ? Et tout cela bien entendu , n'est au fond que ce qu'en enseignent tous les Catholiques.

Les Calvinistes se sont éloignés des véritables idées de la justification , en disant , comme nous verrons , que le Baptême n'est pas nécessaire aux petits enfans , que la justice une fois reçue ne se perd pas , & ce qui en est une suite , qu'elle se conserve même dans le crime. Mais comme les Luthériens virent commencer ces erreurs dans les Sectes des Anabaptistes , ils les proscrivirent par ces trois articles de la Confession d'Augsbourg.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES PROTESTANTES,
Liv. III.

XXXVI.
Les œuvres satisfactrices reconnues dans l'Apologie, & les Moines comptés parmi les Saints.

Apol. resp. arg. pag. 99. de vot. Monast.

P. 281.
Apol. ibid. Ibid. p. 136.

XXXVII.
La nécessité du Baptême & l'amélioration de la justice enseignée dans la Confession d'Augsbourg.

HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. III.

ART. IX.
pag. 12.
ART. XI.
pag. 13.
ART. VI.
pag. 12. cap.
De bonis opo-
rib. pag. 21.
XXXVIII.
Les incon-
vénients de la
certitude & de
la Foi spéciale
ne sont pas le-
vés dans la
Confession
d'Augsbourg.
Sup. liv. 1.
nomb. IX. &
seq.

*Que le Baptême est nécessaire à salut, & qu'ils condamnent les Ana-
baptistes qui assurent que les enfans peuvent être sauvés sans le Baptême,
& hors l'Eglise de Jesus-Christ.*

*Qu'ils condamnent les mêmes Anabaptistes, qui nient qu'on puisse
perdre le S. Esprit, quand on a été une fois justifié.*

*Que ceux qui tombent en péché mortel, ne sont pas justes : Qu'il faut
résister aux mauvaises inclinations : Que ceux qui leur obéissent contre
le Commandement de Dieu, & agissent contre leur conscience, sont in-
justes, & n'ont ni le S. Esprit, ni la Foi, ni la confiance en la divine
miséricorde.*

On sera étonné de voir tant d'articles de conséquence décidés
selon nos idées dans la Confession d'Augsbourg ; & enfin, quand
je considère ce qu'elle a trouvé de particulier, je ne vois que cette
Foi spéciale dont nous avons parlé au commencement de cet Ou-
vrage, & la certitude infallible de la rémission des péchés, qu'on
lui veut faire produire dans les consciences. Il faut avouer aussi que
c'est là ce qu'on nous donne pour le Dogme capital de Luther, le
chef-d'œuvre de sa Réforme, & le plus grand fondement de la piété
& de la consolation des âmes fidèles. Mais cependant on n'a point
trouvé de remède à ce terrible inconvénient que nous avons re-
marqué d'abord, d'être assuré de la rémission de ses péchés, sans le
pouvoir jamais être de la sincérité de sa repentance. Car enfin,
quoi qu'il soit de l'imputation, il est bien certain que Jesus-Christ
n'impute sa justice qu'à ceux qui sont pénitens, & sincèrement pé-
nitens, c'est-à-dire, sincèrement contrits, sincèrement affligés de
leurs péchés, sincèrement convertis. Que cette sincère pénitence
ait en elle-même de la dignité, de la perfection, du mérite, quel
qu'il soit, ou qu'elle n'en ait pas, je m'en suis assez expliqué, &
c'est de quoi je n'ai que faire en cette occasion. Qu'elle soit ou con-
dition, ou disposition & préparation, ou enfin tout ce qu'on vou-
dra, cela ne m'importe ; puisqu'enfin, quoi qu'il en soit, il faut l'a-
voir, ou il n'y a point de pardon. Or si je l'ai, ou si je ne l'ai pas, c'est
de quoi je ne puis jamais être assuré, selon les principes de Luther ;
puisque, selon lui, je ne sçai jamais si ma pénitence n'est pas une
illusion, ou une vaine pâture de mon amour-propre, ni si le péché
que je crois détruire dans mon cœur, n'y regne pas avec plus de
sûreté que jamais, en se dérochant à mes yeux.

Et on a beau dire avec l'Apologie : *La Foi ne compâtit pas avec
le péché mortel ; or, j'ai la Foi, donc je n'ai plus de péché mortel ;
car c'est de là que vient tout l'embarras, puisqu'on doit dire au con-
traire,*

traire : *La Foi ne compâtit pas avec le péché mortel* ; c'est ce que les Luthériens viennent d'enseigner. Or je ne suis pas assuré de n'avoir plus de péché mortel ; c'est ce que nous avons prouvé par la Doctrine de Luther : je ne suis donc pas assuré d'avoir la Foi. En effet, on s'écrie dans l'Apologie : *Qui aime assez Dieu ? Qui le craint assez ? Qui souffre avec assez de patience ?* Or on peut dire de même : *Qui croit comme il faut ? Qui croit assez pour être justifié devant Dieu ?* Et la suite de l'Apologie établit ce doute ; car elle poursuit : *Qui ne doute pas souvent, si c'est Dieu, ou le hazard qui gouverne le monde ? Qui ne doute pas souvent, s'il sera exaucé de Dieu ?* On doute donc souvent de sa propre Foi : Comment est-on assuré alors de la rémission de ses péchés ? On ne l'a donc pas cette rémission : ou bien, contre le Dogme de Luther, on l'a sans en être assuré, ou ce qui est le comble de l'aveuglement, on en est assuré, sans être assuré de la sincérité de sa Foi, ni de celle de sa pénitence ; & la rémission des péchés devient indépendante de l'une & de l'autre. Voilà où nous précipite cette certitude, qui fait tout le fond de la Confession d'Augsbourg, & le Dogme fondamental du Luthéranisme.

Au reste, ce qu'on nous oppose, que par l'incertitude où nous laissons les consciences affligées, nous les jettons dans le trouble, ou même dans le désespoir, n'est pas véritable, & il faut bien que les Luthériens en conviennent par cette raison : car quelque assurés qu'ils se vantent d'être de leur justification, ils n'osent pas s'assurer absolument de leur persévérance, ni par conséquent de leur béatitude éternelle. Au contraire, ils condamnent ceux qui disent qu'on ne peut pas perdre la justice une fois reçue. Mais en la perdant, on perd avec elle tout le droit qu'on avoit, comme justifié, à l'héritage éternel. On n'est donc jamais assuré de ne pas perdre ce droit, puis qu'on n'est pas assuré de ne pas perdre la justice à laquelle il est attaché. On y aspire néanmoins à ce bienheureux héritage : on vit heureux dans cette douce espérance, selon ce que dit S. Paul : *Nous réjouissons en espérance*. On peut donc sans cette assurance dernière, qui exclut toute sorte de doute, jouir du repos que l'état de cette vie nous peut permettre.

On voit par-là ce qu'il faut faire pour accepter la promesse, & se l'appliquer ; c'est sans hésiter, qu'il faut croire que la grace de la justice Chrétienne, & par conséquent la vie éternelle est à nous en Jésus-Christ ; & non-seulement à nous en général, mais encore à nous en particulier. Il n'y a point à hésiter du côté de Dieu, je le confesse : le Ciel & la Terre passeront plutôt que ses promesses

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. III.

s. Liv. 1.
n. IX. & seq.
Ibid. 91.

XXXIX.

Que selon
les propres
principes des
Luthériens,
l'incertitude
reconnue par
les Catholi-
ques, ne doit
causer aucun
trouble, ni
empêcher le
repos de la
conscience.

Confess. Aug.
art. VI. XI.
cap. De bon.
op. rib. p. 12,
13, 21.
Rom. x 11,
12.

XL.

Quel est le
vrai repos de
la conscience
dans la Justi-
fication, &
quelle certitu-
de on y re-
çoit.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. III.

nous manquent. Mais qu'il n'y ait point à hésiter, ni rien à craindre de notre côté; le terrible exemple de ceux qui ne persévèrent pas jusqu'à la fin, & qui, selon les Luthériens, n'ont pas été moins justifiés que les Elus mêmes, démontre le contraire.

Voici donc en abrégé toute la Doctrine de la justification: qu'encore que pour nourrir l'humilité dans nos cœurs, nous soyons toujours en crainte de notre côté, tout nous est assuré du côté de Dieu; de sorte que notre repos en cette vie consiste dans une ferme confiance en sa bonté paternelle, & dans un parfait abandon à sa haute & incompréhensible volonté, avec une profonde adoration de son impénétrable secret.

XLI.
La Confes-
sion de Stras-
bourg expli-
que la Justifi-
cation com-
me l'Eglise
Romaine.

Conf. Ar-
gent. c. 3. &
4.

Ibid.

Ibid.

Pour la Confession de Strasbourg, si nous en considérons la doctrine, nous verrons combien on eut de raison dans la Conférence de Marpourg, d'accuser ceux de Strasbourg, & en général les Sacramentaires, de ne rien entendre dans la justification de Luther & des Luthériens; car cette Confession de Foi ne dit pas un mot, ni de la justice par imputation, ni aussi de la certitude qu'on en doit avoir. Elle définit au contraire la justification, ce par quoi *d'injustes, nous devenons justes; & de mauvais, bons & droits*, sans nous en donner d'autre idée. Elle ajoute qu'elle est gratuite, & l'attribue à la Foi; mais à la Foi unie à la Charité, & féconde en bonnes œuvres.

Ibid. c. 5.
p. 181.

Aussi dit-elle avec la Confession d'Augsbourg, que *la Charité est l'accomplissement de toute la Loi, selon la doctrine de S. Paul*; mais elle explique plus fortement que n'y avoit fait Mélancton, combien nécessairement la Loi doit être accomplie, lorsqu'elle assure, que *personne ne peut être pleinement sauvé, s'il n'est conduit par l'esprit de Jesus-Christ, à ne manquer d'aucune des bonnes œuvres pour lesquelles Dieu nous a créés; & qu'il est si nécessaire que la Loi s'accomplisse, que le Ciel & la Terre passeront plutôt, qu'il puisse arriver du relâchement dans le moindre trait de la Loi, ou dans un seul iota.*

Jamais Catholique n'a parlé plus fortement de l'accomplissement de la Loi, que fait cette Confession: mais encore que ce soit là le fondement du mérite, Bucer n'y en disoit mot, quoique d'ailleurs il ne fasse point de difficulté de le reconnoître au sens de S. Augustin, qui est celui de l'Eglise.

XLII.
Du mérite,
selon Bucer.
Disp. Lips.
an. 1630.

Il ne sera pas inutile, pendant que nous sommes sur cette matière, de considérer ce qu'en a pensé ce Docteur: un des Chefs du second parti de la Nouvelle Réforme, dans une Conférence solennelle, où il parla en ces termes: *Puisque Dieu jugera chacun*

selon ses œuvres, il ne faut pas nier que les bonnes œuvres faites par la grace de Jesus-Christ, & qu'il opère lui-même dans ses serviteurs, NE MERITENT la vie éternelle, non point à la vérité par leur propre dignité, mais par l'acceptation & la promesse de Dieu, & le pacte fait avec lui: car c'est à de telles œuvres que l'Écriture promet la récompense de la vie éternelle, qui pour cela n'en est pas moins une grace à un autre égard, parce que ces bonnes œuvres, auxquelles on donne une si grande récompense, sont elles-mêmes des dons de Dieu. Voilà ce qu'écrivit Bucer en 1539, dans la dispute de Leypsik, afin qu'on ne pense que ce soit des choses écrites au commencement de la Réforme, & avant qu'elle eût eu le loisir de se reconnoître. Selon ce même principe, le même Bucer décide en un autre endroit, qu'il ne faut pas nier qu'on puisse être justifié par les œuvres, comme l'enseigne S. Jacques, puisque Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. Et, poursuit-il, la question n'est pas DES MERITES: nous ne les rejettons en aucune sorte, & même nous reconnoissons qu'on MERITE la vie éternelle selon cette parole de Notre-Seigneur: Celui qui abandonnera tout pour l'amour de moi, aura le centuple dans ce siècle, & la vie éternelle en l'autre.

On ne peut reconnoître plus clairement les mérites que chacun peut acquérir pour soi-même, & même par rapport à la vie éternelle. Mais Bucer passe encore plus loin; & comme on accusoit l'Eglise d'attribuer des mérites aux Saints, non-seulement pour eux-mêmes, mais encore pour les autres, il la justifioit par ces paroles: *Pour ce qui regarde ces prières publiques de l'Eglise, qu'on appelle Collectes, où l'on fait mention des prières & des mérites des Saints; puisque dans ces mêmes prières tout ce qu'on demande en cette sorte, est demandé à Dieu, & non pas aux Saints, & encore qu'il est demandé par Jesus-Christ: dès-là tous ceux qui font cette prière, reconnoissent que tous les mérites des Saints sont des Dons de Dieu gratuitement accordés. Et un peu après: Car d'ailleurs nous confessons, & nous prêchons avec joie que Dieu récompense les bonnes œuvres de ses serviteurs, non-seulement en eux-mêmes, mais encore en ceux pour qui ils prient, puisqu'il a promis qu'il feroit du bien à ceux qui l'aiment jusqu'à mille générations. Bucer disputoit ainsi pour l'Eglise Catholique en 1546, dans la Conférence de Ratisbonne; aussi ces prières avoient-elles été faites par les plus grands Hommes de l'Eglise, & dans les siècles les plus éclairés; & S. Augustin même, tout ennemi qu'il étoit du mérite présumptueux, ne laissoit pas de reconnoître que le mérite des Saints nous étoit utile, en disant qu'une des raisons de célébrer dans l'Eglise la mémoire des Martyrs, étoit pour être associés à leurs mérites, & aidés par leurs prières.*

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. III.

Resp. ad A.
brinc.

XLIII.
Bucer entre-
prend la dé-
fense des prie-
res de l'Eglise,
& fait voir en
quel sens les
mérites des
Saints nous
sont utiles.
Dist. Ro-
isb.

Lib. 20.
cont. Faust.
Manich. 21.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. III. Ainsi, quoi qu'on puisse dire, la Doctrine de la justice Chrétienne, de ses œuvres, & de son mérite, étoit avouée dans les deux Partis de la Nouvelle Réforme; & ce qui a fait depuis tant de difficulté, n'en faisoit aucune alors, ou n'en faisoit en tout cas, qu'à cause que dans la Réforme on se laissoit souvent entraîner à l'esprit de contradiction.

XLIV. Je ne puis omettre ici une bizarre Doctrine de la Confession d'Augsbourg sur la Justification. C'est non-seulement que l'amour de Dieu n'y étoit pas nécessaire, mais que nécessairement il la supposoit accomplie. Luther nous l'a déjà dit; mais Mélancton l'explique amplement dans l'Apologie. *Il est impossible d'aimer Dieu, dit-il, si auparavant on n'a par la Foi la rémission des péchés; car un cœur qui sent vraiment un Dieu irrité, ne le peut aimer, il faut le voir apaisé: tant qu'il menace, tant qu'il condamne, la nature humaine ne peut s'élever jusqu'à l'aimer dans sa colère. Il est aisé aux Contemplateurs oisifs d'imaginer ces songes de l'amour de Dieu, qu'un homme coupable de péché mortel le puisse aimer par-dessus toutes choses, parce qu'ils ne sentent pas ce que c'est que la colère ou le jugement de Dieu: mais une conscience agitée sent la vanité de ces spéculations philosophiques. De-là donc il conclut par-tout: Qu'il est impossible d'aimer Dieu, si l'on n'est auparavant assuré de la rémission obtenue.*

Ibid. p. 81, &c. C'est donc une des finesses de la justification de Luther, que nous sommes justifiés, avant que d'avoir la moindre étincelle de l'amour de Dieu; car tout le but de l'Apologie est d'établir, non-seulement qu'on est justifié avant que d'aimer, mais encore qu'il est impossible d'aimer, si l'on n'est auparavant justifié, en sorte que la grace offerte avec tant de bonté, ne peut rien du tout sur notre cœur; il faut l'avoir reçue, pour être capable d'aimer Dieu. Ce n'est

Apol. p. 66, 81, 82, 83, 121, &c. pas ainsi que parle l'Eglise dans le Concile de Trente: *L'homme excité & aidé par la grace, dit ce Concile, croit tout ce que Dieu a révélé; & tout ce qu'il a promis, & croit ceci avant toutes choses, que l'impie est justifié par la grace, par la rédemption qui est en Jésus-Christ. Alors se sentant pécheur, de la justice dont il est allarmé, il se tourne vers la Divine miséricorde qui relève son espérance; dans la CONFIANCE QU'IL A QUE DIEU LUI SERA PROPICE PAR JESUS-CHRIST, & il commence à l'aimer comme l'Auteur de toute justice; c'est-à-dire, comme celui qui justifie gratuitement l'impie. Cet amour si heureusement commencé le porte à détester ses crimes; il reçoit le Sacrement, il est justifié. La Charité est répandue dans son cœur gratuitement par le S. Esprit; & ayant commencé à aimer Dieu, lorsqu'il lui offroit la grace, il l'aime encore plus quand il l'a reçue.*

ÉVÊQUE DE MEAUX. 149

Mais voici une nouvelle finesse de la justification Luthérienne. S. Augustin établit après S. Paul, qu'une des différences de la justice Chrétienne d'avec la justice de la Loi, c'est que la justice de la Loi est fondée sur l'esprit de crainte & de terreur; au lieu que la justice Chrétienne est inspirée par un esprit de dilection & d'amour. Mais l'Apologie l'explique autrement: & la justice où l'amour de Dieu est jugé nécessaire, où il entre, dont il fait la pureté & la vérité, y est par-tout représentée comme la justice des œuvres, la justice de la raison, la justice par les propres mérites; en un mot, comme la justice de la Loi & la justice Pharisaïque. Voici de nouvelles idées que le Christianisme ne connoissoit pas encore: une justice que le S. Esprit répand dans les cœurs, en y répandant la Charité, est une justice Pharisaïque, qui ne purifie que le dehors; une justice répandue gratuitement dans les cœurs à cause de Jesus-Christ, est une justice de la raison, une justice de la Loi, une justice par les œuvres; & enfin on nous accuse d'établir une justice par ses propres forces, lorsqu'il paroît clairement par le Concile de Trente, que nous établissons une justice, dont la Foi est le fond, dont la grace est le principe, dont le S. Esprit est l'Auteur, depuis son premier commencement jusqu'à la dernière perfection où l'on peut arriver dans cette vie.

Je crois qu'on voit maintenant, combien il a été nécessaire de bien faire entendre la justification Luthérienne par la Confession d'Augsbourg & par l'Apologie, puisque cette exposition a fait paroître, que dans un article que les Luthériens regardent comme le chef-d'œuvre de leur Réforme, ils n'ont, après tout, fait autre chose que de nous calomnier dans quelques points, nous justifier en d'autres; & dans ceux où il peut rester quelque dispute, nous laisser visiblement la meilleure part.

Outre cet article principal, il y en a d'autres très-importans dans la Confession d'Augsbourg, ou dans l'Apologie, comme, qu'il faut *retenir dans la Confession l'absolution particulière; que c'est l'erreur des Novatiens, & une erreur condamnée de la rejeter; que cette absolution est un Sacrement véritable & proprement dit; & que la puissance des clefs remet les péchés, non-seulement devant l'Eglise, mais encore devant Dieu.* Quant au reproche qu'on nous fait ici de dire que ce Sacrement conféroit la grace, sans aucun bon mouvement de celui qui le reçoit, je crois qu'on est las d'entendre une calomnie si souvent réfutée.

Quant à ce qu'on enseigne au même lieu, qu'en retenant la Confession, il n'y falloit pas exiger le dénombrement des péchés, à cause qu'il est impossible, conformément à cette parole: *Qui est-ce qui connoît ses pé-*

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. III.

XLV.
Autre erreur
dans la Justifi-
cation Lu-
thérienne.

Ap. p. 267
103 r. &c.

XLVI.
Les Luthé-
riens recon-
noissent le Sa-
crament de Pé-
nitence, &
l'absolution
Sacramentale.
Art. XX.

XII. XXXI.
edit. Gen. p.
21. Apolog.
de Pœnit. p.
167. 200 r.
201.

Ibid. p. 164.

Ibid. 165.

XLVII.

La Confes-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. III.

tion, avec la
nécessité du
dénombré-
ment des pé-
chés.

Confess. Aug.
art. XI. cap.

De Conf.
Cat. min.

Concord. ord.
p. 378.

Ibid. 386.

XLVIII.
Les sept Sa-
crements.

Apol. cap.
De num. Sac.

ad art. XIII.

pag. 200, &
seq.

Jac. v. 15.

De capt. Ba-
bylon. T. II.
86.

Apol. ibid.
202.

I. Tim. II.

11.

I. Cor. VII.

14.

*chés ? C'étoit à la vérité une bonne excuse à l'égard des péchés que l'on ne connoît pas, mais non pas une raison suffisante de ne point fourmettre aux clefs de l'Eglise ceux que l'on connoît. Aussi faut-il avouer de bonne foi, que les Luthériens, non plus que Luther, n'ont pas en cela d'autres sentimens que les nôtres, puisque nous trouvons ces mots dans le petit Catéchisme de Luther, reçu unanimement dans tout le parti : *Devant Dieu nous devons nous tenir coupables de nos péchés cachés : mais à l'égard du Ministre, il faut seulement confesser ceux qui nous sont connus, & que nous sentons dans notre cœur.* Et pour mieux voir la conformité des Luthériens avec nous dans l'administration de ce Sacrement, il ne sera pas hors de propos de considérer l'absolution, qu'au rapport du même Luther, dans le même endroit, le Confesseur donne au Pénitent après sa Confession en ces termes : *Ne croyez-vous pas que ma rémission est celle de Dieu ? Oui*, répond le Pénitent. *Et moi*, reprend le Confesseur, *par l'ordre de Notre-Seigneur Jesus-Christ, je vous remets vos péchés au nom du Pere, & du Fils, & du S. Esprit.**

Pour le nombre des Sacremens ; l'Apologie nous enseigne, que le Baptême, la Cène & l'Absolution sont trois véritables Sacremens. En voici un quatrième, puisqu'il ne faut point faire de difficulté de mettre l'Ordre en ce rang, en le prenant pour le Ministère de la parole, parce qu'il est commandé de Dieu, & qu'il a de grandes promesses. La Confirmation & l'Extrême-Onction sont marquées comme des cérémonies reçues des Peres, mais qui n'ont pas une expresse promesse de la grace. Je ne sçai donc ce que veulent dire ces paroles de l'Epître de S. Jacques, en parlant de l'Onction des malades : *S'il est en péché, il lui sera remis* ; mais c'est peut-être que Luther n'estimoit pas cette Epître, quoique l'Eglise ne l'ait jamais révoquée en doute. Ce hardi Réformateur retranchoit du Canon des Ecritures, tout ce qui ne s'accommodoit pas avec ses pensées ; & c'est à l'occasion de cette Onction, qu'il écrit dans la *Captivité de Babylone*, sans aucun témoignage de l'Antiquité, que cette Epître ne paroît pas de S. Jacques, ni digne de l'esprit Apostolique.

Pour le Mariage, ceux de la Confession d'Augsbourg y reconnoissent une Institution Divine, & des promesses, mais temporelles ; comme si c'étoit une chose temporelle, que d'élever dans l'Eglise les enfans de Dieu, & se sauver en les engendrant de cette sorte ; ou que ce ne fût pas un des fruits du mariage Chrétien, de faire que les enfans qui en sortent, fussent nommés Saints, comme étant destinés à la sainteté.

Mais au fond l'Apologie ne paroît pas s'opposer beaucoup à no-

tre Doctrine sur le nombre des Sacrements, *pourvu*, dit-elle, *qu'on rejette ce sentiment qui domine dans tout le regne Pontifical, que les Sacrements opèrent la grace sans aucun bon mouvement de celui qui les reçoit.* Car on ne se lasse point de nous faire cet injuste reproche. C'est là qu'on met le nœud de la question, c'est-à-dire, qu'il n'y resteroit presque plus de difficultés, sans les fausses idées de nos Adversaires.

Luther s'étoit expliqué contre les vœux Monastiques d'une manière terrible, jusqu'à dire de celui de la continence, (fermez vos oreilles, Ames chastes,) qu'il étoit aussi peu possible de l'accomplir, que de se dépouiller de son sexe. La pudeur seroit offensée, si je répétois les paroles dont il se sert en plusieurs endroits sur ce sujet; & à voir comment il s'explique de l'impossibilité de la continence, je ne sçai pour moi ce que deviendra cette vie qu'il dit avoir menée sans reproche durant tout le tems de son célibat, & jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans. Quoi qu'il en soit, tout s'adoucit dans l'Apologie, puisque non-seulement S. Antoine & S. Bernard, mais encore S. Dominique & S. François y sont nommés parmi les Saints; & tout ce qu'on demande à leurs Disciples, c'est qu'ils recherchent, à leur exemple, la rémission de leurs péchés dans la bonté gratuite de Dieu, à quoi l'Eglise a trop bien pourvu, pour appréhender sur ce sujet aucun reproche.

Cet endroit de l'Apologie est remarquable, puisqu'on y met parmi les Saints, ceux des derniers tems, & qu'ainsi on reconnoît pour la vraie Eglise, celle qui les a portés dans son sein. Luther n'a pu refuser à ces grands Hommes ce glorieux titre. Par-tout il compte parmi les Saints, non-seulement S. Bernard, mais encore S. François, S. Bonaventure, & les autres du treizième siècle. S. François, entre tous les autres, lui parut un homme admirable, animé d'une merveilleuse ferveur d'esprit. Il pousse ses louanges jusqu'à Gerfon, lui qui avoit condamné Viclef & Jean Hus dans le Concile de Constance, & il l'appelle *un homme grand en tout*: ainsi l'Eglise Romaine étoit encore la Mere des Saints dans le quinzième siècle. Il n'y a que S. Thomas d'Aquin, dont Luther a voulu douter, je ne sçai pourquoi, si ce n'est que ce Saint étoit Jacobin, & que Luthier ne pouvoit oublier les aigres disputes qu'il avoit eues avec cet Ordre. Quoi qu'il en soit, *il ne sçait*, dit-il, *si Thomas est damné ou sauvé*, bien qu'assûrément il n'eût pas fait d'autres vœux que les autres saints Religieux, qu'il n'eût pas dit une autre Messe, & qu'il n'eût pas enseigné une autre Foi.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. III.

Ibid. p. 203.
XLIX.
Les vœux
Monastiques,
& celui de la
continence.
Ep. ad Volf.
T. VII. fol.
505, &c.
Apol. resp.
ad arg. p. 99.
De vot. Mon.
pag. 281.

L.
S. Bernard;
S. François,
S. Bonaven-
ture mis par
Lutherausang
des Saints;
Son doute bi-
zarre sur le
Salut de Saint
Thomas d'A-
quin.
Theol. 1512.
Tit. II. 377.
adv. Paris.
Theologast. T.
II. 193. *De*
abrog. Miss.
priv. primo
Tract. ibid.
258, 259. *De*
vot. Monast.
ib. 271, 272.
Præf. adv.
Latom. ib.
243.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES. Pour maintenant revenir à la Confession d'Augsbourg & à l'Apo-
logie, l'article même de la Messe y passe si doucement, qu'à
peine s'apperoit-on que les Protestans y aient voulu apporter du
changement. Ils commencent par se plaindre *du reproche injuste qu'on*
leur fait d'avoir aboli la Messe. On la célèbre, disent-ils, parmi nous
LIV. III. *avec une extrême révérence, & on y conserve presque toutes les cérémo-*
L. I. *nies ordinaires.* En effet, en 1523, lorsque Luther réforma la Mes-
se, & en dressa la Formule, il ne changea presque rien de ce qui
frappoit les yeux du peuple. On y garda l'Introit, le Kyrie, la Col-
lecte, l'Epître, l'Evangile avec les Cierges & l'Encens, si l'on vou-
loit, le *Credo*, la Prédication, les Prières, la Préface, le *Sanctus*,
les paroles de la Consécration, l'Elévation, l'Oraison Dominica-
le, l'*Agnus Dei*, la Communion, l'Action de grace. Voilà l'ordre
de la Messe Luthérienne, qui ne paroissoit pas à l'extérieur fort
différente de la nôtre; au reste, on avoit conservé le chant, & mê-
me le chant en Latin, & voici ce qu'on en disoit dans la Confes-
sion d'Augsbourg: *On mêle avec le chant en Latin des prières en lan-*
gue Allemande pour l'instruction du peuple. On voyoit dans cette Mes-
se & les paremens, & les habits Sacerdotaux; & on avoit un grand
soin de les retenir, comme il paroissoit par l'usage, & par toutes
les Conférences qu'on fit alors. Bien plus, on ne disoit rien con-
tre l'Oblation dans la Confession d'Augsbourg; au contraire, elle
est insinuée dans ce passage, qui est rapporté de l'Histoire tripartite:
Dans la Ville d'Alexandrie, on s'assemble le Mercredi & le Vendredi,
& on y fait tout le service, excepté l'Oblation solennelle.
C'est qu'on ne vouloit pas faire paroître au peuple qu'on eût chan-
gé le service public. A entendre la Confession d'Augsbourg, il sem-
bloit qu'on ne s'attachât qu'aux Messes sans communians, *qu'on*
avoit abolies, disoit-on, *à cause qu'on n'en célébroit presque plus que*
pour le gain; de sorte qu'à ne regarder que les termes de la Confes-
sion, on eût dit qu'on n'en vouloit qu'à l'abus.
L. II. Cependant, on avoit ôté dans le Canon de la Messe les paroles,
où il est parlé de l'Oblation qu'on faisoit à Dieu des dons proposés.
Mais le peuple toujours frappé au-dehors des mêmes objets, n'y pre-
noit pas garde d'abord; & en tout cas, pour lui rendre ce changement
supportable, on insinuoit que le Canon n'étoit pas le même dans les
Eglises; que *celui des Grecs différoit de celui des Latins, & même parmi*
les Latins, celui de Milan d'avec celui de Rome. Voilà de quoi on amu-
soit les ignorans, mais on ne leur disoit pas que ces Canons ou ces
Liturgies n'avoient que des différences fort accidentelles; que toutes
les

**HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES.**

LIV. III.

L. I.

La Messe
Luthérienne.

Cap. de Miss.

Form. Miss.

T. II.

Chytr. Hist.

Aug. Conf.

Conf. Aug.

cap. De Miss.

ibid.

Ibid.

L. II.

L'Oblation,

comment re-

manchée.

Consult. a-

pod Chytr.

Hist. August.

Conf. Tit. De

Canone.

les Liturgies convenoient unanimement de l'Oblation qu'on faisoit à Dieu des dons proposés devant que de les distribuer, & c'est ce qu'on changeoit dans la pratique, sans l'oser dire dans la Confession publique.

Mais pour rendre cette Oblation odieuse, on faisoit accroire à l'Eglise qu'elle lui attribuoit un mérite de remettre les péchés, sans qu'il fût besoin d'y apporter ni la Foi, ni aucun bon mouvement : ce qu'on répétoit par trois fois dans la Confession d'Augsbourg ; & on ne cessoit de l'inculquer dans l'Apologie, pour insinuer que les Catholiques n'admettoient la Messe que pour éteindre la piété.

On avoit même inventé dans la Confession d'Augsbourg cette admirable doctrine des Catholiques, à qui on faisoit dire, *Que Jesus-Christ avoit satisfait dans sa Passion pour le péché originel, & qu'il avoit institué la Messe pour les péchés mortels & véniels que l'on commet-
roit tous les jours* ; comme si Jesus-Christ n'avoit pas également satisfait pour tous les péchés ; & on ajoutoit comme un nécessaire éclaircissement, *Que J. C. s'étoit offert à la Croix non-seulement pour le péché originel, mais encore pour tous les autres* ; vérité dont personne n'avoit jamais douté. Je ne m'étonne donc pas que les Catholiques, au rapport même des Luthériens, quand ils entendirent ce reproche, se soient comme récrié tout d'une voix : *Que jamais on n'avoit
ouï telle chose parmi eux*. Mais il falloit faire croire au peuple, que ces malheureux Papistes ignoroient jusqu'aux élémens du Christianisme.

Au reste, comme les Fidèles avoient bien avant dans l'esprit l'Oblation faite de tout tems pour les morts, les Protestans ne vou-
loient pas paroître ignorer, ou dissimuler une chose si connue, & ils en parlèrent dans l'Apologie en ces termes : *Quant à ce qu'on nous
objecte de l'Oblation pour les Morts, pratiquée par les Peres, nous avouons
qu'ils ont prié pour les Morts, ET NOUS N'EMPÊCHONS PAS QU'ON NE
LE PASSE ; mais nous n'approuvons pas l'application de la Cène de Notre-
Seigneur pour les Morts, en vertu de l'action, ex opere operato.*

Tout est ici plein d'artifice : car premierement, en disant qu'ils n'empêchent pas cette priere, ils l'avoient ôtée du Canon, & en avoient effacé par ce moyen une pratique aussi ancienne que l'Eglise. Secondement, l'objection parloit de l'Oblation, & ils répon-
dent de la priere, n'osant faire voir au peuple que l'Antiquité eût offert pour les Morts, parce que c'étoit une preuve trop convain-
cante que l'Eucharistie profitoit même à ceux qui ne recevoient pas la Communion.

Mais les paroles suivantes de l'Apologie sont remarquables : *C'est
à tort que nos Adversaires nous reprochent la condamnation d'Aénius,*

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. III.

LIII.
Ce qu'on in-
venta pour
rendre l'O-
blation odieu-
se dans la
Messe.

Conf. Aug.
edit. Gen. cap.
De Miss. pag.
25.

Apol. cap.
De Sacram.
& Sacrif. &
de vocab. Miss.
p. 269, & seq.

Confess. Aug.
in lib. Conc.
cap. De Miss.
pag. 25.

Ibid. 26.

Chytr. Hist.
Conf. Aug.
Confut. Ca-
thol. cap. De
Miss.

LIV.
La Priere &
Oblation
pour les
Morts.

Apol. cap.
De vocab.
Miss. p. 274.

LV.
Les Luthé-
riens rejettent

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. III. *qu'ils veulent qu'on ait condamné, à cause qu'il nioit qu'on offrit la Messe pour les vivans & pour les morts. Voilà leur coutume de nous opposer les anciens Hérétiques, & de comparer notre doctrine avec la leur. S. Epiphane témoigne qu'Aénius enseignoit que les prières pour les Morts étoient INUTILES. Nous ne soutenons point Aénius, mais nous disputons avec vous qui dites, contre la doctrine des Prophètes, des Apôtres, & des Peres, que la Messe justifie les hommes en vertu de l'action, & mérite la rémission de la coupe & de la peine aux méchans, à qui on l'applique, pourvu qu'ils n'y mettent pas d'obstacle. Voilà comme on donne le change aux ignorans. Si les Luthériens ne vouloient point soutenir Aénius, pour quoi soutiennent-ils ce dogme particulier, que cet Hérétique Arien avoit ajouté à l'Hérésie Arienne, qu'il ne faisoit point prier ni offrir des Oblations pour les Morts ? Voilà ce que S. Augustin rapporte d'Aénius après S. Epiphane, dont il a fait un abrégé. Si on rejette Aénius, si on n'ose pas soutenir un Hérétique réprouvé par les SS. Peres, il faut rétablir dans la Liturgie, non seulement la Prière, mais encore l'Oblation pour les Morts.*

LV. I.
Comment l'Oblation de l'Eucharistie profite à tout le monde.

Aug. lib. De har. 53. Epiph. har. 75.

Mais voici le grand grief de l'Apologie : C'est, dit-on, que S. Epiphane, en condamnant Aénius, ne disoit pas comme vous : Que la Messe justifie les hommes en vertu de l'action, ex opere operato, & mérite la rémission de la coupe & de la peine aux méchans, à qui on l'applique, pourvu qu'ils n'y mettent point d'obstacle. On diroit, à les entendre, que la Messe par elle-même va justifier tous les pécheurs pour qui on la dit, sans qu'ils y pensent ; mais que sert d'amuser le monde ? La manière dont nous disons que la Messe profite même à ceux qui n'y pensent pas, jusqu'aux plus méchans, n'a aucune difficulté. Elle leur profite comme la Prière, laquelle certainement on ne feroit pas pour les pécheurs les plus endurcis, si on ne croyoit qu'elle peut obtenir de Dieu la grâce qui surmonteroit leur endurcissement, s'ils n'y résistoient, & qui souvent la leur obtient si abondante, qu'elle empêche leur résistance. C'est ainsi que l'Oblation de l'Eucharistie profite aux absens, aux morts, & aux pécheurs mêmes ; parce qu'en effet la consécration de l'Eucharistie, en mettant devant les yeux de Dieu un objet aussi agréable que le Corps & le Sang de son Fils, emporte avec elle une manière d'intercession très-puissante, mais que trop souvent les pécheurs rendent inutile par l'empêchement qu'ils mettent à son efficace.

Qu'y avoit-il de choquant dans cette manière d'expliquer l'effet de la Messe ? Quant à ceux qui détournoient à un gain fordide une doctrine si pure, les Protestans sçavoient bien que l'Eglise ne les ap-

Obser. Hist

prouvoit pas; & pour les Messes sans communians, les Catholiques leur dirent dès-lors ce qui depuis a été confirmé à Trente, que si l'on n'y communie pas, ce n'est pas la faute de l'Eglise, *puisqu'elle souhaiteroit au contraire que les assistans communiaissent à la Messe qu'ils entendent*: de sorte que l'Eglise ressemble à un riche bienfaiteur, dont la table est toujours ouverte & toujours servie, encore que les conviés n'y viennent pas.

On voit maintenant tout l'artifice de la Confession d'Augsbourg touchant la Messe; ne toucher guère au dehors, changer le dedans, & même ce qu'il y avoit de plus ancien, sans en avertir les peuples; charger les Catholiques des erreurs les plus grossières, jusqu'à leur faire dire contre leurs principes, que la Messe justifioit le pécheur; chose constamment réservée aux Sacrements de Baptême & de Pénitence, & encore sans aucun bon mouvement, afin de rendre l'Eglise & la Liturgie plus odieuse.

On n'étoit pas moins soigneux de défigurer les autres parties de notre Doctrine, & particulièrement le chapitre de la Prière des Saints. *Il y en a, dit l'Apologie, qui attribuent NETTEMENT LA DIVINITE' aux Saints, en disant qu'ils voient en nous les secretes pensées de nos cœurs.* Où sont-ils ces Théologiens qui attribuent aux Saints de voir le secret des cœurs comme Dieu, ou de le voir autrement que par la lumière qu'il leur donne, comme il a fait aux Prophètes, quand il lui a plu? *Ils font des Saints, disoit-on, non-seulement des Intercesseurs, mais encore des MEDiateurs DE REDEMPTION. Ils ont inventé que Jesus-Christ étoit plus dur, & les Saints plus aisés à apaiser; ils se fient plus à la miséricorde des Saints, qu'à celle de Jesus-Christ; ET FUYANT JESUS-CHRIST, ils cherchent les Saints.* Je n'ai pas besoin de justifier l'Eglise de ces abominables excès. Mais afin qu'on ne doute pas que ce ne fût-là au pied de la lettre le sentiment Catholique, nous ne parlons point encore, ajoutoit-on, des abus du Peuple; nous parlons de l'opinion des Docteurs. Et un peu après: *Ils exhortent à se fier davantage à la miséricorde des Saints qu'à celle de Jesus-Christ. Ils ordonnent de se fier au mérite des Saints, comme si nous étions réputés justes à cause de leurs mérites, comme nous sommes réputés justes à cause des mérites de Jesus-Christ.* Après nous avoir imputé de tels excès, on dit gravement: *Nous n'inventons rien, ils disent dans les Indulgences, que les mérites des Saints nous sont appliqués.* Il ne falloit qu'un peu d'équité pour entendre de quelle sorte les mérites des Saints nous sont utiles; & Bucer même, Auteur non suspect, nous a justifiés du reproche qu'on nous faisoit sur ce point,

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. III.

Confess. Aug.
Confut. Carth.
cap. De Mis-
sa. Concil.
Trid. sess.
XXII. cap. 6.

LVII.
Horrible cal-
omnie fondée
sur les Prières
adressées aux
Saints.

Ad artic.
XXI. cap. De
Invoc. SS. p.

225.
Ibid.

Ibid. 229.

Ibid.

Mais on ne vouloit qu'aigrir & irriter les esprits. C'est pourquoy on ajoute encore : *De l'Invocation des Saints on est venu aux Images. On les a honorées, & on pensoit qu'il y avoit une certaine vertu, COMME LES MAGICIENS nous font accroire QU'IL Y EN A DANS LES IMAGES DES CONSTELLATIONS, lorsqu'on les fait en un certain tems.* Voilà comme on excitoit la haine publique. Il faut avouer pourtant qu'on n'en venoit pas à cet excès dans la Confession d'Augsbourg, & qu'on n'y parloit pas même des Images. Pour contenter le Parti, il fallut dire dans l'Apologie quelque chose de plus dur. Cependant on se gardoit bien d'y faire voir au peuple que ces prières adressées aux Saints, afin qu'ils priaient pour nous, fussent communes dans l'ancienne Eglise. Au contraire, on en parloit comme d'une *coutume nouvelle, introduite sans le témoignage des Peres, & dont on ne voyoit rien avant S. Grégoire, c'est-à-dire, avant le septième siècle.* Les peuples n'étoient pas encore accoutumés à mépriser l'autorité de l'ancienne Eglise; & la Réforme timide encore, révéroit les grands noms des Peres. Mais maintenant elle a endurci son front, elle ne sçait plus rougir : de sorte qu'on nous abandonne le quatrième siècle; & on ne craint point d'assurer que S. Basile, S. Ambroise, S. Augustin, & en un mot tous les Peres de ce siècle si vénérable, ont, avec l'Invocation des Saints, établi dans la nouvelle idolâtrie le regne de l'Antechrist.

Alors, & durant le tems de la Confession d'Augsbourg, les Protestans se glorifioient d'avoir pour eux les Saints Peres, principalement dans l'article de la Justification, qu'ils regardoient comme le plus essentiel : & non-seulement ils prétendoient avoir pour eux l'ancienne Eglise, mais voici encore comme ils finissoient l'exposition de leur Doctrine. *Tel est l'abrégé de notre Foi, où l'on ne verra rien de contraire à l'Ecriture, ni à l'Eglise Catholique, ou même à l'EGLISE ROMAINE, autant qu'on la peut connoître par ses Ecrivains. Il s'agit de quelque peu d'abus qui se sont introduits dans les Eglises sans aucune autorité certaine; & quand il y auroit quelque différence, il la faudroit supporter, puisqu'il n'est pas nécessaire que les Rites des Eglises soient par-tout les mêmes.*

Dans une autre édition, on lit ces mots : *Nous ne MEPRISONS PAS LE CONSENTEMENT DE L'EGLISE CATHOLIQUE, ni ne voulons soutenir les opinions impies & séditions qu'elle a condamnées; car ce n'est point des passions défordonnées, mais l'autorité de la parole de Dieu, & DE L'ANCIENNE EGLISE, qui nous a poussés à embrasser cette doctrine pour augmenter la gloire de Dieu, & pourvoir à l'utilité des bonnes ames dans l'Eglise Universelle.*

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. III.

LVIII.
Calomnies
sur les Ima-
ges, & im-
posture gros-
sière sur l'in-
vocation des
Saints.

Ibid. 229.
Ib. p. 223;
225, 229.

Dall. de
cath. Latin.
Joseph. M. d. d.
in Comment.
Apoc. Jur. acc.
des Proph.

LIX.
Les Luthé-
riens n'osoient
rejeter l'autorité
de l'Eglise
Romaine.

Conf. Aug.
art. 21. edit.
Gen. pag. 22;
23, &c.
Apol. resp. ad
Aug. p. 141,
&c.

Edit. Gen.
art. XXI. p.
22.

On disoit aussi dans l'Apologie, après y avoir exposé l'article de la justification, qu'on tenoit sans comparaison le principal : *Que c'étoit la doctrine des Prophètes, des Apôtres, des Saints Peres, de S. Ambroise, de S. Augustin, de la plupart des autres Peres, & de toute l'Eglise, qui reconnoissoit Jesus-Christ pour Propriétaire, & comme l'Auteur de la justification; & qu'il ne falloit pas prendre pour Doctrine de l'Eglise Romaine, tout ce qu'approuve le Pape, quelques Cardinaux, Evêques, Théologiens, ou Moines* : par où l'on distinguoit manifestement les opinions particulieres d'avec le dogme reçu & constant, où l'on faisoit profession de ne vouloir point toucher.

Les peuples croyoient donc encore suivre en tout les sentimens des Peres, l'autorité de l'Eglise Catholique, & même celle de l'Eglise Romaine, dont la vénération étoit profondément imprimée dans tous les esprits. Luther même, tout arrogant & tout rebelle qu'il étoit, revenoit quelquefois à son bon sens, & il faisoit bien paroître que cette ancienne vénération qu'il avoit eue pour l'Eglise, n'étoit pas entierement effacée. Environ l'an 1534, tant d'années après sa révolte, & quatre ans après la Confession d'Augsbourg, on publia son Traité pour abolir la Messe privée. C'est celui où il raconte son fameux colloque avec le Prince des ténébres. Là, tout outré qu'il étoit contre l'Eglise Catholique, jusqu'à la regarder comme le siège de l'Antechrist & de l'abomination; loin de lui ôter le titre d'Eglise, par cette raison, il concluoit au contraire, *qu'elle étoit la véritable Eglise, le soutien & la colonne de la vérité, & le lieu très-saint. En cette Eglise, poursuivoit-il; Dieu conserve miraculeusement le Baptême, le texte de l'Evangile dans toutes les Langues, la Rémission des péchés, & l'Absolution, tant dans la Confession qu'en public, le Sacrement de l'Autel vers Pâques, & trois ou quatre fois l'année, quoiqu'on en ait arraché une espèce au peuple; la vocation & l'ordination des Pasteurs; la consolation dans l'agonie; l'image du Crucifix, & en même tems le ressouvenir de la Mort & de la Passion de Jesus-Christ; le Pseaume, l'Oraison Dominicale, le Symbole, le Décalogue, plusieurs Cantiques pieux, en Latin & en Allemand. Et un peu après: Où l'on trouve ces vraies Reliques des Saints, là sans doute a été & est encore la Sainte Eglise de Jesus-Christ; là sont demeurés les Saints; car les institutions & les Sacremens de Jesus-Christ y sont, excepté une des espèces arrachée par force. C'est pourquoi il est certain que Jesus-Christ y a été présent, & que son S. Esprit y conserve sa vraie connoissance & sa vraie Foi dans ses Elus. Loin de regarder la Croix qu'on mettoit entre les mains des mourans, comme un objet d'idolâtrie, il la regarde au contraire*

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. III.

Apolog. resp.
ad arg. pag.
141.

LX.
Paroles mé-
morables de
Luther pour
reconnoître
la vraie Eglise
dans la
Communion
Romaine.
Tr. de Missé
priv. T. VII.
236, & seq.

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
LIV. III. comme un monument de piété, & comme un salutaire avertissement qui nous rappelloit dans l'esprit la Mort & la Passion de Jesus-Christ. La révolte n'avoit pas encore éteint dans son cœur ces beaux restes de la doctrine & de la piété de l'Eglise; & je ne m'étonne pas qu'à la tête de tous les volumes de ses œuvres on l'ait peint avec son Maître l'Eleveur, à genoux devant un Crucifix.

LXI.
Les deux
Especies.
Cap. de
utrague spe-
cie . 235. Pour ce qu'il dit de la soustraction d'une des espèces, la Réforme se trouvoit fort embarrassée sur cet article; & voici ce qu'on en disoit dans l'Apologie: *Nous excusons l'Eglise, qui ne pouvant recevoir les deux espèces, a souffert cette injure; mais nous n'excusons pas les Auteurs de cette défense.*

Mel. lib. 1.
Ep. 15. Pour entendre le secret de cet endroit de l'Apologie, il ne faut que remarquer un petit mot que Mélancton son Auteur écrit à Luther, en le consultant sur cette matiere, pendant qu'on en disputoit à Augsbourg entre les Catholiques & les Protestans. *Eccius vouloit, lui dit-il, qu'on tint pour indifférente la Communion sous une ou sous deux espèces. C'est ce que je n'ai pas voulu accorder: & toutefois j'ai excusé ceux qui jusqu'ici avoient reçu une seule espèce PAR ERREUR, car on croyoit que nous condamnions toute l'Eglise.*

Ils n'osoient donc pas condamner toute l'Eglise: la seule pensée en faisoit horreur. C'est ce qui fait trouver à Mélancton ce beau dénouement, d'excuser l'Eglise sur une erreur. Que pourroient dire de pis ceux qui la condamnent; puisque l'erreur dont il s'agit, est supposée une erreur dans la Foi, & encore une erreur tendante à l'entiere subversion d'un aussi grand Sacrement que celui de l'Eucharistie? Mais enfin on n'y trouvoit pas d'autre expédient: Luther l'approuva; & pour mieux excuser l'Eglise, qui ne communioit que sous une espèce, il joignit la violence qu'elle souffroit sur ce point de ses Pasteurs, à l'erreur où elle étoit induite: la voilà bien excusée; & les promesses de Jesus-Christ qui ne la devoit jamais abandonner, sauvées admirablement par cette méthode.

Resp. Luth.
ad Mel. T. II.
Sl. id. lib.
VII. 112. Les paroles de Luther dans la réponse à Mélancton sont remarquables; *Ils crient que nous condamnons toute l'Eglise.* Voici ce qui frappoit tout le monde. Mais, répond Luther, *nous disons que l'Eglise opprimée & privée par violence d'une des espèces, doit être excusée comme on excuse la Synagogue de n'avoir pas observé toutes les cérémonies de la Loi dans la Captivité de Babylone, où elle n'en avoit pas le pouvoir.*

L'Exemple étoit cité bien mal-à-propos: car enfin, ceux qui tenoient la Synagogue captive, n'étoient pas de son corps, comme

les Pasteurs de l'Eglise, qu'on faisoit ici passer pour ses oppresseurs, étoient du Corps de l'Eglise. D'ailleurs, la Synagogue pour être contrainte au dehors dans ses observances, n'étoit pas pour cela induite en erreur, comme Mélancton soutenoit que l'Eglise privée d'une des espèces, y étoit induite; mais enfin l'article passa. Pour ne point condamner l'Eglise, on demeura d'accord de l'excuser sur l'erreur où elle étoit, & sur l'injure qu'on lui avoit faite, & tout le Parti souscrivit à cette réponse de l'Apologie.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. III.

Tout cela ne s'accordoit guère avec l'Article VII. de la Confession d'Augsbourg, où il est porté: *Qu'il y a une sainte Eglise, qui demeurera éternellement. Or l'Eglise, c'est l'assemblée des Saints, où l'Evangile est enseigné, & les Sacremens administrés comme il faut.* Pour sauver cette idée d'Eglise, il ne falloit pas seulement excuser le peuple, mais il falloit encore que les Sacremens fussent bien administrés par les Pasteurs; & si celui de l'Eucharistie ne subsistoit sous une seule espèce, on ne pouvoit plus faire subsister l'Eglise même.

Conf. Augst.
art. VII.

L'embaras n'étoit pas moins grand à en condamner la Doctrine, & c'est pourquoi les Protestans n'osèrent avouer que leur Confession de Foi fût opposée à l'Eglise Romaine, ou qu'ils se fussent retirés de son sein. Ils tâchoient de faire accroire, comme on vient de voir, qu'ils n'en étoient distingués que par certains Rites, & quelques légères observances. Et au reste, pour faire voir qu'ils prétendoient toujours faire avec elle un même corps, ils se soumettoient publiquement à son Concile.

LXII.
Le Corps
des Luthé-
riens se sou-
met au juge-
ment du Con-
cile général
dans la Con-
fession d'Aug-
sbourg.

C'est ce qui parut dans la Préface de la Confession d'Augsbourg adressée à Charles V. *Rome Majesté Impériale a déclaré, qu'Elle ne pouvoit rien déterminer dans cette affaire, où il s'agissoit de la Religion, mais qu'Elle agiroit auprès du Pape, pour procurer l'Assemblée du Concile Universel.* Elle réitéra l'an passé la même Déclaration dans la dernière Diète tenue à Spire, & a fait voir qu'Elle persistoit dans la résolution de procurer cette Assemblée du Concile général; ajoutant que les affaires qu'Elle avoit avec le Pape, étoient terminées, Elle croyoit qu'il pouvoit être aisément porté à tenir un Concile général. On voit par-là de quel Concile on entendoit parler alors; c'étoit un Concile général assemblé par le Pape, & les Protestans s'y soumettent en ces termes: *Si les affaires de la Religion ne peuvent pas être accommodées à l'amiable avec nos Patries, nous offrons en toute obéissance à Votre Majesté Impériale, de comparoître & de plaider notre cause devant un tel Concile général, libre & Chrétien.* Et enfin: *C'est à ce Concile général!*

Præf. Conf.
Aug. Concord.
pag. 8. 9.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. III.

*Et ensemble à Votre Majesté Impériale que nous avons appelé & appel-
lons, & nous adhérons à cet appel.* Quand ils parloient de cette for-
te, leur intention n'étoit pas de donner à l'Empereur l'autorité de
prononcer sur les articles de la Foi : mais en appelant au Concile,
ils nommoient aussi l'Empereur dans leur appel, comme celui qui
devoit procurer la convocation de cette sainte Assemblée, & qu'ils
prioient en attendant de tenir tout en suspens. Une Déclaration si
solemnelle demeurera éternellement dans l'acte le plus authentique
qu'aient jamais fait les Luthériens, & à la tête de la Confession
d'Augsbourg, en témoignage contre eux, & en reconnaissance de
l'inviolable autorité de l'Eglise. Tout s'y soumettoit alors, & ce
qu'on faisoit en attendant la décision, ne pouvoit être que provi-
soire. On retenoit les peuples, & on se trompoit peut-être soi-mê-
me par cette belle apparence, On s'engageoit cependant, & l'hor-
reur qu'on avoit du schisme, diminueoit tous les jours. Après qu'on
y fut accoutumé, & que le parti se fût fortifié par des Traités &
par des Ligues, l'Eglise fut oubliée; tout ce qu'on avoit dit de son
autorité sainte, s'évanouït comme un songe; & le titre de *Concile li-
bre & Chrétien* dont on s'étoit servi, devint un prétexte pour ren-
dre illusoire la réclamation au Concile, comme on le verra par la
suite.

LXIII.
Conclusion
de cette ma-
tière : com-
bien elle de-
vroit servir à
ramener les
Luthériens.

Voilà l'Histoire de la Confession d'Augsbourg & son Apologie.
On voit que les Luthériens reviendroient de beaucoup de choses,
& j'ose dire presque de tout, s'ils vouloient seulement prendre la
peine d'en retrancher les calomnies dont on nous y charge, & de
bien comprendre les dogmes, où l'on s'accommode si visiblement
à notre Doctrine. Si l'on en eût cru Mélancton, on se seroit enco-
re approché beaucoup davantage des Catholiques, car il ne disoit
pas tout ce qu'il vouloit; & pendant qu'il travailloit à la Confes-
sion d'Augsbourg, lui-même, en écrivant à Luther sur les *articles
de Foi* qu'il le prioit de revoir, *Il les faut, dit-il, changer souvent,
& les accommoder à l'occasion.* Voilà comme on bâtissoit cette célé-
bre Confession de Foi, qui est le fondement de la Religion Prote-
tante; & c'est ainsi qu'on y traitoit les dogmes. On ne permettoit
pas à Mélancton d'adoucir les choses autant qu'il le souhaitoit :
*Lib. I. Ep. 2. Je changeois, dit-il, tous les jours, & rechangeois quelque chose, &
j'en aurois changé beaucoup davantage, si nos compagnons nous l'avoient
permis. Mais, poursuivoit-il, ils ne se mettent en peine de rien, c'est-
à-dire, comme il l'explique par-tout, que sans prévoir ce qui pou-
voit arriver, on ne songeoit qu'à pousser tout à l'extrémité : c'est-
pourquoi*

Pourquoi on voyoit toujours Mélancton, comme il le confesse lui-même, *accablé de cruelles inquiétudes, de soins infinis, d'insupportables regrets*. Luther le contraignoit plus que tous les autres ensemble : On voit dans les Lettres qu'il lui écrit, qu'il ne sçavoit comment adoucir cet esprit superbe ; quelquefois il entroit contre Mélancton dans une telle colère, qu'il ne vouloit pas même lire ses lettres. C'est en vain qu'on lui envoyoit des Messagers exprès : ils revenoient sans réponse ; & le malheureux Mélancton qui s'opposoit le plus qu'il pouvoit aux emportemens de son Maître & de son parti, toujours pleurant & gémissant, écrivoit la Confession d'Augsbourg avec ces contraintes.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. IV.

Lib. IV. Ep.
95.
Lib. I. Ep. 61
Ibid.

LIVRE IV.

Les Ligues des Protestans, & la résolution de prendre les armes, autorisées par Luther : Embarras de Mélancton sur ces nouveaux projets si contraires au premier plan : Bucer déploie ses équivoques, pour unir tout le parti protestant & les Sacramentaires avec les Luthériens : Les Zuïngliens & Luther les rejettent également : Bucer à la fin trompe Luther, en avouant que les indignes reçoivent la vérité du Corps : Accord de Wittemberg conclu sur ce fondement : Pendant qu'on revient au sentiment de Luther : Mélancton commence à en douter ; & ne laisse pas de souscrire tout ce que veut Luther : Article de Smalcade, & nouvelle explication de la présence Réelle par Luther. Limitation de Mélancton sur l'article qui regarde le Pape.

Depuis 1530, jusqu'à 1537.

LE décret de la Diète d'Augsbourg contre les Protestans, fut rigoureux. Comme l'Empereur y établissoit une espèce de Ligue défensive avec tous les Etats Catholiques contre la nouvelle Religion, les Protestans de leur côté songerent plus que jamais à s'unir entre eux ; mais la division sur la Cène, qui avoit si visiblement éclaté à la Diète, étoit un obstacle perpétuel à la réunion de tout le parti. Le Landgrave peu scrupuleux fit son traité avec ceux de Basle, de Zurich, & de Strasbourg. Mais Luther n'en vouloit point entendre parler, & l'Eleveur Jean Fridéric demeura ferme à ne faire avec eux aucune Ligue ; ainsi, pour accommoder cette affaire, le Landgrave fit marcher Bucer, le grand Négociateur de ce tems, pour les affaires de Doctrine, qui s'aboucha par son ordre avec Luther & avec Zuingle.

Les Ligues
des Protestans
après le Dé-
cret de la Dié-
te d'Aug-
bourg ; & la
résolution de
prendre les
armes, auto-
risée par Lu-
ther.
Recess. Aug.
Sess. I. VII.
111.
M.D.XXXI.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IV.

Sup. lib. I.
II. 3. II. 9.
Sleid. lib.
VII, VIII.
Sleid. lib.
VIII. 117.

En ce tems un petit écrit de Luther mit en rumeur toute l'Allemagne. Nous avons vu que le grand succès de sa Doctrine lui avoit fait croire que l'Eglise Romaine alloit tomber d'elle-même; & il soutenoit fortement alors qu'il ne falloit pas employer les armes dans l'affaire de l'Evangile, pas même pour se défendre de l'oppression. Les Luthériens sont d'accord qu'il n'y avoit rien de plus inculqué dans tous ses Ecrits que cette maxime. Il vouloit donner à sa nouvelle Eglise ce beau caractère de l'ancien Christianisme; mais il n'y put pas durer long-tems. Aussi-tôt après la Diète, & pendant que les Protestans travailloient à former la Ligue de Smalcalde, Luther déclara qu'encore qu'il eût toujours constamment enseigné jusqu'alors: *qu'il n'étoit pas permis de résister aux Puissances légitimes, maintenant il s'en rapportoit aux Jurisconsultes, dont il ne falloit pas les maximes, quand il avoit fait ses premiers Ecrits: Au reste, que l'Evangile n'étoit pas contraire aux Loix politiques; & que dans un tems si fâcheux on pourroit se voir réduit à des extrémités, où non-seulement le Droit Civil, mais encore la conscience obligeroit les Fidèles à prendre les armes, & à se liguier contre tous ceux qui voudroient leur faire la guerre, & même contre l'Empereur.*

S. liv. II.
II. 42.

La lettre que Luther avoit écrite contre le Duc George de Saxe, avoit déjà bien montré qu'il n'étoit plus question parmi les siens de cette patience Evangélique, tant vantée dans leurs premiers Ecrits; mais ce n'étoit qu'une Lettre écrite à un particulier. Voici maintenant un Ecrit public, où Luther autorisoit ceux qui prenoient les armes contre le Prince.

II.
Le trouble
de Mélancton
dans ces nou-
veaux desseins
de guerre.
Lib. IV. Ep.
III.
Lib. VIII.
II. 117.
Lib. IV. Ep.
III.

Si nous en croyons Mélancton, Luther n'avoit pas été consulté précisément sur les Ligues: on lui avoit un peu pallié l'affaire, & cet Ecrit étoit échappé sans sa participation; mais, ou Mélancton ne disoit pas tout ce qu'il sçavoit, ou l'on ne disoit pas tout à Mélancton. Il est constant par Sleidan, que Luther fut expressément consulté, & on ne voit pas que son Ecrit ait été publié par un autre que par lui-même; car aussi qui l'eût osé faire sans son ordre? Cet Ecrit mit toute l'Allemagne en feu. Mélancton s'en plaignit en vain: *Pourquoi, dit-il, avoir répandu l'Ecrit par toute l'Allemagne? Et falloit-il ainsi sonner le tocsin pour exciter toutes les Villes à faire des Ligues? Il avoit peine à renoncer à cette belle idée de Réformation que Luther lui avoit donnée, & qu'il avoit lui-même si bien soutenue, quand il écrivit au Landgrave: Qu'il falloit plutôt souffrir, que de prendre les armes pour la cause de l'Evangile.* Il en avoit dit autant des Ligues que tramoient les Protestans, & il les avoit

Lib. III. Ep.
II.
Lib. IV. Ep.
II. 111.

empêchées de tout son pouvoir au tems de la Diète de Spire, où son Prince l'Electeur de Saxe l'avoit mené. *C'est mon sentiment*, dit-il, *que tous les gens de bien doivent s'opposer à ces Ligues*; mais il n'y eut pas moyen de soutenir ces beaux sentimens dans un tel parti. Quand on vit que les Prophéties ne marchaient pas assez vite, & que le souffle de Luther étoit trop foible pour abattre cette Papauté tant haïe; au lieu de rentrer en soi-même, on se laissa entraîner à des conseils plus violens. A la fin Mélancton vacilla: ce ne fut pas sans des peines extrêmes; & l'agitation où il paroît durant qu'on traçoit ces Ligues, fait pitié. Il écrit à son ami Camérarius: *On ne nous consulte plus tant sur la question, s'il est permis de se défendre en faisant la guerre; il peut y en avoir de justes raisons: La malice de quelques-uns est si grande, qu'ils seroient capables de tout entreprendre, s'ils nous trouvoient sans défense. L'égarement des hommes est étrange, & leur ignorance est extrême: Personne n'est plus touché de cette parole: NE VOUS INQUIETEZ PAS, PARCE QUE LE PERE CELESTE SÇAIT CE QU'IL VOUS FAUT. On ne se croit point assuré, si on n'a de bonnes & sûres défenses. Dans cette foiblesse des esprits, nos maximes Théologiques ne pourroient jamais se faire entendre. Il falloit ici ouvrir les yeux, & voir que la Nouvelle Réforme, incapable de soutenir les maximes de l'Evangile, n'étoit pas ce qu'il en avoit pensé jusqu'alors. Mais écoutons la suite de la Lettre: Je ne veux, dit-il, condamner personne, & je ne crois pas qu'il faille blâmer les précautions de nos gens, pourvu qu'on ne fasse rien de criminel, à quoi nous sçaurons bien pourvoir. Sans doute ces Docteurs sçauront bien retenir les Soldats armés, & donner des bornes à l'ambition des Princes, quand ils les auront engagés dans une guerre civile. Hé, comment espéroit-il empêcher les crimes durant cette guerre, si cette guerre elle-même, selon les maximes qu'il avoit toujours soutenues, étoit un crime? Mais il n'osoit avouer qu'on avoit tort; & après qu'il n'a pu empêcher les desseins de guerre, il se voit encore forcé à les appuyer de raisons. C'est ce qui le faisoit soupirer: Ah, dit-il, que j'avois bien prévu tous ces mouvemens à Augsbourg! C'étoit lorsqu'il y déplorait si amèrement les emportemens des siens qui poussaient tout à bout, & ne se mettoient, disoit-il, en peine de rien. C'est pourquoi il pleuroit sans fin; & Luther, par toutes les Lettres qu'il lui écrivoit, ne pouvoit le consoler. Ses douleurs s'accrurent, quand il vit tant de projets de Ligues autorisés par Luther même. Mais enfin, mon cher Camérarius, (c'est ainsi qu'il finit sa Lettre,) cette Thèse est toute particulière, & peut être considérée de plusieurs côtés: c'est pourquoi il faut prier Dieu.*

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. IV.

1b. Ep. 85.
Lib. IV. Ep.
110.

S. liv. III.
n. 59.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IV.
Lib. IV. Ep.
121.

Son ami Camérarius n'approuvoit pas plus que lui, dans le fond du cœur, ces préparatifs de guerre, & Mélancton tâchoit toujours de le soutenir le mieux qu'il pouvoit: sur-tout il falloit bien excuser Luther. Quelques jours après la Lettre que nous avons vûe, il mande au même Camérarius, *que Luther a écrit très-moderément, & qu'on a eu bien de la peine à lui arracher sa consultation. Je crois, poursuit-il, que vous voyez bien que nous n'avons point de tort. Je ne pense pas que nous devions nous tourmenter davantage sur ces Lignes; & pour dire la vérité, la conjoncture du tems fait que je ne crois pas les devoir blâmer: ainsi revenons à prier Dieu.*

C'étoit bien fait. Mais Dieu se rit des prières qu'on lui fait pour détourner les malheurs publics, quand on ne s'oppose pas à ce qui se fait pour les attirer. Que dis-je? quand on l'approuve, & qu'on y souscrit, quoique ce soit avec répugnance. Mélancton le sentoit bien, & troublé de ce qu'il faisoit autant que de ce que faisoient les autres, il prie son ami de le soutenir: *Ecrivez-moi souvent, lui dit-il, je n'ai de repos que par vos Lettres.*

III.
Négociations
de Bucér. Mort
de Zuingle à
la guerre.

Ce fut donc un point résolu dans la Nouvelle Réforme, qu'on pouvoit prendre les armes, & qu'il falloit se liguier. Dans cette conjoncture, Bucér entama ses négociations avec Luther; & soit qu'il le trouvât porté à la paix avec les Zuingliens, par le désir de former une bonne Ligue, ou que par quelque autre moyen il ait pû le prendre en bonne humeur, il en rapporta de bonnes paroles. Il part aussitôt pour joindre Zuingle; mais la négociation fut interrompue par la guerre qui s'émut entre les Cantons Catholiques & les Protestans. Les derniers, quoique plus forts, furent vaincus. Zuingle fut tué dans une bataille; & ce disputeur emporté sçut montrer qu'il

Hosp. ad
ann. 1531.

n'étoit pas moins hardi combattant. Le parti eut peine à défendre cette valeur à contretems d'un Pasteur; & on disoit pour excuse, qu'il avoit suivi l'Armée Protestante pour y faire son personnage de Ministre, plutôt que celui de soldat; mais enfin il étoit constant qu'il s'étoit jetté bien avant dans la mêlée, & qu'il y étoit mort l'épée à la main. Sa mort fut suivie de celle d'Oecolampade. Luther dit qu'il fut accablé des coups du diable, dont il n'avoit pû soutenir l'effort; & les autres, qu'il étoit mort de douleur, & n'avoit pû résister à l'agitation que lui causoient tant de troubles. En Allemagne, la paix de Nuremberg tempéra les rigueurs du Décret de la Diète d'Augsbourg; mais les Zuingliens furent exceptés de l'accord, non-seulement par les Catholiques, mais encore par les Luthériens; & l'Electeur Jean Fridéric persistoit invinciblement à les

Tr. De abrog.
Miss. T. VII.
245.

exclure de la Ligue, jusques à ce qu'ils fussent convenus avec Luther de l'article de la Présence. Bucer poursuivoit sa pointe sans se rebuter; & par toute sorte de moyens, il s'efforçoit de surmonter cet unique obstacle de la réunion du Parti.

Se persuader les uns les autres, étoit une chose jugée impossible, & déjà vainement intentée à Marpourg. La tolérance mutuelle, en demeurant chacun dans ses sentimens, y avoit été rejetée avec mépris par Luther, & il persistoit avec Mélancton à dire qu'elle faisoit tort à la vérité qu'il défendoit. Il n'y avoit donc plus d'autre expédient pour Bucer, que de se jeter dans des équivoques, & d'avouer la présence substantielle d'une manière qui lui laissât quelque échappatoire.

Le chemin par où il vint à un aveu si considérable, est merveilleux. C'étoit un discours commun des Sacramentaires, qu'il se falloit bien garder de mettre dans les Sacremens de simples signes. Zuingle même n'avoit point fait de difficulté d'y reconnoître quelque chose de plus, & pour vérifier son discours, il suffisoit qu'il y eût quelque promesse de grace annexée aux Sacremens. L'exemple du Bapême le prouvoit assez; mais comme l'Eucharistie n'étoit pas seulement instituée comme un signe de la grace, & qu'elle étoit appelée le Corps & le Sang, pour n'en être pas un simple signe, constamment le Corps & le Sang y devoient être reçus. On dit donc qu'ils y étoient reçus par la Foi, c'étoit le vrai Corps qui étoit reçu, car Jésus-Christ n'en avoit pas deux. Quand on en fût venu à dire qu'on recevoit par la Foi le vrai Corps de Jésus-Christ, on dit qu'on en recevoit la propre substance. Le recevoir sans qu'il fût présent, n'étoit pas chose imaginable: Voilà donc, disoit Bucer, Jésus-Christ substantiellement présent. Il n'étoit plus besoin de parler de la Foi, & il suffisoit de la sousentendre. Ainsi Bucer avoua dans l'Eucharistie, absolument & sans restriction, la Présence réelle & substantielle du Corps & du Sang de Notre-Seigneur, encore qu'ils demeurassent uniquement dans le Ciel; ce qu'il adoucit néanmoins dans la suite. De cette sorte, sans rien admettre de nouveau, il changea tout son langage; & à force de parler comme Luther, il se mit à dire qu'on ne s'étoit jamais entendu, & que cette longue dispute, dans laquelle on s'étoit si fort échauffé, n'étoit qu'une dispute de mots.

Il eût parlé plus juste, en disant qu'on ne s'accordoît que dans les mots, puisqu'enfin cette substance qu'on disoit présente, étoit aussi éloignée de l'Eucharistie, que le Ciel l'étoit de la terre.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. IV.

IV.
Fondemens
des équivo-
ques de Bu-
cer, pour con-
cilier les par-
tis.

V.
L'accord que
Bucer propos-
se, n'est que
dans les mots.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IV.

Luth. Epist.
ad Sen. Fran-
cof. Hospin. ad
1533. 128.
Epist. Mel.
ap. Hospin.
1530. 110.

VI.
Equivoque
de la présence
spirituelle &
de la présence
réelle.

¶ 11.

Présence du
corps, com-
ment spiri-
tuelle ?

& n'étoit non plus reçue par les Fidèles, que la substance du Soleil est reçue dans l'œil. C'est ce que disoient Luther & Mélancton. Le premier appelloit les Sacramentaires une *faction à deux langues*, à cause de leurs équivoques, & disoit qu'ils faisoient *un jeu diabolique des paroles de Notre-Seigneur*. La présence que Bucér admet, disoit le dernier, n'est qu'une *présence en parole, & une présence de vertu*. Or c'est la *présence du Corps & du Sang, & non celle de leur vertu que nous demandons*. Si ce Corps de Jesus-Christ n'est que dans le Ciel, & n'est point avec le pain, ni dans le pain, si enfin elle ne se trouve dans l'Eucharistie que par la contemplation de la Foi, ce n'est qu'une *présence imaginaire*.

Bucér & les siens se fâchoient ioi de ce qu'on appelloit *imaginaire*, ce qui se faisoit par la Foi, comme si la Foi n'eût été qu'une pure imagination. N'est-ce pas assez, disoit Bucér, que *Jesus-Christ soit présent au pur esprit & à l'ame élevée en haut* ?

Il y avoit dans ce discours bien de l'équivoque. Les Luthériens convenoient que la présence du Corps & du Sang dans l'Eucharistie étoit au-dessus des sens, & de nature à n'être apperçue que par l'esprit & par la Foi. Mais ils n'en vouloient pas moins que Jesus-Christ fût présent en sa propre substance dans le Sacrement ; au lieu que Bucér vouloit qu'il ne fût présent en effet que dans le Ciel, où l'esprit l'alloit chercher par la Foi ; ce qui n'avoit rien de réel, rien qui répondît à l'idée que donnoient ces mots sacrés : *Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang*.

Mais quoi donc, ce qui est spirituel, n'est-il pas réel ? Et n'y a-t-il rien de réel dans le Baptême, à cause qu'il n'y a rien de corporel ? Autre équivoque. Les choses spirituelles, comme la Grace & le S. Esprit, sont autant présentes qu'elles peuvent l'être quand elles le sont spirituellement. Mais qu'est-ce qu'un corps présent en esprit seulement, si ce n'est un corps absent en effet, & présent seulement par la pensée ? Présence qui ne peut, sans illusion, être appelée réelle & substantielle.

Mais voulez-vous donc, disoit Bucér, que Jesus-Christ soit présent corporellement ; & vous-mêmes n'avoüez-vous pas que la présence de son Corps dans l'Eucharistie, est spirituelle ?

Luther & les siens ne nioient non plus que les Catholiques, que la présence de Jesus-Christ dans l'Eucharistie ne fût spirituelle quant à la manière, pourvu qu'on leur avouât qu'elle fût corporelle quant à la substance ; c'est-à-dire, en termes plus simples, que le Corps de Jesus-Christ étoit présent, mais d'une manière divine, surnatu-

telle , incompréhensible , où les sens ne pouvoient atteindre ; spirituelle en cela , que le seul esprit soumis à la Foi , la pouvoit connoître , & qu'elle avoit une fin toute céleste. S. Paul avoit bien appelé le corps humain ressuscité , *un corps spirituel* , à cause des qualités divines , surnaturelles & supérieures aux sens dont il étoit revêtu : à plus forte raison le Corps du Sauveur mis dans l'Eucharistie d'une manière si fort incompréhensible, pouvoit-il être appelé de ce nom.

Au reste , tout ce qu'on disoit , que l'esprit s'élevoit en haut pour aller chercher Jesus-Christ à la droite de son Pere , n'étoit encore qu'une métaphore peu capable de représenter une réception substantielle du Corps & du Sang , puisque ce Corps & ce Sang demeurait uniquement uni à son Corps dans la terre , & qu'il n'y avoit non plus d'union véritable & substantielle entre le Fidèle & le Corps de Notre-Seigneur , que s'il n'y eût jamais eu d'Eucharistie , & que Jesus-Christ n'eût jamais dit , *Ceci est mon Corps*.

Feignons en effet que ces paroles ne soient jamais sorties de sa bouche : la présence par l'esprit & par la Foi , subsistait toujours également ; & jamais on ne se seroit avisé de l'appeller substantielle. Que si les paroles de Jesus-Christ obligent à des expressions plus fortes , c'est à cause qu'elles nous donnent ce qui ne nous seroit point donné sans elles , c'est-à-dire , le propre Corps & le propre Sang, dont l'immolation & l'effusion nous ont sauvé sur la Croix.

Il restait encore à Bucer deux secondes sources de chicane & d'équivoque ; l'une , dans le mot de local , & l'autre , dans le mot de Sacrement ou de Mystère.

Luther & les Défenseurs de la présence réelle n'avoient jamais prétendu que le Corps de Notre-Seigneur fût enfermé dans l'Eucharistie , comme dans un lieu par lequel il fût mesuré & compris à la manière ordinaire des corps ; au contraire , ils ne croyoient dans la chair de Notre-Seigneur qui leur étoit distribuée à la sainte Table , que la simple & pure substance avec la grace & la vie dont elle étoit pleine ; mais au surplus , dépouillée de toutes qualités sensibles , & des manières d'être que nous connoissons. Ainsi Luther accordoit facilement à Bucer , que la présence dont il s'agissoit , n'étoit pas locale , pourvu qu'il lui accordât qu'elle étoit substantielle ; & Bucer appuyoit beaucoup sur l'exclusion de la présence locale , croyant affoiblir autant ce qu'il étoit forcé d'avouer de la présence substantielle. Il se servoit même de cet artifice pour exclure la manducation du Corps de Notre-Seigneur , qui se faisoit par la bouche , il la trouvoit non-seulement inutile , mais encore grossière , charnelle ,

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES PROTESTANTES,
LIV. IV.

I. Cor. xv
44, 46.

VIII.
Si la présence
du Corps
n'est que spirituelle, les paroles de l'Institution sont
inutiles.

IX.
S'il falloit
admettre une
présence locale.

HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IV.

& peu digne de l'esprit du Christianisme , comme si ce gage sacré de la Chair & du Sang offerts sur la Croix, que le Sauveur nous donnoit encore dans l'Eucharistie , pour nous certifier que la victime & son immolation étoit toute nôtre , eût été une chose indigne d'un Chrétien ; ou que cette présence cessât d'être véritable , sous prétexte que dans un Mystère de Foi , Dieu n'avoit pas voulu la rendre sensible ; ou enfin que le Chrétien ne fût pas touché de ce gage inestimable de l'amour divin , parce qu'il ne lui étoit connu que par la seule parole de Jesus-Christ : choses tellement éloignées de l'esprit du Christianisme , qu'on ne peut assez s'étonner de la grossièreté de ceux qui ne pouvant pas les goûter, traitent encore de grossiers ceux qui les goûtent.

X.
Equivoque
sur le mot de
Sacrement &
de Mystère.

L'autre source des équivoques étoit dans le mot de Sacrement & dans celui de Mystère. *Sacrement* dans notre usage ordinaire , veut dire un signe sacré ; mais dans la Langue Latine d'où ce mot nous est venu , *Sacrement* veut dire souvent , chose haute , chose secrète & impénétrable. C'est aussi ce que signifie le mot de *Mystère*. Les Grecs n'ont point d'autre mot pour signifier Sacrement, que celui de *Mystère* ; & les Peres Latins appellent souvent le *Mystère* de l'Incarnation , *Sacrement* de l'Incarnation ; & ainsi des autres.

Bucer & ses Compagnons croyoient tout gagner , quand ils disoient que l'Eucharistie étoit un *Mystère* , ou qu'elle étoit un *Sacrement* du Corps & du Sang ; ou que la présence qu'on y reconnoissoit , & l'union qu'on y avoit avec Jesus-Christ , étoit une présence & une union Sacramentelle , & au contraire , les Défenseurs de la présence réelle , Catholiques & Luthériens , entendoient une présence & une union réelle , substantielle , & proprement dite , mais cachée , secrète , mystérieuse , surnaturelle dans sa manière : & spirituelle dans sa fin , propre enfin à ce Sacrement ; & c'étoit pour toutes ces raisons , qu'ils l'appelloient Sacramentelle.

XI.
L'Eucharistie est un signe , & comment ?

Ils n'avoient donc garde de nier que l'Eucharistie ne fût un *Mystère* au même sens que la Trinité & l'Incarnation , c'est-à-dire , une chose haute autant que secrète , & tout-à-fait incompréhensible à l'esprit humain.

Ils ne nioient pas même qu'elle ne fût un signe sacré du Corps & du Sang de Notre-Seigneur , car ils sçavoient que le signe n'exclut pas toujours la présence ; au contraire , il y a des signes de telle nature , qu'ils marquent la chose présente. Quand on dit qu'un malade a donné des signes de vie , on veut dire qu'on voit par ces signes que l'ame est encore présente en sa propre & véritable substance : les

actes

actes extérieurs de Religion sont faits pour marquer qu'on a en effet la Religion au fond du cœur; & lorsque les Anges ont paru en forme humaine, ils étoient présens en personne sous cette apparence qui nous les représentoit; ainsi les Défenseurs du sens littéral ne disoient rien d'incroyable, quand ils enseignoient que les Symboles sacrés de l'Eucharistie accompagnés de ces paroles, *Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang*, nous marquent Jesus-Christ présent, & que le signe étoit très-étroitement & inséparablement uni à la chose.

Bien plus, il faut reconnoître que tout ce qui est le plus vérité, pour ainsi parler, dans la Religion Chrétienne, est tout ensemble Mystère & signe sacré. L'Incarnation de J. C. nous figure l'union parfaite que nous devons avoir avec la Divinité dans la grace & dans la gloire. Sa naissance & sa mort sont la figure de notre naissance & de notre mort spirituelle; si dans le Mystère de l'Eucharistie il daigne s'approcher de nos corps en sa propre Chair, & en son propre Sang, par-là il nous invite à l'union des esprits, & nous la figure; enfin jusqu'à ce que nous soyons venus à la pleine & manifeste vérité, qui nous rendra éternellement heureux, toute vérité nous sera la figure d'une vérité plus intime: Nous ne goûterons Jesus-Christ tout pur en sa propre forme & dégagé de toute figure, que lorsque nous le verrons dans la plénitude de sa gloire à la droite de son Pere; c'est pourquoi, s'il nous est donné dans l'Eucharistie en substance & en vérité, c'est sous une espèce étrangère. C'est ici un grand Sacrement & un grand Mystère, où sous la forme du pain, on nous cache un Corps véritable; où dans le corps d'un homme, on nous cache la Majesté & la Puissance d'un Dieu; où on exécute de si grandes choses d'une manière impénétrable au sens humain.

Quel jeu aux équivoques de Bucer dans ces diverses significations des mots de Sacrement & de Mystère? Et combien d'échappatoires se pouvoit-il préparer dans des termes que chacun tiroit à son avantage? S'il mettoit une présence & une union réelle & substantielle, encore qu'il n'exprimât pas toujours qu'il l'entendoit par la Foi, il croyoit avoir tout sauvé en couvant à ses expressions le mot de *Sacramental*; après quoi, il s'écrioit de toute sa force, qu'on ne disputoit que des mots, & qu'il étoit étrange de troubler l'Eglise & d'empêcher le cours de la Réformation pour une dispute si vaine.

Personne ne l'en vouloit croire. Ce n'étoit pas seulement Luther & les Luthériens qui se mocquoient, quand il vouloit faire une dispute de mots de toute la dispute de l'Eucharistie: ceux de son parti lui disoient eux-mêmes qu'il trompoit le monde par sa présence

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. IV.

XII.
Tous les
Mystères de
Jesus-Christ
sont des signes
à certains é-
gards.

XIII.
Bucer se joue
des mots.

XIV.
Oecolampade n'avoit averti Bucer de l'illusion qu'il y avoit dans les équivoques.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES.

LIV. IV.

Epist. Oecol.
col. ap. Hosp.
ann. 1530.
112.

substantielle, qui n'étoit au fond qu'une présence par la Foi. *Oecolampade* avoit remarqué combien il embrouilloit la matiere par sa présence substantielle du Corps & du Sang, & lui avoit écrit un peu avant que de mourir, qu'il y avoit seulement dans l'Eucharistie pour ceux qui croyoient, une promesse efficace de la rémission des péchés. *LIV. IV.* par le Corps livré & par le Sang répandu : Que nos ames en étoient nourries, & nos corps associés à la Résurrection par le S. Esprit ; qu'ainsi nous recevions le vrai Corps, & non pas seulement du pain, ni un simple signe : (il se gardoit bien de dire qu'on le reçût substantiellement). Qu'à la vérité les impies ne recevoient qu'une figure ; mais que *Jesus-Christ* étoit présent aux siens comme Dieu, qui nous fortifie, & qui nous gouverne. C'étoit toute la présence que vouloit *Oecolampade*, & il finissoit par ces mots : *Voilà, mon cher Bucer, tout ce que nous pouvons donner aux Luthériens. L'obscurité est dangereuse à nos Eglises : Agissez de sorte, mon frere, que vous ne trompiez pas nos espérances.*

XV.
Sentimens
de ceux de
Zurich.

Hosp. 127.
M. D. XXXII.
Ep. ad Mar-
ch. Brand.
ibid.

Hosp. ibid.

Ceux de Zurich lui témoignoit encore plus franchement, que c'étoit une illusion de dire, comme il faisoit, que cette dispute n'étoit que de mots, & l'avertissoient que ces expressions le menoient à la doctrine de Luther ; où il arriva en effet mais pas si-tôt. Cependant ils se plaignoient hautement de Luther qui ne vouloit pas les traiter de freres : ils ne laissoient pas de le reconnoître pour un excellent serviteur de Dieu ; mais on remarqua dans le parti, que cette douceur ne fit que le rendre plus inhumain & plus insolent.

XVI.
Confession
de Foi de
ceux de Bâle.
M. D. XXXIV.

Conf. Bas.
1532. artic.
VII. Synag.
I. part. p. 72.

Ceux de Bâle se montroient fort éloignés & des sentimens de Luther, & des équivoques de Bucer. Dans la Confession de Foi qui est mise dans le recueil de Genève en l'an 1532, & dans l'Histoire d'Hospinien en l'an 1534, peut-être parce qu'elle fut publiée la première fois en l'une de ces années, & renouvelée en l'autre, ils disent, que comme l'eau demeure dans le Baptême, où la rémission des péchés nous est offerte ; ainsi le pain & le vin demeurent dans la Cène, où avec le pain & le vin, le vrai Corps & le vrai Sang de *Jesus-Christ* nous est figuré & offert par le Ministre. Pour s'expliquer plus nettement, ils ajoutent que nos ames sont nourries du Corps & du Sang de *Jesus-Christ* par une Foi véritable, & mettent en marge, par forme d'éclaircissement, que *Jesus-Christ* est présent dans la Cène, mais sacramentellement, & par le souvenir de la Foi qui élève l'homme au Ciel, & n'en ôte point *Jesus-Christ*. Enfin ils concluent en disant : qu'ils n'entendent point le corps naturel, véritable & substantiel de *Jesus-Christ* dans le pain & dans le breuvage, & n'adorent point *Jesus-Christ* dans les signes du pain & du vin, qu'on appelle ordinairement le Sacrement.

du Corps & du Sang de Jesus-Christ ; mais dans le Ciel , à la droite de Dieu son Pere , d'où il viendra juger les vivans & les morts.

Voilà ce que Bucer ne vouloit point dire ni expliquer clairement, que Jesus-Christ n'étoit qu'au Ciel en qualité d'homme , quoiqu'autant qu'on en peut juger , il fut alors de ce sentiment ; mais il se jettoit de plus en plus dans des pensées si métaphysiques , que ni Scot , ni les plus fins des Scotistes n'en approchoient pas ; & c'est sur ces abstractions qu'il faisoit rouler ses équivoques.

En ce tems Luther publia ce Livre contre la Messe privée , où se trouve le fameux entretien qu'il avoit eû autrefois avec l'Ange de ténèbres , & où forcé par ses raisons , il abolit comme impie , la Messe qu'il avoit dite durant tant d'années avec tant de dévotion , s'il l'en faut croire. C'est une chose merveilleuse de voir combien sérieusement & vivement il décrit son réveil , comme en sursaut , au milieu de la nuit ; l'apparition manifeste du Diable pour disputer contre lui ; la frayeur dont il fut saisi , sa sueur , son tremblement , & son horrible battement de cœur dans cette dispute ; les pressans argumens du Démon qui ne laisse aucun repos à l'esprit ; le son de sa puissante voix ; ses manières de disputer accablantes , où la question & la réponse se font sentir à la fois. Je sentis alors , dit-il , comment il arrive si souvent , qu'on meure subitement vers le matin : c'est que le Diable peut tuer & étrangler les hommes ; & sans tout cela , les mettre si fort à l'étroit par ses disputes , qu'il y a de quoi en mourir , comme je l'ai plusieurs fois expérimenté. Il nous apprend en passant , que le Diable l'attaquoit souvent de la même sorte ; & à juger des autres attaques par celle-ci , on doit croire qu'il avoit appris de lui beaucoup d'autres choses que la condamnation de la Messe. C'est ici qu'il attribue au malin esprit la mort subite d'Oecolampade aussi-bien que celle d'Emser , autrefois si opposé au Luthéranisme naissant. Je ne veux pas m'étendre sur une matière tant rebattue : il me suffit d'avoir remarqué que Dieu , pour la confusion , ou plutôt pour la conversion des ennemis de l'Eglise , ait permis que Luther tombât dans un assez grand aveuglement , pour avouer , non pas qu'il ait été souvent tourmenté par le Démon , ce qui pouvoit lui être commun avec plusieurs Saints ; mais , ce qui lui est particulier , qu'il ait été converti par ses soins , & que l'esprit de mensonge ait été son maître dans un des principaux points de sa Réforme.

C'est en vain qu'on prétend ici que le Démon ne disputa contre Luther , que pour le jeter dans le désespoir , en le convaincant de son crime ; car la dispute n'est pas tournée de ce côté-là. Lorsque

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IV.

XVII.
Conférence
de Luther
avec le Dia-
ble.
De abrog.
Miss. priv. T.
VII. 226.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IV.

Luther paroît convaincu , & n'avoir plus rien à répondre , le Démon ne presse pas davantage ; & Luther croit avoir appris une vérité qu'il ne sçavoit pas. Si la chose est véritable , quelle horreur d'avoir un tel Maître ? Si Luther se l'est imaginée , de quelles illusions , & de quelles noires pensées avoit-il l'esprit rempli ? Et s'il l'a inventée , de quelle triste aventure se fait-il honneur ?

XVIII.
Les Suisses
s'échauffent
contre Luther.
Hosp. ad ar.
1533, 131.
Hosp. 136.

Les Suisses furent scandalisés de la Conférence de Luther , non tant à cause que le Diable y paroissoit comme Docteur ; ils étoient assez empêchés à se défendre d'une semblable vision dont nous avons vû que Zuingle s'étoit vanté ; mais ils ne purent souffrir la manière dont il y traitoit Oecolampade. Il se fit sur ce sujet des écrits très-aigres , mais Bucer ne laissoit pas de continuer sa négociation ; & on tint par son entremise une conférence à Constance pour la réunion des deux Partis. Là , ceux de Zurich déclarerent qu'ils s'accommoderoient avec Luther , à condition que de son côté il leur accorderoit trois points : l'un , que la Chair de Jesus-Christ ne se mangeoit que par la Foi ; l'autre , que Jesus-Christ comme homme , étoit seulement dans un certain endroit du Ciel ; la troisième , qu'il étoit présent dans l'Eucharistie par la Foi , d'une manière propre aux Sacremens. Ce discours étoit clair & sans équivoque. Les autres Suisses , & en particulier ceux de Basle , approuverent une déclaration si nette de leur sentiment commun. Aussi étoit-elle conforme en tout à la Confession de Basle : mais encore que cette Confession donnât une idée parfaite de la Doctrine du sens figuré , ceux de Basle qui l'avoient dressée , ne laisserent pas d'en dresser une autre deux ans après , à l'occasion que nous allons dire.

XIX.
Autre Con-
fession de Foi
de Basle , &
la précédente
adoucie.
M. D. XXXVI.
Syntag. Conf.
Gen. de Helv.
Conf. Hospin.
part. II. 141.

En 1536 , Bucer & Capiton vinrent de Strasbourg. Ces deux fameux Architectes des équivoques les plus raffinées s'étant servis de l'occasion des Confessions de Foi que les Eglises séparées de Rome se préparoient d'envoyer au Concile que le Pape venoit d'indiquer , prièrent les Suisses d'en dresser une , *qui fût tournée de sorte qu'elle pût servir à l'accord dont on avoit beaucoup d'espérance* : c'est-à-dire , qu'il étoit bon de choisir des termes que les Luthériens ardens Défenseurs de la Présence réelle , pussent prendre en bonne part. On dresse dans cette vue une nouvelle Confession de Foi , qui est la seconde de Basle : on y retranche de la première que nous avons rapportée , les expressions qui marquoient trop précisément que Jesus-Christ n'étoit présent que dans le Ciel , & qu'on ne reconnoissoit dans le Sacrement qu'une présence Sacramentelle , & par

le seul souvenir. A la vérité les Suisses parurent fort attachés à dire toujours, comme ils avoient fait dans la première Confession de Basle, *que le Corps de Jesus-Christ n'est pas enfermé dans le pain*. Si on eût usé de ces termes sans quelque adoucissement; les Luthériens auroient bien vû qu'on en vouloit nettement à la Présence réelle; mais Bucer avoit des expédiens pour toutes choses. Par ses insinuations ceux de Basle se résolurent à dire, *que le Corps & le Sang ne sont pas naturellement unis au pain & au vin; mais que le pain & le vin sont des symboles par lesquels Jesus-Christ lui-même nous donne une véritable communication de son Corps & de son Sang, non pour servir au ventre d'une nourriture périssable, mais pour être un aliment de vie éternelle*. Le reste n'est autre chose qu'une assez longue explication des fruits de l'Eucharistie, dont tout le monde convient.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IV

Conf. Bas.
1536. art. 22.
Syn. part. I.
pag. 70.

Il n'y avoit là aucun terme dont les Luthériens ne pussent demeurer d'accord; car ils ne prétendent pas que le Corps de Jesus-Christ soit un aliment pour notre estomac, & ils enseignent que Jesus-Christ est uni au pain & au vin d'une manière incompréhensible, céleste & surnaturelle, de sorte qu'on peut dire, sans les offenser, qu'il n'y est pas *naturellement uni*. Les Suisses ne pénétrèrent pas plus avant. Tellement qu'à la faveur de cette expression, l'article passa en des termes dont un Luthérien peut s'accommoder, & où l'on ne pouvoit en tout cas désirer que des expressions plus précises, & moins générales.

XX.
Equivoque
de cette Con-
fession de Foi.

De la présence substantielle dont il s'agissoit en ce tems-là, ils n'en voulurent dire ni bien ni mal, & ce fut tout ce que Bucer put obtenir. Ils ne se tinrent dans la suite, ni à la première, ni à la seconde Confession de Foi qu'ils avoient publiée d'un commun accord, & nous en verrons dans son tems paroître une troisième avec des expressions toutes nouvelles.

Ceux de Zurich nourris par Zuingle, & pleins de son esprit, n'entrèrent avec Bucer dans aucune composition; & au lieu de donner, comme ceux de Basle, une nouvelle Confession de Foi, pour montrer qu'ils persistoient dans la Doctrine de leur Maître, ils publièrent celle qu'il avoit adressée à François I. & qui a déjà été rapportée, où il ne veut d'autre présence dans l'Eucharistie, que celle qui s'y fait *par la contemplation* de la Foi, en excluant nettement la présence substantielle.

XXI.
Chacun sui-
voit les im-
pressions de
son conduc-
teur.

C'est ainsi qu'ils continuoient à parler naturellement. Ils étoient les seuls qui le fissent parmi les Défenseurs du sens figuré; & on

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IV.

XXII.

Bucer avoue
que les indi-
gnes reçoivent réelle-
ment le Corps.

Hosp. p. 2.
fol. 135.

peut voir en ce tems que dans la Nouvelle Réforme chaque Eglise agissoit selon l'impression qu'elle avoit reçue de son Maître. Luther & Zuingle ardents & extrêmes, mirent les Luthériens & ceux de Zurich dans de semblables dispositions, & éloignèrent les tempéramens. Si Oecolampade fut plus doux, on voit aussi ceux de Bâle plus accommodans; & ceux de Strasbourg entrèrent dans tous les adoucissmens, ou, pour mieux parler, dans toutes les équivoques, & dans toutes les illusions de Bucer.

Il poussa la chose si avant, qu'après avoir accordé tout ce qu'on pouvoit souhaiter sur la présence réelle, essentielle, substantielle, naturelle même, c'est-à-dire, sur la présence de Jésus-Christ selon sa nature: il trouva encore des expédiens pour le faire réellement recevoir aux Fidèles qui communioient indignement. Il demandoit seulement qu'on ne parlât point des impies & des infidèles, pour lesquels ce saint Mystère n'a point été institué, & disoit néanmoins que sur ce sujet il ne vouloit avoir de démêlé avec personne.

M. D. XXXVI.

Hosp. p. 2.
an. 1535.
1536.

Avec toutes ces explications, il ne faut pas s'étonner s'il scût adoucir Luther jusques alors implacable. Luther crut qu'en effet les Sacramentaires revenoient à la Doctrine de la Confession d'Augsbourg & de l'Apologie. Mélancton avec lequel Bucer négocioit, lui manda qu'il trouvoit Luther plus traitable, & qu'il commençoit à parler plus amiablement de lui & de ses Collègues. Enfin, on tint l'Assemblée de Wittemberg en Saxe, où se trouverent les Députés des Eglises d'Allemagne des deux Partis. Luther le prit d'abord d'un ton bien haut. Il vouloit que Bucer déclarât que lui & les siens se rétractoient, & rejetta bien loin ce qu'ils lui disoient: que la dispute n'étoit pas tant dans la chose, que dans la maniere. Mais enfin, après beaucoup de discours où Bucer montra toute sa souplesse, Luther prit pour rétractation ces articles que lui accorderent ce Ministre & ses Compagnons.

XXIII.

Accord de
Wittemberg,
& ses six ar-
ticles.

Hosp. p. 2.
an. 1536. fol.
141. in lib.
conc. 729.

I. *Que suivant les paroles de S. Irénée, l'Eucharistie consiste en deux choses, l'une terrestre, & l'autre céleste; & par conséquent que le Corps & le Sang de Jésus-Christ sont véritablement & substantiellement présens, donnés, & reçus avec le pain & le vin.*

II. *Qu'encore qu'ils rejettassent la Transsubstantiation, & ne crussent pas que le Corps de Jésus-Christ fût enfermé localement dans le Pain, ou qu'il eût avec le Pain aucune union de longue durée, hors l'usage du Sacrement, il ne falloit pas laisser d'avouer que le Pain étoit le Corps de Jésus-Christ par une union Sacramentelle, c'est-à-dire, que le Pain*

étant présenté, le Corps de Jesus-Christ étoit tout ensemble présent, & véritablement donné.

III. Ils ajoûtoient néanmoins, *Que hors de l'usage du Sacrement, pendant qu'il est gardé dans le ciboire, ou montré dans les processions, ils croient que ce n'est pas le Corps de Jesus-Christ.*

IV. Ils concluoient, en disant : *Que cette institution du Sacrement a sa force dans l'Eglise, & ne dépend pas de la dignité ou indignité du Ministre, ni de celui qui reçoit.*

V. *Que pour les indignes, qui, selon S. Paul, mangent véritablement le Sacrement ; le Corps & le Sang de Jesus-Christ leur sont véritablement présentés, & qu'ils LES REÇOIVENT VÉRITABLEMENT, quand les paroles & l'institution de Jesus-Christ sont gardées.*

VI. *Que néanmoins ils le prennent pour leur jugement, comme dit le même S. Paul, parce qu'ils abusent du Sacrement, en le recevant sans Pénitence, & SANS FOI.*

Luther n'avoit rien, ce semble, à désirer davantage. Quand on lui accorde que l'Eucharistie consiste en deux choses, l'une céleste, & l'autre terrestre ; & que de-là, on conclut que le Corps de Jesus-Christ est substantiellement présent avec le pain, on montre assez qu'il n'est pas seulement présent à l'esprit & par la Foi : mais Luther qui n'ignoroit pas les subtilités des Sacramentaires, les pousse encore plus avant, & leur fait dire, que ceux-là mêmes qui n'ont pas la Foi, ne laissent pas de recevoir véritablement le Corps de Notre-Seigneur.

On n'avoit garde de les soupçonner de croire que le Corps de Jesus-Christ ne nous fût présent que par la Foi, puisqu'ils avoient qu'il étoit présent, & véritablement reçu par ceux qui étoient sans Foi & sans Pénitence.

Après cet aveu des Sacramentaires, Luther se persuada aisément qu'il n'avoit plus rien à en exiger, & il jugea qu'ils avoient dit tout ce qu'il falloit pour confesser la réalité ; mais il n'avoit pas encore assez compris que ces Docteurs ont des secrets particuliers pour tout expliquer. Quelques claires que lui parussent les paroles de l'accord, Bucer sçavoit par où en sortir. Il a fait plusieurs écrits, où il explique aux siens en quel sens il a entendu chaque parole de l'accord ; là il déclare que ceux qui, selon S. Paul, sont coupables du Corps & du Sang, ne reçoivent pas seulement le Sacrement, mais en effet la chose même, & qu'ils ne sont pas sans Foi, encore, dit-il, qu'ils n'aient pas cette Foi vive qui nous sauve, ni une véritable dévotion de cœur.

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
LIV. IV.

XXIV.
Bucer trompe Luther, & élude les termes de l'accord.

Art. I.
Art. V. & VI.

Buc. declar.
Conc. vit. 1.
Hosp. an.
1536. 148.
& seq.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. IV.

Qui auroit jamais crû que les Défenseurs du sens figuré pussent avouer dans la Cène une véritable réception du Corps & du Sang de Notre-Seigneur sans avoir la Foi qui nous sauve ? Quoi donc , une Foi qui ne suffit pas pour nous justifier, suffit-elle, selon leurs principes , pour nous communiquer vraiment Jesus-Christ ? Toute leur doctrine résiste à ce sentiment de Bucer ; & ce Ministre lui-même , fût-il cent fois plus subtil , ne peut jamais accorder ce qu'il dit ici avec ses autres maximes. Mais il ne s'agit pas en ce lieu , d'examiner les subtilités par lesquelles Bucer se démêle de l'accord qu'il avoit signé à Wittemberg : il me suffit de remarquer ce fait constant ; que toutes les Eglises d'Allemagne qui défendoient le sens figuré, assemblées en Corps par leurs Députés , ont accordé par un acte authentique : *Que le Corps & le Sang de Jesus-Christ sont vraiment & substantiellement présents, donnés, & reçus dans la Cène avec le pain & le vin ; & que les indignes qui sont SANS FOI, ne laissent pas de recevoir ce Corps & ce Sang, pourvu qu'ils gardent les paroles de l'institution.*

Si ces expressions peuvent s'accorder avec le sens figuré, on ne fait plus désormais ce que les mots signifient, & nous trouverons tout en toutes choses. Des hommes qui ont accoutumé leur esprit à tourner en cette sorte le langage humain, feront dire ce qu'il leur plaira & à l'Ecriture & aux Peres ; & il ne faut pas s'étonner de tant de violentes interprétations qu'ils donnent aux passages les plus clairs.

XXV.
Sentimens
de Calvin sur
les équivoques
en matiere de
Foi.

Ep. Calv.
pag. 10.

Sçavoir maintenant si Bucer avoit un dessein formel d'amuser le monde par des équivoques affectées, ou si quelque idée confuse de réalité lui fit croire qu'il pouvoit de bonne foi souscrire à des expressions si évidemment contraires au sens figuré, j'en laisse le jugement aux Protestans. Ce qui est certain, c'est que Calvin son ami, & en quelque façon son Disciple, quand il vouloit exprimer une obscurité blâmable dans une Profession de Foi, disoit qu'il n'y avoit rien de si embarrassé, de si obscur, de si ambigu, de si torueux dans Bucer même.

Lib. I. Ep.
35. 1541.

Ces artificieuses ambiguïtés étoient tellement de l'esprit de la Nouvelle Réforme, que Mélancton même, c'est-à-dire, le plus sincère de tous les hommes par son naturel, & celui qui avoit le plus condamné les équivoques dans les matieres de Foi, s'y laissa entraîner contre son inclination. Nous trouvons une Lettre de lui en 1541, où il écrit que rien n'étoit plus indigne de l'Eglise, *que d'user d'équivoque dans les Confessions de Foi, & de dresser des articles qui eussent*

euſſent beſoin d'autres articles pour les expliquer ; que c'étoit en apparence faire la paix , & en effet exciter la guerre ; que c'étoit enfin , à l'exemple du faux Concile de Syrmie & des Ariens , mêler la vérité avec l'erreur. Il avoit raifon ; & néanmoins dans le même tems , lorsqu'on tenoit la première Aſſemblée de Ratiſbone pour concilier la Religion Catholique avec la Proteſtante , Mélancton & Bucer (ce ne ſont pas les Catholiques qui l'écrivent , c'eſt Calvin qui étoit préſent , & intime confident de l'un & de l'autre.) Mélancton , diſ-je , & Bucer compoſoient ſur la Tranſſubſtantiation des Formules de Foi équivoques & trompeuſes , pour voir ſ'ils pourroient contenter leurs Adverſaires en ne leur donnant rien.

Calvin étoit le premier à condamner ces obſcurités affectées & ces honteuſes diſſimulations. Vous blâmez , dit-il , & avec raifon , les obſcurités de Bucer. Il faut parler avec liberté , diſoit-il en un autre endroit ; il n'eſt pas permis d'embarrasſer par des paroles obſcures ou équivoques , ce qui demande la lumière . . . Ceux qui veulent ici tenir le milieu , abandonnent la déſenſe de la vérité. Et à l'égard de ces pièges dont nous venons de parler , que Bucer & Mélancton tendoient dans leurs diſcours ambigus aux Catholiques nommés pour conférer avec eux à Ratiſbone , voici ce qu'en dit le même Calvin : Pour moi , je n'approuve pas leur deſſein , encore qu'ils aient leurs raifons , car ils eſpèrent que les matières ſ'éclairciront d'elles-mêmes. C'eſt pourquoi ils paſſent par deſſus beaucoup de choſes , & n'appréhendent point ces ambiguïtés , ils le font à bonne intention , mais ils ſ'accommodent trop au tems. C'eſt ainſi que par de mauvaiſes raifons , les Auteurs de la Nouvelle Réforme , ou pratiſſoient , ou excuſoient la plus criminelle de toutes les diſſimulations , c'eſt-à-dire , les équivoques affectées dans les matières de la Foi. La ſuite nous fera paroître ſi Calvin , qui paroît ici autant éloigné de les pratiſſer lui-même , qu'il témoigne de facilité à les excuſer dans les autres , ſera toujours de même humeur , & il nous faut revenir aux artifices de Bucer.

Au milieu des avantages qu'il donna aux Luthériens dans l'accord de Wittemberg , il gagna du moins une choſe ; c'eſt que Luther lui laiffa paſſer que le Corps & le Sang de Jeſus-Chriſt n'avoient pas d'union durable hors l'uſage du Sacrement avec le pain & le vin ; & que le Corps n'étoit pas préſent quand on le montrait , ou qu'on le portoit en proceſſion.

Ce n'étoit pas le ſentiment de Luther ; juſqu'alors il avoit toujours enſigné que le Corps de Jeſus-Chriſt étoit préſent , dès qu'on avoit dit les paroles , & qu'il demeurait préſent juſqu'à ce que les

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. IV.

Lib. I. Ep.
78.

Ep. Calu.
pag. 38.

Ep. p. 50.

Ibid.

Ep. p. 38.

XXVI.
Si la Pré-
ſence eſt du-
rable dans
l'Eucharif-
tie.

Art. II ;
I. I.

Luth. Serm.
con. Suerm.
It. Epiſt. ad
quond.

Hofp. II. p.
14, 44, 132
&c.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IV.

espèces fussent altérées ; de sorte que , selon lui , il étoit présent , même quand on le portoit en procession , encore qu'il ne voulût pas approuver cette coutume.

En effet , si le Corps étoit présent en vertu des paroles de l'Institution , & qu'il fallût les entendre à la lettre , comme Luther le soutenoit , il est clair que le Corps de Notre-Seigneur devoit être présent à l'instant qu'il dit , *Ceci est mon Corps* , puisqu'il ne dit pas , *Ceci sera* , mais *Ceci est*. Il étoit digne de la Puissance & de la Majesté de Jesus-Christ , que ses paroles eussent un effet présent , & que l'effet en subsistât aussi long-tems , que les choses demeureroient en même état. Aussi n'avoit-on jamais douté , dès les premiers tems du Christianisme , que la partie de l'Eucharistie qu'on réservoir pour la Communion des malades , & pour celle que les Fidèles pratiquoient tous les jours dans leurs maisons , ne fût autant le vrai Corps de Notre-Seigneur , que celle qu'on leur distribuoit dans l'Assemblée de l'Eglise. Luther l'avoit toujours entendu de cette sorte ; & néanmoins on le porta , je ne sçai comment , à tolérer l'opinion contraire que Bucer proposa au tems de l'accord.

XXVII.
Suite : Con-
clusion de
l'accord.

Form. Miss.
T. II. Host.
an. 1536.
248.

Il ne lui souffrit pourtant pas de dire que le Corps ne se trouvât dans l'Eucharistie précisément que dans l'usage , c'est-à-dire , dans la réception ; mais seulement *que hors l'usage , il n'y avoit point d'union durable entre le Pain & le Corps*. Elle étoit donc cette union , même hors de l'usage , c'est-à-dire , hors de la Communion ; & Luther qui faisoit lever & adorer le S. Sacrement , même pendant que se fit l'accord ; n'eût pas souffert qu'on lui eût nié que Jesus-Christ y fût présent durant ces cérémonies ; mais pour ôter la présence du Corps de Notre-Seigneur dans les Tabernacles , & dans les Processions des Catholiques , qui étoit ce que Bucer prétendoit , il suffisoit de lui laisser dire que la présence du Corps & du Sang dans le pain & le vin , n'étoit pas de longue durée.

Au reste , si on eût demandé à ces Docteurs , combien donc devoit durer cette présence , & à quel tems ils déterminoient l'effet des paroles de Notre-Seigneur , on les eût vus dans un étrange embarras. La suite le fera paroître , & on verra qu'en abandonnant le sens naturel des paroles de Notre-Seigneur , comme on n'a plus de règle , on n'a plus aussi de termes précis , ni de créance certaine.

Conc. pag.
729. Hostin.
II. part. fol.
245.
Chytr. Hist.
Confess. Aug.

Tel fut l'événement de l'accord de Wittemberg. Les articles en sont rapportés de la même sorte par les deux Partis de la Nouvelle Réforme , & furent signés sur la fin de Mai en 1536. On convint que l'accord n'auroit de lieu qu'étant approuvé par les Eglises. Bu-

cer & les siens douterent si peu de l'approbation de leur Parti , qu'aussi-tôt après l'accord signé, ils firent la Cène avec Luther , en signe de paix perpétuelle. Les Luthériens ont toujours loué cet accord. Les Sacramentaires y ont recours, comme à un Traité authentique qui avoit réuni tous les Protestans. Hospinien prétend que les Suisses, du moins une partie de ce Corps, & Calvin même l'ont approuvé. On en trouve l'approbation expresse parmi les Lettres de Calvin ; de sorte que cet accord doit avoir rang parmi les Actes publics de la Nouvelle Réforme , puisqu'il contient les sentimens de toute l'Allemagne Protestante , & presque de la Réforme toute entiere.

Bucer eût bien voulu le faire agréer à ceux de Zurich. Il leur alla tenir dans leur Assemblée de grands & vagues discours , & leur présenta ensuite un long Ecrit. C'est dans de telles longueurs que se cachent les équivoques ; & à expliquer simplement la Foi , on n'a besoin que de peu de paroles. Mais il eut beau déployer toutes ses subtilités, il ne put faire digérer aux Suisses sa Présence substantielle , ni sa Communion des indignes ; ils voulurent toujours expliquer leur pensée , telle qu'elle étoit , en termes simples, & dire, comme Zuingle , qu'il n'y avoit point ici de Présence Physique ou naturelle , ni substantielle , mais une Présence *par la Foi* , une Présence *par le S. Esprit* , se réservant la liberté de parler de ce Mystère comme ils trouveroient le plus convenable , & toujours le plus simplement & le plus intelligiblement qu'il se pourroit. C'est ce qu'ils écrivirent à Luther ; & Luther , qui à peine revenu d'une dangereuse maladie , & fatigué peut-être de tant de disputes , ne vouloit alors que du repos , renvoya de son côté l'affaire à Bucer , avec lequel il croyoit être d'accord.

Mais comme il avoit mis dans sa Lettre , qu'en convenant de la Présence, il falloit abandonner la maniere à la Toute-Puissance Divine , ceux de Zurich étonnés qu'on leur parlât de Toute-Puissance dans une action où ils n'avoient rien conçu de miraculeux , non plus que leur Maître Zuingle , s'en plaignirent à Bucer , qui se tourmenta beaucoup pour les satisfaire : mais plus il leur disoit qu'il y avoit quelque chose d'incompréhensible dans la maniere dont Jesus-Christ se donnoit à nous dans la Cène , plus les Suisses lui répertoient au contraire , que rien n'étoit plus aisé. Une figure dans cette parole , *Ceci est mon Corps* ; la méditation de la mort de Notre-Seigneur , & l'opération du S. Esprit dans les cœurs n'avoit aucune difficulté , & ils n'y vouloient point d'autres miracles. C'est en ef-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PROTESTANTES,
LIV. IV.

An. 1536.
1537. 38.
Calv. Ep.
P. 324.

XXVIII.
Ceux de Zurich se moquent des équivoques de Bucer.

Hosp. p. II.
fol. 150, & seq.

Ibid. 157.

XXIX.
Les Zuingliens ne veulent point entendre parler de Miracles , ni de Toute-puissance dans l'Eucharistie.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IV.

fet comme parleroient les Sacramentaires , s'ils vouloient parler naturellement. Les Peres , à la vérité , ne parloient pas de cette forte , eux qui ne trouvoient point d'exemple trop haut pour amener les esprits à la créance de ce Mystère , & y employoient la Création , l'Incarnation de Notre-Seigneur , sa Naissance miraculeuse , tous les miracles de l'Ancien & du Nouveau Testament , le changement merveilleux d'eau en sang , & d'eau en vin ; persuadés qu'ils étoient que le miracle qu'ils reconnoissoient dans l'Eucharistie , n'étoit pas moins un ouvrage de Toute-Puissance , & ne cédoit en rien aux merveilles les plus incompréhensibles de la main de Dieu. C'est ainsi qu'il falloit parler dans la Doctrine de la Présence réelle ; & Luther avoit retenu avec cette Foi , les mêmes expressions. Par une raison contraire , les Suisses trouvoient tout facile , & aimoient mieux tourner en figure les paroles de Notre-Seigneur , que d'appeller sa Toute-Puissance pour les rendre véritables : comme si la maniere la plus simple d'entendre l'Ecriture Sainte , étoit toujours celle où la raison a le moins de peine , ou que les miracles coutassent quelque chose au Fils de Dieu , quand il nous veut donner un témoignage de son amour.

X X X.
Doctrine de
Bucer , & re-
tour des Villes
de la créance
à la Présence
réelle.

Quoique Bucer ne pût rien gagner sur ceux de Zurich , durant deux ans qu'il traita continuellement avec eux , après l'accord de Wittemberg , & qu'il prévît bien que Luther ne seroit pas longtemps aussi paisible qu'il l'étoit alors , il n'oublioit rien pour l'entretenir dans cette douce disposition. Pour lui , il persista tellement dans l'accord , que toujours depuis il fut regardé par ceux de la Confession d'Augsbourg , comme membre de leurs Eglises , & agit en tout conjointement avec eux.

Hesl. 162.

Pendant qu'il traitoit avec les Suisses , & qu'il tâchoit de leur faire entendre dans la Cène quelque chose de plus haut & de plus impénétrable qu'ils ne pensoient , il leur disoit entr'autres choses , qu'encore qu'on ne pût douter que Jesus-Christ ne fût au Ciel , on n'entendoit pas bien où étoit ce Ciel , ni ce que c'étoit , & que *le Ciel étoit même dans la Cène* ; ce qui emportoit une idée si nette de la présence réelle , que les Suisses ne le purent écouter.

Ep. ad Ital.
int. Calv. Ep.
pag. 44.

Les comparaisons dont il se servoit , tendoient plutôt à inculquer la réalité qu'à l'affoiblir. Il alléguoit souvent cette action ordinaire de toucher dans la main les uns des autres : exemple très-propre à faire voir que la même main dont on se sert pour exécuter les traités , peut être un gage de la volonté qu'on a de les accomplir ; & qu'un contrat passager , mais réel & substantiel , peut devenir par-

l'institution & par l'usage des hommes, le signe le plus efficace qu'ils puissent donner d'une perpétuelle union.

Depuis qu'il eut commencé à traiter l'accord, il n'aimoit point à dire avec Zuingle, que l'Eucharistie étoit le Corps, comme la pierre étoit Christ, & comme l'Agneau étoit la Pâque : il disoit plutôt qu'elle l'étoit, comme la Colombe est appelée le S. Esprit; ce qui montre une Présence réelle, puisque personne ne doute que le S. Esprit ne fût présent, & encore d'une façon particulière sous la forme de la Colombe.

Il apportoit aussi l'exemple de Jesus-Christ soufflant sur les Apôtres, & leur donnant en même tems le S. Esprit; ce qui démontrait encore que le Corps de Jesus-Christ n'est pas moins communiqué, ni moins présent que le S. Esprit le fut aux Apôtres.

Avec tout cela il ne laissa pas d'approuver la Doctrine de Calvin, toute pleine des idées des Sacramentaires, & ne craignit point de souscrire à une Confession de Foi, où le même Calvin disoit que la manière dont on recevoit le Corps & le Sang de Jesus-Christ dans la Cène, consistoit en ce que le S. Esprit y unissoit ce qui étoit séparé de lieu. C'étoit, ce semble, clairement marquer que Jesus-Christ étoit absent. Mais Bucser expliquoit tout, & il avoit sur toute sorte de difficultés des dénouemens merveilleux. Ce qu'il y a ici de plus remarquable, c'est que les Disciples de Bucser, & comme nous l'avons dit, les Villes entières qui s'étoient tant éloignées, sous sa conduite, de la présence réelle, rentroient insensiblement dans cette créance. Les paroles de Jesus-Christ furent tant considérées & tant répétées, qu'enfin elles firent leur effet, & on revenoit naturellement au sens littéral.

Pendant que Bucser & ses Disciples, ennemis si déclarés de la Doctrine de Luther sur la présence réelle, s'en rapprochoient, Mélancton, le cher Disciple du même Luther, l'Auteur de la Confession d'Augsbourg, & de l'Apologie, où il avoit soutenu la réalité, jusqu'à paroître incliner vers la Transsubstantiation, commençoit à se laisser ébranler.

Ce fut en 1535, ou environ, que ce doute lui vint dans l'esprit, car auparavant on a pu voir jusqu'à quel point il étoit ferme. Il avoit même composé un Livre du sentiment des SS. Peres sur la Cène, où il avoit recueilli beaucoup de passages très-express pour la présence réelle. Comme la critique en ce tems n'étoit pas encore fort fine, il s'aperçut dans la suite qu'il y en avoit quelques-uns de supposés, & que les copistes ignorans, ou peu soigneux, avoient attri-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IV.

Epist. ad Ital. int. Calv. Epist. pag. 44.

In Epist. Calv. p. 394.

XXXI.
Mélancton commence à douter de la Doctrine de Luther. Sa foible Théologie.

Hosp. ann. 1535. 137. & seq.

Lib. 3. Ep. 114. ad joan. Brent.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IV.

Lib. I. Epist.
24. ad Joan.
27. 28.

bué aux anciens des ouvrages, dont ils n'étoient pas les Auteurs. Cela le troubla, encore qu'il eût produit un assez bon nombre de passages incontestables; mais ce qui l'embarrassa davantage, ce fut de trouver dans les anciens beaucoup d'endroits où ils appelloient l'Eucharistie une figure. Il ramassoit les passages, & il étoit étonné, disoit-il, *d'y voir une grande diversité*: Foible Théologien, qui ne songeoit pas que l'état de la Foi, ni de cette vie, ne permettoit pas que nous jouissions de Jesus-Christ à découvert; de sorte qu'il se donnoit sous une forme étrangère, joignant nécessairement la vérité avec la figure, & la présence réelle avec un signe extérieur qui nous la couvroit. C'est de-là que vient dans les Peres cette diversité apparente qui étonnoit Mélancton. La même chose lui eût paru, s'il y eût pris garde de près, sur le Mystère de l'Incarnation, & sur la Divinité du Fils de Dieu, avant que les disputes des Hérétiques eussent obligé les Peres à en parler plus précisément; & en général toutes les fois qu'il faut accorder ensemble deux vérités qui semblent contraires, comme dans le Mystère de la Trinité & dans celui de l'Incarnation, être égal, & être au-dessous, & dans le Sacrement de l'Eucharistie, être présent & être en figure, il se fait naturellement une espèce de langage qui paroît confus, à moins qu'on n'ait, pour ainsi parler, la clef de l'Eglise, & l'entière compréhension de tout le Mystère: outre les autres raisons qui obligeoient les SS. Peres à envelopper les Mystères en certains endroits, donnant en d'autres des moyens certains de les entendre. Mélancton n'en sçavoit pas tant. Ebloüi du nom de Réforme & de l'extérieur alors assez spécieux de Luther, il s'étoit d'abord jetté dans son parti. Jeune encore, & grand Humaniste, mais seulement Humaniste, nouvellement appelé par l'Electeur Frédéric, pour enseigner la Langue Grecque dans l'Université de Wittemberg, il n'avoit guère pû apprendre d'antiquité Ecclésiastique avec son Maître Luther, & il étoit tourmenté d'une étrange sorte des contrariétés qu'il croyoit voir dans les SS. Peres.

XXXII.
Dispute du
tems de Ra-
tramne, où
Mélancton se
confond.

Lib. III.
Ep. 188. ad
Vit. Theod.

Centur. IX.
cap. 4. inclin.
Doct. tit. de
Can.

Pour achever de l'embarrasser, il fallut encore qu'il allât tomber sur le Livre de Bertram ou de Ratramne, qui commençoit alors à paroître: ouvrage ambigu, où l'Auteur constamment ne s'entendoit pas toujours lui-même. Les Zuingliens en font leur fort. Les Luthériens le citent pour eux, & trouvent seulement à dire qu'il ait jetté des semences de Transsubstantiation. Il y a en effet de quoi contenter, ou plutôt de quoi embarrasser les uns & les autres. Jesus-Christ dans l'Eucharistie est si fort un corps humain par sa substance, & il est si dissemblable à un corps humain dans ses qualités, qu'on

peut dire que c'en est un , & que ce n'en est pas un à divers égards : qu'en un sens , & en n'y regardant que la substance , c'est le même Corps de Jesus né de Marie , mais que dans un autre sens , & en n'y regardant que les manieres , c'en est un autre qu'il s'est fait lui-même par sa parole , qu'il cache sous des ombres & sous des figures , dont la vérité ne vient pas jusqu'aux sens , mais se découvre seulement à la Foi.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IV.

C'est ce qui fit au tems de Ratramne une dispute parmi les Fidèles. Les uns ayant égard à la substance , disoient que le Corps de Jesus-Christ étoit le même dans les entrailles de la Sainte Vierge & dans l'Eucharistie : les autres ayant égard aux qualités , ou plutôt à la maniere d'être , vouloient que c'en fût un autre. Ainsi voit-on que S. Paul parlant du corps ressuscité , en fait comme un autre corps fort différent de celui que nous avons en cette vie mortelle , quoiqu'au fond ce soit le même ; mais à cause des qualités différentes dont ce corps est revêtu , S. Paul en fait comme deux corps , dont il appelle l'un *Corps animal* , & l'autre , *Corps spirituel*. Dans ce même sens , & à plus forte raison , on pouvoit dire que le Corps qu'on recevoit dans l'Eucharistie , n'étoit pas celui qui étoit sorti des entrailles bénites de la Vierge. Mais quoiqu'on le pût dire ainsi en un certain sens , d'autres craignoient en le disant de détruire la vérité du Corps. C'est ainsi que les Docteurs Catholiques , d'accord dans le fond , dispuoient des manieres , les uns suivant les expressions de Paschase Radbert , qui vouloit que l'Eucharistie contînt le même Corps sorti de la Vierge ; les autres s'attachant à celles de Ratramne , qui vouloit que ce ne fût pas le même. A cela se joignit un autre embarras ; c'est que la forte persuasion de la Présence réelle qui étoit dans toute l'Eglise , & en Orient comme en Occident , avoit porté beaucoup de Docteurs à ne pouvoir plus souffrir dans l'Eucharistie le terme de figure , qu'ils croyoient contraire à la vérité du corps ; & les autres qui considéroient que Jesus-Christ ne se donne pas dans l'Eucharistie en sa propre forme , mais sous une forme étrangère , & d'une maniere si pleine de mystérieuses significations , vouloient bien que le Corps du Sauveur se trouvât réellement dans l'Eucharistie , mais sous des figures , sous des voiles , & dans des mystères : ce qui leur paroissoit d'autant plus nécessaire , qu'il étoit constant d'ailleurs que c'étoit un privilège réservé au siècle futur , de posséder Jesus-Christ en sa vérité manifeste , sans qu'il fût couvert d'aucune figure. Tout cela étoit vrai dans le fond ; mais avant qu'on l'eût bien expliqué , il y avoit de quoi disputer long-tems. Ratramne,

I. Cor. 15.
37. & seq.

Ibid. 42.
43. 44. 46.

HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IV.

qui suivoit le dernier Parti, n'avoit pas assez pénétré toute cette matière, & sans différer au fond d'avec les autres Catholiques, il se jettoit quelquefois dans des expressions obscures, & qu'il étoit assez mal-aisé de bien concilier ensemble; c'est ce qui a fait que tous les Lecteurs, & les Protestans aussi-bien que les Catholiques, l'ont pris en tant de divers sens.

Mat. I. III.
Ep. 188.

Mélancton trouvoit que cet Auteur donnoit plutôt à deviner, qu'il n'expliquoit clairement sa pensée, & il se perdoit avec lui dans une matière, que ni lui, ni son Maître Luther n'avoient jamais bien entendue.

XXXIII.
Mélancton
souhaite une
nouvelle déci-
sion. La tyran-
nie de Luther.

Lib. II. Ep.
40. III. Ep.
186, 189.

Par ces lectures & ces réflexions il tomba dans une déplorable incertitude; mais quelle qu'ait été son opinion, dont nous parlerons dans la suite, il commençoit à s'éloigner de son Maître, & il souhaitoit avec une ardeur extrême qu'on fit une assemblée, où la matière se traitât de nouveau, *sans passion, sans sophistérie, & sans tyrannie.*

Lib. III.
p. 114. ad
Brent,

Ce dernier mot regardoit visiblement Luther: car dans toutes les assemblées qui s'étoient tenues jusqu'alors dans le parti, dès que Luther y étoit, & qu'il avoit parlé, Mélancton nous apprend lui-même que les autres n'avoient qu'à se taire, & tout étoit fait. Mais pendant que dégoûté d'un tel procédé, il demandoit de nouvelles délibérations, & qu'il s'éloignoit de Luther, il ne laissoit pas de se réjouir de ce que Bucser s'en rapprochoit avec les siens: nous venons de le voir lui-même approuver l'accord, où la présence réelle est plus que jamais attachée aux symboles extérieurs, puisqu'on y convient qu'elle se trouve dans la Communion des indignes, *quoiqu'il n'y ait, ni Foi, ni Pénitence.* Qu'on jette ici un moment les yeux sur les termes de l'accord de Wittemberg, non-seulement souscrit, mais encore procuré par Mélancton; pour bien voir combien positivement il y convient d'une chose sur laquelle il étoit entré dans un doute si violent.

XXXIV.
Luther fait
une nouvelle
Déclaration
de sa foi dans
les articles de
Smalcalde.

C'est que Luther avançoit toujours, & qu'il étoit si ferme sur cette matière, qu'il n'y avoit pas moyen de le contredire. L'année d'après l'accord, c'est-à-dire, en 1537, pendant que Bucser continuoit à négocier avec les Suisses, les Luthériens se trouverent à Smalcalde, lieu ordinaire de leurs Assemblées, & où se sont traitées toutes leurs ligue. Cette Assemblée fut tenue à l'occasion du Concile convoqué par Paul III. Il falloit bien que Luther ne fût pas tout-à-fait content de la Confession d'Augsbourg, & de l'Apolo-
gie, ni de la manière dont sa Doctrine y avoit été expliquée, puis-
qu'il

qu'il dresse lui-même de nouveaux articles, *Afin*, dit-il, *qu'on sache quels sont les points dont il ne se veut jamais départir*; & c'est pour cela qu'il procura cette Assemblée. Là, Bucer s'expliqua si formellement sur la Présence réelle, *qu'il satisfît*, dit Mélancton, & le dit avec grande joie, *même ceux des nôtres qui avoient été les plus difficiles*. Il satisfît par conséquent Luther, & voilà encore Mélancton ravi qu'on s'attachât aux sentimens de Luther, lorsque lui-même il s'en détachoit: c'est-à-dire, qu'il étoit ravi de voir l'Allemagne Protestante toute réunie. Bucer avoit donné les mains: la Ville de Strasbourg s'étoit déclarée avec son Docteur pour la Confession d'Augsbourg; la politique étoit contente, c'est ce qui pressoit; & pour la Doctrine, on verroit après.

Il faut pourtant avouer que Luther y alloit de meilleure foi. Il vouloit parler nettement sur la matiere de l'Eucharistie; & voici comme il coucha l'article VI. du Sacrement de l'Autel: *Sur le Sacrement de l'Autel*, dit-il, *nous croyons que le pain & le vin sont le vrai Corps & le vrai Sang de Notre-Seigneur; & qu'ils ne sont pas seulement donnés & reçus par les Chrétiens qui sont pieux, mais encore par ceux qui sont impies*. Ces derniers mots sont les mêmes que nous avons vû dans l'accord de Wittemberg, sinon qu'au lieu du terme d'*indignes*, il se sert de celui d'*impies*, qui est plus fort, & qui éloigne encore davantage l'idée de la Foi.

Il faut aussi remarquer que Luther ne dit rien dans cet article contre la présence hors de l'usage, ni contre l'union durable; mais seulement *que le pain étoit le vrai Corps*, sans déterminer quand il l'étoit, ni combien de tems.

Au reste, cette expression *que le pain étoit le vrai Corps*, jusquelà n'avoit été inférée par Luther dans aucun acte public. Les termes ordinaires dont il se servoit, c'est que le Corps & le Sang étoient donnés sous le pain & sous le vin; c'est ainsi qu'il s'explique dans son petit Catéchisme. Dans le grand il ajoute un mot, & dit: *Que le Corps nous est donné dans le pain, & sous le pain*. Je n'ai pas pû démêler encore dans quel tems ont été faits ces deux Catéchismes; mais il est certain que les Luthériens les reconnoissent comme des actes authentiques de leur Religion. Aux deux particules, *en*, & *sous*, la Confession d'Augsbourg ajoute *avec*; & c'est la phrase ordinaire des vrais Luthériens, *que le Corps & le Sang sont reçus dans, sous, & avec le pain & le vin*; mais on n'avoit dit encore dans aucun acte public de tout le Parti, que le pain & le vin fussent le vrai Corps & le vrai Sang de Notre-Seigneur. Luther tranche ici le

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IV.

Art. Smalc.
Pref. in lib.
Conc.
Ap. Host.
an. 1537. 155.
Mel. IV.
Ex. 196.

XXXV.
Nouvelle ma-
niere d'expli-
quer les Paro-
les de l'Insti-
tution.
Conc. p. 339.

XXXVI.
Si le pain
peut être le
Corps.
Conc. pag.
380.
Concord, p.
553.

**HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IV.** mot, & il fallut que Mélancton, avec toute la répugnance qu'il avoit à unir le pain avec le Corps, passât même jusqu'à souscrire que le pain étoit le vrai Corps.

XXXVII. Les Luthériens nous assurent dans leur Livre de la Concorde, que Luther fut porté à cette expression par les subtilités des Sacramentaires qui trouvoient moyen d'accommoder à leur présence morale ce que Luther disoit de plus fort & de plus précis pour la présence réelle & substantielle ; par où en passant on voit encore une fois qu'il ne faut pas s'étonner si les défenseurs du sens figuré trouvent moyen de tirer à eux les Saints Peres, puisque Luther même, vivant & parlant, lui qui connoissoit leurs subtilités, & qui entreprenoit de les combattre, avoit peine à trouver des termes qu'ils ne fissent venir à leur sens avec leurs interprétations : fatigué de leurs subtilités, il voulut chercher quelque expression qu'ils ne pussent plus détourner, & il dressa l'article de Smalcalde en la forme que nous avons vûe.

**S. liv. II.
n. 3, 32.** En effet, comme nous l'avons déjà remarqué, si le vrai Corps de Jesus-Christ, selon l'opinion des Sacramentaires, n'est reçu que par le moyen de la Foi vive, on ne peut pas dire avec Luther, que *les impies le reçoivent* ; & tant qu'on soutiendra que le pain n'est le Corps de Jesus-Christ qu'en figure, assurément on ne dira pas avec l'article de Smalcalde, *que le pain est le vrai Corps de Jesus-Christ* ; ainsi Luther par cette expression excluait le sens figuré, & toutes les interprétations des Sacramentaires. Mais il ne s'aperçut pas qu'il n'excluait pas moins sa propre Doctrine, puisque nous avons fait voir que le pain ne peut être le vrai Corps, qu'il ne le devienne par ce changement véritable & substantiel que Luther ne veut point admettre.

Ainsi, quand Luther & les Luthériens, après avoir tourné tant de diverses façons l'article de la présence réelle, tâchent enfin de l'expliquer si précisément que les équivoques des Sacramentaires demeurent tout-à-fait bannies ; on les voit insensiblement tomber dans des expressions qui n'ont aucun sens, selon leurs principes, & ne peuvent se soutenir que dans la doctrine Catholique.

XXXVIII. Luther s'explique à Smalcalde très-durement contre le Pape ; dont, comme nous avons vu, on n'a fait nulle mention dans les articles de Foi de la Confession d'Augsbourg, ni dans l'Apologie, & il met parmi les articles dont il ne se veut jamais relâcher, *que le Pape n'est pas de droit divin ; que la puissance qu'il a usurpée est pleine d'arrogance & de blasphème ; Que tout ce qu'il a fait & fait*

**Emporte-
ment de Lu-
ther contre le
Pape dans les
articles de
Smalcalde.
Art. I Y.
pag. 312.**

encore en vertu de cette puissance, est diabolique : Que l'Eglise peut & doit subsister sans avoir un Chef ; que quand le Pape auroit avoué qu'il n'est pas de droit divin, mais qu'on l'a établi seulement pour entretenir plus commodément l'unité des Chrétiens contre les Sectaires, il n'arriveroit jamais rien de bon d'une telle autorité ; & que le meilleur moyen de gouverner & de conserver l'Eglise, c'est que tous les Evêques, quoiqu'inégaux dans les dons, demeurent pareils dans leur ministère sous un seul Chef, qui est Jesus-Christ ; qu'enfin le Pape est le vrai Antechrist.

Je rapporte exprès tout au long ces décisions de Luther, parce que Mélancton y apporta une restriction qui ne peut être assez considérée.

A la fin des articles, on voit deux listes de souscriptions ; où paroissent les noms de tous les Ministres & Docteurs de la Confession d'Augsbourg. Mélancton signa avec tous les autres ; mais parce qu'il ne vouloit pas convenir de ce que Luther avoit dit du Pape, il fit sa souscription en ces termes : *Moi Philippe Mélancton j'approuve les articles précédens comme pieux & Chrétiens. Pour le Pape, mon sentiment est, que s'il vouloit recevoir l'Evangile, pour la paix & la commune tranquillité de ceux qui sont déjà sous lui, ou qui y seront à l'avenir, nous lui pouvons accorder la supériorité sur les Evêques, qu'il a déjà de droit humain.*

C'étoit l'aversion de Luther que cette supériorité du Pape en quelque maniere qu'on l'établît. Depuis que le Pape l'avoit condamné, il étoit devenu irréconciliable avec cette Puissance, & il avoit fait signer à Mélancton même un Acte par lequel toute la Nouvelle Réforme disoit en Corps : *Jamais nous n'approuverons que le Pape ait pouvoir sur les autres Evêques.* Mélancton s'en dédit à Smalcalde : ce fut la première & la seule fois qu'il dédit son Maître par Acte public ; & parce que sa complaisance ou sa soumission, ou quelque autre semblable motif, quel qu'il soit, lui firent passer, malgré tous ses doutes, le point bien plus difficile de l'Eucharistie, il faut croire que de puissantes raisons l'engagerent à résister sur celui-ci. Ces raisons sont d'autant plus dignes d'être examinées, que nous verrons dans cet examen l'état véritable de la Nouvelle Réforme ; les dispositions particulières de Mélancton ; la cause de tous les troubles dont il ne cessa d'être agité jusqu'à la fin de sa vie ; comment on s'engage dans un mauvais parti avec de bonnes intentions générales, & comment on y demeure au milieu des plus violentes agitations, que puisse jamais sentir un homme vivant. La chose

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PROTESTANTES,
LIV. IV.

XXXIX.
Mélancton
veut qu'on re-
connoisse l'au-
torité du Pape.
conc. pag.
336.

conc. pag.
338.

Mel. lib.
10. Ep. 76.

mérite bien d'être entendue, & ce sera Mélancton lui-même qui nous la découvrira dans ses Ecrits.

LIVRE V.

Les agitations, les regrets, les incertitudes de Mélancton : La cause de ses erreurs, & ses espérances déçues : Le triste succès de la Réforme, & les malheureux motifs qui y attirèrent les Peuples, avoüés par les Auteurs du parti. Mélancton confesse en vain la Perpétuité de l'Eglise, l'autorité de ses jugemens & celle de ses Prélats : La justice imputative l'entraîne, encore qu'il reconnoisse qu'il n'en trouve rien dans les Peres, ni même dans S. Augustin, dont il s'étoit autrefois appuyé.

Réflexions générales sur les agitations de Mélancton, & sur l'état de la Réforme.

I.
Comment
Mélancton fut
attiré à Lu-
ther.

Orat. 20.

LEs commencemens de Luther, durant lesquels Mélancton se donna tout-à-fait à lui, étoient spécieux. Crier contre des abus qui n'étoient que trop véritables, avec beaucoup de force & de liberté, remplir ses discours de pensées pieuses, restes d'une bonne institution, & encore avec cela mener une vie, sinon parfaite, du moins sans reproche devant les hommes, sont choses assez attirantes. Il ne faut pas croire que les Hérésies aient toujours pour Auteurs des impies ou des libertins, qui de propos délibéré fassent servir la Religion à leurs passions. S. Grégoire de Nazianze ne nous représente pas les Hérétiques comme des hommes sans Religion, mais comme des hommes qui prennent la Religion de travers. *Ce sont, dit-il, de grands esprits, car les âmes foibles sont également inutiles pour le bien & pour le mal. Mais ces grands esprits, poursuit-il, sont en même tems des esprits ardens & impétueux, qui prennent la Religion avec une ardeur démesurée, c'est-à-dire, qui ont un faux zèle, & qui mêlant à la Religion un chagrin superbe, une hardiesse indomptée, & leur propre esprit, poussent tout à l'extrémité; il y faut même trouver une régularité apparente, sans quoi où seroit la séduction tant prédite dans l'Ecriture? Luther avoit goûté la dévotion. Dans sa première jeunesse, effrayé d'un coup de tonnerre, dont il avoit pensé périr, il s'étoit fait Religieux d'assez bonne foi. On a vû ce qui se passa dans l'affaire des Indulgences. S'il avançoit des dogmes extraordinaires, il se soumettoit au Pape. Condamné par le Pape, il réclama le Concile que toute la Chrétienté réclamait au-*

Il depuis plusieurs siècles, comme le seul remède des maux de l'Eglise. La Réformation des mœurs corrompues étoit désirée de tout l'Univers; & quoique la sainte Doctrine subsistât toujours également dans l'Eglise, elle n'y étoit pas également bien expliquée par tous les Prédicateurs. Plusieurs ne prêchoient que les Indulgences, les Pélerinages, l'Aumône donnée aux Religieux, & faisoient le fond de la piété, de ces pratiques qui n'en étoient que les accessoires. Ils ne parloient pas autant qu'il falloit de la grace de Jesus-Christ, & Luther qui lui donnoit tout d'une manière nouvelle par le Dogme de la justice imputée, parut à Mélancton, jeune encore, & plus versé dans les Belles-Lettres, que dans les matières de Théologie, le seul Prédicateur de l'Evangile.

Il est juste de tout donner à Jesus-Christ. L'Eglise lui donnoit tout dans la justification du pécheur, aussi-bien & mieux que Luther, mais d'une autre sorte. On a vû que Luther lui donnoit tout, en ôtant absolument tout à l'homme; & que l'Eglise au contraire lui donnoit tout, en regardant comme un effet de sa grace, tout ce que l'homme avoit de bien, & même le bon usage de son Libre-Arbitre dans tout ce qui regarde la vie chrétienne. La nouveauté de la Doctrine & des pensées de Luther fut un charme pour les beaux esprits. Mélancton en étoit le Chef en Allemagne. Il joignoit à l'érudition, à la politesse à l'élégance du style, une singulière modération. On le regardoit comme seul capable de succéder dans la Littérature à la réputation d'Erasme; & Erasme lui-même l'eût élevé par son suffrage aux premiers honneurs parmi les gens de Lettres, s'il ne l'eût vû engagé dans un Parti contre l'Eglise: mais la nouveauté l'entraîna comme les autres. Dès les premières années qu'il s'étoit attaché à Luther, il écrivit à un de ses amis: *Je n'ai pas encore traité, comme il faut, la matière de la justification, & je vois qu'aucun des Anciens ne l'a encore traitée de cette sorte.* Ces paroles nous font sentir un homme tout épris du charme de la nouvelle Doctrine: il n'a encore qu'effleuré une si grande matière, & déjà il en sçait plus que tous les Anciens. On le voit ravi d'un Sermon qu'avoit fait Luther sur le jour du Sabbath: il y avoit prêché le repos, où Dieu faisoit tout, où l'homme ne faisoit rien. Un jeune Professeur de la Langue Grecque entendoit débiter de si nouvelles pensées au plus véhément, & au plus vif Orateur de son siècle, avec tous les ornemens de sa langue naturelle, & un applaudissement inouï; c'étoit de quoi être transporté. Luther lui paroît le plus grand de tous les hommes, un homme envoyé de Dieu, un Prophète. Le succès

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
Liv. V.

II.
Mélancton.
épris de la nouveauté, & de la trompeuse apparence de la justice imputative.

Lib. IV.
Ep. 116. col. 574.

Ib. col. 579.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. V.

inespéré de la Nouvelle Réforme le confirme dans ses pensées. Mélancton étoit simple & crédule ; les bons esprits le sont souvent ; là voilà pris. Tous les gens de Belles-Lettres suivent son exemple , & Luther devient leur idole. On l'attaque , & peut-être avec trop d'aigreur. L'ardeur de Mélancton s'échauffe ; la confiance de Luther l'engage de plus en plus , & il se laisse entraîner à la tentation de réformer , avec son Maître , aux dépens de l'unité & de la paix , & les Evêques , & les Papes , & les Princes , & les Rois , & les Empereurs.

III.
Comment
Mélancton ex-
cusoit les em-
portemens de
Luther.

Lib. IV.
Epist. 240.
315.
Lib. XVIII.
Ep. 25. XIX.
8.

Il est vrai , Luther s'emportoit à des excès inouïs : c'étoit un sujet de douleur à son disciple modéré. Il trembloit , lorsqu'il pensoit à la colère implacable de cet Achille , & il ne craignoit rien moins de la vieillesse d'un homme dont les passions étoient si violentes , que les emportemens d'un Hercule , d'un Philoctète , & d'un Marius ; c'est-à-dire qu'il prévoyoit , ce qui arriva en effet , quelque chose de furieux. C'est ce qu'il écrit confidentiellement , & en Grec , à son ordinaire , à son ami Camérarius : mais un bon mot d'Erasme (que ne peut un bon mot sur un bel Esprit ?) le soutenoit. Erasme disoit que le monde opiniâtre & endurci , comme il étoit , avoit besoin d'un Maître aussi rude que Luther : c'est-à-dire , comme il l'expliquoit , que Luther lui paroïssoit nécessaire au monde , comme les Tyrans que Dieu envoie pour le corriger , comme un Nabuchodonosor , comme un Holoferne , en un mot , comme un fléau de Dieu. Il n'y avoit pas là de quoi se glorifier : Mais Mélancton l'avoit pris du beau côté , & vouloit croire au commencement que pour réveiller le monde , il ne falloit rien moins que les violences & le tonnerre de Luther.

IV.
Le commen-
cement des a-
gitations de
Mélancton.

Lib. IV.
Epist. 100.
119, 842. lib.
II. Ep. 202.

Mais enfin l'arrogance de ce Maître impérieux se déclara. Tout le monde se soulevoit contre lui , & même ceux qui vouloient avec lui réformer l'Eglise. Mille Sectes impies s'élevoient sous ses Eten- dards , & sous le nom de Réformation , les Armes , les Séditions , les guerres Civiles ravageoient la Chrétienté. Pour comble de dou- leur , la querelle Sacramentelle partagea la Réforme naissante en deux Partis presque égaux : cependant Luther pouffoit tout à bout , & ses discours ne faisoient qu'aigrir les esprits , au lieu de les calmer. Il parut tant de foiblesse dans sa conduite , & ses excès furent si étranges , que Mélancton ne les pouvoit plus , ni excuser , ni suppor- ter. Depuis ce tems ses agitations furent immenses. A chaque mo- ment on lui voyoit souhaïter la mort. Ses larmes ne tarirent point du- rant trente ans , & l'Elbe , disoit-il lui-même , avec tous ses flots , ne

lui auroit pu fournir assez d'eau, pour pleurer les malheurs de la Réforme divisée.

Les succès inespérés de Luther dont il avoit été ébloüi d'abord, & qu'il prenoit avec tous les autres pour une marque du doigt de Dieu, n'eurent plus pour lui qu'un foible agrément, lorsque le tems lui eût découvert les véritables causes de ces grands progrès, & leurs effets déplorables. Il ne fut pas long-tems sans s'appercevoir que la licence & l'indépendance faisoient la plus grande partie de la Réformation. Si l'on voyoit les Villes de l'Empire accourir en foule à ce nouvel Evangile, ce n'étoit pas qu'elles se souciaient de la Doctrine. Nos Réformés souffrirent avec peine ce discours, mais c'est Mélancton qui l'écrivit, & qui l'écrivit à Luther : *Nos gens me blâment de ce que je rends la juridiction aux Evêques. Le peuple accoutumé à la liberté, après avoir une fois secoué ce joug, ne le veut plus recevoir, & les Villes de l'Empire sont celles qui haïssent le plus cette domination. Elles ne se mettent point en peine de la Doctrine & de la Religion, mais seulement de l'Empire & de la Liberté.* Il répète encore cette plainte au même Luther : *Nos Associés, dit-il, disputent non pour l'Evangile, mais pour leur Domination.* Ce n'étoit donc pas la Doctrine, c'étoit l'indépendance que cherchoient les Villes; & si elles haïssent leurs Evêques, ce n'étoit pas tant, parce qu'ils étoient leurs Pasteurs, que parce qu'ils étoient leurs Souverains.

Il faut tout dire; Mélancton n'étoit pas beaucoup en peine de rétablir la puissance temporelle des Evêques : ce qu'il vouloit rétablir, c'étoit la Police Ecclésiastique, la juridiction spirituelle, & en un mot, *l'administration Episcopale*, parce qu'il voyoit que sans elle tout alloit tomber en confusion. *Plût à Dieu, plût à Dieu que je pusse non point confirmer la Domination des Evêques, mais en rétablir l'Administration; car je vois quelle Eglise nous allons voir, si nous retirons la Police Ecclésiastique. Je vois que la TYRANNIE SERA PLUS INSUPPORTABLE QUE JAMAIS.* C'est ce qui arrive toujours, quand on secoue le joug de l'autorité légitime. Ceux qui soulèvent les peuples, sous prétexte de liberté, se font eux-mêmes Tyrans; & si on n'a pas encore assez vu que Luther étoit de ce nombre, la suite le fera paroître d'une manière à ne laisser aucun doute. Mélancton continue, & après avoir blâmé ceux qui n'aimoient Luther qu'à cause que par son moyen, ils se font des Evêques, il conclut, *qu'ils se font donnés une liberté qui ne feroit aucun bien à la Postérité. Car quel sera, poursuit-il, l'état de l'Eglise, si nous changeons toutes les coutumes anciennes, & qu'il n'y ait plus de Prêtres ou de Confesseurs certains?*

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. V.

V.
Mélancton
reconnoît en-
fin que les
grands succès
de Luther a-
voient un
mauvais prin-
cipe.

Lib. I. Ep.
17.

Ibid. 20.

VI.
Il prévoit
les désordres
qui arrive-
roient, pour
avoir méprisé
l'autorité des
Evêques.
Lib. IV.
Ep. 104.

HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. V.

VII.

L'autorité &
la discipline
Ecclesiastique
entièrement
méprisées dans
les nouvelles
Eglises. Té-
moignage de
Capiton & des
autres.

Ep. ad Fa-
rell. int. Ep.
Calv. pag. 5.

Il prévoit que dans ce désordre chacun se rendra le maître. Si les Puissances Ecclésiastiques, à qui l'autorité des Apôtres est venue par succession, ne sont point reconnues, les nouveaux Ministres qui ont pris leur place, comment subsisteront-ils ? Il ne faut qu'entendre parler Capiton, collègue de Bucer, dans le ministère de l'Eglise de Strasbourg : *L'autorité des Ministres est, dit-il, entièrement abolie ; tout se perd, tout va en ruine. Il n'y a parmi nous aucune Eglise, pas même une seule, où il y ait de la discipline. . . . Le peuple nous dit hardiment : Vous voulez vous faire les Tyrans de l'Eglise, qui est libre, vous voulez établir une nouvelle Papauté.* Et un peu après : *Dieu me fait connoître ce que c'est qu'être Pasteur, & le tort que nous avons fait à l'Eglise par le jugement précipité, & la véhémence inconsidérée qui nous a fait rejeter le Pape. Car le peuple accoutumé & comme nourri à la licence, a rejeté tout-à-fait le frein, comme si en détruisant la puissance des Papistes, nous avions détruit en même tems toute la force des Sacrements & du ministère. Il nous crient : Je sçai assez l'Evangile : Qu'ai-je besoin de votre secours pour trouver Jesus-Christ ? Allez prêcher ceux qui veulent vous entendre ? Quelle Babylone est plus confuse que cette Eglise qui se vantoit d'être sortie de l'Eglise Romaine, comme d'une Babylone ? Voilà quelle étoit l'Eglise de Strasbourg, elle que les nouveaux Réformés proposoient sans cesse à Erasme, lorsqu'il se plaignoit de leurs désordres, comme la plus réglée & la plus modeste de toutes leurs Eglises ; voilà quelle elle étoit environ l'an 1537, c'est-à-dire, dans sa force & dans sa fleur.*

Int. Epist.
Calv. p. 509,
510.

Bucer, le collègue de Capiton, n'en avoit pas meilleure opinion en 1549, & il avoue qu'on n'y avoit rien tant recherché que le plaisir de vivre à sa fantaisie.

Int. Epist.
Calv. p. 43.

Un autre Ministre se plaint à Calvin qu'il n'y a nul ordre dans leurs Eglises, & il en rend cette raison, *Qu'une grande partie des leurs croit s'être tirée de la puissance de l'Antechrist, en se joignant à sa fantaisie des biens de l'Eglise, & en ne reconnoissant aucune discipline.* Ce ne sont pas là des discours où l'on reprenne les désordres avec exagération. C'est ce que les nouveaux Pasteurs s'écrivent confidemment les uns aux autres, & on y voit les tristes effets de la Réforme.

VIII.
Autre fruit
de la Réfor-
me. La servi-
tude de l'E-
glise, où le
Magistrat se
fit Pape.

Calv. Ep.
p. 50, 51, 52.

Un des fruits qu'elle produisit, fut la servitude où tomba l'Eglise. Il ne faut pas s'étonner, si la nouvelle Réforme plaisoit aux Princes & aux Magistrats qui s'y rendoient maîtres de tout, & même de la doctrine. Le premier effet du nouvel Evangile dans une Ville voisine de Genève (c'est Montbéliard) fut une Assemblée qu'on y tint des principaux Habitans, pour apprendre ce que le Prince ordonneroit.

Donneroit de la Cène. Calvin s'élève inutilement contre cet abus : il y espère peu de remède ; & tout ce qu'il peut faire , est de s'en plaindre , comme du plus grand désordre qu'on pût introduire dans l'Eglise. Mycon , successeur d'Oecolampade dans le ministère de Basle , fait la même plainte aussi vainement : *Les Laïques* , dit-il , *s'attribuent tout , & le Magistrat s'est fait Pape.*

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. V.

C'étoit un malheur inévitable dans la Nouvelle Réforme : elle s'étoit établie en se soulevant contre les Evêques , sur les ordres du Magistrat. Le Magistrat suspendit la Messe à Strasbourg , l'abolit en d'autres endroits , & donna la forme au Service divin : les nouveaux Pasteurs étoient institués par son autorité ; il étoit juste , après cela , qu'il eût toute la puissance dans l'Eglise. Ainsi ce qu'on gagna dans la Réforme , en rejetant le Pape Ecclésiastique successeur de S. Pierre , fut de se donner un Pape Laïque , & de mettre entre les mains du Magistrat l'autorité des Apôtres.

Int. Epist.
Calv. p. 52.

Luther , tout fier qu'il étoit de son nouvel Apostolat , ne se put défendre d'un tel abus. Seize ans s'étoient écoulés depuis l'établissement de sa Réforme dans la Saxe , sans qu'on eût seulement songé à visiter les Eglises , ni à voir si les Pasteurs qu'on y avoit établis , faisoient leur devoir , & si les peuples sçavoient du moins leur Catéchisme. On leur avoit fort bien appris , dit Luther , *à manger de la chair les Vendredis & les Samedis ; à ne se confesser plus ; à croire qu'on étoit justifié par la seule Foi ; & que les bonnes œuvres ne méritoient rien* : mais pour prêcher sérieusement la Pénitence , Luther fait bien connoître que c'étoit à quoi on pensoit le moins. Les Réformateurs avoient bien d'autres affaires. Pour enfin s'opposer à ce désordre , en 1538 on s'avisa du remède de la visite si connu dans les Canons. *Mais personne* , dit Luther , *n'étoit encore parmi nous appelé à ce ministère , & S. Pierre défend de rien faire dans l'Eglise , sans être assuré par une députation certaine que ce qu'on fait est l'œuvre de Dieu* : c'est-à-dire en un mot , qu'il faut pour cela une mission , une vocation , une autorité légitime. Remarquez que les nouveaux Evangélistes avoient bien reçu d'en-haut une mission extraordinaire , pour soulever les peuples contre leurs Evêques , prêcher malgré eux , & s'attribuer l'administration des Sacremens contre leur défense : mais pour faire la véritable fonction Episcopale , qui est de visiter & de corriger , personne n'en avoit reçu la vocation , ni l'ordre de Dieu , tant cette céleste mission étoit imparfaite , tant ceux qui la vantoient , s'en défioient dans le fond. Le remède qu'on trouva à ce défaut , fut d'avoir recours au Prince , comme à la

IX.
Luther prend
la Mission du
Prince , pour
faire la visite
Ecclésiastique.
Visit. Sax.
cap. de Doct.
cap. de libert.
Christ. &c.

Ibid. Pref.

Ibid.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. V.
Ibid. Pref. puissance indubitablement ordonnée de Dieu dans ce pays. C'est ainsi que parle Luther. Mais cette puissance établie de Dieu l'a-t-elle été pour cette fonction ? Non, Luther l'avoue, & il pose pour fondement que la visite est une fonction Apostolique. Pourquoi donc ce recours au Prince ? C'est, dit Luther, *qu'encore que par sa puissance séculière il ne soit point chargé de cet office*, il ne laissera pas par charité de nommer des Visiteurs ; & Luther exhorte les autres Princes à suivre cet exemple, c'est-à-dire, qu'il fait exercer la fonction des Evêques par l'autorité des Princes ; & on appelle cette entreprise une charité dans le langage de la Réforme.

X.
Les Eglises Luthériennes ne sont pas mieux disciplinées, & Mélancton le reconnoît.
Int. Epist. Calv. p. 5. s. n. 7. Lib. IV. Ep. 135. Ce récit fait voir que les Sacramentaires n'étoient pas les seuls, qui destitués de l'autorité légitime, avoient rempli leurs Eglises de confusion. Il est vrai que Capiton, après s'être plaint dans la Lettre qu'on vient de voir, que la discipline étoit inconnue dans les Eglises de sa Secte, ajoute qu'il n'y avoit de discipline que dans les Eglises Luthériennes. Mais Mélancton qui les connoissoit, raconte, en parlant de ces Eglises en 1532, & à peu près dans le même tems que Capiton écrit la Lettre : *Que la discipline y étoit ruinée, qu'on y doutoit des plus grandes choses ; cependant qu'on n'y vouloit point entendre, non plus que parmi les autres, à expliquer nettement les dogmes, & que ces maux étoient incurables* : si bien qu'il ne reste aucun avantage aux Luthériens, si ce n'est que leur discipline telle qu'elle étoit encore si fort au-dessus de celle des Sacramentaires, qu'elle leur faisoit envie.

XVI.
Mélancton déplore la licence du Parti, où le Peuple décidoit à table des Points de la Religion.
Lib. I V. Ep. 71. Il est bon d'apprendre encore de Mélancton, comment les Grands du parti traitoient la Théologie & la discipline Ecclésiastique. On parloit assez foiblement de la Confession des péchés parmi les Luthériens, & néanmoins le peu qu'on y en disoit, & ce petit reste de la discipline Chrétienne qu'on y avoit voulu retenir, frappa tellement un homme d'importance, qu'au rapport de Mélancton, il avança dans un grand festin (*Car c'est-là, dit-il, seulement qu'ils traitent la Théologie*), qu'il s'y falloit opposer ; que tous ensemble ils devoient prendre garde à ne se laisser pas ravir LA LIBERTÉ QU'ILS AVOIENT RECOUVRÉE ; autrement qu'on les replongeroit dans une nouvelle servitude, & que déjà on renouvelloit peu à peu les anciennes Traditions. Voilà ce que c'est d'exciter l'esprit de révolte parmi les Peuples, & de leur inspirer sans discernement la haine des Traditions. On voit dans un seul festin l'image de ce qu'on faisoit dans les autres. Cet esprit regnoit dans tout le peuple ; & Mélancton dit lui-même à son ami Camérarius, en parlant de ces nouvelles Eglises.

Vous voyez les emportemens de la multitude & ses aveugles desirs : on n'y pouvoit établir la règle.

Ainsi la Réformation véritable, c'est-à-dire, celle des mœurs, reculoit au lieu d'avancer, pour deux raisons : l'une, que l'autorité étoit détruite : l'autre, que la nouvelle doctrine portoit au relâchement.

Je n'entreprends pas de prouver que la nouvelle Justification avoit ce mauvais effet : c'est une matiere rebattue, & qui n'est point de mon sujet. Mais je dirai seulement ces faits constans, qu'après l'établissement de la justice imputée, la doctrine des bonnes œuvres baissa tellement, que des principaux Disciples de Luther dirent que c'étoit un blasphème d'enseigner qu'elles fussent nécessaires. D'autres passèrent jusqu'à dire qu'elles étoient contraires au salut ; tous décidèrent d'un commun accord qu'elles n'y étoient pas nécessaires. On peut bien dire dans la Nouvelle Réforme que les bonnes œuvres sont nécessaires, comme des choses que Dieu exige de l'homme ; mais on ne peut pas dire qu'elles sont nécessaires au salut. Et pour quoi donc Dieu les exige-t-il ? n'est-ce pas afin qu'on soit sauvé ? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit lui-même : *Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandemens ? C'est donc précisément pour avoir la vie & le salut éternel, que les bonnes œuvres sont nécessaires, selon l'Evangile, & c'est ce que prêche toute l'Ecriture : mais la nouvelle Réforme a trouvé cette subtile distinction, qu'on peut sans difficulté les avouer nécessaires, pourvu que ce ne soit pas pour le salut.*

Il s'agissoit des adultes, car pour les petits enfans, tout le monde en étoit d'accord. Qui eût cru que la Réformation dût enfanter un tel prodige, & que cette proposition, *les bonnes œuvres sont nécessaires au salut*, pût jamais être condamnée ? Elle le fut par Mélancton & par tous les Luthériens, en plusieurs de leurs assemblées, & en particulier dans celle de Vormes en 1557, dont nous verrons les actes en son tems.

Je ne prétends pas ici reprocher à nos Réformés leurs mauvaises mœurs ; les nôtres, à les regarder dans la plupart des hommes, ne paroissent pas meilleures ; mais c'est qu'il ne faut pas leur laisser croire que leur réforme ait eû les fruits véritables, qu'un si beau nom faisoit attendre, ni que leur nouvelle Justification ait produit aucun bon effet.

Erasme disoit souvent que de tant de gens qu'il voyoit entrer dans la Nouvelle Réforme, (& il avoit une étroite familiarité avec

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PROTESTANTES,
LIV. V.

Lib. IV.
769.

XII.
La justice imputative diminue la nécessité des bonnes œuvres. Décision des Luthériens & de Mélancton.

Math.
XIX. 17.

Mel. Epist.
IV. lib. I. 70.
col. 84.

XIII.
Nulle réformation des mœurs dans les Eglises Protestantes. Témoignage d'Erasme.

Ep. p. 818.
822. lib.
XIX. Ep. 3.

la plupart & les principaux) il n'en avoit vû aucun qu'elle n'eût rendu plus mauvais, loin de le rendre meilleur. Quelle race Evangélique est ceci, disoit-il ? jamais on ne vit rien de plus licencieux, ni de plus séditieux tout ensemble ; rien enfin de moins Evangélique que ces Evangéliques prétendus ; ils retranchent les veilles & les offices de la nuit & du jour. C'étoient, disent-ils, des superstitions Pharisaïques ; mais il falloit donc les remplacer de quelque chose de meilleur, & ne pas devenir Epicuriens, à force de s'éloigner du Judaïsme. Tout est outré dans cette Réforme : on arrache ce qu'il faudroit seulement épurer ; on met le feu à la maison pour en consumer les ordures. Les mœurs sont négligées, le luxe, les débauches, les adultères se multiplient plus que jamais ; il n'y a ni règle, ni discipline. Le peuple indocile, après avoir secoué le joug des Supérieurs, n'en veut plus croire personne ; & dans une licence si désordonnée, Luther aura bientôt à regretter cette tyrannie, comme il l'appelle, des Evêques. Quand il écrivoit de cette sorte à ses amis Protestans des fruits malheureux de leur Réforme, ils en convenoient avec lui de bonne foi : *J'aime mieux*, leur disoit-il, *avoir affaire avec ces Papistes que vous décriez tant*. Il leur reproche la malice d'un Capiton, les médifances malignes d'un Farel, qu'Oecolampade à la table duquel il vivoit, ne pouvoit ni souffrir ni réprimer ; l'arrogance & les violences de Zuingle, & enfin celles de Luther, qui tantôt sembloit parler comme les Apôtres ; & tantôt s'abandonnoit à de si étranges excès & à de si plates boufonneries, qu'on voyoit bien que cet air Apostolique qu'il affectoit quelquefois, ne pouvoit venir de son fond. Les autres qu'il avoit connus, ne valoient pas mieux. Je trouve, disoit-il, plus de piété dans un seul bon Evêque Catholique, que dans tous ces nouveaux Evangélistes. Ce qu'il en disoit n'étoit pas pour flatter les Catholiques, dont il accusoit les dérèglemens par des discours assez libres. Mais outre qu'il trouvoit mauvais qu'on fit sonner si haut la Réformation, sans valoir mieux que les autres, il falloit mettre grande différence entre ceux qui négligeoient les bonnes œuvres par foiblesse, & ceux qui en diminueoient la nécessité & la dignité par maxime.

XIV. Mais voici un témoignage pour les Protestans qui les ferrera de plus près : ce sera celui de Bucer. En 1542, & plus de vingt ans après la Réformation, ce Ministre écrit à Calvin, que parmi eux les plus Evangéliques ne sçavoient pas seulement ce que c'étoit que la véritable pénitence : tant on y avoit abusé du nom de la Réforme & de l'Evangile. Nous venons d'apprendre la même chose de la

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. V.

XXXI. 47.
p. 2053, &c.
Lib. VI. 4.
XVII. 6.
24, 49. XIX.
3, 4, 113.
XXI. 3.
XXXI. 47,
59, &c.

Lib. XIX.
2. XXX. 62.

Lib. XIX.
3.

Lib. XXXI.
Epist. 59. col.
2118.

XIV.
Témoigna-
ge de Bucer.
Int. Epist.
Calv. p. 14.
Vist. Sax.
comp. de Doct.
delib. ch. &c.
S. n. 2.

bouche de Luther. Cinq ans après cette lettre de Bucer, & parmi les victoires de Charles V. Bucer écrit encore au même Calvin : *Dieu a puni l'injure que nous avons faite à son nom par notre si longue & très-pernicieuse hypocrisie.* C'étoit assez bien nommer la licence couverte du titre de Réformation. En 1549, il marque en termes plus forts le peu d'effet de la Réformation Prétendue, lorsqu'il écrit encore à Calvin : *Nos gens ont passé de l'hypocrisie si avant enracinée dans la Papauté, à une profession telle quelle de Jesus-Christ, & il n'y en a qu'un très-petit nombre qui soient tout-à-fait sortis de cette hypocrisie.* A cette fois il cherche querelle, & veut rendre l'Eglise Romaine coupable de l'hypocrisie qu'il reconnoissoit dans son Parti : car si par l'hypocrisie Romaine, il entend, selon le style de la Réforme, les vigiles, les abstinences, les pèlerinages, les dévotions qu'on faisoit à l'honneur des Saints, & les autres pratiques semblables, on ne pouvoit pas en être plus revenu qu'étoient les Nouveaux Réformés, puisque tous ils avoient passé aux extrémités opposées; mais comme le fond de la piété ne consistoit pas dans ces choses extérieures, il consistoit encore moins à les abolir; que si c'étoit l'opinion des mérites, que Bucer appelloit ici notre hypocrisie, la Réforme n'étoit encore que trop corrigée de ce mal, elle qui ôtoit ordinairement jusqu'au mérite qui étoit un don de la grace, bien que la force de la vérité le lui fit quelquefois reconnoître. Quoi qu'il en soit, la Réformation avoit si peu prévalu sur l'hypocrisie, que très-peu, selon Bucer, étoient sortis d'un si grand mal: *C'est pourquoi, poursuit-il, nos gens ont été plus soigneux de paroître Disciples de Jesus-Christ, que de l'être en effet; & quand il a nui à leurs intérêts de le paroître, ils se sont encore défaits de cette apparence. Ce qui leur plaisoit, c'étoit de sortir de la tyrannie & des superstitions du Pape, ET DE VIVRE A LEUR FANTAISIE.* Un peu après: *Nos gens, dit-il, n'ont jamais voulu sincèrement recevoir les loix de Jesus-Christ, aussi n'ont-ils pas eu le courage de les opposer aux autres avec une constance Chrétienne Tant qu'ils ont cru avoir quelque appui dans le bras de la chair, ils ont fait ordinairement des réponses assez vigoureuses: mais ils s'en sont très-peu souvenus, lorsque ce bras de la chair a été rompu, & qu'ils n'ont plus eu de secours humain.*

Sans doute jusqu'alors la Réformation véritable, c'est - à - dire, celle des mœurs, avoit de foibles fondemens dans la Réforme Prétendue, & l'œuvre de Dieu tant vantée & tant désirée ne s'y faisoit pas.

Ce que Mélancton avoit le plus espéré dans la Réforme de Lu-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. V.

Int. Epist.
Calv. p. 100.
Ibid. 509 &
510.

XV.
Tyrannie imp.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. V.

Supportable de
Luther : ce
que Calvin en
écrivit à Mé-
lancton.

ther, c'étoit la liberté Chrétienne, & l'affranchissement de tout
joug humain ; mais il se trouva bien déçu dans ses espérances. Il a
vû, près de cinquante ans durant, l'Eglise Luthérienne toujours sous
la tyrannie ; ou dans la confusion. Elle porta long-tems la peine d'a-
voir méprisé l'autorité légitime. Il n'y eut jamais de Maître plus
rigoureux que Luther, ni de tyrannie plus insupportable que celle
qu'il exerçoit dans les matieres de doctrine. Son arrogance étoit si
connue, qu'elle faisoit dire à Muncer qu'il y avoit deux Papes ; l'un,
celui de Rome ; & l'autre, Luther, & ce dernier le plus dur. S'il
n'y eût eu que Muncer, un Fanatique, & un Chef de Fanatiques,
Mélancton eût pû s'en consoler : mais Zuingle, mais Calvin, mais
tous les Suisses, & tous les Sacramentaires, gens que Mélancton
ne méprisoit pas, disoient hautement, sans qu'il les pût contredire,
que Luther étoit un nouveau Pape. Personne n'ignore ce qu'écrivit

Ep. p. 526. Calvin à son confident Bulinger : *Qu'on ne pouvoit plus souffrir les
emportemens de Luther, à qui son amour-propre ne permettoit pas de
connoître ses défauts, ni d'endurer qu'on le contredit. Il s'agissoit de
doctrine, & c'étoit principalement sur la doctrine que Luther se
vouloit donner cette autorité absolue. La chose alla si avant, que*

Calv. Epist.
ad Mel. pag.
92.

Calvin s'en plaignit à Mélancton même : *Avec quel emportement,
dit-il, foudroie votre Périclès ? c'étoit ainsi qu'on nommoit Luther,
quand on vouloit donner un beau nom à son éloquence trop vio-
lente. Nous lui devons beaucoup, je l'avoue, & je souffrirai aisément
qu'il ait une très-grande autorité, pourvu qu'il sçache se commander à
lui-même ; quoiqu'enfin il seroit tems d'aviser combien nous voulons
déférer aux hommes dans l'Eglise. Tout est perdu, lorsque quelqu'un
peut seul plus que tous les autres, sur-tout quand il ne craint pas d'user
de tout son pouvoir... Et certainement nous laissons un étrange exemple
à la postérité, pendant que nous aimons mieux abandonner notre liberté,
que d'irriter un seul homme par la moindre offense. Son esprit est violent,
dit-on, & ses mouvemens sont impétueux, comme si cette violence ne
s'emportoit pas davantage, pendant que tout le monde ne songe qu'à lui
complaire en tout. Osons une fois pousser du moins un gémissement libre.*

Combien est-on captif, quand on ne peut pas même gémir en
liberté ? On est quelquefois de mauvaise humeur, je l'avoue, quoi-
qu'un des premiers & des moindres effets de la vertu, soit de se vain-
cre sur cette inégalité ; mais que peut-on espérer quand un homme
& encore un homme qui n'a pas plus d'autorité, ni peut-être plus de
sçavoir que les autres, ne veut rien entendre, & qu'il faut que tout
passe à son mot ?

Mélancton n'eut rien à répondre à ces justes plaintes, & lui même n'en pensoit pas moins que les autres. Ceux qui vivoient avec Luther, ne sçavoient jamais comment ce rigoureux Maître prendroit leurs sentimens sur la doctrine. Il les menaçoit de nouveaux Formulaires de Foi, principalement au sujet des Sacramentaires dont on accusoit Mélancton de nourrir l'orgueil *par sa douceur*. On se feroit de ce prétexte pour aigrir Luther contre lui, ainsi que son ami Camérarius l'écrivit dans sa vie : Mélancton ne sçavoit point d'autre remède à ces maux que celui de la fuite, & son gendre Peucer nous apprend qu'il y étoit résolu. Il écrit lui-même que Luther s'emporta si violemment contre lui, sur une lettre reçue de Bucer, qu'il ne songeoit qu'à se retirer éternellement de sa présence. Il vivoit dans une telle contrainte avec Luther, & avec les Chefs du parti ; & on l'accabloit tellement de travail & d'inquiétude, qu'il écrivit, n'en pouvant plus, à son ami Camérarius : *Je suis, dit-il, en servitude, comme dans l'autre du Cyclope : car je ne puis vous déguiser mes sentimens, & je pense souvent à m'enfuir*. Luther n'étoit pas le seul qui le violentoit : chacun est maître à certains momens, parmi ceux qui se sont soustraits à l'autorité légitime ; & le plus modéré est toujours le plus captif.

Quand un homme s'est engagé dans un parti pour dire son sentiment avec liberté, & que cet appas trompeur l'a fait renoncer au gouvernement établi : s'il trouve après que le joug s'appesantisse, & que non-seulement le Maître qu'il aura choisi, mais encore ses compagnons le tiennent plus sujet qu'auparavant, que n'a-t-il point à souffrir, & faut-il nous étonner des lamentations continuelles de Mélancton ? Non, Mélancton n'a jamais dit tout ce qu'il pensoit sur la doctrine, pas même quand il écrivoit à Augsbourg sa Confession de Foi & celle de tout le parti. Nous avons vu qu'il *accommodoit ses dogmes à l'occasion* ; il étoit prêt à dire beaucoup de choses plus douces, c'est-à-dire, plus approchantes des dogmes reçus par les Catholiques, si ses Compagnons l'avoient permis. Contraint de tous côtés, & plus encore de celui de Luther que de tout autre, il n'ose jamais parler, & se réserve à de meilleurs tems, s'il en vient, dit-il, qui soit propre aux desseins que j'ai dans l'esprit. C'est ce qu'il écrit en 1537, dans l'Assemblée de Smalcalde, où on dressa les articles dont nous venons de parler. On le voit cinq ans après, & en 1542, soupirer encore après une Assemblée libre du parti, où l'on explique la doctrine d'une manière ferme & précise. Encore après & vers les dernières années de sa vie, il écrit à Calvin & à Bulin-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. V.

XVI.
Mélancton
tyrannisé par
Luther, son-
ge à la fuite.
Cam. in vita
Phil. Mel.
Penc. Ep. ad
Vit. Theod.
Hosp. pag. 2-
fol. 193, &
seq.
Mel. lib. IV.
Ep. 315.
Lib. IV.
255.

XVII.
Il passe sa
vie sans oser
jamais s'expli-
quer tout-à-
fait sur la Do-
ctrine.

S. liv. III.
n. 59.

Lib. IV.
Epist. 264.

Lib. I. Ep.
110. col. 147.
Ep. Mel. im-
ter. Calv. Ep.
p. 218, 236.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,

L. V.

Lib. IV.
Ep. 136.

Epist. Mel.
ini. Calv. Ep.

P. 199.

Calv. resp.

311.

XVIII.

Nouvelle

tyrannie dans

les Eglises Lu-

thériennes, a-

près celle de

Luther.

Mel. Ep. ad

Calv. inter

Calv. Epist.

P. 144.

Lib. IV.

736, 842,

845.

Ibid. & lib.

I. Ep. 107.

IV. 76, 876.

&c.

XIX.

Mélancton

ne sçait où il

en est, &

cherche toute

sa vie sa Re-

ligion.

ger, qu'on devoit écrire contre lui sur le sujet de l'Eucharistie & de l'Adoration du pain : c'étoient des Luthériens qui devoient faire ce livre ; *s'ils le publient*, disoit-il, *je parlerai franchement*. Mais ce meilleur tems, ce tems de parler franchement, & de déclarer sans crainte ce qu'il appelloit la vérité, n'est jamais venu pour lui ; & il ne se trompoit pas quand il disoit, que *de quelque sorte que tournassent les affaires, jamais on n'auroit la liberté de parler franchement sur les dogmes*. Lorsque Calvin & les autres l'excitent à dire ce qu'il pense, il répond comme un homme qui a de grands ménagemens, & qui se réserve toujours à expliquer de certaines choses, que néanmoins on n'a jamais vûes : de sorte qu'un des Maîtres principaux de la Nouvelle Réforme, & celui qu'on peut dire avoir donné la forme au Luthéranisme, est mort sans s'être expliqué pleinement sur les controverses les plus importantes de son tems.

C'est que durant la vie de Luther, il falloit se taire. On ne fut pas plus libre après sa mort : d'autres Tyrans prirent la place, c'étoit Illyric, & d'autres qui menoient le peuple. Le malheureux Mélancton se regarde au milieu des Luthériens ses Collègues, comme au milieu de ses ennemis, ou pour me servir de ses mots, comme au milieu de guêpes furieuses, & *n'espère trouver de la sincérité que dans le Ciel*. Je voudrois qu'il me fût permis d'employer le terme de *Démagogue*, dont il se sert ; c'étoit dans Athènes & dans les Etats populaires de la Grèce, certains Orateurs qui se rendoient tout-puissans sur la populace, en la flattant. Les Eglises Luthériennes étoient menées par de semblables discoureurs : *Gens ignorans*, selon Mélancton, *qui ne connoissoient ni piété, ni discipline*. Voilà, dit-il, *ceux qui dominent ; & je suis, comme Daniel, parmi les Lions*. C'est la peinture qu'il nous fait des Eglises Luthériennes. On tomba de-là dans une *Anarchie*, c'est-à-dire, comme il dit lui-même, *dans un Etat qui enferme tous les maux ensemble* : il veut mourir, & ne voit plus d'espérance qu'en celui qui avoit promis de soutenir son Eglise, *même dans sa vieillesse, & jusqu'à la fin des siècles*. Heureux s'il avoit pû voir, qu'il ne cesse donc jamais de la soutenir !

C'est à quoi on se devoit arrêter, & puisqu'il en falloit enfin revenir aux promesses faites à l'Eglise, Mélancton n'avoit qu'à considérer qu'elles devoient avoir toujours été autant inébranlables dans les siècles passés, qu'il vouloit croire qu'elles le seroient dans les siècles qui ont suivi sa Réformation. L'Eglise Luthérienne n'avoit point d'assurance particulière de son éternelle durée, & la Réformation faite par Luther ne devoit pas demeurer plus ferme que la première

première institution faite par Jesus-Christ & par ses Apôtres. Comment Mélancton ne voyoit-il pas que la Réforme, dont il vouloit qu'on changeât tous les jours la Foi, n'étoit qu'un ouvrage humain? Nous avons vu qu'il a changé & rechangé beaucoup d'articles importants de la Confession d'Augsbourg, après même qu'elle a été présentée à l'Empereur. Il a aussi ôté en divers tems beaucoup de choses importantes de l'Apologie, encore qu'elle fût soufrite de tout le Parti avec autant de soumission que la Confession d'Augsbourg. En 1532, après la Confession d'Augsbourg & l'Apologie, il écrit encore, *que des points très-importans restent indécis, & qu'il falloit chercher sans bruit les moyens d'expliquer les dogmes. Que je souhaite*, dit-il, *que cela se fasse, & se fasse bien!* comme un homme qui sentoient en sa conscience, que rien jusques alors ne s'étoit fait comme il faut. En 1533: *Qui est-ce qui songe*, dit-il, *à guérir les consciences agitées de doutes, & à découvrir la vérité?* En 1535: *Combien*, dit-il, *méritons-nous d'être blâmés, nous qui ne prenons aucun soin de guérir les consciences agitées de doutes, ni d'expliquer les dogmes purement & simplement, sans sophistérie? Ces choses me tourmentent terriblement.* Il souhaite dans la même année, *qu'une assemblée pieuse juge le procès de l'Eucharistie sans sophistérie, & sans tyrannie.* Il juge donc la chose indécise; & cinq ou six manières d'expliquer cet article que nous trouvons dans la Confession d'Augsbourg & dans l'Apologie, ne l'ont pas contenté. En 1536, accusé de trouver encore beaucoup de doutes dans la doctrine dont il faisoit profession, il répond d'abord qu'elle est inébranlable, car il falloit bien parler ainsi, ou abandonner la cause. Mais il fait connoître aussitôt après, qu'en effet il y restoit beaucoup de défauts: il ne faut pas oublier qu'il s'agissoit de doctrine. Mélancton rejette ces défauts sur les vices & sur l'opiniâtreté des Ecclésiastiques, *par lesquels il est arrivé*, dit-il, *qu'on a laissé parmi nous aller les choses comme elles pouvoient, pour ne rien dire de pis; qu'on y est tombé en beaucoup de fautes, & qu'on y fit au commencement beaucoup de choses sans raison.* Il reconnoît le désordre, & la vaine excuse qu'il cherche pour rejeter sur l'Eglise Catholique les défauts de sa Religion, ne les couvre point. Il n'étoit pas plus avancé en 1537. & durant que tous les Docteurs du Parti assemblés avec Luther à Smalcalde y expliquoient de nouveau les points de Doctrine, ou plutôt qu'ils y soufcrivoient aux décisions de Luther: *J'étois d'avis*, dit-il, *qu'en rejetant quelques paradoxes, on expliquât plus simplement la Doctrine;* & encore qu'il ait soufcrît, comme on a vu, à ces décisions, il en fut si peu satisfait.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. V.

V. S. liv.
III. n. 5, &
seq. 23, 24,
27.
Lib. IV.
Ep. 135.

Lib. IV.
Ep. 140.
Lib. IV.
Ep. 170.

Lib. III.
Ep. 114.

Lib. IV.
Ep. 194.

Lib. IV.
Ep. 98.
Lib. I, Ep.
110.

**HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES PROTESTANTES;
LIV. V.**

**Lib. IV.
Ep. 661.**

fait, qu'en 1542 nous l'avons vu souhaiter encore une autre Assemblée où les dogmes fussent expliqués d'une manière ferme & précise. Trois ans après, & en 1545, il reconnoît encore que la vérité avoit été découverte, fort imparfaitement, aux Prédicateurs du nouvel Évangile : Je prie Dieu, dit-il, qu'il fasse fructifier cette, celle, quelle, peut-être de Doctrine qu'il nous a montrée. Il déclare que pour lui il a fait tout ce qu'il a pu. *La colonne*, dit-il, *ne m'a pas manqué; mais le vent, les conducteurs, & les Docteurs.* Mais quoi, dit Maître Luther, cet homme qu'il avoit cru suscité de Dieu, pour dissiper les ténèbres du monde, lui manquoit-il ? Sans doute il se fendoit peu sur la doctrine d'un tel Maître, quand il se plaint si amèrement d'avoir manqué de Docteur. En effet, après la mort de Luther, Mélancton, qui en tant d'endroits lui donne tant de louanges, écrivant confidentiellement à son ami Camérarius, se contente de dire assez froidement, qu'il a dû moins bien expliqué quelque partie de la doctrine chrétienne. Un peu après, il confesse que lui & les autres sont tombés dans beaucoup d'erreurs, qu'on ne pouvoit éviter en sortant de tant de ténèbres, & se contente de dire que plusieurs choses ont été bien expliquées; ce qui s'accorde parfaitement avec le désir qu'il avoit qu'on expliquât mieux les autres. On voit dans tous les passages que nous avons rapportés, qu'il s'agit de dogmes de Foi, puisqu'on y parle par tout de décisions & de decrets nouveaux sur la doctrine. Qu'on s'étonne maintenant de ceux qu'on appelle Chercheurs en Angleterre. Voilà Mélancton lui-même qui cherche encore beaucoup d'articles de la Religion quarante ans après la prédication de Luther, & l'établissement de la Réforme.

X X.
Quels Dogmes Mélancton trouvoit mal expliqués.

Lib. II. Ep. 447.

Si l'on demande quels étoient les Dogmes que Mélancton prétendoit mal expliqués, il est certain que c'étoit les plus importants. Celui de l'Eucharistie étoit du nombre. En 1553, après tous les changemens de la Confession d'Augsbourg, après les explications de l'Apologie, après les articles de Smalcalde qu'il avoit signés, il demande encore une nouvelle Formule pour la Cène. On ne sçait pas bien ce qu'il vouloit mettre dans cette Formule; & il paroît seulement que ni celles de son Parti, ni celles du Parti contraire ne lui plaisoient, puisque, selon lui, les unes & les autres ne faisoient qu'obscurcir la matière.

Ibid.

Un autre article dont il souhaitoit la décision, étoit celui du Livre-Arbitre, dont les conséquences influent si avant dans les matières de la Justification & de la Grâce. En 1548, il écrit à Thomas Cranmer, cet Archevêque de Cantorbéry, qui jeta le Roi sur

Maître dans l'abyssine par les complaisances : *Dès le commencement*, dit-il, *les discours qu'on a faits parmi nous sur le Libre-Arbitre, selon les opinions des Stoïciens, ont été trop durs, & il faut songer à faire quelque Formule sur ce point.* Celle de la Confession d'Augsbourg, quoiqu'il l'eût lui-même dressée, ne le contentoit plus : il commençoit à vouloir que le Libre-Arbitre agit non-seulement dans les devoirs de la vie civile, mais encore dans les opérations de la Grâce & par son secours. Ce n'étoit pas là les idées qu'il avoit reçues de Luther, ni ce que Mélancton lui-même avoit expliqué à Augsbourg. Cette Doctrine lui suscita des Contradicteurs parmi les Protestans. Il se préparoit à une vigoureuse défense, quand il écrivoit à un ami : *S'ils publient leurs disputes Stoïciennes, (touchant la nécessité fatale, & contre le Franc-Arbitre.) je répondrai très-gravement, & très-doctement.* Ainsi parmi ses malheurs, il sentoit le plaisir de faire un beau livre, & persiste dans sa confiance, que la suite nous découvrira davantage.

On pourroit marquer d'autres points, dont Mélancton désiroit la décision long-tems après la Confession d'Augsbourg. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que pendant qu'il sentoit en sa conscience, & qu'il avoit à ses amis, lui qui l'avoit faite, la nécessité de la réformer en tant de chefs importants, lui-même dans les Assemblées qui se faisoient en public, il ne cessoit de déclarer avec tous les autres, qu'il s'en tenoit précisément à cette Confession, celle qu'elle fut présentée dans la Diète d'Augsbourg, & à l'Apologie, comme à la pure explication de la parole de Dieu. La politique le vouloit ainsi; & c'eût été trop décrier la Réformation, que d'avouer qu'elle eût été erré dans son fondement.

Quel repos pouvoit avoir Mélancton durant ces incertitudes? Le pis étoit qu'elles venoient du fond même, & pour ainsi dire, de la constitution de son Eglise, en laquelle il n'y avoit point d'autorité légitime, ni de puissance réglée. L'autorité usurpée n'a rien d'uniforme; elle pousse ou se relâche sans mesure. Ainsi la tyrannie & l'anarchie s'y font sentir tour-à-tour, & on ne sçait à qui s'adresser pour donner une forme certaine aux affaires.

Un défaut si essentiel, & en même tems si inévitable dans la constitution de la nouvelle Réforme, causoit des troubles extrêmes au malheureux Mélancton. S'il naissoit quelques questions, il n'y avoit aucun moyen de les terminer. Les Traditions les plus constantes étoient méprisées. L'Ecriture se laissoit tordre, & violenter à qui le vouloit. Tous les Partis croyoient l'entendre, tous publioient

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. V.

Lib. III.
ibid. Ep. 42.

Lib. II. Ep.
100.

XXV.
Mélancton
déclare qu'il
s'en tient à la
Confession
d'Augsbourg
dans le tems
qu'il songe à
la réformer.

Lib. I. 56,
70, 76, 3, post
Ep. II, &c.

XXII.
Ces incer-
titudes ve-
noient de la
constitution
des Eglises
Protestantes.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. V.

qu'elle étoit claire. Personne ne vouloit céder à son compagnon. Mélancton crioit en vain qu'on s'assemblât pour terminer la querelle de l'Eucharistie, qui déchiroit la Réforme naissante. Les Conférences qu'on appelloit amiables, n'en avoient que le nom, & ne faisoient qu'aigrir les esprits, & embarrasser les affaires. Il falloit une Assemblée juridique, un Concile qui eût pouvoir de déterminer, & auquel les Peuples se soumissent. Mais où le prendre dans la Nouvelle Réforme? La mémoire des Evêques méprisés y étoit encore trop récente: les particuliers, qu'on voyoit occuper leurs places, n'avoient pas pu se donner un caractère plus inviolable. Aussi vouloient-ils de part & d'autre, Luthériens & Zuingliens, qu'on jugeât de leur mission par le fond. Celui qui disoit la vérité, avoit, selon eux, la mission légitime. C'étoit la difficulté de savoir qui la disoit cette vérité, dont tout le monde se fait honneur; & tous ceux qui faisoient dépendre leur mission de cet examen, la rendoient douteuse. Les Evêques Catholiques avoient un titre certain, & il n'y avoit qu'eux dont la vocation fût incontestable. On disoit qu'ils en abusoient, mais on ne hioit point qu'ils ne l'eussent. Ainsi Mélancton vouloit toujours qu'on les reconnût; toujours il soutenoit qu'on auroit tort de ne rien accorder à l'Ordre Sacré. Si on ne rétablissoit leur autorité, il prévoyoit avec une vive & inconsolable douleur, que la discorde seroit éternelle, & qu'elle seroit suivie de l'ignorance, de la barbarie, & de toute sorte de maux.

Lib. I. Ep.
Ep. 195.

XXIII.
L'autorité
de l'Eglise
absolument
nécessaire
dans les ma-
tières de la
Foi.

Lib. I. Ep.
66.

Il est bien aisé de dire, comme font nos Réformés, qu'on a une vocation extraordinaire; que l'Eglise n'est pas attachée, comme le Royaume, à une succession établie; & que les matières de Religion ne se doivent pas juger en la même forme, que les affaires sont jugées dans les Tribunaux. Le vrai Tribunal, dit-on, c'est la conscience, où chacun doit juger des choses par le fond, & entendre la vérité par lui-même: ces choses, encore une fois, sont aisées à dire. Mélancton les disoit comme les autres; mais il sentoit bien dans sa conscience qu'il falloit quelque autre principe pour former l'Eglise. Car aussi pourquoi seroit-elle moins ordonnée que les Empires? Pourquoi n'auroit-elle pas une succession légitime dans ses Magistrats? Falloit-il laisser une porte ouverte à quiconque se voudroit dire envoyé de Dieu, ou obliger les Fidèles à en venir toujours à l'examen du fond, malgré l'incapacité de la plupart des hommes? Ces discours sont bons pour la dispute; mais quand il faut finir une affaire, mettre la paix dans l'Eglise, & donner, sans prévention, un véritable repos à sa conscience, il faut avoir d'autres

voies. Quoi qu'on fasse, il faut revenir à l'autorité qui n'est jamais assurée, non plus que légitime, quand elle ne vient pas de plus haut, & qu'elle s'est établie par elle-même. C'est pourquoi Mélancton vouloit reconnoître les Evêques que la succession avoit établis, & ne voyoit que ce remède aux maux de l'Eglise.

La maniere dont il s'explique dans une de ses Lettres, est admirable. *Nos gens demeurent d'accord que la Police Ecclesiastique, où on reconnoît des Evêques supérieurs de plusieurs Eglises, & l'Evêque de Rome supérieur à tous les Evêques, est permise. Il a aussi été permis aux Rois de donner des revenus aux Eglises; ainsi il n'y a point de contestation sur la supériorité du Pape, & sur l'autorité des Evêques; & tant le Pape que les Evêques peuvent aisément conserver cette autorité: car il faut à l'Eglise des conducteurs pour maintenir l'ordre, pour avoir l'œil sur ceux qui sont appelés au Ministère Ecclesiastique, & sur la Doctrine des Prêtres, & pour exercer les jugemens Ecclesiastiques: de sorte que s'il n'y avoit point de tels Evêques, IL EN FAUDROIT FAIRE. LA MONARCHIE DU PAPE serviroit aussi beaucoup à conserver entre plusieurs Nations le consentement dans la Doctrine; ainsi on s'accorderoit facilement sur la SUPERIORITE' DU PAPE, si on étoit d'accord sur tout le reste, & les Rois pourroient eux-mêmes facilement modérer les entreprises des Papes sur le temporel de leur Royaume. Voilà ce que pensoit Mélancton sur l'autorité du Pape & des Evêques. Tout le Parti en étoit d'accord, quand il écrivit cette Lettre: Nos gens, dit-il, demeurent d'accord: bien éloigné de regarder l'autorité des Evêques avec la supériorité & la Monarchie du Pape, comme une marque de l'Empire Antichrétien, il regardoit tout cela comme une chose désirable, & qu'il faudroit établir, si elle ne l'étoit pas. Il est vrai qu'il y mettoit la condition, que les Puissances Ecclesiastiques n'opprimasent point la saine Doctrine; mais s'il est permis de dire qu'ils l'oppriment, & sous ce prétexte, de leur refuser l'obéissance qui leur est due, on retombe dans l'inconvénient qu'on veut éviter; & l'autorité Ecclesiastique devient le jouet de tous ceux qui voudront la contredire.*

C'est aussi pour cette raison que Mélancton cherchoit toujours un remède à un si grand mal. Ce n'étoit certainement pas son dessein que la désunion fût éternelle. Luther se soumettoit au Concile, quand Mélancton s'étoit attaché à sa Doctrine. Tout le Parti en pressoit la convocation, & Mélancton y espéroit la fin du Schisme, sans quoi j'ose présumer que jamais il ne s'y seroit engagé. Mais après le premier pas, on va plus loin qu'on n'avoit voulu. A

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. V.

XXIV.
Sentimens
de Mélancton
sur la nécessité
de reconnoître
le Pape &
les Evêques.
Resp. ad
Bell.

XXV.
Mélancton
dans l'Assemblée
de Smalcald, est d'avis
qu'on reconnoisse le
Concile convoqué par le
Pape, & pour
quoi.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. V.

1537.

Lib. IV.
Ep. 196.

X X V I.

Quand on a
renversé cer-
tains princi-
pes, tout ce

la demande du Concile les Protestans ajoutèrent qu'ils le deman-
doient *libre, pieux & Chrétien*. La demande est juste, Mélancton
y entre ; mais de si belles paroles cachent un grand artifice. Sous
le nom de Concile libre, on expliqua un Concile d'où le Pape fut
exclu avec tous ceux qui faisoient profession de lui être soumis.
C'étoient les intéressés, disoit-on : le Pape étoit le coupable, les
Evêques étoient ses esclaves, ils ne pouvoient pas être Juges. Qui
donc tiendrait ce Concile ? les Luthériens ? de simples particuliers,
ou des Prêtres soulevés contre leurs Evêques ? Quel exemple à la
postérité ! & puis n'étoient-ils pas aussi les intéressés ? N'étoient-ils
pas regardés comme les coupables par les Catholiques, qui fai-
soient, sans contestation, le plus grand Parti, pour ne pas dire ici,
le meilleur de la Chrétienté ? Quoi donc ? Pour avoir des Juges in-
différens, falloit-il appeler les Mahométans & les Infidèles, ou
que Dieu envoyât des Anges ? Et n'y avoit-il qu'à accuser tous les
Magistrats de l'Eglise, pour leur ôter leur pouvoir, & rendre le ju-
gement impossible ? Mélancton avoit trop de sens pour ne pas voir
que c'étoit une illusion. Que fera-t-il ? Apprenons-le de lui-même.
En 1537, quand les Luthériens furent assemblés à Smalcalde, pour
voir ce que l'on feroit sur le Concile que Paul III. avoit convo-
qué à Mantoue, on disoit qu'il ne falloit pas donner au Pape l'autori-
té de former l'Assemblée où on lui devoit faire son procès, ni recon-
noître le Concile qu'il assembleroit. Mais Mélancton ne put pas
être de cet avis : *Mon avis fut, dit-il, de ne refuser pas absolument le
Concile, parce qu'encore que le Pape n'y puisse être Juge, rusefais il a
LE DROIT DE LE CONVOQUER, & il faut que le Concile ordonne qu'on
procède au jugement.* Voilà donc d'abord, de son avis, le Concile
reconnu ; & ce qu'il y a ici de plus remarquable, c'est que tout le
monde demeurait d'accord qu'il avoit raison dans le fond. *De
plus fins que moi, poursuit-il, disoient que mes raisons étoient subtiles
& VERITABLES, mais inutiles ; que la tyrannie du Pape étoit telle, que si
une fois nous consentions à nous trouver au Concile, on entendroit que par-
là nous accordions au Pape le pouvoir de juger. J'ai bien vu qu'il y avoit
quelque inconvénient dans mon opinion, mais enfin elle étoit plus hon-
nête. L'autre l'emporta après de grandes disputes, & je crois qu'il y a ici
quelque fatalité.*

C'est ce qu'on dit lorsqu'on ne sait plus où l'on en est. Mélancton
cherche une fin au Schisme ; & faute d'avoir compris la vérité toute
entière, ce qu'il dit ne se soutient pas. D'un côté il sentoit le bien
que fait à l'Eglise une autorité reconnue, il voit même qu'il y fal-

leur punir tant de dissensions qu'on y voyoit naître, une autorité principale, pour y maintenir l'unité, & il ne pouvoit reconnoître cette autorité que dans le Pape. D'autre côté, il ne vouloit pas qu'il fût Juge dans le procès que lui faisoient les Luthériens. Ainsi il lui accorde l'autorité de convoquer l'Assemblée; & après il veut qu'il en soit exclu: Bizarre opinion, je le confesse. Mais qu'on ne croie pas pour cela que Mélancton fût un homme peu entendu dans ces affaires: il n'avoit pas cette réputation dans son Parti, dont il faisoit tout l'honneur; je le puis dire, & personne n'y avoit plus de sens, ni plus d'érudition. S'il propoisoit des choses contradictoires, c'est que l'état de la nouvelle Réforme ne permettoit rien de droit ni de sûr. Il avoit raison de dire qu'il appartenoit au Pape de convoquer le Concile; car quel autre le convoqueroit, sur-tout dans l'état présent de la Chrétienté? Y avoit-il une autre Puissance que celle du Pape que tout le monde reconnût? Et la lui vouloir ôter d'abord avant l'Assemblée, où l'on vouloit, disoit-on, lui faire son procès, n'étoit-ce pas un trop inique préjugé? Sur-tout ne s'agissant pas d'un crime personnel du Pape, mais de la doctrine qu'il avoit reçue de ses Prédécesseurs depuis tant de siècles, & qui lui étoit commune avec tous les Evêques de l'Eglise. Ces raisons étoient si solides, que les autres Luthériens, contraires à Mélancton, avouèrent, nous dit-il lui-même, comme on vient de voir, qu'elles étoient véritables. Mais ceux qui reconnoissoient cette vérité, ne laissoient pas en même tems de soutenir avec raison, que si on donnoit au Pape le pouvoir de former l'Assemblée, on ne pouvoit plus l'en exclure. Les Evêques, qui de tout tems le reconnoissoient comme le Chef de leur Ordre, & se verroient assemblés en corps de Concile par son autorité, souffriroient-ils que l'on commençât leur Assemblée par dépouiller un Président naturel pour une cause commune? Et donneroient-ils un exemple inouï dans tous les siècles passés? Ces choses ne s'accordoient pas, & dans ce conflit des Luthériens, il paroissoit clairement qu'après avoir renversé certains principes, tout ce qu'on fait est insoutenable & contradictoire.

Si on persistoit à refuser le Concile que le Pape avoit convoqué, Mélancton n'espéroit plus de remède au Schisme; & ce fut à cette occasion qu'il dit les paroles que nous avons rapportées: *Que la discord se soit éternelle*, faute d'avoir reconnu l'autorité de l'Ordre sacré. Affligé d'un si grand mal, il fût sa pointe; & quoique l'opinion qu'il avoit ouverte pour le Pape, ou plutôt pour l'unité de l'Eglise dans l'Assemblée de Smalcalde, y eût été rejetée, il fit sa

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES PROTESTANTS,
LIV. V.

qu'on fait est
insoutenable
& contradictoire.

XXVII.

Raisons de la restriction que mit Mélancton à la souscription dans les articles de Smalcalde. Ibid. Epist. 196.

HISTOIRE souscription en la forme que nous avons vûe, en réservant l'autorité
DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, du Pape.

LIV. V. On voit maintenant les causes profondes qui l'y obligèrent, & pourquoi il y vouloit accorder au Pape la supériorité sur les Evêques. La paix que la raison & l'expérience des dissensions de sa Secte lui faisoient voir impossible sans ce moyen, le porterent à rechercher, malgré Luther, un secours si nécessaire. Sa conscience à ce coup l'emporta sur sa complaisance, & il ajouta seulement qu'il donnoit au Pape une supériorité *de droit humain* : Malheureux de ne pas voir qu'une Primauté, que l'expérience lui montrait si nécessaire à l'Eglise, méritoit bien d'être instituée par Jesus-Christ, & que d'ailleurs une chose qu'on trouve établie dans tous les siècles, ne pouvoit venir que de lui.

XXVIII. Les sentimens qu'il avoit pour l'autorité de l'Eglise, étoient surprenans ; car encore qu'à l'exemple des autres Protestans, il ne voulût pas avouer l'infailibilité de l'Eglise dans la dispute, de peur, disoit-il, de donner aux hommes une trop grande prérogative, son

Lib. I. Ep. 107, IV. 76, 733, 845, 876, &c. fond le portoit plus loin : il répétoit souvent que Jesus-Christ avoit promis à son Eglise de la soutenir éternellement ; qu'il avoit promis que son *œuvre*, c'est-à-dire, son Eglise, *ne seroit jamais dissipée, ni abolie* ; & qu'ainsi se fonder sur la Foi de l'Eglise, c'étoit se fonder non point sur les hommes, mais sur la promesse de Jesus-Christ.

Lib. III. Ep. 44. lib. I. Epist. 67. 105. lib. II. Ep. 159, &c. même. C'est ce qui lui faisoit dire : *Que plutôt la terre s'ouvre sous mes pieds, qu'il m'arrive de m'éloigner du sentiment de l'Eglise dans laquelle Jesus-Christ regne*. Et ailleurs une infinité de fois : *Que l'Eglise juge, je me soumets au jugement de l'Eglise*. Il est vrai que la Foi qu'il avoit à la promesse, vacilloit souvent ; & une fois après avoir dit, selon le fond de son cœur : *Je me soumets à l'Eglise Catholique*, il y ajoute, *c'est-à-dire, aux gens de bien, & aux gens doctes*. J'avoue que ce, *c'est-à-dire*, détruisoit tout, & on voit bien quelle soumission est celle où sous le nom *des gens de bien, & des gens doctes*, on ne connoît dans le fond que qui l'on veut ; c'est pourquoi il en vouloit toujours venir à un caractère marqué & à une autorité reconnue, qui étoit celle des Evêques.

XXIX. Si on demande maintenant pourquoi un homme si désireux de la paix ne la chercha pas dans l'Eglise, & demeura éloigné de l'Ordre sacré qu'il vouloit tant établir, il est aisé de l'entendre : c'est à cause principalement qu'il ne put jamais revenir de sa justice imputée : Dieu lui avoit pourtant fait de grandes grâces, puisqu'il avoit connu deux vérités capables de le ramener : l'une, qu'il ne falloit

Mélancton ne se peut déprendre de l'opinion de la justice imputative.

falloit pas suivre une doctrine qu'on ne trouvoit pas dans l'Antiquité : *Délibérez*, disoit-il à Brentius, *avec l'ancienne Eglise*. Et encore : *Les opinions inconnues à l'ancienne Eglise, ne sont pas recevables*. L'autre vérité, c'est que sa doctrine de la justice imputée ne se trouvoit point dans les Peres. Dès qu'il a commencé à la vouloir expliquer, nous lui avons ouï dire, qu'il ne trouvoit rien de semblable dans leurs écrits.

On ne laissa pas de trouver beau de dire dans la Confession d'Augbourg & dans l'Apologie, qu'on n'y avançoit rien qui ne fût conforme à leur doctrine. On citoit sur-tout S. Augustin ; & il eût été trop honteux à des Réformateurs, d'avouer qu'un si grand Docteur, le Défenseur de la Grace Chrétienne, n'en eût pas connu le fondement. Mais ce que Mélancton écrit confidemment à un ami, nous fait bien voir que ce n'étoit que pour la forme & par maniere d'acquiescement, qu'on nommoit S. Augustin dans le parti ; car il répète trois ou quatre fois, avec une espèce de chagrin, que ce qui empêche cet ami de bien entendre cette matiere, c'est qu'il est encore attaché à l'imagination de S. Augustin, & qu'il faut entièrement détourner les yeux de l'imagination de ce Pere. Mais encore quelle est cette imagination dont il faut détourner les yeux ? C'est, dit-il, l'imagination d'être tenu pour justes par l'accomplissement de la Loi que le S. Esprit fait en nous. Cet accomplissement, selon Mélancton, ne sert de rien pour rendre l'homme agréable à Dieu, & c'est à S. Augustin une fausse imagination, d'avoir pensé le contraire : voilà comme il traite un si grand homme. Et néanmoins il le cite, à cause, dit-il, de l'opinion publique qu'on a de lui ; mais au fond, continue-t-il, il n'explique pas assez la justice de la Foi ; comme s'il disoit : en cette matiere il faut bien citer un Pere, que tout le monde regarde comme le plus digne interprète de cet article, quoiqu'à vrai dire, il ne soit pas pour nous. Il ne trouvoit rien de plus favorable dans les autres Peres. *Quelles épaisses ténèbres*, disoit-il, *trouve-t-on sur cette matiere dans la doctrine commune de nos Peres & de nos Adversaires !* Que devenoient ces belles paroles, qu'il falloit délibérer avec l'ancienne Eglise ? Que ne pratiquoit-il ce qu'il conseilloit aux autres ? Et puisqu'il ne connoissoit de piété, comme en effet il n'y en a point, que celle qui est fondée sur la véritable doctrine de la Justification, comment crut-il que tant de Saints l'eussent ignorée ? Comment s'imagina-t-il voir si clairement dans l'Ecriture, ce qu'on ne voyoit point dans les Peres, pas même dans S. Augustin, le Docteur & le Défenseur de la Grace justifiante contre les Pélagiens, dont aussi toute l'Eglise avoit toujours en ce point constamment suivi la doctrine ?

Tome III.

D d

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. V.

quelque gra-
ce que Dieu
lui fasse pour
en revenir.
Deux vérités
qu'il recon-
noît.

Lib. III.

Ep. 114.

Mel. de Eccl.

Cath. ap. Lut.

T. 1. 444.

Lib. III.

Ep. 126. col.

574.

Lib. I. Ep.

94.

Lib. I V.

Ep. 228.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. V.

XXX.
Mélanc-
ton ne peut, ni
se contenter
lui-même sur
la justice im-
putative, ni
se résoudre à
la quitter.

Lib. I V.
Ep. 110.
*Omnino val-
de multum la-
boris sustineo,
&c.*
Lib. I. Ep.
24.

Mais ce qu'il y a ici de plus remarquable, c'est que lui-même; tout épris qu'il étoit de la spécieuse idée de sa justice imputative, il ne pouvoit venir à bout de l'expliquer à son gré. Non content d'en avoir établi le dogme très-amplement dans la Confession d'Augsbourg, il s'applique tout entier à l'expliquer dans l'Apologie; & pendant qu'il la composoit, il écrivoit à son ami Camérarius: *Je souffre vraiment un très-grand & très-pénible travail dans l'Apologie, à Pendoit de la Justification, que je désire expliquer utilement.* Mais du moins après ce grand travail, aura-t-il tout dit? Ecoutons ce qu'il en écrit à un autre ami; c'est celui que nous avons vu qu'il reprenoit comme encore trop attaché aux imaginations de S. Augustin: *J'ai, dit-il, tâché d'expliquer cette doctrine dans l'Apologie; mais dans ces sortes de discours, les calomnies des Adversaires ne permettent pas de s'expliquer comme je fais maintenant avec vous, quoiqu'au fond je dise la même chose.* Et un peu après: *J'espère que vous recevrez quelque sorte de secours par mon Apologie, quoique j'y parle de si grandes choses avec précaution.* A peine toute cette lettre a-t-elle une page: l'Apologie sur cette matière en a plus de cent; & néanmoins cette lettre, selon lui, s'explique mieux que l'Apologie. C'est qu'il n'osoit dire aussi clairement dans l'Apologie, qu'il faisoit dans cette lettre, qu'il FAUT ENTIEREMENT E'LOIGNER SES YEUX de l'accomplissement de la Loi, même de celui QUE LE SAINT ESPRIT FAIT EN NOUS. Voilà ce qu'il appelloit rejeter l'imagination de S. Augustin. Il se voyoit toujours pressé de cette demande des Catholiques: Si nous sommes agréables à Dieu indépendamment de toute bonne œuvre, & de tout accomplissement de la Loi, même de celui que le S. Esprit fait en nous; comment & à quoi les bonnes œuvres sont-elles nécessaires? Mélanc-
ton se tourmentoît en vain à parer ce coup, & à éluder cette terrible conséquence: *Les bonnes œuvres, selon vous, ne sont donc pas nécessaires?* Voilà ce qu'il appelloit les calomnies des Adversaires, qui l'empêchoient dans l'Apologie de dire nettement tout ce qu'il vouloit. C'est la cause de ce grand travail qu'il avoit à soutenir, & des précautions avec lesquelles il parloit. A un ami on disoit tout le fond de la doctrine: mais en public, il y falloit prendre garde, encore ajoutoit-on à cet ami, qu'au fond cette doctrine ne s'entendoit bien que dans les combats de la conscience. C'étoit à dire, que lorsqu'on n'en pouvoit plus, & qu'on ne sçavoit comment s'assurer d'avoir une volonté suffisante d'accomplir la Loi, le remède pour conserver, malgré tout cela, l'assurance indubitable de plaire à Dieu, qu'on prêchoit dans le nouvel Evangile, étoit d'éloigner ses

yeux de la Loi & de son accomplissement , pour croire qu'indépendamment de tout cela , Dieu nous réputoit pour justes. Voilà le repos dont Mélancton étoit flatté , & dont il ne vouloit pas se défaire.

Il y avoit à la vérité cet inconvénient de se tenir assuré de la rémission de ses péchés , sans l'être de sa conversion , comme si ces deux choses étoient séparables & indépendantes l'une de l'autre. C'est ce qui causoit à Mélancton ce *grand travail* , & il ne pouvoit venir à bout de se satisfaire ; de sorte qu'après la Confession d'Augsbourg , & tant de recherches laborieuses de l'Apologie , il en vient encore dans la Confession qu'on appelle *Saxonique* , à une autre explication de la Grace justifiante , où il dit de nouvelles choses que nous verrons dans la suite. C'est ainsi qu'on est agité , quand on est épris d'une idée qui n'a qu'une trompeuse apparence. On voudroit bien s'expliquer , on ne peut : on voudroit bien trouver dans les Peres ce qu'on cherche , on ne l'y trouve nulle part. On ne peut néanmoins se défaire d'une idée flatteuse dont on s'est laissé agréablement prévenir. Tremblons , humilions-nous , avouons qu'il y a dans l'homme une source profonde d'orgueil & d'égarement , & que les faiblesses de l'esprit humain , aussi-bien que les jugemens de Dieu , sont impénétrables.

Mélancton crut voir la vérité d'un côté , & l'autorité légitime de l'autre. Son cœur étoit déchiré , & il ne cessoit de se tourmenter à réunir ces deux choses. Il ne pouvoit , ni renoncer aux charmes de sa justice imputative , ni faire recevoir par le Collège Episcopal une doctrine inconnue à ceux qui jusques alors avoient gouverné l'Eglise. Ainsi l'autorité qu'il aimoit comme légitime , lui devenoit odieuse , parce qu'elle s'opposoit à ce qu'il prenoit pour la vérité. En même tems qu'on lui entend dire , *qu'il n'a jamais contesté l'autorité aux Evêques* , il accuse leur tyrannie , à cause principalement qu'ils s'opposoient à sa doctrine , & croit affoiblir sa cause , en travaillant à les rétablir. Incertain de sa conduite , il se tourmente lui-même , & ne prévoit que malheurs. *Que sera-ce* , dit-il , *que le Concile , s'il se tient , si ce n'est une tyrannie ou des Papistes , ou des autres , & des combats de Théologiens , plus cruels & plus opiniâtres que ceux des Centaures ?* Il connoissoit Luther , & il ne craignoit pas moins la tyrannie de son Parti , que celle qu'il attribuoit au Parti contraire. Les fureurs des Théologiens le font trembler. Il voit que l'autorité étant une fois ébranlée , tous les dogmes , & même les plus importants , viendroient en question l'un après l'autre , sans qu'on scût comment finir.

D d ij

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. V.

XXXI.
Déchirement de Mélancton. Il prévoit les suites horribles du renversement de l'autorité de l'Eglise.
Lib. I V.
Ep. 228.

Lib. I V.
Ep. 140.

**HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. V.
Lib. IV.
Ep. 140.**

Les disputes & les discordes de l'Œcône lui faisoient voir ce qui devoit arriver des autres articles: *bon Dieu*, dit-il, *quelles tragédies verra la postérité, si on vient un jour à remuer ces questions, si le Verbe, si le S. Esprit est une personne!* On commença de son tems à remuer ces matieres: mais il jugea bien que ce n'étoit encore qu'un foible commencement; car il voyoit les esprits s'enhardir insensiblement contre les doctrines établies, & contre l'autorité des décisions Ecclésiastiques. Que seroit-ce, s'il avoit vû les autres suites pernicieuses des doutes que la Réforme avoit excités? tout l'ordre de la discipline renversé publiquement par les uns, & l'indépendance établie, c'est-à-dire, sous un nom spécieux, & qui flatte la liberté, l'anarchie avec tous ses maux; la puissance spirituelle mise par les autres entre les mains des Princes; la doctrine Chrétienne combattue en tous ses points; des Chrétiens nier l'ouvrage de la création, & celui de la Rédemption du genre-humain; anéantir l'enfer; abolir l'immortalité de l'ame; dépouiller le Christianisme de tous ses mystères, & le changer en une secte de Philosophie toute accommodée aux sens: de-là naître l'indifférence des Religions, & ce qui suit naturellement, le fond même de la Religion attaqué; l'Ecriture directement combattue; la voie ouverte au Déisme, c'est-à-dire, à un Athéisme déguisé, & les livres où seroient écrites ces doctrines prodigieuses, sortir du sein de la Réforme, & des lieux où elle domine. Qu'auroit dit Mélancton, s'il avoit prévu tous ces maux? & quelles auroient été ses lamentations? Il en avoit assez vû pour en être troublé toute sa vie. Les disputes de son tems & de son Parti suffisoient pour lui faire dire, qu'à moins d'un miracle visible, toute la Religion alloit être dissipée.

XXXII.
Causes des
erreurs de Mé-
lancton. Il al-
lègue les pro-
messes faites
à l'Eglise, &
ne s'y fie pas
assez.
Lib. I. Ep.
107. IV. 76,
&c. V. 5. n.
2. 2.
Mau.
2211. 20.

Quelle ressource trouvoit-il alors dans ces divines promesses, où, comme il l'assûre lui-même, Jesus-Christ s'étoit engagé à soutenir son Eglise jusques dans *son extrême vieillesse*, & à ne la laisser jamais périr? S'il avoit bien pénétré cette bienheureuse promesse, il ne se seroit pas contenté de reconnoître, comme il a fait, que la doctrine de l'Evangile subsisteroit éternellement, malgré les erreurs & les disputes: mais il auroit encore reconnu qu'elle devoit subsister par les moyens établis dans l'Evangile, c'est-à-dire, par la succession toujours inviolable du ministère Ecclésiastique. Il auroit vû que c'est aux Apôtres & aux successeurs des Apôtres que s'adresse cette promesse: *Allez, enseignez, baptisez; et voilà je suis avec vous jusques à la fin du monde.* S'il avoit bien compris cette parole, jamais il n'auroit imaginé que la vérité pût être séparée du Corps où se trou-

voit la succession & l'autorité légitime ; & Dieu même lui auroit appris que , comme la profession de la vérité ne peut jamais être empêchée par l'erreur , la force du ministère Apostolique ne peut recevoir d'interruption par aucun relâchement de la Discipline. C'est la Foi des Chrétiens ; c'est ainsi qu'il faut croire à la promesse avec Abraham , *en espérance contre l'espérance* ; & croire enfin que l'Eglise conservera sa succession , & produira des enfans , même lorsqu'elle paroîtra la plus stérile , & que sa force semblera la plus épuisée par un long âge. La Foi de Mélancton ne fut pas à cette épreuve. Il crut bien en général à la promesse , par laquelle la profession de la vérité devoit subsister : mais il ne crut pas assez aux moyens établis de Dieu pour la maintenir. Que lui servit d'avoir conservé tant de bons sentimens ? L'ennemi de notre salut , dit le Pape S. Grégoire , ne les éteint pas toujours entièrement ; & comme Dieu laisse dans ses enfans des restes de cupidité qui les humilient , Satan son imitateur à contre-sens , laisse aussi , (qui le croiroit ?) dans ses esclaves , des restes de piété , fausse sans doute & trompeuse , mais néanmoins apparente , par où il achève de les séduire. Pour comble de malheur , ils se croient Saints , & ne songent pas que la piété , qui n'a pas toutes ses suites , n'est qu'hypocrisie. Je ne sçai quoi disoit au cœur à Mélancton que la paix & l'unité sans laquelle il n'y a point de Foi ni d'Eglise , n'avoit point d'autre soutien sur la terre , que l'autorité des anciens Pasteurs. Il ne suivit pas jusqu'au bout cette divine lumière : tout son fond fut changé ; tout lui réussit contre ses espérances. Il aspirait à l'unité : il la perdit pour jamais , sans pouvoir même en trouver l'ombre dans le parti où il l'avoit été chercher. La Réformation procurée ou soutenue par les armes , lui faisoit horreur ; il se vit contraint de trouver des excuses à un emportement qu'il détestoit. Souvenons-nous de ce qu'il écrivit au Landgrave de Hesse , qu'il voyoit prêt à prendre les armes , *Que V. A. pense* , disoit-il , *qu'il vaut mieux souffrir toute sorte d'extrémités , que de prendre les armes pour les affaires de l'Evangile*. Mais il fallut bien se dédire de cette belle maxime , quand le Parti se fut ligué pour faire la guerre , & que Luther lui-même se fut déclaré. Le malheureux Mélancton ne put même conserver sa sincérité naturelle : il fallut avec Bucer tendre des pièges aux Catholiques dans des équivoques affectées ; les charger de calomnies dans la Confession d'Augsbourg ; approuver en public cette Confession , qu'il souhaitoit au fond de son cœur de voir réformer en tant de chefs ; parler toujours au gré d'autrui ; passer sa vie dans une éternelle dissimulation , & cela dans la Religion dont le

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. V.

Rom. IV.
18.

Pastor. 2.
ad. 32.

Lib. III.
Ep. 16.
Lib. IV.
Ep. 110, 111.
V. S. 12.
IV. 2. 1. 2.
Ibid. n. 24.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. V.

XXXIII.
Les Princes
& les Doc-
teurs du Parti
lui sont égale-
ment insup-
portables.
Lib. IV.
Ep. 85.

Steid. lib.
VIII.

Lib. IV.
V27.

Ibid. 70.

Ibid. 85.

Lib. IV.
228.

premier acte est de croire, comme le second est de confesser : quelle contrainte, quelle corruption ! Mais le zèle du Parti l'emporte : on s'étourdit les uns les autres : il faut non-seulement se soutenir, mais encore s'accroître ; le beau nom de réformation rend tout permis, & le premier engagement rend tout nécessaire.

Cependant on sent dans le cœur de secrets reproches, & l'état où l'on se trouve, déplaît. Mélancton témoigne souvent qu'il se passe en lui des choses étranges, & ne peut bien expliquer ses peines secrètes. Dans le récit qu'il fait à son intime ami Camérarius, des décrets de l'Assemblée de Spire, & des résolutions que prirent les Protestans, tous les termes dont il se sert pour exprimer ses douleurs, sont extrêmes. *Ce sont des agitations incroyables, & les douleurs de l'enfer ; il en est presque à la mort. Ce qu'il ressent est horrible ; sa consternation est étonnante. Durant ses accablemens, il reconnoît sensiblement combien certaines gens ont tort.* Quand il n'ose nommer, c'est quelque Chef du Parti qu'il faut entendre, & principalement Luther : ce n'étoit pas assurément par crainte de Rome qu'il écrivoit avec tant de précaution, & qu'il gardoit tant de mesures : & d'ailleurs il est bien constant que rien ne le troubloit tant que ce qui se passoit dans le Parti même, où tout se faisoit par des intérêts politiques, par de sourdes machinations, & par des conseils violens ; en un mot, on n'y traitoit que *des Lignes que tous les gens de bien, disoit-il, devoient empêcher.* Toutes les affaires de la Réforme rouloient sur ces Lignes des Princes avec les Villes, que l'Empereur vouloit rompre, & que les Princes Protestans vouloient maintenir ; & voici ce que Mélancton en écrivoit à Camérarius : *Vous voyez, mon cher ami, que dans tous ces accommodemens on ne pense à rien moins qu'à la Religion. La crainte fait proposer pour un tems & avec dissimulation, des accords tels quels, & il ne faut pas s'étonner si des traités de cette nature réussissent mal ; car se peut-il faire que Dieu bénisse de tels conseils ?* Loin qu'il use d'exagération en parlant ainsi, on reconnoît même dans ses Lettres, qu'il voyoit dans le Parti quelque chose de pis que ce qu'il en écrivoit : *Je vois, dit-il, qu'il se machine quelque chose secrètement, & je voudrois pouvoir étouffer toutes mes pensées.* Il avoit un tel dégoût des Princes de son Parti & de leurs assemblées, où on le menoit toujours pour trouver dans son éloquence & dans sa facilité, des excuses aux conseils qu'il n'approuvoit pas, qu'à la fin il s'écrioit : *Heureux ceux qui ne se mêlent point des affaires publiques !* & il ne trouva un peu de repos, qu'après que trop convaincu des mauvaises intentions des Princes, il avoit cessé de se mettre en peine de leurs desseins ; mais on

se replongeait, malgré qu'il en eût, dans leurs intrigues, & nous ver-
rons bientôt comme il fut contraint d'autoriser par écrit leurs ac-
tions les plus scandaleuses. On a vu l'opinion qu'il avoit des Doc-
teurs du Parti, & combien il en étoit mal satisfait; mais voici quel-
que chose de plus fort : *Leurs mœurs sont telles, dit-il, que pour en
parler très-moderément, beaucoup de gens tombent de la confusion qu'on
voit parmi eux, trouvent tout autre état un âge d'or, à comparaison de
celui où ils nous mettent. Il trouvoit ces plaies incurables; & dès son
commencement, la Réforme avoit besoin d'une autre Réforme.*

Outre ces agitations, il ne cessait de s'entretenir avec Caméra-
rius, avec Osiandre & les autres Chefs du Parti, avec Luther mé-
me, des prodiges qui arrivoient, & des funestes menaces du Ciel
irrité. On ne savait souvent ce que c'est; mais c'est toujours quelque
chose de terrible. Je ne sais quoi qu'il promet à son ami Caméra-
rius de lui dire en particulier, inspire de la frayeur en le lisant. D'au-
tres prodiges arrivés vers le tems de la Diète d'Augsbourg, lui
paraissent favorables au nouvel Evangile. A Rome, le déborda-
ment extraordinaire du Tibre, & l'enfantement d'une Mule, dont le pé-
rit avoit un pied de Grue : dans le territoire d'Augsbourg, la naissance
d'un Veau à deux têtes, lui furent un signe d'un changement indu-
bitable dans l'état de l'Univers, & en particulier de la ruine pro-
chaine de Rome par le Schisme : c'est ce qu'il écrit très-sérieusement
à Luther même, en lui donnant avis que ce jour-là on présente-
roit à l'Empereur la Confession d'Augsbourg. Voilà de quoi se re-
passoient, dans une action si célèbre, les Auteurs de cette Con-
fession, & les Chefs de la Réforme; tout est plein de songes &
de visions dans les Lettres de Mélancton, & on croit lire Tite-
Live, lorsqu'on voit tous les prodiges qu'il raconte. Quoi plus ?
à foiblesse extrême d'un esprit d'ailleurs admirable, & hors de
ses préventions, si pénétrant : les menaces des Astrologues lui font
peur. On le voit sans cesse effrayé par les tristes conjonctions des
Astres : Un horrible regard de Mars le fait trembler pour sa fille, dont
lui-même il avoit fait l'horoscope. Il n'est pas moins effrayé de la
flamme horrible d'une Comète extrêmement Septentrionale. Durant les
Conférences qu'on faisoit à Augsbourg sur la Religion, il se console
de ce qu'on va si lentement, parce que les Astrologues prédisent que
les Astres seront plus propices aux disputes Ecclésiastiques vers l'An-
tomme. Dieu étoit au-dessus de tous ces présages, il est vrai; & Mé-
lancton le répète souvent, aussi-bien que les Faiseurs d'Almanachs;
mais enfin, les Astres régissoient jusqu'aux affaires de l'Eglise. On

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. V.

Lib. I. V.
Epist. 742.

Ibid. 759.
XXXIV.

Les Prodi-
ges, les Pro-
phéties, les
Horoscopes
dont Mélancton étoit trou-
blé.

Lib. II. Ep.
89. 269.

Lib. I. Ep.
120. III. 69.

Lib. II. Ep.
37. 445. lib.

IV. Ep. 119.
135, 137,

195, 198,
759, 804, &c.

Ibid. 119.
Ibid. 146.

Ibid. 93.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. V.

Lib. II. Ep.
448.
Ibid. 93.
Mel. lib. I.
Ep. 65.

Ibid.

Lib. IV. Ep.
20.

voit que ses amis, c'est-à-dire, les Chefs du Parti, entrèrent avec lui dans ces réflexions : pour lui, sa malheureuse nativité ne lui promettoit que des combats infinis sur la Doctrine, de grands travaux, & peu de fruit. Il s'étonne, né sur les côteaux approchans du Rhin, qu'on lui ait prédit un naufrage sur la mer Baltique ; & appelé en Angleterre & en Dannemarck, il se garde bien d'aller sur cette Mer. A tant de prodiges, & tant de menaces des constellations ennemies, pour comble d'illusion, il se joignoit encore des Prophéties. C'étoit une des foiblesses du Parti, de croire que tout le succès en avoit été prédit ; & voici une des prédictions des plus mémorables qu'on y vante. En l'an 1516, à ce qu'on dit, & un an devant les mouvemens de Luther, je ne sçai quel Cordelier s'étoit avisé, en commentant Daniel, de dire que *la Puissance du Pape alloit baisser, & ne se releveroit jamais*. Cette prédiction étoit aussi vraie que ce qu'ajoutoit ce nouveau Prophète, qu'en 1600, *le Turc seroit maître de l'Italie & de l'Allemagne*. Néanmoins Mélancton rapporte sérieusement la vision de ce Fanatique, & se vante de l'avoir en original entre ses mains, comme le Frere Cordelier l'avoit écrite. Qui n'eût tremblé à ce récit ? Le Pape est déjà ébranlé par Luther, & on croit le voir à bas. Mélancton prend tout cela pour des Prophéties, tant on est foible, quand on est prévenu. Après le Pape renversé, il croit voir suivre de près le Turc victorieux ; & les tremblemens de terre qui arrivoltent, le confirment dans cette pensée. Qui le croiroit capable de toutes ces impressions, si toutes ses Lettres n'en étoient remplies ? Il lui faut faire cet honneur ; ce n'étoit pas ces périls qui lui causoient tant de troubles, & tant de tourmens ; au milieu de ses plus violentes agitations, on lui entend dire avec confiance : *Nos périls me troublent moins que nos fautes*. Il donne un bel objet à ses douleurs ; les maux publics ; & particulièrement les maux de l'Eglise ; mais c'est aussi qu'il ressent en sa conscience, comme il l'explique souvent, la part qu'avoient à ces maux ceux qui s'étoient vantés d'en être les Réformateurs. Mais c'est assez parler en particulier des troubles dont Mélancton étoit agité : on a vû assez clairement les raisons de la conduite qu'il tint dans l'Assemblée de Smalcalde, & les motifs de la restriction qu'il y mit, à l'article plein de fureur que Luther y proposa contre le Pape,

LIVRE VI.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VI.

Le Landgrave travaille à entretenir l'union entre les Luthériens & les Zuingliens : Nouveau remède qu'on trouve à l'incontinence de ce Prince, en lui permettant d'épouser une seconde femme durant la vie de la première. Instruction mémorable qu'il donne à Bucer pour faire entrer Luther & Mélancton dans ce sentiment : Avis Doctrinal de Luther, de Bucer, & de Mélancton en faveur de la Polygamie ; Le nouveau mariage est fait ensuite de cette consultation : Le parti en a honte, & n'ose ni le nier, ni l'avouer : Le Landgrave porte Luther à supprimer l'élévation du Saint Sacrement, en faveur des Suisses que cette cérémonie rebutoit de la Ligue de Smalcalde ; Luther à cette occasion s'échauffe de nouveau contre les Sacramentaires : Dessein de Mélancton pour détruire le fondement du Sacrifice de l'Autel ; On reconnoît dans le Parti que ce Sacrifice est inséparable de la présence réelle & du sentiment de Luther : On en avoue autant de l'Adoration : Présence momentanée, & dans la seule réception, comment établie : Le sentiment de Luther méprisé par Mélancton & par les Théologiens de Leipfik & de Wittemberg : Thèses emportées de Luther contre les Théologiens de Louvain ; Il reconnoît le Sacrement adorable : Il déteste les Zuingliens, & il meurt.

Depuis 1537, jusqu'à l'an 1546.

L'Accord de Wittemberg ne subsista guère : c'étoit une erreur de s'imaginer qu'une paix plâtrée comme celle-là, pût être de longue durée, & qu'une si grande opposition dans la Doctrine, avec une si grande altération dans les esprits pût être surmontée par des équivoques. Il échappoit toujours à Luther quelque mot fâcheux contre Zuingle. Ceux de Zurich ne manquoient pas de défendre leur Docteur ; mais Philippe, Landgrave de Hesse, qui avoit toujours dans l'esprit des desseins de guerre, renoit uni, autant qu'il pouvoit, tout le Parti Protestant, & empêcha durant quelques années, qu'on n'en vint à une rupture ouverte. Ce Prince étoit le soutien de la Ligue de Smalcalde ; & par le besoin qu'on avoit de lui dans le Parti, on lui accorda une chose, dont il n'y avoit point d'exemple parmi les Chrétiens. Ce fut d'avoir deux femmes à la fois ; & la Réforme ne trouva que ce seul remède à son incontinence.

1.
L'inconti-
nence scanda-
leuse du Land-
grave, & quel
remède on y
trouva dans
la Réforme,
M. D. XXXIX.

Les Historiens qui ont écrit que ce Prince étoit, à cela près, fort tempérant, n'ont pas su tout le secret du Parti : on y couvroit,

Thuan. lib.
IV. ad ann.
1557.

Tome III.

Ee

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VI.

Mel. lib.
IV. Ep. 2.
14.

le plus qu'on pouvoit, l'intempérance d'un Prince, que la Réforme vantoit au-dessus de tous les autres. Nous voyons dans les Lettres de Mélancton, qu'en 1539, du temps que la Ligue de Smalcalde se rendit si redoutable, ce Prince avoit une maladie que l'on cachoit avec soin; c'étoit de ces maladies qu'on ne nomme pas. Il en guérit; & pour ce qui touche son intempérance, les Chefs de la Réforme ordonnèrent ce nouveau remède dont nous venons de parler. On cacha le plus qu'on put cette honte du nouvel Evangile. M. de Thou, tout pénétrant qu'il étoit dans les affaires étrangères, n'en a pu découvrir autre chose, sinon que ce Prince, par le conseil de ses Pasteurs, avoit une Concubine avec sa femme. C'en est assez pour couvrir de honte ces faux Pasteurs qui autorisoient le concubinage, mais on ne sçavoit pas encore alors que ces Pasteurs étoient Luther lui-même, avec tous les Chefs du Parti, & qu'on permit au Landgrave d'avoir cette Concubine à titre de femme légitime, encore qu'il en eût une autre, dont le mariage subsistoit dans toute sa force. Maintenant tout ce Mystère d'iniquité est découvert par les pièces que l'Electeur Palatin Charles-Louis (c'est le dernier mort) a fait imprimer, & dont le Prince Ernest de Hesse, un des descendans de Philippe, a manifesté une partie, depuis qu'il s'est fait Catholique.

II.
A des im-
portans sur
cette affaire,
tirés d'un Li-
vre imprimé
par l'ordre de
l'Electeur
Charles-Louis,
Comte Pala-
tin.

Le Livre que le Prince Palatin fit imprimer, a pour titre : *Considérations consciencieuses sur le Mariage, avec un éclaircissement des questions agitées jusqu'à présent touchant l'Adultère, la Séparation, & la Polygamie.* Le Livre parut en Allemand en 1679, sous le nom emprunté de Daphneus Arcuarius, sous lequel étoit caché celui de Laurentius Bager, un des Conseillers de ce Prince.

Le dessein du Livre est en apparence de justifier Luther contre Bellarmin, qui l'accusoit d'avoir autorisé la Polygamie; mais en effet il fait voir que Luther la favorisoit; & afin qu'on ne pût pas dire qu'il auroit peut-être avancé cette Doctrine dans les commencemens de la Réforme, il produit ce qui s'est fait long-temps après dans le nouveau mariage du Landgrave.

Là il rapporte trois pièces, dont la première est une instruction du Landgrave même, donnée à Bucer; car ce fut lui qui fut chargé de toute la négociation avec Luther; & on voit par là que le Landgrave l'employoit à bien d'autres accommodemens, qu'à celui des Sacramentaires. Voici un fidèle extrait de cette instruction; & com-

me la pièce est remarquable, on la pourra voir ici toute entière, & traduite d'Allemand en Latin, de mot à mot, & de bonne main.

Le Landgrave expose d'abord, que depuis sa dernière maladie il avoit beaucoup réfléchi sur son état, & principalement sur ce que quelques semaines après son mariage, il avoit commencé à se plonger dans l'Adultere; Que ses Pasteurs l'avoient exhorté souvent à s'approcher de la sainte Table, mais qu'il croyoit y trouver son jugement, parce qu'il NE VEUT PAS quitter une telle vie. Il rejette la cause de ses désordres sur sa femme, & il raconte les raisons pour lesquelles il ne l'a jamais aimée; mais comme il a peine à s'expliquer lui-même de ces choses, il en a, dit-il, découvert tout le secret à Bucer.

Il parle ensuite de sa complexion, & des effets de la bonne chère qu'on faisoit dans les Assemblées de l'Empire, où il étoit obligé de se trouver. Y mener une femme de la qualité de la sienne, c'étoit un trop grand embarras. Quand ses Prédicateurs lui remontrèrent qu'il devoit punir l'adultère & les autres crimes semblables: Comment, disoit-il, punir les crimes où je suis plongé moi-même? Lorsque je m'expose à la guerre pour la cause de l'Evangile, je pense que j'irois au diable, si j'y étois tué par quelque coup d'épée ou de mousquet. Je vois qu'avec la femme que j'ai, ni JENEPUIS, ni JENEVEUX changer de vie, dont JE PRENDS DIEU A TEMOIN; de sorte que je ne trouve aucun moyen d'en sortir, que par les remèdes que Dieu a permis à l'ancien Peuple, c'étoit-à-dire, la Polygamie.

Là il rapporte les raisons qui lui persuadent qu'elle n'est pas défendue sous l'Evangile; & ce qu'il y a de plus mémorable, c'est qu'il dit sçavoir que Luther & Mélancton ont conseillé au Roi d'Angleterre de ne point rompre son mariage avec la Reine sa femme, mais avec elle d'en épouser encore une autre. C'est-là encore un secret que nous ignorions. Mais un Prince si bien instruit dit qu'il le sçait; & il ajoute, qu'on lui doit d'autant plutôt accorder ce remède, qu'il ne le demande que pour le salut de son âme. Je ne veux pas, poursuit-il, demeurer plus long-tems dans les lacets du démon, & JENEPUIS, ni NEVEUX m'en tirer que par cette voie; c'est pourquoi je demande à Luther, à Mélancton & à Bucer même, qu'ils me donnent un témoignage que je la puis embrasser; que s'ils craignent que ce témoignage ne tourne à scandale en ce tems, & ne nuise aux affaires de l'Evangile, s'il étoit imprimé, je souhaite, tout au moins, qu'ils me donnent une déclaration par écrit, que si je me marie secrettement, Dieu n'y feroit point offensé, & qu'ils cherchent les moyens de rendre avec le tems ce mariage public; en sorte que la femme que j'épouserai, ne passe point pour une personne malhonorable: autrement, dans la suite du tems, l'Eglise en seroit scandalisée.

Après il les assure qu'il ne faut pas craindre que ce second mariage

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. VI.

III.
Bucer en-
voyé à Lu-
ther, & aux
autres Chefs
du Parti, pour
obtenir la per-
mission d'é-
pouser une se-
conde femme.
Instruction de
ce Prince à
son Envoyé.
Inf. n. 1. 2.
Ibid. n. 3.
Ibid. n. 6.

IV.
Suite de
l'institution.
Le Landgrave
promet à Lu-
ther les biens
des Monastè-
res, si on fa-
vorise son des-
sein.
N. 6. &
seq.
Ibid. n. 10.
Ibid. n. 11.
N. 12.

N. 13.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VI.

V.
Continua-
tion. Le Land-
grave se pro-
pose d'avoir
recours à
l'Empereur, &
même au Pa-
pe, si on le
refuse.

Ibid. n. 14.
Ibid. n. 15.
& seq.

l'oblige à maltraiter sa première femme, ou même à se retirer de sa compagnie, puisqu'au contraire il veut en cette occasion porter sa croix, & laisser ses États à leurs communs enfans. Qu'ils m'accordent donc, continue ce Prince, au Nom de Dieu, ce que je leur demande, afin que je puisse plus gaiement vivre & mourir pour la cause de l'Evangile, & en entreprendre plus volontiers la défense; & je ferai de mon côté tout ce qu'ils m'ordonneront selon la raison, soit qu'ils me demandent LES BIENS DES MONASTERES, ou d'autres choses semblables.

On voit comme il infinue adroitement les raisons dont il sçavoit, lui qui les connoissoit si intimement, qu'ils pouvoient être touchés; & comme il prévoyoit que ce qu'ils craindroient le plus, seroit le scandale, il ajoute que *les Ecclesiastiques haïssoient déjà tellement les Protestans, qu'ils ne les en haïroient ni plus ni moins pour cet article nouveau, qui permettroit la Polygamie; que si, contre sa pensée, il trouvoit Mélancton & Luther inexorables, il lui rouloit dans l'esprit plusieurs desseins, entr'autres, celui de s'adresser à l'Empereur pour cette dispense, quelque argent qu'il lui en pût coûter. C'étoit-là un endroit délicat; car il n'y avoit point d'apparence, poursuit-il, que l'Empereur accorde cette permission sans la dispense du Pape, dont je ne me soucie guère, dit-il; mais pour celle de l'Empereur, je ne la dois pas mépriser, quoique je n'en ferois que fort peu de cas, si je ne croyois d'ailleurs que Dieu a plutôt permis que défendu ce que je souhaite; & si la tentative que je fais de ce côté-ci, c'est-à-dire, de celui de Luther, ne me réussit pas, une crainte humaine me portera à demander le consentement de l'Empereur, dans la certitude que j'ai d'en obtenir tout ce que je voudrai, en donnant une grosse somme d'argent à quelqu'un de ses Ministres. Mais quoique pour rien du monde je ne voulusse me retirer de l'Evangile, ou me laisser entraîner dans quelque affaire qui fût contraire à ses intérêts, je crains pourtant que les Impériaux ne m'engageassent à quelque chose qui ne seroit pas utile à cette cause & à ce parti. Je demande donc, conclut-il, qu'ils me donnent le secours que j'attends, de peur que je ne l'aie chercher EN QUELQUE AUTRE LIEU moins agréable, puisque j'aime mille fois mieux devoir mon repos à leur permission, qu'à toutes les autres permissions humaines. Enfin, je souhaite d'avoir par écrit le sentiment de Luther, de Mélancton, & de Bucer, afin que je puisse me corriger, & approcher du Sacrement en bonne conscience. Donné à Melsingue le Dimanche après la Sainte Catherine 1539, PHILIPPE, LANDGRAVE DE HESSE.*

VI.
Avis Doc-
trinal de Lu-

L'instruction étoit aussi pressante que délicate. On voit les efforts que le Landgrave fait jouer: il n'oublie rien; & quelque mé-

pris qu'il témoignât pour le Pape, c'en étoit trop pour les nouveaux Docteurs de l'avoir seulement nommé en cette occasion. Un Prince si habile n'avoit pas lâché cette parole sans dessein, & d'ailleurs c'étoit assez de montrer la liaison qu'il sembloit vouloir prendre avec l'Empereur, pour faire trembler tout le Parti. Ces raisons valoient beaucoup mieux que celles que le Landgrave avoit tâché de tirer de l'Ecriture. A de si pressantes raisons on avoit joint un habile négociateur. Ainsi Bucer tira de Luther une consultation en forme, dont l'original fut écrit en Allemand, de la main & du style de Mélancton. On permet au Landgrave, *selon l'Evangile*, (car tout se fait sous ce nom dans la Réforme) d'épouser une autre femme avec la sienne. Il est vrai qu'on déplore l'état où il est, *de ne pouvoir s'abstenir de ses adultères, tant qu'il n'aura qu'une femme*, & on lui représente cet état comme très-mauvais devant Dieu, & comme contraire à la *sûreté de sa conscience*. Mais en même tems, & dans la période suivante on le lui permet, & on lui déclare qu'il peut *épouser une seconde femme, s'il y est entièrement résolu, pourvu seulement qu'il tienne le cas secret*. Ainsi une même bouche prononce le bien & le mal. Ainsi le crime devient permis en le cachant. Je rougis d'écrire ces choses, & les Docteurs qui les écrivirent en avoient honte. C'est ce qu'on voit dans tout leur discours tortueux & embarrassé. Mais enfin il fallut trancher le mot, & permettre au Landgrave en termes formels cette bigamie si désirée. Il fut dit pour la première fois, depuis la naissance du Christianisme, par des gens qui se prétendoient Docteurs dans l'Eglise, que Jesus-Christ n'avoit pas défendu de tels mariages; cette parole de la Genèse, *ils seront deux dans une chair*, fut éludée, quoique Jesus-Christ l'eût réduite à son premier sens, & à son institution primitive, qui ne souffre que deux personnes dans le lien conjugal. L'avis en Allemand est signé par Luther, Bucer & Mélancton. Deux autres Docteurs, dont Mélander, Ministre du Landgrave, étoit l'un, le signèrent aussi en Latin à Wittemberg au mois de Décembre 1539. Cette permission fut accordée *par forme de dispense*, & réduite *au cas de nécessité*; car on eut honte de faire passer cette pratique en loi générale. On trouva des nécessités contre l'Evangile; & après avoir tant blâmé les dispenses de Rome, on osa en donner une de cette importance. Tout ce que la Réforme avoit de plus renommé en Allemagne, consentit à cette iniquité: Dieu les livroit visiblement au sens réprouvé; & ceux qui crôient contre les abus, pour rendre l'Eglise odieuse, en commettent de plus étranges & en plus grand

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VI.

ther. La Polygamie accordée par lui & les autres Chefs des Protestans.

V. à la fin de ce Livre VI.

Consult. de Luther, n. 21, 22.

Ibid. n. 20. N. 21. Jac. III. 10.

Ibid. n. 6.

Gen. 1. 27

Math. XIX.

4. 5. 6.

Livre de consid. consid. 5. de 2.

Consult. n. 4, 10, 11.

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VI.
nombre, dès les premiers tems de leur Réforme; qu'ils n'en ont pu ramasser ou inventer dans la suite de tant de siècles, où ils reprochent à l'Eglise sa corruption.

Le Landgrave avoit bien prévu qu'il feroit trembler ses Docteurs, en leur parlant seulement de la pensée qu'il avoit de traiter de cette affaire avec l'Empereur. On lui répond que ce Prince n'a ni Foi, ni Religion; que c'est un trompeur, qui n'a rien des mœurs Germaniques, avec qui il est dangereux de prendre des liaisons. Ecrire ainsi à un Prince de l'Empire, qu'est-ce autre chose que de mettre toute l'Allemagne en feu? Mais qu'y a-t-il de plus bas que ce qu'on voit à la tête de cet avis? Notre pauvre Eglise, disent-ils, petite, misérable & abandonnée, a besoin d'Princes régens vertueux. Voilà, si on sçait l'entendre, la raison des nouveaux Docteurs. Ces Princes vertueux, dont on avoit besoin dans la Réforme, étoient des Princes qui vouloient qu'on fît servir l'Evangile à leurs passions. L'Eglise, pour son repos temporel, peut avoir besoin du secours des Princes: mais établir des dogmes pernicieux & inouïs pour leur complaire, & leur sacrifier par ce moyen l'Evangile, qu'on se vante de venir rétablir, c'est le vrai mystère d'iniquité, & l'abomination de la désolation dans le Sanctuaire.

VII.
Ce que répondent les Consultans sur le sujet de l'Empereur.
Ibid. n. 32.

VIII.
Le secret du second mariage, qui devoit passer pour concubinage: ce scandale méprisé par les Consultans.
Ibid. n. 10.

Une si infâme consultation eût déshonoré tout le Parti, & les Docteurs qui la souscrivirent n'auroient pas pu se sauver des clameurs publiques, qui les auroient rangés, comme ils l'avouent, parmi les Mahométans, ou parmi les Anabaptistes qui font un jeu du mariage. Aussi le prévirent-ils dans leur avis, & défendirent sur toutes choses au Landgrave de découvrir ce nouveau mariage. Il ne devoit y avoir qu'un très-petit nombre de témoins, qui devoient encore être obligés au secret, sous le sceau de la confession; c'est ainsi que parloit la consultation. La nouvelle épouse devoit passer pour Concubine. On aimoit mieux ce scandale dans la maison de ce Prince, que celui qu'auroit causé dans toute l'Eglise, l'approbation d'un mariage si contraire à l'Evangile, & à la doctrine commune de tous les Chrétiens.

IX.
Le second mariage se fait en secret: le Contrat qui en fut passé.
M. D. XL.
Inst. copul.
V. à la fin de ce Livre.
La consultation fut suivie d'un mariage dans les formes entre Philippe, Landgrave de Hesse, & Marguerite de Saal, du consentement de Christine de Saxe sa femme. Le Prince en fut quitte pour déclarer en se mariant, qu'il ne prenoit cette seconde femme par aucune légèreté ni curiosité; mais par d'inévitables nécessités de corps & de conscience, que son Altesse avoit expliquées à beaucoup de doctes, prudens, Chrétiens, & dévots Prédicateurs, qui lui avoient

conseillé de mettre sa conscience en repos par ce moyen. L'instrument de ce mariage, daté du 4 Mars 1540, est avec la Consultation dans le Livre qui fut publié par l'ordre de l'Electeur Palatin. Le Prince Ernest a encore fourni les mêmes pièces, ainsi elles sont publiques en deux manieres. Il y a dix ou douze ans qu'on en a produit des extraits dans un Livre qui a couru toute la France, sans avoir été contredit; & on vient de nous les donner en forme si authentique, qu'il n'y a pas moyen d'en douter. Pour ne rien laisser à désirer, j'y ai joint l'instruction du Landgrave; & l'histoire maintenant est complète.

Les crimes échappent toujours par quelque endroit. Quelque précaution qu'on eût prise pour cacher ce mariage scandaleux, on ne laissa pas d'en soupçonner quelque chose, & il est certain qu'on l'a reproché au Landgrave, aussi-bien qu'à Luther dans des écrits publics; mais ils s'en tirerent par des équivoques. Un Auteur Allemand a publié une Lettre du Landgrave à Henri le Jeune, Duc de Brunswick, où il lui parle en ces termes : *Vous me reprochez un bruit qui court, que j'ai pris une seconde femme, la premiere étant encore en vie. Je vous declare que si vous, ou qui que ce soit, dites que j'ai contracté un mariage NON CHRETIEN, ou que j'aie fait quelque chose indigne d'un Prince Chrétien, on me l'impose par pure calomnie : car quoiqu'envers Dieu, je me tiens pour un malheureux pécheur, je vis pourtant en ma foi & en ma conscience devant lui, d'une telle maniere que mes Confesseurs ne me tiennent pas pour un homme non Chrétien. Je ne donne scandale à personne, & je vis avec la Princesse ma femme dans une parfaite intelligence. Tout cela étoit véritable selon sa pensée, car il ne prétendoit pas que le mariage qu'on lui reprochoit, fût non Chrétien. La Landgrave en étoit contente, & la Consultation avoit fermé la bouche à ses Confesseurs. Luther ne répond pas avec moins d'adresse. On reproche, dit-il, au Landgrave, que c'est un polygame. Je n'ai pas beaucoup à parler sur ce sujet-là. Le Landgrave est assez fort, & a des gens assez sçavans pour le défendre. Quant à moi je connois une seule Princesse & Landgrave de Hesse, qui est & qui doit être nommée la femme & la mere en Hesse; & il n'y en a point d'autre qui puisse donner à ce Prince de jeunes Landgraves, que la Princesse, qui est fille de George Duc de Saxe. En effet, on avoit donné bon ordre que ni la nouvelle épouse, ni ses enfans ne pussent porter le titre de Landgraves. Se défendre de cette sorte, c'est aider à sa conviction, & reconnoître la honteuse corruption qu'introduisoient dans la doctrine ceux qui ne parloient dans tous leurs écrits que du rétablissement du pur Evangile.*

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. VI.

Lettres de
Gastineaux.
Varill hist.
de l'Hérésie.
XII.

X.
Réponse du
Landgrave &
de Luther à
ceux qui leur
reprochent ce
mariage.
Horilederus
de causis Bell.
Germ. ann.
1540.

T. VII. Jm.
fol. 421.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. VI.

XI.
Sermon scan-
daleux de Lu-
ther sur le ma-
riage.

T. V. Sermon
de Mairim.
fol. 123.

XII.

* Le Land-
grave oblige
Luther à sup-
primer dans
la Messe l'é-
lévation du S.
Sacrement :
comment on
se servit de
cette occasion
pour l'échauf-
fer de nou-
veau contre les
Sacramentai-
res.

M. D. XLII.

M. D. XLIII.

Casp. Peuc.
narr. hist. de
Phil. Mel. so-
ceri sui, sen-
tent. de Cœn.
Dom. Amber-
g. 1596. P.
47

Après tout, Luther ne faisoit que suivre les principes qu'il avoit posés ailleurs. J'ai toujours craint de parler de ces *inévitables nécessités* qu'il reconnoissoit dans l'union des deux sexes, & du Sermon scandaleux qu'il avoit fait à Wittemberg sur le mariage; mais puifque la suite de cette Histoire m'a une fois fait rompre une barriere que la pudeur m'avoit imposée, je ne puis plus dissimuler ce qui se trouve bien imprimé dans les œuvres de Luther. Il est donc vrai que dans un Sermon qu'il fit à Wittemberg pour la réformation du mariage, il ne rougit pas de prononcer ces infâmes & scandaleuses paroles : *Si elles sont si opiniâtres*, il parle des femmes, *il est à propos que leurs maris leur disent : Si vous ne le voulez pas, une autre le voudra : Si la Maîtresse ne veut pas venir, que la servante approche.* Si on entendoit un tel discours dans une farce & sur le théâtre, on en auroit honte. Le Chef des Réformateurs le prêche sérieusement dans l'Eglise; & comme il tournoit en dogme tous ses excès, il ajoûte : *Il faut pourtant auparavant que le mari amène sa femme devant l'Eglise, & qu'il l'admoneste deux ou trois fois : après, répudiez-la, & prenez Esther au lieu de Vasti.* C'étoit une nouvelle cause de divorce, ajoûtée à celle de l'adultère. Voilà comme Luther a traité le Chapitre de la réformation du mariage. Il ne lui faut pas demander dans quel Evangile il a trouvé cet article; c'est assez qu'il soit renfermé dans *les nécessités*, qu'il a voulu croire au-dessus de toutes les loix & de toutes les précautions. Faut-il s'étonner après cela de ce qu'il permit au Landgrave? Il est vrai que dans ce Sermon il oblige à répudier la première femme, avant que d'en prendre une autre; & dans la Consultation il permet au Landgrave d'en avoir deux. Mais aussi le Sermon fut prononcé en 1522, & la consultation est écrite en 1539. Il étoit juste que Luther apprît quelque chose en dix-sept ou dix-huit ans de Réformation.

* Depuis ce tems le Landgrave eut un pouvoir presque absolu sur l'esprit de ce Patriarche de la Réforme; & après en avoir senti le foible dans une matiere si essentielle, il ne le crut pas capable de lui résister. Ce Prince étoit peu versé dans les controverses; mais en récompense il sçavoit en habile politique concilier les esprits, ménager les intérêts différens, & entretenir les Liges. Sa plus grande passion étoit de faire entrer les Suisses dans celle de Smalcalde. Mais il les voyoit offensés de beaucoup de choses qui se pratiquoient parmi les Luthériens, & en particulier de l'élévation du Saint-Sacrement que l'on continuoit de faire au son de la cloche, le peuple frappant sa poitrine, & poussant des gémissemens & des soupirs.

Soupirs. Luther avoit conservé vingt-cinq ans ces mouvemens d'une piété, dont il sçavoit bien que Jesus-Christ étoit l'objet; mais il n'y avoit rien de fixe dans la Réforme. Le Landgrave ne cessa d'attaquer Luther sur ce point; & il le persécuta tellement, qu'après avoir laissé abolir cette coutume dans quelques Eglises de son Parti, à la fin il l'ôta lui-même dans celle de Wittemberg qu'il conduisoit. Ces changemens arriverent en 1542 & 1543. On en triompha parmi les Sacramentaires: ils cfurent à ce coup que Luther se laissoit fléchir; on disoit même parmi les Luthériens, qu'il s'étoit enfin relâché de cette admirable vigueur avec laquelle il avoit jusqu'alors soutenu l'ancienne doctrine de la Présence réelle, & qu'il commençoit à s'entendre avec les Sacramentaires. Il fut piqué de ces bruits, car il souffroit avec impatience les moindres choses qui bleissoient son autorité. Peucer gendre de Mélancton, dont nous avons pris ce récit, remarque qu'il dissimula quelque tems; car *son grand cœur*, dit-il, *ne se laissoit pas aisément émouvoir*. Nous allons voir néanmoins comment on lui faisoit prendre feu. Un Médecin nommé Wildus, célèbre dans sa profession, & d'un grand crédit parmi la Noblesse de Misnie, où ces bruits se répandoient le plus contre Luther, le vint voir à Wittemberg, & fut bien reçu dans sa maison. Il arriva, poursuit Peucer, que dans un festin où étoit aussi Mélancton, *ce Médecin échauffé du vin*, (car on buvoit comme ailleurs à la table des Réformateurs; & ce n'étoit pas de pareils abus qu'ils avoient entrepris de corriger,) *ce Médecin*, dis-je, *se mit à parler avec peu de précaution sur l'Elevation ôtée depuis peu; & il dit tout franchement à Luther, que la commune opinion étoit qu'il n'avoit fait ce changement que pour plaire aux Suisses, & qu'il étoit enfin entré dans leurs sentimens*. Ce grand cœur ne fut pas à l'épreuve de ce discours fait dans le vin: son émotion fut visible; & Mélancton prévint ce qui arriva.

Luther fut animé par ce moyen contre les Suisses; & sa colère devint implacable, à l'occasion de deux livres que ceux de Zurich firent imprimer dans la même année. L'un fut une version de la Bible, faite par Léon de Juda, ce fameux Juif qui embrassa le parti des Zuingliens: l'autre fut les œuvres de Zuingle, soigneusement ramassées avec de grands éloges de cet Auteur. Quoiqu'il n'y eût rien dans ces livres contre la personne de Luther, aussitôt après leur publication, il s'emporta à des excès inouïs, & ses transports n'avoient jamais paru si violens. Les Zuingliens publièrent, & les Luthériens l'ont presque avoué, que Luther ne put souffrir qu'un

Tome III.

F f

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. VI.

Peuc. ibid.
Sulzeri, Ep.
ad Calv. in-
ter Calv. Ep.
pag. 52.

Peuc. ibid.

XIII.

L'ancienne
jalousie de Lu-
t. er. contre
Zuingle & ses
Disciples, se
révèle.

1543.

Hosp. part.
II. 183.

Calix. judi-
cium, n. 72,
121, 122.

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
LIV. VI.
Hosp. part.
II. 184.
Ibid.

autre que lui se mêlât de tourner la Bible. Il en avoit fait une version très-élégante en sa langue ; & il crut qu'il y alloit de son honneur , que la Réforme n'en eût point d'autre , du moins où l'Allemand étoit entendu. Les œuvres de Zuingle réveillèrent sa jalousie ; & il crut qu'on lui vouloit toujours opposer cet homme , pour lui disputer la gloire de premier des Réformateurs. Quoi qu'il en soit , Mélancton & les Luthériens demeurèrent d'accord , qu'après cinq ou six ans de trêve , Luther recommença le premier la guerre avec plus de fureur que jamais. Quelque pouvoir que le Landgrave eût sur l'esprit de Luther , il n'en pouvoit pas retenir long-tems les emportemens. Les Suisses produisirent des lettres de la propre main de Luther , où il défend au Libraire qui lui avoit fait présent de la version de Léon , de lui rien envoyer jamais de la part de ceux de Zurich ; *que c'étoient des hommes damnés qui entraîmoient les autres en enfer ; que les Eglises ne pouvoient plus communiquer avec eux , ni consentir à leurs blasphêmes , & qu'il avoit résolu de les combattre par ses écrits & par ses prières jusqu'au dernier soupir.*

XIV.
Luther ne
veut plus
qu'on prie
pour les Sa-
cramentaires ,
& les croit
damnés sans
ressource.
M. D. XLIV.
Hosp. ibid.
p. 186, 187.
Calix. jud.
n. 73. p. 123.
& seq.
Luth. parv.
Conf.

Il tint parole. L'année suivante il publia une explication sur la Genèse , où il mit Zuingle & Ocolampade avec Arius , avec Muncer & les Anabaptistes , avec les Idolâtres qui se faisoient *une idole de leurs pensées , & les adoroient au mépris de la parole de Dieu.* Mais ce qu'il publia ensuite , fut bien plus terrible : ce fut sa petite Confession de Foi , où il les traita *d'insensés , de blasphémateurs , de gens de néant ; de damnés pour qui il n'étoit plus permis de prier : car* il poussa la chose jusques-là , & protesta qu'il ne vouloit plus avoir avec eux aucun commerce , *ni par lettres , ni par paroles , ni par œuvres , s'ils ne confessoient que le pain de l'Eucharistie étoit le vrai corps naturel de Notre-Seigneur ; que les impies , & même le traître Judas , ne reçoivent pas moins par la bouche , que S. Pierre & les autres vrais Fidèles.*

XV.
Anathèmes
de Luther.
Conc. pag.
734.
Luth. T. II.
fol. 321.
Hosp. 191.

Par-là il crut mettre fin aux scandaleuses interprétations des Sacramentaires , qui tournoient tout à leurs sens , & il déclara qu'il tenoit pour fanatiques ceux qui refuseroient de souscrire à cette dernière Confession de Foi. Au reste , il le prenoit d'un ton si haut , & menaçoit tellement le monde de ses anathêmes , que les Zuingliens ne l'appelloient plus que *le nouveau Pape , & le nouvel Antechrist.*

XVI.
Les Zuingliens reprennent Luther d'avoir tou-

Ainsi la défense ne fut pas moins violente que l'attaque. Ceux de Zurich scandalisés de cette expression étrange , *le pain est le vrai corps naturel de Jesus-Christ* , le furent encore davantage des injures atroces de Luther ; de sorte qu'ils firent un livre qui avoit pour titre :

Contre les vaines & scandaleuses calomnies de Luther ; où ils soutenoient qu'il falloit être aussi insensé que lui pour endurer ses emportemens ; qu'il déshonorait sa vieillesse, & se rendoit méprisable par ses violences ; & qu'il devoit être honteux de remplir ses livres de tant d'injures & de tant de Diabes.

Il est vrai que Luther avoit pris soin de mettre le Diable dedans & dehors, dessus & dessous, à droite & à gauche, devant & derrière les Zuingliens, en inventant de nouvelles phrases pour les pénétrer de Démon, & répétant ce mot odieux jusqu'à faire horreur.

C'étoit sa coutume ; en 1542. comme le Turc menaçoit plus que jamais l'Allemagne, il avoit publié une prière contre lui, où il mêla le Diable d'une étrange sorte : *Vous sçavez, disoit-il, ô Seigneur, que le Diable, le Pape, & le Turc n'ont ni droit ni raison de nous tourmenter ; car nous ne les avons jamais offensés ; mais parce que nous confessons que vous, ô Pere, & votre Fils Jesus-Christ, & le S. Esprit êtes un seul Dieu éternel ; c'est là notre péché ; c'est tout notre crime, c'est pour cela qu'ils nous haïssent & nous persécutent ; & nous n'aurions plus rien à craindre d'eux, si nous renoncions à cette foi. Quel aveuglement de mettre ensemble le Diable, le Pape, & le Turc, comme les trois ennemis de la Foi de la Trinité ! Quelle calomnie d'assurer que le Pape les persécute pour cette foi ! Et quelle folie de s'excuser envers l'ennemi du genre-humain, comme un homme qui ne lui a jamais donné aucun mécontentement.*

Un peu après que Luther se fût échauffé de nouveau, de la manière que nous avons vûe contre les Sacramentaires, Bucer dressa une nouvelle Confession de Foi. Ces Messieurs ne s'en lassoient pas ; il sembla qu'il la voulût opposer à la petite Confession que Luther venoit de publier. Celle de Bucer rouloit à peu près sur les expressions de l'accord de Wirtemberg, dont il avoit été le Médiateur ; mais il n'auroit pas fait une nouvelle Confession de Foi, s'il n'avoit voulu changer quelque chose. C'est qu'il ne vouloit plus dire aussi nettement & aussi généralement qu'il avoit fait, qu'on pouvoit prendre *sans foi* le Corps du Sauveur, & le prendre très-réellement, en vertu de l'institution de Notre-Seigneur, que nos mauvaises dispositions ne pouvoient priver de son efficace. Bucer corrige ici cette doctrine, & il semble mettre pour condition de la Présence de Jesus-Christ dans la Cène, non-seulement qu'on la célèbre selon l'institution de Jesus-Christ, mais encore *qu'on ait une Foi solide aux paroles par lesquelles il se donne lui-même.* Ce Docteur qui n'osoit donner une Foi vive à ceux qui communioient indigne-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. VI.

jours le diable
à la bouche,
& le traite
d'insensé.

XVII.
Scandaleuse
prière de Lu-
ther, qui dit
qu'il n'a ja-
mais offensé
le diable.
Sleid. lib.
XIV.

XVIII.
Nouvelle
confession de
Foi de Bucer.
Il confirme
que les indi-
gnes reçoivent
réellement le
Corps de No-
tre-Seigneur.
Invention de
la Foi solide.
S. lib. IV.
n. 23.

Conf. Buc.
ibid. art. 22.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VI.

Carf. Buc.
ibid. art. 23.

XIX.
Embrouille-
ment du mê-
me Auteur sur
la communion
des impies.

ment, inventa en leur faveur *cette Foi solide* que je laisse à examiner aux Protestans; & par une telle foi il vouloit que les indignes reçussent *le Sacrement, & le Seigneur même.*

Il paroît embarrassé sur ce qu'il doit dire de la communion des impies. Car Luther, qu'il ne vouloit pas contredire ouvertement, avoit décidé dans sa petite Confession; *Qu'ils recevoient Jesus-Christ aussi véritablement que les Saints.* Mais Bucer, qui ne craignoit rien tant que de parler nettement, dit que ceux d'entre les impies *qui ont la Foi pour un tems, reçoivent Jesus-Christ dans une énigme, comme ils reçoivent l'Evangile.* Quels prodiges d'expressions! Et pour ceux qui n'ont aucune Foi: il semble qu'il devoit dire, qu'ils ne reçoivent point du tout Jesus-Christ. Mais cela seroit trop clair: il se contente de dire, *Qu'ils ne voient, & ne touchent dans le Sacrement que ce qui est sensible.* Et que veut-il donc qu'on y voie & qu'on y touche, si ce n'est ce qui est capable de frapper les sens? Le reste, c'est-à-dire, le Corps du Sauveur, peut être cru; mais personne ne se vante ni de le voir, ni de le toucher en lui-même; & les Fidèles n'ont de ce côté-là aucun avantage sur les impies. Ainsi, à son ordinaire, Bucer ne fait que brouiller; & par ses subtilités il prépare la voie, comme nous verrons, à celles de Calvin & des Calvinistes.

XX.
Mélancton
travaille à
rendre la Pré-
sence réelle
momentanée
& à la mettre
seulement
dans l'usage.

XXI.
Le vrai fon-
dement de ce
Dogme, est
l'aversion
pour la Mes-
se. Deux cho-
ses que les
Protestans n'y
peuvent souf-
frir.

XXII.
La haine a-
veugle de Lu-
ther pour l'O-
blation, &
pour le Canon
de la Messe.

Mélancton durant ces tems prenoit un soin particulier de diminuer, pour ainsi parler, la Présence réelle, en tâchant de la réduire au tems précis de l'usage. C'est ici un dogme principal du Luthéranisme, & il importe de bien entendre comment il s'est établi dans la Secte.

L'aversion de la Nouvelle Réforme étoit la Messe, quoique la Messe au fond ne fût autre chose que les prières publiques de l'Eglise consacrées par la célébration de l'Eucharistie, où Jesus-Christ présent honoroit son Pere, & sanctifioit ses Fidèles. Mais deux choses y choquoient les nouveaux Docteurs, parce qu'ils ne les avoient jamais bien entendues: l'une étoit l'oblation; & l'autre étoit l'adoration qu'on rendoit à Jesus-Christ présent dans ses Mystères.

L'oblation n'étoit autre chose que la consécration du pain & du vin pour en faire le Corps & le Sang de Jesus-Christ, & le rendre par ce moyen vraiment présent. Il ne se pouvoit que cette action ne fût par elle-même agréable à Dieu; & la seule présence de Jesus-Christ montré à son Pere, en honorant sa Majesté suprême, étoit capable de nous attirer ses grâces. Les nouveaux Docteurs voulurent croire qu'on attribuoit à cette Présence & à l'action de la Messe:

une vertu pour sauver les hommes indépendamment de la Foi ; nous avons vû leur erreur ; & sur une si fausse présupposition , la Messe devint l'objet de leur aversion. Les paroles les plus saintes du Canon furent décriées. Luther y trouvoit du venin par-tout , & jusques dans cette priere que nous y faisons un peu devant la Communion : *O Seigneur Jesus-Christ , Fils de Dieu vivant , qui avez donné la vie au monde par votre mort , délivrez-moi de tous mes péchés par votre Corps & par votre Sang.* Luther (qui le pourroit croire ?) condamna ces dernieres paroles , & voulut s'imaginer qu'on attribuoit notre délivrance au Corps & au Sang indépendamment de la Foi , sans songer que cette priere adressée à Jesus-Christ *Fils de Dieu vivant , qui avoit vivifié le monde par sa mort* , étoit elle-même dans toute sa suite un acte de foi très-vif. N'importe ; Luther disoit que les Moines attribuoient leur salut au Corps & au Sang de Jesus-Christ , sans dire un mot de la Foi. Si le Prêtre , en communiant , disoit avec le Psalmiste : *Je prendrai le pain céleste , & j'invoquerai le nom du Seigneur* , Luther le trouvoit mauvais , & disoit , que *mal-à-propos & à contre-temps on détournoit les esprits de la foi aux œuvres.* Combien aveugle est la haine ! combien a-t-on le cœur rempli de venin , quand on empoisonne des choses si saintes !

Il ne faut pas s'étonner après cela qu'on se soit emporté contre les paroles du Canon , où l'on disoit que *les Fidèles offroient ce Sacrifice de louange pour la rédemption de leurs Ames.* Les Ministres les plus passionnés , sont à présent obligés de reconnoître que l'intention de l'Eglise est ici d'offrir pour la rédemption : non pas pour la mériter de nouveau , comme si la Croix ne l'avoit pas méritée , mais en action de grace d'un si grand bienfait , & dans le dessein de nous l'appliquer. Mais Luther ni les Luthériens ne voulurent jamais entrer dans un sens si naturel : ils ne vouloient voir qu'horreur & abomination dans la Messe ; ainsi tout ce qu'elle avoit de plus saint , étoit détourné à de mauvais sens , & Luther concluoit de-là qu'il falloit avoir autant d'horreur du Canon , que du diable même.

Dans la haine qu'on avoit conçue dans la Réforme contre la Messe , on ne désiroit rien tant , que d'en sapper le fondement , qui , après tout , n'étoit autre que la Présence réelle. Car c'étoit sur cette Présence que les Catholiques appuyoient toute la valeur & la vertu de la Messe : c'étoit-là le seul fondement de l'Oblation & de tout le reste du culte , & Jesus-Christ présent en faisoit le fond. Calixte, Luthérien , demeure d'accord qu'une des raisons , pour ne pas dire la principale , qui fit nier la Présence réelle à une si grande partie de

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES ,
LIV. VI.

De abomin.
Miss. priv. seu
Canon. T. II.
393, 394.
P. 115.

XXIII.
En quel sens
en offre dans
la Messe pour
la rédemption
du Genre-Hu-
main. Les Mi-
nistres con-
traints d'ap-
prouver ce
sens.
Bland. Pref.
in lib. Alberti
de Euchar.

XXIV.
Toute la
Messe est ré-
fermée dans
la seule Prés-
ence réelle :
qu'on ne peut
admettre cet-
te Présence ,
sans la recon-
noître prima-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VI.

nente & hors
de la récep-
tion.

Judic. Ca-
lixt. n. 47. p.
70. n. 51. p.
78.

S. liv. II.
p. 1.

XXV.

La Présen-
ce réelle per-
manente &
hors de l'usa-
ge, retenue
par Luther,
après même
qu'il eut sup-
primé l'Élé-
vation,

Luth. parv.
conf. 1544.
Hosp. 13.

XXVI.

Mélancton
ne trouve
point d'autre
moyen pour
détruire la
Messe, qu'en
niant la Prés-
ence perma-
nente.

Hosp. 154,
179, 180.

XXVII.

Vaines rai-
sons de Mé-
lancton.

la Réforme, c'est qu'on n'avoit point de meilleur moyen de ruiner la Messe & tout le culte du Papisme. Luther eût entré lui-même dans ce sentiment, s'il eût pû; & nous avons vû ce qu'il a dit sur l'inclination qu'il avoit de s'éloigner du Papisme par cet endroit-là, comme par les autres. Cependant, en retenant, comme il s'y voyoit forcé, le sens littéral & la Présence réelle, il étoit clair que la Messe subsistoit en son entier; car dès-là qu'on retenoit ce sens littéral, les Catholiques concluoient que non-seulement l'Eucharistie étoit le vrai Corps, puisque Jesus-Christ avoit dit, *Ceci est mon Corps*; mais encore que c'étoit le Corps, dès que Jesus-Christ l'avoit dit; par conséquent avant la manducation, & dès la Consécration, puisqu'enfin on n'y disoit pas, ceci sera, mais, *Ceci est*: Doctrine où nous allons voir toute la Messe renfermée.

Cette conséquence que tiroient les Catholiques de la Présence réelle à la Présence permanente, & hors de l'usage, étoit si claire, que Luther l'avoit reconnue; c'étoit sur ce fondement qu'il avoit toujours retenu l'Élévation de l'Hostie jusqu'en 1543; & après même qu'il l'eut abolie, il écrit encore dans sa petite Confession en 1544, *qu'on la pouvoit conserver avec piété, comme un témoignage de la Présence réelle & corporelle dans le pain, puisque par cette action le Prêtre disoit: Voyez, Chrétiens, ceci est le Corps de Jesus-Christ, qui a été livré pour vous*. D'où il paroît que pour avoir changé la cérémonie de l'Élévation, il n'en changea pas pour cela le fond de son sentiment sur la Présence réelle, & qu'il continuoît à la reconnoître incontinent après la Consécration.

Avec cette foi, il est impossible de nier le Sacrifice de l'Autel: car que veut-on que fasse Jesus-Christ, avant que l'on mange son Corps & son Sang, si ce n'est de se rendre présent pour nous devant son Pere? C'étoit donc pour empêcher une conséquence si naturelle, que Mélancton cherchoit des moyens de réduire cette Présence à la seule manducation; & ce fut principalement à la Conférence de Ratisbone, qu'il étala cette partie de sa Doctrine. Charles V. avoit ordonné cette Conférence en 1541, entre les Catholiques & les Protestans, pour aviser au moyen de concilier les deux Religions. Ce fut là que Mélancton, en reconnoissant, à son ordinaire, avec les Catholiques, la Présence réelle & substantielle, s'appliqua beaucoup à faire voir que l'Eucharistie, comme les autres Sacremens, n'étoit Sacrement que dans l'usage légitime, c'est-à-dire, comme il l'entendoit, dans la réception actuelle.

La comparaison qu'il tiroit des autres Sacremens, étoit bien foi-

blé : car dans les signes de cette nature , où tout dépend de la volonté de l'Instituteur , ce n'est pas à nous à lui faire des loix générales , ni à lui dire qu'il ne peut faire de Sacremens que d'une sorte ; il a pu dans l'Institution de ses Sacremens , s'être proposé divers desseins qu'il faut entendre par les paroles dont il s'est servi à chaque Institution particuliere. Or , Jesus-Christ ayant dit premierement , *Ceci est* ; l'effet devoit être aussi prompt que les paroles sont puissantes & véritables , & il n'y avoit pas à raisonner davantage.

Mais Mélancton répondoit , & c'étoit la grande raison qu'il ne cessoit de répéter , que la promesse de Dieu ne s'adressant pas au pain , mais à l'homme , le Corps de Notre-Seigneur ne devoit être dans le pain , que lorsque l'homme le recevoit. Par un semblable raisonnement , on pourroit aussi-bien conclure que l'amertume de l'eau de Mara ne fut corrigée , ou que l'eau de Cana ne fut faite vin , que dans le tems qu'on en bût , puisque ces miracles ne se faisoient que pour les hommes qui en burent. Comme donc ces changemens se firent dans l'eau , mais non pas pour l'eau , rien n'empêche qu'on ne connoisse de même un changement dans le pain qui ne soit pas pour le pain ; rien n'empêche que le pain céleste , aussi-bien que le terrestre , ne soit fait & préparé avant qu'on le mange , & je ne sçai comment Mélancton s'appuyoit si fort sur un argument si pitoyable.

Mais ce qu'il y a ici de plus considérable , c'est que par ce raisonnement il n'attaquoit pas moins son Maître Luther , qu'il attaquoit les Catholiques ; car en voulant qu'il ne se fit rien du tout dans ce pain , il montrait qu'il ne s'y fait rien en aucun moment , & que le Corps de Notre-Seigneur n'y est , ni dans l'usage , ni hors de l'usage : mais que l'homme , à qui s'adresse toute la promesse , le reçoit à la présence du pain , comme on reçoit dans le Baptême , à la présence de l'eau , le S. Esprit & la Grace. Mélancton voyoit bien cette conséquence , comme il paroitra dans la suite : mais soit qu'il eût l'adresse de la couvrir alors , ou que Luther n'y prit pas garde de si près , la haine qu'il avoit conçue contre la Messe , lui faisoit passer tout ce qu'on avançoit pour la détruire.

Mélancton se servoit encore d'une autre raison plus foible que les précédentes. Il disoit que Jesus-Christ ne vouloit pas être lié , & que l'attacher au pain hors de l'usage , c'étoit lui ôter son Franc-Arbitre. Comment peut-on penser une telle chose , & dire que le Libre-Arbitre de Jesus-Christ soit détruit par un attachement qui vient de son choix ? Sa parole le lie , sans doute , parce qu'il est si-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. VI.

XXVII.
Autres rai-
sons aussi fri-
voles.

Hoff. ibid.
Mél. Hb. II.
Ep. 25 , 40.
lib. III. 188 ,
189 , &c.

Exod. x vi.
23.
Joan. vi.

XXX.
Ces raisons
de Mélancton
détruisoient
toute la Doc-
trine de Lu-
ther.

XXX.
Derniere rai-
son de Mélan-
cton ; plus fois-
ble que toutes
les autres.

Mél. Epist.
sup. cit.

Hoff. part.
II. 184 , &c.
Joan. Sturm.
Antip. 4. pag.

VI.

HISTOIRE délé & véritable, mais ce lien n'est pas moins volontaire qu'inviolable.

DÉS VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. VI. Voilà ce qu'opposoit la raison humaine au Mystère de Jésus-Christ; de vaines subtilités, de pures chicanes : aussi n'étoit-ce pas là le fond de l'affaire. La vraie raison de Mélancton, c'est qu'il ne pouvoit empêcher que Jésus-Christ posé sur la sainte Table avant la manducation, & par la seule Consécration du pain & du vin, ne fût une chose par elle-même agréable à Dieu, qui attestoît sa grandeur suprême, intercédoit pour les hommes, & avoit toutes les conditions d'une oblation véritable. De cette sorte la Messe subsistoit, & on ne la pouvoit renverser, qu'en renversant la Présence hors de la manducation. Aussi quand on vint dire à Luther que Mélancton avoit hautement nié cette Présence dans la Conférence de Ratisbone, Hospinien nous rapporte qu'il s'écria : *Courage, mon cher Mélancton, à cette fois la Messe est à bas. Tu en as ruiné le Mystère, auquel, jusqu'à présent, je n'avois donné qu'une vaine atteinte.* Ainsi de l'aveu des Protestans, le Sacrifice de l'Eucharistie demeurera toujours inébranlable, tant qu'on admettra dans ces mots, *Ceci est mon Corps*, une efficace présente; & pour détruire la Messe, il faut suspendre l'effet des paroles de Jésus-Christ, leur ôter leur sens naturel, & changer *ceci est*, en *ceci sera*.

XXXI.

La vraie raison de Mélancton, c'est qu'il ne pouvoit séparer la Messe de la Présence réelle, si on la reconnoissoit permanente : paroles de Luther.

Hosp. pag. 380.

XXXII.

Diffimulation de Mélancton. Lettres mémorables de Luther pour la Présence permanente.

Tom. I V.

Iben. p. 585, 586. & 587. Cælest.

Inst. Apol. 2.

Quoique Luther laissât dire à Mélancton tout ce qu'il vouloit contre la Messe, il ne se départoit pas en tout de ses anciens sentimens, & il ne réduisoit pas à la seule réception de l'Eucharistie l'usage où Jésus-Christ y étoit présent : on voit même que Mélancton biaisoit avec lui sur ce sujet; & il y a deux Lettres de Luther en 1543, où il loue une parole de Mélancton, qui avoit dit : *Que la Présence étoit dans l'action de la Cène; mais non pas dans un point précis, ni Mathématique.* Pour Luther, il en déterminoit le tems depuis le *Pater noster*, qui se disoit dans la Messe Luthérienne incontinent après la Consécration, *jusqu'à ce que tout le monde eût communiqué, & qu'on eût consumé les restes.* Mais pourquoi en demeurer-là? Si on eût porté à l'instant la Communion aux absens, comme S. Justin nous raconte qu'on le faisoit de son tems, quelle raison eût-on eu de dire que Jésus-Christ eût aussi-tôt retiré sa sainte Présence? Mais pourquoi ne la continueroit-il pas quelques jours après, lorsque le S. Sacrement seroit réservé pour l'usage des malades? Ce n'est que par une pure fantaisie qu'on voudroit retirer, en ce cas, la Présence de Jésus-Christ; & Luther, ni les Luthériens n'avoient plus de règle, lorsqu'ils mettoient un usage, quelque court qu'il fût, hors de la réception

réception actuelle: mais ce qu'il y avoit de pis pour eux, c'est que la Messe & l'Oblation subsistoient toujours, & n'y eût-il qu'un seul moment de présence devant la Communion, cette présence de Jesus-Christ ne pouvoit être frustrée de tous les avantages qui l'accompagnoient. C'est pourquoi Mélancton tendoit toujours, quoi qu'il pût dire à Luther, à ne mettre la présence que dans le tems précis de la réception, & il ne voyoit que ce seul moyen de ruiner l'Oblation & la Messe.

Il n'y en avoit non plus aucun autre de ruiner l'Elévation & l'Adoration. On a vû qu'en ôtant l'Elévation, Luther bien éloigné de la condamner, en avoit approuvé le fond. Je répète encore ses paroles: *On peut, dit-il, conserver l'Elévation comme un témoignage de la présence réelle & corporelle: puisque la faire, c'est dire au peuple: Voyez, Chrétiens; Ceci est le Corps de Jesus-Christ qui a été livré pour nous.* Voilà ce qu'écrivit Luther après avoir ôté l'Elévation. Mais pourquoi donc, dira-t-on, l'a-t-il ôtée? La raison en est digne de lui, & c'est lui-même qui nous enseigne *que s'il avoit attaqué l'Elévation, c'étoit seulement en dépit de la Papauté; & s'il l'avoit retenue si longtems, c'étoit en dépit de Carlostad.* En un mot, concluoit-il, *il la falloit retenir lorsqu'on la rejettoit comme impie, & il la falloit rejeter lorsqu'on la commandoit comme nécessaire.* Mais au fond, il reconnoissoit, ce qui, en effet, est indubitable, qu'il n'y pouvoit avoir nul inconvénient à montrer au peuple ce Divin Corps, dès qu'il commençoit à être présent.

Pour ce qui est de l'Adoration, après l'avoir tantôt tenue pour indifférente, & tantôt établie comme nécessaire, il s'en tint à la fin à ce dernier Parti; & dans les Thèses qu'il publia contre les Docteurs de Louvain en 1545. c'est-à-dire, un an avant sa mort, il appella l'Eucharistie le *Sacrement adorable*. Le Parti Sacramentaire, qui s'étoit tant réjoui, lorsqu'il avoit ôté l'Elévation, fut consterné, & Calvin écrivit que par cette décision *il avoit élevé l'idole dans le Temple de Dieu.*

Mélancton connut alors plus que jamais, qu'on ne pouvoit venir à bout de détruire, ni l'Adoration, ni la Messe, sans réduire toute la présence réelle au moment précis de la manducation. Il vit même qu'il falloit aller plus avant, & que tous les points de la Doctrine Catholique sur l'Eucharistie, revenoient l'un après l'autre, si on ne trouvoit le moyen de détacher le Corps & le Sang du pain & du vin. Il pouffoit donc jusques-là le principe que nous avons vû, qu'il ne se faisoit rien pour le pain ni pour le vin, mais tout pour l'hom-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VI.

XXXIII.

L'Elévation
irrrepréhensi-
ble, selon le
sentiment de
Luther.

S. n. 24.

Paru. Conf.

Ibid.

XXXIV.

L'adoration
nécessaire :
aveu formel
de Luther
après beau-
coup de va-
riations.

Hospin. 14.

M. D. XLV.

Ad art. Louv.

Thesi 16. T.

II. 501.

Ep. ad. Buc.

pag. 108.

XXXV.

Les Théolo-
giens de
Wirttemberg
& de Leipzik
reconnois-
sent avec

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VI.

Mélancton
qu'on ne peut
éviter le Sa-
crifice, la
transsubstan-
tiation, &
l'adoration,
qu'en chan-
geant la Doc-
trine de Lu-
ther.
Vit. & Lipf.
Theolog. Or-
thod. confes.
Heildob. an.
1565.
Hosp. ann.
157, 291.

me : de sorte que c'étoit dans l'homme-seul que se trouvoit en effet le Corps & le Sang. De quelle sorte cela se faisoit-il, selon Mélancton, il ne l'a jamais expliqué : mais pour le fond de cette Doctrine, il ne cessoit de l'insinuer dans un grand secret, & le plus adroïtement qu'il pouvoit. Car tant que Luther vécut, il n'y avoit aucune espérance de le fléchir sur ce point, ni de pouvoir dire ce qu'on en pensoit avec liberté : mais Mélancton mit si avant cette Doctrine dans l'esprit des Théologiens de Wirtemberg & de Leipfick, qu'après la mort de Luther, & après la sienne, ils s'en expliquèrent nettement dans une Assemblée qu'ils tinrent à Dresde, par ordre de l'Electeur en 1561. Là ils ne craignirent pas de rejeter la propre Doctrine de Luther, & la présence réelle qu'il admettoit dans le pain ; & ne voyant point d'autre moyen de se défendre de la Transsubstantiation, de l'Adoration, & du Sacrifice, ils se réduisoient à la présence réelle que Mélancton leur avoit apprise ; non plus dans le pain & dans le vin, mais dans le fidèle qui le recevoit. Ils déclarerent donc que le vrai Corps substantiel étoit véritablement & substantiellement donné dans la Cène, sans toutefois qu'il fût nécessaire de dire que le pain fût le Corps essentiel, ou le propre Corps de Jesus-Christ, ni qu'il se prît corporellement & charnellement par la bouche corporelle ; que l'ubiquité leur faisoit horreur ; qu'il y avoit sujet de s'étonner de ce qu'on s'attachoit si fort à dire que le Corps fût présent dans le pain, puisqu'il valloit bien mieux considérer ce qui se fait dans l'homme, pour lequel, & non pour le pain, Jesus-Christ se rendoit présent. Ils s'expliquoient ensuite sur l'Adoration, & soutenoient qu'on ne la pouvoit nier, en admettant la présence réelle dans le pain, quand même on auroit expliqué que le Corps n'y est présent que dans l'usage ; Que les Moines auroient toujours la même raison de prier le Pere Eternel de les exaucer par son Fils, qu'ils lui rendoient présent dans cette action ; que la Cène étant établie pour se souvenir de Jesus-Christ, comme on ne pouvoit le prendre, ni s'en souvenir sans y croire & sans l'invoquer, il n'y avoit pas moyen d'empêcher qu'on ne s'adressât à lui dans la Cène, comme étant présent, & comme se mettant lui-même entre les mains du Sacrificateur, après les paroles de la Consécration. Par la même raison, ils soutenoient, qu'en admettant cette présence réelle du Corps dans le pain, on ne pouvoit rejeter le Sacrifice, & ils le prouvoient par cet exemple. C'étoit, disoient-ils, une coutume ancienne de tous les Supplians, de prendre entre leurs mains les enfans de ceux dont ils imploroient le secours, & de les présenter à leurs peres, comme pour les fléchir par leur entremise. Ils disoient de la même sor-

te, qu'ayant J. C. présent dans le pain & dans le vin de la Cène, rien ne pouvoit empêcher de le présenter à son Pere pour nous le rendre propice; & enfin ils concluoient qu'il *seroit plus aisé aux Moines d'établir leur Transsubstantiation, qu'il ne seroit aisé de la combattre, à ceux qui en la rejetant de parole, ne laissoient pas d'assurer que le pain étoit le Corps essentiel, c'est-à-dire, le propre Corps de Jesus-Christ.*

C'est Luther qui avoit dit à Smalcalde, & qui avoit fait souffrir à tout le Parti, que le pain étoit le vrai Corps de Notre-Seigneur également reçu par les Saints & par les Impies, c'est lui-même qui avoit dit, dans sa dernière Confession de Foi approuvée dans tout le Parti, que *le pain de l'Eucharistie est le vrai Corps naturel de Notre-Seigneur.* Mélancton & toute la Saxe avoient reçu cette Doctrine avec tous les autres, car il falloit bien obéir à Luther: mais ils en revinrent après sa mort, & reconnurent avec nous, que ces mots, *le pain est le vrai Corps*, emportent nécessairement le changement du pain au Corps, puisque le pain, ne pouvant être le Corps en nature, il ne le peut devenir que par changement; ainsi ils rejetterent ouvertement la Doctrine de leur Maître. Mais ils passent encore plus avant dans la déclaration qu'on vient de voir, & ils confessent qu'en admettant, comme on avoit fait jusqu'alors parmi les Luthériens, la présence réelle dans le pain; on ne peut plus empêcher, ni le Sacrifice que les Catholiques offrent à Dieu, ni l'Adoration qu'ils rendent à Jesus-Christ dans l'Eucharistie.

Leurs preuves sont convaincantes. Si Jesus-Christ est crû dans le pain, si la foi s'attache à lui dans cet état, cette foi peut-elle être sans adoration? mais cette foi elle-même n'emporte-t-elle pas nécessairement une adoration souveraine, puisqu'elle entraîne l'invocation de Jesus-Christ comme Fils de Dieu, & comme présent? La preuve du sacrifice n'est pas moins concluante. Car, comme disent ces Théologiens, si par les paroles Sacramentelles on rend Jesus-Christ présent dans le pain, cette présence de Jesus-Christ n'est-elle pas par elle-même agréable au Pere, & peut-on sanctifier ses prières par une offrande plus sainte, que par celle de Jesus-Christ présent? Que disent les Catholiques davantage, & qu'est-ce que leur sacrifice, sinon Jesus-Christ présent dans le Sacrement de l'Eucharistie, & représentant lui-même à son Pere la victime, par laquelle il a été apaisé? Il n'y a donc point de moyen d'éviter le sacrifice non plus que l'Adoration & la Transsubstantiation, sans nier cette présence réelle de Jesus-Christ dans le pain.

G g ij

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
LIV. VI.

XXXVI.
Doctrine de
Luther changée incontinent après sa mort par les Théologiens de Wirtemberg.

Art. VI.
Conc. p. 330.
S. liv. IV.
Prava Conf.
S. n. 14.

XXXVII.
Qu'on ne peut répondre aux raisonnemens de ces Théologiens.

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
LIV. VI.

XXXVIII.

Les Théologiens de Wirtemberg reviennent au sentiment de Luther, & pourquoi ? Les seuls Catholiques ont une Doctrine suivie.

Epist. Calv. pag. 190.

C'est ainsi que l'Eglise de Wirtemberg, la Mere de la Réforme, & celle d'où, selon Calvin, étoit sortie dans nos jours la lumière de l'Evangile, comme autrefois elle étoit sortie de Jérusalem, ne peut plus soutenir les sentimens de Luther qui l'a fondée. Tout se dément dans la doctrine de ce Fondateur de la Réforme : il établit invinciblement le sens littéral & la présence réelle, il en rejette les suites nécessaires, soutenues par les Catholiques. Si l'on admet avec lui la présence réelle dans le pain, on s'engage à la Messe toute entière, & à la doctrine Catholique, sans réserve. Cela paroît trop fâcheux à la Nouvelle Réforme, qui ne sçait plus à quoi elle est bonne, s'il faut approuver ces choses & le culte de l'Eglise Romaine tout entier. Mais d'autre part, qu'y a-t-il de plus chimérique qu'une présence réelle séparée du pain & du vin ? N'est-ce pas en montrant le pain & le vin, que Jesus-Christ a dit, *Ceci est mon Corps* ? A-t-il dit que nous dussions recevoir son Corps & son Sang détachés des choses, où il lui a plu de les renfermer ; & si nous avons à en recevoir la propre substance, ne faut-il pas que ce soit de la manière qu'il l'a déclaré en instituant ce mystère ? Dans ces embarras inévitables, le désir d'ôter la Messe l'emporta ; mais le moyen que prit Mélancton avec les Saxons pour la détruire, étoit si mauvais, qu'il ne put subsister. Ceux de Wirtemberg & de Leipsik en revinrent eux-mêmes bientôt après, & l'opinion de Luther, qui mettoit le Corps dans le pain, demeura ferme.

XXXIX.

Luther plus furieux que jamais sur la fin de ses jours : ses emportemens contre les Docteurs de Louvain.

Pendant que ce Chef des Réformateurs tiroit à sa fin, il devenoit tous les jours plus furieux. Ses Thèses contre les Docteurs de Louvain en sont une preuve ; & je ne crois pas que ses disciples puissent voir sans honte, jusques dans les dernières années de sa vie, le prodigieux égarement de son esprit. Tantôt il fait le bouffon ; mais de la manière du monde la plus plate : il remplit toutes ses thèses de ces misérables équivoques : *Vaccultas*, au lieu de *facultas* ; *cacolyca Ecclesia*, au lieu de *catholica* : parce qu'il trouve dans ces deux mots *vacultas*, & *cacolyca*, une froide allusion avec les vaches, les méchans & les loups. Pour se moquer de la coutume d'appeler les Docteurs *nos Maîtres*, il appelle toujours ceux de Louvain, *nostrolli Magistrolli*, *bruta Magistrollia* ; croyant les rendre fort odieux ou fort méprisables par ces ridicules diminutifs qu'il invente. Quand il veut parler plus sérieusement, il appelle ces Docteurs, *de vraies bêtes, des pourceaux, des Epicuriens, des Payens, & des Athées, qui ne connoissent d'autre pénitence que celle de Judas & de Saül, qui prennent, non de l'Ecriture, mais de la doctrine des hommes, tout ce qu'ils*

vomissent, & il ajoûte ce que je n'ose traduire, *quidquid ructant, vomunt, & cacant*. C'est ainsi qu'il oublioit toute pudeur, & ne se soucioit pas de s'immoler lui-même à la risée publique, pourvu qu'il pousât tout à l'extrémité contre ses Adversaires.

Il ne traitoit pas mieux les Zuingliens, & outre ce qu'il avoit dit du *Sacrement adorable*, qui détruisoit leur doctrine de fond en comble, il déclaroit sérieusement, *Qu'il les tenoit éloignés de l'Eglise de Dieu*. Il écrivit en même tems la fameuse Lettre, où sur ce que les Zuingliens l'avoient appelé malheureux, *Ils m'ont fait plaisir*, dit-il : *moi donc le plus malheureux de tous les hommes, je m'estime heureux d'une seule chose, & ne veux que cette béatitude du Psalmiste : Heureux l'Homme qui n'a point été dans le conseil des Sacramentaires, & qui n'a jamais marché dans les voies des Zuingliens, ni ne s'est assis dans la chaire de ceux de Zurich*. Mélancton & ses amis étoient honteux de tous les excès de leur Chef. On en murmuroit sourdement dans le Parti; mais personne n'osoit parler. Si les Sacramentaires se plaignoient à Mélancton & aux autres qui leur étoient plus affectionnés, des emportemens de Luther, ils répondoient, *Qu'il adoucissoit les expressions de ses Livres par ses discours familiers, & les consoloient sur ce que leur Maître, lorsqu'il étoit échauffé, disoit plus qu'il ne vouloit dire*; ce qui étoit, disoient-ils, un grand inconvénient, mais où ils ne voyoient point de remède.

La Lettre qu'on vient de voir, est du 25 Janvier 1546. Le 18 Février suivant Luther mourut. Les Zuingliens, qui ne purent lui refuser des loüanges sans ruiner la Réformation dont il avoit été l'Auteur, pour se consoler de l'inimitié implacable qu'il avoit témoignée contre eux jusqu'à la mort, débitèrent quelques entretiens qu'il avoit eus avec ses amis, où ils prétendent qu'il s'étoit beaucoup adouci. Il n'y a aucune apparence dans ces récits: mais au fond il importe peu pour le dessein de cet Ouvrage. Ce n'est pas les entretiens particuliers que j'écris, mais seulement les actes & les ouvrages publics, & si Luther avoit donné ces nouvelles marques de son inconstance, ce seroit en tout cas aux Luthériens à nous fournir des moyens de le défendre.

Pour ne rien omettre de ce que je sçai sur ce fait, je veux bien remarquer encore que je trouve dans l'Histoire de la Réforme d'Angleterre de M. Burnet un écrit de Luther à Bucer, qu'on nous y donne avec ce titre : *Papier concernant la réconciliation avec les Zuingliens*. Cette pièce de M. Burnet, pourvu qu'on la voie, non pas dans l'extrait que cet adroit Historien en a fait dans son Histoire,

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
Liv. VI.

X L.
Ses derniers
sentimens sur
les Zuingliens.

Cont. art.
Liv. Thes.
28.
Hof. 199.

Epist. Cruci-
g. ad vit.
Thesod.
Hosp. 194,
199, &c.

X L I.
La mort de
Luther.
M. D. XLVL

X L I I.
Pièce nouvelle produite par M. Burnet sur le sentiment de Luther.
T. II. liv.
I. an. 1549.
pag. 159.

mais comme elle se trouve dans son recueil de pièces, fera voir les extravagances qui passent dans l'esprit des Novateurs. Luther commence par cette remarque, *Qu'il ne faut point dire qu'on ne s'entende pas les uns les autres*. C'est que Bucer prétendoit toujours qu'on ne disputoit que des mots, & qu'on ne s'entendoit pas : mais Luther ne pouvoit souffrir cette illusion. En second lieu, il propose une nouvelle pensée, pour concilier les deux opinions : il faut, dit-il, que les Défenseurs du sens figuré accordent que *Jesus-Christ est véritablement présent : & nous*, poursuit-il, *nous accorderons que le seul pain est mangé : Panem solum manducari*. Il ne dit pas, nous accorderons qu'il y a véritablement du pain & du vin dans le Sacrement, ainsi que M. Burnet l'a traduit ; car ce n'eût pas été là une nouvelle opinion, comme Luther le promet ici. On sçait assez que la consubstantiation, qui reconnoît le pain & le vin dans le Sacrement, avoit été reçue dans le Luthéranisme dès son origine. Mais ce qu'il propose de nouveau, c'est qu'encore que le Corps & le Sang soient véritablement présens, néanmoins il n'y a que le pain seul qui soit mangé : raffinement si absurde, que M. Burnet n'en a pû couvrir l'absurdité qu'en le retranchant. Au reste, on n'a que faire de se mettre en peine à trouver du sens dans ce nouveau projet d'accord. Après l'avoir proposé comme utile, Luther tourne tout court, & considérant les ouvertures que l'on donneroit par-là à de nouvelles questions qui tendroient à établir l'Épicurisme, Non, dit-il, il vaut mieux laisser ces deux opinions comme elles sont, que d'en venir à ces nouvelles explications, qui ne feroient aussi-bien qu'irriter le monde, loin qu'on pût les faire passer. Enfin, pour assoupir cette dissension, qu'il voudroit, dit-il, avoir rachetée de son Corps & de son Sang, il déclare de son côté, qu'il veut croire que ses Adversaires sont de bonne foi. Il demande qu'on en croie autant de lui, & conclut à se supporter mutuellement, sans déclarer ce que c'est que ce support : de sorte qu'il ne paroît entendre autre chose, sinon que de part & d'autre on s'abstienne d'écrire, & de se dire des injures, comme on en étoit déjà convenu, mais très-inutilement, dès le colloque de Marpourg. Voilà tout ce que Bucer pût obtenir pour les Zuingliens, pendant même que Luther étoit en meilleure humeur, & apparemment durant ces années, où il y eut une espèce de suspension d'armes. Quoi qu'il en soit, il revint bientôt à son naturel, & dans la crainte qu'il eut, que les Sacramentaires ne tâchassent, par leurs équivoques, de le tirer à leurs sentimens après sa mort, il fit contre eux sur la fin de sa vie les déclarations que nous avons vues, laissant ses disciples aussi animés contre eux, qu'il l'avoit été lui-même.

*Pièces concernant le second Mariage du Landgrave ,
dont il est parlé en ce Livre VI.*

INSTRUCTIO

QUID DOCTOR MARTINUS BUCER ,
apud Doctorem Martinum Lutherum , & Philippum Melanctonomem sollicitare debeat , & si id ipsis rectum videbitur , postmodum apud Electorem Saxoniz.

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES ,
LIV. VI.

I. PRIMO ipsis gratiam & fausta meo nomine denuntiet , & si corpore animoque adhuc bene valerent , quod id libenter intelligerem. Deinde incipiendo quod ab eo tempore quo me noster Dominus Deus infirmitate visitavit , varia apud me considerassem , & præsertim quod in me repererim quod ego ab aliquo tempore , quo uxorem duxi , in adulterio & fornicatione jacuerim. Quia verò ipsi & mei pradicantes sæpe me adhortati sunt , ut ad Sacramentum accederem : Ego autem apud me talem præsatham vitam deprehendi , nullâ bonâ conscientia aliquot annis ad Sacramentum accedere potui. Nam quia talem vitam DESERERE NOLO , quâ bonâ conscientia possem ad mensam Domini accedere ? Et sciebam per hoc non aliter quam ad iudicium Domini , & nam ad Christianam confessionem me perventurum. Ulterius legi in Paulo pluribus quam uno locis , quomodo nullus fornicator , nec adulter regnum Dei possidebit. Quia verò apud me deprehendi quod apud meam uxorem præsente à fornicatione ac luxuriâ , atque adulterio abstinere non possum , nisi ab hac vitâ desistam , & ad emendationem me convertam : nihil certius habeo expectandum , quam exheredationem à regno Dei & æternam damnationem. Causa autem , quare à fornicatione , adulterio & his similibus abstinere non possum apud hanc meam præsente uxorem , sunt ista.

II. Primò quod initio , quo eam duxi , nec animo , nec desiderio eam complexus fuero. Quali ipsa quoque complexione , amabilitate , & odore sit , & quomodo interdum se superfluo potu gerat , hoc sciunt ipsius aula Præsæti , & Virgines , aliique plures : cumque ad ea describenda difficultatem habeam , Bucero tamen omnia declaravi.

III. Secundò , quia validâ complexione , ut medici sciunt , sum & sæpe contingit ut in fœderum & imperii comitiis diù verfer , ubi lautè vivitur & corpus curatur , quomodo me ibi gerere queam absque uxore , cum non semper magnum Gynaecium mecum ducere possim , facile est conjicere & considerare.

IV. Si porro diceretur quare meam uxorem duxerim , verè imprudens homo tunc temporis fui , & ab aliquibus meorum Consiliatorum , quorum potior pars defuncta est , ad id persuasus sum. Matrimonium meum ultra tres septimanas non servavi , & sic constanter perrexi.

V. Ulterius me Concionatores constanter urgent , ut scelera puniam , fornicationem , & alia ; quod etiam libenter facerem : quomodo autem scelera , quibus ipse immer-sus sum , puniam , ubi omnes dicerent ; magister , prius teipsum puni. Jam si deberem in rebus evangelica confederationis bellare , tunc id semper mala conscientia facerem & cogitarem : si tu in hac vitâ gladio , vel scilicet , vel alio modo occubueris , ad Da-

monem perges. Sape Deum interea invocavi, & rogavi; sed semper idem remansit. VI. Nunc verò diligenter consideravi scripturas antiqui & novi Testamenti, & quantum mihi gratia Deus dedit, studiosè perlegi, & ibi nullam aliud consilium nec medium invenire potui; cum videam quòd ab hoc agendi modo penes modernam uxorem meam, NEC POSSIM, NEC VELIM abstinere (quod coram Deo testor) quàm talia media adhibendo, quæ à Deo permixta nec prohibita sunt. Quod pii Patres ut Abraham, Jacob, David, Lamech, Salomon; & alii, plures quàm unam uxorem habuerint, & in eundem Christum crediderint, in quem nos credimus, quemadmodum S. Paul. ad Cor. X. ait; Et præterea Deus in veteri Testamento tales sanctos valde laudavit: Christus quoque eosdem in novo Testamento valde laudat, insuper lex Moÿsis permittit, si quis duas uxores habeat, quomodo se in hoc gerere debeat.

VII. Etsi objiceretur Abrahamo & antiquis concessum fuisse propter Christum promissum, invenitur tamen clarè quòd Lex Moÿsis permittat, & in eo neminem specificet ac dicat, utrum duæ uxores habenda, & sic neminem excludit. Etsi Christus solum promissus sit stemmati Juda, & nihilominus Samuelis pater, rex Achab, & alii, plures uxores habuerunt, qui tamen non sunt de stemmate Juda. Idcirco hoc, quod istis id solum permixtum fuerit propter Messiam, stare non potest.

VIII. Cum igitur nec Deus in antiquo, nec Christus in novo Testamento, nec Prophetæ, nec Apostoli prohibeant, ne vir duas uxores habere possit; nullus quoque Prophetæ, vel Apostolus propterea Reges, Principes, vel alias personas punierit aut vituperarit, quòd duas uxores in matrimonio simul habuerint, neque pro crimine aut peccato vel quòd Dei regnum non consequentur, judicavit; cum tamen Paulus multos indicet qui regnum Dei non consequentur, & de his qui duas uxores habent, nullam omninò mentionem faciat. Apostoli quoque cum gentibus indicarent, quomodo se gerere & à quibus abstinere deberent, ubi illos primò ad fidem receperant, uti in Actis Apostolorum est; de hoc etiam nihil prohibuerunt, quòd non duas uxores in matrimonio habere possent; cum tamen multi Gentiles fuerint, qui plures quàm unam uxorem habuerunt: Judæis quoque non prohibitum fuit, quia lex illud permittebat, & est omninò apud aliquos in usu. Quando igitur Paulus clarè nobis dicit oportere Episcopum esse unius uxoris virum, similiter & Ministrum: absque necessitate fecisset, si quisvis tantum unam uxorem deberet habere, quòd id ita præcepisset, & plures uxores habere prohibuisset.

IX. Et post hæc ad hunc diem usque in Orientalibus regionibus aliqui Christiani sunt, qui duas uxores in matrimonio habent. Item Valentinianus Imperator, quem tamen Historici, Ambrosius, & alii Docti laudant, ipsemet duas uxores habuit, legem quoque edi curavit, quòd alii duas uxores habere possent.

X. Item, licet quod sequitur non multum curem, Papa ipsemet Comiti cuidam qui sanctum sepulchrum invisit, & intellexerat uxorem suam mortuam esse, & ideo aliam vel adhuc unam acceperat, concessit ut is utramque retinere posset. Item scio Lutherum & Philippum Regi Angliæ suasse, ut primam uxorem non dimitteret, sed aliam præter ipsam duceret, quemadmodum præterpropter consilium sonat. Quando verò in contrarium opponeretur, quòd ille nullum masculum heredem ex prima habuerit, judicamus nos plus hîc concedi oportere causam quàm Paulus dat, unumquemque debere uxorem habere propter fornicationem. Nam utique plus situm est in bonâ conscientia, salute anima, Christianâ vitâ, abstractione ab ignominia & inordinatâ luxuria, quàm in eo ut quis heredes vel nullos habeat. Nam omninò plus anima quàm res temporales curanda sunt.

XI. Itaque hæc omnia me permoverunt, ut mihi proposuerim, quia id cum Deo fieri potest, sicut non dubito, abstinere à fornicatione, & omni impudicitia, & viâ, quam

Nota.

quam Deus permittit, uti. Nam diutius in vinculis diaboli constrictus perseverare non intendo, & alias absque hac via me præservare NEC POSSUM, NEC VOLO. Quare hac sit mea ad Lutherum, Philippum, & ipsum Bucerum petitio, ut mihi testimonium dare velint, si hoc facerem, illud illicitum non esse.

XII. Casu quo autem id ipsi hoc tempore propter scandalum, & quod Evangelica rei id fortassis præjudicare aut nocere posset, publicè typis mandare non vellent; petitionem tamen meam esse, ut mihi scripto testimonium dent: si id occultò facerem, me per id non contra Deum egisse, & quòd ipsi etiam id pro matrimonio habere, & cum tempore viam inquirere velint, quomodo res hac publicanda in mundum, & quà ratione persona quam ducturus sum, non pro inhonesta, sed etiam pro honesta habenda sit. Considerare enim possent, quòd aliàs persona quam ducturus sum graviter accideret, si illa pro tali habenda esset qua non Christianè vel inhonestè ageret. Postquam etiam nihil occultum remanet, si constanter ita permanerem, & communis Ecclesià nesciret quomodo huic persona cohabitarem, utique hac quoque tractu temporis scandalum causaret.

XIII. Item non metuant quòd propterea, etsi aliam uxorem acciperem, meam modernam uxorem malè tractare, nec cum ea dormire, vel minorem amicitiam ei exhibere velim, quàm antea feci: sed me velle in hoc casu crucem portare, & eidem omne bonum præstare, neque ab eadem abstinere. Volo etiam filios quos ex prima uxore suscepi, Principes regionis relinquere, & reliquis aliis honestis rebus prospicere: esse proinde adhuc semel petitionem meam, ut per Deum in hoc mihi consulant, & me iuvent in iis rebus, quæ non sunt contra Deum, ut hilari animo vivere & mori, atque Evangelicas causas omnes ed. liberiùs, & magis Christianè suscipere possim. Nam quidquid me jusserint quòd Christianum & rectam sit, sive MONASTERIORUM bona, seu alia concernat, ibi me promptum reperient.

XIV. Vellem quoque & desidero non plures quàm tantum unam uxorem ad istam modernam uxorem meam. Item ad mundum vel mundanum fructum hac in re non nimis attendendum est; sed magis Deus respiciendus, & quòd hic præcipit, prohibet, & liberum relinquit. Nam Imperator & mundus me & quemcunque permittent, ut publicè meretrices retineamus; sed plures quàm unam uxorem non facile concesserint. Quòd Deus permittit, hoc ipsi prohibent: quòd Deus prohibet, hoc dissimulant, & videtur mihi sicut matrimonium Sacerdotum. Nam Sacerdotibus nullas uxores concedunt, & meretrices retinere ipsis permittant. Item Ecclesiastici nobis adeò insensì sunt, ut propter hunc articulum quo plures Christianis uxores permetteremus, nec plus nec minus nobis facturi sint.

XV. Item Philippo & Luthero postmodum indicabit, si apud illos, præter omnem tamen opinionem meam, de illis nullam opem inveniam; tum me varias cogitationes habere in animo: quòd velim apud Casarem pro hac re instare per mediatores, etsi multis mihi pecuniis constaret: quòd Casar absque Pontificis dispensatione non faceret; quamvis etiam Pontificum dispensationem omnino nihili faciam: verum Casaris permissio mihi omnino non esset contemnenda; quam Casaris permissionem omnino non curarem, nisi scirem quòd propositi mei rationem coram Deo haberem, & certius esset Deum id permisisse quàm prohibuisse.

XVI. Verum nihilominus ex humano metu, si apud hanc partem nullum solatium invenire possem, Casareum consensum obtinere uti insinuaturn est, non esset contemnendum. Nam apud me judicabam, si aliquibus Casareis Consiliariis egregias pecunia summas donarem, me omnia ab ipsis impetraturum: sed præterea timebam, quamvis propter nullam rem in terra ab Evangelio deficere, vel cum divina ope me permittere velim induci ad aliquid quòd evangelica causa contrarium esse posset: ne

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VI.

Cæsareani tamen me in aliis secularibus negotiis ita uterentur & obligarent, ut ipsi causa & parti non foret utile: esse idcirco adhuc petitionem meam, ut me aliàs juvenis, ne cogar rem iis locis querere, ubi id non libenter facio, & quod millies libentius ipsorum permissioni, quam cum Deo & bonâ conscientia facere possunt, considerare velim, quam Cæsarea vel aliis humanis permissionibus: quibus tamen non ulterius considerem, nisi antecederet in divina Scriptura fundata essent, uti superius est declaratum.

XVII. Denique iteratè est mea petitio ut Lutherus, Philippus, & Bucerus mihi hoc in rescripto opinionem suam velint aperire, ut postea vitam meam emendare, bonâ conscientia ad Sacramentum accedere, & omnia negotia nostra Religionis edibentius & confidentius agere possim.

Datum Melfinga, Dominicâ post Catharina F. anno 1539.

PHILIPPUS LANDGRAFFIUS HASSIÆ.

CONSULTATION CONSULTATIO DE LUTHER LUTHERI

ET DES AUTRES DOCTEURS

Protestans sur la Polygamie.

ET ALIORUM

super Polygamia.

*Au Sérénissime Prince & Seigneur
PHILIPPE LANDGRAVE
DE HESSE, Comte de Catzen-
lembogen, de Diets, de Ziegen-
hain, & de Nidda, notre clément
Seigneur, nous souhaitons avant
toutes choses la grace de Dieu par
Jésus-Christ.*

SERENISSIME PRINCE
ET SEIGNEUR.

*Serenissimo Principi Domino
PHILIPPO LANDGRAVIO
HASSIÆ, Comiti in Cat-
zenlembogen, Diets, Zie-
genhain, & Nidda, nostro
clementi Domino, gratia
Dei per Dominum nostrum
Jesum Christum.*

SERENISSIME PRINCEPS
ET DOMINE.

I. NOUS avons appris de Bucer, & lu dans l'Instruction que Votre Altesse lui a donnée, les peines d'esprit, & les inquiétudes de conscience où elle est présentement; & quoiqu'il nous ait paru très-difficile de répondre si-tôt aux doutes qu'elle propose, nous n'avons pas néanmoins voulu laisser partir sans réponse le même Bucer, qui étoit pressé de retourner vers Votre Altesse.

I. POSTQUAM vestra Celsitudo per Dominum Bucrum diuturnas conscientia sua molestias, nonnullas simulque considerationes indicari curavit, addito scripto seu instructione quam illi vestra Celsitudo tradidit; licet ita properanter expedire responsum difficile sit, nolimus tamen Dominum Bucrum, reditum utique maturantem, sine scripto dimittere.

II. *Imprimis sumus ex animo re-
creati, & Deo gratias agimus, quod
vestram Celsitudinem difficili morbo li-
beraverit, petimusque, ut Deus Celsi-
tudinem vestram in corpore & animo
confortare & conservare dignetur.*

III. *Nam prout Celsitudo vestra vi-
det, pauperula & misera Ecclesia est,
exigua & derelicta, indigens probis
Dominis Regentibus, sicut non dubita-
mus Deum aliquos conservaturum,
quantumvis tentationes diversa occurrant.*

IV. *Circa questionem quam nobis
Bucer proposuit, hac nobis occurrunt
consideratione digna: Celsitudo vestra
per se ipsam satis perspicit, quantum
differant universalem legem condere,
vel in certo casu gravibus de causis ex
concessione divina, dispensatione uti;
nam contra Deum locum non habet
dispensatio.*

V. *Nunc suadere non possumus, ut
introducatur publicè, & velut lege san-
ciatur permissio plures quam unam,
uxores ducendi. Si aliquid hâc de re
prælo committeretur, facile intelligis
vestra Celsitudo, id præcepti instar in-
tellectum & acceptatum iri, unde mul-
ta scandala & difficultates orirentur.
Consideres, quasumus, Celsitudo vestra,
quam sinistrè acciperetur, si quis con-
vinceretur hanc legem in Germaniam
introduxisse, qua æternarum litium &
inquietudinum (quod timendum) futu-
ra esset seminarium.*

VI. *Quod opponi potest, quod coram
Deo æquum est, id omnino permitten-
dum, hoc certâ ratione & conditione
est accipiendum. Si res est mandata &
necessaria, verum est quod objicitur;
si nec mandata, nec necessaria sit,
alias circumstantias oportet expendere,
ut ad propositam questionem propius
accedamus: Deus matrimonium insti-
tuit ut tantum duarum & non plurium
personarum esset societas, si natura non*

II. Nous avons reçu une extrême joie,
& nous avons loué Dieu de ce qu'il a guéri
votre Altesse d'une dangereuse maladie,
& nous le prions qu'il la veuille long tems
conserver dans l'usage parfait de la santé,
qu'il vient de lui rendre.

III. Elle n'ignore pas combien notre
Eglise, pauvre, misérable, petite, & aban-
donnée, a besoin de Princes Régens ver-
tueux qui la protègent; & nous ne doutons
point que Dieu ne lui en laisse toujours quel-
ques-uns, quoiqu'il menace de tems en
tems de l'en priver, & qu'il la mette à l'é-
preuve par différentes tentations.

IV. Voici donc ce qu'il y a d'important
dans la question que Bucer nous a propo-
sée. Votre Altesse comprend assez d'elle-
même la différence qu'il y a d'établir une
Loi universelle, & d'user de dispense en un
cas particulier pour de pressantes raisons,
& avec la permission de Dieu: car il est
d'ailleurs évident que les dispenses n'ont
point de lieu contre la première des Loix
qui est la Divine.

V. Nous ne pouvons pas conseiller main-
tenant que l'on introduise en public, & que
l'on établisse, comme par une Loi, dans le
Nouveau Testament, celle de l'Ancien, qui
permettoit d'avoir plus d'une femme. Vo-
tre Altesse sçait que si l'on faisoit imprimer
quelque chose sur cette matière, on le pren-
droit pour un précepte, d'où il arriveroit
une infinité de troubles & de scandales.
Nous prions Votre Altesse de considérer
les dangers où seroit exposé un homme con-
vaincu d'avoir introduit en Allemagne une
semblable Loi qui diviseroit les Familles,
& les engageroit en des procès éternels.

VI. Quant à l'objection que l'on fait, que
ce qui est juste devant Dieu, doit être abso-
lument permis, on y doit répondre en cette
manière. Si ce qui est équitable aux yeux
de Dieu, est d'ailleurs commandé & néces-
saire, l'objection est véritable: s'il n'est ni
commandé, ni nécessaire, il faut encore avant
que de le permettre, avoir égard à d'autres
circonstances; & pour venir à la question
dont il s'agit: Dieu a institué le Mariage
pour être une société de deux personnes, &

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VI.

non pas de plus ; supposé que la Nature ne fût pas corrompue , & c'est là le sens du passage de la Genèse : *Ils seront deux en une seule chair* ; & c'est ce qu'on observa au commencement.

VII. Lamech fut le premier qui épousa plusieurs femmes , & l'Ecriture témoigne que cet usage fut introduit contre la première règle.

VIII. Il passa néanmoins en coutume dans les Nations infidèles ; & l'on trouve même depuis , qu'Abraham & sa postérité eurent plusieurs femmes. Il est encore constant par le Deutéronome , que la Loi de Moïse le permit ensuite , & que Dieu eut en ce point de la condescendance pour la foiblesse de la nature. Puisqu'il est donc conforme à la création des hommes , & au premier établissement de leur société , que chacun d'eux se contente d'une seule femme ; il s'ensuit que la Loi qui l'ordonne est louable : qu'elle doit être reçue dans l'Eglise , & que l'on n'y doit point introduire une Loi contraire , parce que Jésus-Christ a répété dans le Chapitre 19. de S. Matthieu , le passage de la Genèse : *Ils seront deux en une seule chair* : & y rappelle dans la mémoire des hommes , quel avoit dû être le mariage , avant qu'il eût dégénéré de sa pureté.

IX. Ce qui n'empêche pourtant pas qu'il n'y ait lieu de dispense en de certaines occasions. Par exemple , si un homme marié , détenu captif en pays éloigné , y prenoit une seconde femme , pour conserver ou pour recouvrer sa santé , ou que la sienne devînt lépreuse , nous ne voyons pas qu'en ce cas on pût condamner le fidèle qui épouserait une autre femme par le conseil de son Pasteur , pourvu que ce ne fût pas à dessein d'introduire une Loi nouvelle , mais seulement pour satisfaire à son besoin.

X. Puisque ce sont deux choses toutes différentes d'introduire une Loi nouvelle , & d'user de dispense à l'égard de la même Loi , nous supplions Votre Altesse , de faire réflexion sur ce qui suit.

Premièrement , il faut prendre garde avant toutes choses , que la pluralité des femmes ne s'introduise point dans le monde en forme de Loi , que tout le monde puisse

effet corrupta ; hoc intendit illa sententia : erunt duo in carne una , idque primitus fuit observatum.

VII. Sed Lamech pluritatem uxorum in matrimonium invexit , quod de illo Scriptura memorat , tanquam introductum contra primam regulam.

VIII. Apud Infideles tamen fuit consuetudine receptum ; postea Abraham quoque & posterius ejus plures duxerunt uxores. Certum est hoc post modum lege Moïsi permissum fuisse , teste Scriptura , Deuter. 2. l. 1. ut homo haberet duas uxores : nam Deus fragili natura aliquid indulget. Cum vero principio & creationi consentaneum sit unicam uxorem contentum vivere , hujusmodi lex est laudabilis , & ab Ecclesia acceptanda , nec lex huic contraria statuenda ; nam Christus repetit hanc sententiam : erunt duo in carne una. Matth. 19. & in memoriam revocat quale matrimonium ante humanam fragilitatem esse debuisset.

IX. Certis tamen casibus locus est dispensationi. Si quis apud exterarum nationes captivus ad curam corporis & sanitatem , inibi alteram uxorem super induceret ; vel si quis haberet leprosam : his casibus alteram ducere cum consilio sui Pastoris , non intentione novam legem inducendi , sed sua necessitati consulendi , hunc nescimus , quâ ratione damnare liceret.

X. Cum igitur aliud sit inducere legem , aliud uti dispensatione , obsecramus vestram Celsitudinem sequentia velit considerare.

Primo , ante omnia cavendum , ne hac res inducatur in orbem ad modum legis , quam sequendi libera omnium sit potestas. Deinde considerare dignetur

vestra Celstudo scandalum nimium , quod Evangelii hostes exclamaturi sint , nos similes esse Anabaptistis , qui simul plures duxerunt uxores. Item Evangelicos eam sectari libertatem plures simul ducendi , qua in Turcia in usu est.

XI. Item Principum facta latius spargi , quam privatorum , consideres.

XII. Item consideret privatas personas , hujusmodi Principum facta audientes , facile eadem sibi permessa persuadere , prout apparet talia facile irrepere.

XIII. Item considerandum Celstudinem vestram abundare Nobilitate offeri spiritibus , in qua multi , ut in aliis quoque terris sint , qui propter amplios proventus , quibus ratione Cathedralium beneficiorum perfruantur , valde Evangelio adversantur. Non ignoramus ipsi magnarum Nobilium valde infusa dicta ; & qualem se nobilitas & subdita ditio erga Celstudinem vestram sit prabitura , si publica introductio fiat , haud difficile est arbitrari.

XIV. Item Celstudo vestra , qua Dei singularis est gratia , apud Reges & Potentes etiam exteros magno est in honore & respectu , apud quos merito est , quod timeat ne hac res pariat nominis diminutionem. Cum igitur hic multa scandala confluant , rogamus Celstudinem vestram , ut hanc rem maturo judicio expendere velit.

XV. Illud quoque est verum , quod Celstudinem vestram omni modo rogamus , & hortamur ut fornicationem & adulterium fugiat. Habuimus quoque , ut , quod res est , loquamur , longo tempore non parvum marorem , quod intellexerimus vestram Celstudinem ejusmodi impuritate oneratam , quam di-

suivre quand il voudra. Il faut en second lieu , que Votre Altesse ait égard à l'effroyable scandale , qui ne manquera pas d'arriver , si elle donne occasion aux ennemis de l'Evangile de s'écrier que nous ressemblons aux Anabaptistes , qui font un jeu du mariage , & aux Turcs , qui prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir.

XI. En troisième lieu , que les actions des Princes sont plus en vûe que celles des particuliers.

XII. En quatrième lieu , que les inférieurs ne sont pas plutôt informés que les supérieurs font quelque chose , qu'ils s'imaginent avoir la liberté d'en faire autant , & que c'est par-là que la licence devient générale.

XIII. En cinquième lieu , que les Etats de V. A. sont remplis d'une Noblesse farouche , fort opposée , pour la plus grande partie , à l'Evangile , à cause de l'espérance qu'on y a , comme dans les autres pays , de parvenir aux Bénéfices des Eglises Cathédrales , dont le revenu est très-grand. Nous sçavons les impertinens discours que les plus illustres de votre Noblesse ont tenu ; & il est aisé de juger quelle seroit la disposition de votre Noblesse & de vos autres Sujets , si V. A. introduisoit une semblable nouveauté.

XIV. En sixième lieu , que V. A. par une grace particulière de Dieu , est en grande réputation dans l'Empire & dans les Pays étrangers ; & qu'il est à craindre que l'on ne diminue beaucoup de l'estime & du respect que l'on a pour elle , si elle exécute le projet d'un double mariage. La multitude des scandales qui sont ici à craindre , nous oblige à conjurer V. A. d'examiner la chose avec toute la maturité de jugement que Dieu lui a donnée.

XV. Ce n'est pas aussi avec moins d'ardeur que nous conjurons V. A. d'éviter en toute manière , la fornication & l'adultère ; & pour avouer sincèrement la vérité , nous avons eu long-tems un regret sensible de voir V. A. abandonnée à de telles impuretés , qui pouvoient être suivies des effets de la vengeance Divine , de maladies , &

de beaucoup d'autres inconvéniens.

XVI. Nous prions encore V. A. de ne pas croire que l'usage des femmes hors le mariage, soit un péché léger & méprisable, comme le monde se le figure; puisque Dieu a souvent châtié l'impudicité par les peines les plus sévères: que celle du Déluge est attribuée aux adultères des grands, que l'adultère de David a donné lieu à un exemple terrible de la vengeance Divine: que S. Paul répète souvent, que l'on ne se moque point impunément de Dieu, & qu'il n'y aura point d'entrée pour les adultères au Royaume de Dieu. Car il est dit au second Chapitre de l'Épître première à Timothée, que l'obéissance doit être compagne de la foi, si l'on veut éviter d'agir contre la conscience; au troisième Chapitre de la 1. de S. Jean; Que si notre cœur ne nous reproche rien, nous pouvons avec joie invoquer le nom de Dieu; & au Chapitre 8. de l'Épître aux Romains, Que nous vivrons, si nous mortifions par l'esprit les désirs de la chair: mais que nous mourons au contraire, en marchant selon la chair, c'est-à-dire, en agissant contre notre propre conscience.

XVII. Nous avons rapporté ces passages, afin que V. A. considère mieux, que Dieu ne traite point en riant le vice de l'impureté, comme le supposent ceux, qui par une extrême audace, ont des sentimens payens sur ces matieres. C'est avec plaisir que nous avons appris le trouble & les remors de conscience, où V. A. est maintenant pour cette sorte de défauts, & que nous avons entendu le repentir qu'elle en témoigne. V. A. a présentement à négocier des affaires de la plus grande importance qui soient dans le monde: elle est d'une complexion fort délicate & fort vive: elle dort peu; & ces raisons, qui ont obligé tant d'autres personnes prudentes à ménager leurs corps, sont plus que suffisantes pour disposer V. A. à les imiter.

XVIII. On lit de l'incomparable Scanderberg, qui défit en tant de rencontres les deux plus puissans Empereurs des Turcs Amurat II. & Mahomet II. & qui tant qu'il vécut, préserva la Grèce de leur tyrannie, qu'il exhortoit souvent ses soldats à la chasteté, & leur disoit qu'il n'y avoit rien de si

vina ultio, morbi, aliaque pericula sequi possent.

XVI. *Etiam rogamus Celsitudinem vestram ne talia extra matrimonium, levia peccata velit aestimare, sicut mundus hac ventis tradere & parvi pendere solet. Verum Deus impudicitiam sæpe severissimè punivit: nam pana delavii tribuitur Regentum adulteriis. Item adulterium Davidis est severum vindicta divina exemplum; & Paulus sapiens ait: Deus non irridetur. Adulteri non introibunt in Regnum Dei: nam fidei obedientia comes esse debet, ut non contra conscientiam agamus, 1. Timoth. 3. Si cor nostrum non reprehenderit nos, possumus latè Deum invocare; & Rom. 8. Si carnalis desideria spiritu mortificaverimus, vivemus; si autem secundum carnem ambulamus, hoc est, si contra conscientiam agamus, moriamur.*

XVII. *Hac referimus, ut consideret Deum ob talia vitia non ridere, prout aliqui audaces faciunt, & ethnicas cogitationes animo fovent. Libenter quoque intelleximus vestram Celsitudinem ob ejusmodi vitia angere & conqueri. Incumbunt Celsitudini vestra negotia totum mundum concernentia. Accedit Celsitudinis vestra complexio subtilis, & minimè robusta, ac pauci somni, unde merito corpori parcendum esset, quemadmodum multi alii facere coguntur.*

XVIII. *Legitur de laudatissimo Principe Scanderbergo, qui multa preclara facinora patravit contra duos Turcarum Imperatores, Amurathem & Mahumetem, & Graciam dum viveret, feliciter tuitus est, ac conferavit. Hic suos milites sapiens ad cas-*

simoniam hortari auditis est, & dicere nullam rem fortibus viris aquè animos denegare, ac Venerem. Item quod si vestra Celsitudo insuper alteram uxorem haberet, & nollet pravis affectibus & consuetudinibus repugnare, adhuc non esset vestra Celsitudini consultum ac prospectum. Oportet unumquemque in externis, istis suorum memororum esse Dominum, uti Paulus scribit: Curate ut membra vestra sint arma iustitia. Quare vestra Celsitudo in consideratione aliarum causarum, nempe scandalis, curarum, laborum, ac sollicitudinum, & corporis infirmitatis, velis hanc rem aquà lance perpendere, & simul in memoriam revocare, quod Deus ei ex moderna conjugè pulchram sobolem utriusque sexus dederit, ita ut contentus hac esse possit. Quot alii in suo matrimonio debent patientiam exercere ad vitandum scandalum? Nobis non sedet animo Celsitudinem vestram ad tam difficilem novitatem impellere aut inducere; nam ditio vestra Celsitudinis, aliquis nos impetrent, quod nobis eò minus ferendum esset, quod ex præcepto divino nobis incumbat matrimonium, omniaque humana ad divinam institutionem dirigere, atque in ea quoad possibile, conservare, omneque scandalum removere.

XIX. Is jam est mos sæculi, ut culpa omnis in Prædicatores conferatur, si quid difficultatis incidat, & humanum cor in summa & inferioris conditionis hominibus instabile, unde diversa pertimescenda.

XX. Si autem vestra Celsitudo ab impudicâ vitâ non abstineat, quod dicit sibi impossibile, optaremus Celsitudinem vestram in meliori statu esse coram Deo, & securâ conscientia vivere ad propria anima salutem, & ditionum ac subditorum emolumentum.

missible à leur profession, que le plaisir de l'amour. Que si V. A. après avoir épousé une seconde femme, ne vouloit pas quitter sa vie licencieuse, le remède dont elle propose de se servir, lui seroit inutile. Il faut que chacun soit le maître de son corps dans les actions extérieures; & qu'il fasse, suivant l'expression de S. Paul, que ses membres soient des armes de justice. Qu'il plaise donc à V. A. d'examiner sérieusement les considérations du scandale, des travaux, du soin, du chagrin, & des maladies qui lui ont été représentées. Qu'elle se souvienne que Dieu lui a donné, de la Princesse sa femme, un grand nombre d'enfans des deux sexes, si beaux & si bien nés, qu'elle a tout sujet d'en être satisfaite. Combien y en a-t-il d'autres qui doivent exercer la patience dans le mariage, par le seul motif d'éviter le scandale? Nous n'avons garde d'exciter V. A. à introduire dans sa maison une nouveauté si difficile. Nous attirerions sur nous en le faisant, les reproches & la persécution, non-seulement des peuples de la Hesse, mais encore de tous les autres. Ce qui nous seroit d'autant moins supportable, que Dieu nous commande dans le Ministère que nous exerçons, de régler, autant qu'il nous sera possible, le mariage & les autres états de la vie humaine, selon l'institution Divine; de les conserver en cet état, lorsque nous les y trouvons, & d'éviter toute sorte de scandale.

XIX. C'est maintenant la coutume du siècle, de rejeter sur les Prédicateurs de l'Evangile toute la faute des actions, où ils ont eu tant soit peu de part, lorsque l'on y trouve à redire. Le cœur de l'homme est également inconstant dans les conditions les plus relevées & dans les plus basses; & on a tout à craindre de ce côté-là.

XX. Quant à ce que V. A. dit qu'il ne lui est pas possible de s'abstenir de la vie impudique qu'elle mène, tant qu'elle n'aura qu'une femme, nous souhaiterions qu'elle fût en meilleur état devant Dieu; qu'elle vécut en sûreté de conscience, qu'elle travaillât pour le salut de son âme, & qu'elle donnât à ses Sujets un meilleur exemple.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VI.

XXI. Mais enfin si V. A. est entièrement résolue d'épouser une seconde femme, nous jugeons qu'elle doit le faire secrètement, comme nous avons dit à l'occasion de la dispense qu'elle demandoit pour le même sujet, c'est-à-dire, qu'il n'y ait que la personne qu'elle épousera, & peu d'autres personnes fidèles qui le sçachent, en les obligeant au secret, sous le sceau de la confession. Il n'y a point ici à craindre de contradiction, ni de scandale considérable; car il n'est point extraordinaire aux Princes de nourrir des Concubines; & quand le menu peuple s'en scandalisera, les plus éclairés se douteront de la vérité, & les personnes prudentes aimeront toujours mieux cette vie modérée, que l'adultère & les autres actions brutales. L'on ne doit pas se soucier beaucoup de ce qui s'en dira, pourvu que la conscience aille bien. C'est ainsi que nous l'approuvons, & dans les seules circonstances que nous venons de marquer, car l'Evangile n'a ni révoqué, ni défendu ce qui avoit été permis dans la Loi de Moïse, à l'égard du mariage. Jesus-Christ n'en a point changé la police extérieure; mais il a ajouté seulement la justice & la vie éternelle pour récompense. Il enseigne la vraie manière d'obéir à Dieu, & il tâche de réparer la corruption de la nature.

XXII. Votre Altesse a donc dans cet écrit, non-seulement l'approbation de nous tous en cas de nécessité sur ce qu'elle désire, mais encore les réflexions que nous y avons faites, nous la prions de les peser en Prince vertueux, sage & Chrétien, & nous prions qu'il conduise tout pour sa gloire & pour le salut de V. A.

XXIII. Pour ce qui est de la vûe qu'a V. A. de communiquer à l'Empereur l'affaire dont il s'agit, avant que de la conclure, il nous semble que ce Prince met l'adultère au nombre des moindres péchés; & il y a beaucoup à craindre que sa foi étant à la mode de celle du Pape, des Cardinaux, des Italiens, des Espagnols, & des Sarrazins, il ne traite de ridicule la proposition de V. A. & qu'il n'en prétende

XXI. Quod si denique vestra Celsitudo omnino conclusit, adhuc unam conjugem ducere, judicamus id secreto faciendum; ut superius de dispensatione dictum, nempe ut tantum vestra Celsitudini, illi persona, ac paucis personis fidelibus constet Celsitudinis vestrae animus, & conscientia sub sigillo confessionis. Hinc non sequuntur alicujus momenti contradictiones aut scandala. Nihil enim est inusitatum Principes concubinas alere; & quamvis non omnibus à plebe constaret rei ratio, tamen prudentiores intelligerent, & magis placeret hac moderata vivendi ratio, quam adulterium & alii beluini & impudici actus; nec curandi aliorum sermones, si recte cum conscientia agatur. Si & in tantum hoc approbamus: nam, quod circa matrimonium in lege Moïsis fuit permixtum, Evangelium non revocat aut vetat, quod externum regimen non immutat; sed adfert aeternam justitiam & aeternam vitam, & orditur veram obedientiam erga Deum, & conatur corruptam naturam reparare.

XXII. Habet itaque Celsitudo vestra non tantum omnium nostrum testimonium in casu necessitatis, sed etiam antecedentes nostras considerationes quas rogamus, ut vestra Celsitudo tanquam laudatus, sapiens & Christianus Princeps velit ponderare. Oramus quoque Deum, ut velit Celsitudinem vestram ducere ac regere ad suam laudem & vestra Celsitudinis animam salutem.

XXIII. Quod attinet ad consilium hanc rem apud Casarem tractandi, existimamus illum adulterium inter minora peccata numerare; nam magnopere verendum, illum Papisticâ, Cardinalitiâ, Italicâ, Hispanicâ, Saracenicâ imbutum fide, non curaturum vestra Celsitudinis postulat, & in proprium emolumentum vanis verbis sustentaturum, sicut intelligemus

EVEQUE DE MEAUX.) 249

ligimus perfidum ac fallacem virum esse, morisque Germanici oblitum.

XXIV. Videt Celsitudo vestra ipsa quod nullus necessitatis Christianis sincere consulit. Turcam finit imperturbatum, excitat tantum rebelliones in Germania, ut Burgundicam potentiam efferas. Quare optandum ut nulli Christiani Principes illius infidis machinationibus se misceant. Deus conservet vestram Celsitudinem. Nos ad serviendum vestra celsitudini sumus promptissimi. Datum Wittemberge, die Mercurii post festum Sancti Nicolai 1539.

Vestra Celsitudinis parati ac subiecti servi,

MARTINUS LUTHER.
PHILIPPUS MELANCTON.
MARTINUS BUCERUS.
ANTONIUS CORVINUS.
ADAM.
JOANNES LENINGUS.
JUSTUS WINTFERTE.
DIONYSIUS MELANTHER.

EGO Georgius Nuspicher, accepta à Casare potestate, Notarius publicus & Scriba testor, hoc meo chirographo publicè, quod hanc Copiam ex vero & inviolato originali propria manu à Philippo Melanctone exarato, ad instantiam & petitionem mei clementissimi Domini & Principis Hassie ipse scripserim, & quinque foliis numero excepta inscriptione complexus sim, etiam omnia propriè & diligenter auctularim & consulerim, & in omnibus cum originali & subscriptione nominum concordet. De qua re iterum testor propria manu.

GEORGIUS NUSPICHER,
Notarius,
Tome III.

tirer avantage en amusant V. A. par de vaines paroles. Nous sçavons qu'il est trompeur & perfide, & qu'il ne tient rien des mœurs Allemandes.

XXIV. V. A. voit qu'il n'apporte aucun soulagement sincère aux maux extrêmes de la Chrétienté : qu'il laisse le Turc en repos, & qu'il ne travaille qu'à diviser l'Empire, afin d'agrandir sur ses ruines la maison d'Autriche. Il est donc à souhaiter qu'aucun Prince Chrétien ne se joigne à ses pernicieux desseins. Dieu conserve V. A. Nous sommes très-prompts à lui rendre service. Fait à Wittemberg, le Mercredi après la Fête de S. Nicolas, l'an mil cinq cent trente-neuf.

Les très-humbles & très-obéissans
de Votre Altesse.

MARTIN LUTHER.
PHILIPPE MELANCTON.
MARTIN BUCER.
ANTOINE CORVIN.
ADAM.
JEAN LENINGUE.
JUSTE WINTFERTE.
DENIS MELANTHER.

JE Georges Nuspicher, Notaire Impérial, rends témoignage par l'Acte présent écrit & signé de ma propre main, que j'ai transcrit la présente Copie sur l'original véritable & fidèlement conservé jusqu'à présent de la propre main de Philippe Melancton, à la requête du Sérénissime Prince de Hesse; que j'en ai examiné avec une extrême exactitude chaque ligne & chaque mot : que je les ai confrontés avec le même original; que je les y ai trouvés conformes, non-seulement pour les choses, mais encore pour les signatures, & j'en ai délivré la présente Copie en cinq feuilles de bon papier. De quoi je rends encore témoignage.

GEORGES NUSPICHER,
Notaire.

I i

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PROTESTANTES,
LIV. VI.

Contrat de Mariage

DE PHILIPPE LANDGRAVE
de Hesse,
AVEC MARGUERITE DE SAAL.AU NOM DE DIEU.
Ainsi soit-il.

QUE tous ceux tant en général qu'en particulier, qui verront, entendront, ou liront cette convention publique, sçachent qu'en l'année 1540. le Mercredi quatrième jour du mois de Mars, à deux heures ou environ après midi, la treizième année de l'Indiction, & la vingt-unième du Règne du très-puissant & très-victorieux Empereur Charles-Quint notre très-clément Seigneur, sont comparus devant moi Notaire & témoin soussigné, dans la Ville de Rotembourg au Château de la même Ville, le Sérénissime Prince & Seigneur Philippe Landgrave de Hesse, Comte de Garznelenbogue, de Diez, de Ziegenhain, & de Nidda, assisté de quelques Conseillers de Son Altesse, d'une part; & honnête & vertueuse fille Marguerite de Saal, assisté de quelques-uns de ses parens, de l'autre part; dans l'intention & la volonté déclarée publiquement devant moi Notaire & témoin public, de s'unir par mariage; & ensuite mon très-clément Seigneur & Prince Landgrave, a fait proposer ceci par le Révérend Denis Mélander, Prédicateur de Son Altesse. Comme l'œil de Dieu pénètre toutes choses, & qu'il en échappe peu à la connoissance des hommes, son Altesse déclare qu'elle veut épouser la même fille Marguerite de Saal, quoique la Princesse sa femme soit encore vivante; & pour empêcher que l'on n'impute cette action à inconstance, ou à curiosité; pour éviter le scandale, & conserver l'honneur à la même fille, & la réputation de sa parenté, Son Altesse jure ici devant Dieu, & sur son ame & sa conscience, qu'elle ne la prend à femme, ni par légèreté, ni par curiosité; ni par aucun mépris du droit, ou des supérieurs; mais qu'elle y est obligée par

Instrumentum copulationis

PHILIPPI LANDGRAVII
ET
MARGARETÆ DE SAAL.IN NOMINE DOMINI.
Amen.

NOTUM sit omnibus & singulis, qui hoc publicum instrumentum vident, audiunt, legunt, quod anno post Christum natum 1540. die Mercurii mensis Martii, post meridiem circa secundam circiter, indictionis anno 13. potentissimi & invictissimi Romanorum Imperatoris Caroli Quinti, clementissimi nostri Domini anno regiminis 21. coram me infra scripto Notario & teste, Rotemburgi in arce compa-ruerint serenissimus Princeps & Dominus Philippus Landgravius Comes in Catznelenbogen, Diez, Ziegenhain, & Nidda, cum aliquibus sua Celsitudinis Consiliariis ex una parte; & honesta ac virtuosa virgo Margareta de Saal, cum aliquibus ex sua consanguinitate ex altera parte; illa intentione & voluntate coram me publico Notario ac teste, publice confessi sunt, ut matrimonio copulenter: & postea ante memoratus meus clementissimus Dominus & Princeps Landgravius Philippus per Reverendam Dominam Dionysium Melandrum, sua Celsitudinis concionatorem, curavit proponi sermone hunc sensum. Cum omnia aperta sint oculis Dei, & homines pauca lateant, & sua Celsitudo velit cum nominata virgine Margareta matrimonio copulari, ut si prior sua Celsitudinis conjux adhuc sit in vivis, ut hoc non tribuatur levitati & curiositati, ut evitetur scandalum, & nominata virginis & illius honesta consanguinitatis honor & fama non patiat; edictis sua Celsitudo hic coram Deo, & in suam conscientiam & animam, hoc non fieri ex levitate aut curiositate, nec ex aliqua

vilipensione juris & superiorum, sed urgeri aliquibus gravibus & inevitabilibus necessitatibus conscientia & corporis, adeo ut impossibile sit, sine alia superindicta legitima conjuge, corpus suum & animam salvare. Quam multiplicem causam etiam sua Celsitudo multis praeclatis, piis, prudentibus, & Christianis Predicatoribus antebac indicavit, qui etiam consideratis inevitabilibus causis, id ipsum suaserunt, ad sua Celsitudinis animam & conscientiam consulendum. Qua causa & necessitas etiam serenissimam Principem Christianam Ducissam Saxoniam, sua Celsitudinis primam legitimam conjugem, utpote alia principali prudentia & pia mente praeclatis movit, ut sua Celsitudinis tanquam dilectissimi mariti animam & corpori serviret, & honor Dei promoveretur ad gratiosè consentiendum. Quemadmodum sua Celsitudinis hac super volata syngrapha testatur; & ne sui scandalum detur, eo quod duas conjuges habere moderno tempore sit insolitum; & si in hoc casu Christianum & licitum sit, non vult sua Celsitudo publice coram pluribus consultas ceremonias usurpare, & palam nuptias celebrare cum memorata virgine Margareta de Saal: sed hic in privato & secreto, in praesentia subscriptorum testium, voluit invicem jungi matrimonio. Finito hoc sermone, nominati Philippus & Margareta sume matrimonio juncti, & unaquaque persona alteram sibi desponsam agnovit & acceptavit, adjuncta mutua fidelitatis promissione in nomine Domini. Et ante memoratus Princeps ac Dominus ante hunc Actum me infra scriptum Notarium requisivit, ut desuper unum aut plura instrumenta conscriberem, & mihi etiam tanquam persona publica, verbo ac fide Principis addixit ac promisit, se omnia haec inviolabiliter semper ac firmiter servaturum, in praesentia reverendorum praedictorum Dominorum M. Philippi Melancthonis, M. Mar-

de certaines nécessités si importantes & si inévitables de corps & de conscience: est sorte qu'il lui est impossible de sauver sa vie & de vivre selon Dieu, à moins que d'ajouter une seconde femme à la première. Que Son Altesse s'en est expliquée à beaucoup de Prédicateurs doctes, dévots, prudents & Chrétiens, & qu'elle les a là-dessus consultés. Que ces grands personnages, après avoir examiné les motifs qui leur avoient été représentés, ont conseillé à Son Altesse de mettre son ame & sa conscience en repos par un double mariage. Que la même cause, & la même nécessité ont obligé la Sérénissime Princesse Christine Duchesse de Saxe, première femme légitime de Son Altesse, par la haute prudence, & par la dévotion sincère qui la rendent si recommandable, à consentir de bonne grace qu'on lui donne une compagne, afin que l'ame & le corps de son très-cher époux ne coure plus de risque, & que la gloire de Dieu en soit augmentée, comme le billet écrit de la propre main de cette Princesse le témoigne suffisamment; & de peur que l'on n'en prenne occasion de scandale, sur ce que ce n'est pas la coutume d'avoir deux femmes, quoique cela soit Chrétien & permis dans le cas dont il s'agit, Son Altesse ne veut pas célébrer les présentes nœces à la mode ordinaire, c'est-à-dire, publiquement devant plusieurs personnes, & avec les cérémonies accoutumées avec la même Marguerite de Saal; mais l'un & l'autre veulent ici se joindre par mariage en secret & en silence, sans qu'aucun autre en ait connoissance, que les témoins ci-dessous signés. Après que Mélandre a eu achevé de parler, le même Philippe, & la même Marguerite se sont acceptés pour époux & pour épouse, & se sont promis une fidélité réciproque au nom de Dieu. Le même Prince a demandé à moi Notaire soussigné, que je lui fisse une ou plusieurs copies collationnées du présent Contrat, & a aussi promis, en parole & foi de Prince, à moi personne publique, de l'observer inviolablement, toujours & sans altération, en présence des Révérends & très-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PROTESTANTES;
LIV. VI.

doctes Maîtres Philippe Mélaçon, Martin Bucer, Denis Mélander; & aussi en présence des illustres & vaillans Eberhard de Than, Conseiller de son Altesse Electorale de Saxe, Herman de Malsberg, Herman de Hundelshausen, le Seigneur Jean Fegg de la Chancellerie, Rodolphe Schenck, & aussi en présence de très-honnête & très-vertueuse Dame Anne de la Maison de Miltiz, veuve de feu Jean de Saal, & mere de l'Epouse, tous en qualité de témoins recherchés pour la validité du présent Acte.

ET moi Balthasar Rand de Fulde, Notaire public Impérial, qui ai assisté au discours, à l'instruction, au mariage, aux épousailles, & à l'union dont il s'agit, avec les mêmes témoins, & qui ai écouté, & vu tout ce qui s'y est passé: j'ai signé le présent Contrat à la requête qui m'en a été faite, & j'y ai apposé le sceau ordinaire pour servir de foi & de témoignage au public.

BALTHASAR RAND.

tini Buceri, Dionysii Melandri, etiam in presentia strenuorum ac praestantium Eberhardi de Than Electoralis Consilarii, Hermannii de Malsberg, Hermannii de Hundelshausen, Domini Joannis Fegg Cancellaria, Rodolphi Schenck, ac honesta ac virtuosa Domina Anna nata de Miltitz, vidua defuncti Joannis de Saal, memorata Sponsa matris, tanquam ad hunc Actum requisitorum testium.

ET ego Balthasar Rand de Fulda, potestate Caesaris Notarius publicus, qui huic sermoni, instructioni, & matrimoniali sponcioni & copulationi, cum supra memoratis testibus interfui, & haec omnia & singula audiui, & vidi, & tanquam Notarius publicus requisitus fui, hoc instrumentum publicum meâ manu scripsi & subscripsi, & consucto sigillo munivi in fidem & testimonium.

BALTHASAR RAND.

LIVRE VII.

La Réformation Anglicane condamnable par l'Histoire même de M. Burnet: Le divorce de Henri VIII. Son emportement contre le Saint Siège: Sa Primauté Ecclésiastique: Principes, & suite de ce dogme: Hors ce point, la Foi Catholique demeure en son entier: Décisions de Foi de Henri: Ses six articles: Histoire de Thomas Cranmer, Archevêque de Cantorbéri, auteur de la Réformation Anglicane: Ses lâchetés, la corruption, son hypocrisie: Ses sentimens honteux sur la Hiérarchie: La conduite des Prétendus-Réformateurs, & en particulier celle de Thomas Cromwel, Vice-gérant du Roi au spirituel: Celle d'Anne de Boulen, contre laquelle la vengeance divine se déclare: Prodigeux aveuglement de Henri dans tout le cours de sa vie: Sa mort: La minorité d'Edouard VI. son fils: Les Décrets de Henri sont changés: la Primauté Ecclésiastique du Roi demeure seule: Elle est portée à des excès dont les Protestans rougissent: La réformation de Cranmer appuyée sur ce fondement: Le Roi regardé comme l'Arbitre de la Foi: L'Antiquité méprisée: Continuelles Variations: Mort d'Edouard VI. Attentat de Cranmer & des autres contre la Reine Marie, la sœur: La Religion

EVEQUE DE MEAUX.

253

Catholique est rétablie : Honteuse fin de Cranmer : Quelques remarques particulières sur l'Histoire de M. Burnet, & sur la Réformation Anglicane.

Récit des Variations, & de la Réforme d'Angleterre sous Henri VIII. depuis l'an 1529, jusqu'à 1547. & sous Edouard VI. depuis 1547, jusqu'à 1553. avec la suite de l'Histoire de Cranmer jusqu'à sa mort, en 1556.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

LA mort de Luther fut bientôt suivie d'une autre mort, qui causa de grands changemens dans la Religion. Ce fut celle de Henri VIII. qui après avoir donné de si belles espérances dans les premières années de son regne, fit un si mauvais usage des rares qualités d'esprit & de corps, que Dieu lui avoit données. Personne n'ignore les déréglemens de ce Prince, ni l'aveuglement où il tomba par ses malheureuses amours, ni combien il répandit de sang depuis qu'il s'y fut abandonné, ni les suites effroyables de ses mariages, qui presque tous furent funestes à celles qu'il épousa. On sçait aussi à quelle occasion, de Prince très-Catholique, il se fit auteur d'une nouvelle secte, également détestée par les Catholiques, par les Luthériens, & par les Sacramentaires. Le S. Siège ayant condamné le divorce qu'il avoit fait après vingt-cinq ans de mariage avec Catherine d'Arragon, veuve de son frere Arthus, & le mariage qu'il contracta avec Anne de Boulen; non-seulement il s'éleva contre l'autorité du S. Siège qui le condamnoit, mais encore par une entreprise inouïe jusqu'alors parmi les Chrétiens, il se déclara Chef de l'Eglise Anglicane, tant au spirituel qu'au temporel; & c'est par-là que commence la Réformation Anglicane, dont on nous a donné depuis quelques années une histoire si ingénieuse, & en même tems si pleine de venin contre l'Eglise Catholique.

Le Docteur Gilbert Burnet, qui en est l'Auteur, nous reproche dès sa Préface, & dans toute la suite de son Histoire, d'avoir tiré beaucoup d'avantage de la conduite de Henri VIII. & des premiers Réformateurs de l'Angleterre. Il se plaint sur-tout de Sanderus, Historien Catholique, qu'il accuse d'avoir inventé des faits atroces, afin de rendre odieuse la Réformation Anglicane. Ces plaintes se tournent ensuite contre nous & contre la Doctrine Catholique. *Une Religion, dit-il, fondée sur la fausseté, & élevée sur l'imposture, peut se soutenir par les mêmes moyens qui lui ont donné naissance.* Il pousse encore plus loin cet outrageux discours : *Le livre de Sanderus peut bien être utile à une Eglise, qui jusques ici ne s'est agrandie que par des faussetés & des tromperies publiques.* Autant que

I.
La mort de
Henri VIII.
Roi d'Angle-
terre : on en-
treprend à
cette occa-
sion de ra-
conter le
commence-
ment & la
suite de la
Réformation
Anglicane.
M. D. XVII.

II.
On pose
ici pour fon-
dement l'His-
toire de M.
Burnet : ma-
gnifiques pa-
roles de ce
Docteur sur
la Réforma-
tion Angli-
cane.

Refut. de
Sand. T. I.
p. 141.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

sont noires les couleurs dont il nous dépeint, autant sont éclatans & pompeux les ornemens dont il pare son Eglise. *La réformation, poursuit-il, a été un ouvrage de lumière ; on n'a point besoin du secours des ombres pour en relever l'éclat : & si l'on veut faire son apologie, il suffit d'écrire son histoire.* Voilà de belles paroles, & on n'en emploieroit pas de plus magnifiques, quand même, dans les changemens de l'Angleterre, on auroit à nous faire voir la même sainteté qui parut dans le Christianisme naissant. Considérons donc, puisqu'il le veut, cette histoire qui justifie la Réformation par sa seule simplicité. Nous n'avons pas besoin d'un Sanderus ; M. Burnet nous suffit pour bien entendre ce que c'est que cet Ouvrage de lumière ; & la seule suite des faits rapportés par cet adroit Défenseur de la Réformation Anglicane, suffit pour nous en donner une juste idée. Que si l'Angleterre y trouve des marques sensibles de l'aveuglement que Dieu répand quelquefois sur les Rois & sur les peuples, qu'elle ne s'en prenne pas à moi, puisque je ne fais que suivre une Histoire que son Parlement en Corps a honorée d'une approbation si authentique ; mais qu'elle adore les jugemens cachés de Dieu, qui n'a laissé aller les erreurs de cette sçavante & illustre Nation jusqu'à un excès si visible, qu'afin de lui donner de plus faciles moyens de se reconnoître.

Ext. des Reg.
de la Cham-
bre des Seig.
& des Comm.
du 3 Janvier
1681. 23. Dé-
cembre 1680.
& 5. Janvier
1681. à la tête
du II. T. de
l'Histoire de
Burn.

III.
Premier fait
avoué : que
la Réforma-
tion a com-
mencé par un
homme éga-
lement rejet-
té de tous les
Partis.

Prof.

Le premier fait important que je remarque dans M. Burnet, est celui qu'il avance dès sa Préface : & qu'il fait paroître ensuite dans tout son livre : c'est que lorsque Henri VIII. commença la Réformation, *il semble qu'il ne songeoit en tout cela qu'à intimider la Cour de Rome, & à contraindre le Pape de le satisfaire : car dans son cœur il crut toujours les opinions les plus extravagantes de l'Eglise Romaine, telles que sont la Transsubstantiation, & les autres corruptions du Sacrifice de la Messe : ainsi il mourut plutôt dans cette Communion, que dans celle des Protestans.* Quoi qu'en dise M. Burnet, nous n'accepterons pas la communion de ce Prince qu'il semble nous offrir ; & puisqu'il le rejette de la sienne, il résulte d'abord de ce fait, que l'Auteur de la Réformation Anglicane, & celui qui, à vrai dire, en a posé le véritable fondement dans la haine qu'il a inspirée contre le Pape & contre l'Eglise Romaine, est un homme également rejeté & anathématisé de tous les Partis.

IV.
Quelle fut
la Foi de
Henri VIII.
Auteur de la
Réforme.

Ce qu'il y a ici de plus remarquable, c'est que ce Prince ne s'est pas contenté de croire en son cœur, & de professer de bouche tous ces points de créance, que M. Burnet appelle les plus grandes & les plus extravagantes de nos corruptions : il les a données

pour loi à toute l'Eglise Anglicane, en sa nouvelle qualité de Chef souverain de cette Eglise sous Jesus-Christ. Il les a fait approuver par tous les Evêques & par tous les Parlemens, c'est-à-dire, par tous les Tribunaux, où consiste encore à présent dans la Réformation Anglicane, le souverain degré de l'autorité Ecclésiastique. Il les a fait soucrire & mettre en pratique par toute l'Angleterre, & en particulier par les Cromwels, par les Cranmers, & par tous les autres héros de M. Burnet, qui Luthériens ou Zuingliens dans leur cœur, & désirant d'établir le nouvel Evangile, assistoient néanmoins à l'ordinaire à la Messe, comme au culte public qu'on rendoit à Dieu, ou la disoient eux-mêmes; & en un mot pratiquoient tout le reste de la doctrine & du service reçu dans l'Eglise, malgré leur religion & leur conscience.

Thomas Cromwel fut celui que le Roi établit son Vicaire général au spirituel en 1535. incontinent après sa condamnation, & qu'en 1536. il fit son Vicegérant dans sa qualité de Chef souverain de l'Eglise: par où il le mit à la tête de toutes les affaires Ecclésiastiques & de tout l'Ordre sacré, quoiqu'il fût un simple Laïque, & qu'il soit toujours demeuré tel. On n'avoit point encore trouvé cette dignité dans l'état des charges d'Angleterre, ni dans la notice des Offices de l'Empire, ni dans aucun Royaume Chrétien; & Henri VIII. fit voir pour la première fois à l'Angleterre & au monde Chrétien, un Milord Vicegérant, & un Vicaire général du Roi au spirituel.

L'intime ami de Cromwel & celui qui conduisit le dessein de la Réformation Anglicane, fut Thomas Cranmer, Archevêque de Cantorbéri. C'est le grand héros de M. Burnet. Il abandonne Henri VIII. dont les scandales & les cruautés sont trop connues. Mais il a bien vû qu'en faire autant de Cranmer, qu'il regarde comme l'Auteur de la Réformation, ce seroit nous donner d'abord une trop mauvaise idée de tout cet ouvrage. Il s'étend donc sur les louanges de ce Prélat, & non content d'en admirer par-tout la modération, la piété, & la prudence, il ne craint point de le faire autant, ou plus irrépréhensible que S. Athanase & S. Cyrille, & d'un si rare mérite, que jamais peut-être Prélat de l'Eglise n'a eu plus d'excellentes qualités, & moins de défauts.

Il est vrai qu'il ne faut pas compter beaucoup sur les louanges que M. Burnet donne aux héros de la Réforme: témoin celles qu'il a données à Montluc, Evêque de Valence. C'étoit, dit-il, un des plus sages Ministres de son siècle, toujours modéré dans les délibérations

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

V.
Quels furent les instrumens dont se servit Henri VIII. dans la Réforme: Cromwel son Vicegérant dans le spirituel.
Burn. Hist. T. I. p. 244.

VI.
Thomas Cranmer est le Héros de M. Burnet.

Præf. sur la fin.

VII.
Les Héros de Burnet ne sont pas toujours, selon

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

lui-même, de
fort honnê-
tes gens : ce
qu'il raconte
de Montluc,
Evêque de
Valence.

II. Part.
Liv. I. pag.

128.

Ibid. p. 312.

qui regardoient la conscience ; ce qui le fit soupçonner d'être hérétique. Toute sa vie a les caractères d'un grand homme, & l'on n'y sauroit guère blâmer que l'attachement inviolable qu'il eut durant tant d'années pour la Reine Catherine de Médicis. Le crime sans doute est médiocre, puisqu'il devoit tout à cette Princesse, qui d'ailleurs étoit sa Reine, femme & mere de ses Rois, & toujours unie avec eux : de sorte que ce Prélat, à qui on ne peut guère reprocher, que d'avoir été si fidèle à sa bienfaitrice, doit être, selon M. Burnet, un des hommes de son siècle des plus élevés au-dessus de tout reproche. Mais il ne faut pas prendre au pié de la lettre les éloges que ces Réformés donnent aux Héros de leur secte. Le même M. Burnet, dans le même livre où il relève Montluc par cette belle louange, en parle ainsi : *Cet Evêque a été célèbre ; mais il a eu ses défauts.* Après ce qu'il en a dit, on doit croire que ces défauts seront légers : mais qu'on achève, & on trouvera que ces défauts qu'il a eus, c'est seulement de s'être efforcé de corrompre la fille d'un Seigneur d'Irlande qui l'avoit reçu dans sa maison ; c'est d'avoir eu avec lui une courtisane Anglicane qu'il entretenoit ; c'est que cette malheureuse ayant bû sans réflexion le précieux baume, dont Soliman avoit fait présent à ce Prélat, il en fut outré dans un tel excès, que ses cris réveillèrent tout le monde dans la maison, où l'on fut aussi témoin de ses emportemens & de son incontinence. Voilà les petits défauts d'un Prélat dont toute la vie a les caractères d'un grand homme. La Réforme, ou peu délicate en vertu, ou indulgente envers ses Héros, leur pardonne facilement de semblables abominations, & si pour avoir eu seulement une légère teinture de Réformation, Montluc, malgré de tels crimes, est un homme presque irréprochable, il ne faut pas s'étonner que Cranmer, un si grand Réformateur, ait pû mériter tant de louanges.

Ainsi, sans dorénavant nous laisser surprendre aux éloges dont M. Burnet relève ses Réformés, & sur-tout Cranmer, faisons l'Histoire de ce Prélat sur les faits qu'en a rapportés cet Historien qui est son perpétuel admirateur, & voyons en même tems dans quel esprit la Réformation a été conçue.

VIII.
Cranmer Lu-
thérien ; se-
lon M. Bur-
net. Com-
ment il entra
en faveur au-
près du Roi,
& d'Anne de
Boulen.
1529.

Dès l'an 1529. Thomas Cranmer s'étoit mis à la tête du Parti qui favorisoit le divorce avec Catherine, & le Mariage que le Roi avoit résolu avec Anne de Boulen. En 1530. il fit un livre contre la validité du Mariage de Catherine, & on peut juger de l'agrément qu'il trouva auprès d'un Prince dont il flattoit la passion dominante. On commença dès-lors à le regarder à la Cour comme une espèce de Favori, qu'on croyoit devoir succéder au crédit du Cardinal de Volsey.

Volsey. Cranmer étoit dès-lors engagé dans les sentimens de Luther, & comme dit M. Burnet, il étoit le plus estimé de ceux qui les avoient embrassés. Anne de Boulen, poursuit cet Auteur, avoit aussi reçu quelque teinture de cette Doctrine. Dans la suite il la fait paroître tout-à-fait liée au sentiment de ceux qu'il appelle les Réformateurs. Il faut toujours entendre par ce mot les ennemis, ou cachés, ou déclarés de la Messe & de la Doctrine Catholique : Tous ceux du même Parti, ajoûte-t-il, se déclaroient pour le divorce. Voilà les secrettes liaisons de Cranmer & de ses adhérens avec la Maîtresse de Henri : voilà les fondemens du crédit de ce nouveau confident, & les commencemens de la Réforme d'Angleterre. Le malheureux Prince, qui ne sçavoit rien de ces liaisons ni de ces desseins, se lioit lui-même insensiblement avec les ennemis de la Foi qu'il avoit jusques alors si bien défendue, & par leurs trames secrettes, il servoit, sans y penser, au dessein de la détruire.

Cranmer fut envoyé en Italie & à Rome pour l'affaire du divorce ; & il y poussa si loin la dissimulation de ses erreurs, que le Pape le fit son Pénitencier ; ce qui montre qu'il étoit Prêtre : il accepta cette charge, tout Luthérien qu'il étoit. De Rome il passa en Allemagne pour y ménager les Protestans ses bons amis ; & ce fut alors qu'il épousa la sœur d'Osiandre. On dit qu'il l'avoit séduite, & qu'on le contraignit de l'épouser ; mais je ne garantis point ces faits scandaleux, jusqu'à ce que je les trouve bien avérés par le témoignage des auteurs du Parti, ou en tout cas non suspects. Pour le mariage, le fait est constant. Ces Messieurs sont accoutumés, malgré les Canons & malgré la profession de la continence, à tenir de tels mariages pour honnêtes. Mais Henri n'étoit pas de cet avis, & il détestoit les Prêtres qui se marioient. Cranmer avoit déjà été chassé du Collège de Christ à Candbrige, à cause d'un premier mariage. Le second qu'il contracta dans la Prêtrise, lui eût fait de bien plus terribles affaires, puisque même, selon les Canons, il eût été exclu de ce saint Ordre par un second mariage, quand il eût été contracté devant la Prêtrise. Les Réformateurs se joüoient en leur cœur, & des saints Canons, & de leurs vœux : mais par la crainte de Henri il fallut tenir ce mariage fort caché ; & ce grand Réformateur commença par tromper son Maître dans une matière si importante.

Pendant qu'il étoit en Allemagne en l'an 1533, l'Archevêché de Cantorbéri vint à vacquer par la mort de Warham. Le Roi d'Angleterre y nomma Cranmer : il l'accepta. Le Pape, qui ne lui con-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

Burn. I. T.
liv. I. p. 123.
1530.
Ibid. 132.
Ibid. 135.
Ibid.

IX.
Cranmer en-
voyé à Rome
pour le Di-
vorce, y est
fait Péniten-
cier du Pa-
pe : il se ma-
rie, quoique
Prêtre, mais
en secret.
Ibid. p. 136.
141.
1530.
Ibid. 145.

X.
Cranmer
nommé Ar-
chevêque de

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. VII.

Cantorbéii
prend des
Bulles du Pa-
pe, quoique
marie & Lu-
thérien.

Ibid. liv. II.
pag. 189.

1533.

XI.

Le sacre de
Cranmer :
profession de
soumission
vers le Pape :
sa protesta-
tion : son hy-
pocrisie.

• Pontif. Rom.
in Consec. Ep.
Burn. ibid.
190.

Pont. Rom.
in consec. Ep.

noissoit aucune autre erreur que celle de soutenir la nullité du mariage de Henri, chose alors assez indécise, lui donna ses Bulles, Cranmer les reçut, & ne craignit pas de se souiller en recevant, comme on parloit dans le Parti, le caractère de la Bête.

A son sacre, & avant que de procéder à l'Ordination, il fit le serment de fidélité, qu'on avoit accoutumé de faire au Pape depuis quelques siècles. Ce ne fut pas sans scrupule, à ce que dit M. Burnet; mais Cranmer étoit un homme d'accommodement : il sauva tout, en protestant que par ce serment il ne prétendoit nullement se dispenser de son devoir envers sa conscience, envers le Roi, & l'Etat : Protestation en elle-même fort inutile; car qui de nous prétend s'engager par ce serment à rien qui soit contraire à sa conscience, ou au service du Roi, & de son Etat? Loin qu'on prétende préjudicier à ces choses, il est même exprimé dans ce serment, qu'on le fait sans préjudice des droits de son ordre, *salvo ordine meo*. La soumission qu'on jure au Pape pour le spirituel, est d'un autre ordre que celle qu'on doit naturellement à son Prince pour le temporel, & sans protestation, nous avons toujours bien entendu que l'une n'apporte point de préjudice à l'autre. Mais enfin, ou ce serment est une illusion, ou il oblige à reconnoître la puissance spirituelle du Pape. Le nouvel Archevêque la reconnut donc, quoiqu'il n'y crût pas. M. Burnet avoue que cet expédient étoit peu conforme à la sincérité de Cranmer : & pour adoucir, comme il peut, une si criminelle dissimulation, il ajoute un peu après : Si cette conduite ne fut pas suivant les règles les plus austères de la sincérité, du moins on n'y voit aucune supercherie. Qu'appelle-t-on donc supercherie; & y en a-t-il de plus grande que de jurer ce qu'on ne croit pas, & se préparer des moyens d'éluder son serment par une protestation conçue en termes si vagues? mais M. Burnet ne nous dit pas que Cranmer qui fut sacré avec toutes les cérémonies du Pontifical, outre ce serment dont il prétendoit éluder la force, fit d'autres déclarations, contre lesquelles il ne réclama pas, comme de recevoir avec soumission les traditions des Pères, & les Constitutions du S. Siège Apostolique; de rendre obéissance à S. Pierre en la personne du Pape son Vicaire, & de ses successeurs, selon l'autorité canonique; de garder la chasteté, ce qui, dans le dessein de l'Eglise expressément déclaré dès le tems qu'on y reçoit le sous-diaconat, emportoit le célibat & la continence. Voilà ce que M. Burnet ne nous dit pas. Il ne nous dit pas que Cranmer dit la Messe selon la coutume avec son Consécrant. Cranmer devoit encore protester contre cet acte.

& contre toutes les Messes qu'il dit en officiant dans son Eglise, du moins durant tout le regne de Henri VIII. c'est-à-dire, trente ans entiers. M. Burnet ne nous dit pas toutes ces belles actions de son héros. Il ne nous dit pas qu'en faisant des Prêtres, comme il en fit sans doute durant tant d'années, étant Archevêque, il les fit selon les termes du Pontifical, où Henri ne changea rien non plus qu'à la Messe. Il leur donna donc le pouvoir de *changer par leur sainte bénédiction le pain & le vin au Corps & au Sang de Jesus-Christ, & d'offrir le sacrifice, & dire la Messe, tant pour les vivans que pour les morts.* Il eût été bien plus important de protester contre tant d'actes si contraires au Luthéranisme, que contre le serment d'obéir au Pape. Mais c'est que Henri VIII. qu'une protestation contre la primauté du Pape n'offensoit pas, n'auroit pas souffert les autres; c'est pourquoi Cranmer dissimule. Le voilà tout ensemble, Luthérien marié, cachant son mariage, Archevêque selon le Pontifical Romain, soumis au Pape, dont en son cœur il abhorroit la puissance, disant la Messe qu'il ne croyoit pas, & donnant pouvoir de la dire; & néanmoins, selon M. Burnet, un second Athanase, un second Cyrille, un des plus parfaits Prélats qui fut jamais dans l'Eglise. Quelle idée nous veut-on donner, non-seulement de S. Athanase & de S. Cyrille, mais encore de S. Basile, de S. Ambroise, de S. Augustin, & en un mot de tous les Saints, s'ils n'ont rien de plus excellent, ni de moins défectueux, qu'un homme qui pratique durant si long-tems ce qu'il croit être le comble de l'abomination & du sacrilège? Voilà comme on s'aveugle dans la Nouvelle Réforme, & comme les ténèbres dont l'esprit des Réformateurs a été couvert, se répandent encore aujourd'hui sur leurs Défenseurs.

M. Burnet prétend que son Archevêque fit ce qu'il put pour ne pas accepter cette éminente dignité, & il admire sa modération. Pour moi, je veux bien ne pas disputer aux plus grands ennemis de l'Eglise certaines vertus morales qu'on trouve dans les Philosophes & dans les Payens, qui n'ont été dans les Hérétiques qu'un piège de Satan pour prendre les foibles, & une partie de l'hypocrisie qui les séduit. Mais M. Burnet a trop d'esprit pour ne voir pas que Cranmer, qui avoit pour lui Anne de Boulen, dont le Roi étoit si épris, qui faisoit tout ce qu'il falloit pour favoriser les nouvelles amours de ce Prince; & qui après s'être déclaré contre le mariage de Catherine, se rendoit si nécessaire pour le rompre, sentoient bien que Henri ne se pouvoit jamais donner un

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. VII.

Pont. Rom.
in Ord. Presb.

XII.

Réflexion
sur la préten-
due modéra-
tion de Clau-
mer.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.
XIII.
Cranmer
procède au
Divorce : il
prend la qua-
lité de Légat
du S. Siège
dans la Sen-
tence.
Ibid. 191.
Ibid. 186.
Ibid.
Ibid. 193.
Pag. 193.

plus favorable Archevêque ; de sorte que rien ne lui étoit plus aisé que d'avoir l'Archevêché en le refusant , & de joindre à l'honneur d'une si grande Prélatrice , celui de la modération.

En effet , dès que Cranmer y fut élevé , il commença à travailler dans le Parlement , à déclarer la nullité du mariage. Dès l'année d'aparavant , c'est-à-dire , en 1532 , le Roi avoit déjà épousé Anne de Boulon en secret : elle étoit grosse , & il étoit tems d'éclater. L'Archevêque , qui n'ignoroit pas ce secret , se signala en cette rencontre , & témoigna beaucoup de vigueur à flatter le Roi. Par son autorité Archiépiscopale il lui écrivit une grave lettre sur son mariage incestueux avec Catherine : mariage , disoit-il , qui scandalisoit tout le monde , & lui déclaroit que pour lui il n'étoit pas résolu à souffrir davantage un si grand scandale. Voilà un homme bien courageux , & un nouveau Jean-Baptiste. Là-dessus il cite le Roi & la Reine devant lui : on procède ; la Reine ne comparoit pas , l'Archevêque par contumace déclara le mariage nul dès le commencement , & n'oublia pas dans sa Sentence de prendre la qualité de Légat du S. Siège , selon la coutume des Archevêques de Cantorbéri. M. Burnet insinue qu'on crut par-là donner plus de force à la Sentence , c'est-à-dire , que l'Archevêque , qui en son cœur ne reconnoissoit ni le Pape , ni le S. Siège , vouloit pour l'amour du Roi , prendre la qualité la plus favorable à autoriser ses plaisirs. Cinq jours après , il approuva le mariage secret d'Anne de Boulon , quoique fait avant la déclaration de la nullité de celui de Catherine , & l'Archevêque confirma une procédure si irrégulière.

XIV.
Sentence de
Clément VII.
& emporte-
mens de Hen-
ri contre le S.
Siège.
Pag. 199.

On sçait assez la Sentence définitive de Clément VII. contre le Roi d'Angleterre. Elle suivit de près celle que Cranmer avoit donnée en sa faveur. Henri , qu'on avoit flatté de quelque espérance du côté de la Cour de Rome , s'étoit de nouveau soumis à la décision du S. Siège , même depuis le jugement de l'Archevêque. Je n'ai pas besoin de raconter jusqu'à quel excès de colère il fut transporté , & M. Burnet avoue lui-même qu'il ne garda aucune mesure dans son ressentiment. Dès-là donc il commença de pousser à l'extrémité sa nouvelle qualité de *Chef souverain de l'Eglise Anglicane sous Jesus-Christ*.

XV.
Morus &
Fischer con-
damnés à
mort , pour
n'avoir pas

Ce fut alors que l'Univers déplora le supplice des deux plus grands hommes d'Angleterre en sçavoir & en piété , Thomas Morus grand Chancelier , & Fischer Evêque de Rochestre. M. Burnet en gémit lui-même , & regarde la *fin tragique de ces deux grands hommes* , comme une *tache à la vie de Henri*.

Ils furent les deux plus illustres victimes de la primauté Ecclésiastique. Morus pressé de la reconnoître, fit cette belle réponse : qu'il se défieroit de lui-même, s'il étoit seul contre tout le Parlement; mais que s'il avoit contre lui le grand Conseil d'Angleterre, il avoit pour lui toute l'Eglise, ce grand Conseil des Chrétiens. La fin de Fischer ne fut pas moins belle, ni moins Chrétienne.

Alors commencerent les supplices indifféremment contre les Catholiques & les Protestans, & Henri devint le plus sanguinaire de tous les Princes. Mais la date est remarquable. *Nous ne voyons nullement*, dit M. Burnet, *que la cruauté lui ait été naturelle : il a regné, poursuit-il, vingt-cinq ans, sans faire mourir autre personne pour crime d'Etat, que deux hommes, dont le supplice ne lui peut être reproché. Dans les dix dernières années de sa vie, il ne garda, dit le même Auteur, aucunes mesures dans ses exécutions. M. Burnet ne veut, ni qu'on l'imite, ni aussi qu'on le condamne avec une extrême rigueur; mais nul ne le condamne plus rigoureusement que M. Burnet lui-même. C'est lui qui parle ainsi de ce Prince. Il fit des dépenses excessives, qui l'obligèrent à fouler ses peuples : il extorqua du Parlement par deux fois un acquit de toutes ses dettes : il falsifia sa monnoie, & commit bien d'autres actions indignes d'un Roi : son esprit chaud & emporté le rendit sévère & cruel; il fit condamner à mort un bon nombre de ses Sujets, pour avoir nié sa primauté Ecclésiastique, entr'autres Fischer & Morus, dont le premier étoit fort vieux, & l'autre pouvoit passer pour l'honneur de l'Angleterre, soit en probité ou en sçavoir. On peut voir le reste dans la Préface de M. Burnet, mais je ne puis oublier ce dernier trait : Ce qui mérite le plus de blâme, c'est, dit-il, qu'il donna l'exemple pernicieux de fouler aux pieds la justice, & d'opprimer l'innocence, en faisant juger des personnes sans les entendre. M. Burnet avec tout cela, veut que nous croyions qu'encore que pour des fautes légères il traînât les gens en justice, néanmoins les Loix présidoient dans toutes ces causes-là; les Accusés n'étoient ni poursuivis, ni jugés que conformément au droit : comme si ce n'étoit pas le comble de la cruauté & de la tyrannie, de faire des loix iniques, comme fut celle de condamner des Accusés sans les ouïr, & de tendre des pièges aux innocens dans les formalités de la Justice. Mais qu'y a-t-il de plus affreux que ce qu'ajoute ce même Historien ? Que ce Prince, soit qu'il ne pût souffrir qu'on lui contredit, soit qu'il fût enflé du titre glorieux de Chef de l'Eglise, que ses peuples lui avoient déferé, soit que les louanges de ses flatteurs l'eussent gâté, se persuadoit que tous ses Sujets étoient obligés de régler leur foi sur ses décisions. Voilà, comme dit M. Burnet, dans la vie d'un Prince*

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

voulu recon-
noître le Roi
comme Chef
de l'Eglise.

1534.
Ibid. p. 227.
229, &c.
Lib. III.
481, & suiv.
Ibid. 228.

XVI.
Date mé-
morable du
commence-
ment des
cruautés de
Henri & de
ses autres ex-
cès.

Liv. III.
pag. 242.
Ibid.
Préf.

Liv. III.
243.

Ibid.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. VII. des taches si odieuses, qu'un honnête-homme ne sçauroit l'en excuser; & nous sommes obligés à cet Auteur de nous avoir, par son aveu, sauvé la peine de rechercher les preuves de tous ces excès, dans des histoires qui auroient pû paroître plus suspectes. Mais ce qu'on ne peut dissimuler, c'est que Henri, auparavant si éloigné de ces horribles désordres, n'y tomba, de l'aveu de M. Burnet, que dans les dix dernières années de sa vie, c'est-à-dire, qu'il y tomba incontinent après son divorce, après sa rupture ouverte avec l'Eglise, après qu'il eut usurpé, par un exemple inouï dans tous les siècles, la primauté Ecclésiastique; & on est forcé d'avoüer qu'une des causes de son prodigieux aveuglement, fut ce titre glorieux de *Chef de l'Eglise*, que ses peuples lui avoient déferé. Je laisse maintenant à penser au Lecteur Chrétien, si ce sont là des caractères d'un Réformateur: ou d'un Prince dont la justice Divine venge les excès par d'autres excès; qu'elle livre aux désirs de son cœur, & qu'elle abandonne visiblement au sens réprouvé.

XVII. Cromwel fait Vicegèrent: tout concourt à exciter le Roi contre la Foi de l'Eglise. **LIV. VII.** 1536. 244. Le supplice de Fischer & de Morus, & tant d'autres sanglantes exécutions répandirent la terreur dans les esprits: chacun jura la primauté de Henri, & on n'osa plus s'y opposer. Cette primauté fut établie par divers Décrets du Parlement, & le premier acte qu'en fit le Roi, fut de donner à Cromwel la qualité de son *Vicaire Général* au spirituel, & celle de *Visiteur de tous les Couvents*, & de tous les *Privi-lèges d'Angleterre*. C'étoit proprement se déclarer Pape; & ce qu'il y a ici de plus remarquable, c'étoit remettre toute la puissance Ecclésiastique entre les mains d'un Zuinglien; car je crois que Cromwel l'étoit, ou tout au moins d'un Luthérien, si M. Burnet l'aime mieux ainsi. Nous avons vu que Cranmer étoit de même Parti, intime ami de Cromwel, & tous deux ils agissoient de concert pour pousser le Roi irrité contre la Foi ancienne. La nouvelle Reine les appuyoit de tout son pouvoir, & fit donner à Schaxton & à Latimer ses Aumôniers, autres Protestans cachés, les Evêchés de Salisbury & de Worcester. Mais quoique tout fût si contraire à l'ancienne Religion, & que les premières puissances Ecclésiastiques & Séculières conspirassent à la détruire de fond en comble, il n'est pas toujours au pouvoir des hommes de pousser leurs mauvais desseins aussi loin qu'ils veulent. Henri n'étoit irrité que contre le Pape & le S. Siège. Ce fut donc cette autorité qu'il attaqua seule; & Dieu voulut que la Réformation portât sur le front, dès son origine, le caractère de la haine & de la vengeance de ce Prince. Ainsi quelque aversion que le Vicaire Général eût de la Messe, il ne lui fut

pas donné alors de prévaloir, comme un autre Antiochus, contre le Sacrifice perpétuel; une de ses Ordonnances de visite, fut que chaque Prêtre diroit la Messe tous les jours, & que les Religieux observeroient soigneusement leur Règle, & en particulier leurs trois Vœux.

Cranmer fit aussi sa visite Archiépiscope dans la Province, mais ce fut avec la permission du Roi : on commençoit à faire tous les actes de la Jurisdiction Ecclésiastique par l'autorité Royale. Tout le but de cette visite, comme de toutes les actions de ce tems, fut de bien établir la primauté Ecclésiastique du Roi. Le complaisant Archevêque n'avoit rien tant à cœur alors, & le premier acte de Jurisdiction que fit l'Evêque du premier Siége d'Angleterre, fut de mettre l'Eglise sous le joug, & de soumettre aux Rois de la terre la puissance qu'elle avoit reçue d'en-haut.

Ces visites furent suivies de la suppression des Monastères, dont le Roi s'approprie le revenu. On cria dans la Réforme, comme dans l'Eglise, de cette sacrilège déprédation des biens consacrés à Dieu; mais au caractère de vengeance que la Réformation Anglicane avoit déjà dans son commencement, il y fallut joindre celui d'une si honteuse avarice; & ce fut un des premiers fruits de la primauté de Henri, qui se fit Chef de l'Eglise pour la piller avec titre.

Un peu après, la Reine Catherine mourut : *Illustre par sa piété, dit M. Burnet, & par son attachement aux choses du Ciel; vivant dans l'austérité & dans la mortification, travaillant de ses propres mains, & songeant, même au milieu de sa grandeur, à tenir ses femmes dans l'occupation & dans le travail; & afin que les vertus plus communes se joignent aux grandes, le même Historien ajoute, que les Ecrivains du tems nous la représentent, comme une fort bonne femme.* Ces caractères sont bien différens de ceux de sa rivale Anne de Boulen. Quand on voudroit la justifier des infamies dont ses favoris la chargèrent en mourant, M. Burnet ne nie pas que son enjouement ne fût immodeste, ses libertés indiscrettes, sa conduite irrégulière & licencieuse. On ne vit jamais une honnête femme, pour ne pas dire une Reine, se laisser manquer de respect, jusqu'à souffrir des déclarations telles que des gens de toute qualité, & même de la plus basse, en firent à cette Princesse. Que dis-je, les souffrir? s'y plaire, & non-seulement y entrer, mais encore se les attirer elle-même, & ne rougir pas de dire à un de ses galants, qu'elle voyoit bien qu'il différoit de se marier dans l'espérance de l'épouser elle-même après la mort du Roi. Ce sont toutes choses avouées par Anne, & loin d'en voïr

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES;
LIV. VII.

Burn. liv.
III. 251.

Ibid. 248.

XVII.

Visite Ar-
chiépiscopale
de Cranmer
par l'autorité
du Roi.

pag. 247.

XIX.

Déprédation
des biens des
Monastères.

XX.
Mort de la
Reine Catherine : parallèle de cette Princesse avec Anne de Boulen.

Ibid. pag.
261.

Ibid.

Ibid. pag.
268, 271
282, &c.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

Ibid.
X X I.
Suite du pa-
rallèle, & mar-
que visible du
jugement de
Dieu. Cran-
mer casse le
mariage du
Roi & d'An-
ne.
P. 260, 261.

Page. 270.

de plus mauvais œil ces hardis amans, il est certain, sans vouloir approfondir davantage, qu'elle ne les en traitoit que mieux. Au milieu de cette étrange conduite, on nous assure qu'elle redoubloit ses bonnes œuvres & ses aumônes; & hors l'avancement de la Réformation Prétendue, que personne ne lui dispute, voilà tout ce qu'on nous dit de ses vertus.

Mais à regarder les choses plus à fond, on ne peut s'empêcher de reconnoître la main de Dieu sur cette Princesse. Elle ne jouït que trois ans de la gloire où tant de troubles l'avoient établie: de nouvelles amours la ruinerent, comme la nouvelle amour qu'on eut pour elle l'avoit élevée; & Henri qui lui avoit sacrifié Catherine, la sacrifia bientôt elle-même à la jeunesse & aux charmes de Jeanne Seymour. Mais Catherine, en perdant les bonnes grâces du Roi, conserva du moins son estime jusqu'à la fin; au lieu qu'il fit mourir Anne sur un échaffaud comme une infâme. Cette mort arriva quelques mois après celle de Catherine. Mais Catherine sut conserver jusqu'à la fin le caractère de gravité & de constance qu'elle avoit eu dans tout le cours de sa vie. Pour Anne, au moment qu'elle fut prise pendant qu'elle prioit Dieu fondant en larmes, on la vit éclater de rire, comme une personne insensée: les paroles qu'elle prononçoit dans son transport contre ses amans qui l'avoient trahie, faisoient voir le désordre où elle étoit, & le trouble de sa conscience. Mais voici la marque visible de la main de Dieu. Le Roi toujours abandonné à ses nouvelles amours, fit casser son mariage avec Anne, en faveur de Jeanne Seymour, comme il avoit, en faveur d'Anne, fait casser le mariage de Catherine. Elisabeth fille d'Anne fut déclarée illégitime, comme Marie fille de Catherine l'avoit été. Par un juste jugement de Dieu, Anne tomba dans un abysme, semblable à celui qu'elle avoit creusé à sa rivale innocente. Mais Catherine soutint jusqu'à la mort, avec la dignité de Reine, la vérité de son mariage, & l'honneur de la naissance de Marie; au contraire, par une honteuse complaisance, Anne reconnut, ce qui n'étoit pas, qu'elle avoit épousé Henri durant la vie de Mylord Perci, avec lequel elle avoit auparavant contracté; & contre sa conscience, en avouant que son mariage avec le Roi étoit nul, elle enveloppa dans sa honte sa fille Elisabeth. Afin qu'on vît la justice de Dieu plus manifeste dans ce mémorable événement, Cranmer, ce même Cranmer, qui avoit cassé le mariage de Catherine, cassa encore celui d'Anne, à laquelle il devoit tout. Dieu frappa d'aveuglement tout ce qui avoit contribué à la rupture d'un mariage aussi so-

lemnel.

solemnel, que celui de Catherine, Henri, Anne, l'Archevêque même; rien ne s'en sauva. L'indigne foiblesse de Cranmer, & son extrême ingratitude envers Anne, furent l'horreur de tous les gens de bien; & sa honteuse complaisance à casser tous les mariages au gré de Henri, ôtèrent à sa première Sentence toute l'apparence d'autorité que le nom d'un Archevêque lui pouvoit donner.

M. Burnet voit avec peine une tache si odieuse dans la vie de son grand Réformateur; & il dit, pour l'excuser, qu'Anne déclara en sa présence son mariage avec Perci, qui emportoit la nullité de celui qu'elle avoit fait avec le Roi; de sorte qu'il ne pouvoit s'empêcher de la séparer d'avec ce Prince, ni de donner sa Sentence pour la nullité de ce mariage. Mais c'est ici une illusion trop manifeste: il étoit notoire en Angleterre que l'engagement d'Anne avec Perci, loin d'être un mariage conclu, comme on dit, par parole de présent, n'étoit pas même une promesse d'un mariage à conclure, mais une simple proposition d'un mariage désiré par le Milord; ce qui bien loin d'annuler un autre mariage contracté depuis, n'eût pas même été un empêchement à le faire. M. Burnet en convient, & il établit tous ces faits comme constans. Cranmer, qui avoit sur-tout le secret du Roi & d'Anne, n'avoit pas pû les ignorer; & Perci, ce prétendu mari de la Reine, avoit déclaré par serment en présence de cet Archevêque, & encore de celui d'Yorck, qu'il n'y avoit jamais eu de contrat, ni même de promesse de mariage entre lui & Anne. Pour rendre ce serment plus solemnel, il reçut la communion après sa déclaration, en présence des principaux du Conseil d'Etat, souhaitant que la réception de ce Sacrement fût suivie de sa damnation, s'il avoit été dans un engagement de cette nature. Un serment si solemnel reçu par Cranmer, lui faisoit bien voir que l'aveu d'Anne n'étoit pas libre. Quand elle le fit, elle étoit condamnée à mort; & comme dit M. Burnet, encore étourdie de l'Arrêt terrible qui avoit été rendu contre elle. Les Loix la condamnoient au feu; & tout l'adoucissement dépendoit du Roi. Cranmer pouvoit bien juger qu'en cet état on lui feroit avouer tout ce qu'on voudroit, en lui promettant de lui sauver la vie, ou tout au moins d'adoucir son supplice. C'est alors qu'un Archevêque doit prêter sa voix à une personne opprimée, que son trouble ou l'espérance d'adoucir sa peine, fait parler contre sa conscience. Si Anne sa bienfaitrice ne le touchoit pas, il devoit du moins avoir pitié de l'innocence d'Elisabeth qu'on alloit déclarer née en adultère, & comme telle incapable de succéder à la Couronne, sans autre fondement que celui d'une déclaration for-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. VII.

XXII.
La lâcheté
de Cranmer
mal excusée
par M. Bur-
net.
Ibid. lib. II.
281.

Liv. I. 71
Liv. III.
276, &c.
Ibid. 276.

Ibid.

Ibid.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

Ibid. pag.
277.

P. 273, 274.

cée de la Reine sa mere. Dieu n'a donné tant d'autorité aux Evêques, qu'afin qu'ils puissent prêter leur voix aux infirmes, & leur force aux oppressés. Mais il ne falloit pas attendre de Cranmer des vertus qu'il ne connoissoit pas : il n'eut pas même le courage de présenter au Roi la manifeste contrariété des deux Sentences qu'il faisoit prononcer contre Anne, dont l'une la condamnoit à mort, comme ayant souillé la couche Royale par son adultère ; & l'autre déclaroit qu'elle n'étoit pas mariée avec le Roi. Cranmer dissimula une iniquité si criante ; & tout ce qu'il fit en faveur de la malheureuse Princesse, fut d'écrire au Roi une Lettre, où il souhaite qu'elle se trouve innocente ; qu'il finit par une apostille, où il témoigne son déplaisir de ce que les fautes de cette Princesse *sont prouvées*, comme on l'en assure, tant il craignoit de laisser Henri dans la pensée qu'il pût improuver ce qu'il faisoit.

XXIII.
Exécution
d'Anne de
Boulen.

Ibid. 277.

Ibid. 279.

On avoit cru son crédit ébranlé par la chute d'Anne. En effet, il avoit reçu d'abord des défenses de voir le Roi ; mais il sçut bientôt se rétablir aux dépens de sa bienfaitrice, & par la cassation de son mariage. La malheureuse espéra en vain de fléchir le Roi, en avouant tout ce qu'il vouloit. Cet aveu ne lui sauva que le feu. Henri lui fit couper la tête. Le jour de l'exécution elle se consola, sur ce qu'elle avoit ouï dire, que *l'exécuteur étoit fort habile* : Et d'ailleurs, ajouta-t-elle, *j'ai le cou assez petit*. Au même tems, dit le témoin de sa mort, *elle y a porté la main, & s'est mise à rire de tout son cœur*, soit par l'ostentation d'une intrépidité outrée, soit que la tête lui eût tourné dans les approches de la mort ; & il semble, quoi qu'il en soit, que Dieu vouloit, quelque affreuse que fût la fin de cette Princesse, qu'elle tint autant du ridicule que du tragique.

XXIV.
Définition
de Henri sur
la Foi. Il con-
firme celle de
l'Eglise sur le
Sacrement de
Pénitence.

Lib. III.
292.

Il est tems de raconter les définitions de Foi que Henri fit en Angleterre, comme Chef souverain de l'Eglise. Voici dans les articles qu'il dressa lui-même, la confirmation de la Doctrine Catholique. On y trouve *l'absolution du Prêtre, comme une chose instituée par Jesus-Christ, & aussi bonne que si Dieu la donnoit lui-même, avec la confession de ses péchés à un Prêtre, nécessaire quand on la pouvoit faire*. On établit sur ce fondement les trois actes de la pénitence divinement instituée, *la contrition & la confession* en termes formels, & la satisfaction sous le nom de *dignes fruits de la repentance*, qu'on est obligé de porter, encore qu'il soit véritable que Dieu pardonne les péchés dans la seule vue de la satisfaction de Jesus-Christ, & non à cause de nos mérites. Voilà toute la substance de la Doctrine Catholique. Et il ne faut pas que les Protestans s'imaginent que ce qui est dit de

la satisfaction leur soit particulier, puisque nous avons vu mille fois que le Concile de Trente a toujours cru la rémission des péchés une pure grace accordée par les seuls mérites de Jésus-Christ.

Dans le Sacrement de l'Autel on reconnoît le même Corps du Sauveur conçu de la Vierge, comme donné en sa propre substance sous les enveloppes, ou comme parle l'original Anglois, sous la forme & figure du pain; ce qui marque très-précisément la Présence réelle du corps, & donne à entendre, selon le langage usité, qu'il ne reste du pain que les espèces.

Les images étoient retenues avec la liberté toute entière de leur faire fumer de l'encens, de ployer le genouil devant elles, de leur faire des offrandes; & de leur rendre du respect, en considérant ces hommages, comme un honneur relatif qui alloit à Dieu, & non à l'image. Ce n'étoit pas seulement approuver en général l'honneur des Images, mais encore approuver en particulier ce que ce culte avoit de plus fort.

On ordonnoit d'annoncer au peuple qu'il étoit bon de prier les Saints, de prier pour les Fidèles, sans néanmoins espérer d'en obtenir les choses que Dieu seul pouvoit donner.

Quand M. Burnet regarde ici, comme une espèce de réformation, qu'on ait aboli le service immédiat des Images; & changé l'invocation directe des Saints en une simple prière de prier pour les Fidèles, il ne fait qu'amuser le monde, puisqu'il n'y a point de Catholique qui ne lui avoue qu'il n'espère rien des Saints que par leurs prières, & qu'il ne rend aucun honneur aux Images, que celui qui est ici exprimé par rapport à Dieu.

On approuve expressément les cérémonies de l'eau bénite, du pain béni, de la bénédiction des fonts baptismaux, & des exorcismes dans le baptême; celle de donner des cendres au commencement du Carême, celle de porter des rameaux le jour de Pâques fleuri; celle de se prosterner devant la Croix & de la baiser, pour célébrer la mémoire de la Passion de Jésus-Christ; toutes ces cérémonies étoient regardées comme une espèce de langage mystérieux qui rappelloit en notre mémoire les bienfaits de Dieu, & excitoit l'ame à s'élever au Ciel, qui est aussi la même idée qu'en ont tous les Catholiques.

La coutume de prier pour les morts est autorisée, comme ayant un fondement certain dans le Livre des Machabées, & comme ayant été reçue dès le commencement de l'Eglise; tout est approuvé, jusqu'à l'usage de faire dire des Messes pour la délivrance des ames

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. VII.

XXV.
Sur l'Eucha-
ristie.

XXVI.
Sur les Ima-
ges, & sur
les Saints.
Ibid. 296.

Page. 298.

XXVII.
Sur les Cé-
rémonies : sur
la Croix.

Ibid.

XXVIII.
Sur le Pur-
gatoire, & les
Messes pour
les Morts.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

Ibid.
Rec. des pièces,
I. part. add.
n. 1.

XXIX.
Le Roi dé-
cide sur la Foi
de son auto-
rité.

XXX.
Cranmer &
les autres souf-
crivent contre
leur conscien-
ce aux articles
de Henri : vai-
ne défaite de
M. Burnet.
Pag. 299.

P. 295, 298.

des Trepassés : par où on reconnoissoit dans la Messe ce qui faisoit l'aversion de la Nouvelle Réforme, c'est-à-dire, cette vertu par laquelle indépendamment de la Communion, elle profitoit à ceux pour qui on la disoit, puisque sans doute ces ames ne commu-
nioient pas.

Le Roi disoit à chacun de ces articles, qu'il ordonnoit aux Evêques de les annoncer aux peuples *dont il leur avoit commis la conduite* : langage jusques alors fort inconnu dans l'Eglise. A la vérité quand il décida ces points de Foi, il avoit auparavant ouï les Evêques, comme les Juges entendent des Experts; mais c'étoit lui qui ordonnoit, & qui décidait. Tous les Evêques souscrivirent après Cromwel Vicaire général, & Cranmer Archevêque de Cantorbéri.

M. Burnet a de la honte de voir ses Réformateurs approuver les principaux articles de la Doctrine Catholique, & jusqu'à la Messe, qui seule les contenoit tous. Il les excuse, en disant que *divers Evêques & divers Théologiens n'avoient pas eu au commencement une connoissance distincte de toutes les matieres; & que s'ils s'étoient relâchés à certains égards, s'avoit été par ignorance plutôt que par politique, ou par faiblesse*. Mais n'est-ce pas se moquer trop visiblement que de faire ignorer aux Réformateurs ce qu'il y avoit de plus essentiel dans la Réforme? Si Cranmer & ses adhérens approuvoient de bonne foi tous ces articles, & même la Messe, en quoi donc étoient-ils Luthériens? Et s'ils rejettoient dès-lors en leur cœur tous ces prétendus abus, comme on n'en peut douter, leur signature qu'est-ce autre chose qu'une honteuse prostitution de leur conscience? Cependant à quelque prix que ce soit, M. Burnet veut que dès-lors on ait réformé, à cause que dès le premier article de la définition de Henri, on recommandoit au Peuple *la foi à l'Ecriture & aux trois Symboles*, avec défenses de rien dire qui n'y fût conforme; chose que personne ne nioit, & qui ainsi n'avoit pas besoin d'être réformée.

Voilà les articles de foi donnés par Henri en 1536; mais quoiqu'il n'eût pas tout mis, & qu'en particulier il y eût quatre Sacre-
mens dont il n'avoit fait aucune mention, la Confirmation, l'Ex-
trême-Onction, l'Ordre, & le Mariage; il est très-constant d'ail-
leurs qu'il n'y changea rien, non plus que dans les autres points de
notre Foi; mais il voulut en particulier exprimer dans ses articles ce
qu'il y avoit alors de plus controversé, afin de ne laisser aucun dou-
te de la persévérance dans l'ancienne Foi.

En ce même tems , par le conseil de Cromwel , & pour engager la Noblesse dans ses sentimens , il vendit aux Gentilshommes de chaque Province , les terres des Couvents qui avoient été supprimés , & les leur donna à fort bas prix: Voilà les adresses des Réformateurs , & les liens par où l'on tenoit à la Réformation.

Le Vicegérant publia aussi un nouveau règlement Ecclésiastique , dont le fondement étoit la Doctrine des articles qu'on vient de voir si conformes à la Doctrine Catholique: M. Burnet trouve beaucoup d'apparence à croire que ce règlement fut dressé par Cranmer , & nous donne une nouvelle preuve que cet Archevêque étoit capable, en matiere de Religion, des dissimulations les plus criminelles.

Henri s'expliqua encore plus précisément sur l'ancienne Foi , dans la déclaration de ces six articles fameux qu'il publia en 1539. Il établissoit dans le premier, la Transsubstantiation : dans le second, la Communion sous une espèce: dans le troisième, le célibat des Prêtres, avec la peine de mort contre ceux qui contreviendroient : dans le quatrième, l'obligation de garder les vœux: dans le cinquième, les Messes particulieres : dans le sixième , la nécessité de la confession auriculaire. Ces articles furent publiés par l'autorité du Roi & du Parlement , à peine de mort pour ceux qui les combattroient opiniâtrément , & de prison pour les autres , autant de tems qu'il plairoit au Roi.

Pendant que Henri se déclaroit d'une maniere si terrible contre la Réformation Prétendue , Cromwel le Vicegérant & l'Archevêque ne voyoient plus d'autre moyen de l'avancer , qu'en donnant au Roi une femme qui protégéât leurs personnes & leurs desseins. La Reine Jeanne Seymour étoit morte dès l'an 1537. en accouchant d'Edouard. Si elle n'éprouva pas la légèreté de Henri , M. Burnet reconnoît qu'elle en est apparemment redevable à la brièveté de sa vie. Cromwel , qui se souvenoit combien les femmes de Henri avoient de pouvoir sur lui , tant qu'elles en étoient aimées, crut que la beauté d'Anne de Clèves seroit propre à seconder ses desseins , & porta le Roi à l'épouser ; mais par malheur ce Prince devint amoureux de Catherine Howard ; & à peine eut-il accompli son mariage avec Anne , qu'il tourna toutes ses pensées à le rompre. Le Vicegérant porta la peine de l'avoir conseillé , & trouva sa perte où il avoit cru trouver son soutien. On s'aperçut qu'il donnoit une secrète protection aux nouveaux Prédicateurs ennemis des six articles & de la Présence réelle , que le Roi défendoit avec ardeur,

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. VII.

XXXI.
Pour enga-
ger la Nobles-
se, on lui vend
les Biens de
l'Eglise à vil
prix.

Ibid. n. 305.
XXXII.
Cromwel &
Cranmer con-
firment de
nouveau la
Foi de l'Eglise
qu'ils détes-
toient dans
leur cœur.

Pag. 308.
XXXIII.
Les six arti-
cles de Henri.
1539.
Liv. III.

352.
XXXIV.
Le Mariage
du Roi avec
Anne de Clé-
ves. Dessein de
Cromwel qui
le proposa.
Nouvelles a-
mours du Roi.
Cromwel con-
damné à mort.

Pag. 351.
Pag. 282.
Pag. 379.
1540.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.
Pag. 381.
Pag. 363,
382, 138.
XXXV.
Hypocrisie
de Cromwel.
Vains artifices
de M. Burnet.
Pag. 382.

Quelques paroles qu'il dit à cette occasion contre le Roi, furent rapportées. Ainsi par l'ordre de ce Prince, le Parlement le condamna comme hérétique & traître à l'Etat. On remarqua qu'il fut condamné sans être ouï; & qu'ainsi il porta la peine du détestable conseil dont il avoit été le premier Auteur, de condamner des Accusés sans les entendre. Et on dira que la main de Dieu n'est pas visible sur ces malheureux Réformateurs, qui étoient aussi, comme on voit, les plus méchans, aussi-bien que les plus hypocrites de tous les hommes.

Cromwel prostituoit plus que tous les autres sa conscience à la flatterie, puisque par sa qualité de Vicegérant il autorisoit en public tous les articles de Foi de Henri, qu'il tâchoit secrètement de détruire. M. Burnet conjecture que si on refusa de l'entendre, *c'est qu'apparemment dans toutes les choses qu'il avoit faites pour la Réformation Prétendue, il étoit muni de bons ordres de son Maître, & n'avoit agi vraisemblablement que par le commandement du Roi, dont les démarches vers une Réforme sont assez connues.* Mais à ce coup l'artifice est trop grossier; & pour y être surpris, il faudroit vouloir s'aveugler. M. Burnet osera-t-il dire que les démarches qu'il attribue à Henri vers la Réforme, ont été au préjudice de ses six articles, ou de la Présence réelle, ou de la Messe? Il se démentiroit lui-même, puisqu'il avoue dans tout son Livre, que ce Prince a toujours été très-zélé, ou, pour parler avec lui, très-entêté de tous ces articles. Cependant il voudroit ici nous faire accroire que Cromwel avoit des ordres secrets pour les affoiblir, pendant qu'on le fait mourir lui-même pour avoir favorisé ceux qui s'y opposoient.

XXXVI.
Prostitution
de la conscien-
ce de Cran-
mer. Il casse le
Mariage du
Roi avec An-
ne de Clèves.
Termes ma-
gnifiques de
cette inique
Sentence. Le
Roi épouse Ca-
therine Ho-
ward, favora-
ble à la Réfor-
me, & bientôt
décapitée pour
ses infamies.

Mais laissons les conjectures de M. Burnet, & les tours dont il tâche en vain de colorer la Réformation, pour nous attacher aux faits que la bonne Foi ne lui permet pas de nier. Après la condamnation de Cromwel, il restoit encore, pour satisfaire le Roi, à le défaire d'une épouse odieuse, en cassant le mariage d'Anne de Clèves. Le prétexte en étoit grossier: on alléguoit pour cause de nullité, les fiançailles de cette Princesse avec le Marquis de Lorraine, pendant que les deux Parties étoient en minorité, & sans que jamais ils les eussent ratifiées, étant majeurs. On voit bien qu'il n'y a rien de plus foible pour casser un mariage accompli; mais au défaut des raisons, le Roi avoit un Cranmer prêt à tout faire. Par le moyen de cet Archevêque, ce mariage fut cassé comme les deux autres: la Sentence en fut prononcée le neuvième Juillet 1540, signée de tous les Ecclésiastiques des deux Chambres, & scellée du sceau des

deux Archevêques. M. Burnet en a honte, & il avoue que *Henri n'avoit jamais eu une marque plus éclatante de la complaisance aveugle de ses Ecclésiastiques. Car ils s'avoient, poursuit-il, que ce Contrat prétendu, dont on faisoit le fondement du divorce, n'avoit rien qui portât atteinte au mariage.* Ils agissoient donc ouvertement contre leur conscience; mais afin qu'on ne se laisse pas éblouir une autre fois aux spécieuses paroles de la Nouvelle Réforme, il est bon de remarquer qu'ils donnent cette sentence *en représentant le Concile Universel*; après avoir dit que le Roi ne leur demandoit que ce qui étoit véritable, ce qui étoit juste, ce qui étoit honnête & saint: voilà comme parloient ces Evêques corrompus. Cranmer qui présidoit à cette Assemblée, & qui en porta le résultat au Parlement, fut le plus lâche de tous; & M. Burnet, après lui avoir cherché une vaine excuse, est obligé d'avouer que *craignant que ce ne fût-là une entreprise formée pour le perdre, il fut de l'avis général.* Tel fut le courage de ce nouvel Athanase, & de ce nouveau Cyrille.

Sur cette inique sentence, le Roi épousa Catherine Howard, assez zélée pour la Réforme, aussi-bien qu'Anne de Boulen; mais le sort de ces Réformées est étrange. La vie scandaleuse de celle-ci lui fit bientôt perdre la tête sur un échaffaud; & la maison de Henri fut toujours remplie de sang & d'infamie.

Les Prélats dressèrent une Confession de Foi, que ce Prince confirma par son autorité. Là, on déclare en termes formels l'observation des sept Sacremens: celui de la Pénitence dans l'absolution du Prêtre; la Confession nécessaire; la Transsubstantiation; la Concomitance; *ce qui levoit, dit M. Burnet, la nécessité de la Communion sous les deux espèces: l'honneur des Images & la prière des Saints, au même sens que nous avons vû dans les premières Déclarations du Roi, c'est-à-dire, au sens de l'Eglise: la nécessité & le mérite des bonnes œuvres pour obtenir la vie éternelle; la prière pour les Morts; & en un mot, tout le reste de la Doctrine Catholique, à la réserve de l'article de la Primauté, dont nous parlerons à part.*

Cranmer souscrivit à tout avec les autres; car encore que M. Burnet témoigne que quelques articles avoient passé contre son avis, il cédoit à la pluralité, & on ne nous marque aucune opposition de sa part au décret commun. La même exposition avoit été publiée par l'autorité du Roi, dès l'an 1538, signée de dix-neuf Evêques, de huit Archidiacres, & de dix-sept Docteurs, sans aucune opposition. Voilà quelle étoit alors la Foi de l'Eglise Angli-

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
LIV. VII.

Page. 373.
375, 385.
Page. 385.
Page. 384.
Jugem. de
Cran. & des
Evêques.
Rec. de Burn.
I. part. liv.
III. n. 19. p.
197.
Page. 385.
Page. 384.
385.

XXXVII.
Nouvelle
déclaration de
foi conforme
aux sentimens
de l'Eglise.
Page. 391.
Page. 397.
Ibid.
Page. 401;
402.

XXXVIII.
Hypocrisie
de Cranmer,
qui souscrivit à
tout.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. VII.

XXXIX.
On ne chan-
gea rien de
considérable
dans les Mis-
sels & autres
Livres d'Egli-
se. Suite des
hypocrisies de
Cranmer.

Pag. 404.

405.

Pag. 350.

cane, & de Henri qu'elle s'étoit donné pour Chef. L'Archevêque passoit tout contre sa conscience. La volonté de son Maître étoit sa règle suprême; & au lieu du S. Siège avec l'Eglise Catholique, c'étoit le Roi seul qui devenoit infaillible.

Cependant il continuoît à dire la Messe qu'il rejettoit dans son cœur, encore qu'on n'eût rien changé dans les Missels. M. Burnet demeure d'accord, que *les altérations furent si légères, qu'on ne fut point obligé de faire imprimer de nouveau, ni les Breviaires, ni les Missels, ni aucun Office: car, poursuit cet Historien, en effaçant quelques Collectes, où on prioit Dieu pour le Pape, l'Office de Thomas Becket, c'est S. Thomas de Cantorbéri, & celui des autres Saints retranchés, & en faisant outre cela quelques ratures peu considérables, on se servit toujours des mêmes livres. On pratiquoit donc au fond le même culte. Cranmer s'en accommodoit; & si nous voulons sçavoir toute sa peine, c'est, comme nous l'apprend M. Burnet, qu'à la réserve de Fox, Evêque de Héréford, aussi dissimulé que lui, les autres Evêques de son Parti l'embarrassoient plus qu'ils ne lui étoient utiles, à cause qu'ils ne connoissoient ni la prudence politique, ni l'art des ménagemens; de sorte qu'ils attaquoient ouvertement des choses qu'on n'avoit pas encore abolies. Cranmer qui trahissoit sa conscience, & qui attaquoit sourdement ce qu'il approuvoit & pratiquoit en public, étoit plus habile, puisqu'il sçavoit porter la Politique & l'art des ménagemens jusqu'au plus intime de la Religion.*

XL.

Conduite de
Cranmer sur
les six articles.

Pag. 353.

On s'étonnera peut-être comment un homme de cette humeur osa parler contre les six articles; car c'est-là le seul endroit où M. Burnet le fait courageux; mais il nous en découvre lui-même la cause. C'est qu'il avoit un intérêt particulier dans l'article qui condamnoit à mort les Prêtres mariés, puisqu'alors il l'étoit lui-même. Laisser passer dans le Parlement en Loi de l'Etat sa propre condamnation, c'eût été trop; & sa crainte lui fit alors montrer quelque sorte de vigueur; ainsi en parlant assez foiblement contre quelques autres articles, il s'expliqua beaucoup contre celui-là. Mais après tout, on ne voit pas qu'il ait fait autre effort en cette rencontre, si ce n'est qu'après avoir tâché vainement de dissuader la Loi, il se rangea, selon sa coutume, à l'avis commun.

XLI.

Récit de M.
Burnet sur la
résistance de
Cranmer.

Pag. 363.

Mais voici le plus grand acte de son courage. M. Burnet, sur la Foi d'un Auteur de la vie de Cranmer, veut que nous croyions que le Roi inquieté pour Cranmer sur la Loi des six Articles, voulut sçavoir pourquoi il s'y opposoit, & qu'il ordonna au Prélat de met-

tre les raisons par écrit. Il le fit. Son écrit mis au net par son Secrétaire, tomba entre les mains d'un ennemi de Cranmer. On le porta aussitôt à Cromwel qui vivoit encore, dans le dessein d'en faire prendre l'Auteur. Mais Cromwel éluda la chose, & Cranmer sortit ainsi d'un pas dangereux.

Ce récit est tout propre à nous faire voir que le Roi ne sçavoit rien en effet de l'écrit de Cranmer contre les articles; que s'il l'eût sçu, le Prélat étoit perdu; & enfin, qu'il ne se fauvoit que par une adresse & une dissimulation continuelle: en tout cas, si M. Burnet l'aime mieux ainsi, je veux bien croire que le Roi trouvoit dans Cranmer une si grande facilité d'approuver dans le Public tout ce que son Maître vouloit; que ce Prince n'avoit pas besoin de se mettre en peine de ce que pensoit dans son cœur un homme si complaisant, & ne pouvoit se défaire d'un si commode conseil.

Ce n'étoit pas seulement dans ses nouvelles amours qu'il le trouvoit si flatteur: Cranmer avoit fabriqué dans son esprit cette nouvelle idée de Chef de l'Eglise, attachée à la Royauté; & ce qu'il en dit dans une pièce que M. Burnet a donnée dans son Recueil, est inouï. Il enseigne donc, que le Prince Chrétien est commis immédiatement de Dieu, autant pour ce qui regarde l'administration de la parole, que pour l'administration du Gouvernement politique: Que dans ces deux administrations il doit avoir des Ministres qu'il établisse au-dessous de lui, comme, par exemple, le Chancelier & le Trésorier, les Maires & les Schérifs dans le civil; & les Evêques, Curés, Vicaires & Prêtres, QUI AURONT TITRE PAR SA MAJESTE', dans l'administration de la parole, comme, par exemple, l'Evêque de Cantorbéri, le Curé de Winwick, & les autres: Que tous les Officiers & Ministres, tant de ce genre que de tout autre, doivent être destinés, assignés, & élus par les soins & les ordres des Princes, avec diverses solennités QUI NE SONT PAS DE NECESSITE', mais de bienséance seulement; de sorte que si ces charges étoient données par le Prince sans de telles solennités, elles ne seroient pas moins données; & qu'il n'y a pas plus de promesse de Dieu, que la grace soit donnée dans l'établissement d'un Office Ecclésiastique, que dans l'établissement d'un Office politique.

Après avoir ainsi établi tout le ministère Ecclésiastique sur une simple délégation des Princes, sans même que l'Ordination, ou la Consécration Ecclésiastique y fût nécessaire, il va au-devant d'une objection qui se présente d'abord à l'esprit; c'est à sçavoir, comment les Pasteurs exerceroient leur autorité sous les Princes infidèles; & il répond, conformément à ses principes, qu'en ce

Tome III.

M m

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

XLII.
Honteuses
pensées de
Cranmer sur
l'autorité Ec-
clésiastique,
qu'il sacrifie à
la Royauté.
Rec. I. part.
liv. 3. n. 24.
p. 201.

XLIII.
Réponse de
Cranmer à
une objection.
Honteuse Do-
ctrine sur l'au-
torité de l'E-
glise durant les
persécutions.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

XLIV.
Cranmer a
toujours per-
sisté dans ce
sentiment.

Rec. I. part.
li III. n. 21.

XLV.
Le Dogme
qui fait éma-
ner de la
Royauté toute
l'autorité Ec-
clésiastique,
mis en prati-
que.

Commis.
Bönnér. ibid.
n. 14, p. 184.

XLVI.
Cranmer

tems il n'y avoit pas dans l'Eglise de vrai *pouvoir* ou *commandemens*, mais que le peuple acceptoit ceux qui étoient présentés par les Apôtres, ou autres qu'il croyoit remplis de l'esprit de Dieu, *de sa seule volonté libre*; & dans la suite les écoutoit *comme un bon Peuple*, prêt à obéir aux avis des bons Conseillers. Voilà ce que dit Cranmer dans une assemblée d'Evêques; & voilà l'idée qu'il avoit de cette divine puissance que Jesus-Christ a donnée à ses Ministres.

Je n'ai pas besoin de rejeter ce prodige de Doctrine tant réfuté par Calvin & par tous les autres Protestans, puisque M. Burnet en rougit lui-même pour Cranmer, & veut prendre pour rétractation de ce sentiment, ce qu'il a souscrit ailleurs de l'institution divine des Evêques. Mais outre que nous avons vu que ses souscriptions ne sont pas toujours une preuve de ses sentimens, je dirai encore à M. Burnet qu'il nous cache avec trop d'adresse les vrais sentimens de Cranmer. Il ne lui importoit pas que l'institution des Evêques & des Prêtres fût divine, & il reconnoît cette vérité dans la pièce même dont nous venons de produire l'extrait: car il y est expressément porté à la fin, que *tout le monde*, & Cranmer par conséquent, étoit d'avis que les Apôtres avoient reçu de Dieu le pouvoir de créer des Evêques ou des Pasteurs. C'est aussi ce qu'on ne pouvoit nier sans contredire trop ouvertement l'Evangile. Mais la prétention de Cranmer & de ses adhérens, étoit que Jesus-Christ instituait les Pasteurs pour exercer leur puissance, comme dépendante du Prince dans toutes leurs fonctions; ce qui est sans difficulté la plus inouïe & la plus scandaleuse flatterie qui soit jamais tombée dans l'esprit des hommes.

De-là donc, il est arrivé que Henri VIII. donnoit pouvoir aux Evêques de visiter leur Diocèse avec cette Préface: *Que toute Jurisdiction, tant Ecclésiastique que séculière, venoit de la puissance Royale, comme de la source première de toute Magistrature dans chaque Royaume: Que ceux qui jusqu'alors avoient exercé PRECAIREMENT cette puissance, la devoient reconnoître comme venue de la libéralité du Prince, ET LA QUITTER QUAND IL LUI PLAIROIT: Que sur ce fondement il donne pouvoir à tel Evêque de visiter son Diocèse COMME VICAIRE DU ROI, & par son autorité, de promouvoir aux Ordres sacrés, & même à la Prêtrise ceux qu'il trouvera à propos; & en un mot, d'exercer toutes les fonctions Episcopales, avec pouvoir de subdéléguer, s'il le jugeoit nécessaire.*

Ne disons rien contre une Doctrine qui se détruit elle-même par son propre excès, & remarquons seulement cette affreuse propo-

ÉVÊQUE DE MEAUX. 173

sition qui fait la puissance des Evêques tellement émanée de celle du Roi, qu'elle est même révocable à sa volonté.

Cranmer étoit si persuadé de cette puissance Royale, qu'il n'eut pas de honte lui-même, Archevêque de Cantorbéri, & Primat de toute l'Eglise d'Angleterre, de recevoir une semblable commission sous Edouard VI. lorsqu'il réforma l'Eglise à sa mode, & ce fut le seul article qu'il retint de ceux que Henri avoit publiés.

On poussa si loin cette puissance dans la Réformation Anglicane, qu'Elisabeth en eut du scrupule; & l'horreur qu'on eut de voir une femme Chef souveraine de l'Eglise, & source de la puissance Pastorale, dont elle est incapable par son sexe, fit qu'on ouvrit enfin les yeux aux excès où on s'étoit emporté. Mais nous verrons, que sans en changer le fond, ni la force, on y apporta seulement des adoucissimens palliatifs; & M. Burnet déplore encore aujourd'hui de voir l'Excommunication, un Acte si purement Ecclesiastique, dont on devoit remettre le droit entre les mains des Evêques & du Clergé, abandonné à des Tribunaux sécularisés, c'est-à-dire, non-seulement aux Rois, mais encore à leurs Officiers: *Erreur*, poursuit ce Docteur, qui s'est accrûe à un tel point, qu'il est plus facile d'en découvrir les inconvéniens, qu'à en marquer les remèdes.

Et certainement je ne pense pas qu'on puisse rien imaginer de plus contradictoire d'un côté, que de dénier aux Rois l'administration de la Parole & des Sacremens; & de l'autre, de leur accorder l'Excommunication, qui en effet, n'est autre chose que la Parole Céleste, armée de la censure qui vient du Ciel, & une partie des plus essentielles de l'administration des Sacremens; puisqu'assûrément le droit d'en priver les Fidèles, ne peut appartenir qu'à ceux qui sont aussi établis de Dieu pour les leur donner. Mais l'Eglise Anglicane est encore allée plus loin, puisqu'elle attribue à ses Rois & à l'autorité séculière, le droit d'autoriser les Rituels & les Liturgies, & même de décider en dernier ressort des vérités de la Foi, c'est-à-dire, de ce qu'il y a de plus intime dans l'administration des Sacremens, & de plus inséparablement attaché à la Prédication de la Parole. Et, tant sous Henri VIII. que dans les Regnes suivans, nous ne voyons ni Liturgie, ni Rituel, ni Confession de Foi, qui ne tire sa dernière force de l'autorité des Rois & des Parlemens, comme la suite le fera connoître. On a passé jusqu'à cet excès, qu'au lieu que les Empereurs Orthodoxes, s'ils faisoient anciennement quelques constitutions sur la Foi, ou ils ne le faisoient qu'en exécution des Décrets de l'Eglise, ou bien ils

Mm ij

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

agit suivant ce
dogme qui est
le seul où la
Réforme n'a
pas varié.

Burn. II. p.
liv. I. p. 90.

XLVII.

Scrupule de
la Reine Eli-
sabeth, sur le
pouvoir qu'on
lui donnoit
dans l'Eglise.

Ibid. l. III.

p. 558, 571.

II. Part.

liv. I. p. 65.

XLVIII.

Contradic-
tion manifeste
dans la Do-
ctrine Angli-
cane.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

I I. Part.
X L I X.
L I. p. 251.
Les flatteries de Cranmer & les désordres de Henri, sources de la Réforme en Angleterre.
Pref.

en attendoient la confirmation de leurs Ordonnances. Mais au contraire on enseignoit en Angleterre, *Que les décisions des Conciles sur la Foi n'avoient nulle force, sans l'approbation des Princes*; & c'est la belle idée que donnoit Cranmer des décisions de l'Eglise, dans un discours rapporté par M. Burnet.

Cette Réforme avoit donc son origine dans les flatteries de cet Archevêque, & dans les désordres de Henri VIII. M. Burnet prend beaucoup de peine à entasser des exemples de Princes très-dérégés, dont Dieu s'est servi pour de grands ouvrages: Qui en doute? Mais, sans examiner les Histoires qu'il en rapporte, où il mêle le vrai avec le faux, & le certain avec le douteux; montrera-t-il un seul exemple où Dieu voulant révéler aux hommes quelque vérité importante & inconnue durant tant de siècles, pour ne pas dire entièrement inouïe, ait choisi un Roi aussi scandaleux que Henri VIII. & un Evêque aussi lâche & aussi corrompu que Cranmer? Si le Schisme de l'Angleterre, si la Réformation Anglicane est un ouvrage Divin, rien n'y fera plus Divin que la Primauté Ecclésiastique du Roi, puisque ce n'est pas seulement par-là que la rupture avec Rome, c'est-à-dire, selon les Protestans, le fondement nécessaire de toute bonne Réforme, a commencé; mais que c'est encore le seul point où l'on n'a jamais varié depuis le schisme. Dieu a choisi Henri VIII. pour introduire ce nouveau Dogme parmi les Chrétiens, & tout ensemble il a choisi ce même Prince pour être un exemple de ses Jugemens les plus profonds & les plus terribles; non de ceux où il renverse les Thrônes, & donne à des Rois impies une fin manifestement tragique; mais de ceux, où les livrant à leurs passions & à leurs flatteurs, il les laisse se précipiter dans le comble de l'aveuglement. Cependant il les retient autant qu'il lui plaît sur ce penchant, pour faire éclater en eux ce qu'il veut que nous sçachions de ses conseils. Henri VIII. n'attente rien contre les autres vérités Catholiques. La Chaire de Saint Pierre est la seule qui est attaquée: l'Univers a vû par ce moyen que le dessein de ce Prince n'a été que de se venger de cette Puissance Pontificale qui le condamnoit, & que sa haine fut la règle de sa Foi.

L.
Inutile à la
Foi d'exami-
ner la con-
duite & la
procédure de
Clément VII.

Après cela, je n'ai pas besoin d'examiner tout ce que raconte M. Burnet, ni sur les intrigues des Conclaves, ni sur la conduite des Papes, ni sur les artifices de Clément VII. Quel avantage en peut-il tirer? Ni Clément, ni les autres Papes ne sont point parmi nous Auteurs d'aucun nouveau Dogme. Ils ne nous ont pas sé-

parés de la sainte société où nous avons été baptisés, & ne nous ont point appris à condamner nos anciens Pasteurs. En un mot, ils ne font pas Secte parmi nous, & leur vocation n'a rien d'extraordinaire. S'ils n'entrent pas par la porte qui est toujours ouverte dans l'Eglise, c'est-à-dire, par les voies Canoniques, ou qu'ils usent mal du Ministère ordinaire & légitime qui leur a été confié d'en-haut; c'est ce cas marqué dans l'Evangile, d'honorer la Chaire, sans approuver, ou imiter les personnes. Je ne dois non plus me mettre en peine, si la dispense de Jules II. étoit bien donnée, ni si Clément VII. pouvoit ou devoit la révoquer, & annuler le mariage. Car encore que je tienne pour certain que ce dernier Pape a bien fait au fond; & qu'à mon avis, en cette occasion, on ne puisse blâmer tout au plus que sa politique, tantôt trop tremblante, & tantôt trop précipitée; ce n'est pas là une affaire que je doive décider en ce lieu, ni un prétexte d'accuser d'erreur l'Eglise Romaine. Ces matieres de Dispense se régrent souvent par de simples probabilités, & on n'est pas obligé d'y rechercher la certitude de la Foi, dont même elles ne sont pas toujours capables. Mais, puisque M. Burnet fait de ceci une accusation capitale contre l'Eglise Romaine, on ne peut presque s'empêcher de s'y arrêter un moment.

Le fait est connu. On sçait que Henri VIII. avoit obtenu une Dispense de Jules II. pour faire épouser la Veuve d'Arthus son fils aîné à Henri son second-fils, & son successeur. Ce Prince, après avoir vû toutes les raisons de douter, avoit accompli ce mariage étant Roi & majeur, du consentement unanime de tous les Ordres de son Royaume, le 3^e Juin. 1527, c'est-à-dire, six semaines après son avènement à la Couronne. Vingt ans se passerent, sans qu'on révoquât en doute un mariage contracté de si bonne foi. Henri, devenu amoureux d'Anne de Boulen, fit venir sa conscience au secours de sa passion; & son mariage lui devenant odieux, lui devint en même tems douteux & suspect. Cependant il en étoit sorti une Princesse qui avoit été reconnue dès son enfance pour l'Héritiere du Royaume; de sorte que le prétexte que prenoit Henri de faire casser son mariage, de peur, disoit-il, que la succession du Royaume ne fût douteuse, n'étoit qu'une illusion, puisque personne ne songeoit à contester son Etat à Marie sa fille, qui, en effet, fut reconnue Reine d'un commun consentement, lorsque l'ordre de la naissance l'eut appelé à la Couronne. Au contraire, si quelque chose pouvoit causer du trouble à la succession de ce grand

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

Math.
XXIII. 20

L I.
On entre
dans le récit
de l'affaire
du Mariage.
Le fait établi.
Vains prétextes
dont Henri
couvertoit sa
passion.

Burn. I. p.
liv. I L. p. 58.
Ibid. 59.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. VII.

Ibid. p. 59.
&c.

LII.
La Dispen-
se de Jules II.
attaquée par
des raisons de
fait & de
droit.

LIII.
Raison de
droit fondée
sur le Lévitique.
Etat de
la question.
Levit.
xviii. 20.

Deut. xxv.

LIV.
Les Protec-
tans d'Alle-
magne favo-
rables à la
Dispense de
Jules II. & au
premier Ma-
riage de Hen-
ri.

Lib. IV.
Ep. 185.

Royaume, c'étoit le doute de Henri; & il paroît que tout ce qu'il publia sur l'embarras de sa succession, ne fut qu'une couverture, tant de ses nouvelles amours, que du dégoût qu'il avoit conçu de la Reine sa femme, à cause des infirmités qui lui étoient survenues, comme M. Burnet l'avoue lui-même.

Un Prince passionné veut avoir raison. Ainsi, pour plaire à Henri, on attaqua la Dispense, sur laquelle étoit fondé son mariage, par divers moyens, dont les uns étoient tirés du fait, & les autres du droit. Dans le fait, on soutenoit que la Dispense étoit nulle, parce qu'elle avoit été accordée sur de fausses allégations. Mais comme ces moyens de fait réduits à ces minuties, étoient emportés par la condition favorable d'un mariage qui subsistoit depuis tant d'années, on s'attacha principalement aux moyens de droit, & on soutint la Dispense nulle, comme accordée au préjudice de la Loi de Dieu, dont le Pape ne pouvoit pas se dispenser.

Il s'agissoit de sçavoir si la défense de contracter en certains degrés de consanguinité, ou d'affinité, portée par le Lévitique, & entre autres, celle d'épouser la veuve de son frere, appartenoit tellement à la Loi naturelle, qu'on fût obligé de garder cette défense dans la Loi Evangélique. La raison de douter étoit qu'on ne li- soit point que Dieu eût jamais dispensé de ce qui étoit purement de la Loi naturelle; par exemple, depuis la multiplication du Genre- humain, il n'y avoit point d'exemple que Dieu eût permis le ma- riage de frere à sœur, ni les autres de cette nature, au premier degré soit ascendant, ou descendant, ou collatéral. Or, il y avoit dans le Deutéronome une Loi expresse, qui ordonnoit en certains cas à un frere d'épouser sa belle-sœur, & la veuve de son frere. Dieu donc, ne détruisant pas la nature dont il est l'Auteur, fai- soit connoître par-là que ce mariage n'étoit pas de ceux que la na- ture rejette, & c'étoit sur ce fondement que la Dispense de Ju- les II. étoit appuyée.

Il faut rendre ce témoignage aux Protestans d'Allemagne: Hen- ri n'en put obtenir l'approbation de son nouveau mariage, ni la con- damnation de la dispense de Jules II. Lorsqu'on parla de cette af- faire dans une Ambassade solennelle que ce Prince avoit envoyée en Allemagne pour se joindre à la Ligue Protestante, Mélancton décida ainsi: *Nous n'avons pas été de l'avis des Ambassadeurs d'An- gleterre: car nous croyons que la Loi de ne pas épouser la femme de son frere, est susceptible de dispense, quoique nous ne croyions pas qu'elle soit abolie.* Et encore plus brièvement dans un autre endroit: *Les Am-*

Assadéurs prétendent que la défense d'épouser la femme de son frere. est indispensable ; & nous soutenons au contraire qu'on en peut dispenser. C'étoit justement, ce qu'on avoit prétendu à Rome , & Clément VII. avoit appuyé sur ce fondement la sentence définitive contre le divorce.

Bucer avoit été de même avis sur le même fondement , & nous apprenons de M. Burnet , que , selon cet Auteur , l'un des Réformateurs de l'Angleterre , la Loi du Lévirique ne pouvoit être une Loi morale ou perpétuelle , puisque Dieu même en avoit voulu dispenser.

Zuingle & Calvin avec leurs disciples , furent favorables au Roi d'Angleterre , & je ne sçai si le dessein d'établir leur Doctrine dans ce Royaume-là , ne contribua pas un peu à leur complaisance : mais les Luthériens n'y entrèrent pas , encore que M. Burnet les fasse un peu varier. Leur première pensée , dit-il , fut que les ordonnances du Lévirique n'étoient pas morales , & qu'elles n'avoient nulle force parmi les Chrétiens. Ensuite ils changerent de sentiment , lorsque la question eut été un peu agitée ; mais ils ne convinrent jamais qu'un mariage déjà fait , pût être cassé.

Ce fut à la vérité une étrange décision que la leur, telle que nous la rapporte M. Burnet , puisqu'après avoir reconnu que la Loi du Lévirique est Divine , Naturelle & Morale , & doit être gardée comme telle dans toutes les Eglises , en sorte que le mariage contracté contre cette Loi avec la veuve d'un frere , est incestueux ; ils ne laissent pas de conclure qu'on ne doit pas rompre ce mariage , avec quelque doute d'abord ; mais à la fin , par une dernière & définitive résolution , de l'aveu de M. Burnet : de sorte qu'un mariage incestueux , un mariage fait contre les Loix Divines , Morales , & naturelles , dont la vigueur est entière dans l'Eglise Chrétienne , doit subsister selon eux , & le divorce , en ce cas , n'est pas permis.

Cette décision des Luthériens est rapportée par M. Burnet à l'an 1530. Celle de Mélancton , que nous venons de produire , est postérieure , & de l'an 1536. Et quoi qu'il en soit , c'est un préjugé favorable pour la Dispense de Jules II. & pour la sentence de Clément VII. que ces Papes aient trouvé des Défenseurs parmi ceux qui ne cherchoient , à quelque prix que ce fût , qu'à censurer leurs actions.

Les Protestans d'Allemagne furent si fermes dans ce sentiment , qu'avec toutes les liaisons que Cranmer avoit des lors avec eux , il n'en put engager aucun dans les sentimens du Roi d'Angleterre , que le seul Osiandre son beau-frere , dont nous verrons dans la suite que l'autorité ne devoit pas être fort considérable.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. VII.

Ibid. Epist.
189.

L V.
Bucer de
même avis.
Barn. lib.

I. l. p. 142.

L V I.

Zuingle &
Calvin d'avis
contraire.

Ibid. pag.
144.

L V II.

Bizarre dé-
cision des Lu-
thériens.

Recueil des
Pièces , I. p.
liv. II, n. 35.

Id. liv. III.
p. 144.

L V III.

Remarques
sur la confor-
mité du senti-
ment des Pro-
testans , avec
la Sentence de
Clément VII.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. VII.
LIX.
 Henri corrompt quelques Docteurs Catholiques.
T. I. Pref. Hist. del. Cons. Frid. lib. I. ann. 1534. Th. Hist. lib. I. ann. 1534. p. 40.

A l'égard des Catholiques, M. Burnet nous raconte que Henri VIII corrompit deux ou trois Cardinaux. Sans m'informer de ces faits, je remarquerai seulement qu'une cause est bien mauvaise, lorsqu'elle a besoin d'être soutenue par des moyens si infâmes. Et pour les Docteurs, dont M. Burnet nous vante les souscriptions : quelle merveille dans un siècle si corrompu, qu'un si grand Roi en ait pu trouver qui n'aient pas été à l'épreuve de ses sollicitations & de ses présents ? Notre Historien ne veut pas qu'il soit permis de révoquer en doute le témoignage de Fra-Paolo, ni celui de M. de Thou. Qu'il écoute donc ces deux Historiens. L'un dit que Henri *ayant consulté en Italie, en Allemagne, & en France, il trouva une partie des Théologiens favorable, & l'autre contraire. Que la plupart de ceux de Paris furent pour lui, & que plusieurs crurent qu'ils l'avoient fait, plutôt persuadés par l'argent du Roi, que par ses raisons.* L'autre dit aussi que *Henri rechercha l'avis des Théologiens, & en particulier de ceux de Paris, & que le bruit étoit que ceux-ci gagnés par argent avoient souscrit au divorce.*

LX.
 Touchant la Consultation prétendue de la Faculté de Théologie de Paris.
Recueil des Pisches, I. p. liv. II. p. 8. p. 34.

Je ne veux pas décider, si la conclusion de la Faculté de Théologie de Paris, que M. Burnet produit en faveur des prétentions de Henri est véritable, d'autres que moi traiteront cette question : mais je dirai seulement qu'elle est très-suspecte, tant à cause du style fort différent de celui dont la Faculté a coutume d'user, qu'à cause que la conclusion de M. Burnet est datée du 2 Juillet 1530, aux Mathurins ; au lieu qu'en ce tems, & quelques années auparavant, les Assemblées de la Faculté se tenoient plus ordinairement aux Mathurins qu'en Sorbonne.

LXI.
 Récit du Jurisconsulte Charles du Moulin.
Not. ad Cons. 602.

Dans les notes que Charles du Moulin, ce célèbre Jurisconsulte, a faites sur les conseils de Décius, il y est parlé d'une délibération des Docteurs en Théologie de Paris, en faveur du Roi d'Angleterre le 1 Juin 1530 ; mais cet Auteur la marque en Sorbonne. Au reste, il fait peu de cas de cette délibération, où l'avis favorable au Roi d'Angleterre passa de cinquante-trois contre quarante-deux, c'est-à-dire, de huit voix seulement ; dont, dit-il, *on ne devoit pas beaucoup se mettre en peine, à cause des Angelots d'Angleterre qu'on avoit distribués pour les acheter : ce qu'il assure avoir reconnu par des attestations que les Présidens du Fresne & Poliot en avoient données par ordre de François I. D'où il conclut que le vrai avis de la Sorbonne, c'est-à-dire, le naturel, & celui qui n'avoit pas été acheté, étoit celui qui favorisoit le mariage de Henri & de Catherine. Au surplus, il est bien certain que dans le tems de la délibération, François qui favorisoit*

favorisoit alors le Roi d'Angleterre , avoit chargé M. Lifet , Premier Président, de solliciter pour lui les Docteurs, comme il paroît par les lettres qu'on a encore en original dans la Bibliothèque du Roi , où il rend compte de ses diligences. Sçavoir maintenant , si cette délibération fut faite par la Faculté assemblée en Corps , ou si c'est seulement l'avis de plusieurs Docteurs qu'on publia en Angleterre , sous le nom de la Faculté , comme il arrive en cas semblable , c'est ce qu'il ne m'importe guère d'examiner. On voit assez que la conscience du Roi d'Angleterre étoit plutôt chargée, que soulagée par de semblables Consultations faites, par brigues, par argent, & par l'autorité de deux si grands Rois. Les autres qu'on nous rapporte, ne se firent pas de meilleure foi. M. Burnet raconte lui-même une lettre de l'Agent du Roi d'Angleterre en Italie , qui écrit , *que s'il avoit assez d'argent , il engageroit tous les Théologiens d'Italie à signer.* C'étoit donc l'argent , & non pas la volonté qui lui manquoit ; mais, sans m'arrêter davantage aux historiottes que M. Burnet nous rapporte avec une si vaine exactitude , il n'y a personne qui n'avoue que Clément VII. eût été trop indigne de sa place , si dans une affaire de cette importance , il avoit eu le moindre égard à ces Consultations mendicées.

En effet, la question fut déterminée par des principes plus solides. Il paroissoit clairement , que la Défense du Lévitique ne portoit point le caractère d'une loi naturelle & indispensable, puisque Dieu y dérogeoit en d'autres endroits. La Dispense de Jules II. appuyée sur cette raison , avoit un fondement si probable , qu'il parut tel , même aux Protestans d'Allemagne. Qu'il y ait pu avoir sur cette matière quelque diversité de sentimens , c'est assez qu'il ne fut pas évident que la Dispense fût contraire aux Loix Divines, auxquelles les Chrétiens sont obligés. Cette matière étoit donc de la nature de celles, où tout dépend de la prudence des Supérieurs , & dans lesquelles la bonne foi doit faire le repos des consciences. Il n'étoit aussi que trop visible que sans ses nouvelles amours , Henri VIII. n'auroit jamais fatigué l'Eglise de la honteuse proposition d'un divorce , après un mariage contracté & continué de bonne foi depuis tant d'années. Voilà le nœud de l'affaire ; & sans parler de la procédure où peut-être on aura mêlé de la politique bonne ou mauvaise , le fond de la décision de Clément VII. sera un témoignage aux siècles futurs, que l'Eglise ne sçait point flatter les passions des Princes , ni approuver les actions scandaleuses.

Nous pourrions finir en ce lieu, ce qui regarde le regne de Hen-

Tome III.

N n

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PROTESTANTES,
Liv. VII.

Liv. I. p.
138.

Ibid.

LXII.
Raisons de
la décision de
Clément VII.

LXIII.
Deux points

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

de Réforme
sous Henri
VIII. selon M.
Burnet.

LXIV.

I. Point. La
lecture de l'E-
criture. Com-
ment elle fut
accordée au
Peuple sous
Henri VIII.

Liv. III.

pag. 402.

Ibid. 415.

LXV.

Si les pro-
grès de la Ré-
forme sont dûs
à la lecture de
l'Ecriture, &
comment.

LXVI.

Comment
on devoit les
hommes par

ri VIII. si M. Burnet ne nous obligeoit à considérer deux commen-
cemens de Réformation qu'il y remarque : l'un, que ce Prince ait
mis l'Ecriture Sainte dans les mains du peuple ; & l'autre, qu'il ait
montré que chaque nation pouvoit se réformer d'elle-même.

Pour ce qui regarde la Bible, voici ce qu'en disoit Henri VIII.
en 1540, à la tête de l'exposition Chrétienne dont nous avons par-
lé : *Que puisqu'il y avoit des Docteurs, dont l'office étoit d'instruire les
autres hommes, il falloit aussi qu'il y eût des Auditeurs qui se conten-
tassent d'entendre expliquer la Sainte Ecriture, qui en imprimassent la
substance dans leurs cœurs, & qui en suivissent les préceptes dans leur con-
duite, sans entreprendre de la lire EUX-MESMES ; & que c'étoit-là le
moyen qui l'avoit porté à priver plusieurs de ses Sujets de l'usage de la
Bible, leur laissant au reste l'avantage de l'entendre interpréter à leurs
Pasteurs.*

Ensuite il en accorda la lecture la même année, à condition que
le peuple ne se donneroit pas la liberté d'expliquer les Ecritures, & d'en ti-
rer des raisonnemens ; ce qui étoit les obliger de nouveau à se rappor-
ter dans l'interprétation de l'Ecriture à l'Eglise & à leurs Pasteurs,
auxquels cas on est d'accord que la lecture de ce divin Livre ne pou-
voit être que très-salutaire. Au reste, si l'on mit alors la Bible en lan-
gue vulgaire, il n'y avoit rien de nouveau dans cette pratique. Nous
avons de semblables versions à l'usage des Catholiques dans les siècles
qui ont précédé les Prétendus Réformateurs, & ce n'est pas-là
un point de nos controverses.

Quand M. Burnet a prétendu que le progrès de la Nouvelle Ré-
formation étoit dû à la lecture des Livres divins qu'on permit au
peuple, il devoit dire que cette Lecture étoit précédée de prédi-
cations artificieuses, par où l'on avoit rempli l'esprit des peuples
de nouvelles Interprétations. Ainsi un peuple ignorant & passion-
né ne trouvoit en effet dans l'Ecriture que les erreurs dont il étoit
prévenu ; & la témérité qu'on lui inspiroit de juger par son propre
esprit du vrai sens de l'Ecriture, & de former sa foi de lui-même,
achevoit de le perdre. Voilà comme les peuples ignorans & pré-
venus trouvoient la Réformation Prétendue dans l'Ecriture ; mais
il n'y a point d'homme de bonne foi qui ne m'avoue, que par les
mêmes moyens les peuples y auroient trouvé l'Arianisme aussi clair,
qu'il se sont imaginé y trouver le Luthéranisme ou le Calvinisme.

Lorsqu'on a mis dans la tête d'un peuple ignorant que tout est
si clair dans l'Ecriture qu'il y entend tout ce qu'il y faut entendre,
& qu'ainsi il se peut passer du jugement de tous les Pasteurs & de

tous siècles: il prend pour vérité constante le premier sens qui se présente à son esprit; & celui auquel il est accoutumé, lui paroît toujours le plus naturel. Mais il faudroit lui faire entendre que c'est là souvent la lettre qui tue, & que c'est dans les passages qui paroissent les plus clairs, que Dieu a souvent caché les plus grandes & les plus terribles profondeurs.

Par exemple, M. Burnet nous propose ce passage, *Buvez - en tous*, comme un des plus clairs qu'on se puisse imaginer, & celui qui nous mène le plus promptement à la nécessité des deux espèces. Mais il va voir par les choses qu'il avoue lui-même, que ce qu'il trouve si clair, devient un piège aux ignorans; car cette parole, *Buvez-en tous*, dans l'institution de l'Eucharistie, quelque claire qu'il veuille se l'imaginer, après tout, ne l'est pas plus que celle-ci, dans l'institution de la Pâque: *Vous mangerez l'Agneau Pascal, avec la Robe retroussée, & un bâton à la main*: debout par conséquent, & dans la posture de gens prêts à partir, car c'étoit là en effet l'esprit de ce Sacrement. Toutefois, M. Burnet nous apprend que les Juifs ne le pratiquoient point ainsi; qu'ils étoient couchés en mangeant l'Agneau, comme dans les autres repas, selon la coutume du pays; & que ce changement qu'ils apportèrent à l'institution Divine, étoit si peu criminel, que Jesus-Christ ne fit pas de scrupule de s'y conformer. Je lui demande en ce cas, si un homme qui auroit pris à la lettre ce commandement Divin, sans consulter la Tradition & l'interprétation de l'Eglise, n'y auroit pastrouvé sa mort certaine, puisqu'il y auroit trouvé la condamnation de Jesus-Christ; & puisque cet Auteur ajoute après, qu'on doit attribuer à l'Eglise Chrétienne la même puissance qu'à l'Eglise Judaïque: pourquoi dans la nouvelle Pâque un Chrétien croira-t-il avoir tout vu sur la Cène, en lisant les paroles de l'institution? Et ne sera-t-il pas obligé d'examiner, outre ces paroles, la Tradition de l'Eglise, pour savoir ce qu'elle a toujours regardé dans la Communion comme nécessaire & indispensable? C'en est assez, sans pousser plus avant cet examen, pour faire voir à M. Burnet qu'on ne peut se dispenser d'y entrer, & que la clarté prétendue qu'un ignorant croit trouver dans ces paroles, *Buvez-en tous*, n'est qu'une illusion.

Pour le second fondement de Réformation qu'on prétend posé par Henri VIII. M. Burnet le fait consister en ce qu'on déclara que l'Eglise de chaque Etat faisoit un corps entier; & qu'ainsi l'Eglise Anglicane pouvoit, sous l'autorité & de l'aveu de son Chef, c'est-à-dire,

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

l'Ecriture mal
interprétée.

LXVII.

Preuve par
M. Burnet des
pièges qu'on
rend aux sim-
ples par la pré-
tendue netteté
de l'Ecriture.

Exod. x i r.

II.

Ibid. II. p.

liv. I. p. 259.

Ibid.

LXVIII.

II. Point de
Réformation
de Henri VIII.
selon M. Bur-

HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

net. Que l'E-
glise Anglica-
ne agissoit par
un principe
Schismatique,
lorsqu'elle
croyoit pou-
voir régler sa
Foi, indépen-
damment de
tout le reste
de l'Eglise.

Préf. I. p.
liv. III, pag.
403.

LXIX.
Si en cela
l'Eglise An-
glicane sui-
voit l'ancien-
ne Eglise,
comme le pré-
tend M. Bur-
net.

Ibid. Préf.
Conc. Mi-
lev. cap. 2.
Epist. Alex.
Episc. Alc.
xandria ad
Alex. Conf.
antinop.

de son Roi, examiner & réformer les corruptions, soit de la Doctrine ou du service. Voilà de belles paroles; mais qu'on en pénètre le sens, on verra qu'une telle Réformation n'est autre chose qu'un Schisme. Une Nation qui se regarde comme un *corps entier*, qui règle sa foi en particulier, sans avoir égard à ce qu'on croit dans tout le reste de l'Eglise, est une Nation qui se détache de l'Eglise Universelle, & qui renonce à l'unité de la Foi & des sentimens, tant recommandée à l'Eglise par Jesus-Christ & par ses Apôtres. Quand une Eglise ainsi cantonnée se donne son Roi pour son Chef, elle se fait en matière de Religion un principe d'unité que Jesus-Christ & l'Evangile n'ont pas établi: elle change l'Eglise en Corps politique, qui donne lieu à ériger autant d'Eglises séparées, qu'il se peut former d'Etats. Cette idée de Réformation & d'Eglise est née dans l'esprit de Henri VIII. & de ses flatteurs, & jamais les Chrétiens ne l'avoient connue.

On nous dit que tous les Conciles Provinciaux de l'ancienne Eglise fournissoient l'exemple d'une semblable pratique, ayant condamné les hérésies, & réformé les abus. Mais cela, c'est visiblement donner le change. Il est bien vrai que les Conciles Provinciaux ont dû condamner d'abord les Hérésies qui s'élevoient dans leur pays: car pour y remédier, eût-il fallu attendre que le mal gagnât, & que toute l'Eglise en fût avertie? Aussi n'est-ce pas-là notre question. Ce qu'il falloit nous faire voir, c'est que ces Eglises se regardassent comme un *corps entier*, à la manière qu'on le fit en Angleterre, & qu'on y réformât la Doctrine, sans prendre pour règle ce qu'on croyoit unanimement dans tous le Corps de l'Eglise. C'est de quoi on ne produira jamais aucun exemple. Lorsque les Peres d'Afrique condamnerent l'hérésie naissante de Célestius & de Pélage, ils posèrent pour fondement la défense d'entendre l'Ecriture-Sainte autrement que toute l'Eglise Catholique répandue par toute la terre ne l'avoit toujours entendue. Alexandre d'Alexandrie posa le même fondement contre Arius, lorsqu'il dit en le condamnant: *Nous ne connoissons qu'une seule Eglise Catholique & Apostolique, qui ne pouvant être renversée par toute la puissance du monde, détruit toute impiété & toute hérésie.* Et encore: *Nous croyons dans tous ces articles ce qu'il a plu à l'Eglise Apostolique.* C'est ainsi que les Evêques & les Conciles particuliers condamnoient les hérésies par un premier jugement, en se conformant à la foi commune de tout le corps. On envoyoit ces Décrets à toutes les Eglises, & c'étoit de cette unité qu'ils tiroient leur dernière force.

Mais on dit que le remède du Concile Universel, aisé sous l'Empire Romain, lorsque les Eglises avoient un Souverain commun, est devenu trop difficile depuis que la Chrétienté est partagée en tant d'États, autre illusion. Car premièrement le consentement des Eglises peut se déclarer par d'autres voies que par les Conciles Universels : témoin dans S. Cyprien, la condamnation de Novatien ; témoin celle de Paul de Samosate, dont on a écrit qu'il avoit été condamné *par le Concile & le jugement de tous les Evêques du monde*, parce que tous avoient consenti au Concile tenu contre lui à Antioche ; témoins enfin les Pélagiens, & tant d'autres hérésies qui sans Concile Universel, ont été suffisamment condamnées par l'autorité réunie du Pape & de tous les Evêques. Lorsque les besoins de l'Eglise ont demandé qu'on assemblât un Concile Universel, le S. Esprit en a bien trouvé les moyens ; & tant de Conciles qui se sont tenus depuis la chute de l'Empire Romain, ont bien fait voir que pour assembler les Pasteurs, quand il a fallu, on n'avoit pas besoin de son secours. C'est qu'il y a dans l'Eglise Catholique un principe d'unité indépendant des Rois de la terre. Le nier, c'est faire l'Eglise leur captive, & rendre défectueux le céleste gouvernement institué par Jesus-Christ. Mais les Protestans d'Angleterre n'ont pas voulu reconnoître cette unité, à cause que le S. Siège en est dans l'extérieur le principal & ordinaire lien ; & ils ont mieux aimé, même en matière de Religion, avoir leurs Rois pour leurs chefs, que de reconnoître dans la Chaire de S. Pierre, un principe établi de Dieu pour l'unité Chrétienne.

Les six articles publiés, de l'autorité du Roi & du Parlement, vinrent lieu de Loi durant tout le regne de Henri VIII. Mais que peuvent sur les consciences des Décrets de Religion, qui tirant leur force de l'autorité Royale, à qui Dieu n'a rien commis de semblable, n'ont rien que de politique ? Encore que Henri VIII. les soutint par des supplices innombrables, & qu'il fit mourir cruellement, non-seulement les Catholiques qui détestoient sa suprématie, mais encore les Luthériens & les Zuingliens qui attaquoient aussi les autres articles de sa Foi ; toute sorte d'erreurs se couloient insensiblement dans l'Angleterre ; & les Peuples ne sçurent plus à quoi se tenir, quand ils virent qu'on avoit méprisé la Chaire de S. Pierre, d'où l'on sçavoit que la Foi étoit venue de-là en cette grande Isle, soit qu'on voulût regarder la conversion de ses anciens Habitans, sous le Pape S. Eleuthère, soit qu'on s'arrêtât à celle des Anglois, qui fut procurée par le Pape S. Grégoire.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGLISES PRO-
TESTANTES,
Liv. VII.

L X X.
Si l'Eglise
Anglicane eut
raison de croire
qu'il étoit
trop difficile
en nos jours
de consulter la
Foi de toute
l'Eglise.

Burn. ibid.
Epist. Alex.
Epist. Alex.
ad Alexand.
Constantinop.

L X X I.
Toutes fau-
tes de nou-
veautés s'in-
troduisoient
en Angleter-
re, malgré les
rigueurs de
Henri VIII. &
pourquoi.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

LXXII.

On raisonna en Angleterre sur de faux principes, lorsqu'on y rejetta la primauté du Pape.

Burn. I. p.

L. II. p. 204.

LXXIII.

Si le Pape S. Grégoire, sous qui les Anglois furent convertis, a eu d'autres sentimens que les nôtres sur l'autorité de son Siège.

Lib. VII.

int. 2. Epist.

64.

Ibid. Epist.

65.

Tout l'état de l'Eglise Anglicane, tout l'ordre de la Discipline, toute la disposition de la Hiérarchie dans ce Royaume; & enfin la Mission aussi-bien que la Consécration de ses Evêques, venoit si certainement de ce grand Pape & de la Chaire de S. Pierre, ou des Evêques qui la regardoient comme le Chef de leur Communion, que les Anglois ne pouvoient renoncer à cette sainte Puissance, sans affoiblir parmi eux l'origine même du Christianisme, & toute l'autorité des anciennes traditions.

Lorsqu'on voulut affoiblir en Angleterre l'autorité du S. Siège, on remarqua que S. Grégoire avoit refusé le titre d'Evêque Universel, à peu près dans le même tems qu'il travailloit à la conversion de l'Angleterre; & ainsi, concluoit Cranmer & ses Associés, lorsque nos ancêtres reçurent la Foi, l'autorité du Siège de Rome étoit dans une loüable modération.

Sans disputer vainement sur ce titre d'Universel que les Papes ne prennent jamais, & qui peut être plus ou moins supportable, selon les divers sens dont on le prend; voyons un peu dans le fond ce que S. Grégoire, qui le rejettoit, croyoit cependant de l'autorité de son Siège. Trois passages connus de tout le monde vont décider cette question. Pour ce qui regarde, dit-il, l'Eglise de Constantinople, qui doute qu'elle ne soit soumise au Siège Apostolique, ce que l'Empereur & Eusèbe notre Frere Evêque de cette Ville ne cessent de reconnoître? Et dans la Lettre suivante, en parlant d'un Primat d'Afrique: Quant à ce qu'il dit qu'il est soumis au Siège Apostolique, je ne sçache aucun Evêque qui n'y soit soumis, lorsqu'il se trouve dans quelque faute. Au surplus, quand la faute ne l'exige pas, nous sommes tous freres selon la loi de l'humilité. Voilà donc manifestement tous les Evêques soumis à l'autorité & à la correction du S. Siège; & cette autorité reconnue même par l'Eglise de Constantinople, la seconde Eglise du monde dans ces tems-là en dignité & en puissance. Voilà le fond de la puissance Pontificale: le reste, que la coutume, ou la tolérance, ou l'abus même, si l'on veut, pourroit avoir introduit ou augmenté, pouvoit être conservé, ou souffert, ou étendu plus ou moins, selon que l'ordre, la paix, & la tranquillité publique le demandoit. Le Christianisme étoit né en Angleterre avec la reconnaissance de cette autorité. Henri VIII. ne la put souffrir, même avec cette loüable modération, que Cranmer reconnoissoit dans S. Grégoire; sa passion & sa politique la lui firent attacher à sa Couronne, & ce fut par une si étrange nouveauté qu'il ouvrit la porte à toutes les autres.

ÉVÊQUE DE MEAUX. 287

On dit que, sur la fin de ses jours, ce malheureux Prince eut quelques remords des excès où il s'étoit laissé emporter, & qu'il appella les Evêques pour y chercher quelque remède. Je ne le sçai pas; ceux qui veulent toujours trouver dans les pécheurs scandaleux, & sur-tout dans les Rois, de ces vifs remords qu'on a vûs dans un Antiochus, ne connoissent pas toutes les voies de Dieu, & ne font pas assez de réflexion sur le mortel assoupissement & la fausse paix où il laisse quelquefois ses plus grands ennemis. Quoi qu'il en soit, quand Henri VIII. auroit consulté ses Evêques, que pouvoit-on attendre d'un corps qui avoit mis l'Eglise & la vérité sous le joug? Quelque démonstration que fit Henri de vouloir dans cette occasion des conseils sincères, il ne pouvoit rendre aux Evêques la liberté que ses cruautés leur avoient ôtée: ils craignoient les fâcheux retours auxquels ce Prince étoit sujet; & celui qui n'avoit pû entendre la vérité de la bouche de Thomas Morus son Chancelier, & de celle du saint Evêque de Rochestre qu'il fit mourir l'un & l'autre pour la lui avoir dite franchement, mérita de ne l'entendre jamais.

Il mourut en cet état; & il ne faut pas s'étonner si les choses empirèrent par sa mort. Peu à peu tout va en ruine, quand on a ébranlé les fondemens. Edouard VI. son fils unique lui succéda selon les Loix de l'Etat. Comme il n'avoit que dix ans, le Royaume fut gouverné par un Conseil que le Roi défunt avoit établi; mais Edouard Seymour, frere de la Reine Jeanne, & oncle maternel du jeune Roi, eut l'autorité principale avec le titre de Protecteur du Royaume d'Angleterre. Il étoit Zuinglien dans son cœur, & Cranmer étoit son intime ami. Cet Archevêque cessa donc alors de dissimuler; & tout le venin qu'il avoit dans le cœur contre l'Eglise Catholique, parut.

Pour préparer la voie à la Réformation qu'on méditoit sous le nom du Roi, on commença par le reconnoître, comme on avoit fait Henri, pour Chef souverain de l'Eglise Anglicane au spirituel & au temporel. La maxime qu'on avoit établie dès le tems de Henri VIII. étoit que *le Roi tenoit la place du Pape en Angleterre*. Mais on donnoit à cette nouvelle Papauté des prérogatives que le Pape n'avoit jamais prétendues. Les Evêques prirent d'Edouard de nouvelles commissions révocables à la volonté du Roi, comme Henri l'avoit déjà déclaré; & on crut que pour avancer la Réformation, il falloit tenir les Evêques sous le joug d'une puissance arbitraire. L'Archevêque de Cantorbéri Primat d'Angleterre, fut le premier à

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

LXXIV.
Mort de
Henri VIII.

LXXV.
Tout chan-
ge après sa
mort. Le Tu-
teur du jeune
Roi est Zuing-
lien.
M. D. XLVIII.
M. D. XLVIII.

LXXVI.
Fondement
de la Réfor-
me sur la rui-
ne de l'auto-
rité Ecclesi-
astique.
Burn. I. p.
liv. II. pag.
229, 230.
II. Part.
liv. I. pag. 9.
322.
Recueil des
Pièces, II. p.
liv. I. p. 90.
Ibid.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

Ibid. 227.

II. Part.
liv. I. 332.

Ibid. liv. I.
216,
217.

Ibid. 213,
214.

Ibid. 63.

LXXVII.
Suite de l'a-
nécissement
de l'autorité
Ecclésiastique.

Ibid. 37.
Pag. 41.

baïsser la tête sous ce joug honteux. Je ne m'en étonne pas, puis-
que c'étoit lui qui inspiroit tous ces sentimens : les autres suivirent
ce pernicieux exemple. On se relâcha un peu dans la suite, & les
Evêques furent obligés de recevoir comme une grace, que le
Roi *donnât les Evêchés à vie*. On expliquoit bien nettement dans
leur commission, comme on avoit fait sous Henri, selon la Doc-
trine de Cranmer, que la puissance Episcopale, aussi-bien que celle
des Magistrats séculiers, émanoit de la Royauté comme de sa sour-
ce; que les Evêques ne l'exerçoient que *précairement*, & qu'ils de-
voient *l'abandonner à la volonté du Roi*, d'où elle leur étoit commu-
niquée. Le Roi leur donnoit pouvoir *d'ordonner & de déposer les*
Ministres, de se servir des Censures Ecclésiastiques contre les personnes
scandaleuses; & en un mot, de faire tous les devoirs de la charge Pas-
torale; tout cela au nom du Roi, & sous son autorité. On recon-
noissoit en même tems que cette charge Pastorale étoit établie *par*
la Parole de Dieu, car il falloit bien nommer cette Parole dont
on vouloit se faire honneur. Mais encore qu'on n'y trouvât rien
pour la puissance Royale, que ce qui regardoit l'ordre des affaires
du siècle, on ne laissa pas de l'étendre jusqu'à ce qu'il y a de plus
sacré dans les Pasteurs. On expédioit une commission du Roi à
qui on vouloit, pour sacrer un nouvel Evêque. Ainsi, selon la nou-
velle Hiérarchie, comme l'Evêque n'étoit sacré que par l'autorité
Royale, ce n'étoit que par la même autorité qu'il célébroit les
Ordinations. La forme même & les prières de l'Ordination, tant
des Evêques que des Prêtres, furent réglées au Parlement. On en
fit autant de la Liturgie ou du Service public, & de toute l'admini-
stration des Sacremens. En un mot, tout étoit soumis à la puissance
Royale; & en abolissant l'ancien droit, le Parlement devoit faire
encore le nouveau corps des Canons. Tous ces attentats étoient
fondés sur la maxime dont le Parlement d'Angleterre s'étoit fait
un nouvel article de foi, qu'il *n'y avoit point de Jurisdiction, soit*
séculière, soit Ecclésiastique, qui ne dût être rapportée à l'autorité Royale
comme à sa source.

Il n'est pas ici question de déplorer les calamités de l'Eglise mise
en servitude, & honteusement dégradée par ses propres Ministres. Il
s'agit de rapporter des faits, dont le seul récit fait assez voir l'ini-
quité. Un peu après, le Roi déclara qu'il *alloit faire la visite de*
son Royaume, & défendoit aux Archevêques, & à tous autres d'exer-
cer aucune Jurisdiction Ecclésiastique, tant que la visite durerait. Il y
eut une Ordonnance du Roi, pour se faire recommander dans les
prières

prêres publiques, comme le souverain Chef de l'Eglise Anglicane, & la violation de cette Ordonnance emportoit la suspension, la déposition, & l'excommunication. Voilà donc, avec les peines Ecclésiastiques, tout le fond de l'autorité Pastorale, usurpé ouvertement par le Roi, & le dépôt le plus intime du Sanctuaire arraché à l'Ordre Sacerdotal, sans même épargner celui de la Foi que les Apôtres avoient laissé à leurs Successeurs.

Je ne puis m'empêcher de m'arrêter ici un moment, pour considérer les fondemens de la Réformation Anglicane; & cet ouvrage de lumière de M. Burnet, dont on fait l'Apologie en écrivant son histoire. L'Eglise d'Angleterre se glorifie plus que toutes les autres de la Réforme, de s'être réformée selon l'ordre, & par des Assemblées légitimes. Mais pour y garder cet ordre dont on se vante, le premier principe qu'il falloit poser, étoit que les Ecclésiastiques tinssent du moins le premier rang dans les affaires de la Religion. Mais on fit tout le contraire, & dès le tems de Henri VIII. ils n'eurent plus le pouvoir de s'en mêler sans son ordre. Toute la plainte qu'ils en firent, fut qu'on les faisoit déchoir de leur privilège, comme si se mêler de la Religion, étoit seulement un privilège, & non pas le fond & l'essence de l'ordre Ecclésiastique.

Mais on pensera peut-être qu'on les traita mieux sous Edouard, lorsqu'on entreprit la Réformation d'une manière que M. Burnet croit bien plus solide. Tout au contraire, ils demanderent comme une grâce au Parlement, du moins que les affaires de la Religion ne fussent point réglées sans que l'on eût pris leur avis, & écouté leurs raisons. Quelle misère de se réduire à être écoutés, eux dont Jésus-Christ a dit; *Qui vous écoute, m'écoute*. Mais cela, dit notre Historien, ne leur réussit pas. Peut-être qu'ils décideront du moins sur la Foi dont ils sont les Prédicateurs. Nullement. Le Conseil du Roi résolut d'envoyer des Visiteurs dans tout le Royaume avec des Constitutions Ecclésiastiques, & des articles de Foi; & ce fut au Conseil du Roi, & par son autorité qu'on régla ces articles de Religion qu'on devoit proposer au Peuple. En attendant qu'on y eût mieux pensé, on s'en tint aux six articles de Henri VIII. & on ne rougissoit pas de demander aux Evêques une déclaration expresse de faire profession de la doctrine, selon que de tems en tems elle seroit établie & expliquée par le Roi & par le Clergé. Au surplus, il n'étoit que trop visible que le Clergé n'étoit nommé que par cérémonie, puisqu'au fond tout se faisoit au nom du Roi.

Il semble qu'il ne faudroit plus rien dire, après avoir rapporté

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

LXXVIII.
Réflexion
sur les misé-
rables com-
mencemens
de la Réfor-
me, où l'Or-
dre sacré n'a
aucune part
aux affaires de
la Religion &
de la Foi.
S. n. 2.
Burn. II. p.
liv. I. 72.

Ibid. 73t

Ibid:

Ibid. p. 377
39.

Page. 39.

Page. 82.

LXXIX.
Le Roi est

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

rendu maître
absolu de la
Prédication ;
& fais défen-
se de prêcher
par-tout le
Royaume jus-
qu'à nouvel
ordre.

Page 88.

Page 90.

Page 122.

Ibid.

Préf.

LXXX.

Les six ar-
ticles abolis.

II. Part.

liv. I. p. 58.

LXXXI.

Pierre Mar-
tyr appelé, &
la Doctrine
Zuinglienne
établie.

de si grands excès. Mais ne laissons pas de continuer ce lamenta-
ble récit. C'est travailler en quelque façon à guérir les plaies de
l'Eglise, que d'en gémir devant Dieu. Le Roi se rendit tellement
le Maître de la Prédication, qu'il y eut même un Edit qui *déferoit*
de prêcher sans sa permission, ou sans celle de ses Visiteurs, de l'Arche-
evêque de Cantorbéri, ou de l'Evêque Diocésain. Ainsi le droit princi-
pal étoit au Roi, & les Evêques y avoient part avec sa permission
seulement. Quelque tems après, le Conseil permit de prêcher à
ceux qui se sentiroient animés du S. Esprit. Le Conseil avoit changé
d'avis. Après avoir fait dépendre la prédication de la puissance
Royale, on s'en remet à la discrétion de ceux qui s'imagineroient
avoir en eux-mêmes le S. Esprit, & on y admit par ce moyen tous
les Fanatiques. Un an après on changea encore. *Il fallut ôter aux*
Evêques le pouvoir d'autoriser les Prédicateurs, & le réserver au Roi &
à l'Archevêque. Par ce moyen il sera aisé de faire prêcher telle héré-
sie qu'on voudra. Mais je n'en suis pas à remarquer les effets de cette
Ordonnance. Ce qu'il faut considérer, c'est qu'on ait remis au
Prince seul toute l'autorité de la parole. On poussa la chose si loin,
qu'après avoir déclaré au Peuple, que le Roi faisoit travailler à ôter
toutes les matieres de controverses, on *déferoit*, en attendant, gé-
néralement à tous les Prédicateurs, de prêcher dans quelque assemblée que
ce fût. Voilà donc la prédication suspendue par-tout le Royaume,
la bouche fermée aux Evêques par l'autorité du Roi, & tout en
attente de ce que le Prince établiroit sur la Foi. On y joignoit un
avis de recevoir avec soumission les ordres qui seroient bientôt envoyés.
C'est ainsi que s'est établie la Réformation Anglicane, & cet ouvra-
ge de lumière dont on fait, selon M. Burnet, l'Apologie en écrivant
son Histoire.

Avec ces préparatifs, la Réformation Anglicane fut commencée
par le Duc de Sommerfet & par Cranmer. D'abord la puissance
Royale détruisit la Foi que la puissance Royale avoit établie. Les six
articles que Henri VIII. avoit publiés avec toute son autorité spiri-
tuelle & temporelle, furent abolis; & malgré toutes les précau-
tions qu'il avoit prises par son testament, & pour conserver ces pré-
cieux restes de la Religion Catholique, & peut-être pour la réta-
blir toute entière avec le tems, la doctrine Zuinglienne tant déte-
ritée par ce Prince, gagna le dessus.

Pierre Martyr, Florentin, & Bernardin Ochin, qui depuis fut
l'ennemi déclaré de la Divinité de Jesus-Christ, furent appelés
pour commencer cette Réforme. Tous deux avoient quitté, com-

me les autres Réformateurs, la vie Monastique pour celle du mariage. Pierre Martyr étoit un pur Zuinglien. La Doctrine qu'il proposa sur l'Eucharistie en Angleterre en 1549. se réduisoit à ces trois Thèses. 1. *Qu'il n'y avoit point de Transsubstantiation* 2. *Que le Corps & le Sang de Jesus-Christ n'étoient point corporellement dans l'Eucharistie, ni sous les espèces.* 3. *Qu'ils étoient unis sacramentellement, c'est-à-dire, figurément, ou tout au plus en vertu, au pain & au vin.*

Bucer n'approuva point la seconde Thèse; car comme nous avons vû, il vouloit bien qu'on exclût une présence locale, mais non pas une présence corporelle & substantielle. Il soutenoit que Jesus-Christ ne pouvoit pas être éloigné de la Cène, & qu'il étoit tellement au Ciel, qu'il n'étoit pas substantiellement éloigné de l'Eucharistie. Pierre Martyr croyoit que c'étoit une illusion d'admettre une présence corporelle & substantielle dans la Cène, sans y admettre la réalité que les Catholiques soutenoient avec les Luthériens; & quelque respect qu'il eût pour Bucer, le seul des Protestans qu'il considéroit, il ne suivit pas son avis. On dressa en Angleterre une formule, selon le sentiment de Pierre Martyr: On y disoit que le Corps de Jesus-Christ n'étoit qu'au Ciel; qu'il ne pouvoit pas être réellement présent en divers lieux; qu'ainsi on ne devoit établir aucune présence réelle ou corporelle de son Corps & de son Sang dans l'Eucharistie. Voilà ce qu'on définit. Mais la Foi n'étoit pas encore en son dernier état, & nous verrons en son tems cet article bien réformé.

Nous sommes ici obligés à M. Burnet d'un aveu considérable: car il nous accorde que la présence réelle est reconnue dans l'Eglise Grecque. Voici ses paroles: *Le sentiment des Luthériens sembloit approcher assez de la Doctrine de l'Eglise Grecque, qui avoit enseigné que la substance du pain & du vin & le Corps de Jesus-Christ étoient dans le Sacrement.* Il est en cela de meilleure foi que la plupart de ceux de sa Religion; mais en même tems il oppose une plus grande autorité aux nouveautés de Pierre Martyr.

L'esprit de changement se mit alors tout-à-fait en Angleterre. Dans la Réforme de la Liturgie & des prières publiques qui se fit par l'autorité du Parlement, (car Dieu n'en écoutoit aucunes que celles-là,) on avoit dit que les Commissaires nommés par le Roi pour les dresser, en avoient achevé l'ouvrage d'un consentement unanime, & par l'assistance du S. Esprit. L'on fut étonné de cette expression; mais les Réformateurs sçurent bien répondre, que cela ne s'en-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

M.D.XLIX.
M. D. L.
M. D. LI.
Hosp. II. p.
an. 1547.
207, 208.
& seq. Burn.
II. part. liv.
I. p. 161.

LXXXII.
Bucer n'est
pas écouté.
Burn. pag.
259, 601.

LXXXIII.
Aveu de M.
Burnet sur la
créance de l'E-
glise Grecque.

Pag. 158.

LXXXIV.
Les Réfor-
mateurs se re-
pentent d'a-
voir dit qu'ils
avoient agi
par l'assistance
du S. Esprit
dans la Réfor-
mation de la
Liturgie.

Pag. 141.

Pag. 142.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES,
LIV. VII. *tendoit point d'une assistance ou d'une inspiration surnaturelle, & qu'autrement il n'eût point été permis d'y faire des changemens.* Or ils y en vouloient faire ces Réformateurs, & ils ne prétendoient pas former d'abord leur Religion. En effet, on fit bientôt dans la Liturgie des changemens très-considérables, & ils alloient principalement à ôter toutes les traces de l'Antiquité que l'on avoit conservées.

LXXXV.
Tous les *restes d'antiquité retenus d'abord dans la Liturgie, en sont effacés.*
Liv. I. p. 114.
Page 235, 258. On avoit retenu cette priere dans la Consécration de l'Eucharistie : *Bénis, ô Dieu, & sanctifie ces présens & ces créatures de pain & de vin, afin qu'elles soient pour nous le Corps & le Sang de ton très-cher Fils, &c.* On avoit voulu conserver dans cette priere quelque chose de la Liturgie de l'Eglise Romaine, que le Moine S. Augustin avoit portée aux Anglois avec le Christianisme, lorsqu'il leur fut envoyé par S. Grégoire. Mais bien qu'on l'eût affoiblie, en y retranchant quelques termes, on trouva encore *qu'elle sentoit trop la Transsubstantiation*, ou même *la présence corporelle*, & on l'a depuis entièrement effacée.

LXXXVI.
L'Angleterre abroge la Messe qu'elle avoit ouïe en se faisant Chrétienne.
Lit. de S. Bas. &c.
Is. ix. 6. Elle étoit pourtant encore bien plus forte, comme la disoit l'Eglise Anglicane, lorsqu'elle reçut le Christianisme; car au lieu qu'on avoit mis dans la Liturgie Réformée, *que ces présens soient pour nous le Corps & le Sang de Jesus-Christ*, il y a dans l'original, que *cette oblation nous soit faite le Corps & le Sang de Jesus-Christ.* Ce mot de *faite*, signifie une action véritable du Saint-Esprit qui change ces dons, conformément à ce qui est dit dans les autres Liturgies de l'Antiquité : *Faites, ô Seigneur, de ce pain le propre Corps, & de ce vin le propre Sang de votre Fils, les changeans par votre Esprit Saint.* Et ces paroles, *nous soit fait le Corps & le Sang*, se disent dans le même esprit que celles-ci d'Isaïe : *Un petit enfant nous est né; un Fils nous est donné* : non pour dire que les dons sacrés ne sont faits le Corps & le Sang, que lorsque nous les prenons, comme on l'a voulu entendre dans la Réforme; mais pour dire que c'est pour nous qu'ils sont faits tels dans l'Eucharistie, comme c'est pour nous qu'ils ont été formés dans le sein d'une Vierge. La Réformation Anglicane a corrigé toutes ces choses qui *ressentoient trop la Transsubstantiation.* Le mot d'Oblation *est aussi trop senti le Sacrifice* : on l'avoit voulu rendre en quelque façon par le terme de *présens*. A la fin on l'a ôté tout-à-fait; & l'Eglise Anglicane n'a plus voulu entendre la sainte priere qu'elle entendit; lorsqu'en sortant des eaux du Baptême, on lui donna la première fois le pain de vie.

LXXXVII.
La Messe *Que si l'on aime mieux que le S. Prêtre Augustin lui ait porté*

la Liturgie ou la Messe Gallicane que la Romaine, à cause de la liberté que lui en laissa S. Grégoire, n'importe : la Messe Gallicane dite par les Hilaires & par les Martins, ne différoit pas au fond de la Romaine, ni des autres. Le *Kyrie eleison*, le *Pater* dit en un endroit plutôt qu'en un autre, & d'autres choses aussi peu essentielles, faisoient toute la différence; & c'est pourquoi S. Grégoire en laissoit le choix au S. Prêtre qu'il envoya en Angleterre. On faisoit en France comme à Rome & dans tout le reste de l'Eglise, une prière pour demander la transformation & le changement du pain & du vin au Corps & au Sang; par-tout on emploie auprès de Dieu le mérite & les prières des Saints, mais un mérite fondé sur la Divine miséricorde, & une entremise appuyée sur celle de Jesus-Christ. Par-tout on y offroit pour les Morts, & on n'avoit sur toutes ces choses qu'un seul langage en Orient & en Occident, dans le Midi & dans le Nord.

La Réformation Anglicane avoit conservé quelque chose de la prière pour les Morts du tems d'Edouard, car on y *recommandoit encore à la bonté infinie de Dieu, les ames des Trépassés*. On demandoit, comme nous faisons encore aujourd'hui dans les obsèques, pour l'ame qui venoit de sortir du monde, *la rémission de ses péchés*. Mais tous ces restes de l'ancien esprit sont abolis : cette prière ressenoit trop le Purgatoire. Il est certain qu'on l'a dite dès les premiers tems en Orient & en Occident : n'importe, c'étoit la Messe du Pape & de l'Eglise Romaine : il la faut bannir d'Angleterre, & en tourner toutes les paroles dans le sens le plus odieux.

Tout ce que la Réforme Anglicane tiroit de l'Antiquité, le dirai-je ? elle l'altéroit. La Confirmation n'a plus été qu'un Catéchisme pour faire renouveler les promesses du Baptême. Mais, disoient les Catholiques, les Peres dont nous la tenons par une tradition fondée sur les Actes des Apôtres, & aussi ancienne que l'Eglise, ne disent pas seulement un mot de cette idée de Catéchisme. Il est vrai, & il le faut avouer, on ne laisse pas de tourner la Confirmation en cette forme, autrement elle seroit trop Papistique. On en ôte le saint Chrême, que les Peres les plus anciens avoient appelé l'instrument du S. Esprit; l'Onction même à la fin sera ôtée de l'Extrême-Onction, quoi qu'en puisse dire S. Jacques; & malgré le Pape S. Innocent qui parloit de cette Onction au quatrième siècle, on décidera que l'Extrême-Onction ne se trouve que dans le dixième.

Parmi ces altérations, trois choses sont demeurées; les Cérémonies

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

Gallicane, &
les autres, au
fond, sont la
même que la
Romaine.
Burn. II. p.
liv. I. p. 208.

LXXXVIII.
La Réforme
se corrige el-
le-même sur
la prière pour
les Morts.
Burn. pag.
114, 116.

LXXXIX.
Suite des al-
térations.
Pag. 107,
116, 235.
Ibid.
Ibid. 116 &
258.

X C.
Les Cérémonies

HISTOIRE DES VARIATIONS DE L'EGLISE PROTESTANTE, LIV. VII. nles sacrées, les Fêtes des Saints, les Abstinences & le Carême. On a bien voulu que dans le service les Prêtres eussent des habits mystérieux, Symboles de la pureté & des autres dispositions que demande le culte Divin. On regarda les cérémonies comme un langage mystique, & Calvin parut trop outré en les rejetant. On retint l'usage du Signe de la Croix, pour témoigner solennellement que la Croix de Jésus-Christ ne nous fait point rougir. On vouloit d'abord que le Sacrement du Baptême, le service de la Confirmation, & la Consécration de l'Eucharistie fussent témoins du respect qu'on avoit pour cette sainte Cérémonie. A la fin néanmoins on l'a supprimée dans la Confirmation & dans la Consécration, où S. Augustin & toute l'Antiquité témoignent qu'elle a toujours été pratiquée, & je ne sçai pourquoi elle est demeurée seulement dans le Baptême.

Pag. 121, 128.

Pag. 120. Ibid.

Pag. 258.

X C I.

L'Angleterre nous justifie sur l'Observance des Fêtes, & même de celles des Saints.

Pag. 291.

Ibid.

Matth. xv.

2.

X C II. De même sur l'abstinence des viandes.

Pag. 145.

Pag. 144.

Pag. 144.

424.

M. Burnet nous justifie sur les Fêtes & les Abstinences. Il veut que les jours de Fêtes ne soient pas estimés saints d'une sainteté actuelle & naturelle. Nous y consentons, & jamais personne n'a imaginé cette sainteté actuelle & naturelle des Fêtes, qu'il se croit obligé à rejeter. Il dit qu'aucun de ces jours n'est proprement dédié à un Saint, & qu'on les consacre à Dieu en la mémoire des Saints, dont on leur donne le nom, c'est notre même Doctrine. Enfin on nous justifie en tout & par-tout sur cette matière, puisqu'on demeure d'accord qu'il faut observer ces jours par un principe de conscience. Ceux donc qui nous objectent ici que nous suivons les commandemens des hommes, n'ont qu'à faire cette objection aux Anglois; ils leur répondront pour nous.

Ils ne nous justifient pas moins clairement du reproche qu'on nous fait d'enseigner une Doctrine de démons, en nous abstenant de certaines viandes par pénitence. M. Burnet répond pour nous, lorsqu'il blâme les mondains qui ne veulent pas concevoir que l'abstinence assaisonnée de dévotion, & accompagnée de la prière, est peut-être un des moyens les plus efficaces que Dieu nous propose pour mettre nos âmes dans une tranquillité nécessaire, & pour avancer notre sanctification. Puisque c'est dans cet esprit, & non pas, comme plusieurs se l'imaginent, par une espèce de police temporelle, que l'Eglise Anglicane a défendu la viande au Vendredi, au Samedi, aux Vigiles, aux Quatre-Temps, & dans tout le Carême, nous n'avons rien sur ce sujet à nous reprocher les uns aux autres. Il y a seulement sujet de s'étonner que ce soit le Roi & le Parlement qui ordonnent ces Fêtes & ces Abstinences; que ce soit le Roi qui déclare les jours maigres, & qui dispense de ces observances; & enfin, qu'en matie-

re de Religion, on ait mieux aimé avoir des commandemens du Roi que des commandemens de l'Eglise.

Mais ce qu'il y a de plus surprenant dans la Réformation Anglicane, c'est une maxime de Cranmer. Au lieu que dans la vérité le culte dépend du Dogme, & doit être réglé par-là : Cranmer renversoit cet ordre ; & avant que d'examiner la Doctrine, il supprimeoit dans le culte ce qui lui déplaisoit le plus. Selon M. Burnet, l'opinion de la présence de Jesus-Christ dans chaque miette de pain, a donné lieu au retranchement de la coupe. En effet, poursuit-il, si cette hypothèse est juste, la Communion sous les deux espèces est inutile. Ainsi la question de la nécessité des deux espèces, dépendoit de celle de la présence réelle. Or, en 1548, l'Angleterre croyoit encore la présence réelle, & le Parlement déclaroit que le Corps du Seigneur étoit contenu dans chaque morceau, & dans les plus petites portions du pain. Cependant on avoit déjà établi la nécessité de la Communion sous les deux espèces, c'est-à-dire, qu'on avoit tiré la conséquence avant que de s'être bien assuré du principe.

L'année d'après, on voulut douter de la présence réelle ; & la question n'étoit pas encore décidée, quand on supprima, par provision, l'Adoration de Jesus-Christ dans le Sacrement : de même que si on disoit, en voyant le peuple dans un grand respect, comme en présence du Roi : commençons par empêcher tous ces honneurs ; nous verrons après si le Roi est là, & si ces respects lui sont agréables. On ôta de même l'oblation du Corps & du Sang, encore que cette oblation dans le fond, ne soit autre chose que la Consécration faite devant Dieu de ce Corps & de ce Sang, comme réellement présents avant la manducation ; & sans avoir examiné le principe, on en avoit déjà renversé la suite infaillible.

La cause d'une conduite si irrégulière, c'est qu'on menoit le Peuple par le motif de la haine, & non par celui de la raison. Il étoit aisé d'exciter la haine contre certaines pratiques ; dont on ne sauroit ni la source ni le droit usage ; sur tout lorsqu'il s'y étoit mêlé quelques abus : ainsi il étoit aisé de rendre odieux les Prêtres qui abusoient de la Messe pour un gain sordide, & la haine une fois échauffée contre eux, étoit tournée insensiblement par mille artifices contre le mystère qu'ils célébroient, & même, comme on a vu, contre la présence réelle qui en étoit le soutien.

On en étoit de même sur les Images, & une Lettre Française que M. Burnet nous a rapportée d'Edouard VI. à son oncle le Protecteur, nous le fait voir. Pour exercer le style de ce jeune Prin-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGLISES PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

XCIII.
Cranmer renverse tout l'ordre dans la Réforme.
Ibid. 251.
II. Partie,
pag. 61.
pag. 97.

XCIV.
Suite.
Pag. 121.

S. liv. VI.
n. 21. & seq.

XCV.
Comment on excitoit la haine publique contre la Doctrine Catholique. Exemple dans l'instruction du jeune Edouard, &c. sur les Images.
Rec. II. p. liv. II. p. 68.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

ce, ses Maîtres lui faisoient recueillir tous les passages où Dieu parle contre les Idoles. *J'ai voulu*, disoit-il, *en lisant la Sainte Ecriture, noter plusieurs lieux qui défendent de n'ADORER NI FAIRE aucunes images, non-seulement de Dieux étrangers, mais aussi de ne former chose, pensant LA FAIRE SEMBLABLE A LA MAJESTE' DE DIEU le Créateur.* Dans cet âge crédule il avoit cru simplement ce qu'on lui disoit, que les Catholiques faisoient des images, pensant *les faire semblables à la Majesté de Dieu*, & ces grossières idées lui causoient de l'étonnement & de l'horreur. *Si m'ébahis*, poursuit-il dans le langage du tems, *où que lui-même & son S. Esprit l'a si souvent défendu, que tant de gens ont osé commettre idolâtrie EN FAISANT ET ADORANT les images.* Il attache toujours, comme on voit, la même haine à les faire qu'à les adorer; & il a raison, selon les idées qu'on lui donnoit, puisque constamment il n'est pas permis de faire des images, dans la pensée de faire quelque chose *de semblable à la Majesté du Créateur.* Car, comme ajoûte ce Prince, *Dieu ne peut être vu en choses qui soient matérielles, mais veut être vu dans ses œuvres.* Voilà comme on abusoit un jeune enfant; on excitoit sa haine contre les images payennes, où on prétend représenter la Divinité: on lui montroit que Dieu défend de faire de telles images; mais on n'avoit garde de lui enseigner que celles des Catholiques ne sont pas de ce genre, puisqu'on ne s'est pas encore avisé de dire qu'il soit défendu d'en faire de telles, ni de peindre Jesus-Christ & ses Saints. Un enfant de dix à douze ans n'y prenoit pas garde de si près: c'étoit assez qu'en général, & confusément on lui décriât les images. Celles de l'Eglise, quoique d'un autre ordre & d'un autre dessein, passaient avec les autres: ébloui d'un raisonnement spécieux & de l'autorité de ses Maîtres, tout étoit idole pour lui: & la haine qu'il avoit contre l'idolâtrie, se tournoit aisément contre l'Eglise.

XCVI.
Si l'on peut
tirer avantage
du soudain
progress de la
Réforme pre-
tendue,
I. Part. l. I.
p. 49, &c.

Le Peuple n'étoit pas plus fin, & il n'étoit que trop aisé de l'animer par un semblable artifice. Après cela on ose prendre les progrès soudains de la Réforme pour un miracle visible & un témoignage de la main de Dieu? Comment M. Burnet l'a-t-il osé dire, lui qui nous découvre si bien les causes profondes de ce malheureux succès? Un Prince prévenu d'un amour aveugle, & condamné par le Pape, fait exagérer des faits particuliers, des exactions odieuses, des abus réprouvés par l'Eglise même. Toutes les chaires résonnent de satyres contre les Prêtres ignorans & scandaleux: on en fait des comédies & des farces publiques, & M. Burnet lui-même en est indigné. Sous l'autorité d'un enfant, & d'un protec-

teur

Eut entêté de la nouvelle hérésie, on pousse encore plus loin la satire & l'invective : les Peuples déjà prévenus d'une secrète aversion pour leurs Conducteurs spirituels, écoutent avidement la nouvelle doctrine. On ôte les difficultés du mystère de l'Eucharistie ; & au lieu de retenir les sens asservis, on les flatte. Les Prêtres sont déchargés de la continence, les Moines de tous leurs vœux, tout le monde du joug de la Confession, salutaire, à la vérité, pour la correction des vices, mais pesant à la nature. On prêchoit une Doctrine plus libre, & qui, comme dit M. Burnet, *traçoit un chemin simple & aisé pour aller au Ciel*. Des Loix si commodés trouvoient une facile exécution. De seize mille Ecclésiastiques, dont le Clergé d'Angleterre étoit composé, M. Burnet nous raconte que les trois quarts renoncèrent à leur célibat du tems d'Edouard, c'est-à-dire, en cinq ou six ans ; & on faisoit de bons Réformés de ces mauvais Ecclésiastiques qui renonçoient à leurs vœux. Voilà comme on gaignoit le Clergé. Pour les Laïques, les biens de l'Eglise étoient en proie, l'argenterie des Sacrifices enrichissoit le Fisc du Prince, la seule Châsse de S. Thomas de Cantorbéri, avec les inestimables présens qu'on y avoit envoyés de tous côtés, produisit au trésor Royal des sommes immenses. C'en fut assez pour faire dégrader le S. Martyr. On le condamna pour le piller, & les richesses de son tombeau firent une partie de son crime. Enfin on aimoit mieux piller les Eglises, que de faire un bon usage de leurs revenus, selon l'intention des Fondateurs. Quelle merveille qu'on ait gagné si promptement & les Grands, & le Clergé, & les Peuples ! N'est-ce pas au contraire un miracle visible qu'il soit resté une étincelle en Israël, & que les autres Royaumes n'aient pas suivi l'exemple de l'Angleterre, du Dannemarck, de la Suède, & de l'Allemagne réformées par ces moyens ?

Parmi toutes ces Réformations, la seule qui n'avançoit pas étoit visiblement celle des mœurs. Nous avons vu sur ce point comme l'Allemagne avoit profité de la Réforme de Luther, & il n'y a qu'à lire l'Histoire de M. Burnet, pour voir qu'il n'en alloit pas autrement en l'Angleterre. On a vu Henri VIII. son premier Réformateur ; l'ambitieux Duc de Sommerfet fut le second. Il s'égaloit aux Souverains, lui qui n'étoit qu'un Sujet, & prenoit le titre de *Duc de Sommerfet par la grâce de Dieu*. Au milieu des désordres de l'Angleterre & des ravages que la peste faisoit à Londres, il ne songeoit qu'à bâtir le plus magnifique Palais qu'on eût jamais vu ; & pour comble d'iniquité, il le bâtissoit des ruines d'Eglises & d'Hôtels d'Evêques, & des reve-

Tome III.

Pp

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGLISES
PROTESTANTES,
LIV. VII.

Ibid. p. 49.

Ibid.

Ibid. liv. II.
pag. 415.

Ibid. I. p.
pag. 415.

XCVII.
Si le Duc
de Sommerfet
avoit l'air d'un
Réformateur.

Pag. 203.

Ibid.

Ibid.

**HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.**

PAG. 183.

PAG. 151.

nus que lui cédoient les Evêques & les Chapitres ; car il falloit bien lui céder tout ce qu'il vouloit. Il est vrai qu'il en prenoit un don du Roi ; mais c'étoit le crime d'abuser ainsi de l'autorité d'un Roi enfant, & d'accoutumer son pupille à ces donations sacrilèges. Je passe le reste des attentats qui le firent condamner par Arrêt du Parlement, premierement à perdre l'autorité qu'il avoit usurpée sur le Conseil, & ensuite à perdre la vie. Mais sans examiner les raisons qu'il eût de faire couper la tête à son frere l'Amiral, quelle honte d'avoir fait subir à un homme de cette dignité & à son propre frere, la Loi inique d'être condamné *sur de simples dépositions, & sans écouter ses défenses* ? En vertu de cette coutume l'Amiral fut jugé, comme tant d'autres, sans être ouï. Le Protecteur obligea le Roi à ordonner aux Communes de passer outre au Procès, sans entendre l'Accusé ; & c'est ainsi qu'il instruisoit son Pupille à faire justice.

XCVIII.

Vains empressements de M. Burnet à justifier Cranmer sur de petites choses, sans dire un mot sur les grandes.

PAG. 151.

AN. xxv.

16.

M. Burnet se met fort en peine pour justifier son Cranmer de ce qu'il signa étant Evêque, l'Arrêt de mort de ce malheureux, & se mêla contre les Canons dans une cause de sang. Sur cela il fait à son ordinaire un de ces plans spécieux, où il tâche toujours indistinctement de rendre odieuse la Foi de l'Eglise, & d'en éluder les Canons ; mais il ne prend pas garde au principal. S'il falloit chercher des excuses à Cranmer, ce n'étoit pas seulement pour avoir violé les Canons, qu'il devoit respecter plus que tous les autres, étant Archevêque, mais pour avoir violé la Loi naturelle observée par les Payens mêmes, *de ne condamner aucun accusé sans l'entendre dans ses défenses*. Cranmer, malgré cette Loi, condamna l'Amiral, & signa l'ordre de l'exécuter. Un si grand Réformateur ne devoit-il pas s'élever contre une coutume si barbare ? Mais non, il valoit bien mieux démolir les Autels, abattre les Images, sans épargner celle de Jesus-Christ, & abolir la Messe que tant de Saints avoient dite & entendue depuis l'établissement du Christianisme parmi les Anglois.

XCIX.

Cranmer, & les autres Réformateurs inspirent la révolte contre la Reine Marie M. D. LIII.

II. Part. p. 341.

Pour achever ici la vie de Cranmer, à la mort d'Edouard VI. il signa la disposition où ce jeune Prince, en haine de la Princesse sa sœur, qui étoit Catholique, changeoit l'ordre de la succession. M. Burnet veut qu'on croie que l'Archevêque soucrivit avec peine. Celui est assez que ce grand Réformateur fasse les crimes avec quelle répugnance ; mais cependant le Conseil dont Cranmer étoit le Chef, donna tous les ordres pour armer le Peuple contre la Reine Marie, & pour soutenir l'usurpatrice Jeanne de Suffolk ; la pré-

ication y fut employée; & Ridley, Evêque de Londres, eut charge de parler pour elle dans la chaire. Quand elle fut sans espérance, Cranmer avec tous les autres, avoia son crime, & eut recours à la clémence de la Reine. Cette Princesse rétablissoit la Religion Catholique, & l'Angleterre se réunissoit au S. Siège. Comme on avoit toujours vû Cranmer accommoder sa Religion à celle du Roi, on crut aisément qu'il suivroit celle de la Reine, & qu'il ne feroit non plus de difficulté de dire la Messe, qu'il en avoit fait sous Henri, treize ans durant, sans y croire. Mais l'engagement étoit trop fort, & il se seroit déclaré trop évidemment un homme sans Religion, en changeant ainsi à tout vent. On le mit dans la Tour de Londres, & pour le crime d'Etat, & pour le crime d'hérésie. Il fut déposé par l'autorité de la Reine. Cette autorité étoit légitime à son égard, puisqu'il l'avoit reconnue, & même établie. C'étoit par cette autorité qu'il avoit lui-même déposé Bonner, Evêque de Londres, & il fut puni par les Loix qu'il avoit faites. Par une raison semblable, les Evêques qui avoient reçu leurs Evéchés pour un certain tems, furent révoqués; & jusqu'à ce que l'ordre Ecclesiastique fut entièrement rétabli, on agit contre les Protestans selon leurs maximes.

Après la déposition de Cranmer, on le laissa quelque tems en prison. Ensuite il fut déclaré Hérétique, & il reconnut lui-même *que c'étoit pour avoir nié la présence corporelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie.* On voit par-là en quoi on faisoit consister alors la principale partie de la Réformation d'Edouard VI. & je suis bien-aise de le faire remarquer ici, parce que tout cela sera changé sous Elisabeth.

Lorsqu'il s'agit de décerner dans les formes du supplice de Cranmer, ses Juges furent composés de Commissaires du Pape, & de Commissaires de Philippe & de Marie, car la Reine avoit alors épousé Philippe II. Roi d'Espagne. L'accusation roula sur les mariages & les hérésies de Cranmer. M. Burnet nous apprend que la Reine lui pardonna le crime d'Etat pour lequel il avoit déjà été condamné dans le Parlement. Il avoia les faits qu'on lui imputoit sur sa Doctrine & ses mariages, & remontra seulement qu'il n'avoit jamais forcé personne de signer ses sentimens.

A entendre un discours si plein de douceur, on pourroit croire que Cranmer n'avoit jamais condamné personne pour la Doctrine. Mais pour ne point ici parler de l'emprisonnement de Gardiner Evêque de Wichestre, de celui de Bonner, Evêque de Lon-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

Liv. II.
356, & seq.

Page. 374.
M. D. LIV.
Page. 414.

Page. 412.

G.
Cranmer dé-
claré héréti-
que, & pour
quel article.
M. D. LV.
Page. 425.

C I.
Fausse ré-
ponse de Cran-
mer devant ses
Juges.
M. D. LVI.
II. Part.
liv. II. pag.
406.

Ibid.

C II.
Cranmer
condamné se-
lon ses princi-
pes.

HISTOIRE DES VARIATIONS, DES EGL. PROTESTANTES, LIV. VII. dres, ni d'autres choses semblables, l'Archevêque avoit souscrit sous Henri au jugement où Lambert, & ensuite Anne Askew furent condamnés à mort pour avoir nié la présence réelle; & sous Edouard, à celui de Jeanne de Kent, & à celui de George de Pare brûlés pour leurs Hérésies. Bien plus, Edouard porté à la clémence, refusoit de signer l'Arrêt de mort de Jeanne de Kent,

& il n'y fut déterminé que par l'autorité de Cranmer. Si donc on le condamna pour cause d'Hérésie, il en avoit lui-même très-souvent donné l'exemple.

II. Part.
liv. I. p. 53,
54.

I. Part. liv. Dans le dessein de prolonger l'exécution de son jugement, il déclara qu'il étoit prêt d'aller soutenir sa Doctrine devant le Pape,

II. p. 346.
Lib. III. p.

sans néanmoins le reconnoître : du Pape, au nom duquel on le condamnoit, il appella au Concile Général. Comme il vit qu'il ne gaignoit rien, il abjura les erreurs de Luther & de Zuingle, & reconnut distinctement avec la Présence réelle, tous les autres points de

II. Part. liv.
I. pag. 169,
171.
Ibid. p. 170.

la Foi Catholique. L'abjuration qu'il signa, étoit conçue dans les termes qui marquoient le plus une véritable douleur de s'être laissé séduire. Les Réformés furent consternés. Cependant leur Réformateur fit une seconde abjuration, c'est-à-dire, que lorsqu'il vit, malgré son abjuration précédente, que la Reine ne lui vouloit pas pardonner, il revint à ses premières erreurs; mais il s'en dédit bientôt, ayant encore, dit M. Burnet, de faibles espérances d'obtenir sa

CII.
Cranmer ab-
jure la Réfor-
me par deux
fois un peu a-
vant son sup-
plice.
Pag. 497.
Pag. 498.
Ibid. p. 499.

grace. Ainsi, poursuit cet Auteur, il se laissa persuader de mettre au net son abjuration, & de la signer de nouveau. Mais voici le secret qu'il trouva pour mettre sa conscience à couvert. M. Burnet continue : Appréhendant d'être brûlé malgré ce qu'il avoit fait, il écrivit secrètement une Confession sincère de sa créance, & la porta avec lui quand on le mena au supplice. Cette Confession, ainsi secrètement écrite, nous fait assez voir qu'il ne voulut point paroître Protestant, tant qu'il lui resta quelque espérance. Enfin, comme il en fut tout-à-fait déchû, il se résolut à dire ce qu'il avoit dans le cœur, & à se donner la figure d'un Martyr.

CIV. M. Burnet emploie toute son adresse à couvrir la honte d'une mort si misérable; & après avoir allégué en faveur de son Héros, les fautes de S. Athanase & de S. Cyrille dont nous ne voyons nulle mention dans l'Histoire Ecclésiastique, il allégué le reniement de S. Pierre très-connu dans l'Evangile. Mais quelle comparaison de la faiblesse d'un moment de ce grand Apôtre, avec la misère d'un homme qui a trahi sa conscience durant presque tout le cours de sa vie, & treize ans durant, à commencer depuis le tems de son Epis-

M. Burnet
compare la
faute de Cran-
mer à celle de
S. Pierre.

topat ? Qui jamais n'a osé se déclarer, que lorsqu'il a eu un Roi pour lui ? Et qui enfin prêt à mourir, confessa tout ce qu'on voulut, tant qu'il eut un moment d'espérance ; en sorte que sa feinte abjuration n'est visiblement qu'une suite de la lâche dissimulation de toute sa vie.

Avec cela, si Dieu le permet, on nous vantera encore la vigueur de ce perpétuel flatteur des Rois, qui a tout sacrifié à la volonté de ses Maîtres, cassant tout autant de mariages, souscrivant à tout autant de condamnations, & consentant à tout autant de Loix qu'on a voulu, même à celles qui étoient, ou en vérité, ou selon son sentiment, les plus iniques : qui enfin n'a point rougi d'asservir la céleste autorité des Evêques à celle des Rois de la terre, & à rendre l'Eglise leur captive dans la Discipline, dans la Prédication de la Parole, dans l'Administration des Sacrements, & dans la Foi. Cependant M. Burnet ne trouve en lui qu'une tache remarquable, qui est celle de son abjuration ; & pour le reste, il avoue seulement, encore en veut-il douter, qu'il a été peut-être un peu trop soumis aux volontés de Henri VIII. Mais ailleurs, pour le justifier tout-à-fait, il assure que s'il eut de la complaisance pour Henri, ce fut tant que sa conscience le lui permit. Sa conscience lui permettoit donc de casser deux mariages sur des prétextes notoirement faux, & qui n'avoient d'autres fondement que de nouvelles amours ? Sa conscience lui permettoit donc, étant Luthérien, de souscrire à des articles de Foi, où tout le Luthéranisme étoit condamné, & où la Messe, l'injuste objet de l'horreur de la Nouvelle Réforme, étoit approuvée ? Sa conscience lui permettoit donc de la célébrer, sans y croire, durant toute la vie de Henri ; d'offrir à Dieu, même pour les Morts, un sacrifice qu'il regardoit comme une abomination ; de consacrer des Prêtres à qui il donnoit le pouvoir de l'offrir ; d'exiger de ceux qu'il faisoit Soudiacres, selon la formule du Pontifical, auquel on n'avoit encore osé toucher, la continence à laquelle il ne se croyoit pas obligé lui-même, puisqu'il étoit marié ; de jurer obéissance au Pape qu'il regardoit comme l'Antechrist ; d'en recevoir des Bulles, & de se faire instituer Archevêque par son autorité ; de prier les Saints, & d'encenser les Images, quoique selon les maximes des Luthériens, tout cela ne fût autre chose qu'une idolâtrie ; enfin, de professer & de pratiquer tout ce qu'il croyoit devoir ôter de la maison de Dieu, comme une exécution & un scandale ?

Mais c'est que les Réformateurs, (ce sont les paroles de M. Burnet,) ne sçavoient pas encore que ce fût absolument un péché de retenir

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. VII.

CV.
S'il est vrai
que Cranmer
ne fut com-
plaisant en-
vers Henri
VIII. que tant
que sa cons-
cience le lui
permit.
M. Burnet
p. 502, 503.
Pag. 503.

Pag. 523.

CVI.
M. Burnet
excuse mal les
Réformateurs.
T. I. Brès.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. VII. tous ces abus jusqu'à ce que l'occasion se présentât de les abolir. Sans doute ils ne sçavoient pas que ce fût absolument un péché que de changer, selon leur pensée, la Cène de Jesus-Christ en un sacrilège, & de se souiller par l'idolâtrie. Pour s'abstenir de ces choses, le Commandement de Dieu ne suffisoit pas, il falloit attendre que le Roi & le Parlement le voulussent.

CVII.
Illusion dans les exemples de M. Burnet.
Ibid.
IV. Reg.
p. 12, 19.
Ibid.

On nous allégué Naaman, qui obligé par sa charge de donner la main à son Roi, ne vouloit pas demeurer debout, pendant que son Maître fléchissoit le genouil dans le Temple de Remmon; & on compare des actes de Religion avec le devoir & la bienséance d'une charge séculière. On nous allégué les Apôtres, qui après l'abolition de la Loi Moïsaïque, attendoient encore dans le Temple, retenoient la Circumcision, & offroient des sacrifices; & on compare des cérémonies que Dieu avoit instituées, & qu'il falloit, comme disent tous les Saints Peres, ensevelir avec honneur, à des actes que l'on croit être d'une manifeste impiété. On nous allégué les mêmes Apôtres, qui se faisoient tout à tous, & les premiers Chrétiens qui ont adopté des cérémonies du Paganisme. Mais si les premiers Chrétiens ont adopté des cérémonies indifférentes, s'ensuit-il qu'on en doive pratiquer qu'on croit pleines de sacrilège? Que la Réforme est aveugle, qui pour donner de l'horreur des pratiques de l'Eglise, les appelle des idolâtries! qui contraire à elle-même, lorsqu'il s'agit d'excuser les mêmes pratiques dans ses Auteurs, les traite d'indifférentes, & fait voir plus clair que le jour, ou qu'elle se moque de tout l'Univers, en appelant idolâtrie ce qui ne l'est pas, ou que ceux qu'elle regarde comme ses héros, sont les plus corrompus de tous les hommes! Mais Dieu a révélé leur hypocrisie par leur Historien, & c'est M. Burnet qui met leur honte en plein jour.

CVIII.
M. Burnet peu sûr dans ses faits.

Au reste, si pour convaincre la Réformation Prétendue par elle-même, je n'ai fait, pour ainsi dire, qu'abrégé l'histoire de M. Burnet, & que j'aie reçu comme vrais les faits que j'ai rapportés: par-là je ne prétends point accorder les autres, ni qu'il soit permis à M. Burnet de faire passer tout ce qu'il raconte, à la faveur des vérités défavantageuses à sa Religion, qu'il n'a pû nier. Je ne lui avouerai pas, par exemple, ce qu'il dit sans témoignage & sans preuve, que c'étoit une résolution prise entre François I. & Henri VIII. de se soustraire de concert à l'obéissance du Pape, & de changer la Messe en une simple Communion, c'est-à-dire, d'en supprimer l'oblation & le sacrifice. On n'a jamais oûi parler en France de ce fait avancé par M. Burnet. On ne sçait non plus ce que veut dire cet Historien, lorsqu'il

I. Part. liv. II. pag. 196.
Ibid. p. III.
pag. 467.

qu'il assure que ce qui fit changer à François I. la résolution d'abolir la puissance des Papes, c'est que Clément VII. lui accorda tant d'autorité sur tout le Clergé de France, que ce Prince n'en eût pas eu davantage en créant un Patriarche, car ce n'est là qu'un discours en l'air, & une chose inconnue à notre histoire. M. Burnet ne sçait pas mieux l'histoire de la Religion Protestante, lorsqu'il avance si hardiment, comme chose avouée entre les Réformateurs, que les bonnes mœurs étoient indispensablement nécessaires pour le salut; car il a vu & il verra cette proposition, les bonnes mœurs sont nécessaires au salut, expressément condamnée par les Luthériens dans leurs Assemblées les plus solennelles. Je m'éloignerois trop de mon dessein, si je relevois les autres faits de cette nature; mais je ne puis m'empêcher d'avertir le monde du peu de croyance que mérite cet Historien sur le sujet du Concile de Trente qu'il a parcouru si négligemment, qu'il n'a pas même pris garde au titre que ce Concile a mis à la tête de ses décisions, puisqu'il lui reproche d'avoir usurpé le titre glorieux de très-S. Concile œcuménique, représentant l'Eglise Universelle, bien que cette qualité ne se trouve en aucun de ses Décrets: chose peu importante en elle-même, puisque ce n'est pas cette expression qui constitue un Concile; mais enfin, elle n'eût pas échappé à un honnête homme qui auroit seulement ouvert le livre avec quelque attention.

On se doit donc bien garder de croire notre Historien, en ce qu'il prononce touchant ce Concile sur la Foi de Fra-Paolo, qui n'en est pas tant l'Historien que l'ennemi déclaré. M. Burnet fait semblant de croire que cet Auteur doit être pour les Catholiques au-dessus de tout reproche, parce qu'il est de leur parti; & c'est le commun artifice de tous les Protestans. Mais ils sçavent bien en leur conscience, que ce Fra-Paolo, qui faisoit semblant d'être des nôtres, n'étoit en effet qu'un Protestant habillé en Moine. Personne ne le connoît mieux que M. Burnet qui nous le vante. Lui qui le donne dans son Histoire de la Réformation, pour un Auteur de notre Parti, nous le fait voir dans un autre livre qu'on vient de traduire en notre langue, comme un Protestant caché qui regardoit la Liturgie Anglicane comme son modèle; qui à l'occasion des troubles arrivés entre Paul V. & la République de Venise, ne travailloit qu'à porter cette République à une entière séparation non-seulement de la Cour, mais encore de l'Eglise de Rome, qui se croyoit dans une Eglise corrompue & dans une Communion idolâtre, où il ne laissoit pas de demeurer; qui écoutoit les Confessions, qui disoit la Messe, & adoucissoit les re-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. VII.

Ibid. p. 196.
Ibid. l. III.
p. 392, 393.
S. liv. V.
n. 12. i. liv.
VIII. n. 30.
& seq.

II. Part.
liv. I. p. 221.

CIX.
Blusson de
M. Burnet sur
Fra-Paolo.

I. Part. Préf.

Vis de Guill.
Bodill. Evq.
de Kilmore en
Irlande.
Pag. 21, 22.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VII.

proches de sa conscience, en omettant une grande partie du Canon, & en gardant le silence dans les parties de l'Office qui étoient contre sa conscience. Voilà ce qu'écrivit M. Burnet dans la vie de Guillaume Bedell, Evêque Protestant de Kilmore en Irlande, qui s'étoit trouvé à Venise dans le tems du démêlé, & à qui Fra-Paolo avoit ouvert son cœur. Je n'ai pas besoin de parler des Lettres de cet Auteur, toutes Protestantes, qu'on avoit dans toutes les Bibliothèques, & que Genève a enfin rendues publiques. Je ne parle à M. Burnet que de ce qu'il écrivoit lui-même, pendant qu'il comptoit parmi nos Auteurs *Fra-Paolo* Protestant sous un froc, qui disoit la Messe sans y croire, & qui demouroit dans une Eglise dont le culte lui paroïssoit une idolâtrie.

CX.
Les plans de
la Religion
que fait M.
Burnet, à l'ex-
emple de *Fra-*
Paolo,

Mais ce que je lui pardonne le moins, ce sont ces images ingénieuses qu'il nous trace, à l'exemple de *Fra-Paolo* & avec aussi peu de vérité, des anciens dogmes de l'Eglise. Il est vrai que cette invention est aussi commode qu'agréable. Au milieu de son récit, un adroit Historien fait couler tout ce qu'il lui plaît de l'Antiquité, & nous en fait un plan à sa mode. Sous prétexte qu'un Historien ne doit, ni entrer en preuve, ni faire le Docteur, on se contente d'avancer des faits qu'on croit favorables à sa Religion. On se veut moquer du culte des Images ou des Reliques, ou de l'autorité du Pape, ou de la prière pour les Morts, ou même, pour ne rien omettre, du *Pallium*; on donne à ces pratiques telle forme & telle date qu'on veut. On dit par exemple, que le *Pallium*, honneur chimerique, est de l'invention de *Paschal II.* quoiqu'on le trouve cinq cents ans devant, dans les Lettres du Pape Vigile & de S. Grégoire. Le crédule Lecteur, qui trouve une histoire toute parée de ces réflexions, & qui voit par-tout dans un ouvrage, dont le caractère doit être la sincérité, un abrégé des Antiquités de plusieurs siècles, sans songer que l'Auteur lui donne ou ses préventions, ou ses conjectures pour des vérités constantes, en admire l'érudition comme les tours agréables, & croit être à l'origine des choses. Mais il n'est pas juste que M. Burnet, sous le titre insinuant d'Historien, décide ainsi des Antiquités, ni que *Fra-Paolo* qu'il a imité, acquiesce le droit de faire croire tout ce qu'il voudra de notre Religion, à cause que sous un froc il cachoit un cœur Calviniste, & qu'il travailloit sourdement à décréditer la Messe qu'il disoit tous les jours.

CXI.
Pitoyable
allégation de
Gerson,

Qu'on ne croie donc plus M. Burnet en ce qu'il dit sur les dogmes de l'Eglise, qu'il tourne tout à contresens. Soit qu'il parle par lui-même, ou qu'il introduise dans son Histoire quelqu'un qui parle contre

contre notre Doctrine, il a toujours un dessein secret de la décrier. Peut-on souffrir son Cranmer, lorsqu'abusant d'un traité que Gerson a fait, de *auferibilitate Papæ*, il en conclut que selon ce Docteur, on peut fort bien se passer du Pape : au lieu qu'il veut dire seulement, comme la suite de cet ouvrage le montre d'une manière à ne laisser aucun doute, qu'on peut déposer le Pape en certain cas. Quand on raconte sérieusement de pareilles choses, on veut amuser le monde, & on s'ôte toute créance parmi les gens sérieux.

Mais l'endroit où notre Historien a épuisé toutes ses adresses, & usé, pour ainsi dire, toutes ses plus belles couleurs, est celui du célibat des Ecclésiastiques. Je ne prétends pas discuter ce qu'il en dit sous le nom de Cranmer ou de lui-même. On peut juger de ses remarques sur l'Antiquité, par celles qu'il fait sur le Pontifical Romain, dont on avouera bien que les sentimens sur le célibat ne sont pas obscurs. On considéroit, dit-il, que l'engagement où entrent les gens d'Eglise, suivant les cérémonies du Pontifical Romain, n'emportent pas nécessairement le célibat : celui qui confère les Ordres, demande à celui qui les reçoit, s'il promet de vivre dans la chasteté & dans la sobriété ? à quoi le Soudiacre répond : Je le promets. M. Burnet conclut de ces paroles, qu'on n'obligeoit qu'à la chasteté qui se trouve parmi les gens mariés, de même que parmi ceux qui ne le sont pas. Mais l'illusion est trop grossière pour être soufferte. Les paroles qu'il rapporte ne se disent pas dans l'Ordination du Soudiacre, mais dans celle de l'Evêque. Et dans celle du Soudiacre, on arrête celui qui se présente à cet Ordre, pour lui déclarer que jusqu'alors il a été libre ; mais que s'il passe plus avant, il faudra garder la chasteté. M. Burnet dira-t-il encore que la chasteté, dont il est ici question, est celle qu'on garde dans le mariage, & qui nous apprend à nous abstenir de tous les plaisirs illicites ? Est-ce donc qu'il falloit attendre le Soudiaconat pour entrer dans cette obligation ? Et qui ne reconnoît ici cette profession de la continence imposée, selon les anciens Canons, aux principaux Clercs, dès le tems qu'on les élève au Soudiaconat ?

M. Burnet répond encore, que sans s'arrêter au Pontifical, les Prêtres Anglois, qui se marierent du tems d'Edouard, avoient été ordonnés sans qu'on leur en eût fait la demande, & par conséquent sans avoir fait le vœu. Mais le contraire paroît par lui-même, puisqu'il a reconnu que du tems de Henri VIII. on ne retrancha rien dans les Rituels, ni dans les autres Livres d'Offices, si ce n'est quelques prières outrées qu'on y adressoit aux Saints, ou quelque

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PROTESTANTES,
LIV. VII.

J. Part. I. II.
pag. 251.

CXII.
Erreur grossière sur le célibat, & sur le Pontifical Romain.

I. Partie,
l. III. p. 353.
II. Part.
liv. I. p. 138.

Ibid.

Pont. Rom.
in conf. Ep.

Ibid. In Ord.
din. Subd.

CXIII.
Vaine dé-
fiance.
Ibid. p. 139.

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
LIV. VII.

I. Partie,
liv. III. pag.
326.

CXIV.
Conclusion
de ce Livre.

autre chose peu importante ; & on voit bien que ce Prince n'avoit garde de retrancher dans l'Ordination la profession de la continence , lui qui a défendu de la violer, premièrement sous peine de mort, & lorsqu'il s'est le plus relâché, *sous peine de confiscation de tous biens*. C'est aussi pour cette raison que Cranmer n'osa jamais déclarer son mariage durant la vie de Henri, & il lui fallut ajouter à un mariage défendu, la honte de la clandestinité.

Je ne m'étonne donc plus que sous un tel Archevêque, on ait méprisé la Doctrine de ses saints Prédécesseurs, d'un S. Dunstan, d'un Lanfranc, d'un S. Anselme, dont les vertus admirables, & en particulier la continence, a été l'honneur de l'Eglise. Je ne m'étonne pas qu'on ait effacé du nombre des Saints, un S. Thomas de Cantorbéri, dont la vie étoit la condamnation de Thomas Cranmer. S. Thomas de Cantorbéri résista aux Rois iniques ; Thomas Cranmer leur prostitua sa conscience, & flatta leurs passions. L'un anni, privé de ses biens, persécuté dans les siens & dans sa propre personne, & affligé en toutes manières, acheta la liberté glorieuse de dire la vérité, comme il la croyoit, par un mépris courageux de la vie & de toutes ses commodités : l'autre, pour plaire à son Prince, a passé sa vie dans une honteuse dissimulation, & n'a cessé d'agir en tout contre sa créance. L'un combattit jusqu'au sang pour les moindres droits de l'Eglise, & en soutenant ses prérogatives, tant celles que Jesus-Christ lui avoit acquises par son sang, que celles que les Rois pieux lui avoient données, il défendit jusqu'au dehors de cette Sainte Cité : l'autre, en livra aux Rois de la terre le dépôt le plus intime, la parole, le culte, les sacrements, les clefs, l'autorité, les censures, la foi même : tout enfin est mis sous le joug, & toute la puissance Ecclésiastique étant réunie au Trône Royal, l'Eglise n'a plus de force, qu'autant qu'il plaît au siècle. L'un enfin, toujours intrépide, & toujours pieux pendant sa vie, le fut encore plus à la dernière heure : l'autre, toujours foible & toujours tremblant, l'a été plus que jamais dans les approches de la mort ; & à l'âge de soixante-deux ans, il a sacrifié à un misérable reste de vie, sa foi & sa conscience. Aussi n'a-t-il laissé qu'un nom odieux parmi les hommes ; & pour l'excuser dans son Parti même, on n'a que des tours ingénieux, que les faits démentent : mais la gloire de S. Thomas de Cantorbéri vivra autant que l'Eglise, & ses vertus que la France & l'Angleterre ont révérees comme à l'envi, ne seront jamais oubliées : plus la cause que ce S. Martyr soutenoit, a paru douteuse & équivoque aux politiques & aux

mondains, plus la Divine puissance s'est déclarée d'en-haut en sa faveur, par les châtimens terribles qu'elle exerça sur Henri II. qui avoit persécuté le saint Prélat, par la pénitence exemplaire de ce Prince, qui seul pût appaiser l'ire de Dieu, & par des miracles d'un si grand éclat, qu'ils attirerent, non-seulement les Rois d'Angleterre, mais encore les Rois de France à son tombeau; miracles d'ailleurs si continuels & si attestés par le concours unanime de tous les Ecrivains du tems, que pour les révoquer en doute, il faut rejeter toutes les Histoires. Cependant la Réformation Anglicane a rayé un si grand homme du nombre des Saints. Mais elle a porté bien plus haut ses attentats, il faut qu'elle dégrade tous les Saints qu'elle a eu depuis qu'elle a été Chrétienne. Bède, son vénérable Historien, ne lui a conté que des Fables, ou en tout cas des Histoires peu prises, quand il lui a raconté les merveilles de sa conversion, & la sainteté de ses Pasteurs, de ses Rois, & de ses Religieux. Le Moine S. Augustin, qui lui a porté l'Evangile, & le Pape S. Grégoire qui l'a envoyé, ne se sauvent pas des mains de la Réforme, elle les attaque par ses Ecrits. Si nous l'en croyons, la Mission des Saints qui ont fondé l'Eglise Anglicane, est l'ouvrage de l'ambition & de la politique des Papes; & en convertissant les Anglois, S. Grégoire, un Pape si humble & si saint, a prétendu les assujettir à son Siège, plutôt qu'à Jesus-Christ. Voilà ce qu'on publie en Angleterre, & la Réformation s'établit en foulant aux pieds, jusques dans la source, tout le Christianisme de la nation. Mais une nation si sçavante ne demeurera pas long-tems dans cet éblouissement: le respect qu'elle conserve pour les Peres, & ses curieuses & continuelles recherches sur l'Antiquité, la ramèneront à la Doctrine des premiers siècles. Je ne puis croire qu'elle persiste dans la haine qu'elle a conçue contre la Chaire de S. Pierre, d'où elle a reçu le Christianisme. Dieu travaille trop puissamment à son salut, en lui donnant un Roi incomparable en courage comme en piété; enfin les sems de vengeance & d'illusion passeront, & Dieu écoutera les gémissemens de ses Saints.

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. VII.

Vitach. rom.
Dura.
Fulc. con.
Siapl.
Ivel. Apol.
Ecc. Ang.



HISTOIRE
DES VARI-
-TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VIII.

LIVRE VIII.

Guerre ouverte entre Charles V. & la Ligue de Smalcalde : Thèses de Luther qui avoient excité les Luthériens à prendre les armes : Nouveau sujet de guerre à l'occasion de Herman, Archevêque de Cologne : prodigieuse ignorance de cet Archevêque : Les Protestans défaits par Charles V. L'Electeur de Saxe & le Landgrave de Hesse prisonniers : L'Interim, ou le Livre de l'Empereur qui règle par provision, & en attendant le Concile, les matières de Religion pour les Protestans seulement : Les troubles causés dans la Prusse par la nouvelle Doctrine d'Osiandre Luthérien sur la Justification : Dispute entre les Luthériens après l'Interim. Ill-ysic, disciple de Mélancton, tâche de le perdre à l'occasion des cérémonies indifférentes : Il renouvelle la Doctrine de l'Ubiquité : L'Empereur presse les Luthériens de comparoître au Concile de Trente : La Confession appelée Saxonique, & celle du Duché de Wittemberg dressées à cette occasion : La distinction des péchés mortels & véniels : Le mérite des bonnes œuvres reconnu de nouveau : Conférence à Wormes pour la conciliation des Religions : Les Luthériens s'y brouillent entr'eux, & décident néanmoins d'un commun accord que les bonnes œuvres ne sont pas nécessaires à salut : Mort de Mélancton dans une horrible perplexité : Les Zuingliens condamnés par les Luthériens dans un Synode tenu à Ihéno : Assemblée des Luthériens à Naumbourg pour convenir de la vraie édition de la Confession d'Augsbourg : L'incertitude demeure aussi grande : L'Ubiquité s'établit presque dans tout le Luthéranisme : Nouvelles décisions sur la coopération du Libre-Arbitre : Les Luthériens sont contraires à eux-mêmes ; & pour répondre tant aux Libertins qu'aux Chrétiens infirmes, ils tombent dans le Demipélagianisme : Du Livre de la Concorde compilé par les Luthériens, où toutes leurs décisions sont renfermées.

Depuis 1546, jusqu'à 1561.

E.
Thèses de
Luther pour
exciter les Lu-
thériens à
prendre les
armes.

S. liv. I.

1540.

Sleid. lib.

XXI. 261.

2345.

LA Ligue de Smalcalde étoit redoutable, & Luther l'avoit excitée à prendre les armes d'une manière si furieuse, qu'il n'y avoit aucun excès qu'on n'en dût craindre. Enflé de la puissance de tant de Princes conjurés, il avoit publié des Thèses dont il a déjà été parlé. Jamais on n'avoit rien vu de plus violent. Il les avoit soutenues dès l'an 1540, mais nous apprenons de Sleidan qu'il les publia de nouveau en 1545, c'est-à-dire, un an avant sa mort. Là il comparoit le Pape à un Loup enragé, contre lequel tout le monde s'arma au premier signal, sans attendre l'ordre du Magistrat. Que si renfermé dans une enceinte, le Magistrat le délivre, on peut continuer, disoit-il, à poursuivre cette bête féroce, & attaquer impunément ceux

qui auront empêché qu'on ne s'en défît. Si on est tué dans cette attaque, avant que d'avoir donné à la bête le coup mortel, il n'y a qu'un seul sujet de se repentir, c'est de ne lui avoir pas enfoncé le couteau dans le sein. Voilà comme il faut traiter le Pape. Tous ceux qui le défendent, doivent aussi être traités comme les soldats d'un Chef de brigands, fussent-ils des Rois & des Césars. Sleidan qui récite une grande partie de ces Thèses sanguinaires, n'a osé rapporter ces derniers mots, tant ils lui ont paru horribles; mais ils étoient dans les Thèses de Luther, & on les y voit encore dans l'édition de ses œuvres.

Il arriva en ce tems un nouveau sujet de querelle. Herman, Archevêque de Cologne, s'étoit avisé de réformer son Diocèse à la nouvelle manière, & il y avoit appelé Mélancton & Bucer. C'étoit constamment le plus ignorant de tous les Prélats, & un homme toujours entraîné où vouloient ses conducteurs. Tant qu'il écouta les conseils du docte Gropper, il tint de très-saintes Conciles pour la défense de l'ancienne foi, & pour commencer une véritable Réformation des mœurs. Dans la suite, les Luthériens s'emparèrent de son esprit, & le firent donner à l'aveugle dans leurs sentimens. Comme le Landgrave parloit une fois à l'Empereur de ce nouveau Réformateur: *Que reformera ce bon homme*, lui répondit-il: *à peine entend-il le Latin. En toute sa vie il n'a jamais dit que trois fois la Messe: je l'ai ouïe deux fois; il n'en sçavoit pas le commencement.* Le fait étoit constant, & le Landgrave qui n'osoit dire qu'il sçût un mot de Latin, assura qu'il avoit lu de bons livres Allemands, & entendoit la Religion. C'étoit l'entendre, selon le Landgrave, que de favoriser le Parti. Comme le Pape & l'Empereur s'unirent contre lui, les Princes Protestans de leur côté lui promirent de le secourir si on l'attaquoit pour la Religion.

On en vint bien-tôt à la force ouverte. Plus l'Empereur témoignoit que ce n'étoit pas pour la Religion qu'il prenoit les armes, mais pour mettre à la raison quelques rebelles dont l'Electeur de Saxe & le Landgrave étoient les chefs, plus ceux-ci publioient dans leurs Manifestes, que cette guerre ne se faisoit que par la secrète instigation de l'Antechrist Romain, & du Concile de Trente. C'est ainsi que, selon les Thèses de Luther, ils tâchoient de faire paroître licite la guerre qu'ils faisoient à l'Empereur. Il y eut pourtant entre eux une dispute, comme on traiteroit Charles V. dans les écrits qu'on publioit. L'Electeur plus conscientieux, ne vouloit pas qu'on lui donnât le nom d'Empereur; autrement, disoit-il, on ne pourroit pas licitement lui faire la guerre. Le Landgrave n'avoit point de ces

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. VIII.

T. I. vii.
407.

II.
Herman,
Archevêque
de Cologne,
appelle les
Protestans
dans son Dio-
cèse. Son
ignorance
prodigieuse.

Sleid. lib.
XVII. 276.

Epist. Vit.
Theod. inter
Epist. Calv.
pag. 82.

III.
Doute dans
la Ligue, si
on traiteroit
Charles V.
d'Empereur
Victoire de
Charles V. Le
L. 2. de l'In-
terim.

M. D. XLVI.
Sleid. ibid.
289, 295 &c.

Ibid. 292.

HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. VIII.

M. D. XLVII.

M. D. XLVIII.

scrupules ; & d'ailleurs, Qui avoit dégradé l'Empereur ? Qui lui avoit ôté l'Empire ? Vouloit-on établir cette maxime, qu'on cessât d'être Empereur, dès qu'on seroit uni avec le Pape ? C'étoit une pensée ridicule autant que criminelle. A la fin, pour tout accommoder, il fut dit que sans avouer ni nier que Charles V. fut Empereur, on le traiteroit comme se portant pour tel ; & par cet expédient toutes les hostilités devinrent permises. Mais la guerre ne fut pas heureuse pour les Protestans. Abattus par la fameuse victoire de Charles V. près de l'Elbe, & par la prise du Duc de Saxe & du Landgrave, ils ne sçavoient à quoi se résoudre. L'Empereur leur proposa de son autorité un Formulaire de Doctrine qu'on appella l'*Interim*, ou le livre de l'Empereur, qu'il leur ordonna de suivre par provision jusqu'au Concile. Toutes les erreurs des Luthériens y étoient rejetées : on y toléroit seulement le mariage des Prêtres qui s'étoient faits Luthériens, & on laissoit la Communion sous les deux espèces à ceux qui l'avoient rétablie. A Rome on blâma l'Empereur d'avoir osé prononcer sur des matieres de Religion. Ses Partisans répondoient qu'il n'avoit pas prétendu faire une décision ni une Loi pour l'Eglise, mais seulement prescrire aux Luthériens ce qu'ils pouvoient faire de mieux en attendant le Concile. Cette question n'est pas de mon sujet, & il me suffit de remarquer en passant, que l'*Interim* ne peut point passer pour un acte authentique de l'Eglise, puisque ni le Pape, ni les Evêques ne l'ont jamais approuvé. Quelques Luthériens l'accepterent plutôt par force qu'autrement, la plupart le rejetterent ; & le dessein de Charles V. n'eut pas grand succès.

1 V. Pendant que nous en sommes sur ce Livre, il n'est pas hors de propos de remarquer qu'il avoit déjà été proposé à la Conférence de Ratisbonne en 1541. Trois Théologiens Catholiques, Pflugius Evêque de Naumbourg, Gropper & Eccius y devoient traiter, par l'ordre de l'Empereur, de la réconciliation des Religions avec Mélancton, Bucer & Pistorius, trois Protestans. Eccius rejeta le Livre ; & les Prélats, avec les Etats Catholiques, n'approuverent pas qu'on proposât un corps de Doctrine, sans en communiquer avec le Légat du Pape, qui étoit alors à Ratisbonne. C'étoit le Cardinal Contarenus, très-sçavant Théologien, & qui est loué même par les Protestans. Ce Légat ainsi consulté, répondit qu'une affaire de cette nature devoit être renvoyée au Pape, pour être réglée, ou dans le Concile Général qu'on alloit ouvrir, ou par quelque autre manière convenable.

Projet. de
l'Interim. La
Conférence de
Ratisbonne de
1541. 1541.

Sleid. lib.
XIV. *Ad.*
coll. Ratisb.
Argent. 1542.
pag. 199.
Ibid. 132.
Mab. lib. I.
Ep. 24. 25.
Ad. Ratisb.
ibid. 130.

Il est vrai qu'on ne laissa pas de continuer les Conférences; & quand les trois Protestans furent convenus avec Pflugius & Grop-per de quelques articles, on les appella les articles conciliés, en-core qu'Eccius s'y fût toujours opposé. Les Protestans deman-doient que l'Empereur autorisât ces articles, en attendant qu'on pût convenir des autres. Mais les Catholiques s'y opposèrent, & dé-clarèrent plusieurs fois qu'ils ne pouvoient consentir au change-ment d'aucun dogme ni d'aucun rite reçu dans l'Eglise Catholique. De leur côté, les Protestans qui pressoient la réception des articles conciliés, y donnoient des explications à leur mode, dont on n'étoit pas convenu; & ils firent un dénombrement des *choses omises dans les articles conciliés*. Mélancton qui rédigea ces remarques, écrivit à l'Empereur, au nom de tous les Protestans, qu'on recevroit les arti-cles conciliés, *pourvu qu'ils fussent bien entendus*, c'est-à-dire, qu'ils les trouvoient eux-mêmes conçus en termes ambigus; & ce n'étoit qu'une illusion d'en presser la réception comme ils faisoient. Ainsi sous les projets d'accommodement demeurèrent sans effet: ce que je suis bien-aise de remarquer par occasion, afin qu'on ne trouve pas étrange que je n'aie parlé qu'en passant d'une action aussi célèbre que la Conférence de Ratisbonne.

Il s'en tint une autre dans la même Ville, & avec aussi peu de succès en 1546. L'Empereur faisoit cependant retoucher à son li-vre, où Pflugius, Evêque de Naumbourg, Michel Helling, l'E-vêque titulaire de Sidon, & Islebuis, Protestans, mirent la dernière main. Mais il ne fit que donner un nouvel exemple du mauvais succès que ces décisions Impériales avoient accoutumé d'avoir en matière de Religion.

Durant que l'Empereur s'efforçoit de faire recevoir son *Interim* dans la Ville de Strasbourg, Bucer y publia une nouvelle Confession de Foi, où cette Eglise déclare qu'elle retient toujours immuable-ment sa première Confession de Foi présentée à Charles V. à Aug-sbourg en 1530, & qu'elle reçoit aussi l'accord fait à Wittemberg avec Luther; c'est-à-dire, cet acte où il étoit dit que ceux-mêmes qui n'ont pas la Foi, & qui abusent du Sacrement, reçoivent la propre substance du Corps & du Sang de Jesus-Christ.

Dans cette Confession de Foi, Bucer n'exclut formellement que la Transsubstantiation, & laisse en son entier tout ce qui peut éta-blir la Présence réelle & substantielle.

Ce qu'il y eut ici de plus remarquable, c'est que Bucer, qui, en souscrivant les articles de Smalcalde, avoit souscrit en même tems,

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VIII.

V.
Articles con-
ciliés, & non
conciliés; ce
que c'est dans
cette Confé-
rence.

Ibid. 153.
Sleid. *ibid.*
Ibid. 157.
Ibid.
Resp. Princ.

78.
Annotations
aut omissa in
artic. Concil.

82.
Lib. Epist.
25. ad Car.

V.
Autre Con-
fession. La
dernière main
mise à l'*Inter-*
rim. Le peu de
succès de ce
Livré.

1546.
Sleid. lib.
X X. 344.

VII.
Nouvelle
confession de
Foi de Bucer.
Hesp. ann.
1548, 204.

VIII.
On reçoit
en même tems
à Strasbourg
deux actes
contraires.
Sup. lib. IV.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VIII.

Sup. lib. III.

comme on a vû, la Confession d'Augsbourg, retint en même tems la Confession de Strasbourg, c'est-à-dire, qu'il autorisa deux actes qui étoient faits pour se détruire l'un l'autre : car on se peut souvenir que la Confession de *Strasbourg* ne fut dressée que pour éviter de souscrire celle d'*Augsbourg*, & que ceux de la Confession d'Augsbourg ne voulurent jamais recevoir parmi leurs freres, ceux de Strasbourg, ni leurs associés. Maintenant tout cela s'accorde, c'est-à-dire, qu'il est bien permis de changer dans la Nouvelle Réforme; mais il n'est pas permis d'avouer qu'on change. La réforme paroîtroit par cet aveu un ouvrage trop humain, & il vaut mieux approuver quatre ou cinq actes contradictoires, pourvu qu'on n'avoue pas qu'ils le sont, que de confesser qu'on a eu tort, sur-tout dans des Confessions de Foi.

IX.
Bucer pas-
se en Angle-
terre, où il
meurt sans a-
voir pu rien
changer dans
les articles de
Pierre Mar-
tyr.

X.
Osiandre a-
bandonne suc-
cès son Eglise
de Nurem-
berg, & met
tout en trou-
ble dans la
Prusse.

3525.

XI.
Quel étoit
Osiandre. Sa
Doctrine sur

Ce fut la dernière action que Bucer fit en Allemagne. Durant les mouvemens de l'*Interim*, il trouva un asyle en Angleterre, parmi les nouveaux Protestans qui se fortifioient sous Edouard. Il y mourut en grande considération, sans néanmoins avoir pû rien changer dans les articles que Pierre Martyr y avoit établis : de sorte qu'on y demeura dans le pur Zuinglianisme. Mais les sentimens de Bucer auront leur tour, & nous verrons les articles de Pierre Martyr changés sous Elisabeth.

Les troubles de l'*Interim* écartèrent beaucoup de Réformateurs. On fut scandalisé dans le Parti même de leur voir abandonner leurs Eglises. Ce n'étoit pas leur coutume de s'exposer pour elles, ni pour la Réforme; & on a remarqué il y a long-tems, qu'aucun d'eux n'y a laissé la vie, si ce n'est Cranmer, qui fit encore tout ce qu'il put pour la sauver, en abjurant sa Religion tant qu'on voulut. Le fameux Osiandre fut un de ceux qui prit le plutôt la fuite. Il disparut tout-à-coup à Nuremberg, Eglise qu'il gouvernoit il y avoit vingt-cinq ans, & dès les commencemens de la Réforme, & il fut reçu dans la Prusse. C'étoit une des Provinces des plus affectionnées au Luthéranisme. Elle appartenoit à l'Ordre Teutonique : mais le Prince Albert de Brandebourg, qui en étoit le Grand-Maître, conçut tout ensemble le désir de se marier, de réformer, & de se faire une Souveraineté héréditaire. C'est ainsi que tout le pays devint Luthérien; & le Docteur de Nuremberg y excita bien-tôt de nouveaux désordres.

André Osiandre s'étoit signalé parmi les Luthériens, par une opinion nouvelle qu'il y avoit introduite sur la justification. Il ne vouloit pas qu'elle se fit, comme tous les autres Protestans le soutenoient, par

par l'imputation de la justice de Jesus-Christ, mais par l'intime union de la justice substantielle de Dieu avec nos ames, fondé sur cette parole souvent répétée en Isaïe & en Jérémie : *Le Seigneur, est notre justice.* Car de même que, selon lui, nous vivions par la vie substantielle de Dieu, & que nous aimions par l'amour essentiel qu'il a pour lui-même, ainsi nous étions justes par sa justice essentielle qui nous étoit communiquée : à quoi il falloit ajoûter la substance du Verbe incarné qui étoit en nous par la Foi, par la parole, & par les Sacremens. Dès le tems qu'on dressa la Confession d'Augsbourg, il avoit fait les derniers efforts pour faire embrasser cette prodigieuse doctrine par tout le Parti, & il la soutint avec une audace extrême à la face de Luther. Dans l'Assemblée de Smalcalde on fut étonné de sa témérité ; mais comme on craignoit de faire éclater de nouvelles divisions dans le Parti, où il tenoit un grand rang par son sçavoir, on le souffrit. Il avoit un talent tout particulier pour divertir Luther ; & au retour de la Conférence qu'on eut à Marpourg avec les Sacramentaires, Mélancton écrivoit à Camérarius, *Osiandre a fort réjoui Luther & nous tous.*

C'est qu'il faisoit le plaisant, sur-tout à table, & qu'il y disoit de bons mots, mais si prophanes, que j'ai peine à les répéter. C'est Calvin qui nous apprend dans une lettre qu'il écrit à Mélancton sur le sujet de cet homme : *Que toutes les fois qu'il trouvoit le vin bon dans un festin, il le louoit, en lui appliquant cette parole que Dieu disoit de lui-même, Je suis celui qui suis. Et encore : Voici le Fils du Dieu vivant.* Calvin s'étoit trouvé aux banquets où il proféroit ces blasphêmes qui lui inspiroient de l'horreur. Mais cependant cela passoit sans qu'on en dit mot. Le même Calvin parle d'Osiandre comme d'un brutal, & d'une bête farouche incapable d'être apprivoisée. Pour lui, disoit-il, dès la première fois qu'il le vit, il en détesta l'esprit prophane & les mœurs infâmes, & il l'avoit toujours regardé comme la honte du Parti Protestant. C'en étoit pourtant une des colonnes : l'Eglise de Nuremberg, une des premières de la Secte, l'avoit mis à la tête de ses Pasteurs dès l'an 1522, & on le trouve par-tout dans les Conférences avec les premiers du Parti ; mais Calvin s'étonne qu'on ait pu l'y endurer si long-tems, & ne comprend pas, après toutes ses fureurs, comment Mélancton a pu lui donner tant de louanges.

On croira peut-être que Calvin le traite si mal par une haine particulière ; car Osiandre étoit le plus violent ennemi des Sacramentaires ; & c'est lui qui avoit outré la matière de la Présence réelle, jusqu'à soutenir qu'il falloit dire du pain de l'Eucharistie ; ce pain est

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VIII.

la Justifica-
tion.
Chyt. Lib.
XVII.
Saxon. tit.
Osiandrica,
pag. 444.
Is. xxxiii.
6. xxxiii.
16.
Jer. xxxiii.
6.
Lib. IV.
Ep. 88.

VII.
L'esprit
profane d'O-
siandre re-
marqué par
Calvin.
Calv. Ep.
ad Mel. 145.

Ibid.

XIII.
Sentiment
de Mélan-
cton, & des
autres Protec-
tans sur Osi-
andre.
S. liv. II.
n. 3.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VIII.

Lib. II. Ep.
246. 259,
447. &c.
Ibid.

Calv. Ep.
ad Cranm.
coll. 134.

XIV.
Osiandre
enflé de sa
faveur au-
près du Prin-
ce, ne garde
plus de mesu-
re.

Acad. Ro-
mionmontana.
Chytr. ibid.
p. 445.

XV.
La Dispute
des Cérémo-
nies, ou des
choses indif-
férentes.

M. D. XLIX.

Stasid. lib.
X XI. 365.

X XI. 378.

Lib. I. Ep.
16. ad Phil.
cant. ann.

4525.

Lib. I. Ep.

70.

Lib. II. 36.

Concord. p.

314, 789.

Dieu. Mais les Luthériens n'en avoient pas meilleure opinion ; & Mélancton qui trouvoit souvent à propos, comme Calvin le lui reproche, de lui donner des louanges excessives, ne laisse pas en écrivant à ses amis, de blâmer *son extrême arrogance, ses rêveries, ses autres excès, & les prodiges de ses opinions.* Il ne tint pas à Osiandre qu'il n'allât troubler l'Angleterre, où il espéroit que la considération de son beau-frere Cranmer lui donneroit du crédit ; mais Mélancton nous apprend que des personnes de sçavoir & d'autorité avoient représenté le péril qu'il y avoit *d'attirer en ce pays-là un homme qui avoit répandu dans l'Eglise un si grand cahos de nouvelles opinions.* Cranmer lui-même entendit raison sur ce sujet ; & il écouta Calvin qui lui parloit *des illusions* dont Osiandre fascinoit les autres, & se fascinoit lui-même.

Il ne fut pas plutôt en Prusse, qu'il mit en feu l'Université de Konisberg par sa nouvelle Doctrine de la Justification. Quelque ardeur qu'il eût toujours eu à la soutenir, il craignit, disent mes Auteurs, *la magnanimité de Luther* ; durant sa vie il n'osa rien écrire sur cette matiere. Le magnanime Luther ne le craignoit pas moins : en général, la Réforme sans autorité, ne craignoit rien tant que de nouvelles divisions qu'elle ne sçavoit comment finir ; & pour ne pas irriter un homme dont l'éloquence étoit redoutée, on lui laissa débiter de vive voix tout ce qu'il voulut. Quand il se vit dans la Prusse, affranchi du joug du Parti, &, ce qui lui enfla le cœur, en grande faveur auprès du Prince, qui lui donna la premiere chaire dans son Université, il éclata de toute sa force, & partagea bientôt toute la Province.

D'autres disputes s'allumoient en même tems dans le reste du Luthéranisme. Celle qui eut pour sujet les cérémonies ou les choses indifférentes, fut poussée avec beaucoup d'aigreur. Mélancton soutenu des Académies de Leipsik & de Wittemberg, où il étoit tout-puissant, ne vouloit pas qu'on les rejettât. De tout tems ç'avoit été son opinion, qu'il ne falloit changer que le moins qu'il se pourroit, dans le culte extérieur. Ainsi durant l'*Interim* il se rendit fort facile sur ces pratiques indifférentes, & ne croyoit pas, dit-il, que *pour un surplus, pour quelques Fêtes, ou pour l'ordre des Leçons,* il fallût attirer la persécution. On lui fit un crime de cette Doctrine, & on décida dans le Parti, que ces choses indifférentes devoient être absolument rejetées, parce que l'usage qu'on en faisoit étoit contraire à la liberté des Eglises, & enfermoit, disoit-on, une espèce de profession du Papisme.

Mais Flaccius Illyricus, qui remuoit cette question, avoit un dessein plus caché. Il vouloit perdre Mélancton dont il avoit été disciple, mais dont il étoit ensuite tellement devenu jaloux, qu'il ne le pouvoit souffrir. Des raisons particulieres l'obligeoient à le pousser plus que jamais; car au lieu que Mélancton tâchoit alors d'affoiblir la Doctrine de Luther sur la Présence réelle, Illyric & ses amis l'outroient jusqu'à établir l'Ubiquité: En effet, nous la voyons décidée par la plupart des Eglises Luthériennes, & les actes en sont imprimés dans le Livre de la Concorde, que presque toute l'Allemagne Luthérienne a reçu.

Nous en parlerons dans la suite; & pour suivre l'ordre des tems, il nous faut parler maintenant de la Confession de Foi qu'on appella Saxonique, & de celle de Wittemberg: ce n'est point Wirtemberg en Saxe, mais la Capitale du Duché de Wittemberg.

Elles furent faites toutes deux à peu près dans le même tems, c'est-à-dire, en 1551 & 1552, pour être présentées au Concile de Trente, où Charles V. victorieux, vouloit que les Protestans comparussent.

La Confession Saxonique fut dressée par Mélancton, & nous apprenons de Sleidan, que ce fut par ordre de l'Electeur Maurice que l'Empereur avoit mis à la place de Jean-Fridéric. Tous les Docteurs & tous les Pasteurs assemblés solennellement à Leipsik, l'approuverent d'une commune voix, & il ne devoit rien y avoir de plus authentique qu'une Confession de Foi, faite par un homme si célèbre, pour être proposée dans un Concile général. Aussi fut-elle reçue, non-seulement dans toutes les Terres de la Maison de Saxe & de plusieurs autres Princes; mais encore par les Eglises de Poméranie, & par celles de Strasbourg, comme il paroît par les souscriptions & les déclarations de ces Eglises. Brientius fut l'Auteur de la Confession de Wittemberg; & c'étoit après Mélancton l'homme le plus célèbre de tout le Parti. La Confession de Mélancton fut appelée par lui-même la Répétition de la confession d'Augsbourg. Christophe Duc de Wittemberg, par l'autorité duquel la Confession de Wittemberg fut publiée, déclare aussi qu'il confirme & ne fait que répéter la Confession d'Augsbourg; mais pour ne faire que la répéter, il n'étoit pas besoin d'en faire une autre, & ce terme de répétition fait voir seulement qu'on avoit honte de produire tant de nouvelles Confessions de Foi.

En effet, pour commencer par la Saxonique, l'article de l'Eucharistie y fut expliqué en des termes bien différens de ceux dont

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. VIII.

XVI.
Jalousie, &
desseins ca-
chés d'Illyric
contre Mé-
lancton.

Sleid. Ibid.
Syn. Gen.
part. II. pag.
48, 98.

XVII.
La Confes-
sion Saxoni-
que & celle
de Wittem-
berg. Pour-
quoi faite,
& par quels
Auteurs.

M. D. LI.
M. D. LII.
Lib. XXII.

Syn. Ge-
n. I. part. pa-
94, & seq.

Ibid.

XVIII.
Article de
l'Eucharistie
dans la Con-
fession Saxo-
nique.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VIII.

Cap. de Co-
m. Synt. Gen.
II. part. pag.
72.

XIX.
Change-
mens que fit
Mélanc-
ton dans la Con-
fession Saxo-
nique, aux
Articles de
celles d'Aug-
sbourg, & de
Smalcalde.

Luc. II. 34.

XX.
L'Article
de l'Eucharis-
tie dans la
Confession
de Wittem-
berg.
Conf. Wit-
temb. cap. de
Eu. b. ibid.
pag. 115.

on s'étoit servi à Augsbourg. Car pour ne rien dire du long discours de quatre ou cinq pages que Mélanc-
ton substitue aux deux ou trois lignes du dixième article d'Augsbourg où cette matière est décidée, voici ce qu'il y avoit d'essentiel : *Il faut, disoit-il, apprendre aux hommes que les Sacremens sont des actions instituées de Dieu, & que les choses ne sont Sacremens que dans le tems de l'usage ainsi établi ; mais que dans l'usage établi de cette communion, Jesus-Christ est véritablement & substantiellement présent, vraiment donné à ceux qui reçoivent le Corps & le Sang de Jesus-Christ ; par où Jesus-Christ témoigne qu'il est en eux, & les fait ses membres.*

Mélanc-
ton évite de mettre ce qu'il avoit mis à Augsbourg, que le Corps & le Sang sont vraiment donnés avec le pain & le vin, & en-
core plus ce que Luther avoit ajouté à Smalcalde, que le pain & le vin sont le vrai Corps & le vrai Sang de Jesus-Christ, qui ne sont pas seulement donnés & reçus par les Chrétiens pieux, mais encore par les impies. Ces importantes paroles que Luther avoit choisies avec tant de soin, pour expliquer sa Doctrine, quoique signées par Mélanc-
ton à Smalcalde, comme on a vu, furent retranchées par Mélanc-
ton même, de sa Confession Saxonique. Il semble qu'il ne vouloit plus que le Corps de Jesus-Christ fût pris par la bouche avec le pain, ni qu'il fût reçu substantiellement par les impies, encore qu'il ne niât pas une Présence substantielle, où Jesus-Christ vint à ses Fidèles, non-seulement par sa vertu & par son esprit, mais encore en sa propre chair & en sa propre substance, détaché néanmoins du pain & du vin ; car il falloit que l'Eucharistie produisît encore cette nouveauté, & que selon la Prophétie du saint vieillard Simeon, Jesus-Christ y fût dans les derniers siècles en bute aux contradictions, comme sa Divinité & son Incarnation l'avoient été dans les premiers.

Voilà comme on répétoit la Confession d'Augsbourg & la Doctrine de Luther dans la Confession Saxonique. La Confession de Wittemberg ne s'éloigne pas moins de celle d'Augsbourg, ni des articles de Smalcalde. Elle dit : *Que le vrai Corps & le vrai Sang est distribué dans l'Eucharistie, & rejette ceux qui disent, Que le pain & le vin sont des signes du Corps & du Sang de Jesus-Christ absents.* Elle ajoute, *Qu'il est au pouvoir de Dieu d'anéantir la substance du pain, ou de la changer en son Corps ; mais que Dieu n'use pas de ce pouvoir dans la Cène, & que le vrai pain demeure avec la vraie présence du Corps.* Elle établit manifestement la concomitance, en décidant qu'en-
core que Jesus-Christ soit distribué tout entier, tant dans le pain que dans

Le vin de l'Eucharistie, l'usage des deux parties ne laisse pas de devoir être universel. Ainsi elle nous accorde deux choses; l'une, que la Transsubstantiation est possible; & l'autre, que la concomitance est certaine; mais encore qu'elle défende la réalité jusqu'à admettre la concomitance, elle ne laisse pas d'expliquer cette parole: *Ceci est mon Corps*, par celle d'Ezéchiél, qui dit, *Celle-là est Jérusalem*, en montrant la représentation de cette Ville.

C'est ainsi que tout se confond, lorsqu'on sort du droit sentier, pour suivre ses propres idées. Comme les Défenseurs du sens figuré reçoivent quelque impression du sens littéral, ainsi les Défenseurs du sens littéral sont quelquefois éblouis par les trompeuses subtilités du sens figuré. Au reste il ne s'agit pas de sçavoir, si à force de raffiner sur des expressions différentes de tant de Confessions de Foi, on trouvera quelque moyen violent de les réduire à un sens conforme; il me suffit de faire observer combien de peine ont eu à se contenter de leurs propres Confessions de Foi, ceux qui ont quitté la Foi de l'Eglise.

Les autres articles de ces Confessions de Foi, ne sont pas moins remarquables que celui de l'Eucharistie.

La Confession Saxonique reconnoît, que *la volonté est libre; que Dieu ne veut point le péché, ni ne l'approuve, ni n'y coopère, mais que la libre volonté des hommes & des diables est cause de leur péché & de leur chute.* Il faut louer Mélancton d'avoir ici corrigé Luther, & de s'être corrigé lui-même plus clairement qu'il n'avoit fait dans la Confession d'Augsbourg.

Nous avons déjà remarqué qu'il n'avoit reconnu à Augsbourg l'exercice du Libre-Arbitre, que dans les occasions de la vie Civile; & que depuis, il l'avoit étendu même aux actions Chrétiennes. C'est ce qu'il commence à nous découvrir plus clairement dans la Confession Saxonique; car après avoir expliqué la nature du Libre-Arbitre, & le choix de la volonté, & avoir aussi expliqué qu'elle ne suffit pas seule pour les œuvres que nous appelons *sur-naturelles*, il répète par deux fois que *la volonté, après avoir reçu le S. Esprit, ne demeure pas oisive*, c'est-à-dire, qu'elle n'est pas sans action; ce qui semble lui donner, comme fait aussi le Concile de Trente, une action libre sous la conduite du S. Esprit qui la meut intérieurement.

Et ce que Mélancton nous donne à entendre dans cette Confession de Foi, il l'explique plus clairement dans ses lettres; car il en vient jusqu'à reconnoître, dans les œuvres *sur-naturelles*, la vo-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VIII.

XXI.
La confu-
sion où l'on
tombe quand
on s'aban-
donne à ses
propres pen-
sées.

XXII.
Dieu ne
veut pas le
péché. Arti-
cle mieux ex-
pliqué dans
la Confession
Saxonique,
qu'on n'avoit
fait dans celle
d'Augsbourg.

XXIII.
La coopé-
ration du Li-
bre-Arbitre.
Cap. de rem.
Pec. de Lib.
Arb. Sec.
Synt. Gen.
II. part. pag.
54, 55, 56, 57,
&c.

XXIV.
Doctrines
de Mélancton
sur la co-

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VIII.

opération du
Libre - Arbi-
tre. Démipé-
lagianisme.

Lib. IV.
Ep. 240.

Epist. Mel.
inter. Epist.
Calv. p. 284.

Conf. Aug.
art. XVIII.
S. liv. III.
p. 19., 20.

XXV.
L'exercice
du Libre-Ar-
bitre claire-
ment recon-
nu par Mé-
lancton, dans
les opéra-
tions de la
Grace.

XXVI.
Sa Doctri-
ne condam-
née par ses
Conféres.

lonté humaine, selon l'expression de l'Ecole, comme un *agent partiel*, *agens partiale*; c'est-à-dire, que l'homme agit avec Dieu, & que des deux il se fait un agent total. C'est ainsi qu'il s'en étoit expliqué dans la Conférence de Ratisbonne en 1541; & encore qu'il sentit bien que cette maniere de s'expliquer déplairoit aux siens, il ne laissa pas de passer outre, à cause, dit-il, *que la chose est véritable*. Voilà comme il revenoit des excès que Luther lui avoit appris, encore que Luther y eût persisté jusqu'à la fin. Mais il s'explique plus ample-ment sur cette matiere dans une Lettre écrite à Calvin: *J'avois*, dit-il, *un ami, qui en raisonnant sur la Prédestination, croyoit également ces deux choses, & que tout arrive parmi les hommes, comme l'ordonne la Providence, & qu'il y a néanmoins de la contingence: il avouoit cependant qu'il ne pouvoit pas concilier ces choses. Pour moi qui tiens, poursuit-il, que Dieu n'est pas la cause du péché, & ne veut pas le péché, je reconnois cette contingence dans l'infirmité de notre jugement, afin que les ignorans confessent que David est tombé de lui-même, & par sa propre volonté dans le péché; qu'il pouvoit conserver le S. Esprit qu'il avoit en lui, & que dans ce combat, il faut reconnoître quelque action de la volonté. Ce qu'il confirme par un passage de S. Basile, où il dit: Ayez seulement la volonté, & Dieu vient à vous. Par où Mélancton sembloit insinuer, non-seulement que la volonté agit, mais qu'elle commence; ce que S. Basile rejette en d'autres endroits, & ce qu'il ne me paroît pas que Mélancton ait jamais assez rejeté, puis-que même nous avons vû qu'il avoit coulé un mot dans la Confession d'Augsbourg, où il sembloit insinuer que le grand mal est de dire, non que la volonté puisse commencer, mais qu'elle puisse achever par elle-même l'œuvre de Dieu.*

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il reconnoissoit l'exercice du Libre-Arbitre dans les opérations de la Grace, puisqu'il avouoit si clairement que David pouvoit conserver le S. Esprit, quand il le perdit, comme il pouvoit le perdre, quand il le conserva; mais encore que ce fût là son sentiment, il n'osa le déclarer nettement dans la Confession Saxonique; trop heureux de le pouvoir insinuer doucement par ces paroles, *la volonté n'est pas oisive, ni sans action*.

C'est que Luther avoit tellement foudroyé le Libre-Arbitre, & avoit laissé dans sa Secte une telle aversion pour son exercice, que Mélancton n'osoit dire qu'en tremblant, ce qu'il en croyoit, & que ses propres Confessions de Foi étoient ambiguës.

Mais toutes ses précautions ne le sauverent pas de la censure. Illyric & ses Sectateurs ne lui purent souffrir ce petit mot qu'il avoit

mis dans la Confession Saxonique, *que la volonté n'étoit pas oisive, ni sans action*. Ils condamnerent cette expression dans deux Assemblées Synodales avec le passage de S. Basile, dont nous avons vu que Mélancton se servoit.

Cette condamnation est insérée dans le Livre de la Concorde. Tout l'honneur qu'on fait à Mélancton, c'est de ne le pas nommer, & de condamner ses expressions sous le nom général de nouveaux Auteurs, ou sous le nom des Papistes & des Scholastiques. Mais qui considérera avec quel soin on a choisi les expressions de Mélancton pour les condamner, verra bien que c'est à lui qu'on en vouloit, & les Luthériens de bonne foi en sont d'accord.

Voilà donc enfin ce que c'est que les nouvelles Sectes. On s'y laisse prévenir contre des Dogmes certains, dont on prend de fausses idées. Ainsi Mélancton s'étoit emporté d'abord avec Luther contre le Libre-Arbitre : & n'en vouloit reconnoître aucune action dans les œuvres surnaturelles. Convaincu de son erreur, il panche à l'extrémité opposée ; & loin d'exclure l'action du Libre-Arbitre, il se porte à lui attribuer le commencement des œuvres surnaturelles. Quand il veut un peu revenir à la vérité, & dire que le Libre-Arbitre a son action dans les ouvrages de la Grace, il se trouve condamné par les siens : telles sont les agitations & les embarras où l'on tombe en secouant le joug salutaire de l'autorité de l'Eglise.

Mais encore qu'une partie des Luthériens ne veuille pas recevoir ces termes de Mélancton : la volonté n'est pas *sans action* dans les opérations de la Grace : je ne sçai comment ils peuvent nier la chose, puisqu'ils confessent tous, d'un commun accord, que l'homme, qui est sous la Grace, la peut rejeter, & la perdre.

C'est ce qu'ils ont assuré dans la Confession d'Augsbourg ; c'est ce qu'ils ont répété dans l'Apologie ; c'est ce qu'ils ont de nouveau décidé & inculqué dans le Livre de la Concorde ; de sorte qu'il n'y a rien de plus certain parmi eux. D'où il paroît qu'ils reconnoissent, avec le Concile de Trente, le Libre-Arbitre agissant sous l'opération de la Grace, jusqu'à la pouvoir rejeter ; ce qu'il est bon de remarquer, à cause de quelques-uns de nos Calvinistes, qui faute de bien entendre l'état de la question, nous font un crime d'une Doctrine qu'ils ne laissent pas de supporter dans leurs frères les Luthériens.

Il y a encore dans la Confession Saxonique un article d'autant plus considérable, qu'il renverse un des fondemens de la Nouvelle Réforme. Elle ne veut pas reconnoître que la distinction des pé-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VIII.

Page. 5, 82,
680.

XXVII.
Confusion
des nouvelles
Sectes.

XXVIII.
Doctrine des
Luthériens,
qui se contre-
dit elle-même.

Page. 695 &c.

XXIX.
Article con-
sidérable de la
Confession Sax.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES ECL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VIII.

Monique sur la
distinction des
péchés mor-
tels & véniels.
Page 75.

chés entre les mortels & véniels, soit appuyée sur la nature du péché même ; mais ici les Théologiens de Saxe confessent avec Mélancton, qu'il y a de deux sortes de péchés ; *les uns qui chassent du cœur le S. Esprit, & les autres qui ne le chassent pas.* Pour expliquer la nature de ces péchés différens, on remarque deux genres de Chrétiens, dont les uns répriment la convoitise, & les autres lui obéissent. Dans ceux qui la combattent, poursuit-on, le péché n'est pas regnant, il est VENIEL, il ne nous fait pas perdre le S. Esprit, il ne renverse pas le fondement, & n'est pas contre la conscience. On ajoute, que ces sortes de péchés sont couverts, c'est-à-dire, qu'ils ne sont pas imputés, par la miséricorde de Dieu. Selon cette Doctrine, il est certain que la distinction des péchés mortels & véniels, ne consiste pas seulement en ce que Dieu pardonne les uns, & ne pardonne pas les autres ; comme on le dit ordinairement dans la Prétendue-Réforme, mais qu'elle vient de la nature de la chose. Or, il n'en faut pas davantage pour condamner la Doctrine de la justice imputative ; puisqu'il demeure pour constant, que malgré les péchés où le juste tombe tous les jours, le péché ne regne pas en lui, mais plutôt que la charité y regne, & par conséquent la justice ; ce qui suffit de soi-même, pour le faire nommer vraiment juste ; puisque la chose est dénommée par ce qui prévaut en elle. D'où il s'ensuit, que pour expliquer la Justification gratuite, il n'est pas nécessaire de dire que nous soyons justifiés par imputation, & qu'il faut dire plutôt que nous sommes vraiment justifiés par une justice qui est en nous, mais que Dieu nous donne.

XXX.
Le mérite
des œuvres
dans la Con-
fession de Wit-
temberg.
Confess. Witt.
cap. de bonis
operib. ibid. p.
106.

Je ne sçai pourquoi Mélancton ne mit pas dans la Confession Saxonique, ce qu'il avoit mis dans la Confession d'Augsbourg, & dans l'Apologie sur le mérite des bonnes œuvres. Mais il ne faut pas conclure de-là que les Luthériens eussent rejeté cette Doctrine, puisqu'on trouve dans le même tems un chapitre de la Confession de Wittemberg, où il est dit que les bonnes œuvres doivent être nécessairement pratiquées, & que par la bonté gratuite de Dieu, elles MÉRITENT leurs récompenses corporelles & spirituelles. Ce qui fait voir en passant, que la nature du mérite s'accorde parfaitement avec la grace.

XXXI.
La Confé-
rence de Wor-
mes, pour
concilier les
deux Reli-
gions. Divi-
sion des Lu-
thériens.

En 1557 il se fit à Wormes, par l'ordre de Charles V. une nouvelle Assemblée pour concilier les Religions, Pflugius, l'Auteur de l'Interim, y présidoit. M. Burnet toujours attentif à tirer tout à l'avantage de la Nouvelle Réforme, en fait un récit abrégé, où il représente les Catholiques, comme gens qui ne pouvant vaincre leurs ennemis, les divisent & les animent les uns contre les autres, dans des ma-
nières

sières peu importantes. Mais le récit de Mélancton va découvrir le fond de l'affaire. Dès que les Docteurs Protestans nommés pour la Conférence, furent arrivés à Wormes, les Ambassadeurs de leurs Princes les assemblerent pour leur dire de la part des mêmes Princes, qu'il falloit avant toutes choses, & avant que de conférer avec les Catholiques, s'accorder entre eux, & en même tems condamner quatre sortes d'erreurs. 1. Celle des Zuingliens. 2. Celle d'Osiandre sur la Justification. 3. La proposition qui assure que les bonnes œuvres sont nécessaires au salut. 4. Et enfin l'erreur de ceux qui avoient reçu les cérémonies indifférentes. Ce dernier article regardoit nommément Mélancton, & c'étoit Illyric avec sa cabale qui le proposoit. Mélancton avoit été averti de ses desseins, & il écrivit durant le voyage à son ami Camérarius, qu'à table & parmi les verres on dressoit certains articles préliminaires qu'on prétendoit faire signer à lui & à Brentius. Il étoit alors fort uni avec le dernier, & il représente Illyric, ou quelqu'un de cette cabale, comme une furie qui alloit de porte en porte animer le monde. On croyoit aussi dans le Parti Mélancton assez favorable aux Zuingliens, & Brentius à Osiandre. Le même Mélancton paroissoit porté pour la nécessité des bonnes œuvres, & toute cette entreprise le regardoit visiblement avec ses amis. Ce n'étoit donc pas jusques ici les Catholiques qui travailloient à diviser les Protestans. Ils se divisoient assez d'eux-mêmes; & ce n'étoit pas, comme le prétend M. Burnet, sur des matières peu importantes, puisqu'à la réserve de la question sur les choses indifférentes, tout le reste où il s'agissoit de la Présence réelle, de la justification monstrueuse d'Osiandre, & de la manière dont on jugeroit les bonnes œuvres nécessaires, étoit de la dernière conséquence.

Sur le premier de ces points, Mélancton demuroit d'accord que les Zuingliens méritoient d'être condamnés aussi-bien que les Papistes. Sur le second, qu'Osiandre n'étoit pas moins digne de censure. Sur le troisième, que de cette proposition, *Les bonnes œuvres sont nécessaires au salut*, il en falloit retrancher le dernier mot; de manière que les bonnes œuvres, malgré l'Évangile qui cris que sans elles on n'a point de part au Royaume de Dieu, demuroient nécessaires à la vérité, mais non pas pour le salut: Et au lieu que M. Burnet nous a dit que les Protestans admettoient tout d'une voix cette nécessité des bonnes œuvres pour être sauvés, nous la voyons au contraire également rejetée par les ennemis de Mélancton & par lui-même, c'est-à-dire, par les deux Partis des Protestans d'Allemagne.

Tome III.

S f

HISTOIR
DES VARIA
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VIII.

M. D. LVII.
Mch. lib. I.
Ep. 70.

Burn. II. p.
liv. II. pag.
531.

Lib. I. Ep.
70. ejusdem
Epist. ad Al-
bert. Hardenb.
& ad Bull-
ling. apud
Hospin. ann.
1557, 1560
Lib. IV
868, & seq.



XXXII.
Les Luthé-
riens condam-
nent tout d'u-
ne voix la né-
cessité des
bonnes œu-
vres pour le
salut.
Loc. sup.
cit.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES PROTESTANTES

LIV. VII.

XXXIII.

Osiandre égaré par les Luthériens.

XXXIV.

Les divisions des Luthériens éclatent. Les Catholiques tâchent d'en profiter pour leur salut.

Pour ce qui regarde Osiandre ; Brentius ne manqua pas d'entreprendre le parti , non pas en défendant la Doctrine qu'on lui imputoit , mais en soutenant qu'on n'entendoit pas la pensée de cet Auteur , quoiqu'Osiandre l'eût expliquée si nettement , que ni Mélancton , ni personne n'en doutoit. Il paroïssoit donc bien aisé , parmi les Luthériens de convenir des condamnations que demandoit Illyric avec ses amis ; mais Mélancton les empêcha , craignant toujours d'exciter de nouveaux troubles dans la Réforme , qui à force de se diviser , sembloit devoir s'en aller par pièces.

Ces disputes des Protestans vinrent bien-tôt aux oreilles des Catholiques ; car Illyric & ses amis faisoient grand bruit , non-seulement à Wormes , mais encore dans toute l'Allemagne. Le dessein des Catholiques étoit de presser dans la Conférence la nécessité de déférer aux Jugemens de l'Eglise , pour mettre fin aux disputes qui s'élevent parmi les Chrétiens ; & les contentions des Protestans venoient très-à-propos pour ce dessein , puisqu'elles faisoient paroître qu'eux-mêmes , qui disoient tant que l'Ecriture étoit claire & pleinement suffisante pour tout régler , s'accordoient si peu , & n'avoient pu encore trouver le moyen de terminer entre eux la moindre dispute. La faiblesse de la Réforme , si prompte à produire des difficultés , & si impuissante pour les résoudre , paroïssoit visible. Alors Illyric & ses amis , pour faire voir aux Catholiques qu'ils ne manquoient pas de force pour condamner les erreurs nées dans le Parti Protestant , firent voir aux Députés Catholiques un modèle qu'ils avoient dressé des condamnations que leurs Compagnons avoient rejetées ; ainsi la division éclata d'une manière à ne pouvoir être cachée. Les Catholiques ne voulurent plus continuer les Conférences , où , aussi-bien , on n'avançoit rien , & laisserent les Illyriciens disputer avec les Mélanctonistes , comme S. Paul laissa disputer les Pharisiens & les Saducéens , en tirant tout le profit qu'il avoit pu de leurs dissensions connues.

XXXV.

Triomphe d'Osiandre dans la Prusse. Conversion mémorable de Staphyle.

Chyr. in Sm. l. XVII. tit. Osiand. p. 444. & seq. Ibid. 448.

On attendoit dans la Prusse quelque chose de vigoureux , & quelque ferme décision contre Osiandre , dont l'insolence ne pouvoit plus être supportée. Il témoignoit ouvertement faire peu d'état de la Confession d'Augsbourg , & de Mélancton qui l'avoit dressée , & des mérites de Jesus-Christ même , dont il ne faisoit nulle mention dans la Justification des Pécheurs. Quelques Théologiens de Konisberg s'opposoient le plus qu'ils pouvoient à sa Doctrine , & entre autres , Frédéric Staphyle , un des plus célèbres Professeurs en Théologie de cette Université , qui avoit ôûi durant seize ans

Luther & Mélancton à Wittemberg ; mais comme ils ne gaignoient rien avec leurs doctes Ouvrages , & que l'éloquence d'Osiandre entraînoit le monde , ils eurent recours à l'autorité de l'Eglise de Wittemberg , & du reste de l'Allemagne Protestante. Lorsqu'ils virent , qu'au lieu des condamnations précises & vigoureuses , dont la Foi infirme des peuples avoit besoin , il ne venoit de ce côté-là que de timides écrits , dont Osiandre tiroit avantage ; ils déplo-
rèrent la foiblesse du Parti , où il n'y avoit nulle autorité contre les erreurs. Staphyle ouvrit les yeux , & retourna au giron de l'Eglise Catholique.

L'année suivante , les Luthériens s'assemblerent à Francfort , pour convenir d'une Formule sur l'Eucharistie , comme si on n'eût rien fait jusqu'alors. On commença , selon la coutume , en disant qu'on ne faisoit que répéter la Confession d'Augsbourg. On y ajoutoit néanmoins : *Que Jesus-Christ étoit donné dans l'usage du Sacrement , vraiment ; substantiellement , & d'une manière vivifiante ; que ce Sacrement contenoit deux choses ; c'est-à-dire , le Pain & le Corps ; & que c'est une invention des Moines , ignorée par toute l'Antiquité , de dire que le Corps nous soit donné dans l'espèce du Pain.*

Etrange confusion ! L'on ne faisoit , disoit-on , que répéter la Confession d'Augsbourg , & cependant cette expression que l'on condamnoit à Francfort , que *le Corps fût présent sous les espèces* , se trouve dans une des Editions de cette même Confession qu'on se vantait de respecter , & encore dans l'Edition qu'on reconnoissoit à Francfort même pour si véritable , qu'encore aujourd'hui dans les Livres Rituels dont se sert l'Eglise François de Francfort , nous lisons l'article X. de la Confession d'Augsbourg , couché en ces termes , *Qu'on reçoit le Corps & le Sang sous les espèces du Pain & du Vin.*

Mais la grande affaire du tems parmi les Luthériens , fut celle de l'Ubiquité que Westphale , Jacques-André Smidelin , David Chytré , & les autres , établissoient de toutes leurs forces. Mélancton leur opposoit deux raisons , qui ne pouvoient pas être plus convaincantes : l'une , que cette Doctrine confondoit les deux Natures de Jesus-Christ , le faisant immense ; non-seulement selon sa Divinité , mais encore selon son Humanité , & même selon son Corps ; l'autre , qu'elle détruisoit le Mystère de l'Eucharistie , à qui on ôtoit tout ce qu'il avoit de particulier , si Jesus-Christ , comme Homme , n'y étoit présent que de la même manière qu'il l'est dans le bois , ou dans les pierres. Ces deux raisons faisoient regarder à

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. VIII.

XXXVI.
Nouvelle
Formule des
Luthériens ,
pour expliquer
l'Eucharistie
dans l'Assemblée
de Francfort.
M. D. LVIII.
Hesl. fol.
264.

XXXVII.
La question
de l'Ubiquité,
qui fait tourner
Mélancton vers les
Sacramentaires.
M. D. LIX.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. VIII.

XXXVIII.

Incompari-
bilité des sen-
timens de Mé-
lancton & de
Calvin.

Liv. I. Ep.
70.

Mélancton la Doctrine de l'Ubiquité avec horreur ; & l'aversion qu'il en avoit , lui faisoit insensiblement tourner la confiance du côté des Défenseurs du sens figuré. Il entretenoit un commerce particulier avec eux , principalement avec Calvin ; mais il est certain qu'il ne trouvoit pas dans ses sentimens ce qu'il désiroit.

Calvin soutenoit opiniâtement qu'un Fidèle régénéré une fois , ne pouvoit perdre la grace ; & Mélancton convenoit avec les autres Luthériens , que cette Doctrine étoit condamnable & impie. Calvin ne pouvoit souffrir la nécessité du Baptême , & Mélancton ne voulut jamais s'en départir. Calvin condamnoit ce que disoit Mélancton sur la coopération du Libre-Arbitre , & Mélancton ne croyoit pas pouvoir s'en dédire.

On voit assez qu'ils n'étoient nullement d'accord sur la Prédestination ; & quoique Calvin répât sans cesse , que Mélancton ne pouvoit pas s'empêcher d'être dans son cœur de même sentiment que lui , il n'a jamais rien tiré de Mélancton sur ce sujet-là.

XXXIX.
Si Mélancton étoit Calviniste sur l'Eucharistie.

Pour ce qui regarde la Cène , Calvin se vante par-tout que Mélancton étoit de son avis ; mais comme il ne produit aucune parole de Mélancton qui le dise clairement , & qu'au contraire il l'accuse dans toutes ses Lettres , & dans tous ses Livres de ne s'être jamais assez expliqué sur ce sujet , je crois qu'on peut douter raisonnablement de ce qu'avance Calvin ; & il me semble que ce qu'on peut dire avec le plus de vraisemblance , c'est que ces deux Auteurs ne s'entendoient pas bien l'un l'autre : Mélancton étoit ébloui des termes de propre substance que Calvin affectoit par-tout , comme nous verrons , & Calvin aussi tirant à lui les paroles où Mélancton séparoit le Pain d'avec le Corps de Notre-Seigneur , sans néanmoins prétendre par-là déroger à la Présence substantielle qu'il reconnoissoit dans les Fidèles Communians.

Peuc. narr.
Hist. de sent.
Mel.
L. Hist. Calvin.
cor. &c.

S'il en falloit croire Peucer , gendre de Mélancton , son Beau-pere étoit un pur Calviniste. Peucer le devint lui-même , & souffrit beaucoup dans la suite , à cause des intelligences qu'il entretenoit avec Bèze , pour introduire le Calvinisme dans la Saxe. Il se faisoit un honneur de suivre les sentimens de son Beau-pere , & il a fait des Livres exprès , où il raconte ce qu'il lui a dit en particulier sur ce sujet. Mais , sans attaquer la foi de Peucer , il pourroit , dans une matière qu'on avoit rendue si fertile en équivoques , n'avoir pas assez entendu les paroles de Mélancton , & les avoir accommodées à ses préventions.

Après tout , il m'importe peu de sçavoir ce qu'auroit pensé Mé-

lancton. Plusieurs Protestans d'Allemagne, plus intéressés que nous en cette cause, ont entrepris sa défense; & la bonne foi m'oblige à dire en leur faveur, que je n'ai trouvé nulle part dans les Ecrits de cet Auteur, qu'on ne reçoive Jesus-Christ que par la Foi; ce qui est pourtant le vrai caractère du sens figuré. Je ne vois pas non plus qu'il ait jamais dit, avec ceux qui le soutiennent, que les indignes ne reçussent pas le vrai Corps & le vrai Sang; & au contraire, il me paroît qu'il a persisté en ce qui fut arrêté sur ce sujet dans l'accord de Wittemberg.

Ce qu'il y a de certain, c'est que dans la crainte qu'avoit Mélancton d'augmenter les divisions scandaleuses de la Nouvelle Réforme où il ne voyoit aucune modération, il n'osoit presque plus parler qu'en termes si généraux, que chacun y pouvoit entendre tout ce qu'il vouloit. Les Sacramentaires l'accommodoient peu: les Luthériens couroient tous à l'Ubiquité. Brentius, le seul presque des Luthériens qui avoit gardé avec lui une parfaite union, se rangeoit de ce Parti-là: ce prodige de doctrine gagnoit insensiblement dans toute la Secte. Il étoit bien voulu parler, & il ne sçavoit que dire, tant il trouvoit d'opposition à ce qu'il croyoit être la vérité. *Puis-je, disoit-il, expliquer la vérité toute entière dans le pays où je suis, & la Cour le souffrirait-elle? A quoi il ajoutoit souvent: Je dirai la vérité, quand les Cours ne m'en empêcheront point.*

Il est vrai que ce sont les Sacramentaires qui le font parler de cette sorte: mais outre qu'ils produisent ses lettres dont ils prétendent avoir les originaux, il n'y a qu'à lire celles que ses amis ont publiées, pour voir que ces discours qu'on lui fait tenir, s'accordent parfaitement avec la disposition où l'avoient mis les dissensions implacables de la Nouvelle Réforme.

Son gendre qui conte les faits avec beaucoup de simplicité, nous rapporte qu'il étoit tellement haï des Ubiquitaires, qu'une fois Chytré, un des plus zélés, avoit dit, qu'il se falloit désfaire de Mélancton; autrement qu'ils auroient en lui un obstacle éternel à leurs desseins. Lui-même, dans une lettre à l'Electeur Palatin dont Peucer fait mention, dit qu'il ne vouloit plus disputer contre des gens dont il éprouvoit les cruautés. Voilà ce qu'il écrivoit quelques mois avant sa mort. Combien de fois, dit Peucer, & avec combien de sanglots m'a-t-il expliqué les raisons qui l'empêchoient de découvrir au Public le fond de ses sentimens? Mais qui pouvoit le contraindre dans la Cour de Saxe où il étoit, & au milieu des Luthériens, si ce n'étoit la Cour elle-même, & les violences de ses compagnons?

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES ECL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VIII.

S. liv. I V.
n. 23.

XL.
Mélancton
n'ose parler

Hospin. ad
ann. 1557.
249, 250.

Peuc. Hist.
Carr. Ep. ad
Pal. ap. Hosp.
1559. 260.
Peuc. Au-
licus.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VIII.

XLI.
Triste état
de Mélancton,
& sa mort.

XLII.
Les Zuingliens con-
damnés par
les Luthériens,
& les Catho-
liques justifiés
par cette con-
duite.

M. D. L. X.
Hosp. 1560.

pag. 269.
II. Des. cont.
Westph.

Calv. Epist.
pag. 324. ad
Ill. Germ.
Princ. II. De
sens. cont.
Westph. opusc.
286.

Hospin. an.
1560, 269.
& seq.
Hospin. an.
1560, 270,
271.

Quel état de ne pouvoir trouver nulle part, ni la paix, ni la vérité comme il l'entendoit ! Il avoit quitté l'ancienne Eglise, qui avoit pour elle la succession & tous les siècles précédens. L'Eglise Luthérienne qu'il avoit fondée avec Luther, & qu'il avoit cru le seul asyle de la vérité, embrassoit l'Ubiquité qu'il détestoit. Les Eglises Sacramentaires qu'il avoit cru les plus pures après les Luthériennes, étoient pleines d'autres erreurs qu'il ne pouvoit supporter, & qu'il avoit rejetées dans toutes ses Confessions de Foi. Il paroissoit qu'on le respectoit dans l'Eglise de Wittemberg; mais les cruels ménagemens auxquels il se voyoit asservi, l'empêchoient de dire tout ce qu'il pensoit, & il finit en cet état sa vie malheureuse en l'an 1560.

Illyric & ses sectateurs triomphèrent par sa mort; l'Ubiquité fut établie presque dans tout le Luthéranisme, & les Zuingliens furent condamnés par un Synode tenu en Saxe dans la Ville de Ihéne. Mélancton avoit empêché qu'on ne prononçât jusqu'alors une pareille sentence. Depuis qu'elle eût été donnée, on ne parla plus dans les écrits contre les Zuingliens, que de l'autorité de l'Eglise, & on vouloit que tout y cédât sans raisonner. On commençoit à connoître dans le principal Parti de la Nouvelle Réforme, c'est-à-dire, parmi les Luthériens, qu'il n'y avoit que l'autorité de l'Eglise qui pût retenir les esprits; & empêcher les divisions. Aussi voyons-nous que Calvin ne cesse de leur reprocher qu'ils faisoient valoir le nom de l'Eglise plus que ne faisoient les Papistes, & qu'ils alloient contre les principes que Luther avoit établis. Il étoit vrai, & les Luthériens avoient à répondre aux mêmes raisonnemens que tout le Parti Protestant avoit opposés à l'Eglise Catholique & à son Concile. Ils objectoient à l'Eglise, qu'elle se rendoit juge en sa propre cause, & que le Pape avec ses Evêques étoient tout ensemble accusés, accusateurs, & juges. Les Sacramentaires en disoient autant aux Luthériens qui les condamnoient. Tout le corps des Protestans disoit à l'Eglise, que leurs Pasteurs devoient être assis avec tous les autres dans le Concile qui se tiendrait pour juger les questions de la Foi; qu'autrement c'étoit préjuger contre eux, sans les avoir entendus. Les Sacramentaires faisoient le même reproche aux Luthériens, & leur soutenoient qu'en s'attribuant l'autorité de les condamner sans appeler leurs Pasteurs dans les séances, ils commençoient à faire eux-mêmes ce qu'ils avoient appelé une tyrannie dans l'Eglise Romaine. Il paroissoit clairement qu'il en falloit enfin venir à imiter l'Eglise Catholique, comme celle qui savoit seule la vraie manière de juger les questions de la Foi; & il paroissoit en même

tems par les contradictions où tomboient les Luthériens en suivant cette maniere, qu'elle n'appartenoit pas aux Novateurs, & ne pouvoit subsister que dans un corps qui l'eût pratiquée dès l'origine du Christianisme.

En ce tems on voulut choisir entre toutes les éditions de la Confession d'Augsbourg, celle qu'on réputeroit pour authentique. C'étoit une chose surprenante, qu'une Confession de Foi qui faisoit la règle des Protestans d'Allemagne & de tout le Nord, & qui avoit donné le nom à tout le Parti, eût été publiée en tant de manieres, & avec des diversités si considérables à Wittemberg & ailleurs, à la vue de Luther & de Mélancton, sans qu'on se fût avisé de concilier ces variétés. Enfin, en 1561, trente ans après cette Confession, pour mettre fin aux reproches qu'on faisoit aux Protestans, de n'avoir point encore de Confession fixe, ils s'assemblerent à Naumbourg, Ville de Turinge, où ils choisirent une édition; mais en vain, parce que toutes les autres éditions ayant été imprimées par autorité publique, on n'a jamais pu les abolir, ni empêcher que les uns ne suivissent l'une, & les autres l'autre, comme il a été dit ailleurs.

Bien plus, l'Assemblée de Naumbourg, en choisissant une édition, déclara expressément qu'il ne falloit pas croire pour cela qu'elle eût improuvé les autres, principalement celle qui avoit été faite à Wittemberg en 1540, sous les yeux de Luther & de Mélancton, & dont aussi on s'étoit servi publiquement dans les Ecoles des Luthériens, & dans les Conférences avec les Catholiques.

Enfin, on ne peut pas même bien décider laquelle de ces éditions fut préférée à Naumbourg. Il semble plus vraisemblable que c'est celle qui est imprimée avec presque le consentement de tous les Princes, à la tête du Livre de la Concorde; mais cela même n'est pas certain, puisque nous avons fait voir quatre éditions de l'article de la Cène également reconnues dans le même Livre. Si d'ailleurs on y a ôté le mérite des bonnes œuvres dans la Confession d'Augsbourg, nous avons vu qu'il y est resté dans l'Apologie; & cela même est une preuve de ce qui étoit originairement dans la Confession, puisqu'il est certain que l'Apologie n'étoit faite que pour l'expliquer & pour la défendre.

Au reste, les dissensions des Protestans sur le sens de la Confession d'Augsbourg, furent si peu terminées dans l'Assemblée de Naumbourg, qu'au contraire l'Electeur Palatin Fridéric, qui en étoit un des membres, crut, ou fit semblant de croire qu'il trou-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. VIII.

XLII.
Assemblée
des Luthériens
à Naumbourg,
pour convenir
sur la Confes-
sion d'Augsbourg.

M. D. LXII.
Ad. conv.
Naumb. ap.
Hosp. 1561.
280. & seq.

S. liv. III.

S. liv. III.

Hosp. 1561, 281.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VIII.

XLIV.
Raillerie des
Zuingliens.
Hosp. ibid.

voit dans cette Confession, la Doctrine Zuinglienne qu'il avoit nouvellement embrassée ; de sorte qu'il fut Zuinglien, & demeura tout ensemble de la Confession d'Augsbourg, sans se mettre en peine de Luther.

C'est ainsi que tout se trouvoit dans cette Confession. Les Zuingliens malins & railleurs, l'appelloient la boîte de Pandore, d'où sortoit le bien & le mal ; la pomme de discorde entre les Déeses ; une chaussure à tous pieds, un grand & vaste manteau, où Satan se pouvoit cacher aussi-bien que Jesus-Christ. Ces Messieurs sçavoient tous les proverbes, & rien n'étoit oublié pour se moquer des sens différens que chacun trouvoit dans la Confession d'Augsbourg. Il n'y avoit que l'Ubiquité qu'on n'y trouvoit pas ; & ce fut cependant cette Ubiquité, dont on fit parmi les Luthériens un Dogme authentiquement inséré dans le Livre de la Concorde.

XLV.
Ubiquité établie.
Lith. Concord. p. 600.

Voici ce que nous trouvons dans la partie de ce Livre qui a pour titre : *Abrégé des articles controversés parmi les Théologiens de la Confession d'Augsbourg*. Dans le chapitre VII. intitulé de la Cène du Seigneur : *La droite de Dieu est par-tout, & Jesus-Christ y est uni vraiment & en effet selon son humanité*. Et encore plus expressément dans le chapitre VIII. intitulé de la Personne de Jesus-Christ, où on explique ce que c'est que cette Majesté attribuée au Verbe incarné dans les Ecritures : là nous lisons ces paroles : *Jesus-Christ non-seulement comme Dieu, mais encore comme Homme, sçait tout, peut tout, est présent à toutes les créatures*. Cette doctrine est étrange. Il est vrai que la sainte Ame de Jesus-Christ peut tout ce qu'elle veut dans l'Eglise, puisqu'elle ne veut rien que ce que veut la Divinité qui la gouverne. Il est vrai que cette sainte Ame sçait tout ce qui regarde le monde présent, puisque tout y a rapport au genre-humain, dont Jesus-Christ est le Rédempteur & le Juge ; & que les Anges mêmes, qui sont les Ministres de notre salut, relèvent de sa puissance. Il est vrai que Jesus-Christ se peut rendre présent où il lui plaît, même selon son humanité, & selon son Corps & son Sang ; mais que l'Ame de Jesus-Christ sçache, ou puisse sçavoir tout ce que Dieu sçait, c'est attribuer à la créature une science, ou une sagesse infinie, & l'égaliser à Dieu même. Que la nature humaine de Jesus-Christ soit nécessairement par-tout où Dieu est, c'est lui donner une immensité qui ne lui convient pas, & abuser manifestement de l'union personnelle ; car par la même raison il faudroit dire que Jesus-Christ, comme Homme, est dans tous les tems ; ce qui seroit une extravagance trop manifeste, mais néanmoins qui suivroit aussi naturellement

naturellement de l'union personnelle, selon les raisonnemens des Luthériens, que la présence de l'humanité de Jesus-Christ dans tous les lieux.

On peut voir la même Doctrine de l'Ubiquité, mais avec plus d'embarras & un plus long circuit de paroles, dans la partie de ce même Livre, qui a pour titre: *Solide, facile & nette répétition de quelques Articles de la Confession d'Augsbourg, dont on a disputé quelque tems parmi quelques Théologiens de cette Confession, & qui sont ici décidés & conciliés selon la règle & l'analogie de la parole de Dieu, & la brève formule de notre Doctrine Chrétienne.* Attendra qui voudra d'un tel titre la netteté & la brièveté qu'il promet: pour moi, je remarquerai seulement deux choses sur ce mot de Répétition: la première, c'est qu'encore qu'il ne soit parlé en nulle manière dans la Confession d'Augsbourg de la Doctrine de l'Ubiquité qui est ici établie, néanmoins cela s'appelle Répétition de quelques articles de la Confession d'Augsbourg. On craignoit de faire paroître qu'il y eût fallu ajouter quelque nouveau dogme, & on faisoit passer sous le nom de Répétition, tout ce qu'on établissoit de nouveau. La seconde, qu'il n'est jamais arrivé dans la Nouvelle Réforme qu'on se soit bien expliqué la première fois. Il a toujours fallu revenir à des répétitions, qui au fond ne se trouvent pas plus claires que les précédentes.

Pour ne rien dissimuler de ce qu'il y a d'important dans la Doctrine des Luthériens au Livre de la Concorde, je me crois obligé de dire qu'ils ne mettent pas l'Ubiquité comme le fondement de la Présence de Jesus-Christ dans la Cène: il est certain au contraire qu'ils ne font dépendre cette Présence que des paroles de l'Institution; mais ils mettent cette Ubiquité comme un moyen de fermer la bouche aux Sacramentaires, qui avoient osé assurer qu'il n'étoit pas possible à Dieu de mettre le corps de Jesus-Christ en plus d'un lieu à la fois, ce qui leur paroissoit contraire, non-seulement à l'article de la Toute-Puissance de Dieu, mais encore à la Majesté de la personne de Jesus-Christ.

Il faut maintenant considérer ce que disent les Luthériens sur la coopération de la volonté avec la grace; question si considérable dans nos controverses, qu'on ne lui peut refuser son attention.

Sur cela les Luthériens disent deux choses qui nous donneront beaucoup de lumière pour finir nos contestations. Je les vais proposer avec autant d'ordre & de netteté qu'il me sera possible; & je

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES PROTESTANTES,
Liv. VIII.

XLVI.
Autre Déclaration sur l'Ubiquité sous le nom de répétition de la Confession d'Augsbourg.
Solida, pl. na; &c. Cont. 628. C. V. H. de Caena, pag. 712. & seq. VIII. de Pers. Ch. pag. 761. & seq. 782. & seq.

XLVII.
Desseins des Luthériens en établissant l'Ubiquité.

XLVIII.
Deux mémorables Décisions des Luthériens sur la coopération du Libre-Arbitre.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES PROTESTANTES
LIV. VIII.
X. L. I. X.
Doctrines
des Luthé-
riens, que
nous sommes
sans action
dans la con-
version.
conc. pag.
582, 573,
680, 681,
682.
Pag. 656.
662, 668,
674, 678,
680, & seq.
Ibid. pag.
662.

n'oublierai rien pour soulager l'esprit du Lecteur, qui se pourroit trouver confondu dans la subtilité de ces questions.

La première chose que font les Luthériens pour expliquer la coopération de la volonté avec la grace, est de distinguer le moment de la conversion d'avec les suites; & après avoir enseigné que la coopération de l'homme n'a point de lieu dans la conversion du pécheur, ils ajoutent que cette coopération doit seulement être reconnue dans les bonnes œuvres que nous faisons dans la suite.

J'avoue qu'il est assez difficile de bien comprendre ce qu'ils veulent dire. Car la coopération qu'ils excluent du moment de la conversion est expliquée en certains endroits d'une manière qui semble n'exclure que la coopération qui se fait par nos propres forces naturelles, & de nous-mêmes, ainsi que parle S. Paul. Si cela est, nous sommes d'accord; mais en même tems nous ne voyons pas quel besoin on avoit de distinguer entre le moment de la conversion & toute la suite, puisque dans toute la suite, non plus que dans le moment de la conversion, l'homme n'opère, ni ne coopère que par la grace de Dieu.

Il n'y a donc rien de plus ridicule que de dire avec les Luthériens, qu'au moment de la conversion, l'homme n'agit pas davantage qu'une pierre en de la houe, puisqu'au moment de la conversion, on ne peut nier qu'il ne commence à se repentir, à croire, à espérer, à aimer par une action véritable; ce qu'un tronc & une pierre ne peuvent faire.

Et il est clair que l'homme qui se repent, qui croit, & qui aime parfaitement, se repent, croit, & aime avec plus de force, mais non pas au fond d'une autre manière que lorsqu'il commence à se repentir, à croire, & à aimer; de sorte qu'en l'un & l'autre état, si le S. Esprit opère, l'homme coopère avec lui, & se soumet à la grâce par un acte de sa volonté.

En effet, il semble que les Luthériens, en concluant la coopération du Libre-Arbitre, ne veulent exclure que celle qu'on voudroit attribuer à nos propres forces. Lors, disent-ils, que Luther assure que la volonté étoit purement passive, & n'agissoit en aucune sorte dans la conversion, son intention n'étoit pas de dire qu'il ne s'excitât dans notre ame aucun mouvement, & qu'il ne s'y commençât aucune nouvelle opération; mais seulement de faire entendre que l'homme ne pouvoit rien de lui-même, ni par ses forces naturelles.

C'étoit fort bien commencer; mais ce qui suit n'est pas de même. Car après avoir dit, ce qui est très-vrai, que la conversion de l'homme

est une opération & un don du S. Esprit, non-seulement dans quelqu'une de ses parties, mais en sa totalité, ils concluent très-mal à propos que le S. Esprit agit dans notre entendement, dans notre cœur, & dans notre volonté, comme dans un sujet qui souffre, l'homme demeurant sans action, & ne faisant que souffrir.

Cette mauvaise conclusion qu'on tire d'un principe véritable, fait voir qu'on ne s'entend pas; car il semble au fond que ce qu'on veut dire, c'est que l'homme ne peut rien de lui-même, & que la grace le prévient en tout: ce qui, encore une fois, est incontestable. Mais s'il s'ensuit de ce principe, que nous sommes sans action, cette conséquence s'étend, non-seulement au moment de la conversion, comme le prétendent les Luthériens, mais encore, contre leur pensée, à toute la vie Chrétienne; puisque nous ne pouvons non plus par nos propres forces, conserver la grace, que l'acquérir, & qu'en quelque état que nous soyons, elle nous prévient en tout.

Je ne sçai donc à qui en veulent les Luthériens, quand ils disent qu'il ne faut pas croire que l'homme converti, coopère au S. Esprit comme deux chevaux concourent à traîner un chariot; car c'est là une vérité que personne ne leur dispute, puisque l'un de ces chevaux ne reçoit pas de l'autre la force qu'il a; au lieu que nous convenons que l'homme coopérant, n'a point de force que le S. Esprit ne la lui donne, & qu'il n'y a rien de plus véritable, que ce que disent les Luthériens dans le même endroit, que lorsqu'on coopère à la Grace, ce n'est point par ses propres forces naturelles, mais par ces forces nouvelles qui nous sont données par le S. Esprit.

Ainsi pour peu qu'on s'entende, je ne vois plus entre nous aucune ombre de difficulté. Si lorsque les Luthériens enseignent que notre volonté n'agit pas au commencement de la conversion, ils veulent dire seulement que Dieu excite en nous de bons mouvemens, qui se font en nous sans nous-mêmes: la chose est incontestable, & c'est ce qu'on appelle la grace excitante. S'ils veulent dire que la volonté, lorsqu'elle consent à la grace, & qu'elle commence par ce moyen à se convertir, n'agit pas de ses propres forces naturelles, c'est encore un point avoué par les Catholiques. S'ils veulent dire qu'elle n'agit point du tout, & qu'elle est purement passive, ils ne s'entendent pas eux-mêmes, & contre leurs propres principes, ils éteignent toute action & toute coopération, non-seulement dans le commencement de la conversion, mais encore dans toute la suite de la vie Chrétienne.

La seconde chose qu'enseignent les Luthériens sur la coopéra-

T. iiij

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VIII.

L I.
Conclusion.
Que si l'on
s'entend, il
n'y a plus de
dispute sur
la Coopération.
Ibid. 674.
Ibid.

L II.
Objection

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VIII.

des Liber-
tins, & dif-
ficulté des in-
firmes sur la
Coopéra-
tion.

Ibid. 669.

LIII
La résolu-
tion par les
Luthériens,
par huit Pro-
positions.
Les quatre
premières,
qui contien-
nent les prin-
cipes géné-
raux.

Pag. 669,
& seq.

LIV.
Quatre au-
tres Proposi-
tions, pour
appliquer les
premières.

tion de la volonté, est encore digne d'être remarquée, parce qu'elle nous découvre clairement dans quel abysme on se jette, quand on abandonne la règle.

Le Livre de la Concorde tâche d'éclaircir l'objection suivante des libertins, faite sur le fondement de la Doctrine Luthérienne: *S'il est vrai, disent-ils, comme on l'enseigne parmi vous, que la volonté de l'homme n'ait point de part à la conversion des pécheurs, & que le S. Esprit seul y fasse tout, je n'ai que faire, ni de lire, ni d'entendre la prédication, ni de fréquenter les Sacremens, & j'attendrai que le S. Esprit m'envoie ses dons.*

Cette même Doctrine jettoit les Fidèles dans d'étranges perplexités: car comme on leur apprenoit que d'abord que le S. Esprit agissoit en eux, il les tournoit tellement lui seul, qu'ils n'avoient rien du tout à faire; tous ceux qui ne sentoient point en eux-mêmes cette foi ardente, mais seulement des misères & des faiblesses, tomboient dans ces tristes pensées & dans ce doute dangereux, s'ils étoient du nombre des Elus, & si Dieu leur vouloit donner son S. Esprit.

Pour satisfaire à ces doutes & des libertins & des Chrétiens infirmes, qui différoient leur conversion, il n'y avoit point à leur dire qu'ils résistoient au S. Esprit, dont la grace les sollicitoit au-dedans de se rendre à lui; puisqu'on leur disoit au contraire, que dans ces premiers momens, où il s'agissoit de convertir un pécheur, le S. Esprit faisoit tout lui seul, & que l'homme n'agissoit non plus qu'une fougère.

Ils prennent donc un autre moyen de faire entendre aux pécheurs qu'il ne tient qu'à eux de se convertir, & ils avancent ces propositions.

En premier lieu: *Que Dieu veut que tous les hommes se convertissent & parviennent au salut éternel.*

En second lieu: *Que pour cela il a ordonné que l'Evangile fût annoncé publiquement.*

En troisième lieu: *Que la prédication est le moyen par lequel Dieu assemble dans le genre-humain une Eglise, dont la durée n'a point de fin.*

En quatrième lieu: *Que prêcher & écouter l'Evangile, sont les instrumens du S. Esprit par lesquels il agit efficacement en nous, & nous convertit.*

Après qu'ils ont posé ces quatre propositions générales touchant l'efficace de la prédication, ils en font l'application à la conversion du pécheur par quatre autres propositions plus particulières. Ils disent donc:

En cinquième lieu: Qu'avant même que l'homme soit *égénéré*, il peut lire, ou écouter l'Evangile au-dehors; & que dans ces choses extérieures, il a en quelque façon son *Libre-Arbitre* pour assister aux Assemblées de l'Eglise, & y écouter, ou n'écouter pas la parole de Dieu.

En sixième lieu ils ajoutent: Que par cette prédication, & par l'attention qu'on y donne, Dieu amollit les cœurs; qu'il s'y allume une petite étincelle de foi, par laquelle on embrasse les promesses de *Jésus-Christ*, & que le *S. Esprit*, qui opère ces bons sentimens, est envoyé dans les cœurs par ce moyen.

En septième lieu ils remarquent, qu'encore qu'il soit véritable que ni le *Prédicateur*, ni l'*Auditeur* ne puissent rien par eux-mêmes, & qu'il faille que le *S. Esprit* agisse en nous, afin que nous puissions croire à la parole: ni le *Prédicateur*, ni l'*Auditeur* ne doivent avoir aucun doute que le *S. Esprit* ne soit présent par sa grace, lorsque la parole est annoncée en sa pureté selon le commandement de Dieu, & que les hommes l'écoutent & la méditent sérieusement.

Enfin ils posent en huitième lieu, qu'à la vérité cette présence & ces dons du *S. Esprit* ne se font pas toujours sentir; mais qu'il n'en faut pas moins tenir pour certain, que la parole écoutée est l'organe du *S. Esprit*, par lequel il déploie son efficace dans les cœurs.

Par-là donc la difficulté, selon eux, demeure entièrement résolue, tant du côté des libertins, que du côté des Chrétiens infirmes. Du côté des libertins, parce que par la 1, 2, 3, 4, 6 & 7. Propositions, la prédication attentivement écoutée opère la grace. Or par la cinquième il est établi que l'homme est libre à écouter la prédication: il est donc libre à se donner à lui-même ce par où la grace lui est donnée, & par-là les libertins sont contents.

Et pour les Chrétiens infirmes, qui encore qu'ils soient attentifs à la prédication, ne savent s'ils ont la grace, à cause qu'ils ne la sentent pas; on remédie à leur doute par la huitième Proposition, qui leur enseigne qu'il n'est pas permis de douter que la grace du *S. Esprit*, quoiqu'on ne la sente pas, n'accompagne l'attention à la parole: de sorte qu'il ne reste plus aucune difficulté, selon les principes des Luthériens; & ni le libertin, ni le Chrétien infirme n'ont à se plaindre, puisqu'enfin pour la conversion tout dépend de l'attention à la parole, qui elle-même dépend du *Libre-Arbitre*.

Et afin qu'on ne doute pas de quelle attention ils parlent, je remarque qu'ils parlent de l'attention, en tant qu'elle précède la grace du *S. Esprit*: ils parlent de l'attention, où par son *Libre-Arbi-*

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VIII.
Ibid.

L V.
La résolution
des Lu-
thériens fon-
dée sur les
huit Proposi-
tions précé-
dentes, est pu-
rement De-
mipélagiennes

L VI.
Preuve du
Demipélagia-
nisme des Lu-
thériens.
Ibid. pag.
671.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. VIII.

tre on peut écouter, on n'écouter pas : ils parlent de l'attention par laquelle on écoute l'Evangile au-dehors, par laquelle on assiste aux Assemblées de l'Eglise, où la vertu du S. Esprit se développe, par laquelle on prête l'oreille attentive à la parole, qui est son organe. C'est à cette attention libre que les Luthériens attachent la grace ; & ils sont excessifs en tout, puisqu'ils veulent d'un côté que lorsqu'ils commencent à nous émouvoir, nous n'agissions point du tout ; & de l'autre, que cette opération du S. Esprit, qui nous convertit sans aucune coopération de notre côté, soit attirée nécessairement par un acte de nos volontés, où le S. Esprit n'a point de part, & où notre liberté agit purement par ses forces naturelles.

LVI.
Semipélagianisme des Luthériens. Exemple proposé par Calixte. Calixt. ju-
dic. n. 32, 33.
34.

C'est la Doctrine commune des Luthériens ; & le plus sçavant de tous ceux qui ont écrit de nos jours, l'a expliquée par cette comparaison. Il suppose que tous les hommes sont abîmés dans un lac profond, sur la surface duquel Dieu fait nager une huile salutaire, qui délivrera par sa seule force tous ces malheureux, pourvu qu'ils veuillent se servir des forces naturelles, qui leur sont laissées pour s'approcher de cette huile, & en avaler quelques gouttes. Cette huile, c'est la parole annoncée par les Prédicateurs ; les hommes peuvent d'eux-mêmes s'y rendre attentifs : mais aussitôt qu'ils s'approchent par leurs propres forces pour l'écouter ; d'elle-même, sans qu'ils s'en mêlent davantage, elle répand dans leurs cœurs une vertu qui les guérit.

LVIII.
Confusion des nouvelles Sectes, où l'on passe d'une extrémité à l'autre.

LIX.
Les Calvinistes entrent dans le Semipélagianisme des Luthériens.

Jur. Syst. de l'Eg. l. II. ch. III. pag. 249.
253.

LX.
Difficulté dans le Livre de la Concorde, sur la certitude du salut.

Ainsi tous les vains scrupules par où les Luthériens, sous prétexte d'honorer Dieu, détruisent premièrement le Libre-Arbitre, & craignent du moins dans la suite de lui donner trop, aboutissent enfin à lui donner tant de force, que tout soit attaché à son action & à son exercice le plus naturel. Ainsi on marche sans règle, quand on abandonne la règle de la Tradition : on croit éviter l'erreur des Pélagiens, on y revient par un autre endroit ; & le circuit qu'on fait, ramène au Demi-pélagianisme.

Ce Demi-pélagianisme des Luthériens se répand aussi peu-à-peu dans le Calvinisme, par l'inclination qu'on y a de s'unir aux Luthériens ; & déjà on commence à dire en leur faveur que le Demi-pélagianisme ne damne pas ; c'est-à-dire, qu'on peut innocemment attribuer à son Libre-Arbitre le commencement de son salut.

Je trouve encore une chose dans le Livre de la Concorde, qui pourroit causer beaucoup d'embarras dans la Doctrine Luthérienne, si elle n'étoit bien entendue. On y dit que les Fidèles, au mi-

lien de leurs faiblesses & de leurs combats, ne doivent nullement donner ni de la justice qui leur est impartée par la Foi, ni de leur salut éternel. Par où il pourroit sembler que les Luthériens admettent la certitude du salut, aussi-bien que les Calvinistes. Mais ce seroit ici dans leur Doctrine une contradiction trop visible, puisque pour croire dans chaque Fidèle la certitude du salut, comme la croient les Calvinistes, il faudroit aussi croire avec eux l'inamissibilité de la justice, que la Doctrine Luthérienne rejette expressément, comme on a vu.

Pour concilier cette contrariété, les Docteurs Luthériens répondent deux choses : l'une, que par le doute du salut qu'ils excluent de l'ame fidèle, ils n'entendent que l'anxiété, l'agitation, & le trouble, que nous en excluons aussi-bien qu'eux ; l'autre, que la certitude qu'ils admettent du salut dans tous les Justes, n'est pas une certitude absolue, mais une certitude conditionnelle, & supposé que le Fidèle ne s'éloigne pas de Dieu par une malice volontaire. C'est ainsi que l'explique le Docteur Jean André Gérard, qui a donné depuis peu un corps entier de controverses : c'est-à-dire, que dans la doctrine des Luthériens le Fidèle se doit tenir pour très-assuré, que Dieu de son côté ne lui manquera jamais, si lui-même ne manque pas le premier à Dieu ; ce qui est indubitable. Mettre dans le juste plus de certitude, c'est contredire trop évidemment la Doctrine qui nous apprend, que quelque juste qu'on soit, on peut déchoir de la justice, & perdre l'esprit d'adoption : chose dont les Luthériens ne doutent non plus que nous.

Depuis la compilation du Livre de la Concorde, je ne crois pas que les Luthériens aient fait en Corps aucune nouvelle décision de Foi. Les pièces dont ce Livre est composé, sont de différens Auteurs & de différentes dates ; & les Luthériens nous y ont voulu donner un recueil de ce qu'il y a parmi eux de plus authentique. Le Livre fut mis au jour en 1579, après les célèbres Assemblées tenues à Torg & à Berg en 1576, & 1577. Ce dernier lieu étoit, si je ne me trompe, un Monastère auprès de Magdebourg. Je ne raconterai pas comment ce Livre fut souscrit en Allemagne, ni les surprises & les violences, dont on prétend qu'on usa avec ceux qui le reçurent, ni les oppositions de quelques Princes & de quelques Villes, qui refusèrent d'y souscrire. Hospinien a écrit une longue histoire, qui paroît assez bien fondée en la plupart de ses faits. C'est aux Luthériens qui s'y intéressent, à la contredire. Les décisions particulières qui regardent la Cène & l'Ubiquité, ont été

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PROTESTANTES.
LIV. VIII.
Conc. pag. 585.

LXI.
Résolution
par la doctrine du Docteur Jean André Gérard.
Confess. Cath. 1679. lib. II. part. III. art. 22. cap. 2.
Thesi 3. n. 2, 3, 4, & art. 23. cap. 5.
Thesi. unic. n. 6. p. 1426, & 1499.

EXII.
Histoire abrégée du Livre de la Concorde.
Hist. Concord. Discors. imp. 1609.

HISTOIRE faites dans les tems voisins de la mort de Mélancton, c'est-à-dire ;
DES VARIATIONS DES environ les années 1558, 59, 60 & 61.

EGL. PRO- Ces années sont célèbres parmi nous par les commencemens des
TESTANTES, troubles de France. En 1559, nos Prétendus-Réformés dressèrent
LIV. IX: la Confession de Foi qu'ils présenterent à Charles IX. en 1561,
 au Colloque de Poissy. C'est l'ouvrage de Calvin, dont nous avons
 déjà souvent parlé. Mais l'importance de cette action, & les réflexions qu'il nous faudra faire sur cette Confession de Foi, nous obligent à expliquer plus profondément la conduite & la Doctrine de son Auteur.

LXIII.
 Les troubles de France commencent. Confession de Foi, dressée par Calvin.

Reç. Hist.
Ecc. liv. IV.
 pag. 520.

LIVRE IX.

Les Prétendus-Réformés de France commencent à paroître : Calvin en est le Chef : Ses sentimens sur la Justification, où il raisonne plus conséquemment que les Luthériens ; mais comme il raisonne sur de faux principes, il tombe aussi dans des inconvéniens plus manifestes : Trois absurdités qu'il ajoute à la Doctrine Luthérienne : La certitude du salut, l'inamissibilité de la justice, & la justification des petits enfans, indépendamment du Baptême ; Contradictions sur ce troisième point : Sur le sujet de l'Eucharistie, il condamne également Luther & Zuingle, & tâche de prendre un sentiment mitoyen : Il prouve la Réalité plus nécessaire qu'il ne l'admet en effet : Fortes expressions pour l'établir : Autres expressions qui l'anéantissent : Avantage de la Doctrine Catholique : On croit nécessaire de parler comme elle, & de prendre ses principes, même en la combattant : Trois Confessions différentes des Calvinistes pour contenter trois différentes sortes de personnes, les Luthériens, les Zuingliens, & eux-mêmes : Orgueil & emportement de Calvin : Comparaison de son génie avec celui de Luther : Pourquoi il ne parut point au Colloque de Poissy : Bèze y présente la Confession de Foi des Prétendus-Réformés ; ils y ajoutent une nouvelle explication de leur Doctrine sur l'Eucharistie : Les Catholiques s'énoncent simplement & en peu de mots : Ce qui se passa au sujet de la Confession d'Augshourg : Sentimens de Calvin.

En l'an 1561. Doctrine & caractère de Calvin.

1.
 Le génie de Calvin. Il rassemble au-delà de Luther.

JE ne sçai si le génie de Calvin se seroit trouvé aussi propre à échauffer les esprits & à émouvoir les Peuples, que le fut celui de Luther ; mais après les mouvemens excités, il s'éleva en beaucoup de Pays, principalement en France, au-dessus de Luther même, & se fit le Chef d'un Parti, qui ne cède guère à celui des Luthériens,

Par

Par son esprit pénétrant & par ses décisions hardies, il raffina sur tous ceux qui avoient voulu en ce siècle-là faire une Eglise nouvelle, & donna un nouveau tour à la Réforme prétendue.

Elle rouloit principalement sur deux points, sur celui de la Justification, & sur celui de l'Eucharistie.

Pour la Justification, Calvin s'attacha autant pour le moins que Luther à la justice imputative, comme au fondement commun de toute la Nouvelle Réforme, & il enrichit cette Doctrine de trois articles importans.

Premierement, cette certitude que Luther reconnoissoit seulement pour la Justification, fut étendue par Calvin jusqu'au salut éternel; c'est-à-dire, qu'au lieu que Luther vouloit seulement que le Fidèle se tint assuré d'une certitude infaillible qu'il étoit justifié, Calvin voulut qu'il tint pour certaine avec sa justification sa prédestination éternelle; de sorte qu'un parfait Calviniste ne peut non plus douter de son salut, qu'un parfait Luthérien de sa justification.

De cette sorte, si un Calviniste faisoit sa particuliere Confession de Foi, il y mettroit cet article: *Je suis assuré de mon salut.* Un d'eux l'a fait. Nous avons dans le Recueil de Genève la Confession de Foi du Prince Frédéric III. Comte Palatin, & Eleveur de l'Empire. Ce Prince, en expliquant son Credo, après avoir dit comme il croit au Pere, au Fils, & au S. Esprit, quand il vient à exposer comme il croit l'Eglise Catholique, dit: *Qu'il croit que Dieu ne cesse de la recueillir de tout le genre-humain par sa parole & son S. Esprit, & qu'il croit qu'il en est, & sera éternellement un membre vivant.* Il ajoute qu'il croit que Dieu appaise par la satisfaction de Jesus-Christ, ne se souviendra d'aucun de ses péchés, ni de toute la malice avec laquelle j'aurai, dit-il, à combattre toute ma vie; mais qu'il me veut donner gratuitement la justice de Jesus-Christ, en sorte que JE N'AI POINT A APPREHENDER LES JUGEMENS DE DIEU. Enfin, je sçai très-certainement, poursuit-il, que je serai sauvé, & que je comparoîtrai avec un visage gai devant le Tribunal de Jesus-Christ. Voilà un bon Calviniste, & voilà les vrais sentimens qu'inspire la Doctrine de Calvin que ce Prince avoit embrassée.

De-là s'ensuivroit un second dogme, c'est qu'au lieu que Luther demeurait d'accord que le Fidèle justifié pouvoit déchoir de la grace, ainsi que nous l'avons vu dans la Confession d'Augsbourg; Calvin soutient au contraire, que la grace une fois reçue, ne se peut plus perdre; ainsi qui est justifié, & qui reçoit une fois le S. Esprit, est justifié & reçoit le S. Esprit pour toujours. C'est pour-

Tome III.

V V

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IX.

II.
Deux points
principaux de
la Réforme.
Calvin raffine
sur l'un & sur
l'autre.

III.
Trois choses
que Calvin
ajoute à la Ju-
stice imputa-
tive. Et pre-
mierement la
certitude du
salut.

Instit. l. III.
2. n. 16, &c.
24. t. antid.
Conc. Trid. in
sess. VI cap.
13, 14. oppos.
p. 185.

IV.
Mémemorable
Confession de
Foi de l'Elec-
teur Palatin
Frédéric III.
Synod. Gen.
II. part. pag.
149, 156.

V.
Second Dog-
me ajouté par
Calvin à la Ju-
stice imputati-
ve. Qu'elle ne
se peut jamais
perdre.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IX.

VI.
Troisième
dogme de Cal-
vin : Que le
Baptême n'est
pas nécessaire
au salut.

VII.
Raisons de
Calvin, tirées
des principes
de Luther, &
premierement
sur la certitu-
de du salut.

VIII.
Pour l'ina-
missibilité de
la Justice.

IX.
Contre la
nécessité du
Baptême.

X.
Suite de la
Doctrine de
Calvin. Que
les enfans des
Fidéles nais-
sent dans la
grâce.

XI.
Passage dont
Calvin appuie
ce nouveau
Dogme.

Instr. IV.
XV. n. 22.

quoï le Palatin mettoit tout-à-l'heure parmi les articles de sa Foi, que lui Palatin étoit *membre vivant & perpétuel de l'Eglise*. C'est ce dogme qui est appelé l'inamissibilité de la justice ; c'est-à-dire, le dogme où l'on voit que la justice une fois reçue, ne se peut plus perdre. Ce mot est si fort reçu dans cette matière, qu'il faut s'y accoutumer, comme à un terme consacré qui abrège le discours.

Il y eut encore un troisième dogme que Calvin établit comme une suite de la justice imputée. C'est que le Baptême ne pouvoit pas être nécessaire à salut, comme le disent les Luthériens.

Calvin crut que les Luthériens ne pouvoient rejeter ces dogmes, sans renverser leurs propres principes. Ils veulent que le Fidèle soit absolument assuré de la justification dès qu'il la demande, & qu'il se confie en la bonté Divine, parce que, selon eux, ni l'invocation, ni la confiance ne peuvent souffrir le moindre doute. Or l'invocation & la confiance ne regardent pas moins le salut, que la justification & la remission des péchés ; car nous demandons notre salut, & nous espérons l'obtenir autant que nous demandons la remission des péchés, & que nous espérons l'obtenir : nous sommes donc autant assurés de l'un que de l'autre.

Que si on croit que le salut ne nous peut manquer, on doit croire en même tems que la grace ne se peut perdre, & rejeter les Luthériens qui enseignent le contraire.

Et si nous sommes justifiés par la seule foi, le Baptême n'est nécessaire ni en effet, ni en voeu. C'est pourquoi Calvin ne veut pas qu'il opère en nous la remission des péchés, ni l'infusion de la grace ; mais seulement qu'il en soit le sceau & la marque que nous l'avons obtenue.

Il est certain qu'en disant ces choses, il falloit dire en même tems que les petits enfans étoient en grace indépendamment du Baptême. Aussi Calvin ne fit-il point de difficulté de l'avouer. C'est ce qui lui fit inventer que les enfans des Fidéles naissoient dans l'alliance, c'est-à-dire, dans la sainteté que le Baptême ne faisoit que sceller en eux dogme inoui dans l'Eglise, mais nécessaire à Calvin pour soutenir ses principes.

Le fondement de cette Doctrine étoit, selon lui, dans cette promesse faite à Abraham, *Je ferai ton Dieu, & de ta postérité après toi*. Calvin soutenoit que la nouvelle Alliance, non moins efficace que l'ancienne, devoit par cette raison passer comme elle de pere en fils, & se transmettre par la même voie, d'où il concluoit que la substance du Baptême, c'est-à-dire, la grace & l'alliance, appartenant aux

petits enfans , on ne leur en pouvoit pas refuser le signe : c'est-à-dire , le Sacrement de Baptême ; doctrine , selon lui , si assurée , qu'il l'inséra dans le Catéchisme dans les mêmes termes que nous venons de rapporter , & en termes aussi forts dans la forme d'administrer le Baptême.

Quand je regarde Calvin comme l'auteur de ces trois dogmes , je ne veux pas dire qu'il soit absolument le premier qui les ait enseignés ; car les Anabaptistes & d'autres encore les avoient déjà soutenus , ou en tout , ou en partie : mais je veux dire qu'il leur a donné un nouveau tour , & a fait voir mieux que personne le rapport qu'ils ont avec la justice imputée.

Je crois pour moi qu'en ces trois articles , Calvin raisonnoit plus conséquemment que Luther ; mais il s'engageoit aussi à de plus grands inconvéniens , comme il arrive nécessairement à ceux qui raisonnent sur de faux principes.

Si c'étoit un inconvénient dans la doctrine de Luther , qu'on fût assuré de sa justification , c'en étoit un bien plus grand , & qui exposoit la foiblesse humaine à une tentation bien plus dangereuse , qu'on fût assuré de son salut.

D'ailleurs , en disant que le S. Esprit & la justice ne se pouvoient perdre non plus que la foi , on obligeoit le fidèle une fois justifié & persuadé de sa justification , à croire que nul crime ne seroit capable de le faire déchoir de cette grace.

En effet , Calvin soutenoit qu'en perdant la crainte de Dieu , on ne perdoit pas la foi qui nous justifie. Il se servoit à la vérité de termes étranges ; car il disoit que la foi étoit *accablée , ensevelie , suffoquée ; qu'on en perdoit la possession , c'est-à-dire , le sentiment & la connoissance ;* mais il ajoûtoit qu'avec tout cela elle n'étoit pas éteinte.

Il faut trop de subtilité pour concilier ensemble toutes ces paroles de Calvin : mais c'est que comme il vouloit soutenir son dogme , il vouloit aussi donner quelque chose à l'horreur qu'on a de reconnoître la foi justificante dans une ame qui a perdu la crainte de Dieu , & qui est tombée dans les plus grands crimes.

Mais si on joint à ces dogmes celui qui enseigne que les enfans des Fidèles apportent au monde la grace en naissant , dans quelle horreur tombe-t-on , puisqu'il faut nécessairement avouer que toute la postérité d'un fidèle est prédestinée ?

La démonstration en est aisée , selon les principes de Calvin. Qui naît d'un fidèle , naît dans l'alliance , & par conséquent dans la grace : qui a eu une fois la grace , n'en peut plus déchoir ; si non-seule-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. IX.

XVII, 3, &c.
9, &c.

Gen.
xviii. 7.
Dim. 56.

XII.
Pourquoi
Calvin est re-
gardé comme
l'Auteur des
trois Dogmes
précédens.

XIII.
Calvin , pos-
sés ces princi-
pes , raison-
noit mieux
que Luther ;
mais il s'éga-
roit davan-
tage.

XIV.
Inconvéniens
de la certitu-
de du salut.

XV.
Inconvéniens
de l'amissibili-
té de la Justi-
ce , soutenue
par Calvin.

Antid. Conc.
Trid. in sess.
6. cap. 16.
opusc. p. 288.

XVI.
Inconvéniens
de la Doctrine
qui fait naître
en grace les
enfans.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. IX. ment on l'a pour soi-même, mais encore qu'on la transmette nécessairement à ses descendans, voilà donc la grace étendue à des générations infinies. S'il y a un seul fidèle dans toute une race, la descendance de ce fidèle est toute prédestinée. Si on y trouve un seul homme qui meure dans le crime, tous ses ancêtres sont damnés. Au reste, les suites horribles de la doctrine de Calvin ne condamnent pas moins les Luthériens que les Calvinistes; & si les derniers sont inexcusables de se jeter dans de si étranges inconvéniens, les autres n'ont pas moins de tort d'avoir posé des principes d'où suivent si clairement de telles conséquences.

XVII.
Luther n'est pas moins blâmable d'avoir posé ces principes, que Calvin d'avoir tiré ces conséquences.

XVIII.
Si ces trois Dogmes se trouvent dans les Confessions de Foi.

Conf. de fr.
art. 18, 19, 20, 21, 22.
Cal. Dim. 18, 19, 36.

Cal. Dim.
30. *Forme du Bapt.* 5. n. 11.

XIX.
Deux Dogmes des Calvinistes sur les enfans, peu convenables à leurs principes.

XX.
Accord avec ceux de Genève.

1554.
Conf. Tigur.
& Genev. art.
17, 20. *opus.*
Calv. p. 754.
Hospin. an.
1554.

Mais encore que les Calvinistes aient embrassé ces trois dogmes comme un fondement de la Réforme, le respect des Luthériens a fait, si je ne me trompe, que dans les Confessions de Foi des Eglises Calviniennes, on a plutôt insinué qu'expressément établi les deux premiers dogmes, c'est-à-dire, la certitude de la prédestination, & l'inamissibilité de la justice. Ce n'est proprement qu'au Synode de Dordrec qu'on en a fait authentiquement la déclaration: nous la verrons en son lieu. Pour le dogme qui reconnoît dans les enfans des fidèles la grace inséparable d'avec leur naissance, nous le trouvons dans le Catéchisme dont nous avons rapporté les termes, & dans la forme d'administrer le Baptême.

Je ne veux pas assurer pourtant que Calvin & les Calvinistes soient bien constans dans ce dernier dogme. Car encore qu'ils disent d'un côté que les enfans des fidèles naissent dans l'alliance, & que le sceau de la grace, qui est le Baptême, ne leur est dû qu'à cause que la chose même, c'est-à-dire, la grace & la génération leur est acquise par le bonheur qu'ils ont d'être nés de parens fidèles; il paroît en d'autres endroits qu'ils ne veulent pas que les enfans des fidèles soient toujours régénérés, quand ils reçoivent le Baptême, pour deux raisons. La première, parce que selon leurs maximes, le sceau du Baptême n'a pas son effet à l'égard de tous ceux qui le reçoivent, mais seulement à l'égard des Prédestinés. La seconde, parce que le sceau du Baptême n'a pas toujours son effet présent, même à l'égard des Prédestinés, puisque tel qui est baptisé dans son enfance, n'est régénéré que dans sa vieillesse.

Ces deux dogmes sont enseignés par Calvin, en plusieurs endroits; mais principalement dans l'accord qu'il fit en 1554 de l'Eglise de Genève avec celle de Zurich. Cet accord contient la doctrine de ces deux Eglises; & étant reçu de l'une & de l'autre, il a toute l'autorité d'une Confession de Foi; de sorte que les deux dog-

mes que je viens de rapporter , y étant expressement enseignés , on les peut compter parmi les articles de Foi de l'Eglise Calvinienne.

Il paroît donc que cette Eglise enseigne deux choses contradictoires. La premiere, que les enfans des Fidèles naissent certainement dans l'alliance & dans la grace , ce qui oblige nécessairement à leur donner le Baptême : La seconde, qu'il n'est pas certain qu'ils naissent dans l'alliance , ni dans la grace , puisque personne ne sçait s'ils sont du nombre des Prédestinés.

C'est encore un grand inconvénient de dire d'un côté que le Baptême soit par lui-même un signe certain de la grace , & de l'autre que plusieurs de ceux qui le reçoivent sans apporter de leur part aucun obstacle à la grace qu'il leur présente, comme sont les petits enfans , n'en reçoivent pourtant aucun effet. Mais en laissant aux Calvinistes le soin de concilier leurs dogmes , je me contente de rapporter ce que je trouve dans leurs Confessions de Foi.

Jusques ici Calvin s'est élevé au-dessus des Luthériens , en tombant aussi plus bas qu'ils n'avoient fait. Sur le point de l'Eucharistie , il s'éleva non-seulement au-dessus d'eux , mais encore au-dessus des Zuingliens , & par une même sentence il donna le tort aux deux Partis qui divisoient depuis si long-tems toute la Nouvelle Réforme.

Il y avoit quinze ans qu'ils dispuoient sur le point de la Présence réelle , sans jamais avoir pû convenir , quoi qu'on eût pû faire pour les mettre d'accord ; lorsque Calvin , encore assez jeune , décida qu'ils ne s'étoient point entendus , & que les Chefs des deux Partis avoient tort ; Luther , pour avoir trop pressé la Présence corporelle ; Zuingle & Oécolampade , pour n'avoir pas assez exprimé que la chose même , c'est-à-dire , le corps & le sang étoient joints aux signes ; parce qu'il falloit reconnoître une certaine présence de Jesus-Christ dans la Cène , qu'ils n'avoient pas bien comprise.

Cet ouvrage de Calvin fut imprimé en François l'an 1540 , & depuis traduit en Latin par l'Auteur même. Il s'étoit déjà donné un grand nom par son Institution qu'il publia la premiere fois en 1534 , & dont il faisoit souvent de nouvelles éditions avec des additions considérables , ayant une extrême peine à se contenter lui-même , comme il le dit dans ses préfaces. Mais on tourna encore plus les yeux sur lui , quand on vit un assez jeune homme entreprendre de condamner les Chefs des deux Partis de la Réforme , & tout le monde fut attentif à ce qu'il apporteroit de nouveau.

C'est en effet un des points plus mémorables de la Nouvelle Ré-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IX.

XXI.
Contradiction dans la
Doctrin des
Calvinistes.

XXII.
Autre contradiction.

XXIII.
Raffinement
de Calvin sur
l'autre Point
de la Réforme,
qui est
celui de l'Eucharistie.

XXIV.
Traité de
Calvin, pour
montrer qu'après
quinze
ans de dispute,
les Luthé-
riens & les
Zuingliens ne
s'étoient point
entendus.

Traité de
Cæna Domi-
ni, opusc. p.

XXV.
Calvin déjà
connu par son
Institution, se
fait regarder
par son Traité
de la Cène.

1540.
1534.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. IX.

XXVI.
Doctrine de
Calvin sur
l'Eucharistie,
presque ou-
blié par les
siens.

XXVII.
Calvin ne se
contente pas
qu'on reçoive
un signe dans
la Cène.

XXVIII.
Ni même
un signe effi-
cace.

XXIX.
Ni la vertu
& le mérite de
Jésus-Christ.

XXX.
La Doctrine
de Calvin tient
quelque chose
de celle de Bu-
cer, & des ar-
ticles de Wit-
temberg.

Ep. ad Il-
luf. Princ.
Germ. p. 324.
adiv.

XXXI.
Etat de la
question re-
mis. Senti-
ment des Ca-
tholiques sur
ces paroles,
*ceci est mon
Corps.*

forme, & il mérite d'autant plus d'être considéré, que les Calvinif-
tès d'à présent semblent l'avoir oublié, quoiqu'il fasse une partie des
plus essentielles de leur Confession de Foi.

Si Calvin n'avoit fait que dire que les signes ne sont pas vuides
dans l'Eucharistie, ou que l'union que nous y avons avec Jésus-
Christ, est effective & réelle, & non pas imaginaire, ce ne seroit

rien; nous avons vû que Zuingle & Oécolampade, dont Calvin
n'étoit pas tout-à-fait content, en avoient bien dit autant dans
leurs écrits.

Les graces que nous recevons par l'Eucharistie, & les mérites
de Jésus-Christ qui nous y sont appliqués, fussent pour nous faire
entendre que les signes ne sont pas vuides dans ce Sacrement; &
personne n'a jamais nié que ce fruit que nous en tirons, ne fût très-
réel.

La difficulté étoit donc, non pas à nous faire voir que la grace
unie au Sacrement, en faisoit un signe efficace & plein de vertu,
mais à montrer comment le Corps & le Sang nous étoient effecti-
vement communiqués; car c'est ce que ce S. Sacrement avoit de
particulier, & ce que tous les Chrétiens avoient accoutumé d'y
rechercher en vertu des paroles de l'institution.

De dire qu'on y reçût avec la figure la vertu & le mérite de Je-
sus-Christ par la foi, Zuingle & Oécolampade l'avoient tant dit,
que Calvin n'eût rien eu à désirer dans leur doctrine, s'il n'eût voulu
quelque chose de plus.

Bucer qu'il reconnoissoit en quelque façon pour son Maître, en
confessant, comme il avoit fait dans l'accord de Wittemberg, une
présence substantielle, qui fût commune à tous les communians di-
gnes & indignes, établissoit par-là une présence réelle indépendan-
te de la Foi; & il avoit tâché de remplir l'idée de réalité que les
paroles de Notre-Seigneur portent naturellement dans les esprits.
Mais Calvin croyoit qu'il en disoit trop; & encore qu'il trouvât bon
qu'on alléguât aux Luthériens les articles de Wittemberg, pour mon-
trer que la querelle de l'Eucharistie étoit finie par ces articles, il ne
s'en tenoit pas dans son cœur à cette décision. Ainsi il prit quelque
chose de Bucer; & de cet accord qu'il ajusta à sa mode, il tâcha de
faire un système tout particulier.

Pour en entendre le fond, il faut remettre en peu de paroles l'état
de la question, & ne pas craindre de répéter quelque chose de ce
que nous avons déjà dit sur cette matiere.

Il s'agissoit du sens de ces paroles: *Ceci est mon Corps, ceci est mon
Sang.*

Les Catholiques prétendoient que le dessein de Notre-Seigneur étoit de nous y donner à manger son Corps & son Sang, comme on donnoit aux Anciens la chair des victimes immolées pour eux.

Comme cette manducation étoit un signe aux Anciens, que la victime étoit à eux, & qu'ils participoient au Sacrifice; ainsi le Corps & le Sang de Jesus-Christ immolé pour nous, nous étant donnés pour les prendre par la bouche avec le Sacrement, ce nous étoit un signe qu'ils étoient à nous, & que c'étoit pour nous que le Fils de Dieu en avoit fait à la Croix le sacrifice.

Afin que ce gage de l'amour de Jesus-Christ fût efficace & certain, il falloit que nous eussions, non point seulement les mérites, l'esprit & la vertu, mais encore la propre substance de la victime immolée, & qu'elle nous fût donnée aussi véritablement à manger, que la chair des victimes avoit été donnée à l'ancien peuple.

C'est ainsi qu'on entendoit ces paroles: *Ceci est mon Corps livré pour vous, ceci est mon Sang répandu pour vous.* C'est aussi véritablement mon Corps, qu'il est vrai que ce Corps a été livré pour vous; & aussi véritablement mon Sang, qu'il est vrai que ce Sang a été répandu pour vous.

Par la même raison, on entendoit que la substance de cette Chair & de ce Sang ne nous étoit donnée qu'en l'Eucharistie, puisque Jesus-Christ n'avoit dit que là, *Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang.*

Nous recevons donc Jesus-Christ en plusieurs manieres dans tout le cours de notre vie, par sa grace, par ses lumieres, par son S. Esprit, par sa vertu toute-puissante; mais cette maniere singuliere de le recevoir en la propre & véritable substance de son Corps & de son Sang, étoit particuliere à l'Eucharistie.

Ainsi l'Eucharistie étoit regardée comme un miracle nouveau, qui nous confirmoit tous les autres que Dieu avoit faits pour notre salut. Un corps humain tout entier donné en tant de lieux à tant de personnes sous les espèces du pain, c'étoit de quoi étonner tous les esprits, & nous avons déjà vu que les Peres s'étoient servis des effets les plus étonnans de la puissance Divine, pour expliquer celui-ci.

C'étoit peu que Dieu eût fait un si grand miracle en notre faveur, s'il ne nous eût donné le moyen d'en profiter; & nous ne le pouvions espérer que par la Foi.

Ce Mystère étoit pourtant, comme tous les autres, indépendant de la Foi. Qu'on croie ou qu'on ne croie pas, Jesus-Christ s'est incarné, Jesus-Christ est mort, & s'est immolé pour nous; & par là moi.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. I. X.

XXXIII
Ce qui fait
la Foi dans ce
mystère. Sentiment des Catholiques sur ces paroles. Faites ceci en mémoire de moi.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IX.

même raison qu'on croie ou qu'on ne croie pas, Jesus-Christ nous donne à manger dans l'Eucharistie la substance de son Corps; car il nous falloit confirmer par-là que c'est pour nous qu'il l'a prise, & pour nous qu'il l'a immolée: les gages de l'Amour Divin, en eux-mêmes, sont indépendans de notre Foi; seulement il faut notre Foi pour en profiter.

En même tems que nous recevons ce précieux gage qui nous assure que Jesus-Christ immolé est tout à nous, il faut aussi appliquer notre Esprit à ce témoignage inestimable de l'amour Divin. Et comme les Anciens en mangeant la victime immolée, devoient la manger comme immolée, & se souvenir de l'oblation qui en avoit été faite à Dieu en sacrifice pour eux; ceux aussi qui reçoivent à la sainte Table la substance du Corps & du Sang de l'Agneau sans tache, la doivent recevoir comme immolée, & se souvenir que le Fils de Dieu en avoit fait le sacrifice à son Pere, pour le salut, non-seulement de tout le monde en général, mais encore de chacun des Fidèles en particulier. C'est pourquoi en disant: *Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang*, il avoit ajouté aussi-tôt après, *Faites ceci en mémoire de moi*; c'est-à-dire, comme la suite le fait voir, en mémoire de moi immolé pour vous, & de cette immense charité, qui m'a fait donner ma vie pour vous racheter, conformément à cette parole de S. Paul, *Vous annoncerez la mort du Seigneur*.

I, Cor. xi.
36.

Il falloit donc bien se garder de recevoir seulement dans notre corps le Corps Sacré de Notre-Seigneur: on devoit s'y attacher par l'esprit, & se souvenir qu'il ne nous donnoit son Corps, qu'afin que nous eussions un gage certain que cette sainte Victime étoit toute à nous. Mais en même tems que nous rappellions ce pieux souvenir dans notre esprit, nous devons entrer dans les sentimens d'une tendre reconnoissance envers le Sauveur; & c'étoit l'unique moyen de jouir parfaitement de ce gage inestimable de notre salut.

XXXIII.
Comment
la jouissance
du Corps de
Jesus-Christ
est perpétuelle
& permanen-
te.

Et encore que la réception actuelle de ce Corps & de ce Sang ne nous fût permise qu'à certains momens, c'est-à-dire, dans la Communion, notre reconnoissance n'étoit pas bornée à un tems si court; & c'étoit assez qu'à certains momens nous reçussions ce gage sacré, pour faire durer dans tous les momens de notre vie, la jouissance spirituelle d'un si grand bien.

Car encore que la perception actuelle du Corps & du Sang ne fût que momentanée, le droit que nous avons de le recevoir, est perpétuel, semblable au droit sacré qu'on a l'un sur l'autre par le lien du mariage,

Ainsi

Ainsi l'esprit & le corps se joignent pour jouir de Notre-Seigneur, & de la substance adorable de son Corps & de son Sang; mais comme l'union des Corps est le fondement d'un si grand ouvrage, celle des esprits en est la perfection.

Celui donc qui ne s'unit pas en esprit à Jesus-Christ dont il reçoit le Corps sacré, ne jouit pas comme il faut d'un si grand don: semblable à ces époux brutaux ou trompeurs, qui unissent les corps, sans unir les cœurs.

Jesus-Christ veut trouver en nous l'amour dont il est plein, lorsqu'il s'en approche. Quand il ne le trouve pas, l'union des corps n'en est pas moins réelle; mais au lieu d'être fructueuse, elle est odieuse & outrageuse à Jesus-Christ. Ceux qui viennent à son Corps sans cette foi vive, sont *la troupe qui le presse*; ceux qui ont cette foi, c'est *la femme malade qui le touche*.

A la rigueur tous le touchent, mais ceux qui le touchent sans foi, le pressent, & l'importunent; ceux qui non contents de le toucher, regardent cet attouchement de sa Chair, comme un gage de la vertu qui sort de lui sur ceux qui l'aiment, le touchent véritablement, parce qu'ils lui touchent également le corps & le cœur.

C'est ce qui fait la différence de ceux qui communient en discernant, ou en ne discernant pas le Corps du Seigneur; en recevant, avec le Corps & le Sang, la grace qui les accompagne naturellement, ou en se rendant coupables de l'attentat sacrilège de les avoir profanés. Jesus-Christ par ce moyen exerce sur tous la toute-puissance qui lui est donnée dans le Ciel & sur la terre, s'appliquant aux uns comme Sauveur, & aux autres comme Juge rigoureux.

Voilà ce qu'il faut rappeler du mystère de l'Eucharistie, pour entendre ce que nous avons à dire; & il paroît que l'état de la question est de sçavoir d'un côté, si le don que Jesus-Christ nous fait de son Corps & de son Sang dans l'Eucharistie, est un mystère comme les autres, indépendant de la foi dans sa substance, & qui exige seulement la foi pour en profiter; ou si tout le mystère consiste dans l'union que nous avons par la seule foi avec Jesus-Christ, sans qu'il intervienne autre chose de sa part que des promesses spirituelles figurées dans le Sacrement, & annoncées par la parole. Par le premier de ces sentimens la Présence réelle & substantielle est établie; par le second, elle est niée, & Jesus-Christ ne nous est uni qu'en figure dans le Sacrement, & en esprit par la foi.

Nous avons vu que Luther, quelque dessein qu'il eût de rejeter la Présence substantielle, en demeura si fort pénétré par les paro-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. I X.

XXXIV.
Il faut unir à
Jesus-Christ le
Corps & l'Es-
prit.
Marc, v.
30, 31.
Luc, XIII.
45, 46.

XXXV.
L'état pré-
cis de la que-
stion posé par
la Doctrine
précédente.

XXXVI.
Galvin cher-
che à concil-
ier Luther &
Zuingle.

les de Notre-Seigneur, qu'il ne put jamais s'en défaire. Nous avons vu que Zuingle & Oécolampade, rebutés de l'impénétrable hauteur d'un mystère si élevé au-dessus des sens, ne purent jamais y entrer. Calvin pressé d'un côté de l'impression de réalité, & de l'autre des difficultés qui troubloient les sens, cherche une voie mitoyenne, dont il est assez difficile de concilier toutes les parties.

XXXVII.
Combien Calvin parle fortement de la Réalité : *Inst. lib. IV. c. 17. n. 17, &c. Diluc. expos. adm. cont. Westph. int. apusc. &c.*

Premièrement, il admet que nous participons réellement au vrai Corps & au vrai Sang de Jesus-Christ; & il le disoit avec tant de force, que les Luthériens croyoient presque qu'il étoit des leurs : car il répète cent & cent fois, que *la vérité nous doit être donnée avec les signes ; que sous ces signes nous recevons vraiment le Corps & le Sang de Jesus-Christ ; que la Chair de Jesus-Christ est distribuée dans ce Sacrement ; qu'elle nous pénètre ; que nous sommes participans non-seulement de l'esprit de Jesus-Christ, mais de sa Chair ; que nous en avons la propre substance, & que nous en sommes faits participans ; que Jesus-Christ s'unit à nous tout entier, & pour cela qu'il s'y unit de Corps & d'Esprit ; qu'il ne faut point douter que nous ne recevions son propre Corps ; & que s'il y a quelqu'un dans le monde qui reconnoisse sincèrement cette vérité, c'est lui.*

XXXVIII.
Il faut qu'on soit uni au Corps de Jesus-Christ plus que par vertu, & par pensée. *Tr. de Cens. Domini, 154c. int. opusc. Inst. IV. XVI. 18. &c. Diluc. exp. opusc. 846. Ibid.*

Il reconnoît bien dans la Cène la vertu du Corps & du Sang, mais il veut que la substance y soit jointe, & déclare que lorsqu'il parle de la manière dont on reçoit Jesus-Christ dans la Cène, il n'entend point parler de la part qu'on y peut avoir à ses mérites, à sa vertu, à son efficacité, au fruit de sa mort, à sa puissance. Calvin rejette toutes ces idées, & il se plaint des Luthériens, qui, dit-il, en lui reprochant qu'il ne donnoit part aux Fidèles qu'aux mérites de Jesus-Christ, obscurcissent la Communion qu'il veut qu'on ait avec lui. Il pousse cette pensée si avant, qu'il exagère même, comme insuffisante, toute l'union qu'on peut avoir avec Jesus-Christ, non-seulement par l'imagination, mais encore par la pensée, ou par la seule appréhension de l'esprit. *Nous sommes, dit-il, unis à Jesus-Christ, non par fantaisie & par imagination, ni par la pensée ou la seule appréhension de l'esprit, mais réellement & en effet, par une vraie & substantielle unité.*

XXXIX.
Nouvel effet de la Foi, selon Calvin.

Il ne laisse pas de dire que nous y sommes unis seulement par la foi, ce qui ne s'accorde guère avec ses autres expressions ; mais c'est que par une idée aussi bizarre qu'elle est nouvelle, il ne veut pas que ce qui nous est uni par la foi, nous soit uni simplement par la pensée, comme si la foi étoit autre chose qu'une pensée ou une appréhension de notre esprit, divine à la vérité & surnaturelle, que le Père céleste peut inspirer seul, mais enfin toujours une pensée.

On ne sçait ce que veulent dire toutes ces expressions de Calvin ; si elles ne signifient que la Chair de Jesus-Christ est en nous, non seulement par sa vertu, mais encore par elle-même, & par sa propre substance ; & ces fortes expressions ne se trouvent pas seulement dans les Livres de Calvin ; mais encore dans les Catéchismes & dans la Confession de Foi qu'il donna à ses Disciples ; ce qui montre combien simplement il les faut entendre.

Zuingle & Oécolampade avoient souvent objecté aux Catholiques & aux Luthériens, que nous recevions le Corps & le Sang de Jesus-Christ, comme les anciens Hébreux les avoient reçus dans le désert ; d'où il s'ensuivoit que nous les recevons non pas en substance, puisque leur substance n'étoit pas alors, mais seulement en esprit. Mais Calvin ne souffre point ce raisonnement, & en avoiant que nos Peres ont reçu Jesus-Christ dans le désert, il soutient qu'ils ne l'ont pas reçu comme nous, puisque nous avons maintenant la substance de sa Chair, & que notre manducation est substantielle, ce que celle des anciens ne pouvoit pas être.

Secondement, il enseigne que ce Corps une fois offert pour nous, nous est donné dans la Cène, pour nous certifier que nous avons part à son immolation, & à la réconciliation qu'elle nous apporte : ce qui, à parler naturellement, voudroit dire qu'il faut distinguer ce qu'il y a du côté de Dieu d'avec ce qu'il y a de notre côté ; & que ce n'est pas notre foi qui nous rend Jesus-Christ présent dans l'Eucharistie ; mais que Jesus-Christ présent d'ailleurs, comme un sacré gage de l'amour divin, sert de soutien à notre foi. Car, comme quand nous disons que le Fils de Dieu s'est fait homme, pour nous certifier qu'il aimoit notre nature, nous reconnoissons son Incarnation, comme indépendante de notre foi, & tout ensemble, comme un moyen qui nous est donné pour la soutenir ; ainsi, enseigner que Jesus-Christ nous donne dans ce mystère son Corps & son Sang, pour nous certifier que nous avons part au sacrifice qu'il en a fait, à vrai dire, c'est reconnoître que ce Corps & ce Sang nous sont donnés, non parce que nous croyons, mais afin que notre foi excitée par un si digne présent, se tienne plus assurée de l'amour divin qui nous est certifié par un tel gage.

Par-là donc il paroît certain que le don du Corps & du Sang est indépendant de la foi dans le Sacrement ; & la Doctrine de Calvin nous porte encore à cette pensée par un autre endroit.

Car il dit en troisiéme lieu, & il répète souvent, que la sainte Cène est composée de deux choses, ou qu'il y a deux choses dans ce Sa-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. I X.

X L.
Calvin veut
la propre Sub-
stance.

Dim. 51 ;
52, 53. Con-
fess. XXXVI.

X L I.
Il veut que
nous recevions
le Corps & le
Sang de Jesus-
Christ augmen-
tant que les
anciens Hé-
breux ne le
pouvoient fai-
re.

I I. Déf.
cons. Westph.
pag. 779.
X L I I.

A entendre
naturellement
les expressions
de Calvin, on
doit croire
que la réception
du Corps & du
Sang est indépen-
dante de la foi.
Cat. Disp.

54.

X L I I I.
Que selon
les expressions

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. IX. crement, le pain matériel, & le vin que nous voyons à l'œil, & Jesus-Christ, dont nos âmes sont intérieurement nourries.

Nous avons vû ces paroles dans l'accord de Wittemberg. Luther & les Luthériens les avoient tirées d'un fameux passage de S. Irénée, où il est dit que l'Eucharistie étoit composée d'une chose céleste & d'une chose terrestre ; c'est-à-dire, comme ils l'expliquoient, tant de la substance du pain que de celle du Corps. Les Catholiques contestoient cette explication, & sans entrer ici dans cette dispute contre les Luthériens, si cette explication leur sembloit contraire à la Transsubstantiation Catholique, elle ruinoit visiblement la figure Zuinglienne, & établissoit du moins la consubstantiation de Luther : car en disant qu'on trouve dans le Sacrement, c'est-à-dire, dans le signe même la chose terrestre avec la céleste, c'est-à-dire, selon le sens des Luthériens, le pain matériel avec le propre Corps de Jesus-Christ, c'est mettre manifestement les deux substances ensemble ; & dire que le Sacrement soit composé du pain qui est devant nos yeux, & de Jesus-Christ qui est au plus haut des Cieux à la droite de son Pere, ce seroit une expression tout-à-fait extravagante. Il faut donc dire que les deux substances se trouvent en effet dans le Sacrement, & que le signe y est conjoint avec la chose.

XLIV. C'est à quoi tend encore cette expression que nous trouvons dans Calvin : *Que sous le signe du pain nous prenons le Corps, & sous le signe du vin nous prenons le Sang distinctement l'un de l'autre, afin que nous jouissions de Jesus-Christ tout entier.* Et ce qu'il y a ici de plus remarquable, c'est que Calvin dit que le Corps de Jesus-Christ est sous le pain, comme le S. Esprit est sous la Colombe ; ce qui marque nécessairement une Présence substantielle : personne ne doutant que le S. Esprit ne fût substantiellement présent sous la forme de la Colombe, comme Dieu l'étoit toujours d'une façon particulière, lorsqu'il apparoissoit sous quelque figure.

Autre expression de Calvin, que le Corps est sous le signe du Pain, comme le S. Esprit sous la Colombe. Les paroles dont il se sert, sont précises. *Nous ne prétendons pas, dit-il, qu'on reçoive un corps symbolique : comme ce n'est pas un esprit symbolique qui a paru dans le Baptême de Notre-Seigneur : le S. Esprit fut alors vraiment & substantiellement présent ; mais il se rendit présent par un symbole visible, & il fut vû dans le Baptême de Jesus-Christ, parce qu'il apparut véritablement sous le symbole & sous la forme extérieure de la Colombe.*

Si le Corps de Jesus-Christ nous est aussi présent sous le pain que le Saint-Esprit fut présent sous la forme de la Colombe, j'en

ſçai plus ce que l'on peut défirer pour une Présence réelle & substantielle. Et Calvin dit toutes ces choses dans un ouvrage où il se propose d'expliquer plus clairement que jamais, comme on reçoit Jésus-Christ, puisqu'il les dit après avoir long-tems disputé sur cette matiere avec les Luthériens, dans un Livre qui a pour titre : *Claire Exposition de la maniere dont on participe au Corps de Notre-Seigneur.*

Dans ce même Livre il dit encore que Jésus-Christ est présent dans le Sacrement, *comme Dieu étoit présent dans l'Arche, où il se rendoit*, dit-il, *véritablement présent; & non-seulement en figure, mais en sa propre substance.*

Ainsi quand on veut parler très-clairement & très-simplement de ce mystère, on emploie naturellement les expressions qui mé-
nent l'esprit à la Présence réelle.

Et c'est pourquoi, en quatrième lieu, Calvin dit en cet endroit, & par-tout ailleurs, qu'il ne dispute point de la chose, mais seulement de la maniere. *Je ne dispute point*, dit-il, *de la présence, ni de la manducation substantielle, mais de la maniere de l'une & de l'autre.* Il répète cent & cent fois qu'il convient de la chose, & ne dispute que de la façon. Tous ses disciples parlent de même, & encore à présent nos Réformés se fâchent, quand nous leur disons que le Corps de Jésus-Christ, selon leur créance, n'est pas aussi substantiellement avec eux, qu'il est avec nous selon la nôtre: ce qui montre que l'esprit du Christianisme est de mettre Jésus-Christ dans l'Eucharistie aussi présent qu'il se peut, & que sa parole nous conduit naturellement à ce qu'il y a de plus substantiel.

De-là vient qu'en cinquième lieu Calvin met une Présence tout-à-fait miraculeuse & divine. Il n'est pas comme les Suisses qui se fâchent quand on leur dit qu'il y a du miracle dans la Cène; lui au contraire se fâche quand on dit qu'il n'y en a point. Il ne cesse de répéter que le mystère de l'Eucharistie passe les sens; que c'est un ouvrage incompréhensible de la puissance divine, & un secret impénétrable à l'esprit humain; que les paroles lui manquent pour exprimer ses pensées, & que ses pensées, quoique beaucoup au-dessus de ses expressions, n'égalent pas la hauteur de ce mystère ineffable: *De sorte*, dit-il, *qu'il expérimente plutôt ce que c'est que cette union, qu'il ne l'entend; ce qui montre qu'il en ressent, ou qu'il croit en ressentir les effets, mais que la cause le passe.* C'est aussi ce qui lui fait mettre dans la Confession de Foi, *que ce mystère surmonte en sa hauteur la mesure de notre sens & tout ordre de nature, & que pour ce qu'il est céleste, il ne peut être appréhendé, c'est-à-dire, compris.*

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IX.

XLV.
Autre ex-
pression de
Calvin, qui
fait Jésus-
Christ présent
sous le pain,
comme Dieu
l'étoit dans
l'Arche.

XLVI.
Calvin dit
qu'il ne dis-
pute que de
la maniere,
& qu'il ad-
met la chose
aussi-bien que
nous.

Ibid. &
opus. p. 777.
& seq. 839.
844, &c.

XLVII.
Calvin met
une présence
du Corps inef-
fable & mira-
culeuse.
Instit. IV.
17, 32.

Art. 30.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IX.
que par foi. Et s'efforçant d'expliquer dans le Catéchisme comment il se peut faire que *Jésus-Christ nous fasse participans de sa propre substance, vu que son corps est au Ciel, & nous sur la terre*, il répond, que cela se fait par la vertu incompréhensible de son esprit : laquelle *joint bien les choses séparées par distance de lieu.*

Un Philosophe comprendroit bien que la vertu divine n'est pas bornée par les lieux : les moins capables entendent comment on se peut unir par l'esprit & par la pensée à ce qu'il y a de plus éloigné ; & Calvin nous menant par ses expressions à une union plus miraculeuse, ou il ne dit rien, ou il exclut l'union par la seule Foi.

Dim. 53.
XLVIII.
Réflexion
sur ces paro-
les de Calvin.
XLIX.
Calvin ad-
met une pré-
sence qui est
propre & par-
ticulière : à la
Cène.
Dim. 54.
Aussi voyons-nous en sixième lieu qu'il met dans l'Eucharistie une participation, qui ne se trouve ni au Baptême, ni dans la Prédication, puisqu'il dit dans le Catéchisme, *Qu'encore que Jésus-Christ nous y soit vraiment communiqué, toutefois ce n'est qu'en partie & non pleinement* ; ce qui montre qu'il nous est donné dans la Cène autrement que par la Foi, puisque la Foi se trouvant aussi vive & aussi parfaite dans la Prédication & dans le Baptême, il nous y feroit donné aussi pleinement que dans l'Eucharistie.

L.
Suite des
expressions
de Calvin.
Ce qu'il ajoute pour expliquer cette plénitude, est encore plus fort, car c'est-là qu'il dit ce qui a déjà été rapporté, que *Jésus-Christ nous donne son Corps & son Sang, pour nous certifier que nous en recevons le fruit.* Voilà donc cette plénitude que nous recevons dans l'Eucharistie, & non au Baptême, ou dans la Prédication : d'où il s'ensuit que la seule Foi ne nous donne pas le Corps & le Sang de Notre-Seigneur ; mais que ce Corps & ce Sang nous étant donnés d'une manière spéciale dans l'Eucharistie, nous *certifient*, c'est-à-dire, nous donnent une foi certaine, que nous avons part au sacrifice où ils ont été immolés.

LI.
La Com-
munion des
indignes com-
bien réelle,
selon Calvin.
Instit. IV.
17, 10. opusc.
de Cené Do-
mini, 1540
Enfin, ce qui échappe à Calvin, en parlant même des indignes, fait voir combien il faut croire dans ce Sacrement une présence miraculeuse indépendante de la Foi : car encore que ce qu'il inculque le plus, soit que les indignes n'ayant pas la Foi, Jésus-Christ est prêt de venir à eux, mais n'y vient pas en effet : néanmoins la force de la vérité lui fait dire, qu'il est *véritablement offert & donné à tous ceux qui sont assis à la sainte Table, encore qu'il ne soit reçu avec fruit que des seuls fidèles*, qui est la même façon de parler dont nous nous servons.

Ainsi, pour entendre la vérité du mystère que Jésus-Christ opère dans l'Eucharistie, il faut croire que son propre Corps y est véritablement offert & donné, & même aux indignes, & qu'il en est même re-

sa, quoiqu'il n'en soit pas reçu avec fruit; ce qui ne peut être vrai, s'il n'est vrai aussi que ce qu'on nous donne dans ce Sacrement est le propre Corps du Fils de Dieu, indépendamment de la Foi.

Calvin le confirme encore en un autre endroit où il écrit ces mots : *C'est en ceci que consiste l'intégrité du Sacrement que le monde entier ne peut violer, que la Chair & le Sang de Jésus-Christ sont donnés aussi véritablement aux indignes qu'aux fidèles & aux élus.* D'où il s'ensuit que ce qu'on leur donne, est la chair & le sang du Fils de Dieu, indépendamment de la Foi, puisqu'il est certain, selon Calvin, qu'ils n'ont pas la Foi, ou du moins, qu'ils ne l'exercent pas en cet état.

Ainsi les Catholiques ont raison de dire, que ce qui fait que le don sacré que nous recevons dans l'Eucharistie est le Corps & le Sang de Jésus-Christ, ce n'est pas la foi que nous avons à la parole, mais la parole elle seule par son efficacité toute-puissante : de sorte que la Foi n'ajoute rien à la vérité du Corps & du Sang, mais la Foi fait seulement que ce Corps & ce Sang nous profitent; & il n'y a rien de plus véritable que ces mots de S. Augustin, que l'Eucharistie n'est pas moins la Corps de Notre-Seigneur pour Judas, que pour les autres Apôtres.

La comparaison dont se sert Calvin dans le même lieu, appuie encore plus la réalité : car après avoir dit du Corps & du Sang ce qu'on vient d'entendre, *qu'ils ne sont pas moins donnés aux indignes qu'aux dignes*, il ajoute qu'il en est comme de la pluie, qui tombant sur un rocher, s'écoule sans le pénétrer : Ainsi, dit-il, les impies repoussent la grâce de Dieu, & l'empêchent de pénétrer au dedans d'eux-mêmes. Remarquez qu'il parle ici du Corps & du Sang, qui par conséquent doivent être donnés aux indignes aussi réellement que la pluie tombe sur un rocher. Quant à la substance de la pluie, elle ne tombe pas moins sur les rochers & sur les lieux stériles, que sur ceux où elle fructifie; & ainsi, selon cette comparaison, Jésus-Christ ne doit pas être moins substantiellement présent aux endurcis qu'aux fidèles qui reçoivent son Sacrement, quoiqu'il ne fructifie que dans les derniers. Le même Calvin nous dit encore avec S. Augustin, que les indignes qui participent à son Sacrement, sont ces importuns qui le pressent dans l'Evangile; & que les fidèles qui le reçoivent dignement, sont la femme pieuse qui le touche. A ne regarder que le corps, nous le touchent également; mais on a raison de dire que ceux qui le touchent avec Foi, sont les seuls qui le touchent véritablement, parce que seuls ils le touchent avec fruit. Peut-on par-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES.
Liv. IX.

LII.
Suite des
expressions de
Calvin sur la
Communion
des indignes.
Instit. lib. II.
c. 33.

Aug. Serm.
XI. de verb.
Dom.

LIII.
Comparai-
son de Calvin
qui appuie la
vérité du
Corps reçu
par les indig-
nes.

Instit. lib. II.
c. 33.

II. Déf.
opusc. p. 782.

Diluc. exp.
opusc. p. 848.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IX.

LIV.
Calvin par-
le peu consé-
quemment.
Instit. lib.
IV. c. 17. n.
33.

Joan. I. 11.

Ibid.

ler de cette sorte , sans reconnoître que Jesus-Christ est présent très-réellement aux uns & aux autres ; & que cette parole , *Ceci est mon corps* , a toujours infailliblement l'effet qu'elle énonce ?

Je sçai bien qu'en disant des choses si fortes sur le corps donné aux impies aussi véritablement qu'aux Saints , Calvin n'a pas laissé de distinguer entre donner & recevoir , & qu'au même lieu où il dit que la chair de Jesus-Christ étoit aussi véritablement donnée aux indignes qu'aux élus , il a dit aussi qu'elle n'étoit reçue que des élus seuls ; mais il abuse des mots. Car s'il veut dire que Jesus-Christ n'est pas reçu par les indignes , au même sens que S. Jean a dit dans son Evangile , *Il est venu chez soi , & les siens ne l'ont pas reçu* , c'est-à-dire , ils n'y ont pas cru ; il a raison. Mais comme ceux qui n'ont pas reçu Jesus-Christ de cette sorte , n'ont pas empêché par leur infidélité qu'il ne soit aussi véritablement venu à eux qu'aux autres , ni que *le Verbe fait chair pour habiter au milieu de nous* , eût égard à sa Présence personnelle , n'ait été vraiment reçu au milieu du monde , je dis même au milieu du monde qui l'a méconnu & crucifié ; ainsi , pour parler conséquemment , il faut dire que cette parole , *Ceci est mon corps* , ne le rend pas moins présent aux indignes qui sont coupables de son Corps & de son Sang , qu'aux fidèles qui s'en approchent avec Foi ; & qu'à regarder simplement la Présence corporelle , il est reçu également des uns & des autres.

L V.
Calvin ex-
plique comme
nous cette pa-
role : *La chair
ne sert de rien.*
Diluc. exp.
opusc. 359.

Je remarquerai encore ici une parole de Calvin , qui nous met à couvert d'un reproche que lui & les siens ne cessent de nous faire. Combien de fois nous objectent-ils ces paroles de Notre-Seigneur , *La chair ne sert de rien* ? Et cependant Calvin les explique ainsi , *la chair ne sert de rien toute seule , mais elle sert avec l'esprit*. C'est justement ce que nous disons , & ce qu'on doit conclure de cette parole ; ce n'est pas que Jesus-Christ ne nous donne la propre substance de sa chair indépendamment de notre foi , car il la donne , selon Calvin même , aux indignes ; mais c'est qu'il ne sert de rien de recevoir sa chair , si on ne la reçoit avec son esprit.

Que si on ne reçoit pas toujours son esprit avec sa chair , ce n'est pas qu'il n'y soit toujours , car Jesus-Christ vient à nous *plein d'esprit & de grace* ; mais c'est que pour recevoir l'esprit qu'il apporte , il lui faut ouvrir le nôtre par une foi vive.

LVI.
Expression
de Calvin ,
que les indi-
gues ne re-

Ce n'est donc pas un corps sans ame , ou comme parle Calvin , un cadavre que nous faisons recevoir aux indignes ; quand ils reçoivent la sainte Chair de Jesus-Christ sans en profiter , comme ce n'est pas un cadavre & un corps sans ame & sans esprit que Jesus-Christ leur

leur donne selon Calvin même. C'est déjà une vaine exagération d'appeller le cadavre un corps qu'on sçait être animé : car Jesus-Christ ressuscité ne meurt plus ; la vie est en lui , & non-seulement la vie qui fait vivre le corps , mais encore la vie qui fait vivre l'ame. Partout où Jesus-Christ vient , il y vient avec la grace & la vie. Il portoit avec lui & en lui toute sa vertu à l'égard de la troupe qui le pressoit : mais *cette vertu ne sortit* qu'en faveur de celle qui le toucha avec la foi. Ainsi , quand Jesus-Christ se donne aux indignes , il vient à eux avec la même vertu & le même esprit qu'il déploie sur les fidèles ; mais cet esprit & cette vertu n'agissent que sur ceux qui croient , & Calvin doit dire sur tous ces points les mêmes choses que nous , s'il veut parler conséquemment.

Il est pourtant vrai qu'il ne le dit pas. Il est vrai qu'encore qu'il dise que nous sommes participans de la propre substance du Corps & du Sang de Jesus-Christ , il veut que cette substance ne nous soit unie que par la Foi , & qu'au fond , malgré ces grands mots de propre substance , il n'a dessein de reconnoître dans l'Eucharistie qu'une présence de vertu.

Il est vrai aussi qu'après avoir dit que nous sommes participans de la propre substance de Jesus-Christ , il refuse de dire *qu'il soit réellement , & substantiellement présent* ; comme si la participation n'étoit pas de même nature que la Présence , & qu'on pût jamais recevoir la propre substance d'une chose , quand elle n'est présentée que par sa vertu.

Il élude avec le même artifice ce grand miracle qu'il se sent obligé lui-même de reconnoître dans l'Eucharistie ; c'étoit , disoit-il , un secret incompréhensible ; c'étoit une merveille qui passoit les sens , & tout le raisonnement humain. Et quel est ce secret & cette merveille ? Calvin croit l'avoir exposé , quand il dit ces mots : *Est-ce la raison qui nous apprend que l'ame , qui est immortelle & spirituelle par sa création , soit vivifiée par la chair de Jesus-Christ , & qu'il coule du Ciel en terre une vertu si puissante ?* Mais il nous donne le change , & se le donne à lui-même. La merveille particuliere que les Saints Peres , & après eux tous les Chrétiens , ont cru dans l'Eucharistie , ne regarde pas précisément la vertu que l'Incarnation met dans la chair du Fils de Dieu. Cette merveille consiste à sçavoir comment se vérifie cette parole , *Ceci est mon corps* , lorsqu'il ne paroît à nos yeux que de simple pain , & comment un même corps est donné en même tems à tant de personnes. C'est pour expliquer ces merveilles incompréhensibles , que les Peres nous ont rapporté toutes

Tome III.

Y y

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IX.

coivent , se-
lon nous , que
le cadavre de
Jesus-Christ.

Instit. I V.
XVII. n. 33.
Ep. ad Mart.
Schal. p. 247.

L V I I.
Calvin af-
foiblit ses pro-
pres expres-
sions.

II. Defens.
opusc. p. 775.

L V I I I.
Il élude le
miracle qu'il
reconnoît
dans la Cène:

Ditue. exp.
opusc. 345.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IX.

LIX.
Calvin sent
le foible de
sa Doctrine,
dans l'explica-
tion du mira-
cle de l'Eu-
charistie.
Diss. 55.

les autres merveilles de la Puissance Divine, & le changement d'eau en vin, & tous les autres changemens, & même ce grand change-
ment qui de rien a fait toutes choses. Mais le miracle de Calvin
n'est pas de cette nature, & n'est pas même un miracle qui soit pro-
pre au Sacrement de l'Eucharistie, ni une suite de ces paroles,
Ceci est mon corps. C'est un miracle qui se fait dans l'Eucharistie &
hors de l'Eucharistie, & qui, à vrai dire, n'est que le fond même du
mystère de l'Incarnation.

Calvin a senti lui-même qu'il falloit chercher une autre merveille
dans l'Eucharistie. Il l'a proposée en divers endroits de ses Ecrits,
& sur-tout dans le Catéchisme : *Comment est-ce, dit-il, que Jesus-
Christ nous fait participans de la propre substance de son Corps, où que
son Corps est au Ciel, & nous sur la terre ?* Voilà le vrai miracle de
l'Eucharistie. A cela que répond Calvin, & que répondent avec
lui tous les Calvinistes ? *Que la vertu incompréhensible du S. Esprit
conjoint bien des choses séparées par distance de lieu*. Veut-il parler en
Catholique, & dire que le S. Esprit peut rendre présent par-tout où
il veut, ce qu'il veut donner en substance ? Je l'entends, & je re-
connois le vrai miracle de l'Eucharistie. Veut-il dire que des cho-
ses séparées, demeurant autant séparées que le Ciel l'est de la terre,
ne laissent pas d'être unies substance à substance ? Ce n'est pas un mi-
racle du Tout-puissant, c'est un discours chimérique & contradic-
toire, où personne ne peut rien comprendre.

LX.
Les Calvi-
nistes ont
mieux senti
qu'il falloit
admettre un
miracle dans
l'Eucharistie,
qu'ils ne l'ont
admis en
effet.

Aussi, à dire le vrai, ni Calvin, ni les Calvinistes, ne mettent
point de miracle dans l'Eucharistie. La présence par la foi, & la
présence de vertu n'en est pas un : le Soleil a tant de vertu, & pro-
duit de si grands effets d'une si grande distance. Il n'y a donc point
de miracle dans l'Eucharistie, si Jesus-Christ n'y est présent que par
sa vertu : c'est pourquoi les Suisses, gens de bonne foi, qui s'énon-
cent en termes simples, n'y en ont jamais voulu reconnoître au-
cun. Calvin en cela plus pénétrant, a senti avec tous les Peres &
tous les Fidèles qu'il y avoit dans ces paroles, *Ceci est mon Corps*,
une marque de Toute-puissance aussi vive que dans celles-ci, *Que
la lumière soit faite*. Pour satisfaire à cette idée, il a bien fallu faire
sonner du moins le nom de miracle ; mais au fond jamais personne
n'a été moins disposé que Calvin à croire du miracle dans l'Eucha-
ristie : autrement, pourquoi nous reprocher sans cesse que nous ren-
versons la nature, & qu'un corps ne peut être en plusieurs lieux,
ni nous être donné tout entier sous la forme d'un petit pain ?
N'est-ce pas là des raisonnemens tirés de la Philosophie ? Sans dour-

te ; & toutefois Calvin , qui s'en sert par-tout , déclare en plusieurs endroits , qu'il ne veut point se servir de raisons naturelles , ni philosophiques , & qu'il n'en fait nul état , mais de la seule Ecriture. Pourquoi ? parce que d'un côté il ne peut pas s'en défaire , ni s'élever assez au-dessus de l'homme , pour les mépriser ; & de l'autre , qu'il sent bien que les recevoir en matière de Religion , c'est détruire non-seulement le Mystère de l'Eucharistie , mais tout d'un coup tous les Mystères du Christianisme.

Le même embarras paroît , quand il s'agit d'expliquer ces paroles , *Ceci est mon Corps*. Tous ses livres , tous ses sermons , tous ses discours sont remplis de l'interprétation figurée , & de la figure métonymie , qui met le signe pour la chose. C'est la façon de parler , qu'il appelle Sacramentelle , à laquelle il veut que les Apôtres fussent déjà tout accoutumés , quand Jesus-Christ fit la Cène. La pierre étoit le Christ , l'Agneau est la Pâque ; la Circoncision est l'Alliance ; *ceci est mon Corps* , ce sont , selon lui , des façons de parler semblables ; & voilà ce qu'on trouve à toutes les pages.

Sçavoir s'il en est content , ce passage le va faire connoître. Il est tiré de ce livre intitulé , *Clair explication* , dont nous avons déjà fait mention , & qui est écrit contre Heshufius , Ministre Luthérien. Voici , dit Calvin , comme ce porcneau nous fait parler. Dans cette phrase , *Ceci est mon Corps* , il y a une figure semblable à celle-ci : La Circoncision est l'Alliance , la pierre étoit Christ , l'Agneau est la Pâque. Le fauffaire s'est imaginé qu'il dînait à table , & qu'il plaisantoit avec ses convives. Jamais on ne trouvera dans nos Ecrits de semblables misères : mais voici simplement ce que nous disons , que lorsqu'il s'agit des Sacremens , il faut suivre une certaine & particulière façon de parler , qui est en usage dans l'Ecriture. Ainsi , sans nous échapper à la faveur d'une figure , nous nous contentons de dire (ce qui seroit clair à tout le monde , si ces bêtes n'obscurcissent tout jusques au Soleil même ,) qu'il faut reconnoître ici la figure métonymie , où le nom de la chose est donné au signe.

Si Heshufius fut tombé dans une semblable contradiction , Calvin n'eût pas manqué de lui reprocher qu'il étoit ivre : mais Calvin étoit sobre , je l'avoue , & il ne s'embrouille , que parce qu'il ne trouve point dans ses explications de quoi contenter son esprit. Il désavoue ici ce qu'il dit à chaque page ; il rejette avec mépris la figure , où dans le même moment il est contraint de se replonger ; en un mot il ne peut rien dire de certain , & il a honte de sa propre Doctrine.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IX.

*Diluc. exp.
opusc. 858.*

LXI.
Embarras &
contradictions
de Calvin
dans la défense
de son sens
figuré.

*Diluc. exp.
opusc. 862.*

LXII.
La cause de
son embarras.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IX.

LXIII.
Il a mieux
vu la difficulté
que les autres
Sacramentai-
res. Comment
il a tâché de
la résoudre.

Admon. ul.
ad Westph.
opusc. p. 812.
II. Déf.
opusc. p. 781,
&c. 812, 813,
818, &c.

LXIV.
Les exem-
ples qu'il tiroit
de l'Ecriture.
celui de la Cir-
concision, qui
le convainc,
au lieu de l'ai-
dei.

Gen. XVII.
13.
Ibid. 11.

Il faut pourtant avouer qu'il étoit plus délicat que les autres Sa-
cramentaires, & qu'outre qu'il avoit meilleur esprit, la dispute qui
avoit duré si long-tems, lui avoit donné le loisir de mieux digérer
cette matiere. Car il ne s'arrête pas tant aux allégories & aux para-
boles, *Je suis la porte, je suis la vigne*, ni aux autres expressions de
même nature, qui portent toujours leurs explications avec elles si
claires & si manifestes, qu'un enfant même ne pourroit pas s'y trom-
per. Et d'ailleurs, si sous prétexte que Jesus-Christ s'est servi de pa-
raboles & d'allégories, il faut tout entendre en ce sens, il voyoit
bien que c'étoit remplir tout l'Evangile de confusion.

Calvin, pour y remédier, trouva ces locutions qu'il appelle Sa-
cramentelles, où l'on met le signe pour la chose; & en les admet-
tant dans l'Eucharistie, qui est, sans contestation, un Sacrement,
il croit trouver un moyen certain d'y établir la figure, sans qu'on la
puisse tirer à conséquence dans les autres matieres.

Il avoit même apporté des exemples de l'Ecriture, plus propres que
tous les autres qui avoient écrit avant lui. La principale difficulté
étoit de trouver un signe d'institution, où dans l'institution même on
donnât d'abord au signe le nom de la chose, sans y préparer les es-
prits, & dans la propre parole où l'on institue ce signe. Il s'agissoit de
sçavoir s'il y en avoit quelque exemple dans l'Ecriture. Les Catholi-
ques prétendoient que non, & Calvin crut les convaincre par ce tex-
te de la Genèse, où Dieu en parlant de la Circoncision qu'il insti-
tuoit, l'avoit nommée l'Alliance: *Vous aurez*, dit-il, *mon Allian-*
ce en votre chair. Mais il se trompoit visiblement, puisque Dieu,
avant que de dire, *Mon Alliance sera dans votre chair*, avoit commen-
cé par dire, *C'est ici le signe de l'Alliance*. Le signe étoit donc institué
avant qu'on lui donnât le nom de la chose, & l'esprit étoit prépa-
ré par cet exorde à l'intelligence de toute la suite: d'où il s'ensuit
que Notre-Seigneur auroit dû préparer l'esprit des Apôtres à pren-
dre le signe pour la chose, s'il avoit voulu donner ce sens à ces
mots: *Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang*; ce que n'ayant pas fait,
on doit croire qu'il a voulu laisser les paroles dans leur sens natu-
rel & simple. Calvin le reconnoît lui-même, puisqu'en nous disant
que les Apôtres devoient déjà être accoutumés à ces façons de par-
ler Sacramentelles, il reconnoît qu'il y eût eu de l'inconvénient
à en employer de semblables, s'ils n'y eussent pas été accoutumés.
Comme donc il paroît manifestement qu'ils ne pouvoient pas être
accoutumés à donner le nom de la chose à un signe d'institution,
sans en être auparavant avertis, puisqu'on ne trouve aucun exem-

ple de cet usage , ni dans l'Ancien Testament , ni dans le Nouveau ; il faut conclure contre Calvin , par les principes de Calvin même , que Jesus-Christ n'a pas dû parler en ce sens , & que s'il l'eût fait , ses Apôtres ne l'auroient pas entendu.

Aussi est-il véritable , qu'encore qu'il fasse son fort de ces façons de parler qu'il appelle Sacramentelles , où le signe est pris pour la chose , & que ce soit là son vrai dénouement , il en est si peu satisfait , qu'il dit en d'autres endroits , que ce qu'il a de plus fort pour soutenir sa Doctrine , c'est que l'Eglise est nommée le Corps de Notre-Seigneur. C'est bien sentir sa faiblesse , que de mettre là sa principale défense. L'Eglise est-elle le signe du Corps de Notre-Seigneur , comme le pain l'est selon Calvin ? Nullement , elle est son Corps , comme il est son Chef , par cette façon de parler si vulgaire , où l'on regarde les sociétés & le Prince qui les gouverne , comme une espèce de corps naturel , qui a sa tête & ses membres. D'où vient donc qu'après avoir fait son fort de ces façons de parler Sacramentelles , Calvin le met encore davantage dans une façon de parler , qui est tout-à-fait d'un autre genre , si ce n'est que pour soutenir la figure dont il a besoin , il appelle à son secours toutes les façons de parler figurées , de quelque nature qu'elles soient , & quelque peu de rapport qu'elles aient ensemble ?

Le reste de la Doctrine ne lui donne pas moins de peine , & les expressions violentes dont il se sert , le font assez voir. Nous avons vu comme il veut que la chair de Jesus-Christ nous pénètre par sa substance. Nous avons dit qu'il ne veut pourtant nous insinuer autre chose par ces magnifiques paroles , sinon qu'elle nous pénètre par sa vertu ; mais cette façon de parler lui paroissant foible , pour y mêler la substance , il veut que nous ayons dans l'Eucharistie comme un *extrait de la chair de Jesus-Christ , à condition toutefois qu'elle demeure dans le Ciel , & que la vie coule en nous de sa substance* ; comme si nous recevions une quintessence & le plus pur de la chair , le reste demeurant au Ciel. Je ne veux pas dire qu'il l'ait cru ainsi ; mais seulement que l'idée de réalité dont il étoit plein , ne pouvant être remplie par le fond de sa Doctrine , il suppléoit à ce défaut par des expressions recherchées , inouïes , & extravagantes.

Pour ne dissimuler ici aucune partie de la doctrine de Calvin sur la communication que nous avons avec Jesus-Christ , je suis obligé de dire qu'en quelques endroits il semble mettre Jesus-Christ aussi présent dans le Baptême que dans la Cène ; car en général il distingue trois choses dans le Sacrement outre le signe , la signification qui

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. IX.

L X V.
Autre exem-
ple qui ne fait
rien à la ques-
tion : Que
l'Eglise est
aussi appelée
le Corps de
Jesus-Christ.
Inst. IV. 17.

L X V I.
Calvin fait
de nouveaux
efforts pour
sauver l'idée
de Réalité.

Diluc. exa
pos. quæst. 86.

L X V I I.
Il ne peut
satisfaire l'i-
dée de Réali-
té qu'imprime
l'Institution
de Notre Sei-
gneur.

Inst. lib.
IV. c. XVIII.
n. 11.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IX.

Diluc. exp.
opusc. 864.

consiste dans les promesses ; la matière ou la substance qui est Jesus-Christ , avec sa mort & sa résurrection ; & l'effet , c'est-à-dire , la sanctification , la vie éternelle , & toutes les graces que Jesus-Christ nous apporte. Calvin reconnoît toutes ces choses dans le Sacrement de Baptême , comme dans celui de la Cène ; & en particulier il enseigne du Baptême , que le Sang de Jesus-Christ n'y est pas moins présent pour laver les ames , que l'eau pour laver les corps ; qu'en effet , selon S. Paul , nous y sommes revêtus de Jesus-Christ , & que notre vêtement ne nous environne pas moins que notre nourriture nous pénètre. Par-là donc il déclare nettement que Jesus-Christ est aussi présent dans le Baptême que dans la Cène ; & j'avoue que la suite de sa doctrine le mène là naturellement ; car au fond , ni il ne connoît d'autre Présence que par la Foi , ni il ne met une autre Foi dans la Cène que dans le Baptême ; ainsi je n'ai garde de prétendre qu'il y mette en effet une autre présence. Ce que je prétends faire voir , c'est l'embarras où le jettent ces paroles , *Ceci est mon corps*. Car , ou il faut embrouiller tous les mystères , ou il faut pouvoir rendre une raison pourquoi Jesus-Christ n'a parlé avec cette force que dans la Cène. Si son corps & son Sang sont aussi présens & aussi réellement reçus par-tout ailleurs , il n'y avoit aucune raison de choisir ces fortes paroles pour l'Eucharistie plutôt que pour le Baptême , & la Sagesse éternelle auroit parlé en l'air : cet endroit sera l'éternelle & inévitable confusion des défenseurs du sens figuré. D'un côté la nécessité de donner à l'Eucharistie , à l'égard de la Présence du corps , quelque chose de particulier , & d'autre part l'impossibilité de le faire selon leurs principes , les jetteront toujours dans un embarras d'où ils ne pourront se dé mêler ; & ç'a été pour s'en tirer que Calvin a dit tant de choses fortes de l'Eucharistie , qu'il n'a jamais osé dire du Baptême , quoi qu'il eût , selon ses principes , la même raison de le faire.

L. XVIII.

Les Calvinistes dans le fond ont abandonné Calvin. Comment il est expliqué dans le Livre du Pré-servatif.

Préserv. 195.

Ibid. 196.

Ses expressions sont si violentes , & les tours qu'il donne ici à sa doctrine si forcés , que ses Disciples ont été contraints de l'abandonner dans le fond ; & je ne puis m'empêcher de marquer ici une insigne variation de la Doctrine Calvinienne. C'est que les Calvinistes d'à-présent , sous prétexte d'interpréter les paroles de Calvin , les réduisent tout-à-fait à rien. Selon eux , recevoir la propre substance de Jesus-Christ , c'est seulement le recevoir *par sa vertu , par son efficace , par son mérite* , toutes choses que Calvin avoit rejetées comme insuffisantes. Tout ce que nous pouvons espérer de ces grands mots de propre substance de Jesus-Christ reçue dans la Cène , c'est seulement que ce que nous y recevons n'est pas la substance

et d'un autre; mais pour la sienne, on ne la reçoit non plus que l'œil reçoit celle du Soleil, lorsqu'il est éclairé de ses rayons : cela veut dire, qu'en effet on ne sait plus ce que c'est que cette propre substance tant inculquée par Calvin; on ne la défend plus que par honneur, & pour ne se point dédire trop ouvertement; & si Calvin qui l'a établie avec tant de force dans ses livres, ne l'avoit encore insérée dans les Catéchismes & dans la Confession de Foi, il y a long-temps qu'elle seroit abandonnée.

J'en dis autant de cette parole de Calvin, & du Catéchisme, que Jésus-Christ est reçu *pleinement* dans l'Eucharistie, & *en partie* seulement dans la Prédication & dans le Baptême. A l'entendre naturellement, c'est-à-dire, que l'Eucharistie a quelque chose de particulier que la Prédication ni le Baptême n'ont pas : mais maintenant c'est toute autre chose; c'est que *trois font plus que deux*; c'est qu'après avoir reçu la grace par le Baptême, & l'instruction par la parole, quand Dieu ajoute à tout cela l'Eucharistie, la grace s'augmente & s'affermie, & nous possédons Jésus-Christ plus parfaitement. Ainsi toute la perfection de l'Eucharistie, c'est qu'elle vient la dernière; & encore que Jésus-Christ se soit servi en l'instituant de termes si particuliers, au fond elle n'a rien de particulier, rien enfin de plus que le Baptême, si ce n'est peut-être un nouveau signe, & c'est en vain que Calvin y mettoit avec tant de soin la propre substance.

Par ce moyen, les explications qu'on donne à présent aux paroles de Calvin, & à celles du Catéchisme & de la Confession de Foi, c'est sous couleur d'interprétation, une variation effective dans la Doctrine, & une preuve que les illusions dont Calvin avoit voulu amuser le monde pour entretenir l'idée de réalité, ne pouvoient subsister long-temps.

Il est vrai que pour couvrir ce foible visible de la secte, les Calvinistes répondent qu'en tout cas on ne peut conclure autre chose de ces expressions qu'on leur reproche, si ce n'est peut-être qu'au commencement on ne se seroit pas expliqué parmi eux en termes assez propres; mais répondre de cette sorte, c'est faire semblant de ne voir pas la difficulté. Ce qu'on doit conclure de ces expressions de Calvin & des Calvinistes, c'est que les paroles de Notre-Seigneur leur ont mis d'abord dans l'esprit, malgré qu'ils en eussent, une impression de réalité qu'ils ne pouvoient remplir, & qui ensuite les obligeoit à dire des choses, qui n'ayant aucun sens dans leur créance, rendent témoignage à la nôtre; ce qui n'est pas seulement se tromper dans les expressions, mais confesser une erreur dans

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES.
Liv. IX.

L X I X.
Suite des explications
qu'on donne
aux paroles de
Calvin.

Dim. 52.
Préseru. p.
197.

L X X.
S'il n'y a
que de sim-
ples défauts
d'expression
dans ces en-
droits de Cal-
vin.
Préseru.
Ibid. 194.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. I X.

LXXI.
Calvin a
voulu faire
entendre plus
qu'il ne disoit
en effet.

la chose même, & en porter encore la conviction dans sa propre Confession de Foi.

Par exemple, quand d'un côté il faut dire qu'on reçoit la propre substance du Corps & du Sang de Notre-Seigneur; & de l'autre, qu'il faut dire aussi qu'on ne les reçoit que par leur vertu, comme on reçoit le Soleil par ses rayons, c'est dire des choses contradictoires, & se confondre soi-même.

De même, quand d'un côté il faut dire que dans la Cène Calvinienne on reçoit autant la propre substance du Corps & du Sang de Jesus-Christ, que dans celle des Catholiques, & qu'il n'y a de différence que dans la manière; & qu'il faut dire d'autre part que le Corps & le Sang de Jesus-Christ sont en leur substance aussi éloignés des fidèles, que le Ciel l'est de la terre; de sorte qu'une Présence réelle & substantielle se trouve au fond la même chose qu'un si prodigieux éloignement: c'est un prodige inouï dans le discours; & de telles expressions ne servent qu'à faire voir qu'on voudroit bien pouvoir dire ce qu'en effet on ne peut pas dire raisonnablement selon ses principes.

LXXII.
Pourquoi les
Hérétiques
sont obligés
d'imiter le
langage de
l'Eglise.

Et afin de faire voir une fois, pour n'être plus obligé d'y revenir, la conséquence de ces expressions de Calvin & des premiers Calvinistes, songeons qu'il n'y eut jamais d'Hérétiques qui n'affectassent de parler comme l'Eglise. Les Ariens & les Sociniens disent bien comme nous, que Jesus-Christ est Dieu, mais improprement, & par représentation, parce qu'il agit au nom de Dieu & par son autorité. Les Nestoriens disent bien que le Fils de Dieu & le Fils de Marie ne sont que la même personne; mais comme un Ambassadeur est aussi la même personne avec le Prince qu'il représente, Dira-t-on qu'ils ont le même fond que l'Eglise Catholique, & qu'ils n'en diffèrent que dans la manière de s'expliquer? On dira au contraire qu'ils parlent comme elle, sans penser comme elle, parce que le mensonge est forcé d'imiter du moins la vérité. C'est justement ce que fait la propre substance, & les autres expressions semblables dans le discours de Calvin & des Calvinistes.

LXXIII.
Triomphe
de la vérité.

Nous pouvons remarquer ici le triomphe tout manifeste de la vérité Catholique, puisque le sens littéral des paroles de Jesus-Christ que nous défendons, après avoir forcé Luther à le soutenir, malgré qu'il en eût, ainsi que nous l'avons vu, a encore forcé Calvin, qui le nie, à confesser tant de choses par lesquelles il est établi d'une manière invincible.

LXXIV.
Passage de

Ayant que de sortir de cette matière, il faut encore observer un endroit

endroit de Calvin qui nous donnera beaucoup à deviner , & je ne ſçai ſi nous en pourrons pénétrer le fond. Il s'agit des Luthériens , qui , ſans détruire le pain , *enferment le corps dedans*. Si , dit-il , *ce qu'ils prétendent , étoit ſeulement que pendant qu'on préſente le pain dans le myſtère , on préſente en même tems le corps , à cauſe que la vérité eſt inſéparable de ſon ſigne , je ne m'y oppoſerai pas beaucoup*.

C'eſt donc ici quelque choſe qu'il n'approuve ni n'improve pas tout-à-fait. C'eſt une opinion mitoyenne , entre la ſienne & celle du commun des Luthériens : opinion où l'on met le corps inſéparable du ſigne ; par conſéquent indépendamment de la Foi , puifqu'il eſt conſtant que le ſigne peut être reçu ſans elle , & cela , qu'eſt-ce autre choſe que l'opinion que nous avons attribuée à Bucer & à Mélancton , où l'on admet une Préſence réelle , même dans la communion des indignes , & ſans le ſecours de la Foi ; où l'on veut que cette Préſence accompagne le ſigne quant au tems , mais ne ſoit point enfermée dedans quant au lieu ? Voilà ce que Calvin *n'impro-ve pas beaucoup* ; de ſorte qu'il n'improve pas beaucoup une vraie Préſence réelle inſéparable du Sacrement , & indépendante de la Foi.

J'ai tâché de faire connoître la Doctrine de ce ſecond Patriarche de la Nouvelle Réforme , & je penſe avoir découvert ce qui lui a donné tant d'autorité dans ce Parti. Il a paru avoir de nouvelles vûes ſur la juſtice imputative , qui faiſoit le fondement de la Réforme , & ſur la matiere de l'Euchariftie qui la diviſoit depuis ſi long-tems ; mais il y eut un troiſième point qui lui donna grand crédit parmi ceux qui ſe piquoient d'avoir de l'eſprit. C'eſt la hardieſſe qu'il eut de rejeter les cérémonies , beaucoup plus que n'avoient fait les Luthériens ; car ils s'étoient fait une loi de retenir celles qui n'étoient pas manifeſtement contraires à leurs nouveaux dogmes. Mais Calvin fut inexorable ſur ce point. Il condamnoit Mélancton , qui trouvoit à ſon avis les cérémonies trop indifférentes ; & ſi le culte qu'il introduiſit , parut trop nud à quelques-uns , cela même fut un nouveau charme pour les Beaux-Eſprits , qui crurent par ce moyen s'élever au-deſſus des ſens , & ſe diſtinguer du vulgaire. Et parce que les Apôtres avoient écrit peu de choſe touchant les cérémonies qu'ils ſe contentoient d'établir par la pratique , ou que même ils laiſſoient ſouvent à la diſpoſition de chaque Eglife , les Calviniſtes ſe vantoient d'être ceux des Réformés qui s'attachoient le plus purement à la lettre de l'Ecriture ; ce qui fut cauſe qu'on leur donna le titre de Puritains en Angleterre & en Ecoſſe.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IX.

Calvin pour
une Préſence
réelle indé-
pendante de la
Foi.
Inſtit. I V.
17. n. 16.

LXXV.
Les Céré-
monies rejet-
tées par Cal-
vin.

Ep. ad Mel.
p. 120, &c.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. IX.

LXXVI.
Quelle opi-
nion l'on eut
des Calvinis-
tes parmi les
Protestans.

Par ces moyens, Calvin raffina au-dessus des premiers Auteurs de la Nouvelle Réforme. Le Parti qui porta son nom, fut extraordinairement haï par tous les autres Protestans, qui le regarderent comme le plus fier, le plus inquiet, & le plus séditieux qui eût encore paru. Je n'ai pas besoin de rapporter ce qu'en a écrit en divers endroits Jacques, Roi d'Angleterre & d'Ecosse. Il fait néanmoins une exception en faveur des Puritains des autres pays, assez content pourvu qu'on sçût qu'il ne connoissoit rien de plus dangereux, ni de plus ennemi de la Royauté, que ceux qu'il avoit trouvés dans ses Royaumes. Calvin fit de grands progrès en France, & ce grand Royaume se vit à la veille de périr par les entreprises de ses Sectateurs: de sorte qu'il fut en France à peu près ce que Luther fut en Allemagne. Genève qu'il gouverna, ne fut guère moins considérée que Wittemberg, où le nouvel Evangile avoit commencé, & il se rendit le Chef du second Parti de la Nouvelle Réforme.

LXXVII.
Orgueil de Calvin.
Ep. Calv. pag. 145.
Combien il fut touché de cette gloire, un petit mot qu'il écrit à Mélancton, nous le fait sentir. *Je me reconnois, dit-il, de beaucoup au-dessous de vous; mais néanmoins je n'ignore pas en quel degré de son théâtre Dieu m'a élevé, & notre amitié ne peut être violée sans faire tort à l'Eglise.*

Se voir exposé aux yeux de toute l'Europe, comme sur un grand théâtre, s'y voir par son éloquence dans les premiers rangs, & s'y être fait un nom & une autorité qu'on respecte dans un grand Parti, Calvin ne s'en peut taire; c'est pour lui un doux appas, & c'est celui qui a fait tous les Hérésiarques.

LXXVIII.
Secs-vant-
ries.
Resp. ad Bald. int. o-
pusc. Calv. pag. 370.
C'est ce charme secret qui lui fait dire dans sa réponse à Baudouin son grand Adversaire: *Il me reproche que je n'ai point d'enfans, & que Dieu m'a ôté un fils qu'il m'avoit donné. Falloit-il me faire ce reproche à moi qui ai tant de milliers d'enfans dans toute la Chrétienté? A quoi il ajoute: Toute la France connoît ma foi irréprochable, mon intégrité, ma patience, ma vigilance, ma modération, & mes travaux assidus pour le service de l'Eglise; choses qui sont prouvées par tant de marques illustres dès ma première jeunesse. Il me suffit de pouvoir par une telle confiance, me tenir toujours dans mon rang jusques à la fin de ma vie.*

LXXIX.
Différence
de Luther &
de Calvin.
II. Def. adv.
W. Steph. opusc.
732.
Il a tant loué la sainte jactance & la magnanimité de Luther, qu'il étoit mal-aisé qu'il ne l'imitât, encore que pour éviter le ridicule où tomba Luther, il se piquât sur-tout d'être modeste, comme un homme qui vouloit pouvoir se vanter d'être sans faste, & de ne craindre rien tant que l'ostentation; de sorte que la différence entre

Luther & Calvin, quand ils se vantent, c'est que Luther qui s'abandonnoit à son humeur impétueuse, sans jamais prendre aucun soin de se modérer, se loüoit lui-même comme un emporté : mais les loüanges que Calvin se donnoit, sortoient par force du fond de son cœur, malgré les loix de modération qu'il s'étoit prescrites, & rompoient violemment toutes ces barrières.

Combien se goûtoit-il lui-même, quand il élève si haut sa frugalité, ses continuels travaux, sa constance dans les périls, sa vigilance à faire sa charge, son application insatiable à étendre le regne de Jesus-Christ, son intégrité à défendre la Doctrine de piété, & la sérieuse occupation de toute sa vie dans la méditation des choses célestes. Luther n'en a jamais tant dit, & tout ce que ses emportemens lui ont tiré de la bouche, n'approche pas de ce que Calvin dit froidement de lui-même.

Rien ne le flattoit davantage que la gloire de bien écrire ; & Vestphale Luthérien l'ayant appelé Déclamateur : *Il a beau faire, dit-il, jamais il ne le persuadera à personne, & tout le monde sçait combien je sçai presser un argument, & combien est précise la brièveté avec laquelle j'écris.*

C'est se donner en trois mots la plus grande gloire que l'Art de bien dire puisse attirer à un homme. Voilà du moins une loüange que jamais Luther ne s'étoit donnée : car quoiqu'il fût un des Orateurs des plus vifs de son siècle, loin de faire jamais semblant de se piquer d'éloquence, il prenoit plaisir de dire qu'il étoit un pauvre Moine, nourri dans l'obscurité & dans l'école, qui ne sçavoit point l'art de discourir. Mais Calvin blessé sur ce point, ne se peut tenir, & aux dépens de sa modestie, il faut qu'il dise, que personne ne s'explique plus précisément, ni ne raisonne plus fortement que lui.

Donnons-lui donc, puisqu'il le veut tant, cette gloire d'avoir aussi bien écrit qu'homme de son siècle ; mettons-le même, si l'on veut, au-dessus de Luther : car encore que Luther eût quelque chose de plus original & de plus vif, Calvin, inférieur par le génie, sembloit l'avoir emporté par l'étude. Luther triomphoit de vive voix : mais la plume de Calvin étoit plus correcte, sur-tout en Latin, & son style qui étoit plus triste, étoit aussi beaucoup plus suivi & plus châtié. Ils excelloient l'un & l'autre à parler la langue de leur pays ; l'un & l'autre étoient d'une véhémence extraordinaire ; l'un & l'autre par leurs talens se sont fait beaucoup de disciples & d'admirateurs ; l'un & l'autre enflés de ces succès, ont cru pouvoir s'élever au-dessus des Peres ; l'un & l'autre n'ont pu souffrir qu'on les

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. IX.

II. Déf.
cont. Westph.
opus. 842.

LXXX.
Comme Cal-
vin vantoit son
éloquence.
II. Déf.
191.

LXXXI.
L'éloquence
de Calvin.

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
LIV. IX.
LXXXII.
Il est aussi violent, & plus aigre que Luther.

contredît, & leur éloquence n'a été en rien plus féconde qu'en injures.

Ceux qui ont rougi de celles que l'arrogance de Luther lui a fait écrire, ne seront pas moins étonnés des excès de Calvin. Ses Adversaires ne sont jamais que des fripons, des fols, des méchans, des ivrognes, des furieux, des enragés, des bêtes, des taureaux, des ânes, des chiens, des pourceaux; & le beau style de Calvin est souillé de toutes ces ordures à chaque page. Catholiques & Luthériens, rien n'est épargné. L'école de Westphale, selon lui, est une puante étable à pourceaux. La Cène des Luthériens est presque toujours appelée une Cène de Cyclopes, où on voit une barbarie digne des Scythes; s'il dit souvent que le Diable pousse les Papistes, il répète cent & cent fois qu'il a fasciné les Luthériens, & qu'il ne peut pas comprendre pourquoi ils s'attaquent à lui plus violemment qu'à tous les autres, si ce n'est que Satan, dont ils sont les vils esclaves, les anime d'autant plus contre lui, qu'il voit ses travaux plus utiles que les leurs au bien de l'Eglise. Ceux qu'il traite de cette sorte, sont les premiers & les plus célèbres des Luthériens. Au milieu de ces injures, il vante encore sa douceur; & après avoir rempli son Livre de ce qu'on peut imaginer, non-seulement de plus aigre, mais encore de plus atroce, il croit en être quitte en disant: *Qu'il avoit tellement été sans fiel, lorsqu'il écrivoit ces injures, que lui-même, en relisant son ouvrage, étoit demeuré tout étonné que tant de paroles dures lui fussent échappées sans amertume. C'est, dit-il, l'indignité de la chose qui lui a fourni toute seule les injures qu'il a dites, & il en a supprimé beaucoup d'autres qui lui venoient à la bouche. Après tout, il n'est pas fâché que ces stupides aient enfin senti les piquures, & il espère qu'elles serviront à les guérir. Il veut bien pourtant avouer qu'il en a dit plus qu'il ne vouloit, & que le remède qu'il a appliqué au mal, étoit un peu trop violent. Mais après ce modeste aveu, il s'empporte plus que jamais; & tout en disant, M'entends-tu, chien? M'entends-tu bien, phrénétique? M'entends-tu bien, grosse bête? Il ajoute, Qu'il est bien-aise que les injures dont on l'accable, demeurent sans réponse.*

Auprès de cette violence, Luther étoit la douceur même; & s'il faut faire la comparaison de ces deux hommes, il n'y a personne qui n'aimât mieux essuyer la colère impétueuse & insolente de l'un, que la profonde malignité & l'amertume de l'autre, qui se vante d'être de sang froid, quand il répand tant de poison dans ses discours.

LXXXIII.
Le mépris qu'il fait des Ecclésiastiques.

Tous deux, après avoir attaqué les hommes mortels, ont tourné leur bouche contre le Ciel, quand ils ont si ouvertement mépri-

fé l'autorité des SS. Peres. Chacun sçait combien de fois Calvin a passé par-dessus leurs décisions, quel plaisir il a pris à les traiter d'écoliers, à leur faire leur leçon, & la maniere outrageuse dont il a cru pouvoir éluder leur témoignage unanime, en disant, par exemple, *que ces bonnes gens ont suivi sans discrétion une coutume qui dominoit sans raison, & qui avoit gagné la vogue en peu de tems.*

Il s'agissoit dans ce lieu de la priere pour les Morts. Tous ses écrits sont pleins de pareils discours. Mais malgré l'orgueil des Hérésiarques, l'autorité des Peres & de l'antiquité Ecclésiastique, ne laisse pas de subsister dans leur esprit. Calvin qui méprise tant les SS. Peres, ne laisse pas de les alléguer comme des témoins dont il n'est pas permis de rejeter l'autorité, lorsqu'il écrit ces paroles, après les avoir cités: *Que diront-ils à l'ancienne Eglise? Veulent-ils damner l'ancienne Eglise? Ou bien, veulent-ils chasser de l'Eglise saint Augustin?* On pourroit lui en dire autant dans le point de la priere pour les Morts; & dans les autres où il est certain, & souvent de son aveu propre, qu'il a les Peres contre lui. Mais sans entrer dans cette dispute particuliere, il me suffit d'avoir remarqué que nos Réformés sont souvent contraints par la force de la vérité, à respecter le sentiment des Peres plus qu'il ne semble que leur Doctrine & leur esprit ne le porte.

Ceux qui ont vû les variations infinies de Luther, pourront demander si Calvin est tombé dans la même faute. A quoi je répondrai, qu'outre que Calvin avoit l'esprit plus suivi, il est vrai d'ailleurs qu'il a écrit long-tems après le commencement de la Réforme Prétendue; de sorte que les matieres ayant déjà été fort agitées, & les Docteurs ayant eu plus de loisir de les digérer, la Doctrine de Calvin paroît plus uniforme que celle de Luther. Mais nous verrons dans la suite, que par une politique ordinaire aux Chefs des nouvelles Sectes qui cherchent à s'établir, ou par la nécessité commune de ceux qui tombent dans l'erreur, Calvin ne laisse pas d'avoir beaucoup varié, non-seulement dans ses écrits particuliers, mais encore dans les actes publics qu'il a dressés au nom de tous les siens, ou qu'il leur a inspirés.

Et même, sans aller plus loin, en considérant seulement ce que nous avons rapporté de sa Doctrine, nous avons vû qu'elle est pleine de contradictions, qu'il ne suit pas ses principes, & qu'avec de grands mots il ne dit rien.

Et pour peu qu'on fasse de réflexion sur les actes qu'il a dressés, ou que les Calvinistes ont publiés de son aveu en cinq ou six ans,

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IX.

Tr. de ref.
Eccel.

LXXXIV.

Les Peres se
font respecter
par les Protec-
tans, malgré
qu'ils en aient
II. Def.

opusc. p. 777.
admon. ult.
836. ibide

LXXXV.

Si Calvin a
varié dans sa
Doctrine.

LXXXVI.

Variations
dans les Actes.

HISTOIRE ils ne pourront se laver ni lui, ni eux tous, d'avoir expliqué leur
DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, foi avec une dissimulation criminelle.

En 1554, nous avons vû qu'il se fit un accord solennel entre ceux de Genève & de Zurich : c'est Calvin qui le dressa, & la foi commune de ces deux Eglises y est expliquée.

LIV. IX. Sur la Cène il n'y est dit autre chose, *si non que ces paroles, Ceci est mon Corps, ne doivent pas être prises précisément à la lettre, mais figurément; en sorte que le nom de Corps & de Sang soit donné par métonymie au pain & au vin qui les signifient; & que si Jesus-Christ nous nourrit par la viande de son Corps & le breuvage de son Sang, cela se fait par la foi & par la vertu du S. Esprit, sans aucune transfusion ni aucun mélange de substance, mais parce que nous avons la vie par son Corps une fois immolé, & son Sang une fois répandu pour nous.*

Opus. Calv. Si on n'entend parler dans cet accord, ni de la propre substance du Corps & du Sang reçus dans la Cène, ni des merveilles incompréhensibles de ce Sacrement, ni des autres choses semblables que nous avons remarquées dans le Catéchisme & dans la Confession de Foi des Calvinistes de France, la raison n'en est pas mal-aisée à deviner. C'est, comme nous l'avons vû, que les Suisses, & sur-tout ceux de Zurich, instruits par Zuingle, n'avoient jamais voulu reconnoître aucun miracle dans la Cène, & contens de la présence de vertu, ils ne sçavoient ce que vouloit dire cette communication de propre substance, que Calvin & les Calvinistes van-toient tant; de sorte que pour s'accorder, il fallut supprimer ces choses, & présenter aux Suisses une Confession de Foi, dont ils pussent s'accommoder.

LXXXVII. A ces deux Confessions de Foi dressées par Calvin, dont l'une étoit pour la France, & l'autre fut composée pour s'accommoder avec les Suisses, on en ajouta de son vivant une troisième, en faveur des Protestans d'Allemagne.

Troisième Confession de Foi envoyée en Allemagne.
 1557. Bèze & Farel, comme Députés des Eglises Réformées de France & de celle de Genève, la portèrent en 1557 à Wormes, où les Princes & les Etats de la Confession d'Augsbourg étoient assemblés. On les vouloit engager à intercéder pour les Calvinistes auprès de Henri II. qui, à l'exemple de François I. son pere, n'oublioit rien pour les abbatre. Les termes de *propre substance* ne furent pas oubliés, comme on faisoit volontiers, quand on traitoit avec les Suisses. Mais on y ajouta beaucoup d'autres choses, & je

Hospin. ad ne sçai, pour moi, comment on peut accorder cette Confession avec
 1557. l. 252. la Doctrine du sens figuré. Car il y est dit *qu'on reçoit dans la Cène,*

non-seulement les bienfaits de Jesus-Christ, mais sa substance même & sa propre chair ; que le Corps du Fils de Dieu ne nous y est pas proposé en figure seulement, & par signification symboliquement, ou typiquement, comme un mémorial de Jesus-Christ absent, mais qu'il est véritablement & certainement rendu présent avec les Symboles, qui ne sont pas de simples signes ; Et si, disoient-ils, nous ajoutons que la manière dont ce Corps nous est donné, est symbolique & sacramentelle, ce n'est pas qu'elle soit seulement figurative : mais parce que sous l'espèce des choses visibles, Dieu nous offre, nous donne, & nous rend présent avec les Symboles, ce qui nous y est signifié ; ce que nous disons, afin qu'il paroisse que nous retenons dans la Cène la Présence du propre Corps & du propre Sang de Jesus-Christ, & que s'il reste quelque dispute, elle ne regarde plus que la manière.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES PROTESTANTES,
LIV. IX.

Nous n'avions pas encore ouï dire aux Calvinistes qu'il ne fallût pas regarder la Cène comme un mémorial de Jesus-Christ absent : nous ne leur avions pas ouï dire que pour nous donner, non ses bienfaits, mais sa substance & sa propre chair, il nous la rendît véritablement présente sous les Espèces, ni qu'il fallût reconnoître dans la Cène une Présence du propre Corps & du propre Sang ; & si nous ne connoissions les équivoques des Sacramentaires, nous ne pourrions nous empêcher de les prendre pour des Défenseurs aussi zélés de la Présence réelle, que le sont les Luthériens. A les entendre parler, on pourroit douter s'il reste quelque dispute entre la Doctrine Luthérienne & la leur : S'il reste encore, disent-ils, quelque dispute, elle ne regarde pas la chose même, mais la manière de la Présence ; de sorte que la Présence qu'ils reconnoissent dans la Cène, doit être dans le fond aussi réelle & aussi substantielle que celle qu'y reconnoissent les Luthériens.

En effet, dans la suite où ils traitent de la manière de cette Présence, ils ne rejettent dans cette manière, que ce qu'y rejettent les Luthériens : ils rejettent la manière de s'unir à nous naturelle ou locale ; & personne ne dit que Jesus-Christ nous soit uni à la manière ordinaire & naturelle, ni qu'il soit dans le Sacrement, ou dans ses Fidèles, comme les corps sont dans leur lieu ; car il y est certainement d'une manière plus haute. Ils rejettent l'épanchement de la nature humaine de Jesus-Christ, c'est-à-dire, l'Ubiquité que quelques Luthériens rejettoient aussi, & qui n'avoit pas encore si hautement gagné le dessus. Ils rejettent un grossier mélange de la substance de Jesus-Christ avec la nôtre, que personne n'admettoit ; car il n'y a rien de moins grossier, ni de plus éloigné des mélanges vulgaires, que

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IX.

l'union du Corps de Notre-Seigneur avec les nôtres, que les Luthériens reconnoissent aussi-bien que les Catholiques. Mais ce qu'ils rejettent sur toutes choses, c'est *cette grossiere & diabolique Transsubstantiation*, sans dire aucun mot de la Consubstantiation Luthérienne, qu'ils ne trouvoient en leur cœur, comme nous verrons, guère moins diabolique, ni moins charnelle. Mais il étoit bon de n'en point parler, de peur de choquer les Luthériens, dont on imploroit le secours. Et enfin, ils concluent tout court, en disant que la Présence qu'ils reconnoissent, se fait *d'une manière spirituelle, qui est appuyée sur la vertu incompréhensible du S. Esprit* : paroles que les Luthériens employoient eux-mêmes aussi-bien que les Catholiques, pour exclure avec la Présence en figure, même la Présence en vertu qui n'a rien de miraculeux ni d'incompréhensible.

LXXXVIII.
Autre Con-
fession de Foi
des Prison-
niers, pour
être envoyée
aux Protec-
tans,

Telle fut la Confession de Foi que les Calvinistes de France envoyèrent aux Protestans d'Allemagne. Ceux qu'on tenoit en prison en France pour la Religion, y joignirent leur déclaration particulière, où ils recevoient expressément la Confession d'Augsbourg en tous ses articles, à la réserve de celui de l'Eucharistie, en ajoutant toutefois, ce qui n'étoit pas moins fort que la Confession d'Augsbourg, que *la Cène n'est pas un signe de Jesus-Christ absent ; & se tournant aussi-tôt contre les Papistes, & leur changement de substance & leur adoration*, toujours sans dire aucun mot contre la Doctrine particulière du Luthéranisme.

C'est ce qui fit que les Luthériens, de l'avis commun de tous leurs Théologiens, jugerent la déclaration envoyée de France, *conforme en tout point à la Confession d'Augsbourg*, malgré ce qu'on y disoit sur l'article X. parce qu'au fond on en disoit plus sur la Présence réelle, que n'avoit fait cet article.

L'article d'Augsbourg disoit *qu'avec le pain & le vin, le Corps & le Sang étoient vraiment présens, & vraiment distribués à ceux qui prenoient la Cène*. Ceux-ci disent que *la propre chair & la propre substance de Jesus-Christ est vraiment présente, & vraiment donnée avec les Symboles, & sous les espèces visibles*, & le reste non moins précis que nous avons rapporté ; de sorte que si on demande lesquels expriment le plus fortement la Présence substantielle, ou des Luthériens qui la croient, ou des Calvinistes qui ne la croient pas, il se trouvera que ce sont les derniers.

LXXXIX.
Tous les au-
tres Articles
de la Confes-

Pour ce qui étoit des autres Articles de la Confession d'Augsbourg, ils demeuroient établis par l'exception du seul Article de la Cène ; c'est-à-dire, que les Calvinistes, même ceux qu'on dé-
tenoit

tenoit en prison pour leur Religion , professoient , contre leur créance , la nécessité du Baptême , l'amissibilité de la Justice , l'incertitude de la Prédestination , le mérite des bonnes œuvres , & la prière pour les Morts ; tous points que nous avons lûs en termes formels dans la Confession d'Augsbourg ; & voilà de quelle manière les Martyrs de la Nouvelle Réforme détruisoient , par leurs équivoques , ou par un exprès désaveu , la Foi pour laquelle ils mouroient.

Ainsi nous avons vû clairement trois langages différens de nos Calvinistes , en trois différentes Confessions de Foi. Par celle qu'ils firent pour eux-mêmes , ils songerent apparemment à se satisfaire : ils en ôtoient quelque chose , pour contenter les Zuingliens , & ils sçavoient y ajouter dans le besoin ce qui pouvoit leur rendre les Luthériens plus favorables.

Nous allons maintenant entendre les Calvinistes s'expliquer non plus entre eux , ni avec les Zuingliens , ou les Luthériens , mais avec les Catholiques. Ce fut en 1561 , durant la minorité de Charles IX. au fameux Colloque de Poissi , où par l'ordre de la Reine Catherine de Médicis sa mere , & Régente du Royaume , les Prélats furent assemblés pour conférer avec les Ministres , & réformer les abus qui donnoient prétexte à l'Hérésie. Comme on s'ennuyoit en France des longues remises du Concile général , si souvent promis par les Papes , & des fréquentes interruptions de celui qu'ils avoient enfin commencé à Trente , la Reine abusée par quelques Prélats d'une Doctrine suspecte , dont le Chancelier de l'Hôpital , très-zélé pour l'Etat & grand personnage , appuyoit l'avis , crut trop aisément que dans une commotion si universelle , elle pourroit pourvoir en particulier au Royaume de France , sans l'autorité du S. Siège & du Concile. On lui fit entendre qu'une Conférence concilieroit les esprits , & que les disputes qui les partageoient , seroient plus sûrement terminées par un accord , que par une décision , dont l'un des partis seroit toujours mécontent. Le Cardinal Charles de Lorraine , Archevêque de Reims , qui ayant tout gouverné sous François II. avec François, Duc de Guise son frere , s'étoit toujours conservé une grande considération , grand génie , grand homme d'Etat , d'une vive & agréable éloquence , sçavant même , pour un homme de sa qualité & de ses Emplois , espéra de se signaler dans le Public ; & tout ensemble , de plaire à la Cour , en entrant dans le dessein de la Reine. C'est ce qui fit entreprendre cette Assemblée de Poissi. Les Calvinistes

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. IX.

sion d'Augsbourg sont avouées par les Calvinistes.

X C.
Réflexions sur ces trois Confessions de Foi.

X C I.
Le Colloque de Poissi : Comment entrepris. Calvin n'y vient point , & laisse cette affaire à Bèze.

M. D. LXL.
Hospin. ad an. 1561.
Bèze. Hist. Ecc. liv. IV.
La Poplin. liv. VII.
Thuan. lib. XXVIII.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IX.

y députerent ce qu'ils avoient de plus habile, à la réserve de Calvin qu'on ne voulut pas montrer, soit qu'on craignît d'exposer à la haine publique le Chef d'un Parti si odieux, soit qu'il crût que son honneur fût mieux conservé en envoyant ses Disciples, & conduisant secrètement l'Assemblée de Genève où il dominoit, que s'il se fût commis lui-même. Il est vrai aussi que par la foiblesse de sa santé, & la violence de son humeur emportée, il étoit moins propre à se soutenir dans une Conférence, que Théodore de Bèze, d'une constitution plus robuste, & plus maître de lui-même. Ce fut donc Bèze qui parut le plus, ou pour mieux dire, qui parut seul dans cette Assemblée. Il étoit regardé comme le principal Disciple, & l'intime confident de Calvin, qui l'avoit choisi pour être Coopérateur de son ministère & de ses travaux dans Genève, où sa Réforme sembloit avoir fait son principal établissement. Calvin lui envoyoit ses instructions, & Bèze lui rendoit compte de tout, comme il paroît par les Lettres de l'un & de l'autre.

XCII.
Matières
traitées dans
le Colloque,
& son ouver-
ture.

On ne traita proprement dans cette Assemblée que de deux Points de Doctrine, dont l'un fut celui de l'Eglise, & l'autre fut celui de la Cène. C'étoit-là que l'on mettoit le nœud de l'affaire, parce que l'Article de l'Eglise étoit regardé par les Catholiques, comme un principe général qui renversoit par le fondement toutes les Eglises nouvelles, & que parmi les Articles particuliers dont on disputoit, aucun ne paroissoit plus essentiel que celui de la Cène. Le Cardinal de Lorraine pressoit l'ouverture du Colloque, bien que le gros des Prélats, & sur-tout le Cardinal de Tournon, Archevêque de Lyon, qui les présidoit, comme plus ancien Cardinal, y eussent une extrême répugnance. Ils craignoient avec raison que les subtilités des Ministres, leur dangereuse éloquence, avec un air de piété, dont les Hérétiques les plus pervers ne sont jamais dépourvus, & plus que tout cela, le charme de la nouveauté, n'imposât aux Courtisans, devant lesquels on devoit parler, & sur-tout au Roi & à la Reine, susceptibles, l'un par son bas-âge, & l'autre par sa naturelle curiosité, de toute sorte d'impressions, & même par la malheureuse disposition du genre-humain, & par le génie qui regnoit alors dans la Cour, plus encore des mauvaises que des bonnes. Mais le Cardinal de Lorraine, aidé de Montluc, Evêque de Valence, l'emporta, & le Colloque fut commencé.

XCIII.
Harangue
du Cardinal

Je n'ai pas besoin de raconter, ni l'admirable Harangue du Cardinal de Lorraine, & l'applaudissement qu'elle mérita, ni aussi

celui que s'attira Bèze, Orateur de profession, en offrant de répondre sur le champ au discours médité du Cardinal ; mais il importe de se souvenir que ce fut dans cette auguste Assemblée que les Ministres présenterent publiquement au Roi, au nom de toutes leurs Eglises, leur commune Confession de Foi dressée sous Henri II. dans leur premier Synode tenu à Paris, comme nous l'avons déjà dit. Bèze qui la présenta, en fit en même tems la défense par un long discours, où, malgré toute son adresse, il tomba dans un grand inconvénient. Lui qui, quelques jours auparavant, accusé par le Cardinal de Lorraine, en présence de la Reine Catherine & de toute la Cour, d'avoir écrit dans un de ses Livres que J. C. n'étoit pas plus dans la Cène que dans la boue, *Non magis in Cœnâ, quàm in cœno*, avoit rejeté cette proposition comme impie, & comme détestée de tout le parti, avança l'équivalente au Colloque même, devant toute la France ; car étant tombé sur la Cène, il dit dans la chaleur du discours, qu'en égard au lieu & à la Présence de Jesus-Christ considéré selon sa nature humaine, son Corps étoit autant éloigné de la Cène, que les plus hauts Cieux le sont de la terre. A ces mots, toute l'Assemblée frémit. On se ressouvint de l'horreur avec laquelle il avoit parlé de la Proposition qui excluait Jesus-Christ de la Cène, comme de la boue. Maintenant il y retomboit, sans que personne l'en pressât. Le murmure qu'on entendit de toutes parts, fit voir combien on étoit frappé d'une nouveauté si étrange. Bèze lui-même, étonné d'en avoir tant dit, ne cessa depuis de fatiguer la Reine, en donnant Requêtes sur Requêtes, pour obtenir la liberté de s'expliquer, à cause que pressé par le tems, il n'avoit pas eu le loisir de bien faire entendre sa pensée devant le Roi. Mais il ne falloit pas tant de paroles pour expliquer ce qu'on croyoit. Aussi pouvons-nous bien dire que la peine de Bèze n'étoit pas de ne s'être pas assez expliqué ; au contraire, ce qui lui causa, & à tous les siens, une si visible inquiétude, c'est que découvrant en termes précis le fond de la créance du Parti sur l'absence réelle de Jesus-Christ, il n'avoit que trop fait paroître que ces grands mots de Substance, & les autres dont ils se servoient pour conserver quelque idée de Réalité, n'étoient que des illusions.

Des Harangues, on passa bientôt aux Conférences particulières, principalement sur la Cène, où l'Evêque de Valence, & Duval, Evêque de Sées, à qui une demie érudition, pour ne point encore parler des autres motifs, donnoit une pente secrète vers

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
- LIV. IX.

de Lorraine.
Confession de
foi des Calvi-
nistes présen-
tée au Roi
dans l'Assem-
blée. Bèze
parle, & s'ex-
plique, plus
qu'il ne veut,
sur l'absence
de Jesus-
Christ dans la
Cène.

Hist. Ecc.
de Bèze. liv.
IV. p. 520.
Epist. Bèze
ad Calv. inter
Ep. Calv. p.
339.

Thuan.
XXVIII. 43.

XCIV.
Autre ex-
plication de
l'Article de la
Cène, pleine
de paroles
confuses.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IX.

le Calvinisme, ne songeoient, non plus que les autres Ministres, qu'à trouver quelque Formulaire ambigu, où sans entrer dans le fond, on contentât en quelque façon les uns & les autres.

Les fortes expressions que nous avons vûes dans la Confession de Foi qui fut alors présentée, étoient assez propres à ce jeu; mais les Ministres ne laisserent pas d'y ajouter des choses qu'il ne faut pas oublier. C'est ce qui paroît surprenant: car comme ils devoient avoir fait leur dernier effort pour bien expliquer leur doctrine dans leur Confession de Foi, qu'ils venoient de présenter à une Assemblée si solennelle, il semble qu'interrogés sur leur créance, ils n'avoient qu'à se rapporter à ce qu'ils en avoient dit dans un acte si authentique: mais ils ne le firent pas; & voici comme ils proposerent leur doctrine d'un commun consentement. *Nous confessons la Présence du Corps & du Sang de Jesus-Christ en sa sainte Cène, où il nous donne véritablement la substance de son Corps & de son Sang par l'opération de son S. Esprit, & que nous recevons & mangeons spirituellement, & par foi, ce même vrai Corps qui a été immolé pour nous, pour être os de ses os, & chair de sa chair, & pour en être vivifiés, & en recevoir tout ce qui est utile à notre salut; & parce que la Foi appuyée sur la promesse de Dieu, rend présentes les choses reçues, & qu'elle prend réellement, & de fait, le vrai Corps naturel de Notre-Seigneur, par la vertu du S. Esprit; en ce sens nous croyons & reconnaissons la présence du propre Corps & du propre Sang de Jesus-Christ dans la Cène.* Voilà toujours ces grandes phrases, ces pompeuses expressions, & ces longs discours pour ne rien dire. Mais avec toutes ces paroles ils ne crurent pas s'être encore assez expliqués, & bientôt après ils ajoutèrent, *que la distance des lieux ne peut empêcher que nous ne participions au Corps & au Sang de Jesus-Christ, puisque la Cène de Notre-Seigneur est une chose céleste, & qu'encore que nous recevions sur la terre par nos bouches, le pain & le vin comme les vrais signes du Corps & du Sang, nos âmes qui en sont nourries, enlevées au Ciel par la foi & l'efficacité du S. Esprit, jouissent du Corps présent, & du Sang de Jesus-Christ; & qu'ainsi le Corps & le Sang sont véritablement unis au pain & au vin, mais d'une manière sacramentelle, c'est-à-dire, non selon le lieu, ou la naturelle position des corps; mais en tant qu'ils signifient efficacement que Dieu donne ce Corps & ce Sang à ceux qui participent fidèlement aux signes mêmes, & qu'ils les reçoivent véritablement par la Foi.* Que de paroles pour dire que les signes du Corps & du Sang reçus avec Foi, nous unissent par cette Foi inspirée de Dieu au Corps & au Sang qui sont au Ciel! Il n'en fallloit pas davantage pour s'expli-

quer nettement ; & cette jouissance substantielle du corps vraiment & réellement présent , & les autres termes semblables ne servent qu'à entretenir des idées confuses , au lieu de les démêler , comme on est obligé de faire dans une explication de la Foi. Mais dans cette simplicité que nous demandons , les Chrétiens n'eussent pas trouvé ce qu'ils désiroient , c'est-à-dire , la vraie Présence de Jesus-Christ en les deux Natures ; & privés de cette Présence , ils auroient senti , pour ainsi parler , un certain vuide , qu'au défaut de la chose même les Ministres tâchoient de remplir par cette multiplicité de grandes paroles , & par leur son magnifique.

Les Catholiques n'entendoient rien dans ce prodigieux langage , & ils sentirent seulement qu'on avoit voulu suppléer par toutes ces phrases , à ce que Bèze avoit laissé de trop vuide & de trop creux dans la Cène des Calvinistes. Toute la force étoit dans ces paroles , *La Foi rend présentes les choses promises*. Mais ce discours parut bien vague aux Catholiques. Par ce moyen , disoient-ils , & le Jugement , & la Résurrection générale , & la gloire des Bienheureux , aussi-bien que le feu des damnés , nous feront autant présens que le Corps de Jesus-Christ nous l'est dans la Cène ; & si cette Présence par Foi nous fait recevoir la substance même des choses , rien n'empêche que les ames saintes qui sont dans le Ciel , ne reçoivent dès-à-présent & avant la Résurrection générale , la propre substance de leurs corps , aussi véritablement qu'on nous veut faire recevoir ici par la seule Foi , la propre substance du Corps de Jesus-Christ. Car si la Foi rend les choses si véritablement présentes qu'on en possède par ce moyen la substance , combien plus la vision bienheureuse ? Mais à quoi sert cet enlèvement de nos ames dans le Ciel par la Foi , pour nous unir la propre substance du Corps & du Sang ? un enlèvement moral & par affection fait-il de semblables unions ? quelle substance ne pouvons-nous pas embrasser de cette sorte ? qu'opère ici l'efficace du Saint-Esprit ? Le Saint-Esprit inspire la Foi , mais la Foi ainsi inspirée , quelque forte qu'elle soit , ne s'unit pas plus à la substance des choses , que les autres pensées & les autres affections de l'esprit. Que veulent dire aussi ces paroles vagues , *que nous recevons de Jesus-Christ ce qui nous est utile* , sans déclarer ce que c'est ? Si ces mots de Notre-Seigneur , *La chair ne sert de rien* , s'entendent , selon les Ministres , de la vraie chair de Jesus-Christ considérée selon sa substance , pourquoi tant vanter ensuite ce qu'on prétend qui ne sert de rien ? & quelle nécessité de tant prêcher la substance de la chair & du Sang si réellement reçue ? Que

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IX.

XCV.
Réflexions
des Catholiques
sur ces
discours va-
gues & pom-
peux.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IX.

XCVI.
Sentiment
de Pierre Mar-
tyr sur les
équivoques
des autres Mi-
nistres.

XCVII.
Ce que le
Docteur Dé-
penfe ajouta
aux expref-
sions des Mi-
nistres, pour
les rendre plus
recevables.

XCVIII.
Décision
des Prélats
qui expliquent
très-simple-
ment, & en
très-peu de
paroles, tou-
te la doctrine
Catholique.

Bèze, Hist.
Ecc. liv. IV.
p. 611, 612,
613, 614.
La Poplin.
liv. VII.
Ibid.

ne rejette-t-on donc, concludoient les Catholiques, tous ces vains discours ; & du moins en expliquant la Foi, que n'emploie-t-on, sans tant raffiner, les termes propres ?

Pierre Martyr, Florentin, un des plus célèbres Ministres qui fût dans cette Assemblée, en étoit d'avis, & déclara souvent que pour lui il n'entendoit pas ce mot de *substance* ; mais pour ne point choquer Calvin & les siens, il l'expliquoit le mieux qu'il pouvoit.

Claude Dépense, Docteur de Paris, homme de bon sens, & docte, pour un tems où les matieres n'étoient pas encore autant éclaircies & approfondies qu'elles l'ont été depuis par tant de disputes, fut mis au nombre de ceux qui devoient travailler avec les Ministres à la conciliation de l'article de la Cène. On le jugea propre à ce dessein, parce qu'il étoit sincère, & d'un esprit doux : mais avec toute sa douceur, il ne put souffrir la Doctrine des Calvinistes, ne trouvant pas supportable qu'ils fissent dépendre l'œuvre de Dieu, c'est-à-dire, la Présence du Corps de Jesus-Christ, non de la parole & de la promesse de celui qui le donnoit, mais de la Foi de ceux qui devoient le recevoir : ainsi il improuva leur article dès la première proposition, & avant toutes les additions qu'ils y firent depuis. De son côté, pour rendre notre Communion avec la substance du Corps indépendante de la Foi des hommes, & uniquement attachée à l'efficace & à l'opération de la parole de Dieu, en laissant passer les premiers mots jusqu'à ceux où les Ministres disoient, *Que la Foi rendoit les choses présentes*, il mit ces mots à la place : *Et parce que la parole & la promesse de Dieu rend présentes les choses promises, & que par l'efficace de cette parole, nous recevons réellement & de fait le vrai Corps naturel de Notre-Seigneur ; en ce sens nous confessons & reconnoissons dans la Cène la Présence de son propre Corps, & de son propre Sang*. Ainsi il reconnoissoit une Présence réelle & substantielle indépendamment de la Foi, & en vertu des seules paroles de Notre-Seigneur : par où il crut déterminer le sens ambigu & vague des termes dont les Ministres se servoient.

Les Prélats n'approuverent rien de tout cela, & de l'avis des Docteurs qu'ils avoient amenés avec eux, ils déclarerent l'article des Ministres Hérétique, captieux, & insuffisant : Hérétique, parce qu'il nioit la Présence substantielle & proprement dite ; captieux, parce qu'en la niant, il sembloit la vouloir admettre ; insuffisant, parce qu'il taisoit & dissimuloit le ministère des Prêtres, la force des paroles sacramentales, & le changement de substance, qui en étoit l'effet naturel. Ils opposerent de leur côté aux Ministres une déclara-

ration de leur Foi, aussi pleine & aussi précise que celle des Calvinistes avoit été imparfaite & enveloppée. Bèze la rapporte en ces termes : *Nous croyons & confessons qu'au S. Sacrement de l'Autel, le vrai Corps & le Sang de Jesus-Christ est réellement & transsubstantiellement sous les espèces du pain & du vin, par la vertu & puissance de la divine parole prononcée par le Prêtre, seul Ministre ordonné à cet effet, selon l'institution & commandement de Notre-Seigneur Jesus-Christ.* Il n'y a rien là d'équivoque ni de captieux, & Bèze demeure d'accord que c'est tout ce qu'on put arracher alors du Clergé pour appaiser les troubles de la Religion, s'étant les Prélats rendus juges au lieu de conférens amiables. Je ne veux que ce témoignage de Bèze, pour montrer que les Evêques firent leur devoir en expliquant nettement leur Foi, en évitant les grandes paroles qui imposent aux hommes par leur son, sans signifier rien de précis, & en refusant d'entrer dans aucune composition sur ce qui regarde la Foi. Une telle simplicité n'accommoda pas les Ministres; & ainsi une si grande Assemblée se sépara sans rien avancer. Dieu confondit la politique & l'orgueil de ceux qui crurent par leur éloquence, par de petites adresses & de foibles ménagemens, éteindre un tel feu dans la première vigueur de l'embrasement.

La Réformation de la Discipline ne réussit guère mieux : on fit de belles propositions & de beaux discours dont on ne vit que peu d'effet. L'Evêque de Valence discourut admirablement à son ordinaire, contre les abus & sur les obligations des Evêques, principalement sur celle de la résidence, qu'il gardoit moins que personne. En récompense, il ne dit mot de l'exacte observation du célibat, que les Peres nous ont toujours proposé comme le plus bel ornement de l'ordre Ecclésiastique. Il n'avoit pas craint de la violer, malgré les Canons, par un mariage secret : & d'ailleurs un Historien Protestant, qui ne laisse pas de lui donner tous les caractères d'un grand homme, nous a fait voir ses emportemens, son avarice, & les désordres de sa vie, qui éclaterent jusqu'en Irlande, de la manière du monde la plus scandaleuse. Il ne laissoit pas de tonner contre les vices, & sçut faire voir qu'il étoit du nombre de ces merveilleux Réformateurs, toujours prêts à tout corriger & à tout reprendre, pourvu qu'on ne touche pas à leurs inclinations corrompues.

Pour ce qui est des Calvinistes, ils regarderent comme un triomphe, qu'on les eût seulement ouïs dans une telle Assemblée. Mais ce triomphe imaginaire fut bien court. Le Cardinal de Lorraine dès long-tems avoit médité en lui-même de leur proposer la signa-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PROTESTANTES,
LIV. IX.

La Popline,
lib. VII.

XCIX.
Vains discours de l'Evêque de Valence sur la réformation des mœurs.

V. S. liv.
VII. n. 7.

C.
On propose aux Calvinistes l'Article X. de la Confession d'Augsbourg, & ils refusent de le signer.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. IX.

Ep. Bez.
ad Calv. in-
ter Calv. Ep.
p. 345. 347.

CI.
La Confes-
sion d'Aug-
bourg, reçue
par les Calvi-
nistes dans
tous les autres
Points, mais
seulement par
politique,

ture de l'article X. de la Confession d'Augsbourg : s'ils le signoient, c'étoit embrasser la réalité que tous ceux de la Confession d'Augsbourg défendoient avec tant de zèle ; & refuser cette signature , c'étoit dans un point essentiel condamner Luther & les siens , constamment les premiers Auteurs de la Nouvelle Réformation & son principal appui. Pour faire mieux éclater aux yeux de toute la France la division de tous ces Réformateurs , le Cardinal avoit pris de loin des mesures avec les Luthériens d'Allemagne , afin qu'on lui envoyât trois ou quatre de leurs principaux docteurs , qui paroissant à Poissi, sous prétexte de concilier tout d'un coup tous les différends, y combattoient les Calvinistes. Ainsi on auroit vû ces nouveaux Docteurs , qui tous donnoient l'Ecriture pour si claire , se presser mutuellement par son autorité , sans jamais pouvoir convenir de rien. Les Docteurs Luthériens vinrent trop tard ; mais le Cardinal ne laissa pas de faire sa proposition. Bèze & les siens résolus de ne point souscrire au X^e article qu'on leur proposoit, crurent s'échapper en demandant de leur côté aux Catholiques s'ils vouloient souscrire le reste ; qu'ainsi tout seroit d'accord , à la réserve du seul article de la Cène : subtile , mais vaine défaite. Car les Catholiques , au fond, n'avoient à se soucier en aucune sorte de l'autorité de Luther , ni de la Confession d'Augsbourg , ou de ses Défenseurs ; & c'étoit aux Calvinistes à les ménager , de peur de porter la condamnation jusqu'à l'origine de la Réforme. Quoi qu'il en soit , le Cardinal n'en tira rien davantage ; & content d'avoir fait paroître à toute la France que ce Parti de Réformateurs qui paroissoit au-dehors si redoutable, étoit si foible au-dedans par ses divisions, il laissa séparer l'Assemblée. Mais Antoine de Bourbon , Roi de Navarre , & premier Prince du Sang , jusqu'alors assez favorable au nouveau Parti , qu'il ne connoissoit que sous le nom de Luther , s'en désabusa ; & au lieu de la piété qu'il y croyoit auparavant, il commença dès-lors à n'y reconnoître qu'un zèle amer , & un prodigieux entêtement.

Au reste , ce ne fut pas un petit avantage pour la bonne cause , d'avoir obligé les Calvinistes à recevoir de nouveau dans une telle Assemblée , toute la Confession d'Augsbourg , à la réserve du seul article de la Cène , puisque comme nous avons vû , ils renonçoient par ce moyen à tant de points importants de leur doctrine. Bèze néanmoins trancha le mot , & en fit solennellement la déclaration du consentement de tous ses Collègues. Mais quoique la politique & le désir de s'appuyer , autant qu'ils pouvoient , de la Confession d'Augsbourg , leur ait fait dire en cette occasion , comme en beau-
coup

toup d'autres, ils avoient toute autre chose dans le cœur ; & on n'en peut douter , quand on voit quelle instruction ils reçurent de Calvin même durant le Colloque. *Vous devez, dit-il, prendre garde, vous autres qui assistez au Colloque, qu'en voulant trop soutenir votre bon droit, vous ne paroissiez opiniâtres, & ne fassiez rejeter sur vous toute la faute de la rupture. Vous sçavez que la Confession d'Augsbourg est le flambeau dont se servent vos furies, pour allumer le feu dont toute la France est embrasée ; mais il faut bien prendre garde pourquoi on vous presse tant de la recevoir, où que sa mollesse a toujours déplu aux gens de bon sens ; que Mélancton son auteur s'est souvent repenti de l'avoir dressée, & qu'enfin elle est tournée en beaucoup d'endroits à l'usage de l'Allemagne ; outre que sa brièveté obscure & défectueuse, a cela de mal, qu'elle omet plusieurs articles de très-grande importance.*

On voit donc bien que ce n'étoit pas le seul article de la Cène ; mais en général tout le gros de la Confession d'Augsbourg, qui lui déplaisoit. On n'exceptoit néanmoins que cet article, encore quand il s'agissoit de l'Allemagne, souvent on ne trouvoit pas à propos de l'excepter.

C'est ce qui paroît par une autre Lettre du même Calvin, écrite pareillement durant le Colloque, afin que l'on voie combien de différens personnages il faisoit dans le même tems. Ce fut donc en ce même tems, & en l'an 1561, qu'il écrivit aux Princes d'Allemagne, pour ceux de la Ville de Strasbourg, une Lettre, où il leur fait dire d'abord : *Qu'ils sont du nombre de ceux qui reçoivent en tout la Confession d'Augsbourg, même dans l'article de la Cène, & ajoute, que la Reine d'Angleterre, (c'étoit la Reine Elisabeth) quoiqu'elle approuve la Confession d'Augsbourg, rejette les façons de parler charnelles d'Heshusius & des autres qui ne pouvoient supporter ni Calvin, ni Bèze, ni Pierre Martyr, ni Mélancton même, qu'ils accusoient de relâchement sur le sujet de la Cène.*

On voit la même conduite dans la Confession de Foi de l'Electeur Fridéric III. Comte Palatin, rapportée dans le recueil de Genève : Confession toute Calvinienne & ennemie, s'il en fut jamais, de la présence réelle, puisque ce Prince y déclare que *Jesus-Christ n'est dans la Cène en aucune sorte, ni visible, ni invisible, ni incompréhensible, ni compréhensible, mais seulement dans le Ciel.* Et toutefois son fils & son successeur Jean Casimir, dans la Préface qu'il met à la tête de cette Confession, dit expressément que son pere ne s'est jamais départi de la Confession d'Augsbourg, ni même de l'Apologie qui y fut jointe : c'est celle de Mélancton, que nous avons

Tome III.

B b b

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. IX.

Ep. p. 342.

CII.
Combien de
différens per-
sonnages jou-
rent alors Cal-
vin & les Cal-
vinistes sur la
Confession
d'Augsbourg.
Ep. p. 324.

CIII.
Pareille dis-
simulation
dans l'Electeur
Fridéric III.
Syn. Gen.
II. part. pag.
141, 142.

HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. I X.

C IV.
Ménage-
ment de Cal-
vin sur l'Arti-
cle X. de la
Confession
d'Augsbourg.
Ep. p. 319
I I. De fa. ult.
adm. ad
Westph.

vûe si précise pour la présence réelle ; & si on ne vouloit pas en croire le fils , le pere même dans le corps de sa Confession déclare la même chose dans les mêmes termes.

C'étoit donc une mode assez établie , même parmi les Calvinistes , d'approuver purement & simplement la Confession d'Augsbourg , quand il s'agissoit de l'Allemagne , ou par un certain respect pour Luther, Auteur de toute la Réformation Prétendue, ou parce qu'en Allemagne la seule Confession d'Augsbourg avoit été tolérée par les Etats de l'Empire : & hors de l'Empire même , elle avoit une si grande autorité , que Calvin & les Calvinistes n'osoient dire qu'ils s'en éloignoient , qu'avec beaucoup d'égards & de précautions , puisque même dans l'exception qu'ils faisoient souvent du seul article de la Cène , ils se salvoient plutôt par les éditions diverses , & les divers sens de cet article , qu'ils ne le rejettoient absolument.

En effet, Calvin qui traite si mal la Confession d'Augsbourg , quand il parle confidemment avec les siens , garde un respect apparent pour elle par-tout ailleurs , même à l'égard de l'article de la Cène , en disant qu'il le reçoit , en l'expliquant sagement , & comme Mélancton , Auteur de la Confession , l'entendoit lui-même. Mais il n'y a rien de plus vain que cette défaite , parce qu'encore que Mélancton tint la plume , lorsqu'on dressa cette Confession de Foi , il y exposoit non pas sa Doctrine particulière , mais celle de Luther & de tout le Parti dont il étoit l'interprète & comme le Secrétaire , ainsi qu'il le déclare souvent.

Et quand dans un Acte public , on pourroit s'en rapporter tout-à-fait au sentiment particulier de celui qui l'a rédigé , il faudroit toujours regarder , non pas ce que Mélancton a pensé depuis , mais ce que Mélancton pensoit alors avec tous ceux de la Secte , n'y ayant aucun sujet de douter qu'il n'ait tâché d'expliquer naturellement ce qu'ils croyoient tous ; d'autant plus que nous avons vu qu'en ce tems il rejettoit le sens figuré d'aussi bonne foi que Luther ; & qu'encore que dans la suite , il ait biaisé en plusieurs manières , jamais il ne l'a ouvertement approuvé.

Il n'y a donc point de bonne foi à se rapporter au sens de Mélancton dans cette matière ; & on voit bien que Calvin , quoiqu'il se vante par-tout de dire ses sentimens sans aucune dissimulation , a voulu flatter les Luthériens.

Au reste , cette flatterie parut si grossière , qu'à la fin on en eut honte dans le Parti ; & c'est pourquoi on y résolut dans les actes que nous avons vus , & notamment au Colloque de Poissi , d'excepter

l'article de la Cène , mais celui-là seul , sans se mettre en peine , en approuvant les autres , de l'atteinte que donnoit cette approbation à la propre Confession de Foi qu'on venoit de présenter à Charles IX.

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
Liv. X.

LIVRE X.

Réformation de la Reine Elisabeth : Celle d'Edouard corrigée , & la Présence Réelle , qu'on avoit condamné sous ce Prince , tenue pour indifférente : L'Eglise Anglicane persiste encore dans ce sentiment : Autres Variations de cette Eglise sous Elisabeth : La Primauté Ecclésiastique de la Reine adoucie en apparence , en effet laissée la même que sous Henri & sous Edouard , malgré les scrupules de cette Princesse : La politique l'emporte par tout dans cette Réformation : La Foi , les Sacremens , & toute la puissance Ecclésiastique est mise entre les mains des Rois & des Parlemens : La même chose se fait en Ecosse : Les Calvinistes de France improuvent cette Doctrine , & s'y accommodent néanmoins : Doctrine de l'Angleterre sur la justification : La Reine Elisabeth favorise les Protestans de France : Ils se soulèvent aussi-tôt qu'ils se sentent de la force : La Conjuraison d'Amboise , sous François II. Les guerres civiles sous Charles IX. Que cette Conjuraison & ces guerres sont affaires de Religion entreprises par l'autorité des Docteurs & des Ministres du Parti , & fondées sur la nouvelle Doctrine , qu'on peut faire la guerre à son Prince pour la Religion : Cette Doctrine expressément autorisée par les Synodes nationaux : Illusion des Ecrivains Protestans , & entr'autres de M. Burnet , qui veulent que le tumulte d'Amboise , & les Guerres civiles soient affaires politiques : Que la Religion a été mêlée dans le meurtre de François Duc de Guise : Aveu de Bèze & de l'Amiral : Nouvelle Confession de Foi en Suisse.

Depuis 1558, jusqu'à 1570.

L'Angleterre bientôt revenue , après la mort de Marie , à la Réformation d'Edouard VI: songeoit à fixer sa foi , & à y donner la dernière forme par l'autorité de sa nouvelle Reine. Elisabeth, fille de Henri VIII. & d'Anne de Boulen, étoit montée sur le Trône , & gouvernoit son Royaume avec une aussi profonde politique que les Rois les plus habiles. La démarche qu'elle avoit faite du côté de Rome , incontinent après son avènement à la Couronne , avoit donné sujet de penser ce qu'on a publié d'ailleurs de cette Princesse , qu'elle ne se seroit pas éloignée de la Religion Catholique , si elle eût trouvé dans le Pape des dispositions plus favorables. Mais Paul I V. qui tenoit alors le Siège Apostolique , reçut

I.
La Reine
Elizabeth
croit ne pouvoir assurer son regne que par la Religion Protestante. Quatre points qui lui faisoient peine.

1558.

1559.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES.
Liv. X.

Burn. l. III.
pag. 555.

Burn. ibid.
pag. 558.

II.
I. Point.
Les Cérémonies.
Liv. III.
557.

III.
I. Point.
Les Images.
Pieux sentimens de la Reine.
Ibid. 151.
158.

Pag. 590.
Thuan. lib.
XXI. ann.
1559.

IV.
On la per-

mal les civilités qu'elle lui fit faire comme à un autre Prince, sans se déclarer davantage, par le Résident de la feue Reine sa sœur. M. Burnet nous raconte qu'il la traita de Bâtarde. Il s'étonna de son audace de prendre possession de la Couronne d'Angleterre, qui étoit un fief du S. Siège, sans son aveu, & ne lui donna aucune espérance de mériter ses bonnes grâces, qu'en renonçant à ses prétentions, & se soumettant au Siège de Rome. De tels discours, s'ils sont véritables, n'étoient guère propres à ramener une Reine. Elisabeth rebutée, s'éloigna aisément d'un Siège dont aussi-bien les décrets condamnoient sa naissance, & s'engagea dans la Nouvelle Réformation; mais elle n'approuvoit pas celle d'Edouard en tous ses Chefs. Il y avoit quatre points qui lui faisoient peine; celui des Cérémonies, celui des Images, celui de la Présence réelle, & celui de la Primauté ou Suprématie Royale: & il faut ici raconter ce qui fut fait de son tems sur ces quatre points.

Pour ce qui est des Cérémonies, elle aimoit, dit M. Burnet, celles que le Roi son pere avoit retenues; & recherchant l'éclat & la pompe jusques dans le service Divin, elle estimoit que les Ministres de son frere avoient outré le retranchement des ornemens extérieurs, & trop dépeuplé la Religion. Je ne vois pas néanmoins qu'elle ait rien fait sur cela de considérable.

Pour les Images, son dessein étoit sur-tout, de les conserver dans les Eglises, & dans le Service Divin: elle faisoit tous ses efforts pour cela; car elle affectionnoit extrêmement les Images, qu'elle croyoit d'un grand secours pour exciter la dévotion, & tout au moins elle estimoit que les Eglises en seroient bien plus fréquentées. C'étoit en penser au fond tout ce qu'en pensent les Catholiques. Si elles excitent la dévotion envers Dieu, elles pouvoient bien aussi en exciter les marques extérieures; c'est-là tout le culte que nous leur rendons: y être affectonné dans ce sens, comme la Reine Elisabeth, n'étoit pas un sentiment si grossier, qu'on veut à présent nous le faire croire; & je doute que M. Burnet voulût accuser une Reine, qui, selon lui, a fixé la Religion en Angleterre, d'avoir eu des sentimens d'idolâtrie. Mais le Parti des Iconoclastes avoit prévalu: la Reine ne leur put résister, & on lui fit tellement outrer la matiere, que non contente d'ordonner qu'on ôtât les Images des Eglises, elle défendit à tous ses Sujets de les garder dans leurs maisons; il n'y eut que le Crucifix qui s'en sauva, encore ne fut-ce que dans la Chapelle Royale, d'où l'on ne put persuader à la Reine de l'arracher.

Il est bon de considérer ce que les Protestans lui représenterent,

pour l'obliger à cette Ordonnance contre les Images, afin qu'on en voie ou la vanité, ou l'excès. Le fondement principal est que le *deuxième Commandement défend de faire des Images à la similitude de Dieu*: ce qui manifestement ne conclut rien contre les Images, ni de Jésus-Christ, en tant qu'homme, ni des Saints, ni en général contre celles où l'on déclare publiquement, comme fait l'Eglise Catholique, qu'on ne prétend nullement représenter la Divinité. Le reste étoit si excessif, que personne ne le peut soutenir; car, ou il ne conclut rien, ou il conclut à la défense absolue de l'usage de la peinture & de la sculpture: foiblesse, qui à présent est universellement rejetée de tous les Chrétiens, & réservée à la superstition & grossièreté des Mahométans & des Juifs.

La Reine demeura plus ferme sur le point de l'Eucharistie. Il est de la dernière importance de bien comprendre ses sentimens, selon que M. Burnet les rapporte: *Elle estimoit qu'on s'étoit restraint, du temps d'Edouard, sur certains dogmes, dans des limites trop étroites, & sous des termes trop précis; qu'il falloit user d'expressions plus générales où les Partis opposés trouvaient leur compte. Voilà ses idées en général. En les appliquant à l'Eucharistie, son dessein étoit de faire concevoir en des paroles un peu VAGUES, la manière de la Présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Elle trouvoit fort mauvais, que par des explications si subtiles, on eût chassé du sein de l'Eglise ceux qui croyoient la Présence corporelle. Et encore: Le dessein étoit de dresser un Office pour la Communion, dont les expressions fussent si bien ménagées, qu'en évitant de condamner la Présence corporelle, on réunît tous les Anglois dans une seule & même Eglise.*

On pourroit croire peut-être que la Reine jugea inutile de s'expliquer contre la Présence réelle, à cause que ses Sujets se portoient d'eux-mêmes à l'exclure; mais au contraire, la plupart des gens étoient imbus de ce dogme de la Présence corporelle; ainsi la Reine chargea les Théologiens de ne rien dire qui le censurât absolument; mais de le laisser indécis, comme une opinion spéculative que chacun auroit la liberté d'embrasser ou de rejeter.

C'étoit ici une étrange Variation dans un des principaux fondemens de la Réformation Anglicane. Dans la Confession de Foi de 1551 sous Edouard, on avoit pris avec tant de force le Parti contraire de la Présence réelle, qu'on la déclara impossible, & contraire à l'Ascension de Notre-Seigneur. Lorsque sous la Reine Marie, Cranmer fut condamné comme hérétique, il reconnut que le sujet principal de sa condamnation, fut de ne point reconnoître

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. X.

suade par des
raisons évi-
demment
mauvaises.
Burn. ibid.

V.
On varie
manifeste-
ment sur la
Présence
réelle. La po-
litique régle
la Religion.
Ibid. 557.

Ibid. 570.

Ibid.

VI.
La Foi des
prétendus
Martyrs est
changée.

HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

Calv. diluc.
explic. opusc.
p. 861.
Liv. II, p.
158.

dans l'Eucharistie une Présence corporelle de son Sauveur. Ridley, Latimer, & les autres prétendus Martyrs de la Réformation Anglicane rapportés par M. Burnet, ont souffert pour la même cause. Calvin en dit autant des Martyrs François, dont il oppose l'autorité aux Luthériens. Cet article paroissoit encore si important en 1549, & durant le regne d'Edouard, que lorsqu'on y voulut travailler à faire *une système de Doctrine qui embrassât, dit M. Burnet, tous les points fondamentaux de la Religion, on approfondit sur-tout l'opinion de la Présence de Jesus-Christ dans le Sacrement.* C'étoit donc alors non-seulement un des points fondamentaux, mais encore parmi les fondamentaux un des premiers. Si c'étoit un point si fondamental, & le principal sujet de ces martyres tant vantés, on ne pouvoit l'expliquer en termes trop précis. Après une explication aussi claire que celle qu'on avoit donnée sous Edouard, en revenir, comme vouloit Elisabeth, à des expressions générales qui laissassent la chose indécise, & où les Partis opposés trouvaissent leur compte, en sorte qu'on en pût croire tout ce qu'on voudroit, c'étoit trahir la vérité, & lui égaler l'erreur. En un mot, ces termes vagues dans une Confession de Foi, n'étoient qu'une illusion dans la matiere du monde la plus sérieuse, & qui demande le plus de sincérité. C'est ce que les Réformés d'Angleterre eussent dû représenter à Elisabeth. Mais la politique l'emporta contre la Religion, & on n'étoit plus d'humeur à tant rejeter la Présence réelle. Ainsi l'article XXIX, de la Confession d'Edouard, où elle étoit condamnée, fut fort changé : on y ôta tout ce qui montrait la Présence réelle impossible, & contraire à la séance de Jesus-Christ dans les Cieux. Toute cette forte explication, dit M. Burnet, fut effacée dans l'original avec du vermillon. L'Historien remarque avec soin qu'on peut encore la lire ; mais cela même est un témoignage contre la Doctrine qu'on efface. On vouloit qu'on la pût lire encore, afin qu'il restât une preuve, que c'étoit précisément celle-là qu'on avoit voulu retrancher. On avoit dit à la Reine Elisabeth sur les Images, que *la gloire des premiers Réformateurs seroit flétrie, si l'on venoit à rétablir dans les Eglises, ce que ces zélés Martyrs de la pureté Evangélique avoient pris soin d'abattre.* Ce n'étoit pas un moindre attentat de retrancher de la Confession de Foi de ces prétendus Martyrs, ce qu'ils y avoient mis contre la Présence réelle, & d'en ôter la Doctrine pour laquelle ils avoient versé leur sang. Au lieu de leurs termes simples & précis, on se contenta de dire, selon le dessein d'Elisabeth, en termes vagues, que *le Corps de Notre-Seigneur Jesus-Christ est donné & reçu d'une manière spi-*

Ibid. I, III,
601.

Page 588.

Ibid. 601.

rituelle, & que le moyen par lequel nous le recevons, est la foi. La première partie de l'article est très-véritable, en prenant la *manière spirituelle* pour une manière au-dessus des sens & de la nature, comme la prennent les Catholiques & les Luthériens; & la seconde n'est pas moins certaine, en prenant la réception pour la réception utile, & au sens que S. Jean disoit en parlant de Jesus-Christ, que les *siens ne le reçurent pas*, encore qu'il fût au monde en personne au milieu d'eux; c'est-à-dire, qu'ils ne reçurent ni la Doctrine, ni la Grace. Au surplus, ce qu'on ajoutoit dans la Confession d'Edouard sur la Communion des impies qui ne recevoient que les Symboles, fut pareillement retranché; & on prit soin de n'y conserver, sur la Présence réelle, que ce qui pouvoit être approuvé par les Catholiques & les Luthériens.

Par la même raison, on changea dans la Liturgie d'Edouard, ce qui condamnoit la Présence corporelle: par exemple, on y expliquoit qu'en se mettant à genoux en recevant l'Eucharistie, on ne prétendoit rendre par-là aucune adoration à une Présence corporelle de la Chair & du Sang, cette Chair & ce Sang n'étant point ailleurs que dans le Ciel. Mais sous Elisabeth, on retrancha ces paroles, & on laissa la liberté toute entière d'adorer dans l'Eucharistie la Chair & le Sang de Jesus-Christ comme présens. Ce que les prétendus Martyrs, & les Auteurs de la Réformation Anglicane avoient regardé comme une grossière idolâtrie, devint sous Elisabeth une action innocente. Dans la seconde Liturgie d'Edouard, on avoit ôté ces paroles qu'on avoit laissées dans la première: *Le Corps ou le Sang de Jesus-Christ garde son corps & son ame pour la vie éternelle*; mais ces mots qu'Edouard avoit retranchés, parce qu'ils sembloient trop favoriser la Présence corporelle, furent rétablis par Elisabeth. La foi alloit au gré des Rois; & ce que nous venons de voir ôté dans la Liturgie par la même Reine, y fut depuis remis sous le feu Roi Charles II.

Malgré tous ces changemens dans des choses si essentielles, M. Burnet veut que nous croyions qu'il n'y eut point de variation dans la Doctrine de la Réforme en Angleterre. On y détruisoit, dit-il, alors, tout de même qu'aujourd'hui, le dogme de la Présence corporelle, & seulement on estima qu'il n'étoit ni nécessaire ni avantageux de s'expliquer trop nettement là-dessus; comme si on pouvoit s'expliquer trop nettement sur la Foi. Mais il faut encore aller plus avant. C'est varier manifestement dans la doctrine, non-seulement d'en embrasser une contraire, mais encore de laisser indécis ce qui auparavant

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

Joan. 1. 10-11.

VII.
Change-
mens essen-
tiels dans la
Liturgie d'E-
douard.
Liv. II. p.
580.

Ibid. Liv. II.
252.

VIII.
Illusion de
M. Burnet,
qui ose dire
qu'on n'a
point changée
la Doctrine
établie sous
Edouard.
Ibid. t. III.
p. 602.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

étoit décidé. Si les anciens Catholiques, après avoir décidé en termes précis, l'égalité du Fils de Dieu avec son Pere, avoient supprimé ce qu'ils en avoient prononcé à Nicée pour se contenter simplement de l'appeller Dieu, en termes vagues & au sens que les Ariens n'avoient pû nier, en sorte que ce qu'on avoit si expressément décidé devînt indécis & indifférent, n'auroient-ils pas manifestement changé la Foi de l'Eglise, & fait un pas en arriere? Or, c'est ce qu'a fait l'Eglise Anglicane sous Elisabeth; & on ne peut pas en convenir plus clairement que M. Burnet en est convenu dans les paroles que nous avons rapportées, où il paroît en termes formels, que ce ne fut ni par hasard ni par oubli, qu'on omit les expressions du tems d'Edouard, mais par un dessein bien médité *de ne rien dire qui censurât la Présence corporelle, & au contraire de laisser ce dogme indécis, en sorte que chacun eût la liberté de l'embrasser ou de le rejeter*: ainsi, ou sincèrement, ou par politique, on revint de la Foi des Réformateurs, & on laissa pour indifférent le dogme de la Présence corporelle, contre lequel ils avoient combattu jusqu'au sang.

IX.
L'Angleterre est indifférente sur la Présence réelle.
Vie de Guill. Bedel. p. 132, 133.

C'est-là encore l'état présent de l'Eglise d'Angleterre, si nous en croyons M. Burnet. Ça été sur ce fondement que l'Evêque Guillaume Bedel dont il a écrit la vie, crut qu'un grand nombre de Luthériens qui s'étoient réfugiés à Dublin, pouvoient communier sans crainte avec l'Eglise Anglicane, *qui en effet, dit M. Burnet, a eu une telle modération en ce point (de la Présence réelle) que n'y ayant aucune définition positive de la maniere dont le Corps de Jesus-Christ est présent dans le Sacrement, les personnes de différent sentiment peuvent pratiquer le même culte, sans être obligés de se déclarer, & sans qu'on puisse présumer qu'ils contredisent leur foi.* C'est ainsi que l'Eglise d'Angleterre a réformé ses Réformateurs & corrigé ses Maîtres.

X.
On ne se sert point du mot de substance, ni des exaltées par Calvin. Ces expressions favorisoient trop une Présence réelle, & c'est pourquoi on ne s'en servit ni sous Edouard, où on la vouloit exclure, ni sous Elisabeth, où on vouloit laisser la chose indécise; & l'Angleterre sentit bien que ces mots de Calvin, peu convenables à la doctrine du sens figuré, n'y pouvoient être introduits qu'en forçant trop visiblement leur sens naturel.

XI.
La Suprématie de la

Au reste, ni sous Edouard, ni sous Elisabeth, la Réformation Anglicane n'employa jamais dans l'explication de l'Eucharistie, ni la substance du corps, ni ces opérations incompréhensibles tant exaltées par Calvin. Ces expressions favorisoient trop une Présence réelle, & c'est pourquoi on ne s'en servit ni sous Edouard, où on la vouloit exclure, ni sous Elisabeth, où on vouloit laisser la chose indécise; & l'Angleterre sentit bien que ces mots de Calvin, peu convenables à la doctrine du sens figuré, n'y pouvoient être introduits qu'en forçant trop visiblement leur sens naturel.

Il reste que nous expliquions l'article de la Suprématie. Il est vrai qu'Elisabeth y répugnoit, & ce titre de Chef de l'Eglise trop grand à

à son avis, même dans les Rois, lui parut encore plus insupportable, pour ne pas dire, plus ridicule, dans une Reine. Un célèbre Prédicateur Protestant lui avoit, dit M. Burnet, *suggéré cette délicatesse*; c'est-à-dire, qu'il y avoit encore quelque reste de pudeur dans l'Eglise Anglicane, & que ce n'étoit pas sans quelque remord qu'elle abandonnoit son autorité à la Puissance séculière; mais la politique l'emporta encore en ce point. Avec toute la secrète honte que la Reine avoit pour sa qualité de Chef de l'Eglise, elle l'accepta, & l'exerça sous un autre nom. Par une Loi publiée en 1559, *on attacha de nouveau la primauté Ecclésiastique à la Couronne. On déclara que le droit de faire les visites Ecclésiastiques, & de corriger ou de réformer les abus de l'Eglise, étoit annexé pour toujours à la Royauté, & qu'on ne pourroit exercer aucune charge publique, soit Civile, ou Militaire, ou Ecclésiastique, sans jurer de reconnoître la Reine pour Souveraine Gouvernante dans tout son Royaume, en toutes sortes de causes Séculières & Ecclésiastiques.* Voilà donc à quoi aboutit le scrupule de la Reine; & tout ce qu'elle adoucît dans les Loix de Henri VIII. sur la primauté des Rois, fut qu'au lieu que sous ce Roi on perdoit la vie en la niant, sous Elisabeth on ne perdoit que ses biens.

Les Evêques Catholiques se souvinrent à cette fois de ce qu'ils étoient, & attachés invinciblement à l'Eglise Catholique & au S. Siège, ils furent déposés pour avoir constamment refusé de souscrire à la Primauté de la Reine, aussi-bien qu'aux autres articles de la Réforme. Mais Parker, Archevêque Protestant de Cantorbéri, fut le plus zélé à subir le joug. C'étoit à lui qu'on adressoit les plaintes contre le scrupule qu'avoit la Reine sur sa qualité de chef: on lui rendoit compte de ce qu'on faisoit pour engager les Catholiques à la reconnoître, & enfin la Réformation Anglicane ne pouvoit plus compatir avec la liberté & l'autorité que Jesus-Christ avoit donnée à son Eglise. Ce qui avoit été résolu dans le Parlement en 1559, en faveur de la Primauté de la Reine, fut reçu dans le Synode de Londres, en 1562, du commun consentement de tout le Clergé, tant du premier que du second ordre.

Là, on inséra en ces termes la Suprématie parmi les articles de Foi: *La Majesté Royale a la souveraine puissance dans ce Royaume d'Angleterre & dans ses autres domaines, & le souverain gouvernement de tous les sujets, soit Ecclésiastiques ou Laïques, lui appartient en toutes sortes de causes, sans qu'ils puissent être assujettis à aucune puissance étrangère.* On voulut exclure le Pape par ces derniers mots; mais comme ces autres mots, *en toutes sortes de causes*, mais ici sans

Tome III.

Ccc

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. X.

Reine dans
les matieres
spirituelles
est établie
malgré ses
scrupules.

Ibid. l. III.
p. 558, 671.
Pag. 571.
1559.
Liv. III.
pag. 570, &
seq.

Ibid. 571.
XII.
Fermeté des
Evêques Ca-
tholiques.
Ibid. 572,
586, &c.
Ibid. pag.
571, & seq.

1562.
XIII.
Déclaration
du Clergé, sur
la Suprématie
d'Elisabeth.
Syn. Lond.
art. XXXII.
Syn. Gen.
I. part. pag.
107.

HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. X.

restriction, comme on avoit fait dans l'acte du Parlement, empor-
toient une pleine Souveraineté, même dans les causes Ecclésiasti-
ques, sans en excepter celles de la Foi, ils eurent honte d'un si
grand excès, & y apportèrent ce tempérament : *Quand nous attri-
buons à la Majesté Royale ce souverain gouvernement dont nous appre-
nons que plusieurs calomniateurs sont offensés, nous ne donnons pas à
nos Rois l'administration de la parole & des Sacremens, ce que les Or-
donnances de notre Reine Elisabeth montrent clairement; mais nous lui
donnons seulement la prérogative que l'Ecriture attribue aux Princes
pieux, de pouvoir contenir dans leur devoir tous les Ordres, soit Ecclé-
siastiques, soit Laïques, & réprimer les contumaces par le glaive de la
Puissance Civile.*

XIV.
On ne fait
que pallier
grossièrement
un si grand
mal.

Cette explication est conforme à une Déclaration que la Reine
avoit publiée, où elle disoit d'abord, *qu'elle étoit fort éloignée de
vouloir administrer les choses saintes.* Les Protestans aïsés à contenter
sur le sujet de l'autorité Ecclésiastique, crurent par-là être à couvert
de tout ce que la Suprématie avoit de mauvais, mais envain : car
il ne s'agissoit pas de sçavoir si les Anglois attribuoient à la Royauté
l'administration de la parole & des Sacremens : qui les a jamais accu-
sés de vouloir que leurs Rois montassent en chaire, ou administra-
sent la Communion & le Baptême ? Et qu'y a-t-il de si rare dans
cette Déclaration où la Reine Elisabeth reconnoît que ce ministère
ne lui appartient pas ? La question étoit de sçavoir si dans ces matie-
res la Majesté Royale a une simple direction & exécution exté-
rieure, ou si elle influe au fond dans la validité des actes Ecclésiasti-
ques. Mais encore qu'en apparence on la réduise dans cet article
à la simple exécution, le contraire paroissoit trop dans la pratique.
La permission de prêcher s'accordoit par Lettres-Patentes, & sous
le grand Sceau. La Reine faisoit les Evêques avec la même autorité
que le Roi son pere, & le Roi son frere, & pour un tems limité,
si elle vouloit. La commission pour les consacrer émanoit de la
Puissance Royale. Les excommunications étoient décernées par la
même autorité. La Reine régloit par ses Edits, non-seulement le
culte extérieur, mais encore la foi & le dogme, ou les faisoit régler
par son Parlement, dont les actes recevoient d'elle leur validité, &
il n'y a rien de plus inouï dans l'Eglise Chrétienne, que ce qu'on y
fit alors.

XV.
Le Parle-
ment conti-
nue à s'attri-

Le Parlement prononça directement sur l'Hérésie, il régla les con-
ditions sous lesquelles une doctrine passeroit pour Hérétique, & où
ces conditions ne se trouveroient pas dans cette doctrine, il défend

dit de la condamner, & s'en réserva la connoissance. Il ne s'agit pas de sçavoir si la règle que le Parlement prescrivit, est bonne ou mauvaise; mais si le Parlement, un Corps séculier dont les actes reçoivent du Prince leur validité, peut décider sur les matieres de la Foi, & s'en réserver la connoissance, c'est-à-dire, se l'attribuer, & l'interdire aux Evêques à qui Jesus-Christ l'a donnée; car ce que disoit le Parlement, qu'il agitoit de concert avec l'Assemblée du Clergé, n'étoit qu'une illusion, puisqu'enfin c'étoit toujours réserver la suprême autorité au Parlement, & écouter les Pasteurs plutôt comme Consultants dont on prenoit les lumieres, que comme Juges naturels à qui seuls la décision appartenoit de droit divin. Je ne crois pas qu'un cœur Chrétien puisse écouter, sans gémir, un tel attentat sur l'autorité Pastorale, & sur les droits du Sanctuaire.

Mais de peur qu'on ne s'imagine que toutes ces entreprises de l'autorité séculiere sur les droits du Sanctuaire, fussent simplement des usurpations des Laïques, sans que le Clergé y consentit, sous prétexte qu'il auroit donné l'explication que nous avons vûe à la Suprématie de la Reine, dans l'Article XXXVII. de la Confession de Foi: ce qui précède & ce qui suit, fait voir le contraire. Ce qui précède, puisque ce Synode composé, comme on vient de voir, des deux Ordres du Clergé, voulant établir la validité de l'Ordination des Evêques, des Prêtres, & des Diacres, la fonde sur la Formule contenue dans le Livre de la Consécration des Archevêques & Evêques, & de l'Ordination des Prêtres & des Diacres, fait DEPUIS PEU, dans le tems d'Edouard VI. & confirmé par l'autorité du Parlement. Foibles Evêques, malheureux Clergé, qui aime mieux prendre la forme de sa Consécration dans le Livre fait DEPUIS PEU, il n'y avoit que dix ans, sous Edouard VI. & confirmé par l'autorité du Parlement, que dans le Livre des Sacremens de S. Grégoire, Auteur de leur conversion, où ils pouvoient lire encore la forme, selon laquelle leurs Prédécesseurs, & le saint Moine Augustin, leur premier Apôtre, avoient été consacrés, quoique ce Livre fût appuyé, non point à la vérité, par l'autorité des Parlemens, mais par la Tradition universelle de toutes les Eglises Chrétiennes.

Voilà sur quoi ces Evêques fonderent la validité de leur Sacre, & celle de l'Ordination de leurs Prêtres & de leurs Diacres; & cela se fit conformément à une Ordonnance du Parlement de 1559, où le doute sur l'Ordination fut résolu par un Arrêt, qui autorisoit le Cérémonial des Ordinations, joint avec la Liturgie

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

buer la déci-
sion sur les
points de Foi.
Ibid. 171.
Ibid.

XVI.
La validité
des Ordina-
tions, sur
quoi fondée
en Angleterre:

Syn. Lond.
art. XXXVI.
Syn. Gen. p.
107.

Ibid.

XVII.
Suite de
cette matiere.
Burn. ibid.
p. 180.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

XVIII.
Les déci-
sions de foi
réserver à
l'autorité
Royale par la
déclaration
des Evêques.

XIX.
La même
Doctrine en
Ecosse.
Sym. Gen.
I. part. pag.
109.
1568.
Ibid. 126.
1681.

d'Edouïard ; de sorte que si le Parlement n'avoit pas fait ces Actes, l'Ordination de tout le Clergé seroit demeurée douteuse.

Les Evêques & leur Clergé, qui avoient ainsi mis sous le joug l'autorité Ecclésiastique, finissent d'une manière digne d'un tel commencement, lorsqu'ayant expliqué leur Foi dans tous les Articles précédens, au nombre de XXXIX. ils en font un dernier, où ils déclarent que *ces Articles autorisés par l'approbation & le consentement, per assensum & consensum, de la Reine Elisabeth, doivent être reçus & exécutés par tout le Royaume d'Angleterre.* Où nous voyons l'approbation de la Reine, & non-seulement son consentement par soumission, mais encore son assentement, pour ainsi parler, par expresse Délibération, mentionné dans l'Acte, comme une condition qui le rend valable ; en sorte que les Décrets des Evêques sur les matieres les plus attachées à leur ministère, reçoivent leur dernière forme & leur validité dans le même style que les Actes du Parlement par l'approbation de la Reine, sans que ces foibles Evêques aient osé témoigner, à l'exemple de tous les siècles précédens, que leurs Décrets, valables par eux-mêmes, & par l'autorité sainte que Jesus-Christ avoit attachée à leur caractère, n'attendoient de la Puissance Royale qu'une entière soumission, & une protection extérieure. C'est ainsi qu'en oubliant, avec les anciennes institutions de leur Eglise, le Chef que Jesus-Christ leur avoit donné, & se donnant eux-mêmes pour Chef leurs Princes, que Jesus-Christ n'avoit pas établis pour cette fin, ils se sont de telle sorte ravis, que nul Acte Ecclésiastique, pas même ceux qui regardent la Prédication, les Censures, la Liturgie, les Sacrements, & la Foi même, n'a de force en Angleterre, qu'autant qu'il est approuvé & validé par les Rois ; ce qui, au fond, donne aux Rois plus que la parole, & plus que l'administration des Sacrements, puisqu'il les rend souverains Arbitres de l'un & de l'autre.

C'est par la même raison que nous voyons la première Confession de l'Ecosse, depuis qu'elle est Protestante, publiée au nom des Etats & du Parlement, & une seconde Confession du même Royaume, qui porte pour titre : *Générale Confession de la vraie Foi Chrétienne, selon la parole de Dieu, & les Actes de nos Parlemens.*

Il a fallu une infinité de Déclarations différentes, pour expliquer que ces Actes n'attribuoient pas la Jurisdiction Episcopale à la Royauté : mais tout cela n'est que des paroles, puisqu'au fond il demeure toujours pour certain, que nul Acte Ecclésiastique n'a de force dans ce Royaume-là non plus qu'en celui d'Angleterre, si le Roi & le Parlement ne les autorisent.

J'avoue que nos Calvinistes paroissent bien éloignés de cette Doctrine ; & je trouve non-seulement dans Calvin , comme je l'ai déjà dit , mais encore dans les Synodes Nationaux , des condamnations expresses de ceux qui confondent le gouvernement Civil avec le gouvernement Ecclésiastique , *en faisant le Magistrat Chef de l'Eglise , ou en soumettant au Peuple le gouvernement Ecclésiastique*. Mais il n'y a rien parmi ces Messieurs qui ne s'accommode , pourvu qu'on soit ennemi du Pape & de Rome : tellement qu'à force d'explications & d'équivoques , les Calvinistes ont été gagnés , & on les a fait venir en Angleterre jusqu'à souscrire la Suprématie.

On voit par toute la suite des Actes que nous avons rapportés , que c'est en vain qu'on nous veut persuader que sous le regne d'Elisabeth , cette Suprématie ait été réduite à des termes plus raisonnables que sous les regnes précédens , puisqu'on n'y voit au contraire aucun adoucissement dans le fond. Un des fruits de la Primauté fut que la Reine envahit les restes des biens de l'Eglise sous prétexte d'échanges désavantageux , même ceux des Evêchés , qui seuls jusques alors étoient demeurés sacrés & inviolables. A l'exemple du Roi son pere , pour engager sa Noblesse dans les intérêts de la Primauté & de la Réforme , elle leur fit don d'une partie de ces biens sacrés ; & cet état de l'Eglise mis sous le joug dans son spirituel & dans son temporel tout ensemble , s'appelle la Réformation de l'Eglise & le rétablissement de la pureté Evangelique.

Cependant , si on doit juger selon la règle de l'Evangile de cette Réformation par ses fruits , il n'y a jamais rien eu de plus déplorable , puisque l'effet qu'a produit ce misérable asservissement du Clergé , c'est que la Religion n'y a plus été qu'une politique : on y a fait tout ce qu'ont voulu les Rois. La Réformation d'Edouard , où l'on avoit changé toute celle de Henri VIII. a changé elle-même en un moment sous Marie ; & Elisabeth a détruit en deux ans tout ce que Marie avoit fait.

Les Evêques réduits à quatorze , demeurèrent fermes avec cinquante ou soixante Ecclésiastiques : mais à la réserve d'un si petit nombre dans un si grand Royaume , tout le reste fut entraîné par les décisions d'Elisabeth , avec si peu d'attachement à la Doctrine nouvelle qu'on leur faisoit embrasser , qu'il y a même de l'apparence , de l'aveu de M. Burnet , que si le regne d'Elisabeth eût été court , & si un Prince de la Communion Romaine eût pu parvenir à la Couronne avant la mort de tous ceux de cette génération , on les auroit vû changer avec autant de facilité qu'ils avoient fait sous l'autorité de Marie.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES ;
LIV. X.

X X.
Doctrine
Anglicane ,
qui fait le Roi
Chef de l'E-
glise ; con-
damnée par
les Calvini-
stes.

Syn. de Paris , 1575.
Syn. de la
Rochelle ,
1571.

X X I.
On achevé
de déposer les
Eglises.
Burn. I. III.
1571, 1592, &c.
Thuan. lib.
XXI. 1559.
Burn. I. III.

P. 184.
X X I I.
Passage mé-
morable de
M. Burnet ,
sur la Réfor-
mation Angli-
cane.
Pag. 594

Ibid. 555.

HISTOIRE Dans cette même Confession de Foi , confirmée sous Elisabeth
DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, en 1562 , il y a deux points importans sur la Justification. Dans l'un
 on rejette assez clairement l'inamissibilité de la Justice , en déclara-
 nt , qu'après avoir reçu le S. Esprit , nous pouvons nous éloigner de la
 grace donnée , & ensuite nous relever & nous corriger. Dans l'autre , la

LIV. X. certitude de la prédestination semble tout-à-fait excluse , lorsqu'a-
 près avoir dit , que la Doctrine de la prédestination est pleine de conso-
 lation pour les vrais Fidèles , en confirmant la foi que nous avons d'ob-
 tenir le salut par Jesus-Christ , on ajoûte qu'elle précipite les hommes
 charnels , ou dans le désespoir , ou dans une pernicieuse sécurité malgré
 leur mauvaise vie. Et on conclut , qu'il faut embrasser les promesses di-
 vines , comme elles nous sont proposées **EN TERMES GENERAUX** dans l'E-
 criture , & suivre dans nos actions la volonté de Dieu , comme elle est
XXIII. **L'inamissibilité de la Justice rejetée par l'Eglise Anglicane.** **Synt. Gen. I. part. Conf. Anglic. artic. XVI, XVII,** **pag. 102.** **expressément révoquée dans sa parole ;** ce qui semble exclure cette cer-
 titude spéciale , où on oblige chaque Fidèle en particulier à croire
 comme de Foi , qu'il est du nombre des Elûs , & compris dans ce
 décret absolu , par lequel Dieu les veut sauver : Doctrine , qui en
 effet ne plaît guère aux Protestans d'Angleterre , quoique non-seu-
 lement ils la souffrent dans les Calvinistes , mais encore que les Dé-
 putés de cette Eglise l'aient autorisée , comme nous verrons dans
 le Synode de Dordrecht.

LIV. XIV. **XXIV.** **Commentement des troubles de France par la faveur d'Elisabeth. Changement de la doctrine des Calvinistes.** **Burn. l. III. p. 559, 567.** La Reine Elisabeth favorisoit secrettement la disposition que
 ceux de France avoient à la révoque : ils se déclarerent à peu près
 dans le même tems que la Réformation Anglicane prit sa forme
 sous cette Reine. Après environ trente ans , nos Réformés se lassè-
 rent de tirer leur gloire de leur souffrance , leur patience n'alla pas
 plus loin. Ils cessèrent aussi d'exagérer à nos Rois leur soumission. Cet-
 te soumission ne dura qu'autant que les Rois furent en état de les con-
 tenir. Sous les forts regnes de François I. & de Henri II. ils furent
 à la vérité fort soumis , & ne firent aucun semblant de vouloir
 prendre les armes. Le regne aussi foible que court de François II.
 leur donna de l'audace : ce feu long-tems caché éclata enfin dans
 la conjuration d'Amboise. Cependant il restoit encore assez de for-
 ce dans le Gouvernement pour éteindre la flamme naissante ; mais
 durant la minorité de Charles IX. & sous la régence d'une Reine ,
 dont toute la politique n'alloit qu'à se maintenir par de dangereux
 ménagemens , la révolte parut toute entière , & l'embrasement
 fut universel par toute la France. Le détail des intrigues & des
 guerres ne me regarde pas , & je n'aurois même point parlé de ces
 mouvemens , si , contre toutes les déclarations & protestations

précédentes, ils n'avoient produit dans la Réforme cette nouvelle Doctrine, qu'il est permis de prendre les armes contre son Prince & sa Patrie pour la cause de la Religion.

On avoit bien prévu que les Nouveaux Réformés ne tarderoient pas à en venir à de semblables attentats. Pour ne point rappeler ici les guerres des Albigeois, les séditions des Viciéistes en Angleterre, & les fureurs des Calixtins en Bohême, on n'avoit que trop vu à quoi avoient abouti toutes les belles protestations des Luthériens en Allemagne. Les Liges & les Guerres au commencement détestées, aussi-tôt que les Protestans se sentirent, devinrent permises, & Luther ajouta cet Article à son Evangile. Les Ministres des Vaudois avoient encore tout nouvellement enseigné cette Doctrine, & la guerre fut entreprise dans les Vallées contre les Ducs de Savoie, qui en étoient les Souverains. Les Nouveaux Réformés de France ne tardèrent pas à suivre ces exemples, & on ne peut pas douter qu'ils n'y aient été engagés par leurs Docteurs.

Pour la Conjuration d'Amboise, tous les Historiens le témoignent, & Bèze même en est d'accord dans son Histoire Ecclesiastique. Ce fut sur l'avis des Docteurs, que le Prince de Condé se crut innocent, ou fit semblant de le croire, quoiqu'un si grand attentat eût été entrepris sur ses ordres. On résolut dans le Parti de lui fournir *hommes & argent*, afin que *la force lui demeurât*; de sorte qu'il ne s'agissoit de rien moins, après l'enlèvement violent des deux Guises dans le propre Château d'Amboise, où le Roi étoit, que d'allumer dès-lors dans tout le Royaume le feu de la Guerre Civile. Tout le gros de la Réforme entra dans ce dessein, & la Province de Xaintonge est louée par Bèze en cette occasion, *d'avoir fait son devoir comme les autres*. Le même Bèze témoigne un regret extrême, de ce qu'une si juste entreprise a manqué, & en attribue le mauvais succès à la déloyauté de quelques-uns.

Il est vrai qu'on voulut donner à cette entreprise, comme on fait à toutes les autres de cette nature, un prétexte de bien public pour y attirer quelques Catholiques, & sauver à la Réforme, l'infamie d'un tel attentat. Mais quatre raisons démontrent que c'étoit au fond une affaire de Religion, & une entreprise menée par les Réformés. La première est, qu'elle fut faite à l'occasion des exécutions de quelques-uns du Parti, & sur-tout de celle d'Anne du Bourg, ce fameux prétendu Martyr. C'est après l'avoir racontée avec les autres mauvais traitemens qu'on faisoit aux Luthériens (alors on nommoit ainsi toute la Réforme) que Bèze fait suivre l'Histoire.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PROTESTANTES,
LIV. X.

XXV.
Les Calvinistes prirent les armes par maxime de Religion.

Thuan. lib. XXVII.
1560. T. II. pag. 17.

La Poplin. lib. VII. p. 246, 256.

XXVI.
Bèze avoue que la conjuration d'Amboise fut entreprise par maxime de conscience.

Thuan. t. 1. lib. XXIV. p. 752.

La Poplin. liv. VI.

Bèze. Hist. Ecc. liv. III. p. 250, 254, 270.

1560. Ibid. 313.

XXVII.
Quatre démonstrations qui font voir que le tumulte d'Amboise fut l'ouvrage des Protestans, & qu'il eut la Religion pour motif. Première démonstration.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. X. re de la Conspiration; & à la tête des motifs qui la firent naître, il met ces façons de faire ouvertement tyranniques, & les menaces dont on usoit à cette occasion envers les plus grands du Royaume, comme le Prince de Condé & les Châtillons. C'est alors, dit-il, que plusieurs Seigneurs se réveillèrent comme d'un profond sommeil : d'autant plus, continue cet Historien, qu'ils considéroient que les Rois François & Henri n'avoient jamais voulu attenter à la personne des gens d'Etat, c'est-à-dire, des gens de qualité, se contentant de battre le chien devant le loup; & qu'on faisoit tout le contraire alors, qu'on devoit pour le moins, à cause de la multitude, user de remèdes moins corrosifs, & n'ouvrir pas la porte à un million de séditions.

XXVIII.
Deuxième
Démonstration, où est
rapporté l'avis de Bèze,
& des Théologiens du
Parti.

Ibid. 249.

Lib. XXIV.
p. 372, *edit.*
Gen.

XXIX.
Troisième
démonstration.

En vérité l'aveu est sincère. Tant qu'on ne punit que la lie du peuple, les Seigneurs du Parti ne s'émurent pas, & les laissèrent traîner au supplice. Lorsqu'ils se virent menacés comme les autres, ils songèrent à prendre les armes, ou, comme parle l'Auteur, *chacun fut contraint de penser à son particulier, & commencèrent plusieurs à se rallier ensemble pour regarder à quelque juste défense pour remettre sur l'ancien & légitime gouvernement du Royaume.* Il falloit bien ajoûter ce mot pour couvrir le reste; mais ce qui précède, fait assez voir ce qu'on prétendoit, & la suite le justifie encore plus clairement. Car ces moyens de justes défenses furent, que la chose étant proposée aux Jurisconsultes & gens de renom de France & d'Allemagne, comme aussi aux plus doctes Théologiens, il se trouva qu'on se pouvoit légitimement opposer au Gouvernement usurpé par ceux de Guise, & prendre les armes à un besoin pour repousser leur violence, pourvu que les Princes du Sang, qui sont nés en tels cas légitimes Magistrats, ou l'un d'eux, le voulût entreprendre, sur-tout à la requête des États de France, ou de la plus saine partie d'iceux. C'est donc ici une seconde démonstration contre la nouvelle Réforme, en ce que les Théologiens que l'on consulta, étoient Protestans, comme il est expressément expliqué par M. de Thou, Auteur non suspect. Et Bèze le fait assez voir, lorsqu'il dit qu'on prit l'avis des plus doctes Théologiens, qui, selon lui, ne pouvoient être que des Réformés. On en peut bien croire autant des Jurisconsultes, & jamais on n'en a nommé aucun qui fût Catholique.

Une troisième démonstration qui résulte des mêmes paroles, c'est que ces Princes du Sang, *Magistrats nés dans cette affaire*, furent réduits au seul Prince de Condé, Protestant déclaré, quoiqu'il y en eût pour le moins cinq ou six autres, & entr'autres le Roi de Navarre, frere aîné du Prince, & premier Prince du Sang; mais que

que le Parti craignoit plutôt qu'il n'en étoit assuré : circonstance qui ne laisse pas le moindre doute que le dessein de la Nouvelle Réforme ne fût d'être maîtresse de l'entreprise.

Et non-seulement le Prince est le seul qu'on met à la tête de tout le Parti, mais ce qui fait la quatrième & dernière conviction contre la Réforme, c'est que *cette plus saine partie des Etats*, dont on demandoit le concours, furent presque tous de ces Réformés. Les ordres les plus importants & les plus particuliers s'adressoient à eux, & l'entreprise les regardoit seuls. Car le but qu'on s'y proposa, étoit, comme l'avoue Bèze, qu'une *Confession de Foi fût présentée au Roi, pourvu d'un bon & légitime conseil*. On voit assez clairement que ce conseil n'auroit jamais été bon & légitime, que le Prince de Condé avec son Parti, n'en fût le maître, & que les Réformés n'eussent obtenu tout ce qu'ils vouloient. L'action devoit commencer par une Requête qu'ils eussent présentée au Roi, pour avoir la liberté de conscience; & celui qui conduisoit tout, fut la Renaudie; un faussaire & condamné comme tel à de rigoureuses peines par l'Arrêt d'un Parlement où il plaidoit un Bénéfice; qui ensuite réfugié à Genève, hérétique par dépit, brûlant du désir de se venger, & de couvrir l'infamie de sa condamnation par quelque action hardie, entreprit de soulever, autant qu'il pourroit trouver de mécontents; & à la fin retiré à Paris, chez un Avocat huguenot, ordonnoit tout de concert avec Antoine Chandieu, Ministre de Paris, qui depuis se fit nommer Sadael.

Il est vrai que l'Avocat huguenot chez qui il logeoit, & Lignes, autre huguenot, eurent horreur d'un crime si atroce, & découvrirent l'entreprise: mais cela n'excuse pas la Réforme, & ne fait que nous montrer qu'il y avoit des particuliers dans la secte dont la conscience étoit meilleure que celle des Théologiens & des Ministres, & que celle de Bèze même, & de tout le gros du Parti qui se jeta dans la Conspiration par toutes les Provinces du Royaume. Aussi avons-nous vu que le même Bèze accuse de *déloyauté* ces deux fidèles sujets, qui seuls dans tout le Parti eurent horreur du complot, & le découvrirent; de sorte que, de l'avis des Ministres, ceux qui entrèrent dans ce noir dessein, sont les gens de bien; & ceux qui le découvrirent, sont les perfides.

Il ne sert de rien de dire que la Renaudie & tous les Conjurés protestèrent qu'ils ne vouloient rien attentér contre le Roi, ni contre la Reine, ni contre la famille Royale: car s'ensuit-il qu'on soit innocent, pour n'avoir pas formé le dessein d'un si exécrable parricide.

Tome III.

D d d

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

XXX.
Quatrième
démonstration.
La Poplin.
ibid. 164, &c.
Hist. Ecc.
liv. III. pag.
113.

Thuan. ibid.
733. 738.

XXXI.
Les Hugue-
nots qui dé-
couvroient la
conjuración,
ne justifient
pas le Parti.
Bèze. Thuan.
La Poplin. ib.
S. n. 26.

XXXII.
La Protef-
tation des
Conjurés ne
les justifie pas.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

Ord. de Char-
les V. 1373.
& 74. & les
suiv.
Voyez la
Poplin. livre
VI. 155. &
suiv.

de ? N'étoit-ce rien dans un Etat que d'y révoquer en doute la majori-
rité du Roi, & d'éluder les loix anciennes, qui la mettoient à qua-
torze ans, du commun consentement de tous les ordres du Royau-
me ? d'entreprendre sur ce prétexte de lui donner un conseil tel
qu'on voudroit ? d'entrer dans son Palais à main armée ? de l'assail-
lir, & de le forcer ? d'enlever dans cet asyle sacré, & entre les mains
du Roi, le Duc de Guise, & le Cardinal de Lorraine, à cause que
le Roi se servoit de leurs conseils ? d'exposer toute la Cour, & la
propre personne du Roi à toutes les violences & à tout le carnage
qu'une attaque si tumultuaire & l'obscurité de la nuit pouvoit pro-
duire ? enfin, de prendre les armes par-tout le Royaume, avec réso-
lution de ne les poser qu'après qu'on auroit forcé le Roi à faire tout
ce qu'on vouloit ? Quand il ne faudroit ici regarder que l'injure
particuliere qu'on faisoit aux Guises, quel droit avoit le Prince de
Condé de disposer de ces Princes, de les livrer entre les mains de
leurs ennemis, qui de l'aveu de Bèze, faisoient une grande partie
des Conjurés, & d'employer le fer contre eux, comme parle M. de
Thou, s'ils ne consentoient pas volontairement à se retirer des af-
faires ? Quoi, sous prétexte d'une commission particuliere, donnée,
comme le dit Bèze, *à des hommes d'une prudence bien approuvée,*
(tel qu'étoit un la Renaudie) *de s'enquérir secrètement, & toutefois*
bien exactement des charges imposées à ceux de Guise, un Prince du
Sang de son autorité particuliere les tiendra pour bien convaincus,
& les mettra au pouvoir de ceux qu'il sçaura être *aiguillonnés d'appétir*
de vengeance pour les outrages reçus d'eux, tant en leurs personnes que de
leurs parens & alliés ? car c'est ainsi que parle Bèze. Que devient la
société, si de tels attentats sont permis ? Mais que devient la Royau-
té, si on ose les exécuter à main armée dans le propre Palais du
Roi, arracher ses Ministres d'entre ses bras, le mettre en tutel-
le, mettre sa personne sacrée au pouvoir des séditieux, qui se se-
roient emparés de son Château, & soutenir un tel attentat par une
guerre entreprise dans tout le Royaume ? Voilà le fruit des conseils
des plus doctes Théologiens Réformés, & des Jurisconsultes du plus grand
renom. Voilà ce que Bèze approuve, & ce que défendent encore
aujourd'hui les Protestans.

Bern. liv.
III. p. 616.
XXXIII.
Molleffe &
connivence de
Calvin.
Crit. de
Maimb. t. I.
Lett. XV. n.
6. p. 263.

On nous allégué Calvin, qui après que l'entreprise eut manqué,
a écrit deux lettres, où il témoigne qu'il ne l'avoit jamais approuvée.
Mais lorsqu'on est averti d'un complot de cette nature, en est-on
quitte pour le blâmer, sans se mettre autrement en peine d'empê-
cher le progrès d'un crime si noir ? Si Bèze eût cru que Calvin eût

autant détesté cette entreprise qu'elle méritoit de l'être, l'auroit-il approuvée lui-même, & nous auroit-il vanté l'approbation *des plus doctes Théologiens* du Parti ? Qui ne voit donc que Calvin agit ici trop mollement, & ne se mit guère en peine qu'on hasardât la conjuration, pourvu qu'il pût s'en disculper, en cas que le succès en fût mauvais ? Si nous en croyons Brantôme, l'Amiral étoit bien dans une meilleure disposition : & les écrivains Protestans nous vantent ce qu'il a écrit dans la vie de ce Seigneur, qu'on n'osa jamais lui parler de cette entreprise, *parce qu'on le tenoit pour un Seigneur de probité, homme de bien, aimant l'honneur, & pour ce eût bien renvoyé les Conjurateurs rabroués, & révéle le tout, voire aidé à leur courir sus.* Mais cependant la chose fut faite, & les Historiens du Parti racontent avec complaisance ce qu'on ne devoit regarder qu'avec horreur.

Il n'est pas ici question d'éluder un fait constant, en discourant sur l'incertitude des Histoires, & sur les partialités des Historiens. Ces lieux communs ne sont bons que pour éblouir. Quand nos Réformés douteroient de M. de Thou qu'ils ont imprimé à Genève, & dont un Historien Protestant vient d'écrire encore, que la Foi ne leur fut jamais suspecte, ils n'ont qu'à lire la Popliniere un des leurs, & Bèze un de leurs Chefs, pour trouver leur Parti convaincu d'un attentat que l'Amiral, tout Protestant qu'il étoit, trouva si indigne d'un homme d'honneur.

Mais cependant ce grand homme d'honneur qui eut tant d'horreur de l'entreprise d'Amboise, ou parce qu'elle étoit manquée, ou parce que les mesures en étoient mal prises, ou parce qu'il trouva mieux ses avantages dans la guerre ouverte, ne laissa pas deux ans après de se mettre à la tête des Calvinistes rebelles. Alors tout le Parti se déclara. Calvin ne résista plus à cette fois, & la rébellion fut le crime de tous ses Disciples. Ceux que leurs Histoires célèbrent comme les plus modérés, disoient seulement qu'il ne falloit point commencer. Au reste, on se disoit les uns aux autres, que se laisser égorger comme des moutons sans se défendre, ce n'étoit pas le métier de gens de cœur ; mais quand on veut être gens de cœur de cette sorte, il faut renoncer à la qualité de Réformateurs, & encore plus à celle de Confesseurs de la Foi & de Martyrs : car ce n'est pas en vain que S. Paul a dit après David, *On nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie* ; & J. C. lui-même : *Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups.* Nous avons en main des lettres de Calvin tirées de bon lieu, où dans les commencemens des troubles de Fran-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

Calv. Ep.
p. 312, 313.
Cris. ibid.
Lett. II. n. 2.
Brant. vie
de l'Amiral
de Chastill.

XXXIV.
Les réflexions sur l'incertitude des Histoires inutiles en cette occasion.
Cyrilq. ib.
n. 1, 4.
Burn. t. I.
Préf.

XXXV.
Les premières guerres civiles sous Charles I. où tout le Parti concourt.
1562.
La Poplin.
liv. V III.
Bèze, T. II.
liv. VI. p. 5.

Rom. VIII.
36.
Matt. x.
16.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. X.

Lm. III.
14.

ce, il croit avoir assez fait d'écrire au Baron des Adrets contre les pillages & les violences, contre les brises-images, & contre la déprédation des reliquaires & des trésors des Eglises *sans l'autorité publique*. Se contenter, comme il fait, de dire à des soldats ainsi enrôlés: *Ne faites point de violence, & contentez-vous de votre paye*, sans rien dire davantage; c'est parler de cette milice comme on fait de la milice légitime; & c'est ainsi que S. Jean-Baptiste a décidé en faveur de ceux qui portoient les armes sous l'autorité de leurs Princes. La doctrine qui permettoit de les prendre pour la cause de la Religion, fut depuis autorisée, non plus seulement par tous les Ministres en particulier, mais encore en commun dans les Synodes; & il en fallut venir à cette décision, pour engager à la guerre ceux des Protestans qui ébranlés par l'ancienne Foi des Chrétiens, & par la soumission tant de fois promise au commencement de la Nouvelle Réforme, ne croyoient pas qu'un Chrétien dût soutenir la liberté de conscience autrement qu'en souffrant, selon l'Evangile, en toute patience & humilité. Le brave & sage la Noue, qui d'abord étoit dans ce sentiment, fut entraîné dans un sentiment & dans une pratique contraire par l'autorité des Ministres & des Synodes. L'Eglise alors fut infaillible, & on céda aveuglément à son autorité contre sa propre conscience.

XXXVI.
Décision des
Synodes na-
tionaux des
Calvinistes,
pour approu-
ver la prise des
armes.
1563.

Au reste, les décisions expresses sur cette matiere, furent faites pour la plupart dans les Synodes provinciaux; mais pour n'avoir pas besoin de les y aller rechercher, il nous suffira de remarquer que ces décisions furent prévenues par le Synode national de Lyon en 1563. art. 38 des faits particuliers, où il est porté: *Qu'un Ministre de Limosin, qui autrement s'étoit bien porté; par menace des ennemis a écrit à la Reine-Mere, qu'il n'avoit jamais consenti au port des armes; jasoit qu'il y ait consenti & contribué. Item, qu'il promettoit de ne point prêcher jusqu'à ce que le Roi lui permettroit. Depuis, connoissant sa faute, il en a fait Confession publique devant tout le Peuple, & un jour de Cène, en la présence de tous les Ministres du Pays & de tous les Fidèles. On demande s'il peut rentrer dans sa charge: On est d'avis que cela suffit: toutefois il écrira à celui qui l'a fait tenter, pour lui faire reconnoître sa pénitence, & le priera-t-on qu'on le fasse ainsi entendre à la Reine, & là, où il adviendrait que le scandale en demeurât à son Eglise; & sera en la prudence du Synode de Limosin de le changer de lieu.*

XXXVII.
Autre déci-
sion.

C'est un acte si chrétien & si héroïque dans la Nouvelle Réforme, de faire la guerre à son Souverain pour la Religion, qu'on fait un crime à un Ministre de s'en être repenti, & d'en avoir demandé

pardon à la Reine. Il faut faire réparation devant tout le peuple dans l'action la plus célèbre de la Religion, c'est-à-dire, dans la Cène, des excuses respectueuses qu'on en a faites à la Reine, & pousser l'insolence jusqu'à lui déclarer à elle-même qu'on défavoue ce respect, afin qu'elle sçache que dorénavant on ne veut garder aucunes mesures; encore ne sçait-on pas après cette réparation & ce défaveu, si on a ôté le scandale que cette soumission avoit causé parmi le peuple Réformé. Ainsi on ne peut nier que l'obéissance n'y fût scandaleuse: un Synode national le décide ainsi. Mais voici dans l'article 48, une autre décision qui ne paroîtra pas moins étrange: *Un Abbé venu à la connoissance de l'Evangile, a brûlé ses titres, & n'a pas permis depuis six ans qu'on ait chanté Messe en l'Abbaye.* Quelle Réforme! Mais voici le comble de la louange: *Ains s'est toujours porté FIDELLEMENT, ET A PORTE' LES ARMES POUR MAINTENIR L'EVANGILE.*

C'est un S. Abbé, qui très-éloigné du Papisme, & tout ensemble de la discipline de S. Bernard & de S. Benoît, n'a souffert dans son Abbaye ni Messe, ni Vêpres, quoi qu'aient pu ordonner les Fondateurs; & qui de plus, peu content de ces armes spirituelles tant célébrées par S. Paul, mais trop foibles pour son courage, a généreusement porté les armes, & tiré l'épée contre son Prince pour la défense du nouvel Evangile. *Il doit être reçu à la Cène*, conclut tout le Synode national, & ce mystère de paix est la récompense de la guerre qu'il a faite à sa patrie.

Cette tradition du Parti s'est conservée dans les tems suivans, & le Synode d'Alais en 1620, remercie M. de Châtillon, qui lui avoit écrit *avec protestation de vouloir employer, à l'exemple de ses prédécesseurs, tout ce qui étoit en lui pour l'avancement du règne de Christ.* C'étoit le style. La conjoncture des tems, & les affaires d'Alais expliquent l'intention de ce Seigneur; & on sçait ce qu'entendoit par le règne de Christ l'Amiral de Châtillon & Dandelot ses prédécesseurs.

Les Ministres qui enseignoient cette Doctrine, crurent imposer au monde, en établissant dans leurs troupes cette belle discipline tant louée par M. de Thou. Elle dura bien environ trois mois: au surplus les Soldats bientôt emportés aux derniers excès, s'en crurent assez excusés, pourvu qu'ils sçussent crier: *Vive l'Evangile*; & le Baron des Adrets connoissoit bien le génie de cette milice, lorsqu'au rapport d'un Historien huguenot, sur le reproche qu'on lui faisoit, que l'ayant quittée on ne lui voyoit plus rien entreprendre qui fût digne de ses premiers exploits, il s'en excusoit en disant, qu'en ce tems il n'y avoit rien qu'il ne pût oser avec des trou-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

XXXVIII.
La même
Doctrine s'est
perpétrée dans
les Synodes
suivans, jus-
qu'à nos jours.

XXXIX.
Quel fut
l'esprit des huguenots dans
ces guerres.

D'Aub. T.
I. lib. III.
ch. 9. p. 155,
159.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. X. pes *soudoyées de vengeance, de passion & d'honneur*, à qui même il avoit *ôté tout l'espoir du pardon* par les cruautés où il les avoit engagées. Si nous en croyons les Ministres, nos Réformés sont encore dans les mêmes dispositions; & celui de tous qui écrit le plus, l'Auteur des nouveaux systèmes, & l'interprète des Prophéties, vient encore d'imprimer, que *la fureur où sont aujourd'hui ceux à qui on fait violence, & LA RAGE qu'ils ont d'être forcés, fortifie l'amour & l'attachement qu'ils avoient pour la vérité*. Voilà selon les Ministres, l'esprit qui anime ces nouveaux Martyrs.

Jur. Accompliss. des Proph. Avis à tous les Chrét. à la lecture de cet Ouvrage, vers le milieu. Il ne sert de rien à nos Réformés de s'excuser des guerres civiles, sur l'exemple des Catholiques sous Henri III. & Henri IV. puisqu'outre qu'il ne convient pas à cette Jérusalem de se défendre par l'autorité de Tyr & de Babylone, ils savent bien que le Parti des Catholiques qui détestoit ces excès, & demeura fidèle à ses Rois, fut toujours grand; au lieu que dans le Parti huguenot, on peut à peine compter deux ou trois hommes de marque qui aient persévéré dans l'obéissance.

XL. Si l'exemple des Catholiques justifie les Huguenots, On fait encore ici de nouveaux efforts pour montrer que ces guerres furent purement politiques, & non point de religion. Ces vains discours ne méritent pas d'être réfutés, puisque pour voir le dessein de toutes ces guerres, il n'y a seulement qu'à lire les Traités de Paix, & les Edits de Pacification, dont le fond étoit toujours la liberté de conscience, & quelques autres privilèges pour les Prétendus-Réformés; mais puisqu'on s'attache en ce tems plus que jamais, à obscurcir les faits les plus avérés, il est de mon devoir d'en dire un mot.

LXI. Vaine prétention des Calvinistes, qui prétendent que ces Guerres ne regardoient pas proprement la Religion. M. Burnet qui a pris en main la défense de la Conjuration d'Amboise, vient encore sur les rangs pour soutenir les guerres civiles, mais d'une manière à nous faire voir qu'il n'a vu notre histoire, non plus que nos loix, que dans les Ecrits des plus ignorans & des plus emportés des Protestans. Je lui pardonne d'avoir pris ce Triumvirat si fameux sous Charles IX, pour l'union du Roi de Navarre avec le Cardinal de Lorraine, au lieu que très-constamment, c'étoit celle du Duc de Guise, du Connétable de Montmorenci, & du Maréchal de S. André; & je ne prendrois pas seulement la peine de relever ces sortes d'erreurs, si ce n'est qu'elles convainquent celui qui y tombe, de n'avoir pas seulement ouvert les bons livres. C'est une chose moins supportable d'avoir pris, comme il a fait, le désordre de Vassé pour une entreprise préméditée par le Duc de Guise, dans le dessein de détruire les Edits, encore que M. de

LXII. Illusions de M. Burnet, II. Partie, I. III. p. 616. M. Burnet qui a pris en main la défense de la Conjuration d'Amboise, vient encore sur les rangs pour soutenir les guerres civiles, mais d'une manière à nous faire voir qu'il n'a vu notre histoire, non plus que nos loix, que dans les Ecrits des plus ignorans & des plus emportés des Protestans. Je lui pardonne d'avoir pris ce Triumvirat si fameux sous Charles IX, pour l'union du Roi de Navarre avec le Cardinal de Lorraine, au lieu que très-constamment, c'étoit celle du Duc de Guise, du Connétable de Montmorenci, & du Maréchal de S. André; & je ne prendrois pas seulement la peine de relever ces sortes d'erreurs, si ce n'est qu'elles convainquent celui qui y tombe, de n'avoir pas seulement ouvert les bons livres. C'est une chose moins supportable d'avoir pris, comme il a fait, le désordre de Vassé pour une entreprise préméditée par le Duc de Guise, dans le dessein de détruire les Edits, encore que M. de

Thou, dont il ne peut refuser le témoignage, & à la réserve de Bèze, trop passionné pour être cru en cette occasion, les Auteurs même Protestans disent le contraire. Mais de dire que la Régence ait été donnée à Antoine, Roi de Navarre, & de raisonner comme il fait sur l'autorité du Régent, & d'assurer que ce Prince ayant outrepassé son pouvoir dans la révocation des Edits, le peuple pouvoit se joindre au premier Prince du Sang après lui, c'est-à-dire, au Prince de Condé : de continuer ces vains propos, en disant qu'après la mort du Roi de Navarre, la Régence étoit dévolue au Prince son frere, & que le fondement des guerres civiles fut le refus qu'on fit à ce Prince *d'un honneur qui lui étoit dû* : c'est à parler nettement, pour un homme si décisif, mêler ensemble trop de passion avec trop d'ignorance de nos affaires.

Car premièrement il est constant que sous Charles IX. la Régence fut déferée à Catherine de Médicis, du commun consentement de tout le Royaume, & même du Roi de Navarre. Les Jurisconsultes de M. Burnet qui *montrèrent*, à ce qu'il prétend, *que la Régence ne pouvoit être confiée à une femme*, ignoroient une coutume constante établie par plusieurs exemples, dès le tems de la Reine Blanche & de S. Louis. Ces mêmes Jurisconsultes, au rapport de M. Burnet, osèrent bien dire qu'un Roi de France n'avoit jamais été estimé majeur avant l'âge de vingt-deux ans, contre l'expresse disposition de l'Ordonnance de Charles V. en 1374, qui a toujours tenu lieu de loi dans tout le Royaume, sans aucune contradiction. Nous alléguer ces Jurisconsultes, & faire un droit de la France de leurs ignorances & iniques décisions, c'est prendre pour loi du Royaume les prétextes des Rébelles.

Aussi le Prince de Condé n'a-t-il pas jamais prétendu à la Régence, non pas même après la mort du Roi son frere ; & loin d'avoir révoqué en doute l'autorité de la Reine Catherine : au contraire, quand il prit les armes, il ne se fonda que sur des ordres secrets qu'il prétendoit en avoir reçus. Mais ce qui aura trompé M. Burnet, c'est peut-être qu'il aura ouï dire que ceux qui s'unirent avec le Prince de Condé pour la défense du Roi, qu'ils prétendoient prisonnier entre les mains de ceux de Guise, donnerent au Prince le titre de Protecteur & Défenseur légitime du Roi & du Royaume. Un Anglois ébloüi du titre de Protecteur, s'est imaginé voir dans ce titre, selon l'usage de son pays, l'autorité d'un Régent. Le Prince n'y songea jamais, puisque même son frere aîné, le Roi de Navarre, vivoit encore ; au contraire, on ne lui donne ce vain titre de Protec-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. X.

Thuan. lib.
XXIX. 77. &
scq.
La Popl. l.
VII. 283 ;
284.

LXIII.
Ses bêtises
grossières, &
la profonde
ignorance sur
les affaires de
France.
Voy. la Popl.
liv. V l.
155, 156.

Ibid. 616.

XLIV.
Suite des il-
lusions de M.
Burnet.

Thuan. lib.
XXIX. 1562.
La Popl.
liv. VIII.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

XLV.
Les Calvi-
nistes Fran-
çois ne sortent
pas mieux de
cet embarras.
Critiq. du
P. Maimb.
Lett. XVII.
n. V. p. 303.
Thuan. lib.
XXIX. ann.
1552. p. 79,
81.
Thuan. lib.
XXVI, 687,
&c.

Thuan. ib.
79.

XLVI.
Les Calvi-
nistes con-
vaincus par
Bèze.
Liv. VI.
Ibid. p. 4.

teur & Défenseur du Royaume, qui en France ne signifie rien, qu'à cause qu'on voyoit bien qu'on n'avoit aucun titre légitime à lui donner.

Laissons donc M. Burnet, un étranger, qui décide de notre droit, sans en avoir seulement la première connoissance. Les François le prennent autrement, & se fondent sur quelques lettres de la Reine, *qui prioit le Prince de vouloir bien conserver la mère & les enfans, & tout le Royaume, contre ceux qui vouloient tout perdre.* Mais deux raisons convaincantes ne laissent aucune ressource à ce vain prétexte. La première, c'est que la Reine qui faisoit en secret au Prince cette exhortation, n'en avoit pas le pouvoir, puisqu'on est d'accord que la Régence lui avoit été déferée, à condition de ne rien faire de conséquence que dans le Conseil avec la participation & de l'avis du Roi de Navarre, comme premier Prince du Sang, & Lieutenant Général établi du consentement des Etats dans toutes les Provinces, & dans toutes les armées durant la Minorité. Comme donc le Roi de Navarre reconnut qu'elle perdoit tout, par le désir inquiet qui la tourmentoient de conserver son autorité, & qu'elle se tournoit entièrement vers le Prince & les Huguenots, la juste crainte qu'il eut qu'ils ne devinssent les Maîtres & qu'à la fin la Reine même, par un coup de désespoir, ne se mît entre leurs mains avec le Roi, lui fit rompre toutes les mesures de cette Princesse. Les autres Princes du Sang lui étoient unis aussi-bien que les principaux du Royaume & le Parlement. Le Duc de Guise ne fit rien que par les ordres de ce Roi; & la Reine connut si bien qu'elle passoit son pouvoir dans ce qu'elle demandoit au Prince, qu'elle n'osa jamais user envers lui d'autres paroles que de celle d'invitation; de sorte que ces lettres tant vantées, ne sont, à dire vrai, que des inquiétudes de Catherine, & non pas des ordres légitimes de la Régente; d'autant plus, & c'est la seconde démonstration, que la Reine n'écoutoit le Prince que *pour un moment*, & par la vaine terreur qu'elle avoit conçue, d'être dépouillée de son autorité, en sorte qu'on croyoit bien, dit M. de Thou, qu'elle reviendrait de ce dessein aussi-tôt qu'elle se feroit rassurée.

En effet, la suite fait voir qu'elle rentra de bonne foi dans les desseins du Roi de Navarre, & depuis elle ne cessa de négocier avec le Prince pour le rappeler à son devoir. Ainsi ces lettres de la Reine & tout ce qui s'en ensuivit, n'est réputé par les Historiens qu'un vain prétexte. Bèze même fait assez voir que tout rouloit sur la Religion, sur les Edits violés, & sur le prétendu meurtre de Vass. Le Prince

ne

ne se remua, ni ne manda l'Amiral pour prendre les armes, que requis & plus que supplié par ceux DE LA RELIGION, de les prendre en sa protection sous le nom & autorité du Roi & de ses Edits.

Ce fut dans une Assemblée où étoient les principaux de l'Eglise, que la question fut proposée, si on pouvoit en conscience faire justice du Duc de Guise, & cela sans grand échec; car c'est ainsi que le cas fut proposé; & là il fut répondu, qu'il valoit mieux souffrir ce qu'il plairoit à Dieu, se mettant seulement sur la défensive, si la nécessité amenoit les Eglises à ce point. Mais que, quoi qu'il fût, il ne falloit les premiers dégainer l'épée. Voilà donc un point résolu dans la Nouvelle Réforme, que l'on pouvoit, sans scrupule, faire la guerre à la puissance légitime, du moins en se défendant. Or on prenoit pour attaque la révocation des Edits; de sorte que la Réforme établit pour une doctrine constante, qu'elle pouvoit combattre pour la liberté de conscience, au préjudice non-seulement de la Foi & de la pratique des Apôtres; mais encore de la solennelle protestation que Bèze venoit de faire, en demandant justice au Roi de Navarre, que c'étoit à l'Eglise de Dieu d'endurer les coups, & non pas d'en donner; mais qu'il falloit se souvenir que cette enclume avoit usé beaucoup de marteaux. Cette parole tant louée dans le Parti ne fut plus qu'une illusion, puisqu'enfin contre la nature, l'enclume se mit à frapper, & que lassé de porter les coups, elle en donna à son tour. Bèze qui se glorifie de cette sentence, fait lui-même en un autre endroit, cette déclaration importante devant toute la Chrétienté, qu'il avoit averti de leur devoir, tant M. le Prince de Condé que M. l'Amiral, & tous autres Seigneurs & gens de toute qualité faisant profession de L'EVANGILE, pour les induire à maintenir, par TOUS MOYENS A EUX POSSIBLES, l'autorité des Edits du Roi, & l'innocence des pauvres opprésés; & depuis il a toujours continué en cette même volonté, exhortant toutefois un chacun d'user des armes à la plus grande modestie qu'il est possible, & de chercher après l'honneur de Dieu, la paix en toutes choses, pourvu qu'on ne se laisse tromper ni decevoir. Quelle erreur, en autorisant la Guerre Civile, de croire en être quitte, en recommandant la modestie à un peuple armé? Et pour la paix, ne voyoit-il pas que la sûreté qu'il y demandoit, donneroit toujours des prétextes, ou de l'éloigner, ou de la rompre? Cependant il fut par ses sermons, comme il le confesse, un des principaux instigateurs de la guerre: un des fruits de son Evangile, fut d'apprendre à des Sujets & à des Officiers de la Couronne, ce nouveau DEVOIR. Tous les Ministres entrèrent dans ses sentimens; & il raconte lui-même que lorsqu'on

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. X:

XLVII.
La première guerre résolue de l'avis de tous les Ministres, & la paix faite malgré eux.

Témoignage de Bèze.
Ibid. p. 6.

Ibid. 3.

Liv. VI. p. 298.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

Lib. VI.
280, 281.

Ibid. 281.

parla de paix, les Ministres s'y opposerent tellement, que le Prince résolu de la conclure, fut obligé de les exclure tous de la délibération; car ils vouloient empêcher qu'on ne souffrît dans le Parti la moindre exception à l'Edit qui lui étoit le plus favorable, c'étoit celui de Janvier. Mais le Prince, qui pour le bien de la paix, avoit consenti à quelques modifications assez légères, les fit lire devant la Noblesse, ne voulant qu'autre en dît son avis, que les Gentilshommes portans armes, comme il dit tout haut en l'Assemblée; de sorte que les Ministres ne furent depuis ois, ni admis pour en donner leur avis; par ce moyen la paix se fit, & toutes les clauses du nouvel Edit, font voir qu'il ne s'agissoit que de la Religion dans cette guerre. On voit même qu'il n'eût pas tenu aux Ministres qu'on ne l'eût continuée, pour obtenir les conditions plus avantageuses qu'ils proposèrent par un long écrit, où ils ajoûtoient beaucoup, même à l'Edit de Janvier; & ils en firent, comme dit Bèze, la déclaration, afin que la postérité fût avertie comme ils se sont portés dans cette affaire. C'est donc un témoignage éternel que les Ministres approuvoient la guerre, & vouloient même plus que les Princes & les gens armés, qu'on la poursuivît sur le seul motif de la Religion, qu'on en veut maintenant exclure; & voilà, du consentement de tous les Auteurs Catholiques & Protestans, le fondement des premières guerres.

XLVIII.
Les autres
Guerres sont
destituées de
tout prétexte.

Les autres guerres sont destituées même des plus vains prétextes; puisque la Reine concouroit alors avec toutes les Puissances de l'Etat; & on n'allégué pour toute excuse que des mécontentemens & des contraventions: toutes choses, qui, après tout, n'ont aucun poids qu'en présupposant cette erreur, que des Sujets ont droit de prendre les armes contre leur Roi pour la Religion, encore que la Religion ne prescrive que d'endurer & d'obéir.

XLIX.
Réponses de
M. Jurieu.
Apologie
pour la Ré-
forme, I. part.
ch. X, p. 301.

Je laisse maintenant à examiner aux Calvinistes, s'il y a la moindre apparence dans le discours de M. Jurieu, lorsqu'il dit que c'est ici une querelle où la Religion s'est trouvée purement par accident, & pour servir de prétexte; puisqu'il paroît au contraire que la Religion en étoit le fond, & que la réformation du gouvernement n'étoit que le vain prétexte dont on tâchoit de couvrir la honte d'avoir entrepris une guerre de Religion, après avoir tant protesté qu'on n'avoit que de l'horreur pour de tels complots.

Ibid. chap.
XV. p. 453.

Mais voici bien une autre excuse que cet habile Ministre prépare à son parti dans la conjuration d'Amboise, lorsqu'il répond, *Qu'en tout cas, elle n'est criminelle que selon les règles de l'Evangile. Ce n'est*

donc rien à des Réformateurs qui ne nous vantent que l'Evangile, de former un complot que l'Evangile condamne, & ils se consolent pourvu qu'ils n'en combattent que les Régles saintes. Mais la suite des paroles de M. Jurieu fera bien voir qu'il ne se connoît pas mieux en Morale qu'en Christianisme, puisqu'il a osé écrire ces mots : *La tyrannie des Princes de Guise ne pouvoit être abattue que par une grande effusion de sang ; l'esprit du Christianisme ne souffre point cela : mais si l'on juge de cette entreprise par les règles de la Morale du monde, elle n'est point du tout criminelle.* C'étoit pourtant selon les règles de la Morale du monde, que l'Amiral trouvoit la conjuration si honteuse & si détestable ; c'étoit comme homme d'honneur, & non pas seulement comme Chrétien, qu'il en conçut tant d'horreur ; & la corruption du monde n'est pas encore allée assez loin, pour trouver de l'innocence dans des attentats où l'on a vu toutes les Loix Divines & humaines également renversées.

Le Ministre ne réussit pas mieux dans son dessein, lorsqu'au lieu de justifier ses Prétendus Réformés de leurs révoltes, il s'attache à faire voir la corruption de la Cour, contre laquelle ils se révoltèrent, comme si des Réformateurs eussent dû ignorer ce précepte Apostolique : *Obéissez à vos Maîtres, même fâcheux.*

Ses longues récriminations dont il remplit un volume, ne valent pas mieux, puisqu'il s'agit toujours de sçavoir, si ceux qu'on nous vante comme Réformateurs du genre-humain, en ont diminué, ou augmenté les maux ; & s'ils les faut regarder, ou comme des Réformateurs qui les corrigent, ou plutôt, comme des fléaux envoyés de Dieu pour les punir.

On pourroit ici traiter la question, s'il est vrai que la Réforme, comme elle s'en glorifie, n'a jamais songé à s'établir par la force ; mais le doute est aisé à résoudre par tous les faits qu'on a vus. Tant que la Réforme fut foible, il est vrai qu'elle parut toujours soumise, & donna même pour un fondement de sa Religion, qu'elle ne se croyoit pas permis, non-seulement d'employer la force, mais encore de la repousser. Mais on découvrit bientôt que c'étoit-là de ces modesties que la crainte inspire, & un feu couvert sous la cendre ; car aussitôt que la Nouvelle Réforme put se rendre la plus forte dans quelque Royaume, elle y voulut regner seule. Premièrement, les Evêques, & les Prêtres n'y furent plus en sûreté : secondement, les bons Catholiques furent proscrits, bannis, privés de leurs biens, & en quelques endroits de la vie par les Loix publiques ; comme par exemple, en Suède, quoiqu'on ait voulu dire le contraire ;

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
LIV. X.

Ibid. p. 453.

L.
Question
sur l'esprit de
la Réforme.
Si c'étoit un
esprit de douceur, ou de
violence.

Crit. t. 1.
Lett. VIII.
n. 1. p. 129,
& seq. Lett.
XVI. n. 9.
p. 315, &c.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

1534.
Bèze, liv.
I. pag. 16.

L I.
Suites de
l'esprit vio-
lent qui domi-
noit dans la
Réforme.
Ibid.

Thuan. lib.
XXIII. ann.
1559. p. 669.
Bèze, liv.

I.
La Poplin.
liv. V. 144.

Liv. III.
248. ann.
1570.

LII.
Vaines ex-
cuses.

mais le fait n'en est pas moins constant. Voilà où en sont venus ceux qui d'abord crioient tant contre la force ; & il n'y avoit qu'à considérer l'aigreur, l'amertume, & la fierté répandues dans les premiers Livres & dans les premiers Sermons de ces Réformés ; leurs invectives sanglantes, les calomnies dont ils noircissoient notre Doctrine, les sacrilèges, les impiétés, les idolâtries qu'ils ne cessoient de nous reprocher ; la haine qu'ils inspiroient contre nous ; les pilleries qui furent l'effet de leurs premiers Prêches ; *l'aigreur & la violence* qui parut dans leurs Placards séditieux contre la Messe, pour juger de ce qu'on devoit attendre de semblables commencemens.

Mais plusieurs Sages, dit-on, improuvent ces Placards ; tant pis pour le Parti Protestant, où l'emportement étoit si extrême, que ce qu'il y restoit de Sage, ne le pouvoient réprimer. Les Placards furent répandus dans tout Paris, attachés, & semés dans tous les carrefours, *attachés jusqu'à la porte de la Chambre du Roi* ; & les Sages qui l'improvoient, ne prenoient aucun moyen efficace pour l'empêcher. Lorsque ce prétendu martyr Anne du Bourg eut déclaré d'un ton de Prophète au Président Minard, qu'il recusoit, que malgré le refus qu'il fit de s'abstenir de la connoissance de ce Procès, il ne seroit point de ses Juges, les Protestans sçurent bien accomplir sa prophétie, & le Président fut massacré sur le soir en entrant dans sa maison. On sçut depuis que le Maître & Saint-André, très-opposés au nouvel Evangile, auroient eu le même sort, s'ils étoient venus au Palais ; tant il étoit dangereux d'offenser la Réforme, quoique foible ; & nous apprenons de Bèze même, que Stuart, parent de la Reine, *homme d'exécution*, & très-zélé Protestant, *visitoit souvent en la Conciergerie des prisonniers pour le fait de la Religion*. On ne put pas le convaincre d'avoir fait le coup, mais toujours voit-on le canal par où l'on pouvoit communiquer ; & quoi qu'il en soit, ni le Parti ne manquoit de gens de main, ni on ne peut accuser de ce complot que ceux qui s'intéressoient pour Anne du Bourg. Il est aisé de prophétiser, quand on a de tels Anges pour exécuteurs. L'assurance d'Anne du Bourg à marquer si précisément l'avenir, fait assez voir le bon avis qu'il avoit reçu ; & ce que dit l'histoire de M. de Thou, pour nous en faire un devin plutôt qu'un complice d'un tel crime, ressent bien une addition de Genève. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un Parti qui nourrissoit de tels esprits, se soit déclaré aussi-tôt qu'il a trouvé des regnes foibles, & c'est à quoi nous avons vu qu'on ne manqua pas.

Un nouveau Défenseur de la Réforme est persuadé par les mœurs

peu chastes, & par toute la conduite du Prince de Condé, qu'il y avoit *plus d'ambition que de Religion dans son fait*; & il avoue que la Religion ne lui servoit qu'à trouver des instruments de vengeance. Par-là il croit tout réduire à la politique, & excuser sa Religion: sans songer que c'est cela même qu'on lui reproche, qu'une Religion, qui se disoit Réformée, ait été un instrument si prompt de la vengeance d'un Prince ambitieux. C'est cependant le crime de tout le Parti. Mais que nous dit cet Auteur du pillage des Eglises & des Sacrifices, & du brisement des Images & des Autels? Il croit satisfaire à tout en disant, que *ni par prières, ni par remontrances, ni même par châtimens, le Prince ne put arrêter ces désordres*. Ce n'est pas-là une excuse: c'est la conviction de la violence qui regnoit dans le Parti, dont les Chefs ne pouvoient contenir la fureur. Mais j'ai bien peur qu'ils n'aient agi dans le même esprit que Cranmer & les autres Réformateurs de l'Angleterre, qui, dans les plaintes qu'on faisoit contre les briseurs d'images, *encore qu'ils fussent d'humeur à donner des bornes au zèle du Peuple, ne vouloient point qu'on s'y prit d'une manière à lui faire perdre cœur*. Les Chefs de nos Calvinistes n'en usèrent pas d'une autre sorte; & encore que par honneur ils blâmassent ces emportés, nous ne voyons pas qu'on en fit aucune justice. On n'a qu'à lire l'Histoire de Bèze, pour y voir nos Réformés toujours prêts au moindre bruit à prendre les armes, à rompre les prisons, à occuper les Eglises: & jamais on ne vit rien de si remuant. Qui ne sçait les violences que la Reine de Navarre exerça sur les Prêtres & sur les Religieux? On montre encore les tours d'où l'on précipitoit les Catholiques, & les abysses où on les jettoit. Le puits de l'Evêché où on les noyoit dans Nîmes; & les cruels instrumens dont on se servoit pour les faire aller aux Prêches, ne sont pas moins connus de tout le monde. On a encore les informations & les jugemens, où il paroît que ces sanglantes exécutions se faisoient par la délibération du Conseil des Protestans. On a en original les ordres des Généraux, & ceux des Villes, à la Requête des Consistoires, pour contraindre les *Papistes* à embrasser la Réforme *par taxes, par logemens, par démolition de maisons, & par déconverte des roirs*. Ceux qui s'absentoient pour éviter ces violences, étoient dépouillés de leurs biens: les registres des Hôtels de Ville de Nîmes, de Montauban, d'Alais, de Montpellier, & des autres Villes du Parti, sont pleins de telles Ordonnances; & je n'en parlerois pas, sans les plaintes dont nos fugitifs remplissent toute l'Europe. Voilà ceux qui nous vantent leur douceur: il n'y avoit qu'à les laisser faire,

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

Crit. T. I.
Lett. II. n. 3.
p. 45. & seq.
Ibid. Lett.
XVII. p.
331.
Ibid. Lett.
XVII. n. 8.

Burn. II. p.
liv. I. p. 131

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

à cause qu'ils appliquoient à tout l'Ecriture Sainte, & qu'ils chantoient mélodieusement des Pseaumes rimés. Ils trouverent bien-tôt les moyens de se mettre à couvert des martyres, à l'exemple de leurs Docteurs, qui furent toujours en sûreté, pendant qu'ils animoient les autres; & Luther & Mélancton, & Bucer & Zuingle, & Calvin & Oécolampade, & tous les autres se firent bien-tôt de sûrs asyles: & parmi ces Chefs de Réformateurs, je ne connois point de Martyrs, même faux, si ce n'est peut-être un Cranmer, que nous avons vu, après avoir deux fois renié sa Foi, ne se résoudre à mourir en la professant, que lorsqu'il vit son abjuration inutile à lui sauver la vie.

LI II.
Contre ceux
qui pourroient
dire que ceci
n'est pas de
notre sujet.

Mais à quoi bon, dira-t-on, rappeler ces choses, afin qu'un Ministre fâcheux vous vienne dire que vous ne voulez par-là qu'aigrir les esprits, & accabler des malheureux? Il ne faut point que de telles craintes m'empêchent de raconter ce qui est si visiblement de mon sujet; & tout ce que des Protestans équitables peuvent exiger de moi dans une Histoire, c'est que sans m'en rapporter à leurs Adversaires, j'écoute aussi leurs Auteurs. Je fais plus, & non content de les écouter, je prends droit, pour ainsi parler, par leur témoignage. Que nos freres ouvrent donc les yeux; qu'ils les jettent sur l'ancienne Eglise, qui durant tant de siècles d'une persécution si cruelle, ne s'est jamais échappée, ni un seul moment, ni dans un seul homme, & qu'on a vu aussi soumise sous Dioclétien, & même sous Julien l'Apostat, lorsqu'elle remplissoit déjà toute la terre, que sous Néron & sous Domitien, lorsqu'elle ne faisoit que de naître: c'est-là qu'on voit véritablement le doigt de Dieu. Mais il n'y a rien de semblable, lorsqu'on se soulève aussi-tôt qu'on peut, & que les guerres durent beaucoup plus que la patience. L'expérience nous fait assez voir dans tous les Partis, que l'entêtement & la prévention peuvent imiter la force, du moins durant quelque tems, & on n'a point dans le cœur les maximes de la douceur Chrétienne, quand on les change si-tôt, non-seulement en des pratiques, mais encore en des maximes contraires, avec délibération, & par des décisions expresse, comme on a vu qu'ont fait nos Protestans. C'est donc ici une véritable variation dans leur doctrine, & un effet de la perpétuelle instabilité, qui doit faire considérer leur Réforme comme un ouvrage de la nature de ceux qui n'ayant rien que d'humain, doivent être dissipés selon la maxime de Gamaliel.

AN. V. 38.
LIV.

L'assassinat de François, Duc de Guise, ne doit pas être oublié dans cette histoire, puisque l'Auteur de ce meurtre mêla sa Reli-

gion dans son crime. C'est Bèze qui nous représente Poltrot comme *ému d'un secret mouvement*, lorsqu'il se déterminà à ce coup infâme, & afin de nous faire entendre que ce *mouvement secret* étoit de Dieu, il nous dépeint encore le même Poltrot tout prêt à exécuter ce noir dessein, priant Dieu très-ardemment qu'il lui fit la grace de lui changer son vouloir, si ce qu'il vouloit faire lui étoit désagréable; ou bien qu'il lui donnât confiance, & assez de force pour tuer ce tyran, & par ce moyen délivrer Orléans de destruction, & tout le Royaume d'une si malheureuse tyrannie. Sur cela, & dès le soir du même jour, poursuit Bèze, il fit son coup; ce fut dans cet enthousiasme, & comme en sortant de cette ardente prière. Aussi-tôt que nos Réformés sçurent la chose accomplie, ils en rendirent grâces à Dieu solennellement avec grandes réjouissances. Le Duc de Guise avoit toujours été l'objet de leur haine. Dès qu'ils se sentirent de la force, on a vû qu'ils conjurèrent sa perte, & que ce fut de l'avis de leurs Docteurs. Après le désordre de Vassè, encore qu'il fût constant qu'il avoit fait tous ses efforts pour l'appaiser, le Parti se souleva contre lui avec d'effroyables clameurs; & Bèze, qui en porta les plaintes à la Cour, confesse avoir infinies fois désiré & prié Dieu, ou qu'il changeât le cœur du Seigneur de Guise, ce que toutefois il n'a jamais pû espérer, ou qu'il en délivrât le Royaume; de quoi il appelle à témoin tous ceux qui ont ouï ses prédications & prières. C'étoit donc dans ses prédications & en public qu'il faisoit infinies fois ces prières séditionnelles; à la manière de celles de Luther, par lesquelles nous avons vû qu'il sçavoit si bien animer le monde, & susciter des exécuteurs à ses prophéties. Par de semblables prières, on représentoit le Duc de Guise comme un persécuteur endurci, dont il falloit désirer que Dieu délivrât le monde par quelque coup extraordinaire. Ce que Bèze dit pour s'excuser, qu'il ne nommoit pas le Seigneur de Guise en public, est trop grossier. Qu'importe de nommer un homme, quand on sçait & le désigner par ses caractères, & s'expliquer en particulier à ceux qui n'auroient pas assez entendu? Ces manières mystérieuses de se faire entendre dans les prédications & le Service Divin, sont plus propres à irriter les esprits, que des déclarations plus expresses. Bèze n'étoit pas le seul qui se déchainât contre le Duc; tous les Ministres tenoient le même langage. Il ne faut donc pas s'étonner que parmi tant de gens d'exécution dont le Parti étoit plein, il se soit trouvé des hommes qui crussent rendre service à Dieu, en défaisant la Réforme d'un tel ennemi. L'entreprise d'Amboise, plus noire encore, avoit bien été approuvée par les Docteurs & par Bèze. Celle-ci, dans la conjonc-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

du Duc de
Guise par Pol-
trot, regardé
dans la Réfor-
me comme un
Acte de Reli-
gion.

Liv. VI.
267.

1562.
Ibid. 268.
Ibid. 269.
Ibid. 290.
Thuan. lib.
XXIX. pag.
77, 78.
Liv. VI.
299.

Ibid.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

Ibid. pag.
268.

D'Aub. T.
I. liv. III. ch.
XVII. pag.
176.

Bèze, ibid.
268, 295,
297.

Bèze, ibid.
267, 268.

D'Aub. T.
I, p. 176.

Thuan. lib.
XXXIII.
207.

ture du siège d'Orléans, où le soutien du Parti alloit succomber avec cette Ville sous le Duc de Guise, étoit bien d'une autre importance : & Poltrot croyoit plus faire pour sa Religion que la Renaudie. Aussi s'expliqua-t-il hautement de son dessein, comme d'une chose qui devoit être bien reçue. Encore qu'il fût connu dans le Parti comme un homme qui se devoit à tuer le Duc de Guise, quoi qu'il lui en pût coûter, ni les Chefs, ni les Soldats, ni même les Pasteurs ne l'en détournèrent. Croira qui voudra ce que dit Bèze, que c'est qu'on prit ces paroles pour des propos d'un homme éventé, qui n'auroit pas publié son dessein, s'il avoit voulu l'exécuter. Mais d'Aubigné plus sincère, demeure d'accord qu'on espéroit dans le Parti qu'il feroit le coup : ce qu'il dit avoir appris en bon lieu. Aussi est-il bien certain que Poltrot ne passoit point pour un étourdi. Soubize, dont il étoit domestique, & l'Amiral le regardoient comme un homme de service, & l'employoient dans des affaires de conséquence ; & la manière dont il s'expliquoit, faisoit plutôt voir un homme déterminé à tout, qu'un homme éventé & léger. Il se présenta de sang froid, (ce sont les paroles de Bèze,) à M. de Soubize, un des Chefs du Parti, pour lui dire qu'il avoit résolu en son esprit de délivrer la France de tant de misères, en tuant le Duc de Guise, ce qu'il oseroit bien entreprendre, A QUELQUE PRIX QUE CE FUT. La réponse que lui fit Soubize, n'étoit guère propre à le ralentir : car il lui dit seulement, qu'il fit son devoir accoutumé ; & pour ce qu'il lui avoit proposé, que Dieu y feroit bien pourvoir par autres moyens. Un discours si foible dans une action dont il ne falloit parler qu'avec horreur, devoit faire sentir à Poltrot dans l'esprit de Soubize, ou la crainte d'un mauvais succès, ou le dessein de s'en disculper, plutôt qu'une condamnation de l'entreprise en elle-même. Les autres Chefs lui parloient avec la même froideur : on se contentoit de lui dire, qu'il falloit bien prendre garde aux vocations extraordinaires. C'étoit, au lieu de le détourner, lui faire sentir dans son dessein quelque chose d'inspiré & de céleste ; & , comme dit d'Aubigné dans son style vif, les remontrances qu'on lui faisoit, sentoient le refus & donnoient le courage. Aussi s'enfonçoit-il de plus en plus dans cette noire pensée : il en parloit à tout le monde ; & continue Bèze, il avoit tellement cela dans son entendement, que c'étoient ses propos ordinaires. Durant le siège de Roüen, où le Roi de Navarre fut tué, comme on parloit de cette mort, Poltrot, en tirant du fond de son sein un grand soupir : Ah ! dit-il, ce n'est pas assez, il faut encore immoler une plus grande victime. Lorsqu'on lui demanda quelle elle étoit : C'est, répondoit-il,

répondoit-il , le grand Guise ; & en même tems levant le bras droit , Voilà le bras , s'écrioit-il , qui fera le coup , & mettra fin à nos maux ! Ce qu'il répétoit souvent , & toujours avec la même force. Tous ces discours sont d'un homme résolu qui ne se cache pas , parce qu'il croit faire une action approuvée ; mais ce qui nous découvre mieux la disposition de tout le Parti , c'est celle de l'Amiral , qu'on y donnoit à tout le monde comme un modèle de vertu , & la gloire de la Réforme. Je ne veux pas ici parler de la déposition de Poltrot qui l'accusa de l'avoir induit avec Bèze à ce dessein. Laissons à part le discours d'un témoin qui a trop varié pour en être tout-à-fait cru sur sa parole ; mais on ne peut pas révoquer en doute les faits avoués par Bèze dans son Histoire , & encore moins ceux qui sont compris dans la déclaration que l'Amiral & lui envoyèrent ensemble à la Reine sur l'accusation de l'assassin. Par-là donc il demeure pour constant que Soubize envoya Poltrot avec un paquet à l'Amiral , lorsqu'il étoit encore auprès d'Orleans , pour tâcher de le secourir ; que ce fut de concert avec l'Amiral , que Poltrot alla dans le camp du Duc de Guise , & fit semblant de se rendre à lui , comme un homme qui étoit las de faire la guerre au Roi ; que l'Amiral , qui d'ailleurs ne pouvoit pas ignorer un dessein que Poltrot avoit rendu public , sçut de Poltrot même qu'il y persistoit encore ; puisqu'il avoue que Poltrot en partant pour faire le coup , s'avança jusqu'à lui dire qu'il seroit aisé de tuer le Seigneur de Guise ; que l'Amiral ne dit pas un mot pour le détourner ; & qu'au contraire , encore qu'il sçût son dessein , il lui donna vingt écus à une fois , & cent écus à une autre , pour se bien monter ; secours considérable pour le tems , & absolument nécessaire pour lui faciliter tout ensemble , & son entreprise & sa fuite. Il n'y a rien de plus vain que ce que dit l'Amiral pour s'excuser. Il dit que lorsque Poltrot leur parla de tuer le Duc de Guise , lui Amiral n'ouvrit jamais la bouche pour l'inciter à l'entreprendre. Il n'avoit pas besoin d'inciter un homme dont la résolution étoit si bien prise ; & afin qu'il accomplît son dessein , il ne falloit , comme fit l'Amiral , que l'envoyer dans le lieu où il pouvoit l'exécuter. L'Amiral , non content de l'y envoyer , lui donne de l'argent pour y vivre , & se préparer tous les secours nécessaires dans un tel dessein , jusqu'à celui de se monter avec avantage. Ce que l'Amiral ajoute , qu'il n'envoyoit Poltrot dans le camp de l'ennemi que pour en avoir des nouvelles , n'est visiblement que la couverture d'un dessein qu'on ne vouloit pas avouer. Pour l'argent , il n'y a rien de plus foible que ce que répond l'Amiral , qu'il le donna à Poltrot , sans jamais lui faire

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
Liv. X.

Ibid. 291,
308.
Ibid. pag.
294, 295, &
seq.

Pag. 209.

Pag. 301.
Ibid. 297,
300.

Ibid.

Ibid. 297.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

mention de tuer ou ne tuer pas le Seigneur de Guise. Mais la raison qu'il apporte, pour se justifier de ne l'avoir pas détourné d'un si noir dessein, découvre le fond de son cœur. Il reconnoît donc que devant ces derniers tumultes, il en a su qui étoient délibérés de tuer le Seigneur de Guise; que loin de les avoir induits à ce dessein, ou de l'avoir approuvé, il les en a détournés, & qu'il en a même averti Madame de Guise; que depuis le fait de Vassy, il a poursuivi ce Duc comme un ennemi public; mais qu'il ne se trouvera pas qu'il ait approuvé qu'on attentât sur sa personne, jusqu'à ce qu'il ait été averti que le Duc avoit attiré certaines personnes pour tuer M. le Prince de Condé & lui. Il s'ensuit donc qu'après cet avis, sur lequel on ne doit pas croire un ennemi à sa parole, il a approuvé qu'on entreprit sur la vie du Duc; mais depuis ce tems il confesse, quand il a osé dire à quelqu'un, que s'il pouvoit, il tueroit le Seigneur de Guise jusques dans son camp, il ne l'en a point détourné; par où l'on voit tout ensemble, & que ce dessein sanguinaire étoit commun dans la Réforme, & que les Chefs les plus estimés pour leur vertu, tel qu'étoit sans doute l'Amiral, ne se croyoient pas obligés à s'y opposer; au contraire, qu'ils y contribuoient par tout ce qu'ils pouvoient faire de plus efficace; tant ils se soucioient peu d'un assassinat, pourvu que la Religion en fût le motif.

L. V.
Suite.
Pag. 308.

Si on demande ce qui porta l'Amiral à reconnoître des faits qui étoient si forts contre lui, ce n'est pas qu'il n'en ait vu l'inconvénient; mais, dit Bèze, l'Amiral, homme rond & véritablement entier, s'il y en a jamais eu de sa qualité, répliqua que si puis après avenant confrontation, il confessoit quelque chose d'avantage, il donneroit occasion de penser, qu'encore n'auroit-il pas confessé toute la vérité; c'est-à-dire, à qui feroit l'entendre, que cet homme rond craignoit la force de la vérité dans la confrontation, & se préparoit des excuses, à la manière des autres coupables, à qui leur conscience & la crainte d'être convaincus, en fait souvent avouer plus peut-être qu'on n'en tireroit des témoins. Il paroît même, si l'on pèse bien la manière dont s'explique l'Amiral, qu'il craint qu'on ne le croie innocent; qu'il n'évite que l'aveu formel & la conviction juridique, & qu'au surplus il prend plaisir à étaler sa vengeance. Ce qu'il fit de plus politique pour sa décharge, fut de demander que l'on réservât Poltrot, pour lui être confronté, se confiant aux excuses qu'il avoit données, & aux conjonctures des tems, qui ne permettoient pas qu'on poussât à bout le Chef d'un Parti si redoutable. La Cour le vit bien aussi, & on acheva le Procès. Poltrot qui s'étoit dédit de la charge qu'il avoit mis sus & à l'Amiral & à Bèze, persista jusqu'à

Pag. 312,
313, 314.

ÉVÊQUE DE MEAUX. 411

la mort à décharger Bèze ; mais pour l'Amiral , il le chargea de nouveau par trois déclarations consécutives , & jusqu'au milieu de son supplice , de l'avoir induit à ce meurtre *pour le service de Dieu*. A l'égard de Bèze , il ne paroît pas qu'il ait eû part à cette action autrement que par ses Prêches séditieux , & par l'approbation qu'il avoit donnée à l'entreprise d'Amboise beaucoup plus criminelle ; mais ce qui est bien certain , c'est qu'avant l'action il ne fit rien pour l'empêcher , encore qu'il ne pût pas ne la pas sçavoir , & qu'après qu'elle eût été faite , il n'oublia rien pour lui donner toute la couleur d'une action inspirée. Le Lecteur jugera du reste , & il n'y en a que trop pour faire connoître de quel esprit étoient animés ceux dont on nous vante la douceur.

Je n'ai pas besoin ici de m'expliquer sur la question , sçavoir si les Princes Chrétiens sont en droit de se servir de la puissance du glaive contre leurs Sujets ennemis de l'Eglise & de la saine Doctrine , puisqu'en ce point les Protestans sont d'accord avec nous. Luther & Calvin ont fait des Livres exprès , pour établir sur ce point le droit & le devoir du Magistrat. Calvin en vint à la pratique contre Servet & contre Valentin Gentil. Mélancton en approuva la conduite par une Lettre qu'il lui écrivit sur ce sujet. La Discipline de nos Réformés permet aussi le recours au bras séculier en certains cas ; & on trouve parmi les articles de la Discipline de l'Eglise de Genève , que les Ministres doivent déferer aux Magistrats les incorrigibles qui méprisent les peines spirituelles , & en particulier ceux qui enseignent de nouveaux dogmes sans distinction. Et encore aujourd'hui celui de tous les Auteurs Calvinistes , qui reproche sur ce sujet le plus aigrement à l'Eglise Romaine la cruauté de sa Doctrine , en demeure d'accord dans le fond , puisqu'il permet l'exercice de la puissance du glaive dans les matieres de la Religion & de la conscience : chose aussi qui ne peut être révoquée en doute , sans énerver & comme estropier la puissance publique ; de sorte qu'il n'y a point d'illusion plus dangereuse que de donner la souffrance pour un caractère de vraie Eglise ; & je ne connois parmi les Chrétiens que les Sociniens & les Anabaptistes , qui s'opposent à cette Doctrine. En un mot , le droit est certain ; mais la modération n'en est pas moins nécessaire.

Calvin mourut au commencement des troubles ; c'est une foiblesse de vouloir trouver quelque chose d'extraordinaire dans la mort de telles gens : Dieu ne donne pas toujours de ces exemples. Puisqu'il permet les Hérésies pour l'épreuve des siens , il ne faut

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

LVI.
Les Catho-
liques & les
Protestans
d'accord sur
la question de
la punition des
Hérétiques.
*Luth. de
Magist. 2. III.
Calv. apust.
pag. 592.
Ibid. 600 &
659.
Melanc. Cal-
vino inter
Calv. Ep. 8.
169.
Jur. Syst. II.
chap. 22, 23.
Lett. Past.
de la 1. année.
I. II. III.
Hist. du Pa-
rism. 2. ré-
cim. ch. 29
& seq.*

LVII.
Mort de
Calvin.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. X. pas s'étonner que pour achever cette épreuve, il laisse dominer en eux jusqu'à la fin l'esprit de séduction, avec toutes les belles apparences dont il se couvre; & sans m'informer davantage de la vie & de la mort de Calvin, c'en est assez d'avoir allumé dans sa patrie une flamme que tant de sang répandu n'a pû éteindre, & d'être allé comparoître devant le Jugement de Dieu, sans aucun remord d'un si grand crime.

LVIII.
Nouvelle
Confession de
Foi des Egli-
ses Helvétiques.

Synt. Gen.
L. par. p. 1.

LIX.
Frivoles raisons des Ministres sur cette nouvelle Confession de Foi.

Ibid. im.
Préfat.

Sa mort ne changea rien dans les affaires du Parti; mais l'instabilité naturelle aux nouvelles sectes, donnoit toujours au monde de nouveaux spectacles, & les Confessions de Foi alloient leur train. En Suisse, les Défenseurs du sens figuré, bien éloignés de se contenter de tant de Confessions de Foi, faites en France & ailleurs, pour expliquer leur Doctrine, ne se contenterent même pas de celles qui s'étoient faites parmi eux. Nous avons vû celle de Zuingle en 1530, nous en avons une autre publiée à Basle en 1532, & une autre de la même Ville en 1536, une autre en 1554, arrêtée d'un commun accord entre les Suisses & ceux de Genève; toutes ces Confessions de Foi, quoique confirmées par divers actes, ne furent pas jugées suffisantes, & il en fallut faire une cinquième en 1566.

Les Ministres qui la publièrent, virent bien que ces changements dans une chose aussi importante, & qui doit être aussi ferme & aussi simple qu'une Confession de Foi, décrioient leur Religion. C'est pourquoi ils firent une préface, où ils tâcherent de rendre raison de ce dernier changement; & voici toute leur défense: *C'est qu'encore que plusieurs Nations aient déjà publié des Confessions de Foi différentes, & qu'eux-mêmes aient aussi fait la même chose par des écrits publics; toutefois ils proposent encore celle-ci, (Lecteur, remarquez) à cause que ces écrits ont peut-être été oubliés, ou qu'ils sont répandus en divers lieux, & qu'ils expliquent la chose si amplement, que tout le monde n'a pas le tems de les lire.* Cependant il est visible que ces deux premières Confessions de Foi que les Suisses avoient publiées, tiennent à peine cinq feuillets, & une autre qu'on y pourroit joindre, est à peu près de même longueur, au lieu que celle-ci qui devoit être plus courte, en a plus de soixante. Et quand leurs autres Confessions de Foi auroient été oubliées, rien ne leur étoit plus aisé que de les publier de nouveau, s'ils en étoient satisfaits; tellement qu'il n'eût pas été nécessaire d'en proposer une quatrième, n'étoit qu'ils s'y sentoient obligés par une raison qu'ils n'osoient dire; c'est qu'il leur venoit continuellement de nouvelles pensées dans l'esprit; & comme il ne falloit pas avouer que tous les jours ils chargeassent

leur Confession de Foi de semblables nouveautés, ils couvrirent leurs changemens par ces vains prétextes.

Nous avons vû que Zuingle fut Apôtre & Réformateur, sans connoître ce que c'étoit que la grace, par laquelle nous sommes Chrétiens; & sauvant jusqu'aux Philosophes par leur morale, il étoit bien éloigné de la justice imputative. En effet, il n'en parut rien dans les Confessions de Foi de 1532 & de 1536. La grace y fut reconnue d'une manière que les Catholiques eussent pû approuver, si elle eût été moins vague, & sans rien dire contre le mérite des œuvres. Dans l'accord fait avec Calvin en 1554, on voit que le Calvinisme commençoit à gagner; la justice imputative paroît: on avoit été réformé près de quarante ans, sans connoître ce fondement de la Réforme. La chose ne fut expliquée à fond qu'en 1566, & ce fut par un tel progrès que des excès de Zuingle on passa insensiblement à ceux de Calvin.

Au chapitre des bonnes œuvres, on en parle dans le même sens que font les autres Protestans, comme des fruits nécessaires de la Foi, & en rejetant leur mérite, dont nous avons vû qu'on ne disoit mot dans les Confessions précédentes. On se sert ici, pour les condamner, d'un mot souvent inculqué par S. Augustin; mais on le rapporte mal; & au lieu que S. Augustin dit & répète sans cesse, que Dieu couronne ses dons en couronnant nos mérites, on lui fait dire, qu'il couronne en nous non pas nos mérites, mais ses dons. On voit bien la différence de ces deux expressions, dont l'une joint les mérites avec les dons, & l'autre les en sépare. Il semble pourtant qu'à la fin on ait voulu faire entendre qu'on ne condamnoit le mérite que comme opposé à la grace, puisqu'on finit par ces paroles: *Nous condamnons donc ceux qui défendent tellement le mérite, qu'ils nient la grace.* A vrai dire, ce n'est donc ici que les Pélagiens dont on condamne l'erreur; & le mérite que nous admettons, est si peu contraire à la grace, qu'il en est le don & le fruit.

Dans le chapitre X. la vraie Foi est attribuée aux Prédestinés par ces paroles: *Chacun doit tenir pour indubitable, que s'il croit, & qu'il soit en Jésus-Christ, il est prédestiné.* Et un peu après: *Si nous communiquons avec Jésus-Christ, & qu'il soit à nous, & nous à lui par la vraie Foi, ce nous est un témoignage assez clair & assez ferme que nous sommes écrits au Livre de vie.* Par-là il paroît que la vraie Foi, c'est-à-dire, la Foi justifiante, n'appartient qu'aux seuls Elûs; que cette Foi & cette justice ne se perd jamais finalement; & que la Foi temporelle n'est pas la vraie Foi justifiante. Ces mêmes paroles sem-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGLISES
PROTESTANTES,
LIV. X.

LX.
On com-
mence seule-
ment alors à
connoître par-
mi les Suisses
la Justice im-
putative.

Conf. 1532,
art. IX.

Synt. Gen.
I. part. p. 68.
1536. art. 2,
3. *ibid.* p. 72.
Consens. art.
III. *quise.*

Calv. 751.
Conf. fide.
cap. XV.

Synt. Gen.
I. part. p. 266.
LXI.

Le mérite
des œuvres,
comment re-
jeté.

Ibid.

LXII.

La Foi pro-
pre aux Elûs.
La certitude
du salut. L'in-
amissibilité
de la Justice.
Cap. X. p.
15.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

Marc. I X.
P.

LXIII.
La conver-
sion mal ex-
pliquée.
Comp. I X.
LX. 12.

blent établir la certitude absolue de la prédestination ; car encore qu'on la fasse dépendre de la Foi , c'est une Doctrine reçue dans tout le Parti Protestant , que le Fidèle , puisqu'il dit *je crois* , sent la vraie Foi en lui-même. Mais en cela ils n'entendent pas la séduction de notre amour-propre , ni le mélange de nos passions , si étrangement compliquées , que nos propres dispositions , & les motifs véritables qui nous font agir , sont souvent la chose du monde de que nous connoissons avec le moins de certitude ; desorte qu'en disant , *je crois* , avec ce Pere affligé de l'Evangile , quelque touchés que nous nous sentions , & quand nous pousserions , à son exemple , des cris lamentables , accompagnés d'un torrent de larmes , nous devons toujours ajouter avec lui , *Aidez , Seigneur , mon incrédulité* , & montrer par ce moyen , que dire *je crois* , c'est plutôt en nous un effort pour produire un si grand acte , qu'une certitude absolue de l'avoir produit.

Quelque long que soit le discours que font les Zuingliens sur le Libre-Arbitre dans le chapitre IX. de leur Confession , voici le peu qu'il y a de substantiel. Trois états de l'homme sont bien distingués : celui de sa premiere institution , où il pouvoit se porter au bien , & se détourner vers le mal ; celui de la chute , où ne pouvant plus faire le bien , il demeure *libre pour le mal* , parce qu'il l'*embrasse volontairement* , & par conséquent avec *liberté* , quoique Dieu prévienne souvent l'effet de son choix , & l'empêche d'accomplir ses mauvais desseins ; & celui de sa régénération , où rétabli par le S. Esprit dans le pouvoir de faire le bien volontairement , il est libre , mais non pleinement , à cause de l'infirmité & de la concupiscence qui lui restent : *agissant néanmoins non point passivement* ; ce sont les termes assez étranges , je l'avoue ; car qu'est-ce qu'agir passivement ? & à qui une telle idée peut-elle être tombée dans l'esprit ? Mais enfin nos Zuingliens ont voulu parler ainsi. *Agissant* (ils continuent à parler de l'homme régénéré) *non point passivement , mais activement , dans le choix du bien & dans l'opération par laquelle il l'accomplit*. Qu'il restoit à dire de choses pour s'expliquer nettement ! Il falloit joindre à ces trois états , celui où se trouve l'homme entre la corruption & la régénération , lorsque touché par la grace , il commence à enfanter l'esprit de salut parmi les douleurs de la pénitence. Cet état n'est pas l'état de la corruption , où on ne veut que le mal , puisqu'on y commence à vouloir le bien ; & si les Zuingliens ne vouloient point le regarder comme un état , puisque c'est plutôt le passage d'un état à l'autre , ils devoient du moins expli-

quer en quelque autre endroit, que dans ce passage & avant la régénération, l'effort qu'on fait par la grace pour se convertir, n'est pas un mal. Nos Réformés ne connoissent point ces précisions nécessaires; il falloit aussi expliquer, si dans ce passage, lorsque nous sommes attirés au bien par la grace, nous y pouvons résister; & encore, si dans l'état de corruption nous faisons tellement le mal de nous-mêmes, que nous ne puissions même nous abstenir d'un mal plutôt que d'un autre; & enfin, si dans l'état de la régénération, faisant le bien par la grace, nous y sommes si fortement entraînés, que nous ne puissions alors nous détourner vers le mal. On avoit besoin de toutes ces choses pour bien entendre l'opération, & même la notion du Libre-Arbitre, que ces Docteurs laissent embrouillée par des notions trop vagues & trop équivoques.

Mais ce qui finit le chapitre, montre encore mieux la confusion de leurs pensées. On ne doute point, disent-ils, que les hommes régénérés ou non régénérés, n'aient également leur Libre-Arbitre dans les actions ordinaires; puisque l'homme n'étant pas inférieur aux bêtes, il a cela de commun avec elles, qu'il veut de certaines choses, & n'en veut pas d'autres: ainsi il peut parler & se taire, sortir de la maison, & y demeurer. Etrange pensée de nous faire libres à la manière des bêtes! Ils n'ont pas une idée plus noble de la liberté de l'homme, puisqu'ils disent un peu devant, que par sa chute, il n'est pas tout-à-fait changé en pierre & en buche; comme si on vouloit dire qu'il ne s'en faut guère. Quoi qu'il en soit, les Suisses Zuingliens n'en prétendent pas davantage; & les Protestans d'Allemagne se mettent encore au-dessous, lorsqu'ils disent que dans la conversion, c'est-à-dire, dans la plus noble action de l'homme, dans l'action où il s'unit avec Dieu, il n'agit non plus qu'une pierre ou qu'une buche, quoique hors de là il agisse d'une autre manière. O homme, où t'es-tu laissé toi-même, quand tu expliques si basement ton Libre-Arbitre! mais enfin puisque l'homme n'est pas une buche, & que dans les actions ordinaires, on fait consister son Libre-Arbitre à pouvoir faire, & ne faire pas certaines choses, il falloit considérer que ne trouvant pas en nous-mêmes une autre manière d'agir dans les actions naturelles que dans les autres, cette même liberté nous suit par-tout, & que Dieu sçait bien nous la conserver, lors même qu'il nous élève par sa grace à des actions surnaturelles, n'étant pas digne de son S. Esprit de nous faire agir dans celles-là, non plus que dans les autres, comme des bêtes, ou plutôt comme des pierres & comme des buches.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

LXIV.

Doctrines
prodigieuses
sur le Libre-
Arbitre.

Page. 123.

Concord. p.
662. §. 5. lib.
VIII. n. 476.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

LXV.

Nos Calvi-
nistes s'expli-
quent moins,
& pourquoi.

LXVI.

La Cène
sans substan-
ce, & la pré-
sence seule-
ment en ver-
té.

Cap. XXI.
pag. 48.

Pag. 50.

On s'étonnera peut-être de ce que nous n'avons rien dit de toutes ces choses, en parlant de la Confession des Calvinistes. Mais c'est qu'ils les passent sous silence, & ne trouvent pas à propos de parler de la manière dont l'homme agit : comme si c'étoit une matière in-différente à l'homme même, ou qu'il n'appartint pas à la foi de con-noître dans la liberté avec l'un des plus beaux traits que Dieu mit en nous pour nous faire à son image, ce qui nous rend dignes de blâme ou de louange devant Dieu & devant les hommes.

Il reste l'article de la Cène, où les Suisses paroîtront plus sincères que jamais. Ils ne se contentent plus de ces termes vagues que nous leur avons vû employer une seule fois en 1536. par les con-seils de Bucer, & par complaisance pour les Luthériens. Calvin même leur bon ami, ne leur put persuader *la propre substance*, ni les miracles incompréhensibles par lesquels le S. Esprit nous la don-noit, malgré l'éloignement des lieux. Ils disent donc qu'à la vé-rité nous recevons, non pas une *nourriture imaginaire*, mais *le pro-pre Corps, le vrai Corps de Notre-Seigneur livré pour nous ; mais inté-rieurement, spirituellement, par la foi* : le Corps & le Sang de Notre-Seigneur, mais *spirituellement par le S. Esprit, qui nous donne & nous applique les choses que le Corps & le Sang de Notre-Seigneur nous ont méritées, c'est-à-dire, la rémission des péchés, la délivrance de nos ames, & la vie éternelle*. Voilà donc ce qui s'appelle *la chose reçue* dans ce Sacrement. Cette chose reçue en effet, c'est la rémission des pé-chés, & la vie spirituelle ; & si le Corps & le Sang sont reçus aussi, c'est par leur fruit & par leur effet ; ou, comme l'on ajoute après, *par leur figure, par leur commémoration*, & non pas par leur substan-ce. C'est pourquoi après avoir dit *que le Corps de Notre-Seigneur n'est que dans le Ciel, où il le faut adorer, & non pas sous les espèces du pain* : pour expliquer la manière dont il est présent, *il n'est pas*, dit-il, *ab-sent de la Cène*. Bien que le Soleil soit dans le Ciel absent de nous, il nous est présent efficacement, c'est-à-dire, présent par sa vertu. Combien plus Jésus-Christ nous est-il présent par son opération vivifiante ? Qui ne voit que ce qui est présent seulement par sa vertu, comme le Soleil, n'a pas besoin de communiquer sa propre substance ? Ces deux idées sont incompatibles, & personne n'a jamais dit sérieusement qu'il reçoive la propre substance & du Soleil & des Astres, sous prétex-te qu'il en reçoit les influences. Ainsi les Zuingliens & les Calvi-nistes, qui de tous ceux qui se sont séparés de Rome, se vantent d'être les plus amis entre eux, ne laissent pas de se réformer les uns les autres dans leurs propres Confessions de Foi, & n'ont pu con-venir

venir encore d'une commune & simple explication de leur Doctrine.

Il est vrai que celle des Zuingliens ne laisse rien de particulier à la Cène. Le Corps de Jesus-Christ n'y est pas plus que dans tous les autres actes du Chrétien ; & c'est en vain que Jesus-Christ a dit à la Cène seule avec tant de force, *Ceci est mon Corps*, puisqu'avec ces fortes paroles il n'a pû venir à bout d'y rien opérer de particulier. C'est le foible inévitable du sens figuré ; les Zuingliens l'ont senti, & l'ont avoué franchement : *Cette nourriture spirituelle se prend*, disent-ils, *hors de la Cène ; & toutes les fois qu'on croit, le fidèle qui a cru, a déjà reçu cet aliment de vie éternelle & il en jouit ; mais pour la même raison, quand il reçoit le Sacrement, ce qu'il reçoit n'est pas un rien : non nihil accipit.* Où en est réduite la Cène de Notre-Seigneur ? On n'en peut dire autre chose, sinon que ce qu'on y reçoit n'est pas un rien. Car, poursuivent nos Zuingliens, on y continue à participer au Corps & au Sang de Notre-Seigneur : ainsi la Cène a rien de particulier. *La foi s'échauffe, s'accroît, se nourrit par ce que l'on reçoit ; & elle est un aliment spirituel : car, tant que nous vivons, elle reçoit de continuelles accroissmens.* Elle en reçoit donc autant hors de la Cène que dans la Cène, & Jesus-Christ n'y est pas plus que par-tout ailleurs. C'est ainsi, qu'après avoir dit, que ce qu'on reçoit de particulier dans la Cène, n'est pas un rien, & qu'en effet on le réduit à si peu de chose ; on ne peut encore expliquer ce peu qu'on y laisse. Voilà un grand aveu, je l'avoue : c'étoit pour couvrir ce vuide, que Calvin & les Calvinistes avoient inventé leurs grandes phrases. Ils ont cru remplir ce vuide affreux, en disant dans leur Catéchisme, que hors de la Cène, on ne reçoit Jesus-Christ *qu'en partie*, au lieu que dans la Cène on le reçoit pleinement. Mais que sert de dire de si grandes choses, si en les disant on ne dit rien ? J'aime mieux la sincérité de Zuingle & des Suisses qui confessent la pauvreté de leur Cène, que la fausse abondance de nos Calvinistes riches seulement en paroles. Je dois donc ce témoignage aux Zuingliens, que leur Confession de Foi est la plus naturelle & la plus simple de toutes : ce que je dis, non-seulement à l'égard du point de l'Eucharistie, mais à l'égard de tous les autres ; & en un mot, de toutes les Confessions de Foi que je vois dans le Parti Protestant, celle de 1566 est avec tous ses défauts, celle qui dit le plus nettement ce qu'elle veut dire.

Parmi les Polonois séparés de la Communion Romaine, il y en a eu quelques-uns qui défendoient le sens figuré, & ceux-ci avoient

Tom. III.

G g g

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

LXVII.
Rien de particulier à la Cène.

LXVIII.
Les Suisses
sont les plus
sincères de
tous les Défenseurs du
sens figuré.

LXIX.
Confession
remarquable

HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. X.

des Polonois
Zuingliens, où
les Luthériens
sont mal trai-
tés.
M. D. LXX.
Synod. Czeng.
Syns. Conf.
part. I. pag.
148.
Cap. de Cœn.
Dem. p. 253.

Cap. de Sa-
cramentariis.
Pag. 155.

Ibid. pag.
253. 154.
Cap. de Pres.
in Cœnâ, pag.
255.

Pag. 155.

souscrit en l'an 1567, la Confession de Foi que les Suisses avoient dressée l'année précédente. Ils s'en contenterent trois ans durant; mais en l'an 1570, ils jugerent à propos d'en dresser une autre dans un Synode tenu à Czenger qu'on trouve dans le recueil de Genève, où ils s'expliquent d'une façon fort particulière sur la Cène.

Ils condamnent la réalité, & selon la réverie des Catholiques, qui disent que le pain est changé au corps, & selon la folie des Luthériens, qui mettent le corps avec le pain: ils déclarent particulièrement contre les derniers, que la réalité qu'ils admettent, ne peut subsister sans un changement de substance, tel que celui qui arriva dans les eaux d'Egypte, dans la verge de Moïse, & dans l'eau des Noces de Cana; ainsi ils reconnoissent clairement que la transsubstantiation est nécessaire, même selon les principes des Luthériens. Ils témoignent tant d'horreur pour eux, qu'ils ne leur donnent point d'autre nom que celui de *mangeurs de chair humaine*; leur attribuant toujours une manière de communier *charnelle & sanglante*, comme s'ils dévoreroient de la chair crüe. Après avoir condamné les Papistes & les Luthériens, ils parlent d'autres errans qu'ils appellent Sacramentaires. *Nous rejettons*, disent-ils, *la réverie de ceux qui croient que la Cène est un signe vuide du Seigneur absent*. Par ces mots, ils en veulent aux Sociniens, comme à des gens qui introduisent une Cène vuide; quoiqu'ils ne puissent montrer que la leur soit mieux remplie, puisqu'on ne trouve par-tout, à l'égard du Corps & du Sang, que *signes, commémoration & vertu*. Pour mettre quelque différence entre la Cène Zuinglienne & la Socinienne, ils disent *premièrement que la Cène n'est pas la seule mémoire de Jesus-Christ absent*, & ils font un chapitre exprès de la Présence de Jesus-Christ dans ce Mystère. Mais en la voulant expliquer, ils s'embarrassent de termes qui ne sont d'aucune langue, & que je ne puis traduire en la nôtre, tant ils sont étranges & inouïs. C'est, disent-ils, que Jesus-Christ est présent dans la Cène, & comme Dieu, & comme homme: comme Dieu, *enter, présenter*, traduise ces mots qui pourroient par sa divinité *Jéhovale*, c'est-à-dire, en termes vulgaires, par sa divinité proprement dite, & exprimée par le nom incommunicable, *comme la vigne dans les sarments, & comme le chef dans les membres*. Tout cela est vrai, mais ne sert de rien à la Cène, où il s'agit du Corps & du Sang. Ils en viennent donc à dire que Jesus-Christ est présent comme homme en quatre manières: *Premièrement*, disent-ils, *par son union avec le Verbe, en tant qu'il est uni au Verbe qui est par-tout. Secondement, il est présent dans sa promesse par la parole & par la Foi, se*

communiquant à ses Elûs , comme la vigne se communique à ses branches , & la tête à ses membres , quoi qu'éloignés d'elle. Troisièmement , il est présent par son institution sacramentelle & l'infusion de son S. Esprit. Quatrièmement , par son office de dispensateur , ou par son intercession pour ses Elûs. Ils ajoutent qu'il n'est pas présent charnellement , ni localement , ne devant être corporellement que dans le Ciel jusqu'au jour du Jugement Universel.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PROTESTANTES,
LIV. X.

De ces quatre manieres de Présence , les trois dernieres font assez connues parmi les Défenseurs du sens figuré. Mais pourront-ils nous faire entendre ce que veut dire la premiere dans leur sentiment ? Ont-ils jamais enseigné , comme font les Polonois de leur communion , que Jesus-Christ *fût présent comme homme à la Cène par son union avec le Verbe , à cause que le Verbe est présent par-tout ?* C'est le raisonnement des Ubiquitaires , qui attribuent à Jesus-Christ d'être par-tout , même selon la nature humaine ; mais cette rêverie des Ubiquitaires n'est soutenue que parmi les Luthériens. Les Zuingliens & les Calvinistes la rejettent aussi-bien que les Catholiques. Cependant les Zuingliens Polonois empruntent ce sentiment ; & n'étant pas pleinement contents de la Confession Zuinglienne qu'ils avoient souscrite , ils y ajoutent ce nouveau dogme.

LXX.
L'Ubiquité
enseignée par
les Polonois
Zuingliens.

Ils firent plus , & la même année ils s'unirent avec les Luthériens qu'ils venoient de condamner comme *des hommes grossiers & charnels* , comme des hommes qui enseignoient une communion *crnelle & sanglante*. Ils rechercherent leur communion , & ces *mangeurs de chair humaine* devinrent leurs freres. Les Vaudois entrèrent dans cet accord ; & tous ensemble s'étant assemblés à Sandomir , ils souscrivirent ce qui avoit été résolu sur l'article de la Cène dans la Confession de Foi , qu'on appelloit Saxonique.

LXXI.
Leur accord
avec les Luthériens & les
Vaudois.

Mais pour mieux entendre cette triple union des Zuingliens , des Luthériens , & des Vaudois , il faut sçavoir ce que c'est que ces Vaudois , qu'on trouve alors dans la Pologne. Il est bon aussi de connoître ce que c'est en général que les Vaudois , puisqu'à la fin ils sont devenus Calvinistes , & que plusieurs Protestans leur font tant d'honneur , qu'ils assurent même que l'Eglise persécutée par le Pape , a conservé la succession dans cette société : erreur si grossiere & si manifeste , qu'il faut tâcher une bonne fois de les en guérir.

LIVRE XI.

Histoire abrégée des Albigeois & des Vaudois : Que ce sont deux Sectes très-différentes : Les Albigeois sont de parfaits Manichéens : Leur origine est expliquée : Les Pauliciens branche des Manichéens en Arménie, d'où ils passent dans la Bulgarie, de-là en Italie, & en Allemagne, où ils ont été appelés Cathares, & en France où ils ont pris le nom d'Albigeois : Leurs prodigieuses erreurs, & leur hypocrisie sont découvertes par tous les Auteurs du tems : Les illusions des Protestans qui tâchent de les excuser : Témoignage de Saint Bernard qu'on accuse mal-à-propos de crédulité : Origine des Vaudois : Les Ministres les font en vain disciples de Bérenger : ils ont cru la transsubstantiation : Les sept Sacremens reconnus parmi eux : La confession & l'absolution sacramentale : Leur erreur est une espèce de Donatisme : Ils font dépendre les Sacremens de la sainteté de leurs Ministres, & en attribuent l'administration aux laïques gens de bien : Origine de la Secte appelée des Freres de Bohême : Qu'ils ne sont point Vaudois, & qu'ils méprisent cette origine : Qu'ils ne sont point disciples de Jean Hus, quoiqu'ils s'en vantent : Leurs Députés envoyés par tout le monde, pour y chercher des Chrétiens de leur créance, sans en pouvoir trouver : Doctrine impie de Viclef : Jean Hus qui se glorifie d'être son disciple, l'abandonne sur le point de l'Eucharistie : Les disciples de Jean Hus divisés en Taborites & en Calixtins : Confusion de toutes ces Sectes : Les Protestans n'en peuvent tirer aucun avantage pour établir leur mission, & la succession de leur Doctrine : Accord des Luthériens, des Bohémiens, & des Zuingliens dans la Pologne : Les divisions & les reconciliations des Sectaires sont également contre eux.

*Histoire abrégée des Albigeois, des Vaudois, des Vicleffites,
& des Hussites.*

Quelle est
la succession
des Protec-
tans.

CE qu'ont entrepris nos Réformés, pour se donner des Prédécesseurs dans tous les siècles passés, est inouï. Encore qu'au quatrième siècle le plus éclairé de tous, il ne se soit trouvé qu'un seul Vigilance qui se soit opposé aux honneurs des Saints, & au culte de leurs Reliques, il est considéré par les Protestans, comme celui qui a conservé le dépôt, c'est-à-dire, la succession de la Doctrine Apostolique; & il est préféré à S. Jérôme, qui a pour lui toute l'Eglise. Aérius, par cette raison, devoit aussi être regardé comme le seul que Dieu éclaireroit dans le même siècle, puisque seul il rejettoit le sacrifice qu'on offroit par-tout ailleurs, & en Orient comme en Occident, pour le soulagement des Morts. Par malheur il étoit

Arien, & on a eu honte de compter parmi les témoins de la vérité, un homme qui nioit la Divinité du Fils de Dieu. Mais je m'étonne qu'on n'ait point passé par-dessus cette considération. Claude de Turin étoit Arien, & disciple de Félix d'Urgel, c'est-à-dire, Nestorien de plus. Mais parce qu'il a brisé les Images, il est compté parmi les prédécesseurs des Protestans. Les autres Iconoclastes ont eu beau, aussi-bien que lui, outrer la matière, jusqu'à dire que la peinture & la sculpture étoient des arts défendus de Dieu : c'est assez qu'ils aient accusé d'idolâtrie le reste de l'Eglise, pour mériter un rang honorable parmi les témoins de la vérité. Béranger n'attaqua jamais que la Présence réelle, & laissa tout le reste en son entier ; mais c'est assez qu'il ait rejeté un seul dogme, pour en faire un Calviniste, & le compter parmi les Docteurs de la vraie Eglise. Wiclef y tiendra sa place, malgré les impiétés que nous verrons, & encore qu'en assurant qu'on n'est plus ni Roi, ni Seigneur, ni Magistrat, ni Prêtre, ni Pasteur, dès qu'on est en péché mortel ; il ait également renversé l'ordre du monde, & celui de l'Eglise, & qu'il ait rempli l'un & l'autre de sédition & de trouble. Jean Hus aura suivi cette doctrine, & de plus jusqu'à la fin de ses jours il aura dit la Messe, & adoré l'Eucharistie ; mais à cause qu'en d'autres points il a combattu l'Eglise Romaine, nos Réformés le mettent au nombre de leurs Martyrs. Enfin, pourvu qu'on ait murmuré contre quel qu'un de nos dogmes, & sur-tout qu'on ait grondé ou crié contre le Pape : quel qu'on ait été d'ailleurs, & quelque opinion qu'on ait soutenue, on est compté parmi les prédécesseurs des Protestans, & on est jugé digne d'entretenir la succession de leur Eglise.

Mais de tous ces prédécesseurs que les Protestans se veulent donner, les Vaudois & les Albigeois sont les mieux traités, du moins par les Calvinistes. Que prétendent-ils par-là ? Ce secours est foible. Faire remonter leur Antiquité de quelques siècles, (car les Vaudois, à leur accorder selon leurs desirs, Pierre de Bruis & son Disciple Henri, ne vont pas plus haut que l'onzième siècle ;) & là tout-à-coup demeurer court sans montrer personne devant soi, c'est être contraint de s'arrêter trop au-dessous du tems des Apôtres ; c'est tirer son secours de gens aussi foibles & aussi embarrassés que vous ; à qui on demande comme à vous, leurs prédécesseurs ; qui ne peuvent non plus que vous les montrer ; qui par conséquent sont coupables du même crime d'innovation dont on vous accuse : de sorte que nous les nommer dans ce procès, c'est nommer les complices du même crime ; & non pas des témoins qui puissent légitimement déposer de votre innocence.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGLISES PROTESTANTES,
LIV. XI.

Jon. Aur.
Préf. cont.
Claude Taut.

II.
Les Vaudois & les Albigeois se-
roient d'un
foible secours
aux Calvinistes.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XI.

III.
Pourquoi les
Calvinistes les
ont fait va-
loir.

IV.
Prétentions
ridicules des
Vaudois & de
Bèze.
Liv. I. pag.

85.
Ibid. 39.

V.
Fausse ori-
gine dont se
vantent les
Vaudois.

Epi. bar.
79.
August. bar.
86, 87.
Tertull.

Cependant ce secours, tel quel, est embrassé avec ardeur par nos Calvinistes, & en voici la raison. C'est que les Vaudois & les Albigeois ont formé des Eglises séparées de Rome, ce que Bérenger & Wiclef n'ont jamais fait. C'est donc en quelque façon se faire une suite d'Eglises, que de se les donner pour prédécesseurs. Comme l'origine de ces Eglises, aussi-bien que la créance dont elles faisoient profession, étoit encore assez obscure du tems de la Réformation. Prétendue, on faisoit accroire au peuple qu'elles étoient d'une très-grande antiquité, & qu'elles venoient des premiers siècles du Christianisme.

Je ne m'étonne pas que Léger, un des Barbes des Vaudois, (c'est ainsi qu'ils appelloient leurs Pasteurs,) & leur plus célèbre Historien, ait donné dans cette erreur, car c'est constamment le plus ignorant, comme le plus hardi de tous les hommes. Mais il y a sujet de s'étonner que Bèze l'ait embrassée, & qu'il ait écrit dans son Histoire Ecclésiastique, non-seulement que les Vaudois, de tems immémorial, s'étoient opposés aux abus de l'Eglise Romaine, mais encore qu'en l'an 1541, ils coucherent par acte public en bonne forme la doctrine à eux enseignée, comme de pere en fils, depuis l'an 120, après la Nativité de Jesus-Christ, comme ils l'avoient toujours entendu par leurs anciens & ancêtres.

Voilà sans doute une belle tradition, si elle étoit soutenue par la moindre preuve. Mais par malheur les premiers Disciples de Valdo ne le prenoient pas de si haut; & lorsqu'ils se vouloient attribuer la plus grande antiquité, ils se contentoient de dire qu'ils s'étoient retirés de l'Eglise Romaine, lorsque sous le Pape Silvestre I. elle avoit accepté les biens temporels que lui donna Constantin premier Empereur Chrétien. Cette cause de rupture est si vaine, & cette prétention est d'ailleurs si ridicule, qu'elle ne mérite pas d'être réfutée. Il faudroit être insensé, pour se mettre dans l'esprit que dès le tems de S. Silvestre, c'est-à-dire, environ l'an 320, il y ait eu une secte parmi les Chrétiens dont les Peres n'aient jamais eu connoissance. Nous avons dans les Conciles tenus dans la Communion de l'Eglise Romaine, des anathèmes prononcés contre une infinité de sectes diverses: nous avons des catalogues des hérésies dressés par S. Epiphane, par S. Augustin, & par plusieurs autres Auteurs Ecclésiastiques. Les sectes les plus obscures & les moins suivies, celles qui ont paru dans un coin du monde, comme celles de certaines femmes qu'on appelloit Collyridiennes, qui n'étoient que je ne sçai où dans l'Arabie; celle des Tertullianistes ou des Abéliens, qui n'étoit que

dans Carthage , ou dans quelques villages autour d'Hippone ; & plusieurs autres aussi cachées , ne leur ont pas été inconnus. Le zèle des Pasteurs qui travailloient à ramener les brebis égarées , découvroit tout pour tout sauver : il n'y a que ces séparés pour les biens Ecclésiastiques , que personne n'a jamais connu. Plus modérés que les Athanases , les Basiles , les Ambroises , & que tous les autres Docteurs ; plus sages que tous les Conciles , qui sans rejeter les biens donnés aux Eglises , se contentoient de faire des règles pour les bien administrer , ils ont encore si bien fait , qu'ils ont échappé à leur connoissance. Que les premiers Vaudois l'aient osé dire , c'est une impudence extrême ; mais de faire remonter avec Bèze cette secte inconnue à tous les siècles , jusqu'à l'an 120 de Notre-Seigneur , c'est se donner des ancêtres & une suite d'Eglises par une illusion trop grossière.

Les Réformés affligés de leur nouveauté qu'on ne cessoit de leur reprocher , avoient besoin de cette foible consolation. Mais pour en tirer du secours , il a fallu encore employer d'autres artifices : il a fallu cacher avec soin le vrai état de ces Albigeois & de ces Vaudois. On n'en a fait qu'une secte , quoique c'en soit deux très-différentes , de peur que les Réformés ne vissent parmi leurs ancêtres une trop manifeste contrariété. On a , sur toutes choses , caché leur abominable doctrine : on a dissimulé que ces Albigeois étoient de parfaits Manichéens , aussi bien que Pierre de Bruis , & son Disciple Henri : on a nié que ces Vaudois s'étoient séparés de l'Eglise sur des fondemens détestés par la Nouvelle Réforme , aussi bien que par l'Eglise Romaine : on a usé d'une pareille dissimulation à l'égard de ces Vaudois de Pologne , qui n'avoient que le nom de Vaudois ; & on a caché au peuple que leur doctrine n'étoit ni celle des anciens Vaudois , ni celle des Calvinistes , ni celle des Luthériens. L'Histoire que je vais donner de ces trois sectes , quoiqu'elle soit abrégée , ne laissera pas d'être soutenue par assez de preuves , pour faire honte aux Calvinistes des ancêtres qu'ils se sont donnés.

HISTOIRE DES NOUVEAUX MANICHEËNS , appelés les Hérétiques de Toulouse , & d'Alby.

Pour en entendre la suite , il ne faut pas ignorer tout-à-fait ce que c'étoit que les Manichéens. Toute leur Théologie rouloit sur la question de l'origine du mal : ils en voyoient dans le monde , & ils en vouloient trouver le principe. Dieu ne le pou-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

VI.
Dessein de
ce Livre X
& ce qu'on y
doit démon-
trer.

VII.
Erreurs des
Manichéens
qui sont les
Auteurs des
Albigeois.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

voit pas être, parce qu'il étoit infiniment bon. Il falloit donc, disoient-ils, reconnoître un autre principe, qui étant mauvais par sa nature, fût la cause & l'origine du mal. Voilà donc la source de l'erreur : deux premiers principes, l'un du bien, l'autre du mal ; ennemis par conséquent, & de nature contraire, s'étant combattus & mêlés dans le combat, avoient répandu, l'un le bien, l'autre le mal dans le monde ; l'un la lumière, l'autre les ténèbres, & ainsi du reste ; car je n'ai pas besoin de raconter ici toutes les extravagances impies de cette abominable secte. Elle étoit venue du Paganisme, & on en voit des principes jusques dans Platon. Elle regnoit parmi les Perses. Plutarque nous a rapporté les noms qu'ils donnoient au bon & au mauvais principe. Manès, Perse de nation, tâcha d'introduire ce prodige dans la Religion Chrétienne, sous l'Empire d'Aurélien ; c'est-à-dire, vers la fin du troisième siècle. Marcion avoit déjà commencé quelques années auparavant ; & sa secte, divisée en plusieurs branches, avoit préparé la voie aux impiétés & aux rêveries que Manès y ajouta.

VIII.
Conséquences
du faux
principe des
Manichéens,

Au reste, les conséquences que ces Hérétiques tiroient de cette doctrine, n'étoient pas moins absurdes, ni moins impies. L'Ancien Testament, avec ses rigueurs, n'étoit qu'une fable, ou en tout cas l'ouvrage du mauvais principe : le Mystère de l'Incarnation, une illusion ; & la chair de Jésus-Christ, un fantôme : car la chair étant l'œuvre du mauvais principe, Jésus-Christ qui étoit le Fils du bon Dieu, ne pouvoit pas l'avoir prise en vérité. Comme nos corps venoient du mauvais principe, & que nos âmes venoient du bon, ou plutôt qu'elles en étoient la substance même, il n'étoit pas permis d'avoir des enfans, ni de lier la substance du bon principe avec celle du mauvais ; de sorte que le mariage, ou plutôt la génération des enfans étoit défendue. La chair des animaux & tout ce qui en sort, comme les laitages, étoient aussi l'ouvrage du mauvais ; le vin étoit au même rang : tout cela étoit impur de sa nature, & l'usage en étoit criminel. Voilà donc manifestement ces hommes trompés par les Démons, dont parle S. Paul, qui devoient *dans les derniers tems..... défendre le mariage, & rejeter, comme immondes, les viandes que Dieu avoit créées.*

I. Tim. iv.

7. 3.

XI.

Les Mani-
chéens tâ-
choient de
s'autoriser par
les pratiques
de l'Eglise.

Ces malheureux, qui ne cherchoient qu'à tromper le monde par des apparences, tâchoient de s'autoriser par l'exemple de l'Eglise Catholique, où le nombre de ceux qui s'interdisoient l'usage du mariage, par la profession de la continence, étoit très-grand, & où l'on s'abstenoit de certaines viandes, ou toujours, comme

faisoient

faisoient plusieurs Solitaires , à l'exemple de Daniel ; ou en certains tems , comme dans le tems de Carême. Mais les Saints Peres répondoient qu'il y avoit grande différence entre ceux qui condamnoient la génération des enfans , comme faisoient formellement les Manichéens , & ceux qui lui préféroient la continence avec l'Apôtre , & avec Jesus-Christ même , & qui ne se croyoient pas permis de reculer en arriere , après avoir fait profession d'une vie plus parfaite. C'étoit aussi autre chose de s'abstenir de certaines viandes , ou pour signifier quelque Mystère , comme dans l'Ancien Testament , ou pour mortifier les sens , comme on le continuoit encore dans le Nouveau ; autre chose de les condamner avec les Manichéens , comme impures , comme mauvaises , comme étant l'ouvrage , *non de Dieu* , mais du mauvais. Et les Peres remarquoient que l'Apôtre attaquoit expressement ce dernier sens , qui étoit celui des Manichéens , par ces paroles , *Toute créature de Dieu est bonne*. Et encore par celles-ci : *Il ne faut rien rejeter de ce que Dieu a créé ; & de-là ils concluoient , qu'il ne falloit pas s'étonner que le S. Esprit eût averti de si loin les Fidèles d'une si grande abomination par la bouche de S. Paul.*

Tels étoient les principaux points de la Doctrine des Manichéens. Mais cette Secte avoit encore deux caractères remarquables ; l'un , qu'au milieu de ces absurdités impies que le Démon avoit inspirées aux Manichéens , ils avoient encore mêlé dans leurs discours , je ne sçai quoi de si ébloüissant , & une force si prodigieuse de séduction , que même S. Augustin , un si beau génie , y fut pris , & demeura parmi eux neuf ans durant , très-zélé pour cette Secte. On remarque aussi que c'étoit une de celles dont on revenoit le plus difficilement : elle avoit , pour tromper les simples , des prestiges & des illusions inouïes. On lui attribue aussi des enchantemens ; & enfin , on y remarquoit tout l'attirail de la séduction.

L'autre caractère des Manichéens , est qu'ils sçavoient cacher ce qu'il y avoit de plus détestable dans leur Secte , avec un artifice si profond , que non-seulement ceux qui n'en étoient pas , mais encore ceux qui en étoient , y passoient un long-tems sans les sçavoir. Car , sous la belle couverture de leur continence , ils cachaient des impuretés qu'on n'ose nommer , & qui même faisoient partie de leurs Mystères. Il y avoit parmi eux plusieurs Ordres. Ceux qu'ils appelloient leurs Auditeurs , ne sçavoient pas le fond de la Secte ; & leurs Elûs , c'est-à-dire , ceux qui sçavoient tout le Mystère , en cachaient soigneusement l'abominable secret , jusqu'à ce qu'on y

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES ;
LIV. XI.

August. lib.
XXX. cont.
Faust. Man.
cap. 3, 4, 5,

Dan. I. 8,

I. Cor. VII.
26, 32, 34,

Matt. XIX.

Luc. I. XI.

I. Tim. IV.

X.
Trois au-
tres caractè-
res des Ma-
nichéens. Le
premier, l'es-
prit de séduc-
tion.

Lib. II.
cont. Man.
cap. 19. &
lib. IV. Conf.
cap. I.

Theod. lib.
I. har. Fab.
cap. ult. de
Manich.

Ibid.

XI.
Second ca-
ractère : l'hy-
pocrisie.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

XII.
Troisième
caractère : se
mêler avec les
Catholiques
dans les Egl-
ses, & se ca-
cher.

Leo I. *serm.*
45. *qui est IV.*
de Quadrage-
sim. 5^e.

Gelas. *in*
Dec. Grat. de
cons. distinct.
2. c. *Compe-*
rimus.
Yvo. *Micro-*
sc.
De *morib.*
Ecc. *Catech.*
cap. 34. De
morib. Mani-
ch. cap. 18.
cont. *Epist.*
fundam. cap.
15.

XIII.
Les Pauli-
ciens, ou les
Manichéens
d'Arménie.
Cedr. T. I.

eût été préparé par divers degrés. On étaloit l'abstinence & l'ex-
térieur d'une vie non-seulement belle, mais encore mortifiée ; &
c'étoit une partie de la séduction, de venir, comme par degrés, à
ce qu'on croyoit plus parfait, à cause qu'il étoit caché.

Pour troisième caractère de ces Hérétiques, nous y pouvons en-
core observer une adresse inconcevable à se mêler parmi les Fidé-
les, & à s'y cacher sous la profession de la Foi Catholique ; car cet-
te dissimulation étoit un des artifices dont ils se servoient pour atti-
rer les hommes dans leurs sentimens. On les voyoit dans les Egl-
ses avec les autres ; ils y recevoient la Communion, & encore qu'ils
n'y reçussent jamais le Sang de Notre-Seigneur, tant à cause qu'ils
détestoient le vin, dont on se servoit pour le consacrer, qu'à cause
aussi qu'ils ne croyoient pas que Jesus-Christ eût eu du vrai Sang ;
la liberté qu'on avoit dans l'Eglise de participer, ou à une, ou à
deux espèces, fit qu'on fut long-tems sans s'appercevoir de leur per-
pétuelle affectation à rejeter celle du vin consacré. Ils furent donc
à la fin reconnus par S. Léon à cette marque ; mais leur adresse à
tromper les yeux, quoique vigilans, des Catholiques, étoit si gran-
de, qu'ils se cachèrent encore, & furent à peine découverts sous
le Pontificat de S. Gélase. Alors donc, pour les rendre tout-à-fait re-
connoissables au Peuple, il en fallut venir à une défense expresse de
communier autrement que sous les deux espèces ; & pour montrer
que cette défense n'étoit pas fondée sur la nécessité de les prendre
toujours ensemble, S. Gélase l'appuie en termes formels, sur ce
que ceux qui refusoient le Vin sacré, le faisoient par une certaine su-
perstition : Preuve certaine, que hors la superstition, qui rejettoit,
comme mauvaise, une des parties du Mystère, l'usage de sa natu-
re en eût été libre & indifférent, même dans les Assemblées so-
lemnelles. Les Protestans, qui ont cru que ce mot de *superstition*
n'étoit pas assez fort pour exprimer les abominables pratiques des
Manichéens, ne songent pas que ce mot signifie dans la Langue
Latine, toute fausse Religion ; mais qu'il est particulièrement af-
fecté à la Secte des Manichéens, à cause de leurs abstinences &
observances superstitieuses : Les Livres de S. Augustin en sont de
bons témoins.

Cette Secte si cachée, si abominable, si pleine de séduction, de
superstition, & d'hypocrisie, malgré les Loix des Empereurs qui
en avoient condamné les Sectateurs au dernier supplice, ne lais-
soit pas de se conserver, & de se répandre. L'Empereur Anastase,
& l'Impératrice Théodora, femme de Justinien, l'avoient

favorisée. On en voit les Sectateurs sous les enfans d'Héraclius, c'est-à-dire, au septième Siècle, en Arménie, Province voisine de la Perse, d'où cette Fable détestable étoit venue, & autrefois sujette à son Empire. Ils y furent, ou établis, ou confirmés par un nommé Paul, d'où le nom de Pauliciens leur fut donné en Orient par un nommé Constantin, & enfin par un nommé Serge; & ils y parvinrent à une si grande Puissance, ou par la foiblesse du Gouvernement, ou par la protection des Sarrafins, ou même par la faveur de l'Empereur Nicéphore, très-attaché à cette Secte, qu'à la fin persécutés par l'Impératrice Théodore, femme de Basile, ils se trouverent en état de bâtir des Villes, & de prendre les armes contre leurs Princes.

Ces guerres furent longues & sanglantes sous l'Empire de Basile le Macédonien, c'est-à-dire, à l'extrémité du neuvième siècle. Pierre de Sicile fut envoyé par cet Empereur à Tibrique en Arménie, que Cédrenus appelle Téphrique, une des Places de ces Hérétiques, pour y traiter de l'échange des Prisonniers. Durant ce tems il connut à fond les Pauliciens, & il adressa un Livre sur leurs erreurs à l'Archevêque de Bulgarie, pour les raisons que nous verrons. Vossius reconnoît que nous avons une grande obligation à Raderus, qui nous a donné en Grec & en Latin une Histoire si particulière & si excellente. Pierre de Sicile nous y désigne ces Hérétiques par leurs propres caractères, par leurs deux principes, par le mépris qu'ils avoient pour l'Ancien Testament, par leur adresse prodigieuse à se cacher quand ils vouloient, & par les autres marques que nous avons vues. Mais il en remarque deux ou trois qu'il ne faut pas oublier; c'étoit leur aversion particulière pour les Images de la Croix, suite naturelle de leur erreur, puisqu'ils rejetoient la Passion & la Mort du Fils de Dieu; leur mépris pour la Sainte Vierge, qu'ils ne tenoient point pour Mere de Jesus-Christ, puisqu'il n'avoit pas de chair humaine; & sur-tout leur éloignement pour l'Eucharistie.

Cédrenus qui a pris de cet Historien la plupart des choses qu'il raconte des Pauliciens, marque après lui ces trois caractères, c'est-à-dire, leur aversion pour la Croix, pour la Sainte Vierge, & pour la Sainte Eucharistie. Les anciens Manichéens enseignoient la même Doctrine. Nous apprenons de S. Augustin, que leur Eucharistie n'étoit pas la nôtre; mais quelque chose de si exécrationnable, qu'on n'ose même y penser, loin qu'on puisse l'écrire. Mais les nouveaux Manichéens avoient encore reçu des anciens une autre Doctrine

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

pag. 432.
Cedr. T. II.
pag. 480.
Ibid. pag.
541.

XIV.
Histoire des
Pauliciens par
Pierre de Si-
cile, adressée
à l'Archevê-
que de Bul-
garie.
Petr. Sic.
hist. de Ma-
nich.
Cedr. ibid.
141, &c.
Voss. de hist.
Græc.
Pet. Sicul.
ib. Pref. &c.

Ibid.

Ibid.

XV.
Convenan-
ce des Pauli-
ciens avec les
Manichéens,
réfutés par S.
Augustin.
Cedr. T. II.
p. 434.
August. har.
46, &c.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. XI.

Lib. XX.
cont. Faust.

cap. 4.

Ibid. c. 18.

Petr. Sicul.

ibid.

qu'il importe de remarquer. Dès le tems de S. Augustin, Fausse le Manichéen reprochoit aux Catholiques leur Idolâtrie dans le culte qu'ils rendoient aux SS. Martyrs, & dans les Sacrifices qu'ils offroient sur leurs Reliques. Mais S. Augustin leur faisoit voir que ce culte n'avoit rien de commun avec celui des Payens, parce que ce n'étoit pas le culte de Latrerie ou de sujétion, & de servitude parfaite; & que si on offroit à Dieu l'Oblation sainte du Corps & du Sang de Jesus-Christ aux tombeaux & sur les Reliques des Martyrs, on se gardoit bien de leur offrir ce Sacrifice; mais qu'on espéroit seulement *par-là s'exciter à l'imitation de leurs vertus, s'associer à leurs mérites, & enfin être secourus par leurs prières.* Une réponse si nette n'empêcha pas que les nouveaux Manichéens ne continuassent dans les calomnies de leurs Peres. Pierre de Sicile nous rapporte qu'une femme Manichéenne séduisit un Laïque ignorant, nommé Serge, en lui disant, que les Catholiques honoroient les Saints comme des Divinités, & que c'étoit pour cette raison qu'on empêchoit les Laïques de lire la sainte Ecriture, de peur qu'ils ne découvrirent plusieurs semblables erreurs.

XVI.

Dessein des
Pauliciens sur
les Bulgares,
& instruction
de Pierre de
Sicile, pour
en empêcher
l'effet.

Petr. Sicul.
initio lib.

C'étoit par de telles calomnies que les Manichéens séduisoient les simples. On a toujours remarqué parmi eux un grand désir d'étendre leur Secte. Pierre de Sicile découvrit durant le tems de son Ambassade à Tibrique, qu'il avoit été résolu dans le Conseil des Pauliciens, d'envoyer des Prédicateurs de leur Secte dans la Bulgarie, pour en séduire les Peuples nouvellement convertis. La Thrace, voisine de cette Province, étoit, il y avoit déjà long-tems, infectée de cette Hérésie. Ainsi il n'y avoit que trop à craindre pour les Bulgares, si les Pauliciens les plus artificieux des Manichéens, entreprennent de les séduire; & c'est ce qui obligea Pierre de Sicile d'adresser à leur Archevêque le Livre dont nous venons de parler, afin de les prémunir contre des Hérétiques si dangereux. Malgré ses soins, il est constant que l'hérésie Manichéenne jeta de profondes racines dans la Bulgarie; & c'est de-là qu'elle se répandit bientôt après dans le reste de l'Europe; ce qui fit donner, comme nous verrons, le nom de Bulgares aux Sectateurs de cette Hérésie.

XVII.

Les Mani-
chéens com-
mencent à pa-
roître en Oc-
cident, après
l'an 1000. de

Mille ans s'étoient écoulés depuis la naissance de Jesus-Christ, & le prodigieux relâchement de la Discipline menaçoit l'Eglise d'Occident de quelque malheur extraordinaire. C'étoit peut-être aussi le tems de ce terrible *déchaînement de Satan*, marqué dans l'Apocalypse, *après mille ans*, ce qui peut-être veut dire mille ans

après que le Fort armé, c'est-à-dire, le démon victorieux, fut lié par Jesus-Christ venant au monde. Quoi qu'il en soit, dans ce tems & en 1017, sous le Roi Robert, on découvrit à Orléans des Hérétiques d'une Doctrine qu'on ne connoissoit plus, il y avoit longtemps, parmi les Latins.

Une femme Italienne avoit apporté en France cette damnable Hérésie. Deux Chanoines d'Orléans, l'un nommé Etienne ou Héribert, & l'autre nommé Lisoïus, qui étoient en réputation, furent les premiers séduits. On eut beaucoup de peine à découvrir leur secret. Mais enfin un Arifaste qui soupçonna ce que c'étoit, s'étant introduit dans leur familiarité, ces Hérétiques & leurs Sectateurs confesserent avec beaucoup de peine qu'ils nioient la chair humaine en Jesus-Christ; qu'ils ne croyoient pas que la rémission des péchés fût donnée dans le Baptême, ni que le pain & le vin pussent être changés au Corps & au Sang de Jesus-Christ. On découvrit qu'ils avoient une Eucharistie particuliere, qu'ils appelloient la Viande céleste. Elle étoit cruelle & abominable, & tout-à-fait du génie des Manichéens, quoiqu'on ne la trouve pas dans les anciens. Mais outre ce qu'on en vit à Orléans, Gui de Nogent l'a remarqué encore en d'autres Pays. Il ne faut pas s'étonner qu'on trouve de nouveaux prodiges dans une Secte si cachée, soit qu'elle les invente, ou qu'on les y découvre de nouveau.

Voilà de vrais caractères de Manichéisme. On a vu que ces Hérétiques rejettoient l'Incarnation. Pour le Baptême, S. Augustin dit expressément, que les Manichéens ne le donnoient pas, & le croyoient inutile. Pierre de Sicile, & après lui Cédrenus, nous apprennent la même chose des Pauliciens: tous ensemble nous font voir que les Manichéens avoient une autre Eucharistie que la nôtre. Ce que disoient les Hérétiques d'Orléans, qu'il ne falloit pas implorer le secours des Saints, étoit encore de même caractère, & venoit, comme on a vu, de l'ancienne source de cette Secte.

Ils ne dirent rien ouvertement des deux principes: mais ils parlèrent avec mépris de la création, & des Livres où elle étoit écrite. Cela regardoit l'Ancien Testament; & ils confesserent dans le supplice, qu'ils avoient eu de mauvais sentimens sur le Maître de l'Univers. Le Lecteur se souvient bien que c'est celui que les Manichéens croyoient mauvais. Ils allerent au feu avec joie, dans l'espérance d'en être miraculeusement délivrés, tant l'esprit de séduction agissoit en eux. Au reste, c'est ici le premier exemple d'une semblable condamnation. On sçait que les Loix Romaines condam-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XI.

Norre - Sei-
gneur.

Apocal. xx.

2, 3, 7.

Matth. xii.

29.

Luc. 2 11

21, 22.

Acta Conc.

Aurel. spicil.

T. II.

Conc. Labbe

T. IX.

Glab. lib.

III. c. 8.

XVIII.

Manichéens

venus d'Ita-

lie, découverts

sous le Roi

Robert à Or-

léans.

Glab. ibid.

Acta Conc.

Aurel.

De vit. sub

lib. III. c. 10.

XIX.

Suite.

De hares. in

hars. Ma-

nich.

Petr. Sicul.

ibide.

Cedr. T. I.

pag. 434.

XX.

Suite.

Ibid.

Cod. de har.

lib. 5.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

XXI.
La même
Hérésie en
Gascogne &
à Toulouse.
Bib. nov.
Lab. T. II.
p. 176, 180.
Fragm. hist.
Aquis. edita à
Petro Pith.
Bay. T. XI.

an. 1017.
XXII.
Les Mani-
chéens d'Ita-
lie appellés
Cathares, &
pourquoi.
De hares. in
hars. Ma-
nich.

XXIII.
Origine des
Manichéens.
de Toulouse
& d'Italie.
Preuve qu'ils
venoient de
Bulgarie.
Bib. Hist.

noient à mort les Manichéens: le saint Roi Robert les jugea dignes du feu.

En même tems la même hérésie se trouve en Aquitaine & à Toulouse, comme il paroît par l'Histoire d'Adémare de Chabanes, Moine de l'Abbaye de S. Cybard d'Angoulême, contemporain de ces Hérétiques. Un ancien Auteur de l'Histoire d'Aquitaine, que le célèbre Pierre Pithou a donnée au Public, nous apprend qu'on découvrit en cette Province, dont le Périgord faisoit partie, des *Manichéens qui rejetoient le Baptême, le signe de la Sainte Croix, l'Eglise, & le Rédempteur lui-même*, dont ils nioient l'Incarnation & la Passion, l'honneur dû aux Saints, le mariage légitime, & l'usage de la viande. Et le même Auteur nous fait voir qu'ils étoient de la même Secte que les Hérétiques d'Orléans, dont l'erreur étoit venue d'Italie.

En effet, nous voyons que les Manichéens s'étoient établis en ce Pays-là. On les appelloit *Cathares*, c'est-à-dire, *purs*. D'autres Hérétiques avoient autrefois pris ce nom, & c'étoit les Novatiens, dans la pensée qu'ils avoient que leur vie étoit plus pure que celle des autres, à cause de la sévérité de leur Disciple. Mais les Manichéens enorgueillis de leur continence, & de l'abstinence de la viande qu'ils croyoient immonde, se regardoient non-seulement comme Cathares ou purs, mais encore, au rapport de S. Augustin, comme *Catharistes*; c'est-à-dire, Purificateurs, à cause de la partie de la substance Divine, mêlée dans les herbes & dans les légumes avec la substance contraire dont ils séparoient & purifioient cette substance Divine en la mangeant. Ce sont-là des prodiges, je l'avoue; & on n'auroit jamais cru que les hommes en pussent être si étrangement entêtés, si on ne l'avoit connu par expérience, Dieu voulant donner à l'esprit humain des exemples de l'aveuglement où il peut tomber, quand il est abandonné à lui-même. Voilà donc la véritable origine des Hérétiques de France, venue des Cathares d'Italie.

Vignier, que nos Réformés ont regardé comme le Restaurateur de l'Histoire dans le dernier siècle, parle de cette Hérésie, & de la découverte qui s'en fit au Concile d'Orléans, dont il met la date par erreur en 1022; & il remarque qu'en cette année furent pris & brûlés publiquement plusieurs personnages en présence du Roi Robert pour crime d'Hérésie; car on écrit, poursuit-il, qu'ils parloient mal de Dieu & des Sacremens, à sçavoir, du Baptême, & du Corps & du Sang de Jesus-Christ, ensemble aussi du mariage; & ne vouloient user de viande

ayant sang & graisse, les reputant immondes. Il raconte aussi que le principal de ces Hérétiques s'appelloit Etienne, dont il donne Glaber pour témoin, avec la Chronique de S. Cybard : *Selon lesquels, continue-t-il, plusieurs autres Sectaires de la même Hérésie, qu'on appelloit des Manichéens, furent exécutés ailleurs, comme à Toulouse & en Italie.* N'importe que cet Auteur se soit trompé dans la date, & dans quelque autre circonstance de l'Histoire, il n'avoit pas vu les actes qu'on a recouvrés depuis. Il suffit que cette Hérésie d'Otéléans, dont Etienne fut l'un des auteurs, dont le Roi Robert vengea les excès, & dont Glaber nous a raconté l'histoire, soit reconnue pour Manichéenne par Vignier; qu'il l'ait regardée comme la source de l'hérésie qu'on punit depuis à Toulouse, & que toute cette impiété fût dérivée de la Bulgarie, comme on va voir.

Un ancien Auteur rapporté dans les additions du même Vignier, ne permet pas d'en douter. Le passage de cet Auteur que Vignier transcrit tout entier en Latin, veut dire en François : *Que dès que l'Hérésie des Bulgares commença à se multiplier dans la Lombardie, ils avoient pour Evêque un certain Marc, qui avoit reçu son ordre de la Bulgarie, & sous lequel étoient les Lombards, les Toscans, & ceux de la Marche : mais qu'il vint de Constantinople dans la Lombardie un autre Pape nommé Nicetas, qui accusa l'ordre de la Bulgarie; & que Marc reçut l'ordre de la Drungarie.*

Quel pays c'est que la Drungarie, je n'ai pas besoin de l'examiner. Renier très-instruit, comme nous verrons, de toutes ces Hérésies, nous parle des Eglises Manichéennes de Drungarie & de Bulgarie, d'où viennent toutes les autres de la Secte en Italie & en France; ce qui, comme l'on voit, s'accorde très-bien avec l'Auteur de Vignier. On voit dans ce même ancien Auteur de Vignier, que cette Hérésie apportée d'outre-mer, à sçavoir, de Bulgarie, de-là s'étoit épanchée par les autres Provinces, où elle fut après en grande vogue au pays de Languedoc, de Toulouse, & de Gascogne signamment, qui la fit dire aussi des Albigeois, qu'on appella semblablement Bulgares, à cause de leur origine. Je ne veux pas répéter ce que Vignier remarque de la manière dont on tournoit ce nom de Bulgares dans notre Langue. Le mot en est trop infâme, mais l'origine en est certaine; & il n'est pas moins assuré qu'on appelloit de ce nom les Albigeois, pour marque du lieu d'où ils venoient, c'est-à-dire, de Bulgarie.

Il n'en faudroit pas davantage pour convaincre ces Hérétiques de Manichéisme. Mais le mal se déclara davantage dans la suite,

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

XXIV.

La même
origine pro-
vée par un an-
cien Auteur
chez Vignier.
Addit. à la
II. part. pag.
133.

XXV.

Suite du même
passage.
Rem. cont.
Vald. cap. 61.
T. IV. Bib.
PP. part. I I.
pag. 759.
Vignier. ibi.

XXVI.

Conciles de
Tours & de

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XI.
Toulouse con-
tre les Mani-
chéens de cet-
te dernière
Ville.
Conc. Tur.
III. c. 3.
Conc. Tol.
an. 1119.
Can. 3.
Conc. La-
ter. II. ann.
1139. Can.
23.
principalement dans le Languedoc & à Toulouse : car cette Ville étoit comme le Chef de la Secte, d'où l'hérésie s'étendant, comme porte le Canon d'Alexandre III. dans le Concile de Tours, à la manière d'un cancer, dans les Pays voisins, a infecté la Gascogne & les autres Provinces. Comme c'étoit-là, pour ainsi dire, la source du mal, c'étoit-là aussi que l'on commença d'y appliquer le remède. Le Pape Caliste II. tint un Concile à Toulouse, où l'on condamne les Hérétiques qui rejettent le Sacrement du Corps & du Sang de Notre-Seigneur, le Baptême des petits enfans, le Sacerdoce & tous les Ordres Ecclésiastiques, & le mariage légitime. Le même Canon fut répété dans le Concile général de Latran sous Innocent II. On voit ici le caractère du Manichéisme dans la condamnation du mariage. C'en est encore un autre de rejeter le Sacrement de l'Eucharistie ; car il faut bien remarquer que le Canon porte, non pas que ces Hérétiques eussent quelque erreur sur ce Sacrement, mais qu'ils le re-
jetoient, comme on a vu que faisoient aussi les Manichéens.

XXVII.
Convenan-
ce avec les
Manichéens
connus par S.
Augustin. La
même hérésie
en Allemagne.
Aug. de har.
in har. Ma-
nich.
Ecb. serm. I.
Bib. P. P. 1.
IV. II. part.
pag. 81.
Ren. contr.
Kald. cap. 6.
Herm. cont.
ad an. 1052.
Bar. t. XI.
ad eumd. an.
Centuriat. in
Cent. XI. cap.
§. sub fin.
Pour le Sacerdoce & tous les Ordres Ecclésiastiques, on peut voir dans S. Augustin & dans les autres Auteurs, le renversement qu'introduisirent les Manichéens dans toute la Hiérarchie, & le mépris qu'ils faisoient de tout l'Ordre Ecclésiastique. A l'égard du Baptême des petits enfans, nous remarquerons dans la suite que les nouveaux Manichéens l'attaquèrent avec un soin particulier ; & en-
core qu'en général ils rejettaient le Baptême ; ce qui frappoit les yeux des hommes, étoit principalement le refus qu'ils faisoient de ce Sacrement aux petits enfans, pendant que tout le reste de l'Eglise avoit tant d'empressement pour le leur donner. On marqua donc dans ce Canon de Toulouse & de Latran, les caractères sensibles, par où cette Hérésie Toulousaine, qu'on appella depuis *Albigoise*, se faisoit connoître. Le fond de l'erreur demuroit plus caché. Mais à mesure que cette race maudite, venue de la Bulgarie, se répandoit dans l'Occident, on y découvrit de plus en plus les Dogmes des Manichéens. Ils pénétrèrent jusqu'au fond de l'Allemagne, & l'Empereur Henri IV. les y découvrit à Goslar, ville de Suabe au milieu de l'onzième Siècle, étonné d'où pouvoit venir cette engeance du Manichéisme. Ceux-ci furent reconnus à cause qu'ils s'abstenoient de la chair des animaux, quels qu'ils fussent, & en croyoient l'usage défendu. L'erreur se répandit bientôt de tous côtés en Allemagne ; & dans le douzième Siècle, on découvrit beaucoup de ces Hérétiques autour de Cologne. Le nom de Cathares faisoit connoître la Secte, & Ecbert Auteur du tems très-
versé

versé dans la Théologie , nous fait voir dans ces Cathares , d'autour de Cologne , tous les caractères des Manichéens ; la même détestation de la viande & du mariage , le même mépris du Baptême , la même horreur pour la Communion , la même répugnance à croire la vérité de l'Incarnation & de la Passion du Fils de Dieu : & enfin les autres marques semblables que je n'ai plus besoin de répéter.

Mais comme les Hérésies changent , ou se découvrent davantage avec le tems , on y voit beaucoup de nouveaux Dogmes & de nouvelles pratiques. Par exemple , en nous expliquant avec les autres le mépris que ces Manichéens faisoient du Baptême , Ecbert nous apprend que , s'ils rejettoient le Baptême d'eau , ils donnoient avec des flambeaux allumés un certain Baptême de feu , dont il explique la cérémonie. Ils s'acharnoient contre le Baptême des petits enfans : ce que je remarque encore une fois , parce que c'est-là un des caractères de ces nouveaux Manichéens. Ils en avoient encore un autre qui n'est pas moins remarquable : c'est qu'ils disoient que les Sacremens perdoient leur vertu , par la mauvaise vie de ceux qui les administroient. C'est pourquoi ils exagéroient la corruption du Clergé , pour faire voir qu'il n'y avoit plus de Sacrement parmi nous , & c'est une des raisons pour lesquelles nous avons vû qu'on les accusoit de rejeter & le Sacerdoce , & tous les Ordres Ecclésiastiques.

On n'avoit pas encore tout-à-fait pénétré la créance des deux principes dans ces nouveaux Hérétiques. Car encore qu'on sentit bien que c'étoit la raison profonde qui leur faisoit rejeter & l'union des deux sexes , & toutes ses suites dans tous les animaux , comme les chairs , les œufs , & le laitage ; Ecbert est le premier , que je sçache , qui leur objecte cette erreur en termes formels. Il dit même *qu'il a découvert très-certainement* , que c'étoit la raison secrète qu'ils avoient entre eux d'éviter la viande , *parce que le Diable en étoit le Créateur*. On voit la peine qu'on avoit de pénétrer dans le fond de leur doctrine ; mais elle paroissoit assez par ses suites.

On apprend du même Auteur que ces Hérétiques se mitigeoient quelquefois à l'égard du mariage. Un certain Hartuvin le permettoit parmi eux à un garçon qui épousoit une fille , & il vouloit qu'on fût vierge de part & d'autre , encore ne devoit-on pas aller au-delà du premier enfant : ce que je remarque , afin qu'on voie les bisarreries d'une Secte , qui n'étoit pas d'accord avec elle-même , & se trouvoit souvent contrainte à démentir ses principes ;

Tom. III.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES;
LIV. XI.

Ecb. serm.
13. adv. Cath.
t. IV. Bib.
PP. part. II.
XXVIII.

Suite des
sentimens
d'Ecbert sur
les Mani-
chéens d'Alle-
magne.

Serm. 1. 8.

11.

Ibid. serm.

7.

Ibid. serm.

4. &c.

XXX.

On décou-
vre qu'ils te-
noient deux
premiers prin-
cipes.

Ecb. serm.

6. pag. 99.

XXX.

Variations
de ces Héré-
tiques.

Serm. 5. p.

94.

Iii

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

XXXI.
Soin de se
cacher.
*Petr. Sicul.
init. lib. de
hif. Manich.
Ibid.
Cedr. t. I.
pag. 434*

Mais la marque la plus certaine pour connoître ces Hérétiques, étoit le soin qu'ils avoient de se cacher, non-seulement en recevant les Sacremens avec nous, mais encore en répondant comme nous, lorsqu'on les pressoit sur la Foi. C'étoit l'esprit de la Secte dès son commencement, & nous l'avons remarqué dès le tems de S. Augustin, & de S. Léon, Pierre de Sicile, & après lui Cédrenus, nous font voir le même caractère dans les Pauliciens. Non-seulement ils nioient en général qu'ils fussent Manichéens, mais encore interrogés en particulier de chaque dogme de la Foi, ils paroissent Catholiques en trahissant leurs sentimens par des mensonges manifestes, ou du moins en les déguisant par des équivoques pires que le mensonge, parce qu'elles étoient plus artificieuses & plus pleines d'hypocrisie. Par exemple, quand on leur parloit de l'eau du Baptême, ils la recevoient en entendant par l'eau du Baptême la Doctrine de Notre-Seigneur, dont les âmes sont purifiées. Tout leur langage étoit plein de semblables allégories; & on les prenoit pour des Orthodoxes, à moins d'avoir appris par un long usage à connoître leurs équivoques.

XXXII.
Leurs équi-
voques, lorsqu'on les in-
terrogeoit sur
la Foi.
*Ech. serm.
1, 11.*

*Bern. in
Cant. serm.
65.*

*De heres.
in her. Prif-
cill. Ech. serm.
2. Bernard.
ibid.
Init. lib. id.
serm. 1, 2, 7,
&c.*

*Ibid.
Prov. 1 x.
37.
Serm. 65.
in Cant.*

Ecbert nous en apprend une qu'on n'auroit jamais devinée. On sçavoit qu'ils rejettoient l'Eucharistie; & lorsque pour les sonder sur un article si important, on leur demandoit s'ils faisoient le Corps de Notre-Seigneur, ils répondoient sans hésiter qu'ils le faisoient, en entendant que *leur propre corps*, qu'ils faisoient en quelque sorte en mangeant, étoit le Corps de Jesus-Christ, à cause que, selon S. Paul, ils en étoient les membres. Par ces artifices ils paroissent au-dehors très-Catholiques. Chose étrange! Un de leurs dogmes étoit, que l'Evangile défendoit de jurer, pour quelque cause que ce fût: cependant interrogés sur la Religion, ils croyoient qu'il étoit permis, non-seulement de mentir, mais encore de se parjurer; & ils avoient appris des anciens Priscillianistes, autre branche de Manichéens connue en Espagne, ce vers rapporté par S. Augustin: *Jurez, parjurez-vous tant que vous voudrez, & gardez-vous seulement de trahir le secret de la Secte. Jura, perjura, secretum fallere noli.* C'est pourquoi Ecbert les appelloit des *hommes obscurs*, des gens qui ne prêchoient pas, mais qui parloient à l'oreille, qui se cachoient dans des coins, & qui murmuroient plutôt en secret qu'ils n'expliquoient leur doctrine. C'étoit un des attrait de la secte: on trouvoit je ne sçai quelle douceur dans ce secret impénétrable qu'on observoit; & comme disoit le Sage, *Ces eaux qu'on buvoit furtivement, paroissent plus agréables.* S. Bernard, qui connoissoit bien ces Hérétiques, comme

nous verrons bientôt, y remarque ce caractère particulier, qu'au lieu que les autres Hérétiques, poussés par l'esprit d'orgueil, ne cherchoient qu'à se faire connoître, ceux-ci au contraire ne travailloient qu'à se cacher : les autres vouloient vaincre; ceux-ci plus malins ne vouloient que nuire, & se couloient sous l'herbe, pour inspirer plus sûrement leur venin par une secresse morsure. C'est que leur erreur découverte étoit à demi vaincue par sa propre absurdité: c'est pourquoi ils s'attaquoient à des ignorans, à des gens de métier, à des femmelettes, à des payfans, & ne leur recommandoient rien tant que ce secret mystérieux.

Enervin qui servoit Dieu dans une Eglise auprès de Cologne, dans le tems qu'on y découvrit ces nouveaux Manichéens dont Ecbert nous a parlé, en fait dans le fond le même récit que cet Auteur; & ne voyant point dans l'Eglise de plus grand Docteur à qui il pût s'adresser pour les confondre, que le grand S. Bernard, Abbé de Clairvaux, il lui en écrivit la belle Lettre que le docte P. Mabillon nous a donnée dans ses *Analecques*. Là, outre les dogmes de ces Hérétiques que je ne veux plus répéter, nous voyons les partialités qui les firent découvrir : on y voit la distinction *des auditeurs & des élus*, caractère certain de Manichéisme marqué par S. Augustin : on y voit qu'ils avoient leur Pape, vérité qui se découvrit davantage dans la suite : & enfin qu'ils se glorifioient que leur doctrine avoit duré jusqu'à nous, mais cachée, dès le tems des Martyrs, & ensuite dans la Grèce, & en quelques autres pays, ce qui est très-vrai, puisqu'elle venoit de Marcion, & de Manès, Hérétiques du troisième siècle : & on peut voir par-là de quelle boutique est sortie la méthode de soutenir la perpétuité de l'Eglise, par une suite cachée, & par des Docteurs répandus deçà & de-là, sans aucune succession manifeste & légitime.

Au reste, qu'on ne dise pas que la Doctrine de ces Hérétiques fut peut-être calomniée, pour n'avoir pas été bien entendue : il paroît tant par la lettre d'Enervin que par les Sermons d'Ecbert, que l'examen de ces Hérétiques fut fait publiquement, & que c'étoit un de leurs Evêques, & un de ses compagnons qui soutinrent leur Doctrine autant qu'ils purent en présence de l'Archevêque, de tout le Clergé, & de tout le peuple.

S. Bernard, que le pieux Enervin excitoit à réfuter ces Hérétiques, fit alors les deux beaux Sermons sur les Cantiques, où il attaque si vivement les Hérétiques de son tems. Ils ont un rapport si manifeste à la Lettre d'Enervin, qu'on voit bien qu'elle y a donné occasion : mais on voit bien aussi de la manière si ferme & si positive

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

*Ibid. Ech.
init. lib. &c.
Bern. serm.
65. 66.*

XXXIII.
Enervin con-
sulte S. Ber-
nard sur les
Manichéens
d'auprès de Co-
logne.
*Enervin. Ep.
ad. S. Bern.
Anal. III. p.
452.
Ibid. 455.
456.
Pag. 457.*

XXXIV.
Ces Héréti-
ques interro-
gés devant
tout le peuple.
*Ibid. 453.
Ech. serm. I.*

XXXV.
Les Dég-
mes de ces
hérétiques par
S. Bernard,
qui les avoit
bien connus à
Toulouse.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. XI.

dont parle S. Bernard, qu'il étoit instruit d'ailleurs, & qu'il en sçavoit plus qu'Enervin lui-même. En effet, il y avoit déjà plus de vingt ans que Pierre de Bruis, & son disciple Henri, avoient répandu secrètement ces erreurs dans le Dauphiné, dans la Provence, & sur-tout aux environs de Toulouse. S. Bernard fit un voyage en ces pays-là, pour y déraciner ce mauvais germe, & les miracles qu'il y fit en confirmation de la vérité Catholique, sont plus éclatans que le Soleil. Mais ce qu'il importe de bien remarquer, c'est qu'il n'oublia rien pour s'instruire d'une Hérésie qu'il alloit combattre, & qu'ayant conféré souvent avec les Disciples de ces Hérétiques, il n'en a pas ignoré la Doctrine. Or il y remarque distinctement avec la condamnation du baptême des petits enfans, de l'invocation des Saints, & des oblations pour les Morts, celle de l'usage du mariage, & tout ce qui étoit sorti de près ou de loin, de l'union des deux sexes, comme étoit la viande & le laitage. Il les taxe aussi de ne pas recevoir l'Ancien Testament, & de ne recevoir que l'Evangile tout seul. C'étoit encore une de leurs erreurs notée par S. Bernard, qu'un pécheur n'étoit plus Evêque, & que les Papes, les Archevêques, les Evêques, & les Prêtres, n'étoient capables, ni de donner, ni de recevoir les Sacremens, à cause qu'ils étoient pécheurs. Mais ce qu'il remarque le plus, c'est leur hypocrisie, non-seulement dans l'apparence trompeuse de leur vie austère & pénitente, mais encore dans la coutume qu'ils observoient constamment de recevoir avec nous les Sacremens, & de professer publiquement notre Doctrine qu'ils déchiroient en secret. S. Bernard fait voir que leur piété n'étoit que dissimulation. En apparence ils blâmoient le commerce avec les femmes; & cependant on les voyoit tous passer avec une femme les jours & les nuits. La profession qu'ils faisoient d'avoir le sexe en horreur, leur servoit à faire croire qu'ils n'en abusoient pas. Ils croyoient tout jurement défendu, & interrogés sur leur Foi, ils ne craignoient pas de se parjurer: tant il y a de bifarrerie & d'inconstance dans les esprits excessifs. S. Bernard concluoit de toutes ces choses, que c'étoit-là ce mystère d'iniquité prédit par S. Paul, d'autant plus à craindre qu'il étoit plus caché; & que ces hommes sont ceux que le S. Esprit a fait connoître au même Apôtre, comme des hommes séduits par le Démon, qui disent des mensonges en hypocrisie; dont la conscience est cauterisée; qui défendent le mariage, & les viandes que Dieu a créées. Tous les caractères y conviennent trop clairement pour avoir besoin d'être remarqués; & voilà les Prédécesseurs que se donnent les Calvinistes.

Ibid.

II. Thess.

II. 7.

Serm. 66.

I. Tim. 14.

1. 2. 3.

De dire que ces Hérétiques Toulousains, dont parle S. Bernard, ne sont pas ceux qu'on appella vulgairement les Albigeois, ce seroit une illusion trop grossière. Les Ministres demeurent d'accord que Pierre de Bruis & Henri sont deux des Chefs de cette Secte, & que Pierre le vénérable Abbé de Cluny, leur contemporain, dont nous parlerons bientôt, *attaqua les Albigeois sous le nom de Petrobrusiens*. Si les Auteurs sont convaincus de Manichéisme, les Sectateurs n'ont pas dégénéré de cette Doctrine, & on peut juger de ces mauvais arbres par leurs fruits; car encore qu'il soit constant par les Lettres de S. Bernard, & par les Auteurs du tems, qu'il convertit beaucoup de ces Hérétiques Toulousains, disciples de Pierre de Bruis & de Henri, la race n'en fut pas éteinte, & ils gagnoient d'autant plus de monde, qu'ils continuoient à se cacher.

On les appelloit les bons Hommes, tant ils étoient doux & simples en apparence; mais leur Doctrine parut dans un interrogatoire que plusieurs d'eux subirent à Lombez, dans un Concile qui s'y tint en 1176.

Gaucelin Evêque de Lodève, bien instruit de leurs artifices & de la saine Doctrine, y fut chargé de les interroger sur leur créance. Ils biaisent sur beaucoup d'articles, ils mentent sur d'autres; mais ils avouent en termes formels; *Qu'ils rejettent l'ancien Testament; qu'ils croient la consécration du Corps & du Sang de Jesus-Christ également bonne, soit qu'elle se fasse par un Laïque, ou par un Clerc, pourvu qu'ils soient gens de bien; que tout serment est illicite, & que les Evêques & les Prêtres qui n'avoient pas les qualités que S. Paul prescrit, ne sont ni Prêtres, ni Evêques*. On ne put jamais les obliger, quoi qu'on pût dire, à approuver le Mariage, ni le Baptême des petits enfans; & le refus obstiné de reconnoître des vérités si constantes, fut pris pour un aveu de leur erreur. On les condamna aussi par l'Ecriture comme gens qui refusoient de confesser leur foi; & sur tous les points proposés, ils sont vivement pressés par Ponce, Archevêque de Narbonne, par Arnould, Evêque de Nîmes, par les Abbés, & sur-tout par Gaucelin, Evêque de Lodève, que Gérauld, Evêque d'Alby, qui étoit présent, & l'Ordinaire du lieu, avant que Lombez fût érigé en Evêché, avoit revêtu de son autorité. Je ne crois pas qu'on puisse voir en aucun Concile, ni la procédure plus régulière, ni l'Ecriture mieux employée, ni une dispute plus précise & plus convaincante. Qu'on nous dise encore après cela que ce qu'on dit des Albigeois, sont des Calomnies.

Un Historien du tems *récite au long ce Concile, & donne un*

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XI.

XXXVI.
Pierre de
Bruis, & Hen-
ri.
La Roq. hist.
de l'Euch.

452, 453.
Epist. 241.
ad Tol.
Vir. S. Bern.
lib. III. c. 5.
Act. Cont.
Lumb. T. X.
Conc. Labb.
an. 1176.

XXXVII.
Concile de
Lombez. Cé-
lébte interro-
gatoire de ces
Hérétiques

XXXVIII.
Histoire de

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. XI.

même Conci-
le par un Au-
teur du tems.

Roger Ho-
ned. in annal.
Angl.

XXXIX.
Pourquoi ces
Hérétiques
sont appelés
Ariens.

La Rog. ib.
Bar. T. XII.
an. 1176. P.
674.

Per. Sicul.
Ibid.

X L.
Sentimens
des Mani-
chéens sur la
Trinité, par
S. Augustin.

Faufst. ap.
Aug. l. XX.
cont. Faufst.

Ibid. c. 7.

Herib. mon.
Epist. Annal.
III.

fidèle abrégé des actes plus amples qu'on a recouvrés depuis. Voici comme il commence son récit. *Il y avoit dans la Province de Toulouse des Hérétiques qui se faisoient appeller les bons Hommes, maintenus par les Soldats de Lombez. Ceux-là disoient qu'ils ne recevoient ni la Loi de Moyse, ni les Prophètes, ni les Pseaumes, ni l'ancien Testament, ni les Docteurs du Nouveau, à la réserve des Evangiles, des Epîtres de S. Paul, des sept Epîtres Canoniques, des Actes, & de l'Apocalypse. C'en est assez, sans parler davantage du reste, pour faire rougir nos Protestans des erreurs de leurs ancêtres.*

Mais pour faire soupçonner quelque calomnie dans la procédure qu'on tint contr'eux, ils remarquent qu'on les appella non point Manichéens, mais Ariens; que cependant les Manichéens n'ont jamais été accusés d'Arianisme, & que Baronius lui-même a reconnu cette équivoque. Quelle chicane de verbaliser sur le titre qu'on donne à une Hérésie, quand on la voit désignée, pour ne point parler des autres marques, par celle de rejeter l'ancien Testament? Mais il faut encore montrer à ces esprits contentieux, quelle raison on avoit d'accuser les Manichéens d'Arianisme. C'est que Pierre de Sicile dit ouvertement, *Qu'ils professoient la Trinité en parole, qu'ils la nioient dans leur cœur, & qu'ils en tournoient le mystère en allégories impertinentes.*

C'est aussi ce que S. Augustin nous apprend à fond. Fauste, Evêque des Manichéens, avoit écrit: *Nous reconnoissons sous trois noms une seule & même Divinité de Dieu le Pere Tout-puissant, de Jesus-Christ son Fils, & du S. Esprit.* Mais il ajoutoit ensuite: *Que le Pere habitoit la souveraine & principale lumière que S. Paul appelloit inaccessible. Pour le Fils; qu'il résidoit dans la seconde lumière, qui est la visible; & qu'étant double selon l'Apôtre qui nous parle de la vertu & de la sagesse de Jesus-Christ, sa vertu résidoit dans le Soleil, & sa sagesse dans la Lune; & enfin pour le S. Esprit, que sa demeure étoit dans l'air qui nous environne.* Voilà ce que disoit Fauste: par où S. Augustin le convainc de séparer le Fils d'avec le Pere, même par des lieux corporels; de le séparer encore d'avec lui-même, & de séparer le S. Esprit de l'un & de l'autre; les situer aussi, comme faisoit Fauste, dans des lieux si inégaux, c'étoit mettre entre les Personnes Divines une trop manifeste inégalité. Telles étoient ces allégories pleines d'ignorance, par lesquelles Pierre de Sicile convainquoit les Manichéens de nier la Trinité. Ce n'étoit pas la confesser, que de l'expliquer de cette sorte; mais, comme dit S. Augustin, *c'étoit coudre la Foi de la Trinité à ses inventions.* Un Auteur du douzième siècle, con-

temporain de S. Bernard, nous apprend que ces Hérétiques ne disoient point *Gloria Patri*; & Renier dit expressément que les Cathares ou les Albigeois, ne croyoient pas que la Trinité fût un seul Dieu; mais qu'ils croyoient que le Pere étoit plus grand que le Fils & le S. Esprit. Il ne faut donc pas s'étonner que les Catholiques aient rangé quelquefois les Manichéens avec ceux qui nioient la Trinité Sainte, & que par cette considération, ils aient pu leur donner le nom d'Ariens.

Pour revenir au Manichéisme de ces Hérétiques, Gui de Nogent, célèbre Auteur du douzième siècle, & plus ancien que S. Bernard, nous fait voir autour de Soissons des Hérétiques, qui faisoient un phantôme de l'Incarnation, qui rejettoient le Baptême des petits enfans, qui avoient en horreur le Mystère qu'on fait à l'Autel, qui prenoient pourtant les Sacremens avec nous, qui rejettoient toutes les viandes, & tout ce qui sort de l'union des deux sexes. Ils faisoient, à l'exemple de ces Hérétiques que nous avons vus à Orléans, une Eucharistie, & un sacrifice qu'on n'ose décrire; & pour se montrer tout-à-fait semblables aux autres Manichéens, ils se cachotent comme eux, & se couloient en secret parmi nous, avoüant & jurant tout ce qu'on vouloit, pour se sauver du supplice.

Ajoutons à ces témoins Radulphus Ardens, Auteur célèbre de l'onzième siècle, dans la peinture qu'il nous fait des Hérétiques d'Agénois, qui se vantent de mener la vie des Apôtres; qui disent qu'ils ne mentent point, qu'ils ne jurent point, qui condamnent l'usage des viandes & du mariage, qui rejettent l'Ancien Testament, & ne reçoivent qu'une partie du Nouveau; & ce qui est de plus terrible, admettent deux Créateurs; qui disent que le Sacrement de l'Autel n'est que du pain tout pur, qui méprisent le Baptême & la résurrection des Corps. Sont-ce là des Manichéens bien marqués? Or on n'y voit point d'autres caractères que dans ces Toulousains & ces Albigeois, dont nous avons vu que la Secte s'étoit répandue en Gascogne & dans les Provinces voisines. Agen avoit eu aussi ses Docteurs particuliers; mais quoi qu'il en soit, on voit par-tout le même esprit, & tout y est de même forme.

Trente de ces Hérétiques de Gascogne se réfugièrent en Angleterre en l'an 1160. On les appelloit Poplicains ou Publicains. Mais voyons quelle étoit leur Doctrine, par Guillaume de Neudbrige, Historien voisin de ces tems, dont Spelman, Auteur Protestant, a inféré le témoignage dans le second tome de ses Conciles d'Angleterre: On fit, dit-il, entrer ces Hérétiques dans le Concile assem-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XI.

Rep. cont.
Kald. c. 6. T.

IV.
Bib. PP. p.
752.

XLI.
Manichéens
à Soissons. Té-
moignage de
Guy de No-
gent.

De vit. s. s.
l. III. c. 16.

Ibid.

XLII.
Témoigna-
ge de Radul-
phus Ardens
sur les Héré-
tiques d'Agé-
nois.

Radul. Ard.
serm. in Dom.
VIII. post.
Trin. T. II.

XLIII.
Les mêmes
Hérétiques en
Angleterre.
Guil. Neudb.
rer. Ang. lib.
II. c. 13.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

Conc. Oxon.
T. II. Conc.
Angl.

Conc. Labb.
T. X. ann.
1160.

La Rog.
hist. de l'E-
char. cap. 18.
pag. 460.

XLIV.
Que les Po-
plicains ou Pu-
blicains sont
Manichéens.
Philip. lib.
I. Duch. T. V.
hist. Franc. p.
102.

XLV.
Les Minis-
tres sont les
Vaudois Ma-
nichéens en
les faisant Po-
plicains.
La Rog. 455.

XLVI.
Manichéens
d'Ermengard.
Aubert.
La Rog.

Tom. X.
Bib. PP. I.
part. p. 1233.

blé à Oxford. Girard, qui étoit le seul qui sût quelque chose, répondit bien sur la substance du Médecin céleste ; mais quand on vint aux remèdes qu'il nous a laissés, ils en parlerent très-mal, ayant en horreur le Baptême, l'Eucharistie & le Mariage, & méprisant l'Unité Catholique. Les Protestans rangent parmi leurs Ancêtres ces Hérétiques venus de Gascogne, à cause qu'ils parlent mal du Sacrement de l'Eucharistie, selon les Anglois de ce tems qui étoient persuadés de la Présence réelle. Mais ils devraient considérer que ces Poplicains sont accusés, non pas de nier la Présence réelle, mais d'avoir en horreur l'Eucharistie aussi-bien que le Baptême & le Mariage : trois caractères visibles du Manichéisme ; & je ne tiens pas ces Hérétiques entièrement justifiés sur le reste, sous prétexte qu'ils en répondirent assez bien : car nous avons trop vu les artifices de cette Secte ; & en tout cas ils n'en seroient pas moins Manichéens, quand ils auroient adouci quelques erreurs de cette Secte.

Le nom même de Publicains ou de Poplicains étoit un nom de Manichéens, comme il paroît clairement par le témoignage de Guillaume le Breton. Cet Auteur, dans la vie de Philippe Auguste dédiée à Louis son fils aîné, parlant des Hérétiques qu'on appelloit vulgairement Poplicains, dit qu'ils rejetoient le Mariage ; qu'ils regardoient comme un crime de manger de la chair, & qu'ils avoient les autres superstitions que S. Paul remarque en peu de mots : c'étoit dans la première à Timothée.

Cependant nos Réformés croient faire honneur aux Disciples de Valdo, de les mettre au nombre des Poplicains. Il n'en faudroit pas davantage pour condamner les Vaudois. Mais je ne veux point me prévaloir de cette erreur ; je laisserai aux Vaudois leurs Hérésies particulières, & il me suffit ici d'avoir fait voir que les Poplicains sont convaincus de Manichéisme.

Je reconnois avec les Protestans que le Traité d'Ermengard n'a pas dû être intitulé contre les Vaudois, comme il l'a été par Gretser ; car il ne parle en aucune sorte de ces Hérétiques ; mais c'est que du tems de Gretser on nommoit du nom commun de Vaudois, toutes les Sectes séparées de Rome, depuis l'onzième ou douzième siècle, jusques au tems de Luther ; ce qui fit que cet Auteur en publiant divers Traités contre ces Sectes, leur donna ce titre général, contre les Vaudois : Mais il ne laissa pas de conserver à chaque livre le titre qu'il avoit trouvé dans le Manuscrit. Voici donc comme Ermengard ou Ermengaud avoit intitulé son Livre : Traité contre les Hérétiques, qui disent que c'est le démon, & non pas Dieu, qui a créé

ce monde & toutes les choses visibles. Il réfute en particulier , chapitre à chapitre , toutes les erreurs de ces hérétiques , qui sont toutes celles du Manichéisme , que nous avons tant de fois marquées. S'ils parlent contre l'Eucharistie , ils ne parlent pas moins contre le Baptême ; s'ils rejettent le culte des Saints & d'autres points de notre doctrine , ils ne rejettent pas moins la Création , l'Incarnation , la Loi de Moïse , le Mariage , l'usage de la viande , & la Résurrection ; de sorte que se prévaloir de l'autorité de cette Secte , c'est mettre sa gloire dans l'infamie même.

Je passe plusieurs autres témoins qui ne sont plus nécessaires après tant de preuves convaincantes ; mais il y en a quelques-uns qu'il ne faut pas oublier , à cause qu'insensiblement ils nous introduisent à la connoissance des Vaudois.

Je produis d'abord Alanus , célèbre Moine de l'Ordre de Cîteaux , & l'un des premiers Auteurs qui ont écrit contre les Vaudois. Celui-ci dédia un Traité contre les hérétiques de son tems au Comte de Montpellier son Seigneur , & le divisa en deux Livres. Le premier regarde les hérétiques de son Pays. Il leur attribue les deux principes , & la fausseté de l'Incarnation de Jesus-Christ avec son Corps phantastique , & toutes les autres erreurs des Manichéens contre la Loi de Moïse , contre la résurrection , contre l'usage de la viande & du mariage : à quoi il ajoute quelques autres choses que nous n'avions pas vues encore dans les Albigeois ; entr'autres , la damnation de S. Jean-Baptiste , pour avoir douté de la venue de Jesus-Christ ; car ils prenoient pour un doute du saint Précurseur ce qu'il fit dire au Sauveur du monde par ses Disciples : *Etes-vous celui qui devez venir ?* Pensée très-extravagante , mais très-conforme à ce qu'écrivit Fauste le Manichéen , au rapport de S. Augustin. Les autres Auteurs qui ont écrit contre ces nouveaux Manichéens , leur attribuent d'un commun accord la même erreur.

Dans la seconde partie de son Ouvrage , Alanus traite des Vaudois , & il y fait un dénombrement de leurs erreurs que nous verrons en son lieu : il nous suffit d'observer ici qu'il n'y a rien qui ressemble le Manichéisme , & de voir d'abord ces deux Sectes entièrement distinguées.

Celle de Valdo étoit encore assez nouvelle. Elle avoit pris naissance à Lyon en l'an 1160 ; & Alanus écrivoit en 1202 , au commencement du treizième siècle. Un peu après , & environ l'an 1209. Pierre de Vaucernay fit son Histoire des Albigeois , où traitant d'abord des diverses Sectes & hérésies de son tems , il met en premier

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

Ibid. cap.
XI.

Ibid. XII.

Ibid. XIII.

Ibid. cap.

I, II, III,
VII.

Ibid. V,
XV. XVI.

XLVII.

On passe à
l'examen des
Auteurs qui
traitent des
Manichéens
& des Vau-
dois.

XLVIII.

Preuve par
Alanus , que
les Hérétiques
de Montpel-
lier sont Ma-
nichéens.

Alan. p. 31.
Matth. xi.

3. lib. V.
cont. Faust.

c. 1. Ebrard.
Antihar. cap.

13. T. IV.
Bib. P P.

pag. 1332.
Ermeng.

cap. VI. Ibid.

1339, &c.
XLI X.

Le même
Auteur distin-
gue les Vau-
dois des Ma-
nichéens.

L.

Pierre de
Vaucernay
distingue
très bien ces

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. XI. lieu les Manichéens, dont il rapporte les divers Partis, mais où l'on voit toujours quelques caractères de ceux qu'on a remarqués dans le Manichéisme, encore que dans les uns il soit outré, & dans les autres mitigé, & adouci selon la fantaisie de ces hérétiques. Quoiqu'il en soit, tout est du fond du Manichéisme, & c'est le propre caractère de l'hérésie que Pierre de Vaucernay nous représente dans la Province de Narbonne, c'est-à-dire, de l'hérésie des Albigeois dont il entreprend l'Histoire. Il n'attribue rien de semblable à d'autres hérétiques dont il parle. *Il y avoit, dit-il, d'autres hérétiques qu'on appelloit Vaudois, d'un certain Waldius de Lyon. Ceux-là, sans doute, étoient mauvais, mais non pas à comparaison de ces premiers.* Il marque ensuite en peu de paroles quatre de leurs erreurs principales, & revient aussi-tôt après à ses Albigeois. Mais ces erreurs des Vaudois sont très-éloignées du Manichéisme, comme nous verrons bientôt; & voilà encore une fois les Albigeois & les Vaudois, deux Sectes très-bien distinguées, & la dernière sans aucune marque de Manichéens.

L I.
Que Pierre de Vaucernay dans sa simplicité a bien marqué les caractères des Manichéens.
Petr. Sic.

Ren. cont. Vald. cap. 6. T. IV. II. p. Bip. P P. P. 753.

Ibid. 159.

Les Protestans veulent croire que Pierre de Vaucernay y parloit de l'hérésie des Albigeois, sans trop sçavoir ce qu'il disoit, à cause qu'il leur attribue des blasphèmes, qu'on ne trouve point même dans les Manichéens. Mais, qui peut garantir tous les secrets & toutes les nouvelles inventions de cette abominable Secte? Ce que Pierre de Vaucernay leur fait dire des deux Jesus, dont l'un est né dans une visible & terrestre Béthléem, & l'autre dans la Béthléem céleste & invisible, est à peu près de même génie que les autres rêveries des Manichéens. Cette Béthléem invisible revient assez à la Jérusalem d'en-haut, que les Pauliciens de Pierre de Sicile appelloient *la Mere de Dieu*, d'où J. C. étoit sorti. Qu'on dise tout ce qu'on voudra du Jesus visible qui n'étoit point le vrai Christ & que ces hérétiques croyoient mauvais, je ne vois rien en cela de plus insensé que les autres blasphèmes des Manichéens. Nous trouvons chez Renier des hérétiques qui tiennent quelque chose des Manichéens, & qui reconnoissent un Christ, Fils de Joseph & de Marie, mauvais d'abord, & pécheur, mais ensuite devenu bon, & réparateur de leur Secte. Il est constant que ces hérétiques Manichéens changeoient beaucoup. Renier, qui a été parmi eux, distingue les opinions nouvelles d'avec les anciennes, & remarque qu'il s'y étoit produit beaucoup de nouveautés de son tems, & depuis l'an 1230. L'ignorance & l'extravagance ne demeurent guère dans un même état, & n'ont point de bornes dans les hom-

mes. Quoi qu'il en soit, si c'étoit la haine qu'on avoit pour les Albigeois qui leur faisoit attribuer le Manichéisme, ou si l'on veut, quelque chose de pis : d'où vient le soin qu'on prenoit d'en excuser les Vaudois, puisqu'on ne peut pas supposer qu'ils fussent plus aimés que les autres, ni ennemis moins déclarés de l'Eglise Romaine ? Cependant voilà déjà deux Auteurs très-zélés pour la Doctrine Catholique, très-opposés aux Vaudois, qui prennent soin de les séparer des Albigeois Manichéens.

En voici encore un troisième, qui n'est pas moins considérable. C'est, Ebrard natif de Béthune, dont le Livre intitulé *Antihérésie*, est composé contre les hérétiques de Flandres. Ces hérétiques s'appelloient *Piples* ou *Piphles* dans le langage du Pays. Un Auteur Protestant ne conjecture pas mal, quand il veut que ce mot de *Piphles* soit corrompu de celui de *Poplicains* ; & par-là on peut connoître que ces hérétiques Flamans étoient comme les Poplicains, des Manichéens parfaits, bons Protestans toutefois, si nous en croyons les Calvinistes, & dignes d'être leurs ancêtres. Mais pour ne nous arrêter pas au nom, il n'y a qu'à entendre Ebrard, Auteur du Pays, quand il nous parle de ces hérétiques. Le premier trait qu'il leur donne, c'est qu'ils rejettoient la Loi & le Dieu qui l'avoit donnée : le reste va de même pied, & ils méprisoient ensemble le mariage, l'usage des viandes, & les Sacremens.

Après avoir mis par ordre tout ce qu'il avoit à dire contre cette Secte, il parle contre celle des Vaudois, qu'il distingue, comme les autres, de celle des nouveaux Manichéens : & c'est le troisième témoin que nous ayons à produire. Mais en voici un quatrième plus important en ce fait que tous les autres.

C'est Renier de l'Ordre des Freres Prêcheurs, dont nous avons déjà rapporté quelques passages. Il écrivit environ l'an 1250, ou 54, & il intitula son Livre : *De Hæreticis, Des Hérétiques*, comme il le témoigne dans sa Préface. Il se qualifie *Frere Renier, autrefois Hérésiarque, & maintenant Prêtre*, à cause qu'il avoit été dix-sept ans parmi les Cathares, comme il le répète par deux fois. Cet Auteur est bien connu des Protestans, qui ne cessent de nous vanter la belle peinture qu'il a faite des mœurs des Vaudois. Il en est d'autant plus croyable, puisqu'il nous dit si sincèrement le bien & le mal. Au reste, on ne peut pas dire qu'il n'ait pas été bien instruit de toutes les Sectes de son tems. Il avoit souvent assisté à l'examen des hérétiques, & c'étoit-là qu'on approfondissoit avec un soin extrême, jusques aux moindres différences de tant de Se-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

LII.
Distinction
des deux se-
ctes par E-
brard de Be-
thune.
Ibid. pag.
1075.
Pet. de Val-
Cern. Ibid.
cap. 2.
La Roq.
454.
Ibid. c. 1.
2, 3, & seq.

LIII.
Les Van-
dois bien di-
stingués des
Manichéens.

Cap. 25.
LIV.
Témoigna-
ge de Renier,
qui avoit été
de la secte des
Manichéens
d'Italie dix-
sept ans.

Ren. cont.
Vald. T. IV.
Bib. P P. p.
II. p. 746.
Præf. ibid.
746.
Ibid. 756.
757.
Ibid. c. 7.
P. 765.
Ibid. cap.
111. p. 748.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

Ibid. c. 6.
p. 762, 763.

L V.
Il les dis-
tingue très-
bien des Vau-
dois. Caractè-
res du Mani-
chéisme
dans les Ca-
thares.

Ibid. c. 5.
pag. 749. &
seq.

Ibid. c. 6.
753, 754.

Ibid. 755.
Ibid. 763.

êtes obscures & artificieuses, dont la Chrétienté étoit alors inon-
dée. Plusieurs se convertissoient & dévoient tous les secrets de
leur Secte, qu'on prenoit grand soin de retenir. C'étoit une partie de
la guérison, de bien connoître le mal. Outre cela, Renier s'appli-
quoit à lire les Livres des hérétiques, comme il fit le grand volu-
me de Jean de Lyon, un des Chefs des nouveaux Manichéens,
& c'est de-là qu'il a extrait les articles de sa doctrine, qu'il a rappor-
tés. Il ne faut donc pas s'étonner que cet Auteur nous ait raconté plus
exactement qu'aucun autre, les différences des Sectes de son tems.

La première dont il nous parle, est celle des Pauvres de Lyon,
descendus de Pierre Valdo, & il en rapporte tous les dogmes jus-
ques aux moindres précisions. Tout y est très-éloigné des Mani-
chéens, comme on verra dans la suite. De-là il passe aux autres
Sectes, qui tiennent du Manichéisme; & il vient enfin aux Catha-
res, dont il sçavoit tout le secret; car outre qu'il avoit été, comme
on a vu, dix-sept ans entiers parmi eux, & des plus avant dans la
Secte, il avoit entendu prêcher leurs plus grands Docteurs, &
entr'autres un nommé Nazarius le plus ancien de tous, qui se
vantoit d'avoir pris ses instructions, il y avoit soixante ans, des
deux principaux Pasteurs de l'Eglise de Bulgarie. Voilà toujours cer-
te descendance de la Bulgarie. C'est de-là que les Cathares d'Italie,
parmi lesquels Renier vivoit, tiroient leur autorité; & comme il
a été parmi eux durant tant d'années, il ne faut pas s'étonner qu'il
nous ait mieux expliqué, & plus en particulier leurs erreurs, leurs
sacremens, leurs cérémonies, les divers Partis qui s'étoient for-
més parmi eux, avec les rapports, aussi-bien que les différences
des uns & des autres. On y voit par-tout très-clairement les princi-
pes, les impiétés, & tout l'esprit du Manichéisme. La distinction
des élus & des auditeurs, caractère particulier de la Secte céle-
bre dans Saint Augustin & dans les autres Auteurs, se trouve ici
marquée sous un autre nom. Nous apprenons de Renier, que ces
hérétiques, outre les Cathares ou les Purs, qui étoient les parfaits
de la Secte, avoient encore un autre Ordre, qu'ils appelloient *leurs*
Créans, composés de toutes sortes de gens. Ceux-ci n'étoient pas
admis à tous les mystères; & le même Renier raconte que le nom-
bre des parfaits Cathares de son tems, où la Secte étoit affoiblie,
ne passoit pas quatre mille dans toute la Chrétienté; mais que les *Créans*
étoient innombrables: compte, dit-il, qui a été fait plusieurs fois parmi

L V. N.
Dénombré.

Parmi les Sacremens de ces hérétiques, il faut remarquer prin-

ciatement leur imposition des mains , pour remettre les péchés : ils l'appelloient la *consolation* ; elle tenoit lieu de Baptême & de Pénitence tout ensemble. On la voit dans le Concile d'Orléans , dont nous avons parlé , dans Ecbert , dans Enervin , & dans Ermengard. Renier l'explique mieux que les autres , comme un homme qui étoit nourri dans le secret de la secte. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans le Livre de Renier , c'est le dénombrement exact des Eglises des Cathares , & de l'état où elles étoient de son tems. On en comptoit seize dans tout le monde , & il range avec les autres *l'Eglise de France , l'Eglise de Toulouse , l'Eglise de Cahors , l'Eglise d'Alby , & enfin l'Eglise de Bulgarie , & l'Eglise de Drungarie , d'où , dit-il , sont venues toutes les autres*. Après cela , je ne vois pas comment on pourroit douter du Manichéisme des Albigeois , ni qu'ils ne soient descendus des Manichéens de la Bulgarie. On n'a qu'à se souvenir des deux Ordres de la Bulgarie & de la Drungarie , dont nous a parlé l'Auteur de Vignier , & qui s'unirent ensemble dans la Lombardie. Je répète encore une fois qu'on n'a pas besoin de chercher ce que c'est que la Drungarie. Ces hérétiques obscurs prenoient souvent leur nom de lieux inconnus. Renier nous parle des Runcariens , une secte de Manichéens de son tems , dont le nom venoit d'un village. Qui sçait si ce mot de *Runcariens* n'étoit pas une corruption de celui de Druncariens ?

Nous voyons dans le même Auteur & ailleurs , tant de divers noms de ces hérétiques , que ce seroit un vain travail d'en rechercher l'origine. Patariens , Poplicains , Toulousains , Albigeois , Cathares , c'étoit sous des noms divers , & souvent avec quelques diversités des sectes de Manichéens , tous venus de la Bulgarie ; d'où aussi ils prenoient le nom qui étoit le plus dans la bouche du vulgaire.

Cette origine est si certaine , que nous la voyons encore recon- nue au treizième siècle. *En ces tems* , dit Matthieu Paris , (c'est en l'an 1223.) *les hérétiques Albigeois se firent un Antipape , nommé Barthelemi , dans les confins de la Bulgarie , de la Croatie , & de la Dal-* *matie*. On voit ensuite que les Albigeois alloient le consulter en foule ; qu'il avoit un Vicaire à Carcassonne & à Toulouse , & qu'il envoyoit ses Evêques de tous côtés : ce qui revient manifestement à ce que disoit Enervin , que ces hérétiques avoient leur Pape , encore que le même Auteur nous apprenne que tous ne le recon- noissoient pas. Et afin qu'on ne doutât point de l'erreur de ces Albi-

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

ment mémo-
rable des E-
glises Mani-
chéennes. Les
Albigeois y
sont compris.
Tout est venu
de Bulgarie.

T. IX. Conc.
Ech.
Ren. c. XIV.
T. IV. Bib.
P. P. I. part.
pag. 1254.
Ibid. 759.
Ren. ibid.
p. 753 , 764

L VII.
La même
origine prou-
vée par Mar-
thieu Paris. Le
Pape des Al-
bigeois en Bul-
garie.
Matt. Pa-
ris in Hem.
III. ann.
1223. p. 317.
Epist. E-
nov. ad S.
Bern.
Anal. Ma-
bill. III.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. XI.

Ibid. ann.
1234. p. 395.
LVIII.

Hypocrisie
profonde de
ces Hérétiques,
par Enervin.

Annal. III.
p. 454.

LIX.
Et par S.
Bernard. Con-
venance de
leurs discours
avec ceux de
Fauste le Ma-
nichéen chez
S. Augustin.
Serm. 65.
Serm. 66.
Lib. V. cont.
Faust. cap. 1.

LX.
Leur hypo-
crisie confon-
due par S. Au-
gustin, & par
S. Bernard.
Bern. serm.
66. in Cant.

geois de Matthieu Paris, le même Auteur nous raconte que les *Albigéois d'Espagne*, qui prirent les armes en 1234, entre plusieurs autres erreurs, nioient principalement le *Mystère de l'Incarnation*.

Au milieu de tant d'impiétés, ces hérétiques avoient un extérieur surprenant. Enervin les fait parler en ces termes : *Vous autres*, disoient-ils aux Catholiques, *vous joignez maison à maison, & champ à champ : les plus parfaits d'entre vous, comme les Moines & les Chanoines Réguliers, s'ils ne possèdent point de biens en propre, les ont du moins en commun. Nous qui sommes les pauvres de Jesus-Christ, sans repos, sans domicile certain, nous errons de Ville en Ville, comme des brebis au milieu des loups, & nous souffrons persécution comme les Apôtres & les Martyrs.* Ensuite ils vantoient leurs abstinences, leurs jeûnes, la voie étroite où ils marchaient, & se disoient les seuls sectateurs de la vie Apostolique, parce que se contentant du nécessaire, ils n'avoient ni maison, ni terre, ni richesses, à cause, disoient-ils, que *Jesus-Christ n'avoit ni possédé de semblables choses, ni permis à ses Disciples d'en avoir.*

Selon S. Bernard, il n'y avoit rien en apparence de plus Chrétien que leurs discours, rien de plus irréprochable que leurs mœurs. Aussi s'appelloient-ils les *Apostoliques*, & ils se vantoient de mener la vie des Apôtres. Il me semble que j'entends encore un Fauste le Manichéen, qui disoit aux Catholiques chez S. Augustin : *Vous me demandez si je reçois l'Evangile ? Vous le voyez en ce que j'observe ce que l'Evangile prescrit, c'est à vous à qui je dois demander si vous le recevez, puisque je n'en vois aucune marque dans votre vie.* Pour moi, j'ai quitté père, mère, femme & enfans, l'or, l'argent, le manger, le boire, les délices, les voluptés, content d'avoir ce qu'il faut pour la vie d'un jour à l'autre. Je suis pauvre, je suis pacifique, je pleure, je souffre la faim & la soif, je suis persécuté pour la justice, & vous doutez que je reçoive l'Evangile ? Après cela, prendra-t-on encore les persécutions comme une marque de la vraie Eglise & de la vraie piété ? C'est un langage de Manichéens.

Mais S. Augustin & S. Bernard leur font voir que leur vertu n'étoit qu'une vaine ostentation. Pousser l'abstinence des viandes jusqu'à dire qu'elles sont immondes & mauvaises de leur nature, & la continence jusqu'à la condamnation du mariage, c'est d'un côté s'attaquer au Créateur, & de l'autre lâcher la bride aux mauvais desirs en les laissant absolument sans remède. Ne croyez jamais rien de bon de ceux qui outrent la vertu. Le dérèglement de leur esprit, qui mêle tant d'excès dans leurs discours, introduit mille désordres dans leur vie.

S. Augustin nous apprend que ces gens, qui ne se permettoient pas le mariage, se permettoient toute autre chose. C'est que, selon leurs principes, (j'ai honte d'être contraint de le répéter,) c'étoit proprement la conception qu'il falloit avoir en horreur; & on voit quelle porte étoit ouverte aux abominations dont les anciens & les nouveaux Manichéens sont convaincus. Mais comme parmi les Sectes différentes de ces nouveaux Manichéens, il y avoit des degrés de mal: les plus infâmes de tous, étoient ceux qu'on appelloit *Patariens*; ce que je suis bien-aïse de remarquer, à cause de nos Réformés qui les mettent nommément parmi les Vaudois, qu'ils se glorifient d'avoir pour ancêtres.

Ceux qui vantent le plus leur vertu & la pureté de leur vie, sont ordinairement les plus corrompus. On aura pû remarquer comme ces impurs Manichéens se sont glorifiés dans leur origine, & dans toute la suite de la Secte, d'une vertu plus sévère que les autres; & pour se faire valoir davantage, ils disoient que les Sacremens & les mystères perdoient leur force dans des mains impures. Il importe de bien remarquer cette partie de leur doctrine que nous avons vûe dans Enervin, dans S. Bernard, & dans le Concile de Lombes. C'est pourquoi Renier répète par deux fois que cette imposition des mains qu'ils appelloient la *consolation*, & où ils mettoient la rémission des péchés, étoit inutile à celui qui la reçoit, si celui qui la donne étoit en péché lui-même, quand son péché seroit caché. La raison qu'ils rendoient de cette doctrine, selon Ermen-gard, est que lorsqu'on a perdu le S. Esprit, on ne peut plus le donner: ce qui étoit la même raison dont se servoient les anciens Donatistes.

C'étoit encore pour faire les Saints, & s'élever au-dessus des autres, qu'ils disoient que le Chrétien ne devoit jamais affirmer la vérité par serment, pour quelque cause que ce fût, pas même en justice; & qu'il n'étoit permis de punir personne de mort, pas même les plus criminels. Les Vaudois, comme nous verrons, prirent d'eux toutes ces maximes outrées, & tout ce vain extérieur de piété.

Voilà quels étoient les Albigeois, selon tous les Auteurs du tems, sans en excepter un seul. Les Protestans en rougissent, & nous disent pour toute réponse, que ces excès, ces erreurs, & tous ces dérèglemens des Albigeois, sont des calomnies de leurs ennemis. Mais ont-ils une seule preuve de ce qu'ils avancent, ou un seul Auteur du tems, & plus de quatre cens ans après, qui les justifie?

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

LXI.
Infamie de
ces Héréti-
ques, & prin-
cipalement
des Patariens.

Aug. Rem.
c. 16.

Ebrard. c.

26. t. 4.

Bib. P P.

I. part. pag.

1178.

Ren. c. 6.

t. IV.

Bib. P P.

II. part. pag.

713.

La Roq. hist.

de l'Ench. I. I.

part. ch. 18.

pag. 445.

LXII.

Doctrine de

ces Héréti-

ques: que l'es-

set des Sacre-

mens dépend

de la sainteté

des Ministres.

Ren. c. 6.

ibid. p. 756.

759.

Ermen-gard.

14. de imp.

Man, ibid. p.

1254.

LXIII.

Ils condam-

nent tous ser-

mens, & la

punition des

crimes.

Bern. form.

66. in Cons.

Ebrard. c.

14, 15.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

Erm. c. 18,
39. *ibid.* pag.
1134, 1136,
1260, 1261.
LXIV.

Réponse des
Ministres, que
l'imputation
du Manichéisme
est calomnieuse. Dé-
monstration
du contraire.

LXV.
Examen de
la Doctrine de
Pierre de
Bruis. Objec-
tion des Mi-
nistres, tirée
de Pierre le
Vénérable.

Petr. Ven.
cont. Petrob.
T. XXII. Bib.
Max. pag.
1034.
Serm. 65.
in Cant.

Pet. Vener.
ibid. p. 1037.
LXVI.

Doctrine de
Pierre de
Bruis, selon
Pierre le Vé-
nérable.

Opusc. cont.
Servet.

Pour nous, nous produisons autant de témoins qu'il y a eu dans tout l'Univers d'Auteurs qui ont parlé de cette Secte. Ceux qui ont été dans leur créance, nous en ont révélé les abominables secrets après leur conversion. Nous suivons la Secte damnable jusqu'à sa source: nous montrons d'où elle est venue, par où elle a passé, tous ses caractères, & toute sa descendance, qui la lie au Manichéisme. On nous oppose des conjectures, & encore quelles conjectures? On les va voir, car je veux ici rapporter les plus vraisemblables.

Le plus grand effort des Adversaires est pour justifier Pierre de Bruis & son Disciple Henri. Saint Bernard, dit-on, les accuse de condamner & la viande & le mariage. Mais Pierre le Vénérable Abbé de Cluni, qui a réfuté presque en même tems Pierre de Bruis, ne parle point de ces erreurs; & ne lui en attribue que cinq: de nier le Baptême des petits enfans, de condamner les temples sacrés, de briser les croix, au lieu de les adorer, de rejeter l'Eucharistie, de se moquer des oblations & des prières pour les Morts. S. Bernard assure que cet hérétique & ses Sectateurs ne recevoient que l'Evangile. Mais Pierre le Vénérable n'en parle qu'en doutant. La Renommée, dit-il, a publié que vous ne croyez pas tout-à-fait, ni à Jesus-Christ, ni aux Prophètes, ni aux Apôtres; mais il ne faut pas croire aisément les bruits qui sont souvent trompeurs, puisque même il y en a qui disent que vous rejetez tout le canon des Ecritures. Sur quoi il ajoute: Je ne veux pas vous blâmer de ce qui n'est pas certain. Ici les Protestans louent la prudence de Pierre le Vénérable, & blâment la crédulité de S. Bernard, qui avoit trop légèrement déféré à des bruits confus.

Mais premièrement, à ne prendre que ce que l'Abbé de Cluni reprend comme certain dans cet hérétique, il y en a plus qu'il ne faut pour le condamner. Calvin a compté parmi les blasphèmes la doctrine qui nie le Baptême des petits enfans. Le nier avec Pierre de Bruis, & son Disciple Henri, c'étoit refuser le salut à l'âge le plus innocent qui soit parmi les hommes; c'étoit dire que depuis tant de siècles où l'on ne baptise presque plus que des enfans, il n'y a plus de Baptême dans le monde, il n'y a plus de Sacrement, il n'y a plus d'Eglise, ni de Chrétiens. C'est ce qui donnoit de l'horreur à Pierre le Vénérable. Les autres erreurs que réfute ce S. Abbé, ne sont pas moins insupportables. Écoutez ce que lui reproche sur l'Eucharistie le S. Abbé de Cluni, qui vient de nous déclarer qu'il ne lui veut rien objecter que de certain. Il nie, dit-il, que le Corps

Et le Sang de J. C. puisse être fait par la vertu de la divine parole, & le ministère du Prêtre, & il assure que tout ce qu'on fait à l'Autel, est inutile. Ce n'est pas nier seulement la vérité du Corps & du Sang; mais, comme les Manichéens, rejeter absolument l'Eucharistie. C'est pourquoi le S. Abbé ajoute un peu après : Si votre Hérésie se renfermoit dans les bornes de celle de Bérenger, qui en niant la vérité du Corps, n'en nioit pas le Sacrement, ou l'apparence & la figure, je vous renverrais aux Docteurs qui l'ont refusé. Mais, poursuit-il un peu après, vous ajoutez erreur à erreur, hérésie à hérésie; & vous ne niez pas seulement la vérité de la Chair & du Sang de Jesus-Christ, mais leur Sacrement, leur figure, & leur apparence; & ainsi vous laissez le Peuple de Dieu sans sacrifice.

Pour les erreurs dont ce S. Abbé ne parle pas, & celles dont il doute, il est aisé de comprendre que c'est qu'elles n'étoient pas encore assez avérées, & qu'on n'avoit pas pénétré d'abord tous les secrets d'une Secte qui avoit tant de replis & tant de détours. On les découvroit peu à peu, & Pierre le Vénérable nous apprend lui-même que Henri, disciple de Bruis, avoit beaucoup ajouté aux cinq Chapitres qu'on avoit repris dans son Maître. Il avoit entre ses mains l'écrit où l'on avoit recueilli de la propre bouche de l'Hérésiarque, toutes ses nouvelles erreurs. Mais ce S. Abbé attendoit, pour les réfuter, qu'il en fût encore plus assuré. S. Bernard qui a vu de près ces Hérétiques, en sçavoit plus que Pierre le Vénérable, qui n'en écrivoit que par rapport; mais il ne sçavoit pas tout, & c'est pourquoi il n'osoit pas les appeller tout-à-fait Manichéens, car il n'étoit pas moins circonspect que Pierre le Vénérable à ne leur rien imputer que de certain. En effet, voici comme il parle de leurs impuretés. *On dit qu'ils font en secret des choses honteuses. On dit, c'est qu'il ne les sçavoit pas encore avec certitude, & c'est pourquoi il n'osoit en parler positivement. Ceux qui les ont sçues, en ont parlé; mais cette discrétion de S. Bernard nous fait voir combien est certain ce qu'il leur objecte.*

Mais, dit-on, il étoit crédule, & Othon de Frisingue, Auteur du tems, lui en a fait le reproche. Il faut encore écouter cette conjecture que les Protestans font tant valoir. Il est vrai; Othon de Frisingue trouve S. Bernard trop crédule, à cause qu'il fit condamner les erreurs visibles de Gilbert de la Poirée, Evêque de Poitiers, que son disciple Othon tâchoit d'excuser. Ce reproche d'Othon est donc une excuse qu'un disciple affectionné prépare à son Maître. Voyons toutefois en quoi il fait consister la crédulité de S. Bernard,

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PROTESTANTES,
Liv. XI.

Ibid. pag.
1057.

LXVII.
S. Bernard
aussi circonspect que Pierre le Vénérable.
Epist. ad Episcop. Arelat. &c.
Ante Epist. contra Petrob. lib. p. 1034.

Serm. 66.

Serm. 65.

LXVIII.
Réponse à ce qu'on objecte de la crédulité de S. Bernard.
Albert.
La Roq.
Oth. Fri. in Fridr. lib. 1. c. 46. 47.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. XI. *Ibid.* C'est, dit Othon, que cet Abbé, & par la ferveur de sa foi, & par sa bonté naturelle, avoit un peu trop de crédulité; en sorte que les Docteurs qui se fioient trop à la raison humaine & à la sagesse du siècle, lui devenoient suspects; & si on lui rapportoit que leur Doctrine ne fût pas tout-à-fait conforme à la foi, il le croyoit aisément. Avoit-il tort? Non sans doute, & l'expérience fait assez voir que Pierre Abélard, qui lui devint suspect par cette raison, & Gilbert qui expliquoit la Trinité, plutôt selon les Topiques d'Aristote, que selon la tradition & la règle de la Foi, s'écarterent du bon chemin, puisque leurs erreurs condamnées dans les Conciles, sont également abandonnées des Catholiques & des Protestans.

LXIX. N'accusons donc pas ici la crédulité de S. Bernard. S'il nous a représenté Henri le disciple de Pierre de Bruis, & le séducteur des Toulousains, comme le plus scélérat & le plus hypocrite de tous les hommes, tous les Auteurs du tems en ont fait le même jugement. Les erreurs qu'il attribue aux disciples de ces Hérétiques, ont été reconnues, & se découvroient tous les jours de plus en plus, comme la suite de cette histoire l'a fait paroître. Ce n'étoit pas témérairement que S. Bernard leur imputoit celles que nous trouvons dans ses Sermons. Je veux, dit-il, vous raconter leurs impertinences que nous avons reconnues, ou par les réponses qu'ils ont faites, sans y penser, aux Catholiques, ou par les reproches mutuels que leurs divisions ont fait éclater, ou par les choses qu'ils ont avouées, lorsqu'ils se sont convertis. Voilà comme on reconnut ces impertinences que S. Bernard appelle dans la suite des blasphèmes. Quand il n'y auroit autre chose dans les Henriciens, que leur aveugle attachement pour ces femmes qu'ils tenoient dans leur compagnie, comme le raconte S. Bernard, avec lesquelles ils passaient leur vie, enfermés dans la même chambre nuit & jour, c'en seroit assez pour les avoir en horreur. Cependant la chose étoit si publique, que S. Bernard vouloit qu'on les connût à cette marque: Dites-moi, leur disoit-il, mon ami, quelle est cette femme? Est-ce votre épouse? Non, répondent-ils, cela ne convient pas à ma profession. Est-ce votre fille, votre sœur, votre nièce? Non, elle ne m'appartient par aucun degré de parenté. Mais sçavez-vous qu'il n'est pas permis, selon les Loix de l'Eglise, à ceux qui ont professé la continence, de demeurer avec des femmes? Chassez donc celle-ci, si vous ne voulez pas scandaliser l'Eglise; autrement ce fait, qui est manifeste, nous fera soupçonner le reste qui ne l'est pas tant. Il n'étoit pas trop crédule dans ce soupçon, & la turpitude de ces faux continens, a depuis été révélée à toute la terre.

D'où vient donc que les Protestans entreprennent la défense de ces scélérats ? La cause en est trop claire. C'est l'envie de se donner des prédécesseurs. Ils ne trouvent que de telles gens qui rejettent & le culte de la Croix, & la priere des Saints, & l'oblation pour les Morts. Ils sont fâchés de ne remarquer les commencemens de leur Réforme, que dans des Manichéens. Parce qu'ils grondent contre le Pape & contre l'Eglise Romaine, la Réforme est bien disposée en leur faveur. Les Catholiques de ce tems-là leur reprochent de penser mal de l'Eucharistie. Nos Protestans voudroient bien que ce fussent de simples Bérengariens, & non pas des Manichéens, à qui l'Eucharistie déplaît dans son fond. Mais enfin, quand cela seroit, ces Réformés que vous voulez être de vos gens, cacheroient leur Doctrine, fréquenteroient les Eglises, honoroient les Prêtres, alloient à l'offrande : ils se confessoient, ils communioient, ils prenoient avec nous, poursuit S. Bernard, le Corps & le Sang de Jesus-Christ. Les voilà donc dans nos Assemblées, qu'ils détestoient dans leur cœur, comme des conventicules de Satan ; à la Messe, qu'ils regardoient dans leur erreur comme une idolâtrie & un sacrilège ; & enfin dans les exercices de l'Eglise Romaine, qu'ils croyoient le Royaume de l'Antechrist. Sont-ce-là les Disciples de celui qui a ordonné de prêcher son Evangile sur les toits ? Sont-ce-là les enfans de lumière ? Ces œuvres sont-elles de celles qui paroissent dans le jour, ou de celles que la nuit doit cacher ? En un mot, Sont-ce-là les Prédécesseurs que se donne la Réforme !

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XI.

L X X.
Conclusion :
Qu'il n'y a
que de la hon-
te d'avouer les
Albigéois
pour Auteurs,
Serm. 65.
in Cart.
Echrt.
Ren.

HISTOIRE DES VAUDOIS.

LEs Vaudois ne valent pas mieux pour établir une succession légitime. Leur nom est tiré de Valdo, Auteur de la Secte, C'est dans Lyon qu'ils prirent naissance. On les nomma les Pauvres de Lyon, à cause de la pauvreté qu'ils affectoient ; & comme la Ville de Lyon se nommoit alors *Leona* en Latin, on les appella aussi tout court les Léonistes, ou les Lyonistes, comme qui eût dit les Lyonnois.

On les appella encore les *Insabbatés*, d'un ancien mot, qui signifioit des souliers, d'où sont venus d'autres mots d'une semblable signification, qui sont encore en usage en beaucoup de langues aussi bien que dans la nôtre. C'est de-là donc qu'on les appella les *Insabbatés*, à cause de certains souliers d'une forme particulière qu'ils coupoient par dessus, pour faire paroître les pieds nuds, à l'exemple

L X X I.
Commen-
cement des
Vaudois, ou
Pauvres de
Lyon.

L X X I I.
Les noms
de la Secte.
Ebrard. ib.
c. 25.
Conrad.
Ursper. 7.
Chron. Ad
an. 1212.

HISTOIRE des Apôtres, à ce qu'ils disoient, & ils affectoient cette chaussure, pour marque de leur pauvreté Apostolique.

DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, Voici maintenant leur Histoire en abrégé. Lorsqu'ils se sont séparés, ils n'avoient encore que très-peu de dogmes contraires aux nôtres, & peut-être point du tout. En l'an 1160, Pierre Valdo,

LIV. XI. Marchand de Lyon, dans une Assemblée où il étoit, selon la coutume, avec les autres riches Trafiquans, fut si vivement frappé de

LXXIII. Leur Histoire divisée en deux. Leurs commencemens spécieux. la mort subite d'un des plus apparens de la troupe, qu'il distribua aussitôt tout son bien, qui étoit grand, aux pauvres de cette Ville; & en ayant par ce moyen ramassé un grand nombre, il leur apprit la pauvreté volontaire, & à imiter la vie de Jesus-Christ & des Apôtres. Voilà ce que dit Renier, que les Protestans flattés des éloges que

Ren. c. 5. nous verrons qu'il donne aux Vaudois, veulent qu'on croie sur ce sujet, plus que tous les autres Auteurs. Mais on va voir ce que peut la piété mal conduite. Pierre Pylicdorf qui a vu les Vaudois dans leur force, & en a représenté, non-seulement les dogmes, mais encore la conduite avec beaucoup de simplicité & de doctrine, dit

Lib. cont. Vald. cap. 1. T. IV. si hautement recommandée, crut que la vie Apostolique ne se trou-

Bib. P. P. II. part. pag. 779. voit plus sur la terre. Résolu de la renouveler, il vendit tout ce qu'il avoit. D'autres en firent autant touchés de componction, & ils s'unirent ensemble dans ce dessein. Au commencement; cette Secte

Antich. c. 1163. obscure & timide, ou n'avoit encore aucun dogme particulier, ou ne se déclaroit pas; ce qui a fait qu'Ebrard de Béthune n'y remarque que l'affectation d'une superbe & oisive pauvreté. On voyoit ces

Ibid. Infabbatés, ou ces Sabbatés, comme il les nomme, avec leurs pieds nus, ou plutôt avec leurs souliers coupés par-dessus, attendre l'aumône, & ne vivre que de ce qu'on leur donnoit. On n'y blâmoit d'abord que l'ostentation: & sans encore les ranger avec les Hérétiques, on leur reprochoit seulement qu'ils en imitoient l'orgueil.

Ibid. 1170. Pylicd. ib. Mais écoutons la suite de leur histoire: Après avoir vécu quelque temps dans cette pauvreté prétendue Apostolique, ils s'aviserent que les Apôtres n'étoient pas seulement pauvres, mais encore Prédicateurs de

l'Evangile. Ils se mirent donc à prêcher à leur exemple, afin d'imiter en tout la vie Apostolique. Mais les Apôtres étoient envoyés, & ceux-ci, que leur ignorance rendoit incapables de cette mission, furent exclus par les Prélats, & enfin par le Saint Siège, d'un Ministère qu'ils avoient usurpé sans leur permission. Ils ne laissèrent

Pylicd. ib. pas de continuer secrètement, & murmuroient contre le Clergé qui les empêchoit de prêcher, à ce qu'ils disoient, par ja-

lousie, & à cause que leur doctrine & leur sainte vie confondoient les mœurs corrompues.

Quelques Protestans ont voulu dire que Valdo étoit un homme de sçavoir : mais Renier dit seulement qu'il avoit *quelque peu de littérature ; aliquantulum litteratus*. D'autres Protestans au contraire tirent avantage du grand succès qu'il a eu dans son ignorance. Mais on ne sçait que trop les adresses qui se peuvent souvent trouver dans les esprits les plus ignorans pour attirer leurs semblables, & Valdo n'a séduit que de telles gens.

Cette Secte en peu de tems fit du progrès. Bernard Abbé de Fontcauld, ou de Fontaine-chaude, qui en a vu les commencemens, en marque l'élévation sous le Pape Lucius III. Le Pontificat de ce Pape commence en 1181, c'est-à-dire, vingt ans après que Valdo eut paru dans Lyon. Il lui fallut bien vingt ans à s'étendre, & à faire un corps de Secte qui méritât d'être regardé. Alors donc Lucius III. les condamna ; & comme son Pontificat n'a duré que quatre ans, il faut que cette première condamnation des Vaudois soit arrivée entre l'année 1181, où ce Pape fut élevé à la Chaire de S. Pierre, & l'année 1185, où il mourut.

Conrad, Abbé d'Ursperg, qui a vu de près les Vaudois, comme nous dirons, a écrit que le Pape Lucius les mit au nombre des Hérétiques, à cause de quelques dogmes & observances superstitieuses. Jusques ici ces dogmes ne sont pas encore expliqués : mais on m'avouera que si les Vaudois eussent nié des dogmes aussi remarquables que celui de la Présence réelle, matière rendue si célèbre par la condamnation de Bérenger, on ne se seroit pas contenté de dire en gros qu'ils avoient *quelques dogmes superstitieux*.

Environ dans le même tems, en 1194, une Ordonnance d'Alphonse, ou Ildefonse Roi d'Aragon, range les Vaudois ou Insabbatés, autrement les Pauvres de Lyon, parmi les Hérétiques anathématisés par l'Eglise, & c'est une suite manifeste de la Sentence prononcée par Lucius III. Après la mort de ce Pape, comme malgré son décret, ces Hérétiques s'étendoient beaucoup, & que Bernard Archevêque de Narbonne qui les condamna de nouveau après un grand examen, ne put arrêter le cours de cette Secte, plusieurs personnes pieuses, Ecclésiastiques & autres, procurerent une Conférence pour les ramener à l'amiable. On choisit de part & d'autre pour arbitre de la Conférence un saint Prêtre nommé Raymond de Daventrie, homme illustre par sa naissance, mais encore plus illustre par sa sainte vie. L'Assemblée fut fort solennelle, & la dispu-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XI.

LXXIV.
Si Valdo
étoit un hom-
me de sçavoir.
Ren. c. 6.

LXXV.
Les Vaudois
condamnés
par Lucius
III.

Bern. Abb.
Fonsc. adv.
Vald. Sect.
T. IV.
Bib. P P.
pref. pag.
1195.

Ibid.
LXXVI.
Ils viennent
à Rome. On
ne les accuse
de rien sur la
Présence réel-
le.

Chron. ad
an. 1212.

LXXVII.
Autre preu-
ve que leurs
erreurs ne re-
gardent point
l'Eucharistie.

Apud Em.
II. part. di-
rect. inq. 9.
XIV. pag.
187. Complut.
Maria.

Prof. in Luc.
Trid. T. II.
Bib. P P. II.
part. P. 182.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

Bernard.
de Font. Cal.
adversus
Vald. sect. in
pres. T. IV.
Bib. P. P. I.

part. p. 1195.
LXXVIII.

Preuve de
la même vé-
rité par une
célèbre con-
férence, où
tous les
points sont
traités.

LXXIX.
Articles de
la Conféren-
ce.

Ibid. c. 1, 2.
Ibid. c. 3.
Ibid. c. 4,
& seq.
Ibid. c. 7.
Ibid. 8.
Ibid. 9.

LXXX.
On n'y par-
le point de
l'Eucharistie.

te fut longue. On produisit de part & d'autre les passages de l'Ecriture dont on prétendoit s'appuyer. Les Vaudois furent condamnés, & déclarés Hérétiques sur tous les chefs de l'accusation.

On voit par-là que les Vaudois, quoique condamnés, n'avoient pas encore rompu toutes les mesures avec l'Eglise Romaine, puisqu'ils convinrent d'un arbitre Catholique & Prêtre. L'Abbé de Fontcauld, qui fut présent à la Conférence, a rédigé par écrit avec beaucoup de netteté & de jugement, les points débattus, & les passages qu'on employa de part & d'autre : de sorte qu'il n'y a rien de meilleur pour connoître tout l'état de la question, telle qu'elle étoit alors, & au commencement de la Secte.

La dispute roule principalement sur l'obéissance qui étoit due aux Pasteurs. On voit que les Vaudois la leur refusoient; & que malgré toutes les défenses, ils se croyoient en droit de prêcher, hommes & femmes. Comme cette désobéissance ne pouvoit être fondée que sur l'indignité des Pasteurs, les Catholiques, en prouvant l'obéissance qui leur est due, prouvent qu'elle est due, même à ceux qui sont mauvais, & que quel que soit le canal, la grace ne laisse pas de se répandre sur les Fidèles. Pour la même raison on fait voir que les médisances contre les Pasteurs, d'où on prenoit le prétexte de la désobéissance, sont défendues par la Loi de Dieu. Dans la suite on attaque la liberté que se donnoient les Laïques de prêcher sans la permission des Pasteurs, & même malgré leurs défenses; & on fait voir que ces prédications séditieuses tendent à la subversion des foibles & des ignorans. Sur-tout, on prouve par l'Ecriture que les femmes, qui n'ont que le silence en partage, ne doivent pas se mêler d'enseigner. Enfin, on montre aux Vaudois, le tort qu'ils ont de rejeter la prière pour les Morts, qui avoit tant de fondement dans l'Ecriture, & une suite si évidente dans la Tradition : & comme ces Hérétiques s'absentoient des Eglises pour prier entre eux en particulier dans leurs maisons, on leur fait voir qu'ils ne devoient pas abandonner la Maison d'Oraison, dont toute l'Ecriture, & le Fils de Dieu lui-même avoit tant recommandé la sainteté.

Sans examiner ici qui a raison ou tort dans cette querelle, on voit quel en étoit le fondement, & quels furent les points contestés; & il est plus clair que le jour, que dans ces commencemens, loin qu'il s'agît, ou de la Présence réelle, & de la Transsubstantiation, ou des Sacramens, on ne parloit pas encore de la Prière des Saints, de leurs Reliques, ou de leurs Images.

Ce fut à peu près dans ce même tems qu'Alanus écrivit le Livre dont il a été parlé : où après avoir soigneusement distingué les Vaudois des autres Hérétiques de son tems, il entreprend de prouver contre leur Doctrine : *Qu'on ne doit point prêcher sans mission ; qu'il faut obéir aux Prélats , & non-seulement aux bons , mais encore aux mauvais ; que leur mauvaise vie ne leur fait pas perdre leur puissance ; que c'est à l'ordre sacré qu'il faut attribuer le pouvoir de consacrer , & celui de lier & de délier , & non pas qu'il mérité de la personne ; qu'il se faut confesser aux Prêtres , & non aux Laïques ; qu'il est permis de jurer en certains cas , & de punir de mort les malfaïcteurs.* C'est à peu près ce qu'il oppose aux erreurs des Vaudois. S'ils avoient erré sur l'Eucharistie , Alanus ne l'auroit pas oublié : car il sçait bien le reprocher aux Albigeois , contre lesquels il entreprend de prouver & la Présence réelle, & la Transsubstantiation ; & après avoir repris dans les Vaudois tant de choses moins importantes, il n'en auroit pas omis une si essentielle.

Un peu après Alanus , & environ l'an 1209. Pierre de Vaucernay , homme assez simple , & assurément très-sincère , distingue les Vaudois des Albigeois par leurs propres caractères , en disant , *Que les Vaudois étoient méchans , mais bien moins que ces autres Hérétiques , qui admettoient les deux principes , & toutes les suites de cette damnable Doctrine. Pour ne point parler , poursuit cet Auteur , de leurs autres infidélités , leur erreur consistoit principalement en quatre chefs : En ce qu'ils portoient des sandales à la manière des Apôtres ; en ce qu'ils disoient qu'il n'étoit permis de jurer pour quelque cause que ce fût , & qu'il n'étoit non plus permis de faire mourir les hommes , même pour crime : enfin en ce qu'ils disoient que chacun d'eux , quoiqu'ils fussent de purs Laïques , pourvu qu'il eût des sandales (c'est-à-dire , comme on a vû , la marque de la pauvreté Apostolique) pouvoir consacrer le Corps de Jesus-Christ.* Voilà ne effet les caractères particuliers qui désignent le vrai esprit des Vaudois : l'affectation de la pauvreté dans les sandales qui en étoient la marque ; la simplicité & la douceur apparente, en rejetant tout serment & tout supplice ; & ce qu'il y avoit de plus propre à cette Secte, la croyance que les Laïques , pourvu qu'ils eussent embrassé leur prétendue pauvreté Apostolique , & qu'ils en portassent la marque , c'est-à-dire , pourvu qu'ils fussent de leur Secte , pouvoient faire les Sacremens , & même le Corps de Jesus-Christ. Le reste , comme leur Doctrine sur les prières pour les Morts , alloit avec les autres infidélités de ces Hérétiques , que cet Auteur ne veut pas marquer en particulier. Mais s'ils s'é-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XI.

LXXXI.
Alanus, qui
fait le dé-
nombrement
des erreurs
Vaudoises,
n'objecte
rien sur l'E-
ucharistie.

Alan. lib. II.
pag. 175. &
seq.

Lib. I. pag.
128, & seq.
LXXXII.

Ni Pierre
de Vaucer-
nay.

Petr. de
Vall. Cern.
hist. Albig.
cap. 2.

Duch. hist.
Franc. T. V.
pag. 557.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. XI.

LXXXIII.

Les Vau-
dois viennent
demander
l'approbation
d'Innocent
III.

Conr. Urs-
perg. ad ann.
1212.

toient élevés contre la Présence réelle, après le bruit que cette
matiere avoit fait dans l'Eglise, non-seulement ce Religieux ne
l'auroit pas oublié, mais encore il se seroit bien gardé de dire qu'ils
faisoient le Corps de Jesus-Christ : ne les faisant en ce point différer d'a-
vec les Catholiques, sinon en ce qu'ils attribuoient aux Laïques, le
pouvoir que les Catholiques ne reconnoissoient que dans les Prê-
tres.

Il paroît donc clairement que les Vaudois en 1209, lorsque Pier-
re de Vaucernay écrivoit, n'avoient pas seulement songé à nier la
Présence réelle; & il leur restoit alors tant de soumission, ou
véritable ou apparente, envers l'Eglise Romaine, qu'encore en
1212, ils vinrent à Rome, pour y obtenir du Saint Siège l'appro-
bation de leur Secte. Ce fut alors que Conrad, Abbé d'Ursperg, les
y vit, comme il le raconte lui-même, avec leur Maître Bernard.
On les reconnoît aux caractères que leur donne ce Chroniqueur ;
c'étoit les *Pauvres de Lyon*, ceux que Lucius III. avoit mis au nom-
bre des *Hérétiques*, qui se rendoient remarquables par l'affectation
de la *pauvreté Apostolique* avec leurs *souliers coupés par-dessus* : qui dans
leurs *secrettes prédications*, & dans leurs *assemblées cachées*, ravivisoient
l'Eglise & le Sacerdoce. Le Pape trouvoit étrange l'affectation qu'ils
faisoient paroître dans ces *souliers coupés par-dessus*, & dans leurs *ca-
pes semblables à celles des Religieux*, quoiqu'ils eussent contre la cou-
tume une *longue chevelure comme les Laïques*. En effet, ordinaire-
ment ces affectations bisarres couvrent quelque chose de mauvais ;
mais sur-tout on fut offensé de la liberté que se donnoient ces
nouveaux Apôtres d'aller pêle-mêle, hommes & femmes, à l'exem-
ple, à ce qu'ils disoient, des femmes pieuses qui suivoient Jesus-
Christ & les Apôtres pour les servir : mais les tems, les personnes,
& les circonstances étoient bien différentes.

LXXXIV.

On com-
mence à trai-
ter les Vau-
dois comme
Hérétiques
opiniâtres.

Ce fut, dit l'Abbé d'Ursperg, pour donner à l'Eglise de vrais
Pauvres, plus dépouillés & plus soumis que ces faux Pauvres de
Lyon, que le Pape approuva dans la suite l'Institut des Freres Mi-
neurs rassemblés sous la conduite de S. François, un modèle d'hu-
milité & la merveille de ce siècle ; & ces Pauvres remplis de haine
contre l'Eglise & ses Ministres, malgré leur humilité trompeuse,
furent rejetés par le S. Siège : de sorte qu'on les traita dans la suite
comme des *Hérétiques opiniâtres & incorrigibles*. Mais enfin, ils
firent semblant d'être soumis, jusqu'à l'an 1212, qui étoit le quin-
zième d'Innocent III. & cinquante ans après leur naissance.

LXXXV.

Patience de
l'Eglise en-
vers les Vau-
dois.

De-là on peut juger de la patience de l'Eglise envers ces Héré-
tiques,

tiques, puisqu'on voit cinquante ans durant qu'on n'exerce contre eux aucune rigueur, mais qu'on tâche de les ramener par des conférences. Outre celle que Bernard, Abbé de Foncauld nous a rapportée, nous en avons encore une dans Pierre de Vaucernay, environ l'an 1206, où les Vaudois furent confondus : & enfin en 1212, ils viennent encore à Rome, où l'on se contente seulement de rejeter leur tromperie. Trois ans après, Innocent III. tint le grand Concile de Latran, où, en condamnant les Hérétiques, il note en particulier *ceux qui, sous prétexte de piété, s'attribuent l'autorité de prêcher, sans être envoyés* : par où il semble avoir voulu noter principalement les Vaudois, & les faire remarquer par l'origine de leur Schisme.

On voit maintenant avec évidence les commencemens de la Secte. C'étoit une espèce de Donatisme, mais différent de celui que les Anciens ont combattu dans l'Afrique, en ce que ces Donatistes d'Afrique, en faisant dépendre l'effet des Sacremens de la vertu des Ministres, réservoient du moins aux SS. Prêtres & aux SS. Evêques le pouvoir de les conférer ; au lieu que ces nouveaux Donatistes l'attribuoient, comme on a vû, aux Laïques dont la vie étoit pure. Mais ils n'en vinrent à cet excès que par degrés : car d'abord ils ne permettoient aux Laïques que la Prédication. Ils reprenoient, non-seulement les mauvaises mœurs que l'Eglise condamnoit aussi, mais encore beaucoup d'autres choses qu'elle approuvoit, comme les cérémonies, sans néanmoins toucher aux Sacremens : car Pylicdorf, qui a très-bien remarqué & l'ancien esprit & tout le progrès de la Secte, remarque qu'ils détruisoient toutes les choses dont on se servoit dans l'Eglise pour édifier les Fidèles, *à la réserve, dit-il, des Sacremens seuls* ; ce qui montre qu'ils les laissent en leur entier. Le même Auteur raconte encore que ce ne fut qu'après un long tems qu'ils commencèrent, étant Laïques, à entendre les confessions, à enjoindre des pénitences, & à donner l'absolution : Et depuis peu, continue-t-il, on a remarqué qu'un de ces Hérétiques, pur Laïque, a fait, selon sa pensée, le Corps de Notre-Seigneur, & s'est communiqué lui-même avec ses complices, encore qu'il en ait été un peu repris par les autres.

Voilà comme l'audace croissoit peu à peu. Les Sectateurs de Valdo scandalisés de la vie de beaucoup de Prêtres, croyoient, dit encore Pylicdorf, être mieux absous par leurs gens qui leur paroissent plus vertueux, que par les Ministres de l'Eglise : ce qui venoit de l'opinion, dans laquelle consistoit principalement l'erreur des

Tome III.

M m m

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XI.

Pet. de Vall.
c. 6. p. 161.
Conc. Lat.
IV. Can. 3.
de heret.

LXXXVI.
La Secte
Vaudoise est
une espèce de
Donatisme.

Pet. Pylicd.
cont. Vald.
cap. I. r. IV.
Bib. PP. II.
part. p. 789.
Ibid.

LXXXVII.
L'audace
croit peu à
peu.
Ibid.

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES,
LIV. XI.
LXXXVIII.
Doctrines des Vaudois sur les biens d'Eglise.

Vaudois, que le mérite des personnes agissoit dans les Sacremens plus que l'ordre & le caractère.

Mais les Vaudois poufferent ce mérite nécessaire aux Ministres de l'Eglise jusqu'à n'avoir rien en propre; & c'étoit un de leurs dogmes, que pour consacrer l'Eucharistie, il falloit être pauvre à leur maniere: tellement que les Prêtres Catholiques n'étoient pas de véritables & légitimes successeurs des Disciples de Jesus-Christ, à cause qu'ils possédoient du bien en propre; ce qu'ils prétendoient que Jesus-Christ avoit défendu à ses Apôtres.

Jusques-ici toute l'erreur que l'on voit sur les Sacremens, ne regardoit que les Personnes qui les pouvoient administrer: le reste étoit en son entier, comme dit expressément Pylicdorf. Ainsi on ne doutoit en aucune sorte, ni de la Présence réelle, ni de la Trans-

substantiation; & au contraire, cet Auteur vient de nous dire que ce Laïque qui s'étoit mêlé de donner la Communion, croyoit avoir fait le Corps de Jesus-Christ. Enfin, de la maniere dont nous avons vû commencer cette hérésie, il semble que Valdo ait eu d'abord un bon dessein; que la gloire de la pauvreté dont il se vantoit, ait séduit & lui, & ses Sectateurs; que dans l'opinion qu'ils avoient de leur sainte vie, ils se soient remplis d'un zèle amer contre le

Clergé & contre toute l'Eglise Catholique; qu'irrités de la défense qu'on leur fit de prêcher, ils soient tombés dans le Schisme, & comme dit Guy le Carme, *du Schisme dans l'Hérésie.*

Par ce fidèle récit & les preuves incontestables dont on le voit soutenu, il est aisé de juger combien les Historiens Protestans ont abusé de la foi publique, dans le récit qu'ils ont fait de l'origine des Vaudois. Paul Perrin, qui en a écrit l'histoire imprimée à Genève, dit qu'en l'an 1160, lorsque la peine de mort fut apposée à quiconque ne croiroit pas la Présence réelle, Pierre Valdo, Citoyen de Lyon, fut des plus courageux pour s'opposer à telle invention. Mais il n'y a rien de plus faux: l'article de la Présence réelle avoit été défini cent ans auparavant contre Bérenger: on n'avoit rien fait de nouveau sur cet article; & loin que Valdo s'y soit opposé, on a vû cinquante ans durant & lui & tous ses disciples dans la commune croyance.

M. De la Roque, plus sçavant que lui, n'est pas plus sincère, lorsqu'il dit que Pierre Valdo ayant trouvé des peuples entiers séparés de la Communion de l'Eglise Latine, il se joignit à eux avec ceux qui le suivoient, pour ne faire qu'un même corps & une même société, par l'unité d'une même Doctrine. Mais nous avons vû au contraire, première-

LXXXIX.
Nulle erreur sur les Sacremens.

Guid. Carm. de heresi in heresi Vald. init.

X C.
Mauvaise foi manifeste des Historiens Protestans, & de Paul Perrin sur les commencemens des Vaudois.

Histoire des Vaudois, c. I.

X C I.
Le Ministre de la Roque. *Hist. de l'Euchar. II. part. ch. 18. pag. 454.*

ment : Que tous les Auteurs du tems (car nous n'en avons omis aucun ,) nous ont montré les Vaudois & les Albigeois , comme deux Sectes séparées ; secondement : Que tous ces Auteurs nous font voir ces Albigeois comme Manichéens ; & je défie tous les Protestans qui sont au monde , de me montrer qu'il y eût dans toute l'Europe , lorsque Valdo s'éleva , aucune secte séparée de Rome , qui ne fût ou la Secte même , ou quelque branche & subdivision du Manichéisme. Ainsi on ne pourroit faire le procès à Valdo d'une manière convaincante , qu'en accordant à ses Défenseurs ce qu'ils demandent pour lui , c'est-à-dire , qu'il se soit joint en unité de Doctrine aux Albigeois , ou à ces peuples séparés alors de la Communion Romaine. Enfin , quand Valdo se seroit uni à des Eglises innocentes , ses erreurs particulières n'auroient pas permis qu'on tirât avantage de cette union , puisque ces erreurs sont détestées , non-seulement par les Catholiques , mais encore par les Protestans.

Mais continuons l'Histoire des Vaudois , & voyons si nos Protestans y trouveront quelque chose de plus favorable depuis que ces Hérétiques ne gardèrent plus aucune mesure avec l'Eglise. Le premier acte que nous trouvons contre les Vaudois , après le grand Concile de Latran , est un Canon du Concile de Tarragone , qui désigne les Infabbatés , comme gens qui défendoient de jurer , & d'obéir aux Puissances Ecclésiastiques & Séculières , & encore de punir les Malfaiteurs , & autres choses semblables , sans qu'il paroisse le moindre mot sur la Présence réelle , qu'on auroit non-seulement exprimée , mais encore mise à la tête , s'ils l'avoient niée.

Dans le même tems , & vers l'an 1250 , Renier tant de fois cité , qui distingue si soigneusement les Vaudois ou les Léonistes , & les Pauvres de Lyon d'avec les Albigeois , en marque aussi toutes les erreurs , & les réduit à ces trois Chefs : contre l'Eglise , contre les Sacramens & les Saints , & contre les cérémonies Ecclésiastiques. Mais loin qu'il y ait rien dans tous ces articles contre la Transsubstantiation , on y trouve précisément parmi leurs erreurs , que la Transsubstantiation se devoit faire en langue vulgaire ; qu'un Prêtre ne pouvoit pas consacrer en péché mortel ; que lorsqu'on communioit de la main d'un Prêtre indigne , la Transsubstantiation ne se faisoit pas dans la main de celui qui consacroit indignement , mais dans la bouche de celui qui recevoit dignement l'Eucharistie ; qu'on pouvoit consacrer à la table commune , c'est-à-dire , dans les repas ordinaires ; & non-seulement dans les Eglises , conformément à cette parole de Malachie , on offre une oblation pure à mon nom : ce qui montre qu'ils ne nioient

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XI.

XCII.
Si les Vaudois ont changé dans leurs progrès leur Doctrine sur l'Eucharistie.
Conc. Tarragone. s. XL.
Cont. p. l. an. 1242. p. 193.

XCIII.
Preuve du contraire par Renier.
Ren. cap. V. t. IV.
Bib. P. P. II. part. pag. 749.
Ibid. p. 750.

Malach. i. 11.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. XI.

Ren. ibid.
Ibid. p. 751.
Fragm. Py-
licd. ib. 817.
Ren. ibid.
751.

pas le sacrifice ni l'oblation de l'Eucharistie ; & que s'ils rejettoient la Messe , c'étoit à cause des cérémonies , la faisant uniquement consister dans les paroles de Jesus-Christ , *récitées en langue vulgaire*. Par-là on voit clairement qu'ils admettoient la Transsubstantiation , & ne s'étoient éloignés en rien de la Doctrine de l'Eglise sur le fond de ce Sacrement : mais qu'ils disoient seulement qu'il ne pouvoit être consacré par de mauvais Prêtres , & le pouvoit être par de bons Laïques , selon ces maximes fondamentales de leur secte , que Renier ne manque pas de bien remarquer , *que tout bon Laïque est Prêtre , & que la priere d'un mauvais Prêtre ne sert de rien* ; par où aussi ils prétendoient la consécration de ce mauvais Prêtre inutile. On voit aussi en d'autres Auteurs , selon leurs principes , *qu'un homme , sans être Prêtre , pouvoit consacrer , & pouvoit administrer le Sacrement de Pénitence ; & que tout Laïque , & même les femmes , devoient prêcher*.

XCIV.
Dénombre-
ment des er-
reurs Vaudoi-
ses.

Ibid. p. 750.
Ibid. err.
320.
Ibid. p. 752.
Ind. err. ib.
831. 9, 23.
Rom. xlii.
19.

Nous trouvons encore dans le dénombrement de leurs erreurs , tant chez Renier , que chez les autres : *Qu'il n'est pas permis aux Clercs , c'est-à-dire , aux Ministres de l'Eglise , d'avoir des biens ; qu'il ne falloit point diviser les terres ni les peuples ; ce qui vise à l'obliteration de mettre tout en commun , & à établir comme nécessaire cette prétendue pauvreté Apostolique , dont ces Hérétiques se glorifioient : Que tout serment est péché mortel ; Que tous les Princes & tous les Juges sont damnés , parce qu'ils condamnent les malfaiteurs contre cette parole : La vengeance m'appartient , dit le Seigneur : Et encore : Laissez-les croître jusqu'à la moisson. Voilà comme ces hypocrites abusoient de l'Ecriture sainte , & avec leur feinte douceur*

XCv.
Autre dé-
nombrement ,
& nulle men-
tion d'erreur
sur l'Eucharis-
tie.

Pylicd. cont.
Vald. T. IV.
Bib. PP. II.
part. 778. &
seq. an. 1395.
ibid. cap. 30.
pag. 803.
I id. c. 1.
Ibid. c. 16,
138.

renversoient tous les fondemens de l'Eglise & des Etats. On trouve cent ans après dans Pylicdorf une ample réfutation des Vaudois , article par article , sans qu'il paroisse dans leur Doctrine la moindre opposition à la Présence réelle , ou à la Transsubstantiation. Au contraire , on voit toujours dans cet Auteur , comme dans les autres , que les Laïques de cette Secte , *faisoient le Corps de Jesus-Christ* , quoiqu'avec crainte & avec réserve dans le pays où il écrit ; & en un mot , il ne remarque dans ces Hérétiques aucune erreur sur ce Sacrement , si ce n'est que les mauvais Prêtres ne le faisoient pas , *non plus que les autres Sacremens*.

XCvi.
Autre dé-
nombrement.

Enfin , dans tout le dénombrement que nous avons de leurs erreurs , ou dans la Bibliothèque des Peres , ou dans l'Inquisiteur Emeric , on ne trouve rien contre la Présence réelle , encore qu'on y remarque jusqu'aux moindres différences de ces Hérétiques d'avec nous ,

& jusques aux moindres articles sur lesquels il les faut interroger ; au contraire, l'Inquisiteur Emeric rapporte ainsi leur erreur sur l'Eucharistie : *Ils veulent que le pain ne soit point transsubstantié au Corps de Jesus-Christ, si le Prêtre est un pécheur.* Ce qui démontre deux choses ; l'une, qu'ils croyoient la Transsubstantiation ; l'autre, qu'ils croyoient que les Sacremens dépendoient de la sainteté des Ministres.

On trouve dans le même dénombrement toutes les erreurs des Vaudois que nous avons remarquées. Les erreurs des nouveaux Manichéens, qu'on a fait voir être les mêmes que les Albigeois, sont aussi rapportées à part dans le même livre. On voit par-là que ce sont deux Sectes entièrement distinguées ; & parmi les erreurs des Vaudois, il n'y a rien qui resente le Manichéisme, dont l'autre dénombrement est tout rempli.

Mais pour revenir à la Transsubstantiation, d'où pourroit venir que les Catholiques eussent épargné les Vaudois sur une matiere aussi essentielle, eux qui relevoient avec tant de soin jusqu'aux moindres de leurs erreurs ? Est-ce peut-être que ces matieres, & surtout celle de l'Eucharistie, n'étoient pas assez importantes, ou n'étoient pas assez connues après la condamnation de Bérenger par tant de Conciles ? Est-ce qu'on vouloit cacher au peuple que ce Mystère étoit attaqué ? Mais on ne craignoit point de rapporter les blasphèmes bien plus étranges des Albigeois, & même contre ce mystère. On ne taisoit pas au peuple ce que les Vaudois disoient de plus atroce contre l'Eglise Romaine, comme qu'elle étoit *l'Impudique marquée dans l'Apocalypse, son Pape, le Chef des errans, ses Prélats & ses Religieux, des Scribes & des Pharisiens.* On avoit pitié de leurs excès, mais on ne les cachoit pas ; & s'ils avoient rejeté la Foi de l'Eglise sur l'Eucharistie, on leur en auroit fait le reproche.

Encore au siècle passé, en 1517 Claude Seyssel, célèbre par son sçavoir & par ses emplois sous Louis XII. & François I. & élevé pour son mérite à l'Archevêché de Turin, dans la recherche qu'il fit de ces Hérétiques, cachés dans les vallées de son Diocèse, afin de les réunir à son troupeau, raconte dans un grand détail toutes leurs erreurs, comme un fidèle Pasteur qui vouloit connoître à fond le mal de ses brebis pour le guérir ; & nous en lisons dans son écrit tout ce que les autres Auteurs nous en racontent, ni plus, ni moins. Il remarque principalement avec eux comme la source de leur égarement, qu'ils faisoient dépendre l'autorité du ministère Ecclésiastique, du mérite des personnes ; d'où ils concluoient, qu'il ne falloit point obéir au Pape, ni aux Prélats, à cause qu'étant mauvais, &c.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XI.

Bib. P P.
T. I^{re}. II. p.
820, 832,
836.

Director.
part. II. q. 14.
p. 276.
Ibid. quest.
XIII. p. 273.

XCVII.
Démonstra-
tion que les
Vaudois n'a-
voient aucune
erreur sur la
Transsubstan-
tiation.

Ren. c. 4.
ibid. 750.
Emeric. ib.

XCVIII.
Suite de la
même dé-
monstration.
Témoignage
de Claude
Seyssel, en
1517. Déta-
ilte grossière
d'Aubertin.

Adv. error.
Vald. part.
an. 1520. f.
& seq.
Ibid. f. 167.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

Lib. III.
de Sac. Eu-
char. p. 986.
col. 2.
Ibid. 987.

n'imitant pas la vie des Apôtres, ils n'ont de Dieu aucune autorité, ni pour consacrer, ni pour absoudre; que pour eux, ils avoient seuls ce pouvoir, parce qu'ils observoient la Loi de Jesus-Christ; que l'Eglise n'étoit que parmi eux, & que le Siège Romain étoit cette prostituée de l'Apocalypse, & la source de toutes les erreurs. Voilà ce que ce grand Archevêque dit des Vaudois de son Diocèse. Le Ministre Aubertin s'étonne de ce que dans un si exact dénombrement qu'il nous fait de leurs erreurs, on ne trouve point qu'ils rejettassent ni la Présence réelle, ni la Transsubstantiation; & ce Ministre n'y trouve point d'autre réponse, si ce n'est que ce Prélat qui les avoit si vivement réfutés dans les autres points, s'étoit ici senti trop foible pour leur résister, comme si un si sçavant homme & si éloquent, n'avoit pas pu du moins copier ce que tant de doctes Catholiques avoient écrit sur cette matière. Au lieu donc d'une si vaine défaite, Aubertin devoit reconnoître que si un homme si exact & si éclairé ne reprochoit point cette erreur aux Vaudois, c'est qu'en effet il ne l'avoit pas reconnue parmi eux: en quoi il n'y a rien de particulier à Seyssel, puisque tous les autres Auteurs ne les en ont non plus accusé que cet Archevêque.

XCIX.
Vaine ob-
jection d'Au-
bertin.
Ibid. f. 55,
86.

Aubertin triomphe pourtant d'un passage du même Seyssel, où il dit, *qu'il n'a pas trouvé à propos de rapporter que quelques-uns de cette Secte, pour se montrer plus sçavans que les autres, babilloient, ou railloient plutôt qu'ils ne discouroient sur la substance & la vérité du Sacrement de l'Eucharistie, parce que ce qu'ils en disoient, comme un secret, étoit si haut, que les plus habiles Théologiens peuvant à peine le comprendre.* Mais loin que ces paroles de Seyssel fassent voir que la Présence réelle fût niée par les Vaudois, j'en conclusois au contraire, qu'il y en avoit parmi eux qui prétendoient raffiner en l'expliquant; & quand on voudroit penser, gratuitement toutefois, & sans aucune raison (puisque Seyssel n'en dit mot,) que ces hauteurs de l'Eucharistie où les Vaudois se jettoient, regardoient l'absence réelle, c'est-à-dire, la chose du monde la moins haute & la plus conforme au sens de la chair; après tout, il paroît toujours que Seyssel nous raconte ici, non la croyance de tous, mais le babil & le vain discours de quelques-uns; desorte que de tous côtés il n'y a rien de plus certain que ce que j'ai avancé: Qu'on n'a jamais reproché aux Vaudois d'avoir rejetté la Transsubstantiation; au contraire, qu'on a toujours supposé qu'ils la croyoient.

C.
Autre pren-
ue par Seyf-

En effet, le même Seyssel, en faisant dire à un Vaudois toutes ses raisons, lui met ce discours à la bouche contre un mauvais Evêque

& un mauvais Prêtre : *Comment l'Evêque , & le Prêtre qui est ennemi de Dieu , pourra-t-il rendre Dieu propice envers les autres ? Celui qui est banni du Royaume des Cieux , comment pourra-t-il en avoir les clefs ? Enfin , puisque sa priere & ses autres actions n'ont aucune utilité , comment Jesus-Christ , à sa parole , se transformera-t-il sous les espèces du pain & du vin , & se laissera-t-il manier par celui qu'il a entièrement rejeté ?* On voit donc toujours que l'erreur consiste dans le Donatisme , & qu'il ne tient qu'à la bonne vie du Prêtre que le pain & le vin ne soient changés au Corps & au Sang de Jesus-Christ.

Et ce qui ne laisse aucun doute dans cette matiere , c'est ce qu'on voit encore aujourd'hui parmi les Manuscrits de M. de Thou , présentement ramassés dans la riche Bibliothèque de M. le Marquis de Seignelay : on y voit , dis-je , les enquêtes en original faites juridiquement contre les Vaudois de Pragelas & des autres vallées en 1495 , recueillies en deux grands volumes , où se trouve l'interrogatoire d'un nommé Thomas Quoti de Pragelas , lequel interrogé si les Barbes leur apprenoient à croire au Sacrement de l'Autel , répond *que les Barbes prêchent & enseignent , que lorsqu'un Chapelain qui est dans les Ordres , profère les paroles de la Consécration sur l'Autel , il consacre le Corps de Jesus-Christ , & qu'il se fait un vrai changement du pain au vrai Corps , & dit en outre que la priere faite dans la maison ou dans le chemin , est aussi bonne que dans l'Eglise.* Conformément à cette doctrine , le même Quoti répond par deux fois , *qu'il recevoit tous les ans à Pâques le Corps de Jesus-Christ ; & que les Barbes leur enseignoient que pour le recevoir , il falloit être bien confessé , & plutôt par les Barbes que par les Chapelains.* C'est ainsi qu'ils appelloient les Prêtres.

La raison de la préférence est tirée des principes des Vaudois si souvent répétés ; & c'est en conformité de ces principes que le même homme répond , *que Messieurs les Ecclesiastiques menaient une vie trop large , & que les Barbes menaient une vie sainte & juste.* Et dans une autre réponse , *que les Barbes menaient la vie de S. Pierre , & avoient puissance d'absoudre des péchés , & qu'il le croyoit ainsi ; & que si le Pape ne menoit une sainte vie , il n'avoit pas pouvoir d'absoudre.* C'est pourquoi le même Quoti dit encore en un autre endroit , *qu'il avoit ajouté foi sans aucun doute , aux discours des Barbes , plutôt qu'à ceux des Chapelains , parce qu'en ce tems nul Ecclesiastique , nul Cardinal , nul Evêque ou Prêtre ne menoit la vie des Apôtres ; & c'est pourquoi il valoit mieux croire aux Barbes qui étoient bons , qu'à un Ecclesiastique qui ne l'étoit pas.*

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

cel , que les
Vaudois
croyoient la
Transsubstan-
tiation.

Ibid. f. 13.
C I.

Interroga-
toire des Vau-
dois , dans la
Bibliothèque
de M. le Mar-
quis de Sei-
gnelay.

Deux Vo-
lumes , cotés
1769. cotés
1770.

CII.
Suite du
même inter-
rogatoire.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

Il seroit superflu de raconter les autres interrogatoires, puisqu'on y entend par-tout le même langage, tant sur la Présence réelle, que sur le reste; & sur-tout on y répète sans cesse, que les Barbes alloient dans le monde, comme imitateurs de Jesus-Christ & des Apôtres, & qu'ils avoient plus de puissance que les Prêtres de l'Eglise Romaine qui menoient une vie trop large.

CIII.
Suite.
CIV.
Nécessité de
la Confession.

Rien n'y est tant répété que ces dogmes, qu'il falloit confesser ses péchés; qu'ils les confessoient aux Barbes qui avoient pouvoir de les absoudre; qu'ils se confessoient à genoux; qu'à chaque confession ils donnoient un quart, c'étoit une pièce de monnoie; que les Barbes leur impossoient des pénitences qui n'étoient ordinairement qu'un Pater & un Credo, & jamais l'Ave Maria; qu'ils leur défendoient tout serment, & leur enseignoient qu'il ne falloit, ni implorer le secours des Saints, ni prier pour les Morts. C'en est assez pour reconnoître les principaux dogmes & le génie de la Secte; car au reste, de s'imaginer dans des opinions si bisarres, de la règle, & une forme constante dans tous les tems & dans tous les lieux, c'est une erreur.

CV.
Suite de la
même matie-
re.
Pylicd. C.
J. T. IV. Bib.
PP. II. part.
pag. 780.
Ind. Err.
ibid. p. 832.
n. 12.
Ren. ibid.
750.
Pylicd. ibid.
c. I. p. 780.
Ibid. c. 8.
p. 782, 820.

Je ne vois pas qu'on les interroge sur les Sacrements administrés par le commun des Laïques; soit que les Inquisiteurs ne fussent pas informés de cette coutume, ou que les Vaudois, à la fin l'eussent changée. Aussi avons-nous vu que ce ne fut pas sans peine & sans contradiction qu'elle s'introduisit parmi eux à l'égard de l'Eucharistie. Mais pour la Confession, il n'y a rien de plus établi dans cette Secte, que le droit des Laïques gens de bien: Un bon Laïque, disoient-ils, avoit pouvoir d'absoudre: ils se glorifioient tous de remettre les péchés par l'imposition des mains; ils entendoient les Confessions; ils enjoignoient des pénitences, de peur qu'on ne découvrit une pratique si extraordinaire, ils écoutoient très-secretement les Confessions, & recevoient même celles des femmes dans des caves, dans des cavernes, & dans d'autres lieux retirés; ils prêchoient en secret dans les coins des maisons, & souvent pendant la nuit.

CVI.
Que les Van-
dois faisoient
à l'extérieur
les devoirs de
Catholiques.
Ren. ibid.
C. V. p. 752.
Ibid. 7. p.
765.
Ind. Err.
n. 12, 13.
Ibid. 832.

Mais ce qu'on ne peut assez remarquer, c'est qu'encore qu'ils eussent de nous l'opinion que nous avons vue, ils assistoient à nos Assemblées: Ils y offrent, dit Renier, ils s'y confessent, ils y communient, mais avec feinte. C'est qu'enfin, quoi qu'ils pussent dire, il leur restoit quelque défiance de la Communion qui se faisoit parmi eux. Ainsi ils venoient communier dans l'Eglise aux jours qu'il y avoit le plus de presse, de peur qu'on ne les connût. Plusieurs aussi demeuroient jusqu'à quatre, & jusqu'à six ans sans communier, se cachant ou dans les villages, ou dans les villes, au tems de Pâques, de peur d'être remarqués.

On conseilloit aussi parmi eux de communier dans l'Eglise, mais seulement à Pâque, & ils passaient pour Chrétiens sous cette apparence. C'est ce qu'en disent les anciens Auteurs, & c'est aussi ce qu'on voit très-souvent dans ces interrogatoires dont nous avons parlé. Interrogé, s'il se confessoit à son Curé; & s'il lui découvroit la Secte, a répondu qu'il s'y confessoit tous les ans, mais qu'il ne lui disoit pas qu'il fût Vaudois, & que les Barbes défendoient de le découvrir. Ils répondent aussi, comme on a vu, que tous les ans ils communioient à Pâque, & recevoient le Corps de Jesus-Christ; & que les Barbes les avertissoient que devant que de le recevoir, il falloit être bien confessé. Remarquez qu'il n'est parlé que du Corps seul & d'une seule espèce, comme on la donnoit alors dans toute l'Eglise & après le Concile de Constance, sans que les Barbes s'avassent de le trouver mauvais. Un ancien Auteur a remarqué qu'ils recevoient très-rarement de leurs Maîtres le Baptême & le Corps de Jesus-Christ, mais que tant les Maîtres que les simples Groyans les alloient demander aux Prêtres. On ne voit pas même que pour le Baptême ils eussent pu faire autrement sans se déclarer: car on eût bientôt remarqué qu'ils ne portoient pas leurs enfans à l'Eglise, & on leur en eût demandé compte. Ainsi séparés de cœur d'avec l'Eglise Catholique, ces hypocrites, autant qu'ils pouvoient, paroissoient à l'extérieur de la même Foi que les autres, & ne faisoient en public aucun acte de Religion qui ne démentît leur doctrine.

Les Protestans peuvent connoître par cet exemple ce que c'étoit que ces fidèles cachés qu'ils nous vantent avant la Réforme, qui n'avoient pas fléchi le genouil devant Baal. On pourroit douter si les Vaudois avoient retranché quelques-uns des sept Sacremens. Et déjà il est certain qu'au commencement on ne les accuse d'en nier aucun; au contraire, nous avons vu un Auteur, qui, en leur reprochant qu'ils changeoient, excepte les Sacremens. On pouvoit soupçonner ceux de Renier d'avoir varié en cette matiere, à cause qu'il semble dire qu'ils rejettoient non-seulement l'Ordre, mais encore la Confirmation & l'Extrême-Onction; mais visiblement il faut entendre celle qui se donnoit parmi nous. Car pour la Confirmation, Renier qui la leur fait rejeter, ajoute qu'ils s'étonnoient qu'on ne permît qu'aux Evêques de les conférer. C'est qu'ils vouloient que les Laïques, gens de bien, eussent pouvoir de l'administrer comme les autres Sacremens. C'est pourquoi ces mêmes hérétiques à qui on fait rejeter la Confirmation, se vantent après de donner le S. Esprit par l'imposition de leurs mains; ce qui est en d'autres paroles le fond même de ce Sacrement.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

Pylic. c.
25. ibid. 796.
Interrogat.
de Quoi, &
des autres.
Ibid.

Pylic. 16.
c. 24. p. 795.

C-VII.
Si les Vau-
dois ont re-
tranché quel-
q'un des sept
Sacremens. La
Confirmation.

Ibid. c. 5.
p. 750, 742.
Ibid.

Ibid. 753.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. XI. A l'égard de l'Extrême-Onction, voici ce qu'en dit Renier: *Ils rejettent le Sacrement de l'Onction, parce qu'on ne la donne qu'aux riches, & que plusieurs Prêtres y sont nécessaires: Paroles qui font assez voir que la nullité qu'ils y trouvoient parmi nous, venoit des prétendus abus, & non pas du fond. Au reste, comme S. Jacques avoit dit qu'il falloit appeller les Prêtres en pluriel, ces chicaneurs vouloient croire que l'Onction donnée par un seul, comme on faisoit ordinairement parmi nous dès ce tems-là, ne suffisoit pas, & ils prenoient de mauvais prétexte de la négliger.*

CVIII. L'Extrême-Onction. Pag. 751. Jac. v. 14. CIX. Quant au Baptême, encore que ces hérétiques ignorans en rejettassent avec mépris les plus anciennes cérémonies, on ne doute pas qu'ils ne le reçussent. On pourroit seulement être surpris des paroles de Renier, lorsqu'il fait dire aux Vaudois, *que l'ablution qu'on donne aux enfans ne leur sert de rien.* Mais comme cette ablution se trouve rangée parmi les cérémonies du Baptême que ces hérétiques improuvoient, on voit bien qu'il parle du vin qu'on donnoit aux enfans après les avoir baptisés: coutume qu'on voit encore dans plusieurs vieux rituels voisins de ce siècle-là, & qui étoit un reste de la Communion qu'on leur administroit autrefois sous la seule espèce liquide. Ce vin qu'on mettoit dans un calice pour le donner à ces enfans, s'appelloit *ablution*, par la ressemblance de cette action avec l'ablution que les Prêtres prenoient à la Messe. Au surplus, on ne trouve point chez Renier le mot d'*ablution* pour signifier le Baptême: & en tout cas si on s'opiniâtre à le vouloir prendre pour ce Sacrement, tout ce qu'on pourroit conclure, ce seroit au pis que les Vaudois de Renier trouvoient inutile un Baptême donné par des Ministres indignes, tels qu'ils croyoient tous nos Prêtres: erreur qui est si conforme aux principes de la Secte, que les Vaudois que nous avons vû approuver notre Baptême, ne le pouvoient faire sans démentir eux-mêmes leur propre doctrine.

CX. La Confession. Voilà donc déjà trois Sacremens dont les Vaudois approuvoient le fond; le Baptême, la Confirmation, & l'Extrême-Onction. Nous avons tout le Sacrement de Pénitence dans leur Confession secrète, dans les pénitences imposées, dans l'absolution reçue pour avoir la rémission des péchés; & s'ils disoient que la Confession de bouche n'étoit pas toujours nécessaire, lorsqu'on avoit la contrition dans le cœur, ils disoient vrai au fond & en certains cas, encore que très-souvent, comme on a pû voir, ils abusassent de cette maxime, en différant trop long-tems de se confesser.

CXI. L'Eucharistie. Il y avoit une Secte qu'on appelloit des *Siscidenfes*, qui ne différoient

presque en rien d'avec les Vaudois, si ce n'est, dit Renier, qu'ils reçoivent l'Eucharistie. Ce n'est pas qu'il veuille dire que les Vaudois ou les pauvres de Lyon ne la reçussent pas, puisqu'au contraire il fait voir qu'ils y recevoient jusqu'à la Transsubstantiation. Il veut donc dire seulement qu'ils avoient une extrême répugnance à recevoir ce Sacrement des mains de nos Prêtres, & que ces autres en faisoient moins de difficulté, ou peut-être point du tout.

Les Protestans accusent Renier de calomnier les Vaudois, en leur reprochant *qu'ils condamnent le mariage*; mais ces Auteurs tronquent le passage, & le voici tout entier: *Ils condamnent le Sacrement de mariage, en disant que les mariés péchent mortellement, lorsqu'ils usent du mariage pour une autre fin que pour avoir des enfans*; par où Renier fait voir seulement l'erreur de ces superbes hérétiques, qui pour se montrer au-dessus de l'infirmité humaine, ne vouloient pas reconnoître la seconde fin du mariage, c'est-à-dire, celle de servir de remède à la concupiscence. C'est donc à cet égard seulement qu'il accuse ces hérétiques de condamner le mariage; c'est-à-dire, d'en condamner cette partie nécessaire, & d'avoir fait *un péché mortel* de ce que la grace d'un état si saint rendoit pardonnable.

On voit maintenant quelle a été la Doctrine des Vaudois, ou des pauvres de Lyon. On ne peut accuser les Catholiques, ni de l'avoir ignorée, puisqu'ils étoient parmi eux, & tous les jours en recevoient les abjurations; ni d'en avoir négligé la connoissance, puisqu'au contraire ils s'appliquoient avec tant de soin à en rapporter jusqu'aux minuties; ni enfin de les avoir calomniés, puisqu'on les avûs si soigneux, non-seulement de distinguer les Vaudois d'avec les Cathares & les autres Manichéens, mais encore de nous apprendre tous les correctifs que quelques-uns d'entre'eux apportoitent aux excès des autres; & enfin de nous raconter avec tant de sincérité ce qu'il y avoit de louable dans leurs mœurs, qu'encore aujourd'hui leurs partisans en tirent avantage: car nous avons vû qu'on n'a pas dissimulé les spécieux commencemens de Valdo, ni la première simplicité de ses Sectateurs. Renier qui les blâme tant, ne feint pas de dire, *qu'ils vivoient justement devant les hommes; qu'ils croyoient de Dieu ce qu'il en faut croire, & tout ce qui étoit contenu dans le Symbole*: qu'ils étoient réglés dans leurs mœurs, modestes dans leurs habits, justes dans leur négoce, chastes dans leur mariage, abstinens dans leur manger, & le reste qu'on sçait assez. Nous aurons un mot à dire sur ce témoignage de Renier; mais en attendant nous voyons qu'il flatte, pour ainsi dire, plutôt les Vaudois qu'il ne les calomnie; &

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

CXII.
Le mariage;
Si Renier a
calomnié les
Vaudois.
Ibid. 711.

CXIII.
Démonstra-
tion que les
Catholiques
n'ont ni igno-
ré, ni diffi-
mulé la Doc-
trine des Vau-
dois.

Ibid. c. 4.
Pag. 749.
Ibid. 8. p.
765.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

ainsi on ne peut douter que ce qu'il dit de ces hérétiques ne soit véritable. Et quand on voudroit supposer avec les Ministres, que les Auteurs Catholiques pousseés de la haine qu'ils avoient contre eux, les auroient chargés de calomnies, c'est une nouvelle preuve de ce que nous venons de dire de leur croyance, puisqu'enfin si les Vaudois s'étoient opposés à la Transsubstantiation & à l'adoration de l'Eucharistie, dans un tems où nos Adversaires conviennent qu'elle étoit si établie parmi nous, les Catholiques qu'on nous représente si portés à les charger de faux crimes, n'auroient pas manqué à leur en reprocher de si véritables.

CXIV.
Division de
la Doctrine
des Vaudois
en trois chefs.

Maintenant donc que nous connoissons toute la doctrine des Vaudois, nous la pouvons diviser en trois sortes d'articles. Il y en a que nous détestons avec les Protestans: il y en a que nous approuvons, & que les Protestans rejettent; il y en a qu'ils approuvent, & que nous rejettons.

CXV.
Doctrine que
les Protestans
rejettent dans
les Vaudois,
aussi-bien que
les Catholi-
ques.

Heb. 6, 13,
16, 17. & 7,
21.

Les articles que nous détestons en commun, c'est premièrement cette doctrine si injurieuse aux Sacremens qui en fait dépendre la validité de la sainteté de leurs Ministres: c'est secondement de rendre commune indifféremment l'administration des Sacremens entre les Prêtres & les Laïques; c'est ensuite de défendre le serment en tout cas, & par-là de condamner, non-seulement l'Apôtre Saint Paul, mais encore Dieu même qui a juré; c'est enfin de condamner les justes supplices des malfaiteurs, & d'autoriser tous les crimes par l'impunité.

CXVI.
La Doctri-
ne que les Ca-
tholiques ap-
prouvent dans
les Vaudois,
& que les Pro-
testans rejettent.

CXVII.
Les Vaudois
changent de
Doctrine de-
puis Luther &
Galvin.

Scyf. l. 2,

Les articles que nous approuvons, & que les Protestans rejettent, c'est celui des sept Sacremens, à la réserve de l'Ordre peut-être, & à la manière que nous avons dite, & ce qui est encore plus important, celui de la Présence réelle & de la Transsubstantiation. Tant d'articles que les Protestans détestent, ou avec nous, ou contre nos sentimens dans les Vaudois, passent à la faveur de cinq ou six chefs où ces mêmes Vaudois les favorisent, & malgré leur hypocrisie & leurs erreurs, ces hérétiques deviennent leurs ancêtres. Tel étoit l'état de cette Secte jusqu'au tems de la Nouvelle Réforme. Quoiqu'elle fit tant de bruit depuis l'an 1517, les Vaudois que nous avons vus jusqu'à cette année dans tous les sentimens de leurs ancêtres, ne s'en ébranlèrent pas. Enfin en 1530, après beaucoup de souffrances, ou ils furent sollicités, ou ils s'aviserent d'eux-mêmes de se faire des Protecteurs de ceux qu'ils entendoient depuis si long-tems crier comme eux contre le Pape. Ceux qui s'étoient retirés depuis environ deux cens ans, comme le remarque

Seyffel, dans les montagnes de Savoie & de Dauphiné, consultèrent Bucer & les Suisses leurs voisins. Avec beaucoup de louange qu'ils en reçurent, Gilles un de leurs Historiens, nous apprend qu'ils reçurent aussi des avis sur trois défauts qu'on remarquoit parmi eux. Le premier regardoit la décision de certains points de Doctrine ; le second, l'établissement de l'ordre de la Discipline & des Assemblées Ecclésiastiques, pour les faire plus à découvert ; le troisième, les invitoit à ne plus permettre à ceux qui désiroient d'être tenus pour membres de leurs Eglises, d'assister aux Messes, ou d'adhérer en aucune sorte aux superstitions Papales, ni de reconnoître les Prêtres de l'Eglise Romaine pour Pasteurs, & se servir de leur ministère.

Il n'en faut pas davantage pour confirmer toutes les choses que nous avons dites sur l'état de ces malheureuses Eglises qui cachoient leur Foi & leur culte sous une profession contraire. Sur ces avis de Bucer & d'Oécolampade, le même Gilles raconte qu'on proposa de nouveaux articles parmi les Vaudois. Il avoue qu'il ne les rapporte pas tous ; mais en voici cinq ou six de ceux qu'il rapporte, qui feront bien voir l'ancien esprit de la secte. Car afin de réformer les Vaudois à la mode des Protestans, il fallut leur faire dire, *que le Chrétien peut jurer licitement ; que la Confession auriculaire n'est pas commandée de Dieu ; que le Chrétien peut licitement exercer l'office de Magistrat sur les autres Chrétiens ; qu'il n'y a point de tems déterminé pour jeûner ; que le Ministre peut posséder quelque chose en particulier pour nourrir sa famille, sans préjudice à la Communion Apostolique ; que J. C. n'a ordonné que deux Sacremens, le Baptême & la sainte Eucharistie.* On voit par-là une partie de ce qu'il falloit réformer dans les Vaudois, pour en faire des Zuingliens ou des Calvinistes, & entr'autres qu'une des corrections étoit de ne mettre que deux Sacremens. Il fallut bien aussi leur dire deux mots de la Prédestination, dont assurément ils n'avoient guère entendu parler, & on les instruisit de ce nouveau dogme, qui étoit alors comme l'ame de la Réforme, *Que quiconque reconnoît le franc-arbitre, nie la prédestination.* On voit par ces mêmes articles que dans la suite des tems les Vaudois étoient tombés dans de nouvelles erreurs, puisqu'il fallut leur apprendre qu'on doit au jour de Dimanche cesser des œuvres terriennes, pour vaquer au service de Dieu ; Et encore, qu'il n'est point licite au Chrétien de se venger de son ennemi. Ces deux articles font voir la brutalité & la barbarie où ces Eglises Vaudoises, qu'on veut être comme la ressource du Christianisme renversé, étoient tombées, lorsque les Protestans les réformèrent ; & cela confirme ce qu'en dit Seyf-

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

Hist. Ecclési-
des Egl. Réf.
de Pier, Gil-
les. ch. 5.

CXVIII.
Nouveaux
Dogmes pro-
posés aux Vau-
dois par les
Protestans.

Ibid.

Gilles, ibid.

Seyff. f. 38.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

Gill. *ibid.*
ch. 5.

fel, que c'étoit *une race d'hommes lâche & bestiale, qui à peine sçavoient distinguer par raison, s'ils sont des bêtes ou des hommes, mourans ou vivans.* Tels étoient à peu près, au rapport de Gilles, les articles de Réformation qu'on proposoit aux Vaudois, pour les rapprocher des Protestans. Si Gilles n'en a pas dit davantage, c'est ou qu'il a craint de faire paroître trop d'opposition entre les Vaudois & les Calvinistes dont on tâchoit de faire un même corps, ou que c'est là tout ce qu'on put alors tirer des Vaudois. Quoi qu'il en soit, il avoue qu'on ne put convenir de cet accord, à cause que *quelques Barbes* estimoient qu'en établissant toutes ces conclusions, on déshonorait la mémoire de ceux qui avoient tant heureusement conduit ces Eglises jusqu' alors. Ainsi on voit clairement que le dessein des Protestans n'étoit pas de suivre les Vaudois, mais de les faire changer, & de les réformer à leur mode.

CXIX.
Conférence
des Vaudois
avec Oécolampade.

Ann. Eccl.
decad. 2. an.
1530. à pag.
294. ad 306.
Heidelb.

Durant cette négociation, deux Députés de ces hérétiques eurent une longue Conférence avec Oécolampade, qu'Abraham Scultet, Historien Protestant, rapporte toute entière dans ses Annales Evangéliques, & déclare qu'il l'a transcrite de mot à mot.

Un des Députés commence la conversation, en avouant que les Ministres, du nombre desquels il étoit, *souverainement ignorans, étoient incapables d'enseigner les peuples: qu'ils vivoient d'aumônes & de travail, pauvres pâtres ou laboureurs, ce qui étoit cause de leur profonde ignorance, & de leur incapacité: qu'ils n'étoient point mariés, & qu'ils ne vivoient pas toujours fort chastement; mais que lorsqu'ils avoient manqué, on les chassoit de la Compagnie: que ce n'étoit pas les Ministres, mais les Prêtres de l'Eglise Romaine qui administroient les Sacremens aux Vaudois; mais que leurs Ministres leur faisoient demander pardon à Dieu de ce qu'ils recevoient les Sacremens par ces Prêtres, à cause qu'ils y étoient contraints, & au reste les avertissoient de n'adhérer pas aux cérémonies de l'Antechrist: qu'ils pratiquoient la Confession auriculaire, & que jusqu' alors ils avoient toujours reconnu sept Sacremens, en quoi ils entendoient dire qu'ils s'étoient beaucoup trompés.* Ils racontent dans la suite comme ils rejettoient la Messe, le Purgatoire, & l'invocation des Saints; & pour s'éclaircir de leurs doutes, ils font les demandes suivantes: *S'il étoit permis aux Magistrats de punir de mort les criminels, à cause que Dieu disoit, Je ne veux point la mort du pécheur. Mais ils demandoient en même tems, s'il ne leur étoit pas permis de tuer les faux freres qui les dénonçoient aux Catholiques, à cause que n'ayant point de juridiction parmi eux, ils ne leur refusoient que cette voie pour les réprimer: si les loix humaines & civiles par*

lesquelles le monde se gouvernoit étoient bonnes, vu que l'Ecriture a dit que les loix des hommes sont vaines : si les Ecclésiastiques pouvoient recevoir des donations , & avoir quelque chose en propre : s'il étoit permis de jurer : si la distinction qu'ils faisoient du péché originel , véniel , & mortel étoit recevable : si tous les enfans , de quelque nation qu'ils soient , sont sauvés par les mérites de Jesus-Christ ; & si les adultes n'ayant pas la Foi , peuvent l'être , en quelque Religion que ce soit : quels sont les préceptes judiciaires & cérémoniaux de la Loi de Moïse : s'ils ont été abolis par Jesus-Christ , & quels sont les livres canoniques. Après toutes ces demandes qui confirment si clairement tout ce que nous avons dit du dogme Vaudois , & de l'ignorance brutale où étoient enfin tombés ces hérétiques , leur Député parle en ces termes : Rien ne nous a tant troublés , foibles & imbécilles que nous sommes , que ce que j'ai lu dans Luther sur le Libre-Arbitre & la prédestination ; car nous croyons que tous les hommes avoient naturellement quelque force , ou quelque vertu , laquelle pouvoit quelque chose étant excitée de Dieu , conformément à cette parole ; Je suis à la porte , & je frappe ; & que celui qui n'ouvreroit pas , recevroit selon ses œuvres : mais si la chose n'est pas ainsi , je ne vois plus , comme dit Erasme , à quoi servent les préceptes. Pour la Prédestination , nous croyons que Dieu avoit prévu de toute éternité ceux qui devoient être sauvés ou réprouvés ; qu'il avoit fait tous les hommes pour être sauvés , & que les réprouvés devenoient tels par leur faute : mais si tout arrive par nécessité , comme dit Luther , & que les prédestinés ne puissent pas devenir réprouvés , & au contraire , pourquoi tant de prédications & tant d'écritures , puisqu'il n'en sera ni pis ni mieux , & que tout arrive par nécessité ? Quelque ignorance qui paroisse dans tout ce discours , on voit que ces malheureux , avec leur esprit grossier , disoient mieux que ceux qu'ils choisissoient pour réformateurs ; & voilà , si Dieu le permet , ceux qu'on nous donne pour les restes , & pour la ressource du Christianisme.

On ne trouve rien ici de particulier sur l'Eucharistie ; ce qui fait voir que la Confession n'est pas rapportée en son entier , & on en peut aisément deviner la raison. Au reste , ce Député ne parle à Océolampade d'aucune Confession de Foi , dont on usât parmi eux : nous avons aussi déjà vu que Bèze n'en rapporte aucune que celle que les Vaudois firent en 1541 , si long-tems après Luther & Calvin ; ce qui confirme manifestement ce que nous avons dit de la fausseté des Confessions de Foi qu'on nous produit comme étant des anciens Vaudois , qu'elles ne peuvent être que très-modernes , comme nous le dirons bientôt.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

Sup. l. XL:

n. 4.

Ib. n. 127.
& suiv.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XI.

CXX.
Les Vau-
dois nulle-
ment Calvi-
nistes : preu-
ve par Cres-
pin.

Cresp. hist.
des Mart. en
1536. f. 111.
En 1543.
fol. 133.
En 1561.
fol. 532.

CXXI.
Preuve par
Bèze.
Liv. I. pag.
23. 1536.
Ibid. p. 35,
36, 1544.

CXXII.
Change-
ment des Vau-
dois de Cala-
bre, & leur
entière extin-
ction.
Gilles, ch.
3, & 29.

Enfin, en 1536, Genève fut consultée par les Vaudois ses voisins; & c'est alors que commença leur société avec les Calvinistes, par les instructions de Farel, Ministre de Genève. Mais il ne faut qu'entendre parler les Calvinistes eux-mêmes, pour voir combien les Vaudois étoient éloignés de leur Réforme. Crespin, dans l'histoire des Martyrs, dit que ceux d'Angrogne, par longue succession, & comme de père en fils, avoient suivi quelque pureté de doctrine. Mais pour montrer combien, à leur gré, cette pureté de doctrine étoit légère, il dit en un autre endroit, où il parle des Vaudois de Mérindol; *QUE SI PEU DE VRAIE LUMIERE QU'ILS AVOIENT*, ils tâchoient de l'allumer davantage de jour en jour, à envoyer çà & là, voire jusques bien loin où ils oyoient dire qu'il s'élevoit quelque rayon de lumière. Et ailleurs, il convient encore que leurs Ministres qui les enseignoient secrètement, ne le faisoient pas avec telle pureté qu'il le falloit: car d'autant que l'ignorance s'étoit débordée par toute la terre, & que Dieu avoit à bon droit laissé errer les hommes comme bêtes brutes, ce n'est point merveille si ces pauvres gens n'avoient point la doctrine si pure qu'ils ont eu depuis, & l'ont encore plus aujourd'hui que jamais. Ces dernières paroles font sentir la peine qu'ont eu les Calvinistes depuis 1536. à conduire les Vaudois où ils vouloient; & enfin il n'est que trop clair que depuis ce tems il ne faut plus regarder cette secte comme attachée à la doctrine ancienne, mais comme réformée par les Calvinistes.

Bèze fait entendre la même chose, quoiqu'avec un peu plus de précaution, lorsqu'il avoue dans ses Portraits que la pureté de la doctrine s'étoit aucunement abâtardie par les Vaudois. Et dans son Histoire, que par succession de tems ils avoient aucunement décliné de la pureté de la doctrine. Il parle plus franchement dans la suite, puisqu'il confesse que par la longue succession de tems, la pureté de la doctrine s'étoit grandement abâtardie entre leurs Ministres, en sorte qu'ils reconnurent par le Ministère d'Océolampade, de Bucer, & autres, comme peu à peu la pureté de la doctrine n'étoit demeurée entr'eux, & donnèrent ordre, envoyant vers leurs frères en Calabre, que tout fût remis en meilleur état.

Ces frères de Calabre étoient comme eux des fugitifs, qui selon les maximes de la secte, tenoient leurs Assemblées, au rapport de Gilles, le plus ouvertement qu'il leur étoit possible, ET DISSIMULOIENT PLUSIEURS CHOSES contre leur volonté. On doit entendre maintenant ce que ce Ministre nous cache sous ces mots. C'est que ces Vaudois de Calabre, à l'exemple de tous les autres, faisoient tous

tous l'exercice de bons Catholiques; & je vous laisse à penser, s'ils eussent pû s'en exempter en ce Pays-là, après ce que l'on a vû de la dissimulation des vallées de Pragelas & d'Angrogne. En effet, Gilles nous raconte que ces Calabrois, persuadés à la fin de se retirer des Assemblées Ecclésiastiques, & n'ayant pû se résoudre, comme ce Ministre le leur conseilloit, à *quitter un si beau pays*, furent bientôt abolis.

Ainsi finirent les Vaudois. Comme ils n'avoient subsisté qu'en se cachant, ils tomberent aussi-tôt qu'ils prirent la résolution de se découvrir; car ce qui resta depuis sous le nom de Vaudois, n'étoit plus, comme il paroît, que des Calvinistes, que Farel & les autres Ministres de Genève avoient formé à leur mode; de sorte que ces Vaudois, dont ils sont leurs prédécesseurs & leurs Ancêtres, à vrai dire, ne sont que leurs successeurs, & de nouveaux sectateurs qu'ils ont attirés à leur croyance.

Mais après tout, de quel secours sont aux Calvinistes ces Vaudois dont ils veulent s'autoriser? Il est constant par cette Histoire, que Valdo & ses Disciples sont tous de simples Laïques, qui, sans ordre & sans mission, se sont ingérés de prêcher, & dans la suite d'administrer les Sacremens. Ils se sont séparés de l'Eglise sur une erreur manifeste & détestée par les Protestans, autant que par les Catholiques, qui est celle du Donatisme; encore ce Donatisme des Vaudois est-il, sans comparaison, plus mauvais que l'ancien Donatisme de l'Afrique, si puissamment réfuté par S. Augustin. Ces Donatistes d'Afrique disoient à la vérité, qu'il falloit être Saint pour administrer valablement les Sacremens; mais ils n'étoient pas venus à cet excès des Vaudois, de donner l'administration des Sacremens aux saints Laïques, comme aux saints Peres. Si les Donatistes d'Afrique prétendirent que les Evêques & les Prêtres Catholiques étoient déchûs de leur Ministère par leurs crimes, ils les accusoient du moins de crimes effectivement réprouvés par la Loi de Dieu. Mais nos nouveaux Donatistes se séparent de tout le Clergé Catholique, & le prétendent déchû de son ordre, à cause qu'il ne gardoit pas leur prétendue pauvreté Apostolique, qui, tout au plus, n'étoit qu'un conseil; car voilà l'origine de la Secte, & ce que nous y ayons vû, tant qu'elle a subsisté dans sa premiere croyance. Qui ne voit donc qu'une telle Secte, n'est au fond qu'une hypocrisie, qui nous vante sa pauvreté avec les autres vertus, & fait dépendre les Sacremens, non de l'efficace que leur a donnée Jesus-Christ, mais du mérite des hommes? Et enfin ces nouveaux Docteurs, dont les

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XL

CXXIII.
Les Vau-
dois d'à pré-
sent ne sont
pas prédéces-
seurs, mais
Sectateurs des
Calvinistes.

CXXIV.
Nul secours
à tirer des Vau-
dois pour les
Calvinistes.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. XI.

Ren. *ibid.*
cap. 4, §. 749.
Pylic. c. 4.
pag. 779.
Fragm. Py-
lic. 815, 816.
&c.
Seyff. f. 5.

CXXV.
Les Calvi-
nistes n'ont
aucun Auteur
du tems qui
favorise leur
prétention sur
les Vaudois.
Hist. des
Vaudois. c. 1.

Calvinistes prennent leur suite, d'où venoient-ils eux-mêmes, & qui les avoit envoyés? Embarrassés de cette demande, aussi-bien que les Protestans, comme eux ils se cherchoient des prédécesseurs, & voici la fable dont ils se payoient. On leur disoit que du tems de saint Sylvestre, lorsque Constantin donna du bien aux Eglises, un des compagnons de ce Pape n'y voulut pas consentir, & se retira de sa Communion, en demeurant avec ceux qui le suivirent dans la voie de la pauvreté; qu'alors donc l'Eglise avoit défailli dans Sylvestre & ses adhérens, & qu'elle étoit demeurée parmi eux. Qu'on ne dise point que c'est ici une calomnie des ennemis des Vaudois; car nous avons vu que les Auteurs qui le rapportent unanimement, n'avoient point eu dessein de les calomnier. La fable duroit encore du tems de Seyffel. On disoit encore au Vulgaire: que cette Secte avoit pris son commencement d'un certain Léon, homme très-religieux, du tems de Constantin le Grand, qui détestant l'avarice de Sylvestre, & l'excessive largesse de Constantin, aimait mieux suivre la pauvreté & la simplicité de la Foi, que d'être avec Sylvestre souillé d'un gras & riche Bénéfice, auquel se seroient joints tous ceux qui sentoient bien de la Foi. On avoit persuadé à ces ignorans, que c'étoit de ce faux Léon que la Secte des Léonistes avoit pris son nom & sa naissance. Les Chrétiens veulent voir une suite dans leur Doctrine & dans leur Eglise. Les Protestans se renomment des Vaudois, les Vaudois de leur prétendu compagnon de S. Sylvestre, & l'un & l'autre sont également fabuleux.

Ce qu'il y a de véritable dans l'origine des Vaudois, est qu'ils tirent le motif de leur séparation, de la dotation des Eglises, & des Ecclésiastiques, contraire à la pauvreté qu'ils prétendoient que Jesus-Christ exige de ses Ministres. Mais comme cette origine est absurde, & que d'ailleurs elle n'accommodé pas les Protestans, on a vu ce que Paul Perrin en a raconté dans son Histoire des Vaudois. Il nous a fait de Valdo un des hommes des plus courageux pour s'opposer à la Présence réelle en l'an 1160. Mais produit-il quelque Auteur qui confirme ce qu'il en a dit? Il n'en produit pas un seul; ni Aubertin, ni la Roque, ni Cappel, ni enfin aucun Protestant, ou d'Allemagne, ou de France, n'ont produit, ni ne produiront jamais aucun Auteur, ni du tems, ni des Siècles suivans, trois à quatre cens ans durant, qui ait donné aux Vaudois l'origine que cet Historien pose pour fondement de son Histoire. Les Catholiques, qui ont tant écrit ce que Bérenger & les autres ont dit contre la Présence réelle, ont-ils du moins nommé Valdo parmi ceux qui s'y sont opposés? Pas un seul n'y a pensé; nous avons vu qu'ils

ont dit toute autre chose de Valdo. Mais pourquoi l'auroient-ils épargné seul ? Quoi , cet homme qu'on nous fait si courageux à s'opposer au torrent, cachoit-il tellement sa Doctrine, que personne ne se soit jamais aperçu qu'il ait combattu un article de cette importance ? Où Valdo étoit-il si redoutable , qu'aucun Catholique n'osât l'accuser de cette erreur , en l'accusant de tant d'autres ? Un Historien qui commence par un fait de cette nature , & le pose pour fondement de son Histoire , de quelle croyance est-il digne ? Cependant Paul Perrin est écouté comme un oracle dans le Calvinisme , tant on y croit aisément ce qui favorise les préjugés de la Secte.

Mais au défaut des Auteurs connus , Perrin produit pour toutes preuves quelques vieux Livres des Vaudois , écrits à la main , qu'il prétend avoir recouvrés ; entre autres un volume où étoit un *Livre de l'Antechrist* , en date d'onze cent vingt , & en ce même volume plusieurs *Sermons des Barbes Vaudois*. Mais il est déjà bien certain qu'il n'y avoit ni Vaudois , ni Barbes en l'an 1120 , puisque Valdo , selon Perrin même , n'est venu qu'en 1160. Ce mot de Barbes n'est connu parmi les Vaudois , pour signifier leurs Docteurs , que plusieurs Siècles après , & tout-à-fait dans les derniers tems. Ainsi on ne peut faire passer tous ces discours pour être d'onze cent vingt. Perrin se réduit aussi à conserver cette date au seul discours sur l'Antechrist , qu'il espère par ce moyen pouvoir attribuer à Pierre de Bruis , qui vivoit environ en ce tems-là , ou à quelques-uns de ses Disciples. Mais la date étant à la tête , semble devoir être commune , & par conséquent très-fausse pour le premier , comme elle l'est visiblement pour les autres. Et d'ailleurs ce Traité sur l'Antechrist , qu'on prétend être de 1160 , n'est pas d'un autre langage que les autres pièces des Barbes , que Perrin a citées ; & ce langage est très-moderne , fort peu différent du Provençal que nous connoissons. Non-seulement le langage de Villehardouin , qui a écrit cent ans après Pierre de Bruis , mais encore celui des Auteurs qui ont suivi Villehardouin , est plus ancien , & plus obscur que celui que l'on veut dater de l'an 1120 ; si bien qu'on ne peut se moquer du monde d'une façon plus grossière , qu'en nous donnant ces discours , comme fort anciens.

Cependant sur cette seule date de 1120 , mise , on ne sait par qui , ni en quel tems , dans ce volume Vaudois que personne ne connoît , nos Calvinistes ont cité ce *Livre de l'Antechrist* , comme étant indubitablement de quelques Disciple de Pierre de Bruis , ou de lui.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

CXXVI.
Livres Van-
dois produits
par Perrin.
Hist. des
Vaudois, l. I.
ch. 7. p. 57.
Hist. des
Vaudois &
Albigens, III.
partie, liv. III.
c. 1. p. 253.

CXXVII.
Suite.
Aug. pag.
52.
l. 1. Roq. hist.
d. l'Euchar.
p. 451, 459.

**HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.**

*Petr. hist.
des Vaud. III.
partie, liv.
III. c. 2. pag.
305.*

même. Les mêmes Auteurs citent hardiment quelques discours, que Perrin a cousus à celui sur l'Antechrist, comme étant de la même date de 1120; quoique dans un de ces discours, où il est traité du Purgatoire, on cite un Livre que S. Augustin a intitulé des *Mille parlemens*, c'est-à-dire, des *Mille Paroles*, comme si S. Augustin avoit fait un Livre de ce titre; ce qui ne se peut rapporter qu'à une compilation, composée au treizième Siècle, qui a pour titre, *Milleloquium S. Augustini*, que l'ignorant Auteur de ce Traité du Purgatoire, a pris pour un Ouvrage de ce Pere. Au surplus nous pourrions parler de l'âge de ces Livres des Vaudois, & des altérations qu'on y pourroit avoir faites, si on nous avoit indiqué quelque Bibliothèque connue, où on les pût voir. Jusqu'à ce qu'on ait donné au Public cette instruction nécessaire, nous ne pouvons que nous étonner, de ce qu'on nous produit comme authentiques, des Livres qui n'ont été vus que de Perrin seul, puisque ni Aubertin, ni la Roque ne les citent que sur sa Foi, sans nous dire seulement qu'ils les aient jamais maniés. Ce Perrin qui nous les vante seul, n'y observe aucune des marques, par lesquelles on peut établir la date d'un volume, ou en prouver l'antiquité; & il nous dit seulement, que ce sont de *vieux Livres des Vaudois*: ce qui en gros peut convenir aux plus modernes Gottiques, & à des volumes de cent à six-vingts ans. Il y a donc tout sujet de croire que ces Livres dont on nous fait voir ce qu'on veut, sans aucune preuve solide de leur date, ont été composés ou altérés par ces Vaudois réformés de la façon de Farel & de ses Confreres..

CXXVIII.

*Confession
de Foi pro-
duite par Per-
rin. Qu'elle est
postérieure au
Calvinisme.*

*Hist. des
Vaud. liv. I.
ch. 12. pag.
79.*

*Ibid.
Lett. d'O-
colamp.
Petr. ibid.
ch. 6. p. 46.
2. p. 52.*

Quant à la Confession de Foi que Perrin a publiée, & que tous nos Protestans nous allèguent comme une pièce authentique des anciens Vaudois, elle est extraite, dit-il, du Livre intitulé *Almanach Spirituel, & des Mémoires de Georges Morel*. Pour l'*Almanach Spirituel*, je ne sçai qu'en dire, si ce n'est que Perrin, ni Leger même qui parle avec tant de soin des Livres des Vaudois, n'ont rien marqué de la date de celui-ci. Ils n'ont pas même pris la peine de nous dire s'il est Manuscrit, ou Imprimé; & nous pouvons tenir pour certain qu'il est fort moderne, puisque ceux qui en veulent tirer avantage, ne nous en ont pas marqué l'antiquité. Mais ce qui décide, c'est ce que rapporte Perrin, que cette Confession de Foi est extraite des Mémoires de Georges Morel. Or il paroît par Perrin même que Georges Morel fut celui, qui environ l'an 1530, tant d'années après la Réforme, alla conférer avec Oécolampade & Bucer des moyens de s'y unir: ce qui nous fait assez

voir que cette Confession de Foi , non plus que les autres que Per-
rin produit , n'est pas des anciens Vaudois , mais des Vaudois ré-
formés à la mode des Protestans.

En effet , avant la Réforme de Luther & de Calvin , on n'avoit ja-
mais entendu parler de Confession de Foi des Vaudois. Seyffel que
la vigilance pastorale & l'obligation de sa Charge , engageoit dans
ces derniers tems, c'est-à-dire, en 1516 , & en 1517 , à une recher-
che si exacte de tout ce qui regardoit cette secte , ne nous dit pas un
seul mot de Confession de Foi , c'est-à-dire , qu'il n'en avoit rien
appris , ni par un examen juridique , ni de ceux qui , se convertis-
sant entre ses mains avec tant de marques de sincérité , lui décou-
vroient avec larmes & componction tout le secret de la Secte. Ils
n'avoient donc point encore alors de Confession de Foi ; il falloit
apprendre leur Doctrine par leurs interrogatoires , comme on a vu :
mais de Confession de Foi , ni d'aucun écrit des Vaudois , on n'en
trouve pas un mot dans les Auteurs qui les ont le mieux connus. Au
contraire , les Freres de Bohême , Secte dont nous parlerons bien-
tôt , & à laquelle les Vaudois ont souvent tenté de s'unir , & de-
vant & après Luther , nous apprennent qu'ils n'écrivoient rien. *Ils
n'avoient jamais eu , disent-ils , d'Eglise connue en Bohême , & nos gens
ne sçavoient rien de leur Doctrine , parce qu'ils n'en avoient jamais pu-
blié aucun écrit dont nous soyons assurés.* Et dans un autre endroit : *Ils
ne vouloient point qu'il y eût aucun témoignage public de leur Doctrine.*
Que si l'on veut dire qu'ils ne laissoient pas d'avoir entr'eux quel-
ques écrits & quelques Confessions de Foi ; ils les eussent don-
nées aux Freres avec lesquels ils vouloient s'unir. Mais les
Freres déclarent qu'ils n'en ont rien sçu , que par quelques articles
de Mérindole, *lesquels , disent-ils , il se pourroit faire qu'on auroit
poli de notre tems.* C'est ce qu'écrit un sçavant Ministre de ces Bohé-
miens long-tems après la Réforme de Luther & de Calvin. Il au-
roit parlé plus conséquemment , si au lieu de dire qu'on a poli ces
articles depuis la Réforme , il avoit dit qu'on les a fabriqués. Mais
c'est qu'on vouloit dans le Parti , donner quelque air d'antiquité aux
articles des Vaudois , & ce Ministre ne vouloit pas tout-à-fait ré-
véler ce secret de la Secte. Quoi qu'il en soit , il en dit assez , pour
nous faire entendre ce qu'il faut croire des Confessions de Foi ,
qu'on produisoit de son tems sous le nom des Vaudois ; & on
voit bien qu'ils ne sçavoient guère la Doctrine des Protestans ,
avant que les Protestans les en eussent instruits. A peine sçavoient-
ils eux-mêmes ce qu'ils croyoient , & ils ne s'en expliquoient que

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

CXXIX.
Démonstra-
tion que les
Vaudois n'a-
voient point
de Confession
de Foi avant
la Réforme
Prétendue.
Sciss. fr. 3^e
& seq.

Éssom. Ru-
dig. de Fratr.
Orth. narrat.
Heid. Hist.
Cam. 1605.
p. 147, 148.
Præf. Conf.
fid. Frat. Bo-
hem. ann.
1572.
Ibid. 1730

Rud. ibid.
147, 148.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

CXXX.
Que les Vaudois, en dressant leur Confession de Foi Calviniste, ont retenu quelque chose des Dogmes qui leur étoient particuliers.
Ibid. III. p. liv. III. c. I. pag. 292.
Ibid. III. p. liv. I. p. 157.
Ibid. I. III. pag. 267.

confusément avec leurs meilleurs amis ; loin d'avoir des Confessions de Foi toutes formées, comme Perrin a voulu nous le faire accroire.

Et néanmoins nous reconnoissons même dans ces pièces de Perrin, quelque trace de l'ancien génie des Vaudois, qui confirme ce que nous en avons dit. Par exemple dans le Livre de l'Antechrist, il est dit : *Que les Empereurs & les Rois estimant que l'Antechrist étoit semblable à la vraie & sainte Mere Eglise, l'ont aimé & l'ont doté contre le Commandement de Dieu*; ce qui revient à l'opinion Vaudoise, de croire défendu aux Clercs d'avoir aucun bien : erreur, comme on a vû, qui fit le premier fondement de leur séparation. Ce qui est porté dans le Catéchisme, qu'on reconnoît les Ministres *par le vrai sens de la Foi, & par la saine Doctrine, & par la vie de bon exemple, &c.* revient encore à l'erreur qui faisoit croire aux Vaudois que les Ministres de mauvaise vie étoient déchûs du ministère, & perdoient l'administration des Sacremens. C'est pourquoi il est dit encore dans le Livre de l'Antechrist, qu'une de ses œuvres, est *d'attribuer la réformation du S. Esprit à la foi morte extérieurement, & de baptiser les enfans en cette foi, en enseignant que par cette foi ces enfans reçoivent de lui le Baptême & la régénération* : Paroles, par où l'on exige la foi vivante dans les Ministres du Baptême, comme une chose nécessaire pour la régénération de l'enfant : & le contraire est rangé parmi les œuvres de l'Antechrist. Ainsi, lorsqu'ils composoient ces nouvelles Confessions de Foi agréables à la Réforme, où ils avoient dessein d'entrer, on ne pouvoit les empêcher d'y couler toujours quelque chose qui ressenoit l'ancien levain ; & sans perdre le tems davantage dans cette recherche, c'est assez qu'on ait vû dans ces ouvrages des Vaudois, les deux erreurs qui ont fait le fondement de leur séparation.

CXXXI.
Réflexions
sur l'Histoire
des Albigeois,
& des Vaudois.
Artifice
des Ministres.

Telle est l'Histoire des Albigeois & des Vaudois, selon qu'elle est rapportée par les Auteurs du tems. Nos Réformés qui n'y trouvent rien de favorable à leurs prétentions, ont voulu se laisser tromper par le plus grossier de tous les artifices. Plusieurs Auteurs Catholiques qui ont écrit en ce siècle, ou sur la fin du siècle précédent, n'ont pas assez distingué les Vaudois d'avec les Albigeois, & ont donné aux uns & aux autres le nom commun de Vaudois. Quelle qu'ait été la cause de leur erreur, nos Protestans sont trop habiles Critiques, pour vouloir que l'on en croie, ou Mariana, ou Gretser, ou même M. de Thou, & quelques autres Modernes, au préjudice des anciens Auteurs, qui tous unanimement, com-

me on a vu, ont distingué ces deux Sectes. Cependant, sur une erreur si grossière, les Protestans, après avoir pris pour chose avouée, que les Albigeois & les Vaudois n'étoient qu'une même Secte, ont conclu que les Albigeois n'avoient été traités de Manichéens que par calomnie, puisque, selon les anciens Auteurs, les Vaudois sont exempts de cette tache.

Il falloit considérer que ces Anciens, qui, en accusant les Vaudois d'autres erreurs, les ont déchargés du Manichéisme, en même tems les ont distingués des Albigeois que nous en avons convaincus. Par exemple, le Ministre de la Roque, qui ayant écrit le dernier sur cette matière, a ramassé les finesses de tous les autres Auteurs du Parti, & sur-tout celles d'Aubertin, croit avoir justifié les Albigeois d'avoir, comme les Manichéens, rejeté l'ancien Testament, en montrant que, selon Renier, les Vaudois le recevoient: il ne gagne rien, puisque ces Vaudois sont chez le même Renier très-bien distingués des Cathares, qui sont la tige des Albigeois. Le même la Roque tire avantage de ce qu'il y avoit des Hérétiques, qui, selon Radulphus Ardens, disoient, *que le Sacrement n'étoit que du pain tout pur*. Il est vrai; mais le même Radulphus Ardens ajoute, ce que la Roque, aussi-bien qu'Aubertin, a dissimulé, que ces mêmes Hérétiques *admettent deux Créateurs, & rejettent l'ancien Testament, la vérité de l'Incarnation, le mariage & la viande*. Le même Ministre cite encore certains Hérétiques chez Pierre de Vaucernay, qui nioient la vérité du Corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Je l'avoue, mais en même tems cet Historien nous assure, *qu'ils mettoient pareillement les deux principes*, & avoient toutes les erreurs des Manichéens. La Roque nous veut faire croire que le même Pierre de Vaucernay distingue les Ariens & les Manichéens d'avec les Vaudois & les Albigeois. La moitié de son discours est véritable: il est vrai qu'il distingue les Manichéens des Vaudois, mais il ne les distingue pas des Hérétiques *qui étoient dans le Pays de Narbonne*; & il est certain que ce sont les mêmes qu'on appelloit Albigeois, qui constamment étoient des Manichéens. Mais, continue le même la Roque, Renier reconnoît des Hérétiques qui disent que *le Corps de Jésus-Christ est de simple pain*; c'étoit ceux qu'il appelle *Ordibariens*, qui parloient ainsi, & en même tems ils nioient la création, & proféroient mille autres blasphêmes, que le Manichéisme avoit introduits: de sorte que ces ennemis de la Présence réelle, l'étoient en même tems du Créateur & de la Divinité.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES.
Liv. XI.

CXXXII.
Démonstration
que les
Hérétiques qui
ont nié la Réca-
lité au douzié-
me & treizié-
me siècle, sont
Manichéens.
Insignes sur-
positions des
Ministres.

La Roque;

459.
Aub. l. 967.

ex Ren. cap.

3. 5.

Ren. c. 6.

La Roque,

456.

Aub. pag.

964. B.

Rad. Ard.

Serm. 8. post

Pentec.

La Roq.

Aub. ibid.

965. ex Per.

de Valle-Cern.

Hist. Albig. l.

II. cap. VI.

Hist. Albig.

cap. II.

La Roq. p.

457.

Aub. 969.

Ren. c. VI.

Ren. ibid.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

CXXXIII.

Suite : Ma-
nichéisme à
Metz ; LesBo-
gomiles.

Caspar. Hef-
serb. lib. V c.
2. in Bibl. Ci-
sterc.

La Roque.

457.

Aub. 964.

Ferri Cat.

Gen. p. 85.

Page. 455.

Ann. Comm.
Alex. l. XV.
pag. 480. &
seq.

CXXXIV.

Suite des
suppositions
des Ministres.

Ibid. 458.

Reg. de Ho-

ned.

Ann. Aug.

Baron. ad an.

1178.

CXXXV.

Autre falsi-
fication.

Ibid. 451.

Conc. Tolos.

ann. 1119.

Can. 3. v. 8.

La Roque revient à la charge avec Aubertin, & croit trouver de bons Protestans en la personne de ces Hérétiques, qui, selon Césarius d'Hesterbac, *blasphémoient le Corps & le Sang de Jesus-Christ*. Mais le même Césarius nous apprend qu'ils admettoient les deux principes, & tous les autres blasphêmes des Manichéens; ce qu'il assure sçavoir très-bien, non point par ouï dire, mais *pour avoir sou-vent conversé avec eux dans le Diocèse de Metz*. Un fameux Ministre de Metz que j'ai fort connu, faisoit accroire aux Calvinistes de ce pays-là, que ces Albigeois de Césarius étoient de leurs Ancêtres; & on leur fit voir alors que ces Ancêtres qu'on leur donnoit, étoient d'abominables Manichéens. La Roque, dans son Histoire de l'Eucharistie, voudroit qu'on crût que les *Bogomiles* étoient les mêmes qu'on appelloit en divers lieux Vaudois, *Pauvres de Lyon*, *Poplicains*, *Bulgares*, *Insabbatés*, *Gazares* & *Turlupins*. Je conviens que les Vaudois, les Insabbatés, & les Pauvres de Lyon sont la même Secte: mais qu'on les ait appelés *Gazares* ou *Cathares*, *Poplicains*, *Bulgares*, ni *Bogomiles*, c'est ce qu'on ne montrera jamais par aucun Auteur du tems. Mais enfin, M. de la Roque veut donc que ces *Bogomiles* soient de leurs amis? Sans doute, parce qu'ils *ne jugeoient digne d'aucune estime le Corps & le Sang que l'on consacre parmi nous*. Mais il devoit avoir appris d'Anne Comnène, qui nous a fait connoître ces Hérétiques, qu'ils *réduisoient en fantôme l'Incarnation de Jesus*; qu'ils *enseignoient des impuretés que la pudeur de son sexe ne permettoit pas à cette Princesse de répéter*; & enfin, qu'ils *avoient été convaincus par l'Empereur Alexis son pere, d'introduire un Dogme mêlé des deux plus infâmes de toutes les Hérésies, de celle des Manichéens, & de celle des Massaliens*.

Le même la Roque met encore parmi ses amis Pierre Moran, qui, pressé de déclarer sa croyance devant tout le peuple, confessa qu'il *ne croyoit pas que le Pain consacré fût le Corps de Notre-Seigneur*; & il oublie que ce Pierre Moran, selon le rapport de l'Auteur, dont il cite le témoignage, étoit du nombre de ces Hérétiques convaincus de Manichéisme, qu'on appelloit Ariens, pour la raison que nous avons rapportée.

Cet Auteur compte encore parmi les siens les Hérétiques, dont il est dit au Concile de Toulouse, sous Calixte II. *qu'ils rejettent le Sacrement du Corps & du Sang de Jesus-Christ*; & il tronque le propre Canon, d'où il a tiré ces paroles, puisqu'on y voit dans la suite, que ces Hérétiques, avec le Sacrement du Corps & du Sang, *rejettent encore le Baptême des petits enfans, & le mariage légitime*.

Il corrompt, avec une pareille hardiesse, un passage de l'Inquisiteur Eméric, sur le sujet des Vaudois. *Eméric, dit-il, leur attribue comme une Hérésie, ce qu'ils disoient, que le Pain n'est pas transsubstantié au vrai Corps de Jésus-Christ, ni le Vin au Sang.* Qui ne croiroit les Vaudois convaincus par ce témoignage de nier la Transsubstantiation ? Mais nous avons récité le passage entier, où il y a : *La neuvième erreur des Vaudois, c'est que le Pain n'est point transsubstantié au Corps de Jésus-Christ, si le PRESTRE QUI LE CONSACRE, EST PECHEUR.* M. de la Roque retranche ces derniers mots, & par cette seule fausseté, il ôte aux Vaudois deux Points importants de leur Doctrine ; l'un, qui fait l'horreur des Protestans, c'est-à-dire, la Transsubstantiation, l'autre, qui fait l'horreur de tous les Chrétiens, qui est de dire que les Sacremens perdent leur vertu entre les mains des Ministres indignes. C'est ainsi que nos Adversaires prouvent ce qu'ils veulent par des falsifications manifestes, & ils ne craignent pas de se donner des prédécesseurs à ce prix.

Voilà une partie des illusions d'Aubertin & de la Roque, sur le sujet des Albigeois & des Vaudois, ou des Pauvres de Lyon. En un mot, ils justifient parfaitement bien les derniers du Manichéisme ; mais en même tems ils n'apportent aucune preuve pour montrer qu'ils aient nié la Transsubstantiation ; au contraire, ils corrompent les passages qui prouvent qu'ils l'ont admise. Et pour ceux qui l'ont niée en ces tems-là, ils n'en produisent aucuns qui ne soient convaincus de Manichéisme, par le témoignage des mêmes Auteurs, qui les accusent d'avoir nié le changement des substances dans l'Eucharistie ; de sorte que leurs ancêtres sont, ou avec nous défenseurs de la Transsubstantiation, comme les Vaudois, ou avec les Albigeois, convaincus de Manichéisme.

Mais voici ce que ces Ministres ont avancé de plus subtil. Accablés par le nombre des Auteurs qui nous parlent de ces Hérétiques Toulousains & Albigeois, comme de vrais Manichéens, ils ne peuvent pas nier qu'il n'y en ait eu, & même en ces pays-là ; & c'étoit ceux, dirent-ils, que l'on appelloit Cathares, ou Purs. Mais ils ajoutent qu'ils étoient en très-petit nombre, puisque Renier qui les connoissoit si bien, nous assure qu'ils n'avoient que seize Eglises dans tout le monde ; & au reste que le nombre de ces Cathares n'excédoit pas quatre mille dans toute la terre : *Au lieu, dit Renier, que les Croyans sont innombrables.* Ces Ministres laissent à entendre par ce passage, que ces seize Eglises, & quatre mille hom-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XI.

CXXXVI.
Autre pas-
sage tronqué.
Pag. 457.
Direst. p. 2.
q. 14.

CXXXVII.
Récapitula-
tion.

CXXXVIII.
Deux au-
tres objec-
tions des Mi-
nistres.
Aug. 968.
La Roque.
460. ex Ren.
cap. 6.
Ren. c. 64

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

mes répandus dans tout l'Univers, n'y pouvoient pas faire tout le bruit & toutes les guerres qu'y ont fait les Albigeois; qu'il faut donc bien qu'on ait étendu le nom de Cathares ou Manichéens à quelque autre Secte plus nombreuse, & que c'est celle des Vaudois & des Albigeois qu'on appelloit du nom de Manichéens, ou par erreur, ou par calomnie.

CXXXIX.
Seize Eglises des Manichéens, qui comprenoient toute la Secte.

Rem. c. 6.

Qui veut voir jusqu'où peut aller la prévention ou l'illusion, n'a qu'à entendre, après les discours de ces Ministres, la vérité que je vais dire, ou plutôt il ne faut que se souvenir de celle que j'ai déjà dite. Et premièrement, pour ces seize Eglises, on a vu que le mot, d'Eglise se prenoit en cet endroit de Renier, non pour des Eglises particulieres qui étoient en certaines Villes, mais souvent pour des Provinces entieres: ainsi on voit parmi ces Eglises, l'Eglise de l'Esclavonie, l'Eglise de la Marche en Italie, l'Eglise de France, l'Eglise de Bulgarie, la mere de toutes les autres. Toute la Lombardie étoit renfermée sous le titre de deux Eglises; celles de Toulouse & d'Albi, qui en France, furent autrefois les plus nombreuses, comprenoient tout le Languedoc, & ainsi du reste: de maniere que sous ces seize Eglises, on exprimoit toute la Secte, comme divisée en seize Cantons, qui toutes avoient leur rapport à la Bulgarie, comme on a vu.

CXL.
Les Cathares au nombre de quatre mille. Ce que c'étoit.

Nous avons aussi remarqué, pour ce qui regarde ces quatre mille Cathares, qu'on n'entendoit sous ce nom que les parfaits de la Secte, qu'on appelloit les Elus du tems de Saint Augustin; mais qu'en même tems Renier assûroit que s'il n'y avoit de son tems, c'est-à-dire, au milieu du treizième siècle, où la Secte étoit affoiblie, que quatre mille Cathares parfaits, la multitude du reste de la Secte, c'est-à-dire, des simples Croyans, étoit encore infinie.

CXLI.
Si le mot de Croyans signifie les Vaudois chez les anciens Auteurs. Illusion d'Aubertin.
Aub. 968.
La Roque, 460.
Cap. 1, 14, 18, p. 780, &c.

La Roque, après Aubertin, prétend que le mot de Croyans, signifioit les Vaudois, à cause que Pylicdorf, & Renier lui-même, les appelle ainsi. Mais c'est encore ici une illusion trop grossiere. Le mot de Croyans, étoit commun à toutes les Sectes: chaque Secte avoit ses Croyans, ou ses Sectateurs. Les Vaudois avoient leurs Croyans, *Credentes ipsorum*, donc Pylicdorf a parlé en divers endroits. Ce n'est pas que le mot de Croyans fût affecté aux Vaudois; mais c'est que, comme les autres, ils avoient les leurs. L'endroit de Renier, cité par les Ministres, dit que les Hérétiques avoient leurs Croyans, *Credentes suos, ansqels ils permettoient toutes sortes de crimes*. Ce n'est pas des Vaudois qu'il parle, puisqu'il en loue les bonnes mœurs. Le même Renier nous raconte les Mystères

ÉVÊQUE DE MEAUX. 483

des Cathares, ou la fraction de leur pain; & il dit qu'on recevoit à cette Table, non-seulement les Cathares, hommes & femmes, mais encore leurs Croyans; c'est-à-dire, ceux qui n'étoient pas encore arrivés à la perfection des Cathares: ce qui montre manifestement ces deux ordres si connus parmi les Manichéens; & ce qu'on marque que les simples Croyans sont reçus à cette espèce de Mystère, fait voir qu'il y en avoit d'autres dont ils n'étoient pas jugés dignes. C'est donc de ces Croyans des Cathares que le nombre étoit infini; & ceux-là conduits par les autres, dont le nombre étoit plus petit, faisoient tout ce mouvement, dont l'Univers étoit troublé.

Voilà donc les subtilités, pour ne pas dire les artifices, où sont réduits les Ministres pour se donner des prédécesseurs. Ils n'en ont point dont la suite soit manifeste: ils en vont chercher, comme ils peuvent, parmi des sectes obscures, qu'ils tâchent de réunir, & d'en faire de bons Calvinistes, quoiqu'il n'y ait rien de commun entr'eux que la haine contre le Pape & contre l'Eglise.

On me demandera peut-être ce que je crois de la vie des Vaudois que Renier a tant vantée. J'en croirai tout ce qu'on voudra, & plus si l'on veut, que n'en dit Renier; car le Démon ne se soucie pas par où il tienne les hommes. Ces Hérétiques Toulousains, Manichéens constamment, n'avoient pas moins que les Vaudois, cette piété apparente. C'est d'eux que S. Bernard a dit: *Leurs mœurs sont irréprochables; ils n'oppriment personne, ils ne font de tort à personne, leurs visages sont morifiés & abattus par le jeûne, ils ne mangent point leur pain comme des paresseux, & ils travaillent pour gagner leur vie.* Qu'y a-t-il de plus spécieux que ces Hérétiques de S. Bernard? Mais après tout, c'étoit des Manichéens, & leur piété n'étoit que feinte. Regardez le fond; c'est l'orgueil, c'est la haine contre le Clergé, c'est l'aigreur contre l'Eglise; c'est par-là qu'ils ont avalé tout le venin d'une abominable hérésie. On mène où l'on veut un peuple ignorant, lorsqu'après avoir allumé dans son cœur une passion violente, & sur-tout la haine contre ses conducteurs, on s'en sert comme d'un lien pour l'entraîner. Mais que dirons-nous des Vaudois qui se sont si bien exemptés des erreurs Manichéennes? Le Démon a fait son œuvre en eux, quand il leur a inspiré le même orgueil: la même ostentation de leur pauvreté prétendue Apostolique; la même présomption à nous vanter leurs vertus, la même haine contre le Clergé, poussée jusqu'à mépriser les Sacremens dans leurs mains, la même aigreur contre leurs frères portée jusqu'à la rupture & jusqu'au schisme. Avec cette aigreur

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

C. 1. p. 747.
Ibid. c. 6.
pag. 756.

CXLII.
Conclusion:
Que les Vau-
dois ne sont
point du sen-
timent des
Calvinistes.

CXLIII.
Ce qu'il faut
croire de la
vie des Vau-
dois.

Serm. 65.
in Cant.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XI.

I. Joan. 3.

15. Matt. 23.

3. CXLIIV.

L'aigreur est
le caractère de
cette Secte. A-
bus de l'Ecri-
ture.

Chap. 5. p.

749. Ren. ibid.

Joan. 2. 19.

Pylic. c.

10. p. 283.

dans le cœur, fussent-ils à l'extérieur encore plus justes qu'on ne dit, S. Jean m'apprend qu'ils sont homicides. Fussent-ils aussi chastes que les Anges, ils ne seront pas plus heureux que les Vierges folles, dont les lampes étoient sans huile, & les cœurs sans cette douceur, qui seule peut nourrir la charité.

Renier a donc bien marqué le caractère de ces Hérétiques, quand il attribue la cause de leur erreur à leur haine, à leur aigreur, à leur chagrin : *Sic processit doctrina ipsorum, & rancor.* Ces Hérétiques, dit-il, dont l'extérieur étoit si spécieux, lisoient beaucoup, & prioient peu. Ils alloient au Sermon, mais pour tendre des pièges aux Prédicateurs, comme les Juifs en tendoient au Fils de Dieu ; c'est-à-dire, qu'il y avoit parmi eux beaucoup d'esprit de dispute, & peu d'esprit de componction. Tous ensemble, & Manichéens & Vaudois, ils ne cessoient de crier contre les inventions humaines, & de citer l'Ecriture sainte, dont ils avoient un passage toujours prêt, quoi qu'on leur pût dire. Lorsqu'interrogés sur la Foi ils éludoient la demande par des équivoques ; si on les en reprenoit, c'étoit, disoient-ils, Jesus-Christ même qui leur avoit appris cette pratique, lorsqu'il avoit dit aux Juifs : *Détruisez ce Temple, & je le rebâtirai en trois jours ;* entendant du Temple de son Corps, ce que les Juifs entendoient de celui de Salomon. Ce passage sembloit fait exprès à qui ne sçavoit pas le fond des choses. Les Vaudois en avoient cent autres de cette sorte qu'ils sçavoient tourner à leurs fins ; & à moins d'être fort exercé dans les Ecritures, on avoit peine à se tirer des filets qu'ils tendoient. Un autre Auteur nous remarque un caractère bien particulier de ces faux Pauvres. Ils n'alloient point comme un S. Bernard, comme un S. François, comme les autres Prédicateurs Apostoliques, attaquer au milieu du monde les impudiques, les usuriers, les joueurs, les blasphémateurs, & les autres pécheurs publics, pour tâcher de les convertir. Ceux-ci au contraire, s'il y avoit dans les Villes ou dans les Villages des gens retirés & paisibles, c'étoit dans leurs maisons qu'ils s'introduisoient avec leur simplicité apparente. A peine osoient-ils élever la voix, tant ils étoient doux ; mais les mauvais Prêtres & les mauvais Moines étoient mis aussi-tôt sur le tapis ; une Satyre subtile & impitoyable prenoit la forme de zèle ; les bonnes gens qui les écoutoient, étoient pris ; & transportés de ce zèle amer, ils s'imaginoient encore devenir plus gens de bien en devenant Hérétiques ; ainsi tout se corrompoit. Les uns étoient entraînés dans le vice par les grands scandales qui paroissoient dans le monde de tous côtés : le

Démon prenoit les simples d'une autre maniere, & par une fausse horreur des méchans, il les aliénoit de l'Eglise où l'on en voyoit tous les jours croître le nombre.

Il n'y avoit rien de plus injuste, puisque l'Eglise loin d'approuver les désordres qui donnoient lieu aux révoltes des Hérétiques, les détestoit par tous ses décrets, & nourrissoit en même tems dans son sein des hommes d'une sainteté si éminente, qu'auprès d'elle toute la vertu de ces hypocrites ne paroissoit que foiblesse. Le seul S. Bernard que Dieu suscita en ce tems-là avec toutes les graces des Prophètes & des Apôtres, pour combattre les nouveaux Hérétiques, lorsqu'ils faisoient de plus grands efforts pour s'étendre en France, suffisoit pour les confondre. C'étoit-là qu'on voyoit un esprit vraiment Apostolique, & une sainteté si éclatante, qu'elle fut en admiration même à ceux dont il avoit combattu les erreurs; de maniere qu'il y en eût, qui en damnant insolemment les saints Docteurs, exceptoient S. Bernard de cette Sentence, & se crurent obligés à publier, qu'à la fin il s'étoit mis dans leur Parti; tant ils rougissoient d'avoir contre eux un tel témoin. Parmi ses autres vertus, on voyoit reluire & dans lui & dans ses freres les Saints Moines de Cîteaux & de Clairvaux, pour ne point parler des autres, cette pauvreté Apostolique dont les Hérétiques se van-toient; mais S. Bernard & ses Disciples, pour avoir porté cette pauvreté & la mortification Chrétienne à sa dernière perfection, ne se glorifioient pas d'être les seuls qui eussent conservé les Sacremens, & n'en étoient pas moins obéissans aux Supérieurs même mauvais, distinguant avec Jesus-Christ les abus d'avec la chaire & la doctrine.

On pourroit compter dans le même tems de très-grands Saints, non-seulement parmi les Evêques, parmi les Prêtres, parmi les Moines, mais encore dans le commun peuple, & même parmi les Princes, & au milieu des pompes du monde; mais les Hérétiques ne vouloient voir que les vices, afin de dire plus hardiment avec le Pharisien : *Nous ne sommes pas comme le reste des hommes*; Nous sommes purs, nous sommes ces pauvres que Dieu aime, Venez à nous, si vous voulez recevoir les Sacremens.

Il ne faut donc pas s'étonner de la régularité apparente de leurs mœurs, puisque c'étoit une partie de la séduction contre laquelle nous avons été prémunis par tant d'avertissemens de l'Evangile. On ajoute, comme un dernier trait de la piété extérieure de ces Hérétiques, qu'ils ont souffert avec une patience surprenante. Il est

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XI.

CXLV.
Eminente
sainteté dans
l'Eglise Ca-
tholique. Saint
Bernard.

Apud Ren.
ch. 6. p. 755.

CXLVI.
Aigreur &
présomption
des Hérétiques.

Luc. 18;
11.

CXLVII.
S'il faut se
laisser surpren-
dre à leur fauf-
se constance.
Réponse mé-
morable de S.
Bernard.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES.
LIV. XL. vrai, & c'est le comble de l'illusion. Car les Hérétiques de ces tems-là, & même les Manichéens dont nous avons vû les infamies, après avoir biaisé & dissimulé le plus long tems qu'ils pouvoient, pour se délivrer du dernier supplice; lorsqu'ils étoient convaincus, & condamnés selon les loix, couroient à la mort avec joie. Leur fausse constance étonnoit le monde: Enervin qui les accusoit, ne laissoit pas d'en être frappé, & demandoit avec inquiétude à S. Bernard la raison d'un tel prodige. Mais le Saint trop instruit des profondeurs de Satan, pour ignorer qu'il sçavoit faire imiter jusqu'au martyre à ceux qu'il tenoit captifs, répondoit que par un juste jugement de Dieu, le Malin pouvoit avoir puissance, *non-seulement sur les corps des hommes, mais encore sur leurs cœurs*; & que s'il avoit bien pû porter Judas à se donner la mort à lui-même, il pouvoit bien porter ces Hérétiques à la souffrir de la main des autres. Ne nous étonnons donc pas de voir des Martyrs de toutes les Religions, & même dans les plus monstrueuses, & apprenons par cet exemple à ne tenir pour vrais martyrs que ceux qui souffrent dans l'unité.

CXLVII. Mais ce qui devoit éternellement désabuser les Protestans de toutes ces sectes impies, c'est la détestable coutume de renier leur Religion, & de participer à notre culte, pendant qu'ils le rejetoient dans leur cœur. Il est constant que les Vaudois, à l'exemple des Manichéens, ont vécu dans cette pratique depuis le commencement de la Secte, jusques vers le milieu du dernier siècle: Seyssel ne pouvoit assez s'étonner de la fausse piété de leurs Barbes, qui condamnoient les mensonges jusqu'aux plus légers, comme autant de péchés mortels, & ne craignoient point devant les Juges de mentir sur leur Foi, avec une opiniâtreté si étonnante, qu'à peine pouvoit-on leur en arracher la Confession avec la question la plus rigoureuse: Ils défendoient de jurer pour rendre témoignage à la vérité devant le Magistrat; & en même tems ils juroient tout ce qu'on vouloit pour tenir leur Secte & leur croyance cachées: Tradition qu'ils avoient reçue des Manichéens, comme ils avoient aussi hérité de leur présomption & de leur aigreur. Les hommes s'accoutument à tout, quand une fois leurs conducteurs ont pris l'ascendant sur leurs esprits, & sur-tout lorsqu'ils les ont engagés dans une cabale sous prétexte de piété.

*Annal. l. 1.
III. p. 454.*

*Serm. 66.
in Cant. sub
fin.*

*Condamnation inévitable de ces Hérétiques, en ce qu'ils renioient leur illusion.
F. 47.*

HISTOIRE DES FRERES DE BOHEME,
vulgairement & faussement appelés Vaudois.

IL faut maintenant parler de ceux qu'on appelloit faussement Vaudois & Picards, & qui s'appelloient eux-mêmes les Freres de Bohême, ou les Freres Orthodoxes, ou les Freres seulement. Ils composent une Secte-particuliere, séparée des Albigeois & des Pauvres de Lyon. Lorsque Luther s'éleva, il en trouva quelques Eglises dans la Bohême, & sur-tout dans la Moravie, qu'il détesta durant un long tems. Il en approuva dans la suite la Confession de Foi corrigée, comme nous verrons. Bucer & Musculus leur ont aussi donné de grandes louanges. Le docte Camérarius dont nous avons tant parlé, cet intime ami de Mélancton, a jugé leur histoire digne d'être écrite par son éloquente plume. Son gendre Rudiger, appelé par les Eglises Protestantes du Palatinat, leur préféra celles de la Moravie dont il voulut être Ministre; & de toutes les sectes séparées de Rome avant Luther, celle-ci est la plus louée par les Protestans; mais sa naissance & sa doctrine fera bientôt voir qu'il n'y a aucun avantage à en tirer.

Pour sa naissance, plusieurs trompés par le nom & par quelque conformité de doctrine, font descendre ces Bohémiens des anciens Vaudois; mais pour eux ils renoncent à cette origine, comme il paroît clairement dans la Préface qu'ils mirent à la tête de leur Confession de Foi, en 1572. Ils y expliquent amplement leur origine, & ils disent entre autres choses que les Vaudois sont plus anciens qu'eux; que ceux-ci avoient à la vérité quelques Eglises dispersées dans la Bohême, lorsque les leurs commencèrent à paroître, mais qu'ils ne les connoissoient pas; que néanmoins ces Vaudois se firent connoître à eux dans la suite, mais sans vouloir entrer, disent-ils, dans le fond de leur Doctrine. *Nos Annales*, poursuivent-ils, nous apprennent qu'ils ne furent jamais unis à nos Eglises pour deux raisons: la premiere, parce qu'ils ne donnoient aucun témoignage de leur Foi & de leur Doctrine; la seconde, parce que pour conserver la paix, ils ne faisoient point de difficulté d'assister aux Messes célébrées par ceux de l'Eglise Romaine. D'où ils concluoient non-seulement qu'ils n'avoient jamais fait aucune union avec les Vaudois, mais encore qu'ils avoient toujours cru qu'ils ne le pouvoient faire en sûreté de conscience. C'est ainsi qu'ils s'éloignent de l'origine Vaudoise, & ce qui est ambitieusement recherché par les Calvinistes, est rejeté par ceux-ci avec mépris.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XI.

CXLIX.
La Secte des
Freres de Bo-
hême.

De Ecclesi-
ast. in Boh.
& Mor. narr.
Hist. Heid.
1605.

C L.
Ils désa-
vouent ceux
qui les appel-
lent Vaudois,
& pourquoi.
De origin.
Ecclesi. Boh. &
Confess. ab iis
editis.
Heid. ann.
1605. cum
hist. Joach.
Camer. pag.
173.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES. Camérarius écrit la même chose dans son Histoire des Freres de Bohême ; mais Rudiger un de leurs Pasteurs dans la Moravie , dit encore plus clairement que ces Eglises sont bien différentes de celles des Vaudois ; *Que les Vaudois sont de l'an 1160 , au lieu que les Freres n'ont commencé à paroître que dans le quinzième siècle ; & qu'enfin il est écrit dans les Annales des Freres , qu'ils ont toujours refusé constamment de faire union avec les Vaudois , à cause qu'ils ne donnoient pas une pleine confession de leur Foi , & participoient à la Messe.*

CL I. Sentimens de Camérarius , & de Rudiger. *Hist. pag. 205 , &c.* Aussi voyons-nous que ces Freres s'intitulent dans tous leurs Synodes , & dans tous leurs actes , les Freres de Bohême , faussement appelés Vaudois. Ils détestent encore plus le nom de Picards ; *Rudig. de Eccl. Frat. in Bohem. & Mor. narr. p. 147.* Il y a bien de l'apparence , dit Rudiger , que ceux qui l'ont donné les premiers à nos ancêtres , l'ont tiré d'un certain Picard , qui renouvelant l'ancienne Hérésie des Adamites , introduisoit & des nudités & des actions infâmes ; & comme cette hérésie pénétra dans la Bohême , environ le tems de l'établissement de nos Eglises , on les déshonora par un si infâme titre , comme si nous n'eussions été que de misérables restes de cet impudique Picard. On voit par-là comme les Freres rejettent ces deux origines , la Picarde & la Vaudoise : Ils tiennent même à injure d'être appelés Picards & Vaudois ; & si la première origine leur déplaît , la seconde dont nos Protestans se glorifient , leur paroît seulement un peu moins honteuse ; mais nous allons voir maintenant que celle qu'ils se donnent eux-mêmes , n'est guère plus honorable.

pag. 148.

Apol. 1532.

Apol. 154.

T. II. p. 137.

CL III.

Doctrine impie de Viclef , dans son Trialogue.

HISTOIRE DE JEAN VICLEF, ANGLAIS.

ILs se vantent d'être Disciples de Jean Hus ; mais pour juger de leur prétention , il faut encore remonter plus haut , puisque Jean Hus lui-même s'est glorifié d'avoir eu Viclef pour Maître. Je dirai donc en peu de paroles ce qu'il faut croire de Viclef , sans produire d'autres pièces que ses ouvrages , & le témoignage de tous les Protestans de bonne Foi.

Le principal de tous ses ouvrages , c'est le Trialogue , ce livre fameux , qui souleva toute la Bohême , & excita tant de troubles en Angleterre. Voici quelle en étoit la Théologie : « Que tout arri-

Lib. III. c. VII , VIII , XXIII. pag. 56 , 82. edit. 1525. Ibid. cap. » ve par nécessité ; qu'il a long tems regimbé contre cette Doctrine , » à cause qu'elle étoit contraire à la liberté de Dieu ; mais qu'à la fin » il avoit fallu céder , & reconnoître en même tems que tous les » péchés qu'on fait dans le monde , sont nécessaires & inévitables ; » que

que Dieu ne pouvoit pas empêcher le péché du premier homme ;
 ni le pardonner sans la satisfaction de Jesus-Christ ; mais aussi qu'il
 étoit impossible que le Fils de Dieu ne s'incarnât pas ; ne satisfît
 pas , ne mourût pas ; que Dieu à la vérité pouvoit bien faire au-
 trement, s'il eût voulu, mais qu'il ne pouvoit pas vouloir autrement ;
 qu'il ne pouvoit pas ne point pardonner à l'homme ; que le péché
 de l'homme venoit de l'éducation & d'ignorance , & qu'ainsi il avoit
 fallu par nécessité que la Sagesse Divine s'incarnât pour le réparer ;
 que J.C. ne pouvoit pas sauver les Démon ; que leur péché étoit un
 péché contre le S. Esprit ; qu'il eût donc fallu, pour les sauver, que le
 S. Esprit se fût incarné, ce qui étoit absolument impossible ; qu'il n'y
 avoit donc aucun moyen possible pour sauver les Démon en gé-
 néral ; que rien n'étoit possible à Dieu que ce qui arrivoit actuelle-
 ment ; que cette puissance qu'on admettoit pour les choses qui n'ar-
 rivoient pas, est une illusion ; que Dieu ne peut rien produire au-de-
 dans de lui, qu'il ne le produise nécessairement : ni au-dehors, qu'il ne
 le produise aussi nécessairement en son tems ; que lorsque J. C. a dit
 qu'il pouvoit demander à son Pere plus de douze légions d'Ange, il
 faut entendre qu'il le pouvoit , s'il eût voulu , mais reconnoître en
 même tems qu'il ne pouvoit le vouloir ; que la puissance de Dieu est
 bornée dans le fond, & qu'elle n'est infinie qu'à cause qu'il n'y pas
 une plus grande puissance ; en un mot , que le monde & tout ce qui
 existe , est d'une absolue nécessité , & que s'il y avoit quelque chose
 de possible à qui Dieu refusât l'être , il seroit ou impuissant , ou en-
 vieux ; que comme il ne pouvoit refuser l'être à tout ce qui le pou-
 voit avoir , aussi ne pouvoit-il rien anéantir ; qu'il ne faut point de-
 mander pourquoi Dieu n'empêche pas le péché , c'est qu'il ne
 peut pas , ni en général , pourquoi il fait , ou ne fait pas quelque
 chose , parce qu'il fait nécessairement tout ce qu'il peut faire ; qu'il
 ne laisse pas d'être libre , mais comme il est libre à produire son
 Fils, qu'il produit néanmoins nécessairement ; que la liberté qu'on
 appelle de contradiction , par laquelle on peut faire , & ne pas faire,
 est un terme erroné , introduit par les Docteurs , & que la pensée
 que nous avons que nous sommes libres , est une perpétuelle illu-
 sion semblable à celle d'un enfant ; qui croit qu'il marche tout seul
 pendant qu'on le mène ; qu'on délibère néanmoins , qu'on avise
 à ses affaires , qu'on se damne , mais que tout cela est inévitable ,
 aussi-bien que tout ce qui se fait , & ce qui s'omet dans le monde ,
 ou par la créature , ou par Dieu même ; que Dieu a tout détermi-
 né ; qu'il nécessite tant les prédestinés , que les réprouvés à tout ce

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XI.

XXIV.
XXV. pag.
85. &c.
Ibid. cap.
XXVII.
lib. I. c. X.
pag. 15.
Ibid. XL
18.

Ibid. c. II.

Ibid. IV.
Ibid. X.
pag. 16.

Ibid. IV.
Ibid. X.
Lib. III.
c. IX.

Lib. I. X.
Ibid. XL
Ibid. X.

Ibid. X.
Ibid. L. III.
cap. IX.
Lib. I I.
cap. XIV.
Lib. III.
c. IV.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. XI.

Ibid. VIII.

Ibid. IV.

Ibid. IV.

VIII.

Ibid. IV.

Ibid. VIII.

» qu'ils font, & chaque créature particuliere à chacune de ses ac-
» tions; que c'est de-là qu'il arrive qu'il y a des prédestinés & des ré-
» prouvés; qu'ainsi il n'est pas au pouvoir de Dieu de sauver un seul
» des réprouvés; qu'il se moque de ce qu'on dit des sens composés
» & divisés, puisque Dieu ne peut sauver que ceux qui sont sauvés
» actuellement; qu'il y a une conséquence nécessaire qu'on pèche,
» si certaines choses sont; que Dieu veut que ces choses soient, &
» que cette conséquence soit bonne, parce qu'autrement elle ne
» seroit pas nécessaire; ainsi qu'il veut qu'on pèche, qu'il veut le pé-
» ché à cause du bien qu'il en tire; & qu'encore qu'il ne plaise pas à
» Dieu que Pierre pèche, le péché de Pierre lui plaît; que Dieu ap-
» prouve qu'on pèche; qu'il nécessite au péché; que l'homme ne
» peut pas mieux faire qu'il ne fait; que les pécheurs & les damnés
» ne laissent pas d'être obligés à Dieu, & qu'il fait miséricorde aux
» damnés, en leur donnant l'être qui leur est plus utile & plus dési-
» rable que le non être; qu'à la vérité il n'ose pas assurer tout-à-fait
» cette opinion, ni pousser les hommes à pécher, en enseignant
» qu'il est agréable à Dieu qu'ils péchent ainsi, & que Dieu leur don-
» ne cela comme une récompense; qu'il voit bien que les méchans
» pourroient prendre occasion de cette doctrine de commettre de
» grands crimes; & que s'ils le peuvent, ils le font: mais que si on
» n'a point de meilleures raisons à lui dire que celles dont on se sert,
» il demeurera confirmé dans son sentiment sans en dire mot.

On voit par-là qu'il ressent une horreur secrète des blasphèmes
qu'il profère: mais il y est entraîné par l'esprit d'orgueil & de singu-
larité auquel il s'est livré lui-même, & il ne peut retenir sa plume
emportée. Voilà un extrait fidèle de ses blasphèmes: ils se rédui-
sent à deux Chefs, à faire un Dieu dominé par la nécessité, & ce
qui en est une suite, un Dieu Auteur & Approbateur de tous les
crimes, c'est-à-dire, un Dieu que les Athées auroient raison de
nier, de sorte que la Religion d'un si grand Réformateur est pire que
l'Athéisme.

On voit en même tems combien de ses dogmes ont été suivis
par Luther. Pour Calvin & les Calvinistes, on le verra dans la suite:
& en ce sens ce n'est pas en vain qu'ils auront compté cet impie par-
mi leurs Prédecesseurs.

CLIV.
Il imite la
fausse piété
des Vaudois
Ibid. IV.

Au milieu de tous ces blasphèmes, il affectoit d'imiter la fausse
piété des Vaudois, en attribuant l'effet des Sacremens au mérite
des personnes: « en disant, que les clefs n'opèrent que dans ceux qui
» sont Saints, & que ceux qui n'imitent pas Jesus-Christ, n'en peu-

« vent avoir la puissance ; que cette puissance pour cela n'est pas perdue dans l'Eglise ; qu'elle subsiste dans des personnes humbles & inconnues ; que les Laïques peuvent consacrer & administrer les Sacremens ; que c'est un grand crime aux Ecclesiastiques de posséder des biens temporels ; un grand crime aux Princes de leur en avoir donné , & de ne pas employer leur autorité à les en priver. » Me permettra-t-on de le dire ? Voilà dans un Anglois le premier modèle de la Réformation Anglicane , & de la déprédation des Eglises. On dira que nous combattons pour nos biens ; non : nous découvrons la malignité des esprits outrés , qui sont , comme on voit , capables de tous excès.

M. de la Roque prétend qu'on a calomnié Viclef dans le Concile de Constance , & qu'on lui a imputé des propositions qu'il ne croyoit pas , entr'autres celle-ci : *Dieu est obligé d'obéir au Diable*. Mais si nous trouvons tant de blasphèmes dans un seul ouvrage qui nous reste de Viclef , on peut bien croire qu'il y en avoit beaucoup d'autres dans les Livres qu'on avoit alors en si grand nombre ; & en particulier celui-ci est une suite manifeste de la Doctrine qu'on vient de voir , puisque Dieu , qui en toutes choses agissoit par nécessité , étoit entraîné par la volonté du Diable à faire certaines choses , lorsqu'il y falloit nécessairement concourir.

On ne trouve non plus dans le Trialogue la proposition imputée à Viclef , *Qu'un Roi cessoit d'être Roi par un péché mortel*. Il y avoit assez d'autres Livres de Viclef où elle se pouvoit trouver. En effet , nous avons une conférence entre les Catholiques de Bohême & les Calixtins en présence du Roi George Pogiebrac , où Hilaire , Doyen de Prague , soutient à Roquesane , Chef des Calixtins , que Viclef avoit écrit en termes exprès : *Qu'une vieille pouvoit être Roi & Pape , si elle étoit meilleure & plus vertueuse que le Pape , & que le Roi ; qu'alors la vieille diroit au Roi , LEVEZ-VOUS , JE SUIS PLUS DIGNE que vous d'être assise sur le Trône*. Comme Roquesane répondoit que ce n'étoit pas la pensée de Viclef , le même Hilaire s'offrit à faire voir à toute l'Assemblée ces propositions , & encore celle-ci : *Que celui qui étoit par sa vertu le plus digne de louange , étoit aussi le plus digne en dignité ; & que la plus sainte vieille devoit être mise dans le plus saint Office*. Roquesane demeura muet , & le fait passa pour constant.

Le même Viclef consentoit à l'invocation des Saints , en honoroit les Images , en reconnoissoit les mérites , & croyoit le Purgatoire.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES;
Liv. XI.

a. X. XIV.
X XIII.
XXV.
XXXII.
Ibid. cap.
XVII, XVIII,
XIX, XXIV.
CLV.

Qu'on n'a point calomnié la Doctrine de Viclef au Concile de Constance.
Hist. de l'Euchar. Conc. Const. Sess. 8. prop. 6.

CLVI.
Pernicieuse Doctrine de Viclef sur les Rois.
Ibid. prop. 15.
Disput. cum Rokys. ap. Canis. ant. l. 2. T. III.
II. part. p. 474.

Ibid. 500.

CLVII.
Articles de Viclef conformes à notre Doctrine.

HI STOIRE
DES VARI-
ATIONS. DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

Lib. III.
c. 30. l. 6. II.
14. 6. 7. 40.

Lib. IV.
l. VI.

Lib. IV.
c. 1.

CLVIII.
Confession
de Foi de Vi-
clef, produite
par M. de la
Roque, fils du
Ministre.

Novv. ac-
cuf. cons. M.
Varill. p. 73.

C. B. I. X.
Qu'elle est
fautive par Vi-
clef même.
Lib. IV.
c. 36. 37.
38.

X L X.
Viclef re-
nonce à sa
Doctrine, &
meurt dans la
Communión
extérieure de
l'Eglise.
Ibid. 70.

Pour ce qui est de l'Eucharistie, le grand effort est contre la Transsubstantiation, qu'il dit être la plus détestable Hérésie qu'on ait jamais introduite. C'est donc son grand article de trouver du pain dans ce Sacrement. Quant à la Présence réelle, il y a des passages contre, il y en a pour. *Il dit que le Corps est caché dans chaque par-
celle & dans chaque point du pain.* En un autre endroit, après avoir dit, selon sa maudite maxime, que la sainteté du Ministre est nécessaire pour consacrer valablement, il ajoute qu'il faut présumer pour la sainteté des Prêtres : mais, dit-il, *parce qu'on n'en a qu'une simple probabilité, j'adore sous condition l'Hostie que je vois, & j'adore absolument Jesus-Christ qui est dans le Ciel.* Il ne doute donc de la Présence, qu'à cause qu'il n'est pas certain de la sainteté du Ministre, qu'il y croit absolument nécessaire. On trouveroit d'autres passages semblables, mais il importe fort peu d'en sçavoir davantage.

Un fait plus important est avancé par M. de la Roque le fils. Il nous produit une Confession de Foi, où la Présence réelle est clairement établie, & la Transsubstantiation non moins clairement rejetée : mais ce qu'il y a de plus important, c'est qu'il nous assure que cette Confession de Foi fut proposée à Viclef dans le Concile de Londres, où arriva ce grand tremblement de terre, qu'on appella pour cette raison *Concilium terre motus* : les uns disant, que la terre avoit eu horreur de la décision des Evêques, & les autres de l'Hérésie de Viclef.

Mais, sans m'informer davantage de cette Confession de Foi, dont nous parlerons avec plus de certitude, quand nous en aurons vu toute la suite, je puis bien assurer par avance qu'elle ne peut pas avoir été proposée à Viclef par le Concile. Je le prouve par Viclef même, qui répète quatre fois ; que *dans le Concile de Londres où la terre trembla, in suo Concilio terra motus* ; on définit en termes exprès : *Que la substance du pain & du vin ne demeureroit pas après la consécration* ; donc il est plus clair que le jour que la Confession de Foi, où ce changement de substance est rejeté, ne peut pas être de ce Concile.

Je crois M. de la Roque d'assez bonne foi, pour se rendre à une preuve si constante. En attendant, nous lui sommes obligés de nous avoir épargné la peine de prouver ici la lâcheté de Viclef : sa Palinodie devant le Concile : celle de ses Disciples, qui n'eurent pas d'abord plus de fermeté que lui : la honte qu'il eut de sa lâcheté, ou bien de s'être écarté des sentimens reçus alors, qui lui fit rompre commerce avec les hommes ; d'où vient que depuis sa rétractation, on

n'entend plus parler de lui ; & enfin sa mort dans sa Cure , & dans l'exercice de sa Charge : ce qui démontre aussi-bien que sa sépulture en terre sainte , qu'il étoit mort à l'extérieur dans la Communion de l'Eglise.

Il ne me reste donc plus qu'à conclure avec cet Auteur , qu'il n'y a que de la honte à tirer pour les Protestans , de la conduite de Viclef, ou hypocrite prévaricateur , ou Catholique Romain , qui mourut dans l'Eglise même , en assistant au sacrifice , où l'on mettoit l'éloignement entre les deux Parris.

Ceux qui voudront sçavoir le sentiment de Mélancton sur Viclef, le trouveront dans la Préface de ses Lieux communs , où il dit , qu'on peut juger de l'esprit de Viclef par les erreurs dont il est plein. Il n'a , dit-il , rien compris dans la justice de la Foi : il brouille l'Evangile & la politique : il soutient qu'il n'est pas permis aux Prêtres d'avoir rien en propre : il parle de la puissance civile d'une manière séditieuse , & pleine de sophistérie : par la même sophistérie il chisane sur l'opinion universellement reçue touchant la Cène du Seigneur. Voilà ce qu'a dit Mélancton , après avoir lû Viclef. Il en auroit dit davantage , & il auroit relevé ce que cet Auteur avoit décidé tant contre le Libre-Arbitre , que pour faire Dieu auteur du péché , s'il n'avoit craint , en le reprenant de ces excès , de déchirer son Maître Luther sous le nom de Viclef.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. XI.

Ibid. p. 81,
85, 88, 89,
90.

La Roque ,
ibid.

CLXI.

Sentiment
de Mélancton
sur Viclef.

Præf. ad
Mycon.

Hosp. II. p.
ad an. 1350.
fol. 115.

HISTOIRE DE JEAN HUS,
& de ses Disciples.

Celui qui a donné à Viclef un si grand rang parmi les Prédécesseurs de nos Réformés, c'est d'avoir dit que le Pape étoit l'Antechrist ; & que depuis l'an mil de Notre-Seigneur , où Satan devoit être déchainé , selon la prophétie de S. Jean , l'Eglise Romaine étoit devenue la Prostituée & la Babylone. Jean Hus, Disciple de Viclef , a mérité les mêmes honneurs , puisqu'il a si bien suivi son Maître dans cette Doctrine.

Il l'avoit abandonné en d'autres chefs. Autrefois on a disputé de ses sentimens sur l'Eucharistie. Mais la question est jugée du consentement des Adversaires , depuis que M. de la Roque , dans son histoire de l'Eucharistie , a fait voir par les Auteurs du tems , par le témoignage des premiers Disciples de Hus , & par ses propres Ecrits qu'on a encore , qu'il a cru la Transsubstantiation , & tous les autres articles de la croyance Romaine , sans en excepter un.

CLXII.

Jean Hus.

imité Viclef.

dans sa haine

contre le Pa-

pe.

Vic. lib. IV.

cap. 1. &c.

CLXIII.

Jean Hus

dit la Messe ;

& n'a point

d'autre senti-

ment sur l'E-

ucharistie que

ceux de l'E-

glise Romai-

ne.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

II. partie,
ch. 19. pag.
484.

CLXIV.
Pourquoi on
a douté de la
Doctrine de
Jean Hus.
Rudig. narr.
pag. 153.

CLXV.
Jean Hus
Catholique en
tout dans les
Points contro-
versés, excep-
té la Commu-
nion sous les
deux espèces,
& le Pape.
Nouv. acc.
cont. Varr. p.
148, & seq.
Nouv. acc.
cont. Varr. p.
148, & 150.
Ibid. p. 158.
& seq.
Conc. Const.
Sess. XV.
prop. 11, 12,
13, &c.

CLXVI.
Que tout est
bon aux Pro-
testans, pour-
vu qu'on erie
contre le Pa-
pe.

seul, si ce n'est la Communion sous les deux espèces : & qu'il a persisté dans ce sentiment jusqu'à la mort. Le même Ministre démontre la même chose de Jérôme de Prague, Disciple de Jean Hus, & le fait est incontestable.

Ce qui faisoit douter de Jean Hus, étoit quelques paroles qu'il avoit inconsidérément proférées, & qu'on avoit mal entendues, ou qu'il avoit rétractées. Mais ce qui le fit plus que tout le reste tenir pour suspect en cette matière, c'étoient les louanges excessives qu'il donnoit à Viclef ennemi de la Transsubstantiation. Viclef étoit en effet le grand Docteur de Jean Hus, aussi-bien que de tout le Parti des Hussites : mais il est constant qu'ils n'en suivoient pas la Doctrine toute crue, & qu'ils tâchoient de l'expliquer, comme faisoit aussi Jean Hus, à qui Rudiger donne la louange d'avoir adroitement expliqué, & courageusement défendu les sentimens de Viclef. On demeurait donc d'accord dans le Parti que Viclef, qui, à vrai dire, en étoit le Chef, avoit bien outré les matières, & avoit grand besoin d'être expliqué. Mais, quoi qu'il en soit, il est bien constant que Jean Hus s'est glorifié de son Sacerdoce jusqu'à la fin, & n'a jamais discontinué de dire la Messe tant qu'il a pu.

M. de la Roque le jeune, soutient fortement les sentimens de son pere ; & il est même assez sincère pour avouer qu'ils déplaisent à bien des gens du Parti, & sur-tout au fameux M.... qui n'aimoit pas d'ordinaire les vérités qui avoient échappé à ses lumières. Tout le monde sçait que c'est M. Claude, dont il supprime le nom. Mais ce jeune Auteur pousse ses recherches plus avant que n'avoit encore fait aucun Protestant. Personne ne peut plus douter, après les preuves qu'il rapporte, que Jean Hus n'ait prié les Saints, honoré leurs Images, reconnu le mérite des œuvres, les sept Sacremens, la Confession sacramentelle, & le Purgatoire. La dispute rouloit principalement sur la Communion sous les deux espèces, & ce qui étoit le plus important, sur cette damnable Doctrine de Viclef, que l'autorité & sur-tout l'autorité Ecclésiastique se perdoit par le péché ; car Jean Hus soutenoit dans cet article des choses aussi outrées, que celles que Viclef avoit avancées, & c'est de-là qu'il tiroit ses pernicieuses conséquences.

Si avec une semblable Doctrine, & encore en disant la Messe tous les jours jusqu'à la fin de sa vie, on peut être, non-seulement un vrai fidèle, mais encore un Saint & un Martyr, comme tous les Protestans le publient de Jean Hus, aussi-bien que de son Disciple Jérôme de Prague ; il ne faut plus disputer des articles fondamen-

taux : le seul article fondamental, est de crier contre le Pape & contre l'Eglise Romaine ; mais sur-tout, si l'on s'emporte avec Viclef & Jean Hus jusqu'à appeller cette Eglise, l'Eglise de l'Antechrist, cette Doctrine est la rémission de tous les péchés, & couvre toutes les erreurs.

Revenons aux freres de Bohême, & voyons comme ils sont Disciples de Jean Hus. Incontinent après sa condamnation & son supplice, on vit deux Sectes s'élever en Bohême sous son nom, la Secte des Calixtins & la Secte des Taborites : les Calixtins, sous Roquesane, qui, du commun consentement de tous les Auteurs Catholiques & Protestans, fut, sous prétexte de Réforme, le plus ambitieux de tous les hommes : les Taborites, sous Zisca, dont les actions sanguinaires ne sont pas moins connues que sa valeur & ses succès. Sans nous informer de la Doctrine des Taborites, leurs rébellions & leur cruauté les a rendus odieux à la plupart des Protestans. Des gens qui ont porté le fer & le feu dans le sein de leur Patrie vingt ans durant, & qui ont laissé, pour marque de leur passage, tout en sang & tout en cendre, ne sont guère propres à être tenus pour les principaux Défenseurs de la vérité, ni à donner à des Eglises une origine Chrétienne. Rudiger, qui seul de la Secte, faute d'avoir trouvé mieux, a voulu que les Freres Bohémiens, descendissent des Taborites, demeure d'accord que Zisca, *poussé par ses inimitiés particulières, porta si loin la haine qu'il avoit contre les Moines & contre les Prêtres, que non-seulement il mettoit le feu aux Eglises & aux Monastères, où ils servoient Dieu ; mais encore que pour ne leur laisser aucune demeure sur la terre, il faisoit passer au fil de l'épée sous les habitans des lieux qu'ils occupoient.* C'est ce que dit Rudiger, Auteur non suspect, & il ajoute que les Freres qu'il faisoit descendre de ces barbares Taborites, *avoient honte de cette origine.* En effet, ils y renoncent en termes formels dans toutes leurs Confessions de Foi & dans toutes leurs Apologies ; & ils montrent même qu'il est impossible qu'ils soient sortis des Taborites, parce que dans le tems qu'ils ont commencé de paroître, cette Secte abattue par la mort de ses Généraux, & par la paix générale des Catholiques & des Calixtins, qui réunirent toutes les forces de l'Etat pour la détruire, ne fit plus que traîner, jusqu'à ce que Pogiebrac & Roquesane achevassent d'en ruiner les misérables restes ; en sorte, disent-ils, qu'il ne resta plus de Taborites dans le monde : ce que Camérarius confirme dans son Histoire.

L'autre Secte qui se glorifia du nom de Jean Hus, fut celle des

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

CLXVII.
Les Taborites.

De Fratr.
narrat. pag.
158.
Ibid. 155.

Ibid.

Prof. Confess.
1572. seu
de orig. Eccl.
Boh. &c. post.
hist. Camer.
init. pref.

Pag. 176.
CLXVIII.
Les Calixtins.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

Ibid. p. 267.
Præf. Bohem.
Conf. 1558.
Syn. Gen.
pag. 164.
Apol. Frat.
l. part. ap.
Lyd. t. 2. p.
129.

CLXIX.
Le Compactatum, ou les quatre articles accordés par le Concile de Basse.

Lyd. Val-
dens. t. Ro-
mo. 1616.

CLXX.
Les Calix-
tins disposés
à reconnoître
le Pape.

Syn. Prag.
an. 1431. ap.
Lyd. p. 304.
et an. 1434.
Ibid. p. 332,
353.

Calixtins, ainsi appelés, parce qu'ils croyoient le Calice absolu-
ment nécessaire au Peuple. Et c'est constamment de cette Secte que
sortirent les Freres en 1457, selon qu'ils le déclarent eux-mêmes
dans la Préface de leur Confession de Foi de 1558, & encore dans
celle de 1572 que nous avons tant de fois citées, où ils parlent en
ces termes : *Ceux qui ont fondé nos Eglises, se séparèrent alors des Ca-*
lix-tins par une nouvelle séparation ; c'est-à-dire, comme ils l'expli-
quent dans leur Apologie de 1532, que de même que les Calixtins
s'étoient séparés de Rome, ainsi les Freres se séparèrent des Calix-
tins ; de sorte que ce fut un schisme & une division dans une autre di-
vision & dans un autre schisme. Mais quelles furent les causes de cette
séparation ? On ne les peut pas bien comprendre sans connoître &
la croyance & l'état où se trouverent alors les Calixtins.

Leur doctrine consistoit d'abord en quatre articles. Le premier
concernoit la coupe ; les trois autres regardoient la correction des
péchés publics & particuliers qu'ils portoient à certains excès ; la
libre prédication de la parole de Dieu, qu'ils ne vouloient pas qu'on
pût défendre à personne, & les biens d'Eglise. Il y avoit-là quelque
mélange des erreurs des Vaudois. Ces quatre articles furent réglés
dans le Concile de Basse d'une manière dont les Calixtins furent
d'accord, & la coupe leur fut accordée à certaines conditions dont
ils convinrent. Cet accord s'appella *Compactatum*, nom célèbre
dans l'Histoire de Bohême. Mais une partie des Hussites, qui ne
voulut pas se contenter de ces articles, commença, sous le nom des
Taborites, ces sanglantes guerres dont nous venons de parler ; &
les Calixtins, l'autre partie des Hussites qui avoit accepté l'accord,
ne s'y tint pas ; puisqu'au lieu de déclarer, comme on en étoit con-
venu à Basse, que la coupe n'étoit pas nécessaire, ni commandée
de Jesus-Christ, ils en presserent la nécessité, même à l'égard des
enfants nouvellement baptisés. A la réserve de ce point, on est d'ac-
cord que les Calixtins convenoient de tout le dogme avec l'Eglise
Romaine, & leurs disputes avec les Taborites le font voir. Lydius
un Ministre de Dordrecht, en a recueilli les actes, & ils ne sont pas
révoqués en doute par les Protestans.

On y voit donc que les Calixtins ne conviennent pas seulement
de la Transsubstantiation ; mais encore en tout, & par-tout sur la
manière de l'Eucharistie, de la doctrine, & des pratiques reçues
dans l'Eglise Romaine, à la réserve de la Communion sous les deux
espèces ; & pourvu que le Pape l'accordât, ils étoient prêts à recon-
noître son autorité.

On pourroit ici demander, d'où vient donc qu'avec de tels sentimens ils conservoient tant de respect pour Viclef, qu'ils appelloient aussi-bien que les Taborites, le Docteur Evangélique par excellence? C'est, en un mot, qu'on ne trouve rien de régulier dans ces Sectes séparées. Quoique Viclef eût parlé avec tout l'emportement possible contre la Doctrine de l'Eglise Romaine, & en particulier contre la Transsubstantiation, les Calixtins l'excusoient, en répondant que ce qu'il avoit dit contre ce dogme, il ne l'avoit pas dit décisivement, mais, *scholastiquement*, comme on parloit, c'est-à-dire, par maniere de dispute; & on peut juger par-là combien ils trouvoient de facilité à justifier, quoi qu'on leur pût dire, un Auteur dont ils étoient entêtés.

Ils n'en étoient pas moins bien disposés à reconnoître le Pape, & les seuls intérêts de Roquesane empêcherent leur réunion. Ce Docteur avoit lui-même ménagé l'accommodement, dans l'espérance qu'il avoit conçue qu'après un si grand service, le Pape se porteroit aisément à le pourvoir de l'Archevêché de Prague, qui étoit l'objet de ses vœux. Mais le Pape qui ne vouloit pas commettre les ames & le dépôt de la Foi à un homme si factieux, donna cette Prélatûre à Budovix, autant Supérieur à Roquesane en mérite qu'en naissance. Tout manqua par cet endroit. La Bohême se vit replongée dans des guerres plus sanglantes que toutes les précédentes: Roquesane, malgré le Pape, s'érigea en Archevêque de Prague, ou plutôt en Pape dans la Bohême; & Pogiebrac qu'il éleva par ses intrigues à la Royauté, ne lui pouvoit rien refuser.

Durant ces troubles, des gens de métier qui commençoient à gronder dès le regne précédent, se mirent plus que jamais à parler entre eux de la Réforme de l'Eglise. La Messe, la Transsubstantiation, la priere pour les Morts, les honneurs des Saints, & sur-tout la puissance du Pape, les choquoit. Enfin, ils se plaignoient que les Calixtins *Romanisoient en tout & par-tout, à la réserve de la coupe*. Ils entreprirent de les corriger. Roquesane irrité contre le S. Siège, leur parut un instrument propre à entreprendre cette affaire. Rebutés par ses superbes réponses qui ne respiroient que l'amour du monde, ils lui reprocherent son ambition; qu'il n'étoit qu'un mondain, & qu'il les abandonneroit plutôt que ses honneurs. En même tems ils mirent à leur tête un Kelesiski, Maître Cordonnier, qui leur fit un Corps de Doctrine qu'on appella *les Formes de Kelesiski*. Dans la suite ils se choisirent un Pasteur nommé Mathias Convalde, homme Laïque & ignorant; & en l'an 1467, ils se sé-

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
LIV. XI.

CLXXI.
D'où vient donc qu'ils respectoient tant la mémoire de Viclef?

Disp. cum
Rokys. Can.
15. ant. lect.
t. III. II. p.
Ibid. p. 472.

CLXXII.
L'ambition de Roquesane & des Calixtins, empêche leur réunion avec l'Eglise.

Camer. hist. narr.
Apol. Frat. p. 115, &c.

CLXXIII.
Origine des Freres de Bohême, qui se séparent de Roquesane, & des Calixtins.

Apol. 1532. l. part.
Camer. de Eccles. Frat. p. 67, 84, &c.
Apol. Frat. 1533. l. p.

HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. XI

parerent publiquement des Calixtins, comme les Calixtins avoient fait de Rome. Telle a été la naissance des Freres de Bohême : & voilà ce que Camérarius & eux-mêmes, tant dans leurs Annales que dans leurs Apologies & dans les Préfaces de leurs Confessions de Foi, nous racontent de leur origine ; si ce n'est qu'ils mettent leur séparation en 1457, & il me paroît plus net de la mettre dix ans après en 1467, dans le tems qu'ils marquent eux-mêmes la création de leurs nouveaux Pasteurs.

CLXXIV.
Foibles com-
mencemens
de cette Secte.
*De orig. Ec-
cles. Bohem.
post hist. Ca-
mer. p. 267.
I. part. Apol.
Lyd. T. 2.
221, & 222,
232, &c.*

Je trouve ici un peu de contradiction entre ce qu'ils racontent de leur Histoire dans leur Apologie de 1532, & ce qu'ils en disent dans la Préface de 1572 ; car ils disent dans cette Préface qu'en 1457, dans le tems qu'ils se séparèrent d'avec les Calixtins, ils étoient un peuple ramassé de toute sorte de conditions : & dans leur Apologie de 1532, où ils étoient un peu moins fiers, ils reconnoissent franchement qu'ils étoient ramassés *du menu peuple, & de quelques Prêtres Bohémiens en petit nombre, tous ensemble un très-petit nombre de gens, petit reste, & méprisables ordures*, ou, comme on voudra traduite, *miserables quisquilæ, laissées dans le monde par Jean Hus*. C'est ainsi qu'ils se séparèrent des Calixtins, c'est-à-dire, des seuls Hussites qui fussent alors. Voilà comme ils sont Disciples de Jean Hus : morceau rompu d'un morceau ; Schisme séparé d'un Schisme ; Hussites divisés des Hussites, & qui n'en avoient presque retenu que la défobéissance & la rupture avec l'Eglise Romaine.

CLXXV.
Ils ne pre-
noient que le
nom de Jean
Hus, & n'en
suivoient pas
la Doctrine.
*Apol. 1532,
&c.
Apol. 1532.
I. part. ap.
Lyd. T. II. p.
116, 117,
118, &c.*

Si on demande comment ils pouvoient reconnoître Jean Hus, comme ils sont par-tout, pour un Docteur Evangélique, pour un *St. Martyr*, pour leur *Maître*, & pour l'*Apôtre des Bohémiens* ; & en même tems rejettier, comme sacrilège, la Messe que leur Apôtre avoit dite constamment jusqu'à la fin, la Transsubstantiation & les autres dogmes qu'il avoit toujours retenus : c'est qu'ils disoient que *Jean Hus n'avoit fait que commencer le rétablissement de l'Evangile* : & ils vouloient croire, *Qu'il auroit changé bien d'autres choses, si on lui en eût laissé le tems*. En attendant il ne laissoit pas d'être Martyr & Apôtre, encore qu'il persévérât dans des pratiques si damnables, selon eux ; & les freres en célébroient le Martyre dans leurs Eglises le huitième Juillet, comme nous l'apprenons de Rudiger.

*Rudig. nar-
rat. post. Cam.
hist. p. 151.*
CLXXVI.
Leur extrême
ignorance, & leur au-
dace à rebap-
tiser toute la
parre.

Camérarius demeure d'accord de leur extrême ignorance, & fait ce qu'il peut pour l'excuser. Ce qui est de bien certain, c'est que Dieu ne fit pas de miracles pour les éclairer. Tant de siècles après que la question du Baptême des hérétiques avoit été si bien éclaircie du commun consentement de toute l'Eglise, ils furent si

ignorans, qu'ils rebaptisèrent tous ceux qui venoient à eux des autres Eglises. Ils persisterent cent ans durant dans cette erreur, comme ils l'avouent dans tous leurs écrits; & ils reconnoissent dans la Préface de 1558, qu'il n'y avoit que très-peu de tems qu'ils en étoient revenus. Il ne faut pas s'imaginer que ce fût une erreur médiocre, puisque c'étoit dire que le Baptême étoit perdu dans toute l'Eglise, & ne restoit que parmi eux. C'est ce qu'osèrent penser deux ou trois mille hommes, plus ou moins, également révoltés, & contre les Calixtins parmi lesquels ils vivoient, & contre l'Eglise Romaine, dont ils s'étoient séparés les uns & les autres, trente ou quarante ans auparavant. Une si petite parcelle d'une autre parcelle, détachée depuis si peu d'années de l'Eglise Catholique, osoit rebaptiser tout le reste de l'Univers, & réduire tout l'héritage de Jesus-Christ à un coin de la Bohême. Ils se croyoient donc les seuls Chrétiens, puisqu'ils se croyoient les seuls baptisés; & quoi qu'ils aient pû dire, pour se défendre de ce crime, leur rébaptisation les en convainquoit. Pour toute excuse ils répondoient que s'ils rebaptisoient les Catholiques, les Catholiques aussi les rebaptisoient. Mais on sçait assez que l'Eglise Romaine n'a jamais rebaptisé ceux qui avoient été baptisés par qui que ce fût, au nom du Pere, & du Fils, & du S. Esprit; & quand il y auroit eu dans la Bohême des Catholiques assez ignorans pour ne sçavoir pas une chose si triviale, ceux qui se disoient leurs Réformateurs, ne devoient-ils pas en sçavoir davantage? Après tout, comment ces nouveaux Rebaptisateurs ne se firent-ils pas rebaptiser eux-mêmes? Si lorsqu'ils vinrent au monde le Baptême avoit cessé dans toute la Chrétienté, celui qu'ils avoient reçu ne valoit pas mieux que celui des autres; & en cassant le Baptême de ceux qui les avoient baptisés, que pouvoit devenir le leur? Ils devoient donc aussi-tôt se faire rebaptiser que de rebaptiser le reste de l'Univers, & il n'y avoit à cela qu'un inconvénient: c'est que selon leurs principes, il n'y avoit plus personne sur la terre qui leur pût rendre cet office, puisque le Baptême, de quelque côté qu'il pût venir, étoit également nul. Voilà ce que c'est d'être réformés de la façon d'un Cordonnier, qui, de leur aveu dans une Préface de leur Confession de Foi, ne sçut jamais un mot de Latin, & qui n'étoit pas moins présomptueux qu'ignorant. Voilà les hommes qu'on admire parmi les Protestans. S'agit-il de condamner l'Eglise Romaine? ils ne cessent de lui reprocher l'ignorance de ses Prêtres & de ses Moines. S'agit-il des ignorans de ces derniers siècles, qui ont prétendu réformer l'Eglise par le schisme? ce sont des pécheurs

Rrr ij

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

Camer. hist.
narr. p. 102.

Præf. Apol.
1538. apud
Lyd. T. II. p.
105.

Ibid. Apol.
part. IV. pag.
274.

Conf. fid.
1558. art.
XII.

Synt. Gen.
pag. 195.
Ibid. p. 170.

Conf. fid.
1558. Synt.
Gen. II. pag.
164.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.
devenus Apôtres, encore que leur ignorance demeure marquée éternellement dès le premier pas qu'ils ont fait. N'importe ; si nous en croyons les Luthériens dans la Préface qu'ils mirent à la tête de l'Apologie des Freres, en l'imprimant à Wittemberg du tems de Luther : si, dis-je, nous les en croyons, c'étoit dans cette ignorance société & dans cette poignée de gens, que l'Eglise de Dieu s'étoit conservée, lorsqu'on la croyoit tout-à-fait perdue.

Joan. Euseb.
in orat. pra-
fixâ Apologia
Fratr. sub hoc
titulo : Oeco-
nomia, &c.
ap. Lyd. T. II.
pag. 95.

CLXXVII.
Leurs vain-
es enquêtes à
chercher dans
tout l'univers
quelque Egli-
se de leur
croyance.

De Ecclef.
Frat. p. 91.

Cependant ces restes de l'Eglise, ces dépositaires de l'ancien Christianisme étoient eux-mêmes honteux de ne voir dans tout le monde aucune Eglise de leur croyance. Camérarius nous apprend qu'au commencement de leur séparation, il leur vint en la pensée de s'informer, s'ils ne trouveroient point en quelque endroit de la terre, & principalement en Grèce ou en Arménie, ou quelque part en Orient, le Christianisme que l'Occident avoit perdu tout-à-fait dans leur pensée. En ce tems plusieurs Prêtres Grecs qui s'étoient sauvés du sac de Constantinople en Bohême, & que Roquesane y avoit reçus dans sa maison, eurent permission de célébrer les saints mystères selon leur rit. Les Freres y virent leur condamnation, & la virent encore plus dans les entretiens qu'ils eurent avec ces Prêtres. Mais quoique ces Grecs les eussent assurés qu'en vain ils iroient en Grèce y chercher des Chrétiens à leur mode, & qu'ils n'en trouveroient jamais, ils nommèrent des Députés, gens habiles & avisés, dont les uns coururent tout l'Orient, d'autres allèrent du côté du Nord dans la Moscovie, & d'autres prirent leur route vers la Palestine & l'Egypte : d'où s'étant rejoints à Constantinople, selon le projet qu'ils en avoient fait, ils revinrent enfin en Bohême dire à leurs freres, pour toute réponse, qu'ils se pouvoient assurer d'être les seuls de leur croyance dans toute la terre.

CLXXVIII.
Comment
ils recher-
choient l'Or-
dination dans
l'Eglise Ca-
tholique.

Leur solitude dénuée de la succession & de toute ordination légitime, leur fit tant d'horreur, qu'encore du tems de Luther ils envoyèrent de leurs gens qui se couloient furtivement dans les ordinations de l'Eglise Romaine : un Traité de Luther que nous avons cité ailleurs nous l'apprend. Pauvre Eglise, qui déstituée du principe de fécondité que Jesus-Christ a laissé à ses Apôtres, & dans l'ordre Apostolique, étoit contrainte de se mêler parmi nous pour y venir mendier, ou plutôt dérober les Ordres !

CLXXIX.
Reproches
que leur fait
Luther.
Luth. coll.

Au reste, Luther leur reprochoit qu'ils ne voyoient goutte, non plus que Jean Hus, dans la Justification qui étoit le point principal de l'Evangile : car ils la mettoient, poursuit-il, dans la Foi, & dans les œuvres ensemble, ainsi qu'ont fait plusieurs Peres ; & Jean Hus étoit

plongé dans cette opinion. Il a raison, car ni les Peres, ni Jean Hus, ni Wiclef son maître, ni les Orthodoxes, ni les Hérétiques, ni les Albigeois, ni les Vaudois, ni aucun autre, n'avoient songé avant lui à sa justice imputative. C'est pourquoi il méprisoit les freres de Bohême, *comme des gens sérieux, rigides, d'un regard farouche, qui se martyrisoient avec la loi & les œuvres, & qui n'avoient pas la conscience joyeuse.* C'est ainsi que Luther traitoit les plus réguliers à l'extérieur de tous les Réformateurs Schismatiques & les seuls restes de la vraie Eglise, à ce qu'on disoit. Il fut bientôt satisfait : les freres outrerent la justification Luthérienne, jusqu'à donner aveuglément dans les excès des Calvinistes, & même dans ceux dont les Calvinistes d'aujourd'hui tâchent de se défendre. Les Luthériens vouloient que nous fussions justifiés sans y coopérer, & sans y avoir part. Les freres ajoutèrent que c'étoit même *sans le sçavoir & sans le sentir, comme un embrion est vivifié dans le ventre de sa mere.* Après qu'on étoit régénéré, Dieu commençoit à se faire sentir ; & si Luther vouloit qu'on connût avec certitude sa justification, les freres vouloient encore qu'on fût *entièrement & indubitablement* assuré de sa persévérance & de son salut. Ils poussèrent l'imputation de la justice jusqu'à dire que *les péchés, quelque énormes qu'ils fussent, étoient véniels, pourvu qu'on les commit avec répugnance, & que c'étoit de ces péchés que S. Paul disoit, qu'il n'y avoit point de damnation pour ceux qui étoient en Jesus-Christ.*

Les freres avoient comme nous sept Sacremens dans la Confession de 1504, présentée au Roi Ladislas. Ils les prouvoient par les Ecritures, & ils les reconnoissoient établis pour l'accomplissement des promesses que Dieu avoit faites aux Fidèles. Il falloit qu'ils conservassent encore cette doctrine des sept Sacremens du tems de Luther, puisqu'il le trouva mauvais. La Confession de Foi fut réformée, & les Sacremens réduits à deux, le Baptême & la Cène, comme Luther l'avoit prescrit. L'absolution fut reconnue, mais hors du rang des Sacremens. En 1504, on parloit de la Confession des péchés comme d'une chose d'obligation. Cette obligation ne paroît plus si précise dans la Confession réformée, & on y dit seulement, *qu'il faut demander au Prêtre l'absolution de ses péchés par les clefs de l'Eglise, & en obtenir la rémission par ce ministère établi de Jesus-Christ pour cette fin.*

Pour la Présence réelle, les défenseurs du sens littéral, & les défenseurs du sens figuré ont également tâché de tirer à leur avantage les Confessions de Foi des Bohémiens. Pour moi, à qui la chose

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

P. 286. edit.
de Franc. an.
1676.
Ibid.

Apol. part.
IV. ap. Lyd.
T. II. p. 244.
248.

Ibid. II. p.
172, 173. IV.
part. p. 282.
Ibid. part.
II. p. 168.
Rom. VIII.
1.

CLXXX.
Leur Doctr.
trine sur les
sept Sacre-
mens.
Conf. fid.
apud. Lyd. t.
II. pag. 8, &
seq. citat. in
apol. 1531.
apud eund.
Lyd. 296. T.
II. Ihen. Germ.
liv. de l'ador.
p. 229, 230.

Ib. art. XI,
XII, XIII,
Ib. art. V,
XIV.
Prof. fid.
ad Lad. cap.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES.
est indifférente, je rapporterai seulement leurs paroles; & voici d'abord ce qu'ils écrivirent à Roquesane, comme ils le rapportent eux-mêmes dans leur Apologie: *Nous croyons qu'on reçoit le Corps & le Sang de Notre-Seigneur sous les espèces du pain & du vin.* Et un peu après: *Nous ne sommes pas de ceux qui entendant mal les paroles de*

LIV. XI. *Notre-Seigneur, disent qu'il a donné le pain consacré en mémoire de son corps, qu'il montrait avec le doigt, en disant: Ceci est mon Corps. D'autres disent que ce pain est le Corps de Notre-Seigneur qui est dans le Ciel, mais en signification. Toutes ces explications nous paroissent très-éloignées de l'intention de Jesus-Christ, & nous déplaisent beaucoup.*

LIV. XI. Dans leur Confession de Foi de 1504, ils parlent ainsi: Toutes les fois qu'un digne Prêtre avec un peuple fidèle prononce ces paroles, Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang, *le pain présent est le Corps de Jesus-Christ qui a été offert pour nous à la mort, & le vin est le sang répandu pour nous; & ce corps & ce sang sont présents sous les espèces du pain & du vin en mémoire de sa mort.* Et pour montrer la fermeté de leur Foi, ils ajoutent qu'ils en croiroient autant d'une pierre, si Jesus-Christ avoit dit que ce fût son corps.

On voit ici le même langage dont se servent les Catholiques; on voit le Corps & le Sang sous les espèces, incontinent après les paroles; & on les y voit non point en figure, mais en vérité. Ce qu'ils ont de particulier, c'est qu'ils veulent que ces paroles soient prononcées par un digne Prêtre. Voilà ce qu'ils ajoutaient à la doctrine Catholique. Pour accomplir l'œuvre de Dieu dans le pain de l'Eucharistie, la parole de Jesus-Christ ne suffisoit pas, & le mérite du Ministre étoit nécessaire; c'est ce qu'ils avoient appris de Jean Wiclef & de Jean Hus.

CLXXXIV. Ils répètent la même chose dans un autre endroit: *Lors, disent-ils, qu'un digne Prêtre prie avec son peuple fidèle, & dit, Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang, aussitôt le pain présent est le même Corps qui a été livré à la mort, & le vin présent est son Sang, qui a été répandu pour notre rédemption.* On voit donc qu'ils ne changent rien sur la Présence réelle dans la doctrine Catholique; au contraire, ils semblent choisir les termes les plus forts pour l'établir, en disant qu'incontinent après les paroles, le pain est le vrai Corps de Jesus-Christ, le même qui est né de la Vierge & qui devoit être livré à la croix, & le vin son vrai Sang naturel, le même qui devoit être répandu pour nos péchés, & tout cela sans délai, & au moment même, & d'une présence très-réelle & très-véritable, présentissime, comme ils parlent. Et le sens figuratif leur parut, disent-ils, si odieux dans un de leurs Syno-

CLXXXIII. Ils font dépendre le Sacrement du mérite du Ministre.
CLXXXIV. Forte expression de la Réalité.
CLXXXV. Apol. ad Lad. ib. 42.
CLXXXVI. Prof. fid. ad Ladist.
CLXXXVII. Ibid. p. 27.
CLXXXVIII. Apol. 66, &c.
CLXXXIX. Ibid.
CLXXXX. Apol. 1532.
CLXXXXI. IV. p. 290.
CLXXXXII. Ibid. p. 298.
CLXXXXIII. Ibid.
CLXXXXIV. Ibid. p. 291, 292.

des, qu'un des leurs, nommé Jean Czizco, qui avoit osé le soutenir, fut chassé de leur Communion. Ils ajoutent qu'ils ont publié divers écrits contre cette Présence en signe, & que ceux qui la défendent les tiennent pour leurs adversaires; qu'ils les appellent des Papistes, des Antechrists, & des Idolâtres.

C'est encore une autre preuve de leur sentiment, de dire que Jesus-Christ est présent dans le pain & dans le vin, par son Corps & par son Sang: autrement, continuent-ils, ni ceux qui sont dignes ne recevroient que du pain & du vin, ni ceux qui sont indignes ne seroient coupables du Corps & du Sang, ne pouvant être coupables de ce qui n'y est pas. D'où il s'ensuit qu'ils y sont, non-seulement pour les dignes, mais encore pour les indignes.

Il est vrai qu'ils ne veulent pas qu'on adore Jesus-Christ dans l'Eucharistie pour deux raisons: l'une, qu'il ne l'a pas commandé; l'autre, qu'il y a deux Présences de Jesus-Christ, la personnelle, la corporelle, & la sensible, laquelle seule doit attirer nos adorations; & la spirituelle ou sacramentale qui ne les doit pas attirer. Mais encore qu'ils parlent ainsi, ils ne laissent pas de reconnoître la substance du Corps de Jesus-Christ dans le Sacrement: Il ne nous est pas ordonné, disent-ils, d'honorer cette substance du Corps de Jesus-Christ consacré, mais la substance de Jesus-Christ qui est à la droite du Pere. Voilà donc dans le Sacrement & dans le Ciel la substance du Corps de Jesus-Christ, mais adorable dans le Ciel, & non pas dans le Sacrement. Et de peur qu'on ne s'en étonne, ils ajoutent que Jesus-Christ n'a pas même voulu obliger les hommes à l'adorer sur la terre, encore qu'il y fût présent, à cause qu'il attendoit le tems de sa gloire: ce qui montre que leur intention n'étoit pas d'exclure la présence substantielle, en excluant l'adoration; & qu'au contraire ils la supposoient, puisque s'ils ne l'eussent pas crue, ils n'auroient eu en aucune sorte à s'excuser de n'adorer pas dans le Sacrement ce qui en effet n'y eût pas été.

Ne leur demandons pas au reste où ils prennent cette rare doctrine, qu'il ne suffit pas de sçavoir Jesus-Christ présent pour l'adorer, & que ce n'étoit pas son intention qu'on l'adorât sur la terre, ni autre part que dans sa gloire: je me contente de rapporter ce qu'ils prononcent sur la Présence réelle, & encore sur la Présence réelle, non à la mode des Mélanctonistes, dans le seul usage, mais incontinent après la Consécration.

Avec des expressions apparemment si précises & si décisives pour la Présence réelle, ils s'embarrassent ailleurs d'une si étrange manie-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XI.

CLXXXV.
La même
chose ap-
puyée.
Ibid. 309.

CLXXXVI.
La manière
dont ils refu-
sent l'adora-
tion, confir-
me qu'ils cru-
rent la Réa-
lité, & même
hors de l'usa-
ge.

Apol. ad
Lad. pag. 67.
& alibi pas-
sim.

Ib. p. 301,
306, 307,
309, 311,
&c.

Apol. ad
Lad. ibid. p.
67.

Prof. fid. ad
Lad. p. 29.

Apol. ad
eund. p. 68.

CLXXXVII.
Leur incer-
titude, & leurs

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

ambiguïtés af-
fectées.

Apol. ad.
Lad. ibid. p.
68, 69, &c.
71, 73.

Ibid. pag.

301, 306,

307, 309,

311, &c.

Ibid.

Ibid. pag.

302, 304,

307, 308.

Ibid. 74.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

re, qu'ils semblent n'avoir rien tant appréhendé que de laisser un témoignage clair & certain de leur foi : car ils répètent sans cesse que Jesus-Christ n'est pas *en personne* dans l'Eucharistie. Il est vrai qu'ils appellent y être *en personne*, y être *corporellement & sensible-ment* : expressions qu'ils font toujours marcher ensemble, & qu'ils opposent à une maniere d'être spirituelle qu'ils reconnoissent. Mais ce qui rejette dans un nouvel embarras ; c'est qu'ils semblent dire que Jesus-Christ est présent dans l'Eucharistie de cette Présence spirituelle, comme il l'est dans le Baptême & dans la prédication de la parole, comme il a été mangé par les anciens Hébreux dans le désert, comme S. Jean-Baptiste étoit Elie. On ne sçait aussi ce qu'ils veulent dire avec cette bizarre expression : Jesus-Christ n'est pas ici *avec son Corps naturel d'une maniere existente & corporelle, exister & corporaliter* ; mais il y est *spirituellement, puissamment, par maniere de bénédiction, & en vertu ; spiritualiter, potenter, benedictè, in virtute*. Ce qu'ils ajoutent, n'est pas plus intelligible, que *Jesus-Christ est ici dans la demeure de bénédiction*, c'est-à-dire, selon leur langage, qu'il est dans l'Eucharistie, *comme il est à la droite de Dieu, mais non pas comme il est dans les Cieux*. S'il y est comme à la droite de Dieu, il y est donc en personne. C'est ainsi qu'on devoit conclure naturellement ; mais comment distinguer les Cieux d'avec la droite de Dieu ? C'est où l'on se perd. Les freres avoient parlé précisément, en disant : *Il n'y a qu'un Seigneur Jesus, qui est tel dans le Sacrement avec son Corps naturel, mais qui est d'une autre maniere, à la droite de son Pere : Car c'est autre chose de dire, c'est-là Jesus-Christ, acci est mon Corps ; autre chose de dire, qu'il y est de telle maniere*. Mais ils n'ont pas plutôt parlé nettement, qu'ils s'égarent dans des discours alambiqués où les jette la confusion & l'incertitude de leur esprit & de leur pensée, avec un vain désir de contenter les deux Partis de la Réforme,

CLXXXVIII. Plus ils alloient en avant, plus ils devenoient importants & mystérieux ; & comme chacun les vouloit tirer à soi, ils sembloient aussi de leur côté vouloir contenter les deux Partis. Voici enfin ce qu'ils dirent en 1558, & c'est à quoi ils parurent s'en vouloir tenir. Ils se plaignirent d'abord qu'on les accuse de ne pas croire que la Présence du vrai Corps & du vrai Sang soit présente. Bizarres expressions, que la Présence soit présente ; c'est ainsi qu'ils parlent dans la préface ; mais dans le corps de la Confession ils enseignent, qu'il faut reconnoître que le pain est le vrai Corps de Jesus-Christ, & que la coupe est son vrai Sang, sans rien ajouter du sien à ses paroles. Mais pendant

Les Luthé-
riens & les
Calvinistes les
veulent tirer à
eux. Ils pan-
chent vers les
premiers.

Pag. 162.

pendant qu'ils ne veulent pas qu'on ajoute rien aux paroles de Jesus-Christ, ils y ajoutent eux-mêmes le mot de *vrai*, qui n'y est pas; & au lieu que Jesus-Christ a dit: *Ceci est mon Corps*, ils supposent qu'il ait dit, *Ce pain est mon Corps*; ce qui est fort différent, comme on l'a pu voir ailleurs. Que s'il leur a été libre d'ajouter ce qu'ils jugeoient nécessaire pour marquer une vraie présence, il a été libre d'ajouter aussi ce qu'il falloit, pour ôter toute équivoque; & rejeter ces expressions après les disputes nées, c'étoit être ennemi de la lumière, & laisser les questions indécises. C'est pourquoi Calvin leur écrivit qu'il ne pouvoit approuver *leur obscure & capricieuse brièveté*, & il vouloit qu'ils expliquassent *comment le pain est le Corps de Jesus-Christ*; à faute de quoi il soutenoit *que leur Confession de Foi ne pouvoit être soussignée sans péril, & seroit une occasion de grandes disputes*. Mais Luther étoit content d'eux, à cause qu'ils approchoient de ses expressions, & qu'ils inclinoient davantage vers la Confession d'Augsbourg. Car même ils continuoient à se plaindre de ceux qui nioient *que le pain & le vin fussent le vrai Corps & le vrai Sang de Jesus-Christ*, & qui les appelloient *des Papistes, des Idolâtres, & des Antechrists*, à cause qu'ils reconnoissoient la véritable Présence. Enfin, pour faire voir combien ils panchoient à la Présence réelle, ils veulent que les Ministres, en distribuant ce Sacrement, & en récitant les paroles de Notre-Seigneur, *exhortent le Peuple à croire que la Présence de Jesus-Christ est présente*; & dans cette fin ils ordonnent, quoique d'ailleurs peu portés à l'adoration, *qu'on reçoive le Sacrement à genoux*.

Avec ces explications & avec les adoucissements que nous avons rapportés, ils satisfirent tellement Luther, qu'il mit son approbation à la tête d'une Confession de Foi qu'ils publièrent, en déclarant néanmoins, *qu'ils paroissent à cette fois, non-seulement plus ornés, plus libres & plus polis; mais encore plus considérables, & meilleurs*; ce qui faisoit assez connoître qu'il n'approuvoit leur Confession qu'à cause qu'elle avoit été réformée selon ses maximes.

Il ne paroît pas qu'on les ait inquiétés, ni sur les jeûnes réglés qu'ils conservoient parmi eux, ni sur les Fêtes qu'ils célébroient en interdisant tout travail, non-seulement à l'honneur de Notre-Seigneur, mais encore de la Sainte Vierge & des Saints. On ne leur reprochoit pas que c'étoit observer les jours contre le précepte de l'Apôtre, ni que ces Fêtes à l'honneur des Saints fussent autant d'actes d'idolâtrie. On ne les accuse non plus d'ériger des Temples aux Saints, sous prétexte qu'ils continuent, comme nous,

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

Calv. Epist.
ad Vald. p.
312. & seq.

Ibid. 195.

Ibid. 196.

CLXXXIX.
Luther leur
donne son ap-
probation, &
comment.
Ibid. pag.
211.

CXC.
Leurs Fê-
tes, leurs
Temples, leurs
jeûnes, le cé-
libat de leurs
Prêtres.

Artic. XV.
XVII.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. XI. à nommer Temple de la Vierge, *in Templo divæ Virginis*, de S. Pierre & de S. Paul, les Eglises consacrées à Dieu à leur mémoire. On les laisse pareillement ordonner le célibat à leurs Prêtres, en les privant du Sacerdoce, lorsqu'ils se marient; car constamment c'étoit leur pratique aussi-bien que celle des Taborites. Tout cela est sans venin pour les freres, & il n'y a que nous seuls où tout est poison.

Act. Syn. Torin. 1595. Synr. II. part. p. 240, 242. Art. IX. En. Sylv. hist. Boh. ap. Lyd. p. 395, 405. Je voudrois encore qu'on leur demandât où ils trouvent dans l'Ecriture ce qu'ils disent de la sainte Vierge : *Qu'elle est Vierge devant l'enfantement & après l'enfantement*. Il est vrai que les SS. Peres l'ont tellement cru, qu'ils ont rejeté le contraire comme un blasphème exécration; mais c'est aussi ce qui nous fait voir, qu'on peut compter parmi les blasphèmes beaucoup de choses dont le contraire n'est écrit nulle part; de sorte que lorsqu'on se vante de

CXC I. La perpétuelle virginité de Marie, mere de Dieu. ne parler qu'après l'Ecriture, ce n'est pas un discours sérieux, mais c'est qu'on trouve beau de parler ainsi, & que ce respect apparent pour l'Ecriture éblouit les simples.

Orat. Enc. ap. Lyd. p. 30. art. c. XVI. pag. 201. On prétend que ces freres Bohémiens dont les paroles étoient si douces & si respectueuses envers les Puissances, à mesure qu'ils s'engageoient dans les sentimens des Luthériens, entrèrent aus-

CXCII. Ils se réfugient en Pologne. si dans leurs intrigues & dans leurs guerres. Ferdinand les trouva mêlés dans la rébellion de l'Eleveur de Saxe contre Charles V. & les chassa de Bohême. Ils se réfugièrent en Pologne; & il paroît par une Lettre de Musculus aux Protestans de Pologne de 1556, qu'il n'y avoit que peu d'années qu'on avoit reçu dans ce Royaume *là ces réfugiés de Bohême*.

CXCIII. Quelque tems après on fit l'union des trois sectes des Protestans de Pologne, c'est-à-dire, des Luthériens, des Bohémiens & des Zuingliens. L'acte d'union fut passé en 1570, au Synode de Sendomir, & il est intitulé en cette sorte : *L'union & consentement mutuel fait entre les Eglises de Pologne, à sçavoir entre ceux de la Confession d'Augsbourg, ceux de la Confession des Freres de Bohême, & ceux de la Confession des Eglises Helvétiques*, ou des Zuingliens. Dans cet acte les Bohémiens se qualifient, *les Freres de Bohême, que les ignorans appellent Vaudois*. Il paroît donc clairement qu'il s'agissoit de ces Vaudois qu'on nommoit ainsi par erreur, comme nous l'avons fait voir, & qui aussi désavouoient cette origine. Car pour ce qui est des anciens Vaudois, nous apprenons d'un ancien Auteur, qu'il n'y en avoit presque point dans le Royaume de Cracovie, c'est-à-dire, dans la Pologne, non plus que dans l'Angleterre, dans les Pays-Bas,

M. D. LXX. Synrag. Gen. II. part. pag. 218.

Ibid. p. 219.

Pylicd. cont.

Vald. ch. 15.

T. IV. Bib.

PP. II. part.

p. 785.

en Dannemarck, en Suède, en Norvège, & en Prusse; & depuis le tems de cet Auteur, ce petit nombre étoit tellement réduit à rien, qu'on n'en entend plus parler en tous ces Pays.

L'accord fut fait en ces termes. Pour y expliquer le point de la Cène, on y transcrivit tout entier l'article de la Confession Saxonnique, où cette matiere est traitée. Nous avons vû que Mélancton avoit dressé cette Confession en 1551, pour être portée à Trente. On y disoit que *Jesus-Christ est vraiment & substantiellement présent dans la Communion, & qu'on le donne vraiment à ceux qui reçoivent le Corps & le Sang de Jesus-Christ*. A quoi ils ajoutent par une maniere de parler étrange: *Que la présence substantielle de Jesus-Christ n'est pas seulement signifiée, mais vraiment rendue présente, distribuée, & donnée à ceux qui mangent, les signes n'étant pas nuds, mais joints à la chose même selon la nature des Sacremens*.

Il semble qu'on presse beaucoup la *Présence substantielle*, lorsqu'on dit, pour l'inculquer avec plus de force, qu'elle n'est pas signifiée, mais vraiment présente: mais je me défie de ces fortes expressions de la Réforme, qui plus elle diminue la vérité du Corps & du Sang dans l'Eucharistie, plus elle est riche en paroles, comme si par-là elle prétendoit réparer la perte qu'elle fait des choses. Au reste en venant au fond, quoique cette déclaration soit pleine d'équivoques, & qu'elle laisse des échappatoires à chaque Parti, pour conserver sa propre doctrine, toutefois ce sont les Zuingliens qui font la plus grande avance, puisqu'au lieu qu'ils disoient dans leur Confession que le Corps de Notre-Seigneur étant dans le Ciel absent de nous, nous devient présent seulement par sa vertu, les termes de l'accord portent que *Jesus-Christ nous est substantiellement présent*; & malgré toutes les règles du langage humain, une présence en vertu devient tout-à-coup une présence en substance.

Il y a des termes dans l'accord que les Luthériens auroient peine à sauver, si on ne s'accoutumoit dans la nouvelle Réforme à tout expliquer comme on veut. Par exemple, ils semblent s'éloigner beaucoup de la croyance qu'ils ont que le Corps de Jesus-Christ est pris par la bouche, & même par les indignes, lorsqu'ils disent dans cet accord: *Que les signes de la Cène donnent par la foi aux croyans ce qu'ils signifient*. Mais outre qu'ils peuvent dire qu'ils ont parlé de la sorte parce que la Présence réelle n'est connue que par la foi, ils pourront encore ajouter, qu'en effet il y a des biens dans la Cène qui ne sont donnés qu'aux seuls Croyans, comme la vie éternelle & la nourriture des ames; & que c'est de ceux-là qu'ils

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

CXCIV.
Termes de
l'accord de
Sendomir.
V. sup. liv.
VIII. n. 181.
Syn. Conf.
part. p. 166.
II. part. p. 72.
Ibid. p. 146.

CXCV.
Les Zuingliens sont
ceux qui se re-
lâchent le plus
dans cet ac-
cord.

CXCVI.
Relâchement
des Luthé-
riens, & com-
ment ils s'en
peuvent sau-
ver.
Ibid. p. 164.

veulent parler, lorsqu'ils disent *que les signes donnent par la foi ce qu'ils signifient.*

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

CXCVH.
Disposition
des Freres de
Bohême.
*Epist. ad
Vald. p. 312.*

Je ne m'étonne pas que les Bohémiens aient souscrit sans peine à cet accord. Séparés depuis quarante à cinquante ans de l'Eglise Catholique, & réduits à ne trouver le Christianisme que dans le coin qu'ils occupoient en Bohême, quand ils virent paroître les Protestans, ils ne songerent qu'à s'appuyer de leur secours. Ils sçurent gagner Luther par leurs soumissions : on avoit tout de Bucer par des équivoques : les Zuingliens se laissoient flatter aux expressions générales des Freres, qui disoient, sans néanmoins le pratiquer, qu'il ne falloit rien ajouter aux termes dont Notre-Seigneur s'étoit servi. Calvin fut plus difficile : Nous avons vu dans la Lettre qu'il écrivit aux Freres Bohémiens réfugiés en Pologne, comme il y blâme l'ambiguïté de leur Confession de Foi, & déclare qu'on n'y peut souscrire, sans ouvrir la porte à la dissension ou à l'erreur.

CXCVIII.
Réflexion sur
cette union.

Contre son avis, tout fut souscrit, la Confession Helvétique, la Bohémique, & la Saxonique, la Présence substantielle, avec la Présence par la seule vertu, c'est-à-dire, les deux doctrines contraires avec les équivoques qui les flattoient toutes deux. On ajouta tout ce qu'on voulut aux paroles de Notre-Seigneur, & en même-tems on approuva la Confession de Foi, où l'on posoit pour maxime qu'il n'y falloit rien ajouter ; tout passa, & par ce moyen on fit la paix. On voit comment se séparent, & comment s'unissent toutes ces Sectes séparées de l'Unité Catholique : en se séparant de la Chaire de S. Pierre, elles se séparent entre elles, & portent le juste supplice d'avoir méprisé le lien de leur unité. Lorsqu'elles se réunissent en apparence, elles n'en sont pas plus unies dans le fond, & leur union cimentée par des intérêts politiques, ne sert qu'à faire connoître par une nouvelle preuve, qu'elles n'ont pas seulement l'idée de l'unité Chrétienne ; puisqu'elles n'en viennent jamais à s'unir dans les sentimens, comme S. Paul l'a ordonné.

CXCIX.
Réflexions
générales sur
l'Histoire de
toutes ces
Sectes.

*Jur. Avis
aux Protest.
de l'Europe,
à la tête des
Préjug. légi-
times, p. 9.*

Qu'il nous soit maintenant permis de faire un peu de réflexion sur cette Histoire des Vaudois, des Albigeois, & des Bohémiens. On voit maintenant si les Protestans ont eu raison de les compter parmi leurs Ancêtres, si cette descendance leur fait honneur, & en particulier s'ils ont dû regarder la Bohême depuis Jean Hus, comme la mere des Eglises Réformées. Il est plus clair que le jour d'un côté, qu'on ne nous allégué ces Sectes, que dans la nécessité de trouver dans les siècles passés des témoins de ce qu'on croit être

la vérité ; & de l'autre , qu'il n'y a rien de plus misérable , que d'alléguer de tels témoins qui sont tous convaincus de faux en des matières capitales , & qui au fond ne s'accordent , ni avec les Protestans , ni avec nous , ni avec eux-mêmes. C'est la première réflexion que doivent faire les Protestans.

La seconde n'est pas moins importante. Ils doivent considérer que toutes ces Sectes si différentes entre elles , & si opposées à la fois , tant à nous qu'aux Protestans , conviennent avec eux du commun principe de se régler par les Ecritures , non pas comme l'Eglise les aura entendues de tout tems , car cette règle est très-véritable , mais comme chacun les pourra entendre par lui-même. Voilà ce qui a produit toutes les erreurs & toutes les contrariétés que nous avons vûes. Sous le nom de l'Ecriture , chacun a suivi sa pensée ; & l'Ecriture prise en cette sorte , loin d'unir les esprits , les a divisés , & a fait adorer à chacun les illusions de son cœur sous le nom de la Vérité éternelle.

Mais il y a une dernière & beaucoup plus importante réflexion à faire sur toutes les choses qu'on vient de voir dans cette Histoire abrégée des Albigeois & des Vaudois. On y découvre la raison pour laquelle le Saint Esprit a inspiré à S. Paul cette Prophétie : *L'Esprit dit expressément , que dans les derniers tems quelques-uns abandonneront la Foi , en suivant des esprits d'erreur & des Doctrines de démons ; qui enseigneront le mensonge avec hypocrisie , & dont la conscience sera flétrie d'un cautère ; qui défendront de se marier , & obligeront de s'abstenir des viandes que Dieu a créées pour être reçues avec action de grâces par les Fidèles , & par ceux qui connoissent la vérité ; parce que tout ce que Dieu a créé est bon ; & on ne doit rien rejeter de ce qui se mange avec action de grâces , puisqu'il est sanctifié par la parole de Dieu & par la prière.* Tous les saints Pères sont d'accord qu'il s'agit ici de la Secte impie des Marcionites & des Manichéens , qui enseignoient deux principes , & attribuoient au mauvais la création de l'Univers ; ce qui leur faisoit détester , & la propagation du genre-humain , & l'usage de beaucoup de nourritures , qu'ils croyoient immondes & mauvaises par leur nature , comme l'ouvrage d'un Créateur qui étoit lui-même impur & mauvais. S. Paul désigne donc ces Sectes maudites par ces deux pratiques si marquées ; & sans parler d'abord du principe d'où on tiroit ces deux mauvaises conséquences , il s'attache à exprimer les deux caractères sensibles par lesquels nous avons vû que ces Sectes infâmes ont été reconnues dans tous les tems.

Mais encore que S. Paul n'exprime pas d'abord la cause profonde ,

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XI.

C C.
Autre réflexion sur ce que des Sectes si contraires se fondent toutes sur l'évidence de l'Ecriture.

C C I.
Dernière & plus importante réflexion sur l'accomplissement de la prédiction de S. Paul.
1. Tim. 4.
1.
2.
3.
4.
5.

C C I I.
La Doctr.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

ne des deux
principes mar-
quée par saint
Paul ; pour-
quoi cette Do-
ctrine est ap-
pellée une Do-
ctrine de dé-
mons ?

I. Tim. 4.

Ibid. 1.

CCIII.
Question :
Pourquoi le
S. Esprit , de
toutes les Hé-
rétiques , n'a pré-
dit en particu-
lier que le seul
Manichéisme ?
Caractère de
cette hérésie.
L'hypocrisie.
L'esprit de
mensonge. La
conscience
cautérisée.
Ibid.

pour laquelle ces Abuseurs défendoient l'usage de deux choses si naturelles, il la marque assez dans la suite, lorsqu'il dit pour combattre ces erreurs, que *tout ce que Dieu a créé, est bon*, renversant par ce principe le détestable sentiment de ceux qui trouvoient de l'impureté dans l'œuvre de Dieu, & ensemble nous faisant voir que la racine du mal étoit de ne pas connoître la Création, & de blasphémer le Créateur. C'est aussi ce que S. Paul appelle en particulier plus que toutes les autres Doctrines, *des Doctrines de démons*, parce qu'il n'y a rien de plus convenable à la jalousie de ces esprits séducteurs contre Dieu & contre les hommes, que d'attaquer la Création, condamner les œuvres de Dieu, blasphémer contre l'Auteur de la Loi, & contre la Loi elle-même, & souiller la nature humaine par toute sorte d'impuretés & d'illusions. Car c'est-là ce que faisoit le Manichéisme, & voilà une vraie Doctrine de démons ; sur-tout si on ajoute les enchantemens & les prestiges dont il est constant par tous les Auteurs qu'on a si souvent usé dans cette Secte. De détourner maintenant ce sens si simple & si naturel de S. Paul contre ceux qui, reconnoissant & le Mariage & toutes les viandes comme une institution & un ouvrage de Dieu, s'en abstiennent volontairement pour mortifier les sens & purifier l'esprit ; c'est une illusion trop manifeste, & nous avons vu que les Saints Peres s'en sont moqués avant nous. On voit donc très-clairement à qui S. Paul en vouloit, & on ne peut pas méconnoître ceux qu'il a si bien marqués par leurs propres caractères.

Pourquoi parmi tant d'Hérésies le Saint Esprit n'a voulu marquer expressément que celle-ci ; les Saints Peres en ont été étonnés, & en ont rendu des raisons telles qu'ils l'ont pu en leur Siècle. Mais le tems, fidèle interprète des Prophéties, nous en a découvert la cause profonde, & on ne s'étonnera plus que le S. Esprit ait pris un soin si particulier de nous prémunir contre cette Secte, après qu'on a vu que c'est celle qui a le plus long-tems & le plus dangereusement infecté le Christianisme : le plus long-tems, par tant de Siècles qu'on lui a vu occuper ; & le plus dangereusement, parce que sans rompre avec éclat comme les autres, elle se tenoit cachée, autant qu'il étoit possible, dans l'Eglise même, & s'insinuoit sous les apparences de la même Foi, du même culte, & encore d'un extérieur étonnant de piété. C'est pourquoi l'Apôtre S. Paul a marqué si expressément son *hypocrisie*. Jamais l'esprit de *mensonge*, que cet Apôtre remarque, n'a été plus justement attribué à aucune Secte, parce qu'outre que celle-ci enseignoit, comme les autres, une fausse

Doctrine, elle excelloit au-dessus des autres à dissimuler sa croyance. Nous avons vû que ces malheureux avoient tout ce qu'on vouloit : le mensonge ne leur coûtoit rien dans les choses les plus essentielles ; ils n'épargnoient pas le parjure pour cacher leurs dogmes ; la facilité qu'ils avoient à trahir leurs consciences, y faisoit voir une certaine insensibilité, que S. Paul exprime admirablement par le *cautère*, qui rend les chairs insensibles en les mortifiant, comme le Docte Théodoret l'a remarqué en ce lieu ; & je ne crois pas que jamais une Prophétie ait pû être vérifiée par des caractères plus sensibles que celle-ci l'a été.

Il ne faut plus s'étonner pourquoi le S. Esprit a voulu que la prédication de cette Hérésie fût si particulière & si précise. C'étoit plus que toutes les autres Hérésies, l'erreur *des derniers tems*, comme l'appelle S. Paul, soit que nous prenions pour les derniers tems, selon le style de l'Ecriture, tous les tems de la Loi nouvelle ; soit que nous prenions pour les derniers tems la fin des Siècles, où *Satan* devoit être *déchaîné* de nouveau. Dès le second & troisième Siècle, l'Eglise a vû naître, & Cerdon, & Marcion, & Manès, ces ennemis du Créateur. On trouve par-tout des semences de cette Doctrine : on en trouve chez Tatien, qui condamnoit & le vin & le mariage, & qui dans sa Concordance des Evangiles avoit rayé tous les passages où il est porté que Jesus-Christ est sorti du sang de David. Cent autres Sectes infâmes avoient attaqué le Dieu des Juifs, même avant Manès & Marcion ; & nous apprenons de Théodoret que ce dernier n'avoit fait que tourner d'une autre maniere les impiétés de Simon le Magicien. Ainsi cette erreur a commencé dès l'origine du Christianisme : c'étoit le vrai *Mystère d'iniquité*, qui commençoit du tems de S. Paul : mais le S. Esprit, qui prévoyoit que cette peste se devoit un jour déclarer d'une maniere plus manifeste, l'a fait prédire à cet Apôtre avec une précision & une évidence étonnante. Marcion & Manès ont mis dans une plus grande évidence ce mystère d'iniquité : la détestable Secte a toujours eu depuis ce tems-là sa suite funeste. Nous l'avons vû, & jamais erreur n'avoit plus long-tems troublé l'Eglise, ni étendu plus loint ses branches. Mais lorsque par l'éminente Doctrine de S. Augustin, & par les soins de S. Léon & de S. Gélase, elle fut éteinte dans tout l'Occident, & dans Rome même, où elle avoit tâché de s'établir, on voit enfin arriver le terme fatal du *déchaînement de Satan*. Mille ans après que ce fort armé eut été lié par Jesus-Christ venu au monde, l'esprit d'erreur revient plus que jamais ; les restes du Ma-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

Ibid.
Comm. in
hunc locum.

CCIV.
Suite des raisons pourquoy
le S. Esprit a
marqué cette
hérésie plutôt
que les autres.
Ib. I. Tim.

4.
Apoc. x x.
c. 3, 7.
Ephiph. har.
Tat. lib. I.
har. sab. 20.
Theod.
Ibid.
Ibid. I.
cap. 24.
II. Thess.
11. 7.

Apoc. 20.
2. 3. 7.
Matth. 12.
29.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. XI.

Luc. 11.

21, 22.

Apoc. 20.

78.

Phal. lib.

3. 13.

nichéisme trop bien conservés en Orient, se débordent sur l'Eglise Latine. Qui nous empêche de regarder ces malheureux tems comme un des termes du déchaînement de Satan, sans préjudice des autres sens plus cachés ? Si pour accomplir la Prophétie, il ne faut que *God & Magog*, nous trouverons dans l'Arménie près de Samosate la Province nommée Gogarène, où demeuroient les Pauliciens, & nous trouverons Magog dans les Scythes, dont les Bulgares sont sortis. C'est de là que sont venus ces ennemis innombrables de la Cité Sainte, par qui l'Italie est attaquée la première. Le mal est porté en un instant jusqu'à l'extrémité du Nord ; une étincelle allume un grand feu ; l'embrasement s'étend presque par toute la terre. On y découvre par-tout le venin caché ; avec le Manichéisme, l'Arianisme & toutes les Hérésies reviennent sous cent noms bisares & inouïs. A peine put-on éteindre ce feu durant trois à quatre cens ans, & on en voyoit encore des restes au quinzième Siècle.

CCV.
Comment
des Vaudois
sont sortis des
Albiges Ma-
nichéens.

Luc. 5. 6.

Après qu'il n'en resta plus que la cendre, le mal ne finit pas pour cela. Satan avoit mis dans la Secte impie, de quoi renouveler l'incendie d'une manière plus dangereuse que jamais. La discipline Ecclésiastique s'étoit relâchée par toute la terre, les désordres & les abus portés jusqu'aux environs de l'Autel faisoient gémir les bons, les humilioient, les pressoient à se rendre encore meilleurs ; mais ils firent un autre effet dans les esprits aigres & superbes. L'Eglise Romaine, la mere & le lien des Eglises, devint l'objet de la haine de tous les esprits indociles ; des satyres envenimées animent le monde contre le Clergé ; l'hypocrite Manichéen en fait retentir tout l'Univers, & donne le nom d'Antechrist à l'Eglise Romaine ; car c'est alors qu'est née cette pensée, parmi les ordures du Manichéisme, & au milieu des Précurseurs de l'Antechrist même. Ces impies s'imaginent paroître plus Saints, en disant qu'il faut être Saint pour administrer les Sacremens. L'ignorant Vaudois avale ce poison. On ne veut plus recevoir les Sacremens par des Ministres odieux & décriés : *le filet se rompt* de tous côtés, & les Schismes se multiplient. Satan n'a plus besoin du Manichéisme : la haine contre l'Eglise s'est répandue : la damnable Secte a laissé une engeance semblable à elle, & un principe de Schisme trop fécond. N'importe que les Hérétiques n'aient pas la même Doctrine, l'aigreur & la haine les dominent, & les réunissent contre l'Eglise ; c'en est assez. Le Vaudois ne croit pas comme l'Albigois : mais, comme l'Albigois, il hait l'Eglise, & se publie le seul saint,

Le seul Ministre des Sacremens. Wiclef ne croit pas comme les Vaudois, mais Wiclef publie comme les Vaudois, que le Pape & tout son Clergé est déchû de toute autorité par ses dérèglemens. Jean Hus ne croit pas comme Wiclef, quoiqu'il l'admire: ce qu'il en admire le plus, & ce qu'il en suit presque uniquement, c'est que les crimes font perdre l'autorité. Ces petits Bohémiens prirent cet esprit, comme on a vu, & ils le firent paroître principalement, lorsqu'ils oferent, une poignée d'hommes ignorans, rebaptiser toute la terre.

Mais une plus grande Apostasie se préparoit par le moyen de ces sectes. Le monde rempli d'aigreur enfante Luther & Calvin, qui cantonnent la Chrétienté: les tours sont différens, mais le fond est le même; c'est toujours la haine contre le Clergé & contre l'Eglise Romaine, & nul homme de bonne foi ne peut nier que ce n'ait-là été la cause visible de leur progrès étonnant. Il falloit se réformer, qui ne le reconnoît? Mais il étoit encore plus nécessaire de ne pas rompre. Ceux qui prêchoient la rupture, étoient-ils meilleurs que les autres? Ils en faisoient le semblant; & c'étoit assez pour tromper, & *gagner comme la gangrène*, selon l'expression de S. Paul. Le monde vouloit condamner, & rejeter ses conducteurs; cela s'appelle *Réforme*. Un nom spécieux ébloût les peuples; & pour exciter la haine, on n'épargne pas la calomnie: ainsi notre doctrine est défigurée; on la hait avant que de la connoître.

Avec de nouvelles doctrines on bâtit de nouveaux corps d'Eglises. Les Luthériens & les Calvinistes font les deux plus grands; mais ils ne peuvent trouver dans toute la terre une seule Eglise qui croie comme eux, ni d'où ils puissent tirer une mission ordinaire & légitime. Les Vaudois & les Albigeois, que quelques-uns nous allèguent, ne servent de rien. Nous venons de les faire voir de purs Laïques, aussi embarrassés de leur envoi & de leur titre, que ceux qui ont recours à eux. On sçait que ces hérétiques Toulousains ne sont jamais parvenus jusqu'à tromper aucun Prêtre. Les Prédicateurs des Vaudois font des Marchands, des gens de métier, des femmes mêmes. Les Bohémiens n'ont pas une meilleure origine; & comme nous l'avons prouvé, lorsque les Protestans nous allèguent toutes ces sectes, ce n'est pas leurs Auteurs qu'il nous nomment, mais leurs complices.

Mais peut-être que s'ils ne trouvent pas dans ces sectes la suite des personnes, ils y trouveront la suite de la doctrine. Encore moins: semblables par certains endroits aux Hussites, par d'autres aux Vau-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XI.

CCVI.
Comment
Luther & Cal-
vin sont sortis
des Albigeois
& des Vau-
dois.

II. Tim. 11:
17.

CCVII.
Les Eglises
Protestantes
cherchent en
vain la succe-
sion des per-
sonnes dans
les Sectes pré-
cédentes.

CCVIII.
Elles y trou-
vent encore
moins la suc-

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XII.
cession dans la
Doctrine.

dois, par d'autres aux Albigeois & aux autres sectes, ils les démentent en d'autres articles ; ainsi, sans rencontrer rien qui soit uniforme, & prenant d'un côté & d'autre ce qui paroît les accommoder, sans fuite, sans unité, sans 'prédécesseurs véritables, ils remontent le plus haut qu'ils peuvent. Ils ne sont pas les premiers à rejeter les honneurs des Saints, ni les oblations pour les morts : ils trouvent avant eux des corps d'Eglise de cette même croyance sur ces deux points. Les Bohémiens les recevoient ; mais on a vu que ces Bohémiens cherchent en vain des associés sur la terre. Quoi qu'il en soit, voilà une Eglise avant Luther : c'est quelque chose à qui n'a rien. Mais après tout, cette Eglise qui est avant Luther, n'est que cinquante ans avant : il faudroit tâcher d'aller plus haut, on trouvera les Vau-
dois, & un peu plus haut les Manichéens de Toulouse. On trou-
vera au quatrième siècle les Manichéens d'Afrique contraires au culte des Saints. Un seul Vigilance les suit dans ce seul point ; mais on ne trouvera point plus haut d'Auteur certain, & c'est de quoi il s'agit. On ira un peu plus loin sur l'oblation pour les morts. Le Prêtre Aërius paroîtra, mais seul & sans suite, Arien de plus, c'est tout ce qu'on trouvera de positif : tout ce qu'on alléguera au-dessus, sera visiblement allégué en l'air. Mais voyons ce qu'on trouvera sur la Présence réelle, & souvenons-nous qu'il s'agit de faits positifs & constans. Carlostad n'est pas le premier qui a soutenu que le pain n'est pas fait le corps, Bérenger l'avoit déjà dit quatre cens ans auparavant dans l'onzième siècle. Mais Bérenger n'est pas le premier : ces Manichéens d'Orléans venoient de le dire ; & le monde étoit plein encore du bruit de leur mauvaise doctrine, quand Bérenger en recueillit cette petite partie. Plus haut je trouve bien des prétentions & des procès qu'on nous fait sur cette matière, mais non pas des faits avérés & positifs.

CCIX.
Quelle suc-
cession ont les
Hérétiques.

Au reste, les Sociniens ont une suite plus manifeste : en prenant un mot d'un côté & un mot de l'autre, ils nommeront dans tous les siècles des ennemis déclarés de la Divinité de Jesus-Christ, & à la fin ils trouveront Cérinthus sous les Apôtres. Ils n'en seront pas mieux fondés, pour avoir trouvé quelque chose de semblable parmi tant de témoins discordans d'ailleurs, puisqu'au fond la suite leur manque avec l'uniformité. A le prendre de cette sorte, c'est-à-dire, en composant chacun son Eglise de tout ce qu'on trouvera de conforme à ses sentimens deçà & de-là, sans aucune liaison ; rien n'empêche, comme on l'aura pu remarquer, que de toutes les sectes qu'on voit aujourd'hui, & de toutes celles qu'on verra jamais,

son ne remonte jusqu'à Simon le Magicien, & jusqu'à ce mystère d'iniquité, qui commençoit du tems de S. Paul.

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
LIV. XII.

LIVRE XII.

En France même les Eglises de la Réforme troublées du mot de *Substance* : Il est maintenant comme établi selon la parole de Dieu dans un Synode, & dans l'autre réduit à rien en faveur des Suisses qui se faisoient de la Décision : Foi pour la France, & Foi pour la Suisse : Assemblée de Francfort, & projet de nouvelle Confession de Foi pour tout le second parti des Protestans; ce qu'on y vouloit supprimer en faveur des Luthériens : Détestation de la Présence Réelle établie, & supprimée en même tems : L'affaire de Piscator, & Décision Doctrinale de quatre Synodes Nationaux réduite à rien : Principes des Calvinistes, & démonstrations qu'on en tire en notre faveur : Propositions de Dumoulin reçues au Synode d'Ay : Rien de solide ni de sérieux dans la Réforme.

I I. *Thess.*
II. 7.

Depuis 1571, jusqu'à 1579, & depuis 1603, jusqu'à 1615.

L'Union de Sendomir n'eut son effet qu'en Pologne. En Suisse, les Zuingliens demeurèrent fermes à rejeter les équivoques. Déjà les François commençoient à entrer dans leurs sentimens. Plusieurs soutenoient ouvertement qu'il falloit rejeter le mot de *substance*, & changer l'Article XXXVI. de la Confession de Foi présentée à Charles IX. où la Cène étoit expliquée. Ce n'étoit pas des particuliers qui faisoient cette dangereuse proposition, mais les Eglises entières, & encore les principales Eglises, celles de l'Isle de France & de Brie, celle de Paris, celle de Meaux, où l'exercice du Calvinisme avoit commencé, & les voisines. Ces Eglises vouloient changer un article si considérable de la Confession de Foi, que dix ans auparavant on avoit donnée, comme n'enseignant autre chose que la pure parole de Dieu : c'eût été trop décrier le nouveau Parti. Le Synode de la Rochelle où Bèze fut Président, résolut de condamner ces Réformateurs de la Réforme en 1571.

I.
Plusieurs Eglises Préten-
dus - Réfor-
mées de France
veulent
changer l'ar-
ticle de la Cène
dans la
Confession de
Foi.

1571.

C'étoit le cas de parler précisément. La contestation étant émue, & les parties étant présentes, il n'y avoit qu'à trancher en peu de mots; mais ce n'est que les idées nettes qui produisent la brièveté. Voici donc de mot à mot comme on parla; & je demande seulement qu'il me soit permis de diviser le décret en plusieurs parties, & de le résumer comme à trois reprises.

II.
Le Synode
national les
condamne.
Décision de ce
Synode pleine
d'embaras.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XII.

On commença par rejeter ce qui est mauvais, & on le fait assez bien. Poser, ce fera la grande peine; mais lisons. *Sur le XXXVI. Article de la Confession de Foi, les Députés de l'Isle de France représenterent qu'il seroit besoin d'expliquer cet article, en ce qu'il parle de la participation de la substance de Jesus-Christ. Après une assez longue Conférence, le Synode approuvant l'Article XXXVI. REJETTE L'OPINION de ceux qui ne veulent recevoir le mot de substance, par lequel mot on n'entend aucune confusion, commixtion ou conjunction qui soit d'une façon charnelle, ni autrement naturelle, mais une conjunction vraie, très-étroite, & d'une façon spirituelle, par laquelle Jesus-Christ lui-même est tellement fait nôtre, & nous siens, qu'il n'y a aucune conjunction de corps, ni naturelle, ni artificielle, qui soit tant étroite, laquelle ne tend point à cette fin, toutefois que de sa substance & personne jointe avec nos substances & personnes soit composée quelque troisième personne & substance; mais seulement à ce QUE SA VERTU & tout ce qui est en lui, requis à notre salut, nous soit par ce moyen plus étroitement donné & communiqué, ne consentant avec ceux qui nous disent que nous nous joignons avec TOUS SES MERITES ET DONs, ET AVEC SON ESPRIT seulement, sans que lui-même soit nôtre. Voilà bien des paroles sans rien dire. Ce n'est pas une commixtion charnelle, ni naturelle: qui ne le sçait pas? Elle n'a rien de commun avec les mélanges vulgaires: la fin en est Divine; la maniere en est toute céleste, & en ce sens spirituelle: qui en doute? Mais quelqu'un a-t-il jamais seulement songé, que de la substance de Jesus-Christ unie à la nôtre, il s'en fit une troisième Personne, une troisième substance? Il ne faut point tant perdre de tems à rejeter ces prodiges, qui ne sont jamais entrés dans aucun esprit.*

III.
Vains efforts du Synode pour trouver la substance du Corps & du Sang dans la Doctrine des Eglises Pré-tendues Ré-formées.

C'est quelque chose de rejeter ceux qui ne veulent participer qu'aux mérites de Jesus-Christ, à ses dons & à son esprit, sans que lui-même se donne à nous; il ne faudroit qu'ajouter qu'il se donne à nous en la propre & naturelle substance de sa Chair & de son Sang, car c'est de quoi il s'agit, c'est-ce qu'il faut expliquer. Les Catholiques le font très-nettement, car ils disent que Jesus-Christ en prononçant, *Ceci est mon Corps*, le même qui a été livré pour vous; *Ceci est mon Sang*, le même qui a été répandu pour vous, en désigne non la figure, mais la substance, laquelle en disant, *Prenez*, il rend toute nôtre, n'y ayant rien qui soit plus à nous que ce qui nous est donné de cette sorte. Cela parle, cela s'entend. Au lieu de s'expliquer ainsi nettement & précisément, nous allons voir nos Ministres se perdre en vagues discours, & entasser passages su-

passages sans rien conclure. Reprenons où nous avons fini ; voici ce qui se présente : *Ne consentant , poursuivent-ils , avec ceux qui disent que nous nous joignons avec ses mérites & avec ses dons , & son esprit seulement , ains admirant avec l'Apôtre , Eph. 5 , ce secret. super-naturel & incompréhensible à notre raison , nous croyons que nous sommes faits participans du Corps livré pour nous , & du Sang répandu pour nous ; que nous sommes chair de sa chair & os de ses os , & le recevons avec tous ses dons avec lui par foi engendré en nous par l'efficace & vertu incompréhensible du S. Esprit ; en entendant ainsi ce qui est dit , Qui mange la Chair & boit le Sang , a la vie éternelle. Item , Christ est le sep & nous les sarmens , & qu'il nous fait demeurer en lui afin de porter fruit , & que nous sommes membres de son Corps , de sa Chair , & de ses os. On craint assurément d'être entendu , ou plutôt on ne s'entend pas soi-même , quand on se charge de tant de paroles inutiles , de tant de phrases enveloppées , de tant de passages confusément entassés. Car enfin ce qu'il faut montrer , c'est le tort qu'ont ceux qui ne voulant reconnoître dans l'Eucharistie que la communication des mérites & de l'esprit de Jesus-Christ , rejettent de ce Mystère la propre substance de son Corps & de son Sang. Or c'est ce qui ne paroît dans aucun de ces passages entassés. Ces passages concluent seulement que nous recevons quelque chose découlé de Jesus-Christ , pour nous vivifier , comme les membres reçoivent du chef l'esprit qui les anime ; mais ils ne concluent nullement que nous recevions de la propre substance de son Corps & de son Sang. Il n'y a aucun de ces passages , à la réserve d'un seul , c'est-à-dire , celui de S. Jean VI. qui regarde l'Eucharistie : & encore celui de S. Jean VI. ne la regarde-t-il pas , si nous en croyons les Calvinistes. Et si ce passage bien entendu montre en effet dans l'Eucharistie la propre substance de la Chair & du Sang de Jesus-Christ , il ne la montre plus de la maniere qu'il est ici employé par les Ministres , puisque tout leur discours se réduit enfin à dire : *Que nous recevons Jesus-Christ avec tous ses dons avec lui par foi engendré en nous. Or Jesus-Christ par foi engendré en nous , n'est rien moins que Jesus-Christ uni à nous en la propre & véritable substance de sa Chair & de son Sang , la premiere de ces unions n'étant que morale , faite par de pieuses affections de l'ame ; & la seconde étant physique , réelle & immédiate de corps à corps , & de substance à substance : ainsi ce grand Synode n'explique rien moins que ce qu'il veut expliquer.**

Je remarque dans ce Décret que les Calvinistes ayant entrepris

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
LIV. XII.

IV.
Erreur de

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XII.

Synode, qui
cherche le
Mystère de
l'Eucharistie
sans en pré-
duire l'Insti-
tution,

d'expliquer le Mystère de l'Eucharistie, & dans ce Mystère la propre substance du Corps & du Sang de Jesus-Christ, qui en est le fond, nous alléguent toute autre chose que les paroles de l'Institution, *Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang*; car ils sentent bien qu'en disant que ces mots emportent la propre substance du Corps & du Sang, c'est faire clairement paroître que le dessein de Notre-Seigneur a été d'exprimer le Corps & le Sang, non point en figure, ni même en vertu, mais en effet, en vérité & en substance. Ainsi cette substance sera non-seulement par la foi dans l'esprit & dans la pensée du Fidèle; mais en effet & en vérité, sous les espèces sacramentelles où Jesus-Christ la désigne, & par-là même dans nos corps, où il nous est ordonné de la recevoir, afin qu'en toutes manieres nous jouissions de Notre Sauveur, & participions à notre victime.

V.
Raison du
Synode pour
établir la sub-
stance. On
conclut que
l'autre opinion
est contraire à
la parole de
Dieu.

Au reste, comme le Décret n'avoit allégué aucun passage qui établisse la propre substance dont il étoit question, mais plutôt qu'il l'avoit exclue, en ne montrant Jesus-Christ uni que *par foi*, on revient enfin à la substance par les paroles suivantes: *Et de fait, ainsi que nous tirons notre mort du premier Adam, en tant que nous participons à sa substance; ainsi faut-il que nous participions véritablement au second Adam Jesus-Christ, afin d'en tirer notre vie. Partant seront tous Pasteurs, & généralement tous Fidèles exhortés à ne donner aucun lieu aux opinions contraires à ce que dessus, qui a fondement EXPRE'S EN LA PAROLE DE DIEU.*

VI.
Le Synode
dit plus qu'il
ne veut.

Les SS. Peres se sont servis de cette comparaison d'Adam, pour montrer que Jesus-Christ devoit être en nous autrement que par foi & par affection, ou moralement: car ce n'est point seulement par affection & par la pensée qu'Adam & les parens sont dans leurs enfans; c'est par la communication du même sang & de la même substance; & c'est pourquoi l'union que nous avons avec nos parens, & par leur moyen avec Adam d'où nous sommes tous descendus, n'est pas seulement morale, mais physique & substantielle. Les Peres ont conclu de-là que le nouvel Adam devoit être en nous d'une maniere aussi physique & aussi substantielle, afin que nous pussions tirer de lui l'immortalité, comme nous tirons la mortalité de notre premier pere. C'est aussi ce qu'ils ont trouvé, & bien plus abondamment dans l'Eucharistie que dans la génération ordinaire, puisque ce n'est pas une portion du sang & de la substance, mais que c'est toute la substance & tout le sang de Notre-Seigneur Jesus-Christ qui nous y est communiqué. Dire mainte-

nant avec les Ministres, que cette communication se fassé simplement par foi, c'est non-seulement affoiblir la comparaison, mais encore anéantir le mystère, c'est en ôter la substance; & au lieu qu'elle se trouve plus abondamment en Jesus-Christ qu'en Adam, c'est faire qu'elle s'y trouve beaucoup moins, ou point du tout.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XII.

C'est ainsi que nos Docteurs s'embarrassent, & que plus ils font d'efforts pour s'expliquer, plus ils jettent d'obscurité dans les esprits. Cependant à travers ces obscurités, on démêle clairement que parmi les Défenseurs du sens figuré, il y avoit, à la vérité, une opinion qui ne vouloit dans l'Eucharistie que les dons & les mérites de Jesus-Christ, ou tout au plus son esprit, & non pas la propre substance de sa Chair & de son Sang; mais que cette opinion étoit expressément contraire à la parole de Dieu, & ne devoit trouver aucun lieu parmi les Fidèles.

VII.
Il s'agissoit
d'un Point de
Doctrina.

Il n'est pas mal aisé de deviner qui étoient les Défenseurs de cette opinion: c'étoient les Suisses, Disciples de Zuingle, & les François, qui en approuvant leur sentiment, vouloient faire réformer l'article. Aussi entendit-on aussi-tôt les plaintes des Suisses, qui crurent voir leur condamnation dans le Synode de la Rochelle, & la fraternité rompue; puisque malgré le tour de douceur qu'on prenoit dans le Décret, leur doctrine au fond étoit rejetée comme contraire à la parole de Dieu, avec expresse exhortation à n'y donner aucun lieu parmi les Pasteurs & les Fidèles.

VIII.
Les Suisses
se croient con-
damnés dans
cette Décision.

Ils écrivirent à Bèze dans cet esprit, & la réponse qu'on leur fit, fut surprenante. Bèze eut ordre de leur écrire que le Décret du Synode de la Rochelle ne les regardoit pas, mais seulement certains François; de sorte qu'il y avoit une Confession de Foi pour la France, & une autre pour la Suisse: comme si la Foi varioit selon les Pays, & qu'il ne fût pas aussi véritable qu'en Jesus-Christ, il n'y a ni Suisse, ni François, qu'il est véritable, selon S. Paul, qu'il n'y a ni Scythe, ni Grec. Au surplus, Bèze ajoutoit, pour contenter les Suisses, que les Eglises de France détestoient la présence substantielle & charnelle, avec les monstres de la Transsubstantiation & de la Consubstantiation. Voilà donc en passant les Luthériens aussi maltraités que les Catholiques, & leur doctrine regardée comme également monstrueuse, mais c'est en écrivant aux Suisses: nous avons vu qu'on sçait s'adoucir, quand on écrit aux Luthériens, & que la Consubstantiation est épargnée.

IX.
Le Synode
leur fait ré-
pondre par
Bèze, que
cette Doctrine
n'est que pour
la France. Les
Luthériens,
aussi bien que
les Catholi-
ques détestés,
comme défen-
seurs d'une o-
pinion mon-
strueuse.
Hist. 1573
fol. 344.

Les Suisses ne se payerent pas de ces subtilités du Synode de la Rochelle, & ils virent bien qu'on les attaquoit sous le nom de ces

X.
Les Suisses
ne se contem-

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. XII. François Bullinger, Ministre de Zurich, qui eut ordre de répondre à Bèze, lui sçut bien dire, que c'étoit eux en effet que l'on avoit condamnés : *Vous condamnez*, répondit-il, *ceux qui rejettent le mot de propre substance; & qui ne sçait que nous sommes de ce nombre?* Ce que Bèze avoit ajouté contre la présence charnelle & substantielle, n'ôtoit pas la difficulté. Bullinger sçavoit assez que les Catholiques aussi-bien que les Luthériens, se plaignent qu'on leur attribue une présence charnelle, à quoi ils ne pensent pas; & d'ailleurs il ne sçavoit ce que c'étoit de recevoir en substance ce qui n'est pas substantiellement présent; ainsi ne comprenant rien dans les raffinemens de Bèze, ni dans sa substance unie sans être présente, il lui répondit : *Qu'il falloit parler nettement en matiere de Foi, pour ne point réduire les simples à ne sçavoir plus que croire; d'où il conclut, qu'il falloit adoucir le Décret, & ne proposa que ce seul moyen d'accommodement.*

XI. Il y fallut enfin venir; & l'année suivante, dans le Synode de Nîmes, on réduisit la substance à si peu de chose, qu'il eût autant valu la supprimer tout-à-fait. Au lieu qu'au Synode de la Rochelle, il s'agissoit de réprimer *une opinion*, qui avoit son *fondement exprès en la parole de Dieu*, on tâcha d'insinuer qu'il ne s'agit que d'un mot. On efface du Décret de la Rochelle ces mots qui en faisoient tout le fort : *Le Synode rejette l'opinion de ceux qui ne veulent recevoir le mot de substance.* On déclare qu'on ne veut point préjudicier aux Étrangers; & on a tant de complaisance pour eux, que ces grands mots de *propre substance* du Corps & du Sang de Jesus-Christ, tant affectés par Calvin, tant soutenus par ses Disciples, si soigneusement conservés au Synode de la Rochelle, & à la fin réduits à rien par nos Réformés, ne paroissent plus dans leur Confession de Foi, que pour être un monument de l'impression de réalité & de substance, que les paroles de Jesus-Christ avoient faite naturellement dans l'esprit de leurs Auteurs, & dans celui de Calvin même.

XI. Cependant, s'ils veulent penser à ces affoiblissements de leur première doctrine, ils y pourront remarquer comment l'esprit de séduction les a surpris. Leurs Peres ne se seroient pas aisément privés de la substance du Corps & du Sang de Jesus-Christ. Accoutumés dans l'Eglise à cette douce Présence du Corps & du Sang de leur Sauveur, qui est le gage d'un amour immense, on ne les auroit pas aisément réduits à des ombres & à des figures, ni à une simple vertu découlée de ce Corps & de ce Sang. Calvin leur

AVOIT

avoit promis quelque chose de plus. Ils s'étoient laissés attirer par une idée de réalité & de substance continuellement inculquée dans ses Livres, dans ses Sermons, dans ses Commentaires, dans ses Confessions de Foi, dans ses Catéchismes : fausse idée, je le confesse, puisqu'elle y étoit en paroles seulement, & non en effet ; mais enfin cette belle idée les avoit charmés, & ne croyant rien perdre de ce qu'ils avoient dans l'Eglise, ils n'ont pas craint de la quitter. Maintenant que Zuingle a pris le dessus de l'aveu de leurs Synodes, & que les grands mots de Calvin demeurent visiblement sans force & sans aucun sens, que ne reviennent-ils de leur erreur, & que ne cherchent-ils dans l'Eglise la réelle possession dont on les avoit flattés.

Les Suisses Zuingliens furent apaisés par l'explication du Synode de Nismes ; mais le fond de la division subsistoit toujours. Tant de différentes Confessions de Foi en étoient une marque trop convaincante pour pouvoir être dissimulée. Cependant les François, & les Suisses, & les Anglois, & les Polonois avoient la leur, que chacun gardoit sans prendre celles des autres, & leur union sembloit plus tenir de la politique, que d'une Concorde sincère.

On a souvent cherché des remèdes à cet inconvénient, mais en vain. En 1577 il se tint une assemblée à Francfort, où se trouverent les Ambassadeurs de la Reine Elisabeth, avec des Députés de France, de Pologne, de Hongrie, & des Pays-Bas. Le Comte Palatin Jean Casimir, qui l'année précédente avoit amené en France un si grand secours à nos Réformés, procura cette Assemblée. Tout le Parti qui défendoit le sens figuré, dont ce Prince étoit lui-même, y étoit assemblé, à la réserve des Suisses & des Bohémiens. Mais ceux-ci avoient envoyé leur déclaration, par laquelle ils se foumettoient à ce qui seroit résolu : & pour les Suisses, le Palatin fit déclarer par son Ambassadeur qu'il s'en tenoit assuré. Le dessein de cette Assemblée, comme il paroît tant par le discours du Député Palatin, lorsqu'il en fit l'ouverture, que par le consentement unanime de tous les autres Députés, étoit de dresser une commune Confession de Foi de ces Eglises ; & la raison qui avoit porté le Palatin à faire cette proposition, c'est que les Luthériens d'Allemagne après avoir fait ce fameux livre de la Concorde dont nous avons souvent parlé, devoient tenir une assemblée à Magdebourg, pour y prononcer d'un commun accord l'approbation de ce Livre, & à la fois la condamnation de tous ceux qui ne voudroient pas y souscrire ; en sorte qu'étant déclarés Hérétiques, ils fussent exclus

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XII.

XIII.
Les diverses
Confessions de Foi
marquent la
désunion du
Parti.

XIV.
L'Assemblée
de Francfort ;
où on tâche
de faire con-
venir les Dé-
fenseurs du
sens figuré
d'une com-
mune Con-
fession de Foi.
M. D. LXXVII.
Att. Autb.
Blonl. p. 59.
Ibid. p. 60.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XII.

de la tolérance que l'Empire avoit accordée sur le fujet de la Religion. Par ce moyen tous les défenseurs du sens figuré étoient pros crits, & le monstre de l'Ubiquité soutenu dans ce livre, étoit établi. Il étoit de l'intérêt de ces Eglises que l'on vouloit condamner, de paroître alors nombreuses, puissantes & unies. On les décrioit comme ayant chacune leur Confession de Foi particulière; & les Luthériens réunis sous le nom commun de la Confession d'Augsbourg, se portoient aisément à proscrire un Parti que sa déunion faisoit mépriser.

X V.
On veut
comprendre
les Luthériens
dans cette
commune
Confession de
Foi.

On y couvroit néanmoins, le mieux qu'on pouvoit, un si grand mal par des paroles spécieuses, & le Député Palatin disoit que toutes ces Confessions de Foi, *conformes dans la doctrine, ne différoient que dans la méthode, & dans la manière de parler.* Mais il savoit bien le contraire, & les différences n'étoient que trop réelles pour ces Eglises. Quoi qu'il en soit, il leur importoit, pour arrêter les Luthériens, de leur faire voir leur union par une Confession de Foi aussi reçue entr'eux tous, que l'étoit celle d'Augsbourg dans le Parti Luthérien. Mais on avoit un dessein encore plus général; car en faisant cette nouvelle Confession de Foi commune aux Défenseurs du sens figuré, on vouloit chercher des expressions dont les Luthériens, Défenseurs du sens littéral, pussent convenir, & faire par ce moyen un même corps de tout le Parti qui se disoit réformé. Les Députés n'avoient point de meilleur moyen d'empêcher la condamnation dont le Parti Luthérien les menaçoit. C'est pourquoi le Décret qu'ils firent sur cette *commune Confession de Foi*, fut tourné de cette sorte: *Qu'il la falloir faire, & la faire claire, pleine & solide, avec une claire & brève réfutation de toutes les Hérésies de ce tems; en tempérant néanmoins tellement le style, qu'on attirât plutôt que d'aggraver ceux qui confessoient purement la Confession d'Augsbourg, autant que la vérité le pourroit permettre.*

XVI.
Qualités de
cette nouvelle
Confession de
Foi. Députés
nommés pour
la dresser.

La faire claire, la faire pleine, la faire solide, cette Confession de Foi, avec une claire & courte réfutation de toutes les Hérésies de ce tems, c'étoit une grande affaire, de beaux mots, mais une chose bien difficile, pour ne pas dire impossible, parmi des gens dont les sentimens étoient si divers; sur-tout, pour n'irriter pas davantage les Luthériens, si zélés défenseurs du sens littéral, il falloit passer bien légèrement sur la Présence réelle, & sur les autres articles si souvent marqués. On nomma des Théologiens *bien instruits des maux de l'Eglise*, c'est-à-dire, des divisions de la Réforme, & des Confessions de Foi qui la partageoient. Rodolphe Gaultier, & Théodore de

Bèze, Ministres, l'un de Zurich, & l'autre de Genève, devoient mettre la dernière main à l'ouvrage, qu'on devoit ensuite envoyer à toutes les Eglises, pour être lu, examiné, corrigé, & augmenté comme on le trouveroit à propos.

Pour préparer un ouvrage d'un si grand raffinement, & empêcher la condamnation que les Luthériens alloient faire éclore, on résolut d'écrire au nom de toute l'Assemblée une lettre qui fût capable de les adoucir. On leur dit donc, que cette Assemblée avoit été convoquée de plusieurs endroits du monde Chrétien, pour s'opposer aux entreprises du Pape, après les avis qu'on avoit eus qu'il réunissoit contre eux les plus puissans Princes de la Chrétienté, c'étoit-à-dire, l'Empereur, le Roi de France, & le Roi d'Espagne; mais que ce qui les avoit le plus affligés, étoit que quelques Princes d'Allemagne, qui invoquent, disoient-ils, le même Dieu que nous, comme si les Catholiques en avoient un autre, & détestent avec nous la tyrannie de l'Antechrist Romain, se préparoient à condamner la doctrine de leurs Eglises; & qu'ainsi parmi les malheurs qui les accabloient, ils se voyoient attaqués par ceux dont la vertu & la sagesse faisoit la meilleure partie de leur espérance.

Ensuite ils représentoient à ceux de la Confession d'Augsbourg, que le Pape en ruinant les autres Eglises, ne les épargneroit pas; car comment, poursuivent-ils, haïroit-il moins ceux qui les premiers lui ont donné le coup mortel; c'est-à-dire, les Luthériens, qu'ils mettent par ce moyen à la tête de tout le Parti? Ils proposent un Concile libre pour s'unir entr'eux, & s'opposer à l'ennemi commun. Enfin, après s'être plaints qu'on les vouloit condamner sans les ouïr, ils disent que la controverse qui les divise le plus d'avec ceux de la Confession d'Augsbourg, c'est-à-dire, celle de la Cène & de la Présence réelle, n'a pas tant de difficulté qu'on s'imagine; & qu'on leur fait tort en les accusant de rejeter la Confession d'Augsbourg. Mais ils ajoutent qu'elle avoit besoin d'explication en quelques endroits, & que Luther même & Mélancton y avoient fait quelques corrections; par où ils entendent manifestement ces diverses éditions où l'on a fait les changemens que nous avons vus durant la vie de Luther & de Mélancton.

L'année suivante les Calvinistes de France tinrent leur Synode national de Sainte Foi, où ils donnerent pouvoir de changer la Confession de Foi qu'ils avoient si solennellement présentée à nos Rois, & qu'ils se glorifioient de soutenir jusqu'à repandre tout leur sang. Le décret en est mémorable: il y est porté qu'après avoir vu les instructions de l'Assemblée tenue à Francfort par le moyen du Duc Jean

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XII.

XVII.
Lettre écrite aux Luthériens par l'Assemblée de Francfort.
Ibid. 65.

XVIII.
L'Assemblée diminue la difficulté de la Présence réelle.

XIX.
Consentement du Synode de Sainte Foi à la nouvelle Confession de Foi.
M.D. LXXVIII.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XII.

Casimir, ils entrent dans le dessein de *lier en une sainte union de pure doctrine toutes les Eglises REFORMÉES DE LA CHRETIENNE*, dont certains Théologiens Protestans vouloient condamner la plus grande & saine partie, & approuvent le dessein de faire & dresser un Formulaire de Confession de Foi commune à toutes les Eglises, aussi-bien que l'invitation faite nommément aux Eglises de ce Royaume, pour envoyer au lieu assigné, gens bien approuvés & autorisés avec ample procuration pour traiter, accorder & décider de tous les points de la Doctrine, & autres choses concernant l'union, repos & conservation de l'Eglise, & du pur service de Dieu. En exécution de ce projet, ils nomment quatre Députés pour dresser cette commune Confession de Foi; mais avec un pouvoir beaucoup plus ample que celui qu'on leur avoit demandé dans l'Assemblée de Francfort. Car au lieu que cette Assemblée qui n'avoit pû croire que les Eglises pussent convenir d'une Confession de Foi sans la voir, avoit ordonné qu'après qu'elle auroit été composée par certains Ministres, & limée par d'autres, elle seroit envoyée à toutes les Eglises pour l'examiner & corriger: ce Synode facile au-delà de tout ce qu'on avoit pû imaginer, non-seulement donne charge expresse à ces quatre Députés de se trouver au lieu & jour assigné, avec amples procurations, tant des Ministres, qu'en particulier de Monseigneur le Vicomte de Turenne; mais il y ajoute de plus, qu'en cas même qu'on n'eût le moyen d'examiner par toutes les Provinces cette Confession de Foi, on se remet à leur prudence & sain jugement pour accorder & conclure tous les points qui seront mis en délibération, soit pour la doctrine, ou autre chose concernant le bien, union & repos de toutes les Eglises.

Hist. de
Franc. Ad.
auth. Blond.
p. 63.
Synode de
Sainte Foi.
Ibid. pag.
5. 6.

XX.
La Foi en-
tre les mains
de quatre Mi-
nistres, & de
M. de Turen-
ne.

XXI.
Pourquoi
M. de Turen-
ne dans cette
Députation
pour la Doc-
trine.

Voilà donc manifestement, par l'autorité de tout un Synode National, la Foi des Eglises Prétendues de France entre les mains de quatre Ministres & de M. de Turenne, avec pouvoir d'en régler ce qu'il leur plairoit; & ceux qui ne veulent pas qu'on puisse s'en rapporter à toute l'Eglise dans les moindres points de la Foi, s'en rapportent à leurs Députés.

On s'étonnera peut-être de voir M. de Turenne nommé entre ces Docteurs; mais c'est que ce bien, union & repos de toutes les Eglises, pour lequel on faisoit la députation, disoit beaucoup plus qu'il ne paroïssoit d'abord. Car le Duc Jean-Casimir, & Henri de la Tour, Vicomte de Turenne qu'on députe avec les Ministres, songeoient à établir ce repos par autre chose que par des discours & des Confessions de Foi; mais elles entroient nécessairement dans la négociation; & l'expérience avoit fait voir qu'on ne pouvoit liquer com-

me il faut ces Eglises nouvellement réformées , sans auparavant convenir dans la Doctrine. Toute la France étoit embrasée de guerres civiles , & le Vicomte de Turenne, jeune alors , mais plein d'esprit & de valeur , que le malheur des tems avoit entraîné dans le Parti depuis deux ou trois ans seulement , s'y étoit donné d'abord tant d'autorité , moins encore par son illustre naissance qui le lioit aux plus grandes maisons du Royaume , que par sa haute capacité & par sa valeur , qu'il étoit déjà Lieutenant du Roi de Navarre , depuis Henri IV. Un homme de ce génie entra aisément dans le dessein de réunir tous les Protestans : mais Dieu ne permit pas qu'il en vînt à bout. On trouva les Luthériens intraitables ; & les Confessions de Foi , malgré la résolution qu'on avoit prise unanimement de les changer toutes , subsisterent comme contenant la pure parole de à Dieu , laquelle il n'est permis ni d'ôter ni d'ajouter.

Nous voyons que l'année d'après , c'est-à-dire , en 1579 , on espéroit encore l'union , puisque les Calvinistes des Pays-Bas écrivirent en commun aux Luthériens , Auteurs du Livre de la Concorde , à Kemnice , à Chytré , à Jacques André , & aux autres outrés Défenseurs de l'Ubiquité , qu'ils ne laissoient pas d'appeler , non-seulement leurs freres , mais leur chair , tant leur union étoit intime malgré des divisions si considérables , les invitant à *prendre des conseils modérés , à entrer dans les moyens d'union pour lesquels le Synode de France , (c'étoit celui de Sainte Foi ,) avoit nommé des Députés , & à l'exemple , disent-ils , de nos Saints Peres Luther , Zuingle , Capiton , Bucer , Melancton , Bullinger , Calvin , qui s'étoient entendus comme on a vû.* Voilà donc les peres communs des Sacramentaires & des Luthériens ; voilà ceux dont les Calvinistes vantent la concorde & les conseils modérés.

Tous ces desseins d'union furent sans effet , & les Défenseurs du sens figuré , loin de pouvoir convenir d'une commune Confession de Foi avec les Luthériens , Défenseurs du sens littéral , n'en purent pas même convenir entre eux. On en renouvela souvent la proposition , & encore presque de nos jours en l'an 1614 , au Synode de Tonins , ce qui fut suivi en 1615 , des expédiens proposés par le célèbre Pierre Dumoulin. Mais quoiqu'il en eût été remercié par le Synode de l'Isle de France tenu la même année au Bourg-d'Ay en Champagne , & qu'il eût le crédit qu'on sçait , non-seulement en France parmi ses Confreres , mais encore en Angleterre & dans tout son Parti ; tout demeura inutile. Les Eglises , qui défendent le sens figuré , ont reconnu le mal essentiel de leur désunion , mais elles

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XII.

XXII.
Lettre où
les Calvinistes
reconnoissent
Luther & Mé-
lancton pour
leurs Peres.
M. D. LXXIX.

XXIII.
Le projet de
la Confession
commune
continué jus-
qu'à nos jours,
& toujours
inutilement.

AB. auth.
Blond. p. 720

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. XII.

XXIV.
Vaines dé-
faites des Mi-
nistres.

Expos. art.
XX.

Anon. II.
rép. p. 365.

M. Claude
dans la Conf.
Neg. rép. à
l'Exp. p. 149.

XXV.
Différence
de ce qu'on
voulait faire
en faveur des
Luthériens à
Francfort & à
Sainte Foi ;
d'avec ce
qu'on a fait
depuis à Cha-
renton.

ont reconnu en même tems qu'il étoit irremédiable ; & cette commune Confession de Foi, tant désirée & tant recherchée, est devenue une idée de Platon.

Ce seroit une partie de l'Histoire de rapporter les réponses des Ministres à ce Décret de Sainte Foi, après qu'il eut été produit. Mais tout tombe par le récit que je viens de faire. Les uns disoient qu'il s'agissoit seulement d'une tolérance mutuelle : mais on voit bien qu'une commune Confession de Foi n'y eût pas été nécessaire, puisque l'effet de cette tolérance n'est pas de se faire une Foi commune, mais de se souffrir mutuellement chacun dans la sienne. D'autres, pour excuser le grand pouvoir qu'on donnoit à quatre Députés de décider de la Doctrine, ont répondu que c'est qu'on sçavoit à peu près de quoi on pouvoit convenir : cet à peu près est admirable. On est, sans doute, peu délicat sur les questions de la Foi, quand on se contente de sçavoir à peu près ce qu'il en faut dire ; & on sçait encore bien peu à quoi s'en tenir, quand, faute de le sçavoir, on est contraint de donner à des Députés un pouvoir indéfini de conclure tout ce qu'ils voudront. Le Ministre Claude répondoit qu'on sçavoit précisément ce qu'on pouvoit dire ; & que si les Députés eussent passé outre, on eût été en droit de les désavouer, comme gens qui auroient outrepassé leur pouvoir. Je le veux ; mais cette réponse ne satisfait pas à la principale difficulté. C'est enfin que, pour complaire aux Luthériens, il eût fallu leur abandonner tout ce qui tendoit à exclure tant la Présence réelle, que les autres points contestés avec eux, c'est-à-dire, changer manifestement dans des articles si considérables une profession de Foi, qu'on dit être expressément contenu dans la parole de Dieu.

Il se faut bien garder de confondre ensemble ce qu'on voulut faire alors, & ce qu'on a fait depuis, en recevant les Luthériens à la Communion au Synode de Charenton en 1631. Cette dernière action marque seulement que les Calvinistes peuvent supporter la Doctrine Luthérienne, comme une Doctrine qui ne donne aucune atteinte aux fondemens de la Foi. Mais certainement c'est autre chose de supporter dans la Confession de Foi des Luthériens, ce qu'on croit y être une erreur ; autre chose de supprimer dans la sienne propre ce qu'on y croit une vérité révélée de Dieu, & déclarée expressément par sa parole. C'est ce qu'on avoit résolu de faire dans l'Assemblée de Francfort, & au Synode de Sainte Foi ; c'est ce qu'on auroit exécuté, s'il avoit plu aux Luthériens : de sorte qu'il n'a tenu qu'aux Défenseurs de la Présence réelle, qu'on n'ait effa-

cé tout ce qui la choque dans les Confessions de Foi des Sacramentaires. Mais c'est qu'on s'expose à changer souvent, quand on a une fois changé : une Confession de Foi, qui change la Doctrine des siècles passés, montre dès-là qu'elle peut elle-même être changée; & il ne faut pas s'étonner que le Synode de Sainte Foi ait cru pouvoir corriger en 1578, ce que le Synode de Paris avoit établi en 1559.

Tous ces moyens d'accommodement, dont nous venons de parler, loin de diminuer la désunion de nos Réformés, l'ont augmentée. On voyoit des gens, qui, sans bien sçavoir encore à quoi s'en tenir, avoient commencé par rompre avec toute la Chrétienté. On sentoient une Religion bâtie sur le sable, qui n'avoit pas même de stabilité dans ses Confessions de Foi, quoique faites avec tant de soin, & publiées avec tant d'appareil. On ne pouvoit se persuader qu'on n'eût pas le droit d'innover dans une Religion si changeante, & c'est ce qui produisit les nouveautés de Jean Fischer, ou le Pécheur, connu sous le nom de Piscator, & celles d'Arminius.

L'affaire de Piscator nous apprendra beaucoup de choses importantes; & je demande qu'il me soit permis de la rapporter tout au long, d'autant plus qu'elle est peu connue par la plupart de nos Réformés.

Piscator enseignoit la Théologie dans l'Académie de Herborne; Ville du Comté de Nassau, vers la fin du siècle passé. En examinant la Doctrine de la justice imputée, il dit que la justice de Jesus-Christ qui nous étoit imputée, n'étoit pas celle qu'il avoit pratiquée dans tout le cours de sa vie, mais celle qu'il avoit subie, en portant volontairement la peine de notre péché sur la Croix; c'étoit à dire, que la mort de Notre-Seigneur étant le Sacrifice de prix infini, par lequel il avoit satisfait & payé pour nous: c'étoit aussi par cet acte seul que le Fils de Dieu étoit proprement Sauveur, sans qu'il fût besoin d'y en joindre d'autres; parce que celui-ci étoit suffisant: de sorte que si nous avions à être justifiés par imputation, c'étoit par celle de cet acte, en vertu duquel précisément nous nous trouvions quittes envers Dieu, & où l'original de la sentence portée contre nous avoit été effacé, comme dit S. Paul, *par le sang qui pacifie le ciel & la terre.*

Cette Doctrine fut détestée par nos Calvinistes dans le Synode de Gap, en 1603, comme contraire aux articles XVIII, XX & XXII de la Confession de Foi; & on arrêta qu'il sera écrit à M. Piscator, & à l'Université en laquelle il enseigne.

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
Liv. XII.

XXVI.
L'esprit d'instabilité dans
le Calvinisme.

XXVII.
La dispute
de Piscator.

Col. II. 14.
XXVIII.
Sa Doctrine
est détestée
par le Synode
National
de Gap. Première
définition.
M. DC. III.
Syn. de Gap.
ob. de la Conf.
de Foi.

Il est certain que ces trois articles ne décidoient rien sur l'affaire de Piscator : c'est pourquoi nous ne voyons plus qu'on ait parlé des articles XXII & XXIII. Et pour le XVIII. où l'on prétendit toujours qu'étoit la décision, il ne disoit autre chose, sinon que nous étions justifiés par l'obéissance de Jesus-Christ, laquelle nous étoit alloüée, sans spécifier quelle obéissance : de sorte que Piscator n'avoit point de peine à se défendre de la Confession de Foi. Mais puisqu'on veut qu'il ait innové, au préjudice de la Confession des Prétendus-Réformés de ce Royaume qui avoit été souscrite par ceux des Pays-Bas, j'y consens.

XXIX.
Seconde con-
damnation de
la Doctrine
de Piscator
au Synode de
la Rochelle.
M. DC. VII.

On écrivit à Piscator de la part du Synode, ainsi qu'il avoit été résolu ; & sa réponse modeste, mais ferme dans son sentiment, fut lue au Synode de la Rochelle en l'année 1607. Après cette lecture, on fit ce Décret : *Sur les lettres du Docteur Jean Piscator, Professeur en l'Académie de Herborn, responses à celle du Synode de Gap, pour raison de sa Doctrine, où il établit la justification par la seule obéissance de Christ en sa Mort & Passion imputée à justice aux Croyans, & non par l'obéissance de sa vie ; la Compagnie N'APPROUVANT la division des causes si conjointes, a déclaré que toute l'obéissance de Christ en sa vie & en sa mort nous est imputée pour l'entiere remission de nos péchés, COMME N'ETANT QU'UNE SEULE ET MESME OBRIS-
SANCE.*

XXX.
Remarque
importante :
Que la Doc-
trine des Cal-
vinistes con-
tre Piscator
résout les dif-
ficultés qu'ils
nous font sur
le Sacrifice
de l'Eucha-
ristie.

Sur ces dernieres paroles, je demanderois volontiers à nos Réformés, pourquoi ils requierent, pour nous mériter la rémission des péchés, non-seulement l'obéissance de la mort, mais encore celle de toute la vie de Notre-Seigneur ? Est-ce que le mérite de Jesus-Christ mourant n'est pas infini, & dès-là plus que suffisant à notre salut ? Ils ne le diront pas ; & il faudra donc qu'ils disent, que ce qu'on requiert comme nécessaire après un mérite infini, n'en ôte, ni l'infinité, ni la suffisance ; mais en même tems il s'ensuit que considérer Jesus-Christ, comme continuant son intercession par sa présence, non-seulement dans le Ciel, mais encore sur nos Autels dans le Sacrifice de l'Eucharistie, ce n'est rien ôter à l'infinité de la propitiation faite à la Croix : c'est seulement, comme parle le Synode de la Rochelle, ne vouloir pas diviser *des choses conjointes*, & regarder tout ce qu'a fait J. C. dans sa vie, tout ce qu'il a fait dans sa mort, & tout ce qu'il fait encore, soit dans le Ciel, où il se présente pour nous à son Pere, soit sur nos Autels, où il est présent d'une autre sorte, comme la continuation d'une même intercession, & d'une même obéissance qu'il a commencée dans sa vie, qu'il a consommée dans sa mort,

&

Et qu'il ne cesse de renouveler, & dans le Ciel & dans les Mystères, pour nous en faire une vive & perpétuelle application.

La Doctrine de Piscator eut ses Partisans. On ne trouvoit rien contre lui dans les articles XVIII, XX & XXII, de la Confession de Foi. En effet, on abandonna les deux derniers, pour s'arrêter au XVIII. qui ne disoit pas davantage, comme on a vû; & afin de pousser à bout Piscator & sa Doctrine, on en vint dans le Synode National de Privas, jusqu'à obliger tous les Pasteurs à souscrire expressément contre Piscator en ces termes : *Je soussigné N. sur le contenu en l'article XVIII. de la Confession de Foi des Eglises Réformées touchant notre justification, déclare & proteste que JE L'ENTENDS SELON LE SENS REÇU EN NOS EGLISES, APPROUVE' PAR LES SYNODES NATIONAUX, ET CONFORME A LA PAROLE DE DIEU, qui est que Notre-Seigneur Jesus-Christ a été sujet à la Loi morale & cérémoniale, non-seulement pour notre bien, mais en notre place; & que toute l'obéissance qu'il a rendu à la Loi, nous est imputée, & que notre justification consiste, non-seulement en la rémission des péchés, mais en l'imputation de la justice active; & M'ASSUJETTISANT A LA PAROLE DE DIEU, je crois que le Fils de l'homme est venu pour servir, & non pour être servi, & qu'il a servi pour ce qu'il est venu : PROMETTANT DE NE ME DEPARTIR JAMAIS DE LA DOCTRINE REÇUE EN NOS EGLISES, ET DE M'ASSUJETTIR AUX REGLEMENS DES SYNODES NATIONAUX SUR CE SUJET.*

A quoi sert à la justice imputée, que Jesus-Christ soit venu pour servir, & non pour être servi; & ce que fait ce passage venu tout-à-coup sans liaison au milieu de ce décret, le devine qui pourra. Je ne vois pas aussi à quoi nous sert l'imputation de la Loi cérémoniale, qui n'a jamais été faite pour nous, ni pour quelle raison il a fallu que Jesus-Christ y fût sujet, non-seulement pour notre bien, mais en notre place. Je comprends bien comment Jesus-Christ, ayant dissipé par sa mort les ombres & les figures de la Loi, nous a laissé libres de la servitude des Loix cérémoniales, qui n'étoient qu'ombres & figures; mais qu'il ait fallu pour cela qu'il y ait été sujet en notre place, la conséquence en seroit pernicieuse, & on concluroit de même qu'il nous a aussi déchargés de la Loi morale en l'accomplissant. Tout cela montre le peu de justesse de nos Réformés, plus soigneux d'étaler de l'érudition, & de jeter en l'air de grands mots, que de parler avec précision dans leurs Décrets.

Je ne sçai pourquoi l'affaire de Piscator tenoit si extraordinairement au cœur à nos Réformés de France, ni pourquoi le Synode

Tome III.

XX

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XII.

XXXI.
Troisième
décision. For-
mulaire &
sousscription
ordonnée con-
tre Piscator
dans le Syno-
de de Privas.
M. DC. XII.

XXXII.
L'Ecriture
mal alléguée,
& toute la Do-
ctrine mal en-
tendue.

XXXIII.
Quatrième
décision con-

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XII.

Le Pifcaror au
Synode de To-
nins.
M. DC. XIV.

de Privas en étoit venu aux dernieres précautions , en ordonnant la fouscription que nous avons vûe. Il falloit du moins s'en tenir-là : un Formulaire de Foi qu'on fait fouscrire à tous les Pasteurs , doit expliquer la matiere pleinement & précifément. Néanmoins , après cette fouscription & tous les décrets précédens , on eut befoin de faire encore une nouvelle Déclaration au Synode de Tonins en 1614. Quatre grands Décrets coup fur coup , & en termes fi différens , fur un article particulier , & dans une matiere fi bornée , c'est affûrément beaucoup ; mais dans la Nouvelle Réforme on trouve toujours quelque chofe qu'il faut ajoûter , ou diminuer ; & jamais on n'y explique la Foi fi sincerement , ni avec une fi pleine fuffifance , qu'on s'en tienne précifément aux premieres décifions.

XXXIV.
Impiété de
la juftice im-
putative, com-
me elle eft
promife par
ces Synodes.

Pour achever cette affaire , je ferai une courte réflexion fur le fond de la Doctrine , & quelques autres réflexions fur la procédure.

Sur le fond, j'entends bien que la mort de Jesus-Christ , & le payement qu'il a fait pour nous à la juftice Divine de la peine dont nous étions redevables envers elle , nous eft imputé , comme on impute à un Débiteur le payement que fa caution fait à fa décharge. Mais que la juftice parfaite accomplie par Notre-Seigneur dans fa vie & dans fa mort , & l'obéiffance abfolue qu'il a rendue à la Loi nous foit imputée , ou , comme on parle , *allouée* dans le même fens que le payement de la caution eft imputé au Débiteur , c'est-à-dire , que par fa juftice , il nous décharge de l'obligation d'être gens de bien , comme par fon fupplice , il nous décharge de l'obligation de fubir celui que nos péchés avoient mérité.

XXXV.
Netteté &
fimplicité de
la Doctrine
Catholique ,
opposée aux
obfcuretés de
la Doctrine
contraire.

J'entends donc & très-clairement d'une autre maniere , à quoi il nous fert d'avoir un Sauveur d'une fainteté infinie. Car par-là , je le vois feul digne de nous impétrer toutes les graces néceffaires pour nous faire juftes. Mais que formellement nous foyons faits juftes , parce que Jesus-Christ l'a été , & que fa juftice nous foit allouée , comme s'il avoit accompli la Loi à notre décharge , ni l'Ecriture ne le dit , ni aucun homme de bon fens ne le peut entendre.

Par ce moyen , en comptant pour rien la juftice que nous avons intérieurement , & celle que nous pratiquons par la Grace , on nous fait tous dans le fond également juftes , parce que la juftice de Jesus-Christ , qu'on fuppofe être la feule qui nous rende juftes , eft infinie.

On ravit auffi aux Elûs de Dieu la Couronne de juftice , que le juftice Juge réfserve à chacun en particulier , puisqu'on fuppofe qu'ils

ont tous la même justice qui est infinie; ou si enfin on avoue que cette justice infinie nous est allouée par divers degrés, suivant que nous en approchons plus ou moins par la justice particulière que la Grace met en nous, c'est avec des expressions extraordinaires ne dire que la même chose que les Catholiques.

Voilà en peu de paroles, ce que j'avois à dire sur le fond. J'aurai encore plutôt fait sur la procédure: elle n'a rien que de foible, rien de grave, ni de sérieux. L'acte le plus important est le Formulaire de souscription ordonné au Synode de Privas; mais d'abord on n'y songe pas seulement à convaincre Piscator par les Ecritures. Il s'agissoit d'établir, *que l'obéissance de Jesus-Christ, par laquelle il a accompli toute la Loi dans sa vie & dans sa mort, nous est allouée pour nous rendre justes*, ce qu'on appelle dans le Formulaire de Privas, comme on avoit fait à Gap, l'imputation de la justice active.

Or tout ce qu'on a pu trouver en quatre Synodes pour établir cette Doctrine & l'imputation de cette justice active par les Ecritures, c'est que *le Fils de l'Homme est venu, non pas pour être servi, mais pour servir*: passage si peu convenant à la justice imputée, qu'on ne peut pas même entrevoir pourquoi il est allégué.

C'est-à-dire, que dans la Nouvelle Réforme, pourvu qu'on ait nommé la parole de Dieu avec emphase, & qu'ensuite on ait jeté un passage en l'air, on croit avoir satisfait à la profession qu'on a faite de n'en croire que l'Ecriture en termes exprès. Les Peuples sont éblouis de ces magnifiques promesses, & ne sentent pas même ce que fait sur eux l'autorité de leurs Ministres, quoique ce soit elle au fond qui les détermine.

Non-seulement on n'a rien prouvé contre Piscator par la parole de Dieu; mais encore on n'a rien prouvé par la Confession de Foi qu'on lui opposoit.

Car nous avons vu d'abord qu'on abandonne à Privas les articles XX & XXII. qu'on avoit allégués à Gap. On se réduit au XVIII. & comme il ne disoit rien que de général & d'indéfini, on s'avise de faire dire dans le Formulaire: *Je déclare & proteste que j'entends l'article XVIII. de notre Confession de Foi, selon le sens reçu en nos Eglises, approuvé par les Synodes, & conforme à la parole de Dieu.*

La parole de Dieu eût suffi seule; mais comme on en disputoit, pour finir il en fallut revenir à l'autorité des choses jugées, & s'en tenir à l'article de la Confession de Foi, *en l'entendant*, non selon ses termes précis, mais *selon le sens reçu dans les Eglises, & approuvé dans les Synodes nationaux*; ce qui enfin règle la dispute par la

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XII.

XX XVI.
Réflexion
sur la procé-
dure. Qu'on
n'y allégué
l'Ecriture que
pour la forme.

XXXVII.
Manière
dont on allé-
gue la Con-
fession de Foi.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XII.

XXXVIII.
On se n^o
que de tous
ces Décrets.
Rien de sé-
rieux dans la
Réforme. Mé-
moire de Du-
moulin, ap-
prouvé dans le
Synode d'Ay.
M. DC. XV.

Aut. auth.
Blond.
Pièce VI.
pag. 72.

Ibid.

XXXIX.
Parole de
Dumoulin :
dissimulation.
Caractère de
l'Hérésie re-
connu dans la
Réforme.
Ibid. n. 4.

Tradition ; & nous montre que le moyen le plus assuré, pour entendre ce qui est écrit, c'est de voir comment on l'a toujours entendu.

Voilà ce qui se passa dans l'affaire de Piscator en quatre Synodes nationaux. Le dernier avoit été celui de Tonins, tenu en 1614, où après la souscription ordonnée dans le Synode de Privas, tout paroïssoit défini de la manière du monde la plus sérieuse ; & néanmoins ce n'étoit rien, car l'année d'après, sans aller plus loin, c'est-à-dire, en 1615, Dumoulin, le plus célèbre de tous les Ministres, s'en moqua ouvertement avec l'approbation de tout un Synode : en voici l'Histoire.

On étoit toujours inquiet dans le Parti de la Réforme opposé au Luthéranisme, de n'y avoir jamais pû parvenir à une commune Confession de Foi, qui en réunît tous les membres, comme la Confession d'Augsbourg réunissoit les Luthériens. Tant de diverses Confessions de Foi montroient un fond de division qui affoiblissoit le Parti. On revint donc encore une fois au dessein de les réunir. Dumoulin en proposa les moyens dans un Ecrit envoyé au Synode de l'Isle de France. Tout alloit à dissimuler les Dogmes, dont on ne pouvoit convenir ; & Dumoulin écrit en termes formels que parmi les choses qu'il faudra *dissimuler* dans cette nouvelle Confession de Foi, il faut mettre *la question de Piscator touchant la justification* ; une Doctrine tant *détestée* par quatre Synodes nationaux, devient tout-à-coup indifférente, selon l'opinion de ce Ministre ; & le Synode de l'Isle de France, de la même main dont il venoit de souscrire à la condamnation de Piscator, & la plume, pour ainsi dire, encore toute trempée de l'encre dont il avoit fait cette souscription, remercie Dumoulin par lettres expresses de cette ouverture : tant il y a d'instabilité dans la Nouvelle Réforme, & tant on y sacrifie les plus grandes choses à cette commune Confession qui ne s'est pû faire.

Les paroles de Dumoulin sont trop mémorables, pour n'être pas rapportées. Là, dit-il, dans cette Assemblée qu'on tiendra pour cette nouvelle Confession de Foi, *je ne voudrois point qu'on disputât de la Religion : car depuis que les esprits se sont échauffés, ils ne se rendent jamais, & chacun, en s'en retournant, dit qu'il a vaincu ; mais je voudrois que sur la table fût mise la Confession des Eglises de France, d'Angleterre, d'Ecosse, des Pays-Bas, du Palatinat, des Suisses, &c. Que de ces Confessions on tâchât d'en dresser UNE COMMUNE en laquelle ON DISSIMULAT plusieurs choses, sans la connoissance desquelles on peut être sauvé, COMME EST LA QUESTION DE PISCATOR sur la*

justification, & plusieurs opinions subtiles proposées PAR ARMINIUS sur le Franc-Arbitre, la Prédestination, & la persévérance des Saints.

Il ajoute que Satan qui a corrompu l'Eglise Romaine par le trop avoir, c'est-à-dire, par l'avarice & l'ambition, tâche à corrompre les Eglises de la Nouvelle Réforme par le trop sçavoir, c'est-à-dire, par la curiosité; qui est en effet la tentation où succombent tous les Hérétiques, & le piège où ils sont pris: & conclut que sur les voies d'accommodement on aura fait une grande partie du chemin, si on peut se commander d'ignorer plusieurs choses, se contenter des nécessaires à salut, & se supporter dans les autres.

La question eût été d'en convenir: car si par les choses, dont la connoissance est nécessaire à salut, il entend celles que chaque particulier est obligé à sçavoir expressément, sous peine de damnation; cette commune Confession de Foi est déjà faite dans le Symbole des Apôtres, ou dans celui de Nicée. L'union que l'on feroit sur ce fondement, s'étendrait bien loin au-delà des Eglises nouvellement réformées, & on ne pourroit s'empêcher de nous y comprendre: mais, si par la connoissance des choses nécessaires à salut, il entend la pleine explication de toutes les vérités expressément révélées de Dieu, qui n'en a révélé aucune, dont la connoissance ne rende à assurer le salut de ses Fidèles, y dissimuler ce que les Synodes ont déclaré expressément révéler de Dieu avec désapprobation des erreurs contraires, c'est se moquer de l'Eglise; en tenir les Décrets pour des illusions, même après les avoir signés; trahir sa Religion & sa conscience.

Au reste, quand on verra que ce même Dumoulin, qui passe ici si légèrement avec les propositions de Piscator les propositions bien plus importantes d'Arminius, en fut dans la suite un des plus impitoyables censeurs: on reconnoîtra dans son procédé la perpétuelle inconstance de la Nouvelle Réforme qui accommode ses dogmes à l'occasion.

Pour achever le récit du projet de réunion qu'on fit alors; après cette commune Confession de Foi du Parti opposé aux Luthériens, on vouloit encore en faire une plus vague, & plus générale où les Luthériens seroient compris. Dumoulin développe ici toutes les manières dont on pourroit s'expliquer, sans condamner, ni la Présence réelle, ni l'Ubiquité, ni la nécessité du Baptême, ni les autres dogmes Luthériens; & ce qu'il ne peut sauver par des équivoques, ou des expressions vagues, il l'enveloppe le mieux qu'il peut dans le silence; il espère, par ce moyen, abolir le mot de Luthériens, de Cal-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XII.

XL.
Réflexion
sur ces paro-
les de Du-
moulin, ap-
prouvées dans
le Synode
d'Ay.

XLI.
Inconstance
de Dumoulin.

XLII.
Points im-
portans à sup-
primer, en-
tr'autres ce
qui est con-
traire à la Pré-
sence réelle.
Ibid. 12,
13.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XII.

ministres, de Sacramentaires, & faire, par ses équivoques, qu'il ne reste plus aux Protestans que le nom commun d'Eglise Chrétienne Réformée. Tout le Synode de l'Isle de France applaudit à ce beau projet ; & c'est après cette union qu'il seroit tems, poursuit Dumoulin, de solliciter d'accord l'Eglise Romaine : mais il doute qu'on y réussit. Il a raison, car nous n'avons point d'exemple, qu'en matière de Religion, elle ait jamais approuvé des équivoques, ou consenti à la suppression des articles qu'elle a cru une fois révélés de Dieu.

XLIII.
Importance
des Disputes
entre les Dé-
fenseurs du
sens figuré.

Au reste, je n'accorde pas à Dumoulin & aux autres de même Parti, que les diversités de leurs Confessions de Foi ne soient que dans la méthode & dans les expressions, ou bien en police & cérémonies, ou si c'étoit sur les matières de Foi, que ce fût en choses qui n'étoient encore passées en loi ni règlement public : car on a pu voir, & on verra le contraire dans toute la suite de cette Histoire. Et peut-on dire, par exemple, que la Doctrine de l'Episcopat, ou l'Eglise d'Angleterre est si ferme, & qu'elle pousse si loin, qu'elle ne reçoit les Ministres Calvinistes, qu'en les ordonnant de nouveau, soit une affaire de langage, ou en tout cas de pure police, & de pure cérémonie ? N'est-ce rien de regarder une Eglise comme n'ayant point de Pasteurs légitimement ordonnés ? Il est vrai qu'on leur rend bien la pareille, puisqu'un fameux Ministre du Calvinisme a écrit ces mots : *Si quelqu'un des nôtres enseignoit la distinction de l'Evêque & du Prêtre, & qu'il n'y a pas de vrai Ministre sans Evêque, nous ne le pourrions souffrir dans notre Communion, c'est-à-dire, au moins dans notre Ministère.* Les Protestans Anglois en sont donc exclus. Est-ce là un différend de peu d'importance ? Ce n'est pas ainsi qu'en parle le même Ministre, puisqu'il demeure d'accord, que pour ces différences, qu'il veut appeller petites, de gouvernement & de discipline, on se traite comme des excommuniés. Que si l'on vient au particulier de ces Confessions de Foi, combien trouvera-t-on de points dans les unes, qui ne sont point dans les autres ? & en effet, si la différence n'étoit que dans les mots, il y auroit trop d'opiniâtreté à n'en pouvoir convenir, après l'avoir si souvent tenté : si elle n'étoit qu'en cérémonies, la foiblesse seroit trop grande de s'y arrêter ; mais c'est que chacun ressent qu'on n'est pas d'accord dans le fond ; & si on se vante cependant d'être bien unis, cela ne sert qu'à confirmer, que l'union de la nouvelle Réformation est plus politique qu'Ecclésiastique.

Jur. Syst.
P. 214.

Id. av. aux
Prot. n. 5. a
la tête des
Préj. légis.

Il ne me reste qu'à prier nos Freres, de considérer les grands

pas qu'ils ont vû faire, non pas à des particuliers, mais à leurs Eglises en Corps, sur des choses qu'on y avoit décidées, avec toute l'autorité, disoit-on, de la parole de Dieu : cependant tous ces Décrets n'ont rien été. C'est un style dans la Réforme de nommer toujours la parole de Dieu : on n'en croit pas pour cela davantage, & on supprime sans crainte ce qu'on avoit avancé avec une si grande autorité; mais il ne faut pas s'en étonner. Il n'y a rien de plus authentique dans la Religion, que des Confessions de Foi : rien ne doit avoir été plus autorisé par la parole de Dieu, que ce que les Calvinistes y avoient dit contre la Présence réelle, & contre les autres dogmes des Luthériens. Ce n'étoit pas seulement Calvin qui avoit traité de *détestable l'invention de la Présence corporelle; de corporali Præsentiâ detestabile commentum* : Toute la Réforme de France venoit de dire en Corps par la bouche de Bèze, qu'elle *détestoit et monstre & la consubstantiation* Luthérienne avec la *Transsubstantiation* Papistique. Mais il n'y a rien de sincère ni de sérieux dans ces détestations de la Présence réelle : puisqu'on a été prêt à retrancher tout ce qu'on avoit dit contre, & que ce retranchement se devoit faire, non-seulement par un Décret d'un Synode national, mais encore par un commun Résultat de tout le Parti assemblé solennellement à Francfort. La Doctrine du sens figuré, pour ne point ici parler des autres, après tant de combats & tant de martyres prétendus, seroit supprimée par un éternel silence, s'il avoit plu aux Luthériens. L'Angleterre, la France, l'Allemagne, les Suisses, les Pays-Bas; en un mot, tout ce qu'il y a de Calvinistes dans le monde, ont consenti à la suppression. Comment donc peut-on demeurer si attaché à un Dogme qu'on voit si peu révélé de Dieu, que par les vœux communs de tout le Parti, il est déjà retranché de la profession du Christianisme ?

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XII.

II. Défens.
cont. Vesp.
opus. 831.
S. n. 9.



HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIII.

LIVRE XIII.

Variations des Protestans sur l'Antechrist : Vaines prédictions de Luther : Evasion de Calvin : Ce que Luther avoit établi sur cette Doctrine est contredit par Mélancton : Nouvel article de Foi ajouté à la Confession dans le Synode de Gap : Fondement visiblement faux de ce Décret : Cette Doctrine méprisée dans la Réforme : Absurdités, contrariétés, & impiétés de la nouvelle interprétation des Prophéties, proposée par Joseph Méde, & soutenue par le Ministre Jurieu : Les plus saints Docteurs de l'Eglise mis au rang des Blasphémateurs & des Idolâtres.

Doctrine sur l'Antechrist, & Variations sur cette matiere, depuis Luther jusqu'à nous.

I.
Article ajouté à la Confession de Foi, pour déclarer le Pape Antechrist.

Les disputes d'Arminius mettoient en feu toutes les Provinces Unies, & il seroit tems d'en parler : mais comme ces questions & les décisions dont elles furent suivies, sont d'une discussion plus particuliere, avant que de m'y engager, il faut rapporter un fameux Décret du Synode de Gap, dont j'ai différé le récit, pour ne point interrompre l'affaire de Piscator.

Ce fut donc dans ce Synode & en 1603, qu'on fit un nouveau Décret, pour déclarer le Pape Antechrist. On jugea ce Décret de telle importance, qu'on en composa un nouvel article de Foi, qui devoit être le XXXI. & on lui donnoit place après le XX X. parce que c'étoit-là qu'il étoit dit que tous vrais Pasteurs sont égaux; de sorte que ce qui fait dans le Pape le caractère d'Antechrist, c'est qu'il se dit supérieur des autres Evêques. S'il est ainsi, il y a long-tems que l'Antechrist regne; & je ne sçai pourquoi la Réforme a été si lente à ranger parmi ce grand nombre d'Antechrists qu'elle a introduits, S. Innocent, S. Léon, S. Grégoire, & les autres Papes, dont les Epîtres nous font voir à toutes les pages l'exercice de cette supériorité.

II.
Vaines prédictions de Luther, & dé-
faite aussi vaine de Calvin.
Sup. liv. I.
n. 31.

Au reste, quand Luther exagéra tant cette nouvelle Doctrine de la Papauté Antichrétienne; il le fit avec cet air de Prophète que nous avons remarqué. Nous avons vu de quel ton il avoit prédit que la puissance Pontificale alloit être anéantie; & comme sa Prédication étoit ce souffle de Jesus-Christ, par laquelle l'homme de péché alloit tomber, sans armes, sans violence, sans qu'autre que lui s'en mêlât, tant il étoit ébloüi & enivré de l'effet inespéré de son éloquence. Toute la Réforme attendoit un prompt accomplissement

plissement de cette nouvelle prophétie. Comme on vit que le Pape subsistoit toujours (car bien d'autres que Luther se briseront contre cette pierre) & que la puissance Pontificale, loin de tomber par le souffle de ce faux Prophète , se soutenoit contre la conjuration de tant de Princes soulevés , en sorte que l'attachement du Peuple de Dieu pour cette autorité sainte , qui fait le lien de son unité , redoubloit plutôt qu'il ne s'affoiblissoit par tant de révoltes ; on se moqua de l'illusion des prophéties de Luther , & de la folle crédulité de ceux qui les avoient prises pour des oracles célestes. Calvin y trouva pourtant une excuse , & il dit à quelqu'un qui s'en moquoit , que *si le corps de la Papauté subsistoit encore , l'esprit & la vie en étoient sortis , de manière que ce n'étoit plus qu'un corps mort.* Ainsi on hasarde une prophétie ; & quand l'événement n'y répond pas , on en sort par un tour d'esprit.

Mais on nous dit avec un air sérieux , que c'est une prophétie, non pas de Luther , mais de l'Ecriture , & qu'on la voit avec évidence (car il le faut bien , puisque c'est un article de Foi) dans S. Paul & dans Daniel. Pour ce qui est de l'Apocalypse , il ne plaisoit pas à Luther d'employer ce Livre , ni de le recevoir dans son Canon. Mais pour S. Paul , qu'y avoit-il de plus évident , puisque *le Pape est assis dans le Temple de Dieu ?* Dans l'Eglise , dit Luther , c'est-à-dire , sans difficulté , dans la vraie Eglise , dans le vrai Temple de Dieu , n'y ayant dans l'Ecriture aucun exemple qu'on appelle de ce nom un Temple d'Idoles : de sorte que le premier pas qu'il faut faire pour bien entendre que le Pape est l'Antechrist , est de reconnoître pour la vraie Eglise , celle dans laquelle il préside. La suite n'est pas moins claire. Qui ne voit que *le Pape se montre comme un Dieu , s'élevant au-dessus de tout ce qu'on adore ,* principalement dans son Sacrifice tant condamné par nos Réformés , où pour se montrer Dieu , le Pape confesse ses péchés avec tout le Peuple , & s'élève au-dessus de tout , en priant & tous les Saints , & tous ses Freres , de demander pardon pour lui ; déclarant aussi dans la suite , & dans la partie la plus sainte de ce Sacrifice , qu'il espère ce pardon , *non par ses mérites , mais par bonté & par grace au nom de Jesus-Christ Notre-Seigneur ?* Antechrist de nouvelle forme , qui oblige tous ses adhérens à mettre leur espérance en Jesus-Christ , & qui pour avoir toujours été le plus ferme Défenseur de sa Divinité , est mis par les Sociniens à la tête de tous les Antechrists , comme le plus grand de tous , & le plus incompatible avec leur doctrine.

Tome III.

Y Y

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIII.

Gratul. ad
Ven. Presbyt.
opus. p. 331.

III.
Daniel &
S. Paul pro-
duits en l'air.

II. Thessal.
II. 4.
Sup. liv.
III. n. 60.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIII.

IV.
Les Prote-
stants se dé-
honnorent eux-
mêmes par
cette Doctri-
ne.

V.
Illusion sur
l'Apocalypse.

Synod. de
Saumur,
1596.

VI.
Cette Do-
ctrine de l'An-
techrist. n'é-
toit dans au-
cun Acte de la
Réforme : Lu-
ther la met
dans les Arti-
cles de Smal-
calde, mais
Mélancton s'y
oppose.

S. liv. I V.
a. 38.

Mais encore si un tel songe mérite qu'on s'y applique, lequel est-ce de tous les Papes, qui est *ce méchant & cet homme de péché*, marqué par S. Paul ? On ne voit dans l'Ecriture de semblables expressions que pour caractériser quelque personne particulière. N'importe, ce sont tous les Papes, après S. Grégoire, comme on disoit autrefois ; & comme on le dit à présent, ce sont tous les Papes depuis S. Léon, qui sont *cet homme de péché, ce méchant*, & cet Antechrist, encore qu'ils aient converti au Christianisme l'Angleterre, l'Allemagne, la Suède, le Dannemarck, la Hollande : si bien que tous ces Pays, en embrassant la Réforme, ont reconnu publiquement qu'ils avoient reçu le Christianisme de l'Antechrist même.

Qui pourroit ici raconter les Mystères que nos Réformés ont trouvé dans l'Apocalypse, & les prodiges trompeurs de la Bête, qui sont les miracles que Rome attribue aux Saints & à leurs Reliques, afin que S. Augustin, & S. Chrysostôme, & S. Ambroise, & les autres Peres dont on convient qu'ils ont annoncé de pareils miracles d'un consentement unanime, soient des précurseurs de l'Antechrist ? Que dirai-je du caractère que la Bête imprime sur le front, qui veut dire le signe même de la Croix de Jesus-Christ, & le S. Chrême dont on se sert pour l'y imprimer ; afin que S. Cyprien & tous les autres Evêques avant & après, qui bien constamment, comme on en demeure d'accord, ont appliqué ce caractère, soient des Antechrists ; & les Fidèles qui l'ont porté dès l'origine du Christianisme, marqués à la marque de la Bête ; & le signe du Fils de l'Homme, le sceau de son Adversaire ? On se lasse de raconter ces impiétés ; & je crois pour moi que ce sont ces impertinences & ces profanations du S. Livre de l'Apocalypse, qu'on voyoit croître sans fin dans la Nouvelle Réforme, qui firent que les Ministres eux-mêmes, las de les entendre, résolurent dans le Synode National de Saumur : *Que nul Pasteur n'entreprendroit l'exposition de l'Apocalypse, sans le conseil du Synode Provincial.*

Or encore que les Ministres n'aient cessé d'animer le Peuple par ces idées odieuses d'Antichristianisme, jamais on n'avoit osé les faire paroître dans les Confessions de Foi, quelque envenimées qu'elles fussent toutes contre le Pape. Le seul Luther avoit inséré parmi les articles de Smalcalde, un long article de la Papauté, qui ressemble plus à une outrageuse déclamation, qu'à un article dogmatique, & il y avoit inséré cette doctrine ; mais nul autre n'avoit suivi cet exemple. Bien plus, lorsque Luther proposa

L'article, Mélancton refusa de le souscrire; & nous lui avons vu dire du commun consentement de tout le Parti, que la supériorité du Pape étoit un si grand bien pour l'Eglise, qu'il la faudroit établir, si elle n'étoit pas établie; cependant c'est précisément dans cette supériorité que nos Réformés reconnurent le caractère de l'Antechrist dans le Synode de Gap en 1603.

On y disoit que l'Evêque de Rome prétendoit domination sur toutes les Eglises & Pasteurs, & se nommoit Dieu. En quel endroit? Dans quel Concile? Dans quelle profession de Foi? C'est ce qu'il falloit marquer, puisque c'étoit le fondement du Décret. Mais on n'a osé; car on auroit vu qu'il n'y avoit à produire que quelque impertinent Glossateur, qui disoit que d'une certaine manière, & au sens que Dieu dit aux Juges, *Vous êtes des Dieux*, le Pape pouvoit être appelé Dieu. Grotius s'étoit moqué de cette objection de son parti, en demandant depuis quand on prenoit pour dogme reçu, les hyperboles de quelque flatteur. Je suis bien-aise de dire que le reproche qu'on fait au Pape de se nommer Dieu, n'a point d'autre fondement. Sur ce fondement on décide qu'il est proprement l'Antechrist, & le fils de perdition marqué dans la parole de Dieu, & la Bête vêtue d'écarlate que le Seigneur déconfira, comme il l'a promis; & comme il commençoit déjà; & voilà ce qui devoit composer le trente-unième Article de Foi des Prétendus-Réformés de France, selon le Décret de Gap, chapitre de la Confession de Foi. Ce nouvel article avoit pour titre: *Article omis*. Le Synode de la Rochelle ordonna en 1607, que cet article de Gap, comme très-véritable & conforme à ce qui étoit prédit dans l'Ecriture, & que nous voyons en nos jours CLAIREMENT ACCOMPLI, seroit imprimé es exemplaires de la Confession de Foi, qui seroit mis de nouveau sous la presse. Mais on jugea de dangereuse conséquence de permettre à une Religion tolérée à certaine condition, & sous une certaine Confession de Foi, d'en multiplier les articles, comme il plairoit à ses Ministres, & on empêcha l'effet de ce Décret du Synode.

On demandera peut-être par quel esprit on s'étoit porté à cette nouveauté. Le Synode même de Gap nous en découvre le secret. Nous y lisons ces paroles dans le chapitre de la Discipline: *Sur ce que plusieurs sont inquiétés pour avoir nommé le Pape Antechrist, la Compagnie proteste que c'est la croyance & Confession commune de nous tous, par malheur omise pourtant dans toutes les Editions précédentes, & que c'est un fondement de notre séparation de l'Eglise Romaine; fondement tiré de l'Ecriture, & scellé par le sang de tant de Martyrs.*

Y y y ij

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES;
Liv. XIII.

S. liv. III.
n. 39. liv. V.
n. 24.

1603.
V I L.
Décision du
Synode de
Gap. Son faux
fondement.

1607.

V I I I.
Occasion de
ce Décret.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. XIII. Malheureux Martyrs, qui versent leur sang pour un dogme profondément oublié dans toutes les Confessions de Foi! Mais il est vrai que depuis peu il est devenu le plus important de tous, & le sujet le plus essentiel de la rupture.

Écoutons ici un Auteur, qui seul fait plus de bruit dans tout son Parti que tous les autres ensemble, & à qui il semble qu'on ait remis la défense de la cause, puisqu'on ne voit plus que lui sur les rangs. Voici ce qu'il dit dans ce fameux livre intitulé: *L'accomplissement des Prophéties*. Il se plaint avant toutes choses, que cette contro-

IX. Cette Doctrine de l'Antechrist combien méprisée même dans la Réforme. *verse de l'Antechrist ait languie depuis un siècle. On l'a malheureusement abandonnée par politique, & pour obéir aux Princes Papistes. Si on avoit perpétuellement mis devant les yeux des Réformés cette grande & importante vérité, que le Papisme est l'Antichristianisme, ils ne seroient pas tombés dans le relâchement où on les voit aujourd'hui. Mais il y avoit si long-temps qu'ils n'avoient osé dire cela, qu'ils l'avoient oublié. C'est donc ici un des fondemens de la Réforme; & cependant, pour-*

suit cet Auteur, il est arrivé, par un aveuglement manifeste, qu'on se soit uniquement attaché à des controverses qui ne sont que des ACCESSOIRES, & qu'on ait négligé celle-ci, que le Papisme est l'Empire Antichrétien. Plus il s'attache à cette matière, plus son imagination s'échauffe. Selon moi, continue-t-il, c'est ici une vérité si capitale, que sans elle on ne sauroit être vrai Chrétien. Et ailleurs: Franchement,

dit-il, je regarde si fort cela comme un article de Foi des vrais Chrétiens, que je ne saurois tenir pour bons Chrétiens, ceux qui nient cette vérité, après que les événemens & les travaux de tant de grands hommes l'ont mise dans une si grande évidence. Voici un nouvel article

fondamental, dont on ne s'étoit pas encore avisé, & qu'au contraire on avoit malheureusement abandonné dans la Réforme. Car,

ajoute-t-il, cette controverse étoit si bien amortie, que nos Adversaires la croyoient morte, & ils s'imaginoient que nous avions renoncé à cette prétention, ET A CE FONDEMENT de toute notre Réforme.

X. Il est vrai pour moi, que depuis que je suis au monde, je n'ai jamais trouvé parmi nos Prétendus-Réformés aucun homme de bon sens qui fit fort sur cet article: de bonne Foi, ils avoient honte d'un si grand excès, & ils étoient plus en peine de nous excuser les emportemens de leurs gens qui avoient introduit au monde ce prodige, que nous ne l'étions à le combattre. Les habiles Protestans nous déchargeoient de ce soin. On sait ce qu'a écrit sur ce sujet le

scavant Grotius, & combien clairement il a démontré que le Pape ne pouvoit être l'Antechrist. Si l'autorité de Grotius ne paroît pas

assez considérable à nos Réformés, parce qu'en effet ce sçavant homme, en étudiant soigneusement les Ecritures, & en lisant les anciens Auteurs Ecclésiastiques, s'est défabusé peu-à-peu des erreurs où il étoit né; le Docteur Hammond, ce sçavant Anglois, n'étoit pas suspect dans le Parti. Cependant il ne s'est pas moins attaché que Grotius, à détruire les rêveries des Protestans sur l'Antichristianisme imputé au Pape.

Ces Auteurs, avec quelques autres qu'il plaît à notre Ministre d'appeller *la honte & l'opprobre non-seulement de la Réforme, mais encore du nom Chrétien*, étoient entre les mains de tout le monde, & recevoient des loüanges non-seulement des Catholiques, mais encore de tout ce qu'il y avoit de gens habiles & modérés parmi les Protestans. M. Jurieu lui-même étoit ébranlé par leur autorité. C'est pourquoi dans ses Préjugés légitimes, il nous donne tout ce qu'il dit de l'Antechrist comme une chose qui n'est pas unanimement reçue, comme une chose *indécise*, comme une peinture de laquelle les traits sont applicables à divers sujets, dont quelques-uns sont déjà venus, & d'autres peut-être sont à venir. Aussi l'usage qu'il en fait lui-même, est d'en faire un préjugé contre le Papisme, & non pas une démonstration. Mais cet article est redevenu à la mode: que dis-je? ce qui étoit indécis, est devenu le fondement de toute la Réformation: Car certainement, dit notre Auteur, *je ne la crois bien fondée, cette réformation, qu'à cause de cela, que l'Eglise que nous avons abandonnée, est le véritable Antichristianisme*. Qu'on ne se tourmente pas à chercher, comme on a fait jusques ici, les articles fondamentaux: voici le fondement des fondemens sans lequel la Réforme seroit insoutenable. Que deviendra-t-elle donc si cette doctrine, que le Papisme est le vrai Antichristianisme, se détruit en l'exposant? La chose sera bien claire pour peu qu'on écoute.

Il faut seulement songer que tout le mystère consiste à faire bien voir ce qui constitue cet Antichristianisme prétendu. Il en faut ensuite marquer le commencement, la durée, & la fin la plus prompte qu'on pourra, pour consoler ceux qui s'ennuient d'une si longue attente. On croit trouver dans l'Apocalypse une lumière certaine pour développer ce secret; & on suppose, en prenant les jours pour années, que les douze cens soixante jours destinés dans l'Apocalypse à la persécution de l'Antechrist, sont douze cens soixante ans: prenons tout cela pour vrai, car il ne s'agit pas de disputer, mais de rapporter historiquement la doctrine qu'on nous donne pour le fondement de la Réforme.

D'abord on y est fort embarrassé de ces douze cens soixante ans.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIII.

Avis, p. 40.

Préj. lég.
I. part. c. IV.
p. 72, 73.

Ibid. p. 50.

XI.
Exposition
de la Doctri-
ne du Minis-
tre Jurieu.

Apoc. x r.
xii, xiii.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIII.

XII.
M. Jurieu
occupé du soin
d'abrégier le
tems des pré-
tendues Pro-
phéties.

Avis, p. 4.
Ibid. 7, 8.

XIII.
Cet Auteur
avoue sa pré-
tention.

Ibid. p. 8.
Pag. 53.

XIV.
Il abandon-
ne ses guides,
& pourquoi ?

Accomp. II.
p. c. IV. pag.
60.

XV.
Impossibili-
té de placer les
dix-sept cens
soixante ans,
que la Réfor-
me veut don-
ner à la persé-
cution de l'An-
techrist.

de persécution. La persécution est fort lassante, & on voudroit bien trouver que ce tems finira bien-tôt; c'est ce que notre Auteur témoigne ouvertement; car depuis les dernières affaires de France, *l'ame abyssmée*, dit-il, *dans la plus profonde douleur que j'ai jamais ressentie, j'ai voulu, pour ma consolation, trouver des fondemens d'espérer une prompte délivrance pour l'Eglise.* Occupé de ce dessein, il va chercher dans la source même des Oracles sacrés, pour voir, dit-il, si le Saint Esprit ne m'apprendroit point **DE LA RUINE PROCHAINE de l'Empire Antichrétien quelque chose de plus sûr & de plus précis que de que les autres Interprètes y avoient découvert.**

On trouve ordinairement rien ou mal tout ce qu'on veut dans des Prophéties, c'est-à-dire, dans des lieux obscurs & dans des énigmes, quand on y apporte de violentes préventions. L'Auteur nous avoue les siennes: *Je veux*, dit-il, *avoir de bonne foi que j'ai abordé ces divins Oracles plein de mes préjugés, & tout disposé à croire que nous étions près de la fin du regne & de l'Empire de l'Antechrist.* Comme il se confesse, prévenu lui-même, il veut aussi qu'on le lise avec de favorables préventions: alors il ne croit pas qu'on puisse s'éloigner de ses pensées; tout passera aisément avec ce secours.

Le voilà donc bien convaincu de son propre aveu d'avoir apporté à la lecture des Livres divins, non pas un esprit dégagé de ses préjugés, & par-là prêt à recevoir toutes les impressions de la divine lumière, mais au contraire un esprit *plein de ses préjugés*, rebuté de persécutions, qui vouloit absolument en trouver la fin, & la ruine prochaine de cet Empire incommode. Il trouve que tous les Interprètes remettent l'affaire à longs jours: Joseph Méde, qu'il avoit choisi pour son conducteur, & qui avoit en effet si bien commencé à son gré, s'est égaré à la fin, parce qu'au lieu qu'il espéroit sous un si bon guide voir finir la persécution dans vingt-cinq ou trente ans: pour accomplir ce que Méde suppose, il faudroit plusieurs siècles. *Nous voilà*, dit-il, *bien reculés, & bien éloignés de notre compte; il nous faudra encore attendre plusieurs siècles.* Cela n'accommode pas un homme si pressé de voir une fin, & d'annoncer de meilleures nouvelles à ses frères.

Mais enfin, malgré qu'il en ait, il faut trouver douze cens soixante ans de persécution bien comptés. Pour en trouver bien-tôt la fin, il en faut placer de bonne heure le commencement. La plupart des Calvinistes avoient commencé ce compte, lorsqu'on avoit, selon eux, commencé à dire la Messe, & à adorer l'Eucharistie; car c'étoit-là le Dieu Mauzzim, que l'Antechrist devoit adorer selon Daniel. Entre autres belles allégories, il y avoit un rapport confus entre Mauz-

zim & la Messe. Crespin étale ce conte dans son Histoire des Martyrs, & tout le Parti est ravi de cette invention. Mais quoi ! mettre l'adoration de l'Eucharistie dans les premiers siècles, c'est trop tôt : dans le dixième ou dans l'onzième sous Bérenger, cela se peut ; la Réforme ne se soucie guère de ces siècles-là ; mais enfin à commencer douze cens soixante ans entiers au dixième ou onzième siècles, il y avoit encore six cens soixante ans au moins de mauvais tems à essuyer : notre Auteur en est rebuté, & son esprit lui serviroit de bien peu, s'il ne lui fournissoit quelque expédient plus favorable.

Jusqu'ici dans le Parti on avoit respecté S. Grégoire. A la vérité on y trouvoit bien des Messes, même pour les Morts, bien des invocations des Saints, bien des Reliques ; & ce qui est bien fâcheux à la Réforme, une grande persuasion de l'autorité de son siège. Mais enfin sa sainte doctrine, & sa vie sainte imprimoient du respect. Luther & Calvin l'avoient appelé le dernier Evêque de Rome : après, ce n'étoit que Papes & Antechrists ; mais pour lui, il n'y avoit pas moyen de le mettre dans ce rang. Notre Auteur a été plus hardi, & dans ses Préjugés légitimes (car il commençoit dès lors à être inspiré pour l'interprétation de l'Apocalypse) après avoir souvent décidé avec tous ses Interprètes, que l'Antechrist commenceroit avec la ruine de l'Empire Romain, il déclare que cet Empire a cessé, quand Rome a cessé d'être la Capitale des Provinces, quand cet Empire fut démembré en dix parties ; ce qui arriva à la fin du cinquième siècle, & au commencement du sixième. C'est ce qu'il répète quatre ou cinq fois, afin qu'on n'en doute pas ; & enfin il conclut ainsi : Il est donc certain qu'au commencement du sixième siècle, les corruptions de l'Eglise étoient assez grandes, & l'orgueil de l'Evêque de Rome étoit déjà monté assez haut, pour que l'on puisse marquer DANS CET ENDROIT la première naissance de l'Empire antichrétien. Et encore : On peut bien compter pour la naissance de l'Empire Antichrétien, un tems dans lequel on voyoit déjà tous les germes de la corruption & de la tyrannie future : Et enfin, ce dénombrement de l'Empire Romain en dix parties, arriva environ l'an 500, un peu avant la fin du cinquième siècle, & dans le commencement du sixième. Il est donc clair que c'est de là qu'il faut commencer à compter les douze cens soixante ans affligés à la durée de l'Empire du Papisme.

Par malheur on ne trouve pas l'Eglise Romaine assez corrompue dans ce tems-là, pour en faire une Eglise Antichrétienne, car les Papes de ces tems ont été les plus zélés Défenseurs du Mystère de l'Incarnation & de la Rédemption du genre-humain, & tout en-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XIII.

Dan. xi.
38.

Histoire des
Mars. par
Cresp. liv. I.
XVI.

Nouvelle
date donnée à
la naissance de
l'Antechrist
par ce Minis-
tre dans ses
Préjugés.

Préj. l. g. I.
part. p. 82.

Ibid. p. 83.
85.

Ibid. page
128.

XVII.
Le tems n'y
quatre pas, à
cause de la
sainteté des
Papes d'alors.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIII.

Préf. coll.
descret. cod.
hist. T. I. p.
123.

Préf. lég.
II. part. pag.
147.

Ibid. 128.

§ VIII.
L'Auteur
échange, &
veut avancer
la ruine de
l'Antechrist.

Acc. I I. f.
ch. 2. p. 18,
22.

semble des plus Saints que l'Eglise ait eus. Il ne faut qu'entendre l'Eloge que donne Denis le petit, un homme si sçavant & si pieux, au Pape S. Gélase, qui étoit assis dans la Chaire de S. Pierre depuis l'an 492, jusqu'à l'an 496, on y verra *que toute la vie* de ce saint Pape étoit *ou la lecture, ou la prière* : ses jeûnes, sa pauvreté, & dans la pauvreté de sa vie, son immense charité envers les pauvres, sa doctrine enfin, & sa vigilance qui lui faisoit regarder le moindre relâchement dans un Pasteur, comme un grand péril des âmes, com-
posoient en lui un Evêque tel que S. Paul l'avoit décrit. Voilà le Pape que ce sçavant homme a vû dans la Chaire de S. Pierre, vers la fin du cinquième siècle, où l'on veut que l'Antechrist ait pris nais-
sance. Encore cent ans après, S. Grégoire le Grand étoit assis dans cette Chaire, & toute l'Eglise en Orient comme en Occident, étoit remplie de la bonne odeur de ses vertus, parmi lesquelles écla-
toient son humilité & son zèle. Néanmoins il étoit assis dans le siège qui commençoit à devenir le siège d'orgueil, & celui de la Bête. Voilà de beaux commencemens pour l'Antechrist. Si ces Papes avoient voulu être un peu plus méchans, & défendre avec un peu moins de zèle le Mystère de Jesus-Christ, & celui de la piété, le système
quadreroit mieux : mais tout s'accommode ; l'Antechrist ne faisoit encore que de naître, & dans ses commencemens, rien n'empêche qu'il ne fût Saint, & très-zélé Défenseur de Jesus-Christ & de son
regne. Voilà ce que voyoit notre Auteur au commencement de l'année 1685, & quand il composa ses Préjugés légitimes.

Lorsqu'il eut vû, sur la fin de la même année, la révocation de l'Edit de Nantes & toutes ses suites, ce grand événement lui fit changer ses Prophéties, & avancer le tems de la destruction du re-
gne de l'Antechrist. L'Auteur voulut pouvoir dire qu'il espéroit bien la voir lui-même. Il publia en 1686, le grand ouvrage de l'ac-
complissement des Prophéties, où il détermine la fin de la persé-
cution Antichrétienne, à l'an 1710, ou au plus 1714, ou 1715. Au
reste, il avertit son Lecteur, qu'après tout, il croit difficile de mar-
quer précisément l'année : *Dieu*, dit-il, *dans ses Prophéties N'Y RE-
GARDE PAS DE SI PRES* : Sentence admirable ! Cependant *on peut
dire*, poursuit-il, *que cela doit arriver, depuis l'an 1710, jusqu'à l'an
1715*. Voilà ce qui est certain, & constamment au commencement
du dix-huitième siècle, ce qu'il appelle persécution, sera cessé :
ainsi nous touchons au bout ; à peine y a-t-il vingt-cinq ans. Qui
des Calvinistes zélés ne voudroit avoir patience, & attendre un
seme si court ?

Il est vrai qu'il y a ici de l'embarras : car à mesure qu'on avance la fin des douze cens soixante ans , il en faut faire remonter le commencement , & établir la naissance de l'Empire Antichrétien toujours dans des tems plus purs. Ainsi, pour finir en 1710, ou environ , il faut avoir commencé la persécution Antichrétienne en l'an 450 , ou 54 , sous le Pontificat de S. Léon ; & c'est aussi le parti que prend l'Auteur , après Joseph Méde qui s'est rendu , de nos jours , célèbre en Angleterre par ses doctes rêveries sur l'Apocalypse , & sur les autres Prophéties , dont on se sert contre nous.

Il semble que Dieu ait eu dessein de confondre ces imposteurs , en remplissant la Chaire de S. Pierre des plus grands Hommes , & des plus saints qu'elle ait jamais eus , dans les tems qu'on en veut faire le siège de l'Antechrist. Peut-on seulement songer aux lettres & aux sermons , où S. Léon inspire encore aujourd'hui avec tant de force à ses Lecteurs la Foi en Jesus-Christ , & croire qu'un Antechrist en ait été l'Auteur ? Mais quel autre Pape a combattu avec plus de vigueur les ennemis de Jesus-Christ , a soutenu avec plus de zèle & la grace Chrétienne , & la Doctrine Ecclésiastique , & enfin a donné au monde une plus sainte Doctrine avec de plus saints exemples ? Celui , dont la sainteté se fit respecter par le barbare Attila , & sauva Rome du carnage , est le premier Antechrist , & la source de tous les autres. C'est l'Antechrist qui a tenu le quatrième Concile général si respecté par tous les vrais Chrétiens : c'est l'Antechrist qui a dicté cette divine lettre à Flavien , qui a fait l'admiration de toute l'Eglise , où le Mystère de Jesus-Christ est si hautement & si précisément expliqué , que les Peres de ce grand Concile s'écrioient à chaque mot : *Pierre a parlé par Léon* ; au lieu qu'il falloit dire que l'Antechrist parloit par sa bouche , ou plutôt que Pierre & Jesus-Christ même parloient par la bouche de l'Antechrist. Ne faut-il pas avoir avalé jusqu'à la lie , le breuvage d'assoupissement que boivent les Prophètes de mensonge , & s'en être enivré jusqu'au vertige , pour annoncer au monde de tels prodiges ?

A cet endroit de la Prophétie , le nouveau Prophète a prévu l'indignation du genre-humain , & celle des Protestans , aussi-bien que des Catholiques : car il est forcé d'avouer que depuis Léon premier jusqu'à Grégoire le Grand inclusivement , Rome a eu plusieurs bons Evêques , dont il faut faire autant d'Antechrists ; & il espère contenter le monde , en disant que c'étoit des *Antechrists commencés*. Mais enfin , si les douze cens soixante ans de la persécution Antichrétienne commencent alors , il faut , ou abandonner le sens qu'on

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XIII.

XIX.
Il a besoin
de le faire naître
en la per-
sonne de saint
Léon le Grand.

XX.
Absurdité
de ce système.

XXI.
Vaine éva-
sion du Mini-
stre.

Ibid. p. 39.
40, 41.

Ibid. 41.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIII.

Apo. XI. 2.
Accom. des
Proph. II. p.
c. X. p. 159.
Apo. XI.
6, 14.
Ibid. XIII.
1, 6.

donne à la Prophétie, ou dire que dès-lors *la sainte Cité fut foulée aux pieds par les Gentils : les deux témoins*, c'est-à-dire, le petit nombre des Fidèles, mis à mort ; *la femme enceinte*, c'est-à-dire, l'Eglise, chassée dans le désert, & tout au moins privée de son exercice public : que dès-lors enfin commencèrent les exécrables *blasphèmes de la Bête contre le nom de Dieu, & contre tous ceux qui habitent dans le Ciel, & la guerre qu'elle devoit faire aux Saints*. Car il est expliqué en termes exprès dans S. Jean, que tout cela devoit durer pendant les douze cens soixante jours qu'on veut prendre pour des années. Faire commencer ces blasphèmes, cette guerre, cette persécution Antichrétienne, & ce triomphe de l'erreur dans l'Eglise Romaine, dès le tems de S. Léon, de S. Gélase, de S. Grégoire, & la faire durer pendant tous ces siècles, où constamment cette Eglise étoit le modèle de toutes les Eglises, non-seulement dans la Foi, mais encore dans la piété & dans les mœurs, c'est le comble de l'extravagance.

XXII.
Deux mauvais caractères
qu'on attribue
à S. Léon.
Ibid. c. 2.
p. 18, 28.

Mais encore, qu'a fait S. Léon pour mériter d'être le premier Antechrist ? on n'est pas Antechrist pour rien. Voici les trois caractères qu'on donne à l'Antichristianisme qu'il faut faire convenir au tems de S. Léon & à lui-même ; *l'idolâtrie, la tyrannie, & la corruption des mœurs*. On gémit d'avoir à défendre S. Léon de tous ces reproches contre des Chrétiens : mais la charité nous y contraint. Commençons par la corruption des mœurs. Mais quoi ? on n'objecte rien sur ce sujet : on ne trouve dans la vie de ce grand Pape, que des exemples de sainteté. De son tems la Discipline Ecclésiastique étoit encore dans toute sa force, & S. Léon en étoit le soutien. Voilà comme les mœurs étoient déchues. Parcourons les autres caractères, & tranchons encore en un mot sur celui de la tyrannie. C'est, dit-on, que depuis *Léon I. qui étoit séant l'an 450, jusqu'à Grégoire le Grand, les Evêques de Rome ont travaillé à s'arroger une supériorité sur l'Eglise Universelle* : mais est-ce Léon qui a commencé ? On n'ose le dire ; on dit seulement *qu'il y travailloit* : car on sçait bien que Saint Célestin son prédécesseur, & S. Boniface, & S. Zozime, & S. Innocent, pour ne pas maintenant remonter plus haut, ont agi comme S. Léon, & n'ont pas moins soutenu l'autorité de la Chaire de S. Pierre. Pourquoi donc ne sont-ils pas de ces Antechrists du moins commencés ? C'est que si on avoit commencé dès leur tems, les douze cens soixante ans seroient déjà écoulés, & l'événement auroit démenti le sens qu'on veut donner à l'Apocalypse. Voilà comme on n'abuse le monde, & comme on tourne les Oracles Divins à sa fantaisie.

Mais il est tems de venir au troisiéme caractère de la Bête , qu'on veut trouver dans S. Léon , & dans toute l'Eglise de son tems. C'est un nouveau Paganisme , une idolâtrie pire que celle des Gentils , dans le culte qu'on rendoit aux Saints & à leurs Reliques. C'est sur ce troisiéme caractère qu'on appuie le plus : Joseph Méde a l'honneur de l'invention , car c'est lui qui interprétant ces paroles de Daniel , *Il adora le Dieu Mauzzim* , c'est-à-dire , comme il le traduit , le Dieu des forces : Et encore : *Il élèvera les Fortereffes Mauzzim du Dieu étranger* ; les entend de l'Antechrist , qui appellera les Saints sa Forterelle.

Mais comment trouvera-t-il que l'Antechrist donnera ce nom aux Saints ? C'est , dit-il , à cause que S. Basile a prêché à tout son peuple , ou plutôt à tout l'Univers , qui a lu avec respect ses divins sermons , que les quarante Martyrs , dont on avoit les Reliques , étoient des tours par lesquelles la Ville étoit défendue. S. Chrysostôme a dit aussi , que les Reliques de S. Pierre & de S. Paul étoient à la Ville de Rome des tours plus assurées que dix mille remparts. N'est-ce pas là , conclut Méde , élever les Dieux Mauzzims ? S. Basile & S. Chrysostôme sont les Antechrists qui érigent ces Fortereffes contre le vrai Dieu.

Ils ne sont pas les seuls : le Poète Fortunat a chanté après S. Chrysostôme , que Rome avoit deux remparts , & deux tours dans S. Pierre & dans S. Paul. S. Grégoire en a dit autant. S. Chrysostôme répète encore , que les Saints Martyrs de l'Egypte nous forrifient comme des remparts imprenables , comme d'inébranlables rochers contre les ennemis invisibles. Et Méde reprend toujours , N'est-ce pas-là des Maozzims ? Il ajoute que S. Hilaire trouve aussi nos boulevards dans les Anges. Il cite S. Grégoire de Nyffe , frere de S. Basile , Gennadius , Evagrius , S. Eucher , Théodoret , & les prieres des Grecs , pour montrer la même chose. Il n'oublie pas que la Croix est appelée notre défense , & que nous disons tous les jours , *se fortifier du signe de la Croix* , *munire se signo Crucis* : la Croix y vient comme le reste , & ce sacré Symbole de notre salut sera encore rangé parmi les Mauzzims de l'Antechrist.

M. Jurieu relève tous ces beaux passages de Joseph Méde : & pour n'être pas un simple copiste , il y ajoute S. Ambroise , qui dit que S. Gervais & S. Protas étoient les Anges tutélaires de la Ville de Milan. Il pouvoit encore nommer S. Grégoire de Nazianze , S. Augustin , & enfin tous les autres Peres , dont les expressions ne sont pas moins fortes. Tout cela , c'est faire des Saints autant de

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES;
LIV. XIII.

XXIII.
Idolâtrie de
S. Léon. Les
Mauzzims de
Daniel appli-
qués aux
Saints.

Expos. esq.
Dan. ch. xi.
n. 36 , &c.
Book. III. ch.
XVI , XVII.
pag. 666. &
seq.

Dan. xi.
38 , 39.

XXIV.
S. Basile , &
les autres

Saints du mê-
me tems , ac-
cusés de la
même idolâ-
trie.

Ib. c. XVII.
p. 673.

Bas. orat.
in 40. Mart.
Id. in Maur.
Mart.

Chrys. Hom.
32. ad Rom.
XXV.

Autres Saints
pareillement
idolâtres.

Ibid. p. 673.
Hom. 70.

ad Pop. Ant.
Orat. in 40.
Mart.

Ibid. p. 674.
XXVI.

S. Ambroise
ajouté aux au-
tres par M. Ju-
rieu.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIII.

*Accom. des
Prop. I. pag.
chap. XIV. p.
248, 249, &
seq.*

*Ibid. p. 245.
Med. ubi
Sup. c. XVI.
XXVII.*

Les Minis-
tres ne peu-
vent pas croi-
re ce qu'ils di-
sent.

Jer. I. 18.

XXVIII.
Pourquoi ils
ne font pas
commencer
l'Antichristia-
nisme à S. Ba-
sile, aussi-tôt
qu'à S. Léon.
*Act. II. p.
23.*

Dieux, parce que c'est en faire des remparts & des rochers, où l'on a une retraite assurée, & que l'Ecriture donne ces noms à Dieu.

Ces Messieurs savent bien en leur conscience que les Peres dont ils produisent les passages, ne l'entendent pas ainsi : mais qu'ils veulent dire seulement que Dieu nous donne dans les Saints, comme il a fait autrefois dans Moïse, dans David, & dans Jérémie, des invincibles protecteurs, dont les prières agréables nous font une défense plus assurée que mille remparts : car il sait faire de ses Saints, quand il lui plaît, & à la manière qu'il lui plaît, des forteresses imprenables, & des colonnes de fer, & des murailles d'airain. Nos Docteurs, encore un coup, savent bien en leur conscience, que c'est-là le sens de S. Chrysostôme & de S. Basile, quand ils appellent les Saints des Tours & des Forteresses. Ces exemples leur devroient apprendre à ne prendre pas au criminel d'autres expressions aussi fortes, & ensemble aussi innocentes que celles-là : & du moins il ne faudroit pas pousser l'impiété jusqu'à faire de ces saints Docteurs les Fondateurs de l'idolâtrie Antichrétienne : puisque c'est attribuer cet attentat à toute l'Eglise de leur tems, dont ils n'ont fait que nous expliquer la Doctrine & le culte. Aussi ne faut-il pas s'imaginer qu'on puisse croire sérieusement ce qu'on en dit, ni ranger tant de Saints parmi des Blasphémateurs & des Idolâtres. On doit seulement conclure de-là que les Ministres sont emportés au-delà de toute mesure, & que sans éclairer l'esprit, ils ne songent qu'à exciter la haine dans le cœur.

Mais enfin, s'il faut tenir pour des Antechrists tous ces prétendus adorateurs des Mauzzims, pourquoi différer jusqu'à S. Léon le commencement de l'Empire Antichrétien ? Montrez-moi que du tems de ce Saint Pape on ait plus fait pour les Saints que de les reconnoître pour des tours & des remparts invincibles ? Montrez-moi qu'on eût mis alors plus de force dans leurs prières, & qu'on eût rendu plus d'honneur à leurs Reliques ? Vous dites qu'en 360 & 390, le culte des créatures, c'est-à-dire, selon vous, celui des Saints, n'étoit pas encore établi dans le service public : montrez-moi qu'il le fût, ou plus ou moins sous S. Léon ? Vous dites que dans ces mêmes années de 360 & 390, on prenoit encore de grandes précautions pour ne pas confondre le service de Dieu avec le service des créatures qui naissoit : montrez-moi qu'on en ait moins pris dans la suite, & sur-tout du tems de S. Léon ? Mais qui jamais auroit pu confondre des choses si bien distinguées ? On demande à Dieu les choses ; on demande aux Saints des prières : qui s'avisa

jamais de demander, ou des prières à Dieu, où les choses mêmes aux Saints, comme à ceux qui les donnaient? Montrez donc que du tems de S. Léon on eût confondu des caractères si marqués, & le service de Dieu avec l'honneur qu'on rend pour l'amour de lui à ses serviteurs? Vous ne l'entreprendrez jamais. Pourquoi donc demeurer en si beau chemin? osez dire ce que vous pensez. Commencez par S. Basile, & par S. Grégoire de Nazianze le regne de l'Idolâtrie Antichrétienne, & les blasphèmes de la Bête contre l'Eternel, & contre tout ce qui habite dans le Ciel: tournez en blasphème contre Dieu & contre les Saints ce qu'on a dit dès-lors de la gloire que Dieu donnoit à ses serviteurs dans son Eglise: S. Basile n'est pas meilleur que S. Léon, ni l'Eglise plus privilégiée à la fin du quatrième siècle, que cinquante ans après dans le milieu du cinquième. Mais je vois la réponse que vous me faites dans votre cœur; c'est qu'à commencer par S. Basile, tout seroit fini il y a long-tems, & démentis par l'événement, vous ne pourriez plus amuser les peuples d'une vaine attente.

En effet, notre Auteur avoue qu'on pourroit commencer tout son calcul à quatre années différentes: à 360, à 393, à 430, & enfin à 450 ou 55, qui est le calcul qu'il suit. Toutes ces quatre supputations, selon lui, conviennent admirablement au système de la nouvelle idolâtrie; mais par malheur dans les deux premières supputations, où tout le reste, à ce qu'on prétend, convenoit si bien, le principal manque: c'est que selon ces calculs, l'Empire Papal devroit être tombé en 1620, ou en 1653: or, il est encore, & il a quel-que répi. Pour le troisième calcul, il finit en 1690, à quatre ou cinq ans d'ici, dit notre Auteur: ce seroit trop s'exposer que de prendre un terme si court. Cependant tout y convenoit parfaitement. Voilà ce que c'est que ces convenances dont on fait un si grand cas, ce sont des illusions manifestes, des songes, des visions démenties par l'événement.

Mais, dit-on, la principale raison pourquoi Dieu ne veut pas commencer la naissance de l'Antichristianisme de ces années 360, 393, & 430, encore que la nouvelle idolâtrie qu'on veut être le caractère de l'Antichristianisme, y fût établie, c'est qu'il y avoit un quatrième caractère de la naissance de cet Empire Antichrétien qui n'étoit pas encore arrivé; c'est que l'Empire Romain devoit être détruit; c'est qu'il devoit y avoir sept Rois, c'est-à-dire, selon tous les Protestans, sept formes de Gouvernement dans la ville aux sept montagnes, c'est-à-dire, dans Rome, L'Empire Papal devoit faire le septième Gouver-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIII.

XXIX.
Calcul ridi-
cule.

Ibid. II. p.
20, & seq.

Ibid. 226.

XXX.
Pourquoi
l'idolâtrie de
S. Basile, &
des autres Pe-
res de même
tems, n'est
pas réputée
Antichrétien-
ne.

Ibid. p. 23.
Apoc. XVIII.

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIII. nement, & il falloit que les six autres fussent détruits, pour donner lieu au septième, qui étoit celui du Pape & de l'Antechrist. Lorsque Rome devoit cesser d'être maîtresse, & que l'Empire Antichrétien devoit commencer, il falloit qu'il y eût dix Rois qui reçussent en même tems la souveraine puissance; & dix Royaumes, dans lesquels l'Empire de Rome devoit être subdivisé, selon l'Oracle de l'Apocalypse. Tout cela s'est accompli à point nommé dans le tems de S. Léon: c'est donc-là le tems précis de la naissance de l'Antechrist, & on ne peut pas résister à ces convenances.

Apoc. XVII.
12.
XXXI.
Absurdité
infinie,

Doctrine admirable! Ce n'étoit pas ces dix Rois, ni ce démembrement de l'Empire qui devoient constituer l'Antechrist, & ce n'étoit-là tout au plus qu'une marque extérieure de sa naissance: ce qui le constitue véritablement, c'est la corruption des mœurs, c'est la prétention de la supériorité, c'est principalement la nouvelle idolâtrie. Tout cela n'est pas plus sous S. Léon, que quatre-vingts ou cent ans auparavant; mais Dieu ne vouloit pas encore imputer à Antichristianisme, & il ne lui plaisoit pas que la nouvelle idolâtrie, quoique déjà toute formée, fût Antichrétienne. Il n'est pas possible à la fin que de telles extravagances où l'impiété & l'absurdité combattent ensemble à qui emportera le dessus, n'ouvrent les yeux à nos freres, & ils se désabuseront à la fin de ceux qui leur débitent de tels songes.

XXXII. Mais entrons un peu dans le détail de ces belles convenances qui ont tant ébloüi nos Réformés, & commençons par ces sept Rois, qui, selon S. Jean, sont les sept têtes de la Bête, & par ces dix cornes, qui, selon le même S. Jean, sont dix autres Rois. Le sens, dit-on, en est manifeste. *Les sept têtes*, dit S. Jean, *sont les sept montagnes sur lesquelles la femme est assise, & ce sont sept Rois: cinq sont passés; l'un subsiste, l'autre n'est pas encore arrivé; & lorsqu'il sera arrivé, il faut qu'il subsiste peu; & la Bête, qui étoit & qui n'est pas, est aussi le huitième Roi, & en même tems un des sept, & il va tomber en ruine.* Les sept Rois, c'est, dit-on, les sept formes de Gouvernement sous lesquelles Rome a vécu: les Rois, les Consuls, les Dictateurs, les Décemvirs, les Tribuns militaires qui avoient la puissance consulaire, les Empereurs, & enfin le Pape. *Cinq ont passé*, dit S. Jean: cinq de ces Gouvernemens étoient écoulés lorsqu'il écrivit sa prophétie: *l'un est encore*; c'étoit l'Empire Romain, sous lequel il écrivoit, *& l'autre doit bientôt venir*: qui ne voit l'Empire Papal? c'est un des sept Rois, une des sept formes de Gouvernement, & c'est aussi le huitième Roi, c'est-à-dire, la huitième forme

Le système
des Ministres
sur les sept
Rois de l'A-
pocalypse, &
videmment
confondu par
les termes de
cette Prophé-
tie.
Apoc. XVII.
3, 9, 12.
Ibid. 9, 10.
11.
Acc. I. P.
11.

de Gouvernement : la septième, parce que le Pape tient beaucoup des Empereurs par la domination qu'il exerce ; & la huitième, parce qu'il a quelque chose de particulier , cet Empire spirituel , cette domination sur les consciences ; il n'y a rien de plus juste ; mais un petit mot gâte tout. Premièrement, je demanderois volontiers pourquoi les sept Rois sont sept formes de Gouvernement , & non pas sept Rois effectifs. Qu'on me montre dans les Ecritures que des formes de Gouvernement soient nommées des Rois ; au contraire , je vois trois versets après que les dix Rois sont dix vrais Rois , & non pas dix sortes de Gouvernement. Pourquoi les sept Rois du verset 9 , seroient-ils si différens des dix Rois du verset 12 ? Prétend-on nous faire accroire que les Consuls , des Magistrats annuels , soient des Rois ? Que l'abolition absolue de la puissance Royale dans Rome , soit un des sept Rois de Rome ? Que dix hommes , les Décemvirs , soient un Roi , & toute la suite de quatre ou six Tribuns militaires plus ou moins , un autre Roi ? Mais en vérité est-ce là une autre forme de Gouvernement ? Qui ne sçait que les Tribuns militaires ne différoient des Consuls que dans le nombre ? C'est pourquoi on les appelloit , *Tribuni militum, Consulari potestate* ; & si S. Jean a voulu marquer tous les noms de la suprême puissance parmi les Romains , pourquoi avoir oublié les Triumvirs ? N'eurent-ils pas pour le moins autant de puissance que les Décemvirs ? Que si l'on dit qu'elle fut si courte qu'elle ne mérite pas d'être comptée , pourquoi celle des Décemvirs qui ne dura que deux ans , le fera-t-elle plutôt ? Il est vrai , nous dira-t-on : mettons-les à la place des Dictateurs , aussi bien n'y a-t-il guère d'apparence de mettre la Dictature comme une forme de Gouvernement sous laquelle Rome ait vécu un certain tems. C'étoit une Magistrature extraordinaire , qu'on faisoit selon l'exigence dans tous les tems de la République , & non une forme particuliere de Gouvernement. Déplaçons-les donc , & mettons les Triumvirs à leur place. J'y consens , & je suis bien-aïse moi-même de donner aux interprétations des Protestans , toute la plus belle apparence qu'elle puisse avoir , car , avec tout cela , ce n'est qu'illusion ; un petit mot , comme je l'ai dit , va tout réduire en fumée : car enfin il est dit du *septième Roi* , qui sera donc , puisqu'on le veut , un septième Gouvernement ; que *lorsqu'il sera venu , il faut qu'il subsiste peu de tems*. A peine S. Jean l'a-t-il fait paroître ; & incontinent , *il va* , dit-il , *en ruine*. Si c'est l'Empire Papal , il doit être court. Or on prétend que selon S. Jean , il doit durer du moins douze cens soixante ans , autant de tems comme le confesse

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIII.

Apoc. xviii.
10.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XIII.

notre nouvel interprète , *que tous les autres Gouvernemens ensemble.*
Ce n'est donc pas l'Empire Papal dont il s'agit.
Mais c'est , dit-on , que devant Dieu *mille ans*, comme dit Saint
Pierre, *ne sont qu'un jour*. Le beau dénouement ! Tout est égale-
ment court aux yeux de Dieu , & non-seulement le regne du sep-
tième Roi , mais encore le regne de tous les autres. Or S. Jean
vouloit caractériser ce septième Roi en le comparant avec les au-
tres , & son regne devoit être remarquable par la brièveté de sa
durée. Pour faire trouver ce caractère dans le gouvernement Papal,
qui ne voit qu'il ne suffit pas qu'il soit court devant Dieu , devant
qui rien n'est durable ? Il faudroit qu'il fût court à comparaison des
autres Gouvernemens ; plus court par conséquent que celui des
Tribuns militaires , qui ont à peine subsisté trente à quarante ans ;
plus court que celui des Décemvirs qui n'en ont duré que deux ;
plus court du moins que celui des Rois , ou des Consuls , ou des
Empereurs , qui ont rempli le plus de tems par leur durée. Mais au
contraire , celui que S. Jean a caractérisé par la brièveté de sa du-
rée , non-seulement dure plus que chacun des autres , mais encore
dure plus que tous les autres ensemble : quelle absurdité plus ma-
nifeste , & n'est-ce pas entreprendre de rendre les Prophéties ridi-
cules , que de les expliquer de cette sorte ?

XXXIV. Mais disons un mot des dix Rois , sur lesquels notre Interprète
croit triompher après Joseph Méde. C'est lorsqu'il nous fait paroître
1. les Bretons , 2. les Saxons , 3. les François , 4. les Bourgui-
gnons , 5. les Visigots , 6. les Suèves & les Allains , 7. les Vanda-
les , 8. les Allemans , 9. les Ostrogots en Italie , où les Lombards
leur succèdent , 10. les Grecs. Voilà dix Royaumes bien comptés
dans lesquels l'Empire Romain s'est divisé au tems de sa chute.
Sans disputer sur les qualités , sans disputer sur le nombre , sans
disputer sur les dates , voici du moins une chose bien constan-
te ; c'est qu'aussi-tôt que ces dix Rois paroissent , Saint Jean
leur fait donner leur autorité , & leur puissance à la Bête. Nous
l'avouons , disent nos Interprètes , & c'est aussi où nous triom-
phons ; car c'est-là ces dix Rois vassaux & sujets que l'Empire Anti-
chrétien , c'est-à-dire , l'Empire Pontifical , a toujours eu sous lui
pour l'adorer , & maintenir sa puissance. Voilà une convenance mer-
veilleuse ; mais , je vous prie , qu'ont contribué à établir l'Empire
Papal des Rois Ariens , tels qu'étoient les Visigots & les Ostro-
gots , & les Bourguignons , & les Vandales ; ou des Rois Payens ,
tels qu'étoient alors les François & les Saxons ? Sont-ce là ces dix
Rois

Acc. I. p.
pag. 11.
XXXIII.
Réponse il-
lusoire.
II. Petr. III.
8.

XXXIV.
Les dix Rois
de l'Apocalyp-
se aussi évi-
demment mal
expliqués.
Préj. légiti.
I. p. c. VII.
pag. 126.
Accom. des
Proph. II. p.
27, 28.
Apoc. XVII.
13.
Acc. I. p.
chap. XV. p.
266.

Rois Vassaux de la Papauté, qui ne sont au monde que pour l'adorer ? Mais quand est-ce que ces Vandales ont adoré les Papes ? Est-ce sous Théodoric & ses successeurs, lorsque les Papes vivoient sous leur tyrannie ? ou sous Genséric, lorsqu'il pillà Rome avec les Vandales, & en emporta les dépouilles en Afrique ? Et puisqu'on amène ici jusqu'aux Lombards, seroient-ils aussi parmi ceux qui aggrandissent l'Eglise Romaine, eux qui n'ont rien oublié pour l'opprimer durant tout le tems qu'ils ont subsisté, c'est-à-dire, durant deux cens ans ? Car qu'ont été durant tout ce tems les Alboïns, les Astulphes, & les Didiers, que des ennemis de Rome & de l'Eglise Romaine ? Et les Empereurs d'Orient, qui étoient en effet Empereurs Romains, quoiqu'on les mette ici les derniers sous le nom de Grecs, les faut-il encore compter parmi les *Vassaux & les Sujets* du Pape, eux que S. Léon & ses successeurs, jusqu'au tems de Charlemagne, ont reconnu pour leurs Souverains ? Mais, dira-t-on, ces Rois Payens & hérétiques ont embrassé la vraie Foi. Il est vrai, ils l'ont embrassée long-tems après ce démembrement en dix Royaumes. Les François ont eu quatre Rois Payens : les Saxons ne se sont convertis que sous S. Grégoire, cent cinquante ans après le démembrement : les Goths qui regnoient en Espagne se sont convertis de l'Arianisme dans le même tems : que fait cela à ces Rois, qui selon la prétention de nos Interprètes, devoient commencer à regner en même tems que la Bête, & lui donner leur puissance ? D'ailleurs ne sçait-on point d'autre époque, pour faire entrer ces Rois dans l'Empire Antichrétien, que celle où ils se sont faits ou Chrétiens, ou Catholiques ? Quelle heureuse destinée de cet Empire prétendu Antichrétien, qu'il se compose des Peuples convertis à Jesus-Christ ! Mais qu'est-ce après tout que ces Rois si heureusement convertis, ont contribué à l'établissement de la puissance du Pape ? Si en entrant dans l'Eglise ils en ont reconnu le premier Siège, qui étoit celui de Rome, ni ils ne lui ont donné cette primauté qu'il avoit très-constamment, quand ils se sont convertis, ni ils n'ont reconnu dans le Pape que ce qu'y avoient reconnu les Chrétiens avant eux, c'est-à-dire, le successeur de S. Pierre. Les Papes de leur côté n'ont exercé leur autorité sur ces Peuples qu'en leur enseignant la vraie Foi, & en maintenant le bon ordre & la discipline ; & personne ne montrera que durant ce tems, ni quatre cens ans après, ils se soient mêlés d'autre chose, ni qu'ils aient rien entrepris sur le temporel : voilà ce que c'est que ces dix Rois, avec lesquels devoit commencer l'Empire Papal.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIII.

XXXV.
Vaine ré-
ponse.
Préj. I. p.
c. VI. p. 101.

Mais c'est, dit-on, qu'il en est venu dix autres à la place, & les voici avec leurs Royaumes, 1. l'Allemagne, 2. la Hongrie, 3. la Pologne, 4. la Suède, 5. la France, 6. l'Angleterre, 7. l'Espagne, 8. le Portugal, 9. l'Italie, 10. l'Ecosse. Expliquera qui pourra pourquoi l'Ecosse paroît ici plutôt que la Bohême; pourquoi la Suède plutôt que le Dannemarck ou la Norvège; pourquoi enfin le Portugal comme séparé de l'Espagne plutôt que Castille, Arragon, Léon, Navarre, & les autres Royaumes; mais pourquoi perdre le tems à examiner ces fantaisies? Qu'on me réponde du moins, si c'étoit là ces dix Royaumes qui devoient se former du débris de l'Empire Romain à même tems que l'Antechrist devoit paroître & qui lui devoient donner leur autorité & leur puissance? Que fait ici la Pologne, & les autres Royaumes du Nord, que Rome ne connoissoit pas, & qui sans doute n'ont pas été formés de ses ruines, lorsque l'Antechrist S. Léon est venu au monde? Se moque-t-on d'écrire sérieusement de semblables rêveries? C'est en vérité, pour des gens qui ne parlent que de l'Ecriture, se jouer trop témérairement de ses Oracles; & si l'on n'a rien de plus précis, pour expliquer les Prophéties, il vaudroit mieux en adorer l'obscurité sainte, & respecter l'avenir que Dieu a mis en sa puissance.

XXXVI.
Contrarié-
tés des nou-
veaux Inter-
prètes.
Apoc. xi.
13.
Med. comm.
in Ap. p. I I.
pag. 489.

Il ne faut pas s'étonner si ces Interprètes hardis se détruisent à la fin les uns les autres. Joseph Méde, sur le verset où S. Jean raconte que dans un grand tremblement de terre *la dixième partie de la Ville tomba*, croyoit avoir très-bien rencontré en interprétant cette dixième partie de la nouvelle Rome Antichrétienne, qui est dix fois plus petite que l'ancienne Rome. Pour parvenir à la preuve de son interprétation, il compare sérieusement l'aire de l'ancienne Rome, avec celle de la nouvelle, & par une belle figure il démontre que la première est dix fois plus grande que l'autre; mais M. Jurieu son Disciple lui ôte une interprétation si mathématique. *Il s'est trompé avec tous les autres*, dit fièrement le nouveau Prophète, *quand par la Cité dont parle S. Jean, il a entendu la seule Ville de Rome. Il faut tenir pour certain*, poursuit-il d'un ton de Maître, *que la grande Cité c'est Rome avec son Empire*. Et la dixième partie de cette Cité, que fera-ce? Il l'a trouvé: La France, dit-il, *est cette dixième partie*. Mais quoi, la France tombera-t-elle? Et ce Prophète augure-t-il si mal de sa Patrie? Non, non, elle pourra bien être abaissée: qu'elle y prenne garde, le Prophète l'en menace; mais elle ne périra pas. Ce que le S. Esprit veut dire ici en di-

Acc. I I. p.
ch. XI. pag.
194.

Ib. p. 100.
203.

Ib. p. 101.

Ibid.

tant qu'elle tombera, *c'est qu'elle tombera pour le Papisme*; au reste, elle sera plus éclatante que jamais, parce qu'elle embrassera la Réforme, & cela bien-tôt; & nos Rois (chose que j'ai peine à répéter) vont être réformés à la Calvinienne. Quelle patience n'échapperait à ces interprétations? Mais enfin il a mieux dit qu'il ne pense, d'appeler cela une chute: la chute seroit trop horrible de tomber dans une Réforme où l'esprit d'illusion domine si fort.

Si l'Interprète François trouve la France dans l'Apocalypse, l'Anglois y trouve l'Angleterre: la phiole versée sur les fleuves, & sur les fontaines, *sont les émissaires du Pape, & les Espagnols vaincus sous le regne d'Elisabeth de glorieuse mémoire*. Mais le bon Méde rêvoit: son Disciple mieux instruit nous apprend que la seconde, & la troisième phiole, *ce sont les Croisades, où Dieu a rendu du sang aux Catholiques pour le sang des Vaudois & des Albigeois qu'ils avoient répandu*. Ces Vaudois & ces Albigeois, & Jean Viclef, & Jean Hus, & tous les autres de cette sorte jusqu'aux cruels Taborites, reviennent par-tout dans les nouvelles Interprétations, comme de fidèles témoins de la Vérité, persécutés par la Bête; mais on les connoît à présent, & il n'en faudroit pas davantage, pour reconnoître la fausseté de ces prétendues Prophéties.

Joseph Méde s'étoit surpassé lui-même dans l'explication de la quatrième phiole. Il la voyoit répandue *sur le Soleil; sur la principale partie du Ciel de la Bête*, c'est-à-dire, de l'Empire Papal: c'est que le Pape alloit perdre l'Empire d'Allemagne, qui est son Soleil; cela étoit clair. Pendant que Méde, si on l'en veut croire, imprimoit ces choses, *qu'il avoit méditées long-tems auparavant*; il ap- prit les merveilles *de ce Roi pieux, heureux, & victorieux, que Dieu envoyoit du Nord, pour défendre sa cause*: c'étoit, en un mot, le grand Gustave. Méde ne peut plus douter que sa conjecture ne soit une inspiration; & il adresse à ce grand Roi le même Cantique que David adressoit au Messie: *Mettez votre épée, ô grand Roi; combattez pour la vérité, & pour la justice, & regnez*. Mais il n'en fut rien, & avec sa prophétie Méde a publié sa honte.

Il y a encore un bel endroit où pendant que Méde contem- ple la ruine de l'Empire Turc, son Disciple y voit au contraire les victoires de cet Empire. L'Euphrate dans l'Apocalypse, c'est à Méde l'Empire des Turcs; & l'Euphrate mis à sec dans l'épan- chement de la sixième phiole, c'est l'Empire Turc détruit. Il n'y entend rien: M. Jurieu nous fait voir que l'Euphrate c'est l'Archi- pel & le Bosphore que les Turcs passèrent en 1390, pour se rendre

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XIII.

XXXVII.
L'Anglois
trouve l'An-
gleterre dans
l'Apocalypse,
& le François
y trouve la
France.
Mad. comm.
Apoc. p. 528.
ad Phil. 3.
Ap. 16.
Accom. des
Proph. I. I. p.
ch. IV. p. 72.
Préf. légis.
I. p. ch. V. p.
98, 99.

XXXVIII.
Le Roi de
Suède prédit,
& la prédic-
tion démen-
tie à l'instant.
Comm. Ap.
p. 528.
Apoc. xvi.
Ibid. 529.

Pf. 44.

XXXIX.
Ridicules
pensées sur le
Turc.
Apoc. xvi.
12.
Ib. ad Ph.
6. p. 529.
Acc. II. p.
c. VII. p. 99.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIII.

Ibid. 101.

Ibid. p. 94.

X L.
Pourquoi
on souffre ces
absurdités
dans le Parti.

X L I.
Les Prophé-
tes du Parti
sont des trom-
peurs.

maîtres de la Grèce & de Constantinople. Bien plus, *il y a beau-
coup d'apparence que les conquêtes des Turcs sont poussées si loin, pour
leur donner le moyen de servir avec les Protestans au grand œuvre de
Dieu, c'est-à-dire, à la ruine de l'Empire Papal; car encore que
les Turcs n'aient jamais été si bas qu'ils sont, c'est cela même qui fait
croire à notre Auteur qu'ils se releveront bien-tôt. Je regarde, dit-
il, cette année 1685, comme critique en cette affaire. Dieu y a abaissé
les Réformés & les Turcs en même tems, POUR LES RELEVER EN MEME
TEMPS, & les faire être les instrumens de sa vengeance contre l'Empi-
re Papal.* Qui n'admireroit cette relation du Turcisme avec la Ré-
forme, & cette commune destinée de l'un & de l'autre? Si les
Turcs se relèvent, pendant que le reste des Chrétiens s'affligera
de leurs victoires, les Réformés alors léveront la tête, & croiront
voir approcher le tems de leur délivrance. On ne sçavoit pas encore
ce nouvel avantage de la Réforme, de devoir croître & décroître
avec les Turcs. Notre Auteur lui-même étoit demeuré court à cet
endroit, quand il composoit ses Préjugés légitimes, & il n'avoit
rien entendu dans les plaies des deux dernières phioles, où ce mys-
tère étoit renfermé; mais enfin, *après avoir frappé deux fois, quatre,
cinq, & six fois, avec une attention religieuse, la porte s'est ouverte,*
& il a vu ce grand secret.

On me dira que parmi les Protestans, les habiles gens se moquent
aussi-bien que nous de ses rêveries. Mais cependant on les laisse cou-
rir, parce qu'on les sçait nécessaires pour amuser un peuple crédu-
le. C'a été principalement par ces visions qu'on a excité la haine
contre l'Eglise Romaine, & qu'on a nourri l'espérance de la voir
bien-tôt détruite. On en revient à cet artifice; & le peuple trompé
cent fois ne laisse pas de prêter l'oreille, comme les Juifs livrés à
l'esprit d'erreur, faisoient autrefois aux faux Prophètes. Les exem-
ples ne servent de rien pour désabuser le peuple prévenu. On crut
voir dans les Prophéties de Luther, la mort de la Papauté si pro-
chaine, qu'il n'y avoit aucun Protestant qui n'espérât d'assister à ses
funérailles. Il a bien fallu prolonger le tems, mais on a toujours
conservé le même esprit, & la Réforme n'a jamais cessé d'être le
jouet de ces Prophètes de mensonge, qui prophétisent les illusions
de leur cœur.

Dieu me garde de perdre le tems à parler ici d'un Cottéus, d'un
Drabicius, d'une Christine, d'un Coménius, & de tous ces autres
Visionnaires, dont notre Ministre nous vante les prédictions, & re-
connoît les erreurs. Il n'est pas jusqu'au sçavant Usser qui n'ait voulu,

à ce qu'on prétend, faire le Prophète. Mais le même Ministre demeure d'accord qu'il s'est trompé comme les autres. Ils ont tous été démentis par l'expérience, & on y trouve, dit le Ministre, tant de choses qui achopent, qu'on ne sçauroit affermir son cœur là-dessus. Cependant il ne laisse pas de les regarder comme des Prophètes & de grands Prophètes, des Ezéchiels, des Jérémies. Il trouve dans leurs visions tant de majesté & tant de noblesse, que celles des anciens Prophètes n'en ont pas davantage, & une suite de miracles aussi grands qu'il en soit arrivé depuis les Apôtres. Ainsi le premier homme de la Réforme se laisse encore éblouir par ces faux Prophètes, après que l'événement les a confondus : tant l'esprit d'illusion regne dans le Parti ; mais les vrais Prophètes du Seigneur le prennent d'un autre ton, contre ces menteurs qui abusent du nom de Dieu : « Ecoute, ô Hananias, dit Jérémie, la parole que je t'annonce, & que j'annonce à tout le peuple. Les Prophètes qui ont été devant nous dès le commencement, & qui ont prophétisé le bien ou le mal aux Nations & aux Royaumes, lorsque leurs paroles ont été accomplies, on a vu qu'ils étoient des Prophètes que le Seigneur avoit véritablement envoyés ; & la parole du Seigneur fut adressée à Jérémie : Va, & dis à Hananias, Voici ce que dit le Seigneur : Tu as brisé des chaînes de bois en signe de la délivrance future du Peuple, & tu les changeras en chaînes de fer ; j'aggraverai le joug des Nations à qui tu annonces la paix. Et le Prophète Jérémie dit au Prophète Hananias ; Ecoute, ô Hananias, le Seigneur ne t'a pas envoyé, & tu as fait que le peuple a mis sa confiance dans le mensonge : pour cela, dit le Seigneur, je t'ôterai de dessus la face de la terre : tu mourras cette année, parce que tu as parlé contre le Seigneur : & le Prophète Hananias mourut cette année au septième mois. » Ainsi méritoit d'être confondu, celui qui trompoit le peuple au nom du Seigneur, & le peuple n'avoit plus qu'à ouvrir les yeux.

Les Interprètes de la Réforme ne valent pas mieux que ses Prophètes. L'Apocalypse & les autres Prophéties ont toujours été le sujet, sur lequel les beaux esprits de la Réforme ont cru qu'il leur étoit libre de se jouer. Chacun a trouvé ses convenances, & les crédules Protestans y ont toujours été pris. M. Jurieu reprend souvent, comme on a vu, Joseph Méde qu'il avoit choisi pour son guide. Il a fait voir jusqu'aux erreurs de Dumoulin son ayeul, dont toute la Réforme avoit admiré les Interprétations sur les Prophéties ; & il a montré que le fondement sur lequel il a bâti, est tout-à-fait détrempé de solidité. Il y avoit pourtant beaucoup d'esprit, & une éru-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIII.

Aveu du Ministre Jurieu.

Avis à tous les Ch. au Comm. p. 5, 6, 7.

Ibid.
Acc. des Prop. II. p. p.

174.
Ibid.
Jer. xxviii. 7, & seq.

XLII.
Les Interprètes ne valent pas mieux.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIII.

XLIII.

Ce que les
Ministres ont
trouvé dans
l'Apocalypse
touchant leurs
Réformateurs.

dition très-recherchée dans ces visions de Dumoulin ; mais c'est qu'en ces occasions , plus on a d'esprit , plus on se trompe ; parce que , plus on a d'esprit , plus on invente , & plus on hasarde. Le bel esprit de Dumoulin , qui a voulu s'exercer sur l'avenir , l'a engagé dans un travail , dont on se moque jusques dans sa famille ; & M. Jurieu son Petit-Fils , qui montre peut-être dans cette matière , plus d'esprit que les autres , n'en fera que plus certainement la risée du monde.

J'ai honte de discourir si long-tems sur des visions plus creuses que celles des malades. Mais je ne dois pas oublier ce qu'il y a de plus important dans ce vain Mystère des Protestans. Selon l'idée qu'ils nous donnent de l'Apocalypse , rien ne devoit y être marqué plus clairement que la Réforme elle-même avec ses Auteurs , qui étoient venus pour détruire l'Empire de la Bête ; & sur-tout elle devoit être marquée dans l'épanchement des sept phioles , où sont prédites , à ce qu'ils prétendent , les sept plaies de leur Empire Antichrétien. Mais ce que voient ici nos Interprètes , est si mal conçu , que l'un détruit ce que l'autre avance. Joseph Méde croit avoir trouvé Luther & Calvin , lorsque la phiole est répandue sur la mer , c'est-à-dire , sur le monde Antichrétien , & qu'aussi-tôt cette mer est changée en un sang , semblable à celui d'un corps mort. Voilà , dit-il , la Réforme ; c'est un poison qui tue tout : car alors tous les animaux qui étoient dans la mer , moururent. Méde prend soin de nous expliquer ce sang semblable à celui d'un cadavre , & il dit que c'est comme le sang d'un membre coupé , à cause des Provinces & des Royaumes qui furent alors arrachées du corps de la Papauté. Voilà une triste image pour les Réformés , de ne voir les Provinces de la Réforme , que comme des membres coupés , qui ont perdu , selon Méde , toute liaison avec la source de la vie , tout esprit vital , & toute chaleur , sans qu'on nous en dise davantage.

XLIV.

Idee du Mi-
nistre Jurieu.

Apoc. xvi.

17.

Acc. II. p.

chap. VIII.

p. 122.

Telle est l'idée de la Réforme , selon Méde. Mais s'il la voit dans l'effusion de la seconde phiole , l'autre Interprète la voit seulement à l'effusion de la septième : *Lorsqu'il sortit* , dit S. Jean , *une grande voix du Temple céleste , comme venant du Trône , qui dit : C'est fait. Et il se fit de grands bruits , des tonnerres , & des éclairs , & un si grand tremblement de terre , qu'il n'y en eut jamais un tel , depuis que les hommes sont sur la terre : c'est-là* , dit-il , la Réforme.

A la vérité ce grand mouvement convient assez aux troubles dont elle remplit tout l'Univers , car on n'en avoit jamais vû de semblables pour la Religion. Mais voici le bel endroit : *la grande Ville fut divisée en trois parties : C'est* , dit notre Auteur , l'Eglise Romaine.

ne, la Luthérienne & la Calvinienne; voilà les trois Partis qui divisent la grande Cité, c'est-à-dire, l'Eglise d'Occident. J'accepte l'augure; la Réforme divise l'Unité: en la divisant, elle se rompt elle-même en deux, & laisse l'Unité à l'Eglise Romaine dans la Chaire de S. Pierre, qui en est le centre. Mais S. Jean ne devoit pas avoir oublié qu'une des parties divisées, c'est-à-dire, la Calvinienne, se rompoit encore en deux morceaux, puisque l'Angleterre, qu'on veut ranger avec elle, fait néanmoins dans le fond, une Secte à part; & notre Ministre ne doit pas dire que cette division soit légère, puisque, de son propre aveu, on se traite de part & d'autre *comme des Excommuniés*. En effet, l'Eglise Anglicane met les Calvinistes Puritains au nombre des Nonconformistes, c'est-à-dire, au nombre de ceux dont elle ne permettoit pas le service, & n'en reçoit les Ministres qu'en les ordonnant de nouveau comme des Pasteurs sans aveu & sans caractère. Je pourrois aussi parler des autres Sectes qui ont partagé le monde, en même tems que Luther & Calvin, & qui prises ensemble ou séparément, font un assez grand morceau, pour n'être pas omises dans ce passage de S. Jean. Et après tout, il falloit donner à la Réforme un caractère plus noble que celui de tout renverser, & une plus belle marque, que celle d'avoir mis en pièces l'Eglise d'Occident, la plus florissante de tout l'Univers, qui a été le plus grand de tous les malheurs.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

S. liv. XIII.
n. 44.

L I V R E XIV.

Les excès de la Réforme sur la Prédestination & le Libre-Arbitre, aperçus en Hollande: Arminius qui les reconnoît, tombe en d'autres excès: Partis des Remontrans, & contre-Remontrans: Le Synode de Dordrecht, où les excès de la Justification Calvinienne sont clairement approuvés: Doctrine prodigieuse sur la certitude du salut, & la Justice des hommes les plus criminels: Conséquences également absurdes de la sanctification des enfans, décidée dans le Synode: La procédure du Synode justifie l'Eglise Romaine contre les Protestans: L'Arminianisme en son entier dans le fond, malgré les décisions de Dordrecht: Le Pélagianisme toléré, & le soupçon du Socinianisme seule cause de rejeter les Arminiens: Inutilité des décisions Synodales dans la Réforme: Connivence du Synode de Dordrecht sur une infinité d'erreurs capitales, pendant qu'on s'attache aux dogmes particuliers du Calvinisme: Ces dogmes reconnus au commencement comme essentiels, à la fin se réduisent presque à rien: Décret de Charenton, pour recevoir les Luthériens à la communion: Conséquence de ce Décret, qui change l'état des Controverses: La distinction des Articles fondamentaux,

HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

& non fondamentaux, oblige enfin à reconnoître l'Eglise Romaine pour une vraie Eglise où l'on peut faire son salut : Conférence de Cassel entre les Luthériens & les Calvinistes : Accord où l'on pose des fondemens décisifs pour la Communion sous une espèce : Etat présent des Controverses en Allemagne : L'opinion de la Grace Universelle prévaut en France : Est condamnée à Genève & chez les Suisses : La question décidée par le Magistrat : Formule établie : Erreur de cette formule sur le texte Hébreu : Autre Décret sur la Foi, fait à Genève. Cette Eglise accusée par M. Claude de faire schisme avec les autres Eglises par ses nouvelles décisions : Réflexions sur le Test, où la Réalité demeure en son entier : Reconnoissance de l'Eglise Anglicane Protestante, que la Messe & l'Invocation des Saints peuvent avoir un bon sens.

Depuis 1601, & dans tout le reste du Siècle où nous sommes.

I.
Excès in-
supportables
du Calvinis-
me. Le Libre-
Arbitre dé-
truit, & Dieu
auteur du pé-
ché. Paroles
de Bèze.

Exp. de la
Foi, chez Riv.
1660. ch. II.
concl. I.

II.
Le péché
d'Adam or-
donné de
Dieu.
Ib. c. III.
conc. t. 4, 5.
pag. 35.
Ibid. conc.
6. pag. 38.

III.
Nécessité
inévitabile
dans Adam.
Ibid. 39.

ON avoit tellement outré la matiere de la Grace, & du Libre-Arbitre dans la Nouvelle Réforme, qu'il n'étoit pas possible à la fin qu'on ne s'y apperçût de ces excès. Pour détruire le Pélagianisme, dont on s'étoit entêté d'accuser l'Eglise Romaine, on s'étoit jetté aux extrémités opposées; le nom même du Libre-Arbitre faisoit horreur. Il n'y en avoit jamais eu, ni parmi les hommes, ni parmi les Anges: il n'étoit pas même possible qu'il y en eût; & jamais les Stoïciens n'avoient fait la fatalité plus roide, ni plus inflexible. La prédestination s'étendoit jusqu'au mal, & Dieu n'étoit pas moins cause des mauvaises actions, que des bonnes: tels étoient les sentimens de Luther; Calvin les avoit suivis, & Bèze, le plus renommé de ses Disciples, avoit publié une brève exposition des principaux points de la Religion Chrétienne, où il avoit posé ce fondement: *Que Dieu fait toute chose selon son conseil défini, voire même celles qui sont méchantes & exécrables.*

Il avoit poussé ce principe jusqu'au péché du premier homme, qui, selon lui, ne s'étoit pas fait sans la volonté & ordonnance de Dieu, à cause qu'ayant ordonné la fin, qui étoit de glorifier sa justice dans le supplice des Réprouvés, il faut qu'il ait quant & quant ordonné les causes qui amènent à cette fin, c'est-à-dire, les péchés qui amènent à la damnation éternelle, & en particulier celui d'Adam, qui est la source de tous les autres; de sorte que la corruption du principal ouvrage de Dieu, c'est-à-dire du premier homme, n'est point venue à l'aventure, ni sans le Décret & juste volonté de Dieu.

Il est vrai que cet Auteur veut en même tems que la volonté de l'homme qui a été créée bonne, se soit faite méchante: mais c'est qu'il entend & qu'il répète plusieurs fois, que ce qui est volontaire, est

en même tems nécessaire ; de sorte que rien n'empêche que la volonté de pécher ne soit toujours la suite fatale d'une dure & inévitable nécessité ; & si les hommes veulent répliquer qu'ils n'ont pu résister à la volonté de Dieu, Bèze ne leur dit pas, ce qu'il faudroit dire, que Dieu ne les porte pas au péché ; mais il répond seulement, qu'il les faut laisser plaider contre celui qui saura bien défendre sa cause.

Cette doctrine de Bèze étoit prise de Calvin, qui soutient en termes formels qu'Adam n'a pu éviter sa chute, & qu'il ne laisse pas d'en être coupable, parce qu'il est tombé volontairement ; ce qu'il entreprend de prouver dans son Institution, & il réduit toute sa doctrine à deux principes : l'un, que la volonté de Dieu apporte dans toutes choses, & même dans nos volontés, sans en excepter celle d'Adam, une nécessité inévitable ; l'autre, que cette nécessité n'excuse pas les pécheurs. On voit par-là qu'il ne conserve du Libre-Arbitre que le nom, même dans l'état d'innocence ; & il ne faut pas disputer après cela, s'il fait Dieu auteur du péché, puisqu'outre qu'il tire souvent cette conséquence, on voit trop évidemment par les principes qu'il pose, que la volonté de Dieu est la seule cause de cette nécessité imposée à tous ceux qui péchent.

Aussi ne dispute-t-on plus à présent du sentiment de Calvin & des premiers Réformateurs sur ce sujet-là ; & après avoir avoué ce qu'ils en ont dit, même que Dieu pousse les méchans aux crimes énormes, & qu'il est en quelque sorte cause du péché, on croit avoir suffisamment justifié la Réforme de ces expressions si pleines d'impiété, à cause qu'on ne s'en est point servi depuis plus de cent ans ; comme si ce n'étoit pas une assez grande conviction du mauvais esprit dans lequel elle a été conçue, de voir que ses Auteurs se soient emportés à de tels blasphèmes.

Telle étoit donc la fatalité que Calvin & Bèze avoient enseignée après Luther ; & ils y avoient ajouté les dogmes que nous avons vus touchant la certitude du salut & l'inamissibilité de la justice. C'étoit-à-dire, que la vraie Foi justificante ne se perd jamais : ceux qui l'ont, sont très-assurés de l'avoir, & sont par-là non-seulement assurés de leur justice présente, comme le disoient les Luthériens, mais encore de leur salut éternel, & cela d'une certitude infaillible & absolue : assurés par conséquent de mourir justes, quelques crimes qu'ils puissent commettre ; & non-seulement de mourir justes, mais encore de le demeurer dans le crime même, parce qu'on ne pouvoit sans cela soutenir le sens qu'on donnoit à ce passage de S. Paul : *Les dons & la vocation de Dieu sont sans repentance.*

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

Ibid. 29,
90, 91. ch.
III. conc. 6.
p. 40.

IV.
Cette Doc-
trine de Bèze
prise de Cal-
vin.

Lib. de ut.
Dei predest.
opus. 794.
795.

Lib. III.
cap. 23. n. 7.
8, 9.

De predest.
de occult. pro-
vil. &c.

Jur. jagem.
sur les méch.
s. a. XXVIII.
p. 142, 143.

V.
Les Dog-
mes que Cal-
vin & Bèze
avoient ajou-
tés à ceux de
Luther.
S. liv. IX.
n. 3. & suiv.

Rom. XI.
29.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

V I.
Tout Fidèle
assuré de sa
persévérance
& de son sa-
lut : & c'est le
principal fon-
dement de la
Religion dans
le Calvinisme.

Ch. VIII.
conc. I. p. 66.

V II.
Cette certi-
tude de son sa-
lut particulier,
aussi grande
que si Dieu
lui-même
nous l'avoit
donnée de sa
propre bou-
che.

Ibid. conc.
II. p. 121.

V III.
On com-
mence à s'ap-
percevoir dans
le Calvinisme
de ces excès.
Phil. 11.
22.

IX.
Qu'ils é-
toient contrai-
rés au trem-

C'est ce que Bèze décidait encore dans la même exposition de la Foi, lorsqu'il y disoit qu'aux Elûs seuls étoit accordé le don de la Foi : que cette Foi qui est propre & particulière aux Elûs, consiste à s'assurer, chacun en droit soi, de son élection ; d'où il s'ensuit que quiconque a ce don de la vraie Foi, doit être assuré de la persévérance. Car comme il dit : Que me sert de croire, puisque la persévérance de la Foi est requise, si je ne suis assuré que la persévérance me sera donnée ? Il compte ensuite parmi les fruits de cette doctrine, qu'elle seule nous apprend d'assurer notre Foi pour l'avenir : ce qu'il trouve de telle importance, que ceux, dit-il, qui y résistent, il est certain qu'ils renversent le principal fondement de la Religion Chrétienne.

Ainsi cette certitude qu'on a de sa Foi & de sa persévérance, n'est pas seulement une certitude de Foi ; mais encore le principal fondement de la Religion Chrétienne ; & pour montrer qu'il ne s'agit pas d'une certitude morale ou conjecturale, Bèze ajoute, que nous pouvons savoir si nous sommes prédestinés à salut, & être assurés de la glorification que nous attendons, & sur laquelle Satan nous livre tous les combats ; voire, dis-je, assurés, continue-t-il, non point par notre fantaisie, mais par conclusions aussi certaines, que si nous étions montés au Ciel pour voir cet arrêt de la bouche de Dieu. Il ne veut pas que le fidèle aspire à une moindre certitude ; & après avoir exposé les moyens d'y parvenir, qu'il met dans la connoissance certaine que nous avons de la Foi qui est en nous, il conclut que par-là nous apprenons que nous avons été donnés au fils selon la prédestination & propos de Dieu : Par conséquent, poursuit-il, puisque Dieu est immuable, puisque la persévérance en la Foi est requise à salut, & qu'étant faits certains de notre prédestination, la glorification y est attachée d'un lien indissoluble : comment douterons-nous de la persévérance, & finalement de notre salut ?

Comme les Luthériens, aussi-bien que les Catholiques, détestoient ces dogmes, & que les Calvinistes lisoient les écrits des premiers avec une prévention plus favorable, l'horreur de ces sentimens inouïs jusqu'à Calvin, se répandoit peu à peu dans les Eglises Calviniennes. On se réveillait, on trouvoit horrible qu'un vrai fidèle ne pût craindre pour son salut contre ce précepte de l'Apôtre : *Opérez votre salut avec crainte & tremblement*. Si c'est une tentation & une foiblesse de craindre pour son salut, comme on est forcé de le dire dans le Calvinisme ; pourquoi S. Paul commande-t-il cette crainte, & une tentation peut-elle tomber sous le précepte ?

La réponse qu'on apportoit ne contentoît pas. On disoit : Le Fidèle

tremble quand il se regarde lui-même , parce qu'en lui-même , tout juste qu'il est , il n'a que mort & que damnation ; & qu'enfin il seroit damné s'il étoit jugé à la rigueur. Mais assuré de ne le pas être , qu'a-t-il à craindre ? L'avenir , dit-on , parce que s'il abandonnoit Dieu , il périroit : foible raison , puisqu'on tient d'ailleurs la condition impossible , & qu'un vrai Fidèle doit croire comme indubitable qu'il aura la persévérance. Ainsi , en toutes façons , la crainte que S. Paul inspire est bannie , & le salut assuré.

Si on répondoit que sans craindre pour le salut , il y avoit assez d'autres châtimens qui donnoient de justes sujets de trembler ; les Catholiques & les Luthériens répliquoient que la crainte dont parloit S. Paul , regardoit manifestement le salut : *Opérez*, dit-il , *votre salut avec crainte & tremblement*. L'Apôtre inspiroit une terreur qui alloit jusqu'à craindre *de faire naufrage dans la Foi*, aussi-bien que *dans la bonne conscience*, & J. C. avoit dit lui-même : *Craignez celui qui peut envoyer l'ame & le corps dans la gêne* ; précepte qui regardoit les Fidèles comme les autres, & ne leur faisoit rien craindre de moins que la perte de leur ame. On ajoûtoit à ces preuves celles de l'expérience : les idolâtries, & la chute affreuse d'un Salomon, orné sans doute dans ses commencemens de tous les dons de la grace ; les crimes abominables d'un David ; & chacun outre cela sentoit les siens. Quoi donc , est-il convenable que sans être assuré contre les crimes , on le soit contre les peines ; & que celui qui une fois s'est cru vrai Fidèle , soit obligé de croire que le pardon lui est assuré , dans quelques abominations qu'il puisse tomber ? Mais perdra-t-il cette certitude dans son crime ? Il perdra donc nécessairement le souvenir de sa Foi & de la grace qu'il a reçue. Ne la perdra-t-il pas ? Il demeurera donc aussi assuré dans le crime que dans l'innocence ; & pourvu qu'il raisonne bien selon les principes de sa Secte , il y trouvera de quoi condamner tous les doutes qui pourroient jamais lui venir dans l'esprit sur son retour ; de sorte qu'en continuant de vivre dans le désordre , il sera certain de n'y mourir pas , ou bien il sera certain de n'avoir jamais été vrai fidèle , lorsqu'il croyoit l'être le plus ; & le voilà dans le désespoir , ne pouvant jamais espérer plus de certitude de son salut qu'il en avoit eu alors , ni quoi qu'il fasse , s'assurer jamais dans cette vie qu'il ne retombera plus dans l'état déplorable où il se voit. Quel remède à tout cela , sinon de conclure que la certitude infailible qu'on vante dans le Calvinisme , ne convient pas à cette vie , & qu'il n'y a rien de plus téméraire , ni de plus pernicieux ?

Mais combien l'est-il davantage de se tenir assuré , non pas de

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

blement pres-
crit par saint
Paul.

X.
Vaine dé-
faite.

Phil. 1. 1.

12.
I. Tim. 1.

15.
Matt. x.

18.

XI.

La Foi ju-

stifiante ne se

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

perdoit pas
dans le cri-
me.

S. n. 15.
Chap. IV.

conc. 13. pag.

74.

Ibid. ch. V.

concl. 6. pag.

90.

XII.

De quels

passages de

l'Ecriture on

s'appuyoit

dans le Calvi-

nisme.

Ibid. p. 74.

Rom. x 1.

29.

XIII.

Question

qu'on faisoit

aux Calvinis-

tes : Si un Fi-

dèle eût été

damné en cas

de mort dans

son crime.

XIV.

Embarras

inexplicable

du Calvinis-

me dans cette

question.

recouvrer la grace perdue & la vraie Foi justificante , mais de ne la perdre pas dans le crime même ; d'y demeurer toujours juste & régénéré ; d'y conserver le S. Esprit , & la semence de vie , comme on le croit constamment dans le Calvinisme , si on suit Calvin & Bèze , & les autres Docteurs principaux de la Secte. Car , selon eux , la Foi justificante est propre aux seuls Elûs , & ne leur est jamais ravie ; & Bèze disoit dans l'exposition tant de fois citée , *que la Foi , encore qu'elle soit quelquefois comme ensevelie es Elûs de Dieu pour leur faire connoître leur infirmité , ce néanmoins jamais ne va sans crainte de Dieu & charité du prochain.* Et un peu après , il disoit deux choses de l'esprit d'adoption : l'une , que ceux qui ne sont plantés en l'Eglise que pour un tems , ne le reçoivent jamais ; l'autre , que ceux qui sont entrés dans le peuple de Dieu par cet esprit d'adoption , n'en sortent jamais.

On appuyoit cette doctrine sur ces passages : *Dieu n'est point comme l'homme , en sorte qu'il mente ; ni comme le Fils de l'homme , en sorte qu'il se repente.* Ce qui avoit aussi fait dire à S. Paul , *que les dons & la vocation de Dieu sont sans repentance.* Mais quoi , ne perdoit-on aucun don de Dieu dans les adultères , dans les homicides , dans les crimes les plus noirs , ni même dans l'Idolâtrie ? Et s'il y en a quelques-uns qu'on puisse perdre , du moins pour un tems , & dans cet état , pourquoi la vraie Foi justificante , & la présence du S. Esprit ne seront-elles pas de ce nombre , puisqu'il n'y a rien de plus incompatible avec l'état de péché , que de telles graces ?

Sur cette dernière difficulté on faisoit encore une demande d'une extrême conséquence ; & je prie qu'on la considère attentivement , parce qu'elle fera la matière d'une importante dispute dont nous aurons à parler. On demandoit donc à un Calviniste ; ce vrai fidèle , David , par exemple , tombé dans un adultère & un homicide , seroit-il sauvé ou damné , s'il mourroit en cet état avant que d'avoir fait pénitence ? Aucun n'a osé répondre qu'il seroit sauvé : car aussi , comment soutenir , étant Chrétien , qu'on seroit sauvé avec de tels crimes ? Ce vrai Fidèle seroit donc damné s'il mourroit en cet état ? ce vrai Fidèle en cet état a donc cessé d'être juste , puisqu'on ne dira jamais d'un juste qu'il seroit damné , s'il mourroit en l'état où il est.

Répondre qu'il n'y mourra pas , & qu'il fera pénitence , s'il est du nombre des Prédestinés , ce n'est rien dire ; car ce n'est pas la prédestination , ni la pénitence , qu'on fera un jour qui nous justifie , & nous rend Saints ; autrement , un Infidèle prédestiné seroit actuellement sanctifié & justifié avant même que d'avoir la Foi & la pénitence , puisqu'avant que de les avoir , constamment il étoit déjà prédestiné , constamment Dieu avoit déjà résolu qu'il les auroit ,

Que si on répond que cet Infidèle n'est pas actuellement justifié & sanctifié, parce qu'il n'a pas encore eu la Foi & la pénitence, encore qu'il les doive avoir un jour; au lieu que le vrai Fidèle les a déjà eues; c'est un nouvel embarras, puisqu'il s'ensuivroit que la Foi & la pénitence une fois exercée par le Fidèle, le justifient & le sanctifient actuellement & pour toujours, encore qu'il cesse de les exercer, & même qu'il les abandonne par des crimes abominables: chose plus horrible à penser que tout ce qu'on a pu voir jusqu'ici dans cette matiere.

Au reste, ce n'est point ici une question chimérique; c'est une question que chaque Fidèle, quand il pèche, se doit faire à lui-même; ou plutôt c'est un jugement qu'il doit prononcer; si je mourais en l'état où je suis, je serois damné. Ajouter après cela: mais je suis prédestiné, & je reviendrai un jour, & à cause de ce retour futur, dès-à-présent je suis saint & juste, & membre vivant de Jesus-Christ; c'est le comble de l'aveuglement.

Pendant que les Catholiques & les Luthériens mieux écoutés qu'eux dans la Nouvelle Réforme, pouissoient ces raisonnemens, plusieurs Calvinistes revenoient, & voyant d'ailleurs parmi les Luthériens une Doctrine plus douce, ils s'y laissoient attirer. Une volonté générale en Dieu de sauver tous les hommes, en Jesus-Christ une intention sincère de les racheter, & des moyens suffisans offerts à tous; c'est ce qu'enseignoient les Luthériens dans le Livre de la Concorde. Nous l'avons vu, nous avons vu même leurs excès touchant ces moyens offerts, & la coopération du Libre-Arbitre: Ils entroient tous les jours de plus en plus dans ces sentimens, & on commençoit à les écouter dans le Calvinisme, principalement en Hollande.

Jacques Arminius, célèbre Ministre d'Amsterdam, & depuis Professeur en Théologie dans l'Académie de Leyde, fut le premier à se déclarer dans l'Académie contre les maximes reçues par les Eglises du Pays; mais un homme si véhément n'étoit pas propre à garder de justes mesures. Il blâmoit ouvertement Bèze, Calvin, Zanchius, & les autres qu'on regardoit comme les colonnes du Calvinisme. Mais il combattoit des excès par d'autres excès; & outre qu'on le voyoit approcher beaucoup des Pélagiens, on le soupçonnoit, non sans raison, de quelque chose de pis: certaines paroles qui lui échappoient, le faisoient croire favorable aux Sociniens, & un grand nombre de ses Disciples tournés depuis de ce côté-là, ont confirmé ce soupçon.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

X V.
Cette ques-
tion n'est pas
indifférente.

X V I.
Ces difficul-
tés faisoient
revenir plu-
sieurs Calvi-
nistes.

S. liv. VIII.
n. 52.
Epi. c. XI,
Concord. pag.
621. solid. re-
per. 669, 805.
& seq.

X V I I.
Dispute d'Ar-
minius, & ses
excès.

M. DC. I.
M. DC. II.
Ath. Syn.
Dordr. edit.
Dordr. 1620.
pref. ad Ecc.
ante Synod.
Dordr.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

XVIII.
Opposition
de Gomar, qui
soutient le
Calvinisme.
Parti des Re-
montrans, &
Contre-Re-
montrans.

XIX.
Le Prince
d'Orange ap-
puié le dernier
Parti, & Bar-
neveld, l'au-
tre.

Ibid.
XX.
Les Remon-
trans, ou Ar-
miniens con-
damnés dans
les Synodes
Provinciaux.
Convocation
du Synode de
Dordrecht.

XXI.
Ouverture
du Synode.
M. D. XVIII.

XXII.
La Dispute
réduite à cinq

Il trouva un terrible Adversaire en la personne de François Gomar, professeur en Théologie dans l'Académie de Leyde, rigoureux Calviniste, s'il s'en fut jamais. Les Académies se partagerent entre ces deux Professeurs: la division s'augmenta: les Ministres prenoient parti: Arminius vit des Eglises entieres dans le sien: sa mort ne termina pas la querelle; & les esprits s'échauffèrent tellement de part & d'autre, sous le nom de Remontrans & de Contre-Remontrans, c'étoit-à-dire, d'Arminiens & de Gomaristes, que les Provinces-Unies se voyoient à la veille d'une guerre civile.

Le Prince d'Orange Maurice eut ses raisons pour soutenir les Gomaristes. On croyoit Barneveld son ennemi, favorable aux Arminiens; & la raison qu'on en eut, c'est qu'il proposa une Tolérance mutuelle, & qu'on imposât silence aux uns & aux autres.

C'étoit en effet ce que souhaitoient les Remontrans. Un parti naissant, & foible encore, ne demande que du tems, pour s'affermir; mais les Ministres, parmi lesquels Gomar prévaloit, vouloient vaincre, & le Prince d'Orange étoit trop habile, pour laisser fortifier un parti qu'il croyoit autant opposé à sa grandeur qu'aux maximes primitives de la Réforme.

Les Synodes Provinciaux n'avoient fait qu'aigrir le mal en condamnant les Remontrans; il en fallut enfin venir à un plus grand remède; ainsi les Etats Généraux convoquerent un Synode national, où ils inviterent tous ceux de leur Religion en quelques Pays qu'ils fussent. A cette invitation, l'Angleterre, l'Ecosse, le Palatinat, la Hesse, les Suisses, les Républiques de Genève, de Brême, d'Emden, & en un mot, tout le Corps de la Réforme qui n'étoit pas uni aux Luthériens, députerent, à la réserve des François, qui en furent empêchés par des raisons d'Etat; & de tous ces Députés joints à ceux de toutes les Provinces-Unies, fut composé ce fameux Synode de Dordrecht, dont il nous faut maintenant expliquer la Doctrine & la Procédure.

L'ouverture de cette Assemblée se fit le 14 Novembre 1618, par un Sermon de Bakthasar Lydius, Ministre de Dordrecht. Les premières Séances furent employées à régler diverses choses de Discipline, ou de Procédure; & ce ne fut proprement que le 13 Décembre, dans la trente-unième Séance, que l'on commença à parler de la Doctrine.

Pour entendre de quelle manière on y procéda, il faut sçavoir qu'après beaucoup de Livres & de Conférences, la dispute s'étoit enfin réduite à cinq Chefs. Le 1. regardoit la Prédestination; le

2. l'universalité de la Rédemption ; le 3 & le 4. qu'on traitoit toujours ensemble , regardoient la corruption de l'homme , & la conversion ; le 5. regardoit la persévérance.

Sur ces cinq Chefs, les Remontrants avoient déclaré en général en plein Synode par la bouche de Simon Episcopus, Professeur en Théologie à Leyde, qui paroît toujours à leur tête, que des hommes de grand nom, & de grande réputation dans la Réforme, avoient établi des choses qui ne convenoient, ni avec la sagesse de Dieu, ni avec sa bonté & sa justice, ni avec l'amour que Jésus-Christ avoit pour les hommes, ni avec sa satisfaction & ses mérites, ni avec la sainteté de la Prédication & du Ministère, ni avec l'usage des Sacremens, ni enfin avec le devoir du Chrétien. Ces grands hommes qu'ils vouloient taxer, étoient les Auteurs de la Réforme, Calvin, Bèze, Zanchius, & les autres, qu'on ne leur permettoit pas de nommer, mais qu'ils n'avoient pas épargné dans leurs écrits. Après cette déclaration générale de leur sentiment, ils s'expliquèrent en particulier sur les cinq articles, & leur déclaration attaquoit principalement la certitude du salut, & l'inamissibilité de la justice : dogmes par lesquels ils prétendoient qu'on avoit ruiné la piété dans la Réforme, & déshonoré un si beau nom. Je rapporterai la substance de cette Déclaration des Remontrants, afin qu'on entende mieux ce qui fit la principale matière de la Délibération & ensuite des décisions du Synode.

Sur la Prédestination, ils disoient : *Qu'il ne falloit reconnoître en Dieu aucun Décret absolu, par lequel il eût résolu de donner Jésus-Christ aux Elus seuls, ni de leur donner non plus à eux seuls par une vocation efficace, la Foi, la justification, la persévérance, & la gloire ; mais qu'il avoit ordonné Jésus-Christ Rédempteur commun de tout le monde, & résolu par ce Décret de justifier & sauver tous ceux qui croiroient en lui, & en même tems leur donner à tous les moyens suffisans pour être sauvés ; que personne ne périssoit, pour n'avoir point ces moyens, mais pour en avoir abusé ; que l'élection absolue & précise des particuliers, se faisoit en vue de leur foi & de leur persévérance future, & qu'il n'y avoit d'élection que conditionnelle ; que la réprobation se faisoit de même en vue de l'infidélité & de la persévérance dans un si grand mal.*

Ils ajoûtoient deux points dignes d'une particulière considération : l'un que tous les enfans des Fidèles étoient sanctifiés, & qu'aucun de ces enfans qui mouroient devant l'usage de la raison, n'étoit damné ; l'autre, qu'à plus forte raison aucun de ces enfans qui mou-

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
Liv. XIV.

Chefs. Déclaration des Remontrants en général sur les cinq Chefs.

Seff. XXXI.
pag. 112.

XXIII.
Ce que portoit la Déclaration des Remontrants sur chaque Chef particulier. Sur la Prédestination.

Ibid.

XXIV.
Doctrine des Remontrants sur le Baptême des enfans,

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

& ce qu'ils en
vouloient con-
clure.

Art. 9, 10,
ibid.

roient après le Baptême avant l'usage de la raison, ne l'étoit non plus.

En disant, que tous les enfans des Fidèles étoient sanctifiés, ils ne faisoient que répéter ce que nous avons vû clairement dans les Confessions de Foi Calviniennes; & s'ils étoient sanctifiés, il étoit évident qu'ils ne pouvoient être damnés en cet état. Mais après ce premier article, le second sembloit inutile; & si ces enfans étoient assurés de leur salut avant le Baptême; ils l'étoient beaucoup plus après. Ce fut donc avec un dessein particulier qu'on mit ce second article; & les Remontrants vouloient noter l'inconstance des Calvinistes, qui d'un côté, pour sauver le Baptême donné à tous ces enfans, disoient qu'ils étoient tous Saints, & nés dans l'alliance, de laquelle par conséquent on ne leur pouvoit refuser le signal; & qui, pour sauver de l'autre côté la Doctrine de l'inamissibilité de la justice, disoient que le Baptême donné aux enfans, n'avoit son effet que dans les seuls Prédestinés; en sorte que les Baptisés qui vivoient mal dans la suite, n'avoient jamais été Saints, pas même avec le Baptême qu'ils avoient reçu dans leur enfance.

XXV.
Déclaration
des Remon-
trants sur l'u-
niversalité de
la Rédemp-
tion.
Sess. XXXIV.
pag. 115, &
seq.

Remarquez, je vous en conjure, Lecteur judicieux, cette importante difficulté; elle porte coup pour décider sur l'inamissibilité, & il sera curieux de voir ce que dira ici le Synode.

A l'égard du second Chef qui regarde l'universalité de la Rédemption, les Remontrants disoient que *le prix payé par le Fils de Dieu, n'étoit pas seulement suffisant à tous, mais actuellement offert pour tous & un chacun des hommes; qu'aucun n'étoit exclu du fruit de la Rédemption par un Décret absolu, ni autrement que par sa faute; que Dieu fléchi par son Fils, avoit fait un nouveau traité avec tous les hommes, quoique pécheurs & damnés.* Ils disoient que par ce traité il s'étoit obligé envers tous à leur donner ces moyens suffisans dont ils avoient parlé; *Qu'au reste, la rémission des péchés méritée à tous, n'étoit donnée actuellement que par la foi actuelle, par laquelle on croyoit actuellement en Jesus-Christ; par où ils faisoient entendre que qui perdoit par ses crimes la foi actuelle qui nous justifie, perdoit aussi avec elle la grace justifiante & la sainteté; enfin ils disoient encore, que personne ne devoit croire que Jesus-Christ fût mort pour lui, si ce n'est ceux pour lesquels il étoit mort en effet; de sorte que les Réprouvés, tels que quelques-uns les imaginoient, pour lesquels Jesus-Christ n'étoit pas mort, ne devoient pas croire qu'il fût mort pour eux.* Cet article alloit plus loin qu'il ne paroïssoit. Car le dessein étoit

Art. IV.
ibid.

étoit de montrer que, selon la Doctrine de Calvin & des Calvinistes qui posoient pour dogme indubitable que Jesus-Christ n'étoit mort en aucune sorte que pour les Prédestinés, & n'étoit mort en aucune sorte pour les Réprouvés; il s'ensuivoit que pour dire, *Jesus-Christ est mort pour moi*, il falloit être assuré d'une certitude absolue de sa Prédestination & de son salut éternel, sans que jamais on pût dire: *Il est mort pour moi, mais je me suis rendu sa mort, & la rédemption inutile*: Doctrine qui renversoit toutes les Prédications, où l'on ne cesse de dire aux Chrétiens, qui vivent mal, qu'ils se sont rendus indignes d'avoir été rachetés par Jesus-Christ. C'étoit aussi l'un de ces articles, où les Remontrants soutenoient qu'on renversoit dans la Réforme toute la sincérité & la sainteté de la Prédication, aussi-bien que ce passage de S. Pierre: *Ils ont renié le Seigneur qui les avoit rachetés, & se sont attiré une soudaine ruine.*

Sur le troisième & quatrième Chef, après avoir dit, que la grace étoit nécessaire à tout bien, non-seulement pour l'achever, mais encore pour le commencer, ils ajoûtoient que la grace efficace n'étoit pas irrésistible. C'étoit leur mot, & celui des Luthériens, dont ils se vantoient de suivre la Doctrine. Ils vouloient dire, qu'on pouvoit résister à toute sorte de grace; & par-là, comme chacun voit, ils prétendoient, qu'encore que la grace fût donnée inégalement, Dieu en donnoit ou en offroit une suffisante à tous ceux à qui l'Evangile étoit annoncé, même à ceux qui ne se convertissoient pas; & l'offroit avec un désir sincère & sérieux de les sauver tous, sans qu'il fût deux personnages, faisant semblant de vouloir sauver, & au fond ne le voulant pas; & poussant secrètement les hommes aux péchés qu'il défendoit publiquement. Ils en vouloient directement dans tous ces endroits aux Auteurs de la Réforme, & à la vocation peu sincère qu'ils attribuoient à Dieu, lorsqu'il appelloit à l'extérieur ceux que dans le fond il avoit exclus de sa grace, les prédestinant au mal.

Pour montrer combien la Grace étoit résistible (il faut permettre ces mots que l'usage avoit consacrés, pour éviter la longueur) ils avoient mis un article, qui disoit que l'homme pouvoit par la Grace du S. Esprit, faire plus de bien qu'il n'en faisoit, & s'éloigner du mal plus qu'il ne s'en éloignoit; ainsi il résistoit souvent à la Grace, & la rendoit inutile.

Sur la persévérance, ils décidoient que Dieu donnoit aux vrais Fidèles régénérés par sa Grace, des moyens pour se conserver dans cet état: qu'ils pouvoient perdre la vraie foi justifiante, & tomber dans des péchés incompatibles avec la justification, même dans des crimes atroces; y per-

Tome III.

CCC

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

II. Petr. II.
I.

XXVI.
Leur Doc-
trine sur le
troisième &
quatrième
Chef.

End. Sess.
pag. 116, &
seq.

Ibid.

Pag. 117.

Art. VII.
ibid. 117.

XXVII.
Déclaration
des Remon-
trants sur l'a-
missibilité de
la Justice.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV

Ess. Scj.
p. 117, 118,
& seq.

Art. V I.
ibid. p. 118.

XXVIII.
Deux mots
essentiels, sur
lesquels rou-
loit toute la
Dispute: qu'on
pouvoit per-
dre la Grace
totalement &
finalement.

XXIX.
Contre la
certitude du
salut.

Art. VII.
& VIII. ibid.
119.

XXX.
Fondement
des Remon-
trans: Qu'il
n'y avoit nul-
le préférence
gratuite pour
les Elûs.

sevérier, y mourir, s'en relever aussi par la pénitence, sans néanmoins que la Grace les contraignît à la faire. Voilà ce qu'ils pressioient avec le plus de force, détestant, disoient-ils, de tout leur cœur ces Dogmes impies & contraires aux bonnes mœurs, qu'on répandoit tous les jours parmi les Peuples; que les vrais Fidèles ne pouvoient tomber dans des péchés de malice, mais seulement dans des péchés d'ignorance & de foiblesse; qu'ils ne pouvoient perdre la Grace; que tous les crimes du monde assemblés en un, ne pouvoient rendre inutile leur élection, ni leur en ôter la certitude; chose, ajoûtoient-ils, qui ouvroit la porte à une sécurité charnelle & pernicieuse: qu'aucuns crimes, quelque horribles qu'ils fussent, ne leur étoient imputés; que tous péchés présents & futurs leur étoient remis par avance; qu'au milieu des Hérésies, des Adultères & des Homicides pour lesquels on pourroit les excommunier, ils ne pouvoient totalement & finalement perdre la Foi.

Ces deux mots *totalement & finalement* étoient ceux sur lesquels principalement rouloit la dispute. Perdre la Foi & la Grace de la justification *totalement*, c'étoit la perdre tout-à-fait un certain tems; la perdre *finalement*, c'étoit la perdre à jamais, & sans retour. L'un & l'autre étoit tenu impossible dans le Calvinisme, & les Remontrans détestoient l'un & l'autre de ces excès.

Ils concluoient la déclaration de leur Doctrine, en disant que comme le vrai Fidèle pouvoit, dans le tems présent, être assuré de sa foi & de sa bonne conscience, il pouvoit aussi être assuré, pour ce tems-là, s'il y mouroit, de son salut éternel; qu'il pouvoit aussi être assuré de pouvoir persévérer dans la Foi, parce que la Grace ne lui manqueroit jamais pour cela; mais qu'il fût assuré de faire toujours son devoir, ils ne voyoient pas qu'il *le pût être, ni que cette assurance lui fût nécessaire.*

Si l'on veut maintenant comprendre, en peu de mots, toute leur Doctrine, le fondement en étoit, qu'il n'y avoit point d'élection absolue, ni de préférence gratuite, par laquelle Dieu préparât à certaines personnes choisies, & à elles seules des moyens certains pour les conduire à la gloire; mais que Dieu offroit à tous les hommes, & sur-tout à tous ceux à qui l'Evangile étoit annoncé, des moyens suffisans de se convertir, dont les uns ufoient, & les autres non; sans en employer aucun autre pour ses Elûs, non plus que pour les Réprouvés; de sorte que l'élection n'étoit jamais que conditionnelle, & qu'on en pouvoit décheoir en manquant à la condition. D'où ils concluoient, premierement, qu'on pouvoit perdre la Grace justifiante, & totalement, c'est-à-dire, toute entière, & fina-

lement, c'est-à-dire, sans retour; secondement, qu'on ne pouvoit en aucune sorte, être assuré de son salut.

Encore que les Catholiques ne convinssent pas du principe, ils convenoient avec eux des deux dernières conséquences qu'ils établissoient néanmoins sur d'autres principes, qu'il ne s'agit pas d'expliquer ici; & ils convenoient aussi que la Doctrine Calvinienne contraire à ces conséquences, étoit impie, & ouvroit la porte à toutes sortes de crimes.

Les Luthériens convenoient aussi en ce point avec les Catholiques, & les Remonstrans. Mais la différence des Catholiques & des Luthériens est que les derniers, en niant la certitude de persévérer, reconnoissoient une certitude de la justice présente; en quoi ils étoient suivis par les Remonstrans: au lieu que les Catholiques différoient des uns & des autres, en soutenant qu'on ne pouvoit être assuré, ni de ses bonnes dispositions futures, ni même de ses bonnes dispositions présentes, dont au milieu des ténèbres de notre amour-propre, nous avons toujours sujet de nous défier; de sorte que la confiance que nous avons du côté de Dieu, n'ôtoit pas tout-à-fait le doute que nous avons de nous-mêmes.

Calvin & les Calvinistes combattoient la Doctrine des uns & des autres, & soutenoient aux Luthériens & aux Remonstrans, que le vrai Fidèle étoit assuré, non-seulement du présent; mais encore de l'avenir, & assuré par conséquent de ne perdre jamais, ni totalement, c'est-à-dire, tout-à-fait, ni finalement, c'est-à-dire, sans retour, la Grace justifiante, ni la vraie Foi une fois reçue.

L'état de la question, & les différens sentimens sont bien entendus; & pour peu que le Synode de Dordrecht ait voulu parler clairement, on comprendra sans difficulté, quelle en aura été la Doctrine; d'autant plus que les Remonstrans, après leur déclaration, avoient sommé ceux qui se plaindroient qu'on expliquoit mal leur Doctrine, de rejeter nettement tout ce dont ils se croiroient injustement accusés, & priant aussi le Synode de s'expliquer précisément sur des articles, dont on se servoit pour rendre toute la Réforme odieuse.

Si jamais il a fallu parler nettement, c'est après une telle déclaration & dans de semblables conjonctures. Écoutons donc maintenant la décision du Synode.

Il prononce sur les cinq Chefs proposés en quatre Chapitres; car, comme nous avons dit, le troisième & le quatrième Chef alloient

Cccc ij

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XIV.

XXXI.
En quoi les
Catholiques
convenoient
avec les Re-
monstrans.

XXXII.
En quoi étoit la diffé-
rence des Ca-
tholiques, des
Luthériens, &
des Remon-
strans.

XXXIII.
Les Calvi-
nistes contrai-
res aux uns &
aux autres,

XXXIV.
Demande
des Remon-
strans, qu'on
prononçât
clairement.
Ib. p. 121 &
122.

XXXV.
Décision du
Synode.

HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS. DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

XXXVI.
Décision du
Synode sur le
premier Chef:
La Foi dans les
seuls Elûs : La
certitude du
salut.
Sess. XXXVI.
pag. 249. &
seq.
Ibid. art.
XII. & seq. p.
251.

XXXVII.
Décision sur
le Baptême
des enfans.
Art. XVII.
p. 252.
Sup. n. 23.

XXXVIII.
Condamna-
tion de ceux
qui nioient la
certitude du
salut.
Ibid. artic.
VII. p. 254.

toujours ensemble. Chaque chapitre a deux parties : dans la première on établit ; dans la seconde on rejette , & on improuve. Voici la substance des Canons ; car c'est ainsi qu'on appella les Décrets de ce Synode.

Sur la Prédestination & élection l'on décidoit que le Décret en est absolu & immuable ; que Dieu donne la vraie & vive Foi à tous ceux qu'il veut retirer de la damnation commune , ET A EUX SEULS ; que cette Foi est un don de Dieu ; que tous les Elûs sont dans leur tems assurés de leur élection , quoique non pas en même degré & en égale mesure ; que cette assurance leur vient , non en sondant les secrets de Dieu , mais en remarquant en eux , avec une sainte volupté , & une joie spirituelle , les fruits infaillibles de l'élection , tels que sont la vraie Foi , la douleur de ses péchés , & les autres ; que le sentiment & la certitude de leur élection les rend toujours meilleurs ; que ceux qui n'ont pas encore ce sentiment efficace , & cette certaine confiance , la doivent désirer ; & enfin que cette Doctrine ne doit faire peur qu'à ceux , qui attachés au monde , ne se convertissent pas sérieusement. Voilà déjà pour les seuls Elûs avec la vraie Foi , la certitude du salut ; mais la chose s'expliquera bien plus clairement dans la suite.

L'article XVII. décide que la parole de Dieu déclarant Saints les enfans des Fidèles , non par nature , mais par l'alliance où ils sont compris avec leurs parens , les parens fidèles ne doivent pas douter de l'élection , & du salut de leurs enfans , qui meurent dans ce bas-âge.

En cet article , le Synode approuve la Doctrine des Remontrans , à qui nous avons oûi dire précisément la même chose : il n'y a donc rien de plus assuré parmi nos Adversaires , qu'un article qu'on voit également enseigné des deux Partis ; la suite nous fera voir quelles en sont les conséquences.

Parmi les articles rejettés , on trouve celui qui veut que la certitude du salut dépende d'une condition incertaine ; c'est-à-dire , que l'on condamne ceux qui enseignent qu'on est assuré d'être sauvé , en persévérant à bien vivre , mais qu'on n'est pas assuré de bien vivre ; qui étoit précisément la Doctrine que nous avons oûi enseigner aux Remontrans. Le Synode déclare absurde cette certitude incertaine , & par conséquent établit une certitude absolue , qu'il tâche même d'établir par l'Ecriture ; mais il ne s'agit pas des preuves , il s'agit de bien poser la Doctrine , & d'entendre que le vrai fidèle , selon les Décrets de Dordrecht , non-seulement doit être assuré de son salut , supposé qu'il fasse bien son devoir , mais encore qu'il doit être assuré de le bien faire , du moins à la fin de sa vie. Ce n'est pour-

tant rien encore , & nous verrons cette Doctrine bien plus clairement décidée.

Sur le fujet de la Rédemption & de la promesse de Grace , on décide qu'elle est annoncée indifféremment à tous les peuples : c'est par leur faute , que ceux qui n'y croient pas , la rejettent , & c'est par la Grace que les vrais Fidèles l'embrassent ; mais les Elûs sont les seuls , à qui Dieu a résolu de donner la Foi justifiante , par laquelle ils sont infailliblement sauvés. Voilà donc une seconde fois la vraie Foi justifiante dans les Elûs seuls : il faudra voir dans la suite , ce qu'auront ceux qui ne continuent pas à croire jusqu'à la fin.

Le Sommaire du quatrième Chapitre est, qu'encore que Dieu appelle sérieusement tous ceux à qui l'Evangile est annoncé , en sorte que s'ils périssent , ce n'est pas la faute de Dieu ; il se fait néanmoins quelque chose de particulier dans ceux qui se convertissent , Dieu les appelant efficacement , & leur donnant la Foi & la Pénitence. La Grace suffisante des Arminiens avec laquelle le Libre-Arbitre se discerne lui-même , est rejetée comme un Dogme Pélagien. La régénération est représentée , comme se faisant sans nous , non par la parole extérieure , ou par une persuasion morale , mais par une opération qui ne laisse pas au pouvoir de l'homme d'être RE'GENERE' OU NON , d'être converti ou non : & néanmoins , dit - on dans cet article , quand la volonté est renouvelée , elle est non-seulement poussée & mise de Dieu , mais elle agit étant mise de lui , & c'est l'homme qui croit & qui se repent.

La volonté n'agit donc que quand elle est convertie & renouvelée. Mais quoi , n'agit-elle pas quand on commence à désirer sa conversion , & à demander la Grace de la régénération ? ou bien est-ce qu'on l'avoit déjà , quand on commençoit à la demander ? C'est ce qu'il falloit expliquer , & ne pas dire généralement que la conversion & la régénération se fait sans nous. Il y auroit bien d'autres choses à dire ici , mais il ne s'agit pas de disputer : il suffit historiquement de bien faire entendre la doctrine du Synode.

Il dit au XIII. article , que la maniere dont se fait en nous cette opération de la Grace régénérante , est inconcevable : il suffit de concevoir que , par cette Grace , le Fidèle *sçait & sent qu'il croit & qu'il aime son Sauveur. Il sçait & sent*, voilà dans l'ordre de la con-

noissance , ce qu'il y a de plus certain , sçavoir & sentir. Nous lisons dans l'article XVI. que de même que le péché n'a pas ôté la nature à l'homme , ni son entendement , ni sa volonté ; ainsi la Grace régénérante n'agit pas en lui comme dans un tronc &

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
LIV. XIV.

XXXIX.
La Foi justifiante encore une fois reconnue dans les Elûs seuls.

XL.
La coopération comment admise.
Art. XII.
pag. 265.

XLI.
Certitude du Fidèle.
Ibid.

XLII.
Suite de la même matière.
Ibid.

HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

XLIII.
Les habitu-
des infuses.
Art. VI. p.
267.

dans une buche ; elle conserve les propriétés à la volonté, & ne la force point malgré elle ; c'est-à-dire, qu'elle ne la fait point vouloir sans vouloir. Quelle étrange Théologie ! N'est-ce pas vouloir tout embrouiller, que de s'expliquer si foiblement du Libre-Arbitre ?

Parmi les erreurs rejetées, je trouve celle qui enseigne *que dans la vraie conversion de l'homme, Dieu ne peut répandre par infusion des qualités, des habitudes & des dons ; & que la Foi par laquelle nous sommes premierement convertis, & d'où nous sommes appelés Fidèles, n'est pas un don & une qualité infuse de Dieu, mais seulement un acte de l'homme.* Je suis bien-aise d'entendre l'infusion de ces nouvelles qualités & habitudes : elle nous fera d'un grand secours pour expliquer la vraie idée de la justification, & faire voir par quel moyen elle peut être obtenue de Dieu. Car je ne crois pas qu'on puisse douter qu'en ceux qui sont en âge de connoissance, ce ne soit un acte de Foi inspiré de Dieu qui nous impêtre la grace d'en recevoir l'habitude avec celle des autres vertus. Cependant l'infusion de cette habitude n'en fera pas moins gratuite, comme on verra en son tems : mais passons ; il faut maintenant venir au dernier chapitre, qui est le plus important, puisqu'il y falloit expliquer précisément & à fond ce qu'on auroit à répondre aux reproches des Remontrants sur la certitude du salut, & l'inamissibilité de la justice.

XLIV.

Qu'on ne
peut perdre la
justice. Prodi-
gieuse Doctri-
ne du Synode.
Art. IV, V.
pag. 271.
Art. VI. &
seq. *ibid.*

Sur l'inamissibilité, voici ce qu'on dit :

Que dans certaines actions particulieres les vrais Fidèles peuvent quelquefois se retirer, & se retirent en effet, par leur vice, de la conduite de la grace pour suivre la concupiscence, jusqu'à tomber dans des crimes atroces ; que par ces péchés énormes ils offensent Dieu, se rendent coupables de mort, interrompent l'exercice de la Foi, font une grande blessure à leur conscience, & QUELQUEFOIS perdent pour un tems les SENTIMENT DE LA GRACE. O Dieu, est-il bien possible que dans cet état détestable, ils ne perdent que LE SENTIMENT DE LA GRACE, & non pas la grace même, & ne le perdent que QUELQUEFOIS ! Mais il n'est pas encore tems de se récrier ; voici bien pis : Dieu, dans ces tristes chutes, ne leur ôte pas TOUT-A-FAIT son S. Esprit, & ne les laisse pas tomber jusqu'à DECHEOIR DE LA GRACE DE L'ADOPTION ET DE L'ETAT DE LA JUSTIFICATION, ni jusqu'à commettre le péché à mort, ou contre le S. Esprit, & être damnés. Quiconque donc est vrai Fidèle, & une fois régénéré par la Grace, non-seulement ne périt pas dans ses crimes, mais dans le tems qu'il s'y abandonne, IL NE DECHEOIT PAS DE LA GRACE DE L'ADOPTION ET DE L'ETAT DE LA JUSTIFICATION. Peut-on mettre plus clairement J. C. avec Bélial, & la Grace avec le crime ?

A la vérité, le Synode semble vouloir préserver les vrais Fidèles de quelques crimes, lorsqu'il dit qu'ils ne sont pas *délaiſſés juſqu'à tomber dans le péché à mort, ou contre le S. Eſprit*, que l'Ecriture nomme irrémiffible; mais s'ils entendent par ces mots quelque autre péché que celui de l'impénitence finale, on ne ſçait plus ce que c'eſt, n'y ayant aucun pécheur, dans quelque déſordre qu'il ſoit tombé, à qui on ne doive faire eſpérer la rémiſſion de ſes crimes. Laifſons néanmoins au Synode telle autre explication de ce péché qu'il voudra ſ'imaginer; c'eſt aſſez que nous voyions clairement, ſelon ſa doctrine, que tous les crimes qu'on peut nommer, par exemple, un adultère aſſi long, & un homicide autant médité que celui d'un David; l'Héréſie, l'Idolâtrie même avec toutes ſes abominations, où conſtamment, ſelon le Synode, le vrai Fidèle peut tomber; compatifſent avec la Grace de l'Adoption, & l'état de la Juſtification.

Et il ne faut pas dire que par cet état, le Synode entende ſeulement le droit au ſalut qui reſte toujours au vrai Fidèle, c'eſt-à-dire, ſelon le Synode, au prédeſtiné, en vertu de la Prédeſtination: car au contraire il ſ'agit ici du droit immédiat qu'on a au ſalut par la régénération & la converſion actuelle, & de l'état par lequel on eſt, non pas deſtiné, mais en effet en poſſeſſion, tant de la vraie Foi que de la Juſtification. La queſtion eſt en un mot, non pas de ſçavoir ſi on aura un jour cette grace, mais ſi on en peut décheoir un ſeul moment après l'avoir eue: Le Synode décide que non. Remonſtrons, ne vous plaignez pas; on vous parle du moins franchement comme vous l'avez deſiré: & tout ce que vous dites qu'on croit de pernicieux dans le Parti que vous accuſez, tout ce que vous y rejettez avec tant d'horreur, y eſt décidé en termes formels.

Mais pour ôter toute équivoque, il faut voir dans le Synode ces mots eſſentiels, *totale- ment & finalement*, ſur leſquels nous avons fait voir que rouloit toute la diſpute: il faut voir, diſ-je, ſi l'on permet aux Remonſtrants d'aſſurer qu'un vrai Fidèle puiſſe *décheoir, & totale- ment, & finalement de l'état de Juſtification*. Le Synode, pour ne nous laiſſer aucun doute de ſon ſentiment contre la perte totale, dit que la ſemence immortelle par laquelle les vrais Fidèles ſont régénérés, demeure toujours en eux malgré leur chute. Contre la perte finale, le même Synode dit qu'un jour réconciliés, *ILS SENTIRONT de nouveau la grace*: ils ne la recouvreront pas; le Synode ſe garde bien de dire ce mot; ils la *ſentiront de nouveau*. De cette ſorte, pourſuit-il, il arrive que ni ils ne perdent *TOTALEMENT la Foi & la Grace*, ni ils ne demeurent *FINALEMENT* dans leur péché juſqu'à périr.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

XLV.
Dans quel
crime le vrai
Fidèle ne tombe
pas.

XLVI.
Le Synode
parle nettement.

XLVII.
Les grands
mots *total-
ment & fina-
lement*.
S. n. 27.

Art. VII,
VIII. p. 272.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

XLVIII.
Certitude du
salut, quelle ?
Ib. art. IX.
272, 273.

XLIX.
Toute in-
certitude est
une tentation.
Ib. art. II.

L.
Totale-
ment & finalement.
Art. III.
pag. 274.
Conc. Trid.
Sess. VI. cap.
XII. Can.
XVI.

L I.
Comment
l'homme jus-
tifié demeure
coupable de
mort.
S. p. 42.

LII.
Contradic-
tion de la Do-
ctrine Calvi-
nienne.

En voilà , ce me semble , assez pour l'inamissibilité. Voyons pour la certitude.

Les vrais Fidèles , dit le Synode , peuvent être certains , & le sont de leur salut & de leur persévérance , selon la mesure de la Foi par laquelle ils CROIENT AVEC CERTITUDE , qu'ils sont & demeurent mem- bres vivans de l'Eglise , qu'ils ont la rémission de leurs péchés , & la vie éternelle : certitude qui ne leur vient pas d'une révélation particulière , mais par la Foi des promesses que Dieu a révélées dans sa parole , & par le témoignage du S. Esprit , & enfin par une bonne conscience , & une sainte & sérieuse application aux bonnes œuvres.

On ajoute , pour ne rien laisser à dire , que dans les tentations & les doutes de la chair qu'on a à combattre , on ne sent pas toujours cette plénitude de Foi , & cette certitude de la persévérance : afin que toutes les fois qu'on sent quelque doute , & qu'on n'ose pas se promettre avec une entière certitude de persévérer toujours dans son devoir ; on se sente obligé à regarder ce doute comme un mouvement qui vient de la chair , & comme une tentation qu'il faut combattre.

On compte ensuite parmi les erreurs rejetées , que les vrais Fidèles puissent déchoir , & déchoient souvent TOTALEMENT ET FINALE- MENT de la Foi Justifiante , de la grace & du salut , & qu'on ne puisse durant cette vie avoir aucune assurance de la future persévérance , sans ré- vélation spéciale ; on déclare que cette doctrine ramène les doutes des Papistes , parce qu'en effet cette certitude , sans révélation spé- ciale , étoit condamnée dans le Concile de Trente.

On demandera comment on accorde avec la doctrine de l'inamif- sibilité ce qui est dit dans le Synode , que par les grands crimes les Fidèles qui les commettent , se rendent coupables de mort. C'est ce qu'il est bien aisé de concilier avec les principes de la Nouvelle Réforme , où l'on soutient que le vrai Fidèle , quelque régénéré qu'il soit , de- meure toujours , par la convoitise , coupable de mort , non-seulement dans ses péchés , grands & petits , mais encore dans ses bonnes œu- vres ; de sorte que cet état , qui nous rend coupables de mort , n'em- pêche pas que , selon les termes du Synode , on ne demeure en état de Justification & de Grace.

Mais enfin , n'avons-nous pas dit que nos Réformés ne pouvoient nier , & ne nioient pas en effet , que si on mouroit dans ces crimes sans en avoir fait pénitence , on seroit damné ? Il est vrai , la plupart l'avouent ; & encore que le Synode ne décide rien en Corps sur cet- te difficulté , elle y fut proposée , comme nous verrons , par quel- ques-uns des Opinans. A la vérité , il est bien étrange qu'on puisse de- meurer

meurer dans une erreur où l'on ne peut éviter une contradiction aussi manifeste que celle où l'on reconnoît qu'il y a un état de grace, dans lequel néanmoins on seroit damné si on y mouroit. Mais il y a bien d'autres contradictions dans cette doctrine : en voici une sans doute qui n'est pas moins sensible que celle-là. Dans la Nouvelle Réforme la vraie Foi est inséparable de l'amour de Dieu & des bonnes œuvres qui en sont le fruit nécessaire : c'est le dogme le plus constant de cette Religion ; & voici néanmoins contre ce dogme, la vraie Foi non-seulement sans les bonnes œuvres, mais encore dans les plus grands crimes. Patience, ce n'est pas encore tout : je vois une autre contradiction non moins manifeste dans la Nouvelle Réforme, & selon le Décret du Synode même. Tous les enfans des Fidèles sont saints, S. n. 36. & leur salut est assuré. En cet état, il sont donc vraiment justifiés ; donc, ni ils ne peuvent déchoir de la grace, & tout sera prédestiné dans la Nouvelle Réforme ; ni, ce qui est bien plus étrange, ils ne peuvent avoir d'enfant qui ne soit saint & prédestiné comme eux ; ainsi toute leur postérité est certainement prédestinée, & jamais un Réprouvé ne peut sortir d'un Elu. Qui l'osera dire ? Et cependant qui pourra nier qu'une si visible & si étrange absurdité ne soit clairement renfermée dans les principes du Synode, & dans la doctrine de l'ina-
missibilité ? Tout y est donc plein d'absurdités manifestes. Tout s'y contredit d'une étrange sorte ; mais aussi est-ce toujours l'effet de l'erreur de se contredire elle-même.

Il n'y a aucune erreur qui ne tombe en contradiction par quelque endroit ; mais voici ce qui arrive quand on est fortement prévenu. On évite premièrement, autant qu'on peut, d'envisager cette inévitable & visible contradiction ; si on ne peut s'en empêcher, on la regarde avec une préoccupation qui ne permet pas d'en bien juger ; on croit s'en défendre, en s'étourdissant par de longs raisonnemens & par de belles paroles ; ébloüi de quelque principe spécieux dont on s'entête, on ne veut pas revenir. Eutychès & ses Sectateurs n'osoient dire que Jesus-Christ ne fût pas tout ensemble vrai Dieu & vrai Homme ; mais ébloüis de cette unité mal entendue, qu'ils imaginoient en Jesus-Christ, ils vouloient que les deux Natures se fussent confondues dans l'union, & se faisoient un plaisir & un honneur de s'éloigner par ce moyen plus que tous les autres, (quoique ce fût jusqu'à l'excès,) de l'hérésie de Nestorius, qui divisoit le Fils de Dieu. Ainsi on s'embrouille, ainsi on s'entête, ainsi les hommes prévenus vont devant eux avec une aveugle détermination, sans vouloir, ni pouvoir entendre, comme dit l'Apôtre, *ni ce qu'ils disent* I. Tim. 2. 7.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

LIV.
Faux appas
de la certitude
du salut.
Rom. XI.
29.

LIV.
Si le Synode
a été mal en-
tendu sur l'ina-
missibilité, &
si la certitude
qu'il pose n'est
autre chose
que la confian-
ce.

Conc. Trid.
Sess. VI. Can.
XV. XVI.
XXII.

eux-mêmes, ni les choses dont ils parlent avec assurance : c'est ce qui fait tous les opiniâtres ; c'est par-là que périssent tous les Hérétiques.

Nos Adversaires se font un objet d'un agrément infini dans la certitude qu'ils veulent avoir de leur salut éternel. N'attendez pas que jamais ils regardent de bonne foi ce qui peut leur ôter cette certitude. S'il ne faut, pour la maintenir, que dire qu'on est assuré de ne mourir pas dans le crime, encore qu'on y tombât par une malice déterminée, & même qu'on en formât la détestable habitude ; ils le diront. S'il faut pousser à toute outrance ce passage de S. Paul, *les dons & la vocation de Dieu sont sans repentance*, & dire, que Dieu n'ôte jamais tout-à-fait, ni dans le fond, ce qu'il a donné ; ils le diront, quoi qu'il en arrive, quelque contradiction qu'on leur montre, quelque inconvenient, quelque affreuse suite qu'on leur fasse voir dans leur doctrine : autrement, outre qu'ils perdroyent le plaisir de leur certitude, & l'agrément qu'ils ont trouvé dans la nouveauté de ce dogme ; il faudroit encore avouer qu'ils auroient tort dans le point qu'ils ont regardé comme le plus essentiel de leur Réforme, & que l'Eglise Romaine qu'ils ont tant blâmée & tant haïe, auroit raison.

Mais peut-être que cette certitude qu'ils enseignent, n'est autre chose dans le fond que la confiance que nous admettons. Plût à Dieu ! Personne ne nie cette confiance ; les Luthériens la soutenoient, & cependant les Calvinistes leur ont dit cent fois qu'il falloit quelque chose de plus. Mais sans sortir du Synode, les Arminiens admettoient cette confiance ; car sans doute ils n'ont jamais dit qu'un Fidèle tombé dans le crime, dont il se repent, dût désespérer de son salut. Le Synode ne laisse pas de les condamner, parce que contens de cette espérance, ils rejettent la certitude. Les Catholiques enfin admettoient cette confiance, & la sainte persévérance que le Concile de Trente veut qu'on reconnoisse comme un *don spécial de Dieu*, il veut qu'on l'attende avec confiance de sa bonté infinie ; cependant, parce qu'il rejette la certitude absolue, le Synode le condamne, & accuse les Remontrants, qui nioient aussi cette certitude, de retomber par ce moyen dans les doutes du Papisme. Si le dogme de la certitude absolue & de l'inaissibilité eût causé autant d'horreur au Synode, qu'une si affreuse doctrine doit exciter naturellement dans les esprits, les Ministres qui composoient cette Assemblée, n'auroient pas eu assez de voix pour faire entendre à tout l'Univers, que les Remontrants, que les Luthériens, que les Catholiques qui les accusent d'un tel blasphème, les calomnient, & toute l'Europe eût retenti d'un tel désaveu ; mais au contraire, loin de se défendre de

cette certitude & de cette inamissibilité que les Remontrants leur objectoient, ils l'établissent, & condamnent les Remontrants pour l'avoir niée. Quand ils se croient calomniés, il sçavent bien s'en plaindre. Ils se plaignent, par exemple, à la fin de leur Synode, de ce que leurs ennemis, & entr'autres les Remontrants, les accusent *de faire Dieu Auteur du péché; de lui faire réprouver les hommes sans aucune vûe du péché; de lui faire précipiter les enfans des Fidèles dans la damnation, sans que toutes les prières de l'Eglise, ni même le Baptême les en puisse retirer.* Que ne disent-ils de même, qu'on les accuse à tort d'admettre la certitude & l'inamissibilité dont nous parlons? Il est vrai qu'ils disent dans ce même lieu qu'on les accuse *d'inspirer aux hommes une sécurité charnelle, en disant qu'aucun crime ne nuit au salut des Elûs, & qu'ils peuvent en toute assurance commettre les plus exécrables.* Mais est-ce assez s'expliquer pour des gens à qui l'on demande une réponse précise? Ne leur suffit-il pas, pour s'échapper, d'avoir reconnu des crimes, par exemple, *ce péché à mort & contre le S. Esprit*, quel qu'il soit, où les Elûs & les vrais Fidèles ne tombent jamais? Et s'ils vouloient que les autres crimes fussent autant incompatibles avec la vraie Foi & l'état de Grace, n'auroient-ils pas pû le dire en termes exprès, au lieu qu'en termes exprès ils décident le contraire?

Concluons donc que des trois articles dans lesquels nous avons fait consister la Justification Calvinienne, les deux premiers qui étoient déjà insinués dans les Confessions de Foi, c'est-à-dire, la certitude absolue de la Prédestination, & l'impossibilité de déchoir finalement de la Foi & de la Grace une fois reçue, sont expressément définis dans le Synode de Dordrecht; & que le troisième article, qui consiste à sçavoir si le vrai Fidèle pouvoit du moins perdre quelque tems, & tant qu'il vivoit dans le crime, la Grace Justifiante & vraie Foi, quoiqu'il ne fût exprimé en aucune Confession de Foi, est semblablement décidé selon la Doctrine de Calvin, & l'esprit de la Nouvelle Réforme.

On peut encore connoître le sentiment de tout le Synode, par celui du célèbre Pierre Dumoulin, Ministre de Paris: c'étoit assurément, de l'aveu de tout le monde, le plus rigoureux Calviniste qui fût alors, & le plus attaché à la Doctrine que Gomar soutenoit contre Arminius. Il envoya à Dordrecht son jugement sur cette matière, qui fut lû & approuvé de tout le Synode, & inféré dans les actes. Il déclare qu'il n'avoit pas eu le loisir de traiter toutes les questions; mais il établit tout le fonds de la Doctrine du Synode, lorsqu'il déci-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

Syn. Dord.
Concl. S. ff.
136. p. 275.

Ibid.

LVI.
La Doctrine
de Calvin ex-
pressément dé-
finie par le Sy-
node.

S. liv. IX.
n. 2, 3, &
suiv.

Conf. de Foi
de Fr. art. 18,
19, 20, 21,
22.

Dim. 18.
19, 36.

S. liv. IX.
n. Conf. Belg.

art. 24. Sym.
Gon. I. part.
pag. 139.

LVII.
Sentiment
de Pierre Du-
moulin, ap-
prouvé par le
Synode.

S. ff. CIII,
CIV. p. 289,
300.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

Sess. CIII,
CIV. p. 221,
300.

de que nul n'est justifié que celui qui est glorifié : par où il condamne les Arminiens , en ce qu'ils enseignent *qu'il y a des justifiés qui perdent la Foi , & sont damnés*. Et encore plus clairement dans ces paroles : *Quoique le doute du Salut entre quelquefois dans l'esprit des vrais Fidèles , Dieu commande néanmoins dans sa parole que nous en soyons assurés , & il faut tendre de toutes ses forces à cette certitude où il ne faut pas douter que plusieurs n'arrivent ; & quiconque est assuré de son salut , l'est en même tems que Dieu ne l'abandonnera jamais , & ainsi qu'il persévérera jusqu'à la fin*. On ne peut pas plus clairement regarder le doute comme une tentation & une foiblesse , & la certitude comme un sentiment commandé de Dieu. Ainsi le Fidèle n'est pas assuré qu'il ne tombera pas dans les plus grands crimes , & qu'il n'y demeurera pas long-tems comme David, mais il ne laisse pas d'être assuré que *Dieu ne l'abandonnera jamais , & qu'il persévérera jusqu'à la fin*. C'est un abrégé du Synode : aussi résolut-on dans cette Assemblée de rendre grâces à Dumoulin pour le jugement très-exact qu'il avoit porté sur cette matiere , & pour son consentement avec la doctrine du Synode.

L'VIII.

Question :
Si la certitude
du salut est
une certitude
de foi.

LIX.
Sentiment
des Théolo-
giens de la
Grande Bre-
tagne.

Sent. Theol.
Mag. Britan.
C. de persév.
actis. quoad
nos. Th. III.
pag. 218.
Ibid. Th. IV.
pag. 219.
Conf. Ang.
art. XVII.
Synag. Gen.
I. part. 102.
S. liv. X.
n. 23.

Quelques-uns ont voulu douter si la certitude que le Synode établit dans chaque Fidèle pour son salut particulier , est une certitude de Foi ; mais on cessera de douter , si on remarque que la certitude dont il est parlé , est toujours exprimée par le mot de *croire* , qui dans le Synode ne se prend que pour la vraie Foi ; joint que cette certitude , selon le même Synode , n'est que la Foi des promesses appliquée par chaque particulier à soi-même & à son salut éternel , avec le sentiment certain qu'on a dans le cœur de la sincérité de sa Foi ; de sorte qu'afin qu'il ne manque aucun genre de certitude , on a celle de la Foi , jointe à celle de l'expérience & du sentiment.

Ceux de tous les Opinans , qui expliquent le mieux le sentiment du Synode , sont les Théologiens de la Grande-Bretagne ; car après avoir avoué avec tous les autres dans le Fidèle une espèce de doute de son salut , mais un doute qui vient toujours de la tentation , ils expliquent très-clairement , *qu'après la tentation , l'acte par lequel on croit qu'on est regardé de Dieu en miséricorde , & qu'on aura infailliblement la vie éternelle , n'est pas un acte d'une opinion douteuse , ni d'une espérance conjecturale où l'on pourroit se tromper , cui falsum subesse potest ; mais un acte d'une vraie & vive Foi , excitée & scellée dans les cœurs , par l'esprit d'adoption : en quoi ces Théologiens semblent aller plus avant que la Confession Anglicane , qui paroît avoir voulu éviter de parler si clairement sur la certitude du salut , comme on a vu.*

Quelques-uns ont voulu penser que ces Théologiens Anglois n'étoient pas de l'avis commun sur la Justice qu'on attribuoit aux Fidèles tombés dans les grands crimes, pendant qu'ils y persévèrent comme fit David ; & ce qui peut faire douter, c'est que ces Docteurs décident formellement *que ces Fidèles sont en état de damnation, & seroient damnés s'ils mouraient* : d'où il s'ensuit qu'ils sont déchus de la grace de la Justification, du moins pour ce tems. Mais c'est ici de ces endroits où il faut que tous ceux qui sont dans l'erreur, tombent nécessairement en contradiction ; car ces Théologiens se voient contraints par leurs principes erronés, à reconnoître d'un côté que les Fidèles ainsi plongés dans le crime, seroient damnés s'ils mouraient alors ; & de l'autre, *qu'ils ne décheient pas de l'état de la Justification.*

Et il ne faut pas se persuader qu'ils confondent ici la Justification avec la Prédestination ; car au contraire, c'est ce qu'ils distinguent très-expressément ; & ils disent que ces Fidèles plongés dans le crime, non-seulement ne sont pas déchus de leur prédestination, ce qui est vrai de tous les Elûs, mais *qu'ils ne sont pas déchus de la Foi, ni de ce germe céleste de la régénération & des dons fondamentaux sans lesquels la vie spirituelle ne peut subsister ; de sorte qu'il est impossible que les dons de la Charité & de la Foi s'éteignent tout-à-fait dans leurs cœurs : ils ne perdent point tout-à-fait la Foi, la Sainteté, l'Adoption ; ils demeurent dans cette Justification universelle, qui est la Justification très-proprement dite, dont nul crime particulier ne les peut exclure : ils demeurent dans la Justification, dont le renouvellement intérieur & la sanctification est inséparable ; en un mot, ce sont des Saints qui seroient damnés s'ils mouraient.*

On étoit bien embarrassé, selon ces principes, à bien expliquer ce qui restoit dans ces Saints plongés dans le crime. Ceux d'Embeden demeuroient d'accord que *la Foi actuelle n'y pouvoit rester, & qu'elle étoit incompatible avec le consentement aux péchés graves.* Ce qui ne se perdoit pas, c'étoit la Foi habituelle, celle, disoient-ils, *qui subsiste en l'homme lorsqu'il dort, ou qu'il n'agit pas : mais aussi cette Foi habituelle répandue dans l'homme par la prédication & l'usage des Sacramens, est la vraie Foi vive & justifiante ; d'où ils concluoient que le Fidèle parmi ces crimes énormes ne perdoit ni la justice, ni le S. Esprit ; & lorsqu'on leur demandoit s'il n'étoit pas aussi bon de dire qu'on perdoit la Foi & le S. Esprit pour les recouvrer après, que de dire qu'on en perdoit seulement le sentiment & l'énergie, sans perdre la chose ; ils répondoient qu'il ne falloit pas ôter au Fidèle la*

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

L X.

Que ces
Théologiens
ont cru que la
justice ne se
pouvoit per-
dre. Contradi-
ction de leur
Doctrin.

Ibid. Th.

III, IV.

Ibid. Th. II.

pag. 212.

L X I.

Que la Foi
& la Charité
demeurent
dans les plus
grands crimes.

Ibid. Th. V.

pag. 213. VI.

214, 215.

Ibid. Th. VII.

Ibid. Th. VI.

214, 218.

L X I I.

Ce qui restoit
dans les Fidèles
plongés
dans le crime.
Doctrin de
ceux d'Em-
den.

Jud. Theol.

Emb. de V.

art. Th. I. n.

44. 52. pag.

266. 267.

Ibid. n. 45.

Ibid. 270.

Ibid. n. 50.

51.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

Ibid. n. 30.
pag. 265.

LXIII.
Ce que fai-
soit le S. Es-
prit dans les
Fidèles plongés dans le
crime. Etran-
ge idée de la
justice Chré-
tienne.

Ibid. n. 54.
pag. 267.
Ibid. n. 60.
p. 268.

LXIV.
Sentiment
de ceux de
Brême.
Jud. Brem.
de V. art. n.
32, 13, pag.
254, 255.

LXV.
Si on peut
excuser le Sy-
node de ces
excès. Consen-
tement unani-
me de tous les
Opinans.

consolation de ne pouvoir jamais perdre *la Foi ni le S. Esprit*, en quelque crime qu'il tombât contre sa conscience. Car ce seroit, disoient-ils, une froide consolation de lui dire, *Vous avez tout-à-fait perdu la Foi & le S. Esprit*; mais peut-être que Dieu vous adoptera & vous régénérera de nouveau, afin que vous lui soyez réconciliés. Ainsi à quelque péché que le Fidèle s'abandonne contre sa propre conscience, on lui est si favorable, qu'on ne se contente pas, pour le consoler, de lui laisser l'espérance du retour futur à l'état de Grace; mais il faut qu'il ait encore la consolation d'y être *actuellement* parmi ses crimes.

Il restoit encore la question, savoir ce que faisoient dans les Fidèles ainsi livrés au péché, la Foi & le S. Esprit, & s'ils y étoient tout-à-fait sans action. On répondoit qu'ils n'étoient pas sans action, & l'effet qu'ils produisoient, par exemple, dans David, étoit qu'il ne péchoit pas *tout entier*: *Peccavit David, at non totus*; & qu'il y avoit un certain péché qu'il ne commettoit pas. Que si enfin l'on pouvoit la chose jusqu'à demander quel étoit donc *ce péché*, où l'homme *pèche tout entier*, & dans lequel le Fidèle ne tombe jamais; on répondoit que *ce n'étoit pas une chute particulière du Chrétien en tel & tel crime contre la première ou seconde table, mais une totale & universelle défection & Apostasie de la vérité de l'Evangile, par laquelle l'homme n'offense pas Dieu en partie & à demi, mais par un mépris obstiné, il en méprise la Majesté toute entière, & s'exclut absolument de la Grace*. Ainsi jusqu'à ce qu'on en soit venu à ce mépris obstiné de Dieu, & à cette apostasie universelle, on a toujours la consolation d'être saint, d'être justifié, & régénéré, & d'avoir le S. Esprit habitant en soi.

Ceux de Brême ne s'expliquent pas moins durement, lorsqu'ils disent que *ceux qui sont une fois vraiment régénérés, ne s'égarent jamais assez pour s'écarter tout-à-fait de Dieu par une apostasie universelle, en sorte qu'ils le haïssent comme un ennemi, qu'ils péchent comme le diable par une malice affectée, & se privent des biens célestes: c'est pourquoi ils ne perdent jamais absolument la Grace & la faveur de Dieu*; de sorte qu'on demeure dans cette Grace, bien régénéré, bien justifié, pourvu seulement qu'on ne soit pas un ennemi déclaré de Dieu, & aussi méchant qu'un démon.

Ces excès sont si grands, que les Protestans en ont honte, & qu'il y a eu même quelques Catholiques qui n'ont pu se persuader que le Synode de Dordrecht y fût tombé. Mais enfin, voilà historiquement, avec les Décrets du Synode, les avis des principaux Opinans. Et afin qu'on ne doutât point de tous les autres, outre ce qui est

inféré dans les actes du Synode, que tout y fut décidé avec un consentement unanime de tous les Opinans, sans en excepter un seul, j'ai expressément rapporté les opinions, où ceux qui veulent excuser le Synode de Dordrecht, trouvent le plus d'adoucissement.

Outre ces points importants, nous en voyons un quatrième expressément décidé dans ce Synode; & c'est celui de la sainteté de tous les enfans des Fidèles. On s'étoit expliqué différemment sur cet article dans les actes de la Nouvelle Réforme. Nous avons vû cette sainteté des enfans formellement établie dans le Catéchisme des Calvinistes de France; & il y est dit expressément que tous les enfans des Fidèles sont sanctifiés, & naissent dans l'alliance; mais nous avons vû le contraire dans l'accord de ceux de Genève avec les Suisses, & la sanctification des petits enfans même baptisés y est restreinte aux seuls Prédestinés. Bèze semble avoir suivi cette restriction dans l'exposition déjà citée; mais le Synode de Dordrecht prononce en faveur de la sainteté de tous les enfans des Fidèles, & ne permet pas aux parens de douter de leur salut; article dont nous avons vû qu'il suit plus clair que le jour, selon les principes du Synode, que tous les enfans des Fidèles, & tous les descendants de ces enfans, jusqu'à la consommation des siècles, si leur race dure autant, font du nombre des Prédestinés.

Si toutes ces décisions qui paroissent si authentiques, font un fondement si certain dans la Nouvelle Réforme, qu'on soit privé du salut, & retranché de l'Eglise en les rejetant, c'est ce que nous avons à examiner, en expliquant la procédure du Concile.

La première chose que j'y remarque, c'est une requête des Remontrans, où ils exposent au Synode qu'ils ont été condamnés, traités d'hérétiques, & excommuniés par les Contre-Remontrans, leurs collègues & leurs parties; qu'ils sont Pasteurs comme les autres, & qu'ainsi naturellement ils devoient avoir séance dans le Synode avec eux; que si on les en exclut, comme parties dans le procès, leurs parties doivent être exclues aussi-bien qu'eux; autrement qu'ils seroient ensemble juges & parties, qui est la chose du monde la plus inique.

C'étoit visiblement les mêmes raisons pour lesquelles tous les Protestans avoient recusé le Concile des Catholiques; pour lesquelles les Zuingliens, en particulier, s'étoient récriés contre le Synode des Ubiquitaires, qui les avoit condamnés à Ithène, comme on a vû. Les Remontrans ne manquoient pas de se servir de ces exemples. Ils produisoient principalement les griefs contre le Con-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

Sess. CXXX.
CXXX, &
pref. ad Ecc.
LXVI.

La Sancti-
fication de
tous les enfans
baptisés, re-
connue dans le
Synode, & la
suite de cette
Doctrin.

S. liv. IX.
p. 11, 12, 19.
Ibid. 21.

Expos. de la
Foi, ch. IV.
Conc. 13. p.
80. Sessio
XXXVI. Cap.
de Prædest. art.

17.
S. n. 36.
LXVII.

On vient à
la procédure
du Synode.
Requête des
Remontrans,
qui se plai-
gnent qu'ils
sont jugés par
leurs Parties.

Sess. XXV.
p. 65. & seq.
LXVIII.

Ils se ser-
vent des mê-
mes raisons
dont tout le
Parti Protec-
tant s'étoit ser-
vi contre l'E-
glise.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. XIV. cile de Trente , où les Protestans avoient dit : *Nous voulons un Concile libre , un Concile où nous soyons avec les autres , un Concile qui n'ait pas pris parti , un Concile qui ne nous tienne pas pour hérétiques , autrement nous serions jugés par nos parties.* Nous avons vû que Calvin & les Calvinistes avoient allégué les mêmes raisons contre le Synode de Ihéne. Les Remontrans se trouvoient dans le même état , quand ils voyoient François Gomar , & ses adhérens assis dans le Synode au rang de leurs Juges , & se voyoient cependant exclus , & traités comme coupables : c'étoit préjuger contre eux avant l'examen de la cause ; & ces raisons leur paroissoient d'autant plus convaincantes , que c'étoit visiblement celles de leurs Peres contre le Concile de Trente , comme ils le faisoient voir par leur requête.

S. liv. VIII.
n. 41.
Ibid. 70, 81.
Syn. Dord.
ibid. pag. 70,
71, 72, &c.
81, &c.

LXIX. Après qu'on eut lû cette requête , on leur déclara que le Synode trouvoit fort étrange que les Accusés voulussent faire la loi à leurs Juges , & leur prescrire des règles ; & que c'étoit faire injure , non-seulement au Synode , mais encore aux Etats Généraux qui les avoient convoqués , & qui leur avoient commis le jugement ; qu'ainsi ils n'avoient qu'à obéir.

Ibid. p. 80.
Sess. XXVI.
pag. 82, 83.
Sess. XXVII.
pag. 81.

C'étoit leur fermer la bouche par l'autorité du Souverain , mais ce n'étoit pas satisfaire à leurs raisons , ni aux exemples de leurs Peres , lorsqu'ils avoient décliné le jugement du Concile de Trente. Aussi n'entra-t-on guère dans cet examen : les Délégués des Etats qui assistoient au Synode avec toute l'autorité de leurs Supérieurs , jugerent que les Remontrans n'étoient pas recevables dans leurs demandes , & leur ordonnerent d'obéir à ce qui seroit réglé par le Synode , qui de son côté , déclara leurs propositions insolentes , & la récusation qu'ils faisoient de tout le Synode , comme étant partie dans le procès , injurieuse , non-seulement au Synode même , mais encore à la suprême autorité des Etats Généraux.

LXX. Ils protestent contre le Synode. Les raisons dont on les combat dans le Synode condamnent tout le Parti Protestant.
Sess. XXVII.
pag. 93.
Ibid. n. 83,
87, 97, 98,
100, 104,
106.

Les Remontrans condamnés changerent leurs requêtes en protestation contre le Synode. On délibéra dessus ; & comme les raisons qu'ils alléguoient étoient les mêmes dont les Protestans s'étoient servis pour éluder l'autorité des Evêques Catholiques , les réponses qu'on leur fit , étoient les mêmes que les Catholiques avoient employées contre les Protestans. On leur disoit que ce n'avoit jamais été la coutume de l'Eglise de priver les Pasteurs du droit de suffrage contre les erreurs , pour s'y être opposés ; que ce seroit leur ôter le droit de leur Charge , pour s'en être fidèlement acquittés , & renverser tout l'ordre des jugemens Ecclésiastiques ; que

par

par les mêmes raisons, les Ariens, les Nestoriens, & les Eutychiens auroient pu recuser toute l'Eglise, & ne se laisser aucun juge parmi les Chrétiens: que ce seroit le moyen de fermer la bouche aux Pasteurs, & de donner aux Hérésies un cours entièrement libre. Après tout; quels juges vouloient-ils avoir? Où trouveroit-on dans le Corps des Pasteurs, ces gens neutres & indifférens, qui n'auroient pris aucune part aux questions de la Foi & aux affaires de l'Eglise? Ces raisons ne souffroient point de réplique; mais par malheur pour nos Réformés, c'étoit celles qu'on leur avoit opposées, lorsqu'ils déclinerent le jugement des Evêques qu'ils trouvoient en place au tems de leur séparation.

Ce qu'on disoit de plus fort contre les Remontrans, *c'est qu'ils étoient des Novateurs*, & qu'ils étoient *la partie la plus petite aussi-bien que la plus nouvelle*, qui devoit par conséquent être jugée *par la plus grande, par la plus ancienne, par celle qui étoit en possession, & qui soutenoit la Doctrine reçue jusqu'alors*. Mais c'est par-là que les Catholiques devoient le plus l'emporter; car enfin quelle antiquité l'Eglise Belgique Réformée alléguoit-elle aux Remontrans? Nous ne voulons pas, disoit-elle, laisser affoiblir la Doctrine que nous avons toujours soutenue *depuis cinquante ans*, car ils ne remontoient pas plus haut. Si cinquante ans donnoient à l'Eglise qui se disoit réformée, tant de droit contre les Arminiens nouvellement sortis de son sein, quelle devoit être l'autorité de toute l'Eglise Catholique fondée depuis tant de siècles?

Parmi toutes ces réponses qu'on faisoit aux Remontrans sur leur protestation, ce qu'on passoit le plus légèrement, c'étoit la comparaison qu'ils faisoient de leurs exceptions, contre le Synode de Dordrecht avec celles des Réformés, contre les Conciles des Catholiques & ceux des Luthériens. Les uns disoient *qu'il y avoit grande différence entre les Conciles des Papistes, & des Luthériens, & celui-ci. Là on écoute des hommes, le Pape & Luther; ici on écoute Dieu. Là on apporte des préjugés; & ici il n'y a personne qui ne soit prêt à céder à la parole de Dieu. Là on a des ennemis en tête; & ici on n'a d'affaire qu'avec ses Freres. Là tout est contraint; ici tout est libre*. C'étoit résoudre la question par ce qui en faisoit la différence. Il s'agissoit de sçavoir si les Gomaristes ne venoient pas avec leurs préjugés dans le Synode; il s'agissoit de sçavoir, si c'étoit des ennemis ou des Freres; il s'agissoit de sçavoir, qui avoit le cœur plus docile pour la vérité, & la parole de Dieu: si c'étoit les Protestans en général, plutôt que les Catholiques; les Disciples de Zuingle, plutôt que ceux de

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

LXXI.
On décide
que le Parti le
plus foible &
le plus nou-
veau doit cé-
der au plus
grand & au
plus ancien.
Pag. 97,
103, &c.
Pref. ad
Ecc. ant. Syn.
Dord.

LXXII.
Embarras du
Synode sur la
protestation
des Remon-
trans.
Pag. 99.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

Sess. XXV.
80. XXVI.
81, 82, 83,
&c.
LXXIII.
Etrange ré-
ponse de ceux
de Genève.
Ibid. 103.

LXXIV.
Que selon
le Synode de
Dordrecht, les
Protestans é-
toient obligés
à reconnoître
le Concile de
l'Eglise Catho-
lique.

S. liv. III.
n. 62.
Conf. Ar-
gert. Paror.
Synt. Gen. I.
P. P. 199.

Luther ; & les Gomaristes , plutôt que les Arminiens. Et pour ce qui est de la liberté ; l'autorité des Etats qui intervenoit par-tout , & qu'aussi on avoit toujours à la bouche dans le Synode , celle du Prince d'Orange ennemi déclaré des Arminiens , l'emprisonnement de Grotius & des autres Chefs du Parti , & enfin le supplice de Barneveld , font assez voir comment on étoit libre en Hollande sur cette matiere.

Les Députés de Genève tranchent plus court , & sans s'arrêter aux Luthériens , à qui aussi quatre ans qu'ils avoient au-dessus des Zuin- gliens , ne pouvoient pas attribuer l'autorité de les juger , ils répon- doient à l'égard des Catholiques : *Il a été libre à nos Peres de protester contre les Conciles de Constance & de Trente , parce que nous ne voulons avoir aucune sorte d'union avec eux ; au contraire nous les méprisons & les haïssons : de tout tems ceux qui déclinoient l'autorité des Conciles , se séparoient de leur Communion.* Voilà toute leur réponse , & ces bons Théologiens n'auroient rien eu à opposer au déclinaire des Armi- niens , s'ils avoient rompu avec les Eglises de Hollande , & qu'ils les eussent haïes & méprisées ouvertement.

Selon cette réponse , les Luthériens n'avoient que faire de se mettre tant en peine de ramasser des griefs contre le Concile de Trente , ni de discuter qui étoit partie , ou qui ne l'étoit pas dans cette cause. Pour décliner l'autorité du Concile où les Catholiques les appelloient , ils n'avoient qu'à dire , sans tant de façon : Nous vou- lons rompre avec vous , nous vous méprisons , nous vous haïssons , & nous n'avons que faire de votre Concile. Mais l'édification pu- blique , & le nom même de Chrétien ne souffroit pas une telle ré- ponse. Aussi n'est-ce pas ainsi que répondirent les Luthériens ? Au contraire , ils déclarerent , & même à Augsbourg dans leur propre Confession , qu'ils en appelloient au Concile , & même au Concile que le Pape assembleroit. Il y a une semblable déclaration dans la Confession de Strasbourg ; ainsi les deux Partis Protestans étoient d'accord en ce point. Ils ne vouloient donc pas rompre avec nous : ils ne nous haïssent pas ; ils ne nous méprisoient pas tant que le di- sent ceux de Genève. S'il est donc vrai , selon eux , que les Remon- trans devoient se soumettre au Concile de la Réforme , parce qu'ils ne vouloient pas rompre ; les Protestans qui témoignent ne vouloir non plus se séparer de l'Eglise Catholique , devoient se soumettre à son Concile.

Il ne faut pas oublier une réponse que fit tout un Synode de la Pro- vince de Hollande au déclinaire des Remontrans : c'est le Synode

LXXV.
Pour fermer

tenu à Delph t un peu avant celui de Dordrecht. Les Remontrans objectoient que le Synode qu'on vouloit assembler contre eux, ne feroit pas infallible, comme l'étoient les Apôtres, & ainsi ne les hieroit pas dans leur conscience. Il falloit bien avouer cela, ou nier tous les principes de la Réforme; mais après l'avoir avoué, ceux de Delph t ajoutent ces mots; *Jesus-Christ, qui a promis aux Apôtres l'esprit de vérité, dont les lumieres les conduiroient en toute vérité, a aussi promis à son Eglise d'être avec elle jusqu'à la fin des siècles, & de se trouver au milieu de deux ou trois qui s'assembleroient en son Nom; d'où ils concluoient un peu après: Que lorsqu'il s'assembleroit de plusieurs Pays des Pasteurs, pour décider selon la parole de Dieu ce qu'il faudroit enseigner dans les Eglises, il falloit avec une ferme confiance se persuader que Jesus-Christ seroit avec eux selon sa promesse.*

Les voilà donc enfin obligés à reconnoître deux promesses de Jesus-Christ pour assister aux jugemens de son Eglise. Or les Catholiques n'ont jamais eu d'autre fondement, pour croire l'Eglise infallible. Ils se servent du premier passage pour montrer qu'il est toujours avec elle considérée dans son tout. Ils se servent du second, pour faire voir qu'on devoit tenir pour certain, qu'il seroit au milieu de deux ou de trois, si on étoit assuré qu'ils fussent vraiment assemblés au nom de Jesus-Christ. Or ce qui est douteux de deux ou trois qui se feroient assemblés en particulier, est certain à l'égard de toute l'Eglise, lorsqu'elle est assemblée en Corps: on doit donc alors tenir pour certain que Jesus-Christ y est par son esprit, & ainsi que ses jugemens sont infallibles; ou qu'on nous dise quel autre usage on peut faire de ces promesses, dans le cas où les applique le Synode de Delph t.

Il est vrai que c'est dans le Corps de l'Eglise Universelle & de son Concile Œcuménique qu'on trouve l'accomplissement assuré de ces promesses. C'étoit aussi à un tel Concile que les Remontrans avoient appelé. On leur avoit répondu, *Qu'il étoit douteux, si, & quand on pourroit convoquer ce Concile Œcuménique; qu'en attendant, le National convoqué par les Etats, seroit comme Œcuménique & général, puisqu'il seroit composé des Députés de toutes les Eglises Réformées; que s'ils se trouvoient grévés par ce Synode National, il leur seroit libre d'en appeller au Concile Œcuménique, pourvu qu'en attendant ils obéissent au Concile National.*

La réflexion qu'il faut faire ici, est que parler de Concile Œcuménique, c'étoit parmi les nouveaux Réformés un reste de langage de l'Eglise. Car, que vouloit dire ce mot, dans ces nouvelles

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PROTESTANTES,
Liv. XIV.

la bouche aux Remontrans, un Synode des Calvinistes est contraint de recourir à l'assistance du S. Esprit, promise aux Conciles.

24. Octob. 1618. Syn. Delph. int. act. Dord. Sess. XXVI. pag. 86.

Matth. xxviii. 20.

Matth. xvi. 11. 20. LXXVI.

C'est revenir à la Doctrine Catholique.

LXXVII.

On fait espérer aux Remontrans un Concile Œcuménique.

Præf. ad Eccl. ant. Syn. Dord.

LXXVIII.

Illusion de cette promesse.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. XIV. Eglises ? Elles n'osoient pas dire que les Députés de toutes les Eglises Réformées, fussent un Concile Œcuménique, représentant l'Eglise Universelle. C'étoit, disoit-on, non pas un Concile Œcuménique, mais *comme un Concile Œcuménique*. De quoi donc devoit être composé un vrai Concile Œcuménique ? Y falloit-il avec eux les Luthériens qui les avoient excommuniés ? Ou les Catholiques ? ou enfin quelles autres Eglises ? C'est ce que les Calvinistes ne sçavoient pas, & en l'état où ils s'étoient mis, en rompant avec tout le reste des Chrétiens, ce grand nom de *Concile Œcuménique*, si vénérable parmi les Chrétiens, n'étoit plus pour eux qu'un nom en l'air, auquel il ne répondoit aucune idée dans leur esprit.

LXXIX. La dernière observation que j'ai à faire pour la procédure, regarde les Confessions de Foi, & les Catéchismes reçus dans les Provinces-Unies. Les Synodes Provinciaux obligerent les Remontrants à y souscrire : ceux-ci le refuserent absolument, parce qu'ils crurent qu'il y avoit des principes d'où suivoit assez clairement la condamnation de leur Doctrine. On les avoit traités d'Hérétiques & de Schismatiques sur ce refus ; & néanmoins on étoit d'accord dans les Synodes Provinciaux ; & il fut expressément déclaré dans le Synode de Dordrecht, que ces Confessions de Foi, loin de passer pour une règle certaine, pouvoient être examinées de nouveau ; de sorte qu'on obligeoit les Remontrants à souscrire à une Doctrine de Foi, même sans y croire.

LXXX. Nous avons déjà observé ce qui est marqué dans les actes, que les Canons du Synode contre les Remontrants, furent établis avec un consentement unanime de tous les Opinans, *sans en excepter un seul*. Les Prétendus-Réformés de France n'avoient pas eu permission de se trouver à Dordrecht, quoiqu'ils y fussent invités ; mais ils en reçurent les décisions dans leurs Synodes Nationaux, & entraient dans celui de Charenton en 1620, où l'on en traduisit en François tous les Canons, & la souscription en fut ordonnée avec serment en cette forme : *Je reçois, approuve & embrasse toute la Doctrine enseignée au Synode de Dordrecht, comme entièrement conforme à la parole de Dieu, & Confession de Foi de nos Eglises : la Doctrine des Arminiens fait dépendre l'élection de Dieu de la volonté des hommes, ramène le Paganisme, déguise le Papisme, & renverse toute la certitude du salut*. Ces derniers mots font connoître ce qu'on jugeoit de plus important dans les décisions de Dordrecht ; & la

certitude du salut y paroît comme un des caractères des plus essentiels du Calvinisme.

Encore tout nouvellement la première chose qu'on a exigée des Ministres de ce Royaume, réfugiés en Hollande dans ces dernières affaires de la Religion, a été de souscrire aux actes du Synode de Dordrecht, & tant de concours, tant de sermens, tant d'actes réitérés semblent faire voir, qu'il n'y a rien de plus authentique dans tout ce Parti.

Le Décret même du Synode montre l'importance de cette décision, puisque les Remontrants y sont privés du ministère de leurs chaires de Professeurs en Théologie, & de toutes autres fonctions, tant Ecclésiastiques qu'Académiques, jusqu'à ce qu'ayant satisfait à l'Eglise, ils lui soient pleinement réconciliés & reçus à sa Communion : ce qui montre qu'ils étoient traités d'excommuniés, & que la Sentence d'Excommunication, portée contre eux dans les Eglises & Synodes particuliers, étoit confirmée; après quoi le Synode supplie les Etats de ne souffrir pas qu'on enseigne une autre Doctrine que celle qui venoit d'être définie, & d'empêcher les hérésies & les erreurs qui s'élevoient; ce qui regarde manifestement les articles des Arminiens, qu'on avoit qualifiés d'erronés, & de sources d'erreurs cachées.

Toutes ces choses pourroient faire voir qu'on a regardé ces articles, comme fort essentiels à la Religion. Cependant M. Jurieu nous apprend bien le contraire : car après avoir supposé, que l'Eglise Romaine, du tems du Concile de Trente, étoit du moins dans les sentimens des Arminiens, il poursuit ainsi : Si elle n'eût point eu d'autres erreurs, nous eussions très-mal fait de nous en séparer : il eût fallu tolérer cela pour le bien de la paix, parce que c'est une Eglise dont nous faisons partie, & qui ne s'étoit pas confédérée pour soutenir la grace selon la Théologie de S. Augustin, &c. Et c'est aussi ce qui lui fait conclure, que ce qui fait qu'on a retranché les Remontrants de la Communion, c'est parce qu'ils n'ont pas voulu se soumettre à une Doctrine, premièrement, que nous croyons conforme à la parole de Dieu, secondement, que nous nous étions obligés par une Confession confédérée, de soutenir & de défendre contre le Pélagianisme de l'Eglise Romaine.

Sans lui avouer ses principes, n'est-ce qu'il dit de l'Eglise Romaine, il me suffit d'exposer ses sentimens, qui lui font dire dans un autre endroit, que les Eglises de la Confession des Suisses & de Genève retrancheroient de leur Communion un Semipélagien, & un homme qui soutiendrait les erreurs des Remontrants : mais que ce ne seroit pourtant pas leur dessein de déclarer cet homme damné; comme si le Semipéla-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

LXXXI.

Nouvelle
souscription
du Synode de
Dordrecht par
les Réfugiés
de France.

LXXXII.

Par le Dé-
cret du Syno-
de de Dor-
drecht, les Re-
montrants de-
meurent dépo-
sés & excom-
muniés.

Sens. Syn. de
Remontr. Sess.
CXXXVIII.

pag. 280.

LXXXIII.

Les Déci-
sions de Dor-
drecht peu es-
sentielles. Sen-
timens du Mi-
nistre Jurieu.
Syst. de l'Eg.
liv. II. c. III.
p. 255.

Ib. ch. X.
p. 305.

LXXXIV.

Le Semipé-
lagianisme,
selon cet Au-
teur, ne dam-
ne pas.

Ib. ch. III.
p. 242.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

gianisme damnoit. Il demeure donc bien établi par le sentiment de ce Ministre que la Doctrine des Remontrants peut bien exclure quel- qu'un de la Confédération particuliere des Eglises Prétendues-Ré- formées, mais non pas en général de la société des enfans de Dieu ; ce qui montre que ces articles ne sont pas de ceux qu'on appelle fondamentaux.

Jug. sur les
Méth. Sed.
XVIII. pag.
159, 160.

Enfin, le même Docteur, dans le jugement sur les méthodes, où il travaille à la réunion des Luthériens avec ceux de sa Com- munion, reconnoît, que *pour arrêter un torrent de Pélagianisme, qui alloit inonder les Pays-Bas*, le Synode de Dordrecht a dû opposer la méthode la plus rigide & la plus exacte à ce relâchement Pélagien. Il ajoute que dans cette vûe, *il a pu imposer à son Parti la nécessité de soutenir la méthode de S. Augustin ; & obliger, non tous les membres de sa Société, mais au moins tous ses Docteurs, Prédicateurs, & autres gens qui se mêlent d'enseigner, sans pourtant obliger à la même chose les autres Eglises & les autres Communions.* D'où il résulte que le Syno- de, loin d'obliger tous les Chrétiens à ses dogmes, ne prétend pas même y obliger tous ses membres, mais seulement ses Prédi- cateurs & ses Docteurs : ce qui montre ce que c'est au fond que ces graves décisions de la Nouvelle Réforme, où après avoir tant vanté l'expresse parole de Dieu, tout aboutit enfin à obliger les Docteurs à enseigner d'un commun accord une Do- ctrine que les particuliers ne sont obligés, ni de croire, ni de pro- fesser.

LXXXV.
Que les Dog-
mes dont il
s'agissoit à
Dordrecht, é-
toient des plus
populaires, &
des plus essen-
tiels.

S. n. 6.

Et il ne faut pas répondre, que c'est ici de ces dogmes qui ne doivent pas venir à la connoissance du Peuple : car outre que tous les dogmes révélés de Dieu sont faits pour le Peuple, comme pour les autres, & qu'il y a certains cas, où il n'est pas permis de les ignorer, celui qui fut défini à Dordrecht, devoit être, plus que tous les autres, un dogme très-populaire, puisqu'il s'agissoit principa- lement de la certitude que chacun devoit avoir de son salut : dog- me, où l'on mettoit dans le Calvinisme le principal fondement de la Religion Chrétienne.

LXXXVI.
Que le Mi-
nistre Jurieu
fait agir le Sy-
node de Dor-
drecht, plutôt
par politique,
que par vérité.

Tout le reste des décisions de Dordrecht aboutissant, comme on a vû, à ce dogme de la certitude, il n'étoit pas question de spécu- lations oiseuses, mais de la pratique qu'on jugeoit la plus nécessaire, & la plus intime de la Religion ; & néanmoins M. Jurieu nous a parlé de cette Doctrine, non tant comme d'un dogme principal, que *comme d'une méthode*, qu'on a été obligé de suivre ; & non pas comme étant la plus certaine, mais comme étant la plus ri-

gide. Pour arrêter, disoit-il, ce torrent de Pélagianisme, il a fallu lui opposer la méthode la plus rigide & la plus exacte, & décider, ajouté-il, beaucoup de choses au préjudice de la liberté, qui a toujours été de disputer pour & contre entre les Réformés : comme si c'étoit ici une affaire de politique, ou qu'il y eût autre chose à considérer dans les Décisions de l'Eglise, que la pure vérité révélée de Dieu clairement & expressément par la parole, sur laquelle aussi, après qu'elle a été bien reconnue, il n'est plus permis de balaier.

Mais ce qu'enseigne le même Ministre en un autre endroit, est encore bien plus surprenant, puisqu'il déclare aux Arminiens que ce n'est point proprement l'Arminianisme, mais le Socinianisme qu'on rejette en eux. Ces Messieurs les Remontrants, dit-il, ne se doivent pas étonner que nous offrions la paix aux Sectes qui paroissent être dans les mêmes sentimens qu'eux à l'égard du Synode de Dordrecht, & que nous ne la leur présentions pas. Leur Semisocinianisme fera toujours une muraille de séparation entr'eux & nous. Voilà donc ce qui fait la séparation. C'est qu'aujourd'hui, poursuit-il, le Socinianisme est entr'eux dans les lieux les plus élevés. On voit bien que sans cet obstacle on pourroit s'unir avec les Arminiens, sans s'embarasser de ce torrent de Pélagianisme, dont ils inondoient les Pays-Bas, ni des décisions de Dordrecht, ni même de la confédération de tout le Calvinisme, pour les prétendus sentimens de S. Augustin.

M. Jurieu n'est pas le seul qui nous a révélé ce secret du Parti. Le Ministre Matthieu Bochard nous avoit appris avant lui que si les Remontrants n'eussent différé du reste des Calvinistes que dans les cinq points décidés dans le Synode de Dordrecht, l'affaire eût pu s'accommoder : ce qu'il confirme par le sentiment des autres Docteurs de la Secte, & par celui du Synode même.

Il est vrai qu'il dit en même tems, qu'encore qu'on fût disposé à tolérer dans les particuliers paisibles & modestes les sentimens opposés à ceux du Synode, on n'eût pas pu les souffrir dans les Ministres qui doivent être mieux instruits que les autres : mais c'en est toujours assez pour faire voir que ces décisions qu'on oppose au Pélagianisme, quoique faites par le Synode avec un si grand appareil, & avec tant de fréquentes déclarations qu'on n'y suivoit autre chose que la pure & expresse parole de Dieu ; ne sont pas fort essentielles au Christianisme ; & ce qui est plus étonnant, qu'on répute pour gens modestes des particuliers, qui, après avoir connu la décision de tous les Docteurs, & comme parle M. Bochard, de tou-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

Ibid. p. 59.

LXXXVII.
Qu'on étoit
prêt à suppor-
ter le Péla-
gianisme dans
les Arminiens.
Ibid. Sect.
XVI. p. 137.

LXXXVIII.
Les autres
Ministres sont
de même avis
que le Minis-
tre Jurieu.
Diallaë. c.
8. pag. 126,
&c.

Ibid. 130.
Ibid. 127.

LXXXIX.
Que la Ré-
forme permet
aux Particu-
liers de s'at-
tribuer plus de
capacité pour
entendre la
saine Doctri-
ne, qu'à tout
le reste de l'E-
glise.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XIV.

Ibid. 126,
& seq.

Ibid. 127.

X C.
Que les Do-
cteurs mêmes
se sont beau-
coup relâchés
dans l'obser-
vance des Dé-
crets de Dor-
drèst.

Thes. de art.
just. part. I l.

Th. 42, 43.

Item Th. an

homo solis nat.

virib. &c. co-

roll. 2, 3, 4,

5, 6, &c.

X C I.

Que le Sy-
node de Dor-
drèst ne gué-
rit de rien, &
que malgré ses
Décrets, M.
Jurieu est Pé-
lagien.

S. n. 83,

84, 87.

tes les Eglises du Parti, autant qu'il y en a dans l'Europe, croient en-
core pouvoir mieux entendre la saine doctrine, non-seulement que
chacune d'elles en particulier, mais encore qu'elles toutes en-
semble.

Il est même très-assuré que les Docteurs dans lesquels on ne vou-
loit point tolérer les sentimens opposés à ceux du Synode, se sont
ouvertement relâchés sur ce sujet. Les Ministres qui ont écrit dans
les derniers tems, & entr'autres M. de Beaulieu, que nous avons
vû à Sédan, un des plus sçavans & des plus pacifiques de tous les
Ministres, adoucissent le plus qu'ils peuvent le dogme de l'inamif-
sibilité de la Justice, & même celui de la certitude du salut : & deux
raisons les y portent ; la première est l'éloignement qu'en ont eu les
Luthériens, à qui ils veulent s'unir à quelque prix que ce soit : la
seconde est l'absurdité & l'impiété qu'on découvre dans ces dogmes,
pour peu qu'ils soient pénétrés. Les Docteurs peuvent bien s'y
accoutumer, en conséquence des faux principes dont ils sont imbus ;
mais les gens simples & de bonne foi ne croiront pas aisément que
chacun, pour être Fidèle, doive s'assurer qu'il n'a point à craindre la
damnation dans quelque crime qu'il se plonge ; encore moins qu'il
soit assuré d'y conserver la sainteté & la grace.

Toutes les fois que nos Réformés désavouent ces dogmes impies,
louons-en Dieu, & sans disputer davantage, prions-les seulement
de considérer que le S. Esprit ne pouvoit pas être en ceux qui les ont
enseignés, & qui ont fait consister une grande partie de la Réforme
dans de si indignes idées de la Justice Chrétienne.

Il résulte néanmoins de-là qu'après tout, ce grand Synode a été
inutile, & qu'il ne guérit ni les Peuples, ni les Pasteurs mêmes pour
qui principalement il a été fait, puisque ce qu'on appelle Pélagianif-
me dans la Réforme, qui est ce que le Synode a voulu détruire,
demeure en son entier : car je demande qui est guéri de ce mal ? Ce
n'est pas déjà ceux qui n'en croient pas le Synode ; & ce n'est non
plus ceux qui le croient ; car, par exemple, M. Jurieu qui est de ce
dernier nombre, & qui paroît demeurer si ferme dans la Confédé-
ration, comme il l'appelle, des Eglises Calviniennes contre le Péla-
gianisme, au fond ne l'improve pas ; puisqu'il soutient, comme
on a vû, qu'il n'est pas contraire à la piété. Il ressemble à ces Soci-
niens, qui interrogés s'ils croient la Divinité éternelle du Fils de
Dieu, répondent bien qu'ils la croient : mais si on les pousse plus
loin, ils disent que la croyance contraire, au fond n'est pas opposée
à la piété & à la vraie Foi. Ceux-là sont vrais ennemis de la Divi-
nité

rité du Fils de Dieu, puisqu'ils en tiennent le dogme pour indifférent : M. Jurieu est Pélagien, & ennemi de la Grace dans le même sens.

En effet, quel est le but de cette parole, *dans les exhortations il faut nécessairement parler à la Pélagienne* ? Ce n'est pas-là le discours d'un Théologien, puisque si le Pélagianisme est une Hérésie, & une Hérésie qui rend inutile la Croix de Jésus-Christ, comme on l'a tant prêché, même dans la Réforme; il en faut être éloigné jusqu'à l'infini dans l'exhortation, loin d'y en conserver la moindre teinture.

Ce Ministre ne s'entend pas mieux, lorsqu'il excuse les Pélagiens ou les Semipélagiens de la Confession d'Augsbourg avec les Arméniens qui en suivent les sentimens, sous prétexte que *pendant qu'ils sont Semipélagiens de parole & pour l'esprit, ils sont Disciples de S. Augustin pour le cœur*; car ne sçait-il pas que l'esprit gâté a bientôt corrompu le cœur? On est trop attaché à l'erreur, quand on ne se réveille pas, lors même que la vérité nous est présentée, principalement par un Synode de toute la Communion dont on est.

Quand donc M. Jurieu dit d'un côté que le Pélagianisme ne damne pas, & que de l'autre on ne rendra jamais de vrais Chrétiens & de vrais dévots, *Pélagiens & Semipélagiens*, tout subtil Théologien qu'il est, il ne pouvoit pas montrer plus clairement qu'il ne songe pas à ce qu'il dit, & qu'en voulant tout sauver, on perd tout.

Il croit aussi avoir évité ces excès de faire Dieu Auteur du péché, où il prétend qu'on ne tombe plus dans son Parti depuis cent ans, & il y retombe lui-même dans le même livre, où il prétend montrer qu'on les évite. Car enfin tant qu'on ôtera au genre-humain la liberté de son choix, & qu'on croira que le Libre-Arbitre subsiste avec une entière & inévitable nécessité, il sera toujours véritable que ni les hommes, ni les Anges prévaricateurs n'ont pas pu ne pas pécher; & qu'ainsi les péchés où ils sont tombés, sont une suite nécessaire des dispositions où leur Créateur les a mis. Or, M. Jurieu est de ceux qui laissent en leur entier cette inévitable nécessité, lorsqu'il dit que nous ne sçavons de notre ame, *sinon qu'elle pense*, & qu'on ne peut pas définir ce qu'il faut pour être libre. Il avoue donc qu'il ignore si ce n'est point cette inévitable & fatale nécessité qui nous entraîne au mal comme au bien, & il se replonge dans tous les excès des premiers Réformateurs, dont il se vante qu'on est sorti depuis un siècle.

Pour éviter ces terribles inconvéniens, il faut du moins sçavoir

Tome III.

Ffff

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

XCII.
Autre pa-
role Pélagi-
enne du même
Ministre, &c
ses pitoyables
contradic-
tions.

Meth. sect.
XV. p. 131.
Meth. sect.
XIV. p. 113,
114.

S. n. 83,
84, 87.
Meth. sect.
XV. p. 113,
121.

XCIII.
Que ce Mi-
nistre retom-
be dans les ex-
cès des Réfor-
mateurs sur la
cause du pé-
ché.
S. n. 6.

Ibid. 129;
130.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. XIV.

XCIV.
Conniven-
ce du Synode
de Dordrecht,
non-seule-
ment sur ces
excès des Pré-
tendus Réfor-
mateurs, mais
encore sur
ceux des Re-
montrants.

Specim. Con-
trouv. Belg. ex
offic. Elzer.
pag. 2, 4, 7,
&c.

croire si on n'est pas parvenu jusqu'à l'entendre, qu'on ne peut admettre sans blasphème, & sans faire Dieu Auteur du péché, cette invincible nécessité que les Remontrants ont reprochée aux prétendus Réformateurs, & dont le Synode de Dordrecht ne les a pas justifiés.

Et en effet, je remarque qu'on ne dit rien dans tout le Synode contre ces damnables excès. On a voulu épargner les Réformateurs, & sauver d'un blâme éternel les commencemens de la Réforme.

Mais du moins il ne falloit pas ménager les Remontrants, qui opposoient aux excès des Réformateurs, des excès qui n'étoient pas moins criminels.

On imprima en Hollande en 1618, un peu avant le Synode, un Livre avec ce titre : *Etat des Controverses des Pays-Bas*, où l'on fait voir que c'étoit la Doctrine des Remontrants, qu'il pouvoit survenir à Dieu quelques accidens ; qu'il étoit capable de changement ; que sa prescience sur les événemens particuliers n'étoit pas certaine ; qu'il agissoit par discours & par conjecture, en tirant comme nous une chose de l'autre, & d'autres erreurs infinies de cette nature où l'on prenoit le parti de ces Philosophes, qui de peur de blesser notre liberté, ôtoient à Dieu sa prescience. On faisoit voir qu'ils s'égaroient jusqu'à faire Dieu corporel, jusqu'à lui donner trois essences, & le reste qu'on peut apprendre de ce Livre qui est très-net, & très-court. Ce Livre fut composé pour préparer au Synode qu'on alloit tenir la matière de ses Délibérations ; mais on n'y parla point de toutes ces choses, ni de beaucoup d'autres aussi essentielles que les Remontrants remuoient. On fut seulement soigneux de conserver les articles qui étoient particuliers au Calvinisme, & on eut plus de zèle pour ces opinions, que pour les principes essentiels du Christianisme.

XC V.
Décret de
Charenton,
où les Luthé-
riens sont re-
çus à la Com-
munion.
M.DC.XXXI

Les complaisances que nous avons vû qu'on avoit pour les Luthériens, n'en obtenoient rien pour l'union, & ils persisteroient à tenir tout le parti des Sacramentaires pour excommunié. Enfin les prétendus-Réformés de France, dans leur Synode National de Charenton, firent ce Décret mémorable, où ils déclarent *que les Allemans & autres suivans la Confession d'Augsbourg, attendu que les Eglises de la Confession d'Augsbourg conviennent avec les autres Réformés aux principes & points fondamentaux de la vraie Religion, & qu'il n'y a en leur culte ni idolâtrie ni superstition, pourront sans faire abjuration, être reçus à la sainte Table, à contracter Mariage avec les Fidèles de*

notre Confession , & à présenter comme parrains des enfans au Baptême , en promettant au Consistoire qu'ils ne les solliciteroient jamais à contrevenir directement ou indirectement à la Doctrine reçue & professée en nos Eglises ; mais se contenteront de les instruire dans les principes desquels nous convenons tous.

En conséquence de ce Décret , il a fallu dire que la doctrine de la Présence réelle prise en elle-même , n'a aucun venin ; qu'elle n'est pas contraire à la pitié ni à l'honneur de Dieu , ni au bien des hommes ; qu'encore que l'opinion des Luthériens sur l'Eucharistie , induise aussi bien que celle de Rome la destruction de l'humanité de Jesus-Christ , cette suite néanmoins ne leur peut être mise sus sans calomnie , vu qu'ils la rejettent formellement ; de sorte qu'il demeure pour constant qu'en matière de Religion il ne faut plus faire le procès à personne sur ce qu'on tire de sa Doctrine , quelque claire que paroisse la conséquence , mais sur ce qu'il avoue en termes formels.

Jamais les Sacramentaires n'avoient fait de si grande avance envers les Luthériens. La nouveauté de ce Décret ne consiste pas à dire que la Présence réelle & les autres dont on dispute entre les deux Partis , ne regardent pas les fondemens du salut ; car il faut demeurer d'accord de bonne foi , que dès le tems de la Conférence de Marpourg , c'est-à-dire , dès l'an 1529 , les Zuingliens offrirent aux Luthériens de les tenir pour Freres malgré leur Doctrine de la Présence réelle , & dès-lors ils ne croyoient pas qu'elle fût fondamentale : mais ils vouloient que la fraternité fût mutuelle , & également reconnue de part & d'autre ; ce qui leur étant refusé par Luther , ils demeurèrent de leur côté , sans tenir pour Freres ceux qui ne vouloient pas prononcer le même jugement en leur faveur : au lieu que dans le Synode de Charenton ce sont les Sacramentaires seuls qui reconnoissent pour Freres les Luthériens , encore qu'ils en soient tenus pour excommuniés.

La date de ce Décret de Charenton est mémorable , il fut fait en 1631. Le Grand Gustave foudroyoit en Allemagne , & à ce coup on crut dans toute la Réforme que Rome même alloit devenir sujette au Luthéranisme. Dieu en avoit décidé autrement : l'année d'après ce Roi victorieux fut tué dans la bataille de Surzen , & il fallut rétracter tout ce qu'on avoit vu dans les Prophéties.

Cependant le Décret étoit fait , & les Catholiques remarquoient le plus grand changement qu'on pût jamais voir dans la Doctrine des Prétendus-Réformés.

Premièrement , toute l'horreur qu'on avoit inspirée au Peuple

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XIV.

XCVI.
Conséquences de ce Décret.
Daill. Apol.
ch. VII. 43.
Id. Lettre à Mongl.

KCVII.
Les Calvinistes n'avoient jamais fait de semblable avance.
S. liv. II.
n. 45.

KCVIII.
Date mémorable du Décret de Charenton.

KCIX.
Grand changement dans la Controverse par ce Décret. Il convainc les Calvinistes de calomnie.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

contre la Doctrine de la Présence réelle, a paru manifestement injuste & calomnieuse. Les Docteurs en diront ce qu'il leur plaira; c'étoit principalement à la Présence réelle que l'aversion des Peuples étoit attachée. On leur avoit représenté cette Doctrine, non-seulement comme charnelle & grossière, mais encore comme brutale & pleine de barbarie, par laquelle on devenoit des Cyclopes, des mangeurs de chair humaine & de sang humain, des parricides qui mangeoient leur Pere & leur Dieu. Mais maintenant, depuis le Décret de ce Synode, il demeure pour constant que toutes ces exagérations, dont on avoit long-tems fasciné les simples, sont calomnieuses; & la Doctrine qu'on faisoit passer pour si impie & si inhumaine, n'a plus rien de contraire à la piété.

X C.
Les sens littéral, & la Présence réelle nécessaires.

Dès-là même, elle devient très-croyable, & même très-nécessaire; car ce qui obligeoit le plus à détourner le sens de ces paroles, si vous ne mangez ma Chair, & si vous ne buvez mon Sang; & encore de celles-ci: Mangez, ceci est mon Corps, buvez, ceci est mon Sang, à des sens spirituels & métaphoriques, c'est qu'elles sembloient induire au crime, en obligeant de manger de la Chair humaine, & de boire du Sang humain: de sorte que c'étoit le cas d'interpréter spirituellement, selon la règle de saint Augustin, ce qui paroissoit porter au mal. Mais maintenant, cette raison n'a plus même la moindre apparence, tout ce crime imaginaire s'est évanoui, & rien n'empêche qu'on ne prenne au pied de la Lettre la parole de notre Sauveur.

On avoit fait horreur au Peuple de la Doctrine Catholique, comme d'une Doctrine qui détruiroit la nature humaine en Jesus-Christ, & ruinoit le Mystère de son Ascension. Mais maintenant, on ne doit point être effrayé de ces conséquences, & on en est quitte pour les nier, sans qu'on puisse les imputer à qui les nie.

CI.
Le principal sujet de la rupture rendu vain.

Ces horreurs qu'on avoit mises dans l'esprit des Peuples, étoient, à vrai dire, dans leur esprit le véritable sujet de leur rupture avec l'Eglise. Qu'on lise dans tous les actes des Prétendus Martyrs la cause pour laquelle ils ont souffert, on verra par-tout que c'est la Doctrine contraire à la Présence réelle. Que l'on consulte un Mélançon, un Sturmius, un Peucer, tous les autres qui ne vouloient pas que l'on condamnât cette Doctrine des Zuingliens; leur principale raison fut, que c'étoit pour cette Doctrine que mouraient tant de Fidèles en France & en Angleterre. En mourant pour cette Doctrine, ces malheureux Martyrs croyoient mourir pour un fondement de la Foi & de la piété; maintenant cette Doctrine est in-

nocente, & n'exclut, ni de la table sacrée, ni du Royaume des Cieux.

Pour conserver dans le cœur des Peuples la haine du Dogme Catholique, il a fallu la tourner contre un autre objet que la Présence réelle. La Transsubstantiation est maintenant le grand crime : ce n'est plus rien de mettre Jesus-Christ présent, de mettre un même corps en divers lieux, de mettre tout un corps dans chaque parcelle, la grande erreur est d'avoir ôté le pain : ce qui regarde Jesus-Christ est peu de chose ; ce qui regarde le pain est l'essentiel.

On a changé toutes les maximes qui avoient jusqu'alors passé pour constantes, touchant l'Adoration de Jesus-Christ. Calvin & les autres avoient démontré que par-tout où Jesus-Christ, un objet si adorable, étoit tenu pour présent d'une présence aussi spéciale, que celle qu'on reconnoissoit dans l'Eucharistie, il n'étoit pas permis de le frustrer de l'Adoration qui lui est due. Mais maintenant, ce n'est pas assez que Jesus-Christ soit quelque part pour y être adoré ; il faut qu'il commande qu'on l'adore : *qu'il déclare sa volonté pour être adoré en tel lieu où en tel état* ; autrement, tout Dieu qu'il est, il n'aura de nous aucun culte. Bien plus, il faut qu'il se montre : *Si le Corps de Christ est en un lieu invisiblement, & d'une manière imperceptible à tous les sens, il ne nous oblige pas à l'adorer en ce lieu-là*. Sa parole ne suffit pas, il faut le voir : on a beau entendre la voix du Roi, si on ne le voit de ses yeux, on ne lui doit rien, ou du moins il faut qu'il dise expressément que son intention est d'être honoré ; autrement on agira comme s'il n'y étoit pas. Si c'étoit le Roi de la terre, on n'hésiteroit pas à lui rendre ce qui lui est dû, dès qu'on sçait qu'il est quelque part ; mais honorer ainsi le Roi du Ciel, ce seroit une idolâtrie, & on auroit peur qu'il ne crût qu'on adore un autre que lui.

Mais voici une nouvelle finesse. Le Luthérien, qui croit Jesus-Christ présent, le reçoit comme son Dieu : il y met sa confiance, il l'invoque ; & le Synode de Charenton décide, *qu'il n'y a ni idolâtrie, ni superstition dans son culte* : mais, s'il fait un acte sensible d'adoration, il idolâtre ; c'est-à-dire, qu'il est permis d'avoir le fond de l'Adoration ; qui est le sentiment intérieur ; mais il n'est pas permis de le témoigner : & on devient idolâtre en faisant paroître par quelque posture de respect le sentiment de vénération vraiment sainte, qu'on a dans le cœur.

Mais, dit-on, c'est que si le Luthérien adoroit Jesus-Christ dans l'Eucharistie, où il est avec le pain, il seroit à craindre que l'Ado-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

C II.
La haine du
peuple tour-
née contre la
Transsubstan-
tiation, qui
est bien moins
importante.

C III.
Jesus-Christ
n'est plus ado-
rable dans
l'Eucharistie,
comme on le
croyoit adpa-
ravant.
Cont. Vesp.
Cont. Heshus.
Dial. du M.
nist. Boch. sur
le Synode de
Char. l. 24.
Ejusd. Dail.
II. p. ch. 7.
Sedani, p. 21.

C IV.
On tolère
dans les Lu-
thériens les
Actes inté-
rieurs de l'a-
doration, &
on rejette les
extérieurs, qui
n'en sont que
le témoignage.

C V.
Vaine ré-
ponse.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. XIV. ration ne se rapportât au pain comme à Jesus-Christ, & en tout cas, qu'on ne crût que ce fût l'intention de l'y rapporter : sans doute, lorsque les Mages ont adoré Jesus-Christ, ou dans sa crèche, ou dans un berceau, il falloit craindre qu'ils n'adorassent avec Jesus-Christ ou le berceau, ou la crèche ; ou enfin que la Sainte Vierge ou S. Joseph ne les prissent pour des adorateurs du berceau, où reposoit le Fils de Dieu. Voilà les subtilités que le Décret de Charenton avoit amenées.

CVI. L'Ubiquité polémique. D'ailleurs, la Doctrine de l'Ubiquité qu'on avoit traitée avec raison, autant parmi les Sacramentaires, que parmi les Catholiques, comme une Doctrine monstrueuse, où l'on confond les deux Natures de Jesus-Christ, devient la Doctrine des Saints.

Boch. ibid. Dial. II. p. chap. 7. Car il ne faut pas s'imaginer que les Défenseurs de cette Doctrine soient exceptés de l'union : le Synode parle, en général, des Eglises de la Confession d'Augsbourg, dont on sçait que la plus grande partie est Ubiquitaire ; & les Ministres nous apprennent que l'Ubiquité n'a rien de mortel, quoiqu'elle renverse plus expressément que n'ont jamais fait les Eutychiens, la Nature humaine de Notre-Seigneur.

CVII. En un mot, on compte pour peu tout ce qui ne change rien dans le culte, & encore dans le culte extérieur : car la croyance qu'on a au-dedans, n'est pas un obstacle à la Communion ; il n'y a que le respect qu'on rend au-dehors qui fait le péché ; & voilà où nous réduisent ceux qui ne nous prêchent que l'Adoration en esprit & en vérité.

CVIII. On voit bien, sans qu'il soit besoin que j'en avertisse, qu'après le Synode de Charenton, ni l'inamissibilité de la justice, ni la certitude du salut, ne sont plus un fondement nécessaire de la piété, puisque les Luthériens sont admis à la Communion avec la Doctrine contraire.

CIX. Il ne faut non plus nous parler de la Prédestination absolue & des Décrets absolus, comme d'un article principal, puisqu'on ne doit pas nier, selon M. Jurieu, qu'il n'y ait de la piété dans ces grandes Communions des Protestans, dans lesquelles on traite si mal, & les Décrets absolus, & la Grace efficace par elle-même. Le même Ministre demeure d'accord que les Protestans d'Allemagne font entrer la prévision de la Foi dans cet amour gratuit, par lequel Dieu nous a aimé en Jesus-Christ. Ainsi le Décret de la Prédestination ne sera pas un Décret absolu & indépendant de toute prévision, mais un Décret conditionnel, qui enferme la condition de la foi future ; & c'est ce que M. Jurieu ne condamne pas.

Mais voici les deux plus remarquables nouveautés qu'ait introduit le Décret de Charenton dans la Réforme Prétendue : c'est premièrement la dispute sur les points fondamentaux ; & secondement, la dispute sur la nature de l'Eglise.

Sur les Points fondamentaux, les Catholiques leur ont dit : Si la Présence réelle, si l'Ubiquité, si tant d'autres Points importants, dont on dispute depuis plus d'un siècle entre les Luthériens & les Calvinistes, ne sont point fondamentaux, pourquoi ceux dont vous disputez avec l'Eglise Romaine, le seront-ils davantage ? Ne croit-elle pas la Trinité, l'Incarnation, tout le Symbole ? A-t-elle mis un autre fondement que Jesus-Christ ? Tout ce que vous lui objectez sur ce sujet pour lui montrer qu'elle en a un autre, sont autant de conséquences qu'elle nie, & qui, selon vos principes, ne doivent pas lui être imputées. Où donc mettez-vous précisément ce qui est fondamental dans la Religion ? De rapporter maintenant ici tout ce qu'ils ont dit sur les Points fondamentaux, les uns d'une façon, les autres de l'autre, & la plupart confessant qu'ils n'y voient goutte, & que c'est chose qui se sent plutôt qu'elle ne s'explique, ce seroit s'engager dans l'infini, & se jeter avec eux dans le labyrinthe, où ils ne trouveront jamais d'issue.

L'autre dispute n'a pas été moins importante : car dès qu'une fois on a eu posé pour principe, que ceux qui retiennent les principaux fondemens de la Foi, quelques séparés qu'ils soient de la Communion, sont au fond la même Eglise, & la même société des enfans de Dieu, dignes de sa sainte Table & de son Royaume : les Catholiques demandent comment on les peut exclure de cette Eglise & du salut éternel ? Il n'est plus ici question de regarder l'Eglise Romaine comme une Eglise qui exclut tout le monde, & que tout le monde doit exclure, car on voit que les Luthériens qui excluent les Calvinistes, ne sont pas exclus. Voilà ce qui a produit ce nouveau système d'Eglise qui fait tant de bruit, & où enfin il a fallu comprendre l'Eglise Romaine.

Les Protestans d'Allemagne n'ont pas été par-tout également durs envers les Calvinistes. En 1661, il se tint une Conférence à Cassel, entre les Calvinistes de Marbourg & les Luthériens de Rintel, où l'accord fut réciproque, & où les deux Partis se tinrent pour Freres. J'avoue que cette union fut sans conséquence dans le reste de l'Allemagne, & je n'ai pu même savoir quelle en a été la suite entre ceux qui la contractèrent : mais il y eut dans l'accord un point important, que je ne dois pas oublier.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

CX.
Deux autres
nouveautés re-
marquables
qui suivent du
Décret de Cha-
renton.

CXI.
Distinction
des Points fon-
damentaux, &
inévitables em-
baras de nos
Réformés.

CXII.
On est con-
traint d'a-
vouer que l'E-
glise Romaine
ne est vraie E-
glise, & qu'on
s'y peut sau-
ver.

CXIII.
Conférence
de Cassel, où
les Luthériens
de Rintel s'ac-
cordent avec
les Calvinistes
de Marbourg.
M. DC. LXI.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

CXIV.
Article im-
portant de cet
accord sur la
fraction du
pain de l'E-
ucharistie.

Coll. Cass.
q. de fract.
pan.

CXV.
Démonstra-
tion en faveur
de la Com-
munion sous
une espèce.

Traité de la
Comm. sous
les deux espè-
ces, II. part.
ch. XII.

La Rog. rep.
II. part. ch.
XVII. p. 307.

CXVI.
Etat présent
des Contro-
verses en Al-
lemagne.

Thés. de q.
an hom. in
stat. pecc. solis
nat. virib. &c.
Tn. 31. & seq.
S. n. 109.
S. I. VIII.
p. 48, & suiv.

Les Calvinistes reprochoient aux Luthériens, que dans la célé-
bration de l'Eucharistie, ils omettoient la fraction dont l'institution
étoit divine. C'est la Doctrine commune du Calvinisme, que la
fraction fait partie du Sacrement comme étant un Symbole du
Corps rompu, que Jesus-Christ vouloit donner à ses Disciples ;
que c'est pour cette raison que Jesus-Christ l'a pratiquée ; qu'elle

est de commandement, & qu'elle se trouve enfermée par Notre-
Seigneur dans cette Ordonnance : *Faites ceci*. C'est ce que soute-
noient les Calvinistes de Marpourg, c'est ce que nioient les Luthé-
riens de Rintel. On ne laissa pas de s'unir, quoique chacun per-
sistât dans son avis : & il fut dit par ceux de Marpourg, que la fra-

ction appartenoit non pas à l'essence, mais seulement à l'intégrité du
Sacrement, comme y étant nécessaire par l'exemple & le commande-
ment de Jesus-Christ : qu'ainsi les Luthériens ne laissoient pas, sans la
fraction du pain, d'avoir la substance de la Cène, & qu'on pouvoit se
tolérer mutuellement.

Un Ministre, qui a répondu à un Traité de la Communion sous
les deux espèces, a examiné cette conférence que l'on avoit ob-
jectée : le fait a passé pour constant, & le Ministre est convenu
que la fraction, quoique commandée par Jesus-Christ, n'apparte-
noit pas à l'essence, mais à la seule intégrité du Sacrement. Voi-
là donc l'essence du Sacrement manifestement séparée du com-
mandement divin, & on a trouvé des raisons, pour dispenser de
ce qu'on dit que Jesus-Christ a commandé : après quoi, je ne
vois plus comment on peut presser le commandement de prendre
les deux espèces, puisque quand nous serions convenus que Jesus-
Christ les a commandées, nous serions toujours reçus à exa-
miner si ce précepte divin regarde l'essence, ou seulement l'inté-
grité.

On peut voir dans le même colloque l'état présent des Con-
troverses en Allemagne, entre les Luthériens & les Calvinistes ;
& on voit que la Doctrine constante des Théologiens de la Con-
fession d'Augsbourg, est que la grace est universelle, qu'elle est
résistible ; qu'elle est amissible ; que la Prédestination est condition-
nelle, & présuppose la prescience de la Foi ; enfin, que la grace
de la conversion est attachée à une action purement naturelle, &
qui dépend de nos propres forces, c'est-à-dire, du soin d'enten-
dre la prédication : ce que le Docteur Beaulieu confirme par plusieurs
témoignages, auxquels nous pourrions en ajouter beaucoup d'autres,
si la chose n'étoit constante, ainsi qu'on l'aura pu voir par le témoi-
gnage

gnage de M. Jurieu , & si nous n'avions déjà parlé de cette matiere.

En effet , on a pû voir dans cette Histoire combien Mélancton avoit adouci parmi les Luthériens l'extrême rigueur , avec laquelle Luther soutenoit les Décrets absolus & particuliers , & on y enseignoit unanimement , que Dieu vouloit sérieusement & sincèrement sauver tous les hommes ; qu'il leur offroit Jesus-Christ comme Rédempteur ; qu'il les appelloit à lui par la prédication & par les promesses de son Evangile , & que son esprit étoit toujours prêt à être efficace en eux , s'ils écoutoient sa parole ; que c'est enfin attribuer à Dieu deux volontés contraires , de dire , que d'un côté il propose son Evangile à tous les hommes ; & de l'autre , qu'il n'en veuille sauver qu'un très-petit nombre. Par une suite de la complaisance qu'on avoit pour les Luthériens , Jean Caméron , Ecoffois , célèbre Ministre & Professeur en Théologie dans l'Académie de Saumur , y enseigna une vocation & une grace universelle , qui se déclaroit envers tous les hommes par les merveilles des œuvres de Dieu , par sa parole & les Sacremens. Cette doctrine de Caméron fut fortement & ingénieusement défendue par Amiraud & Testard ses Disciples , Professeurs en Théologie dans la même Ville. Toute cette Académie l'embrassa ; Dumoulin se mit à la tête du Parti contraire , & engagea dans ce sentiment l'Académie de Sedan , où il pouvoit tout ; & nous avons vû de nos jours toute la Réforme partagée en France avec beaucoup de chaleur entre Saumur & Sedan. Malgré les censures des Synodes , qui supprimoient la doctrine de la grace universelle , sans néanmoins la qualifier d'hérétique ou d'erronée , les plus sçavans Ministres en entreprirent la défense. Daillé en fit l'Apologie , où Blondel mit une Préface très-avantageuse aux Défenseurs de ce sentiment , & la grace universelle triompha jusques dans Sedan , où le Ministre Beaulieu l'a enseignée de nos jours.

Elle ne réussissoit pas également hors du Royaume , & principalement en Hollande , où on la croyoit opposée au Synode de Dordrecht. Mais au contraire Blondel & Daillé firent voir que les Théologiens de la Grande-Bretagne & de Brême , avoient soutenu dans le Synode *une volonté & intension universelle* de sauver tous les hommes , une grace *suffisante* , donnée à tous ; grace *sans laquelle* on ne pouvoit pas rétablir en soi-même l'image de Dieu. C'est ce qu'avoient dit publiquement les Théologiens dans le Synode , & n'en avoient pas moins mérité les congratulations & les louanges de toute cette Compagnie.

Tome III.

Gggg

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DE
EGL. PROTESTANTE
Liv. XIV.

CXVII.
Le relâchement des Luthériens donne lieu à ceux de Caméron & de ses Disciples sur la Grace universelle.
S. I. VIII.
n. 22. & suiv.
Epi. Tir. de
prod. conc.
pag. 617.
Solid a repetit. cod. tit.
P. 804.

CXVIII.
Si la Grace universelle étoit contraire au Synode de Dordrecht.
Dall. apol. Traç. II. p.
Blond. aî.
auct. VIII.
& seq. p. 77.
Jud. Theol. mag. Brit. de art. 2. in. aî.
Syn. Dord. II. p. p. 287.
Jud. Brem. ibid. p. 113. & seq.

HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

C X I X.
Décret à
Genève, con-
tre la Grace
universelle
& la question
résolue par le
Magistrat.
Formule Hel-
vétique.
M. D. C. L X I X.
M. D. C. L X X I.

C X X.
Autre Déci-
sion de la For-
mule Helvéti-
que sur le
Texte Hébreu,
dont les sça-
vans du Parti
se moquent.
Variation sur
la Vulgate.

C X X I.
Autres Dé-
cisions de Ge-
nève & des
Suisses. Com-

Genève toujours attachée aux rigoureuses propositions de Calvin, fut fort ennemie de l'Universalité, qui cependant fut portée jusques dans son sein par des Ministres François. Déjà elle partageoit toutes les familles, lorsque le Magistrat y mit la main. Du Conseil des Vingt-cinq, la question fut portée à celui des Deux cens. Ces Magistrats ne rougirent point de faire disputer leurs Pasteurs & leurs Professeurs devant eux, & s'érigerent en Juges d'une question de la plus fine Théologie. Il vint de puissantes recommandations de la part des Suisses pour la grace particuliere contre la grace universelle : un rigoureux Décret partit, par lequel la dernière fut proscrite. On publia la Formule d'un Théologien que les Suisses avoient approuvée, où le système de la grace universelle étoit déclaré *non médiocrement éloigné de la saine Doctrine, révélée dans les Ecritures* ; & afin que rien n'y manquât, le souverain Magistrat ordonna que tous les Ministres, Docteurs & Professeurs souscriroient à la Formule avec ces mots : *Ainsi je le crois : ainsi je le professe ; ainsi je l'enseignerai*. Ce n'est pas là une soumission de police & d'ordre ; c'est un pur acte de foi, ordonné par l'autorité séculière : c'est à quoi se termine la Réforme, à soumettre l'Eglise au siècle, la science à l'ignorance, & la Foi au Magistrat.

Cette formule Helvétique avoit encore une autre partie, où sans se mettre en peine ni des Septante, ni des Targums, ni de l'original Samaritain, ni de tous les vieux Interprètes, & de toutes les anciennes Leçons, on canonisoit jusques aux points du Texte Hébreu que nous avons, qu'on déclaroit net de toute faute de Copiste, jusques aux moindres, & de toute atteinte du tems. Les Auteurs de ce Décret ne sentirent pas combien ils s'immoloient à la risée de tous les Sçavans, même de leur Communion ; mais ils s'attachoient aux vieilles maximes de la Réforme encore ignorante. Ils étoient fâchés de voir que les Leçons de la Vulgate qu'on avoit prises autrefois, comme autant de falsifications, étoient tous les jours de plus en plus approuvées par les Sçavans du Parti : & en fixant le Texte original suivant que nous l'avons aujourd'hui, ils croyoient s'affranchir de la nécessité de la Tradition ; sans songer que sous le nom du Texte Hébreu, au lieu des Traditions Ecclésiastiques & de celles de l'ancienne Synagogue, ils consacroient celles des Rabbins.

Il s'est fait encore à Genève un autre Décret sur la Foi en 1675, où l'on confirma celui de 1649, par lequel on ajoutoit *deux nouveaux articles à la Confession de Foi* ; l'un, *pour dire que l'imputation du péché d'Adam étoit antérieure à la corruption* ; l'autre, *pour dire*

que dans l'ordre des Décrets Divins, l'envoi de Jesus-Christ est après le Décret de l'élection. On ordonna que tous ceux qui refuseroient de souscrire à ces deux nouveaux articles de Foi, seroient exclus & déposés du Ministère & de toute fonction Ecclésiastique.

Cette décision fut trouvée étrange dans le Parti même, & Turretin, Ministre & Professeur à Genève en reçut de grands reproches de M. Claude, comme il paroît par une Lettre de ce Ministre du 20 Juin 1675, que Louis Dumoulin, fils du Ministre Pierre Dumoulin, & oncle du Ministre Jurieu a fait imprimer.

M. Claude se plaint dans cette Lettre, de ce qu'on sollicite les Suisses à dresser un Formulaire conforme à celui de Genève, contenant les mêmes points & les mêmes restrictions, pour être ajoutées à leur Confession de Foi; & on voit par une remarque de Dumoulin, insérée dans la même Lettre, que les Suisses en effet ont frappé ce coup que M. Claude trouvoit si terrible.

Cependant le même Ministre soutient qu'il n'est pas permis d'ajouter ainsi de nouveaux articles de Foi à ceux de sa Confession, & qu'il est dangereux de remuer les anciennes bornes qui ont été plantées par nos Peres. Plût à Dieu que nos Réformés eussent toujours eu devant les yeux cette maxime du Sage, où ils sont si souvent contraints de revenir, pour terminer les divisions qu'ils voient naître incessamment dans leur sein! M. Claude la propose à ceux de Genève, & s'étonne que cette Eglise fasse ainsi de nouveaux articles de Foi, & de nouvelles Loix de prédication: il prétend qu'en user ainsi, c'étoit se faire soi-même des Dieux, & rompre l'unité avec toutes les Eglises qui ne sont pas de son sentiment, c'est-à-dire, avec celles de France, avec celles d'Angleterre, avec celles de Pologne, de Prusse, & d'Allemagne; que ce n'est point ici une simple affaire de discipline où les Eglises puissent varier; que c'est se défunir dans des points de doctrine immuables de leur nature, qu'on ne peut pas en bonne conscience enseigner diversement; de sorte que ce n'est pas seulement se faire un ministère particulier, mais encore jeter les semences d'une funeste division dans la Foi même, & en un mot fermer son cœur aux autres Eglises.

Si on veut maintenant sçavoir jusqu'où l'Eglise de Genève portoit sa rigueur, on l'apprendra dans la même Lettre, car elle masque qu'on exigeoit la signature des Articles, avec une sévérité inconcevable; qu'on l'exigeoit même de ceux qui s'adressoient à Genève pour y recevoir la vocation, dans le dessein d'aller servir ailleurs; qu'on leur imposoit la même nécessité de la souscription qu'à ceux de Genève même; qu'on

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XIV.

bien improu-
vées par M.
Claude.

M. DC. XLIX.

M. DC. LXXV.

Fascic. Epist.

1676. p. 83,

94.

Ibid. p. 95.

Pag. 101.

Ibid. p. 85

Prov. XII.

28.

Ibid. p. 89.

Ibid. p. 90.

91, 98, 103.

Ibid. 93,

100.

Pag. 94, 95.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

Pexigeoit des Pasteurs déjà reçus avec la même rigueur, bien qu'ils eussent déjà vieilli dans les travaux du ministère : & cela, dit M. Claude, c'est, autant qu'il est en eux, ravir par-tout la charge à tous ceux qui sont de différens sentimens, c'est-à-dire, à tout le reste des Eglises, & se condamner eux-mêmes, comme ayant entretenu jusques ici une paix injuste avec des gens à qui il falloit déclarer la guerre.

Pag. 91.
Pag. 100.

Prov. xii.
18.

CXXII.
Le serment
du Test en
Angleterre :
Que les An-
glois s'y rap-
prochent de
nos sentimens,
& ne condam-
nent l'Eglise
Romaine que
par une erreur
manifeste.
M.DC.LXXVIII.

Toutes ces remontrances n'ont rien opéré ; l'Eglise de Genève est demeurée ferme aussi-bien que celle des Suisses, persuadées l'une & l'autre que leurs déterminations étoient appuyées sur la parole de Dieu ; ce qui continue à faire voir que sous le nom de cette parole, ce sont ses propres imaginations que chacun adore ; que si l'on n'a quelque autre principe pour convenir du sens de cette parole, il n'y aura jamais entre les Eglises qu'une union politique & extérieure, telle qu'elle est demeurée avec ceux de Genève, qui dans le fond avoient rompu avec tous les autres ; & que pour trouver quelque chose de fixe, il faut, à l'exemple de M. Claude, ramener les esprits à cette maxime du Sage, *qu'il ne faut pas remuer les bornes plantées par nos Peres* ; c'est-à-dire, qu'il s'en faut tenir aux décisions qu'ils ont faites sur la Foi.

Le fameux serment du Test mérite bien d'avoir place dans cette Histoire, puisqu'il a été un des actes principaux de la Religion en Angleterre. Le voici comme il avoit été résolu au Parlement tenu à Londres en 1678. « Moi N. je proteste, testifie, & déclare solennellement & sincèrement en la présence de Dieu, que je crois » que dans le Sacrement de la Cène du Seigneur il n'y a aucune » Transsubstantiation des élémens du pain & du vin dans le Corps » & le Sang de Christ, dans & après la Consécration faite par quelque » personne que ce soit ; & que l'invocation ou adoration de la » Vierge Marie ou tout autre Saint, & le Sacrifice de la Messe, de » la manière qu'ils sont en usage à présent dans l'Eglise de Rome, » est superstition & idolâtrie. » Ce qu'il y a de particulier dans cette profession de Foi, c'est premièrement qu'elle ne s'attaque qu'à la Transsubstantiation, & non pas à la Présence réelle, en quoi elle fuit la correction qu'Elisabeth avoit faite à la Réforme d'Edouard VI. On y ajoute seulement ces mots, *dans & après la Consécration*, qui permettent manifestement de croire la Présence réelle avant la manducation, puisqu'ils n'en excluent, comme on voit, que le seul changement de substance.

Ainsi, un Anglois bon Protestant, sans blesser sa Religion & sa conscience, peut croire que le Corps & le Sang de Jesus-Christ

sont réellement & substantiellement présens dans le pain & dans le vin aussi-tôt après la Consécration. Si les Luthériens en croyoient autant, il est certain qu'ils l'adoreroient. Aussi les Anglois n'y apportent-ils aucun obstacle dans leur Test; & comme ils reçoivent l'Eucharistie à genoux, rien ne les empêche d'y reconnoître ni d'y adorer Jesus-Christ présent dans le même esprit que nous faisons; après cela nous incidenter sur la Transsubstantiation, est une chicane peu digne d'eux.

Dans les paroles suivantes du Test, on condamne comme des actes de superstition & d'idolâtrie, l'invocation, ou comme ils l'appellent, l'adoration de la sainte Vierge & des Saints, & le sacrifice de la Messe, non absolument, mais de la manière qu'ils sont en usage dans l'Eglise de Rome. C'est que les Anglois sont trop sçavans dans l'Antiquité, pour ignorer que les Peres du quatrième siècle, sans maintenant remonter plus haut, ont invoqué la sainte Vierge & les Saints. Ils sçavent que S. Grégoire de Nazianze approuve expressément dans la bouche d'une Martyre la piété qui lui fit demander à la sainte Vierge, qu'elle aidât une Vierge qui étoit en péril. Ils sçavent que tous les Peres ont fait & approuvé solennellement dans leurs Homélies de semblables invocations adressées aux Saints, & se sont même servis d'invocation à leur égard. Pour le terme d'adoration, ils sçavent aussi qu'il est équivoque, aussi-bien parmi les saints Peres que dans l'Ecriture; & qu'il ne signifie pas toujours rendre à quelqu'un les honneurs divins; que c'est aussi pour cette raison que S. Grégoire de Nazianze n'a pas fait de difficulté en plusieurs endroits de dire qu'on adoroit les Reliques des Martyrs; & que Dieu ne dédaignoit pas de confirmer une telle adoration par des miracles. Les Anglois sont trop instruits dans l'Antiquité, pour ignorer cette doctrine, & ces pratiques de l'ancienne Eglise, & trop respectueux envers elle, pour l'accuser de superstition & d'idolâtrie: c'est ce qui leur fait apporter la restriction qu'on voit dans leur Test, & supposer dans l'Eglise Romaine une manière d'invocation & d'adoration différente de celle des Peres, parce qu'ils ont bien senti que sans cette précaution le Test n'auroit non plus été souscrit en bonne conscience par les Protestans habiles, que par les Catholiques.

Cependant dans le fait il est constant que nous ne demandons aux Saints que la société de leurs prières non plus que les anciens; & que nous n'honorons dans leurs Reliques que ce qu'ils y ont honoré. Si nous prions quelquefois les Saints non pas de prier, mais de donner & de faire, les sçavans Anglois conviendront que les an-

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
Liv. XIV.

Orat. in Cyp.

Basil. Orat. in Mam.
Greg. Nyss. orat. in Theod.
Amb. Serm. de S. Vit. Greg. Naz. orat. in Jul. 1. in Machab, &c.

Greg. Naz. Orat. funeb. Ath. & Basil. &c.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGLISES PRO-
TESTANTES.
LIV. XIV.

ciens l'ont fait comme nous , & que comme nous ils l'ont entendu dans le sens qui fait attribuer les graces reçues , non-seulement au Souverain qui les distribue , mais encore aux Intercesseurs qui les obtiennent ; de sorte qu'on ne trouvera jamais aucune véritable différence entre les Anciens que les Anglois ne veulent pas condamner , & nous qu'ils condamnent , mais par erreur , & en nous attribuant ce que nous ne croyons pas.

J'en dis autant du Sacrifice de la Messe. Les Anglois sont trop versés dans l'Antiquité , pour ne sçavoir pas que de tout tems dans les Saints Mystères , & dans la célébration de l'Eucharistie , on a offert à Dieu les mêmes présens qu'on a ensuite distribués aux peuples , & qu'on les lui a offerts autant pour les morts que pour les vivans. Les anciennes Liturgies qui contiennent la forme de cette Oblation , tant en Orient qu'en Occident , sont entre les mains de tout le monde , & les Anglois n'ont eu garde de les accuser ni de superstition , ni d'idolâtrie. Il y a donc une maniere d'offrir à Dieu pour les vivans & pour les morts le sacrifice de l'Eucharistie , que l'Eglise Anglicane Protestante ne trouve ni idolâtre , ni superstitieuse ; & s'ils rejettent la Messe Romaine , c'est en supposant qu'elle est différente de celle des anciens.

Mais cette différence est nulle : une goutte d'eau n'est pas plus semblable à une autre , que la Messe Romaine est semblable , quant au fond & à la substance , à la Messe que les Grecs & les autres Chrétiens ont reçue de leurs peres. C'est pourquoi l'Eglise Romaine , lorsqu'elle les reçoit à sa Communion , ne leur propose pas une autre Messe. Ainsi l'Eglise Romaine n'a point au fond d'autre sacrifice que celui qu'on a offert en Orient & en Occident , dès l'origine du Christianisme , de l'aveu des Protestans d'Angleterre.

De-là , il résulte clairement que la doctrine Romaine , tant sur l'invocation & l'adoration , que sur le Sacrifice de la Messe , n'est condamnée dans le Test , qu'en présupposant que Rome reçoit ces choses dans un autre sens , & les pratique dans un autre esprit que celui des Peres ; ce qui visiblement n'est pas ; de sorte que , sans hésiter & sans parler des autres raisons , on peut dire que l'abrogation du Test n'est autre chose que l'abrogation d'une calomnie manifeste faite à l'Eglise Romaine.

ADDITION IMPORTANTE AU LIVRE XIV.

Après cette impression achevée, il me tombe entre les mains un Livre latin, que l'infatigable Jurieu vient de faire éclore, & dont il faut que je rende compte au Public. Le titre est : *Consultation amiable sur la paix entre les Protestans*. Il y traite cette matière avec le Docteur Daniel Severin Scultet, qui de son côté se propose d'applanir les difficultés de cette paix si souvent & si vainement tentée. La question dont il s'agit principalement, est celle de la Prédestination & de la Grace. Le Luthérien ne peut souffrir ce qui a été défini dans le Synode de Dordrecht sur les Décrets absolus & la Grace *irrésistible* ; il trouve encore plus insupportable ce qu'enseigne le même Synode sur l'*inamissibilité* de la Justice, & sur la certitude du salut, n'y ayant rien, selon lui, de plus impie que de donner au milieu des plus grands crimes, à l'homme une fois justifié, une assurance certaine que ces crimes ne lui feront perdre, ni son salut dans l'Eternité, ni même le S. Esprit & la Grace de l'adoption dans le tems. Je n'explique plus ces questions qu'on doit avoir entendues par l'explication qu'on en a vûe dans cette Histoire ; & je dirai seulement que c'est ce qu'on appelle parmi les Luthériens *le Particularisme* des Calvinistes : hérésie si abominable, qu'ils ne l'accusent de rien moins que de faire Dieu Auteur du péché, & de renverser toute la Morale Chrétienne, en inspirant une pernicieuse sécurité à ceux qui sont plongés dans les plus abominables excès. M. Jurieu ne nie pas que le Synode de Dordrecht n'ait enseigné les dogmes qu'on lui impute : il tâche seulement de les purger des mauvaises conséquences qu'on en tire ; & il pousse lui-même si loin la certitude du salut, qui est le dogme où nous avons vû que tout aboutit, qu'il dit que l'ôter aux Fidèles, c'est faire de la vie Chrétienne une insupportable torture. Il demeure donc d'accord au fond des sentimens imputés aux Calvinistes ; mais afin de faire la paix, malgré une si grande opposition dans des articles si importans ; après avoir proposé quelques adoucissmens qui ne sont que dans les paroles, il conclut à la Tolérance mutuelle. Les raisons dont il l'appuie se réduisent à deux, dont l'une est la récrimination, & l'autre la compensation des dogmes.

Pour la récrimination, voici le raisonnement de M. Jurieu. Vous nous accusez, dit-il au Docteur Scultet, de faire Dieu Auteur du péché ; c'est Luther qu'il en faut accuser, & non pas nous ; & là-dessus il lui produit les passages que nous avons rapportés, où Luther

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

I.
Nouveau
Livre du Mi-
nistre Jurieu ;
sur l'union des
Calvinistes
avec les Lu-
thériens.

Liv. I X.
XIV.

I. Part. cap.
VIII. II. p.
cap. VI. pag.
191, &c. XL.
253, 254.

II.
Récrimina-
tions du Mi-
nistre Jurieu
contre les Lu-
thériens, &c.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-

TESTANTES,

LIV. XIV.

les blasphèmes
de Luther.

S. liv. II.

n. 17.

Jur. I I. p.

c. VIII. pag.

210, & seq.

S. liv. II.

n. 17.

Jur. ibid.

p. 217, 218.

Ibid. 211.

p. 14, & seq.

Ibid. 24.

III.

si Calvin a

décide que la prescience de Dieu rend le Libre-Arbitre impossible: *Que Judas par cette raison ne pouvoit éviter de trahir son Maître : Que tout ce qui se fait dans l'homme de bien & de mal, se fait par une pure & inévitable nécessité : Que c'est Dieu qui opère en l'homme tout ce bien & tout ce mal qui s'y fait , & qu'il fait l'homme damnable par nécessité : Que l'adultère de David n'est pas moins l'ouvrage de Dieu , que la vocation de S. Paul : Enfin qu'il n'est pas plus indigne de Dieu de damner des innocens , que de pardonner comme il fait à des coupables.*

Le Calviniste démontre ensuite que Luther ne parle point ici en doutant , mais avec la terrible décision que nous avons remarquée ailleurs, & qu'il ne permet sur ce sujet aucune réplique : *Vous, dit-il , qui m'écoutez , n'oubliez jamais que c'est moi qui l'enseigne ainsi, & sans aucune nouvelle recherche , acquiescez à cette parole.*

Le Luthérien pensoit échapper , en disant que Luther s'étoit rétracté ; mais le Calviniste l'accable , en lui demandant , *Où est cette rétractation de Luther ? Il est vrai, poursuit-il , qu'il a prié qu'on excusât dans ses premiers Livres quelques restes du Papisme sur les Indulgences ; mais pour ce qui regarde le Libre-Arbitre , il n'a jamais rien changé dans sa doctrine.* Et en effet , il est bien certain que les prodiges d'impiété qu'on vient d'entendre , n'avoient garde d'être tirés du Papisme , où Luther reconnoît lui-même dans tous ces endroits qu'ils étoient en exécution.

M. Jurieu est sur cela de même avis que nous , & il déclare *qu'il a en horreur ces Dogmes de Luther , comme des Dogmes impies, horribles , affreux , & dignes de tout Anathème , qui introduisent le Manichéisme , & renversent toute Religion.* Il est fâché de se voir forcé de parler ainsi du Chef de la Réforme. *Je le dis , poursuit-il , avec douleur , & je favorise autant que je puis la mémoire de ce grand homme.* C'est donc ici de ces Confessions que l'évidence de la vérité arrache de la bouche malgré qu'on en ait ; & enfin l'Auteur de la Réforme , de l'aveu des Réformés , est convaincu d'être un impie qui blasphème contre Dieu : *Grand homme , après cela tant que vous voudrez , car ces titres ne coûtent rien aux Réformés , pourvu qu'on ait sonné le tocsin contre Rome.* Mélancton est coupable de cet attentat qui renverse toute Religion. M. Jurieu l'a convaincu d'avoir proféré les mêmes blasphèmes que son Maître ; & au lieu de les détester , comme ils méritoient , de ne les avoir jamais rétractés que trop mollement , & comme en doutant. Voilà sur quels fondemens la Réforme a été bâtie.

Mais parce que M. Jurieu semble ici vouloir excuser Calvin , il n'a

n'a qu'à jeter les yeux sur les passages de cet Auteur que j'ai marqués dans cette Histoire, il y trouvera qu'Adam ne pouvoit éviter sa chute, & qu'il ne laisse pas d'en être coupable, parce qu'il est tombé volontairement; qu'elle a été ordonnée de Dieu, & qu'elle étoit comprise dans son secret dessein. Il y trouvera qu'un conseil caché de Dieu, est la cause de l'endurcissement; qu'on ne doit point nier que Dieu n'ait voulu & décrété la défection d'Adam, puisqu'il fait tout ce qu'il veut; que ce Décret, à la vérité, fait horreur, mais enfin qu'on ne peut nier que Dieu n'ait prévu la chute de l'homme, parce qu'il l'avoit ordonnée par son Décret; qu'il ne faut point se servir du terme de permission, puisque c'est un ordre exprès; que la volonté de Dieu fait la nécessité des choses, & que tout ce qu'il a voulu, arrive nécessairement; que c'est pour cela qu'Adam est tombé par un ordre de la Providence de Dieu, & parce que Dieu l'avoit ainsi trouvé à propos, quoiqu'il soit tombé par sa faute; que les Réprouvés sont inexcusables, quoiqu'ils ne puissent éviter la nécessité de pécher, & que cette nécessité leur vient par l'ordre de Dieu; que Dieu leur parle, mais pour les rendre plus sourds; qu'il leur met la lumière devant les yeux, mais pour les aveugler; qu'il leur adresse la saine Doctrine, mais pour les rendre plus insensibles; qu'il leur envoie des remèdes, mais afin qu'ils ne soient point guéris. Que falloit-il ajouter afin de rendre Calvin aussi parfait Manichéen que Luther?

Que sert donc à M. Jurieu de nous avoir rapporté quelques passages de Calvin, où il semble dire que l'homme a été libre en Adam, & qu'en Adam il est tombé par sa volonté; puisque d'ailleurs il est constant, par Calvin même, que cette volonté d'Adam étoit l'effet nécessaire d'un ordre spécial de Dieu? Aussi est-il véritable que ce Ministre n'a pas prétendu excuser absolument son Calvin, se contentant de dire seulement qu'à comparaison de Luther, il étoit sobre; mais on vient de voir ses paroles qui ne sont pas moins emportées, ni moins impies que celles de Luther.

J'ai aussi produit celles de Bèze, qui rapporte manifestement tous les péchés à la volonté de Dieu, comme à leur cause première. Ainsi, sans contestation, les Chefs des deux Partis de la Réforme, Luther & Mélancton d'un côté, Calvin & Bèze de l'autre, les Maîtres & les Disciples sont également convaincus de Manichéisme & d'impiété; & M. Jurieu a eu raison d'avouer de bonne foi des Réformateurs en général, qu'ils ont enseigné que Dieu pouvoit les méchans aux crimes énormes.

Le Calviniste revient à la charge, & voici une autre récrimination qui n'est pas moins remarquable. Vous nous reprochez, dit-il

Tome III.

H h h h

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

moins blas-
phémé que Lu-
ther.

S. I. XIV.

n. 4.

Opusc. de

prod. p. 704,

705.

Just. III.

XXIII. 1. 7,

8, 9.

ib. XXIV.

n. 13.

Jur. ibid. p.

214.

Ibid.

S. I. XIV.

n. 2, 3.

S. I. XIV.

n. 4.

I V.

Autre récri-
mination du

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XLIV.

Ministre Ju-
rieu. Les Lu-
thériens con-
vaincus de Pé-
lagianisme.

Jur. *ibid.*

117.

S. I. VIII.

48, 53.

Jur. p. 117.

Ib. p. 118.
Calixt. Epist.

aux Luthériens, notre Grace *irrésistible* ; mais pour faire qu'on y ré-
fiste, vous allez à l'extrémité opposée ; & dissemblables à votre Maî-
tre Luther, au lieu qu'il outroit la Grace, *jusqu'à se rendre suspect*
de Manichéisme ; vous outrez le Libre-Arbitre, jusqu'à devenir De-
mipélagiens ; puis-que vous lui attribuez le commencement du sa-
lut. C'est ce qu'il démontre par les mêmes preuves, dont nous nous
sommes servis dans cette Histoire, en faisant voir aux Luthériens
que, selon eux, la Grace de la conversion dépend du soin qu'on
prend par soi-même d'entendre la prédication. J'ai démontré clai-
rement ce Demipélagianisme des Luthériens par le livre de la Con-
corde ; mais le Ministre fortifie mes preuves par le témoignage de
son Adversaire Scultet, qui a dit en autant de mots que *Dieu con-*
vertit les hommes, lorsque les hommes eux-mêmes traitent la prédication
de la parole avec respect & attention. En effet, c'est en cette sorte que
les Luthériens expliquent la volonté universelle de sauver les hom-
mes, & ils disent avec Scultet que *Dieu veut répandre dans le cœur*
de tous les adultes la Contrition & la foi vive, à condition toutefois qu'ils
fassent AUPARAVANT le devoir nécessaire pour convertir l'homme. Ainsi
ce qu'ils attribuent à la Puissance Divine, c'est la Grace qui accom-
pagne la prédication ; & ce qu'ils attribuent au Libre-Arbitre, c'est
de se rendre *auparavant* par ses propres forces attentif à la parole
annoncée : c'est dire aussi clairement que les Demipélagiens aient
jamais fait, que le commencement du salut vient purement du Li-
bre-Arbitre ; & afin qu'on ne doute pas que ce ne soit l'erreur des
Luthériens, M. Jurieu produit encore un passage de Calixte, où
il transcrit, de mot à mot, les Propositions condamnées dans les
Demipélagiens, puisqu'il dit en termes formels, *qu'il reste dans*
tous les hommes quelques forces de l'entendement, & de la volonté, & des
connoissances naturelles ; & que s'ils en font un bon usage, en travaillant
autant qu'ils peuvent à leur salut, Dieu leur donnera tous les moyens
nécessaires pour arriver à la perfection, où la révélation nous conduit :
ce qui, encore un coup, fait dépendre la Grace de ce que l'homme
fait précédemment par ses propres forces.

J'ai donc eu raison d'assurer que les Luthériens sont devenus véri-
tablement Demipélagiens ; c'est-à-dire, Pélagiens dans la partie la
plus dangereuse de cette Hérésie, puis-que c'est celle où l'orgueil
humain est le plus flatté. Car ce qu'il y a de plus malin dans le
Pélagianisme, est de mettre enfin le salut de l'homme entre ses
mains, indépendamment de la Grace. Or, c'est ce que font ceux
qui, comme les Luthériens, font dépendre la conversion, & la jus-

tification du pécheur, d'un commencement qui entraîne tout le reste, & que néanmoins le pécheur se donne à lui-même purement par son Libre-Arbitre sans la Grace, comme je l'ai démontré, & comme M. Jurieu vient encore de le faire voir par l'aveu des Luthériens.

Il ne faut donc point qu'ils se flattent d'avoir échappé l'Anathème qu'ont mérité les Pélagiens, sous prétexte qu'ils ne le sont qu'à demi, puisqu'on voit que cette partie qu'ils ont avalée d'un poison aussi mortel que le Pélagianisme, en contient toute la malignité: par où on peut voir l'état déplorable de tout le Parti Protestant, puisque d'un côté les Calvinistes ne savent point de moyen de soutenir la Grace Chrétienne contre les Pélagiens, qu'en la rendant *inamissible* avec tous les inconvénients que nous avons vus; & que d'autre part les Luthériens ne croient pouvoir éviter ce détestable Particularisme de Dordrecht & des Calvinistes, qu'en devenant Pélagiens, & en abandonnant le salut de l'homme à son Libre-Arbitre.

Le Calviniste poursuit sa pointe: &, dit-il aux Luthériens, *il n'est pas possible de dissimuler* votre Doctrine contre la nécessité des bonnes œuvres. *Je ne veux pas*, poursuit-il, *aller rechercher les dures propositions de vos Docteurs anciens & modernes sur ce sujet-là.* Je crois qu'il avoit en vue le Décret de Vormes, où nous avons remarqué qu'il fut décidé que les bonnes œuvres ne sont pas nécessaires au salut. Mais sans s'arrêter à cette Assemblée, & aux autres semblables Décrets des Luthériens, j'observerai seulement, dit-il à Scultet, ce que vous avez enseigné vous-même: qu'il ne nous est pas permis de donner aux pauvres aucune aumône, pas même une obole, dans le dessein d'obtenir le pardon de nos péchés: & encore; *Que l'habitude & l'exercice de la vertu n'est pas absolument nécessaire aux justifiés pour être sauvés: que l'exercice de l'amour de Dieu, ni dans le cours de la vie, ni même à l'heure de la mort, n'est la condition nécessaire, sans laquelle on ne puisse pas être sauvé: Enfin, que ni l'habitude, ni l'exercice de la vertu n'est nécessaire au mourant, pour obtenir la rémission de ses péchés; c'est-à-dire, qu'un homme est sauvé, comme conclut le Ministre, sans avoir fait aucune bonne œuvre, ni à la vie, ni à la mort.*

Voilà de justes & de terribles récriminations, & le Docteur Scultet ne s'en tirera jamais; mais en voici encore une qu'il ne faut pas oublier. Vous nous objectez comme un crime, lui dit M. Jurieu, la certitude du salut établie dans le Synode de Dordrecht; mais

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

V.
Suite des ré-
criminations.
Les Luthé-
riens convain-
cus de nier la
nécessité des
bonnes œu-
vres.
Ibid. II. p.
cap. I l. pag.
243.
S. liv. III.
n. 12. VIII.
32.
Pag. 243.
244.

VI.
Autre récri-
mination sur
la certitude du
salut. Les Lu-
thériens con-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

vaincus de
contradiction
& d'aveugle-
ment.

Ibid. I. p.
cap. VIII. p.
128, 129.
Gerard de
elest. & rep.
cap. 13.

Thes. 210,
211.

Jur. ibid.

pag. 129.

Sup. I. III.

n. 39. VII.

n. 60, 61.

Ibid. 213.

Ibid. 129,

131, 135.

VII.
Autre récri-
mination. Le
prodige de
l'Ubiquité.

Ib. p. 242.

S. I. VIII.

n. 46.

vous qui nous l'objétez, vous la tenez vous-mêmes. Là dessus il produit les Thèses, où le Docteur Jean Gérard, le troisième homme de la Réforme après Luther & Chemnice, si l'on en croit ses Approbateurs, avance cette Proposition : *Nous défendons contre les Papistes la certitude du salut, comme étant une certitude de Foi.* Et encore : *Le prédestiné a le témoignage de Dieu en soi, & il se dit en lui-même : Celui qui m'a prédestiné de toute éternité, m'appelle, & me justifie dans le tems par sa parole.* Il est vrai qu'il a écrit ce qu'on vient de voir, & d'autres choses aussi fortes, rapportées par M. Jurieu : elles sont familières aux Luthériens. Mais ce Ministre leur reproche avec raison, qu'elles ne s'accordent pas avec leur Dogme de l'*amissibilité* de la Justice qu'ils regardent comme capital ; c'est aussi ce que j'ai marqué dans cette Histoire ; & je n'ai pas oublié le dénouement que proposent les Luthériens, & même le Docteur Gérard ; mais je ne garantis pas les contradictions que le Ministre Jurieu leur reproche en ces termes : *C'est une chose incroyable que des gens sages, & qui ont des yeux, soient tombés dans un si prodigieux aveuglement, que de croire qu'on soit assuré de son salut d'une certitude de Foi, & qu'en même tems le vrai Fidèle puisse déchoir de la Foi & du salut éternel.* Il prend de-là occasion de leur reprocher que toute leur Doctrine est contradictoire, & que leur *Universalisme* introduit contre les principes de Luther, a mis une telle confusion dans leur Théologie, qu'il n'y a personne qui ne sente qu'elle n'a plus aucune suite ; qu'elle ne se peut accorder avec elle-même, & qu'il ne leur reste aucune excuse. Voilà comme ces Messieurs se traitent quand ils s'accordent : que ne font-ils pas, quand ils se déchirent ?

Outre ce qui regarde la Grace, le Ministre reproche encore avec force aux Luthériens le prodige de l'Ubiquité, *digne, dit-il, de tous les éloges que vous donnez aux décisions de Dordrecht, monstre affreux, énorme & horrible, d'une laideur prodigieuse en lui-même, & encore plus prodigieuse dans ses conséquences, puisqu'il ramène au monde la confusion des natures, & non-seulement celle de l'ame avec le corps, mais encore celle de la Divinité avec l'humanité ; & en un mot, l'Eutychnisme détesté unanimement de toute l'Eglise.*

Il leur fait voir qu'ils ont ajouté à la Confession d'Augsbourg ce monstre de l'Ubiquité, & à la Doctrine de Luther leur excessif *Universalisme* qui les a fait revenir à l'erreur des Pélagiens. Tous ces reproches sont très-véritables, comme nous l'avons fait voir ;

& voilà les Luthériens, les premiers de ceux qui ont pris la qualité de Réformateurs, convaincus par les Calvinistes d'être tout en-

semble Pélagiens en termes formels, & Eutychiens par des conséquences, à la vérité, mais *que tout le monde voit*, & qui sont aussi claires que le jour.

Après toutes ces vigoureuses récriminations, on croiroit que le Ministre Jurieu va conclure à détester dans les Luthériens tant d'abominables excès, tant de visibles contradictions, un aveuglement si manifeste : point du tout. Il n'accuse les Luthériens de tant d'énormes erreurs que pour en venir à la paix, en se tolérant mutuellement, malgré les erreurs grossières dont ils se convainquent les uns les autres.

C'est donc ici qu'il propose cette merveilleuse compensation, & cet échange de Dogmes où tout aboutit à conclure : *Si notre Particularisme est une erreur, nous vous offrons la Tolérance pour des erreurs beaucoup plus étranges.* Faisons la paix sur ce fondement, & déclarons-nous mutuellement de fidèles Serviteurs de Dieu, sans nous obliger de part ni d'autre à rien corriger dans nos Dogmes. Nous vous passons tous les prodiges de votre Doctrine : nous vous passons cette monstrueuse Ubiquité : nous vous passons votre Demipélagianisme, qui met le commencement du salut de l'homme purement entre ses mains : nous vous passons ce Dogme affreux, qui nie que les bonnes œuvres & l'habitude de la charité, non plus que son exercice, soient nécessaires au salut, ni à la vie, ni à la mort : nous vous tolérons, nous vous recevons à la sainte Table, nous vous reconnaissons pour Enfants de Dieu, malgré ces erreurs : passez-nous donc aussi, & passez au Synode de Dordrecht, & ses Décrets absolus avec sa grace irrésistible, & sa certitude du salut, avec son inamissibilité de la Justice, & tous nos autres Dogmes particuliers, quelque horreur que vous en ayez.

Voilà le marché qu'on propose; voilà ce qu'on négocie à la face de tout le monde Chrétien; une paix entre des Eglises qui se disent non-seulement Chrétiennes, mais encore Réformées, non pas en convenant de la Doctrine qu'ils croient expressément révélée de Dieu, mais en se pardonnant mutuellement les plus grossières erreurs.

Quel sera l'événement de ce Traité : je veux bien ne le pas prévoir : mais je dirai hardiment que les Calvinistes n'y gagneront rien, que d'ajouter à leurs erreurs celles des Luthériens, dont ils se rendront complices, en recevant à la sainte Table, comme de véritables enfans de Dieu, ceux qui font profession de les soutenir. Pour ce qui est des Luthériens, s'il est vrai, comme l'insinue M. Jurieu,

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

Jur. ibid.
VIII.

La compensation des
Dogmes proposés aux Luthériens par le
Ministre Jurieu.

Jur II. p.
cap. III. &
seq. 10, 11.
pag. 240.

I. Partie,
cap. VIII. p.
125.

Ibid. 243.

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
LIV. XIV. qu'ils commencent pour la plupart à devenir plus traitables sur le point de la Présence réelle, & qu'ils offrent la paix aux Calvinistes, pourvû seulement qu'ils reçoivent leur *Universalisme* Demipélagien: tout l'Univers sera témoin qu'ils auront fait la paix, en sacrifiant aux Sacramentaires ce que Luther a le plus défendu contre eux jusqu'à la mort, c'est-à-dire, la Réalité; & en leur faisant avouer ce que le même Luther déteste le plus, c'est-à-dire, le Pélagianisme, auquel il a préféré l'extrémité opposée; & l'horreur de faire Dieu auteur du péché.

II. Partie,
cap. XII. p.
261.

IX.
Moyen d'avancer l'accord proposé par le Ministre Jurieu. Les Princes Juges Souverains de la Religion. Mais voyons encore le moyen que propose M. Jurieu pour parvenir à ce merveilleux accord. *Premièrement*, dit-il, *ce pieux ouvrage ne se peut faire sans le secours des Princes de l'un & de l'autre Parti; parce que*, poursuit-il, *toute la Réforme s'est faite par leur autorité.* Ainsi on doit assembler pour le promouvoir, *non des Ecclésiastiques toujours trop attachés à leur sentiment, mais des politiques, qui apparemment feront meilleur marché de leur Religion.* Ceux-ci donc examineront l'importance de chaque Dogme, & pèseront avec équité si telle & telle proposition, supposé que ce soit une erreur, n'est pas capable d'accord, ou ne peut pas être tolérée: c'est-à-dire, qu'il s'agira dans cette Assemblée de ce qu'il y a de plus essentiel à la Religion, puisqu'il y faudra décider ce qui est fondamental ou non; ce qui peut être, ou ne peut pas être toléré. C'est la grande difficulté: mais dans cette difficulté si essentielle à la Religion, *les Théologiens parleront comme des Avocats, les politiques écouteront & seront les Juges sous l'autorité des Princes.* Voilà donc manifestement les Princes devenus souverains arbitres de la Religion, & l'essentiel de la Foi, remis absolument entre leurs mains. Si c'est-là une Religion, ou un concert politique, je m'en rapporte au Lecteur.

Ibid. II. p.
cap. XII. p.
260. n. 1.

Ibid. n. 4.

Ibid. 263.

n. 8.

Jur. ibid.

Ibid.

Cependant, il faut avouer que la raison qu'apporte M. Jurieu pour tout déférer aux Princes, est convaincante, puisqu'en effet, comme il vient de dire, *toute la Réforme s'est faite par leur autorité.* C'est ce que nous avons montré par toute la suite de cette Histoire: mais enfin, on ne pourra plus disputer ce fait si honteux à nos Réformés. M. Jurieu le reconnoît en termes exprès, & il ne faut plus s'étonner qu'on accorde aux Princes l'autorité de juger souverainement d'une Réforme qu'ils ont faite.

Ibid.

C'est pourquoi le Ministre a mis pour fondement de l'accord, *qu'avant toute Conférence & toute dispute, les Théologiens des deux Partis feront serment d'obéir au Jugement des Délégués des Princes, & de ne rien faire contre l'accord.* Ce sont les Princes & leurs Délégués

qui sont devenus infaillibles; on jure par avance de leur obéir, quoi qu'ils ordonnent, il faudra croire essentiel ou indifférent, tolérable ou intolérable dans la Religion ce qu'il leur plaira, & le fond du Christianisme sera décidé par la politique.

On ne sçait plus en quel pays on est, ni si c'est des Chrétiens qu'on entend parler, quand on voit le fond de la Religion remis à l'autorité temporelle, & les Princes en devenir les Arbitres. Mais ce n'est pas tout; il faudra enfin convenir d'une Confession de Foi, & ce doit être le grand embarras, mais l'expédient est facile. On en fera une en termes si vagues & si généraux, que tout le monde en sera content: chacun dissimulera ce qui déplaira à son Compagnon; le silence est un remède à tous maux: on se croira les uns les autres tout ce qu'on voudra dans son cœur, Pélagiens, Eutychiens, Manichéens; pourvu qu'on n'en dise mot, tout ira bien, & Jesus-Christ ne manquera pas de réputer les uns & les autres pour des Chrétiens bien unis. Ne disons rien, déplorons l'aveuglement de nos Freres, & prions Dieu que l'excès de l'égarement leur fasse enfin ouvrir les yeux sur leur erreur.

En voici le comble. Nous avons vû ce que Zuingle & les Zuingliens, Calvin & les Calvinistes ont cru de la Confession d'Augsbourg: comment dès son origine ils refuserent de la souscrire, & se séparèrent de ses Défenseurs; comment dans toute la suite ceux de France en la recevant dans tout le reste, ont toujours excepté l'Article X. où il est parlé de la Cène. On a vû entr'autres choses ce qui en fut dit au Colloque de Poissi; & on n'a pas oublié ce que Calvin écrivoit alors *tant de la mollesse que de la brièveté obscure & défectueuse* de cette Confession, ce qui faisoit, disoit-il, *qu'elle déplaisoit aux gens de bon sens, & même que Mélancton son Auteur s'étoit souvent repenti de l'avoir dressée*; mais maintenant, que ne peut point l'aveugle désir de s'unir aux Luthériens? On est prêt à souscrire cette Confession, car on sent bien que les Luthériens ne s'en départiront jamais: Hé bien, dit notre Ministre, *ne faut-il que la souscrire? l'affaire est faite: nous sommes prêts à la souscription, pourvu que vous vouliez nous recevoir*. Ainsi cette Confession si constamment rejetée depuis cent cinquante ans, tout-à-coup, sans y rien changer, deviendra la règle commune des Calvinistes, comme elle l'est des Luthériens, à condition que chacun aura son intelligence, & y trouvera ce qu'il a dans l'esprit. Je laisse au Lecteur à décider lesquels paroissent ici le plus à plaindre, ou des Calvinistes qui tournent à tout vent, ou des Luthériens dont on ne souscrit la Confession que dans l'espé-

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PROTESTANTES,
LIV. XIV.

X.

Les Calvinistes prêts à souscrire la Confession d'Augsbourg.
Ibid. cap. XI. 245, & seq. c. XII. 268.

S. liv. III. n. 2. IX. n. 88, 89, 100. & suiv.

Ib. n. 107.

Ibid. cap. XIII. p. 272.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XIV.

Ibid. 262.

XI.
Merveilleux
motifs d'union
proposés aux
Luthériens.
Ibid. 240.

rance qu'on a de la trouver à sa fantaisie , à la faveur des équivoques dont on l'accuse. Chacun voit combien seroit vaine , pour ne rien dire de pis , la réunion qu'on propose ; ce qu'elle auroit de plus réel , c'est enfin , comme le dit M. Jurieu , *qu'on pourroit faire une bonne Ligue , & que le Parti Protestant feroit trembler les Papistes.* Voilà ce qu'espéreroit M. Jurieu ; & sa négociation lui paroîtroit assez heureuse , si au défaut d'un accord sincère des esprits , elle pouvoit les unir assez pour mettre en feu toute l'Europe , mais par bonheur pour la Chrétienté , les Ligues ne se font pas au gré des Docteurs.

Dans cette admirable négociation il n'y a rien de plus surprenant que les adresses dont s'est servi M. Jurieu pour fléchir la dureté des Luthériens. Quoi , dit-il , serez-vous toujours insensibles à la complaisance que nous avons eue de vous passer la Présence corporelle ? *Outre toutes les absurdités Philosophiques qu'il nous a fallu digérer , combien périlleuses sont les conséquences de ce Dogme ?* Ceux-là le savent , poursuit-il , qui ont à soutenir en France ce reproche continuél : *Pourquoi rejeter les Catholiques après avoir reçu les Luthériens ? Nos gens répondent : Les Luthériens n'ont pas la substance du pain : ils n'adorent pas l'Eucharistie , ils ne l'offrent pas en Sacrifice : ils n'en retranchent pas une partie : tant pis pour eux , nous dit-on , c'est en cela qu'ils raisonnent mal , & ne suivent pas leurs principes ; car si le Corps de Jesus-Christ est réellement & charnellement présent , il faut l'adorer ; s'il est présent , il faut l'offrir à son Pere ; s'il est présent , Jesus-Christ est tout entier sous chaque espèce. Ne dites pas que vous niez ces conséquences ; car enfin , elles coulent mieux & plus naturellement de votre Dogme que celles que vous nous imputez. Il est certain que votre Doctrine sur la Cène a été le commencement de l'erreur : le changement de substance a été fondé là-dessus , c'est sur cela qu'on a commandé l'adoration ; & il n'est pas aisé de s'en défendre : la raison humaine va là , qu'il faut adorer Jesus-Christ par-tout où il est. Ce n'est pas que cette raison soit toujours bonne , car Dieu est bien dans le bois & dans une pierre , sans qu'il faille adorer la pierre ou le bois ; mais enfin l'esprit va là par son propre poids , & aussi naturellement que les élémens à leur centre : il faut un grand effort pour l'empêcher de tomber dans ce précipice (ce précipice , c'est d'adorer Jesus-Christ où il est) & je ne doute nullement , poursuit notre Auteur , que les simples n'y retombassent parmi vous , s'ils n'en étoient empêchés par les disputes continuelles avec les Papistes. Ouvrez les yeux , ô Luthériens , & permettez que les Catholiques , à leur tour , vous parlent ainsi. Nous ne vous proposons pas d'adorer du bois , ou de la pierre , à cause que Dieu y est : nous*

vous

vous proposons d'adorer Jesus-Christ, où vous avouiez qu'il se ren- contre par une Présence si spéciale, attestée par un témoignage si particulier & si divin : la raison va là naturellement : l'esprit y est porté par son propre poids. Les gens simples, & qui ne sont pas con- tentieux, suivroient une pente si naturelle, si des disputes conti- nuelles ne les retenoient ; & ce n'est que par un esprit de concen- tration qu'on s'empêche d'adorer Jesus-Christ, où on le croit si pré- sent.

Telles sont les conditions de l'accord qui se traite aujourd'hui entre les Luthériens & les Calvinistes ; tels sont les moyens qu'on a pour y parvenir ; & telles sont les raisons dont on se sert pour per- suader & attendrir les Luthériens. Et que ces Messieurs n'aillent pas penser que nous en parlions comme nous faisons par quelque crainte que nous ayons de leur accord, qui après tout ne fera ja- mais qu'une grimace & une cabale ; car enfin se persuader les uns les autres, est une chose jugée impossible, même par M. Jurieu. Jamais, dit-il, aucun des Partis ne se laissera mener en triomphe, & pro- poser un accord entre les Luthériens & les Calvinistes, à condition que l'un des Partis renonce à sa doctrine ; c'est de même que si on avoit pro- posé pour moyen d'accord aux Espagnols de remettre toutes les Provin- ces & toutes leurs Places entre les mains des François. Cela, dit-il, n'est ni juste, ni possible. Qui ne voit sur ce fondement que les Lu- thériens & les Calvinistes sont deux Nations irréconciliables & in- compatibles dans le fond ? Ils peuvent faire des Ligues, mais qu'ils puissent jamais parvenir à un accord Chrétien, par la conformité de leurs sentimens, c'est une folie manifeste de le croire. Ils diront néanmoins toujours, & autant les uns que les autres, que les Ecri- tures sont claires, quoiqu'ils sentent dans leur conscience que seules elles ne peuvent terminer le moindre doute ; & tout ce qu'ils pourront faire, c'est de s'accorder, & dissimuler ce qu'ils croiront être la vérité clairement révélée de Dieu, ou en tout cas de l'enve- lopper dans des équivoques, comme on l'a tenté mille fois.

Qu'ils fassent donc ce qu'il leur plaira, & ce que Dieu permettra qu'ils fassent sur ces vains projets d'accommodemens ; ils seront éter- nellement le supplice & l'affliction les uns des autres : ils se feront les uns aux autres en témoignage éternel qu'ils ont usurpé malheureuse- ment le titre de Réformateurs, & que la méthode qu'ils ont prise pour corriger les abus, ne pouvoit tendre qu'à la subversion du Christianisme.

Mais voici quelque chose de pis pour eux. Quand ils seroient par-

Tome III.

Iiii

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XIV.

XII.
Les deux
Partis irrécon-
ciliables dans
le fond, selon
le Ministre Ju-
rieu,

Jur. II. p.
cip. 1. pag.
138, 141.

XIII.
Demande

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGLISES
PROTESTANTES,
LIV. XV.

aux Luthé-
riens & aux
Calvinistes.

venus à cette tolérance mutuelle, nous aurons encore à leur demander en quel rang ils voudront mettre Luther & Calvin, qui font Dieu en termes exprès auteur du péché, & par-là se trouvent convaincus d'un Dogme que leurs Disciples ont maintenant en horreur. Qui ne voit qu'il arrivera de deux choses l'une, ou qu'ils mettront ce blasphème, ce *Manichéisme*, cette *impiété qui renverse toute Religion* parmi les Dogmes supportables, ou qu'enfin, pour un opprobre éternel de la Réforme, Luther deviendra l'horreur des Luthériens, & Calvin des Calvinistes ?

L I V R E X V.

Histoire des Variations sur la matière de l'Eglise : On reconnoît naturellement l'Eglise visible : La difficulté de montrer où étoit l'Eglise, oblige à inventer l'Eglise invisible : La perpétuelle visibilité nécessairement reconnue : Divers moyens de sauver la Réforme dans cette présupposition : Etat où la question se trouve à présent par les disputes des Ministres Claude & Jurieu : On est enfin forcé d'avouer qu'on se sauve encore dans l'Eglise Romaine, comme on s'y est sauvé avant la Réforme-Prétendue : Etranges Variations, & les Confessions de Foi méprisées : Avantages qu'on donne aux Catholiques sur le fondement nécessaire des promesses de Jesus-Christ, en faveur de la perpétuelle visibilité : L'Eglise est reconnue pour infaillible : Ses sentimens avoués pour une règle infaillible de la Foi : Vaines exceptions : Toutes les preuves contre l'autorité infaillible de l'Eglise, réduites à rien par les Ministres : Evidence & simplicité de la Doctrine Catholique sur la matière de l'Eglise : La Réforme abandonne son premier fondement, en avouant que la Foi ne se forme point sur les Ecritures : Consentement des Ministres Claude & Jurieu dans ce Dogme : Absurdités inouïes du nouveau système de l'Eglise ; nécessaires pour se défendre contre les objections des Catholiques : L'uniformité & la constance de l'Eglise Catholique, opposée aux Variations des Eglises Protestantes : Abrégé de ce quinzième Livre : Conclusion de tout l'Ouvrage.

*Variations sur l'Article du Symbole : Je croi l'Eglise Catholique.
Fermeté inébranlable de l'Eglise Romaine.*

La cause
des Variations
des Eglises
Protestantes,
c'est de n'a-
voir pas con-
nu ce que c'é-
toit que l'E-

Comme après avoir observé les effets d'une maladie, & le ravage qu'elle fait dans un corps, on en recherche la cause pour y appliquer les remèdes convenables : ainsi après avoir vû cette perpétuelle instabilité des Eglises Protestantes, fâcheuse maladie de la Chrétienté, il faut aller au principe, pour apporter, si l'on peut, un secours proportionné à un si grand mal. La cause des Variations que

nous avons vûes dans les Sociétés séparées, est de n'avoir pas connu l'autorité de l'Eglise, les promesses qu'elle a reçues d'en-haut, ni en un mot ce que c'est que l'Eglise même. Car c'étoit-là le point fixe sur lequel il falloit appuyer toutes les démarches qu'on avoit à faire; & faute de s'y être arrêtés, les hérétiques curieux ou ignorans, ont été livrés aux raisonnemens humains, à leur chagrin, à leurs passions particulières; ce qui a fait qu'ils ne sont allés qu'à tâtons dans leurs propres Confessions de Foi, & qu'ils n'ont pu éviter les deux inconvéniens marqués par S. Paul dans les faux Docteurs, dont l'un est de se condamner eux-mêmes par leur propre jugement; & l'autre, d'apprendre toujours, sans jamais pouvoir parvenir à la connoissance de la vérité.

Ce principe d'instabilité de la Réformation Prétendue, a paru dans toute la suite de cet Ouvrage; mais il est tems de le remarquer avec une attention particulière, en montrant dans les sentimens connus de nos freres séparés sur l'article de l'Eglise, les Variations qui ont causé toutes les autres: après quoi nous finirons ce discours, en faisant voir une contraire disposition dans l'Eglise Catholique, qui pour avoir bien connu ce qu'elle étoit par la Grace de Jesus-Christ, a toujours si bien dit d'abord dans toutes les questions qu'on a émues tout ce qu'il en falloit dire pour assurer la Foi des Fidèles, qu'il n'a jamais fallu, je ne dis pas varier, mais délibérer de nouveau, ni s'éloigner tant soit peu du premier plan.

La doctrine de l'Eglise Catholique consiste en quatre points, dont d'enchaînement est inviolable: l'un, que l'Eglise est visible; l'autre, qu'elle est toujours; le troisième, que la vérité de l'Evangile y est toujours professée par toute la Société; le quatrième, qu'il n'est pas permis de s'éloigner de sa doctrine: ce qui veut dire en autres termes, qu'elle est infaillible.

Le premier point est fondé sur un fait constant: c'est que le terme d'Eglise signifie toujours dans l'Ecriture, & ensuite dans le langage commun des Fidèles, une Société visible: les Catholiques le posent ainsi, & il a fallu que les Protestans en convinssent, comme on verra.

Le second point, que l'Eglise est toujours, n'est pas moins constant, puisqu'il est fondé sur les promesses de Jesus-Christ, dont on convient dans tous les Partis.

De-là on infère très-clairement le troisième point, que la vérité est toujours professée par la Société de l'Eglise; car l'Eglise n'étant visible que par la profession de la vérité, il s'ensuit que si elle est tou-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGLISES PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

gliste.
Tit. III. 2.
II. Tim. III. 7.

I I.
L'Eglise Catholique s'est toujours connue elle-même, & n'a jamais varié dans ses Déclarations.

III.
Doctrine de l'Eglise Catholique, sur l'Article de l'Eglise. Quatre Points essentiels & inséparables les uns des autres. Conf. avec M. Cl. p. 13, & suiv.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

IV.
Sentimens
des Eglises
Protestantes
sur la perpé-
tuelle visibili-
té de l'Eglise.
La Confession
d'Augsbourg.
Conf. Aug.
art. VII.

jours, & qu'elle soit toujours visible, il ne se peut qu'elle n'enseigne & ne professe toujours la vérité de l'Evangile: d'où suit aussi clairement le quatrième point, qu'il n'est pas permis de dire que l'Eglise soit dans l'erreur, ni de s'écarter de sa doctrine; & tout cela est fondé sur la promesse qui est avouée dans tous les Partis, puisqu'enfin la même promesse qui fait que l'Eglise est toujours, fait qu'elle est toujours dans l'état qu'emporte le terme d'*Eglise*; par conséquent toujours visible, & toujours enseignant la vérité. Il n'y a rien de plus simple, ni de plus clair, ni de plus suivi, que cette doctrine.

Cette doctrine est si claire, que les Protestans ne l'ont pu nier; elle emporte si clairement leur condamnation, qu'ils n'ont pu aussi la reconnoître: c'est pourquoi ils n'ont songé qu'à l'embrouiller, & ils n'ont pu s'empêcher de tomber dans les contradictions que nous allons raconter.

Exposons avant toutes choses leurs Confessions de Foi; & pour commencer par celle d'Augsbourg, qui est la première, & comme le fondement de toutes les autres, voici comme on y posoit l'article de l'Eglise: *Nous enseignons qu'il y a une Eglise sainte qui doit subsister éternellement.* Quelle est maintenant cette Eglise, dont la durée est éternelle; les paroles suivantes l'expliquent: *L'Eglise, c'est l'Assemblée des Saints, où l'on enseigne bien l'Evangile, & où l'on administre bien les Sacremens.*

On voit ici trois vérités fondamentales. 1. *Que l'Eglise subsiste toujours*: il y a donc une succession inviolable. 2. *Qu'elle est essentiellement composée de Pasteurs & de Peuples*, puisqu'on met dans sa définition l'administration des Sacremens & la Prédication de la parole. 3. *Que non-seulement on y administre la parole & les Sacremens, mais qu'on les y administre bien, rectè, comme il faut*: ce qui entre pareillement dans l'essence de l'Eglise, puisqu'on le met, comme on voit, dans sa définition.

V.
Cette Doc-
trine avouée
par les Pro-
testans est la
ruine de leur
Réforme, &
la source de
leur embarras.

La question est après cela, comment il peut arriver qu'on accuse l'Eglise d'erreur, ou dans la doctrine ou dans l'administration des Sacremens; car si cela pouvoit arriver, la définition de l'Eglise, où l'on met non-seulement la prédication, mais la vraie prédication de l'Evangile, & non-seulement l'administration, mais la *droite* administration des Sacremens, seroit fautive; & si cela ne peut arriver, la Réforme qui accusoit l'Eglise d'erreur, portoit sa condamnation dans son propre titre.

Qu'on remarque la difficulté: car ç'a été dans les Eglises Protestantes la première source des contradictions que nous avons à

• y remarquer ; contradictions au reste , où les remèdes qu'ils ont cru trouver au défaut de leur origine , n'ont fait que les enfoncer davantage. Mais en attendant que l'ordre des faits nous fasse trouver ces vains remèdes , tâchons de bien faire sentir le mal.

Sur ce fondement de l'article VII. de la Confession d'Augsbourg , on demande aux Luthériens ce qu'ils venoient réformer. L'Eglise Romaine , disoient-ils. Mais avez-vous quelque autre Eglise où la Doctrine que vous voulez établir soit professée ? C'étoit un fait bien constant qu'ils n'en pouvoient montrer aucune. Où étoit donc cette Eglise , où par votre article VII. devoit toujours subsister la véritable Prédication de la parole de Dieu , & la droite administration des Sacremens ? Nommer quelques Docteurs par-ci par-là , & de tems en tems , que vous prétendiez avoir enseigné votre Doctrine ; quand le fait seroit avoué , ce ne seroit rien ; car c'étoit un Corps d'Eglise qu'il falloit montrer , un Corps où l'on prêchât la vérité , & où l'on administrât les Sacremens , par conséquent un Corps composé de Pasteurs & de Peuples ; un Corps à cet égard toujours visible. Voilà ce qu'il faut montrer , & montrer par conséquent dans ce Corps visible une manifeste succession , & de la Doctrine & du Ministère.

Au récit de l'article VII. de la Confession d'Augsbourg , les Catholiques trouverent mauvais qu'on eût défini l'Eglise , *l'Assemblée des Saints* ; & ils dirent que les méchans & les Hypocrites qui sont unis à l'Eglise par les liens extérieurs , ne devoient pas être exclus de leur unité. Mélancton rendit raison de cette Doctrine dans l'Apologie , & il pouvoit y avoir ici autant de disputes de mots que de choses : mais sans nous y arrêter , remarquons seulement qu'on persiste à dire que l'Eglise doit toujours durer , & toujours durer visible , puisque la Prédication & les Sacremens y étoient requis ; car écoutons comme on parle : *L'Eglise Catholique n'est pas une société extérieure de certaines Nations , mais ce sont les hommes dispersés par tout l'Univers , qui ont les mêmes sentimens sur l'Evangile , qui ont le même Christ , le même Esprit Saint , & les mêmes Sacremens.* Et encore plus expressément un peu après : *Nous n'avons pas rêvé que l'Eglise soit la Cité de Platon , qu'on ne trouve point sur la terre : Nous disons que l'Eglise existe , qu'il y a de vrais Croians & de vrais Justes répandus par tout l'Univers ; nous y ajoutons les marques , l'Evangile pur , & les Sacremens , & c'est une telle Eglise qui est proprement la colonne de la vérité.* Voilà donc toujours sans difficulté une Eglise très-réellement existente , très-réellement visible , où l'on prêche très-réellement la saine Doctrine , & où très-réel-

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

VI.
A quoi pré-
cisément les
Protestans se
sont obligés
par cette Do-
ctrine.

VII.
La perpé-
tuelle visibili-
té de l'Eglise
confirmée par
l'Apologie de
la Confession
d'Augsbourg.
*Apol. tit. de
Ecc. p. 144 ,
145 , 146.*

Ibid. 148.

lement on administre, comme il faut, les Sacremens : car, ajoute-t-on, le Royaume de Jesus-Christ ne peut subsister qu'avec la parole & les Sacremens, en sorte qu'où ils ne sont pas, il n'y a point d'Eglise.

On disoit bien en même tems qu'il s'étoit coulé dans l'Eglise beaucoup de Traditions humaines, par lesquelles la saine Doctrine

& la droite administration des Sacremens étoit altérée, & c'étoit ce qu'on vouloit réformer. Mais si ces Traditions humaines étoient

passées en dogme dans l'Eglise, où étoit donc cette pureté de la Prédication & de la Doctrine, sans laquelle elle ne pouvoit subsister ? Il falloit ici pallier la chose ; & c'est pourquoi on disoit, com-

me on a vû, qu'on ne vouloit point combattre l'Eglise Catholique, ou même l'Eglise Romaine, ni soutenir les opinions que l'Eglise avoit

condamnées ; qu'il s'agissoit seulement de quelque peu d'abus, qui s'étoient introduits dans les Eglises sans aucune autorité certaine ; &

qu'il ne falloit pas prendre pour Doctrine de l'Eglise Romaine ce qu'approuvoit le Pape, quelques Cardinaux, quelques Evêques, & quelques Moines.

A entendre ainsi parler les Luthériens, il pourroit sembler qu'ils n'attaquoient pas les Dogmes reçus, mais quelques opinions particulières, & quelques abus introduits sans autorité. Cela ne s'accor-

doit guère avec ces reproches sanglans de sacrilège & d'idolâtrie, dont on remplissoit tout l'Univers, & s'accordoit encore moins avec la rupture ouverte. Mais le fait est constant, & par ces douces

paroles on tâchoit de remédier à l'inconvénient de reconnoître de la corruption dans les Dogmes de l'Eglise, après avoir fait entrer

dans son essence la pure prédication de la vérité.

Cette immutabilité & perpétuelle durée de la saine Doctrine, étoit appuyée dans les articles de Smalcalde, souscrits de tout le Parti Luthérien, sur ces paroles de Notre-Seigneur : *Sur cette pierre*

je bâtirai mon Eglise, c'est-à-dire, disoit-on, *sur le Ministère de la profession que Pierre avoit faite*. Il y falloit donc la Prédication & la

véritable Prédication, sans laquelle on reconnoissoit que l'Eglise ne pouvoit subsister.

Pendant que nous en sommes sur la Doctrine des Eglises Luthériennes, la Confession Saxonique qu'on sçait être de Mélancton, se présente à nous. On y reconnoît qu'il y a toujours quelque Eglise véritable ; *Que les promesses de Dieu*, qui en a promis la durée,

sont immuables ; qu'on ne parle point de l'Eglise, comme d'une idée de Platon, mais qu'on montre une Eglise qu'on voit & qu'on écoute ; qu'elle

se départir

se départir

se départir

se départir

se départir

se départir

se départir

se départir

se départir

est visible en cette vie, & que c'est l'Assemblée qui embrasse l'Evangile de Jesus-Christ, & qui a le véritable usage des Sacremens, où Dieu opère efficacement par le Ministère de l'Evangile, & où plusieurs sont régénérés.

On ajoute qu'elle peut être réduite à un petit nombre ; mais qu'en fin il y a toujours un reste de Fidèles, dont la voix se fait entendre sur la terre, & que Dieu de tems en tems renouvelle le ministère. Il veut dire qu'il le purifie ; car qu'il cesse un seul moment, la définition de l'Eglise, qui, comme on venoit de le dire, ne peut être sans le ministère, ne le souffre pas ; & l'on ajoute aussi-tôt après, *que Dieu veut que le ministère de l'Evangile soit public ; il ne veut pas que la prédication soit renfermée dans les ténèbres, mais qu'elle soit entendue de tout le genre-humain : il veut qu'il y ait des Assemblées, où elle raisonne, & où son nom soit loué & invoqué.*

Voilà donc toujours l'Eglise visible. Il est vrai qu'on commence à voir la difficulté, lorsqu'on dit qu'elle est réduite à un petit nombre ; mais au fond les Luthériens ne sont pas moins empêchés à montrer dans leurs sentimens une petite société qu'une grande, lorsque Luther vint au monde, & cependant sans cela il n'y a ni Ministère, ni Eglise.

La Confession de Wittemberg, dont Brence a été l'Auteur, ne dégénère pas de cette Doctrine, puisqu'elle reconnoît une Eglise bien gouvernée par le S. Esprit, que, quoique faible, elle demeure toujours ; qu'elle juge de la Doctrine ; & qu'elle est où l'Evangile est sincèrement prêché, & où les Sacremens sont administrés selon l'institution de Jesus-Christ. La difficulté restoit toujours de nous montrer une Eglise & une société de Pasteurs & de Peuples, où l'on trouvât la saine Doctrine toujours conservée jusques au tems de Luther.

Le Chapitre suivant raconte comme les Conciles peuvent errer ; parce qu'encore que Jesus-Christ ait promis à son Eglise la présence perpétuelle de son S. Esprit, néanmoins toute Assemblée n'est pas l'Eglise ; & il peut arriver dans l'Eglise, comme dans les Etats politiques, que le plus grand nombre l'emporte sur le meilleur. C'est de quoi je ne veux pas disputer à présent ; mais je demande toujours qu'on me montre une Eglise petite ou grande, dans les sentimens de Luther avant sa venue.

La Confession de Bohême est approuvée par Luther. On y confesse une Eglise Sainte & Catholique, qui comprend tous les Chrétiens dispersés par toute la terre, qui sont assemblés par la prédication de l'Evangile dans la Foi de la Trinité & de Jesus-Christ ; par-tout où Jesus-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. XV.

néanmoins de
la Doctrine
précédante.
Cap. de Ecc.
Syn. Gen. II.
p. p. 71.
Cap. de Con-
p. 72.

XI.
Doctrine de
la Confession
de Wittem-
berg, & la
perpétuelle vi-
sibilité tou-
jours défen-
due.
Cap. de Ecc.
ibid. p. 132.
Ibid. cap. de
conc. p. 134.

XII.
La Confes-
sion de Bohé-
me.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. XV.

Art. VIII.
ibid. 186.

S. liv. XI.
n. 176, 187.

Christ est prêché & reçu, par-tout où est la parole & les Sacremens selon la règle qu'il a prescrit, là est l'Eglise. Ceux-là au moins sçavoient bien que lorsqu'ils vinrent au monde, il n'y avoit point dans l'Univers d'Eglise de leur croyance; car ils en avoient été bien informés par les Députés qu'ils avoient envoyés de tous côtés. Cependant ils n'osent dire que leur Assemblée, telle qu'elle étoit, petite ou grande, fût la Sainte Eglise Universelle; & ils disoient seulement, qu'elle en étoit un membre & une partie. Mais enfin où étoient donc les autres parties? Ils avoient parcouru tous les coins du monde, sans en apprendre aucune nouvelle: étrange extrémité de n'oser dire qu'on soit l'Eglise Universelle, & d'oser encore moins dire qu'on trouve des Freres & des Compagnons de sa Foi, en quelque endroit que ce soit de l'Univers!

Quoi qu'il en soit, voici les premiers qui semblent insinuer dans une Confession de Foi, que les vraies Eglises Chrétiennes peuvent être séparées les unes des autres, puisqu'ils n'osent pas exclure de l'unité Catholique, les Eglises avec lesquelles ils sçavoient qu'ils n'avoient point de Communion; ce que je prie qu'on remarque, parce que cette Doctrine sera enfin le dernier refuge des Protestans, comme nous verrons dans la suite.

XIII.
La Confession de Strasbourg.
Confess. Argent. c. XV.
de Eccl. Syn. Gen. I. part.
p. 185.

Nous avons vû sur l'Eglise la Confession des Luthériens; l'autre Parti va paroître. La Confession de Strasbourg présentée, comme on a vû, à Charles V. en même tems que celle d'Augsbourg, définit l'Eglise, la Société de ceux qui se sont enrôlés dans la malice de Jesus-Christ, parmi lesquels il se mêle beaucoup d'hypocrites. Il n'y a nul doute qu'une telle Société ne soit visible; qu'elle doit toujours durer en cet état de visibilité; la suite le fait paroître, puisqu'on ajoute, que Jesus-Christ ne l'abandonne jamais; que ceux qui ne l'écontent pas, doivent être tenus pour Payens & pour Publicains; qu'à la vérité on ne peut pas voir par où elle est Eglise, c'est-à-dire, la Foi; mais qu'elle se fait voir par ses fruits, parmi lesquels on compte la confession de la vérité.

Cap. XVI.
ibid.

Le Chapitre suivant explique que l'Eglise étant sur la terre dans la chair, Dieu veut aussi l'instruire par la parole extérieure, & faire garder à ses Fidèles une société extérieure par le moyen des Sacremens. Il y a donc nécessairement Pasteurs & Peuples & l'Eglise ne peut subsister sans ce ministère.

XIV.
Deux Confessions de Basse.
Ibid. art.
14, 15.

La Confession de Basse en 1536, dit que l'Eglise Catholique est le saint assemblée de tous les Saints; & qu'encore qu'elle ne soit connue que de Dieu, toutefois elle est vûe, elle est connue, elle est construite par les

Les Rits extérieurs établis de Dieu, c'est-à-dire, par les Sacremens, & par la publique & légitime prédication de sa parole : où l'on voit manifestement que sont compris les Ministres légitimement appelés, par lesquels on ajoute aussi que Dieu se fait connoître à ses Fidèles, & leur administre la rémission de leurs péchés.

Dans une autre Confession de Foi faite à Basse en 1532, l'Eglise Chrétienne est pareillement définie la Société des Saints, dont tous ceux qui confessent Jesus-Christ, sont citoyens ; ainsi la profession du Christianisme y est essentielle.

Pendant que nous parlons des Confessions Helvétiques, celle de 1566, qui est la grande & la solemnelle, définit encore l'Eglise, qui a toujours été, qui est, & qui sera toujours, l'Assemblée des Fidèles & des Saints qui connoissent Dieu, & le servent par la parole & le S. Esprit. Il n'y a donc pas seulement le lien intérieur, qui est le S. Esprit, mais encore l'extérieur, qui est la parole & la prédication : c'est pourquoi on dit ensuite que la légitime & véritable prédication en est la marque principale, à laquelle il faut ajouter les Sacremens comme il les a institués. D'où l'on conclut que les Eglises qui sont privées de ces marques, quoiqu'elles vantent la succession de leurs Evêques, leur unité & leur antiquité, sont éloignées de la vraie Eglise de Jesus-Christ, & qu'il n'y a point de salut hors de l'Eglise, non plus que hors de l'Arche : si l'on veut avoir la vie, il ne se faut point séparer de la vraie Eglise de Jesus-Christ.

Je demande qu'on remarque ces paroles qui seront d'une grande conséquence, quand il en faudra venir aux dernières réponses des Ministres : mais en attendant, remarquons qu'on ne peut pas enseigner plus clairement que l'Eglise est toujours visible, & qu'elle est nécessairement composée de Pasteurs & de Peuples, que le fait ici la Confession Helvétique.

Mais comme on étoit contraint, selon ces idées, à trouver toujours une Eglise & un Ministère où la vérité du Christianisme se fût conservée, l'embarras n'étoit pas petit, parce que, quoi qu'on pût dire, on sentoit bien qu'il n'y avoit ni grande ni petite Eglise, composée de Pasteurs & de Peuple, où l'on pût montrer la Foi qu'on vouloit faire passer pour la seule véritablement Chrétienne. On est donc contraint d'ajouter, que Dieu a eu des amis hors du Peuple d'Israel ; que durant la captivité de Babylone le peuple a été privé de sacrifice soixante ans ; que par un juste jugement de Dieu la vérité de sa parole & de son culte, & la Foi Catholique sont quelquefois tellement obscurcis, qu'il semble presque qu'ils soient éteints : & qu'il ne reste plus d'Eglise, comme il est arrivé.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XV.

XV.
La Confession Helvétique de 1566. & la perpétuelle visibilité très-bien établie.
Cap. XVII.
ibid. p. 31.
337 34.

XVI.
Commencement de Variation. L'Eglise invisible commence à paroître.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XV.

du tems d'Hélie, & en d'autres tems : de sorte qu'on peut appeller l'Eglise invisible, non que les hommes dont elle est composée le soient ; mais, parce qu'elle est souvent cachée à nos yeux, & que connue de Dieu seul, elle échappe à la vue des hommes. Voilà le Dogme de l'Eglise invisible aussi clairement établi que le Dogme de l'Eglise visible l'avoit été, c'est-à-dire, que la Réforme frappée d'abord de la vraie idée de l'Eglise, la définit de manière que sa visibilité est de son essence ; mais qu'elle est jetée dans d'autres idées, par l'impossibilité de trouver une Eglise toujours visible de sa croyance.

XVII.
L'Eglise in-
visible, pour-
quoi inven-
tée. Aveu du
Ministre Ju-
rieu.

Syst. p. 226.

Que ce soit cet inévitable embarras qui ait jeté les Eglises Calviniennes dans cette chimère d'Eglise invisible, on n'en pourra douter, après avoir entendu M. Jurieu. *Ce qui a porté, dit-il, quelques Docteurs Réformés, il devoit dire ce qui a porté des Eglises entières de la Réforme dans leur propre Confession de Foi, à se jeter dans l'EMBARRAS où ils se sont engagés, en niant que la visibilité de l'Eglise fût perpétuelle, c'est qu'ils ont cru qu'en avouant que l'Eglise est toujours visible, ils auroient eu peine à répondre à la question que l'Eglise Romaine nous fait si souvent : où étoit notre Eglise, il y a cent cinquante ans ? Si l'Eglise est toujours visible, votre Eglise Calviniste & Luthérienne n'est pas la véritable Eglise, car elle n'étoit pas visible. C'est avouer nettement la cause de l'embarras où ses Eglises se sont engagées, lui qui prétend avoir raffiné, n'en sortira pas mieux, comme on verra ; mais continuons à voir l'embarras des Eglises mêmes.*

XVIII.
Confession
Belgique, &
suite de l'em-
barras.

Art. 27.
Ibid. pag.
140.

Ib. art. 28.

Ib. art. 29.

La Confession Belgique imite manifestement l'Helvétique, puisqu'elle dit que l'Eglise Catholique ou Universelle est l'Assemblée de tous les Fidèles ; qu'elle a été, qu'elle est, & qu'elle sera éternellement, à cause que Jesus-Christ son Roi éternel ne peut pas être sans sujet : encore que pour quelque tems elle paroisse petite, ET COMME ETEINTE à la vue des hommes, comme du tems d'Achab & de ces sept mille qui n'avoient point fléchi le genouil devant Baal.

On ne laisse pas d'ajouter après, *que l'Eglise est l'Assemblée des Elus, hors de laquelle nul ne peut être sauvé ; qu'il n'est pas permis de s'en retirer, ni de demeurer seul à part ; mais qu'il faut s'unir à l'Eglise, & se soumettre à sa Discipline ; qu'on la peut voir & connoître par la pure prédication, la droite administration des Sacremens, & une bonne Discipline ; Et c'est, dit-on, par-là qu'on peut discerner certainement cette vraie Eglise dont il n'est pas permis de se séparer.*

Il semble donc d'un côté qu'ils veulent dire qu'on la peut toujours bien connoître, puisqu'elle a de si claires marques, & qu'il n'est jamais permis de s'en séparer. Et d'autre part, si nous les pressons de

nous montrer une Eglise de leur croyance, pour petite qu'elle soit, toujours visible; ils se préparent une échappatoire en recourant à cette Eglise qui ne paroît pas, encore qu'ils n'osent pas trancher le mot, ni assurer absolument qu'elle soit éteinte, mais seulement qu'elle paroît comme éteinte.

L'Eglise Anglicane parle ambigûment. *L'Eglise visible*, dit-elle, *est l'Assemblée des Fidèles, où la pure parole de Dieu est prêchée, & où les Sacremens sont administrés selon l'institution de Jésus-Christ*; c'est-à-dire, qu'elle est ainsi quand elle est visible, mais ce n'est pas dire qu'elle soit toujours visible. Ce qu'on ajoute n'est pas plus clair: *comme l'Eglise de Jérusalem, celles d'Alexandrie & d'Antioche ont erré, l'Eglise Romaine a aussi erré dans la Doctrine*: sçavoir si en infectant ces grandes Eglises, qui étoient comme les meres de toutes les autres, l'erreur a pû gagner par-tout, en sorte que la profession de la vérité fût éteinte par toute la terre: on a mieux aimé n'en dire mot que de s'exposer d'un côté à un horrible inconvénient, en disant qu'il ne restât plus aucune Eglise où la vérité fût confessée; ou de l'autre, en reconnoissant que cela ne se peut, être obligé de chercher ce qu'on sçait qu'on ne peut trouver, c'est-à-dire, une Eglise de sa croyance toujours subsistante.

Dans la Confession d'Ecosse, *l'Eglise Catholique est définie la Société de tous les Elûs*: on dit qu'elle est invisible & connue de Dieu seulement, qui seul connoît ses Elûs. On ajoute que la vraie Eglise a pour marque la Prédication & les Sacremens; que par-tout où sont ces marques, quand il n'y auroit que deux ou trois hommes, là est l'Eglise de Jésus-Christ au milieu de laquelle il est, selon sa promesse; ce qu'on entend, poursuit-on, non de l'Eglise Universelle dont on vient de parler, mais de l'Eglise particulière d'Ephèse, de Corinthe, & ainsi des autres, où le Ministère avoit été planté par S. Paul: chose étrange, de faire dire à Jésus-Christ que le ministère puisse être où il n'y a que deux ou trois hommes! Mais il falloit bien en venir là; car de trouver une seule Eglise de sa croyance, où il y eût un ministère réglé, comme à Ephèse ou à Corinthe, toujours subsistant, on en perdoit l'espérance.

J'ai réservé la Confession des Prétendus-Réformés de France pour la dernière, non-seulement à cause de l'intérêt particulier que je dois prendre à ma Patrie, mais encore à cause que c'est en France que les Prétendus-Réformés ont cherché depuis très-long-tems avec le plus de soin le dénouement de cette difficulté.

Commençons par le Catéchisme, où dans le Dimanche XV. sur

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

XI X.
L'Eglise An-
glicane.
Ib. art. 19.
p. 103.

XX.
Confession
d'Ecosse, &
manifeste
contradiction.
Ibid. artic.
16. de Ecc. p.
118. art. 16.
de Ecc. p. 118.
Art. 18. p.
119.

XXI.
Catéchis-
me des Pré-
tendus Réfor-
més de Fran-
ce.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

Catéch. Lim.
XV.

Dim. XVI.

XXII.
Suite où
l'embarras pa-
roit. L'Eglise
du Symbole à
la fin recon-
nue pour visi-
ble.

XXIII.
Sentiment
de Calvin.
Just. lib. IV.
c. L. n. 2.

cet Article du Symbole, *Je crois l'Eglise Catholique*, on enseigne que ce nom lui est donné, pour signifier que comme il n'y a qu'un Chef des Fidèles, aussi tous doivent être unis en un Corps; tellement qu'il n'y a pas plusieurs Eglises, mais une seule, laquelle est épandue par tout le monde. Comment l'Eglise Luthérienne ou Calvinienne étoit épandue par tout le monde, lorsqu'à peine on la connoissoit en quelque coin:

& comment on peut trouver en tout tems & dans tout le monde des Eglises de cette croyance: c'est où étoit la difficulté. On l'a vûe, & on la prévient dans le Dimanche suivant, ou après avoir demandé si cette Eglise se peut connoître autrement qu'en la croyant; on répond ainsi: *Il y a bien l'Eglise de Dieu visible selon qu'il nous a donné des enseignes pour la connoître; mais ici (c'est dans le Symbole) il est parlé proprement de la Compagnie de ceux que Dieu a élus pour les sauver, laquelle ne se peut pas pleinement voir à l'œil.*

On semble dire deux choses: la première, qu'il n'est point parlé d'Eglise visible dans le Symbole des Apôtres: la seconde, qu'au défaut d'une telle Eglise qu'on puisse montrer visiblement dans la croyance, il suffira d'avoir son refuge à cette Eglise invisible, qu'on ne peut pas pleinement voir à l'œil. Mais la suite met un obstacle aux deux points de cette Doctrine, puisqu'on y enseigne que nul n'obtient pardon de ses péchés, que premièrement il ne soit incorporé au Peuple de Dieu, & persévère en Unité & Communion avec le Corps de Christ, & ainsi qu'il soit membre de l'Eglise: d'où l'on conclut que hors de l'Eglise il n'y a que damnation & mort; & que tous ceux qui se séparent de la Communauté des Fidèles pour faire Secte à part, ne doivent espérer salut cependant qu'ils sont en division. Assurément faire Secte à part, c'est rompre les liens extérieurs de l'unité de l'Eglise: on suppose donc que l'Eglise avec laquelle il faut être en Communion pour avoir la rémission de ses péchés, a une liaison externe & interne tout ensemble, & que toutes deux sont nécessaires premièrement au salut, & ensuite à l'intelligence de l'Article du Symbole touchant l'Eglise Catholique: de sorte que cette Eglise confessée dans le Symbole, est visible & reconnoissable dans son extérieur; c'est pourquoi aussi on n'a osé dire qu'on ne pouvoit pas la voir, mais qu'on ne pouvoit pas la voir pleinement, c'est-à-dire, dans ce qu'elle a d'intérieur: chose dont personne ne dispute.

Toutes ces idées du Catéchisme étoient prises de Calvin qui l'a composé; car en expliquant l'Article, *Je crois l'Eglise Catholique*, il distingue l'Eglise visible d'avec l'invisible connue de Dieu seul, qui est la Société de tous les Elus, & il semble vouloir dire que c'est

de celle-là qu'il est parlé dans le Symbole : *Encore*, dit-il, *que cet Article regarde en quelque façon l'Eglise externe*, comme si c'étoit deux Eglises, & qu'au contraire ce ne fût pas un point constant que la même Eglise, qui est invisible dans ses dons intérieurs, se déclare par les Sacremens, & par la profession de sa Foi. Mais c'est qu'on tremble toujours dans la Réforme, lorsqu'il s'agit de reconnoître la visibilité de l'Eglise.

On agit plus naturellement dans la Confession de Foi, & il a été démontré ailleurs qu'on n'y connoît d'autre Eglise que celle qui est visible. Le fait est demeuré pour constant, comme on verra dans la suite. Aussi n'y avoit-il rien qui pût être moins disputé ; car depuis l'Article XXV. où cette matière commence, jusqu'à l'Article XXXII. où elle finit, on suppose toujours constamment l'Eglise visible ; & dès l'Article XXV. on pose pour fondement que *l'Eglise ne peut consister, sinon qu'il y ait des Pasteurs qui aient la charge d'enseigner*. C'est donc une chose absolument nécessaire, & ceux qui s'opposent à cette Doctrine, sont détestés comme fantastiques. D'où on conclut dans l'Article XXVI. *que nul ne se doit retirer à part, & se contenter de sa personne* ; de sorte qu'il est nécessaire d'être lié extérieurement avec quelque Eglise : vérité inculquée par-tout, sans qu'il y paroisse un seul mot d'Eglise invisible.

Il faut pourtant remarquer que dans l'Article XXVI. où il est dit, *qu'il n'est pas permis de se retirer à part, ni de se contenter de sa personne*, mais *qu'il faut se ranger à quelque Eglise*, on ajoute, *et ce, en quelque lieu où Dieu aura établi un vrai ordre d'Eglise* ; par où on laisse indécis, si l'on entend qu'un tel ordre subsiste toujours.

Dans l'Article XXVII. on avertit qu'il faut discerner avec soin quelle est la vraie Eglise : paroles qui font bien voir qu'on la suppose visible ; & après avoir décidé que c'est la *Compagnie des vrais Fidèles*, on ajoute que *parmi les Fidèles il y a des hypocrites & des réprouvés, dont la malice ne peut effacer le Titre d'Eglise*, où la visibilité de l'Eglise est de nouveau clairement supposée.

Par les principes qu'on établit en l'Article XXVIII. l'Eglise Romaine est excluse du Titre de vraie Eglise ; puisqu'après avoir posé ce fondement : *Que là où la parole de Dieu n'est pas, & qu'on ne fait nulle profession de s'assujettir à elle, & où il n'y a nul usage des Sacremens, à parler proprement, on ne peut juger qu'il y ait aucune Eglise* : on déclare que l'on condamne les *Assemblées de la Papauté*, où que la pure vérité de Dieu en est bannie, & lesquelles les Sacremens sont corrompus, abâtardis, falsifiés, ou anéantis du tout, & lesquelles tou-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES.
Liv. XV.

N. 3.
XXIV.
Confession
de Foi des
Calvinistes de
France.
Confér. avec
M. Cl. p. 21.
& suiv.

XXV.
Suite, où la
perpétuelle vi-
sibilité est tou-
jours manifeste-
ment suppo-
sée.

XXVI.
L'Eglise Ro-
maine excluse
du Titre de
vraie Eglise
par l'Article
XXVIII. de la
Confession des
France.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

Instit. IV.
ch. II. n. 2.

XXVII.
L'Article
XXXI. où l'in-
terruption du
Ministère, &
la cessation de
l'Eglise visible
est reconnue.

tes superstitions & idolâtries ont vogue ; d'où l'on tire cette consé-
quence : *Nous tenons donc que tous ceux qui se mêlent en tels Actes,
& y communiquent, se séparent & se retranchent du Corps de Jesus-
Christ.*

On ne peut pas décider plus clairement, qu'il n'y a point de
salut dans la Communion Romaine. Et ce qu'on ajoute, qu'il y a
encore parmi nous quelque *trace d'Eglise*, loin d'adoucir les ex-
pressions précédentes, les fortifie ; puisque ce terme emporte plu-
tôt un reste & un vestige d'une Eglise qui ait autrefois passé par-là,
qu'une marque qu'elle y soit. Calvin l'entendoit ainsi, puisqu'il as-
suroit que *la Doctrine essentielle au Christianisme y étoit entièrement
oubliée.* Mais l'embarras de trouver la Société où l'on pouvoit ser-
vir Dieu avant la Réforme, a fait éluder cet Article, de la manière
que la suite nous fera paroître.

La même raison a obligé d'éluder encore le XXXI. qui regarde
la vocation des Ministres. Quelque rebattu qu'il ait été, il en faut
encore parler nécessairement, & d'autant plus, qu'il a donné lieu
à d'insignes Variations, même de nos jours. Il commence par ces
paroles : *Nous croyons*, (c'est un Article de Foi, par conséquent
révélé de Dieu, & révélé clairement dans son Ecriture, selon les
principes de la Réforme) : *Nous croyons donc que nul ne se doit in-
gérer de son autorité propre à gouverner l'Eglise ;* il est vrai, la chose
est constante ; *mais que cela se doit faire par Election ;* cette partie de
l'Article n'est pas moins assurée que l'autre. Il faut être choisi, dé-
puté, autorisé par quelqu'un ; autrement, on s'ingère de soi-même,
& de son autorité propre, ce qu'on venoit de défendre. Mais,
c'est ici l'embarras de la Réforme ; on ne sçavoit qui avoit choisi,
député, autorisé les Réformateurs, & il falloit bien trouver ici
quelque couverture à un défaut si visible. C'est pourquoi, après
avoir dit qu'il faut être élu & député en quelque forme que ce
soit, & sans rien spécifier, on ajoute : *En tant qu'il est possible, &
que Dieu le permet :* où visiblement on prépare une exception en
faveur des Réformateurs. En effet, on dit aussi-tôt après : *Laquelle
exception, nous y ajoutons notamment, pour ce qu'il a fallu quelque-
fois, & même de notre tems, auquel l'état de l'Eglise étoit interrompu,
que Dieu ait suscité Gens d'une façon extraordinaire pour dresser l'E-
glise de nouveau, qui étoit en ruine & désolation.* On ne pouvoit pas
marquer en termes plus clairs, ni plus généraux, l'interruption du
Ministère ordinaire établi de Dieu, ni la pousser plus loin, que
d'être obligé d'avoir recours à la Mission extraordinaire, où Dieu

envoie par lui-même , & donne aussi des preuves particulieres de sa volonté. Car on avoue franchement qu'on n'a ici à produire , ni Pasteurs qui aient consacré , ni Peuple qui ait pû élire ; ce qui emportoit nécessairement l'entiere extinction de l'Eglise dans sa visibilité ; & il étoit remarquable que par l'interruption de la visibilité & du Ministère , on avouoit simplement que *l'Eglise étoit en ruine* , sans distinguer la visible d'avec l'invisible , parce qu'on étoit entré dans les idées simples , où nous mène naturellement l'Ecriture , de ne reconnoître d'Eglise , qui ne soit visible.

On aperçut à la fin cet inconvénient dans la Réforme ; & en 1603 , quarante-cinq ans après la Confession de Foi , la difficulté fut proposée en ces termes dans le Synode National de Gap. *Les Provinces sont exhortées à peser aux Synodes Provinciaux , en quels termes l'Article XXV. de la Confession de Foi doit être couché : d'autant qu'ayant à exprimer ce que nous croyons touchant l'Eglise Catholique , dont il est fait mention au Synode ; il n'y a rien en ladite Confession qui se puisse prendre que pour l'Eglise militante & visible. On ajoute un ordre général : Que tous viennent préparés sur les matieres de l'Eglise.*

C'est donc un fait bien avoué , que lorsqu'il s'agit d'expliquer la Doctrine de l'Eglise , article si essentiel au Christianisme , qu'il a même été énoncé dans le Symbole , l'idée d'Eglise invisible ne vint pas seulement dans l'esprit aux Réformateurs , tant elle étoit éloignée du bon sens , & peu naturelle. On s'avise pourtant dans la suite qu'on en a besoin , parce qu'on ne peut trouver d'Eglise qui ait toujours visiblement persisté dans la croyance qu'on professe , & on cherche le remède à cette omission. Mais , que dire ? Que l'Eglise pouvoit être entièrement invisible ? C'étoit introduire dans la Confession de Foi un songe si éloigné du bon sens , qu'il n'étoit pas seulement venu dans la pensée de ceux qui la dresserent. On résolut donc à la fin de la laisser dans son entier ; & quatre ans après , en 1607 , dans le Synode National de la Rochelle , après que toutes les Provinces eurent bien examiné ce qui manquoit à la Confession de Foi , on conclut de ne rien ajouter , ou diminuer aux Articles XXV. & XXIX. qui étoient ceux où la visibilité de l'Eglise étoit le mieux exprimée , & de ne toucher de nouveau à la matiere de l'Eglise.

M. Claude étoit le plus subtil de tous les hommes à éluder les décisions de son Eglise , lorsqu'elles l'incommodoient ; mais à cette fois il se moque trop visiblement : car il voudroit nous faire

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. XV.

XXVIII.
Embarras
dans les Syno-
des de Gap &
de la Rochel-
le , sur ce que
l'Eglise invis-
ble avoit été
oubliée dans
la Confession.
Syn. de Gap.
chap. de la
Conf. de Foi.

Syn. de la
Roch. 1607.

XXIX.
Vaine sub-
tilité du Mi-
nistre Claude
pour éluder ces
Synodes.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

Réponse au
Discours de M.
de Cond. pag.
220.

§. n. 17.

accroire que toute la difficulté que le Synode de Gap trouvoit dans la Confession de Foi, c'est qu'il eût souhaité qu'au lieu de marquer seulement *la Partie militante & visible* de l'Eglise Universelle, on eût aussi marqué *ses Parties invisibles, qui sont l'Eglise Triomphante, & celle qui est encore à venir*. N'étoit-ce pas là en effet une question bien importante, & bien difficile, pour la faire agiter dans tous les Synodes, & dans toutes les Provinces, afin de la décider au prochain Synode National ? S'étoit-on seulement jamais avisé d'émouvoir une question si frivole ? Et pour croire qu'on s'en mît en peine, ne faudroit-il pas avoir oublié tout l'état des Controverses, depuis le commencement de la Réforme Prétendue ? Mais M. Claude ne vouloit pas avouer que l'embarras du Synode étoit de ne trouver pas dans la Confession de Foi l'Eglise invisible, pendant que son Confrere M. Jurieu, en cela de meilleure Foi, demeure d'accord qu'on croyoit en avoir besoin dans le Parti, pour répondre à la demande, où étoit l'Eglise.

XXX.
Décision mé-
morable, à la-
quelle on ne
se sient pas,
du Synode de
Gap, sur la
vocation ex-
traordinaire.

Le même Synode de Gap fit une importante décision sur l'Article XXXI. de la Confession de Foi, qui parloit de la vocation extraordinaire des Pasteurs; car la question étant proposée, *s'il étoit expédient, lorsqu'on traiteroit de la vocation des Pasteurs qui ont réformé l'Eglise, de fonder l'autorité qu'ils ont eue de la réformer, & d'enseigner sur la vocation qu'ils avoient tirée de l'Eglise Romaine*; la Compagnie jugea, qu'il la faut simplement rapporter, selon l'Article, à la vocation extraordinaire, par laquelle Dieu les a poussés intérieurement à ce Ministère, & non pas à ce peu qu'il leur restoit de cette vocation ordinaire corrompue. Telle fut la décision du Synode de Gap; mais, comme nous l'avons déjà remarqué souvent, on ne dit jamais bien la première fois dans la Réforme. Au lieu qu'elle ordonne ici qu'on aura recours *simplement à la vocation extraordinaire*, le Synode de la Rochelle dit qu'on y aura recours, *principalement*. Mais on ne se tiendra non plus à l'explication du Synode de la Rochelle, qu'à la détermination du Synode de Gap; & tout le sens de l'Article, si soigneusement expliqué par deux Synodes, sera changé par deux Ministres.

XXXI.
Les Minis-
tres éludent le
Décret de la
vocation ex-
traordinaire.
Déf. de la
Rf. I. part.
ch. 4. & IV.
part. ch. 4.

Les Ministres Claude & Jurieu n'ont plus voulu de la vocation extraordinaire, où Dieu envoie par lui-même; ni la Confession de Foi, ni les Synodes ne les étonnent: car, comme au fond, on ne se soucie dans la Réforme, ni de Confession de Foi, ni de Synode, & qu'on n'y répond que pour la forme, on se contente aussi des moindres évasions. M. Claude n'en manqua jamais; *autre chose*, dit-il,

dit-il, est le droit d'enseigner & de faire les fonctions de Pasteur ; *autre est le droit de travailler à la Réformation.* Quant au dernier, la vocation étoit extraordinaire, à cause des dons extraordinaires, dont furent ornés les Réformateurs ; mais il n'y eut rien d'extraordinaire, quant à la vocation au ministère de Pasteur, puisque ces premiers Pasteurs étoient établis par le Peuple, dans lequel réside naturellement la source de l'autorité & de la vocation.

On ne pouvoit plus grossièrement éluder l'Article XXXI. car il est clair qu'il ne s'y agit en aucune sorte, ni du travail extraordinaire de la Réforme, ni des rares qualités des Réformateurs ; mais simplement de la vocation *pour gouverner l'Eglise*, à laquelle il n'étoit pas permis de s'ingérer de soi-même. Or c'étoit à cet égard qu'on avoit recours à la vocation extraordinaire ; par conséquent c'étoit à l'égard des fonctions pastorales.

Le Synode ne s'explique pas moins clairement ; car sans songer seulement à distinguer le pouvoir de réformer, & celui d'enseigner, qui, en effet, étoient si unis, puisque le même pouvoir qui autorise à enseigner, autorise aussi à réformer les abus : la question fut, si le pouvoir, tant de réformer, que celui d'enseigner, doit être fondé, ou sur la vocation tirée de l'Eglise Romaine, ou sur une commission extraordinaire, immédiatement émanée de Dieu, & on conclut pour la dernière.

Mais il n'y avoit plus moyen de la soutenir ; puisqu'on n'en avoit aucune marque, & que deux Synodes n'avoient pu trouver autre chose, pour autoriser ces Pasteurs extraordinairement envoyés, si non qu'ils se disoient *poussés intérieurement à leur Ministère.* Les Chefs des Anabaptistes & des Unitaires en disent autant, & il n'y a point de plus sûr moyen pour introduire tous les Fanatiques dans la Charge de Pasteur.

Voilà un beau champ ouvert aux Catholiques. Aussi ont-ils tellement pressé les argumens de l'Eglise & du ministère, que le désordre s'est mis dans le Camp ennemi, & que le Ministre Claude, après avoir poussé la subtilité plus loin qu'on n'avoit jamais fait, n'a pu contenter le Ministre Jurieu. Ce qu'ils ont dit l'un & l'autre sur cette matière, les pas qu'ils ont fait vers la vérité, les absurdités où ils sont tombés pour n'avoir pas assez suivi leur principe, ont mis la question de l'Eglise dans un état que je ne puis dissimuler sans omettre un des endroits des plus essentiels de cette histoire.

Ces deux Ministres supposent que l'Eglise est visible & toujours visible, & ce n'est pas en cet endroit qu'ils se partagent. Afin qu'on

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XV.

Rép. à M.
de Cond. pag.

313, 333.

Id. p. 397,

313.

XXXII.

La vocation extraordinaire posée dans la Confession, & dans deux Synodes Nationaux, est abandonnée.

XXXIII.

Etat présent de la Controverse de l'Eglise, combien important.

XXXIV.

On ne nous conteste plus la visibilité de l'Eglise.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

Rép. au disc.
de M. de
Cond. p. 73.
Ibid. 82.
83, & suiv.

ne doute pas que M. Claude n'ait persisté dans ce sentiment jusqu'à la fin, je produirai le dernier Ecrit qu'il a fait sur cette matiere. Il y enseigne que la question entre les Catholiques & les Protestans n'est pas si l'Eglise est visible; qu'on ne nie point dans sa Religion que la vraie Eglise de Jesus-Christ, celle que ses promesses regardent, ne le soit; il décide très-clairement que le passage de S. Paul où l'Eglise est représentée comme étant sans tache & sans ride, ne regarde pas seulement l'Eglise qui est dans le Ciel, mais encore l'Eglise visible qui est sur la terre: ainsi que l'Eglise visible est le Corps de Jesus-Christ, ou ce qui revient à la même chose, que le Corps de Jesus-Christ, qui seul est la vraie Eglise, est visible; que c'est là le sentiment de Calvin & de Mestresat, & qu'il ne faut pas chercher l'Eglise de Dieu hors de l'état visible du ministère de la parole.

XXXV.
Les Pro-
messes de Je-
sus-Christ sur
la visibilité
sont avouées.

Id. p. 105.

C'est confesser très-clairement qu'elle ne peut être sans sa visibilité & sans la perpétuité de son ministère: Aussi l'Auteur l'a-t-il reconnu en plusieurs endroits, & en particulier en expliquant ces paroles: *Les portes d'Enfer ne prévaudront point contre elle*; où il parle ainsi: *Si l'on entend dans ces paroles une subsistance perpétuelle du ministère, dans un état suffisant pour le salut des Elus de Dieu, malgré tous les efforts de l'Enfer, & malgré les désordres & les confusions des Ministres mêmes, c'est ce que je reconnois aussi que Jesus-Christ a promis; & c'est en cela que nous avons une marque sensible & palpable de sa promesse.*

Ainsi la perpétuité du ministère n'est pas une chose qui arrive par hasard à l'Eglise, ou qui lui convienne pour un tems; c'est une chose qui lui est promise par Jesus-Christ même; & il est aussi assuré que l'Eglise ne sera point sans un ministère visible, qu'il est assuré que Jesus-Christ est la vérité éternelle.

XXXVI.

Autre pro-
messe égale-
ment avouée.
Conf. avec
M. Cl. p. 36.

Réponse au
disc. de M. de
Cond. p. 106
107.

Ce Ministre passe encore plus avant, & en expliquant la promesse de Jesus-Christ: *Allez, baptisez, enseignez, & je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles*, il approuve ce Commentaire qu'on en avoit fait: *Avec vous enseignant, avec vous baptisant*; ce qu'il finit en disant: *Je reconnois que Jesus-Christ promet à l'Eglise d'être avec elle, & d'enseigner avec elle, SANS INTERRUPTION, jusqu'à la fin du monde*: Avec d'où je conclurai en son tems l'infailibilité de la Doctrine de l'Eglise avec laquelle Jesus-Christ enseigne toujours; mais je m'en fers seulement ici pour établir par les Ecritures & par les promesses, du consentement du Ministre, la visible perpétuité du Ministère Ecclésiastique.

XXXVII.

La visibilité

De là vient aussi qu'il définit ainsi l'Eglise: *L'Eglise*, dit-il, &

les vrais Fidèles qui font profession de la vérité, de la piété Chrétienne, & d'une véritable sainteté sous un ministère qui lui fournit les alimens nécessaires pour la vie spirituelle, sans lui en soustraire aucun. Où l'on voit la profession de la vérité, & la perpétuité du ministère visible, entrer manifestement dans la définition de l'Eglise: d'où il s'en suit clairement, qu'autant qu'il est assuré que l'Eglise sera toujours, autant est-il assuré qu'elle sera toujours visible, puisque la visibilité est de son essence, & qu'elle entre dans sa définition.

Si on demande au Ministre comment il entend que l'Eglise soit toujours visible, puisqu'il veut que ce soit l'Assemblée des vrais Fidèles qui ne sont connus que de Dieu; & que la profession de la vérité qui pourroit la faire connoître, lui est commune avec les méchans & les hypocrites, aussi-bien que le ministère extérieur & visible: il répond que c'est assez pour rendre visible l'Assemblée des Fidèles, qu'on puisse montrer au doigt le lieu où elle est, c'est-à-dire, *le corps où elle est nourrie*, & le Ministère visible sous lequel elle est nécessairement renfermée; ce qui fait qu'on en peut venir jusqu'à dire: *Elle est là*, comme on dit en voyant le champ où est le bon grain avec l'ivroie, *Le bon grain est là*; & en voyant le rets où sont les bons poissons avec les mauvais: *C'est-là que sont les bons poissons.*

Mais quel étoit ce Ministère public & visible sous lequel étoient renfermés avant la Réformation les vrais Fidèles, qu'on veut être seuls la vraie Eglise: c'étoit la grande question. On ne voyoit dans tout l'Univers de Ministère qui eût perpétuellement duré, que celui de l'Eglise Romaine, ou des autres dont la Doctrine n'étoit pas plus avantageuse à la Réforme. Il a donc bien fallu avouer enfin que *ce Corps où les vrais Fidèles étoient nourris, & ce Ministère où ils recevoient les alimens suffisans, sans soustraction d'aucun, étoit le corps de l'Eglise Romaine, & le Ministère de ses Prélats.*

Il faut ici louer ce Ministre d'avoir vu plus clair que plusieurs autres, & de n'avoir pas comme eux, restraint l'Eglise aux sociétés séparées de Rome, comme étoient les Vaudois & les Albigeois, les Viciélistes & les Hussites; car encore qu'il les regarde comme la plus illustre partie de l'Eglise, parce qu'elles en étoient la plus pure, la plus éclairée, & la plus généreuse, il a bien vu qu'il étoit ridicule de mettre là toute la défense de sa cause; & dans son dernier ouvrage, sans s'arrêter à ces sectes obscures dont maintenant on a vu le foible, il ne marque la vraie Eglise & les vrais Fidèles que dans le Ministère Latin.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. XV.

de l'Eglise: entre dans la définition que le Ministre Claude en a donnée.

Ibid. 119.
XXXVIII.
Comment la société des Fidèles est visible selon ce Ministre.
Pag. 79, 93, 115, 121, 146, 243.

XXXIX.
Avant la Réformation, les Elus de Dieu séparés dans la Communion, & sous le Ministère Romain.
Ibid. 130, &c. 145, &c. 360, &c. 369, &c. 373, 378.

XL.
Ce Ministère n'a pas eu recours aux Albigeois, &c.
Diss. de la Réf. I. part. ch. V. p. 289.
Réponse au Diss. de M. de Cond.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

XLI.
Embarras
& contradic-
tion inévita-
ble.

Inst. lib. IV.
ch. 2. n. 2.
S. n. 26.
Ibid.

XLII.
Les Répon-
ses, par où
l'on rombe
dans un plus
grand embar-
ras.

Rép. de M.
Cl. au disc. de
M. de Meaux.

Page. 128,
145, 146,
247, 361,
&c.

Mais c'est-là qu'est l'embarras d'où on ne sort point ; car les Catholiques en reviennent à leur ancienne demande : si la vraie Eglise est toujours visible ; si la marque pour la reconnoître, selon tous vos Catéchismes & toutes vos Confessions de Foi, est la pure Prédication de l'Evangile & la droite administration des Sacremens : ou l'Eglise Romaine avoit ces deux marques, & en vain la veniez-vous réformer ; ou elle ne les avoit pas, & vous ne pouvez plus dire, selon vos principes, qu'elle est le corps où est renfermée la vraie Eglise. Car au contraire Calvin avoit dit que *la Doctrine essentielle au Christianisme* y étoit ensevelie, & qu'elle n'étoit plus qu'une école d'idolâtrie & d'impiété. Son sentiment avoit passé dans la Confession de Foi, où nous avons vu que *la pure vérité de Dieu étoit bannie de cette Eglise ; que les Sacremens y étoient corrompus, falsifiés, & abâtardis ; que toute superstition & idolâtrie y avoient la vogue.* D'où on concluoit que l'Eglise étoit en ruine & désolation, l'état du Ministère interrompu, & sa succession tellement anéantie, qu'on ne pouvoit plus la ressusciter que par une mission extraordinaire. Et en effet, si la justice imputée étoit le fondement du Christianisme ; si le mérite des œuvres, & tant d'autres Doctrines reçues étoient mortelles à la piété ; si les deux espèces étoient essentielles à l'Eucharistie, où étoit la vérité & les Sacremens ? Calvin & la Confession avoient raison de dire, selon ces principes, qu'il ne restoit plus là aucune Eglise.

D'autre côté, on ne peut pas dire, ni que l'Eglise ait cessé, ni qu'elle ait cessé d'être visible : les promesses de Jesus-Christ sont trop claires, & il faut bien trouver moyen de les concilier avec la Doctrine de la Réforme. C'est-là qu'est née la distinction des additions & des soustractions : si vous ôtez par soustraction quelques vérités fondamentales, le Ministère n'est plus : si vous mettez sur ces fondemens de mauvaises Doctrines, quand même elles détruiroient ce fondement par conséquence, le ministère subsiste, impur à la vérité, mais suffisant ; & par le discernement que les Fidèles feront du fondement qui est Jesus-Christ d'avec ce qui a été surajouté, ils trouveront dans le Ministère tous les alimens nécessaires. Voilà donc à quoi aboutit cette pureté de Doctrine, & ces Sacremens, droitement administrés, qu'on avoit mis comme les marques de la vraie Eglise. Sans avoir ni Prédication qu'on puisse approuver, ni culte où l'on puisse prendre part, ni l'Eucharistie en son entier, on aura tous les alimens nécessaires, sans soustraction d'aucun ; on aura la pureté de la parole, & les Sacremens bien administrés : qu'est-ce que se contredire, si cela ne l'est ?

Mais voici un autre inconvénient. Si avec toutes ces Doctrines, toutes ces pratiques, & tous ces cultes de Rome, avec l'adoration & avec l'oblation du Corps du Sauveur, avec la soustraction d'une des espèces, & toutes les autres Doctrines; on y a encore *tous les alimens nécessaires, sans soustraction d'aucun*, à cause qu'on y confesse un seul Dieu, Pere, Fils, & S. Esprit, & un seul Jesus-Christ comme Dieu, & comme Sauveur, on les y a donc encore, on y a encore les marques de vraie Eglise, c'est-à-dire, la pureté de la doctrine, & la droite administration des Sacremens, jusqu'à un degré suffisant: la vraie Eglise y est donc encore, & on y peut encore faire son salut.

M. Claude n'a pas voulu en demeurer d'accord; les conséquences d'un si grand aveu l'ont fait trembler pour la Réforme. Mais M. Jurieu a franchi le pas, & il a vu que les différences qu'avoit apportées M. Claude entre nos Peres & nous, étoient trop vaines pour s'y arrêter.

En effet, on n'en rapporte que deux: la premiere est, qu'à présent il y a un Corps dont on peut embrasser la Communion, & c'est le Corps des Prétendus-Réformés: la seconde est que l'Eglise Romaine a passé en Article de Foi beaucoup de dogmes qui n'étoient pas décidés du tems de nos Peres.

Mais il n'y a rien de plus vain; & pour convaincre le Ministre Claude, il n'y a qu'à se souvenir de ce que le Ministre Claude vient de nous dire. Il nous a dit que les *Bérengariens, les Vaudois, les Albigeois, les Viciéistes, les Hussites, &c.* avoient déjà paru au monde comme la plus illustre partie de l'Eglise, parce qu'ils étoient la plus pure, la plus éclairée, la plus généreuse. Il n'y a encore un coup qu'à se souvenir, que selon lui, l'Eglise Romaine avoit déjà donné de suffisans sujets de se retirer de sa Communion par les anathêmes contre Bérenger, contre les Vaudois & les Albigeois, contre Jean Vicié & Jean Hus, & par les persécutions qu'elle leur avoit faites. Et néanmoins il avoue dans tous ces endroits qu'il n'étoit point nécessaire de s'unir avec ces Sectes pour être sauvé, & que Rome contenoit encore les Elus de Dieu.

De dire que les Luthériens & les Calvinistes ont eu plus d'éclat, il n'y va que du plus & du moins, & la substance au fond demeure la même. Les décisions qu'on avoit faites contre ces Sectes comprenoient la principale partie de ce qu'on a depuis décidé contre Luther & Calvin; & sans parler des décisions, la pratique universelle & constante d'offrir le Sacrifice de la Messe, & de faire de cet-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. XV.

XLIII.
Selon les principes du Ministre, tout est dans l'Eglise Romaine en son entier, par rapport au salut éternel.

XLIV.
Nulle différence entre nos Peres & nous.
Diss. de la Réf. pag. 295.
Rép. au disc. de M. de Cond. p. 370.

P. 358, &c.
Diss. de la Réf. III. pag. c. V. p. 289.

Rép. au disc. de M. de Cond. p. 362.

HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

te oblation la pareille la plus essentielle du culte Divin, n'étoit pas nouvelle, & il n'étoit pas possible de demeurer dans l'Eglise sans consentir à ce culte. On avoit donc, avec ce culte & toutes ses dépendances, tous les alimens nécessaires, sans soustraction d'aucun: on les peut donc avoir encore: M. Claude n'a pu le nier sans une illusion trop grossière; & l'a veu qu'en a fait depuis M. Jurieu, étoit forcé.

Joignons à cela que M. Claude qui nous fait la différence si grande entre les tems qui ont précédé, & ceux qui ont suivi la Réformation, sous prétexte qu'on a depuis parmi nous passé en dogmes de Foi des articles indécis auparavant, a lui-même détruit cette réponse, en disant, *qu'il n'étoit pas plus mal-aisé au peuple de s'abstenir de croire, & de pratiquer ce qui avoit été passé en dogme, que de s'abstenir de croire & de pratiquer ce que le Ministère enseignoit, ce qu'il commandoit, & qui s'étoit rendu commun*; de sorte que ce grand mot de passer en dogme, dont il fait un épouvantail à son Parti, dans le fond n'est rien selon lui-même.

X L V.
fausseté avancée par le Ministre Claude, qu'on pourroit être dans la Communion Romaine, sans communiquer à ses Dogmes, & à ses pratiques.

Page. 360.
361. &c. 369.
&c.

A ces inconvéniens de la doctrine de M. Claude, je joins encore une fausseté palpable à laquelle il a été obligé par son système. C'est de dire que les vrais Fidèles qu'il reconnoît dans l'Eglise Romaine avant la Réformation, y ont subsisté, *sans communiquer ni aux dogmes, ni aux pratiques corrompues qui y étoient*; c'est-à-dire, sans assister à la Messe, sans se confesser, sans communier ni à la vie, ni à la mort; en un mot, sans jamais faire aucun acte de Catholique-Romain.

On a cent fois représenté que ce seroit ici un nouveau prodige; car sans parler du soin qu'on avoit dans toute l'Eglise de rechercher les Vaudois & les Albigeois, les Viciéistes & les Hussites: il est certain premièrement, que ceux mêmes dont la doctrine n'étoit pas suspecte, étoient obligés en cent occasions de donner des marques de leur croyance, & particulièrement lorsqu'on leur donnoit le S. Viatique. Il n'y a qu'à voir tous les Rituels qui ont précédé les tems de Luther, pour y voir le soin qu'on avoit de faire confesser auparavant ceux à qui on l'administroit, de leur y faire reconnoître, en le leur donnant, la vérité du Corps de Notre-Seigneur, de le leur faire adorer avec un profond respect. De là résulte un second fait incontestable: c'est qu'en effet les Vaudois cachés, & les autres qui vouloient se dérober aux censures de l'Eglise, n'avoient point d'autres moyens de le faire en pratiquant le même culte que les Catholiques, jusqu'à recevoir avec eux la

Communion : c'est ce qu'on a démontré avec la dernière évidence , & par tous les genres de preuves qu'on peut avoir en cette matière. Mais il y a un troisième fait plus constant encore , puisqu'il est avoué par les Ministres : c'est que de tous ceux qui ont embrassé le Luthéranisme ou de Calvinisme , il ne s'en est pas trouvé un seul qui ait dit , en les embrassant , qu'il ne changeoit point de croyance , & qu'il ne faisoit que déclarer ce qu'il avoit toujours cru dans son cœur.

Sur ce fait bien articulé , M. Claude s'est contenté de répliquer fièrement : *M. de Meaux s'imagine-t-il que les Disciples de Luther & de Zuingle dissent faire des déclarations formelles de tout ce qu'ils avoient pensé avant la Réformation , & qu'on doit insérer ces déclarations dans des Livres ?*

C'étoit trop grossièrement & trop foiblement esquiver , car je ne prétendois pas qu'on dût , ni tout déclarer , ni tout écrire ; mais on n'auroit jamais manqué d'écrire ce qui decidoit une des parties des plus essentielles de tout le Procès , c'est-à-dire , la question , si avant Luther & Zuingle il y avoit quelqu'un de leur croyance , ou si elle étoit absolument inconnue. Cette question étoit décisive , parce que personne ne pouvant penser que la vérité eût été éteinte , il s'ensuivoit clairement que toute doctrine qu'on ne trouvoit plus sur la terre , n'étoit plus la vérité. Les exemples tranchoient tout le doute en cette matière , & si l'on en eût eu , il est clair qu'on les auroit rendu publics ; mais on n'en a produit aucun : c'est donc qu'il n'y en avoit point , & le fait doit demeurer pour constant.

Tout ce qu'on a pu répondre , c'est que si l'on eût été content des Doctrines & des Cultes Romains , la Réforme n'auroit pas eu un si prompt succès. Mais sans ici répéter sur ce succès ce qu'on peut trouver ailleurs , & même par tout dans cette Histoire ; c'est assez de se souvenir de ce que dit saint Paul : *Que le discours des hérétiques gagne comme la gangrène* : or la gangrène ne suppose pas la gangrène dans un corps qu'elle corrompt , ni par conséquent les hérétiques ne trouvent pas leur erreur déjà établie dans les esprits qu'elle gâte. Il est vrai que les matières étoient disposées , comme le dit M. Claude , par l'ignorance & les autres causes qu'on a vues , la plupart peu avantageuses à la Réforme ; mais conclure de-là avec ce Ministre , que les Disciples que la nouveauté donnoit à Luther , pensassent déjà comme lui , c'est au lieu d'un fait positif dont on demande la preuve , substituer une conséquence , non seulement douteuse , mais évidemment fautive.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. XV.

Sup. liv. XI.
n. 106 , 107 ,
107 , 149 ,
etc.

XLVI.
Fait conf-
tant , qu'a-
vant la Ré-
formation , la
Doctr. qu'on
y ensei-
gnoit , étoit
inconnue.

Reflex. sur
un Ecrit de M.
Claude , après
la Conférence
avec ce Minis-
tre , p. 460.
Rép. au disc.
de M. de
Cond.

XLVII.
Si le petit
succès de Lu-
ther prouve
qu'on pensât
comme lui a-
vant les dispu-
tes.

Réponse au
disc. de M. de
Cond. p. 363.
Rép. à la
Lett. Past.
Lett. Past.
de Monsieur de
Meaux.
II. Tim. 12.
Ibid.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

XLVIII.
Aburdité
de la suppo-
sition du Mini-
stre Claude sur
ceux qui vi-
voient, selon
lui, dans la
Communion
Romaine.

Il y a plus : quand on auroit accordé à M. Claude, qu'avant la Réformation tout le monde dormoit dans l'Eglise Romaine, jusqu'à laisser faire à chacun tout ce qu'il vouloit : ceux qui n'assistoient ni à Messe, ni à Communion, n'alloient jamais à confesse, & n'avoient aucune part aux Sacremens, ni à la vie, ni à la mort, vivoient & mouraient parfaitement en repos : on ne sçavoit ce que c'étoit de demander à de telles gens la Confession de leur Foi, & la réparation du scandale qu'ils donnoient à leurs freres ; après tout, que gagne-t-on en avançant de tels prodiges ? Le dessein est de prouver qu'on pouvoit faire son salut en demeurant de bonne foi dans la Communion de l'Eglise Romaine. Pour le prouver, la premiere chose qu'on fait, c'est d'ôter à ceux qu'on sauve, tous les liens extérieurs de la Communion. La plus essentielle partie du service étoit la Messe ; il n'y falloit prendre aucune part. Le signe le plus manifeste de la Communion, étoit la Communion Paschale : il s'en falloit abstenir ; autrement, il auroit fallu adorer Jesus-Christ comme présent, & communier sous une espèce. Toutes les prédications retentissoient de ce culte, de cette Communion, & enfin des autres Doctrines qu'on veut croire si corrompues. Il se falloit bien garder de donner aucune marque d'approbation ; par ce moyen, dit M. Claude, on sera sauvé dans la Communion de l'Eglise ; il faudroit plutôt conclure que par ce moyen on sera sauvé sans la Communion de l'Eglise, puisqu'en effet par ce moyen on aura rompu tous les liens de la Communion ; car enfin qu'on me définisse ce que c'est que d'être en Communion avec une Eglise. Est-ce demeurer dans le Pays où cette Eglise est reconnue, comme les Protestans étoient parmi nous, ou comme les Catholiques sont en Angleterre & en Hollande ? Ce n'est pas cela sans doute ; mais peut-être que ce sera entrer dans les Temples, entendre les Prêches, & se trouver dans les Assemblées, sans aucune marque d'approbation, & à peu près dans le même esprit qu'un voyageur curieux ; sans dire, *amen*, sur la priere, & sur-tout sans communier jamais ? Vous vous moquez, répondez-vous. Enfin donc, communier avec une Eglise, c'est du moins en fréquenter les Assemblées avec les marques de consentement & d'approbation qu'y donnent les autres. Donner ces marques à une Eglise, dont la profession de Foi est criminelle, c'est donner son consentement au crime ; & les refuser, ce n'est plus être dans cette Communion extérieure, où néanmoins vous voulez qu'on soit.

Que si vous dites qu'on donnera des marques d'approbation, qui
tomberont

tomberont seulement sur les vérités qu'on aura prêchées dans cette Eglise, & sur le bien qu'on y aura fait; on pourroit être par ce moyen en Communion avec les Sociniens, avec les Déistes, s'ils pouvoient faire une société avec les Mahométans, avec les Juifs, en recevant ce que chacun dira de véritable, en ne disant mot sur tout le reste, & vivant au surplus en bon Socinien & en bon Déiste; quel égarement est pareil à cette pensée?

Voilà l'état où M. Claude a laissé la controverse de l'Eglise: foible état, comme on voit, & visiblement insoutenable. Aussi ne s'y fie-t-il pas; & quelque misérable que soit le refuge d'Eglise invisible, il ne le veut pas ôter à son Parti, puisqu'il suppose que Dieu peut faire entièrement disparaître son Eglise aux yeux des hommes; & quand il dit qu'il le peut, ce n'est pas dire qu'il le peut absolument, & qu'il n'y a point là de contradiction, car ce n'est pas de quoi il s'agit; & on ne songe pas seulement ici à ces abstractions métaphysiques: c'est-à-dire, qu'il le peut dans l'hypothèse, & selon le plan du Christianisme. C'est en ce sens que M. Claude décide que *Dieu peut, quand il lui plaira, réduire les Fidèles à une entière dispersion extérieure, & les conserver dans ce misérable état, & qu'il y a grande différence entre dire que l'Eglise cesse d'être visible, & dire qu'elle cesse d'être.* Après avoir cent fois répété, qu'on ne conteste pas avec nous sur la visibilité de l'Eglise; après avoir fait entrer dans sa définition la visibilité de son ministère, & en avoir établi la perpétuité sur ces promesses de Jésus-Christ: *Je suis avec vous, & les portes d'Enfer ne prévaudront pas*; dire ce qu'on vient d'entendre, c'est oublier sa propre doctrine, & anéantir des promesses plus durables que le Ciel & la terre. Mais c'est aussi, qu'après avoir fait tous ses efforts, pour les accorder avec la Réforme, & soutenir la doctrine de l'Ecriture sur la visibilité, il falloit se laisser un dernier recours dans une Eglise invisible, pour s'en servir dans le besoin.

La question étoit en cet état, lorsque M. Jurieu a mis au jour son nouveau système de l'Eglise. Il n'y eut pas moyen de soutenir la différence que son confrère avoit voulu mettre entre nos Peres & nous, ni de sauver les uns en damnant les autres. Il n'étoit pas moins ridicule, en faisant naître à Dieu des élus dans la Communion de l'Eglise Romaine, de dire que ces élus de la Communion fussent ceux qui ne prenoient aucune part, ni à sa doctrine, ni à son culte, ni à ses Sacremens. M. Jurieu a senti que ces prétendus élus ne pouvoient être que des hypocrites, ou des impies, & il a enfin ouvert la porte du Ciel, quoiqu'avec beaucoup de difficul-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XV.

XLIX.
Ce Ministre
varie sur ce
qu'il a dit de
la visibilité de
l'Eglise.
Déf. de la
Rép. pag. 47.
49, 314.
Réponse au
disc. de M. de
Cond. p. 89,
92, 245,
247.

Pag. 68. &
suiv.

L.
Le Minis-
tre Jurieu
vient au se-
cours du Mi-
nistre Claude,
qui s'étoit jet-
té dans un la-
byrinthe inex-
plicable.
Syn. de l'E-
gl. liv. 1. ch.
20, 21, &c.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XV.

L. I.
Il établit le
salut dans tou-
tes les Com-
munions.
Syst. prés.
sur la fin.

Liv. XL
17, 18.

L. II.
Histoire de
cette opinion,
à commencer
par les Soci-
niens. Divi-
sion dans la
Réforme, en-
tre M. Claude
& M. Pajon.

Cal. Ver.

tés, à ceux qui vivoient dans la Communion de l'Eglise Romaine. Mais afin qu'elle ne pût pas se glorifier de cet avantage, il l'a communiqué en même tems aux autres Eglises, par-tout où est répandu le Christianisme, quelque divisées qu'elles soient entr'elles, & en-
core qu'elles s'excommunient impitoyablement les unes les autres.

Il a poussé si loin cette opinion, qu'il n'a pas craint d'appeller l'opinion contraire, *inhumaine, cruelle, barbare*, en un mot, une opinion de *bourreau*, qui se plaît à damner le monde, & la plus ty-
rannique qui fût jamais. Il ne veut pas qu'un Chrétien vraiment charitable puisse avoir une autre pensée que celle qui met les Elus dans toutes les Communions où Jesus-Christ est connu; & il nous apprend que si on n'a pas encore appuyé beaucoup là-dessus parmi les siens, ç'a été l'effet d'une politique qu'il n'approuve pas. Au reste, il a trouvé le moyen de rendre son système si plausible dans son Parti, qu'on n'y oppose plus autre chose à nos instructions, & qu'on croit y avoir trouvé un asyle, où on ne peut être forcé; de sorte que la dernière ressource du Parti Protestant, est de donner à Jesus-Christ un royaume semblable à celui de *Satan*; un royaume divisé en lui-même, prêt par conséquent à être désolé, & dont les maisons vont tomber l'une sur l'autre.

Si l'on veut maintenant sçavoir l'histoire & le progrès de cette opinion, la gloire de l'invention appartient aux Sociniens. Ceux-ci, à la vérité, ne conviennent pas avec les autres Chrétiens sur les Articles fondamentaux; car ils n'en mettent que deux; l'Unité de Dieu, & la Mission de Jesus-Christ. Mais ils disent que tous ceux qui les professent, avec des mœurs convenables à cette profession, sont vrais membres de l'Eglise Universelle, & que les dogmes qu'on surajoute à ce fondement, n'empêchent pas le salut. On sçait aussi le sentiment & l'indifférence de Dominis. Après le Synode de Charenton, où les Calvinistes reçurent les Luthériens à la Communion, malgré la séparation des deux Sociétés; c'étoit une nécessité de reconnoître une même Eglise dans des Communions différentes. Les Luthériens étoient fort éloignés de ce sentiment; mais Calixte, le plus célèbre & le plus sçavant d'entre eux, lui a donné de nos jours la vogue en Allemagne; & il met dans la Communion de l'Eglise Universelle toutes les Sectes qui ont conservé le fondement, sans en excepter l'Eglise Romaine. Il y a près de trente ans que d'Huisseau, Ministre de Saumur, poussa bien avant la conséquence de cette doctrine. Ce Ministre, déjà célèbre dans son Parti, pour en avoir publié la Discipline Ecclé-

fiatique, conférée avec les Décrets des Synodes Nationaux, fit beaucoup plus parler de lui, par le plan de réunion des Chrétiens de toutes les Sectes, qu'il proposa en 1670, & M. Jurieu nous apprend qu'il eut beaucoup de Partisans, malgré la condamnation solennelle qu'on fit de ses Livres, & de sa personne. Depuis peu, M. Pajon, fameux Ministre d'Orléans, dans sa Réponse à la Lettre Pastorale du Clergé de France, ne crut pas pouvoir soutenir l'idée de l'Eglise que M. Claude avoit défendue: la Catholicité, ou l'Universalité de l'Eglise lui parut plus vaste, que ne la faisoit son Confrere; & M. Jurieu avertit M. Nicole, *que quand il auroit répondu au Livre de M. Claude, il n'auroit rien fait, s'il ne répondoit au Livre de M. Pajon, puisque ces Messieurs, ayant pris des routes toutes différentes, on ne les s'auroit payer d'une seule & même réponse.*

Dans cette division de la Réforme poussée à bout, sur la question de l'Eglise, M. Jurieu a pris le parti de M. Pajon; & sans s'effrayer de la séparation des Eglises, il décide *que toutes les Sociétés Chrétiennes qui conviennent en quelques dogmes, en cela même qu'elles conviennent, sont unies au Corps de l'Eglise Chrétienne, fussent-elles en schisme les unes contre les autres, JUSQU'AUX E'PE'S TIRE'S.*

Malgré des expressions si générales, il varie sur les Sociniens; car d'abord, dans ses Préjugés légitimes, où il disoit naturellement ce qu'il pensoit, il commence par les ranger *parmi les membres de l'Eglise Chrétienne.* Il paroît un peu embarrassé sur la question, si on peut aussi faire son salut parmi eux: car d'un côté, il semble ne rendre capables du salut que ceux qui vivent dans les Sectes où l'on reconnoît la Divinité de Jesus-Christ, avec les autres articles fondamentaux; & de l'autre, après avoir construit *le Corps de l'Eglise de tout ce grand amas de Sectes, qui font profession du Christianisme dans toutes les Provinces du monde* (composé où visiblement les Sociniens sont compris) il conclut en termes formels, *que les Saints & les Elûs sont répandus dans toutes les parties de ce vaste Corps.*

Les Sociniens gagnoient leur cause, & M. Jurieu fut blâmé, dans son Parti même, de leur avoir été trop favorable; ce qui fait que dans son système, il force un peu ses idées; car au lieu que dans les Préjugés il mettoit naturellement dans le Corps de l'Eglise Universelle toutes les Sectes quelles qu'elles fussent sans exception: dans le système, il y ajoute ordinairement ce correctif, *de moins celles qui conservent les Points fondamentaux;* ce qu'il explique de la Trinité, &c.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

Avert. aux
Protestans de
l'Eur. à la tête
des Préjug.
pag. 19.
Ibid. p. 12.

LIII.
Sentimens
du Ministre
Jurieu.
Préjug. p. 4.

Préj. lég. p.

Pag. 4. &c.
Phg. 8.

Pag. 233, &c.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

& des autres de pareille conséquence. Par-là, il sembloit restreindre ses propositions générales; mais à la fin, entraîné par la force de son principe, il rompt, comme nous verrons, toutes les barrières que la politique du Parti lui imposoit, & il reconnoît à pleine bouche que les vrais Fidèles se peuvent trouver dans la Communion d'une Eglise Socinienne.

Voilà l'histoire de l'opinion qui compose l'Eglise Catholique des Communions séparées. Elle paroît devoir prendre une grande autorité dans le Parti Protestant, si la politique ne l'empêche. Les Disciples de Calixte se multiplient parmi les Luthériens. Pour ce qui regarde les Calvinistes, on voit clairement que le nouveau système de l'Eglise y prévaut; & comme M. Jurieu se signale parmi les siens en le défendant, & que nul n'en a mieux posé les principes, ni mieux vu les conséquences, on n'en peut mieux faire voir l'irrégularité, qu'en racontant le désordre où ce Ministre est jetté par cette doctrine, & ensemble les avantages qu'il donne aux Catholiques.

LIV.
Qu'on se
peut sauver
dans l'Eglise
Romaine, se-
lon ce Minis-
tre.

Préf. 1^{er}.
ch. I.
Syst. liv. I.
ch. I.

Pour entendre sa pensée à fond, il faut présupposer sa distinction de l'Eglise considérée selon le Corps, & de l'Eglise considérée selon l'Ame. La profession du Christianisme suffit pour faire partie du Corps de l'Eglise; ce qu'il avance contre M. Claude, qui ne compose le Corps de l'Eglise que des vrais Fidèles; mais pour avoir part à l'Ame de l'Eglise, il faut être dans la grace de Dieu.

Page. 5.

Cette distinction supposée, il est question de sçavoir quelles Sectes sont simplement dans le Corps de l'Eglise, & quelles sont celles où l'on peut parvenir jusqu'à participer à son Ame, c'est-à-dire, à la charité & à la grace de Dieu: c'est ce qu'il explique assez clairement par une Histoire abrégée qu'il fait de l'Eglise. Il la commence par dire qu'elle se gâta le troisième siècle: qu'on retienne cette date. Il passe par-dessus le quatrième siècle, sans l'approuver, ni le blâmer: Mais, poursuit-il, dans le cinquième, le six, le sept & le huit, l'Eglise adopta des Divinités d'un second Ordre, adora les Reliques, se fit des Images, & se prosterna devant elles jusques dans les Temples: & alors devenue malade, difforme, ulcéreuse, elle étoit néanmoins vivante; de sorte que l'ame y étoit encore, & ce qu'il est bon de remarquer, elle y étoit au milieu de l'idolâtrie.

Id.

Il continue, en disant, que l'Eglise Universelle s'est divisée en deux grandes parties, l'Eglise Grecque, & l'Eglise Latine. L'Eglise

Grecque , avant ce grand Schisme , étoit déjà subdivisée en Nestoriens , en Eutychiens , en Melchites , & en plusieurs autres Sectes : l'Eglise Latine , en PAPISTES , Vandois , Hussites , Taborites , Luthériens , Calvinistes & Anabaptistes ; & il décide que c'est une erreur de s'imaginer que toutes ces différentes parties aient absolument rompu avec Jesus-Christ , en rompant les unes avec les autres.

Qui ne rompt pas avec Jesus - Christ , ne rompt pas avec le salut & la vie : aussi compte-t-il ces Sociétés parmi les Sociétés vivantes. Les Sociétés mortes , selon ce Ministre , sont celles qui ruinent le fondement , c'est-à-dire , la Trinité , l'Incarnation , la satisfaction de Jesus-Christ , & les autres articles semblables ; mais il n'en est pas ainsi des Grecs , des Arméniens , des Coptes , des Abyssins , des Russes , des PAPISTES , & des Protestans ; Toutes ces Sociétés , dit-il , ont formé l'Eglise , & Dieu y conserve ses vérités fondamentales.

Il ne sert de rien d'objecter qu'elles renversent ces vérités par des conséquences tirées en bonnes formes de leurs principes , parce que comme elles désavouent ces conséquences , on ne doit pas , selon le Ministre , les leur imputer ; ce qui lui fait reconnoître des Elûs jusques chez les Eutychiens , qui confondoient les deux natures de Jesus-Christ , & parmi les Nestoriens qui en divisoient la personne. Il n'y a pas lieu de douter , dit-il , que Dieu ne s'y conserve un résidu selon l'élection de la grace ; & de peur qu'on ne s' imagine qu'il y ait plus de difficulté pour l'Eglise Romaine que pour les autres , à cause qu'elle est , selon lui , le Royaume de l'Antechrist , il satisfait expressément à ce doute , en assurant qu'il s'est conservé des Elûs dans le Regne de l'Antechrist même , & jusques dans le sein de Babylone.

Le Ministre le prouve par ces paroles : Sortez de Babylone , mon Peuple. D'où il conclut que le Peuple de Dieu , c'est-à-dire , ses Elûs y étoient donc : Mais , poursuit-il , il n'y étoit pas comme ses Elûs sont en quelque façon parmi les Payens , d'où on les tire ; car Dieu n'appelle pas son Peuple des gens qui sont en état de damnation : par conséquent , les Elûs qui se trouvent dans Babylone , sont absolument hors de cet état , & en état de grace. Il est , dit-il , plus clair que le jour , que Dieu dans ces paroles , Sortez de Babylone , mon Peuple , fait allusion aux Juifs de la captivité de Babylone , qui constamment , en cet état ne cessèrent pas d'être Juifs , & le Peuple de Dieu.

Ainsi , les Juifs spirituels , & le vrai Israël de Dieu , c'est-à-dire , ses véritables enfans , se trouvent dans la Communion Romaine.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

Page. 6.
L. V.

L'Eglise Romaine comprise parmi les Sociétés vivantes , où les fondemens du salut sont conservés.

Syst. p. 147.

Page. 149.

Ib. p. 155.

Préj. ch. I.
pag. 16.

Ibid.

LVI.
Que l'Antichristianisme de l'Eglise Romaine n'empêche pas qu'on n'y fasse son salut
Syst. p. 145.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES.

LIV. XV.

Apoc.

xviii. 4.

LVI.

Qu'on se
peut sauver
parmi nous,
en conservant
notre croyan-
ce, & notre
culte.

Ib. p. 173,
174.

LVI.

Qu'on peut
se sauver en
se convertis-
sant de bonne
foi du Calvi-
nisme à l'E-
glise Romai-
ne.

Ibid. 158,

164, 159.

Ibid. 174,

175, 95.

& s'y trouveront jusqu'à la fin, puisqu'il est clair que cette Sentence, *Sortez de Babylone, mon Peuple*, se prononce même dans la chute & dans la désolation de cette Babylone mystique, qu'on veut être l'Eglise Romaine.

Pour expliquer comment on s'y sauve, le Ministre distingue deux voies : la première qu'il a prise de M. Claude, est la voie de séparation & de discernement, lorsqu'on est dans la Communion d'une Eglise, sans participer à ses erreurs, & à ce qu'il y a de mauvais dans ses pratiques. La seconde qu'il a ajoutée à celle de M. Claude, est la voie de tolérance du côté de Dieu, lorsqu'en vue des vérités fondamentales que l'on conserve dans une Communion, Dieu pardonne les erreurs qu'on met par-dessus.

Sçavoir s'il nous faut comprendre dans cette dernière voie, il s'en explique clairement dans le système, où il déclare les conditions sous lesquelles on peut espérer de Dieu quelque tolérance dans les sectes qui renversent le fondement par leurs additions, sans l'ôter pourtant. On voit bien par ce qui vient d'être dit, que c'est de nous & de nos semblables qu'il entend parler ; & la condition sous laquelle il accorde qu'on se peut sauver dans une secte de cette nature, c'est qu'on y communique de bonne foi, croyant qu'elle a conservé l'essence des Sacramens, & qu'elle n'oblige à rien contre la conscience ; ce qui montre que loin d'obliger ceux qui demeurent dans ces sectes, d'en rejeter la doctrine pour être sauvés, ceux qui y peuvent le plutôt être sauvés, sont ceux qui y demeurent de la meilleure foi, & qui sont le mieux persuadés, tant de la doctrine, que des pratiques qu'on y observe.

Il est vrai qu'il semble ajouter deux autres conditions à celle-là : l'une, d'être engagé dans ces sectes par sa naissance ; & l'autre, de ne pouvoir pas communier dans une Société plus pure, ou parce qu'on n'en connoît pas, ou parce qu'on n'est pas en état de rompre avec la Société où l'on se trouve. Mais il passe plus avant dans la suite ; car après avoir proposé la question, s'il est permis d'être tantôt Grec, tantôt Latin, tantôt Réformé, tantôt PAPISTE, tantôt Calviniste, tantôt Luthérien, il répond que non, lorsqu'on fait profession de croire ce qu'en effet on ne croit pas. Mais si on passe d'une secte à l'autre par voie de séduction, & parce que l'on cesse d'être persuadé de certaines opinions, qu'on avoit auparavant regardées comme véritables, il déclare qu'on peut passer en différentes Communions, sans risquer son salut, comme on y peut demeurer ; parce que ceux qui passent dans les sectes qui ne ruinent, ni ne renversent les

fondemens, ne sont pas en autre état que ceux qui y sont nés; de sorte que non-seulement on peut demeurer Latin & Papiste, quand on est né dans cette Communion, mais encore qu'on y peut venir du Calvinisme, sans sortir de la voie du salut; & ceux qui se sauvent parmi nous, ne sont plus, comme disoit M. Claude, ceux qui y sont sans approuver notre Doctrine, mais ceux qui y sont de bonne foi.

Nos freres Prétendus-Réformés peuvent apprendre de-là que tout ce qu'on leur dit de nos idolâtries est visiblement excessif. On n'a jamais cru ni pensé qu'on pût sauver un idolâtre, sous prétexte de sa bonne foi: une si grossiere erreur, une impiété si manifeste ne compatit pas avec la bonne conscience. Ainsi, l'Idolâtrie qu'on nous impute, est d'une espèce particulière; c'est une idolâtrie inventée pour exciter contre nous la haine des foibles & des ignorans. Mais il faut aujourd'hui qu'ils se désabusent; & ce n'est pas un si grand malheur de se convertir, puisque celui qui vante le plus nos idolâtries, & qui charge de plus d'opprobres & les convertisseurs, & les convertis, demeure d'accord, qu'ils peuvent tous être de vrais Chrétiens.

Il ne faut pas non plus qu'on exagère la hardiesse qu'on nous impute, d'avoir d'un côté augmenté le nombre des Sacremens, & de l'autre d'avoir mutilé la Cène, dont nous retranchons, dit-on, une espèce: car ce Ministre décide que ce seroit *une cruauté, de chasser de l'Eglise* ceux qui admettent d'autres Sacremens que les deux qu'il prétend seuls institués de Jesus-Christ, c'est-à-dire, le Baptême, & la Cène: & loin de nous en exclure pour y avoir ajouté la Confirmation, l'Extrême-Onction, & les autres, il n'en exclut même pas les Chrétiens Ethiopiens, à qui il fait recevoir la Circoncision, non par une coutume politique, mais à titre de Sacrement, encore que S. Paul ait dit: *Si vous recevez la Circoncision, Jesus-Christ ne vous servira de rien.*

Pour ce qui regarde la Communion sous une espèce, il n'y a rien de plus ordinaire dans les écrits des Ministres, & même de ceux-ci, que de dire, qu'en donnant ainsi le Sacrement de l'Eucharistie, on en corrompt le fonds & l'essence; ce qui est dire dans les Sacremens *la même chose que si on ne les avoit plus.* Mais il ne faut pas prendre ces discours au pied de la lettre; car M. Claude nous a déjà dit qu'avant la Réformation, nos Peres, qu'on ne communioit que sous une espèce, n'en avoient pas moins tous les alimens nécessaires *sans souffraction d'aucun*; & M. Jurieu dit encore plus clairement la même

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES.
Liv. XV.

LIX.
Que cette
Doctrine du
Ministre dé-
truit tout ce
qu'il dit con-
tre nous, &
de nos idolâ-
tries.

X.
Les Eclési-
astiques sa-
ués, en ajou-
tant la Cir-
concision aux
Sacremens de
l'Eglise.
Syst. p. 538.
543.

Gal. v. 6.
LXI.
Que la Com-
munion sous
une espèce
contient, se-
lon les Mini-
stres, toute la
substance du
Sacrement de
l'Eucharistie.
Ib. p. 545.
S. n. 37.
41.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

Ibid. p. 216.

LXII.
Les excès
de la Confes-
sion de Foi
adoucés en no-
tre faveur.
Préj. lég.
pag. 24.
Artic.
XXVIII.
S. n. 26.

Préj. ibid.

LXIII.
Que les deux
marques de la
vraie Eglise
que donnent
les Protestans,
sont suffisam-
ment parmi
nous,
Ibid. p. 25.
Syst. p. 214.
Ibid.

Préj. p. 25.

Ibid.

chose, puisqu'après avoir défini l'Eglise, l'amas de toutes les Commu-
nions qui prêchent un même Jesus-Christ, qui annoncent le même salut,
qui donnent les mêmes Sacremens en substance, & qui enseignent la même
Doctrine; il nous compte manifestement dans cet amas de Commu-
nions & dans l'Eglise: ce qui suppose nécessairement que nous don-
nons la substance de l'Eucharistie, & par conséquent que les deux
espèces n'y sont pas essentielles. Que nos freres ne tardent donc
plus à se ranger parmi nous de bonne foi, puisque leurs Ministres
leur ont levé le plus grand obstacle, & presque le seul qu'ils nous
alléguent.

Il est vrai qu'il y paroît une manifeste opposition entre ce système
& les Confessions de Foi des Eglises Protestantes; car les Confes-
sions de Foi donnent toutes unanimement deux seules marques de
vraie Eglise; la pure prédication de la parole de Dieu, & l'administra-
tion des Sacremens, selon l'institution de Jesus-Christ; c'est pourquoi la
Confession de Foi de nos Prétendus-Réformés a conclu que dans
l'Eglise Romaine, d'où la pure vérité de Dieu étoit bannie, & où les
Sacremens étoient corrompus ou anéantis du tout, à proprement parler,
il n'y avoit aucune Eglise. Mais notre Ministre nous apprend qu'il ne
faut pas prendre ces expressions à la rigueur, c'est-à-dire, qu'il y a
beaucoup d'exagération & d'excès dans ce que la Réforme avance
contre nous.

Il est pourtant curieux de voir comment le Ministre se défera de
ces deux marques de la vraie Eglise si solennelles dans tout le
Parti Protestant. Il est vrai, dit-il, nous les posons, nous, c'est-à-dire,
nous autres Protestans; mais pour moi, je tournerois, poursuit-il, la
chose autrement, & je dirois, que pour connoître le Corps de l'Eglise
Chrétienne & Universelle en général, il ne faut qu'une marque; c'est la
Confession du nom de Jesus-Christ le vrai Messie & le Rédempteur du
Genre-Humain.

Ce n'est pas tout; car après avoir trouvé les marques du Corps de
l'Eglise Universelle, il faut trouver celles de l'ame, afin qu'on puisse
sçavoir en quelle partie de cette Eglise, Dieu se conserve des Elus. C'est
ici, répond le Ministre, qu'il faut revenir à nos deux marques, la
pure Prédication, & la pure administration des Sacremens. Toutefois
qu'on ne s'y trompe pas; il ne faut pas prendre cela dans un sens de
rigueur. La Prédication est assez pure pour sauver l'essence de l'E-
glise, quand on conserve les vérités fondamentales, quelque er-
reur qu'on ajoûte par-dessus; les Sacremens sont assez purs, malgré
les additions; ajoûtons, suivant le principe que nous venons de voir,
malgré

malgré les soustractions *qui les gâtent* ; puisqu'au milieu de tout cela le fonds subsiste, & que Dieu applique à ses Elus ce qu'il y a de bon, empêchant que ce qui est de l'institution humaine ne leur nuise, & ne les perde. Concluons donc avec le Ministre qu'il ne faut rien prendre à la rigueur de ce qui se dit sur ce sujet dans la Confession de Foi ; & qu'au reste l'Eglise Romaine (Luthériens & Calvinistes, calmez votre haine) l'Eglise Romaine, dis-je, tant haïe & tant condamnée, malgré toutes vos Confessions de Foi, & tous vos reproches, peut se glorifier d'avoir en un sens très-véritable, & autant qu'il est nécessaire pour former les Enfants de Dieu, la pure Prédication de sa parole, & la droite administration des Sacremens.

Si l'on dit que ces bénignes interprétations des Confessions de Foi en anéantissent le Texte, & qu'en particulier, dire de l'Eglise Romaine que la vérité en est bannie ; que les Sacremens y sont ou falsifiés, ou anéantis du tout, & enfin, qu'à proprement parler, il n'y a plus aucune Eglise ; sont choses bien différentes de ce qu'on vient d'entendre, je l'avoue ; mais c'est qu'en un mot, on a connu par expérience qu'il n'y a plus moyen de soutenir la Confession de Foi, c'est-à-dire, les fondemens de la Réforme. Aussi est-il véritable que les Ministres dans le fond ne s'en soucient guère, & que ce n'est que par honneur qu'ils se mettent en peine d'y répondre ; ce qui a fait inventer au Ministre Jurieu les réponses qu'on vient de voir, plus honnêtes, & plus ménagées, que solides & sincères.

Au reste, pour soutenir ce nouveau système, il faut avoir un courage à l'épreuve de tout inconvénient, & ne se laisser effrayer à aucune nouveauté. Encore qu'on soit animé les uns contre les autres ; jusqu'aux épées tirées, il faut dire qu'on n'est qu'un même corps en Jesus-Christ. Si quelqu'un se révolte contre l'Eglise, & qu'il la scandalise, ou par ses crimes, ou par ses erreurs, on croit, en l'excommuniant, le retrancher du Corps de l'Eglise en général ; & c'est ainsi que les Protestans ont parlé, aussi-bien que nous : c'est une erreur ; on ne retranche ce scandaleux & cet Hérétique, que d'un troupeau particulier ; & il demeure, malgré qu'on en ait, membre de l'Eglise Catholique par la seule profession du nom Chrétien : quoique Jesus-Christ ait prononcé ; Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, tenez-le, non pas comme un homme qui est retranché d'un troupeau particulier & qui demeure dans le grand troupeau de l'Eglise en général ; mais tenez-le comme un Payen & un publicain, comme un étranger du Christianisme, comme un homme qui n'a plus de part avec le Peuple de Dieu.

Tome III.

Nnnn

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

LXIV.
La Confes-
sion de Foi n'a
plus d'autorité
parmi les Mi-
nistres.

Archie.
XXVIII.

LXV.
Le système
change le lan-
gage des Chré-
tiens, & en
renverse les
idées, même
celles de la
Réforme.
Ibid.

Mat. xviii.
17.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

LXVI.
Contrariété
manifeste en-
tre les idées
du Ministre
sur l'Excom-
munication,
& celles de
son Eglise.

II. Syn. d.
Par. 1565.
Discip. c. 5.
art. 17. pag.
302.
Syst. liv. II.
ch. 3.
Syst. p. 24.
&c.
Ibid.

LXVII.
Les Confes-
sions de Foi,
sont des con-
ventions arbi-
traires.

Préf. p. 6.
Syst. p. 246.
&c. 254, 262,
269, 305,
357.
16. p. 263.

Au reste, ce qu'avance ici M. Jurieu, est une opinion particu-
lière où il dément visiblement son Eglise. Un Synode National a
défini l'excommunication en ces termes : *Excommunier*, dit-il, c'est
retrancher un homme du Corps de l'Eglise comme un membre pourri, &
le priver de sa Communion, & de tous ses biens. Et dans la propre For-
mule de l'excommunication, on parle ainsi au Peuple : *Nous ôtons*
ce membre pourri de la Société des Fidèles, afin qu'il vous soit comme
Payen & Péager. M. Jurieu n'oublie rien pour embrouiller cette
matière, avec ses distinctions de Sentence déclarative, & de sen-
tence Juridique; de Sentence qui retranche du Corps de l'Eglise,
& de Sentence qui retranche seulement d'une Confédération par-
ticulière. On n'invente ces distinctions, qu'afin qu'un Lecteur se
perde dans ces subtilités, & ne puisse pas s'appercevoir qu'on ne lui
dit rien. Car enfin, on ne montrera jamais dans les Eglises Préten-
dus-Réformées d'autre excommunication, d'autre séparation,
d'autre retranchement, que celui que je viens de rapporter; & on
ne peut pas s'en éloigner plus expressément que fait M. Jurieu. Il
prononce, & il le répète en cent endroits, & en cent manières
différentes, qu'on ne *sçauroit chasser un homme de l'Eglise Universelle;*
& son Eglise dit au contraire, que l'Excommunié doit être re-
gardé comme un *Payen*, qui n'est plus rien au Peuple de Dieu.
M. Jurieu continue: *Toute excommunication se fait par une Eglise par-*
ticulière, & n'est rien que l'expulsion d'une Eglise particulière; & on
voit que selon les règles de la Religion une Eglise particulière ôte
un homme du Corps de l'Eglise, comme on fait un *membre pourri*,
qui sans doute n'est plus attaché à aucune partie du corps.

Voyons néanmoins encore ce que c'est que ces Eglises particu-
lières, & ces troupeaux particuliers dont il prétend qu'on est
retranché par l'excommunication. Le Ministre s'en explique par ce
principe: *Tous les différents troupeaux n'ont pas d'autre liaison externe*
que celle qui se fait par voie de confédération volontaire & arbitraire,
telle qu'étoit celle des Eglises Chrétiennes dans le troisième siècle, à
cause qu'elles se trouvoient unies sous un même Prince temporel. Ainsi
dès le troisième siècle, où l'Eglise étoit encore saine & dans la pu-
reté, selon le Ministre, les Eglises n'étoient liées que par une con-
fédération arbitraire, ou, comme il l'appelle ailleurs, *par accident.*
Quoi donc, ceux qui n'étoient pas sujets de l'Empire Romain, ces
Chrétiens répandus dès le tems de S. Irénée, & même dès le
tems de S. Justin parmi les Barbares & les Scythes, n'étoient-ils
dans aucune liaison extérieure avec les autres Eglises, & n'avoient-ils

EVÊQUE DE MEAUX. 651

pas droit d'y communier ? Ce n'est pas ainsi qu'on nous avoit expliqué la fraternité Chrétienne. Tout Orthodoxe a droit de Communier dans une Eglise Orthodoxe ; tout Catholique , c'est-à-dire , tout membre de l'Eglise Universelle dans toute l'Eglise. Tous ceux qui portent la marque d'enfans de Dieu , ont droit d'être admis par-tout où ils voient la table de leur commun Pere , pourvu que leurs mœurs soient approuvées : mais on vient troubler ce bel ordre ; on n'est plus en société que *par accident* ; la fraternité Chrétienne est changée en confédérations arbitraires que l'on étend plus ou moins à sa volonté , selon les diverses Confessions de Foi dont on est convenu. Ces Confessions de Foi sont des traités où l'on met ce que l'on veut. Les uns y ont mis *qu'ils enseigneroient les vérités de la grace , comme elles ont été expliquées par S. Augustin* ; & c'est , dit-on , les Eglises Prétendues-Réformées : il n'est pas vrai , il n'y a rien moins que S. Augustin dans leur Doctrine ; mais enfin il leur plaît de le dire ainsi. Il n'est pas permis à ceux-là d'être Semipélagiens , & les Suisses aussi-bien que ceux de Genève les retrancheroient de leur Communion. Mais pour ceux qui n'ont pas fait une semblable convention , ils seront Semipélagiens , si bon leur semble. Bien plus , ceux qui sont entrés dans la Confédération de Genève , & dans celle des Prétendus - Réformés , où l'on se croit obligé de soutenir la grace de S. Augustin , peuvent se départir de l'accord ; mais il faut aussi qu'ils trouvent bon qu'on les sépare d'une confédération dont ils auront violé les loix ; & ce qu'on toléreroit par-tout ailleurs , on ne le peut plus tolérer dans les troupeaux , où l'on avoit fait d'autres conventions.

Mais ces gens qui rompent l'accord de la Réforme Calvinienne , ou de quelqu'autre semblable confédération , que deviendront-ils ? Et seront-ils obligés de se confédérer avec quelque autre Eglise ? Point du tout. *Il n'est nullement nécessaire , quand on se sépare d'une Eglise , d'en trouver une autre à laquelle on adhère.* Je vois bien qu'on est forcé de le dire ainsi , parce qu'autrement on ne pourroit excuser les Eglises Protestantes , qui , en se séparant de l'Eglise Romaine , n'ont trouvé sur la terre aucune Eglise , à qui elles pussent adhérer. Mais il faut entendre la raison qui autorise une telle séparation. C'est , poursuit M. Jurieu , *parce que toutes les Eglises sont naturellement libres & indépendantes les unes des autres* ; ou , comme il l'explique ailleurs , *naturellement & originairement toutes les Eglises sont indépendantes.*

Voilà précisément notre Doctrine , diront ici les Indépendans ; nous sommes les vrais Chrétiens , qui défendent cette liberté pri-

N n n n ij

HISTOIRE
DES VARIATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES.
LIV. XV.

Syst. p. 254.

Syst. p. 254.

Ibid. 249.

Ibid. 254.

LXVIII.
L'indépendantisme établi contre le Décret de Charonton.
Lib. III.
c. 15. p. 547.

Ibid.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

Disc. c. VI.
de l'Un. des
Eglis. Notes
sur l'art. II.
p. 118.

mitive & naturelle des Eglises. Mais cependant Charenton les a condamnés en 1644. Il a donc aussi par avance condamné M. Jurieu qui les soutient : mais écoutons le Décret. *Sur ce qui a été re- présenté que plusieurs qui s'appellent Indépendans , parce qu'ils enseignent que chaque Eglise doit se gouverner par ses propres Loix , SANS AUCUNE DEPENDANCE de personne en matiere Ecclésiastique , & sans obligation à reconnoître l'autorité des Colloques & des Synodes pour son régime & conduite , c'est-à-dire , sans aucune confédération avec quelque autre Eglise que ce soit ; & voilà le cas de M. Jurieu bien posé. Mais la réponse du Synode est bien différente de la sienne ; car le Synode prononce , qu'il faut craindre que ce venin , gagnant insensiblement , ne jette , dit-il , la confusion & le désordre entre nous , n'ouvre la porte à toutes sortes d'irrégularités & d'extravagances , & n'ôte tout moyen d'y apporter le remède ; ce qui seroit également préjudiciable à l'Eglise & à l'Etat , & donneroit lieu à former autant de Religions qu'il y a de Pa- roisses ou Assemblées particulieres. Et M. Jurieu conclut au contraire , qu'en se séparant d'une Eglise , sans adhérer à une autre , on ne fait que retenir la liberté & l'indépendance , qui convient naturellement & originaiement aux Eglises , c'est-à-dire , la liberté que Jesus-Christ leur a donnée en les formant.*

LXIX.
Toute l'au-
torité & la su-
bordination
des Eglises dé-
pend des Prin-
ces.

Ib. p. 146.

Fascic. Ep.
Lud. Molin.

En effet , il n'y a pas moyen de soutenir , selon les principes de notre Ministre , ces Colloques & ces Synodes. Car il suppose que si un Royaume Catholique se divisoit d'avec Rome , & ensuite se subdivisant en plusieurs Souverainetés , chaque Prince pourroit faire un Patriarche , & établir dans son Etat un gouvernement absolument indépendant de celui des Etats voisins *sans appel* , sans liaison , sans correspondance ; car tout cela , selon lui , dépend du Prince ; & c'est pourquoi il a fait dépendre la première confédération des Eglises de l'unité de l'Empire Romain. Mais si cela est , son oncle Louis Dumoulin gagne sa cause ; car il prétend que toute cette subordination de Colloques & de Synodes , en la regardant comme Ecclésiastique & spirituelle , n'est qu'un Papiisme déguisé , & le commencement de l'Antechrist : qu'il n'y a donc de puissance dans cette distribution des Eglises que par l'autorité du Souverain ; & que les excommunications & dégradations des Synodes , soit Provinciaux , soit Nationaux , n'ont d'autorité que par-là. Mais en poussant le raisonnement un peu plus loin , les excommunications des Consistoires ne paroîtront pas plus efficaces que celles des Synodes ; ainsi , ou il n'y aura nulle juridiction Ecclésiastique , & les Indépendans au-

ront raison; ou elle est dans les mains du Prince; & enfin Louis Dumoulin aura converti son neveu, qui s'est si long-tems opposé à ses erreurs.

Voilà où va le système, où l'on met à présent tout le dénouement de la matiere de l'Eglise; on est étonné quand on entend ces nouveautés. Quelle erreur de s'imaginer qu'il n'y ait de liaison extérieure entre les Eglises Chrétiennes que par rapport à un Prince, ou par quelqu'autre *confédération volontaire & arbitraire*; & de ne vouloir pas entendre que Jesus-Christ a obligé ses Fidèles à vivre dans une Eglise, c'est-à-dire, comme on l'avoue, dans une Société extérieure, & à communier entr'eux, non-seulement dans la même Foi & dans les mêmes sentimens, mais encore, quand on se rencontre, dans les mêmes Sacremens & dans le même service; en sorte que les Eglises, en quelque distance qu'elles soient, ne soient que la même Eglise distribuée en divers lieux, sans que la diversité des lieux empêche l'unité de la Table où tous communient les uns avec les autres, comme ils font avec Jesus-Christ leur commun Chef?

Considérons maintenant l'origine du nouveau système qu'on vient de voir. Son Auteur se vante peut-être, comme il fait dans les autres Dogmes, d'avoir pour lui les trois premiers siècles; & il y a apparence que l'opinion qui renferme toute l'Eglise dans une même Communion, puisqu'on la prétend si tyrannique, sera née sous l'empire de l'Antechrist: non, elle est née en Asie dès le troisième siècle: Firmilien, un si grand homme & ses Collègues, de si grands Evêques en sont les Auteurs: elle a passé en Afrique, où S. Cyprien, un si illustre Martyr, & la lumière de l'Eglise, l'a embrassée avec tout le Concile d'Afrique; & c'est cette cruelle opinion qui leur a fait rebaptiser tous les Hérétiques, puisqu'ils n'en alléguoient d'autre raison, sinon que les Hérétiques n'étoient pas de l'Eglise Catholique.

Il faut avouer que S. Cyprien a fait ce mauvais raisonnement: Les Hérétiques & les Schismatiques ne sont pas du Corps de l'Eglise Catholique; donc il les faut rebaptiser quand ils y viennent. Mais M. Jurieu n'oseroit dire, que le principe de l'unité de l'Eglise dont S. Cyprien abusoit, fût aussi nouveau que la conséquence qu'il en tiroit, puisque ce Ministre avoue, que la *fausse idée de l'unité de l'Eglise s'étoit formée sur l'Histoire des deux premiers siècles jusqu'à la moitié ou la fin du troisième. Il ne faut point s'étonner*, continue-t-il, que l'Eglise regardât toutes les Sectes qui étoient durant

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XV.

LXX.
La vraie
Unité Chrétienne.

LXXI.
Témérité du
Ministre, qui
avoue que son
système est
contraire à la
Foi de tous
les siècles.
Syst. liv. I.
c. VII, VIII.

Ibid. p. 55.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XV.

Ibid. 56.

ces tems-là, comme entièrement séparées du Corps de l'Eglise, car cela étoit vrai; & il ajoute que ce fut dans ce tems-là, c'est-à-dire, dans les deux premiers siècles jusqu'au milieu du troisième, qu'on prit habitude de croire que les Hérétiques n'appartenoient aucunement à l'Eglise: ainsi la Doctrine de S. Cyprien qu'on accuse de nouveauté, & même de tyrannie, étoit une habitude contractée dès les deux premiers siècles de l'Eglise, c'est-à-dire, dès l'origine du Christianisme.

Il faudra aussi avouer que cette Doctrine de S. Cyprien sur l'unité de l'Eglise n'a pas été inventée à l'occasion de la rébaptisation des Hérétiques, puisque le Livre de l'Unité de l'Eglise, où la Doctrine qui en exclut les Hérétiques & les Schismatiques, est si clairement établie, a précédé la dispute de la rébaptisation; de sorte que S. Cyprien étoit entré naturellement dans cette Doctrine ensuite de la Tradition des deux siècles précédens.

Epist. Cyp.
ad Antonian.
cc.

Il n'est pas moins assuré que toute l'Eglise avoit embrassé aussi bien que lui cette Doctrine long-tems avant la dispute de la rébaptisation, car cette dispute a commencé sous le Pape S. Etienne. Or devant, & non-seulement sous S. Lucius son prédécesseur, mais encore dès le commencement de S. Corneille prédécesseur de S. Lucius, Novatien & ses Sectateurs avoient été regardés comme séparés de la Communion de tous les Evêques & de toutes les Eglises du monde, quoiqu'ils n'eussent pas renoncé à la profession du Christianisme, & qu'ils n'eussent renversé aucun article fondamental. On tenoit donc dès-lors pour séparés de l'Eglise Universelle, même ceux qui conservoient les fondemens, s'ils rompoient l'unité sous d'autres prétextes.

Ainsi c'est un fait indubitable, que la Doctrine combattue par M. Jurieu étoit reçue dans toute l'Eglise, non-seulement avant la querelle de la rébaptisation, mais encore dès l'origine du Christianisme; & S. Cyprien s'en servit, non pas comme d'un nouveau fondement qu'il donnoit à son erreur, mais comme d'un principe commun, dont tout le monde convenoit.

LXXII.
Le Ministre
se contredit,
en mettant
dans son sen-
timent le Con-
cile de Nicée.

Le Ministre a osé dire que ses idées sur l'Eglise, sont celles du Concile de Nicée, & conclut que ce S. Concile ne rejettoit pas tous les Hérétiques de la Communion de l'Eglise, à cause qu'il n'ordonnoit pas de les rébaptiser tous; car il ne faisoit rebaptiser ni les Novatien ou Cathares, ni les Donatistes, ni les autres qui retenoient les fondemens de la Foi, mais seulement les Paulianistes, c'est-à-dire, les Sectateurs de Paul de Samosate, qui nioient la

Trinité & l'Incarnation. Mais sans attaquer le Ministre par d'autres raisons, il ne faut écouter que lui-même, pour le convaincre. Il parle du Concile de Nicée, *comme du plus universel qui ait jamais été tenu*; mais néanmoins qui ne le fut pas tout-à-fait, puisque les *grandes Assemblées des Novatiens & des Donatistes n'y furent point appelées*. Je ne veux que cet aveu, pour conclure qu'on ne les regardoit donc pas alors comme partie de l'Eglise Universelle, puisqu'on ne songea seulement pas à les appeler dans un Concile convoqué exprès pour la représenter.

Et en effet, écoutons comme parle ce Concile des Novatiens ou Cathares : *Ceux-là*, dit-il, *lorsqu'ils viendront à l'Eglise Catholique*. Arrêtons, l'affaire est vidée : ils n'y sont donc point. Il ne parle pas en autres termes des Paulianistes, dont il improuve le Baptême : *Touchant les Paulianistes, lorsqu'ils demandent d'être reçus dans l'Eglise Catholique* : encore un coup, ils n'y sont donc pas selon l'idée de ces Peres, & le Ministre en convient. Mais afin qu'il n'ose plus dire que ceux dont on reçoit le Baptême, sont dans l'Eglise Catholique, & non pas ceux dont on le rejette; le Concile met également hors de l'Eglise Catholique, tant ceux dont il approuve le Baptême, comme les Novatiens, que ceux qu'il fait rebaptiser, comme les Paulianistes : par conséquent cette différence ne dépendoit point du tout de ce que les uns étoient réputés membres de l'Eglise Catholique, & les autres non.

Il en faut dire autant des Donatistes dont le Concile de Nicée ne reçut pas la Communion, ni les Evêques; & au contraire, il reçut dans ses séances Cécilien, Evêque de Carthage, dont les Donatistes s'étoient séparés. Ce Concile regardoit donc aussi les Donatistes, comme séparés de l'Eglise Universelle.

Que le Ministre nous vienne dire maintenant que les Peres de Nicée sont de son avis, ou que leur Doctrine étoit nouvelle, ou que lorsqu'ils prononcèrent contre les Ariens cette Sentence : *La Sainte Eglise Catholique & Apostolique les frappe d'anathème* : ils les laissoient unis avec eux dans cette même Eglise Catholique, & ne les chassoient seulement que d'une confédération volontaire & arbitraire qu'ils pouvoient étendre plus ou moins à leur gré : ces discours devroient paroître comme des prodiges.

Le Ministre range parmi les Symboles que tout le monde reçoit ceux des Apôtres, de Nicée, & de Constantinople. On est d'accord en effet que ces trois Symboles n'en font qu'un, & que celui de ces deux premiers Conciles Ecuméniques ne fait qu'expliquer

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

Syst. p. 61.
Ibid. 234.

Conc. Nic.
Can. VIII.

Can. XIX.

LXXIII.
Le Ministre
est condamné
par les Sym-
boles qu'il re-
çoit

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. XV.

Conc. C. P.
epist. ad omn.
Episc.

LXXIV.

Le Ministre
sâche d'affoi-
blir l'autorité
du Symbole
des Apôtres.

Préj. 1^{er},
ch. 2. p. 27,
28.

Syst. p. 217,

LXXV.

Nouvelle
glose du Mi-
nistre sur le
Symbole des
Apôtres.

Préj. p. 29.

Ibid.

celui des Apôtres. Nous avons vû les sentimens du Concile de Nicée. Le Concile de Constantinople agit sur les mêmes principes, puisqu'il chasse toutes les Sectes de son unité : d'où il conclut dans sa Lettre à tous les Evêques, *que le Corps de l'Eglise n'est pas divisé*; & c'étoit dans ce même esprit qu'il avoit dit dans son Symbole : Je crois une Sainte Eglise Catholique & Apostolique; ajoutant ce mot *une* à ceux de *sainte* & de *catholique*, qui étoient dans le Symbole des Apôtres, & le fortifiant par celui d'*Apostolique* : pour montrer que l'Eglise ainsi définie & parfaitement une par l'exclusion de toutes les Sectes, étoit celle que les Apôtres avoient fondée.

Le Lecteur intelligent attend ici ce que lui dira le hardi Ministre sur le Symbole des Apôtres, & sur l'Article : *Je crois l'Eglise Catholique*. On avoit cru jusqu'ici, & même dans la Réforme, que ce Symbole si unanimement reçu par tous les Chrétiens, étoit un abrégé, & comme un précis de la Doctrine des Apôtres & de l'Ecriture. Mais le Ministre nous apprend tout le contraire : car après avoir décidé que les Apôtres n'en sont point les Auteurs, il ne veut pas même accorder, ce que personne jusqu'ici n'avoit nié, que du moins il ait été fait entièrement selon leur esprit. Il dit donc, *qu'il faut chercher le sens des Articles du Symbole, non dans l'Ecriture, mais dans l'intention de ceux qui l'ont composé*. Mais, poursuit-il, le Symbole n'a pas été fait tout d'un coup; l'Article : *Je crois l'Eglise Catholique*, a été ajouté au quatrième siècle. A quoi sert ce raisonnement, si ce n'est pour se préparer un refuge contre le Symbole, & ne lui donner que l'autorité du quatrième siècle? au lieu que tous les Chrétiens l'ont regardé jusqu'ici comme la commune Confession de Foi de tous les siècles, & de toutes les Eglises Chrétiennes depuis le tems des Apôtres.

Mais voyons enfin, quoi qu'il en soit, comment il définit, selon le Symbole, la Sainte Eglise Catholique. Il rejette d'abord la définition qu'il attribue aux Catholiques; il n'approuve pas davantage celle qu'il donne aux Protestans. Pour lui qui s'élève au-dessus des Protestans ses Confreres comme au-dessus des Catholiques ses ennemis, ayant à définir l'Eglise de tous les tems, il le fera en disant, que *c'est le Corps de ceux qui font profession de croire J. C. le véritable Messie; corps divisé en un grand nombre de Sectes*; il faut encore ajouter, qui s'excommunient les unes les autres, afin que toutes les Hérésies frappées d'anathème, & encore tous les Schismatiques, fussent-ils divisés d'avec leurs freres *jusqu'aux épées tirées*, pour nous servir de l'expression du Ministre, aient le bonheur de se trouver dans l'Eglise du Symbole,

bole, & dans l'unité Chrétienne qui nous y est enseignée. Voilà ce qu'on ose dire dans la Réforme; & le Royaume de Jesus-Christ y porte dans sa propre définition le caractère de la division par laquelle le tout Royaume est désolé selon l'Evangile.

Le Ministre devoit du moins se souvenir du Catéchisme qu'il a enseigné lui-même à Sedan, durant tant d'années, où après qu'on a récité, *Je crois l'Eglise Catholique*, on en conclut, *que hors de l'Eglise il n'y a que damnation & que mort, & que tous ceux qui se séparent de la Communauté des Fidèles pour faire secte à part, ne doivent espérer de salut*. Il est bien certain qu'on parle ici de l'Eglise Universelle: on peut donc faire Secte à part à son égard; on peut se séparer de son unité. Je demande si en cet endroit *faire Secte à part*, est un mot qui signifie l'apostasie. Celui qui fait Secte à part, est-ce celui qui prend le Turban, & qui renonce publiquement à son Baptême? Est-ce ainsi que parlent les hommes? Est-ce ainsi qu'il faut parler dans un Catéchisme à un enfant innocent, afin de lui embrouiller toutes ses idées, & qu'il ne sache plus à quoi s'en tenir?

Je crois travailler au salut des âmes, en continuant le récit des égaremens du Ministre, les plus grands, & les plus visibles, où la défense d'une mauvaise cause ait peut-être jamais jetté aucun homme. Ce qu'il a fallu inventer pour soutenir le système, est plus étrange, s'il se peut, & plus inouï que le système même. Il a fallu brouiller toutes les idées que nous donne l'Ecriture. Elle nous parle du schisme de Jéroboam comme d'une action détestable, qui a commencé par une révolte, qui s'est soutenue par une idolâtrie formelle, & en adorant des Veaux d'or; qui a fait quitter jusqu'à l'Arche; enfin, qui a fait renoncer à la Loi de Moïse, à Aaron, au Sacerdoce, & à tout le Ministère Lévitique, pour consacrer un faux Sacerdoce aux Dieux étrangers, & aux Démons. Et toutefois, il faut dire que ces Schismatiques, ces Hérétiques, ces déserteurs de la Loi, ces Idolâtres faisoient partie du Peuple de Dieu. Les sept mille que Dieu s'étoit réservés, & le reste de l'élection dans Israël, adhéroient au Schisme. Les Prophètes du Seigneur communiquaient avec ces Schismatiques & ces Idolâtres; & rompoient avec Juda où étoit le lieu que Dieu avoit choisi; & un Schisme si qualifié ne devoit pas être compté parmi les péchés qui détruisent la grace. Si cela est, toute l'Ecriture ne sera plus qu'une illusion, & que l'exagération la plus outrée qui se trouve dans tout le langage humain. Mais enfin, que faut-il dire aux passages qu'allègue M. Jurieu? Tout, plutôt que d'avouer un si grand excès, & de mettre des Idolâtres

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XV.

Luc. xi.
LXXVI.

Le Ministre
détruit l'idée
de l'Eglise Ca-
tholique, qu'il
a lui-même
enseignée en
faisant le Ca-
téchisme.

Cat. des Pr.
Réf.
Dim. 17.

LXXVII.
Le Schisme
de Jéroboam
& des dix Tri-
bus, est justi-
fié.

III. Reg.
III. 12.
II. Par. 11.
13.

II. Par. xi.
15.

S. J. liv. I.
ch. 13.

Ibid. c. 20.
153.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES.

LIV. XV.

LXXXVIII.

L'Eglise du
tems des Apô-
tres est accu-
sée de Schis-
me & d'Hé-
résie.

Ibid. c. 14,
21. p. 167.

Ath. xx1.

20.

Rom. xi.

17, &c.

Syst. ibid.

c. 20. p. 167.

Gal. v. 2,

4.

LXXIX.

Que selon
le Ministre,
on se peut sau-
ver jusques
dans la Com-
munion des
Sociniens.

Préj. lég. p.

4, 5, &c.

Syst. p. 147,

149, &c.

Préj. lég.

pag. 16.

Syst. liv. I.

ch. 12. p. 98,

102. ch. 19.

p. 149, &c.

c. 20. p. 153,

&c.

publics dans la Société des Enfans de Dieu, car ce n'est pas ici le lieu d'approfondir davantage cette matiere.

L'Eglise Chrétienne ne se sauve non plus des mains du Ministre, que l'Eglise Judaïque: il l'attaque dans son fort, & dans sa fleur, & jusques dans ces bienheureux tems où elle étoit gouvernée par les Apôtres. Car, selon lui, les Juifs convertis, c'est-à-dire, la plus grande partie de l'Eglise, puisqu'il y en avoit tant de milliers, selon la parole de S. Jacques, & constamment la plus noble, puisqu'elle comprenoit ceux sur lesquels les autres étoient entrés; la tige, la racine sainte, d'où la bonne sève de l'Olivier étoit découlée sur les sauvages: étoient Hérétiques & Schismatiques, coupables même d'une Hérésie, dont S. Paul a dit, qu'elle anéantissoit la Grace, & ne laissoit rien à espérer de Jesus-Christ. Le reste de l'Eglise, c'est-à-dire, ceux qui venoient des Gentils, participoient au Schisme & à l'Hérésie, en y consentant, & en reconnoissant comme Saints & comme Freres en Jesus-Christ, ceux qui avoient dans l'esprit une si étrange Hérésie, & dans le cœur une jalousie si criminelle; & les Apôtres eux-mêmes étoient les plus Hérétiques, & les plus Schismatiques de tous, puisqu'ils convoient à de tels crimes, & à de telles erreurs. Telle est l'idée qu'on nous donne de l'Eglise Chrétienne sous les Apôtres, lorsque le Sang de Jesus-Christ étoit, pour ainsi dire, encore tout chaud, sa Doctrine toute fraîche, l'esprit du Christianisme encore dans toute sa force. Quelle idée auront les impies de la suite de l'Eglise, si ces commencemens tant vantés, sont fondés sur l'Hérésie & sur le Schisme, & qu'il faille étendre la corruption jusqu'à ceux qui avoient les prémices de l'esprit?

Il sembloit que notre Ministre vouloit du moins exclure les Sociniens de la Société du Peuple de Dieu, puisqu'il a dit si souvent qu'ils attaquoient directement les vérités fondamentales; & que les Sociétés d'où on les ôte, sont des Sociétés mortes qui ne peuvent donner à Dieu des enfans. Mais tout cela n'étoit qu'un faux semblant, & le Ministre mépriseroit en son cœur ceux qui s'y laisseroient surprendre.

En effet, le principe fondamental de sa Doctrine, c'est que jamais la parole de Dieu n'est prêchée dans un pays, que Dieu ne lui donne effacement à l'égard de quelques-uns. Comme donc très-constamment la parole de Dieu est prêchée parmi les Sociniens, le Ministre conclut très-bien, selon ses principes, que si le Socinianisme se fût autant répandu que l'est, par exemple, le Papisme, Dieu auroit aussi trouvé les moyens d'y nourrir ses Elus, & de l'empêcher de participer aux Hérésies mortel-

les de cette Secte , comme autrefois il trouvoit bien moyen de conserver dans l'Arianisme un nombre d'Elûs & de bonnes âmes qui se garantirent de l'Hérésie des Ariens.

Que si les Sociniens dans l'état où ils se trouvent maintenant ne peuvent pas contenir les Elûs de Dieu , ce n'est pas à cause de leur perverse Doctrine ; c'est que *comme ils ne font point de nombre dans le monde , qu'ils y sont dispersés sans y faire figure , qu'en la plupart des lieux ils n'ont point d'Assemblée , il n'est point nécessaire de supposer que Dieu y sauve personne.* Cependant , puisqu'il est constant que les Sociniens ont eu des Eglises en Pologne , & qu'ils en ont encore aujourd'hui en Transylvanie , on pourroit demander au Ministre quelle quantité il en faut pour *faire figure*. Mais , quoi qu'il en soit , selon lui , il ne tient qu'aux Princes de donner des Enfans de Dieu à toutes les sociétés , quelles qu'elles soient , en leur donnant des Assemblées ; & si le Diable achève son œuvre , si en prenant les hommes par le penchant des sens , & en répandant par ce moyen les Sociniens dans le monde , il trouve encore le moyen de leur procurer un exercice plus libre & plus étendu , il forcera Jésus-Christ à y former ses Elûs.

Le Ministre répondra sans doute , que s'il dit qu'on se peut sauver dans la Communion des Sociniens , ce n'est pas par voie de tolérance , mais par voie de discernement & de séparation ; c'est-à-dire , que ce n'est pas en présupposant que Dieu tolère le Socinianisme , comme il fait les autres Sectes qui ont conservé les Fondemens , mais au contraire , en présupposant que ces Associés des Sociniens , en discernant le bon d'avec le mauvais dans la prédication de cette Secte , en rejetteront les blasphêmes dans leur cœur , encore qu'à l'extérieur ils demeurent unis avec elle.

Mais de quelque sorte qu'il le prenne , sa réponse n'est pas moins pleine d'impiété. Car premièrement , il n'est point d'accord avec lui-même sur la Tolérance de ceux qui nient la Divinité du Fils de Dieu , puisqu'il étend cette Tolérance jusqu'aux Ariens : *Damner* , dit-il , *tous ces Chrétiens innombrables qui vivoient sous la Communion externe de l'Arianisme , dont les uns en détestoient les Dogmes , les autres les ignoroient , les autres LES TOLEROIENT EN ESPRIT DE PAIX , les autres étoient retenus dans le silence , par la crainte & par l'autorité : damner* , dis-je , *tous ces gens-là , c'est une opinion de bourreau , & qui est digne de la cruauté du Papisme.* Ainsi , la miséricorde de M. Jurieu s'étend , non-seulement jusqu'à ceux qui demeuroient dans la Communion des Ariens , parce qu'ils en ignoroient les sentimens , mais

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

Ibid.

LXXX.
Par les principes du Ministre , on pouvoit être sauvé dans la Communion extérieure des Mahométans & des Juifs.

Préf. p. 22.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

encore jusqu'à ceux qui les sçavoient ; & non-seulement jusqu'à ceux qui en les sçachant & les détestant dans leur cœur , ne les blâmoient point *par crainte* , mais encore jusqu'à ceux qui les *toléroient en esprit de paix* ; c'est-à-dire , jusqu'à ceux qui jugeoient que nier la Divinité de Jesus-Christ , étoit un Dogme tolérable. Qui empêche donc qu'en *esprit de paix* on ne tolère encore les Sociniens , comme on tolère les autres , & qu'on n'étende sa charité jusqu'à les sauver ?

Mais quand le Ministre se repentiroit d'avoir porté la Tolérance jusqu'à cet excès , & que dans la Communion des Sociniens il ne voudroit sauver que ceux qui en détesteroient les sentimens dans leur cœur , sa Doctrine n'en seroit pas meilleure pour cela ; puisqu'enfin il faudroit toujours sauver ceux qui sçachant le sentiment des Sociniens , ne laisseroient pas de demeurer dans leur Communion externe , c'est-à-dire , de fréquenter leurs Assemblées , de se joindre à leurs prières & à leur culte , & d'assister à leurs prédications avec un extérieur si semblable à celui des autres , qu'ils passassent pour être des leurs. Si cette dissimulation est permise , on ne sçait plus ce que c'est que l'Hypocrisie , ni ce que veut dire cette Sentence , *Retirez-vous des Tabernacles des Impies*.

NUM. XVI.
16.

Que si le Ministre répond , que ceux qui fréquenteroient de cette sorte les Assemblées des Sociniens , dirigeroient leur intention de manière qu'ils ne participeroient qu'à ce qu'il y a de bon parmi eux , c'est-à-dire , à l'unité de Dieu , & à la mission de Jesus-Christ ; c'est encore une plus grande absurdité , puisque rien n'empêche en ce sens qu'on ne vive encore dans la Communion des Juifs & des Mahométans ; car il n'y auroit qu'à penser qu'on ne participe avec eux que dans la croyance de l'unité de Dieu , en détestant dans son cœur , sans en dire mot , ce qu'ils prononcent contre Jesus-Christ ; & si l'on dit que c'est assez pour être damné de faire son culte ordinaire d'une Assemblée où Jesus-Christ est blasphémé , les Sociniens qui blasphèment sa Divinité , & tant d'autres de ses vérités , ne sont pas meilleurs.

LXXXI.
La suite que
le Ministre
donne à sa Re-
ligion , lui est
commune a-
vec toutes les
Hérésies.

Telles sont les absurdités du nouveau système : on ne s'y jette pas volontairement , & on ne prend pas plaisir à se rendre soi-même ridicule , en avançant de tels paradoxes. Mais c'est qu'un abysme en attire un autre : on ne tombe dans ces excès que pour sauver d'autres excès où l'on étoit déjà tombé. La Réforme étoit tombée dans l'excès de se séparer , non-seulement de l'Eglise où elle avoit reçu le Baptême , mais encore de toutes les Eglises Chrétiennes. Dans cet état , pressée de répondre où étoit l'Eglise avant les Réfor-

mateurs, elle ne pouvoit tenir un langage constant, & l'iniquité se démentoit elle-même. Enfin n'en pouvant plus, & peu contente de toutes les réponses qu'on avoit faites de nos jours, elle a cru enfin se dégager, en disant, *que ce n'est point aux Sociétés particulières, aux Luthériens, aux Calvinistes, qu'il faut demander la suite visible de leur Doctrine & de leurs Pasteurs; qu'il est vrai qu'elles n'étoient pas encore formées il y a deux cens ans, mais que l'Eglise Universelle dont ces Sectes font partie, étoit visible dans les Communions qui composoient le Christianisme, les Grecs, les Abyssins, les Arméniens, & les Latins, & que c'est toute la succession dont on a besoin. Voilà le dernier refuge; c'est-là tout le dénouement. Mais toutes les Sectes en diront autant, il en faut convenir. Il n'en est, ni n'en fut jamais aucune, qui, à ne prendre en chacune que la profession commune du Christianisme, ne trouve sa succession comme notre Ministre a trouvé la sienne; de sorte que pour donner une suite & une perpétuité toujours visible à son Eglise, il a fallu prodiguer la même grace aux Sociétés les plus nouvelles & les plus impies.*

Le plus grand outrage qu'on puisse faire à la vérité, est de la contredire, & en même tems de l'abandonner, ou de l'affoiblir. M. Jurieu a reconnu de grandes vérités: Premièrement, *que l'Eglise se prend dans l'Ecriture pour une Société toujours visible; & je vais même, dit-il, sur ce sujet plus loin que M. de Meaux.* A la bonne heure: ce que j'avois dit étoit suffisant; mais puisqu'il nous en veut donner davantage, je le reçois de sa main.

Secondement, il convient qu'on ne peut nier que l'Eglise, laquelle le Symbole nous oblige de croire, ne soit une Eglise visible.

C'en étoit assez pour démontrer la perpétuelle visibilité de l'Eglise, puisque ce qu'on croit dans le Symbole, est d'une éternelle & immuable vérité. Mais afin qu'il demeure pour constant que cet article de notre Foi est fondé sur une promesse expresse de Jesus-Christ, le Ministre nous accorde encore que l'Eglise, à qui Jesus-Christ avoit promis que l'Enfer ne prévaudroit point contre elle, étoit une Eglise confessante, une Eglise qui publie la Foi avec S. Pierre, une Eglise par conséquent toujours extérieure & visible; ce qu'il pousse si avant, qu'il assure sans hésiter, que celui qui auroit la Foi, sans la profession de la Foi, ne seroit pas de l'Eglise.

C'est encore ce qui lui fait dire, *qu'il est de l'essence de l'Eglise Chrétienne, qu'elle ait un Ministère.* Il approuve, aussi-bien que M. Claude, que nous inférons de ces paroles de Notre-Seigneur, enseignez, baptisez, & je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles,

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGLISES PROTESTANTES.
LIV. XV.

Syst. liv. I.
c. 29. p. 226.
l. III, c. 172.

LXXXII.
Le Ministre
dit en même
tems le pour
& le contre
sur la perpé-
tuelle visibili-
té de l'Eglise.
Syst. p. 215.
Ib. p. 217.

Ibid. 215.

Ibid. p. 22.

Syst. l. III.

c. 15. p. 549.

Ib. p. 228.

222.

HISTOIRE
DES VARI-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

Pag. 539,
548.
Préj. lég.
ch. 2. p. 18,
19, 30.

qu'il y aura toujours des Docteurs, avec lesquels Jesus-Christ enseignera, & que la vraie prédication ne cessera jamais dans l'Eglise. Il en dit autant des Sacremens, & il demeure d'accord que le lien des Chrétiens, par les Sacremens, est essentiel à l'Eglise; qu'il n'y a point de véritable Eglise sans Sacremens; d'où il conclut qu'il en faut avoir l'essence & le fond, pour être du Corps de l'Eglise.

De tous ces passages exprès, le Ministre conclut avec nous, que l'Eglise est toujours visible, nécessairement visible; & ce qu'il y a de plus remarquable, visible, non-seulement selon le Corps, mais encore selon l'Ame, comme il parle; parce que, dit-il, quand je vois des Sociétés Chrétiennes, où la Doctrine, conforme à la parole de Dieu, est conservée autant qu'il est nécessaire pour l'essence de l'Eglise, je sçai & je vois certainement qu'il y a là des Elus, puisque partout où sont les vérités fondamentales, elles sont salutaires à quelques gens.

Préj. lég. p.
21, 22. &c.
Syst. p. 221.

Après cette suite de Doctrine, que le Ministre confirme par tant de passages exprès, on croiroit qu'il n'y a rien de mieux établi dans son esprit par les Ecritures, par les promesses de Jesus-Christ, par le Symbole des Apôtres, que la perpétuelle visibilité de l'Eglise; & néanmoins il dit le contraire, non par conséquence, mais en termes formels, puisqu'il dit en même tems que cette perpétuelle visibilité de l'Eglise ne se trouve point par ces preuves qu'on appelle de droit, c'est-à-dire, par l'Ecriture, comme il l'explique, qu'en supposant que Dieu se conserve toujours un nombre de Fideles cachés, une Eglise, pour ainsi dire, souterraine & inconnue à toute la terre: elle seroit aussi-bien le Corps de Jesus-Christ, son Epouse & son Royaume, qu'une Eglise connue; & enfin que les promesses de Jesus-Christ demeureroient en leur entier, quand l'Eglise seroit tombée dans un si grand obscurcissement, qu'on ne pût marquer & dire, là est la vraie Eglise, & là Dieu se conserve des Elus.

Syst. p. 125,
22. Préj. 22.

Que devient donc cet aveu formel, que l'Eglise dans l'Ecriture est toujours visible, que les promesses qu'elle a reçues de Jesus-Christ pour sa perpétuelle durée, s'adressent à une Eglise visible, à une Eglise qui publie sa foi, à une Eglise qui a des clefs & un Ministère, à qui le Ministère est essentiel, & qui n'est plus une Eglise, si la profession de Foi lui manque? On n'en sçait rien, le Ministre croit tout concilier, en nous disant que pour lui, à la vérité, il croit l'Eglise toujours visible, & qu'on peut prouver par l'Histoire qu'elle a toujours été. Qui ne voit où il en veut venir? C'est qu'en un mot, s'il arrive qu'un Protestant soit forcé d'avouer,

selon sa croyance , que l'Eglise ait cessé d'être visible , en tout cas , il aura nié un fait , mais il n'aura pas renversé une promesse de Jesus-Christ. Mais c'est-là trop grossièrement nous donner le change. Il ne s'agit pas de sçavoir si l'Eglise , par bonheur , a toujours duré jusqu'ici dans sa visibilité , mais si elle a des promesses d'y durer toujours ; ni , si M. Jurieu le croit , mais si M. Jurieu a écrit que tous les Chrétiens sont obligés de le croire comme une vérité révélée de Dieu , & comme un Article fondamental inféré dans le Symbole. Constamment il l'a écrit , nous l'avons vu : il le nie aussi clairement ; nous le voyons , & il continue à faire voir que la question de l'Eglise jette les Ministres dans un tel désordre , qu'ils ne sçavent par où en sortir , & ne songent qu'à se laisser quelque échappatoire.

Mais il ne leur en reste aucune , pour peu qu'ils suivent les principes qu'ils ont accordés : car si l'Eglise est visible & toujours visible par la Confession ; si Je sus-Christ a promis qu'elle le seroit éternellement : il est plus clair que le jour qu'il n'est permis en aucun moment de s'éloigner de sa Doctrine , ce qui est dire en d'autres termes qu'elle est infallible. La conséquence est très-claire , puisque s'éloigner de la Doctrine de celle qui enseigne toujours la vérité , ce seroit trop visiblement se déclarer ennemi de la vérité même ; encore une fois , il n'y a rien ni de plus clair , ni de plus simple.

Voyons néanmoins par où les Ministres ont tâché de parer ce coup. Jesus-Christ a promis , disent-ils , un Ministère perpétuel , mais non pas un Ministère toujours pur : l'essence du Ministère subsistera dans l'Eglise , parce qu'on gardera les fondemens ; mais ce qu'on ajoutera par-dessus , y mettra de la corruption : Ce qui fait dire à M. Claude que le Ministère n'en viendra jamais à la soustraction d'une vérité fondamentale telle qu'on la voit , par exemple , dans le Socinianisme où la Divinité de Jesus-Christ est rejetée ; mais qu'il n'y a pas un pareil inconvénient à corrompre par addition les vérités salutaires , comme on a fait dans l'Eglise Romaine , parce que les fondemens du salut subsistent toujours.

Selon les mêmes principes , M. Jurieu demeure d'accord que Jesus-Christ a promis , qu'il y auroit toujours des Docteurs avec lesquels il enseigneroit , & ainsi que la véritable Prédication ne cesseroit jamais dans son Eglise ; mais il distingue : il y aura toujours des Docteurs avec lesquels Jesus-Christ enseignera les vérités fondamentales , il l'avoue ; mais que jamais il n'y ait d'erreurs dans ce ministère , il le nie : de même , La vraie Prédication ne cessera jamais

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

LXXXIII.
Distinction
vaine entre les
erreurs.

Réponse au
disc. de M. de
Cond. 383, 86
suiv.

Syst. p. 228,
229.

Ibid.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

LXXXIV.
Un seul mot
détruit ces
subtilités.

LXXXV.
Etrange ma-
nière de sau-
ver les pro-
messes de Je-
sus-Christ.

Préj. l'ég. p.
et

dans l'Eglise : nous l'avions , répond-il , si par la vraie Prédication on entend une Prédication qui annonce les vérités essentielles & fondamentales : mais nous le nions , si par la vraie Prédication on entend une Doctrine qui ne renferme aucune erreur.

Pour dissiper tous ces nuages , il n'y a qu'à demander en un mot à ces Messieurs , où ils ont appris à restreindre les promesses de Jesus-Christ : Celui qui est puissant pour empêcher les soustractions , pourquoi ne le sera-t-il pas pour empêcher les additions dangereuses ? Quelle certitude a-t-on donc que la Prédication sera plus pure , & le Ministère plus privilégié du côté de la soustraction que du côté de l'addition ? La parole , *Je suis avec vous* , marque une protection universelle à ceux avec qui Jesus-Christ enseigne. Si la durée du Ministère extérieur & visible est un ouvrage humain , il peut également manquer de tous côtés : si parce que Jesus-Christ s'en mêle selon ses promesses , on est assuré que la soustraction n'y a jamais regné , on n'entend plus comment l'addition y pourra regner plutôt.

Et certainement il n'est pas possible , en convenant , comme on fait , que Jesus-Christ a promis à son Eglise que la vérité y seroit toujours annoncée , & qu'il seroit éternellement avec les Ministres de la même Eglise , pour enseigner avec eux : il n'est , dis-je , pas possible qu'il n'ait voulu dire que la vérité qu'il promettoit d'y conserver , seroit pure , & telle qu'il l'a révélée , n'y ayant rien de plus ridicule que de lui faire promettre qu'il enseigneroit toujours la vérité avec ceux qui en retiendroient un fond qu'ils inonderoient de leurs erreurs , & même qu'ils détruiraient , comme on le suppose , par la suite inévitable de leur Doctrine.

En effet , je laisse à juger aux Protestans , si ces magnifiques promesses de rendre l'Eglise inébranlable dans la visible profession de la vérité , sont remplies dans l'état que le Ministre nous a représenté par ces paroles : *Nous disons que l'Eglise est perpétuellement visible , mais la plupart du tems , & PRESQUE TOUJOURS , elle est plus visible par la corruption de ses mœurs , par l'addition de plusieurs FAUX DOGMES , par la déchéance de son Ministère , PAR SES ERREURS ET PAR SES SUPERSTITIONS , que par les vérités qu'elle conserve.* Si c'est une telle visibilité que Jesus-Christ a promise à son Eglise ; si c'est ainsi qu'il promet que la vérité y sera toujours enseignée , il n'y a point de Secte , quelque impie qu'elle soit , qui ne puisse se glorifier que la promesse de Jesus-Christ s'accomplit en elle ; & si Jesus-Christ promet seulement d'enseigner avec tous ceux qui enseigneront quelque vérité , de quelque erreur qu'elle soit mêlée ,

il ne promet rien de plus à son Eglise qu'aux Sociniens , aux Déistes , aux Athées même , puisqu'il n'y en a guère de si perdu qui ne conserve quelque reste de la vérité.

Il est maintenant aisé d'entendre ce que nous avons souvent avancé , que l'Article du Symbole , *Je crois l'Eglise Catholique ou Universelle* , emporte nécessairement la foi de son infaillibilité , & qu'il n'y a point de différence entre croire l'Eglise Catholique , & croire à l'Eglise Catholique , c'est-à-dire , en approuver la Doctrine.

Le Ministre s'élève avec mépris contre ce raisonnement de *M. de Meaux* , & il y oppose deux réponses : la première , que l'Eglise Universelle n'enseigne rien ; la seconde , que quand on supposeroit qu'elle enseigneroit la vérité , il ne s'ensuivroit pas qu'elle l'enseignât toute pure.

Mais il se contredit dans ces deux réponses : dans la première , en termes formels , comme on va voir ; dans la seconde , par la conséquence évidente de ses principes , comme on le verra dans la suite.

Ecoutons donc comme il parle dans sa première réponse. *L'Eglise Universelle* , dit-il , *dont il est parlé dans le Symbole* , *ne peut , à proprement parler , ni enseigner , ni prêcher la vérité* : & moi je lui prouve le contraire par lui-même , puisqu'il avoit dit deux pages auparavant , que l'Eglise à laquelle Jesus-Christ promet une éternelle subsistance , en disant : *Les portes d'Enfer ne prévaudront point contre elle* , *est une Eglise confessante , une Eglise qui publie la Foi* : or cette Eglise est constamment l'Eglise Universelle , & la même dont il est parlé dans le Symbole : donc l'Eglise Universelle , dont il est parlé dans le Symbole , confesse & publie la vérité ; & le Ministre ne peut plus nier , sans se démentir lui-même , que cette Eglise ne confesse , qu'elle n'enseigne , qu'elle ne prêche la vérité , si ce n'est que la publier & la confesser , soit autre chose que la prêcher à tout l'Univers.

Mais enfonçons davantage dans les sentimens du Ministre sur cette importante matière. Ce qu'il répète le plus , ce qu'il presse le plus vivement dans son système : c'est que l'Eglise Universelle *n'enseigne rien , ne décide rien , n'a jamais rendu , ne rendra jamais , & ne pourra jamais rendre aucun jugement* ; & qu'*enseigner , décider , juger* , c'est le propre des Eglises particulières.

Mais cette doctrine est si fautive , que pour la trouver convaincue d'erreur , il ne faut que continuer la lecture des endroits où elle

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PROTESTANTES,
Liv. XV.

LXXXVI.
Le Ministre dit que l'Eglise Universelle enseigne , & dit en même tems que l'Eglise universelle n'enseigne pas.

Syst. liv. I. c. 26. p. 217 , 218.

Page. 218.

Page. 215.

LXXXVII.
Suite des contradictions du Ministre sur cette matière : que l'Eglise Universelle enseigne & juge.

Syst. p. 6 , 218 , 233 , 234 , 235.
Ibid. 236.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DE
EGL. PRO
TESTANTES,
Liv. XV.

est établie; car voici ce qu'on y trouvera. *Les Communions subsistantes, & qui font figure, sont les Grecs, les Latins, les Protestans, les Abyssins, les Arminiens, les Nestoriens, les Russes. Je dis que le consentement de toutes ces Communions à ENSEIGNER certaines vérités, est une espèce DE JUGEMENT & de JUGEMENT INFAILLIBLE.* Ces Communions enseignent donc; & puisque ces Communions, selon lui, sont l'Eglise Universelle, il ne peut nier que l'Eglise Universelle n'enseigne; il ne peut non plus nier qu'elle ne juge en un certain sens, puisqu'il lui attribue *une espèce de jugement*, qui ne peut rien être de moins qu'un sentiment déclaré. Voilà donc, du consentement du Ministre, un sentiment déclaré, & encore un sentiment infaillible de l'Eglise qu'il appelle Universelle.

LXXXVIII.
Que de l'a-
veu du Mini-
stre, le senti-
ment de l'E-
glise est une
règle certaine
de la Foi dans
les matières
les plus essen-
nelles.

Pag. 237.
Ibid.

Il poursuit: *Quand le consentement de l'Eglise Universelle est général dans tous les siècles, aussi-bien que dans toutes les Communions, alors je soutiens que ce consentement unanime fait une démonstration.*

Ce n'est pas assez; cette démonstration est fondée sur l'assistance perpétuelle que Dieu doit, selon lui, à son Eglise: Dieu, dit-il, *NE SCAUROIT PERMETTRE que de grandes Sociétés Chrétiennes se trouvent engagées dans des erreurs mortelles, & qu'elles y persévèrent long-tems.* Et un peu après: *'Est-il apparent que Dieu ait abandonné l'Eglise Universelle à ce point, que toutes les Communions unanimement dans tous les siècles, aient renoncé des vérités de la dernière importance.*

De-là il suit clairement que le sentiment de l'Eglise Universelle est une règle certaine de la Foi; & le Ministre en fait l'application aux deux disputes les plus importantes qui puissent être, selon lui-même, parmi les Chrétiens. La première est celle des Sociniens, qui comprend tant de points essentiels; & sur cela, on ne peut, dit-il, regarder que comme une témérité prodigieuse, & une marque certaine de réprobation, l'audace des Sociniens, qui dans les Articles de la Divinité de Jesus-Christ, de la Trinité des Personnes, de la Rédemption, de la Satisfaction, du Péché Originel, de la Création, de la Grace, de l'Immortalité de l'Âme, & de l'Eternité des peines, se sont éloignés du sentiment de toute l'Eglise Universelle. Elle a donc encore un coup un sentiment cette Eglise Universelle: son sentiment emporte avec soi une infaillible condamnation des erreurs qui y sont contraires, & sert de règle pour la décision de tous les articles qu'on vient de voir.

Pag. 237.

Il y a encore une autre matière où ce sentiment sert de règle: *Je crois que c'est encore ici LA REGLE LA PLUS SURE, pour juger quels*

sont les points fondamentaux, & les distinguer de ceux qui ne le sont pas ; question si épineuse, & si difficile à résoudre : c'est que tout ce que les Chrétiens ont cru unanimement, & croient encore par-tout, est fondamental & nécessaire au salut.

Cette règle n'est pas seulement assurée & claire, mais encore très-suffisante, puisque le Ministre, après avoir dit que la discussion des Textes, des Versions, des Interprétations de l'Ecriture, & même la lecture de ce divin Livre, n'est pas nécessaire au Fidèle pour former sa Foi, conclut enfin, qu'une simple femme qui aura appris le Symbole des Apôtres, & qui l'entendra dans le sens de l'Eglise Universelle, (en gardant d'ailleurs les Commandemens de Dieu,) sera peut-être dans une voie plus sûre, que les Sçavans qui disputent avec tant de capacité sur la diversité des Versions.

Il y a donc des moyens aisés pour connoître ce que croit l'Eglise Universelle, puisque cette connoissance peut venir jusqu'à une simple femme. Il y a de la sûreté dans cette connoissance, puisque cette simple femme se repose dessus ; il y a enfin une entière suffisance, puisque cette femme n'a rien à rechercher davantage, & que pleinement instruite sur la Foi, elle n'a plus à songer qu'à bien vivre. Cette croyance n'est ni aveugle, ni déraisonnable, puisqu'elle se fonde sur des principes clairs & sûrs ; & qu'en effet quand on est foible, comme nous le sommes tous, la souveraine raison est de bien sçavoir à qui il faut se fier.

Mais poussons encore plus loin ce raisonnement. Ce qui en matière de foi fait une certitude absolue, une certitude *de démonstration*, & la meilleure règle pour décider les vérités, doit être clairement fondé sur la parole de Dieu. Or est-il que cette espèce d'infailibilité que le Ministre attribue à l'Eglise Universelle, emporte une certitude absolue ; & une certitude *de démonstration*, & c'est la plus sûre règle pour décider les vérités les plus essentielles, & à la fois les plus épineuses : elle est donc clairement fondée sur la parole de Dieu.

Lors donc que dorénavant nous presserons les Protestans par l'autorité de l'Eglise Universelle, s'ils nous objectent que nous suivons l'autorité & les traditions des hommes ; leur Ministre les confondra en leur disant avec nous, que suivre l'Eglise Universelle, ce n'est pas suivre les hommes, mais Dieu même qui l'assiste par son Esprit.

Si le Ministre répond que nous ne gagnons rien par cet aveu, puisque l'Eglise où il reconnoît cette infailibilité, n'est pas la nôtre, &

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

LXXXIX.

Que cette règle, selon le Ministre, est sûre, claire & suffisante, & que la Foi qu'elle produit n'est pas aveugle, ni déraisonnable.

Syst. liv. III.
ch. IV. pag.
463.

XC.

Qu'on ne peut plus nous objecter, que suivre l'autorité de l'Eglise, c'est suivre les hommes.

XC I.

Que l'idée

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

que le Minis-
tre se forme
de l'Eglise U-
niverselle, se-
lon lui-même,
ne s'accorde
pas avec les
sentimens de
l'Eglise Uni-
verselle.

Ci-devant
dans ce même
Livre.

Luc. XI. 17.

X C II.

Que le Mi-
nistre con-
damne son E-
glise par les
caractères
qu'il a donnés
à l'Eglise Uni-
verselle.

Syst. liv. 1.
c. 1. p. 238.

que toutes les Communions Chrétiennes entrent dans la notion qu'il nous donne de l'Eglise : il n'en fera pas moins confondu par ses propres principes, puisqu'il vient de mettre parmi les conditions de la vraie Foi, qu'il faut donc entendre le Symbole *dans le sens de l'Eglise Universelle*. Il faut donc entendre *en ce sens* l'Article du Symbole où il est parlé de l'Eglise Universelle elle-même. Or est-il que l'Eglise Universelle n'a jamais cru que l'Eglise Universelle fût l'amas de toutes les Sectes Chrétiennes : le Ministre ne trouve point cette notion dans tous les lieux ni dans tous les tems ; il est au contraire demeuré d'accord que la notion qui réduit l'Eglise à une parfaite unité, en excluant de sa Communion toutes les Sectes, est de tous les siècles, & même des trois premiers : il l'a vûe dans les deux Conciles dont il reçoit les Symboles, c'est-à-dire, dans celui de Nicée & dans celui de Constantinople. Ce n'est donc point en son sens, mais au nôtre, que *la simple femme* qu'il fait marcher si sûrement dans la voie du salut, doit entendre dans le Symbole le mot d'*Eglise Universelle* ; & quand cette bonne femme dit qu'elle y croit, elle est obligée de regarder une certaine Communion que Dieu aura distinguée de toutes les autres, & qui ne contient en son unité que les Orthodoxes : Communion qui sera le vrai Royaume de Jesus-Christ parfaitement uni en soi-même, & opposé au Royaume de Satan, dont le caractère est la désunion, comme on a vû.

Que si le Ministre croit se sauver en répondant que quand nous aurions prouvé qu'il y a une Communion de cette sorte, nous n'aurions encore rien fait, puisqu'il nous resteroit à prouver que cette Communion est la nôtre ; j'avoue qu'il y auroit encore quelques pas à faire avant que d'en venir jusques-là ; mais en attendant que nous les fassions, & que nous forcions le Ministre à les faire selon ses principes, nous trouvons déjà dans ses principes de quoi rejeter son Eglise. Car lorsqu'il nous a donné pour règle ce que l'Eglise Universelle croit par-tout unanimement ; de peur de comprendre les Sociniens dans cette Eglise Universelle dont il leur opposoit l'autorité, il a réduit l'Eglise aux *Communions qui sont anciennes & étendues*, en excluant les Sectes qui n'ont ni l'un ni l'autre de ces avantages, & qui pour cette raison ne pouvoient être appelées ni *Communions*, ni *Communions Chrétiennes*. Voilà donc deux grands caractères que doit avoir, selon lui, une Communion, pour mériter d'être appelée Chrétienne, *l'antiquité & l'étendue* : or est-il qu'il est bien constant que les Eglises de la Réforme n'étoient au commencement, ni anciennes ni étendues, non plus que celles des So-

iniens & des autres que le Ministre rejette; elles n'étoient donc ni Eglises, ni Communions; mais si elles ne l'étoient pas alors, elles ne l'ont pû devenir depuis; elles ne sont donc pas encore, &, selon les règles du Ministre, on n'en peut trop-tôt sortir.

Il ne sert de rien de répondre que ces Eglises avoient leurs prédécesseurs dans ces grandes Sociétés qui étoient auparavant, & qui conservoient les vérités fondamentales, car il ne tient qu'aux Sociniens d'en dire autant. Le Ministre les presse en vain par ces paroles: *Que ces gens nous montrent une Communion qui ait enseigné leur dogme? Pour prouver la succession de leur doctrine, ils commencent par un Cerinthus; ils continuent par un Artémon; par un Paul de Samosate, par un Photin, & autres gens semblables, qui n'ont jamais assemblé en un quatre mille personnes, qui n'ont jamais eu de Communion, & qui ont été l'abomination de toute l'Eglise.* Quand le Ministre les presse ainsi, il a raison dans le fond, mais il n'a pas raison selon ses principes, puisque les Sociniens lui diront toujours que le seul fondement du salut, c'est de croire un seul Dieu & un seul Christ Médiateur; que c'est l'unité de ces dogmes où tout le monde convient, qui fait l'unité de l'Eglise; que les dogmes surajoutés peuvent bien faire des confédérations particulières, mais non pas un autre corps d'Eglise universelle; que leur foi a subsisté & subsiste encore dans toutes les Sociétés Chrétiennes; qu'ils peuvent vivre parmi les Calvinistes comme les prétendus Elus des Calvinistes vivoient dans l'Eglise Romaine avant Calvin; qu'ils ne sont non plus obligés à montrer, ni à compter leurs Prédécesseurs, que les Luthériens ou les Calvinistes; qu'il n'est pas vrai qu'ils aient été l'abomination de toute l'Eglise, puisqu'outre qu'ils en étoient, toute l'Eglise n'a jamais pû s'assembler contre eux; que toute l'Eglise n'enseigne rien, ne décide rien, ne détecte rien; que toutes ces fonctions n'appartiennent qu'aux Eglises particulières; qu'on a tort de leur reprocher la clandestinité, ou plutôt la nullité de leurs Assemblées; que celles des Luthériens ou des Calvinistes n'étoient pas d'une autre nature au commencement; qu'à cet exemple ils s'assemblent lorsqu'ils le peuvent, & où ils en ont la liberté; que si d'autres l'ont arrachée par des guerres sanglantes, leur cause n'en est pas meilleure; & qu'en quelque sorte qu'on obtienne du Prince ou du Magistrat une telle grâce, soit par négociation, ou par force, y attacher le salut, c'est faire dépendre le Christianisme de la politique.

Après les grandes avances que le Ministre vient de faire, pour peu qu'il voulût s'entendre lui-même, il seroit bientôt de notre

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XV.

XCIII.
Que tous
les moyens du
Ministre pour
défendre ses
Eglises leur
sont communs
avec celle des
Sociniens, &
des autres Sec-
taires que la
Réforme re-
jette.

Ibid.

XCIV.
Abrégé des

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

raisonnemens
précédens.

avis. Le sentiment de l'Eglise universelle, c'est une règle ; c'est une règle certaine contre les Sociniens : il faut donc pouvoir montrer une Eglise universelle où les Sociniens ne soient pas compris. Ce qui les en exclut, c'est le défaut d'étendue & de succession : il faut donc leur pouvoir montrer une succession qu'ils ne puissent trouver parmi eux ; or ils y trouvent manifestement la même succession dont les Calvinistes se vantent ; c'est-à-dire, une succession dans les principes qui leur sont communs avec les autres sectes : il faut donc en pouvoir trouver une autre ; il faut, dis-je, pouvoir trouver une succession dans les dogmes particuliers à la secte dont on veut établir l'antiquité. Or, cette succession ne convient pas aux Calvinistes, qui dans leurs dogmes particuliers n'ont pas plus de succession ni d'antiquité que les Sociniens : il faut donc sortir de leur Eglise, aussi-bien que de l'Eglise Socinienne ; il faut pouvoir trouver une antiquité & une succession meilleure que celle des uns & des autres. En la trouvant, cette antiquité & cette succession, on aura trouvé la certitude de la Foi ; on n'aura donc qu'à se reposer sur les sentimens de l'Eglise, & sur son autorité ; & tout cela qu'est-ce autre chose, je vous prie, que de reconnoître l'Eglise infaillible ? Ce Ministre nous conduit donc par une voie assurée à l'infaillibilité de l'Eglise.

XC V.
Il n'y a nul-
le restriction
dans l'infailli-
bilité de l'E-
glise touchant
les Dogmes.

Pag. 236.
Joan. XVI.
33.

Je sçai qu'il use de restriction. *L'Eglise universelle*, dit-il, *est infaillible jusqu'à un certain degré, c'est-à-dire, jusqu'à ces bornes qui divisent les vérités fondamentales de celles qui ne le sont pas.* Mais nous avons déjà fait voir que cette restriction est arbitraire. Dieu ne nous a point expliqué qu'il renfermât dans ces bornes l'assistance qu'il a promise à son Eglise, ni qu'il dût restreindre ses promesses au gré des Ministres. Il donne son S. Esprit, non pas pour enseigner quelque vérité, mais pour enseigner *toute vérité*, parce qu'il n'en a point révélé qui ne fût utile & nécessaire en certains cas. Jamais donc il ne permettra qu'aucune de ces vérités s'éteigne dans le Corps de l'Eglise Universelle.

XC VI.
Que ce qui
est cru une
fois dans tou-
te l'Eglise, y
a toujours été
cru.

Ainsi quelle que soit la Doctrine que je montrerai une fois universellement reçue, il faut que le Ministre la reçoive selon ses principes ; & s'il croit se sauver en répondant, que cette Doctrine, par exemple, la Transsubstantiation, le Sacrifice, l'Invocation des Saints, l'honneur des Images, & les autres de cette nature, se trouvent en effet dans toutes les Communions Orientales, aussi-bien que dans l'Eglise d'Occident, mais qu'elles n'y ont pas toujours été, & que c'est dans cette perpétuité qu'il a mis le fort de

sa preuve & l'infailibilité de l'Eglise Universelle : il ne s'est pas entendu lui-même , puisqu'il n'a pu croire dans l'Eglise Universelle une assistance perpétuelle du S. Esprit , sans comprendre dans cet aveu , non-seulement tous les tems ensemble , mais encore chaque tems en particulier , cette perpétuité les enfermant tous ; d'où il s'ensuit qu'entre tous les tems de la durée de l'Eglise , il ne s'en pourra jamais trouver un seul , où l'erreur dont le S. Esprit s'est obligé de la garder , prévale. Or on a vu que le S. Esprit s'est également obligé de la garder de toute erreur , & pas plus de l'une que de l'autre ; il n'y en aura donc jamais aucune.

Ce qui fait ici hésiter les Adversaires , c'est qu'ils n'ont qu'une Foi humaine & chancelante. Mais le Catholique , dont la Foi est divine & ferme , dira sans hésiter : Si le S. Esprit a promis à l'Eglise Universelle de l'assister indéfiniment contre les erreurs , donc contre toutes ; & si contre toutes , donc toujours ; & toutes les fois qu'on trouvera en un certain tems une Doctrine établie dans toute l'Eglise Catholique , ce ne sera jamais que par erreur qu'on croira qu'elle est nouvelle.

Nous le pressons trop , dira-t-il , & enfin nous le forcerons à abandonner son principe de l'infailibilité de l'Eglise Universelle. A Dieu ne plaise qu'il abandonne un principe si véritable , ni qu'il se replongé dans tous les inconvéniens qu'il a voulu éviter en l'établissant , car il lui arriveroit ce que dit S. Paul : *Si je rebâtis ce que j'ai abattu , je me rends moi-même prévaricateur.* Mais puisqu'il a commencé à prendre une médecine si salutaire , il faut la lui faire avaler jusqu'à la dernière goutte , quelque amère qu'elle lui paroisse maintenant ; c'est-à-dire , qu'il faut du moins lui marquer toutes les conséquences nécessaires de la vérité qu'il a une fois reconnue.

Il s'embarrasse sur l'infailibilité des Conciles universels ; mais premièrement , quand il n'y auroit point de Conciles , le Ministre demeure d'accord que le consentement de l'Eglise , même sans être assemblée , serviroit de règle certaine. Son consentement pourroit être connu , puisqu'on suppose qu'à présent il l'est assez pour condamner les Sociniens , & pour servir de règle immuable dans les questions les plus épineuses. Or par le même moyen qu'on condamne les Sociniens , on pourra aussi condamner les autres Sectes. Et en effet , on ne peut nier que sans que toute l'Eglise fût assemblée , elle n'ait suffisamment condamné Novatien , Paul de Samosate , les Manichéens , les Pélagiens , & une infinité d'autres Sectes. Ainsi , quelque Secte qui s'élève , on la pourra toujours condam-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XV.

XCVII.
Le Catholique est le seul qui croit aux promesses.

XCVIII.
Que le Ministre ne peut plus nier l'infailibilité qu'il a reconnue.
Gal. II. 18.

XCIX.
L'infailibilité des Conciles universels est une suite de l'infailibilité de l'Eglise.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. XV. ner, comme on a fait celle-là, & l'Eglise sera infaillible dans cette condamnation, puisque son consentement servira de règle. Secondement, en avouant que l'Eglise Universelle est infaillible, comment ne le seront point les Conciles qui la représentent, qu'elle reçoit, qu'elle approuve, & où l'on n'a fait autre chose que porter ses sentimens dans une Assemblée légitime ?

C. Chicane contre les Conciles. Mais cette Assemblée est impossible, parce qu'on ne peut assembler tous les Pasteurs de l'Univers, & qu'on peut encore moins assembler tant de Communions opposées. Quelle chicane ? S'est-on jamais avisé de demander pour un Concile Œcuménique, que tous les Pasteurs s'y trouvassent ? N'est-ce pas assez qu'il en vienne tant, & de tant d'endroits, & que les autres consentent si évidemment à leur assemblée, qu'il sera clair qu'on y a porté le sentiment de toute la terre ? Qui pourra donc refuser son consentement à un tel Concile, sinon celui qui dira que Jesus-Christ contre sa promesse, a abandonné toute l'Eglise ? Et si le sentiment de l'Eglise avoit tant de force pendant qu'elle étoit répandue, combien plus en aura-t-elle étant réunie ?

C I. Pouvoir excessif & monstrueux donné par le Ministre aux Rebelles de l'Eglise. Pour ce que dit le Ministre sur les Communions opposées, je n'ai qu'un mot à lui dire. Si l'Eglise Universelle est infaillible dans des Communions opposées, elle le seroit beaucoup davantage en demeurant dans son unité primitive. Prenons-la donc en cet état ; assemblons-en les Pasteurs au troisième siècle avant que l'Eglise se fût gâtée ; avant, si l'on veut, que Novatien se fût séparé : il faudra reconnoître alors que pour empêcher le progrès d'une erreur, l'Assemblée d'un tel Concile sera un secours divin. Supposons maintenant ce qui est arrivé ; un superbe Novatien se fait Evêque dans un siège déjà rempli, & fait une secte qui veut réformer l'Eglise : on le chasse ; on l'excommunie ; quoi, parce qu'il continue à se dire Chrétien, il sera de l'Eglise malgré qu'on en ait ? Parce qu'il poussera son audace jusqu'au dernier excès, & qu'il ne voudra écouter aucune raison, l'Eglise aura perdu sa première unité, & ne pourra plus s'assembler, ni former un Concile universel, que cet orgueilleux ne le veuille ? La témérité aura-t-elle tant de pouvoir ? Et ne tiendra-t-il qu'à couper une branche, & encore une branche pourrie, pour dire que l'arbre a perdu son unité & sa racine ?

C II. Le Concile de Nicée formé contre les principes du Ministre. Il est donc incontestable que malgré un Novatien, malgré un Donat, malgré les autres esprits également contentieux & déraisonnables, l'Eglise pourra s'assembler en Concile Œcuménique. Que dis-je, elle le pourra ? Elle l'a fait, puisque malgré Novatien, malgré

gré Donat, on a tenu le Concile de Nicée. Qu'il y fallût appeller, & qui pis est, y faire venir actuellement les Sectateurs de ces Hérésiaques, pour tenir légitimement cette Assemblée; c'est à quoi on ne songea seulement pas. S'aviser maintenant de cette chicane, & treize cens ans après que tout le monde, à la réserve des Impies, a tenu ce saint Concile pour Universel, soutenir qu'il ne l'étoit pas, & qu'il n'étoit pas possible à l'Eglise Catholique de tenir un tel Concile, à cause qu'on ne pouvoit pas y assembler les Rébelles qui avoient injustement rompu l'unité, c'est vouloir venger sur l'Eglise le crime de ses ennemis.

Voilà donc enfin un Concile bien universel, par conséquent infaillible, si ce n'est qu'on ait oublié tout ce qu'on vient d'accorder; & je suis bien-aisé ici de faire entendre à M. Jurieu ce qu'en a dit un sçavant Anglois, bon Protestant. *Il s'agissoit dans ce Concile d'un article principal de la Religion Chrétienne. Si dans une question de cette importance, on s'imagine que tous les Pasteurs de l'Eglise aient pu tomber dans l'erreur, & tromper tous les Fidèles, comment pourra-t-on défendre la parole de Jesus-Christ, qui a promis à ses Apôtres, & en leurs personnes, à ses Successeurs, d'être toujours avec eux? promesse qui ne seroit pas véritable, puisque les Apôtres ne devoient pas vivre si long-tems, n'étoit que leurs Successeurs sont ici compris en la personne des Apôtres mêmes; ce qu'il confirme par un passage de Socrate, qui dit que les Peres de ce Concile, quoique simples & peu sçavans, ne pouvoient tomber dans l'erreur, parce qu'ils étoient éclairés par la lumière du S. Esprit; par où il nous montre tout ensemble l'infaillibilité des Conciles Universels par l'Ecriture & par la Tradition de l'ancienne Eglise. Dieu bénisse le sçavant Bullus; & en récompense de ce sincère aveu, & ensemble du zèle qu'il a fait paroître à défendre la Divinité de Jesus-Christ, puisse-t-il être délivré des préjugés qui l'empêchent d'ouvrir les yeux aux lumières de l'Eglise Catholique, & aux conséquences nécessaires de la vérité qu'il avoue.*

Je n'entreprends ni l'Histoire, ni la défense de tous les Conciles Généraux: il me suffit d'avoir marqué dans un seul, par des principes avoués, ce qu'un Lecteur attentif étendra facilement à tous les autres, & le moins qu'on puisse conclure de cet exemple, c'est que Dieu ayant préparé dans ces Assemblées un secours si présent à son Eglise agitée, c'est renoncer à la Foi de la Providence, de croire que les Schismatiques puissent tellement changer la Constitution de l'Eglise, que ce remède lui devienne absolument impossible.

Tome III

Qqqq

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGLISES
PROTESTANTES,
LIV. XV.

CIII.
Paroles remarquables
d'un sçavant
Anglois sur
l'infaillibilité
du Concile de
Nicée.
Bullus, de-
fens. fidei Nic.
proem. n. 2.
pag. 2.

Ibid. n. 3.
Socr. lib. 1.
cap. 9.

CIV.
Qu'on peut
juger des au-
tres Conciles
par le Conci-
le de Nicée.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. XV.

CV.
Le Minis-
tre contrain-
t d'ôter aux Pa-
stEURS le titre
de Juges dans
les matieres
de Foi.

Syst. l. III.

ch. 2. p. 243.

ch. 3. p. 251.

ch. 4. p. 258.

Ibid. 243.

Page. 255.

CVI.

Cette Doc-
trine est con-
traire aux sen-
timens de ses
Eglises.

Ibid. 257.

Disc. c. VIII.

art. 10.

Ibid. ch. V.

art. 32. pag.

254.

Syst. p. 257.

Discip. ibid.

J. liv. XII.

Pour affoiblir l'autorité des Jugemens Ecclésiastiques sur les matieres de Foi, M. Jurieu a osé dire que ce ne sont pas même des Jugemens ; que les Pasteurs assemblés en ce cas, ne sont pas des Juges, mais des Sages & des Experts, & qu'ils n'agissent pas avec autorité ; que c'est faute d'avoir entendu ce secret, que les Confre- res ont écrit sur cette matiere avec si peu de netteté ; & la raison qu'il apporte pour ôter aux Conciles le titre de Juges, est que n'étant pas infallibles, ils ne sauroient être Juges dans les décisions de Foi, parce que, qui dit Juge, dit une personne à laquelle il faut se soumettre.

Que les Pasteurs ne soient pas Juges dans les questions de la Foi, c'est ce qu'on n'avoit jamais ouï dire parmi les Chrétiens, pas même dans la Réforme, où l'autorité Ecclésiastique est si affoiblie. Au contraire, M. Jurieu nous produit lui-même des paroles du Synode de Dordrecht, où ce Synode se déclare Juge, & même Juge légitime dans la Cause d'Arminius, qui constamment regardoit la Foi.

On lit aussi dans la Discipline, que tous les différends d'une Province seront définitivement jugés, & sans Appel, au Synode Provincial d'icelle, à la réserve de ce qui touche les Suspensions. & Dépositions... & aussi ce qui concerne la Doctrine, les Sacrements, & le général de la Discipline ; tous lesquels cas pourront de degré en degré aller jusqu'au Synode National, pour en avoir le Jugement définitif & dernier ; ce qui s'appelle dans un autre endroit, l'entière & finale résolution.

Dire avec M. Jurieu, que le terme de Jugement se prend ici dans un sens étendu, pour un rapport d'Experts, & non pas pour une Sentence de Juges qui aient autorisé de lier la conscience, c'est faire illusion au langage humain : car, qu'est-ce donc que d'agir avec autorité, & de lier les consciences, si ce n'est de pousser les choses, jusqu'à obliger les Particuliers condamnés à acquiescer de point en point, & avec experts désaveu de leurs erreurs enregistrées, à peine d'être retranchés de l'Eglise ?

Est-ce là un Jugement dans un sens impropre, & plus étendu, & non pas un Jugement en toute rigueur ? Et que les Synodes aient usé de ce pouvoir, nous l'avons vu dans l'affaire de Piscator, où l'on obligea de souscrire au Formulaire qui condamnoit la Doctrine : nous l'avons vu dans l'affaire d'Arminius, & dans la souscription qui fut exigée aux Canons du Synode de Dordrecht ; & tous les Registres de nos Réformés sont pleins de souscriptions semblables.

A cela M. Jurieu n'a trouvé d'autre remède que de dire, que lorsqu'un Synode termine des Controverses qui ne sont pas importantes, il ne doit jamais obliger les Parties condamnées à souscrire, & à croire ses Décisions; mais cela est contre les termes exprès de la Discipline, qui oblige à acquiescer de point en point; & avec exprès désaveu des erreurs enregistrées, à peine d'être retranché de l'Eglise; ce que M. Jurieu entend lui-même des Controverses moins importantes, qui ne détruisent, ni ne blessent le fondement.

Il ne restoit plus que de dire que retrancher de l'Eglise, en cet endroit, c'est seulement retrancher d'une Confédération arbitraire, contre les paroles expresses de la Discipline, qui expliquant ce retranchement dans le même Chapitre, n'en connoît point d'autre que celui qui retranche du corps un membre pourri, & le renvoie avec les Payens, comme nous l'avons déjà vu.

Il n'est donc que trop visible que ce Ministre a changé les maximes de la Secte. Rétablissons-les maintenant, & joignons-les aux principes du Ministre; nous trouverons clairement l'infailibilité reconnue. Par les principes du Ministre, si les Conciles étoient juges dans les matieres de la Foi, ils seroient infailibles: or par les principes de son Eglise ils sont juges; il faut donc que le Ministre condamne ou lui-même, ou son Eglise, s'il n'avoue l'infailibilité des Conciles, du moins de ceux où se trouve la dernière & finale résolution: mais quand il auroit ôté aux Pasteurs assemblés le titre de juges, pour ne leur laisser que celui d'experts, les Conciles n'en demeureront que mieux autorisés par sa Doctrine, puisqu'il n'y a point d'homme de bon sens qui ne se tînt pour le moins aussi téméraire de résister au sentiment de tous les Experts, qu'à une sentence de tous les Juges.

Il n'est pas moins embarrassé des Lettres de soumission que les Députés de tous les Synodes Provinciaux devoient porter au National en bonne forme, & en ces termes: *Nous promettons devant Dieu de nous soumettre à tout ce qui sera conclu, & résolu dans votre sainte Assemblée, persuadés que nous sommes que Dieu y présidera, & vous conduira par son S. Esprit en toute vérité & équité par la règle de sa parole.* Les dernières paroles démontrent qu'il s'agissoit de Religion; & on ne sçait plus ce que c'est que d'être Juges, & encore Juges Souverains, si des gens à qui on fait un tel serment, ne le font pas. Nous avons montré ailleurs qu'on l'exigeoit en toute rigueur; que plusieurs Provinces furent censurées pour avoir fait difficulté de se soumettre à la clause d'approbation, de soumission & d'obéissance

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XV.

CVII.
Les sous-
criptions im-
prouvées par
le Ministre,
malgré la pra-
tique de ses
Eglises.
Ibid. p. 306.
Syst. ibid.

P. 270.
CVIII.
Evaison du
Ministre.
Ibid. p. 269.
Ibid. art. 17.

CIX.
L'infailibi-
lité prouvée
par les princi-
pes du Minis-
tre.
Sup. n. 105.
S. 106., &
suiv.

CX.
Etrange pa-
role du Mi-
nistre, qui
veut qu'on sa-
crifie la vérité
à la paix.
Discip. p.
144.
Expos. c. 19.
Confér. avec
M. Cl. p. 52,
237.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

Syst. p. 270,
271.

& qu'on étoit obligé à la faire en propres termes à tout ce qui seroit conclu & arrêté sans condition, ou modification. Ces paroles sont si pressantes, qu'après s'être long-tems tourmenté à les expliquer, M. Jurieu à la fin en vient à dire qu'on promet cette soumission sur les réglemens de Discipline qui regardent des choses indifférentes, ou, en tout cas, sur des controverses moins importantes, qui ne détruisent ni ne blessent le fondement de la Foi; de sorte, conclut-il, qu'il n'est pas étrange qu'en ces sortes de choses on rende au Synode une entière soumission, parce que dans les controverses qui ne sont pas de la dernière importance, on doit sacrifier des vérités au bien de la paix.

Sacrifier des vérités, & des vérités révélées de Dieu: ou l'on ne s'entend pas, ou l'on blasphème. Sacrifier ces célestes vérités, si c'est-à-dire, les renoncer, & en souscrire la condamnation, c'est le blasphème. Il n'y a aucune vérité révélée de Dieu, qui ne mérite qu'on se sacrifie pour elle, loin de les sacrifier elles-mêmes. Mais peut-être que les sacrifier, c'est se taire. L'expression est bien violente. Passons néanmoins, pourvu qu'on se contente de notre silence: mais le Synode viendra après sa dernière & finale résolution, vous presser en vertu de la Discipline & de votre propre serment, à acquiescer de point en point, & avec exprès désaveu de votre opinion bien enregistrée, afin qu'il n'y ait point d'équivoque, à peine d'être retranché du Peuple de Dieu, & tenu pour un Payen. Que ferez-vous, si vous ne sçavez faire céder votre jugement à celui de l'Eglise? Certainement, ou vous souscrirez, & vous trahirez votre conscience, ou bien-tôt vous serez tout seul toute votre Eglise.

CXI.
La Confes-
sion de Foi
toujours re-
mise en ques-
tion dans tous
les Synodes.
Ibid. 270.
Conférence
avec M. Cl.
p. 378.

Au reste, quand le Ministre nous dit que les points de controverse que l'on soumet au Synode, ne sont pas ceux qui sont contenus dans la Confession de Foi, il ne songe pas combien de fois on a voulu la changer dans des articles importants pour complaire aux Luthériens. Bien plus, il a oublié la coutume de tous les Synodes, où le premier point qu'on met en délibération, est toujours, en relisant la Confession de Foi, d'examiner s'il n'y a rien à y corriger. Le fait a été posé, & n'a pas été nié par M. Claude, & d'ailleurs il est constant par les actes de tous les Synodes. Qui s'étonnera maintenant qu'on ait tout changé dans la Nouvelle Réforme, puisqu'après tant de Livres & tant de Synodes, ils en font encore tous les jours à délibérer sur leur Foi?

CXII.
La foible
constitution
de la Réfor-

Mais rien ne fera mieux voir la foible constitution de leur Eglise, que le changement que je vais raconter. Il n'y a rien de plus essentiel, ni de plus fondamental parmi eux, que d'obliger chacun à for-

mer sa Foi sur la lecture de l'Ecriture. Mais une seule demande qu'on leur a faite, à la fin les a tirés de ce principe. On leur a donc demandé quelle étoit la Foi de ceux qui n'avoient encore ni lû, ni ouï lire l'Ecriture Sainte, & qui alloient commencer cette lecture. Il n'en a pas fallu davantage pour les jeter dans un désordre manifeste. De dire qu'en cet état on n'ait point de Foi; avec quelle disposition, & dans quel esprit lira-t-on donc l'Ecriture Sainte? Mais si l'on dit qu'on en ait; où l'a-t-on prise? « Tout ce qu'on a eu à répondre: c'est que la Doctrine Chrétienne, prise en son tout, se fait sentir elle-même; que pour faire un acte de Foi sur la divinité de l'Ecriture, il n'est pas nécessaire de l'avoir lûe; qu'il suffit d'avoir lû un sommaire de la Doctrine Chrétienne, sans entrer dans le détail; que les peuples qui n'avoient pas d'Ecriture Sainte, ne laissoient pas de pouvoir être bons Chrétiens; que la Doctrine de l'Evangile fait sentir sa divinité aux simples, indépendamment du livre où elle est contenue; que quand même cette doctrine seroit mêlée à des inutilités & à des choses peu divines, la doctrine pure & céleste qui y seroit mêlée, se feroit pourtant sentir; que la conscience goûte la vérité, & qu'ensuite le Fidèle croit qu'un tel livre est canonique, à cause qu'il y a trouvé les vérités qui le touchent; en un mot, qu'on sent la vérité, comme on sent la lumière, quand on la voit; la chaleur, quand on est auprès du feu; le doux & l'amer quand on en mange.

C'étoit autrefois un embarras inexplicable aux Ministres de répondre à cette demande: S'il faut fermer sa Foi sur les Ecritures, faut-il en avoir lû tous les Livres? Et s'il suffit d'en avoir lû quelques-uns, quels sont les privilégiés qu'il faille lire plutôt que les autres pour former sa Foi? Mais on s'est tiré de peine en disant qu'on n'a pas même besoin d'en lire aucun; & on est allé si avant, qu'on fait former sa croyance à un Fidèle, sans qu'il sçache quels sont les livres inspirés de Dieu.

On s'étoit trop engagé dans la Confession de Foi, lorsqu'on avoit dit en parlant des Livres divins, *qu'on les connoissoit pour canoniques, non tant par le consentement de l'Eglise, que par le témoignage & persuasion intérieure du S. Esprit.* Il paroît que les Ministres sentent maintenant que c'étoit-là une illusion, & qu'en effet il n'y avoit aucune apparence que les Fidèles avec leur goût intérieur, & sans le secours de la Tradition, fussent capables de discerner le Cantique des Cantiques d'avec un Livre prophane, ou sentir la divinité des premiers Chapitres de la Genèse, & ainsi des autres. Aussi éta-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

me oblige en-
fin les Minis-
tres à changer
leur Dogme
principal, qui
est la nécessité
de l'Ecriture.
Syst. p. 428.
Ibid. p. 453.
& suiv.

CXIII.
Ce n'est plus
sur l'Ecriture
qu'on forme
sa Foi.

CXIV.
Le peuple
n'a plus besoin
de discerner
les Livres apo-
cryphes d'a-
vec les Cano-
niques.
Confes. art.
4.

HISTOIRE DES VARIATIONS DES EGL. PROTESTANTES, LIV. XV. blit-on maintenant *que l'examen de la question des livres apocryphes n'est pas nécessaire au Peuple*. M. Jurieu a fait un Chapitre exprès pour le prouver; & sans qu'il soit besoin de se tourmenter, ni des canoni- ques, ni des apocryphes, ni de Texte, ni de Version, ni de dis- cuter l'Ecriture, ni de la lire, les vérités Chrétiennes, pourvu qu'on les mette ensemble, se font sentir par elles-mêmes, comme on sent le froid & le chaud.

Syst. I. III. c. 2. p. 452. Ib. c. 2. 3. CXV. M. Jurieu dit tout cela; & ce qu'il y a de plus remarquable, est qu'il ne le dit qu'après M. Claude. Et puisque ces deux Ministres ont concouru ensemble dans ce point, c'est-à-dire, qu'il n'y avoit pour le Parti que ce seul refuge; arrêtons-nous un moment pour considé- rer d'où ils sont partis, & où ils viennent. Les Ministres établissoient autrefois la Foi par les Ecritures; ils composent maintenant la Foi sans les Ecritures. On disoit dans la Confession de Foi, en parlant de l'Ecriture, que *toutes choses doivent être examinées, réglées, & ré- formées selon elle*; maintenant ce n'est pas le sentiment qu'on a des choses qui doit être éprouvé par l'Ecriture; mais l'Ecriture elle-même n'est connue, ni sentie pour Ecriture, que par le sentiment qu'on a des choses avant que de connoître les saints Livres, & la Re- ligion est formée sans eux.

CXVI. Fanatisme manifeste. On regardoit, & avec raison, comme un fanatisme, & comme un moyen de tromper, ce témoignage du S. Esprit qu'on croyoit avoir sur les saints Livres pour les discerner d'avec les autres, parce que ce témoignage n'étant attaché à aucune preuve positive, il n'y avoit personne qui ne pût, ou s'en vanter sans raison, ou même se l'imaginer sans fondement. Mais maintenant voici bien pis: au lieu qu'on disoit autrefois, *Voyons ce qui est écrit, & puis nous écrirons*; ce qui étoit du moins commencer par quelque chose de positif, & par un fait constant: maintenant on commence par sentir les choses en elles-mêmes comme on sent le froid & le chaud, le doux & l'a- mer; & Dieu sçait quand on vient après à lire l'Ecriture Sainte en cette disposition, avec quelle facilité on la tourne à ce qu'on tient déjà pour aussi certain que ce qu'on a vu de ses deux yeux, & tou- ché de ses deux mains.

CXVII. Selon cette présupposition que les vérités nécessaires au salut se font sentir par elles-mêmes, Jesus-Christ n'avoit besoin ni des mira- cles, ni des Prophéties; Moïse en auroit été cru, quand la mer Rouge ne se seroit pas ouverte: quand le Rocher n'auroit pas jeté des torrens d'eaux au premier coup de la baguette: il n'y avoit qu'à proposer l'Evangile ou la Loi. Les Peres de Nicée & d'Ephèse n'a-

Ni les Mi-
racles, ni les
Prophéties, ni
les Ecritures,
ni la Tradi-
tion ne sont
nécessaires

voient non plus qu'à proposer la Trinité & l'Incarnation, pourvu qu'ils les proposassent avec tous les autres Mystères; la recherche de l'Ecriture & de la Tradition qu'ils ont faite avec tant de soin, ne leur étoit pas nécessaire; à la seule proposition de la vérité, la grace la persuaderoit à tous les Fidèles; Dieu inspire tout ce qu'il lui plaît à qui il lui plaît, & l'inspiration toute seule peut tout.

Ce n'étoit pas de quoi on doutoit, & la Toute-puissance de Dieu étoit bien connue par les Catholiques aussi-bien que le besoin qu'on avoit de son inspiration & de sa grace. Il s'agissoit de trouver le moyen extérieur dont elle se sert, & auquel il a plu à Dieu de l'attacher: on peut feindre ou imaginer qu'on est inspiré de Dieu, sans qu'on le soit en effet; mais on ne peut pas feindre, ni imaginer que la Mer se fende, que la Terre s'ouvre, que des morts ressuscitent, que des aveugles nés reçoivent la vue; qu'on lise une telle chose dans un Livre, & que tels & tels qui nous ont précédé dans la Foi, l'aient ainsi entendue; que toute l'Eglise croie, & qu'elle ait toujours cru ainsi. Il s'agit donc de sçavoir, non pas si ces moyens extérieurs sont suffisans sans la grace, & sans l'inspiration divine, car personne ne le prétend; mais, si pour empêcher les hommes de feindre ou d'imaginer une inspiration, ce n'a pas été l'ordre de Dieu, & sa conduite ordinaire de faire marcher son inspiration avec certains moyens de fait, que les hommes ne puissent ni feindre en l'air sans être convaincus de faux, ni imaginer par illusion. Ce n'est pas ici le lieu de déterminer quels sont ces faits, quels ces moyens extérieurs, quels ces motifs de croyance, puisque déjà il est bien constant qu'il y en a quelques-uns, car le Ministre en est convenu; il est, dis-je, convenu, non-seulement qu'il y a de ces faits constants, mais encore, que ces faits constants peuvent servir de règle infaillible. Par exemple, selon lui, c'est un fait constant que l'Eglise Chrétienne a toujours cru la Divinité de Jesus-Christ, l'immortalité de l'ame, & l'éternité des peines, avec tels & tels autres Articles; mais ce fait constant, selon lui, est une règle infaillible, & la meilleure de toutes les règles, non-seulement pour décider tous ces articles; mais encore pour résoudre l'obscur & épineux question des points fondamentaux. Nous avons vu les passages où le Ministre l'enseigne & le prouve; mais quand il l'enseigne ainsi, & qu'il veut que la *plus sûre règle* pour juger ces importantes & épineuses questions, soit ce consentement universel; en proposant ce motif extérieur, qui selon lui, emporte *démonstration*, il n'a pas prétendu exclure la Grace, & l'inspiration au-dedans: la question est de sçavoir si l'autorité de l'Eglise, qui

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XV.

pour autoriser
& déclarer la
révélation.

CXVIII.
La grace né-
cessaire à pro-
duire la Foi,
pourquoi atta-
chée à certains
moyens exté-
rieurs & de
fait.

**HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.** jointe à la Grace de Dieu, est un motif suffisant, & *la plus sûre de toutes les règles* sur certaines questions, ne le peut pas être en toutes; & si mettre une inspiration détachée de tous ces moyens extérieurs, & dont on se donne soi-même & son propre sentiment pour caution à foi & aux autres, n'est pas le plus assuré de tous les moyens qu'on puisse fournir aux trompeurs, & la plus sûre illusion pour outrer les entêtés.

CXIX. Après avoir mis dans la tête d'un Peuple qu'il est particulièrement inspiré de Dieu, il n'y a, pour l'achever, qu'à lui dire encore qu'il se peut faire à son gré des Conducteurs, déposer tous ceux qui sont établis, en établir d'autres qui n'agissent que par le pouvoir qu'il leur a donné. C'est ce qu'on a fait dans la Réforme. M. Claude & M. Jurieu s'accordent encore dans cette Doctrine.

CXX. L'Eglise Catholique parle ainsi au Peuple Chrétien: Vous êtes un Peuple, un Etat, & une Société; mais Jesus-Christ qui est votre Roi, ne tient rien de vous, & son autorité vient de plus haut: vous n'avez naturellement non plus de droit de lui donner des Ministres, que de l'instituer lui-même votre Prince; ainsi ses Ministres, qui sont vos Pasteurs, viennent de plus haut, comme lui-même, & il faut qu'ils viennent par un ordre qu'il ait établi. Le Royaume de Jesus-Christ n'est pas de ce monde, & la comparaison que vous pouvez faire entre ce Royaume & ceux de la terre, est caduque; en un mot, la nature ne vous donne rien qui ait rapport avec Jesus-Christ & son Royaume, & vous n'avez aucun droit que celui que vous trouverez dans les Loix, ou dans les Coutumes immémoriales de votre Société. Or ces Coutumes immémoriales, à commencer par les tems Apostoliques, sont que les Pasteurs déjà établis, établissent les autres: *Elisez*, disent les Apôtres, *& nous établirons*: c'étoit à Tite à établir les Pasteurs de Crète; c'est de Paul, établi par Jesus-Christ, qu'il en avoit reçu le pouvoir. *Je vous-ai*, dit-il, *laissé en Crète pour y établir des Prêtres par les Villes, selon l'ordre que je vous en ai donné*. Au reste, ceux qui vous flattent de la pensée, que votre consentement est absolument nécessaire pour établir vos Pasteurs, ne croient pas ce qu'ils vous disent, puisqu'ils reconnoissent pour vrais Pasteurs ceux d'Angleterre, quoique le Peuple n'ait aucune part à leur élection. L'exemple de S. Matthias, élu extraordinairement par un sort Divin, ne doit pas être tiré à conséquence; & néanmoins tout ne fut pas permis au Peuple, & ce fut Pierre, Pasteur déjà établi par Jesus-Christ,

Jésus-Christ, qui tint l'Assemblée : aussi ne fut-ce pas l'élection qui établit Mathias ; ce fut le Ciel qui se déclara. Par-tout ailleurs, l'autorité d'établir est déferée aux Pasteurs déjà établis : le pouvoir qu'ils ont d'en-haut est rendu sensible par l'imposition des mains, cérémonie réservée à leur Ordre. C'est ainsi que les Pasteurs s'entre-sui-vent : Jésus-Christ qui a établi les premiers, a dit qu'il seroit toujours avec ceux à qui ils transmettroient leur pouvoir ; vous ne pouvez prendre de Pasteurs que dans cette succession, & vous ne devez non plus appréhender qu'elle manque, que l'Eglise même, que la Prédication, que les Sacremens.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

Voilà comme on parle dans l'Eglise, & les Peuples ne présumant pas au-dessus de ce qui leur est donné ; mais la Réforme leur dit tout le contraire : En vous, leur dit-elle, est la source du pouvoir Céleste ; vous pouvez non-seulement présenter, mais établir les Pasteurs. S'il falloit prouver ce pouvoir du Peuple par les Ecritures, on y demeureroit court. Pour se dispenser de cette preuve, on dit au Peuple que c'est un droit naturel de toute Société ; ainsi, que pour en jouir, on n'a pas besoin de l'Ecriture, & qu'il suffit qu'elle n'ait pas révoqué le droit que la nature a donné. Le tour est adroit, je le confesse ; mais prenez-y garde, ô Peuples, qui vous flattez de cette pensée ! Pour se faire un Maître sur la terre, il suffit de le reconnoître pour tel, & chacun porte ce pouvoir dans sa volonté. Mais il n'en est pas de même pour se faire un Christ, un Sauveur, un Roi céleste, ni pour lui donner ses Officiers. Et en effet, leur imposerez-vous les mains, vous, Peuple, à qui l'on dit qu'il appartient de les établir ? Ils n'osent ; mais on les rassure, en leur disant que cette Cérémonie d'imposer les mains n'est pas nécessaire. Quoi donc, n'est-ce pas assez, pour la juger nécessaire, qu'on la trouve si souvent dans l'Ecriture, & qu'on ne trouve ni dans l'Ecriture, ni dans toute la Tradition, que jamais il y ait eu Pasteur établi d'une autre sorte, ni qu'il y en ait un seul qui n'ait été fait par les autres ? N'importe, faites toujours, ô Peuple ! Croyez que le pouvoir de lier & de délier, d'établir & de détruire est en vous, & que vos Pasteurs n'ont de pouvoir que comme vos Représentans ; que l'autorité de leurs Synodes vient de vous ; qu'ils ne sont que vos Délégués : Croyez, dis-je, toutes ces choses, encore que vous n'en trouviez pas un seul mot dans l'Ecriture ; & croyez, sur-tout, que lorsque vous vous croirez inspirés de Dieu pour réformer l'Eglise, dès que vous serez assemblés en quelque manière que ce soit, vous pouvez faire ce qu'il vous plaira de vos

CXXI.
Langage de
la Réforme.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-

TESTANTES,

LIV. XV.

CXXII.

Que les Sectes nées de la Réforme, sont des preuves de sa mauvaise constitution. Comparaison de l'ancienne Eglise mal alléguée. *Hist. du C. n.*
I. p. ch. IV.

Pasteurs, sans que personne puisse vous ôter cette liberté, à cause qu'elle est naturelle. Voilà comme on prêche la Réforme; c'est ainsi qu'on met en pièces le Christianisme, & qu'on prépare la voie à l'Antechrist.

Avec de telles maximes, & un tel esprit, (car encore qu'il se déclare plus clairement dans nos jours, le fonds en a toujours été dans la Réforme), il ne faut plus s'étonner de l'avoir vu se précipiter dès son origine de changement en changement, ni d'avoir vu naître de son sein tant de Sectes de toutes les sortes. M. Jurieu a osé répondre, qu'en cela, comme en tout le reste, elle ressemble à l'Eglise primitive. En vérité, c'est trop abuser de la crédulité des Peuples, & du nom vénérable de l'ancienne Eglise. Les Sectes qui l'ont déchirée ne font pas la suite, ni un effet naturel de sa Constitution. Deux sortes de Sectes se sont élevées dans l'ancien Christianisme; les unes, purement Payennes dans leur fonds, comme celles des Valentiniens, des Simonien, des Manichéens, & les autres semblables, ne se sont rangées en apparence au nombre des Chrétiens, que pour se parer du grand nom de Jésus-Christ, & ces Sectes n'ont rien de commun avec celles des derniers siècles. Les autres Sectaires, pour la plupart, sont des Chrétiens, qui, n'ayant pu porter toute la hauteur, & pour ainsi dire, tout le poids de la Foi, ont cherché à décharger la raison, tantôt d'un Article, tantôt d'un autre: Ainsi, les uns ont ôté la Divinité à Jésus-Christ; les autres, ne pouvant unir la Divinité & l'Humanité, ont comme mutilé en diverses sortes l'une ou l'autre. C'est dans des tentations semblables, que l'orgueilleux esprit de Luther s'est perdu. Il s'est abyssé dans l'accord de la Grace & du Libre-Arbitre, qui est à la vérité un grand Mystère: il a outré les matières de la Prédestination, & il n'a plus vu pour les hommes qu'une fatale & inévitable nécessité, où le bien & le mal se trouvent également compris. On a vu comme ces maximes outrées ont produit celles des Calvinistes, plus outrées encore. Quand, à force de pousser à bout, sans garder aucune mesure, la Prédestination & la Grace, on est tombé dans des excès si sensibles, qu'on ne les a pu supporter: l'horreur qu'on en a conçue a jeté dans l'extrémité opposée; & des excès de Luther qui outroit la Grace, (qui l'eût cru?) on a passé aux excès des Demipélagiens, qui l'affoiblissent. C'est de-là que nous sont venus les Arminiens, qui, de nos jours, ont produit les Pajonistes, parfaits Pélagiens, dont M. Pajon, Ministre d'Orléans, a été l'Auteur dans ces dernières années.

D'autre côté, le même Luther, abattu par la force de ces paroles, *Ceci est mon Corps, Ceci est mon Sang*, n'a pû se défaire de la Présence réelle; mais en même tems, il a voulu soulager le sens humain, en ôtant le changement de substance. On n'en est pas demeuré-là, & la Présence réelle a été bientôt attaquée. Le sens humain a pris goût à ses inventions, & après qu'on l'a voulu contenir sur un Mystère, il a demandé le même relâchement pour tous les autres. Comme Zuingle & ses Sectateurs ont prétendu que la Présence réelle étoit dans le Luthéranisme un reste de Papisme qu'il falloit encore réformer, les Sociniens en ont dit autant de la Trinité & de l'Incarnation; & ces grands Mystères qui n'avoient reçu aucune atteinte depuis douze cens ans, sont entrés dans les Controverses d'un siècle, où toutes les nouveautés ont cru avoir droit de se produire.

On a vû les illusions des Anabaptistes, & on sçait que c'est en suivant les principes de Luther, & des autres Réformateurs, qu'ils ont rejeté le Baptême sans immersion, & le Baptême des enfans, parce qu'ils ne les trouvoient point dans l'Ecriture, où on leur disoit que tout étoit. Les Unitaires, ou Sociniens, se sont joints à eux, mais sans vouloir s'en tenir à leurs maximes, parce que les principes qu'ils avoient pris des Réformateurs, les avoient poussés plus loin.

M. Jurieu remarque qu'ils sont sortis long-tems après la Réforme du milieu de l'Eglise Romaine. Quelle merveille! Luther & Calvin en étoient bien sortis eux-mêmes. La question est de sçavoir si c'est la Constitution de l'Eglise Romaine qui a donné lieu à ces innovations, ou si c'est la nouvelle forme que les Réformés ont voulu donner à l'Eglise. Mais la question est aisée à décider par l'Histoire du Socinianisme. En 1545, & dans les années suivantes, vingt ans après que Luther eut renversé les bornes posées par nos Peres; tous les esprits étant agités, & le monde ébranlé par ses disputes, toujours prêt à enfanter quelque nouveauté, Lelio Socin & ses Compagnons tinrent secrettement en Italie leurs Conventicules contre la Divinité du Fils de Dieu. George Blauidrate, & Fauste Socin, Neveu de Lelio, en soutinrent la Doctrine en 1558 & 1573, & formerent le Parti. Avec la même méthode que Zuingle avoit employée pour éluder ces paroles, *Ceci est mon Corps*, les Sociniens & leurs Sectateurs éluderent celles où le Christ est appelé Dieu. Si Zuingle se crut forcé à l'interprétation figurée par l'impossibilité de comprendre un corps humain tout entier par

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

CXXIII.
Les Sociniens unis aux Anabaptistes, & les uns comme les autres sortis de Luther & de Calvin.

Vid. Bibliot.
Anti-Trinité.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

tout où se distribuoit l'Eucharistie, les Unitaires crurent avoir le même droit sur tous les autres Myſtères, également incompréhensibles ; & après qu'on leur eut donné pour règle d'entendre figurément les passages de l'Écriture, où le raisonnement humain étoit forcé, ils ne firent qu'étendre cette règle par-tout où l'esprit avoit à souffrir une semblable violence. A ces mauvaises dispositions introduites dans les esprits par la Réforme, ajoutons les fondemens généraux qu'elle avoit posés, l'autorité de l'Eglise méprisée, la succession des Pasteurs comptée pour rien, les siècles précédens accusés d'erreur, les Peres mêmes indignement traités, toutes les barrières rompues, & la curiosité humaine entièrement abandonnée à elle-même : que devoit-il arriver, sinon ce qu'on a vû, c'est-à-dire, une licence effrénée dans toutes les matieres de la Religion ? Mais l'expérience a fait voir que ces hardis Novateurs n'ont pas vû la moindre ouverture à s'établir parmi nous ; c'est aux Eglises de la Réforme qu'ils ont eu recours ; à ces Eglises de quatre jours, qui encore tout ébranlées par leurs propres mouvemens, étoient capables de tous les autres. C'est dans le sein de ces Eglises, c'est à Genève, c'est parmi les Suisses & les Polonois Protestans, que les Unitaires chercherent un asyle. Repoussés par quelques-unes de ces Eglises, ils se firent des Disciples dans les autres en assez grand nombre, pour faire un Corps à part. Voilà certainement quelle a été leur origine. Il ne faut que voir le Testament de George Schoman, un des Chefs des Unitaires, & la Relation d'André Wifsonats, *comment les Unitaires se sont séparés des Réformés*, pour être convaincu que cette Secte n'a été qu'un progrès & une suite des enseignemens de Luther, de Calvin, de Zuingle, de Ménon, (ce dernier fut un des Chefs des Anabaptistes). On voit là que toutes ces Sectes ne sont qu'une ébauche, & comme l'Aurore de la Réforme, & que l'Anabaptisme, joint au Socinianisme, en est le plein jour.

Test. Georg.
Sch. & relat.
Wifson. in Bi-
blioth. Anti-
Trin. Sand. p.
191, 209.

Ibid.

CXXIV.
La constitu-
tion de la Ré-
forme, com-
bien dissem-
blable à celle
de l'ancienne
Eglise.

Qu'on ne nous allégue donc plus les Sectes de l'ancienne Eglise, & qu'on ne se vante plus de lui ressembler. L'ancienne Eglise n'a jamais varié dans sa Doctrine, jamais supprimé dans ses Confessions de Foi des vérités qu'elle a cru révélées de Dieu : elle n'a jamais retouché à ses décisions, jamais délibéré de nouveau sur des matieres une fois résolues, ni proposé une seule fois de nouvelles expositions de sa Foi, si ce n'est lorsqu'il est né quelque nouvelle question. Mais la Réforme, tout au contraire, n'a jamais pu se contenter elle-même ; ses Confessions de Foi n'ont rien de

certain ; les Décrets de ses Synodes rien de fixe ; ses Confessions de Foi sont des Confédérations & des marchés arbitraires , & ce qui y est article de Foi , ne l'est ni pour tous , ni pour toujours : on se sépare par humeur ; on se réunit par politique. Si donc il est né des Sectes de l'ancienne Eglise , ç'a été par la commune & invétérée dépravation du genre-humain ; & s'il en est né dans la Réforme , c'est par la nouvelle & particuliere Constitution des Eglises qu'elle a formées.

Afin de rendre cette vérité plus sensible , je choisirai pour exemple l'Eglise Protestante de Strasbourg , comme une des plus sçavantes de la Réforme , & comme celle qu'on y proposoit dès les premiers tems pour modèle de Discipline à toutes les autres. Cette grande Ville fut des premieres ébranlées par la prédication de Luther , & ne songeoit pas alors à contester la Présence réelle. Toutes les plaintes qu'on faisoit de son Sénat , c'est qu'il *droit les Images , & faisoit communier sous les deux espèces*. Ce fut en 1523 , que Bucer & Capiton qu'elle écouta , la rendirent Zuinglienne. Après qu'elle eut ouï quelques années leurs déclamations contre la Messe ; sans l'abolir tout-à-fait , & sans être bien assurée qu'elle fût mauvaise , le Sénat ordonna qu'elle *seroit suspendue jusqu'à ce qu'on eût montré que c'étoit un culte agréable à Dieu*. Voilà une provision en matiere de Foi bien nouvelle ; & quand je n'aurois pas dit que ce Décret partit du Sénat , on entendroit aisément que l'Assemblée où il fut fait , n'avoit rien d'Ecclésiastique. Le Décret est de 1529 , & la même année ceux de Strasbourg n'ayant jamais pû convenir avec les Luthériens , se liguerent avec les Suisses Zuingliens comme eux. On poussa le sentiment de Zuingle , & la haine de la Présence réelle jusqu'à refuser de souscrire la Confession d'Augsbourg , en 1530 , & à se faire une Confession particuliere , que nous avons vûe sous le nom de la Confession de Strasbourg , ou des quatre Villes. L'année d'après ils biaiserent avec tant d'adresse sur cette matiere , qu'ils se firent comprendre dans la Ligue de Smalcalde , dont les autres Sacramentaires furent exclus. Mais ils passerent plus avant en 1536 , puisqu'ils souscrivirent à l'accord de Wittemberg , où l'on avoia , comme on a vû , la Présence substantielle , & la Communion du vrai Corps & du vrai Sang dans les indignes , encore qu'ils n'eussent pas la Foi. Par-là ils passerent insensiblement au sentiment de Luther , & depuis ils furent comptés parmi les Défenseurs de la Confession d'Augsbourg qu'ils souscrivirent. Ils déclarerent néanmoins en 1548 , que c'étoit sans se départir de leur premiere Confession ,

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XV.

CXXV.
Exemple
mémemorable de
variation dans
l'Eglise Protec-
tante de Stra-
sbourg.
Sleid. I. IV.
fol. 60.

Sleid. I. VI.
fol. 93.

Sleid. ibid.
100.

Ibid. VIII.
fol. 104.
S. liv. III.
n. 3.
Sleid. VIII.
125.

S. liv. IV.
n. 23.
Hoff. II. p.
an. 1536.

Hoff. ibid.
an. 1548, fol.
203.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

Hesl. *ibid.*
an. 1556, &
1563.

Hesl. *Conc.*
discors, c. 56.
p. 278,

1b. fol. 99.

CXXVI.

Constance
de l'Eglise Ca-
tholique,

CXXVII.

Exemple
dans la ques-
tion que met
Béranger sur
la Présence
réelle.

S. liv. IV.
p. 32.

CXXVIII.
Conduire de

qui encore qu'elle leur eût fait rejeter celle d'Augsbourg, à ce coup s'y trouva conforme. Strasbourg cependant étoit si attachée à l'accord de Wittemberg, & à la Confession d'Augsbourg, que Pierre Martyr & Zanchius, alors les deux premiers hommes des Sacramentaires, furent enfin obligés de se retirer de cette Ville; l'un pour avoir refusé de souscrire à l'accord, & l'autre, pour n'avoir souscrit à la Confession qu'avec quelque limitation; tant on étoit devenu zélé à Strasbourg pour la Présence réelle. En 1598, cette Ville souscrivit au Livre de la Concorde; & après avoir été si long-tems comme le Chef des Villes opposées à la Présence réelle, elle en poussa, malgré Sturmius, la Confession jusqu'au prodige de l'Ubiquité. Les Villes de Landau & de Memmingue, autrefois les associées dans la haine de la Présence réelle, suivirent cet exemple. En ce tems l'ancienne Agende fut changée, & on imprima à Strasbourg le Livre de Marbachius, où il disoit que *Jesus-Christ, avant son Ascension, étoit dans le Ciel selon son humanité; que cette Ascension visible n'étoit au fond qu'une apparence; que le Ciel où l'humanité de Jesus-Christ a été reçue, contenoit non-seulement Dieu & tous les Saints, mais encore tous les Démon, & tous les damnés; & que Jesus-Christ étoit, selon son humanité, non-seulement dans le pain & dans le vin de la Cène, mais encore dans tous les pots & dans tous les verres.* Voilà les extrémités où l'on se trouve emporté, lorsqu'après avoir secoué le joug salutaire de l'autorité de l'Eglise, on s'abandonne aux opinions humaines, comme à un vent changeant & impétueux.

Si l'on oppose maintenant aux variations & à l'instabilité de ces nouvelles Eglises la constance & la gravité de l'Eglise Catholique, il sera aisé de juger où le S. Esprit préside; & parce que ni je ne puis, ni je ne dois dans cet ouvrage raconter tous les jugemens qu'elle a rendus dans les matieres de Foi, je ferai voir l'uniformité & la fermeté dont je la loue dans les Articles où nous avons vu l'inconstance de nos Réformés.

Le premier qui a fait Secte dans l'Eglise, & qui a osé la condamner ouvertement sur la Présence réelle, c'est constamment Béranger. Ce que nos Adversaires disent de Rattramne n'est rien moins qu'un fait constant, comme on a vu; & quand nous leur aurions accordé que Rattramne les favorisât, ce qui n'est pas, un Auteur ambigu, que chacun tireroit de son côté, ne feroit pas propre à faire Secte. J'en dis autant de Jean Scot, dont l'erreur n'eut aucune suite.

L'Eglise ne foudroie pas toujours les erreurs naissantes: elle ne

les relève point, tant qu'elle peut espérer qu'elles se dissipent par elles-mêmes, & souvent elle craint de les rendre fameuses par ses anathèmes. Ainsi Artémon, & quelques autres qui avoient nié la Divinité de Jesus-Christ avant Paul de Samosate, ne s'attirèrent pas des condamnations aussi éclatantes que lui, parce qu'on ne les croyoit pas en état de faire Secte. Pour Bérenger, il est constant qu'il attaqua ouvertement la Foi de l'Eglise, & qu'il eut des Disciples de son nom, comme les autres Hérétiques, encore que son Hérésie fût bientôt éteinte.

Elle parut environ en 1030. Ce n'est pas que nous n'ayons déjà remarqué quelques années auparavant, & dès l'an 1017, la Présence réelle, manifestement attaquée par les Hérétiques d'Orléans, qui étoient Manichéens. Tels furent les premiers Auteurs de la Doctrine dont Bérenger releva depuis un des Articles. Mais comme cette Secte se cachoit, l'Eglise fut étonnée de cette nouveauté, mais elle n'en fut pas alors beaucoup troublée. Ce fut contre Bérenger qu'on fit la première décision sur cette matière en 1052, dans un Concile de cent treize Evêques convoqués à Rome de tous côtés, par Nicolas II. Bérenger se soumit, & le premier qui fit une Secte de l'Hérésie des Sacramentaires, fut aussi le premier qui la condamna.

Personne n'ignore cette fameuse Confession de Foi qui commence; *Ego Berengarius*, où cet Hérétique reconnut, que le pain & le vin qu'on met sur l'Autel après la Consécration, n'étoient pas seulement le Sacrement, mais encore le vrai Corps & le vrai Sang de Notre-Seigneur Jesus-Christ, & qu'ils étoient sensiblement touchés par les mains du Prêtre, rompus & froissés entre les dents des Fidèles, non-seulement en Sacrement, mais en vérité.

Il n'y eut personne qui n'entendît que le Corps & le Sang de Jesus-Christ étoit brisé dans l'Eucharistie, au même sens qu'on dit qu'on est déchiré, qu'on est mouillé, quand les habits dont on est actuellement revêtu, le sont. On ne parle pas de même, lorsque nos habits ne sont pas sur nous : de sorte qu'on vouloit dire que Jesus-Christ étoit aussi véritablement sous les espèces qu'on rompt & qu'on mange, que nous sommes véritablement dans les habits que nous portons. On disoit aussi que Jesus-Christ étoit sensiblement reçu & touché, parce qu'il étoit en personne & en substance sous les espèces sensibles qu'on touchoit & qu'on recevoit; & tout cela vouloit dire que Jesus-Christ étoit reçu & mangé, non pas dans la propre espèce, & sous l'extérieur d'un homme, mais dans une espèce

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XV.

l'Eglise envers
les Novateurs.

CXXXIX.
Commencement de la
Secte de Bé-
renger, & sa
condamna-
tion.

S. liv. XI.
n. 17. & suiv.
Concil. Rom.
sub Nic. II.
ann. 1059. T.
IX. Conc. Lab.
Guir. l. III.

T. 18.
Bib. P P.
max. p. 462,
&c.

CXXX.
Première
Confession de
Foi exigée de
Bérenger.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

Guilm. lib.
I. adv. Bé-
reng. ibid. p.
443. 442.

Ber. apud
Guilm. ibid.
p. 443.

CXXXI.
Seconde
Confession de
Foi de Béren-
ger, où le
changement
de substance
est plus claire-
ment expli-
qué, & pour-
quoi.

Guilm. ibid.
p. 441, 442,
462, 463,
464.

Alg. de Sa-
cr. Corp. &
Sang. pref. T.
XXI. p. 251.
Ibid.

étrangère, & sous l'extérieur du pain & du vin. Et si l'Eglise disoit encore en un certain sens que le Corps de Jesus-Christ étoit rompu, ce n'étoit pas qu'elle ne sçût qu'en un autre sens il ne l'étoit pas : de même qu'en disant en un certain sens que nous sommes déchirés & mouillés, lorsque nos habits le sont; nous sçavons bien dire aussi en un autre sens que nous ne sommes ni l'un ni l'autre en notre personne. Ainsi les Peres sçavoient bien dire à Bérenger ce que nous disons encore : *Que le Corps de Jesus-Christ étoit tout entier dans tout le Sacrement, & tout entier dans chaque particule; par-tout le même Jesus-Christ toujours entier, inviolable & indivisible, qui se communiquoit, sans se partager, comme la parole à tout un auditoire, & comme notre ame à tous nos membres.* Mais ce qui obligea l'Eglise à dire, après plusieurs Peres, & après S. Chrysostôme, que le Corps de Jesus-Christ étoit rompu, fut que Bérenger, sous prétexte de faire honneur au Sauveur du monde, avoit accoutumé de dire : *A Dieu ne plaise qu'on puisse briser de la dent, ou diviser Jesus-Christ, de même qu'on met sous la dent, & qu'on divise ces choses, c'étoit à dire, le Pain & le Vin.* L'Eglise qui s'est toujours attachée à combattre dans les Hérétiques les paroles les plus précises & les plus fortes dont ils se servent pour expliquer leur erreur, opposoit à Bérenger la contradictoire de la proposition qu'il avoit avancée, & mettoit en quelque façon sous les yeux des Chrétiens la Présence réelle de Jesus-Christ, en leur disant, que ce qu'ils recevoient dans le Sacrement, après la Consécration étoit aussi réellement le Corps & le Sang qu'avant la Consécration, c'étoit réellement du pain & du vin.

Au reste, quand on disoit aux Fidèles que le Pain & le Vin de l'Eucharistie étoient en vérité le Corps & le Sang, ils étoient accoutumés à entendre, non qu'ils l'étoient par leur nature, mais qu'ils le devenoient par la Consécration : de sorte que le changement de substance étoit renfermé dans cette expression, encore qu'on ne s'y attachât principalement qu'à rendre sensible la Présence qui aussi étoit principalement attaquée. Quelque tems après, on s'aperçut que Bérenger & ses Disciples varioient. Car, nous apprenons des Auteurs du tems que dans le cours de la dispute ils reconnoissoient dans l'Eucharistie la substance du Corps & du sang, mais avec celle du pain & du vin, se servant même du terme d'impanation, & de celui d'invination, & assurant que Jesus-Christ étoit impané dans l'Eucharistie, comme il s'étoit incarné dans les entrailles de la Sainte Vierge. C'étoit, dit Guitmond, comme un
dernier

dernier retranchement de Bérenger, & ce n'étoit pas sans peine qu'on découvrit ce raffinement de la Secte. Mais l'Eglise qui fuit toujours les hérétiques pas à pas pour en condamner les erreurs à mesure qu'elles se déclarent, après avoir si bien établi la Présence réelle dans la première Confession de Foi de Bérenger, lui en proposa encore une autre, où le changement de substance étoit plus distinctement exprimé. Il confessa donc sous Grégoire VII. dans un Concile de Rome qui fut le VI. tenu sous ce Pape en 1079, *que le pain & le vin qu'on met sur l'Autel, par le Mystère de la sacrée Oraison, & les paroles de Jesus-Christ, étoient substantiellement changés en la vraie, vivifiante & propre chair de Jesus-Christ, &c.* & on dit le même du Sang. On spécifie que le Corps qu'on reçoit ici, est le même qui *est né de la Vierge, qui a été attaché à la Croix, qui est assis à la droite du Pere, & que le Sang est le même qui a coulé du côté; & afin de ne laisser aucun lieu aux équivoques, dont les hérétiques fascinent le monde, on ajoute que cela se fait, non en signe & en vertu par un simple Sacrement, mais dans la propriété de la nature, & la vérité de la substance.*

Bérenger souscrivit encore, & se condamna lui-même pour la seconde fois; mais à ce coup il fut ferré de telle sorte, qu'il ne lui resta aucune équivoque, ni aucun retranchement à son erreur. Que si on insista plus précisément sur le changement de substance, ce n'étoit pas que l'Eglise ne le tint auparavant pour également indubitable, puisque dès le commencement de la dispute contre Bérenger, Hugue de Langres avoit dit, *que le pain & le vin ne demeuroident pas dans leur première nature; qu'ils passioient en une autre; qu'ils étoient changés au Corps & au Sang de Jesus-Christ par la toute-puissance de Dieu, à laquelle Bérenger s'opposoit en vain.* Et aussitôt que cet hérétique se fut déclaré, Adelman Evêque de Bresse son condisciple qui découvrit le premier son erreur, l'avertit qu'il *s'opposoit au sentiment de toute l'Eglise Catholique, & qu'il étoit aussi facile à Jesus-Christ de changer le pain en son Corps, que de changer l'eau en vin, & de créer la lumière par sa parole.* C'étoit donc une Doctrine constante dans l'Eglise Universelle, non que le pain & le vin contenoient le Corps & le Sang de Jesus-Christ, mais qu'ils le devenoient par un changement de substance.

Ce ne fut pas le seul Adelman qui reprocha à Bérenger la nouveauté & la singularité de sa Doctrine; tous les Auteurs lui disent d'un commun accord, comme un fait constant, que la Foi qu'il attaquoit, étoit celle de tout l'Univers; qu'il scandalisoit tou-

Tome III.

S sss

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

Conc. Rom.
VI. sub. Greg.
VII. T. X.
Conc. Lab. an.
1079.

CXXXII.
Le change-
ment de sub-
stance fut op-
posé à Bèreu-
ger dès le
commence-
ment.
Ibid. T.
XVIII. pag.
417.

Ib. p. 438.
439.

CXXXIII.
Fait con-
stant : Que la
croyance op-
posée à Bè-

**HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XV.**

te l'Eglise par la nouveauté de sa doctrine ; que pour suivre sa croyance, il falloit croire qu'il n'y avoit plus d'Eglise sur la terre ; qu'il n'y avoit pas une Ville, ni pas un Village de son sentiment ; que les Grecs, les Arméniens, & en un mot, tous les Chrétiens avoient en cette matiere la même Foi que l'Occident ; de sorte qu'il n'y avoit rien de plus ridicule que de traiter d'incroyable ce qui étoit cru par le monde entier. Bérenger ne nioit pas ce fait, mais il répondoit dédaigneusement, à l'exemple de tous les Hérétiques, que les Sages ne devoient pas suivre *les sentimens, ou plutôt les folies du vulgaire*. Mais Lanfranc & les autres lui faisoient voir que ce qu'il appelloit le Vulgaire, c'étoit tout le Clergé & tout le Peuple de l'Univers ; & après un fait si constant, sur lequel il ne craignoit pas d'être démenti, il concluoit que si la doctrine de Bérenger étoit véritable, *l'héritage promis à Jesus-Christ étoit pétri, & ses promesses antérieures ; enfin, que l'Eglise Catholique n'étoit plus ; & que si elle n'étoit plus, elle n'avoit jamais été.*

On voit encore ici un fait remarquable ; c'est que, comme tous les autres Hérétiques, Bérenger trouva l'Eglise ferme, & universellement unie contre le dogme qu'il attaquoit ; c'est ce qu'on a toujours vu. Parmi tous les dogmes que nous croyons, on n'en sauroit marquer un seul qu'on n'ait trouvé invinciblement & universellement établi, lorsque le dogme contraire a commencé à faire Secte, & où l'Eglise ne soit demeurée, s'il se peut, encore plus ferme depuis ce tems-là : ce qui seul suffiroit pour faire sentir la suite perpétuelle & l'immutabilité de sa croyance.

On n'eut pas besoin d'assembler de Concile universel contre Bérenger, non plus que contre Pélagie ; les décisions du Saint Siège & des Conciles qu'on tint alors, furent reçues unanimement par toute l'Eglise, & l'Hérésie de Bérenger bientôt anéantie, ne trouva plus de retraite que chez les Manichéens.

Nous avons vu comme ils commençoient à se répandre par tout l'Occident qu'ils remplissoient de blasphêmes contre la Présence réelle, & en même tems d'équivoques pour se cacher à l'Eglise, dont ils vouloient fréquenter les Assemblées. Ce fut donc pour s'opposer à ces équivoques, que l'Eglise se crut obligée à se servir de quelque terme précis, comme elle avoit fait autrefois si utilement contre les Ariens & les Nestoriens ; ce qu'elle fit en cette manière sous Innocent III. dans le grand Concile de Latran l'an 1215 de Notre-Seigneur. *Il y a une seule Eglise Universelle des Fidèles, hors de laquelle il n'y a point de salut, où Jesus-Christ est lui-*

Bérenger, étoit celle de toute l'Eglise, & de tous les Chrétiens.

Ascol. Ep. ad Ber.

Guilm. ibid. liv. III. pag. 462, 463.

Lanfranc. de Corp. & Sang. Dom. ibid. cap. 2.

4. 5, 22. pag. 765, 766, 776.

Ibid. c. 4. pag. 765.

Ibid. c. 22. p. 776.

CXXXIV.

Tous les

Novateurs

trouvent tou-

jours l'Eglise

dans une plai-

ne & constan-

te possession

de la Doctri-

ne qu'ils atta-

quent.

CXXXV.

On n'eut pas

besoin de Con-

cile Universel

contre Béren-

ger.

CXXXVI.

Décision du

grand Concile

de Latran. Le

mot de Trans-

substantiation

choisi, &

pourquoi.

même le Sacrificateur & la victime, dont le Corps & le Sang sont véritablement contenus sous les espèces du pain & du vin dans le Sacrement de l'Autel, le pain & le vin étant transsubstantiés, l'un au Corps, & l'autre au Sang de Notre-Seigneur par la puissance divine, afin que pour accomplir le mystère de l'unité, nous prissions du sien ce qu'il a lui-même pris du nôtre. Il n'y a personne qui ne voie que le nouveau mot de transsubstantier qu'on emploie ici, sans rien ajouter à l'idée de changement de substance qu'on vient de voir, reconnue contre Bérenger, ne faisoit que l'énoncer par une expression qui par sa signification précise, servoit de marque aux Fidèles contre les subtilités & les équivoques des Hérétiques, comme avoit fait autrefois l'Homoousion de Nicée, & le Théotocos d'Ephèse. Telle fut la décision du Concile de Latran, le plus grand & le plus nombreux qui ait jamais été tenu, dont l'autorité est si grande, que la postérité l'a appelé par excellence, le Concile général.

On peut voir par ces décisions avec quelle brièveté, avec quelle précision, avec quelle uniformité l'Eglise s'explique. Les Hérétiques qui cherchent leur foi, vont à tâtons, & varient. L'Eglise qui porte toujours sa Foi toute formée dans son cœur, ne cherche qu'à l'expliquer sans embarras & sans équivoques: c'est pourquoi ses décisions ne sont jamais chargées de beaucoup de paroles. Au reste, comme elle envisage sans s'étonner les difficultés les plus hautes, elle les propose sans ménagement, assurée de trouver dans ses enfans un esprit toujours prêt à se captiver; & une docilité capable de tout le poids du secret divin. Les Hérétiques qui cherchent à soulever le sens humain & la partie animale, où le secret de Dieu ne peut entrer, se tourmentent à tourner l'Ecriture Sainte à leur mode. L'Eglise ne songe au contraire qu'à la prendre simplement. Elle entend dire au Sauveur, *Ceci est mon Corps*, & ne comprend pas que ce qu'il appelle Corps si absolument, soit autre chose que le Corps même: c'est pourquoi elle croit sans peine que c'est le Corps en substance, parce que le Corps en substance n'est autre chose que le vrai & propre Corps: ainsi le mot de *substance* entre naturellement dans ses expressions. Aussi Bérenger ne songea jamais à se servir de ce mot; & Calvin qui s'en est servi en convenant dans le fond avec Bérenger, nous a fait voir seulement par-là que la figure que Bérenger admettoit, ne remplissoit pas toute l'attente & toute l'idée du Chrétien.

La même simplicité qui a fait croire à l'Eglise le Corps présent dans le Sacrement, lui a fait croire qu'il en étoit toute la substance,

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

S. liv. XI.
n. 31, 32,
&c.

Contr. La-
ter. T. XL.
Contr. Lab.
pag. 143.

CXXXVII.
Simplicité
des Décisions
de l'Eglise.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

CXXXVIII.
Décision du
Concile de
Trente,
Duv. Troarn.
T. XVII. Bib.
PP. p. 422.

Jesus-Christ n'ayant pas dit, *Mon corps est ici*, mais *ceci l'est*; & comme il ne l'est point par sa nature, il le devient, il l'est fait par la puissance divine. Voilà ce qui fait entendre une conversion, une transformation, un changement; parole si naturelle à ce mystère, qu'elle ne pouvoit manquer de venir contre Bérenger, puisque même on la trouvoit déjà par-tout dans les Liturgies & dans les Peres.

On opposoit ces raisons si simples & si naturelles à Bérenger. Nous n'en avons point d'autres encore à présent à opposer à Calvin & à Zuingle: nous les avons reçues des Catholiques qui ont écrit contre Bérenger, comme ceux-là les avoient reçues de ceux qui les avoient précédés; & le Concile de Trente n'a rien ajouté aux décisions de nos Peres, que ce qui étoit nécessaire pour éclaircir davantage ce que les Protestans tâchoient d'obscurcir, comme le verront aisément ceux qui savent tant soit peu l'histoire de nos controverses.

Car il fallut, pas exemple, expliquer plus distinctement que Jesus-Christ se rendoit présent, non pas seulement dans l'usage, comme le pensent les Luthériens, mais incontinent après la Consécration, à cause qu'on y disoit, non point, *Ceci sera*, mais, *ceci est*; ce qui néanmoins dans le fond avoit déjà été dit contre Bérenger, lorsqu'on attachait la Présence, non à la manducation, ou à la Foi de celui qui recevoit le Sacrement, mais à la prière sacrée, & à la parole du Sauveur; par où aussi paroïssoit non-seulement l'adoration, mais encore la vérité de l'oblation & du sacrifice, ainsi que nous l'avons vu avoué par les Protestans: de sorte que dans le fond il n'y a de difficulté que dans la Présence réelle où nous avons l'avantage de reconnoître que ceux même qui s'éloignent en effet de notre Doctrine, tâchent toujours, tant elle est sainte, d'en approcher le plus qu'ils peuvent.

Guism. ib.
462, &c.
S. n. 131.
S. liv. III.
n. 51. & suiv.
jusqu'à 56.
liv. 6. n. 26.
31, & suiv.
S. liv. 9.
n. 26, 27, 28.
& suiv. jus-
qu'au n. 75.

CXXXIX.
Raisons de
la Décision du
Concile de
Constance,
touchant la
Communion
sous une es-
pèce.

Conc. Const.
Sess. VIII.

CXL.
Raisons qui
déterminoient

La décision de Constance pour approuver & pour retenir la Communion sous une espèce, est une de celles où nos Adversaires s'imaginent avoir le plus d'avantage. Mais pour connoître la gravité & la constance de l'Eglise dans ce Décret, il ne faut que se souvenir que le Concile de Constance, lorsqu'il le fit, avoit trouvé la coutume de communier sous une espèce établie sans contradiction depuis plusieurs siècles. Il en étoit à peu près de même que du Baptême par immersion, aussi clairement établi dans l'Ecriture que la Communion sous les deux espèces le pouvoit être, & qui néanmoins avoit été changé en infusion, avec autant de facilité & aussi peu de contradiction que la Communion sous une espèce s'étoit trouvée établie;

de sorte qu'il y avoit la même raison de conserver l'un & l'autre.

C'est un fait très-constamment avoué dans la Réforme, quoique quelques-uns veulent maintenant chicaner dessus, que le Baptême fut institué en plongeant entièrement le corps; que Jesus-Christ le reçut ainsi, & le fit ainsi donner par ses Apôtres; que l'Ecriture ne connoît point d'autre Baptême que celui-là; que l'antiquité l'entendoit & le pratiquoit ainsi; que le mot même l'emporte, & que baptiser, c'est plonger: ce fait, dis-je, est avoué unanimement par tous les Théologiens de la Réforme, même par les Réformateurs, & par ceux même qui sçavoient le mieux la langue Grecque & les anciennes coutumes, tant des Juifs que des Chrétiens; par Luther, par Mélancton, par Calvin, par Calaubon, par Grotius, par tous les autres, & depuis peu encore par Jurieu, le plus contredisant de tous les Ministres. Luther même a remarqué que le mot Allemand qui signifioit le Baptême, venoit de-là, & que ce Sacrement étoit nommé *Tauf*, à cause de la profondeur, parce qu'on plongeoit profondément dans les eaux ceux qu'on baptisoit. Si donc il y a au monde un fait constant, c'est celui-là; mais il n'est pas moins constant, même par tous ces Auteurs, que le Baptême sans cette immersion est valide, & que l'Eglise a raison d'en retenir la coutume. On voit donc dans un fait semblable ce qu'on doit juger du Décret de la Communion sous une espèce, & que ce qu'on y oppose n'est qu'une chicane.

En effet, si on a eu raison de soutenir le Baptême sans immersion, à cause qu'en le rejetant il s'ensuivroit qu'il n'y auroit plus de Baptême depuis plusieurs siècles, par conséquent plus d'Eglise, puis-que l'Eglise ne peut subsister sans la substance des Sacremens; la substance de la Cène n'y est pas moins nécessaire. Il y avoit donc la même raison de soutenir la Communion sous une espèce que de soutenir le Baptême par infusion; & l'Eglise, en maintenant ces deux pratiques que la Tradition faisoit voir également indifférentes, n'a fait, selon la coutume, que maintenir contre les esprits contentieux, l'autorité sur laquelle se reposoit la Foi des simples.

Qui en voudra voir davantage sur cette matiere, peut répéter les endroits de cette histoire où il en est parlé, & entr'autres ceux où il paroît que la Communion sous une espèce s'est établie avec si peu de contradiction, qu'elle n'a pas été combattue par les plus grands ennemis de l'Eglise, pas même par Luther au commencement.

Après la question de l'Eucharistie, l'autre question principale de nos controverses est celle de la Justification; & l'on peut aisément entendre sur cette matiere la gravité des décisions de l'Eglise Ca-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XV.

à maintenir
l'ancienne
Coutume.
*Lut. de Sacr.
Bapt. T. I.
Mel. loi.
comm. cap. de
Bapt.
Calv. Inst.
IV. 15, 19.
&c.
Calaub. not.
in Mar. 111.
6.
Grot. Ep.
336.
Jur. Syll. liv.
III. c. 20. p.
583.*

S. liv. II.
10. III. 60.
61, & suiv.
VII. 67. XI.
106. XIV.
114, 115.
S. II. 43,
61.
CXLII.
La question
de la justifica-
tion.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

CXLII.

La justice
inhérente re-
connue des
deux côtés.
Conséquence
de cette Doc-
trine.

S. liv. XIV.

n. 47.

CXLIII.

L'Eglise
dans le Con-
cile de Tren-
te ne fait que
répéter ses an-
ciennes déci-
sions sur la no-
tion de la gr.
ce justifiante.

Conc. Carth.

cap. I.

Ibid. cap.

III, IV, V.

Ibid. c. IV.

CXLIV.

Sur la gra-
tuité.

tholique, puisqu'elle ne fait que répéter dans le Concile de Trente ce que les Peres & S. Augustin avoient autrefois décidé, lorsque cette question fut agitée avec les Pélagiens.

Et premièrement, il faut supposer qu'il n'y a point de question entre nous s'il faut reconnoître dans l'homme justifié une sainteté & une justice infuse dans l'âme par le S. Esprit; car les qualités & habitudes infuses sont, comme on a vu, reconnues par le Synode de Dordrecht. Les Luthériens ne sont pas moins fermes à les défendre, & en un mot, tous les Protestans sont d'accord, que par la régénération & la sanctification de l'homme nouveau, il se fait en lui une sainteté & une justice comme une habitude permanente: la question est de sçavoir si c'est cette sainteté & cette justice qui nous justifie devant Dieu. Mais où est l'inconvénient? une sainteté qui ne nous fasse pas Saints, une justice qui ne nous fasse pas Justes, seroit une subtilité intelligible. Mais une sainteté & une justice que Dieu fit en nous, & qui néanmoins ne lui plût pas; ou qui lui fût agréable, mais ne rendît pas agréable celui où elle se trouveroit, ce seroit une autre finesse plus indigne encore de la simplicité Chrétienne.

Mais au fond, quand l'Eglise a défini dans le Concile de Trente que la rémission des péchés nous étoit donnée, non par une simple imputation de la justice de Jesus-Christ au-dehors, mais par une régénération qui nous change & nous renouvelle au-dedans, elle n'a fait que répéter ce qu'elle avoit autrefois défini contre les Pélagiens dans le Concile de Carthage: *Que les enfans sont véritablement baptisés en la rémission des péchés, afin que la régénération purifie en eux le péché qu'ils ont contracté par la génération.*

Conformément à ces principes, le même Concile de Carthage entend par la Grace justifiante, non-seulement celle qui nous remet les péchés commis, mais celle encore qui nous aide à n'en plus commettre, non-seulement en nous éclairant dans l'esprit, mais encore en nous inspirant la charité dans le cœur, afin que nous puissions accomplir les Commandemens de Dieu. Or, la Grace qui fait ces choses, n'est pas une simple imputation, mais c'est encore un écoulement de la justice de Jesus-Christ: donc la Grace justifiante est autre chose qu'une telle imputation; & ce qu'on a dit dans le Concile de Trente n'est qu'une répétition du Concile de Carthage, dont les Décrets ont paru d'autant plus inviolables aux Peres de Trente, que les Peres de Carthage ont senti en les proposant qu'ils ne proposoient autre chose sur cette matière que ce qu'en avoit toujours entendu l'Eglise Catholique répandue par toute la terre.

Nos Peres n'ont donc pas cru que pour détruire la gloire hama-

ne, & tout attribuer à Jesus-Christ, il fallût, ou ôter à l'homme la justice qui étoit en lui, ou en diminuer le prix, ou en nier l'effet; mais ils ont cru qu'il la falloit reconnoître comme uniquement venue de Dieu par une bonté gratuite; & c'est aussi ce qu'ont reconnu après eux les Peres de Trente, comme on l'a vû en plusieurs endroits de cet ouvrage.

C'est en ce sens que l'Eglise Catholique avoit toujours reconnu après S. Paul, que *Jesus-Christ nous étoit sagesse*, non pas en nous imputant simplement la sagesse qui étoit en lui; mais en répandant dans nos ames une sagesse découlée de la sienne; qu'il nous étoit *Justice & Sainteté* dans le même sens, & qu'il nous étoit *Rédemption*, non pas en couvrant seulement nos crimes, mais en les effaçant entièrement par son S. Esprit répandu dans nos cœurs; au reste, que nous étions *fais Justice de Dieu en Jesus-Christ*, d'une maniere plus intime que Jesus-Christ n'avoit été fait *péché pour nous*, puisque Dieu l'avoit fait *péché*, c'est-à-dire, victime pour le péché, en le traitant comme pécheur, quoiqu'il fût juste; au lieu qu'il nous avoit *fais justice de Dieu en lui*, non pas en nous laissant nos péchés, & simplement en nous traitant comme justes, mais en nous ôtant nos péchés, & en nous faisant justes.

Pour faire cette justice inhérente en nous absolument gratuite, nos Peres n'avoient pas cru qu'il fût nécessaire de dire qu'on ne peut pas s'y disposer par de bons desirs, ni l'obtenir par ses prieres, mais ils avoient cru que ces bons desirs & ces prieres étoient eux-mêmes inspirés de Dieu; & c'est ce qu'a fait à leur exemple le Concile de Trente, lorsqu'il a dit que toutes nos bonnes dispositions venoient d'une grace prévenante; que nous ne pouvions nous disposer & nous préparer à la Grace, qu'étant excités & aidés par la Grace même; que Dieu étoit la source de toute Justice; & que c'étoit en cette qualité qu'il le falloit aimer; & qu'on ne pouvoit croire, espérer, aimer, ni se repentir comme il falloit, afin que la Grace de la Justification nous fût conférée, sans une inspiration prévenante du S. Esprit. En quoi ce Saint Concile n'a fait autre chose que de répéter ce que nous lisons dans le Concile d'Orange, que nous ne pouvons ni vouloir, ni croire, ni penser, ni aimer comme il faut, & comme il est utile, que par l'inspiration de la Grace prévenante; c'est-à-dire, qu'on n'a voulu disputer, ni contre les Hérétiques, ni contre les Infidèles, ni même contre les Payens, ni en un mot contre tous les autres qui s'imaginent aimer Dieu, & qui ressentent en effet des mouvemens si semblables à ceux des Fidèles. Mais sans entrer avec eux dans la

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XV.

S. liv. III.
n. 20, & suiv.
I. Cor. 1.
29, 30, 31.

II. Cor. v.
21.

CXLV.
Sur ce que
toutes les pré-
parations à la
grace vien-
nent de la gra-
ce.
Sess. VI. cap.
V, VI.

Can. 2.

Conc. Arans.
II. cap. 6, 7,
25.

HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

Heb. xi. 6.
CXLVI.

Sur la né-
cessité de con-
server le Li-
bre-Arbitre
avec la grace.
Aust. Sed.
Apost. de grat.
inter dec. Co-
lest. PP.
CXLVII.

Sur le mé-
rite des bon-
nes œuvres.
Conc. Araus.
Conc. Trid.
Sess. VI. 16.
Conc. Araus.
Sess. VI. 16.
Conc. Araus.

6.

CXLVIII.
Sur l'ac-
complisse-
ment des
Commande-
mens de Dieu.
Conc. Trid.
Sess. VI. c. II.
can. 18.
Cap. 25.

I. Cor. xv.
10.
CXLIX.
Sur la véri-

discussion impossible des différences précises de leurs sentimens d'a-
vec ceux des Justes, on se contente de définir que ce qui se fait
sans la grace n'est pas *comme il faut*, & qu'il ne plaît pas à Dieu, puis-
que *sans la Foi il n'est pas possible de lui plaire*.

Si le Concile de Trente en défendant la Grace de Dieu, a soute-
nu en même tems le Libre-Arbitre, ç'a encore été une fidèle répé-
tition des sentimens de nos Peres, lorsqu'ils ont défini contre les
Pélagiens que la Grace *ne détruisoit pas le Libre-Arbitre, mais le dé-
livroit, afin que de ténébreux il devînt rempli de lumière; de malade,
sain; de dépravé, droit; & d'imprudent, prévoyant & sage*: c'est pour-
quoi la Grace de Dieu étoit appelée *une aide & un secours du Libre-
Arbitre*; par conséquent quelque chose, qui loin de le détruire, le
conservoit, & lui donnoit sa perfection.

Selon une si pure notion, loin de craindre le mot de *mérite*, qui
en effet étoit naturel pour exprimer la dignité des bonnes œuvres,
nos Peres le soutenoient contre les restes des Pélagiens dans le mê-
me Concile d'Orange, par ces paroles répétées à Trente: *La bonté
de Dieu est si grande envers tous les hommes, qu'il veut même que ce
qu'il nous donne soit notre mérite*; d'où il s'ensuit, comme aussi l'ont
décidé les mêmes Peres d'Orange: *Que toutes les œuvres & les mé-
rites des Saints doivent être rapportés à la gloire de Dieu, parce que per-
sonne ne lui peut plaire que par les choses qu'il a données*.

Enfin, si l'on n'a pas craint de reconnoître à Trente avec une
sainte confiance que la récompense éternelle est due aux bonnes
œuvres, c'est encore en conformité, & sur les mêmes principes
qui avoient fait dire à nos Peres dans le même Concile d'Orange:

*Que les mérites ne préviennent pas la Grace, & que la récompense n'est
due aux bonnes œuvres qu'à cause que la Grace qui n'étoit pas due, les a
précédées.*

Par ce moyen nous trouvons dans le Chrétien une véritable justi-
ce, mais qui lui est donnée de Dieu avec son amour, & qui aussi lui
fait accomplir ses Commandemens, en quoi le Concile de Trente
ne fait encore que suivre cette règle des Peres d'Orange: *Qu'après
avoir reçu la Grace par le Baptême, tous les Baptisés, avec la Grace &
la Coopération de Jesus-Christ, peuvent & doivent accomplir ce qui ap-
partient au salut, s'ils veulent fidèlement travailler*; où ces Peres ont
uni la Grace coopérante de Jesus-Christ avec le travail & la fidèle
correspondance de l'homme, conformément à cette parole de
S. Paul: *Non pas moi, mais la Grace de Dieu avec moi*.

Dans cette opinion que nous avons de la Justice Chrétienne,
nous

nous ne croyons pourtant pas qu'elle soit parfaite & entièrement irrépréhensible, puisque nous en mettons une principale partie dans la demande continuelle de la rémission des péchés : que si nous croyons que ces péchés dont les plus justes sont obligés tous les jours à demander pardon, ne les empêchent pas d'être véritablement justes, le Concile de Trente a puisé encore une décision si nécessaire dans le Concile de Carthage, où il est porté : *Que ce sont les Saints qui disent humblement & véritablement tout ensemble : Pardonnez-nous nos fautes : Que l'Apôtre S. Jacques, quoique Saint & Juste, n'a pas laissé de dire : Nous péchons tous en beaucoup de choses : Que Daniel aussi, quoique Saint & Juste, n'avoit pas laissé de dire : Nous avons péché. D'où il s'ensuit que de tels péchés n'empêchent pas la Sainteté & la Justice, à cause qu'ils n'empêchent pas que l'amour de Dieu ne regne dans les cœurs.*

Que si le Concile de Carthage veut qu'à cause de ces péchés, nous disions continuellement à Dieu : *N'entrez point en jugement avec votre Serviteur, parce que nul homme vivant ne sera justifié devant vous ;* nous l'entendons comme ce Concile de la Justice parfaite, sans exclure de l'homme juste une justice véritable, reconnoissant néanmoins que c'est encore par un effet d'une bonté gratuite, & pour l'amour de Jésus-Christ, que Dieu, qui pouvoit mettre à des damnés comme nous un aussi grand bien que la vie éternelle, à un aussi haut prix qu'il eût voulu, n'avoit pas exigé de nous une justice sans tache, & au contraire, avoit consenti à nous juger, non selon l'extrême rigueur qui ne nous étoit que trop dûe après notre prévarication, mais selon une rigueur tempérée, & une justice accommodée à notre foiblesse ; ce qui a obligé le Concile de Trente à reconnoître, *que l'homme n'a pas de quoi se glorifier, mais que toute sa gloire est en Jésus-Christ, en qui nous vivons, en qui nous méritons, en qui nous satisfaisons, faisant de dignes fruits de pénitence : qui tirent leur force de lui ; par lui sont offerts à son Père, & sont acceptés pour l'amour de lui par son Père.*

L'écueil qui étoit à craindre en célébrant le Mystère de la Prédestination étoit de la mettre pour le bien comme pour le mal ; & si l'Eglise a détesté le crime des Réformateurs prétendus qui se sont emportés à cet excès, elle n'a fait que marcher sur les pas du Concile d'Orange, qui prononce un anathème éternel, *avec toute détestation, contre ceux qui oseroient dire que l'homme soit prédestiné au mal par la puissance Divine ;* & du Concile de Valence, qui décide pareillement que *Dieu par sa prescience n'impose à personne la nécessité*

Tome III.

T t t

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

te, & ensemble sur l'imposition de notre justice.
Cap. 7, 8.

C L.
Que Dieu accepte nos bonnes œuvres pour l'amour de Jésus-Christ.
Ibid.

Seff. XIV.
cap. 8.

C L I.
Que les Saints Peres ont détesté aussi-bien que nous comme un blasphème la Doctrine qui fait prédestiner à Dieu le bien comme le mal.

HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS DES
EGL. PRO-
TESTANTES,

LIV. XV.

Conc. Araus.
cap. 25.

Conc. Va-
lent. III. can.
2.

Ibid. 5.

CLII.
On trouve
toujours l'E-
glise dans la
même situa-
tion.

CLIII.
Que nos Pe-
res ont rejeté
comme nous
la certitude du
salut & de la
justice.

De corre-
ct. & grat. c. 13.
de civit. Dei.
XI. 12.

CLIV.
Mélanc-
ton demeure d'ac-
cord que l'ar-
ticle de la jus-
tification est
aisé à conci-
lier.

S. liv. III.
n. 25, & suiv.
VIII. 22, &
suiv.

Sent. Phil.
Mel. de pace
Ec. p. 10.
Bern. form.
2. de sept.

CLV.
Netteté des
Décisions de
l'Eglise. Elle

de pécher, mais qu'il prévoyoit seulement ce que l'homme devoit être par sa propre volonté; en sorte que les méchans ne périssent point pour n'avoir pu être bons, mais pour n'avoir pas voulu le devenir, ou pour n'avoir pas voulu demeurer dans la grace qu'ils avoient reçue.

Ainsi quand une question a été une fois jugée dans l'Eglise, comme on ne manque jamais de la décider selon la Tradition de tous les siècles passés: s'il arrive qu'on la remue dans les siècles suivans; après mille & douze cens ans on trouve toujours l'Eglise dans la même situation, toujours prête à opposer aux ennemis de la vérité les mêmes Décrets que le Saint Siège Apostolique & l'unanimité Catholique a prononcés, sans jamais y rien ajoûter que ce qui est nécessaire contre les nouvelles erreurs.

Pour achever ce qui reste sur la matiere de la grace justificante, je ne trouve point de décision touchant la certitude du salut, parce que rien n'avoit encore obligé l'Eglise à prononcer sur ce point: mais personne n'a contredit S. Augustin, qui enseigne que cette certitude n'est pas utile en ce lieu de tentation: où l'assurance pourroit produire l'orgueil; ce qui s'étend aussi, comme on voit, à la certitude qu'on pourroit avoir de la justice présente; si bien que l'Eglise Catholique, en inspirant à ses enfans une confiance si haute qu'elle exclut l'agitation & le trouble, y laisse, à l'exemple de l'Apôtre, le contrepoids de la crainte, & n'apprend pas moins à l'homme à se défier de lui-même, qu'à se confier absolument en Dieu.

Enfin, si l'on repasse ce qu'on a vu dans tout cet Ouvrage, accordé par nos Adversaires sur la justification & les mérites des Saints, on demeurera entièrement d'accord qu'il n'y a aucun sujet de se plaindre de la Doctrine de l'Eglise. Mélanc-
ton si zélé pour cet article, avoue aussi qu'on en peut facilement convenir de part & d'autre: ce qu'il semble demander le plus, c'est la certitude de la justice; mais tout humble Chrétien se contentera aisément de la même certitude sur la justice que sur le salut éternel: toute la consolation qu'on doit avoir en cette vie, est celle d'exclure par la confiance non-seulement le désespoir, mais encore le trouble & l'angoisse; & on n'a rien à reprocher à un Chrétien, qui assuré du côté de Dieu, n'a plus à craindre ni à douter que de lui-même.

Les décisions de l'Eglise Catholique ne sont pas moins nettes & moins précises qu'elles sont fermes & constantes; & on va tous jours au-devant de ce qui pourroit donner occasion à l'esprit humain de s'égarer.

Honorer les Saints dans les Assemblées , c'étoit y honorer Dieu , Auteur de leur sainteté & de leur béatitude ; & leur demander la société de leurs prières , c'étoit se joindre aux Chœurs des Anges , aux esprits des justes parfaits , & à l'Eglise des premiers-nés qui sont dans le Ciel. L'on trouve une si sainte pratique dès les premiers siècles , & on n'y en trouve pas le commencement , puisqu'on n'y trouve personne qui ait été remarqué comme Novateur. Ce qu'il y auroit à craindre pour les ignorans, c'étoit qu'ils ne fissent l'invocation des Saints trop semblable à celle de Dieu , & leur intercession trop semblable à celle de Jesus-Christ : mais le Concile de Trente nous instruit parfaitement sur ces deux points , en nous avertissant que *les Saints prient* , chose infiniment éloignée de celui qui donne , & qu'ils *prient par Jesus-Christ* , chose qui les met infiniment au-dessous de celui qui est écouté par lui-même.

Dresser des Images, c'est rendre sensibles les mystères & les exemples qui nous sanctifient. Ce qu'il y auroit à craindre pour les ignorans , c'est qu'ils ne crussent qu'on peut représenter la nature Divine , ou la rendre présente dans les Images , ou en tout cas les regarder , comme remplies de quelque vertu pour laquelle on les honore ; ce sont-là les trois caractères de l'idolâtrie. Mais le Concile les a rejettés en termes précis ; de sorte qu'il n'est pas permis d'attribuer à une image plus de vertu qu'à une autre , ni par conséquent d'en fréquenter l'une plutôt que l'autre , si ce n'est en mémoire de quelque miracle , ou de quelque Histoire pieuse , qui pourroit exciter la dévotion. L'usage des Images ainsi purifié , Luther même & les Luthériens démontreront que ce ne sont pas des Images de cette sorte qu'il est parlé dans le Décalogue ; & le culte qu'on leur rendra , ne sera visiblement autre chose qu'un témoignage sensible & extérieur du pieux souvenir qu'elles excitent , & l'effet simple & naturel de ce langage muet qui est attaché à ces pieuses représentations , & dont l'utilité est d'autant plus grande , qu'il peut être entendu de tout le monde.

En général , tout le culte se rapporte à l'exercice intérieur & extérieur de la Foi , de l'Espérance & de la Charité , principalement à celui de cette dernière vertu , dont le propre est de nous réunir à Dieu ; de sorte qu'il y a un culte en esprit & en vérité partout où se trouve l'exercice de la charité envers Dieu , ou envers le prochain , conformément à cette parole de S. Jacques : *Que c'est un culte pur & sans tache de soulager les orphelins & les veuves , & au surplus de se tenir net de la contagion du siècle ; & tout acte de*

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

coupe la racine des abus sur la prière des Saints.
S. I. XIII.

XIV.
Sess. XXV.
dec. de invoc.
SS.

CLVI.
Sur les Images.

Ibid.

S. liv. II.
n. 28.

CLVII.
Sur tout le culte en général.

Jac. I. 17.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES.
Liv. XV.

CLVIII.
Contre ceux
qui accusent le
Concile de
Trente d'avoir
parlé avec am-
biguité.

Rom. XII.
13.

CLIX.
Les princi-
pes des Pro-
testans prou-
vent la néces-
sité du Purga-
toire.

Epist. 178.

Apoc. XXI.
27.

Dub. Eu.
T. III. dub.
141. n. VI,
VII.

Ephes. v.
27.

CLX.
Les Pro-
testans ne re-
jettent pas la
purification
des ames a-
près cette vie.

Ib. n. VII.

piété qui n'est pas animé de cet esprit, est imparfait, charnel ou superstitieux.

Sous prétexte que le Concile de Trente n'a pas voulu entrer en beaucoup de difficultés, nos Adversaires ne cessent après Fra-Paolo, de lui reprocher qu'il a expliqué les Dogmes avec des manieres générales, obscures & équivoques, pour contenter en apparence plus de monde : mais ils prendroient des sentimens plus équitables, s'ils vouloient considérer que Dieu qui sçait jusques à quel point il veut conduire notre intelligence, en nous révélant quelque vérité, ou quelque mystère, ne nous révèle pas toujours ni les manieres de l'expliquer, ni les circonstances qui l'accompagnent, ni même en quoi il consiste jusqu'à la dernière précision, ou, comme on parle dans l'Ecole, jusqu'à la différence spécifique ; de sorte qu'il faut souvent dans les décisions de l'Eglise, s'en tenir à des expressions générales, pour demeurer dans cette mesure de sagesse, tant louée par S. Paul ; & n'être pas contre son précepte plus sçavant qu'il ne faut.

Par exemple, sur la Controverse du Purgatoire, le Concile de Trente a cru fermement, comme une vérité révélée de Dieu, que les Ames justes pouvoient sortir de ce monde sans être entièrement purifiées. Grotius prouve clairement que cette vérité étoit reconnue par les Protestans, par Mestresat, par Spanheim, par Calvin même : sur ce fondement commun de la Réforme, que dans tout le cours de cette vie l'ame n'est jamais tout-à-fait pure, d'où il suit qu'elle sort du corps encore souillée. Mais le S. Esprit a prononcé que *rien d'impur n'entrera dans la Cité Sainte* ; & le Ministre Spanheim démontre très-bien que l'ame ne peut être présentée à Dieu, *qu'elle ne soit sans tache & sans ride, toute pure & irréprochable*, conformément à la doctrine de S. Paul ; ce qu'il avoue qu'elle n'a point durant cette vie.

La question reste après cela, si cette purification de l'ame se fait, ou dans cette vie au dernier moment, ou après la mort ; & Spanheim laisse la chose indécise : *Le fond, dit-il, est certain ; mais la maniere & les circonstances ne le sont pas*. Mais, sans presser davantage cet Auteur par les principes de la Secte, l'Eglise Catholique passe plus avant : car la Tradition de tous les siècles lui ayant appris à demander pour les Morts le soulagement de leur ame, la rémission de leurs péchés, & leur rafraîchissement, elle a tenu pour certain que la parfaite purification des ames se faisoit après la mort, & se faisoit par de secrètes peines, qui n'étoient point

expliquées de la même sorte par les saints Docteurs, mais dont ils disoient seulement, qu'elles pouvoient être adoucies ou relâchées tout-à-fait par les oblations & par les prières, conformément aux Liturgies de toutes les Eglises.

Sans vouloir ici examiner si ce sentiment est bon ou mauvais, il n'y a plus d'équité, ni de bonne foi, si l'on refuse du moins de nous accorder que dans cette présupposition le Concile a dû former son Décret avec une expression générale, & définir, comme il a fait, premierement, qu'il y a un Purgatoire après cette vie; & secondement, que les prières des Vivans peuvent soulager les ames des Fidèles trépassés, sans entrer dans le particulier, ni de leur peine, ni de la maniere dont elles sont purifiées, parce que la Tradition ne l'expliquoit pas; mais en faisant voir seulement qu'elles ne sont purifiées que par Jesus-Christ, puisqu'elles ne le sont que par les prières & oblations faites en son Nom.

Il faut juger de la même sorte des autres Décisions, & se bien garder de confondre, comme font ici nos Réformés, les termes généraux avec les termes vagues & enveloppés, ou avec les termes ambigus. Les termes vagues ne signifient rien; les termes ambigus signifient avec équivoque, & ne laissent dans l'esprit aucun sens précis: les termes enveloppés brouillent les idées différentes; mais, quoique les termes généraux ne portent pas l'évidence jusqu'à la dernière précision, ils sont clairs néanmoins jusqu'à un certain degré.

Nos Adversaires ne nieront pas que les passages de l'Ecriture, qui disent que le S. Esprit procède du Pere, ne nous marquent clairement quelque vérité, puisqu'ils marquent, sans aucun doute, que la troisième Personne de la Trinité tire son origine du Pere, aussi-bien que la seconde, encore qu'ils n'expriment pas spécifiquement en quoi consiste sa procession, ni en quoi elle est différente de celle du Fils. On voit donc qu'on ne peut accuser les expressions générales, sans accuser en même tems Jesus-Christ & l'Evangile.

C'est en ceci que nos Adversaires se montrent toujours injustes envers le Concile, puisque quelquefois ils l'accusent d'être trop descendu dans le détail, & quelquefois ils voudroient qu'il eût décidé tous les démêlés des Scotistes & des Thomistes, à peine d'être convaincu d'une obscurité affectée: comme si on ne savoit pas que dans les Décisions de Foi, il faut laisser le champ libre aux Théologiens, pour proposer différens moyens d'expli-

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES
EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

CLXI.
Modéra-
tion de l'Egli-
se à ne déter-
miner que le
certain.
Sess. XXV.
dec. de Purg-
gat.

CLXII.
Différence
des termes gé-
néraux d'avec
les termes va-
gues, envelop-
pés, ou am-
bigus.

CLXIII.
Les termes
généraux sont
clairs à leur
maniere.

CLXIV.
En quoi con-
siste la netteté
d'une Déci-
sion.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

quer les vérités Chrétiennes , & par conséquent , que sans s'attacher à leurs explications particulieres, il faut se restreindre aux Points essentiels qu'ils défendent tous en commun. Loin que ce soit parler avec équivoque , que de définir en cette manière les Articles de notre Foi , c'est au contraire un effet de la netteté de définir si clairement ce qui est certain , qu'on n'enveloppe point dans la décision ce qui est douteux ; & il n'y a rien de plus digne de l'autorité & de la majesté d'un Concile , que de réprimer l'ardeur de ceux qui voudroient aller plus avant.

CLXV.
Ce qu'il y a
de certain
dans l'autori-
té du Pape
très-bien re-
connu dans le
Concile , &
par les Doc-
teurs Catho-
liques.

Hist. Conc.
Trid. interp.
Giustin. lib.
XIX. c. 11,
13, 14, 15.
Réplique,
liv. VI. préf.
P. 858.
Du Vall.
Elenc. pag. 9.
It. trait. de
sup. Rom.
Pont. potest.
part. II. q. 1.
part. IV. q.
7, 8.

Selon cette règle , comme on eut proposé à Trente une Formule pour expliquer l'autorité du Pape tournée d'une manière d'où l'on pouvoit inférer en quelque façon sa supériorité sur le Concile général , le Cardinal de Lorraine & les Evêques de France s'y étant opposés , le Cardinal Palavicin raconte lui-même dans son histoire que la Formule fut supprimée , & que le Pape répondit *qu'il ne falloit définir que ce qui plairoit unanimement à tous les Peres* ; règle admirable pour séparer le certain d'avec le douteux. D'où il est aussi arrivé que le Cardinal du Perron , quoique zélé défenseur des intérêts de la Cour de Rome , a déclaré au Roi d'Angleterre *que le différend de l'autorité du Pape , soit par le regard spirituel au respect des Conciles Œcuméniques , soit par le regard temporel à l'endroit des Jurisdictions séculières , n'est point un différend de choses qui soient tenues pour Articles de Foi , ni qui soit inséré & exigé en la Confession de Foi , ni qui puisse empêcher S. M. d'entrer dans l'Eglise , lorsqu'elle sera d'accord des autres Points*. Et encore de nos jours , le célèbre André du Val , Docteur de Sorbonne , à qui les Ultramontains s'étoient remis de la défense de leur Cause , a décidé que la Doctrine qui nie le Pape infallible , n'est pas absolument contre la Foi , & que celle qui met le Concile au-dessus du Pape , ne peut être notée d'aucune censure , ni d'hérésie , ni d'erreur , ni même de témérité.

CLXVI.
Avec cette
modération ,
Mélancſon au-
roit reconnu
l'autorité du
Pape.
Ci-devant ,
liv. IV. 39.
V. 24, 25.
Mel. de pace,
asp. de pct.
l'ontif. p. c.

On voit par-là que les Doctrines qui ne sont pas appuyées sur une Tradition constante & perpétuelle , ne peuvent prendre racine dans l'Eglise , puisqu'elles ne sont point partie de sa Confession de Foi , & que ceux même qui les enseignent , les enseignent comme leur Doctrine particuliere , & non pas comme la Doctrine de l'Eglise Catholique. Rejetter la primauté & l'autorité du S. Siège avec cette salutaire modération , c'est rejeter le lien des Chrétiens , c'est être ennemi de l'ordre & de la paix , c'est envier à l'Eglise le bien que Mélancſon même lui a souhaité.

Après les choses qu'on vient de voir, il n'y a plus rien maintenant qui puisse empêcher nos Réformés de se soumettre à l'Eglise; le refuge d'Eglise invisible est abandonné: il n'est plus permis d'alléguer, pour le défendre, les obscurités de l'Eglise Judaïque; les Ministres nous ont relevé du soin d'y répondre, en démontrant clairement que le vrai culte n'a jamais été interrompu, pas même sous Achaz & sous Manassès: la Société Chrétienne plus étendue, selon les conditions de son Alliance, a été encore plus ferme, & on ne peut plus douter de la perpétuelle visibilité de l'Eglise Catholique.

Ceux de la Confession d'Augsbourg sont encore plus obligés à la reconnoître que les Calvinistes: l'Eglise invisible n'a trouvé de place, ni dans leur Confession de Foi, ni dans leur Apologie, où nous avons vu au contraire l'Eglise, dont il est parlé dans le Symbole, revêtue d'une perpétuelle visibilité; & il faut, selon ces principes, nous pouvoir montrer une Assemblée composée de Pasteurs & de Peuple, où la saine Doctrine & les Sacramens aient toujours été en vigueur.

Tous les Argumens qu'on faisoit contre l'autorité de l'Eglise, sont évanouïs. Céder à l'autorité de l'Eglise Universelle, ce n'est plus agir à l'aveugle, ni se soumettre à des hommes, puisqu'on avoue que ses sentimens sont la règle, & encore la règle la plus sûre pour décider les vérités les plus importantes de la Religion. On convient que si on eût suivi cette règle, & qu'on se fût proposé d'entendre l'Ecriture Sainte, selon qu'elle étoit entendue par l'Eglise Universelle, il n'y auroit jamais eu de Sociniens; jamais on n'auroit entendu révoquer en doute, avec la Divinité de Jesus-Christ, l'immortalité de l'ame, l'éternité des peines, la création, la prescience de Dieu, & la spiritualité de son essence: choses qu'on croyoit si fermes parmi les Chrétiens, qu'on ne pensoit pas seulement qu'on en pût jamais douter, & qu'on voit maintenant attaquées avec des raisonnemens si captieux, que beaucoup de foibles esprits s'y laissent prendre. On convient que l'autorité de l'Eglise Universelle est un remède infallible contre ce désordre. Ainsi l'autorité de l'Eglise, loin d'être, comme on le disoit dans la Réforme, un moyen d'introduire parmi les Chrétiens toutes les Doctrines qu'on veut, est au contraire un moyen certain pour arrêter la licence des esprits, & empêcher qu'on n'abuse de la sublimité de l'Ecriture d'une manière si dangereuse au salut des ames.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XV.

CLXVII.
Abrégé de
ce dernier Li-
vre, & pre-
mièrement sur
la perpétuelle
visibilité de
l'Eglise.

IV. Reg.
xvi. 4. 15e
xxi.

Jer. Syst.
p. 222, 223.
CLXVIII.

Remarque
sur la Confes-
sion d'Augsbourg.

S. n. 4, &
suiv. jusqu'au
10.

CLXIX.
Les argu-
mens qu'on
faisoit contre
l'autorité de
l'Eglise, sont
résolus par les
Ministres.

S. n. 86,
87, & suiv.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES.

LIV. XV.

S. n. 4, &
suiv.

CLXX.

Qu'on se
sauve dans l'E-
glise Romaine.

S. n. 50,
51, & suiv.
jusqu'à 59.

La Réforme a enfin connu ces vérités; & si les Luthériens ne veulent pas les recevoir de la main d'un Ministre Calviniste, ils n'ont qu'à nous expliquer comment on peut résister à l'autorité de l'Eglise, après avoir avoué que la vérité y est toujours manifeste.

On ne doit plus hésiter à venir de toutes les Communions séparées chercher la vie éternelle dans le sein de l'Eglise Romaine, puisqu'on avoue que le vrai Peuple de Dieu, & ses vrais Elus y sont encore, comme on a toujours avoué qu'ils y étoient avant la Réforme Prétendue. Mais on s'est enfin aperçu que la différence qu'on vouloit mettre entre les siècles qui l'ont précédée, & ceux qui l'ont suivie, étoit vaine; & que la difficulté qu'on faisoit de reconnoître cette vérité, venoit d'une mauvaise politique.

Que si les Luthériens sont encore ici les difficiles, & ne veulent pas se laisser persuader aux sentimens de Calixte; qu'ils nous montrent donc ce qu'a fait, depuis Luther, l'Eglise Romaine, pour déchecoir du titre de vraie Eglise, & pour perdre sa fécondité, en sorte que les Elus ne puissent plus naître dans son sein.

CLXXI.

Les Ministres ne sont pas croyables lorsqu'ils font le salut si difficile dans l'Eglise Romaine.

Il est vrai qu'en reconnoissant qu'on se peut sauver dans l'Eglise Romaine, les Ministres veulent faire croire qu'on s'y peut sauver comme dans un air empesté, & par une espèce de miracle, à cause de ses impiétés & de ses idolâtries. Mais il faut sçavoir remarquer dans les Ministres ce que la haine leur fait ajouter à ce que la vérité les a forcés de reconnoître. Si l'Eglise Romaine faisoit profession d'impiété & d'idolâtrie, on n'a pas pu s'y sauver avant la Réforme, & on ne peut pas s'y sauver depuis; & si on peut s'y sauver avant & après, l'accusation d'impiété & d'idolâtrie est indigne & calomnieuse.

CLXXII.

Excès des Ministres qui préfèrent la Secte Arienne à l'Eglise Romaine.

Préf. l'ég.
I. p. ch. 1.
578. p. 225.

Aussi montre-t-on pour elle une haine trop visible, puisqu'on s'empporte jusqu'à dire qu'on s'y peut sauver, à la vérité, mais plus difficilement que *parmi les Ariens*, qui nient la Divinité du Fils de Dieu & du S. Esprit; qui par conséquent se croient dédiés à des créatures par le Baptême; qui regardent dans l'Eucharistie la chair d'un homme qui n'est pas Dieu, comme la source de la vie, qui croient que sans être Dieu, un homme les a sauvés, & a pu payer le prix de leur rachat; qui l'invoquent comme celui à qui est donnée la Toute-puissance dans le Ciel & sur la terre; qui sont consacrés au Saint-Esprit, c'est-à-dire, à une créature, pour être ses Temples; qui croient qu'une créature, c'est-à-dire, le même S. Esprit leur distribue la grace comme il lui plaît, les régénère,

&

& les sanctifie par sa présence. Voilà la Secte qu'on préfère à l'Eglise Romaine; & cela, n'est-ce pas dire à tous ceux qui sont capables d'entendre, ne nous croyez pas; quand nous parlons de cette Eglise, la haine nous transporte, & nous ne nous possédons plus.

Enfin, il n'est plus possible de tirer nos Réformés du nombre de ceux qui se séparent eux-mêmes, & qui font Secte à part, contre le précepte des Apôtres & de S. Jude, & contre ce qui est porté dans leur propre Catéchisme. En voici les termes dans l'explication du Symbole: « L'Article de la rémission des péchés est mis après celui de l'Eglise Catholique, parce que nul n'obtient pardon de ses » péchés, que, premièrement il ne soit incorporé au Peuple de » Dieu, & persévère en Unité & Communion avec le Corps de » Christ, & ainsi qu'il soit membre de l'Eglise; ainsi, hors de l'E- » glise, il n'y a que damnation & que mort; car tous ceux qui se » séparent de la Communauté des Fidèles POUR FAIRE SECTE A » PART, ne doivent espérer salut, cependant qu'ils sont en divi- » sion. »

L'Article parle clairement de l'Eglise Universelle, visible & toujours visible, & nous avons vu qu'on en est d'accord: on est pareillement d'accord, comme d'un fait constant & notoire, que les Eglises qui se disent Réformées, en renonçant à la Communion de l'Eglise Romaine, n'ont trouvé sur la terre aucune Eglise à laquelle elles se soient unies: elles ont donc fait Secte à part avec toute la Communauté des Chrétiens, & de l'Eglise Universelle; & selon leur propre Doctrine, elles renoncent à la grace de la rémission des péchés, qui est le fruit du Sang de Jesus-Christ; de sorte que la damnation & la mort est leur partage.

Les absurdités qu'il a fallu dire, pour répondre à ce raisonnement, font bien voir combien il est invincible; car, après mille vains détours, il en a enfin fallu venir jusqu'à dire qu'on demeure dans l'Eglise Catholique & Universelle en renonçant à la Communion de toutes les Eglises qui sont au monde, & se faisant une Eglise à part; qu'on demeure dans la même Eglise Universelle, encore qu'on en soit chassé par une juste censure; qu'on n'en peut point sortir par un autre crime que par l'Apostasie, en renonçant au Christianisme & à son Baptême; que toutes les Sectes Chrétiennes, quelque divisées qu'elles soient, sont un même Corps & une même Eglise en Jesus-Christ; que les Eglises Chrétiennes n'ont entre elles aucune liaison extérieure par l'ordre de Jesus-Christ;

Tome III.

V V V V.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
Liv. XV.

CLXXIII.
Les Prote-
stants ne peu-
vent plus s'ex-
culer de schis-
me.
Jud. 17, 18.
Dim. XVI.

S. n. 21, 22,
34, 35, &
suiv. 68, 81,
82, 83.

CLXXIV.
Répétition
abrégée des
absurdités du
nouveau systé-
me.
S. n. 65, &c.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGL. PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

que leur liaison est arbitraire; que les Confessions de Foi par lesquelles elles s'unissent, sont pareillement arbitraires, & des marchés où l'on met ce qu'on veut; qu'on en peut rompre l'accord sans se rendre coupable de Schisme; que l'union des Eglises dépend des Empires & de la volonté des Princes; que toutes les Eglises Chrétiennes sont naturellement, & par leur origine, indépendantes les unes des autres; d'où il s'ensuit que les Indépendans, si grièvement censurés à Charenton, ne font autre chose que conserver la liberté naturelle des Eglises; que pourvu qu'on trouve le moyen de s'assembler de gré ou de force, & *de faire figure dans le monde*, on est un vrai membre du Corps de l'Eglise Catholique; que nulle Hérésie n'a jamais été, ni pû être condamnée par un Jugement de l'Eglise Universelle; qu'il n'y a même, & n'y peut avoir aucun Jugement Ecclésiastique dans les matieres de Foi; qu'on n'a point droit d'exiger des souscriptions aux Décrets des Synodes sur la Foi; qu'on se peut sauver dans les Sectes les plus perverses, & même dans celle des Sociniens.

CLXXV.
Le Comble
des absurdités
Le Royaume
de Jesus-
Christ confor-
du avec le
Royaume de
Satan.

S. n. 31,
&c.

Je ne finirois jamais, si je voulois répéter toutes les absurdités qu'il a fallu dire, pour sauver la Réforme de la Sentence prononcée contre ceux qui font Secte à part. Mais sans avoir besoin d'en raconter le détail, elles sont toutes ramassées dans celle-ci, qu'on a toujours soutenue, plus ou moins dans la Réforme, & où plus que jamais, on met maintenant toute la défense de la Cause: *que l'Eglise Catholique, dont il est parlé dans le Symbole, est un amas de Sectes divisées entre elles, qui se frappent d'Anathème les unes les autres: de sorte que le caractère du Royaume de Jesus-Christ, est le même que Jesus-Christ a donné au Royaume de Satan, ainsi qu'il a été expliqué.*

INC. XI.

Mais il n'y a rien de plus opposé à la Doctrine de Jesus-Christ même. Selon la Doctrine de Jesus-Christ, le Royaume de Satan est divisé contre lui-même, & doit tomber maison sur maison, jusqu'à la dernière ruine. Au contraire, selon la promesse de Jesus-Christ, son Eglise, qui est son Royaume, bâtie sur la pierre, sur la même Confession de Foi, & le même gouvernement Ecclésiastique, est parfaitement unie: d'où il s'ensuit qu'elle est inébranlable, & que les portes de l'Enfer ne pourront jamais prévaloir contre elle, c'est-à-dire, que la division, qui est le principe de la faiblesse & le caractère de l'Enfer, ne l'emportera point contre l'unité, qui est le principe de la force, & le caractère de l'Eglise. Mais tout cet ordre est changé dans la Réforme, & le Royaume de Jesus-Christ étant

Mat. XVI.

divisé comme celui de Satan, il ne faut plus s'étonner qu'on ait dit, conformément à un tel principe, qu'il étoit tombé en ruine & désolation.

Ces maximes de division ont été le fondement de la Réforme, puisqu'elle s'est établie par une rupture universelle, & l'unité de l'Eglise n'y a jamais été connue : c'est pourquoi ses Variations, dont nous avons enfin achevé l'Histoire, nous ont fait voir ce qu'elle étoit, c'est-à-dire, un Royaume désuni, divisé contre lui-même, & qui doit tomber tôt ou tard : pendant que l'Eglise Catholique, immuablement attachée aux Décrets une fois prononcés, sans qu'on y puisse montrer la moindre Variation depuis l'origine du Christianisme, se fait voir une Eglise bâtie sur la pierre toujours assurée d'elle-même, ou plutôt des promesses qu'elle a reçues, ferme dans ses principes, & guidée par un esprit qui ne se dément jamais.

Fasse celui qui tient les cœurs en sa main, & qui seul sçait les bornes qu'il a données aux Sectes rebelles, & aux afflictions de son Eglise, réunir bientôt à son unité tous ses enfans égarés, & que nous ayons la joie de voir de nos yeux l'Israël malheureusement divisé, se faire avec Juda un même Chef.

FIN DE L'HISTOIRE DES VARIATIONS.

HISTOIRE
DES VARIATIONS
DES EGLISES PRO-
TESTANTES,
LIV. XV.

CLXXVI.
Fermeté iné-
branlable de
l'Eglise. Con-
clusion de cet
Ouvrage.
Osée, I. II.



D É F E N S E
DE L'HISTOIRE
DES VARIATIONS;
CONTRE LA RÉPONSE
DE M. BASNAGE,
MINISTRE DE ROTTERDAM.

PREMIER DISCOURS.

*Les Révoltes de la Réforme mal excusées : Vaines récriminations sur
le mariage du Landgrave. M. Burnet réfuté.*

AUX PRÉTENDUS RÉFORMÉS.

MES CHERS FRÈRES,

Un nouveau personnage va paroître : on est las de M. Jurieu & de ses discours emportés ; la réponse que M. Burnet avoit annoncée en ces termes, *dures réponses qu'on prépare à M. de Meaux*, est venue avec toutes les duretés qu'il nous a promises, & s'il ne faut que des malhonnêtetés pour le le satisfaire, il a sujet d'être content : M. Basnage a bien répondu à son attente. Mais sçavoir si sa réponse est solide, & ses raisons soutenables, cet essai le fera connoître. Nous reviendrons, s'il le faut, à M. Jurieu : les Ecrits où l'on m'avertit qu'il répand sur moi tout ce qu'il a de venin, ne sont pas encore venus à ma connoissance ; je les attends avec joie, non-seulement parce que les injures & les calomnies sont des couronnes à un Chrétien & à un Evêque ; mais encore comme un témoignage de la foiblesse de sa cause. Quand j'aurai vû ces discours, je dirai ce qu'il conviendra, non pour ma défense, car ce n'est pas de quoi il s'agit : mais

Tome III.

X x x x

I.
Dessein de
ce discours :
pourquoi on
y parle enco-
re des révol-
tes de la Ré-
forme.

Burn. crit.
des Var. p. 346
n. 11.

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS.

pour celle de la vérité, si on lui oppose quelque objection qui soit digne d'une réplique : en attendant commençons à parler à M. Basnage qui vient avec un air plus sérieux ; nous pourrons le suivre pas à pas dans la suite, avec toute la promptitude que nous permettront nos autres devoirs ; mais la matière où nous a conduit le cinquième Avertissement, je veux dire celle des révoltes de la Réforme si souvent armée contre ses Rois & sa Patrie, mérite bien d'être épuisée pendant qu'on est en train de la traiter. Vous avez vu, mes chers Frères, dans cet Avertissement, sur un sujet si essentiel, les excès du Ministre Jurieu : ceux du Ministre Basnage ne vous paroîtront ni moins visibles, ni moins odieux, & puisque la réponse paroît justement dans le tems qu'une si grande matière nous occupe, nous la traiterons la première.

II.
Que cette
matière ap-
partenoit à
la Foi & à
l'histoire des
Variations :
illusion de
M. Basnage :
sa vaine ré-
crimination.
I. T. 2. p. ch.
VI. p. 491.

Voici comme ce Ministre commence : *La guerre n'a rien de commun avec l'Histoire des Variations ; mais il plaît à M. de Meaux de trouver qu'elle est visiblement de son sujet.* M. Jurieu en a dit autant : ces Messieurs voudroient bien qu'on crût que ce Prélat embarrassé à trouver des Variations dans leur Doctrine, se jette sans cesse à l'écart, & ne songe qu'à grossir son Livre de matières qui ne sont pas de son sujet ; mais ils ne font qu'amuser le monde. La soumission due au Prince ou au Magistrat, est constamment une matière de Religion que les Protestans ont traitée dans leurs Confessions de Foi, & qu'ils se vantent d'avoir éclaircie. Si au lieu de l'éclaircir, ils l'ont obscurcie, si contre l'autorité des Ecritures, ils ont entrepris la guerre contre leur Prince & leur Patrie, & qu'ils l'aient fait par maxime, par principe de Religion, par décision expresse de leurs Synodes, comme l'Histoire des Variations l'a fait voir plus clair que le jour, qui peut dire que cette matière n'appartienne pas à la Religion, & que varier sur ce sujet, comme on leur démontre qu'ils ont fait, non pas en particulier, mais en corps d'Eglise, se ne soit pas varier dans la Doctrine ? Voilà donc dès le premier mot M. Basnage convaincu de vouloir faire illusion à son Lecteur. Pour suivons. Ce Ministre se jette d'abord sur la récrimination, & il objecte à l'Eglise qu'elle persécute les Hérétiques. Il suffiroit de dire que ce reproche est hors de propos, c'est autre chose que les Souverains puissent punir leurs sujets Hérétiques, selon l'exigence du cas ; autre chose que les Sujets aient droit de prendre les armes contre leurs Souverains, sous prétexte de Religion : cette dernière question est celle que nous traitons, & l'autre n'appartient pas à notre sujet. Voilà comme M. Basnage, qui m'accuse de me jeter sur des questions écartées, fait lui-même ce qu'il me reproche. Mais enfin puisqu'il veut parler contre le droit qu'ont les Princes de punir leurs sujets Hérétiques ; écoutons.

III.
L'exemple
de Calvin &
de Servet :
réponse de
M. Basnage
pour soute-
nir sa récri-
mination.

Il y a ici un endroit fâcheux à la Réforme qui se présente toujours à la mémoire, lorsque ces Messieurs nous reprochent la persécution des Hérétiques : c'est l'exemple de Servet & des autres, que Calvin fit bannir & brûler par la République de Genève, avec l'approbation expresse de tout le patti, comme on le peut voir, sans aller plus loin, dans l'Histoire des Variations. La réponse de M. Basnage est surprenante : *On ne peut, dit-il, reprocher à Calvin que la mort d'un seul homme, qui étoit un impie blasphémateur ;*

& au lieu de le justifier, on avoue que c'étoit là un reste du Papisme. Il est vrai : c'est là un bon mot de M. Jurieu, & une invention admirable d'attribuer au Papisme tout ce qu'on voudra blâmer dans Calvin. Car cet Hérétique étoit si plein de complaisance pour la Papauté, qu'à quelque prix que ce fût, il en vouloit tenir quelque chose : quoi qu'il en soit, M. Bafnage, qui peut-être n'a pas toujours pour M. Jurieu toute la complaisance possible, a pris de lui ce bon mot ; mais vous n'y pensez pas, M. Bafnage : permettez-moi de vous adresser la parole : *Servet est un impie blasphémateur* : ce sont vos propres paroles ; & néanmoins selon vous, *c'est un reste de Papisme de le punir* : c'est donc un des fruits de la Réforme, de laisser l'impie & le blasphème impunis ; de désarmer le Magistrat contre les blasphémateurs & les Impies : on peut blasphémer sans craindre, à l'exemple de Servet : nier la Divinité de Jesus-Christ avec la simplicité & la pureté infinie de l'Etre Divin, & préférer la Doctrine des Mahométans à celle des Chrétiens. Mais écoutons tout de suite le discours de notre Ministre, & la belle idée qu'il nous donne de la Réforme : *On ne peut accuser Calvin que de la mort de Servet, qui étoit un impie blasphémateur, & au lieu de justifier cette action de Calvin, on avoue que c'étoit là un reste du Papisme : l'Hérétique n'a pas besoin d'Edits pour vivre en repos dans les Etats réformés ; & si on lui en a donné quelques-uns, il n'est point troublé par la crainte de les voir abolis : on est tranquille quand on vit sous la domination des Protestans.* Après cette pompeuse description où M. Bafnage prend le ton dont on célèbre l'âge d'or, il ne reste plus qu'à s'écrier : Heureuse contrée, où l'Hérétique est en repos aussi-bien que l'Orthodoxe : où l'on conserve les vipères, comme les colombes & les animaux innocens : où ceux qui composent les poisons, jouissent de la même tranquillité que ceux qui préparent les remèdes ; qui n'admireroit la clémence de ces Etats réformés ? On disoit dans l'ancienne Loi : *Chasse le blasphémateur du camp, & que tout Israël l'accable à coups de pierre* : Nabuchodonosor est loué pour avoir prononcé dans un Edit solennel : *Que toute langue qui blasphémara contre le Dieu de Sidrac, Misac & Abdenago, périsse, & que la maison des blasphémateurs soit renversée.* Mais c'étoit là des Ordonnances de l'ancienne Loi, & l'Eglise Romaine les a trop grossièrement transportées à la nouvelle : où la Réforme domine ; l'Hérétique n'a rien à craindre, fût-il aussi impie qu'un Servet, & aussi grand blasphémateur. Jesus-Christ a retranché de la puissance publique la partie de cette puissance qui faisoit craindre aux blasphémateurs la peine de leur impiété, ou si on perce la langue à ceux qui blasphémeront par emportement, on se gardera bien de toucher à ceux qui le feront par maximes & par dogme : ils n'ont besoin d'aucuns Edits pour être en sûreté ; & si par force, ou par politique, ou par quelque autre considération on leur en accorde quelques-uns, ce seront les seuls qu'on tiendra pour irrévocables, & sur lesquels la puissance des Princes qui les auront faits ne pourra rien : que le blasphème est privilégié ! Que l'impiété est heureuse !

Voilà sérieusement où en viennent les fins Réformés : ils prononcent sans restriction que le Prince n'a aucun droit sur les consciences, & ne peut faire des Loix pénales sur la Religion : ce n'est rien de l'exhorter à la clé-

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

Var. X. n. 96.
Ibid. 492.

Basn. *ibid.*

Lev. xxiv.
14.
Dan. iv. 96.

IV.

Mauvaise foi
de M. Bafnage

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

ge dans cette
récrimination.

mence ; on le flatte si on ne lui dit que Dieu lui a entièrement lié les mains contre toutes sortes d'Hérésies , & que loin de le servir , il entreprend sur ses droits , dès qu'il ordonne les moindres peines pour les réprimer. La Réforme inonde toute la terre d'Ecrits , où l'on établit cette maxime , comme un des articles les plus essentiels de la piété ; c'est où alloit naturellement M. Jurieu , après avoir souvent varié sur cette matière. Pour M. Basnage , il se déclare ouvertement , non-seulement en cet endroit , mais par tout son Livre : telle est la règle qu'il prétend donner à tous les *Etats Protestans* ; l'*Hérétique* , dit-il , *est en repos* : il parle en termes formels , & de l'Hérétique indistinctement & des Etats Protestans en général : il n'y a qu'à être Brouniste , Anabaptiste , Socinien , Indépendant , tout ce qu'on voudra : Mahométan si l'on veut ; Idolâtre , Déiste même , ou Athée : car il n'y a point d'exception à faire , & tous répondront également que le Magistrat ne peut rien sur la conscience , ni obliger personne à croire en Dieu , ou empêcher ses sujets de dire sincèrement ce qu'ils pensent : aveugles , conducteurs d'aveugles , en quel abysme tombez - vous ? Mais du moins parlez de bonne foi : n'attribuez pas ce nouvel article de réforme à tous les Etats qui se prétendent Réformés. Quoi la Suède s'est-elle relâchée de la peine de mort qu'elle a décernée contre les Catholiques ? Le bannissement , la confiscation & les autres peines ont-elles cessé en Suisse , ou en Allemagne , & dans les autres Pays Protestans ? Les Luthériens du moins ou les Calvinistes ont-ils résolu de s'accorder mutuellement le libre exercice de leur Religion par-tout où ils sont les Maîtres ? L'Angleterre est-elle bien résolue de renoncer à ses Loix pénales envers tous les Non-conformistes ? Mais la Hollande elle-même , d'où nous viennent tous ces Ecrits , s'est-elle bien déclarée en faveur de la liberté de toutes les Sectes , & même de la Socinienne ? Avoüez de bonne foi , qu'il n'étoit pas encore tems de nous dire indéfiniment ; l'*Hérétique n'a rien à craindre dans les Etats Protestans*, ni de nous donner vos desirs pour le dogme de vos Eglises. Mais quoi , il falloit conserver aux Réfugiés de France ce beau titre d'Orthodoxie , qu'on fait consister à souffrir pour la Religion : il vaut mieux laisser en repos les Sectes les plus impies , que de leur donner la moindre part à la persécution qu'on veut nous faire passer pour le caractère le plus sensible de la vérité , & afin que Rome soit la seule persécutrice , il faut que tous les Etats ennemis de Rome ouvrent leur sein à tous les Impies , & les mettent à l'abri des Loix.

V.

Le Ministre entre en matière : exemples de l'ancienne Eglise qu'il produit en faveur de la révolte : combien il sont absurdes &

Après quelques autres récriminations qui ne sont pas plus du sujet , & dont nous parlerons ailleurs , M. Basnage vient au fond , & il rapporte les paroles des Variations , où M. de Meaux , dit-il , *oppose notre conduite à celle de l'ancienne Eglise. Pour détruire une opposition si odieuse* , il entreprend d'apporter des exemples de l'ancienne Eglise , & il allègue celui de Julien l'Apostat , tué , à ce qu'il prétend , par un Chrétien , en haine des maux qu'il faisoit souffrir à l'Eglise : celui de l'Empereur Anastase contraint de se renfermer dans son Palais contre les fureurs d'un Peuple soulevé ; & celui des Arméniens , qui tourmentés par Chosroès se donnerent aux Romains. Mais d'abord ces exemples lui sont inutiles pour deux raisons. La première ,

qu'ils ne prouvent rien ; la seconde , qu'ils prouvent trop. Ils ne prouvent rien , car en faisant l'Eglise infallible , nous ne faisons pas pour cela les Peuples & les Chrétiens particuliers impeccables. Pour nous produire des exemples de l'ancienne Eglise qui est notre question , il ne suffit pas de montrer des faits anciens , il faudroit encore montrer que l'Eglise les ait approuvés ; comme nous montrons à nos Réformés que leurs Eglises en corps ont approuvé leurs révoltes par décrets exprès. Mais le Ministre ne songe pas seulement à nous donner cette preuve , parce qu'il sçait bien en sa conscience qu'elle est impossible.

Secondement , ces faits qu'il allégué , prouveront trop , puisqu'ils prouveroient , non qu'il soit permis à l'Eglise persécutée de prendre les armes pour se défendre , qui est le point dont il s'agit ; mais qu'il est permis non-seulement de changer de Maître & se donner à un autre Roi , à l'exemple des Arméniens , ce que nos Réformés protestoient dans toutes leurs Guerres Civiles , qu'ils ne vouloient jamais faire ; mais encore à l'exemple de ce prétendu Soldat Chrétien , & du Peuple de Constantinople , d'attenter sur la personne du Prince , & de tremper ses mains dans son sang : ce qui est si abominable , que nos Adversaires n'ont encore osé l'approuver , puisqu'ils font encore semblant de détester Cromvel & le Cromvélisme. Que prétend donc aujourd'hui M. Basnage de nous alléguer des exemples manifestement exécrables , qu'il auroit honte de suivre , & qu'on voit bien aussi que l'ancienne Eglise ne peut jamais avoir approuvés , à moins d'avoir approuvé qu'on attentât sur la vie des Princes ; ce que je ne crois pas que ce Ministre lui-même , quelque mépris qu'il ait pour elle , ose lui imputer.

Vous voyez , mes chers Freres , qu'il n'en faudroit pas davantage pour lui fermer la bouche. Mais afin que vous connoissiez comment on vous mène , & avec quelle mauvaise foi on traite avec vous , il faut en descendant au particulier de son discours , vous y montrer , sans exagérer , plus de faussetés que de paroles. Je commence par l'exemple de l'Empereur Anastase , qui est le plus apparent des trois qu'il produit. Car voici comme il le raconte : *M. de Meaux ignore ou dissimule ce qui s'est fait sous Anastase , où Macédonius , Patriarche de Constantinople , homme célèbre par ses jeûnes & par sa piété , voyant que les Eutyquiens vouloient insérer dans le Trisagion quelques termes qui sembloient favoriser leur opinion , se servit de son Clergé pour soulever le Peuple : on tua , on brûla ; & l'Empereur qui n'étoit plus en sûreté dans son Palais , fut obligé de paroître en public sans couronne , & d'envoyer un Héraut pour publier qu'il se démettoit de l'Empire.* Voilà le Peuple , le Clergé , les Moines émus , & le Patriarche à la tête , & encore un saint Patriarche qui autorise la sédition ou plutôt qui l'excite lui-même : cela paroît convainquant. Mais pour ne point répéter que cet exemple prouve trop , puisqu'il prouve qu'on peut attenter sur la personne du Prince , & encore sans qu'il y paroisse de persécution , il y a bien à rabattre de ce que le Ministre avance ; & d'abord il en faut ôter ce qu'il y a de plus essentiel , c'est-à-dire , tout ce qu'il raconte du Clergé & du Patriarche Macédonius. Car voici ce qu'en dit Evagre : *Sévère écrit dans la Lettre à So-*

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

hors de propos.

P. 495.

Voyez 5. avant
n. 62.

VI.
Examen des
exemples du
Ministre , &
premièrement de celui
de l'Empereur Anastase.

Page 496.

Evag. l. III
cap. 44.

teric que l'Auteur & le Chef de cette sédition fut le Patriarche Macédonius & le Clergé de Constantinople. Telles sont les paroles de cet Historien, le plus entier des anciens Auteurs qui nous restent sur cette matière. Il ne dit pas que cela soit, mais que Sévère l'écrivit ainsi dans la Lettre à Soteric. Mais qui étoit ce Sévère ? Le Chef des Eutyquiens, qu'on appelle Sévériens de son nom, c'est-à-dire, le Chef du parti qu'Anastase soutenoit : par conséquent l'ennemi déclaré du Patriarche Macédonius, du Concile de Calcédoine & des Orthodoxes. Et à qui est-ce qu'il l'écrivit ? à Soteric, du même parti, à qui il ne faut point s'étonner qu'il fasse un récit qui ne pouvoit que lui plaire, puisqu'il tendoit à rendre odieuse la conduite de leur ennemi commun & celle de l'Eglise Catholique dont ils s'étoient séparés. Aussi n'ajouta-t-on aucune foi à un témoignage si suspect ; & après l'avoir rapporté, Evagre ajoute ces mots : *Ce fut à mon avis par ces calomnies, outre les raisons que nous avons rapportées, que Macédonius fut chassé de son Siège.* De cette sorte Sévère, Auteur de ce récit, étoit un Calomniateur qui vouloit rendre le Patriarche odieux à l'Empereur, afin qu'il le chassât ; & le Ministre a fondé tout son discours sur une calomnie. Après cela que lui reste-t-il d'une Histoire qu'il fait tant valoir, si ce n'est une émotion populaire, où l'Eglise n'a aucune part ? Voilà l'exemple de l'ancienne Eglise que M. Bagnage nous a promis ; voilà comme il lit les Livres d'où il emprunte ce qu'il nous oppose.

VII.

Examen du
fait de Julien
l'Apostat :
Témoigna-
ge des histo-
riens du tems
& première-
ment des
Payens, & de
l'Arien Phi-
lostrorge.

Il n'a pas mieux examiné le fait de Julien l'Apostat. *M. de Meaux*, dit-il, *est trop crédule s'il est persuadé que le trait qui le perça, fut lancé de la main d'un Ange ; les Historiens Ecclésiastiques mieux instruits de ce fait que lui, ne nient pas que ce fût un Chrétien irrité des desseins que cet Empereur avoit formés contre la Religion Chrétienne, qui le tua : quel raisonnement ? Ce n'est pas un Ange : s'ensuit-il que ce soit un Chrétien ? Les Historiens Ecclésiastiques ne le nient pas : donc cela est.* Pour tirer cette conséquence, il faudroit auparavant nous faire voir que les Historiens Payens l'ont assuré, & ce seroit quelque chose alors, qu'un fait avancé par les Historiens Payens ne fût pas nié par les Historiens Ecclésiastiques. Mais nous allons voir qu'il est bien certain que ni les Historiens Payens, ni les Historiens Ecclésiastiques ne le rapportent pas, & même qu'ils rapportent le contraire. Ne voilà-t-il pas une belle preuve, & n'y a-t-il pas bien de quoi me reprocher ici ma crédulité en supposant que je pourrois croire qu'un Ange auroit fait ce coup ?

J'avouerai pourtant franchement que si j'en avois de bons témoignages, sans faire ici l'esprit fort, ni me soucier des railleries de M. Bagnage, je le croirois de bonne foi. Car je sçai non-seulement que Dieu a des Anges, mais encore qu'il les emploie à punir les Rois impies, & je ne vois pas que depuis Hérode, qui fut frappé d'une telle main, Dieu se soit exclus de s'en servir. Ce qui m'empêche de croire déterminément que Julien ait péri de la main d'un Ange, c'est que je n'en ai pas de témoignage suffisant. Mais par la même raison, je erois encore moins qu'il ait péri de la main d'un Chrétien ; parce qu'encore y eut-il des gens & même quelques Payens Domestiques de cet Empereur, par exemple, un nommé Cal-

AB. XII. 23.

Soc. III. 21.

Soc. VI. 2.

Theodor. III.

Hôte, qui crurent que ce fut un Ange, ou comme parloient les Payens, un démon ou quelqu'autre puissance Céleste qui frappa cet Apostat ; & qu'il ne s'est trouvé personne qui assurât de bonne foi & comme un fait positif, que ce fût un Chrétien. *Mais*, continue le Ministre, *il y en a quelques-uns*, (des Historiens Ecclésiastiques) *qui louent celui qui fit le coup. On ne doit pas*, dit Sozomène, *condamner un homme qui pour l'amour de Dieu & de la Religion, a fait une si belle action.* D'où M. Basnage conclut aussi-tôt après : *Voilà des mouvemens fort violens de l'Eglise sous Julien.* Ainsi ce particulier qu'on fait auteur sans raison de cet attentat : c'est l'Eglise : Sozomène, un Historien qui n'est qu'un Laïque, & qui n'est suivi de personne, c'est l'Eglise ; & on ne craint point d'assurer sur de si foibles témoignages que l'Eglise, non contente de se révolter contre l'Empereur (ce qui n'avoit jamais été) a même trempé ses mains dans son sang : ce qu'on ne peut penser sans horreur. Tel est le raisonnement de notre Ministre ; mais pour enfin venir au détail que j'ai promis, tout est faux dans son discours : il est faux d'abord qu'un Soldat Chrétien soit coupable de la mort de Julien. Aucun Historien, ni Payen, ni Chrétien, ne le dit. Zozime, l'ennemi le plus déclaré du Christianisme & des Chrétiens, ne le dit, ni à l'endroit où il raconte la mort de Julien, ni en aucun autre. Il eût eu honte de reprocher aux Chrétiens un crime que personne ne leur imputoit. Ammian Marcellin, Auteur du tems, & Payen aussi-bien que Zozime, en rapportant avec soin tout ce qu'on a scû de la mort de Julien, ne marque en aucune sorte cette circonstance, qu'il n'auroit pas oubliée ; au contraire on doit juger par son récit que le coup parti d'un escadron qui fuyoit devant l'Empereur, & ne cessoit de tirer en fuyant : ce qui faisoit qu'on crioit de tous côtés à ce Prince, qu'il prît garde à lui. Et quand on le vit tomber, toute l'armée ne douta pas d'où venoit le coup, & ne songea plus qu'à venger sa mort sur les ennemis. Eutrope qui l'avoit suivi dans cette guerre, dit expressément que *cet Empereur, en s'exposant inconsidérément, fut tué de la main d'un ennemi : hostili manu.* Aurelius Victor ajoute que ce fut *par un ennemi qui fuyoit devant lui avec les autres.* C'étoit pourtant un Payen aussi-bien qu'Eutrope. Voilà trois Payens, Auteurs du tems ou des tems voisins, qui justifient les Chrétiens contre la calomnie de M. Basnage, & Rufus Festus, pareillement Auteur du tems, & apparemment Payen comme les autres, confirme leurs témoignages : *Comme il s'étoit*, dit-il, *éloigné des siens, il fut percuté d'un dard par un Cavalier ennemi qui vint à sa rencontre.* Loïn qu'on pût soupçonner les siens d'avoir fait le coup, on voit par cet Historien qu'il en étoit éloigné lorsqu'il le reçut. Philostorge raconte aussi, qu'il fut tué par un Sarrasin qui servoit dans l'armée de Perse, & qu'après que ce Sarrasin eut fait son coup, un des gardes de l'Empereur lui coupa la tête. Quoique cet Historien soit Arien, il est aussi bon qu'un autre, hors les intérêts de sa Secte, surtout étant soutenu par tant d'autres Historiens aussi peu suspects. Toute l'armée, comme on vient de voir, n'en eut pas une autre opinion : Julien même qui n'auroit pas ménagé les Galiléens, ne les accusa de rien, encore qu'après sa blessure il ait eu de longs entretiens avec ses amis, & même avec le Philosophe Maxime, qui l'aigriroit le plus qu'il pouvoit contre

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

Basn. *ibid.*

Zoz. III. 1

Lib. XXVII.

Lib. X. n. 16.

Aur. in Julianis.

Ruf. Fest.
brev. ad Val.
Aug.

Philost. lib.
VII. c. 15.

Amm. Marc.
ibid.

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS.

Liban. Jul.
Epitaph.

Ibid.

V. Aurt.

VIII.
Témoigna-
ges des His-
toriens Ec-
clésiastiques.
Sec. III. 2. 1.

Theodor. hist.
III. 25.

Rex. VI. 1, 2.

les Chrétiens ; mais il ne fut rien dit contre eux en cette occasion. Le seul qui attribue le coup à un Chrétien , c'est Libanius que M. Basnago n'a osé citer ; parce qu'il sçait bien que ce n'est pas un Historien , mais un Déclamateur & un Sophiste , & qui pis est , un Sophiste calomniateur manifeste des Chrétiens , qui porte par conséquent son reproche dans son nom ; qu'aucun Historien ne suit , que les Historiens démentent ; qui ne fait pas une histoire , mais une déclamation , où encore il ne dit rien de positif , & nous allègue pour toutes preuves les conjectures & la haine. Mais encore quelles conjectures ? *Personne* , dit-il , *ne s'est vané parmi les Perses d'un coup qui lui auroit attiré tant de récompenses*. Comme si celui qui le fit en fuyant , comme on vient de voir , n'avoit pas pû le faire au hasard , & sans le sçavoir lui-même , ou qu'il n'eût pas pû périr aussi-tôt après , à la maniere que dit Philostorge , ou par cent autres accidens. Mais quand Libanius auroit bien prouvé que Julien fut tué par un des siens pour en venir à un Chrétien , il n'avoit plus pour guide que sa haine : *On ne peut* , dit-il , *accuser de cette mort que ceux à qui sa vie n'étoit pas utile , & qui ne vivoient pas selon les Loix*. C'est ainsi qu'il désignoit les Chrétiens , qui , dit-il , *ayant déjà attenté sur sa personne , ne le manqueraient pas dans l'occasion*. Il ose dire que les Chrétiens avoient déjà souvent attenté sur la vie de l'Empereur ; chose dont aucun autre Auteur ne fait mention , & dont personne , ni Julien même , ne s'est jamais plaint ; au contraire nous avons vû qu'encore qu'il haïsse l'Eglise au point que tout le monde sçait , jamais il n'en a tenu la fidélité pour suspecte. Il est donc aussi vrai qu'il a été tué par un Chrétien , qu'il est vrai que les Chrétiens avoient déjà attenté sur sa vie. Libanius a dit l'un & l'autre , & n'est pas moins calomniateur dans l'un que dans l'autre.

Pour ce qui est des Historiens Ecclésiastiques , dont il semble que le Ministre veuille s'appuyer , à cause seulement qu'ils n'ont pas nié le fait , il se trompe encore , car il cite en marge Socrate & Sozomène ; mais voici ce que dit Socrate : *Pendant qu'il combat sans armes , se fiant à sa bonne fortune , le coup dont il mourut vint on ne sçait d'où. Car quelques-uns disent qu'un transfuge Perse le donna ; & d'autres , que ce fut un Soldat Romain : & c'est le bruit le plus répandu* , ajoute cet Historien : ce qui pourtant ne paroît pas véritable ; puisqu'on voit tout le contraire dans plus d'Historiens , & dans ceux mêmes qui étoient présens. *Mais Calliste* , poursuit Socrate , *un des Gardes de l'Empereur , & qui a écrit sa vie en vers héroïques , dit qu'il fut tué par un démon : ce qu'il a peut-être inventé par une fiction poétique , & peut-être la chose est-elle ainsi*. Voilà tout ce que dit Socrate , & il rejette assez clairement ce qu'on dit de ce prétendu Chrétien , puisqu'il ne donne aucun lieu à cette opinion parmi les bruits incertains qu'ils racontent tous , sans même faire mention du sentiment de Libanius , que personne ne suivoit. Théodoret en use de même , sans rien décider sur le fait , & sans même daigner répéter ce qu'avoit imaginé Libanius , comme chose qui ne méritoit , & en effet n'avoit trouvé aucune créance.

Il ne reste à examiner que Sozomène , dont le Ministre fait son fort , mais sans raison. Car il raconte seulement , qu'un Cavalier en courant fort vite , avoit frappé l'Empereur dans l'obscurité , sans que personne le connût : qu'on ne sçait point qui

qui le frappa : que les uns disent que ce fut un Persan, & d'autres un Sarrazin : d'autres un Soldat Romain indigné contre l'Empereur, qui jetoit l'armée Romaine en tant de périls. Si cela est, ce ne fut donc pas le Christianisme qui le poussa à faire ce coup, & tels étoient, selon Sozomène, les bruits populaires : après quoi il rapporte encore, pour ne rien omettre, le discours du Sophiste Libanius ; puis en disant son avis, il se déclare pour l'opinion qui attribue cette mort à un coup du Ciel, dont il donne pour garant une vision, où dans une grande Assemblée des Apôtres & des Prophètes, après les plaintes qu'on y fit contre Julien, on vit deux de l'Assemblée partir soudain, & peu après revenir comme d'une grande expédition, en disant que c'en étoit fait, & que Julien n'étoit plus. Il raconte à ce propos beaucoup d'autres choses, qui tendent à confirmer que Julien étoit mort par un coup miraculeux, & ainsi le parti qu'il prend est directement opposé à celui de M. Basnage, qui ne craint rien tant, que de voir les esprits célestes mêlés dans cette mort. Il est vrai, qu'en récitant le discours de Libanius qui accusoit un Chrétien, quoique ce ne soit pas là à quoi il s'en tient, il reconnoît que cela peut être : car en effet, on ne prétend pas que tous les Chrétiens soient incapables de faillir : & Sozomène excuse l'action, par l'exemple de ceux qui ont été tant loués, principalement parmi les Grecs, pour avoir tué les Tyrans : discours qui peut avoir lieu contre Libanius & les Payens qui élevoient jusqu'au Ciel de tels attentats, mais que le Christianisme ne reçut jamais.

Voilà ces exemples de l'ancienne Eglise qu'on nous avoit tant vantés. Tout se réduit dans le fait, à la conjecture du seul Libanius, manifeste calomniateur & ennemi juré des Chrétiens, & dans le dogme, au sentiment du seul Sozomène, à qui sans lui dénier dans les faits l'autorité qu'il peut avoir comme Historien, nous refuserons hardiment celle qui peut convenir à un Docteur. Car enfin, s'il est permis de mettre la main sur un Empereur, sous prétexte qu'il persécute l'Eglise, que deviennent ces déclarations qu'elle faisoit durant la persécution dans toutes ses Apologies, lorsqu'elle y protestoit solennellement qu'elle regardoit dans les Princes une seconde Majesté, que la première Majesté, c'est-à-dire, celle de Dieu, avoit établie ; en sorte qu'honorer le Prince, c'étoit un acte de Religion, comme en violer la Majesté c'étoit un sacrilège ? Que si M. Basnage a voulu penser que l'Eglise du quatrième siècle, & sous Julien l'Apostat, eût dégénéré de cette sainte Doctrine, il eût fallu nous alléguer un S. Basile, un S. Grégoire de Nazianze, un S. Ambroise, un S. Chrysostôme, un S. Augustin & les autres saints Evêques qu'elle reconnoissoit pour ses Docteurs, dont aussi le sentiment unanime régloit celui de tous les Fidèles. Mais le Ministre n'a pas osé seulement les nommer ; car il sçavoit bien qu'en parlant souvent contre Julien l'Apostat, & contre les autres Princes persécuteurs, ils n'ont eu & n'ont inspiré à tous les peuples qu'un inviolable respect pour leur autorité. Je ne répéterai pas tout ce que j'ai dit sur cette matière dans le cinquième Avertissement, où il paroît plus clair que le jour, que loin de rien attenter contre la personne des Princes, l'Eglise, quoique constamment la plus forte dans ce siècle, a persisté dans l'obéissance par maxime, par piété, par devoir, autant que dans les siècles où elle étoit plus foible. Seulement pour fermer la bouche à notre

Tome III.

Y Y Y

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

IX.
Réflexion
sur Sozomé-
ne : Témoi-
gnage des
Pères de ce
siècle, & en
particulier
celui de S.
Augustin,
Voyez V. a-
vertissement. n. 13,
& suiv.

5. Avert. n.
17. & suiv.

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS.

Ibid.
Aug. in Psal.
124.

Ministre, je le ferai souvenir de ce témoignage de S. Augustin : *Quand Julien disoit à ses Soldats Chrétiens, Offrez de l'encens aux Idoles, ils le refusoient : quand il leur disoit, Marchez, combattez, ils obéissoient sans hésiter ; mais c'étoit peut-être pour trouver plus commodément dans la mêlée l'occasion de l'assassiner. Laissons-le croire à M. Basnage, à Libanius, & aux autres ennemis de la piété. S. Augustin dit toute autre chose de ces religieux Soldats : Ils distinguoient, dit-il, le Roi éternel du Roi temporel, & demeuroient assujettis au Roi temporel pour l'amour du Roi éternel : parce que, poursuit le même Pere, lorsqu'on que les impies deviennent Rois, c'est Dieu qui le fait pour exercer son peuple : Comment l'exercer, si ce n'est par la persécution ? D'où ce grand homme conclut que loin de rien entreprendre contre l'autorité & encore moins contre la personne du Prince, on ne peut pas refuser à cette puissance établie de Dieu, comme il vient de le prouver, l'obéissance qui lui est due. S. Augustin fait deux choses en cette occasion, toutes deux entièrement décisives : la première, il pose le fait constant & public, c'est-à-dire, l'obéissance que les Soldats Chrétiens rendirent toujours à Julien, sans s'être jamais démenti : secondement, il va au principe selon la coutume, & il montre que cette pratique constante & universelle des Soldats Chrétiens étoit fondée sur les maximes inébranlables de l'Eglise, en sorte qu'on ne pouvoit pas refuser à cette puissance l'honneur qui lui étoit dû. Non poterat non reddi bonas ei debitas potestati. C'est d'un si grand Evêque qu'il falloit apprendre la pratique inviolable aussi-bien que la doctrine constante de l'Eglise sous Julien, & non pas de Libanius, ou même de Sozomène. Car outre la différence qu'il y a entre un Docteur si autorisé & un simple Historien, Sozomène raisonne sur un récit en l'air que lui-même croyoit faux, & S. Augustin rapporte un fait constant, dont il avoit pour témoin tout l'Univers : Sozomène répond à un Payen selon les principes du Paganisme, & S. Augustin propose les plus sûres & plus saintes maximes du Christianisme ; & ce qui seul emporte la décision, Sozomène parle seul sans qu'on puisse alléguer un seul Chrétien qui ait parlé comme lui, & S. Augustin est soutenu, comme on l'a fait voir, par la Tradition constante de tous les siècles passés, & par le consentement unanime de tous les Evêques de son tems.*

V. Avert. n.
3, 12, 13, &c.
jusqu'à 22.

X.
Doctrines de
S. Augustin
sur l'obéis-
sance des su-
jets, & sur le
principe qui
rend les guer-
res légitimes.

Cont. Faust.
xxii. 27.
Ibid. 74.

Et puisque nous sommes tombés sur S. Augustin, pour ne m'en tenir pas ici seulement à ce que j'en avois rapporté ailleurs : vous serez bien-aïse, mes Freres, de remonter avec lui jusqu'au principe qui peut rendre les guerres légitimes, afin d'entendre à fond combien sont injustes celles que les Ministres ont fait entreprendre à vos Peres, & qu'ils voudroient encore aujourd'hui vous faire imiter.

Saint Augustin attaqué par divers objections des Manichéens, qui condamnoient beaucoup de pratiques & de Loix de l'Ancien Testament, comme contraires aux bonnes mœurs ; pour connoître la règle des mœurs, consulte avant toutes choses, la Loi éternelle, c'est-à-dire, comme il la définit, la raison divine & l'immuable volonté de Dieu, qui ordonne de conserver l'ordre naturel, & défend de le troubler. Puis venant à parler des guerres entreprises par l'ordre de Dieu sous Moïse & les autres Princes du peuple saint, il montre aux Manichéens qui les blâmoient, que si l'on peut entreprendre justement la guerre

par l'ordre des Princes ; à plus forte raison le peut-on par l'ordre de Dieu , pour punir ou pour corriger ceux qui se rébellent contre lui. Par ce moyen il entre nécessairement dans le principe qui rend les guerres légitimes parmi les hommes , & là en considérant la Loi éternelle qui ordonne de conserver l'ordre naturel , il donne cette belle règle : *L'ordre naturel* , dit-il , *sur lequel est établie la tranquillité publique , demande que l'autorité , & le conseil d'entreprendre la guerre soit dans le Prince , & en même tems que l'exécution des ordres de la guerre soit dans les Soldats qui doivent ce Ministère au salut & à la tranquillité publique.* Ainsi selon l'ordre de la nature que la Loi éternelle veut conserver , S. Augustin établit dans le Prince , comme dans le chef , la raison & l'autorité ; & dans les Soldats , comme dans les membres , un ministère qui lui est soumis : d'où il s'ensuit , que quiconque n'est pas le Prince , ne peut commencer , ni entreprendre la guerre : autrement contre la nature il ôte à la tête l'autorité & le conseil , pour les transporter aux membres , qui n'ont que le ministère & l'exécution : il partage le corps de l'Etat : il y met deux Princes & deux Chefs : il fait deux états dans un état , & rompant le lien commun des Citoyens , il introduit dans un Empire la plus grande confusion qu'on y puisse voir , & la plus prochaine disposition à sa totale ruine , conformément à cette parole de notre Sauveur : *Tout Royaume divisé en lui-même sera désolé , & les maisons en tomberont l'une sur l'autre.*

Il ne faut donc pas s'étonner , si S. Augustin n'a laissé aux Soldats de Julien autre parti à prendre dans la guerre , que celui d'obéir à leur Empereur , lorsqu'il leur disoit , *Marchez* : s'ils marchent sans son ordre , & encore plus s'ils marchent contre son ordre , de membres ils se font les chefs , & renversent l'ordre public : ce qui va si loin , que qui combat même l'ennemi sans l'ordre du Prince , se rend digne de châtimement : combien plus s'il tourne ses armes contre le Prince lui-même , & contre sa patrie , comme on fait dans les guerres civiles ?

Et de peur qu'on ne s'imagine qu'en combattant sous un Prince injuste , on ait part à l'injustice de ses entreprises , S. Augustin établit un autre principe , ou plutôt du premier principe qu'il a établi , il tire cette conséquence , *qu'un homme de bien qui en combattant suit les ordres d'un Prince impie , & ne voit pas manifestement l'injustice de ses desseins , ni une expresse défense de Dieu dans ses entreprises , peut innocemment faire la guerre en gardant l'ordre public & la subordination nécessaire au corps de l'Etat : c'est-à-dire , en se soumettant à l'ordre du Prince , qui seul en fait le lien , en sorte ;* continue-t-il , *que l'ordre de la subjection rend le sujet innocent , lors même que l'injustice de l'entreprise rend le Prince criminel : tant il importe à l'ordre , dit le même Pere , de sçavoir ce qui convient à chacun : & tant il est véritable que l'obéissance peut être louée , encore même que le commandement soit injuste & condamnable.*

Par-là donc on voit clairement que dans les guerres on n'est assuré de son innocence , que lorsque l'on combat sous les ordres de son Prince ; & qu'au contraire , lorsque l'on combat ou sans son ordre , ou ce qui est encore pis , contre son ordre & contre lui , comme dans les guerres civiles , la guerre n'est qu'un brigandage , & on commet autant de meurtres qu'on tire de fois l'épée.

Mais parce qu'on pourroit imaginer d'autres règles à suivre lorsqu'on est

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

Ibid.
Ibid. 75.

Matth. XII.
Luc. XI. 17.

Ibid.

Ibid. 73.

XI.
Suite de la

Y y y ij

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARI-
TIONS.

Doctrine de
S. Augustin,
& qu'elle
n'est autre
chose qu'une
fidèle inter-
prétation de
saint Paul.

Ibid. 76, 77.

5. Avert. n.

23.

Ibid. 77.

Luc, xxii.

37.

5. Avert. n.

23.

Jean, xviii.

11.

Aug. Ibid.

Ibid. 76.

Rom. xiii.

injustement opprimé par son Prince légitime, S. Augustin fait voir dans la suite par l'exemple de Jesus-Christ, qu'encore qu'il fût l'innocence même, & tout ensemble le plus parfait & le plus indignement opprimé de tous les Justes, *il ne permet pas à S. Pierre de tirer l'Épée pour le défendre, & répare par un miracle la blessure qu'il avoit faite à un des exécuteurs des ordres injustes qu'on avoit donnés contre lui* : montrant en toutes manières à ses Disciples, & par les exemples aussi-bien qu'il avoit fait par ses paroles, qu'il ne leur laissoit aucun pouvoir ni aucune force contre la puissance publique, quand ils en seroient opprimés avec autant d'injustice & de violence qu'il l'avoit été lui-même.

Ainsi loin de conclure, comme a fait M. Jurieu, que Jesus-Christ en commandant à ses Disciples d'avoir des épées, avoit intention de leur commander en même tems de s'en servir pour le défendre contre les injustes persécuteurs, S. Augustin remarque au contraire, *Qu'il avoit bien ordonné d'acheter une épée, mais qu'il n'avoit pas ordonné qu'on en frappât, & même qu'il reprit S. Pierre d'avoir frappé de lui-même & sans ordre* : afin de lui faire entendre qu'il n'est permis aux particuliers d'employer l'épée qu'avec l'ordre ou la permission de la puissance publique, & qu'il est encore bien moins permis de l'employer contre elle-même dans quelque abus qu'elle tombe. C'est aussi manifestement ce que Jesus-Christ nous fait voir, lorsqu'à l'occasion de ces épées & des coups que ses Disciples en donnerent : *Il faut, dit-il, que cette Prophétie soit encore accomplie de moi : il a été mis au nombre des scélérats* : mettant manifestement au rang des crimes la résistance que voulurent faire ses Disciples à la puissance publique, encore que ce fût dans une occasion, où l'injustice & la violence furent poussées au dernier excès, ainsi que nous l'avons plus ample-ment expliqué ailleurs.

Selon ces paroles de Jesus-Christ, il ne reste plus aux Fidèles opprimés par la puissance publique, que de souffrir à l'exemple du Fils de Dieu, sans résistance & sans murmure, & de répondre comme lui à ceux qui voudroient combattre pour les empêcher, *Ne voulez-vous pas que je boive le calice que mon Pere m'a préparé ?* C'est ce qu'a fait Jesus-Christ, & c'est ce qu'il prescrit aux siens : *Il leur présente*, dit S. Augustin, le calice qu'il a pris ; & sans leur permettre autre chose, *il les oblige à la patience par ses préceptes & par ses exemples*. C'est pourquoi, dit le même Pere, *quoique le nombre de ses Martyrs fût si grand, que s'il avoit voulu en faire des armées, & les protéger dans les combats, nulle nation & nul Royaume n'eût été capable de leur résister* : il a voulu qu'ils souffrissent, parce qu'il ne convenoit pas à ses enfans humbles & pacifiques de troubler l'ordre naturel des choses humaines, ni de renverser avec l'autorité des Princes, le fondement des Empires, & de la tranquillité publique.

Telle est la doctrine de S. Augustin, qui se trouve renfermée toute entière dans ce seul mot de S. Paul : *Ce n'est pas en vain que le Prince porte l'épée comme Ministre de Dieu, & comme vengeur des crimes* : par où il montre que le Prince est seul armé dans un état : qu'on n'a nulle force que sous ses ordres : que c'est à lui seul à tirer l'épée que Dieu lui a mise en main pour la vengeance publique ; & que l'épée tirée contre lui est celle que Jesus-Christ ordonne de re-

mettre dans le fourreau. Ainsi les guerres civiles sous prétexte de se défendre de l'oppression, sont des attentats ; & saint Augustin qui a établi cette vérité par de si beaux principes, n'a été que l'interprète de saint Paul.

Selon ces loix éternelles qui ont réglé durant les persécutions la conduite de l'Eglise, & qu'elle n'a constamment jamais démenties, elle n'avoit garde d'approuver le soulèvement du peuple de Constantinople contre l'Empereur Anastase, où ce bel ordre & si naturel des choses humaines étoit si étrangement renversé, que les membres mettoient en péril, non-seulement l'autorité, mais encore la vie de leur Chef: encore moins eût-elle approuvé ce prétendu attentat d'un Soldat Chrétien contre Julien, qui selon les règles de l'Eglise, quoique Sozomène en eût pu dire, eût passé pour une entreprise contre la Loi éternelle, & même pour un sacrilège contre la seconde Majesté.

Pour ce qui regarde les Arméniens sujets à la Perse, ou comme on les appelloit, Pers-Arméniens, qui, maltraités pour leur Religion par le Roi de Perse, se donnerent à l'Empereur Justin ; il faudroit sçavoir, pour en juger, à quelles conditions le Royaume d'Arménie étoit sujet à celui de Perse. Car tous les peuples ne sont pas sujets à même titre, & il y en a dont la sujétion tient autant de l'alliance & de la confédération, que la parfaite & véritable dépendance : ce qui se remarque principalement dans les grands Empires, & sur-tout dans leurs Provinces les plus éloignées, au nombre desquelles étoit la Pers-arménie dans le vaste Royaume de Perse. Elle avoit été détachée du reste de l'Arménie, & tout ce Royaume avoit autrefois appartenu aux Romains, mais à des conditions bien différentes du reste des peuples sujets, puisqu'il étoit l'Empire Romain n'exerçoit aucun droit sur ceux-ci, que celui de leur donner un Roi de leur nation & du sang des Arsacides, sans au surplus en rien exiger, ni se mêler de leur gouvernement.

Après même qu'ils eurent cessé d'avoir des Rois, ils conservoient de grands privilèges, & prétendirent en général devoir vivre selon leurs loix, & en particulier, d'être exempts de tous impôts : en sorte qu'en étant chargés, ils se donnerent au Roi de Perse. Si la partie de ce Royaume, qui fut depuis sujette à la Perse, en s'unissant à ce grand Empire, s'étoit réservé ou non quelque droit semblable, & avoit fait ses conditions sur la Religion Chrétienne qu'elle avoit presque reçue dès son origine, c'est ce que les Historiens de M. Basnage ne nous disent pas, ni aucune des circonstances qui pourroient nous faire juger jusqu'à quel degré on pourroit condamner ou excuser la défection de ces peuples. Mais comme ces Historiens nous racontent dans le même tems, & pour la même cause une semblable action des Ibériens, nous pouvons juger de l'une par l'autre. Or constamment les Ibériens, quoique sujets de la Perse, ne l'étoient pas si absolument qu'ils n'eussent leur Roi, & n'usassent de leurs Loix. C'est Procope qui nous l'apprend, & que le Roi des Ibériens qui se retira d'avec les Perses pour s'attacher aux Romains, s'appelloit Gurgène ; ces peuples qui avoient leurs Rois, ordinairement étoient bien sujets du grand Roi de Perse pour certaines choses, & devoient le suivre à la guerre ; mais dans le reste le Roi de Perse n'exerçoit

Y y y iij

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

XII.
Les exemples de M. Basnage réprouvés par cette doctrine de saint Paul & de S. Augustin.

XIII.
Examen particulier de l'exemple des Pers-Arméniens. Ancienne doctrine des Chrétiens de Perse sur la fidélité qu'on doit au Prince.

Proc. Persic. lib. 1. c. 3. Evag. lib. V. Theoph. Byzanc. apud Phot. Joan. Bidelar. in chron. Proc. Pers. 1. 12. II. 8. 15.

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

Ibid. II. 15.

5. *Avert. n.*
20.

Soz. II. 8.
Theop. Chronogr. an.
§ 817. p. 19.

sur eux aucune souveraineté. Ainsi on peut croire que les Ibériens & leur Roi étoient soumis à l'Empire Persien à peu près aux mêmes conditions que les Laziens leurs voisins (c'étoit l'ancienne Colchos) étoient aux Romains, & tout le droit des Romains consistoit à envoyer au Roi de Colchos les marques royales, sans en pouvoir exiger d'autres services.

Telle étoit la condition de ces peuples ; mais après tout, que nous importe, puisque dans le fond, & quoi qu'il en soit, si les Pers-arméniens étoient sujets aux mêmes conditions que les Perses, leur Sentence est prononcée dès le tems de la persécution de Sapor, où nous avons vu les Evêques & les Chrétiens accusés d'intelligence avec les Romains, s'en défendre comme d'un crime, & repousser cette accusation, comme une manifeste calomnie. On sçait aussi que Constantin ne fit autre chose que d'écrire en leur faveur, comme nous l'avons fait voir par Sozomène, & nous y ajoutons maintenant le témoignage conforme de Théophane, qui assure en termes formels qu'ils furent calomniés par les Juifs & par les Perses. Ainsi les Pers-arméniens, s'ils étoient sujets comme les autres & à même condition, ne peuvent qu'augmenter le nombre des rebelles que la Loi éternelle condamne.

On voit clairement par-là, que les exemples de M. Basnage, à la manière qu'il nous les propose, sont des exemples réprouvés. Ce ne sont donc pas des exemples de l'ancienne Eglise, dont aussi on ne nous fait voir aucune approbation.

Ainsi ceux qui nous les proposent, au lieu d'autoriser leurs attentats, en prononcent la condamnation, & montrent qu'il ne leur reste plus aucune ressource.

XIV.
Variations
de la Réforme
& de ses
Ecrivains sur
les révoltes.

On s'imaginera peut-être que la réforme si souvent livrée au mauvais esprit, qui la poussoit à la révolte, n'aura qu'à la désavouer & tous ceux qui l'ont excitée. Mais non : car on a vu par des pièces qui ne souffrent aucune réplique, que ceux qui ont excité la révolte, & qui l'ont autorisée par leurs Décrets, sont les Ministres eux-mêmes, sans en excepter les Réformateurs, & que le peuple réformé a été porté à prendre les armes contre son Roi & sa patrie par les Décrets des Synodes les plus authentiques.

Telle a été l'accusation que j'ai intentée à la Réforme, & il ne faut pas s'étonner, si elle est tombée, en se défendant, dans de manifestes contradictions. Car voici la juste sentence du souverain Juge : ceux qui combattent la loi éternelle de la vérité, sur laquelle est établi l'ordre du monde, par une fuite inévitable de leur erreur, sont forcés à se contredire eux-mêmes, & c'est ce qui a causé dans la Réforme les Variations infinies qu'on a vues dans cette matière. La loi de la vérité gravée dans les cœurs l'avoit forcée à ne montrer au commencement que douceur & que soumission envers les puissances. Aussitôt qu'elle s'est senti de la force, elle a mis en évidence ce qu'elle portoit dans le sein ; elle a changé de langage comme de conduite, & le même esprit de vertige & de variation qui a paru dans tout le parti, s'est fait sentir en particulier dans les Auteurs qui ont écrit pour sa défense.

Var. X. n. 26.
& suiv.

Nous avons vu dans l'Histoire des Variations que la Réforme si souvent vaincue & tellement désarmée, que la révolte étoit impossible, s'est tournée à faire voir, si elle pouvoit, que ces guerres qu'on lui reprochoit étoient gac-

res de politique, où la Religion n'avoit aucune part, & c'est à quoi les meilleures plumes du parti, les Bailes, les Burnets, les Jurieux même ont consumé leur esprit : mais on ne veut plus maintenant s'en tenir là : on veut que la Réforme arme de nouveau, si elle peut ; & le même Jurieu qui a condamné les guerres civiles, comme contraires à l'esprit du Christianisme, sonne maintenant le tocsin, & n'oublie rien pour montrer que ces guerres sont légitimes ; il méprise l'ancienne Eglise, il profane l'Ecriture en cent endroits : il dogmatise, il prophétise, tout lui est bon, pourvu qu'il vienne à son but de porter le flambeau de la rébellion dans sa patrie qu'il a renoncée.

Qu'on ne s'imagine pas que le Ministre Bafnage soit moins agité de cet esprit de la secte, sous prétexte qu'il paroît plus modéré. Il a fait plus que le Ministre Jurieu, puisqu'il n'a pas craint d'attribuer non-seulement des révoltes, mais encore des parricides à l'ancienne Eglise, ce que l'autre n'avoit osé. Il ne faut pas s'étonner après cela, s'il excuse toutes les guerres civiles, & jusqu'à la conjuration d'Amboise ; mais il ne peut pas demeurer ferme dans un sentiment si insoutenable : en même tems qu'il trouve justes tous ces attentats, il fait les derniers efforts pour en défendre la Réforme & ses Synodes, c'est-à-dire, que toutes ces bonnes actions au fond lui paroissent dignes d'être désavouées, & pendant que sa plume les justifie, sa conscience lui dicte au-dedans que ce sont des crimes. C'est ce qui jette l'esprit de vertige & de contradiction dans sa défense, puisque les deux moyens qu'il y emploie, se combattent l'un l'autre : il soutient que toutes les guerres des Prétendus-Réformés sont justes, & en même tems il fait violence à toutes les Histoires, pour nous faire accroire que la Religion n'y a point de part. Mais quelle difficulté de lui donner part à ce qui est juste ? C'est ce qu'on ne comprend pas ; & cependant sans nous contenter de cet avantage, nous montrerons dans le reste de ce discours non-seulement que ces deux moyens sont incompatibles, mais encore que chacun des deux est mauvais en soi.

Il est aisé, dit M. Bafnage, de justifier notre premier attentat malgré les démonstrations que M. de Meaux a produites : car un Prince du sang étoit l'auteur de l'entreprise d'Amboise, qui fut formée par tous les ennemis de la Maison de Guise, sans aucune distinction de Religion. Je ne sçai, conclut-il ensuite, si cela se doit appeller rébellion. Mais d'abord, & sans encore entrer plus avant dans le fond, où trouve-t-il qu'un Prince du Sang, qui après tout, est un sujet, puisse autoriser les ennemis du Duc de Guise & du Cardinal son Frere, à attenter sur leurs personnes, & à les enlever dans le Palais du Roi & entre ses bras ? Le Roi foible & jeune, dit-il, ne gouvernoit pas lui-même. S'il est permis sous ce prétexte, de faire des coups de main, quels Etats sont en sûreté dans la jeunesse des Rois ? Le Ministre qui est né François, & qui doit sçavoir les Loix du Royaume, n'ose nier que François II. n'y fût reconnu majeur selon ces Loix. Etoit-il donc permis d'usurper sur lui l'autorité Souveraine, & de lui arracher l'épée que Dieu lui avoit mise en main, pour la mettre entre les mains d'un Prince du Sang, qui n'étoit que plus obligé par sa naissance à respecter l'autorité Royale ? M. Bafnage cite par deux fois Castelnau qui fut employé, dit-il, pour sçavoir le secret de la conjuration, & qui assure qu'on avoit dessein de procéder contre ceux de Guise par toutes les formes de la Justice. Mais il supprime

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

XV.

M. Bafnage entraîné par le même esprit : on le prouve par les deux moyens de sa réponse qui se contredisent l'un l'autre.

T. I. l. 2. ch. 6. p. 512, 513.

XVI.

Vaines défenses de ce Ministre sur la conjuration d'Amboise. Castelnau qu'il cite le condamne. Bafn. *ibid.* p. 512.

Ibid. p. 513. 514.

Cast. l. 1. ch. 7.

ce que dit le même Auteur, que les Protestans conclurent qu'il falloit se défaire du Cardinal de Lorraine & du Duc de Guise par forme de Justice, s'il étoit possible, pour n'être estimés meurtriers. C'est dire assez clairement que le nom de la Justice étoit le prétexte, & qu'à quelque prix que ce fût, on les vouloit faire périr; mais puisqu'on allégué cet Auteur, digne en effet de toute croyance par son désintéressement & son grand sens, écoutez, mes Freres, comme il parle de vos Ancêtres: écoutez vous-même, M. Basnage, qui en faites un de vos témoins, comme il explique les causes de la conjuration d'Amboise: *Les Protestans de France se mettant devant les yeux l'exemple de leurs voisins, c'est à sçavoir des Royaumes d'Angleterre, de Danemark, d'Ecosse, de Suède, de Bohême, &c. où les Protestans tiennent la Souveraineté, & ont été la Messe, à l'imitation des Protestans de l'Empire, se vouloient rendre les plus forts, pour avoir pleine liberté de leur Religion: comme aussi espéroient-ils, & pratiquoient leur secours & appui de ce côté là, disant que la cause étoit commune & inséparable.* Ainsi les Protestans de France pratiquoient dès-lors le secours de ceux d'Allemagne, sous prétexte que la cause étoit commune. C'est ce qui avoit déjà éclaté en diverses occasions, & depuis peu très-clairement, lorsque les Princes de la Confession d'Augsbourg sollicités par les Huguenots à se mêler du Gouvernement de ce Royaume, les obligèrent à demander qu'on donnât au Roi François II. un légitime Conseil. Etrange hardiesse pour des Sujets, de vouloir qu'on gouvernât le Royaume au gré des Etrangers! mais ce n'étoit là qu'un commencement, & ce qui parut dans la suite où les armes des Etrangers furent ouvertement appelées, fit bien voir ce que la Réforme méditoit dès-lors. Voilà donc, selon Castelnau, quel fut le dessein des Protestans lorsqu'ils ourdirent ce noir attentat de la conspiration d'Amboise. Ils vouloient se rendre les Maîtres, & pratiquoient déjà secrètement pour cela le secours des Etrangers. Par quelle autorité, & de quel droit? Mais continuons la lecture de Castelnau: *Les chefs du parti du Roi, poursuit cet Auteur, n'étoient pas ignorans des guerres venues pour le fait de la Religion es lieux susdits: mais les Peuples ignorans pour la plupart n'en sçavoient rien, & beaucoup ne pouvoient croire qu'il y en eût une telle multitude en France, comme depuis elle se découvrit, ni que les Protestans osassent ou pussent faire tête au Roi, & mettre sus une armée, & avoir secours d'Allemagne comme ils eurent.* Remarquez tous ces desseins, M. Basnage, & osez dire qu'il n'y a pas là de rébellion. Vous voyez en termes précis le contraire dans votre Auteur: il prend soin de vous expliquer la disposition du Peuple ignorant qui ne connoissoit ni le pouvoir, ni les desseins des Protestans: ce qui leur donnoit espérance de pouvoir engager le Peuple dans leurs attentats sous d'autres prétextes; mais au fond le dessein étoit de rendre leur Religion maîtresse en France, en opprimant, comme vous voyez, le parti du Roi: car c'est ainsi que le nomme cet Historien. Il poursuit: *aussi ne s'assembloient-ils pas seulement (les Protestans) pour l'exercice de leur Religion, ains aussi pour les affaires d'Etat, & pour essayer tous les moyens de se défendre & assaillir, de fournir argent à leurs gens de guerre, & faire des entreprises sur les Villes & forteresses pour avoir quelques retraites.* Après cela vous ne voulez pas qu'on ait tenu, ni qu'on tienne encore leurs assemblées pour suspectes, pendant que, sous prétexte de Religion, ils font des menées secrètes contre l'Etat, Osez dire que tout cela n'est pas vé-

ritable,

ritable, & qu'il ne fut pas résolu dans l'assemblée de Nantes de lever de l'argent & des troupes, & d'allumer la guerre civile par tout le Royaume : dites que tout cela ne se fit pas à l'instigation de la Renaudie ensuite des résolutions de cette Assemblée : dites encore que la Renaudie, Huguenot lui-même, ne fut pas établi par les Huguenots & par leur Chef pour être le conducteur de la conjuration d'Amboise qui éclata quelques mois après : par quelle autorité & par quel droit faisoit-on toutes ces menées ? La Loi éternelle & l'ordre public les souffrent-ils dans les Etats ? Mais écoutez comme conclut Castelnau : *Après donc avoir levé nombre de leurs adhérens par toute la France, (c'est toujours les Protestans dont il parle) & connu leurs forces & leurs enrôlemens : voilà, ce me semble, assez clairement prendre l'épée contre le précepte de S. Paul, qui la met uniquement en la main du Prince, ou qui assure plutôt que c'est Dieu qui l'y a mise ; mais continuons : ils conclurent qu'il falloit se défaire du Cardinal de Lorraine & du Duc de Guise, & par forme de Justice, s'il étoit possible, pour n'être pas estimés meurtriers.* Voilà la belle Justice des Protestans, selon cet Auteur tant cité par M. Basnage ; mais voilà, ce qui est pis, le fond du dessein : & sous le prétexte de punir les Princes de Guise, c'étoit au parti du Roi & à sa Souveraineté qu'on en vouloit, puisqu'on levoit malgré lui des troupes & de l'argent dans tout son Royaume, pour occuper ses Places & ses Provinces.

M. Basnage croit tout sauver en dissimulant le fond du dessein, & en disant qu'il s'y agissoit seulement de sçavoir, si les Loix Divines & humaines permettoient d'arrêter un Ministre d'Etat, avant que d'avoir fait son procès : défaut de formalité, continue-t-il, qui se trouvoit dans l'entreprise d'Amboise, auquel on tâcha de suppléer par des informations secrètes. Mais s'il ne veut pas écouter la Loi éternelle, qui lui dira dans le fond du cœur, que ces informations secrètes faites sans autorité, par les ennemis de ces Princes, étoient de manifestes attentats ; qu'il écoute du moins son Auteur, qui lui déclare que *telles informations & procédures, si aucunes y en avoient, étoient folies de gens passionnés contre tout droit & raison.*

Telles sont les défenses de M. Basnage, & celles de tout le parti, car il n'y en a point d'autres ; & ce Ministre en explique le mieux qu'il peut les raisons. Mais si ces raisons sont bonnes, il ne faut point parler de gouvernement, ni de puissance publique ; & il n'y aura, pour tout oser, qu'à donner un prétexte au crime.

Mais en tout cas, nous dit-il, ce n'est pas un crime de la Réforme, puisque l'entreprise fut formée par tous les ennemis de la maison de Guise, sans aucune distinction de Religion. Son Auteur le dément encore ; & si ce n'est pas assez de ce qu'on en a rapporté, pour montrer que les Protestans étoient les auteurs de l'entreprise, le même Historien raconte encore qu'il fut envoyé par sa Majesté, pour apprendre quelle étoit la délibération des Conjurés ; & qu'il fut vérifié qu'une assemblée de plusieurs Ministres, surveillans, gentilshommes, & autres Protestans de toute qualité, s'étoit faite en la Ville de Nantes. On voit donc plus clair que le jour, que c'est l'entreprise & l'assemblée des Protestans. Il continue : *La Renaudie, Protestant lui-même, par dépit & par vengeance, comme on a vu, communiqua le secret à des Avenelles, qui trouva cet expédient fort bon ; aussi étoit-*

Tome III.

Z z z

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

XVII.
Suite de la
même matière : vaines
défaites de
M. Basnage
& de la Réforme.
Ibid. 514.
Casteln. ibid.
ch. 7. p. 16.

Basn. ibid.
512.

Ibid. 8.

Var. X. n. 30.

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARI-
TIONS.

Ch. 8. 9.
Th. XXIII.
T. I. 675.
Liv. II. c. 1.
p. 25.

il Protestans. C'est donc encore une fois l'affaire de la Secte. Dans la suite de l'entreprise, Castelnau parle toujours du rendez-vous des Protestans, & de la Requête que les Conjurés devoient présenter au Roi, pour être assurés par le moyen de cette Requête qui se devoit présenter pour la liberté de leurs consciences, de quelque soulagement au reste de la France. C'étoit donc pour la dernière fois une Requête des Protestans; mais il ne faut pas oublier que cette Requête se devoit présenter à main armée, & par des gens soutenus d'un secours de Cavalerie, dispersée aux environs: ce que le même Castelnau trouve avec raison fort étrange, & du tout contre le devoir d'un bon sujet, principalement d'un François obéissant & fidèle à son Prince, de lui présenter une Requête à main armée. Mais enfin le fait est constant non-seulement par Castelnau, mais encore unanimement parmi les Auteurs, sans en excepter les Protestans; & cependant ce n'est pas là une rébellion, ni une entreprise de la Réforme, si nous en croyons M. Basnage.

Mais, dira-t-il, dans cette Requête, on demandoit aussi le soulagement du Peuple. Il n'y a donc qu'à le demander à main armée, pour être innocent, & la Réforme sera lavée d'une rébellion si ouverte, à cause qu'à la manière des autres Rébelles, ceux-ci l'auront revêtue d'un prétexte du bien public? Mais qui ne voit au-contre que les plus noirs attentats deviendroient légitimes par ce moyen, & que le comble de l'iniquité c'est de donner un beau nom au crime?

Mais, dit-on, il y entra quelques Catholiques. Quoi donc? Quelques mauvais Catholiques entraînés dans un parti de Protestans le feront changer d'esprit, de dessein, & de nom même? On oubliera que le chef du parti étoit un Prince Huguenot; que la Renaudie, Huguenot, en étoit l'ame; que le Ministre Chandieu étoit son associé; que ceux à qui on se fioit, étoient de même Secte; que les Huguenots composoient le gros du parti; que l'action devoit commencer par une Requête pour la liberté de conscience; qu'après la conjuration découverte, l'Amiral interrogé par la Reine sur ce qu'il y avoit à faire, pour en prévenir les suites, ne lui proposa que la liberté de conscience. On oubliera tout cela, & on aura tant de complaisance pour les Protestans, qu'on croira la conjuration entreprise pour toute autre fin.

Mais l'affaire fut découverte par deux Protestans, qui se repentirent d'y être entrés? Il y eut deux hommes fidèles dans tout un parti. Donc il est absurde: Qui fit jamais un raisonnement si pitoyable?

Il ne sert de rien de nous dire encore que les Conjurés avoient protesté de ne point attenter sur la vie du Roi, ni des personnes Royales. Car aussi auroit-on pu espérer de trouver autant qu'il falloit de conjurés, en leur déclarant un dessein si exécrable? Mais enfin, sans attenter sur la vie du Roi, n'étoit-ce pas un crime assez noir que d'entrer dans son Palais à main armée, soulever toutes les Provinces, le mettre en tutelle, se rendre Maîtres de sa personne sacrée & de celle des deux Reines, sa mère & sa femme; jusqu'à ce qu'on eût fait tout ce qu'on vouloit? M. Basnage dissimule toutes ces choses, parce qu'elles ne souffrent point de répartition, & croit la Réforme assez innocente, pourvu qu'elle soit exempte d'avoir attenté sur la vie du Roi? Mais qui répondoit aux complices de ce qui pouvoit arriver dans un si grand tumulte, &

de toutes les noires pensées qui auroient pû entrer dans l'esprit d'un Prince devenu Maître de son Roi & de tout l'état ? Comment peut-on justifier de tels attentats ? & n'est-ce pas se rendre sourd à la vérité éternelle, qui établit l'ordre des Empires, & consacre la Majesté des Souverains ?

C'est se moquer ouvertement après cela que de dire qu'on vouloit tout faire contre les Princes de Guise & dans tout le reste par l'ordre de la justice & par les Etats Généraux. Mais si le Roi ne vouloit pas les convoquer ? Si les Etats plus religieux que les Protestans, refusoient de s'assembler au nom du Prince de Condé qui ne pouvoit les convoquer qu'en se faisant Roi : qu'auroit-on fait ? Les Conjurés auroient-ils posé les armes & remis non-seulement le Roi & les Reines, mais encore les Princes de Guise en liberté ? On insulte à la foi publique, lorsqu'on s'imagine pouvoir persuader au monde de tels contes. Aussi l'Histoire dit-elle nettement, que sans hésiter on auroit massacré le Duc de Guise & son Frere le Cardinal, s'ils ne promettoient de se retirer de la Cour & des affaires. On sçait le nom de celui qui s'étoit chargé de tuer le Duc : & après un si beau commencement, qui peut répondre de tous les excès où se seroit emporté un Peuple apâté de sang ? Telle fut la résolution que fit prendre la Renaudie dans l'Assemblée de Nantes, après avoir invoqué le nom de Dieu. Car Bèze fait bien remarquer que c'est par-là qu'il commença : après cela tout est permis ; & pourvu qu'on donne à l'Assemblée un air de Réforme, on peut destiner des assassins à qui l'on veut, fouler aux pieds toutes les Loix, forcer le Roi dans son Palais, & mettre en feu tout le Royaume.

Que si à la fin on est forcé d'avouer que cette conjuration est un crime abominable, il faut avouer encore avec la même sincérité que c'est un crime de la Réforme, un crime entrepris par dogme, par expresse délibération de Jurisconsultes, & de Théologiens Protestans, comme l'assure M. de Thou en termes formels, un crime approuvé des Ministres & en particulier de Bèze qui en fait l'éloge dans son Histoire Ecclesiastique. Les passages en sont rapportés dans le Livre des Variations : le Prince de Condé, selon Bèze, est un Héros Chrétien pour avoir en cette occasion *postposé toutes choses au DEVOIR qu'il avoit à sa Patrie, à sa Majesté & à son Sang* : la Province de Saintonge est louée d'avoir fait son DEVOIR comme les autres : combien qu'une si juste entreprise par la DE LOXAUTÉ de quelques hommes ne succédât comme on le desiroit : ainsi ces Réformateurs renversent tout : ils appellent justice une affreuse conspiration, & déloyauté le remords de ceux qui se repentent d'un crime ; ils sanctifient les attentats les plus noirs, & ils en font un devoir, tant pour les Princes du Sang, que pour les autres Sujets.

M. Bafnage a vû cet endroit de Bèze dans l'Histoire des Variations, & il fait semblant de ne pas le voir. C'est sa perpétuelle coutume : ce Ministre croit tout sauver, en dissimulant ce qui ne souffre point de répartition ; en récompense, il soupient que parmi les Consultants qui autorisèrent la Conjururation, il y avoit des Jurisconsultes Papistes, du moins il n'ose avancer qu'il y eût des Théologiens de notre Religion, ni démentir M. de Thou qui n'y admet que des Protestans. Mais si le Ministre veut mettre des nôtres parmi les Jurisconsultes, qu'il les nomme ? Qu'il nomme un seul Au-

Z z z z ij

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

Bafn. 514.
515.

Thuan, 675.

Brant. vie
de Guise.
Le Labour.
addit. à Cas-
seln.

T. I. L. 1.
p. 398.
Liv. III. 252.

XVIII.

La conjuration expressement approuvée par la Réforme : Témoignage de Bèze : dissimulé par M. Bafnage, comme toutes les autres choses, où il n'a rien à répondre.

Th. 670.
Hist. Ecclef.
III. p. 251.
Var. X. 26.
Ibid 312.

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS.

XIX.
Dernière dé-
faite de la
Réforme :
Calvin mal
justifié par
M. Basnage.
Var. X. 33.
P. 516.
Var. X. 3.

Bas. *ibid.*
Var. *ibid.*

5. Avert. n.
64.

teur Catholique qui ait approuvé cette entreprise, comme nous lui nommons Bèze qui en fait l'éloge ? Mais pourquoi lui nommer ce Réformateur & les autres de même tems ? Je nomme à M. Basnage, M. Basnage lui-même, & je lui demande devant Dieu quel intérêt il peut prendre à excuser, comme il fait, une si noire entreprise, si la Réforme, comme il le prétend, n'y a point de part ?

Enfin pour dernière excuse, on nous dit que plusieurs des Chefs du parti improuverent ce dessein. M. Baile nomme l'Amiral à qui on n'osa jamais le confier, & s'il l'eût sçu, dit Brantôme, *il auroit bien rabravé les Conjurateurs & révélé le tout.* Calvin même qui sçut l'entreprise, dit M. Basnage, déclara une & deux fois *qu'il en avoit de l'horreur*, & il le prouve par ses Lettres que j'ai aussi alléguées dans l'Histoire des Variations : mais si Calvin & l'Amiral ont en effet & de bonne foi détesté un crime si noir, comment ose-t-on aujourd'hui le justifier ? Qui ne voit ici qu'on se moque, & qu'il n'y a dans les réponses des Ministres ni sincérité, ni bonne foi ? Calvin, je l'avoue, improuva beaucoup l'entreprise, après qu'elle eut manqué, & s'en disculpe autant qu'il peut : mais si Bèze avoit remarqué dans le fond & dès l'origine qu'elle lui eût paru criminelle plutôt que mal concertée, en auroit-il entrepris si hautement la défense ? Y avoit-il si peu de concert entre ces deux Chefs de la Réforme sur la règle des mœurs, & sur le devoir des Sujets ? Bèze auroit-il proposé comme une chose approuvée par *les plus doctes Théologiens*, ce que Calvin auroit détesté jusqu'à en avoir de l'horreur ? Calvin tenoit-il un si petit rang parmi les Théologiens de la Réforme ? M. Basnage, selon sa coutume, dissimule tout cela, & se contente de dire que *M. de Meaux fait éclater son injustice contre Calvin d'une manière trop sensible.* Pourquoi ? Parce que je dis que ce Prétendu-Réformateur, à prendre droit par lui-même, agit trop mollement en cette occasion, & qu'il devoit dénoncer le crime. Mais l'Amiral lui en donnoit l'exemple, puisqu'on vient de voir qu'il étoit en disposition de tout révéler, s'il l'eût sçu : il ne falloit pas qu'un Réformateur sçût moins son devoir qu'un Courtisan. M. Basnage devoit répondre à cette raison, avant que de m'accuser d'une injustice *si sensible* envers Calvin. Mais il ne pénétre rien, & ne fait que supprimer les difficultés. Cependant, comme s'il avoit satisfait à celle-ci, qui est si pressante & si clairement exposée dans l'Histoire des Variations, il demande avec un ton de confiance : *Que pouvoit faire Calvin qu'il n'ait fait ?* Ce qu'il pouvoit ? Rompre absolument l'entreprise, en la faisant déclarer au Roi ou à la Justice. L'ordre des Empires le veut : la Loi éternelle l'ordonne : si Calvin en ignoroit les règles sévères, pourquoi prenoit-il le titre de *Réformateur* ? Il étoit François, & faisoit semblant de conserver dans Genève les sentimens d'un bon Citoyen & d'un bon Sujet. Quand donc il l'en faudroit croire, & se persuader sur sa parole qu'il a fait véritablement tout ce qu'il raconte après que le coup a failli, toujours de son aveu propre, il demeurera impliqué dans le crime, puisqu'il l'a sçu sans le révéler. Lorsqu'on sçait un complot d'assassinat, on n'en est pas quitte pour l'improuver : il faut avertir celui qui est en pé-

il ; & en matière d'Etat il faut du moins faire entendre au coupable que s'il ne se désiste d'un si noir dessein contre son Roi & sa Patrie , on en avertira le Magistrat , autrement on y participe ; & voilà le Chef de la Réforme , quoi qu'en dise M. Bafnage , complice manifestement selon la Loi éternelle du crime des Conjurés.

Il l'a été beaucoup davantage des Guerres Civiles. Que diriez-vous d'un Docteur , si écrivant à un Chef de Rébelles ou de Voleurs , qui se glorifieroit d'être son Disciple , au-lieu de lui faire sentir l'horreur de son crime , il lui prescrivait seulement comme à un homme autorisé par le Public , les Loix d'une milice légitime : c'est précisément ce qu'a fait Calvin. J'ai rapporté une Lettre qu'il écrit au Baron des Adrets , le plus ardent & le plus cruel de tous les Chefs de la Réforme. Dans cette Lettre il ne blâme que les violences , la déprédation des Reliquaires , & les autres choses de cette nature faites *sans l'autorité publique*. Mais il se garde bien de lui dire , que le titre même du Commandement qu'il usurpoit , étoit destitué de cette autorité : par conséquent que la guerre entreprise de cette sorte , étoit non-seulement dans ses excès , mais encore dans son fond une révolte , un attentat , & en un mot un brigandage plutôt qu'une guerre légitime. Au-lieu de lui reprocher son impiété à tourner ses armes infidèles contre sa Patrie & contre son Prince , il se contente de lui dire , comme S. Jean faisoit aux Soldats légitimement enrôlés sous les Etendards publics , *Ne faites point de violence , & contentez-vous de votre pays*. Les Catholiques & les Protestans concluent d'un commun accord de cette décision de S. Jean , avec S. Augustin & les autres Peres , que la guerre sous un légitime Souverain est permise : puisque S. Jean n'en reprenant que les excès , il s'ensuit qu'il en approuve le fond. Mais par la même raison on démontre manifestement à Calvin qu'il autorisoit la Guerre Civile. M. Bafnage répond premièrement , *qu'on ne dit pas toujours tout dans une Lettre* , & que Calvin avoit assez expliqué ailleurs , *qu'il falloit obéir aux Rois lors même qu'ils étoient méchants & indignes de porter le Sceptre*. Le Ministre voudroit nous donner le change. La question n'étoit pas s'il falloit obéir aux mauvais Rois. La Réforme ne prenoit pas pour prétexte de sa révolte leur injustice en général , mais en particulier la seule persécution : c'étoit donc contre cette erreur que Calvin la devoit munir pour lui ôter les armes des mains , & il falloit lui montrer qu'à l'exemple de l'ancienne Eglise , on doit obéir même aux Princes persécuteurs. C'est ce que devoit faire un Réformateur : mais c'est de quoi Calvin ne dit pas un mot dans le passage allégué par notre Ministre , & s'il eût eu ce sentiment dans le cœur , il le falloit expliquer en écrivant à un Chef de la révolte ; car c'est le cas d'appliquer les grandes maximes au fait particulier , & d'instruire à fond de ses devoirs celui qu'on entreprend d'enseigner.

Mais M. Bafnage répond en second lieu : *que c'étoit assez d'entreprendre contre le Baron des Adrets , que de vouloir d'abord réprimer sa fureur : on n'obtient rien , poursuit-il , quand on demande beaucoup*. Je vous entends , M. Bafnage : en effet c'est trop demander à la Réforme que de lui prescrire de poser les armes qu'elle a prises contre sa Patrie. Mais si Calvin n'eût rien obtenu ;

Zzzz iij

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

XX.

Que Calvin a autorisé les guerres Civiles & la rébellion , & que M. Bafnage l'en défend mal.

Var. X. 35.

Luc. III. 14.

Ibid. 516:
Calv. inst. IV.
ch. 20. art. 25.

Ibid.

DEFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS.

Hist. T. II.
Liv. VI. 282.
Var. X. 47.

XXI.
Protestation
des Ministres
contre la
paix d'Or-
léans : raison
de M. Basna-
ge pour la
soutenir.

Ibid. p. 520.
Var. X. 47.

XXII.
Trois rai-
sons du Mi-
nistre pour
justifier les
guerres de la
Réforme : La
première qui
est tirée du
prétendu
massacre de
Vassy, est in-
soutenable.

P. 519.
Ibid.
Ibid. 517,
518.

Var. X. n. 42.

si les Disciples avoient persisté contre son avis dans une guerre civile, la protestation qu'il eût faite contre leur infidélité, eût servi de témoigna-
ge à son innocence. Je crois ici que M. Basnage se moque en son cœur de
notre simplicité, de demander à Calvin de semblables déclamations. Ce
n'est pas le style des Ministres ; nous trouvons bien dans Bèze les protes-
tations qu'ils firent contre la paix d'Orléans : afin que la postérité fût avertie
comme ils s'étoient portés dans cette affaire. Mais des protestations contre la
Guerre Civile, on n'en trouve point dans leur Histoire : ce n'étoit pas là
leur esprit, ni celui de la Réforme.

M. Basnage ose soutenir cette protestation des Ministres ; mais la raison
qu'il en rend, est admirable. Les Ministres, dit-il, avoient raison de s'opposer
à ce traité, puisque le Prince vouloit les sacrifier à sa grandeur. Sans doute, il
valoit bien mieux que les Ministres le sacrifiaient à leurs intérêts avec toute
la Noblesse & le Peuple qui le suivoit, & que toute la France fût en sang,
plûtôt que de blesser la délicatesse de ces Docteurs qui vouloient être les Ma-
îtres de tout. L'aveu au moins est sincère ; mais, poursuit M. Basnage, leurs
demandes étoient justes dans le fond ; puisqu'ils souhaitoient seulement qu'on ob-
servât un Edict qu'on leur avoit donné : il ne s'agissoit pas de décider si la guerre
étoit juste, ou non. Quelle erreur de prêcher la guerre, sans avoir aupara-
vant décidé qu'elle étoit juste ! M. Basnage se moque-t-il d'alléguer de telles
raisons ? Mais les Ministres ne songeoient, continue-t-il, qu'à pourvoir à la su-
reté de leurs Troupeaux. Nous avons fait voir ailleurs que le Prince y avoit
pourvu, & que toute la question n'étoit que du plus au moins ; mais en
quelque façon qu'on le prenne, c'étoit donc un point résolu par le sen-
timent des Ministres, que la guerre étoit légitime, puisqu'à quelque prix
que ce fût & aux dépens du sang de tous les François, ils vouloient qu'on
la continuât.

Voyons maintenant les raisons par lesquelles notre Auteur ose soutenir
que cette guerre étoit juste : il les réduit à trois principales : la première,
qu'il s'agissoit de la punition du massacre de Vassy commis par le Duc de Guise, le
quel la Reine avec son Conseil avoit solennellement promis, malgré les oppositions
du Roi de Navarre & du Cardinal de Ferrare, & qu'ainsi les protestans avoient
droit de la demander, & de se plaindre si on ne la faisoit pas. La seconde rai-
son de M. Basnage, c'est qu'on ne s'unissoit que pour un Edict que les Prélats de
France & les Etats avoient vérifié. La troisième qui paroît la plus vraisem-
blable, c'est que le Prince, sous la conduite duquel la Réforme se rebûit,
agissoit par les ordres de la Reine Régente : c'étoit donc lui qui étoit
muni de l'autorité publique, & il ne regardoit le Duc de Guise qui étoit
le Chef du parti contraire, que comme un particulier contre lequel on
avoit droit de s'élever, comme contre un ennemi de l'Etat. Au reste M.
Basnage déclare d'abord qu'il ne prétend pas traiter cette matière épuisée par
d'autres Auteurs, & qu'il touchera seulement les réflexions que M. de Meaux a
faites. Mais c'est justement ce qu'il oublie. Sur le prétendu massacre de Vassy,
sa principale remarque a été que ce n'étoit pas une entreprise préméditée, ce
que j'établis en un mot, mais d'une manière invincible, par le consen-
tement unanime des Historiens non suspects. Ma preuve est si convaincan-

te, que M. Burnet s'y est rendu. Je lui avois fait le reproche d'avoir pris le desordre de Vassi pour une entreprise préméditée, & voici comme il y répond : Il m'accuse (M. de Meaux) de m'être mépris sur le but du massacre de Vassi. Mais il n'y a rien dans l'Anglois qui marque que j'aie cru que ce fût un dessein formé, & je ne suis responsable que de l'Anglois. Je n'en sçai rien, puisqu'il a donné à la version Françoisé une approbation si authentique. Quoi qu'il en soit, je le prends au mot, & je le loue de désavouer de bonne foi ce qu'il dit que son Traducteur avoit ajouté du sien. M. Basnage n'a qu'à l'imiter : puisqu'il le comble de tant de louanges, en lui dédiant sa Réponse, il ne doit pas avoir honte de suivre son exemple. Qu'il avoue donc de bonne foi que ce qu'on appelle le massacre de Vassi, ne fut qu'une rencontre fortuite, & que c'est un fait avéré par l'Histoire de M. de Thou, & par celle de la Popeliniere, Auteurs non suspects : Qu'il ajoute sur la foi des mêmes Auteurs, que le Duc de Guise fit ce qu'il put pour empêcher le désordre, & qu'ainsi c'étoit à la Réforme une manifeste injustice d'exiger par tant de clameurs, ensuite par une guerre déclarée, que sans connoissance de cause & sur la seule accusation de ses ennemis, on le punit d'un crime dont il étoit innocent. Mais après tout, quand le Duc de Guise seroit aussi criminel que les Protestans le publioient, le faible du raisonnement de M. Basnage n'en est pas moins clair, puisque même en lui accordant tout ce qu'il demande, on voit qu'il ne conclut rien, & qu'enfin tout ce qu'il conclut, c'est que la Reine avec son Conseil ayant promis la punition de ce prétendu massacre, les Protestans avoient droit de la demander, & de se plaindre, si on ne la faisoit pas. Mais qu'ils eussent droit de la demander par la force ouverte & par une guerre déclarée, ou de se plaindre les armes à la main ; c'est précisément de quoi il s'agit : c'est ce qu'il falloit établir, pour justifier la Réforme ; mais M. Basnage lui-même ne l'a osé dire : il a senti la Loi éternelle qui lui crioit dans la conscience qu'on renverse l'ordre du monde, lorsque des Sujets entreprennent de se faire Justice à eux mêmes contre les plus criminels, & à plus forte raison contre un innocent.

La même raison détruit encore le vain prétexte tiré des Edits. Car sans se tourmenter vainement l'esprit par la discussion des faits dans une occasion où l'on s'accusoit mutuellement d'avoir manqué à la foi donnée ; la règle invariable de la vérité décide que les Sujets doivent conserver les Edits qu'on leur accorde par les mêmes voies dont ils ont dû se servir pour les mériter, c'est-à-dire, par d'humbles supplications & de fidèles services. Ainsi de quelque contravention qu'on ait à se plaindre, cette règle de la vérité & de l'ordre public revient toujours : qu'on ne se doit pas faire justice à soi-même : que les Sujets n'ont point de force contre la puissance publique, & que le glaive n'est donné qu'aux Souverains. Nos ancêtres les Martyrs n'ont pas fait la Guerre à Sévère & à Valérien, pour rappeler en usage les favorables Edits d'Adrien & de Marc Aurèle, ni à Julien l'Apostat, en faveur de ceux de Galère & de Maximin, de Constantin & de Constance. Le bel ordre dans un Etat, si toutes les plaintes de contravention aux libertés & aux droits de chaque Corps, se tournoient

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

Var. ibid.
Crit. de l'hist.
des Variat. n.
XI. p. 33.

XXIII.

La seconde
raison tirée
des Edits de
Pacification,
n'est pas
moins mau-
vaise.

DÉFENSE DE L'HISTOIRE DES VARIATIONS. en Guerre Civile ! Mais quel prodige d'égarement de s'imaginer qu'en donnant des privilèges, le Prince donne le droit d'armer contre lui, partage son autorité, & se dégrade lui-même : ou que les graces qu'il accordera en faveur d'une Religion contraire à la sienne, soient plus inviolables & plus sacrées que les autres ? Que si l'on nie que ces Edits fussent des graces, c'étoit donc de deux choses l'une, ou un effet de la violence faite au Souverain, ce qui est un attentat manifeste : ou un droit également acquis, & une justice due à toutes les Sectes, ce qui est une prétention trop nouvelle, encore même parmi les Protestans, pour faire une Loi.

XXIV.
Troisième
raison tirée
des Lettres
secrètes de
Catherine de
Médicis à
Louis Prince
de Condé :
Première ré-
ponse à ces
lettres : si-
lence de M.
Balsnage.
Var. X. n.
45.

Thuan, T. I.
Lib. XXVI.
719.
édit. 1606.

XXV.
Le Ministre
imposé à
l'Auteur des
Variations,
& ne répond
rien à ses
preuves.
Balsn. ibid.
517.
Var. X. 45.
Balsn. p. 518.

Il n'y a donc plus aucune ressource pour la Réforme si souvent rébelle, que de dire qu'elle a armé par l'autorité publique, & d'en revenir à ces ordres secrets donnés par la Reine au Chef du Parti. Mais d'abord il est manifeste que cette excuse n'est bonne, en tout cas que pour les premières guerres commencées durant la Régence de Catherine de Médicis. Car ce n'est qu'en cette occasion qu'on peut alléguer de tels ordres, & il n'y en a pas même le moindre vestige dans les guerres qui ont suivi depuis Charles IX. jusqu'à Louis XIII. de triomphante mémoire. Quelle misérable défaite, qui dans la vaste étendue qu'ont occupée ces Guerres Civiles, ne trouve à justifier qu'une seule année ; puisque la première guerre ne dura pas davantage ? Mais après tout, que peut-on conclure de ces Lettres de la Reine ? J'y ai donné deux réponses, la première, entièrement décisive : *Que la Reine qui appelloit en secret le Prince de Condé au secours du Roi son Fils, n'en avoit pas le pouvoir, puisqu'on est d'accord que la Régence lui avoit été déferée, à condition de ne rien faire de conséquence que dans le Conseil, avec la participation & de l'avis d'Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, comme premier Prince du Sang, & Lieutenant Général du Roi dans toutes ses Provinces, & dans toutes ses Armées durant sa minorité.* C'est ce que portoit l'Acte de Tutelle arrêté dans les Etats Généraux : le fait est constant par l'Histoire : cette réponse ferme la bouche aux Protestans ; aussi M. Balsnage qui avoit promis de répondre à mes réflexions, demeure muet à celles-ci, comme il fait dans tout son Ouvrage à celles qui sont les plus décisives : on appelle cela répondre à l'Histoire des Variations, comme si répondre étoit faire un Livre, & lui donner un vain titre.

Le Ministre qui passe sous silence un endroit si essentiel de ma réponse, en touche un autre, mais pour le corrompre. *M. de Meaux soutient que le Duc de Guise ne faisoit rien que par l'ordre du Roi.* Il m'impose : il n'étoit pas même question des ordres du Roi qui étoit mineur, & qui avoit à peine douze ans : je parle du Roi de Navarre, & je dis, ce qui est certain, que le Duc de Guise ne fit rien que par les ordres de ce Roi, comme il devoit : le Ministre qui n'a rien à dire à une réponse si précise, change mes paroles : est-ce là répondre, ou se moquer & insulter à la foi publique ? Il poursuit : *Maimbourg ne chicane point, & il avoue que la Reine écrivoit coup sur coup quatre Lettres extrêmement fortes, où elle conjure le Prince de Condé de conserver la Mere, les Enfans & le Royaume en dépit de ceux qui vouloient tout perdre.* On diroit, à entendre le Ministre, que je dissimule ces Lettres ; mais j'en rapporte tous les termes qu'il a relevés, & je reconnois

connois que la Reine les écrivit pour prier ce Prince de vouloir bien conserver la Mere & les Enfans, & tout le Royaume contre ceux qui vouloient tout perdre. Est-ce chicaner sur ces Lettres que de les rapporter de si bonne foi ? Mais j'ajoute ce que vous taisez, M. Basnage : que la Reine qui écrivoit en ces termes, & qui sembloit vouloir se livrer avec le Roi & ses Enfans au Chef d'un parti rébelle & aux Huguenots, n'en avoit pas le pouvoir : répondez si vous pouvez ; & si vous ne pouvez pas, comme vous l'avoüez assez par votre silence, cessez de tromper le monde par une vaine apparence de réponse.

J'avois fait une autre remarque qui n'étoit pas moins décisive : que ces sentimens de la Reine ne durèrent qu'un moment : qu'après qu'elle se fut rassurée, elle rentra de bonne foi dans le sentiment du Roi de Navarre, & qu'elle fit ce qu'elle put par de continuelles négociations avec le Prince de Condé, pour le ramener à son devoir. Tous ces faits que j'avois rapportés dans l'Histoire des Variations, sont incontestables, & en effet ne sont pas contestés par M. Basnage. J'ajoute encore dans le même endroit, que la Reine écrivit ces Lettres en secret par ses Emissaires, de peur qu'en favorisant la nouvelle Religion, elle ne perdît l'amitié des Grands & du Peuple ; & qu'on ne lui ôtât enfin la Régence. Ce sont les propres termes de M. de Thou, & voilà ce qui fit prendre de meilleurs conseils à cette Princesse, que son ambition avoit jettée d'abord dans des conseils désespérés. M. Basnage n'a rien à répondre, sinon que la Reine changea, parce qu'elle se vit opprimée par les Guises qu'il fallut flatter. Il dissimule que tout se faisoit par les ordres du Roi de Navarre, selon l'Acte de Tutelle autorisé par les Etats, & qu'à la réserve du Prince de Condé & de l'Amiral, ce Roi avoit avec lui les autres Princes du Sang, les Grands du Royaume, le Connétable & les principaux Officiers de la Couronne, la Ville & le Parlement de Paris, les Parlemens, les Provinces, & en un mot toutes les forces de l'Etat : M. Basnage oublie tout cela, & il appelle oppression les ordres publics : tout cela, étoient les rebelles & les ennemis de l'Etat : & le Prince de Condé fut le seul fidèle, à cause qu'il avoit pour lui les Huguenots seuls, & qu'il étoit à leur tête. Peut-on s'aveugler soi-même jusqu'à cet excès, sans être frappé de l'esprit d'étourdissement ?

Si l'on se souvient maintenant de ce qu'entreprit peu de tems après & dans les secondes guerres, ce parti fidèle & si obéissant à la Reine, on sera bien plus étonné. Il appella l'Etranger au sein du Royaume : il livra le Havre de Grace, c'est-à-dire, la clef du Royaume aux Anglois, anciens ennemis de l'Etat, & les consola de la perte de Calais & de Boulogne : il n'y avoit point là de Lettres de la Régente : elle fut contrainte de prendre la fuite avec le Roi devant ce parti fidèle : on les attaqua dans le chemin au milieu de ce redoutable bataillon de Suisses ; il fallut fuir pendant la nuit, & achever le voyage avec les terreurs qu'on sçait : cependant ceux qui poursuivoient le Roi & la Reine, sans garder aucune mesure, étoient les fidèles Sujets ; & ceux qui les gardoient, étoient les rebelles.

M. Basnage qui se tait à tous ces excès, croit excuser la Réforme en nous alléguant, en tout cas, d'autres rébellions : il n'a que de tels exemples

Tome III.

Aaaaa

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

XXVI.

Autre remarque sur les lettres de Catherine de Médicis :

M. Basnage fait semblant de ne pas sçavoir l'état des choses.

Var. *Ibid.*

Thuan. T. II.

Lib. XX.

Var. *Ibid.*

Ibid. § 18.

XXVII.

Suite des attentats de la Réforme, où M. Basnage se tait.

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARI-
TIONS.

*Brant. le lab.
T. 643.*

pour se soutenir ; mais toutes les rébellions sont foibles en comparaison de celles de la Réforme : les Rois, pour ne pas ici répéter le reste, s'y sont vus assiégés dans leurs Palais, comme François II. à Amboise, & au milieu de leurs Gardes ; comme Charles IX. dans la fuite de Meaux à Paris ; quelle rébellion poussa jamais plus loin son audace ? Oubliera-t-on cette réponse de Montbrun à une Lettre, où Henri III. lui parloit naturellement avec l'autorité convenable à un Roi envers son Sujet ? Que lui répondit ce fier Réformé : *Quoi, dir-il, le Roi m'écrit comme Roi, & comme si je devois le reconnoître ? Je veux bien qu'il sçache que cela seroit bon en tems de paix, que lors je le reconnoisrois pour tel ; mais en tems de guerre, qu'on a le bras armé & le cul sur la selle, tout le monde est compagnon. C'est l'esprit qui regnoit dans le parti ; & je ne finirois jamais, si je commençois à raconter les paroles, & ce qui est pis, les actions insolentes des Héros de la Réforme.*

Si ce ne sont là des rébellions & des félonies manifestes, je n'en connois plus dans les Histoires. Encore pour les autres révoltes on en rougit ; mais pour celles-ci, on les soutient, on les loue, on les imite : il le faut bien, puisqu'elles ont été faites par religion, & autorisées par les Synodes.

XXVIII.

Le Ministre tâche d'ex-
cuser le Syno-
de national
de Lyon :
deux articles
de ce Synode :
le dernier qui
ne souffre pas
la moindre
réplique, est
dissimulé par
M. Basnage.
*Var. liv. X.
n. 36.
5. Avert. n.
10.*

M. Basnage ose le nier, & nous avons déjà dit que par-là il se réfute lui-même. Car si ces conjurations & ces guerres sont légitimes, pourquoi en rougir, & n'oser y faire entrer les Synodes ? Mais c'est que l'iniquité se dément toujours elle-même : ces révoltes couvrent de honte ceux qui les soutiennent ; ce sont de bonnes actions, disent les Ministres, mais que chacun seroit plus aisé de n'avoir point faites, & dont on voudroit du moins pouvoir laver les Synodes.

Le Ministre le tente vainement, & il est encore plus foible & plus faux dans cet endroit de sa réponse que dans tous les autres : on le va voir : La pièce la plus décisive contre la Réforme est un Décret du Synode national de Lyon en 1563. dès l'origine des guerres. Nous en avons produit deux articles que, malgré leur ennuyeuse longueur, je ne craindrai pas de remettre encore devant les yeux du Lecteur. Car il faut une fois confondre ces infidèles Ecrivains, qui osent nier les faits les plus constans. J'ai donc produit deux Articles de ce Synode : le 38. où il est écrit *qu'un Ministre de Limosin, qui AUVAIENT S'ETOUT BIEN PORTE, a écrit à la Reine-Mère, qu'il n'avoit jamais consenti qu'on portât des armes, jasoit qu'il y ait consenti & contribué : item, qu'il promettoit de ne plus prêcher, jusqu'à ce que le Roi le lui permettroit. Depuis, nonobstant sa faute, il en a fait confession publique devant tout le peuple, & un jour de Genève, en la présence de tous les Ministres du pays & de tous les Fidèles : on demande s'il peut rentrer dans sa charge ? On est d'avis que cela suffit : toutefois il écrira à celui qui l'a fait tenter, pour lui faire connoître sa pénitence : & le priera-t-on qu'on le fasse entendre à LA REINE, & là où il adviendrait que le scandale en arrivât à son Eglise : & sera en la prudence du Synode de Limosin de le changer de lieu.*

L'autre Article du même Synode, qui est le 48. n'est pas moins exprès : *Un Abbé venu, dit-on, à la connoissance de l'Evangile, a brûlé ses titres, & n'a*

pas permis depuis six ans qu'on ait chanté Messe en l'Abbaye : ains s'est toujours PORTE' FIDÈLEMENT, & a porté LES ARMES pour maintenir l'EVANGILE : il doit être reçu à la Cène : conclut tout le Synode national.

Voilà qui est clair : il n'y faut point de notes, ni de commentaire : c'est le Décret d'un Synode national qu'on a en forme authentique avec tous les autres : c'est l'Acte d'un de ces Synodes, où, selon la discipline de nos Réformés, se fait la suprême & finale résolution, tant au dogme qu'en la discipline ; il n'y a rien au-dessus dans la Réforme : tout y enseigne, tout y autorise, tout y respire la guerre & la désobéissance : que fera ici M. Bafnage ? ce que font les Avocats des causes déplorées : ce que lui-même il fait par-tout dans sa réponse, comme on a vu, & comme on verra dans toute la suite. C'est de passer sous silence ce qui ne souffre aucune réplique, & si on trouve un petit mot par où l'on puisse embrouiller la matière, de s'y accrocher par une basse chicane. L'Article de l'Abbé est d'une nature à ne point souffrir de répartie : les circonstances du fait sont trop bien marquées : c'est un Abbé Huguenot qui garde six ans son Abbaye, sans en acquitter aucune charge, ni faire dire aucune partie de l'Office ; les revenus l'accommodoient, & c'est assez pour garder le bénéfice : ce qui l'excuse envers la Réforme, c'est qu'il a brûlé tous les Titres pour abolir la mémoire de l'intention des Fondateurs, & toutes les marques de la Papauté dans son Abbaye. Car au reste, un homme de main comme lui, n'avoit besoin que de la force pour se maintenir dans la possession : & un Abbé de cette trempe, qui *fait se porter fidèlement & prendre les armes pour l'Evangile*, n'a que faire de Titre. Voilà au moins le cas bien posé : la cause de la guerre bien expliquée : l'Abbaye en très-bonnes mains : on reçoit l'Abbé à la Cène, & la guerre qu'il fait à son Roi & sa Patrie, lui en ouvre les entrées. Il n'y a ici qu'à se taire, comme fait M. Bafnage.

Personne ne peut douter que l'Article du même Synode sur le Ministre Limosin, ne soit de même esprit & de même sens : mais parce qu'il y est parlé du déni que fait le Ministre d'avoir consenti au port des armes, *jacoit qu'il eût consenti & contribué*, & de la promesse qu'il fait de ne prêcher plus sans la permission du Roi ; M. Bafnage s'attache à ces derniers points : *Il suffit*, dit-il, *de savoir lire pour voir que la censure tombe sur deux choses : la première, que le Ministre avoit proféré un mensonge public en écrivant à la Reine qu'il n'avoit jamais consenti au port des armes ; quoiqu'il y eût consenti & contribué : & la seconde, parce qu'il abandonnoit son ministère. Il ne s'agissoit donc pas de la repentance de ce Ministre, & encore moins d'une décision en faveur de la guerre. Quoi, le Ministre n'est pas loti de s'être bien porté d'ailleurs, & d'avoir contribué comme les autres au port des armes ? Ce n'est pas là tout l'air du Décret, & cet homme n'est pas continué dans le Ministère, encore qu'il ait consenti & contribué à la guerre, en sorte que tout le scandale qu'il a donné à l'Eglise, c'est d'avoir eu honte de sa révolte, & d'avoir promis sur ce fondement de ne prêcher plus ? J'en appelle à la conscience des sages Lecteurs. Car aussi pourquoi le Synode auroit-il refusé à ce Ministre la lotie de consentir à la guerre, puisqu'on a bien loti l'Abbé de l'avoir fait lui-même ? Et quand nous voudrions nous attacher à ce que M. Bafnage reconnoît pour la seule cause de la censure :*

Aaaaa ij

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

XXIX.

Chicane de M. Bafnage sur le premier Article rapporté du Synode national de Lyon : il est démenti par M. Jurien.

Basn. l. II. art. VI. p. 518. & Ju-rien.

Basn. *ibid.*

la guerre contre la Patrie & contre son Roi étoit réputée dans le Synode un fait honteux & reniable , comme on parle , seroit-ce un si grand scandale de le désavouer ? Si contribuer à la révolte , en y animant les peuples , eût été réputé un attentat contre son Roi & la Patrie , quelle honte y auroit-il eu d'abandonner le ministère dont on auroit abusé ? N'eût-il pas fallu se souvenir de cette parole du Saint-Esprit : *Dieu a dit au pécheur : Pourquoi annonces-tu ma justice , & portes-tu mon alliance dans ta bouche ? Tu as haï la discipline , & tu as rejeté ma parole loin de toi : tu t'es joint avec les voleurs ; ou ce qui n'est pas moins impie , Tu as augmenté le nombre des Rébelles , & tu as allumé dans ta Patrie le flambeau de la Guerre Civile : Ta bouche a abondé en malice , & ta langue a été adroite à forger des fraudes , pour engager dans la révolte ceux qui écoutoient tes discours. Quoi de plus juste en cet état que d'abdiquer le Ministère dont on auroit abusé contre son Prince , & du moins de ne le reprendre qu'avec sa permission ? Mais ce qui feroit l'édification d'une vraie Eglise , fait un scandale dans la Réforme : il faut que toutes les Eglises du parti , il faut que la Reine même sçache qu'on se repent d'avoir eu la Guerre Civile en horreur , & il ne reste que ce moyen-là d'être maintenu dans le Ministère. Voilà comme M. Basnage sauve son Eglise & le Synode national de Lyon. M. Jurieu est plus sincère : il a tâché , comme les autres , de déguiser , autant qu'il a pu , le fait des Guerres Civiles : lorsqu'il a vu qu'on sçavoit le Décret du Synode national , il a reconnu la vérité ; mais aussi en même tems il a repris son audace , qu'il n'avoit quittée que pour un moment : & , dit-il , *M. de Meaux doit sçavoir que nous ne nous faisons pas une honte de ces décisions de nos Synodes.* Voilà deux Ministres bien opposés : l'un accorde ce que l'autre nie : l'un est contraint d'avouer que le Synode approuve la prise des armes , & soutient qu'il a eu raison de le faire : l'autre , qui ne s'est pas encore durci le front jusqu'à croire que les Synodes doivent autoriser de tels excès , ne se sauve qu'en niant un fait constant : mais la Réforme demeure toujours également confondue , soit qu'elle craigne d'avouer ce fait honteux , ou qu'elle ait l'audace de le soutenir.*

La question est terminée par ces seuls Décrets d'un Synode si solennel , & si suivi dans tout le parti. Mais j'ai encore d'autres Synodes à produire , & ce sont ceux des Vaudois calvinisés , en l'an 1560.

C'est ici que M. Basnage semble triompher , puisqu'il se vante d'avoir prouvé que je cite faux , & voici comment. *On tâche , dit-il , en passant d'Allemagne dans les vallées de Piémont , d'y trouver quelque ombre de rébellion.* Que le Lecteur attentif prenne garde à ces paroles , *on tâche* : c'est de moi qu'il parle. *De trouver dans les vallées quelque ombre de rébellion* ; il n'y a donc eu dans ces vallées , selon le Ministre , ni aucun attentat contre le Prince , ni pas même une ombre de rébellion. D'où viennent donc tant de sièges , tant de combats , & tant de sang répandu ? Mais sans encore entrer dans ce détail que M. de Thou & la Popeliniere racontent si amplement : que répondra-t-on au Traité transcrit mot à mot par ces Historiens , dont voici le commencement : *Capitulation & Articles dernièrement accordés entre M. de Raconis de la part de son Altesse , & ceux des vallées de Piémont , appelés Vaudois.* Il en rapporte les paroles , & conclut ainsi : *Que l'on expé-*

dièra Lettres Patentes de S. A. par lesquelles il constera qu'il fait rémission & pardon à ceux des vallées d'Angrogne, & des autres qu'il nomme toutes, tant pour avoir pris les armes contre son Altesse, que contre les Seigneurs & Gentilshommes particuliers [à qui ces lieux appartenoient] lesquels il reçoit & tient en sa sauvegarde particulière. Voilà, ce me semble, toutes les Vallées spécifiées avec assez de soin, qui toutes ensemble demandent pardon d'avoir pris les armes contre leurs Seigneurs & contre leur Prince Souverain. Cependant, à entendre notre Ministre, il n'y a pas eu parmi les Vaudois une ombre de rébellion, & c'est en vain que M. de Meaux tâche d'y en trouver le moindre vestige. Ce Traité que j'ai tiré de la Popelinière, est raconté en un mot, mais toujours dans le même sens par M. Thou, puisqu'il dit qu'on fit un Traité d'amnistie, par lequel le Prince pardonnoit à ses sujets des Vallées tout ce qui s'étoit passé dans les guerres. Cependant M. Basnage m'insulte comme si j'avois fausement cité ces deux Auteurs.

Je rapporterai ses paroles, afin qu'on voie une fois ce qu'il faut croire de son jugement & de sa sincérité. *Les Vaudois, dit M. de Meaux, avoient enseigné tout nouvellement cette Doctrine [qu'on pouvoit armer contre son Prince] & la guerre fut entreprise dans les Vallées contre les Ducs de Savoie qui en étoient les Souverains. Je reconnois mes paroles, & il est vrai que je donne pour garands M. de Thou & la Popelinière, deux Historiens non suspects : Ecoutez sur cela M. Basnage : On cite M. de Thou pour le prouver, mais il dit précisément le contraire de ce que M. de Meaux lui fait dire. Il est vrai, poursuit M. Basnage, que les Ministres permirent aux Vaudois de repousser la violence de quelques Soldats qui s'attroupoient pour les piller. Car il est permis de s'armer contre des voleurs. Mais quand les armées du Duc de Savoie, commandées par un Chef, s'approchèrent, M. de Thou dit qu'on délibéra s'il étoit permis de prendre les armes contre son Prince pour la défense de la Religion, & que les Syndics & les Pasteurs des Vallées décidèrent que cette défense n'étoit point permise : qu'il falloit se retirer sur les montagnes, & se reposer sur la bonté de Dieu qui n'abandonneroit pas ses enfans : & il remarque comme une espèce de prodige, qu'après cette décision il n'y en eut pas un seul qui ne quittât ses maisons & ses biens au-lieu de les défendre. Ainsi, conclut le Ministre, on ne peut parler d'une manière plus contraire à M. de Meaux. Il est vrai, si ces belles résolutions avoient duré. Mais le Ministre déguise d'une étrange sorte ce qu'ajoute M. de Thou. Il ajoute, dit M. Basnage, que dans la suite quelques Ministres varièrent, s'imaginant qu'on pouvoit se défendre, parce qu'il ne s'agissoit point de la Religion, mais de la conservation de ses femmes & de ses enfans, qui alloient être immolés à la violence des persécuteurs ; & que d'ailleurs on ne faisoit pas la guerre à son Souverain, mais au Pape qui étoit l'auteur de cette violence. Mais, continue M. Basnage, ces raisons qui étoient soutenues par les mouvemens de la nature, ne furent point suivies, & on demeura ferme dans la première décision. La Popelinière rapporte précisément la même chose que M. de Thou, & ces deux Historiens font voir que M. de Meaux est souverainement injuste dans ses accusations.*

Où me cacherais-je, si j'ai falsifié si honteusement les deux Historiens que je produis ? Mais aussi que répondra M. Basnage, si c'est lui qui les a tronqués ? La chose n'est pas douteuse, puisqu'il ne falloit que continuer un

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

Thuan. T. II.
lib. XXVII.
p. 18.

Basn. *ibid.*

Basn. *ibid.*

Ibid.

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS.

Thuan. T. II.
lib. XXVII.
p. 15.

Ibid. p. 12.

Ibid. 13.

Ibid. 14.

Pop. liv. VII.

moment la lecture de M. de Thou, pour y trouver, trois pages après, *que les Pasteurs d'Annoyne CHANGERENT D'AVIS, & résolurent d'un commun consentement qu'on défendrait dorénavant la Religion par les ar- mées.*

Après une si honteuse dissimulation de M. Bânage, où un passage si clair est entièrement retranché de l'Histoire de M. de Thou, il n'y aura plus que les Aveugles, qui ne verront pas que les Ministres, lorsqu'ils nous répondent, ne songent qu'à faire dire qu'ils ont répondu, & entretenir la réputation du patri, sans au reste se mettre en peine de répliquer rien de sincère ni de utile. Ne laissons pas de faire voir à M. Bânage la conduite des nouveaux Martyrs dont il nous vante la constance. M. de Thou lui apprendra que cette courageuse résolution de *not perdre jusqu'à la vie; plutôt que de résister à son Souverain*, ne dura que peu de jours, puisqu'un peu après, l'armée du Duc de Savoye s'étant avancée sous la conduite du Comte de la Trinité, les Ha- bitans prirent les armes qu'ils avoient auparavant rejetées : qu'ils comba- tèrent jusqu'à la nuit, résolus de maintenir leur Religion jusqu'au dernier soupir : qu'ils envoyèrent demander secours à ceux de Pérouse, & même à ceux de Pragelas dans le Royaume de France : que le Comte de la Trinité étonnant de les pousser au désespoir, les porta à entrer en quelque accom- modement : qu'ils présentèrent une Requête au Prince, où ils lui promet- toient une prompte & inviolable fidélité, & lui demandoient pardon pour ceux qui avoient pris les armes par une extrême nécessité & comme par déses- poir, le suppliant de leur laisser la liberté de leurs consciences : que les Dépu- tés n'ayant rapporté de la part du Duc que des ordres qui parurent trop rigou- reux à ceux de Lusérne & de Bobio, ils écrivirent à Pragelas & aux autres Vallées du Royaume de France, pour leur demander conseil & secours : qu'il se fit un Traité entr'eux de s'entresecourir mutuellement, sans jamais pou- voir traiter d'accommodement les uns sans les autres : que les Habitans enfiés du succès de ce Traité, résolurent de refuser les conditions imposées par le Duc, & désavouèrent leurs Députés qui les avoient accordées : que pour confirmer l'alliance par quelque entreprise mémorable, *ils pillèrent les Vallées voisines, & sous prétexte d'aller entendre le Sermon dans une Eglise, en ren- versèrent les Autels & les Images* ; qu'un corps de Troupes du Duc qui ve- noient exécuter le Traité que les Députés des Vallées avoient conclu, trou- vèrent au lieu de la paix qu'ils attendoient, *tous les Habitans armés*, qui le poussèrent jusqu'à dans la Citadelle, où ils les contraignirent de se rendre à discrétion ; & qu'enfin le Comte de la Trinité étant venu à Lusérne avec son armée, & ayant mis Garnison dans S. Jean, ce fut alors *qu'on changea d'avis, comme on a vu, & qu'après avoir conclu qu'on prendrait les armes contre le Duc, on confirma l'accord arrêté avec ceux de Pragelas.*

M. Bânage a raison de dire que la Popémiere a raconté précisément la même chose. Voilà comme ces deux Auteurs disent positivement le contraire de ce que M. de Meaux en a rapporté. Les Vandois de l'obéissance de Savoye par le commun avis de leurs Pasteurs, ont renoncé à la patience & au martyre, dont d'abord ils avoient eu quelque idée : ceux de Pragelas sujets du Roi, qui font de telles Confédérations avec des Etrangers, sans la permission de leur

Prince, ne sont pas moins criminels, & voilà tout ce qui restoit de Vandois coupables manifestement de la rébellion, dont le Ministre avoit entrepris de les excuser, jusqu'à dire qu'on n'en trouva pas même l'ombre parmi eux.

Cependant c'étoit ici cette réponse dont on menaçoit, il y a deux ans, & qui devoit me convaincre d'énormes infidélités. Les Ministres ne manquent pas de se vanter les uns les autres, & ils éblouissent les simples par cet artifice. M. Jurieu a publié qu'on scauroit bien me montrer que j'avois falsifié beaucoup de passages dans l'Histoire des Variations, sans néanmoins en marquer un seul. Dans sa petite Critique de trente-six pages, M. Burnet qui se vante d'avoir détruit toute mon Histoire, ajoute qu'une belle plume & trop belle à son gré pour la manière au elle s'emploie, me fera voir mon peu de sincérité; à la vérité ces Messieurs n'ont pas voulu se charger de cette recherche, & M. Burnet me passe tous les faits que j'ai rapportés sur la Réforme Anglicane & sur son Crammer, aussi-bien que sur les autres Héros, sans en contredire aucun: aussi ne le peut-il pas, puisque je les ai pris de lui-même. La gloire de découvrir mes prétendues faussetés dans la conduite variable, dont j'ai convaincu la Réforme, étoit laissée à M. Bagnage qui répète aussi à toutes les pages que je n'ai rien vu par moi-même: que j'ai suivi en aveugle mes Compilateurs, en relisant tout au plus les endroits qu'ils m'avoient marqués, sans considérer toute la chose, & qu'aussi je suis convaincu de faux par tous les Auteurs que je produis: mais c'est principalement dans le fait des Guerres Civiles, qu'il prétend m'avoir convaincu de ces horribles falsifications, & son Frere qui fait ce qu'il peut dans son Histoire des Ouvrages des Scavans, pour lui préparer un Théâtre favorable, a remarqué en particulier que c'est sur les Guerres de France & d'Allemagne, qu'on accuse M. de Meaux de bien des infidélités. On a vu les principales dont on m'accusoit, & on peut juger maintenant de la sincérité de M. Bagnage.

Ce ministre trop aisément ébloui par la belle résolution que les Vandois avoient fait paroître, n'a pas voulu passer outre, ni pousser plus loin son récit. La décision des Vandois étoit en effet plus forte encore que M. Bagnage ne nous l'a représentée, puisqu'au lieu de dire simplement que la défense n'étoit pas permise contre son Prince, M. de Thou leur fait dire: sois qu'on pût détruire sa maison & ses biens, qu'il n'étoit pas même permis de défendre sa vie contre son Souverain; mais ces courageuses maximes si promptement démenties par des maximes contraires, ne servent qu'à justifier ce que j'ai dit des Variations de la Réforme, qui d'une part a été forcée par la vérité à reconnaître ce qu'on doit au Prince & à la Patrie, & de l'autre y a renoncé par d'expresses décisions.

On peut voir encore en cette occasion ce qu'on doit attendre de notre Ministre sur l'Histoire des Albigeois & des Vandois, où il prend le ton de vainqueur d'une manière qui, à ce qu'on dit, a ébloui tout le parti: mais j'espère qu'il faudra bien tôt déposer cet air superbe, & dès à présent on peut voir combien l'Histoire Vandoise est inconnue à cet Auteur, en la reprenant dès son origine, puisqu'il en ignore même ce qui s'est passé du tems de nos Pères, jusqu'à nous donner les Vandois de ce dernier tems, comme des gens

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

XXXI.
Réflexion
importante
sur ces falsi-
fications des
Ministres.

Burn. crit.
des K. A.
XI. p. 17.

Hist. des Ouv.
des Scav. mois
de Déc. 89.
Jann. & Fév.
90. p. 230.

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS.

XXXII.

Autres Syn-
odes & as-
semblées Ec-
clésiastiques
dans la Ré-
forme pour
autoriser la
révolte.

Var. Liv. X.

n. 472.

Liv. VI. p. 6.

T. I. 2. p. ch.

VI. p. 519.

Mém. de Cas-
telneau, l. 3.

où l'on cherche en vain une ombre de rébellion, & leurs Barbes comme des Docteurs qui n'ont jamais varié dans une partie si essentielle de la Doctrine Chrétienne.

Après leur décision qui fut prononcée en 1561. toute la Réforme retentit de Décrets semblables, où la domination fut ravilie, & la Majesté blasphémée. En 1562. une Assemblée tenue à Paris, où étoient les principaux de l'Eglise, résolut qu'on prendroit les armes, si la nécessité amenoit les Eglises à ce point. C'est Bèze qui le raconte dans son Histoire Ecclésiastique. Pour excuser l'Eglise de cet attentat, M. Basnage fait semblant de vouloir douter, si ces principaux de l'Eglise étoient Ecclésiastiques, ou plutôt Laïques. Sans doute, il y avoit beaucoup de Laïques, puisque les Assemblées de la Réforme les plus Ecclésiastiques sont composées d'anciens, c'est-à-dire, de purs Laïques, plus que de Ministres. Mais enfin s'il y eut de l'ordre dans cette Assemblée, où la question proposée regardoit la Religion & la conscience, les Ministres y devoient tenir le premier rang : & sans s'arrêter à ces chicanes de M. Basnage ; Castelnau dont il loue l'Histoire, nous apprend qu'au commencement de la Guerre Civile, les Huguenots firent assembler le Synode Général en la Ville d'Orléans, où il fut délibéré des moyens de faire une armée, d'amasser de l'argent, lever des gens de tous côtés, & enrôler tous ceux qui pourroient porter les armes. Puis ils firent publier jeûnes, prières solennelles par toutes leurs Eglises, pour éviter les dangers & persécutions qui se présentoient contre eux.

Qu'on dise encore que ce Synode Général n'étoit pas une Assemblée Ecclésiastique, ou qu'on n'y approuva pas la prise des armes contre le Roi & la Patrie. On n'en demeura pas là : il se tint encore un Synode à S. Jean d'Angély, où la question étant proposée s'il étoit permis par la parole de Dieu de prendre les armes, pour la liberté de conscience, & pour délivrer le Roi & la Reine, contre ceux qui violaient les Edits, & contre les Perturbateurs du repos Public, il fut décidé qu'on le pouvoit. Laissons à part les prétextes qui ne manquent jamais à la révolte, & dont aussi nous avons vu la vanité. Enfin le fait est constant, & un Synode résout par la parole de Dieu, que des Sujets peuvent armer sans ordre du Prince, & se soulever contre lui sous prétexte de le délivrer. Car on vouloit le tenir pour captif entre les bras des Princes du Sang, à qui les Etats Généraux l'avoient confié, & dans le sein, pour ainsi parler, de son Parlement & de sa Ville capitale. C'étoit là qu'il étoit captif, selon la Réforme, & il eût été entièrement libre entre les mains du Prince de Condé & des Huguenots. Le Synode le décide ainsi, & afin que rien ne manque à l'iniquité, la parole de Dieu y est employée. La même chose fut résolue dans un Synode de Saintes, pour raffermir ceux qui doutoient si cette guerre étoit licite, attendu que le Roi & la Reine sa Mere ayant l'administration du Royaume par les Etats, & le Roi de Navarre Lieutenant Général représentant la personne du Roi, tenoient le parti contraire. Voilà du moins le fait bien posé, & on suppose la Régente bien revenue de l'erreur, où son ambition inquiète l'avoit plongée. Elle tenoit le parti contraire, & demeurait bien unie avec le Roi de Navarre, représentant la personne du Roi par l'autorité des Etats. Mais le Prince de Condé son cadet avoit lui seul plus d'autorité que tout cela, par-

Thm. ibid. la
Pop. Liv.
VIII. f. 332.

ce qu'il se disoit Réformé, & qu'il étoit le chef du Parti : en sorte que ce Synode, où il y avoit soixante Ministres, résolut par la parole de Dieu [sans laquelle on ne résout rien dans la Réforme] que la guerre n'étoit pas seulement permise et légitime, mais encore absolument nécessaire : ce qui fut ainsi décidé, pour user de leurs propres termes, toutes objections & doutes bien débattues par tout droit divin & humain. Voilà, ce me semble, assez de Synodes, assez d'Assemblées, & assez de décrets pour autoriser la Guerre Civile, & néanmoins on en vint encore à la résolution du Synode National de Lyon, que nous avons rapportée, qui confirma & exécuta toutes les résolutions précédentes, en leur donnant la dernière force qu'elles pouvoient recevoir dans le parti : & après cela je suis un faussaire d'accuser toute la Réforme d'avoir entrepris la Guerre Civile par principe de Religion, & en corps d'Eglise.

Il n'y a encore qu'à se souvenir des décisions de Calvin : il n'y a qu'à rappeler celles de Bèze, qui se glorifie d'avoir averti de leur devoir, tant en public par ses Prédications, que par Lettres & de parole, tant M. le Prince de Condé, que M. l'Amiral & tous autres Seigneurs & gens de toutes qualités, faisant profession de l'Evangile, pour les induire à maintenir par tous moyens à eux possibles, l'autorité des Edits du Roi, & l'innocence des pauvres opprimés : & depuis, poursuit ce Réformateur, il a toujours continué dans la même volonté, exhortant toutefois un chacun d'user des armes en la plus grande modestie qu'il est possible, & de chercher après l'honneur de Dieu, la paix sur toutes choses, pourvu qu'on ne se laisse décevoir. C'est assez en autorisant la révolte, que d'y recommander la modestie, comme si on pouvoit être à la fois, & modeste & rébelle contre son Roi.

Les Ministres étoient si ardens à prêcher la guerre, que les Rochelois, résolus au commencement à demeurer dans l'obéissance, furent contraints de chasser Ambroïse Fager, dont les prêches séditieux les animoient à prendre les armes. Le fait est constant par Aubigné & par d'autres Historiens. Il falloit bannir les Ministres, lorsqu'on vouloit demeurer dans son devoir ; & nous avons vu qu'on ne put conclure la paix, après le siège d'Orléans, qu'en excluant les Ministres de toutes les Délibérations. Il ne faut donc plus demander si l'Assemblée de Paris, où l'on résolut de prendre les armes, étoit gouvernée par les Ministres, & la protestation qu'ils publièrent contre cette paix, fit bien voir de quel venoient les Conscils de la Guerre.

Je ne dois pas omettre ici la Lettre que la Prétendue Eglise de Paris écrivit à la Reine Catherine, parce qu'elle est d'un style extraordinaire envers une Reine, & confirme admirablement tout ce qu'on a vu de l'esprit de la Réforme. Elle fut écrite en 1560. un peu avant la condamnation d'Anne du Bourg : & la Lettre porte : *Que si on attendoit plus outre contre lui & les autres Chrétiens, il y auroit grand danger de troubles & émotions, & que les hommes pressés par trop grande violence, ne ressemblassent aux eaux d'un étang, la chaussée duquel rompue, les eaux n'apportoient par leur impétuosité que ruine & dommage aux terres voisines : non, poursuivoient-ils, que cela avint par ceux qui dessous leur ministère avoient embrassé la Réformation de l'Evangile ; car elle devoit attendre d'eux toute obéissance.*

Tome III.

B b b b b

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

XXXIII.

Bèze & les autres Ministres inspirent la guerre & la révolte au parti.

Sup. n. 20.
Var. X. n. 47.
Bèze, hist. liv. VI.

Liv. III. c. 6.
Sup. n. 20, 21.

XXXIV.

Lettre de la prétendue Eglise de Paris à la Reine Cathérine.
Bèze, liv. III. p. 227.

DÉFENSE DE L'HISTOIRE DES VARIATIONS. *sance, mais pour ce qu'il y en avoit d'autres en plus grand nombre cent fois, qui connoissant les abus du Pape, & ne s'étant encore rangés à la Discipline Ecclésiastique, NE POURROIENT SOUFFRIR la persécution, de quoi ils avoient bien voulu l'avertir, afin qu'avenant quelque méchaf, elle ne pensât icelui procéder d'eux.*

Bèze nous a conservé cette Lettre, & on y remarque d'abord deux choses contraires. En apparence on y promettoit une obéissance inviolable. Le Royaume n'a rien à craindre, disent les Ministres, de ceux qui se sont soumis à leur ministère : il n'y a que ceux des Réformés qui ne se sont pas encore rangés à la Discipline, qui ne pourront souffrir la persécution : les autres, à les ouïr, sont à toute épreuve : voilà parler en Sujets, à qui la Loi éternelle fait sentir leur devoir. Mais ils ne demeurent pas long-tems sur ce ton soumis : on les auroit cru trop endurans, & ils ajoutent aussi-tôt après qu'il y en a beaucoup d'autres parmi eux, de qui tout est à craindre, jusqu'aux plus grands excès, & jusqu'aux débordemens les plus furieux : ainsi, ils diront, si vous voulez avec S. Paul, pour exagérer leur patience : *Nous sommes comme des brebis destinées à la boucherie* : mais si vous les pressez, ils tiendront bien-tôt un autre langage, & vous diront hardiment : Ne vous y trompez pas : nous ne sommes pas si brebis ni si patiens que vous pourriez croire : il est vrai qu'il y en a parmi nous, dont vous n'avez rien à craindre : mais le nombre en est petit : le nombre des emportés est cent fois plus grand. Que ne devoit-on craindre de cette Réforme ? au-lieu que les premiers Chrétiens disoient aux Empereurs & à tout l'Empire, comme on a vû dans le précédent Avertissement : Vous n'avez rien à craindre de nous : ceux-ci écrivent à la Reine : Tout est à craindre. Leurs menaces ne furent pas vaines : tôt après on les vit suivies de la Conjuración d'Amboise, de la prise universelle des armes, des Décrets de trente Synodes qui les autorisoient : tout, & Peuples & Ministres mêmes, & Synodes & Consistoires, passa au rang de ces *amans indisciplinés* dont on avoit menacé la Reine : on vit cette prétendue Eglise de Paris, qui promettoit selon l'Evangile, une soumission à toute épreuve, sonner le tocsin, pour animer toutes les autres à la guerre, & les Ministres qui avertissoient que les Peuples, comme les eaux d'un étang, pourroient enfin rompre leurs digues, furent les premiers à les lever.

Cette seule lettre est capable de pousser à bout les Jurieux, les Burnets, les Basnages, & en un mot tous les Ecrivains de la Réforme. Car d'un côté, la prétendue Eglise de Paris promet une obéissance à toute épreuve, & malgré la persécution : ce qu'elle n'auroit pas fait, si elle ne s'y fût senti obligée par la règle de la vérité ; de l'autre elle menace le Roi, en la personne de la Reine sa mere, & lui fait en effet la guerre un an ou deux ans après. Que diront donc les Ministres ? Qu'il est permis de prendre les armes contre son Roi ? la prétendue Eglise de Paris les confond par ses promesses. Que leur Parti est demeuré dans la soumission ? la même prétendue Eglise les dément par ses menaces. Que la Réforme n'a point varié dans ce Dogme si essentiel à la tranquillité publique ? on voit toutes les Variations dont nous l'avons convaincue, ramassées dans une seule lettre, où en même tems qu'elle établit la Loi de l'obéissance, elle y déroge d'abord par ses discours menaçans,

Y. Avert. n.
l. 13.

Rom. VIII. 36.

toute prête à l'anéantir par les actions les plus sanguinaires.

M. Bafnage entreprend de justifier la Réforme de l'assassinat du Duc de Guise, & d'abord il réussit mal pour l'Amiral. *On lui fait un crime, dit-il, d'avoir osé quelquefois parler du dessein d'assassiner le Duc de Guise, sans s'y être opposé fortement.* Il supprime le principal chef de l'accusation. L'Amiral n'est pas seulement convaincu d'avoir osé quelquefois parler de cet assassinat : il avoue lui-même que l'assassin lui a découvert son dessein, en partant d'auprès de lui pour l'exécuter : & que loin de l'en détourner, il lui donna de l'argent pour se monter, & pour vivre dans l'armée du Roi, où il alloit le commettre. C'est une complicité manifeste : c'est non-seulement nourrir l'assassin, mais lui fournir des moyens pour exécuter son traître attentat. Bèze nous a conservé la déclaration où se trouve cet aveu formel de l'Amiral : M. Bafnage le taît, parce qu'il n'a rien à y répondre ; mais avec tous ses artifices, il n'a pu dissimuler deux faits décisifs : l'un que l'Amiral a scû le crime : l'autre qu'il n'a voulu ni détourner ni découvrir le criminel. C'en est assez pour le condamner, selon la Loi éternelle qui met au rang des coupables ceux qui consentent au crime, & ne prennent aucun soin de l'empêcher. L'Amiral, dit M. Bafnage, l'avoit fait autrefois : je le veux, quoique je ne le sçache que de la bouche de l'Amiral même qui s'en vante ; mais en tout cas, il devoit donc continuer à bien faire, & à satisfaire à une Loi dont il avoit reconnu la force. Mais, ajoute M. Bafnage, ce qui l'empêcha de découvrir cet assassinat, c'est que le Duc de Guise avoit attenté à sa personne. C'est l'Amiral qui le dit, & le dit seul, & le dit sans preuve : je l'ai fait voir dans l'Histoire des Variations : M. Bafnage le dissimule, & il croit le crime du Duc de Guise, sur la seule déposition de son ennemi. Ce n'est pas ainsi que je procède, & j'ai convaincu l'Amiral, par l'aveu de l'Amiral même. Mais après tout, & quoi qu'il en soit, la justice Chrétienne souffre-t-elle qu'on permette d'attenter sur son ennemi, ni qu'on laisse périr son frere, pour qui Jesus-Christ est mort, en lui permettant de courir à la trahison, & au meurtre ; sans seulement se mettre en peine de l'en détourner, pour ne pas dire, en lui fournissant de l'argent & du secours ; mais je fais nos prétendus-Réformés d'une conscience trop délicate sur l'assassinat. On sçait assez que d'Andelot ne s'excusa que foiblement du meurtre commis en la personne de Charri : l'Amiral son frere n'en fût non plus ému que lui : ces Messieurs vouloient bien qu'on sçût qu'il ne faisoit pas bon s'attaquer à eux, & que leurs amis ne leur manquoient pas dans le besoin ; & le meurtre ne leur étoit rien, pourvu qu'on ne pût pas les en convaincre dans les formes. Ce ne sont pas là des soupçons, ce sont des assassinats bien avérés dans l'histoire. La prédiction d'Anne du Bourg coûta la vie au Président Minart : M. Bafnage m'a demandé si j'étois assez crédule pour m'imaginer que Julien l'Apostat ait été tué par un Ange. Je pourrois bien à mon tour lui demander, s'il est si crédule que de croire que du Bourg ait été Prophète, ou que quelqu'un des Esprits célestes ait tué Minart. La Réforme étoit toute pleine d'AnGES semblables. Les deux compagnons du Président n'échappèrent à leurs mains que par hasard : mais Julien Fréme ne s'en sauva pas : il portoit, dit Castelnau, des mémoires & papiers pour faire le procès à plusieurs grands Protestants & partisans de cette cause. Il en mourut : les Anges

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS.

XXXV.

Pratique des
assassinats
dans la Ré-
forme auto-
risée par les
Ministres,

Basn. n. 522.

Bèze, liv. VI.

Var. X. 54.

55.

ibid.

Var. *ibid.*

Basn. *ibid.*

Brant. le Lab.

addit. liv. 1.

T. I. p. 388.

Var. X. n. 55

Cast. l. 1.

ch. 5. p. 9.

Bbbbbb ij

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

de la Réforme ne manquèrent pas leur coup à cette fois, & l'envoyèrent avec le Président Minart.

Je me suis senti obligé à remarquer ces assassinats dans l'histoire des Variations, & je suis encore contraint de les répéter : si la Réforme s'en fâche, je veux bien m'en taire à jamais, pourvu enfin qu'elle cesse de nous tant vanter ses Héros, & sa feinte douceur. M. Basnage nous veut faire accroire que tous ces meurtres infâmes, & même celui de Poltrot, fut *hautement désavoué par les chefs du Parti* : il ne fut que foiblement désavoué, comme on a vu, puisque l'Amiral en avoue assez pour se déclarer complice. Il n'y a qu'à revoir l'histoire des Variations, pour en demeurer convaincu. Pour Bèze, je lui fais justice, & je reconnois que Poltrot, après l'avoir accusé d'abord, *persista jusqu'à la mort à le décharger*. M. Basnage le répète, & prouve parfaitement bien ce que personne ne lui conteste ; mais en récompense il ne dit mot sur ce qui charge la Réforme de tous ces crimes : c'est que Poltrot & les autres s'en expliquoient hautement, sans que personne les en reprît : ce qui montre combien la Réforme étoit indulgente à ces pieux assassinats. J'ai aussi reproché à Bèze *l'approbation qu'il avoit donnée à l'entreprise d'Amboise, sans comparaison plus criminelle que le meurtre de Poltrot*. Ce traître pouvoit-il croire que ce fût un crime de massacrer le Duc de Guise, après avoir vu tout le Parti entrer par conjuration dans un semblable dessein contre ce Prince, avec l'approbation des plus doctes Théologiens de la Réforme, & de Bèze lui-même, qui en trouve, comme on a vu, le dessein très-juste ? C'est à quoi il falloit répondre ; mais le Ministre ne l'entreprend pas. J'avois encore ajouté, ce qui est hors de tout doute, *que Bèze devant l'action, ne fit rien pour l'empêcher, encore qu'il ne pût pas l'ignorer*, puisque la Déclaration en étoit publique ; & *qu'après qu'elle eût été faite, il n'oublia rien pour lui donner toute la couleur d'une action inspirée*. Pour en être entièrement convaincu, il ne faut que lire l'histoire des Variations, & voir en même tems le profond silence de M. Basnage.

XXXVI.
M. Burnet critique en vain les Variations : son ignorance sur le droit François est de nouveau démontrée.

Crit. p. 35.

J'ai satisfait ce Ministre sur ce qui regarde la France, & le Lecteur peut juger, si son Livre, où il laisse sans réplique ce qu'il y a de plus convaincant, & où il déguise le reste avec des faussetés si évidentes, mérite le nom de réponse. Il ne faut pas laisser croire à M. Burnet, que sa petite critique sur l'histoire des Variations, soit meilleure. Il s'offense du juste reproche que je lui ai fait, de parler des affaires de France, comme un Protestant entêté, & un étranger mal instruit. Je fais plus, car je lui fais voir, qu'il a pris pour le droit François, les murmures & les libelles des mécontents. Comment s'en peut-il laver, puisqu'après avoir été si bien averti, il tombe encore dans la même faute ? Il ne faut qu'entendre la Critique, où il parle ainsi : *Si, dit-il, M. de Meaux s'étoit donné la peine de parcourir le XXIII. Livre de M. de Thou, qui traite de l'administration des affaires sous François II. il y auroit trouvé tout ce que j'ai allégué, concernant les opinions des Jurisconsultes François* : Sans doute, je l'aurois trouvé, mais dans des Libelles sans nom. Car continue notre Docteur, *M. de Thou fait un long extrait d'un Livre écrit sur la fin du mois d'Octobre de l'an 1559. contre la part qu'une femme & des étrangers prenoient au gouvernement du Royaume*. Il est vrai que tout cela se

trouve dans cet extrait , & on y trouve encore *que les Rois de France ne sont en âge de regner par eux-mêmes , qu'à 25. ans.* Mais on y trouve en même tems , que ce Livre qu'on fait tant valoir , est un *Libelle* sans nom d'Auteur , qu'on sema parmi le peuple , pour l'émouvoir , & que M. de Thou a rapporté comme un fidèle Historien , de même qu'il a rapporté dans le même endroit *les discours licencieux qu'on répandoit artificieusement parmi le peuple , sous prétexte de défendre la liberté publique.* Voilà les Jurisconsultes de M. Burnet , & les sources , où il a puisé les maximes du droit public des François.

Mais puisque cent ans après que tous ces petits écrits sont dissipés , & que l'Histoire en a reconnu la malignité , M. Burnet se met encore à la tête de ses Réformés , pour les défendre : venons au fond. C'est un fait constant que François II. étoit reconnu pour majeur dans tout le Royaume : la Reine sa mere présidoit à ses conseils : Antoine , Roi de Navarre , premier Prince du Sang , qui fut sollicité de troubler le gouvernement , ne se laissa pas ébranler , non plus que les autres Princes du Sang : le seul Prince de Condé , que ses liaisons avec l'Amiral & les Huguenots rendoient suspect dès-lors , fit quelques démarches , qui n'eurent aucun effet , & qu'on traita de séditieux : tout étoit tranquille : on murmuroit contre les Princes de Guise , comme on fait contre les autres Favoris , bons ou mauvais : que sert ici de parler des prétextes dont on se servit ? le fond étoit que les mécontents vouloient obliger le Roi à former son Conseil à leur gré. Cependant on ne nioit pas que le Duc de Guise n'eût sauvé l'Etat en plusieurs rencontres , & qu'au grand bonheur de la France , il n'eût été bien avant dans les affaires , sous le regne précédent. Mets & Calais sont des témoins immortels de son zèle pour le bien de l'Etat : on s'obstinoit néanmoins à lui trouver le cœur étranger , malgré ses services , & encore que la branche d'où il étoit issu , eût fait rige en France. Quoi qu'il en fût , ce qui décidait contre les Auteurs du Libelle , c'est que le gouvernement étoit reconnu par les Armées & par les Provinces , dans toutes les Compagnies & dans tous les par les Ordres du Royaume : en sorte que les affaires alloient leur train , sans contradiction , jusqu'au tumulte d'Amboise , auquel tous ces Libelles préparoient la voie.

Tous ces faits sont bien constans dans notre Histoire , & en particulier dans celle de M. de Thou. Disons plus : M. Burnet ne nie pas lui-même que dès l'an 1374. il n'y eût une Ordonnance de Charles V. surnommé le Sage , & en effet , le plus avisé & le plus prévoyant de tous nos Rois , qui régloit les majorités à quatorze ans , ou pour mieux dire , à la quatorzième année. Notre Auteur fait semblant de croire que cette Ordonnance ne fut pas suivie ; mais c'est nier , non quelques faits particuliers , mais une suite de faits si constans , qu'il n'y a pas moyen de les désavouer , puisqu'on sçait , non-seulement que cette Ordonnance de Charles V. a été souvent confirmée par ses Successeurs , mais encore dans le fait que toutes les minorités arrivées depuis ont été réglées sur ce pied-là. Et d'abord Charles VI. Fils de Charles V. fut déclaré Majeur à l'âge qui étoit porté. Les autres Rois jusqu'à Charles VIII. étoient venus à la Couronne en âge viril : mais Charles VIII. avoit seulement

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

Ibid. 634.

XXXVII.
Suite de la
conviction
de M. Burnet, qui vient
au secours de
la Réforme.
Thuan. XXII.
pag. 616.

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARI-
TIONS.

Du Tillet,
Chron. abrég.
des Rois de
France.

treize ans & demi à la mort de Louis XI. son Pere. Cependant il fut ordonné dans les Etats de Tours qu'il n'y auroit aucun Régent en France : la Personne fut confiée à Madame de Beaujeu sa Sœur aînée, de quoi Louis Duc d'Orléans ne fut pas content ; mais la Majorité du jeune Roi n'en fut pas moins reconnue. Après les regnes de Louis XII. de François I. & de Henri II. François II. fut le premier qui tomba dans le cas de l'Ordonnance de Charles V. & encore qu'il n'eût que quinze ans, il fut naturellement & sans aucune contradiction reconnu Majeur, conformément aux derniers exemples de Charles VI. & de Charles VIII. l'autorité des Etats Généraux avoit passé. La maxime étoit si constante, qu'elle fut suivie, sans difficulté, sous Charles IX. Frere & Successeur de François II. qui fut aussi, sans contradiction, déclaré Majeur dans sa quatorzième année, & gouverna son Royaume par les conseils de la Reine sa Mere, qui avoit été Régente. Car pour les Reines, que l'Auteur sans nom du Libelle séditieux vouloit exclure absolument du Gouvernement, il étoit démenti par les exemples des siècles passés. Les Régences, quoique malheureuses, de Frédégonde & de Brunehaut, ne laissent pas de faire connoître l'ancien esprit de nos Ancêtres dès l'origine de la Monarchie ; & sans ici alléguer les autres Régences, celle de la Reine Blanche étoit en vénération à tous les peuples. Il y avoit tant d'autres exemples anciens & modernes d'une semblable conduite, qu'on ne pouvoit les nier sans imprudence. Ainsi le Gouvernement n'eut rien d'extraordinaire ni d'irrégulier sous François II. & M. Burnet n'a pû l'improuver qu'en préférant les Libelles aux Ordonnances, & les cabales aux conseils publics.

C'est ainsi que Du Tillet reconnu par tous les François pour le plus sçavant & le plus fidèle Interprète du Gouvernement de France, est devenu odieux à cet Auteur, à cause qu'il étoit du parti Royal : il voudroit même nous faire accroire que M. de Thou censure Du Tillet, & favorise son Adversaire ; mais il ne faut que ce seul endroit, pour découvrir la mauvaise foi de M. Burnet, puisque loin d'avoir censuré le Livre de Du Tillet, M. de Thou lui donne au contraire ce grand éloge : *que ce Livre qu'on avoit blâmé dans le tems qu'il fut publié, en haine de ceux de Guise pour qu'il fut fait, fut rappelé en usage par le Chancelier de l'Hôpital durant la Minorité de Charles IX. & élevé à un si haut point d'autorité, qu'on lui donna rang parmi les Ordonnances de nos Rois.* Ce qu'il dit que ce Livre de Du Tillet fut rappelé en usage, c'est qu'ayant été imprimé d'abord par ordre du Roi, les cabales le décrierent ; mais la face des choses étant changée, comme parle M. de Thou, & l'expérience ayant fait voir que ceux qui vouloient s'attirer l'autorité (durant la Minorité des Rois) avoient mis par leur ambition dans un extrême péril l'Etat divisé de factions : tout le monde connut clairement qu'il en falloit revenir aux maximes que Du Tillet avoit établies par tant d'Ordonnances & tant d'exemples : & en effet, après la décision d'un aussi grave Chancelier que Michel de l'Hôpital, ce qu'avoit écrit cet Auteur, passa pour inviolable parmi nous, comme tiré des Archives & des Registres publics qu'il avoit maniés long-tems, avec autant de fidélité que d'intelligence. Voilà comme M. de Thou a censuré Du Tillet, & voilà comme M. Burnet lit ses Auteurs.

Il n'a point trouvé d'autre remède à ce passage de M. de Thou que de

XXVIII.
M. Burnet
fausifie le pas-
sage de M. de
Thou dont il
se prévaut
contre Du
Tillet.
Crit. p. 37.
Thuan. 23.
p. 638.
Thuan. ibid.

le corrompre. Au-lieu que M. de Thou dit précisément *Que le Livre de Du Tillet fut rappelé en usage par le Chancelier de l'Hôpital: Is Liber in usum revocatus fuit à Michaële Hospitatio*, il lui fait dire que c'est l'Ordonnance de Charles V. qui fut rappelée en usage par ce sçavant Chancelier: au-lieu que M. de Thou continue à dire que ce Livre mérita tant d'autorité, qu'il fut mis au rang des Ordonnances: M. Burnet lui fait dire que l'Ordonnance de Charles V. (dont il n'est fait nulle mention en cet endroit de M. de Thou), fut insérée entre les Edits Royaux: comme si une Ordonnance reçue tant de fois par les Etats Généraux, & si constamment pratiquée, eût eu besoin de recevoir une nouvelle autorité du Chancelier de l'Hôpital, ou que ce fût une chose bien rare de mettre un Edit Royal si authentique, parmi les Edits Royaux. Ce qu'il y avoit de rare & de remarquable, c'est de donner cette autorité au Livre d'un particulier; & c'est ce qui arriva, dit M. de Thou, à celui de Du Tillet: tant on le jugea rempli des sentimens & de la Doctrine de toute la France.

Que M. Burnet cesse donc de parler de nos affaires, puisque toutes les fois qu'il y met la main, il augmente sa confusion; & qu'il cesse d'attribuer à M. de Thou ses erreurs & ses ignorances, en falsifiant, comme il fait, un si grand Auteur. Il triomphe cependant, & comme s'il avoit fermé la bouche à tous les François, il insulte au Gouvernement de France. Je ne daignerai lui répondre: ce n'est pas à un homme de cette trempe de censurer le Gouvernement de la plus noble & de la plus ancienne de toutes les Monarchies; & en tout cas, s'il nous veut donner pour modèle celui d'Angleterre, il devroit attendre qu'il eût pris une forme arrêtée, & qu'on y fût du moins convenu d'une règle stable & fixe pour la succession, qui est le fondement des Etats.

Je louerois la rétractation que fait cet Auteur de l'erreur où il est tombé sur la Régence prétendue du Roi de Navarre; mais on ne doit pas se faire honneur de si peu de chose, pendant qu'on persiste à soutenir des erreurs bien plus essentielles. Si M. Burnet avoit à se repentir, c'étoit d'avoir donné son approbation aux révoltes des Protestans: c'étoit d'avoir autorisé la plus noire des conjurations, c'est-à-dire, celle d'Amboise; & pour passer à d'autres matières, c'étoit d'avoir mis au rang des plus grands Saints un Cranmer qui n'a jamais refusé sa main, sa bouche, son consentement aux iniquités & aux violences d'un Roi injuste; qui lui a sacrifié durant treize ans sa Religion & sa conscience; qui en mourant a renié deux fois sa créance, & dont on ose encore comparer la perpétuelle & infâme corruption à la foiblesse de S. Pierre, qui n'a duré qu'un moment, & qui fut si-tôt expiée par des larmes intarissables.

Il ne peut rester aucun doute sur les révoltes de la Réforme en France: & les palliations de M. Burnet sont aussi foibles, pour les excuser, que celles de M. Basnage; mais peut-être qu'il aura mieux réussi à colorer les rébellions de son pays. C'est ce qu'il est bon d'examiner pendant que nous sommes sur cette matière. Il est constant dans le fait que l'esprit de sédition & de révolte parut en Ecosse comme en France, & par-tout ailleurs dès que la Nouvelle Réforme y fut portée. Elle se continua comme en France

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

Ibid. 37.

XXXIX.

On marque à M. Burnet qui se rétracte sur la Régence du Roi de Navarre, jusqu'où il devoit pousser ses rétractations.

Crit. p. 34.

35.

XI.

La Réforme a introduit dans l'Ecosse des assassinats

DEFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS.

& des rébel-
lions que M.
Burnet colo-
re aussi mal
que celles de
France : Ad-
dition nota-
ble à l'Histo-
re des Varia-
tions.

Hist. de la
Réform. d'E-
cosse. A Lon-
dres, 1644.
p. 72.

sous les regnes forts, tel que fut celui de Jacques V. Comme en France, elle s'emporta aux derniers excès sous les foibles regnes & dans les minorités, telle que fut celle de Marie Stuart, qui avoit à peine six jours lorsqu'elle vint à la Couronne. Une si longue minorité, & l'absence de la jeune Reine qui étoit en France, où elle épousa le Dauphin François, donnerent lieu aux Réformés de son Royaume de tout entreprendre contre elle. Ils commencerent à s'autoriser par l'assassinat du Cardinal David Bèton, Archevêque de S. André, & Primat du Royaume. Il est constant de l'aveu de tous les Auteurs, & entr'autres de M. Burnet, que le prétendu martyr de George Vischard, un des Prédicans de la Réforme, donna lieu à la conjuration, par laquelle ce Cardinal perdit la vie. On répandit une opinion qu'il étoit digne de mort pour avoir fait mourir Vischard contre les Loix; que si le Gouvernement n'avoit pas assez de force alors pour le punir, c'étoit aux Particuliers à prendre ce soin, & que les assassins d'un Usurpateur avoient de tout tems été estimés dignes de loüanges. C'est ce que raconte M. Burnet. On reconnoît le génie de la Réforme qui a toujours de bonnes raisons pour se venger de ses ennemis, & usurper la puissance publique. Les Conjurés prévenus de ses sentimens entrèrent dans le Château du Cardinal, & l'ayant engagé à leur ouvrir la porte de sa chambre où il s'étoit barricadé, ils le massacrèrent sans pitié. Ainsi ils joignirent la perfidie à la cruauté. *La mort de Bèton*, dit M. Burnet, *fit porter des jugemens assez opposés. Il se trouva des personnes qui voulurent justifier les Conjurés, en disant qu'ils n'avoient rien fait que tuer un voleur insigne. D'autres bien-aisés que le Cardinal fût mort, condamnoient pourtant la maniere dont on l'avoit assassiné, & y trouvoient TROP DE PERFIDIE & de cruauté.* S'il y en eût eu un peu moins, l'affaire auroit pû passer. C'est sur cet Acte sanguinaire que la Réformation a été fondée en Ecosse; & il est bon de remarquer, comment il est raconté dans un Livre imprimé à Londres, qui a pour titre, *Histoire de la Réformation d'Ecosse.* Après s'être saisis du Château & de la chambre du Cardinal par la perfidie qu'on vient de voir, les Conjurés le trouverent assis dans une chaire qui leur crioit, *Je suis Prêtre, je suis Prêtre, ne me tuez pas.* Jean Leslé, suivant ses anciens vœux, frappa le premier, & lui donna un ou deux coups, comme aussi Pierre Carmichaelle. Mais Jacques Malvin, HOMME D'UN NATUREL DOUX ET MODESTE; croyant qu'ils étoient tous deux en colère, les arrêta en disant: *Cet œuvre & jugement de Dieu doit être fait avec une plus grande gravité.* Alors présentant la pointe de l'épée au Cardinal, il lui dit: *Repens-toi de ta mauvaise vie passée, & en particulier d'avoir répandu le sang de ce notable instrument de Dieu Georges Vischard, qui, consumé par le feu devant les hommes, crie néanmoins vengeance contre toi; & nous sommes envoyés de Dieu pour en faire le châtement. Car je proteste ici en présence de mon Dieu, que ni la haine de ta personne, ni l'amour de tes richesses, ni la crainte d'aucun mal que tu m'aurois pû faire en particulier, ne m'ont porté, ou ne me portent à te frapper; mais seulement parce que tu as été, & que tu es encore un ennemi obstiné de JESUS-CHRIST & de son Evangile.* Ensuite il lui donna deux ou trois coups d'épée au travers du corps. On n'avoit jamais vû encore de douceur, ni de modestie de cette nature, ni la pénitence prê-
chée

chée à un homme en cette forme , ni un assassinat si religieusement commis. On voit combien sérieusement tout cela est raconté dans *l'Histoire de la Réformation d'Ecosse*. C'est en effet par cette action que les Réformés commencèrent à prendre les armes , & on lui donne par-tout dans cette Histoire , l'air d'une action inspirée pour l'honneur de l'Evangile. Tout le monde fut persuadé que les Ministres étoient du complot , mais pour ne raconter ici que les choses dont M. Burnet demeure d'accord , il est certain que les Conjurés s'étant emparés du Château où ils avoient fait le meurtre , & y ayans soutenu le Siège pour éviter la juste vengeance de leur sacrilège , quelques nouveaux Prédicateurs allèrent s'y réfugier avec eux. Cette marque d'intelligence & de complicité est manifeste. Les coupables du même crime cherchent naturellement un même refuge. Mais il faut voir de quelle couleur M. Burnet a voulu couvrir cette honteuse action de ses Prédicans. Ces nouveaux Prédicateurs , dit-il , lorsque le coup eut été fait , allèrent véritablement se réfugier dans le Château , où les assassins s'étoient mis à couvert , mais aucun d'eux n'étoit entré dans cette conjuration , pas même par un simple consentement ; & si plusieurs tâcherent ensuite de pallier l'énormité de ce crime , je ne trouve point qu'aucun entreprit de le justifier : On voit déjà deux faits conitans : l'un que ces nouveaux Prédicateurs eurent le même asyle que les meurtriers ; & l'autre , qu'ils pallierent l'énormité du meurtre. Voilà de l'aveu de M. Burnet , les premiers fruits de la Réforme : on y pallie selon lui les crimes les plus énormes. Hé , que vouloient-ils qu'ils fissent ? Qu'ils donnassent ouvertement leur approbation , pour se rendre exécrables à tout le genre-humain ? C'est ainsi que la Réforme commence. Tout ce qu'on peut dire en faveur de ses Auteurs , c'est qu'en palliant les assassinats les plus barbares , ils n'en étoient pas venus jusqu'à l'excès de les approuver ouvertement. M. Burnet ajoute que comme ces nouveaux Prédicateurs appréhenderent que le Clergé ne vengeât sur eux la mort de Bèton , ils se retirèrent dans le Château où ils s'étoient réfugiés. C'est en voulant les excuser , achever de les convaincre. Car je demande , quand a-t-on vû des innocens se venger volontairement avec les coupables ? Et si au lieu de se disculper ou de se mettre à couvert de la vengeance publique , ce n'est pas là au contraire , en se déclarant complice , l'irriter davantage ? Quel exil ne devoit-on pas plutôt choisir qu'un asyle si infâme , & pouvoit-on s'éloigner trop , de gens si indignes de vivre ? Cependant M. Burnet raconte lui-même qu'un nommé Jean Rough , un de ces nouveaux Prédicateurs de l'Evangile , prit sa route en Angleterre , mais ce fut à cause qu'il ne put souffrir la licence des Soldats de la Garnison , de qui la vie faisoit honte à la cause dont ils se couvroient : C'est-à-dire , à la Réforme. Ce ne fut ni l'assassinat commis avec perfidie sur la personne d'un Cardinal & d'un Archevêque , ni l'audace de le défendre par les armes contre la puissance publique , qui firent horreur à ce Prédicant ; mais seulement la licence des Soldats : il auroit toléré en eux l'assassinat & la rébellion , si le reste de leur vie eût un peu mieux soutenu le titre de Réformés qu'ils se donnoient. Au surplus , & lui & les autres Docteurs de la Réforme se joignirent aux meurtriers , & ils cherchèrent des excuses à leur crime.

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

Burn. *ibid.*

Ibid.

Ibid. p. 463.

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

Bucan. l. XV.
Thom. l. III.

dit

Jo. Knox ad-
mon. ad nob.
& pop. Scot.

Je trouve au nombre de ceux qui se joignirent à ces assassins, Jean Knox, ce fameux Disciple de Jean Calvin, & chef des Réformateurs de l'Ecosse. On le croit Auteur de l'*Histoire de la Réformation de l'Ecosse*, où l'on vient de voir l'assassinat étalé avec autant d'appareil & d'aussi belles couleurs, qu'on auroit pu faire les actions les plus approuvées. Il est bien constant d'ailleurs que Jean Knox se retira, comme les autres Prédicants, dans le Château avec les meurtriers; & tout ce qu'on dit pour l'excuser, c'est qu'il ne s'y mit avec eux qu'après la levée du siège: comme si en quelque temps que ce fût, je ne dis pas un Réformateur, mais un homme de bien, n'eût pas dû avoir en horreur les Auteurs d'un crime si énorme, & les éviter comme des monstres. Les plus zélés défenseurs de ce chef de la Réforme d'Ecosse, demeurent d'accord que cette action est insoutenable. M. Burnet n'a osé la remarquer, & il dissimule encore ce que raconte Bucanan, & après lui M. de Thom, que Jean Knox reprenoit pour du Château des viols & des pilleries qu'ils faisoient dans le voisinage: mais sans qu'on ait remarqué que jamais, non plus que Jean Rough, il leur ait dit le moindre mot de leur assassinat.

Il auroit trop démenti sa propre Doctrine. Car c'est lui qui dans ce fameux avertissement à la Noblesse & au Peuple d'Ecosse, ne craint point ces mots: *J'assûrerai hardiment que les Gentils hommes, les Gouverneurs, les Juges & le Peuple d'Angleterre, devoient non-seulement résister à Marie leur Reine, cette nouvelle Jézabel, dès lors qu'elle commença à éteindre l'Evangile, mais encore la faire mourir avec tous ses Prêtres & tous ceux qui entroient dans ses desseins.* Qui doute donc qu'avec ces principes un tel homme ne dût approuver le meurtre du Cardinal Bèton, puisqu'il auroit même approuvé celui de la Reine d'Angleterre & de tous les Prêtres, non-seulement, depuis qu'elle eût puni du dernier supplice les Auteurs de la Réforme, mais encore dès le moment qu'elle commença à la vouloir supprimer?

Tels ont été les sentimens des Auteurs, & comme on les appelle dans le parti, des Apôtres de la Réforme, bien éloignés en cela comme en tout le reste des Apôtres de Jésus-Christ. Ce Jean Knox est encore celui dont le violent discours anima tellement le Peuple Réformé de Perth à la sédition, qu'il en arriva des meurtres & des pilleries par toute la Ville, que l'autorité de la Régente ne put jamais appaiser. Depuis ce temps, la révolte ne cessa de s'augmenter: la Reine n'eut plus d'autorité, qu'autant, dit M. Burnet, qu'il plut à ses Peuples de dépendre de ses volontés: ils secondèrent les desseins de la Reine Elisabeth, & on sçait jusqu'où ils pouffèrent leur Reine Marie Stuart.

On trouve dans l'Histoire d'Ecosse, qu'après qu'elle eut été condamnée à mort, le Roi son fils ordonna des prières pour elle, mais tous les Ministres refuserent de les faire. Il crut que la Religion dont la Reine faisoit profession, pouvoit les empêcher d'obéir à ses ordres, & dressa lui-même cette formule de prière: *Qu'il plût à Dieu l'éclaircir par la lumière de la vérité, & la délivrer du péril où elle étoit.* Il n'y eut qu'un seul Ministre qui obéit, à la réserve de ceux qui étoient domestiques du Roi: les autres aimèrent mieux ne prier pas pour la conversion de leur Reine, que de de-

mander à Dieu qu'il la délivrât du dernier supplice auquel ils la voyoient condamnée.

Ils ne furent pas plus tranquilles sous le Roi Jacques son fils qui crut être échappé des mains de ses ennemis, plutôt que de ses sujets, lorsque l'ordre de la succession l'appella de la couronne d'Ecosse à celle d'Angleterre. Tout le monde sçait ce qu'il dit des Puritains ou Presbytériens, & de leurs maximes toujours ennemies de la Royauté. Enfin, il eût cru trouver la paix dans son nouveau Royaume d'Angleterre, s'il n'y eût pas trouvé cette Secte, & le même esprit que Jean Knox & Buchanan avoient inspiré aux Ecossois. Mais enfin les Puritains qui en étoient pleins, ont dominé en Angleterre comme en Ecosse, & ils ont fait souffrir au Fils & au petit-Fils de ce Roi, ce qu'on sçait & ce qu'on voit. L'Angleterre a oublié ce qu'elle avoit conservé de meilleur de l'ancienne Religion, & il a fallu, comme nous l'avons montré ailleurs, que la Doctrine de l'inviolable Majesté des Rois cédât au Puritanisme. Toutes les Conjurations que nous avons vu s'élever en Angleterre contre les Rois & la Royauté, ont été notoirement entreprises par des gens de ce parti. Le même parti a renouvelé de nos jours l'assassinat du Cardinal Béton, en la personne d'un de ses Successeurs, Archevêque de S. André, & Primat d'Ecosse comme lui. Les proclamations du Meurtrier & celles des autres Fanatiques, contre les Rois & l'Etat, n'ont point eu d'autres fondemens que ceux que Jean Knox & Buchanan ont établis en Ecosse, contre les Rois & contre ceux qui en soutenoient l'autorité; tout ce qu'ont fait ces Fanatiques plus que les autres, a été de prêcher sur les toits, ce que les autres se disoient mutuellement à l'oreille. Tels ont été, encore un coup, les fruits de la Réforme & de la prédication de Jean Knox & des Calvinistes; & M. Burnet qui les imite, a donné lieu à cette addition de l'Histoire des Variations de la Réforme.

Afin de remonter à la source, il faut aller jusqu'à Luther, & malgré les vaines défaites de M. Bagnage, faire voir l'esprit de révolte dans l'Alle-magne Protestante. Cette dispute ira plus vite, parce qu'il y a moins de faits: mais d'abord, il y en a un absolument décisif contre Luther dans ses Thèses de 1540, toutes pleines de sédition & de fureur, comme on le peut voir par la simple lecture. M. Bagnage excuse Luther en disant qu'il y établit l'obéissance due au Magistrat lors même qu'il persécute; & qu'il y a décidé qu'on devoit abandonner toutes choses plutôt que de lui résister. Je l'avoue; mais ce Ministre ne connoît guère l'humeur de Luther, qui, après avoir dit quelques vérités, pendant qu'il est un peu de sens raffiné, entre tout-à-coup en ses furies, aussi-tôt qu'il nomme le Pape, & ne se possède plus. C'est pourquoi à ces belles Thèses, où il avoit si bien établi l'autorité du Magistrat, il ajoute celles-ci, dont la fureur est sans exemple. *Que le Pape est un Loup-garou possédé du malin esprit: que tous les Villages & toutes les Villes doivent s'armer contre lui: qu'il ne faut attendre l'autorité, ni de Juge, ni de Concile, ni se soucier du Juge qui défendrait de le tuer: que si ce Juge ou les Paysans sont tués eux-mêmes dans le tumulte, par ceux qui poursuivent ce monstre, ils n'ont que ce qu'ils méritent: on ne leur a fait aucun tort: Nihil*

Ccccc ij

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS.

5. Avert. n.
60. & suiv.

Proclam. de
Jean Russell.

XLI.
On revient à
M. Bagnage,
& on con-
vaine Luther
& les Protec-
tans d'Alle-
magne d'a-
voir prêché
la révolte:
Thèses af-
freuses de
Luther.

Luth. T. 1.
p. 407. Skid.
XVI. Var.
VIII. 1. Bagn.
T. 1. 2. p. ch.
VI. p. 16.
Ibid. ib. 58.
& seqq.

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS.

Basn. *ibid.*
p. 506..

injuria illis illatum est : ne voilà-t-il pas le Juge ou le Magistrat bien en sûreté sous l'autorité de Luther ? Il poursuit : *Qu'il ne faut point se mettre en peine, si le Pape est soutenu par les Princes, par les Rois, par les Césars même : que qui combat sous un voleur, est déchû de la Milice aussi-bien que du salut éternel : & que ni les Princes, ni les Rois, ni les Césars ne se sauvent pas de cette Loi sous prétexte qu'ils sont Défenseurs de l'Eglise, parce qu'ils sont tenus de sçavoir ce que c'est que l'Eglise.* M. Basnage passe tout cela, & ne craint pas d'assurer que Luther n'attaque que l'autorité usurpée & tyrannique des Papes, sans seulement daigner remarquer qu'il n'attaque pas moins violemment, non-seulement les Juges & les Magistrats, mais encore & nommément les Rois & les Princes, & même les Empereurs qui le soutiennent : qu'il les dégrade de la milice : qu'il les met au rang des bandis qui combattent sous un chef de voleurs, & qu'il abandonne leur vie au premier venu. Ce n'est pas là seulement permettre de prendre les armes, pour se défendre des persécuteurs : c'est ouvertement se rendre agresseurs, & contre le Pape & contre les Rois qui défendront de le tuer, & on ne peut pas pousser la révolte à un plus grand excès. Le Chef des Réformateurs a introduit ces maximes.

XLII.

Les guerres de la ligue de Smalcalde : l'Electeur de Saxe, & le Landgrave mal justifiés par M. Basnage, & condamnés par eux-mêmes comme par toute l'Allemagne.

Sleidan, lib.

XVI.

Var. VIII. 3.

Basn. *ibid.*

504.

Sleid. XVII.

Var. VIII. 3.

Ibid. 505.

Ibid. 501.
& suiv.

Ces Thèses soutenues d'abord en 1540, furent jugées dignes par Luther d'être renouvelées en 1545, quelques mois avant sa mort, & ce Cygne mélodieux (car c'est ainsi qu'on prétend que le Prophète Jean Hus a nommé Luther) répéta cette chanson en mourant. Elle fut suivie des Guerres Civiles de Jean Fridéric, Electeur de Saxe, & de Philippe Landgrave de Hesse, contre l'Empereur, pour soutenir la Ligue de Smalcalde. M. Basnage fait semblant de me vouloir prendre par mes propres paroles, à cause de ce que j'ai dit, que l'Empereur témoignoit que ce n'étoit pas pour la Religion qu'il prenoit les armes. C'étoit donc, dit M. Basnage, une guerre politique. Il raisonne mal : pour sçavoir le sentiment des Protestans, il ne s'agit pas de remarquer ce que disoit Charles V. mais ce que disoient les Protestans eux-mêmes. Or j'ai fait voir, & il est constant par leur Manifeste, & par Sleidan qui le rapporte, qu'ils s'autorisoient du prétexte de la Religion & de l'Evangile que l'Empereur, disoient-ils, attaquoit en leurs personnes, mêlant par-tout l'Antechrist Romain, comme les Thèses de Luther & tous ses autres discours le leur apprennent : c'étoit donc dans l'esprit des Protestans une guerre de Religion, & on pouvoit se révolter par ce principe.

M. Basnage en convient ; mais il croit sauver la Réforme, en disant qu'outre le motif de la Religion, les Princes alléguoient encore les raisons d'Etat. Il raisonne mal encore un coup. Car il suffit, pour ce que je veux, sans nier les autres prétextes, que la Religion en ait été l'un, & même le principal, puisque c'étoit celui-là qui faisoit le fondement de la Ligue, & dont les armées rebelles étoient le plus émues.

Le raisonnement du Ministre a un peu plus d'apparence, lorsqu'il dit que les Princes d'Allemagne sont des Souverains ; d'où il conclut qu'ils peuvent légitimement faire la guerre à l'Empereur. Néanmoins il se trompe encore, & sans entrer dans la discussion des droits de l'Empire, dont il parle très-igno-

ramment, aussi-bien que du droit des Vassaux ; Sleidan dit expressément en cette occasion, comme il a été remarqué dans l'Histoire des Variations, que le Duc de Saxe, le plus conscientieux des Protestans, ne vouloit pas que Charles V. fût traité d'Empereur dans le manifeste, parce qu'autrement on ne pourroit pas lui faire la guerre légitimement : *alioqui cum eo belligerari non licere*. M. Basnage passe cet endroit selon sa coutume, parce qu'il est décisif & sans réplique. Il est vrai que le Landgrave n'eut point ce scrupule : mais c'est qu'il n'avoit pas la conscience si délicate, témoin son intempérance ; & , ce qui est pis, la polygamie, qui fait la honte de la Réforme. Il est vrai encore que le Duc de Saxe entreprit la guerre, ensuite du bel expédient dont on convint de ne traiter pas Charles V. comme Empereur, mais comme se portant pour Empereur. Mais tout cela sert à confirmer ce que j'ai établi par-tout, que la Réforme est toujours forcée par la vérité à reconnoître ce qui est dû aux Puissances souveraines, & en même tems toujours prête à éluder cette obligation par de vains prétextes. M. Basnage n'a donc qu'à se taire, & il le fait : mais il faudroit donc renoncer à la défense d'une cause qui ne se peut soutenir que par de telles dissimulations.

Il dissimule encore ce qui est constant, que ces Princes pros crits par l'Empereur, comme de rebelles Vassaux, furent contraints d'acquiescer à la Sentence ; que le Duc en perdit son Electorat & la plus grande partie de son Domaine ; que l'Empereur donna l'un & l'autre ; que cette Sentence tint & tient encore ; en un mot, qu'il punit ces Princes comme des rebelles, & les tint comme prisonniers, non-seulement de guerre, mais encore d'Etat : sans que l'Allemagne réclamât, ni que les autres Princes fissent autre chose que de très-humbles supplications & des offices respectueux envers l'Empereur. M. Basnage soutient indéfiniment que les Princes d'Allemagne, lorsqu'ils font la guerre à l'Empereur, ne demandent ni grâce ni pardon. Ceux-ci le demanderent souvent, & avec autant de soumission que le font des Sujets rebelles, & jurèrent à l'Empereur une fidelle obéissance, comme une chose qui lui étoit due. Tout cela, dis-je, est constant par l'autorité de Sleidan & de toutes les Histoires : ce qui montre dans cette occasion, quoi qu'en dise M. Basnage, une rébellion manifeste, pendant qu'il est certain d'ailleurs, que la Religion en fut le motif : qui est tout ce que j'avois à prouver.

Dans ce tems, après la défaite de l'Electeur & du Landgrave, arriva la fameuse guerre de ceux de Magdebourg, & le long siège que cette Ville soutint contre Charles V. Les Protestans se défendirent par maximes autant que par armes, & publièrent en 1550, le livre qui avoit pour titre, *du droit des Magistrats sur leurs Sujets*, où ils soutiennent à peu près la même Doctrine, que le Ministre Languet, sous le nom de Junius Brutus que Bucanan, que David Paré, que les autres Protestans, & depuis peu M. Jurieu, ont établie, c'est-à-dire, celle qui donne aux Peuples sujets un Empire Souverain sur leurs Princes légitimes, aussi-tôt qu'ils croiront avoir raison de les appeller Tyrans.

Il ne plaît pas à M. Basnage, que Luther ait mis en feu toute l'Allemagne. Qu'on lise le II. Livre des Variations, on y trouvera que les Luthériens furent les premiers qui armerent pour leur Religion, sans que personne songeât encore à les attaquer. Un traité imaginaire entre George, Duc de Saxe,

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

Sleidan. XVII.
Var. VIII. 3.

Sleidan. ibid.
Var. ibid.

Ibid. p. 501.

Sleidan. XXVI.
XXVIII. XIX.
XX. XXIV.

XLIII.
Le Livre
des Protestans de Magdebourg.

XLIV.
La guerre
commencée
par les Protestans & le

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS.

Landgrave avec l'approbation de Luther : silence de M. Bafnage sur tout cet endroit.

Var. II. 44.

Sleid. VI.

Var. ib. Mel.

IV. 70, 72.

XLV.

Les Lignes contre l'Empereur que Mélancton avoit détectées, comme contraires à l'Evangile, sont autorisées par Luther & par Mélancton même.

Var. IV. I. 2.

Sleid. VIII. init.

Sleid. ibid.

Lib. IV. epist.

85, 110, 111.

Var. IV. 2.

v. 32, 33.

Ibid. ep. 110.

111.

XLVI.
Falsification d'un passage de Mélancton, objectée témérairement par M. Bafnage.

Ibid. p. 506.

& les Catholiques, en fut le prétexte : il demeura pour constant que ce traité n'avoit jamais été : cependant tout le parti prit les armes : Mélancton est troublé du scandale dont la bonne cause alloit être chargée, & ne sçait comment excuser les exactions énormes que fit le Landgrave toujours peu scrupuleux pour se faire dédommager d'un armement, constamment & de son aveu, fait mal-à-propos & sur de faux rapports. Mais Luther approuva tout, & sans aucun respect ni ménagement pour la Maison de Saxe, dont il étoit sujet, il ne menaça de rien moins le Duc George, qui étoit un Prince de cette Maison, que de le faire exterminer par les autres Princes. N'est-ce pas là allumer la Guerre Civile : mais M. Bafnage ne le veut pas voir, & il passe tout cet endroit des Variations sous silence.

En voici un où il croit avoir plus d'avantage. On a rapporté dans cette Histoire un célèbre écrit de Luther, où encore que jusqu'alors il eût enseigné qu'il n'étoit pas permis de résister aux Puissances légitimes, il déclaroit maintenant contre ses anciennes maximes, qu'il étoit permis de faire des Lignes pour se défendre contre l'EMPEREUR & contre tout autre qui feroit la guerre EN SON NOM, & que non-seulement le droit, mais encore la nécessité ET LA CONSCIENCE mittoit les armes en main aux Protestants. J'avois à prouver deux choses : l'une que Luther fit cette déclaration après avoir été expressément consulté sur la matière : je le prouve par Sleidan, qui rapporte la consultation des Théologiens & Jurisconsultes, où il assista, & où il donna son avis tel qu'on le vient de rapporter : l'autre que le même Luther mit son sentiment par écrit, & que cet écrit de Luther répandu dans toute l'Allemagne, fut comme le son de tocsin pour exciter toutes les Villes à faire des Lignes : ce sont les propres termes de Mélancton dans une Lettre de confiance qu'il écrit à son ami Camérarius : & le fait que je rapporte est incontestable par le témoignage constant de ces deux Auteurs.

Ajoutons que Mélancton même, quelque horreur qu'il eût toujours eu des Guerres Civiles, consentit à cet écrit. Car après avoir enseigné que tous les gens de bien devoient s'opposer à ces Lignes ; après s'être glorifié de les avoir dissipés l'année d'après, comme il a été démontré dans l'Histoire des Variations par ses propres termes : à la fin il s'y laisse aller, quoiqu'en tremblant & comme malgré lui. Je ne crois pas, dit-il, qu'il faille blâmer les précautions de nos gens : il peut y avoir de justes raisons de faire la guerre : Luther a écrit très-moderément, & on a bien eu de la peine à lui arracher son Ecrit : je crois que vous voyez bien, mon cher Camérarius, que nous n'avons point de tort. Tout le reste qu'on peut voir dans l'Histoire des Variations, est de même style. Ainsi quoiqu'ils eussent peine à appaiser leur conscience, Luther & Mélancton même franchirent le pas ; toutes les Villes suivirent, & la Réforme se souleva contre l'Empereur par maxime.

M. Bafnage m'objecte que le passage de Mélancton que je cite, est falsifié : Mélancton se plaint, poursuit-il, qu'on a publié cet Ecrit dans toute l'Allemagne après l'avoir tronqué : M. de Meaux offre ce mot qui détruit sa preuve : car on sçait bien que l'écrit le plus pacifique & le plus judicieux pour produire de mauvais effets quand il est tronqué. Voyons si ce mot ôte affoiblit ma preuve ; ou même s'il sert quelque chose à la matière. Je ne chetchois pas dans Mélancton le sentiment de Luther : il n'en parle qu'obscurément à un ami qui sçavoit le fait

d'ailleurs. C'est de Sleidan que nous l'apprenons, & ce sentiment de Luther étoit en termes formels, *de permettre de se liguier pour prendre les armes même contre l'Empereur*. On en a vu le passage qui ne souffre aucune réplique : aussi M. Basnage n'y en fait-il pas. De cette sorte ma preuve est complète : la Doctrine de Luther est claire, & nous n'avons besoin de Mélancton que pour en apprendre les mauvais effets. Il nous les découvre en trois mois lorsqu'il se plaint que *l'Ecrit donna le signal à toutes les Villes pour former des Liges* : ces Liges qu'il se glorifioit d'avoir dissipées : ces Liges que les gens de bien devoient sans hait. Les Liges étoient donc comprises dans cet Ecrit de Luther, & les Liges contre l'Empereur, puisque c'étoit celles dont il s'agissoit, & pour lesquelles on étoit assemblé ; l'Ecrit n'étoit pas tronqué à cet égard, & c'est assez. Qu'on en ait, si vous voulez, retranché les preuves dont Luther soutenoit sa décision, ou que Mélancton se plaigne qu'on la laisse trop sèche & trop crüe en lui ôtant les belles couleurs dont sa douce & artificieuse éloquence l'avoit peut-être parée : quoi qu'il en soit, le fait est constant, & le mot que j'ai omis ou par oubli, ou comme inutile, l'étoit en effet. Mais enfin rétablissons ce mot oublié, si M. Basnage le souhaite : quel avantage en espérait-il ? si cet Ecrit tronqué qui soulevoit toutes les Villes contre l'Empereur, déplaisoit à Luther, que ne le désavouoit-il ? si la fierté de Luther ne lui permettoit pas un tel désaveu, où étoit la modération dont Mélancton se faisoit honneur ? étoit-ce assez de se plaindre à l'oreille d'un ami d'un Ecrit tronqué, pendant qu'il couroit toute l'Allemagne, & y soulevoit toutes les Villes ? mais ni Luther, ni Mélancton même ne le désavouent, & malgré toutes les chicanes de M. Basnage, ma preuve subsiste dans toute sa force, & la Réforme est convaincue par ce seul Ecrit d'avoir passé la rébellion en dogme.

Le Ministre revient à la charge ; & il fait dire à Mélancton, *Que Luther ne fut point consulté sur la Ligue*. Mais à ce coup, c'est lui qui tronque, & d'une manière qui change le sens. Mélancton ne dit pas au lieu qu'il cite, c'est-à-dire, dans la Lettre CXI. que Luther ne fut pas consulté sur la Ligue ; voici les mots : *Personne*, dit-il, *ne nous consulte maintenant ni Luther ni moi sur les Liges*. Il ne nie pas qu'ils n'aient été consultés : il dit qu'on ne les consulte plus maintenant ; il avoit dit dans la Lettre précédente : *On ne nous consulte plus tant sur la question, s'il est permis de se défendre par les armes*. On les avoit donc consultés ; on les consultoit encore ; mais plus rarement, & peut-être avec un peu de retour : mais toujours la conclusion étoit qu'on pouvoit faire des Liges, c'est-à-dire, prendre les armes contre l'Empereur.

Ce n'étoit plus là le premier projet, ni ces beaux desseins de la Réforme naissante, lorsque Mélancton écrivoit au Landgrave, c'est-à-dire, à l'Archiduc de toutes les Liges : *il vaut mieux périr, que d'ébranler des Guerres Civiles, ou d'établir l'Evangile, c'est-à-dire, la Réforme par les armes* : Et encore : *tous les gens de bien doivent s'opposer à ces Liges*. On dit que Mélancton étoit foible & timide ; mais, que répondre à Luther, qui ne vouloit que souffler pour détruire l'Antechrist Romain sans guerre, sans violence, en dormant à son aise dans son lit, & en discourant doucement au coin de son feu ? Tout cela étoit bien changé, quand il sonnoit le tocsin contre l'Empereur, & qu'il donnoit le signal pour former les Liges, qui firent nager toute l'Allemagne dans le sang.

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

XLVII.

C'est M. Basnage lui-même qui falsifie Mélancton dans cette même matière.

Basn. *ibid.*

506.
Mel. IV. ep.

337.
Ibid. 110.

XLVIII.

La Réforme a renoncé aux belles maximes qu'elle avoit d'abord établies : M. Basnage se confond lui-même.

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

Lib. III. ep.

16. Lib. IV. ep.

85. Basn. ibid.

XLIX.

* Si l'Auteur

des Variations a eu

tort d'attribuer à Luther

les excès des Anabaptistes.

M. Basnage

prouve très-bien

ce qu'on ne lui conteste

pas, & dissimule le res-

te.

Basn. 499.

Var. ibid.

Lib. II. n.

28, &c.

Var. lib. II.

11.

Ibid.

Var. I. 27,

29.

Ibid. 28.

Ibid. 31.

L.

Si M. Basnage

a raison de reprocher

à l'Auteur des Varia-

tions.

Mais après tout, à quoi aboutit tout ce discours du Ministre? Si on a eu raison de faire ces Ligues, comme il le soutient: pourquoi tant excuser Luther de les avoir approuvées? N'oseroit-on approuver une bonne action? Ou bien est-ce malgré qu'on en ait, qu'on sent en sa conscience que l'action n'est pas bonne, & que la Réforme qui la défend le mieux qu'elle peut, ne laisse pas dans le fond d'en avoir honte?

* Il ne me reste qu'à dire un mot sur les guerres des Payfans révoltés, & sur celles des Anabaptistes qui se mêlèrent dans ces troubles. Le Ministre s'échauffe beaucoup sur cette matière, & se donne une peine extrême pour prouver que Luther n'a point soulevé ces Payfans; qu'au contraire, il a improuvé leur rébellion; qu'il a défendu l'autorité du Magistrat légitime, même dans son Livre de la Liberté Chrétienne; & ailleurs jusqu'à soutenir qu'il n'est pas permis de lui résister, lors même qu'il est injuste & persécuteur qu'il a toujours détesté les Anabaptistes & leurs fausses Prophéties, qu'il a traitées de folles visions; qu'il a combattu de tout son pouvoir Muncer, Pfister, & les autres Séducteurs de cette Secte: il emploie un long discours à cette preuve: en un mot, il est heureux à prouver ce que personne ne lui conteste. Il a voulu avoir le plaisir de me reprocher deux ou trois fois hardiment *mes calomnies*; mais ç'a été en me faisant dire ce que je ne dis pas, & en laissant sans réplique ce que je dis.

Et d'abord pour ce qui regarde les Anabaptistes, pourquoi s'étendre à prouver que Luther les a détestés, & s'opposer avec chaleur à leurs visions? Je le sçavois bien, & je l'ai marqué en plus d'un endroit de l'Histoire des Variations. Comment Luther n'auroit-il pas rejeté Muncer & les siens, qui le trahirent de second Pape & de second Antechrist, autant à craindre que le premier, contre lequel il se soulevoit? J'ai reconnu toutes ces choses, & je n'ai pas laissé pour cela d'appeler les Anabaptistes un rejeton de la Doctrine de Luther: non, en disant qu'il ait approuvé leurs sentimens, à quoi je n'ai pas seulement songé, mais parce qu'encore qu'il les improuvât, il étoit vrai néanmoins, que les Anabaptistes ne s'étoient formés qu'en poussant à bout ses maximes.

C'est ce qu'il falloit attaquer, mais on n'ose. Car, qui ne sçait que les Anabaptistes n'ont condamné le Baptême des petits Enfans, & le Baptême sans immersion, qu'en poussant à bout cette maxime de Luther, que toute vérité révélée de Dieu est écrite, & qu'en matière de dogmes, les Traditions les plus anciennes ne sont rien sans l'Écriture? Disons plus: Luther a reproché aux Anabaptistes, de s'être fait Pasteurs sans mission: il s'est bien déclaré Évangéliste par lui-même; & il n'a fait non plus de miracle, pour autoriser sa mission extraordinaire, que les Anabaptistes, à qui il en demandoit. Si Muncer & ses Disciples se sont faits Prophètes sans inspiration, c'est en imitant Luther, qui a pris le même ton sans ordre, & on n'a qu'à lire les Variations pour voir qu'il est le premier des Fanatiques.

M. Basnage me fait dire que Luther n'étoit pas innocent des troubles de l'Allemagne. Déjà, ce n'étoit pas dire qu'il les eût directement excités; mais j'ai dit encore quelque chose de moins; voici mes paroles: *On ne croyoit pas Luther innocent des troubles de l'Allemagne*: Il falloit me faire justice en reconnaissance que je ménageois les termes envers Luther, comme envers les autres,

tres, & que je prenois garde à ne rien outrer. Car, au reste, on croyoit si peu Luther innocent de ces troubles, je veux dire de ceux des Paysans révoltés, comme de ceux des Anabaptistes, que l'Empereur en fit le reproche aux Protestans en pleine Diette, leur disant, *Que si on avoit obéi au Decret de Vormes, où le Luthéranisme étoit pros crit du commun consentement de tous les Etats de l'Empire, on n'auroit pas vu les malheurs dont l'Allemagne avoit été affligée, parmi lesquels il mettoit au premier rang la révolte des Paysans & la Secte des Anabaptistes.* C'est ce que raconte Sleidan, que j'ai pris pour garand de cette plainte. M. Bafnage est si subtil, qu'il ne veut pas que Charles V. ait chargé Luther des désordres qu'il imputoit au Luthéranisme. *M. de Meaux, dit-il, ajoute du sien que Luther fut chargé particulièrement de ce crime dans l'accusation de l'Empereur; ce qui n'est pas:* & sur cela il s'écrie, *Est-il permis d'ajouter & de retrancher ainsi à l'Histoire?* Sans doute, lorsqu'on trouve dans l'Histoire les malheurs attribués au Luthéranisme, il sera toujours permis d'ajouter que c'est à Luther qu'il s'en faut prendre. Quoi qu'en dise M. Bafnage, les Protestans répondirent mal à ce reproche de l'Empereur, lorsqu'ils se vanterent d'avoir condamné & puni les Anabaptistes, comme ils firent les Paysans révoltés; car l'Empereur ne les accusoit pas d'avoir trempé dans leur révolte, comme le veut notre Ministre, mais d'y avoir donné lieu, en rejetant le Decret de Vormes, & en soutenant Luther, & sa Doctrine que l'Empire avoit pros crite: les effets parloient plus que les paroles: l'Empire étoit tranquille avant Luther: depuis lui, on ne vit que troubles sanglans, que divisions irremédiables. Les Paysans qui menaçoient toute l'Allemagne, étoient ses Disciples: & ne cessoient de réclamer. Le fait est constant par Sleidan. Les Anabaptistes étoient sortis de son sein, puisqu'ils s'étoient élevés en soutenant ses maximes & en suivant ses exemples: qu'y avoit-il à répondre, & que répondront encore aujourd'hui les Protestans?

Diront-ils que Luther réprimoit les Rébelles par ses Ecrits, en leur disant que Dieu défendoit la sédition? On ne peut pas me reprocher de l'avoir dissimulé dans l'Histoire des Variations, puisque j'ai expressément rapporté ces paroles de Luther. Mais j'ai eu raison d'ajouter en même tems, *qu'au commencement de la sédition il avoit autant flaté que réprimé les Paysans soulevés:* c'est-à-dire, en les réprimant d'un côté, qu'il les incitoit de l'autre, tant il écrivoit sans mesure. Est-ce bien réprimer une populace armée & furieuse, que d'écrire publiquement qu'on exerçoit sur elle une tyrannie qu'elle ne pouvoit, ni ne vouloit, ni ne devoit plus souffrir? après cela, prêchez la soumission à des gens que vous voyez en cet état, ils n'écoutent que leur passion, & l'aveu que vous leur faites, qu'ils ne peuvent ni ne doivent pas souffrir davantage les maux qu'ils endurent. Mais Luther passe plus avant, puisqu'après avoir écrit séparément aux Seigneurs & à leurs Sujets rebelles, dans un Ecrit qu'il adressoit aux uns & aux autres, il leur crioit qu'ils avoient tort tous deux, & que s'ils ne posoient les armes, ils seroient tous damnés. Parler en cette sorte, non pas aux Sujets rebelles seulement, comme il falloit; mais aux Sujets & aux Seigneurs indifféremment, à ceux dont les armes étoient légitimes, & à ceux dont elles étoient séditionnelles, c'est visiblement enfler le cœur des derniers, & affaiblir le droit des autres. Bien plus, c'est donner lieu aux Rébelles de dire; Nous

Tome III.

D d d d

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS.

tions d'avoir
dit qu'on ne
croyoit pas
Luther inno-
cent des trou-
bles de l'Al-
lemagne, &
en particulier
de ceux des
Anabaptistes
& des Pay-
sans révoltés.

Bafn. 497.

Var. II. 15.

Sleid. I. VII.

Var. II. 15.

Sleid. VII.

Var.

Bafn. ibid.

Ibid.

Bafn. ibid.

Sleid. V. Var.
II. 12, 15.

L. I.
M. Bafnage
tâche en
vain d'excuser
Luther
dans le trou-
ble des Pay-
sans révoltés.

Var. II. 12.

Ibid. 15.

Sleid. ibid.

Var. ibid. 12.

Sleid. ibid.

Var. ibid.

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARI-
TIONS.

*Sleid. ibid.
Var. ibid.*

désarmerons quand nous verrons nos Maîtres désarmés : c'est-à-dire, qu'ils ne désarmeront jamais : à plus forte raison, les Princes & les Seigneurs ne désarmeront pas les premiers. Ainsi cet avis bizarre de Luther étoit propre à faire qu'on se regardât l'un l'autre, & que loin de désarmer, on en vint aux mains, ce qui en effet arriva bientôt après. Qui ne voit donc qu'il falloit tenir un autre langage, & en ordonnant aux uns de poser les armes, avertir les autres d'en user avec clémence, même après la victoire ? Mais Luther ne sçavoit parler que d'une manière outrée : après avoir flatté ces malheureux, jusqu'à dire les choses que nous venons d'entendre, conclut à les passer tous dans le combat au fil de l'épée, même ceux *qui auront été entraînés par force dans des actions séditieuses* ; encore qu'ils tendent les mains ou le col aux victorieux. On en pourra voir davantage dans l'Histoire des Variations : il y falloit répondre, ou se taire, & ne se persuader pas que Luther eût satisfait à tous les devoirs, en parlant en général contre la révolte. Mais encore d'où lui venoient des mouvemens si irréguliers ? si ce n'est qu'un homme enivré du pouvoir qu'il croit avoir sur la multitude, fait paroître par-tout ses excès, ou pour mieux dire, qu'un homme qui se croit Prophète, sans que le bon esprit du Seigneur soit tombé sur lui, s'imagine qu'à sa parole les bataillons hérissés baïsseront les armes, & que tous, grands & petits, seront atterrés.

LII.
Le Ministre
défend mal le
Livre de Lu-
ther de la li-
berté Chré-
tienne.

Var. II. II.

Basn. p. 507.

Ibid.

Sleid. lib. V.

*Luth. de lib.
Christ.*

Pour ce qui regarde le Livre de la Liberté Chrétienne, je reconnois avoir écrit, *Qu'on prétendoit que ce Livre n'avoit pas peu contribué à inspirer la rébellion à la populace*. M. Basnage s'en offense, & entreprend de prouver que Luther y a bien parlé de l'autorité des Magistrats. Loin de le dissimuler, j'ai remarqué en termes exprès, qu'en parlant indistinctement, en plusieurs endroits de son Livre, *contre les Législateurs & les Loix, il s'en savoit en disant qu'il n'entendoit point parler des Magistrats, ni des Loix Civiles*. Mais cependant, dans le fait deux choses sont bien avérées, tant par les demandes des Rébelles, que par Sleidan qui les rapporte : l'une, que ces malheureux entêtés de la Liberté Chrétienne, que Luther leur avoit tant prêchée, se plaignoient *qu'on les traitoit de serfs, quoique tous les Chrétiens soient affranchis par le Sang de Jesus-Christ*. Il est bien constant qu'ils appelloient servitudes, beaucoup de droits légitimes des Seigneurs, & quoi qu'il en soit, c'étoit pour soutenir cette Liberté Chrétienne, qu'ils prenoient les armes. Il n'en faudroit pas davantage pour faire voir comment ils prenoient ces belles propositions de Luther : *Le Chrétien est maître de tout ; le Chrétien n'est sujet d'aucun homme : le Chrétien est sujet à tout homme*. On voit assez les idées que de tels discours mettent naturellement dans les esprits. Ce n'est rien moins que l'égalité des conditions, c'est-à-dire, la confusion de tout le genre-humain. Quand après on veut adoucir par des explications ces paradoxes hardis, le coup est frappé, & les esprits qu'on a poussés dans des excès, n'en reviennent pas à votre gré. M. Basnage excuse ces propositions, en disant, que selon Luther, *Le Chrétien selon l'ame, est libre, & ne dépend de personne, mais qu'à l'égard du corps & de ses actions, il est sujet à tout le monde*. Tout cela est faux à la rigueur ; car, ni tout homme n'est sujet à tout homme selon le corps, puisqu'il y a des Seigneurs & des Souverains, sur le corps desquels les Sujets ne peuvent

attenter sans crime, en quelque cas quece soit : ni l'indépendance de l'ame n'est si absolue, qu'il ne soit vrai en même tems, que *toute ame doit être soumise aux Puissances supérieures*, & à leurs commandemens, jusqu'au point d'en être liée même *dans la conscience*, selon S. Paul. Ce n'est donc point enseigner, mais tromper les hommes, que de leur tenir en cette sorte de vagues discours, & on peut juger de ce qu'opéroient ces propositions toutes crûes, comme Luther les avançoit, puisqu'elles sont encore si irrégulières avec les excuses & les adoucissmens de M. Basnage,

Mais le Livre de la liberté Chrétienne produisit encore un autre effet pernicieux. Il inspiroit tant de haine contre tout l'Ordre Ecclésiastique, & même contre les Prélats qui étoient en même tems Souverains, qu'on croyoit rendre service à Dieu, lorsqu'on en secoioit le joug, qu'on appelloit tyrannique : l'erreur passoit aisément de l'un à l'autre : je veux dire, comme il a été remarqué dans l'Histoire des Variations, *Que mépriser les Puissances soutenues par la Majesté de la Religion, étoit un moyen d'affoiblir les autres*. C'est précisément ce qui arriva dans la révolte de ces Paylans : ils commencèrent par les Princes Ecclésiastiques, comme il paroît par Sleidan, & la révolte attaqua ensuite sans mesure & sans respect tous les Seigneurs. C'en est trop pour faire voir qu'on avoit raison de prétendre que le Livre de la Liberté Chrétienne *n'avoit pas peu contribué à inspirer la rébellion*.

Et puisque M. Basnage nous met sur cette matiere, il faut encore qu'il voie un beau discours de Luther. Lorsque les séditieux sembloient n'en vouloir qu'aux seuls Ecclésiastiques, & qu'ils n'avoient même pas encore pris les armes, Luther leur parloit en cette sorte : *Ne faites point de sédition* : il falloit bien commencer par ce bel endroit ; car sans cela, qui auroit pu le supporter ? Mais voici comme il continue : *Bien que les Ecclésiastiques paroissent en évident péril, je crois, ou qu'ils n'ont rien à craindre, ou qu'en tout cas, leur péril ne sera pas tel, qu'il pénètre dans tous leurs Etats, ou qu'il renverse toute leur Puissance. Un bien autre péril les regarde : & c'est celui que S. Paul a prédit après Daniel, qui est que leur tyrannie tombera, sans que les hommes s'en mêlent, par l'avénement de Jesus-Christ, & par le souffle de Dieu : c'étoit là, poursuivoit-il, son fondement : c'est pour cela qu'il ne s'étoit pas beaucoup opposé à ceux qui prenoient les armes : car il sçavoit bien que leur entreprise seroit vaine, & que si on MASSACROIT quelques Ecclésiastiques, cette BOUCHERIE ne s'étendrait pas JUSQU'A TOUS*.

On voit, en passant, l'esprit de la Réforme dès son commencement : chaque tems a son Prophète, & Luther faisoit alors ce personnage : tout étoit alors dans S. Paul & dans Daniel, comme tout est présentement dans l'Apocalypse : sur la foi de la Prophétie, il n'y avoit qu'à laisser faire les séditieux contre les Ecclésiastiques : ils n'en tueroient guère, & Luther se consolait de les voir périr d'abord en si petit nombre, parce qu'il étoit assuré d'une vengeance plus universelle qui alloit éclater d'en-haut sur eux. Si c'est dans cette vue qu'il les épargne, que deviendront-ils, hélas ! pour peu que tarde la Prophétie ? Quoi, le saint nom des Prophéties sera-t-il toujours le jouet de la Réforme, & le prétexte de ses violences & de ses révoltes ? mais laissons ces plaintes, & renfermons-nous dans celles de notre sujet. On nous demande

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

Rom. XIII.

Ibid. II.

Sleid. ibid.

Var. ibid. II.

LIII.
Etrange discours de Luther, où tout ce qu'on vient de dire est confirmé. Autre addition aux Variations : l'esprit de sédition & de meurtre sous prétexte d'interpréter les Prophéties.
Sleid. V.

quelquefois la preuve des séditions causées par la Réforme, & poussées dès son commencement contre les Catholiques & contre les Prêtres jusqu'à la pillerie : les voilà poussées jusqu'au meurtre, & c'est Luther, témoin non suspect, qui le dépose lui-même. On l'accuse d'y avoir du moins connivé : on n'a pas besoin de preuve, & c'est lui-même qui nous avoue qu'il ne s'y est opposé que foiblement, sans se mettre *beaucoup* en peine d'arrêter le cours de la *sédition armée*. Il lui laissoit massacrer un petit nombre d'Ecclésiastiques, & c'étoit assez que la *boucherie ne s'étendit pas sur tous*. Peut-on nier, sous couleur de réprimer la sédition, que ce ne soit là lui lâcher la bride ? Je n'avois point rapporté cet étrange discours de Luther dans l'histoire des Variations : on pense me faire accroire que j'y exagère les excès de la Réforme : on voit, loin d'exagérer, que je suis contraint de supprimer beaucoup de choses ; & on verra dans tous les endroits qu'on attaquera de cette histoire, qu'on a si peu de moyens d'en affoiblir les accusations, que la Réforme au contraire paroîtra toujours plus coupable que je ne l'ai dit d'abord, à cause que j'étois contraint à donner des bornes à mon discours.

LIV.
Réflexion
sur ces Variations de la Réforme.
Basn. ibid.
Ibid. 500.
Var. l. IV.
p. 1.

Cependant on ne rougit pas de m'accuser de *mauvaise foi*, & même de calomnie : ces reproches m'ont fait horreur ; je l'avoue : j'écris sous les yeux de Dieu, & on a pû voir que je tâche de mesurer toutes mes paroles, en sorte que mes expressions, soient plutôt foibles qu'outrées. S'il faut user de termes forts, la force de la vérité me les arrache. M. Basnage m'objecte une *contradiction sensible* en ce que je veux que Luther, dès l'an 1525. ait soulevé ou entretenu la rébellion des Paysans, pendant que j'avoue ailleurs que jusqu'à la Ligue de Smalcalde, qui se fit long-tems après, il n'y avoit rien de plus inculqué dans ces écrits que cette maxime, qu'on ne doit jamais prendre les armes pour la cause de l'Evangile. Je reconnois mes paroles. Certainement je n'avois garde d'accuser Luther d'avoir au commencement rejeté l'obéissance due au Magistrat & même au Magistrat persécuteur : puisqu'au contraire j'avoue que bien éloigné d'en venir d'abord à cet excès, il enseigna les bonnes maximes : & c'est par où je le convaincs d'avoir varié lorsqu'il en a pris de contraires. Il falloit que la Réforme fût confondue par elle-même dès son principe, & que la loi éternelle la forçât d'abord à établir l'obéissance qu'elle devoit rejeter dans la suite, le bien ne se soutient pas chez elle : il n'y prend point racine, pour ainsi parler, parce qu'il n'y a jamais toute sa force : de-là vient aussi qu'elle se dément dans le tems même qu'elle dit la vérité : Luther fomentoit la rébellion qu'il sembloit vouloir éteindre ; & en un mot, comme on vient de voir, il inspiroit plus de mal qu'il n'en conseilloit en effet dans ce tems-là, mais dans la suite il ne garda point de mesure : il enseigna ouvertement qu'on peut armer contre les Souverains, sans épargner ni Rois, ni Césars : toute l'Allemagne Protestante entre dans ces sentimens : la contagion gagne l'Ecosse & l'Angleterre : la France ne s'en sauve pas : la Réforme remplit tout de sang & de carnage : dans les vains efforts qu'elle fait pour effacer de dessus son front ce caractère si visiblement Antichrétien, elle succombe, & ne trouve plus de ressource qu'à chercher même parmi nous de mauvais exemples : comme si réformer le monde étoit seulement prendre un beau titre, sans valoir mieux que les autres.

Mais si on ne vouloit pas éviter soi-même les abus qu'on reprenoit dans l'Eglise, il ne falloit pas du moins approuver ses propres égaremens, ni s'en faire honneur : nous détestons parmi nous tout ce que nous y voyons de mauvais exemples, en quelque lieu qu'il paroisse, & de quelque nom qu'il s'autorise : les rébellions des Protestans sont passées en dogmes & autorisées par les Synodes : ce n'est point un mal qui soit survenu à la Réforme vieillie & défaillante : c'est dès son commencement & dans sa force, c'est sous les Réformateurs & par leur autorité qu'elle est tombée dans cet excès, & des abus si énormes ont les mêmes auteurs que la Réforme.

On peut voir beaucoup d'autres choses également convaincantes sur cette matiere dans un Livre intitulé *Avis aux Réfugiés*, qui vient de tomber entre mes mains, quoiqu'il ait été imprimé en Hollande au commencement de l'année passée. Cet Ouvrage semble être bâti sur les fondemens de l'Apologie des Catholiques, qui n'a laissé aucune réplique aux Protestans ; mais pour leur ôter tout prétexte, on y ajoute en ce livre, non-seulement ce qui s'est passé depuis, mais encore tant d'autres preuves des excès de la Réforme, & une si vive réfutation de ses sentimens, qu'elle ne peut plus couvrir sa confusion. Si l'Auteur de ce bel ouvrage est un Protestant, comme la Préface & beaucoup d'autres raisons donnent sujet de le croire, on ne peut assez louer Dieu de le voir si désabusé des préventions où il a été nourri, & de voir que sans concert nous soyons tombés lui & moi dans les mêmes sentimens sur tant de points décisifs. Je ne dois pas refuser cette preuve de la vérité ; elle se fait sentir à qui il lui plaît ; & lorsqu'elle veut faire concourir les pensées des hommes au même but, nulle diversité d'opinions ou de pensées ne lui fait obstacle. Les Protestans peuvent voir dans cet ouvrage, avec quelle témérité M. Jurieu les vantoit, il y a dix ans, comme les plus assurés & les plus fidèles de tous les Sujets. On leur montre dans cet ouvrage l'affreuse Doctrine de leurs Auteurs contre la Majesté des Rois & contre la tranquillité des Etats. Toute la ressource de la Réforme étoit autrefois de désavouer, quoiqu'avec peu de sincérité, tous ces Livres que l'esprit de rébellion avoit produits, ceux d'un Buchanan, ceux d'un Paré, ceux d'un Junius Brutus, & tant d'autres de cette nature ; mais maintenant on leur ôte entièrement cette vaine excuse en leur montrant qu'ils ont confirmé, & qu'ils confirment encore par leur pratique constante cette Doctrine qu'ils désavouoient, & que l'Eglise Anglicane, qui de toutes les Protestantes avoit le mieux conservé la Doctrine de l'inviolable Majesté des Rois, se voit contrainte aujourd'hui de l'abandonner. On n'oublie pas que M. Jurieu, le même qui nous vantoit, il y a dix ans, la fidélité des Protestans, a tout éprouvé ; jusqu'à dire que *tous les Huguenots étoient prêts de signer de leur sang que nos Rois ne dépendent pour le temporel de qui que ce soit que de Dieu, & que sous quelque prétexte que ce soit, les Sujets ne peuvent être absous du serment de fidélité*, à la fin a embrassé le parti de ceux qui donnent tout pouvoir aux Peuples sur leurs Rois : qu'il leur laisse par conséquent le pouvoir de s'absoudre eux-mêmes, & sans attendre personne, de tout serment de fidélité & de toute obligation d'obéir à leurs Souverains ; & qu'il s'est par ce moyen réfuté lui-même, plus que n'auroient jamais pû faire tous ses Adversaires ensemble. Par-là on découvre clairement que la Réforme n'a

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS.

L V.

On touche en passant les égaremens de la Réforme marqués par d'autres Auteurs, & en particulier dans l'*Avis aux Réfugiés*, imprimé en Hollande en 1690.

*Avis, p. 77.
Polit. du
Clergé.*

*Avis, p. 219;
n. suiv.*

*Avis, p. 81.
& suiv.
Politiq. du
Clergé. p. 217.*

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS.

P. 210, 211,
214.

*Avis, p. 282.
& suiv.*

LVI.
Réflexions
sur le maria-
ge du Land-
grave : S'il
permet à M.
Basnage de
mettre Lu-
thier & les
autres Ré-
formateurs
au rang des
grands hom-
mes.

rien de sincère, ni de sérieux dans ses réponses, qu'elle les accommode au tems, & les fait au gré de ceux qu'elle veut flatter. Ce qui donnoit prétexte aux Protestans de préférer leur fidélité à celle des Catholiques, étoit la prétention des Papes sur la temporalité des Rois. Mais outre qu'on leur a fait voir dans ce Livre que toute la France, une aussi grande partie de l'Eglise Catholique, fait profession ouverte de la rejeter; on montre encore plus clair que le jour, que s'il falloit comparer les deux sentimens, celui qui soumet le temporel des Souverains aux Papes, & celui qui le soumet au Peuple; ce dernier parti, où la fureur, où le caprice, où l'ignorance & l'emportement domine le plus, seroit aussi sans hésiter le plus à craindre. L'expérience a fait voir la vérité de ce sentiment, & notre âge seul a montré parmi ceux qui ont abandonné les Souverains aux cruelles bizarreries de la multitude, plus d'exemples & plus tragiques contre la Personne & la Puissance des Rois, qu'on n'en trouve durant six à sept cens ans parmi les Peuples, qui en ce point ont reconnu le pouvoir de Rome. Enfin la Réforme poussée à bout pour ses révoltes, produisoit pour dernière excuse, l'exemple des Catholiques sous Henri le Grand; mais on l'a encore forcée dans ce dernier retranchement, non-seulement en lui faisant voir combien il étoit honteux, en se disant Réformés, de faire pis que tous ceux qu'on étoit venu corriger, mais encore en montrant dans le bon parti, qui étoit celui du Roi, des Parlemens tous entiers, composés de Catholiques; une Noblesse infinie de même créance, & presque tous les Evêques, desquels nulle autorité & nul prétexte de Religion n'avoit rien pu obtenir contre leur devoir: au lieu que parmi les Protestans, lorsqu'on y a attaqué les Souverains, la défection a été universelle & poussée jusqu'aux excès qu'on a vus. Joignez à toutes ces choses si évidemment démontrées par un Protestant dans l'*Avis aux Réfugiés*, ce que j'ai dit dans ces deux derniers Avertissemens en me renfermant, comme je devois, dans la défense des Variations contre M. Jurieu & M. Basnage qui les attaquoient; l'Histoire de la Réforme paroîtra affreuse & insupportable, puisqu'on y verra toujours l'esprit de révolte, en remontant depuis nos jours jusqu'à ceux des Réformateurs.

Ainsi par un juste jugement, Dieu livre au sens réprouvé & à des erreurs manifestes, ceux qui prennent des noms superbes contre son Eglise, & entreprennent de la réformer dans sa Doctrine. Témoin encore le mariage du Landgrave, l'éternelle confusion de la Réforme, & l'écueil inévitable où se briseront à jamais tous les reproches qu'elle nous fait des abus de nos Conducteurs. Car y en a-t-il un plus grand que de flatter l'intempérance, jusqu'à autoriser la Polygamie, & d'introduire parmi les Chrétiens des mariages Judaïques & Mahométans? Vous avez vu les égaremens du Ministre Jurieu sur ce sujet; si étranges & si excessifs, que plusieurs bons Protestans en ont eu honte. J'ai vu les Ecrits de M. de Beauval que M. Jurieu tâche d'accabler par son autorité Ministrale; j'ai vu la Lettre imprimée d'un Ministre sur ce sujet. J'ai cru que c'étoit M. Basnage, Confrère de M. Jurieu dans le ministère de Rotterdam: on assure que c'est un autre, je le veux; & quoi qu'il en soit, ce Ministre qui m'est inconnu, pousse vigoureusement M. Jurieu, qui de son côté ne l'épargne pas. Le mariage du Landgrave & l'erreur prodigieuse des

Réformateurs a excité ce tumulte parmi les Ministres : M. Basnage lui-même, qui ne veut pas être l'Auteur de la Lettre publiée contre son Confrere, prend un autre tour que le sien dans sa réponse aux Variations, voyons s'il réussira mieux ; & pouffons encore ce Ministre par cet endroit-là : ce sera autant d'avancé sur la réponse générale qu'il lui faudra faire, & elle sera déchargée de cette matiere. Voici donc comme il commence : *Il faut rendre justice aux grands hommes autant que la vérité le permet ; mais il ne faut pas dissimuler leurs fautes. J'avoue donc que Luther ne devoit pas accorder au Landgrave de Hesse la permission d'épouser une seconde femme, lorsque la premiere étoit encore vivante, & M. de Meaux a raison de le condamner sur cet article.* C'est quelque chose d'avouer le fait, & de condamner le crime sans chicaner ; mais il en falloit davantage pour mériter la louange d'une véritable & Chrétienne sincérité : il falloit encore rayer Luther, Bucer & Mélancton, ces Chefs des Réformateurs, du rang des *grands hommes*. Car encore que les grands hommes en matiere de Religion & de piété, qui est le genre où l'on veut placer ces trois personages, puissent avoir des foiblesses, il y en a qu'ils n'ont jamais, comme celle de trahir la vérité & leur conscience, de flatter la corruption, d'autoriser l'erreur & le vice connu pour tel ; de donner au crime le nom de la sainteté & de la vertu ; d'abuser pour tout cela de l'Ecriture & du Ministère sacré ; de persévérer dans cette iniquité jusqu'à la fin, sans jamais s'en repentir ni s'en dédire, & d'en laisser un monument authentique & immortel à la postérité. Ce sont là manifestement des foiblesses incompatibles, je ne dis pas avec la perfection des *grands hommes*, mais avec les premiers commencemens de la piété. Or tels ont été Luther, Bucer & Mélancton : ils ont trahi la vérité & leur conscience : c'est de quoi M. Basnage demeure d'accord, & en pensant les excuser, il met le comble à leur honte : *Je remarquerai, dit-il, trois choses : la premiere, qu'on arracha cette faute à Luther ; il en eut honte, & voulut qu'elle fût secrette* : Bucer & Mélancton ont la même excuse ; mais c'est ce qui les condamne. Car ils n'ont donc pas péché par ignorance : ils ont donc trahi la vérité connue : leur conscience leur reprochoit leur corruption ; ils en ont étouffé les remords, & ils tombent dans ce juste reproche de saint Paul : *leur esprit & leur conscience sont souillés*. Voilà les Héros de la Réforme & les Chefs des Réformateurs. Si c'est une excuse de cacher les crimes qui ne peuvent pas même souffrir la lumiere de ce monde, il faut effacer de l'Ecriture ces redoutables Sentences : *Nous rejettons les crimes honteux qu'on est contraint de cacher* ; Et encore, ce qui se fait parmi eux, & qui pis est, ce qu'on y approuve, ce qu'on y autorise, est honteux même à dire : & enfin cette parole de Jesus-Christ même : *Celui qui fait mal, hait la lumiere*. Ainsi qui veut découvrir le faux de la Réforme & la foible idée qu'on y a du vice & de la vertu, n'a qu'à entendre les vaines excuses dont elle tâche de diminuer, ou de pallier les foiblesses les plus honteuses de ses prétendus grands hommes.

Mais ils ne connoissoient peut-être pas toute l'horreur du crime qu'ils commettoient ? C'est ce qu'on ne peut pas dire en cette rencontre. Car ils sçavoient que leur crime étoit d'autoriser une erreur contre la foi, de pervertir le sens des Ecritures, d'anéantir la réforme que le Fils de Dieu avoit faite

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

Basn. 1. T. 2.
p. Ch. III.
p. 443.

Ibid.

Tit. I. 15.

II. Cor. II. 4.
Eph. V. 12.

Joan. II. 10.

LVII.
Démonstration
manifeste du crime
des Ré-

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIA-
TIONS.

formateurs
en cette oc-
casion.
Consult. n. 10.
11.
Var. *ibid.* 8.

dans le mariage. Ils sçavoient la conséquence d'une telle erreur, puisqu'ils reconnoissoient expressément, que si leur déclaration venoit aux oreilles du public, ils n'auroient rien de moins à craindre que d'être mis *au rang des Mahométans & des Anabaptistes qui se joient du Mariage*. C'est en effet en ce rang qu'ils ne craignent pas de se mettre, pourvu que le cas soit secret. L'erreur qu'ils autorisent, est quelque chose de pis qu'un adultère public, puisqu'ils aiment mieux que la femme qu'ils donnent au Landgrave, passe pour une impudique, & lui pour un adultère, que de découvrir l'infâme secret de son second Mariage. Par leur consultation ils ne justifient pas ce Prince. Car un aveugle qui se laisse conduire par d'autres aveugles, n'en est pas quitte pour cela, & il tombe avec eux dans l'abysme. Ils damnent donc celui qui leur confioit sa conscience, & ils se damnent avec lui. Ils le damnent, dis-je, d'autant plus inévitablement, qu'il se flatte du consentement & de l'autorité de ses Pasteurs, qui n'étoient rien de moins dans le parti que les Auteurs de la Réforme. Je ne vois rien de plus clair, ni ensemble de plus affreux que tous ces excès.

LVIII.

Si M. Basnage a pu dire que cette faute fût arrachée aux Réformateurs.

Var. VI. 4.

Consult. n. 3.
Var. VI. 7.
Ibid. p. 78.

On leur arracha cette faute, dit M. Basnage. Quoi, leur fit-on violence, pour souscrire à cet Acte infâme qui ternit la pureté du Christianisme; où un adultère public est appelé du saint nom de Mariage? Leur fit-on voir des épées tirées? Les enferma-t-on du moins? Les menaça-t-on de leur faire sentir quelque mal, ou dans leurs personnes, ou du moins dans leurs biens? C'est ce qu'on eût pu appeler en quelque façon *leur arracher une faute*; quoique dans le fond on n'arrache rien de semblable à un parfait Chrétien, & il sçait bien mourir plutôt que de céder à la violence. Mais il n'y eut rien de tout cela dans la souscription des Réformateurs: on leur promit des monastères à piller: que la Réforme en rougisse: le Landgrave, l'homme du monde qui avoit le plus conversé avec ces Réformateurs, & qui les connoissoit le mieux, les gagne par ces promesses: & voilà toute la violence qu'il leur fait. Il est vrai qu'il leur fait aussi entrevoir qu'il pourroit les abandonner, & s'adresser, ou à l'Empereur ou au Pape même. A ces mots, la Réforme tremble: *notre pauvre petite Eglise, misérable & abandonnée, a besoin*, dit-elle, *de Princes Régens vertueux*; de ces vertueux qui veulent avoir ensemble deux épouses: il faut tout accorder à leur intempérance, de peur de les perdre: une Eglise qui s'appuie sur l'homme & sur le bras de la chair, ne peut résister à de semblables violences. C'est ainsi que Luther, Bucer & Mélancton, ces colonnes de la Réforme, sont violentés, selon M. Basnage, & cela qu'est-ce autre chose qu'avouer en autres termes qu'ils sont violentés par la corruption de leur cœur?

LIX.

Etrange corruption dans ces chefs des Réformateurs.

Var. VI. n. 9.
Ibid. p. 112.
116.

Elle fut si grande & leur assoupissement si prodigieux, qu'ils ne se réveillèrent jamais: ils sentoient qu'ils laissoient un Acte de célébration de Mariage, la première femme vivante, où il étoit énoncé qu'on le faisoit *en présence de Mélancton, de Bucer & de Mélander, le propre Pasteur & Prédicateur du Prince*, & de l'avis de plusieurs autres Prédicateurs, dont la consultation étoit jointe au Contrat de Mariage, signée en effet de sept Docteurs, à la tête desquels étoient *Luther, Mélancton & Bucer*, & à la fin le même *Denis Mélander*, le propre Pasteur du Landgrave. Ces deux Actes furent déposés dans les

les Registres publics attestés authentiquement par des Notaires , pour éviter le scandale & conserver la réputation de la fille que le Landgrave épousoit , & de toute son honorable parenté. Ces Actes étoient donc publics , & on supposoit qu'ils devoient paroître un jour , comme regardant tout ensemble , & l'honneur d'une famille considérable , & même l'intérêt d'une Maison Souveraine. Cependant , loin de les avoir jamais révoqués , Luther & ses Compagnons y persistent. Ce secret honteux ne fut pas si bien gardé , qu'on n'en ait fait le reproche , & au Landgrave & à Luther de leur vivant : ils s'en sauvent par des équivoques , & Luther y ajoute fièrement à son ordinaire , que le Landgrave est assez puissant , & a des gens assez sçavans pour le défendre : ce qui est joindre la menace au crime , & insulter à la raison , à cause que le mépris en est soutenu par la puissance. Tout cela est démontré si clairement dans l'Histoire des Variations , qu'on n'a rien eu à y répliquer : telle a été la conduite de ces grands Hommes , & il faut du moins avouer qu'il n'y en a de cette figure que dans la Réforme.

Graces à Dieu , ceux que nous reconnoissons parmi nous pour de grands Hommes , ne sont pas tombés dans des excès où l'on voit de la perfidie , de l'impiété , une corruption manifeste , & une lâche prostitution de la conscience. Mais sans parler des grands Hommes , je pose en fait , parmi tant de fautes , dont les Protestans ont chargé quelques Papes à tort ou à droit , qu'ils n'en nommeront jamais un seul dans un si grand nombre & dans la suite de tant de siècles , qui soit tombé dans un abus de cette nature. Qu'ainsi ne soit. M. Basnage , qui pousse en cette occasion la récrimination le plus loin qu'il peut , n'a eu à nous objecter que deux Décrets des Papes ; l'un , de Grégoire II. & l'autre , de Jules II. Or , pour commencer avec lui par le dernier , il nous objecte la dispense que ce Pape accorda à Henri VIII. pour épouser la veuve de son Frere Arthus ; & comme s'il avoit prouvé qu'il fût constant que cette dispense fût illégitime , il s'écrit en cette sorte : *Faut-il moins de sainteté pour être Vicaire de Jesus - Christ , & le Chef de l'Eglise , que pour réformer quelques abus ? Ou l'inceste est-il un crime moins énorme qu'un double Mariage ?* Il renouvelle ici le fameux procès du Mariage de Henri VIII. avec Catherine d'Arragon ; mais visiblement , il n'y a nulle bonne foi à comparer ces deux exemples. Afin qu'ils fussent égaux , il faudroit qu'il fût aussi constant , que le Mariage contracté avec la veuve de son frere est réprouvé dans l'Evangile , qu'il est constant que le Mariage contracté avec une seconde femme , la premiere encore vivante , y est rejeté. Mais M. Basnage sçait bien le contraire , il sçait bien , dis-je , qu'il est constant entre lui & nous , que la Polygamie est défendue dans l'Evangile , & qu'une femme sur-ajoutée à celle qu'on a déjà , ne peut être légitime. Oseroit-il dire qu'il soit de même constant entre nous , que l'Evangile ait défendu d'épouser la veuve de son frere , ou que le précepte du Lévitique , qui défend de tels Mariages , ait lieu parmi les Chrétiens ? Mais il sçait , loin que cela soit constant parmi nous , qu'il ne l'est pas même parmi les Protestans. Nous en avons rapporté dans l'Histoire des Variations les témoignages favorables au Mariage de Henri VIII. & à la dispense de Jules II. Mélancton & Bucer ont approuvé cette dispense , & conséquemment ont approuvé le divorce de Henri VIII.

Tome III.

Eeccc

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

Ibid. p. 106.
116.

Var. VI. p.
18, 19.

Var. n. X.

L X.
Si M. Basnage a raison de comparer la Polygamie accordée par Luther , à la dispense de Jules II. sur le mariage de Henri VIII. avec la veuve de son frere.
Ibid. 443.

Var. VII. 56.
& suiv.

Mém. de Castelnau , l. I.

DÉFENSE DE L'HISTOIRE DES VARIATIONS.
ib. 2. p. 29. Le Lab.
Ibid.
 Castelnau, dont nous avons vu l'autorité alléguée par M. Bafnage, dit expressément, que *ce Roi envoya en Allemagne & à Genève, offrant de se faire Chef des Protestans, mener dix mille Anglois à la guerre, & contribuer cent mille livres sterlins, qui valent un million de livres tournois; mais ils ne voulurent jamais approuver la répudiation.* Selon le témoignage de ce grave Auteur, la répudiation fut improuvée, non-seulement en Allemagne, mais encore à Genève même : c'est-à-dire, dans les deux partis de la Nouvelle Réforme. Si Calvin a introduit depuis ce tems un autre sentiment parmi les siens, il ne laisse pas de demeurer pour constant, que la dispense de Jules II. étoit si favorable, qu'elle fut même approuvée de ceux qui cherchoient le plus à critiquer la conduite des Papes.

M. Bafnage reproche à Jules II. d'avoir accordé cette dispense hautement & à la face du Soleil, au lieu que Luther a eu honte de celle qu'il a donnée, & tâcha de la cacher : ce qui est, selon ce Ministre, bien moins criminel. Sans doute, quand le crime est manifeste, l'audace de le publier en fait le comble. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Jules II. n'avoit garde de rougir de sa dispense, ou de la cacher à l'exemple des Chefs de la Réforme, puisqu'au contraire il la donnoit hautement comme légitime : qu'elle fut publiquement acceptée par tout le Royaume d'Angleterre, où elle demeura sans contradiction durant vingt ans, & qu'en effet les fondemens s'en trouverent si solides, que les plus passionnés ennemis des Papes les crurent inbranlables. Voilà ce que l'on compare à la scandaleuse consultation de Luther.

LXI.
Si M. Bafnage a raison de dire que l'Eglise prétend dispenser des Loix de Dieu.
Ibid. 443. Conc. Triad. Sess. 24. Can. 3.
 Le Ministre nous objecte que le Concile de Trente prononce anathème contre ceux qui lui disputeront le pouvoir de dispenser dans les degrés d'affinité défendus par la Loi de Dieu. D'où il conclut, que l'Eglise Romaine se donne l'autorité de faire des choses directement contraires à la Loi de Dieu. Il dissimule qu'il s'agit ici de l'ancienne Loi & de sa police, & que dans ce Décret du Concile, la question n'étoit pas, si l'Eglise pouvoit dispenser de la Loi de Dieu, ce que les Peres de Trente n'ont jamais pensé ; mais si Dieu lui-même avoit abrogé la Loi ancienne à cet égard. Nous prétendons qu'une partie des empêchemens du Mariage portés par le Lévitique, sont de la Loi positive & de la police de l'ancien Peuple, dont Dieu nous a déchargés : en sorte que ces empêchemens ne subsistent plus que par des Coutumes & des Loix Ecclésiastiques. Ce n'est qu'en cette manière & dans cette vue que l'Eglise en dispense : & c'est par conséquent une calomnie de dire qu'elle s'élève au-dessus de la Loi de Dieu, ou qu'elle en prétende dispenser.

LXII.
Réponse de Grégoire II. rapportée mal-à-propos par le Ministre.
P. 443.
 M. Bafnage nous oppose un second Décret de Pape, & il est bon d'entendre avec quel air de décision & de dédain il le fait. *M. de Meaux se trompe*, dit-il, *quand il assure si fortement (au sujet de la consultation de Luther) que ce fut la première fois qu'on déclara que Jésus-Christ n'a point défendu de semblables Mariages (où l'on a deux femmes ensemble) il faut le tirer d'erreur en lui apprenant ce que fit Grégoire II. lequel étant consulté, si l'Eglise Romaine croyoit qu'en prenant deux femmes, lorsque la première détenue par une longue maladie, ne pouvoit souffrir le commerce de son mari, décida, selon la vigueur du Siège Apostolique, que lorsqu'on ne pouvoit se contenir, il falloit prendre une autre femme; pourvu qu'on fournit les alimens à la première. On voit déjà en*

passant, que ce n'est pas là prendre deux femmes, comme M. Bagnage veut le faire entendre, mais en quitter une pour une autre : ce qui est bien éloigné de la Bigamie dont il s'agit entre nous. Au reste, ce curieux Décret que M. Bagnage daigne bien m'apprendre, n'est ignoré de personne : toutes nos Ecoles en retentissent, & nos Novices en Théologie le savent par cœur. Après deux autres passages aussi vulgaires que celui-là, M. Bagnage avec un ton fier & avec un air magistral, nous avertit qu'il ne les rapporte que pour apprendre à M. de Meaux qu'il ne doit pas se faire honneur de l'Antiquité qu'il n'a pas examinée. Je lui laisse faire le sçavant tant qu'il lui plaira, & il aura bon marché de moi, tant qu'il ne me reprochera que de l'ignorance : je ne trouve rien de plus bas ni de plus vain parmi les hommes, que de se piquer de science, mais aussi ne faut-il pas en avoir beaucoup pour répondre à M. Bagnage. Cette Décision de Grégoire II. se trouve parmi ses Lettres, & encore dans le Décret de Gratien avec cette Note au bas : *Illud Gregarii sacris Canonibus imò Evangelica & Apostolica Doctrina penitus reperitur adversum* : c'est-à-dire, cette réponse de Grégoire est contraire aux saints Canons, & même à la Doctrine Evangelique & Apostolique. Les Papes ne sont donc pas si jaloux qu'on pense de maintenir, comme inviolables, toutes les réponses de leurs Prédécesseurs, puisqu'on trouve celle-ci avec cette Note dans le Décret imprimé par l'ordre de Grégoire XIII. & que les Reviseurs qu'il avoit nommés, n'y trouvent rien à redire. Ainsi, sans nous arrêter à ce que d'autres ont dit sur ce passage, contentons-nous de demander à M. Bagnage ce qu'il en prétend conclure ? Quoi ; que ce Pape a approuvé, comme Luther, qu'on eût deux femmes ensemble pour en user indifféremment ? C'est tout le contraire : c'est autre chose de dire avec ce Pape, que le Mariage soit dissous en ce cas ; autre chose de dire avec Luther, que sans le dissoudre, on en puisse faire un second ; l'un a plus de difficulté, l'autre n'en eut jamais la moindre parmi les Chrétiens, & Luther est le premier & le seul à qui la corruption a fait naître un doute sur un sujet si éclairci. Que si parmi les Protestans, d'autres, ou avant, ou après lui, ont soutenu en spéculation la Polygamie, il est le seul qui ait osé pousser la chose jusqu'à la pratique.

Mais enfin, dira-t-on, quoi qu'il en soit, un Pape se sera trompé ? Est-ce là de quoi il s'agit ? M. Bagnage connoît-il quelqu'un parmi nous qui entreprenne de soutenir que les Papes ne se soient jamais trompés, pas même comme Docteurs particuliers ? Et quand il voudroit conclure que celui-ci se seroit trompé, même comme Pape, à cause qu'il parle, comme il dit lui-même, *Vigore Sadis Apostolica* : Avec la force & la vigueur du Siège Apostolique : sans examiner s'il est ainsi, & si c'est là tout ce qu'on exige pour prononcer comme on dit *ex Cathedra* : enfin tout cela n'est pas notre question. Ce n'est pas une ignorance, ou une surprise de Luther que nous objectons à la Réforme ; il n'y auroit rien là que d'humain : c'est une séduction faite de dessein, dans un dogme essentiel du Christianisme, par une corruption manifeste contre la vérité & sa conscience. Il n'en est pas ainsi de Grégoire II. ce n'est point pour flatter un Prince, qu'il a écrit de cette sorte : c'est dans une difficulté assez grande une résolution générale : on ne lui a fait espérer ; pour le corrompre, ni le pillage d'un Monastère, ni de secourir son parti ; il

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

Gregor. II.
Ep. IX. T. I.
Conc. Gall.
Dét. c. 2.
q. 7. c. 18.
quod propo-
suerit.

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

ne se croit pas obligé de cacher sa réponse, s'il s'est trompé, aussi ne le suit-on pas, & on le reprend sans scrupule : mais enfin, il a dit naturellement ce qu'il pensoit : M. Bafnage n'a pû le convaincre, ni lui, ni les autres Papes, d'avoir décidé contre leur conscience, comme Luther & ses Compagnons sont convaincus de l'avoir fait, & par les reproches de la leur, & de l'aveu de M. Bafnage, & ainsi les Réformateurs de la Papauté n'y ont pû trouver aucun abus qui égalât ceux qu'ils ont commis.

LXIII.

De la prétendue Bigamie de Valentinien I. & de la Loi faite en faveur de cet abus.

Ibid. 444.
Sec. IV. 31.

Le Ministre n'a point trouvé de Pape : il a cru trouver un Empereur. *Valentinien*, dit-il, *fit publier dans toutes les Villes de l'Empire une Loi en faveur de la Bigamie, & en effet, il eut deux femmes sans encourir l'Excommunication de son Clergé.* Qu'appelle-t-il son Clergé ? Ce sont les Evêques du quatrième siècle. N'est-ce pas aussi le Clergé de M. Bafnage, & veut-il, à l'exemple de M. Jurieu, livrer à l'Antechrist ce Clergé auguste, qui comprend les Colonnes du Christianisme ? Veut-il dire, que tant de Saints, & un siècle si plein de lumière ait approuvé une Loi si étrange & si inouïe, je ne dis pas seulement dans l'Eglise Catholique, mais dans l'Empire Romain, ou qu'on ait pû douter un seul moment que la Polygamie fût défendue ? Il n'oseroit l'avoir dit, & il sçait bien qu'on l'accableroit de passages, qui lui prouveroient le contraire. Mais enfin, il y a eu une Loi ? Je n'en crois rien, non plus que Baronius & M. Valois, & tous nos habiles Critiques. Socrate qui le dit seul, ne mérite pas assez de croyance pour établir un fait si étrange : M. Bafnage sçait bien qu'il en hafarde bien d'autres, dont il est dédit par tous les Sçavans. Sozomène qui le suit presque par-tout, se tait ici : Théodoret de même : en un mot, tous les Auteurs du tems, ou des tems voisins gardent un pareil silence, & on ne trouve ce fait que dans ceux qui ont copié Socrate quatre à cinq cens ans après. Il ne faut pas oublier deux Auteurs Payens qui ont écrit vers les tems de Valentinien. C'est Ammian Marcellin & Zozime, le premier est constamment peu favorable à ce Prince, qu'il semble même vouloir déprimer, en haine du mépris qu'il témoignoit pour Julien l'Apostat, le Héros de cet Historien : & néanmoins parmi toutes ses fautes, qu'il marque avec un soin extrême, non-seulement il ne marque point celle-ci, mais il semble même qu'il ait dessein de l'exclure, puisqu'il rend ce témoignage à Valentinien : que ce Prince *toujours attaché aux règles d'une vie pudique, a été chaste au-dedans & au-dehors de sa maison, sans avoir jamais souillé sa conscience par aucune action malhonnette & impure, ce qui même le rendoit sévère à réprimer la licence de la Cour.* Auroit-on rendu ce témoignage à un Prince qui eût entrepris de faire une Loi, & de donner un exemple pour autoriser la Polygamie, que les Romains, même Payens, ne jugeoient digne que des Barbares ; que Valérien, que Dioclétien & les autres Princes avoient réprimée par des Loix expressees qu'on trouve encore dans le Code.

Ibid. 30.

Amm. Marc.
lib. XXXVI.
sub. fin.
XXVII.

Lib. IV. init.

Si Valentinien en avoit fait une contraire, Zozime n'aimoit pas assez cet Empereur, pour nous le cacher. En parlant de Valentinien & du dessein qu'il avoit de composer un Corps de Loix, il en remarque une qu'il fut contraint d'abolir ; c'étoit le cas de parler de celle-ci, si elle avoit ja-

mais été. Aussi ne se trouve-t-elle, ni dans le Code, ni nulle part: ni on ne voit qu'elle ait jamais été reçue, ni on n'écrit qu'elle ait été abolie: il n'en est resté ni aucun usage dans l'Empire, bien qu'on prétende qu'elle ait été publiée dans toutes les Villes, ni aucune marque parmi les Jurisconsultes, ni enfin aucune mémoire parmi les hommes. Jamais les Peres ne l'ont reprochée, ni durant la vie ni après la mort, ni à Valentinien, ni à Justine, cette prétendue seconde femme, quoique, devenue Arienne & persécutrice des Catholiques, elle n'avoit pas mérité d'être flattée. Quand nous n'aurions aucune autre preuve contre cette Fable, le nom même d'un Empereur si grave, si sérieux, si Chrétien, y résisteroit: il n'auroit pas déshonoré son Empire si glorieux d'ailleurs, par une Loi non-seulement si criminelle, même dans l'opinion des Payens, mais encore si impertinente. Qui en voudra voir davantage sur ce sujet, peut consulter Baronius, qui même convainc de faux cette Historiette de Socrate en plusieurs de ses circonstances, comme par exemple, lorsqu'il nous donne cette Justine pour fille dans le tems que Valentinien l'épousa; elle qu'on sçait avoir été veuve du Tyran Magnence. C'est Zozime qui le rapporte au quatrième Livre de son Histoire: *Le jeune Fils de Valentinien que ce Prince avoit eu de la Veuve de Magnence, fut, dit-il, fait Empereur à l'âge de cinq ans.* Et encore vers la fin du même Livre: *Le jeune Valentinien se retira auprès de Théodose avec sa mere Justine, qui, comme nous avons dit, avoit été femme de Magnence, & épousée après sa mort par Valentinien pour sa beauté.* Trouver deux fois dans un Historien, plutôt ennemi que favorable à Valentinien, ce Mariage avec Justine, sans qu'il en marque cette honteuse circonstance, ce seroit, quand nous n'aurions autre chose, une preuve plus que suffisante de sa fausseté. Etoit-il permis à M. Basnage de dissimuler toutes ces choses: de nous donner comme un fait constant, ce qu'il sçait avoir été rejeté par tant d'habiles gens, & par des raisons si solides; & encore de me reprocher l'ignorance de l'Antiquité, parce que, lorsque j'en marquois les sentimens sur la pluralité des femmes, je n'avois daigné tenir compte, ni d'un fait si mal fondé, ni de cette prétendue Loi de Valentinien? Et après tout, que peut-il conclure de tout ce fait, quand il seroit aussi véritable, qu'il est manifestement convaincu de faux? Le public n'en verroit pas moins de quelle absurdité il étoit à trois Prétendus Réformateurs de remettre en usage, après tant de siècles, une Loi entièrement oubliée d'un Empereur.

M. Basnage nous cite pour dernier passage, celui des Constitutions Apostoliques, où il est ordonné, dit-il, de recevoir paisiblement à la Communion la Concubine d'un Infidèle qui n'a commerce qu'avec lui. Il croit donc que les Eglises de Jesus-Christ ont approuvé de tels commerces hors du Mariage, & ne craint point de souiller la sainteté des mœurs Chrétiennes, & dans les tems les plus purs, par ces indignes soupçons. Faut-il apprendre à ce faux Sçavant la distinction triviale des femmes épousées solennellement, & d'autres femmes qu'on appelloit *Concubines*, parce qu'elles étoient épousées avec moins de solennité, quoiqu'elles fussent vraies femmes, sous un nom moins honorable? Toutes les Loix en sont pleines;

E e e e iij

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

Soc. IV. 31.

Lib. IV. circa
med.
Ibid.

LXIV.

Erreur de M. Basnage, qui sur une froide équivoque, objecte à toute l'Eglise & aux premiers siècles, d'avoir approuvé l'u-

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARI-
TIONS.

sage des Con-
cubines.

Ibid. Const.

Ap. VIII. 32.

Ibid.

L X V.
Passage de
Mélancion
que l'Auteur
des Varia-
tions est ac-
cusé par M.
Basnage d'a-
voir falsifié.

Var. VI.

Basn. ibid.

Lib. IV. Ep.

214.

Var. VI. 2.

Var. ibid. 3.

tous les Jurisconsultes en conviennent, on en voit même des restes en Allemagne; on la trouve jusques dans l'Ecriture, & ce grand Docteur l'ignore, ou, ce qui est pis, il fait semblant de l'ignorer. C'est qu'il cherchoit une occasion de nous objecter que le *Droit Canon*, dont les Loix sont si sacrées à Rome, autorise le Concubinage, puisqu'il permet de coucher avec une fille, lorsqu'on n'a point de femme. S'il vouloit dire des faulxetés, il devoit tâcher du moins de les expliquer en termes plus modestes. Mais où est cet endroit du *Droit Canon*? M. Basnage demeure court, & n'en a cité aucun endroit. C'est qu'en effet il n'y en a point: il n'a même osé citer ce fameux Canon d'un Concile de Tolède, où l'on permet une Concubine au sens qu'on vient de rapporter, parce qu'il sçait que cette grossière équivoque est maintenant reconnue de tout le monde; & cependant sur un fondement si léger, il remue sans nécessité toutes ces ordures, & il ose calomnier la Doctrine de l'Eglise Catholique.

Voilà toutes les excuses qu'il a pû trouver pour la Réforme dans ce honteux Mariage du Landgrave. Il se donne encore la peine d'excuser ce Prince, non de son incontinence, qui est avérée, mais d'avoir eu de ces maladies qu'on ne nomme pas, & qu'il avoit lui-même tâché de cacher: il est vrai, je l'avois remarqué en passant dans l'Histoire des Variations, comme une circonstance qui n'étoit pas indifférente au fait que je rapportois, & je l'avois fait avec tout le ménagement qui est dû en ces occasions aux oreilles d'un Lecteur. Mais puisque M. Basnage m'entreprend ici comme un *Calomniateur* qui ai corrompu un passage de Mélancion que je produis, il me contraint à la preuve. Ce Ministre veut nous faire accroire qu'on cachoit, non point la nature de la maladie du Landgrave, mais la maladie elle-même, de peur d'allarmer le parti dans un tems, où sa présence étoit absolument nécessaire, & où le délai de son voyage pour se trouver avec les autres Princes, donnoit déjà quelque allarme. M. Basnage ne s'aperçoit pas, tant ses lumieres sont courtes, qu'il est pris par son aveu. Dès qu'une personne publique, principalement un Souverain, & un Souverain d'une si grande action, cesse tout-à-fait de paroître, quoiqu'il soit au milieu de ses Etats; dès qu'on n'admet dans le Cabinet, que le Domestique ou les gens plus affidés & plus familiers, & que l'antichambre est muette; on ne demande pas s'il est malade. Plus ce Souverain est attendu dans une Assemblée solennelle, & plus sa présence y est nécessaire; plus on sent qu'il est malade lorsqu'il y manque; & loin d'en faire finesse, c'est alors qu'il le faut plutôt découvrir, de peur qu'on n'attribue son absence à une autre cause. Enfin si ce n'étoit pas la qualité du mal que l'on cachoit, que veulent dire ces paroles de Mélancion, puisqu'enfin on me contraint à les traduire: *on cache la maladie, & les Médecins disent que l'espace n'en est pas des plus sâcheuses*. Cependant j'ai corrompu Mélancion, dit notre Ministre, à cause que la bienséance m'avoit empêché de le traduire grossièrement, & de mot à mot. Mais après tout, que nous importe? quand on aura défendu un Prince si Réformé d'un mal honteux, l'aura-t-on défendu par là d'une intempérance encore plus honteuse? Il la confesse lui-même: il avoue dans l'instruction qu'il envoie à Luther par Bucer, que quelques So-

maines après son Mariage, il n'a cessé de se plonger dans l'Adultère, & qu'il ne vouloit, ni ne pouvoit se corriger d'une telle vie à moins qu'on ne lui permit d'avoir deux femmes ensemble : & remarquons que la Lettre qu'on vient de voir de Mélancton, cette Lettre où il est parlé de la maladie qu'on ne nommoit pas, est datée du commencement de 1539. l'instruction est de la fin de la même année, & il y dit que cette belle résolution de demander la permission d'avoir deux femmes, est la suite des réflexions qu'il a faites dans sa dernière maladie. Il dit encore, & il a voulu qu'on l'écrivit en l'an 1540, dans l'Acte de son second Mariage, que ce Mariage lui étoit nécessaire pour la santé de son ame & de son corps. Qu'on ramasse ces circonstances & qu'on juge, si c'est moi qui fais une calomnie au Landgrave, comme le dit M. Basnage, ou si c'est M. Basnage qui me fait une honteuse chicane. Il dit encore que M. de Thou justifie ce Prince : parce qu'en disant qu'il avoit une Concubine avec sa Femme par le conseil de ses Pasteurs, il ajoute, qu'à cela près, il étoit fort tempérant. Mais assurément le témoignage de M. de Thou ne prévaudra pas sur l'aveu du Landgrave qu'on vient d'entendre. C'est une honte à ce Prince & à la Réforme d'avouer ce commerce, comme approuvé par ses Pasteurs. Et néanmoins ce que l'on cachoit étoit encore plus infâme, puisque c'étoit la débauche, sous le nom de la sainteté, & un Adultère public, sous le voile du Mariage.

Pour purger les chastes oreilles des idées d'un Mariage scandaleux, & tout ensemble effacer les soupçons qu'on a voulu donner de l'ancienne Eglise, comme si elle étoit capable d'en approuver de semblables ou d'aussi mauvais : disons avec S. Augustin & les autres Peres, à la gloire de la sagesse Divine, que les Loix éternelles qu'elle a établies pour la multiplication de la race humaine, ont été dispensées dans l'exécution avec divers changemens : que pour réparer les ruines de notre nature, presque toute ensevelie dans les eaux du Déluge, il a été convenable au commencement de permettre d'avoir plusieurs femmes, & que cette coutume venue de cette origine s'est conservée & se conserve encore en plusieurs contrées, & dans plusieurs Nations : qu'elle s'est conservée en particulier dans le Peuple Saint, à cause qu'il devoit se multiplier par les mêmes voies, que le genre-humain, c'est-à-dire, par le sang : que toutes les raisons qu'on vient de dire, sont la cause des Mariages de nos Peres les Patriarches, à commencer depuis Abraham, qui devoit être le Pere de tant de Nations : que Jacob en qui devoit commencer la multiplication du Peuple Saint, par la naissance des douze Patriarches, Peres des douze Tribus, usa de cette Loi & fut suivi par tous ses descendans, & tout le Peuple de Dieu : que le désir de revivre dans une longue & nombreuse postérité, fut fortifié par celui de voir enfin sortir de sa race ce Christ tant promis : qu'après même qu'il fut déclaré qu'il sortiroit de Juda & de David, chacun pouvoit espérer d'avoir part à sa naissance par les Filles de sa race, qu'on pourroit marier dans ces Familles bénites : & qu'ainsi le même désir de multiplier sa race, subsistoit toujours dans l'ancien Peuple, non-seulement par l'espérance de revivre dans ses enfans, mais encore par celle d'avoir en leur nombre le Désiré des Nations. Les saintes Femmes étoient

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

inst. du Land.
Ibid. 64, 70.
Var. ibid.

Var. ibid. 9.

Ibid. 444
ibid.

LXVI.
La Doctrine
du mariage
Chrétien est
exposée.

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARI-
ATIONS.

Chryf. hom.
xxxviii. l. ii.
in Genesim,
Ec. Cont.
Fauf. xxii.
46, & seqq.

Euf. Prop.
Ev. l. 6. cap.
10.
Cont. Fau.
xxii. 47.

touchées du même désir, tant de celui de revivre dans leur postérité, que de celui d'être comptées parmi les ayeules du Christ, ce qui, comme on sçait, a illustré Thamar, Ruth & Bethsabée. Par ces raisons & par la constitution de l'ancien Peuple, la stérilité étoit un opprobre, & la Virginité étoit sans gloire : c'étoit la cause du désir qu'on voit dans les saintes Femmes qui avoient ensemble un seul époux, de devenir Meres, & comme ce désir des Femmes pieuses étoit chaste & nécessaire en ce tems, les saints Patriarches leurs Epoux avoient raison d'y condescendre. C'est aussi par-là qu'on doit conclure, que la jalousie ne regnoit point en elles, non plus que la sensualité qui en est la source, mais le seul désir d'être Meres, naturel dans son fond, & raisonnable en ses manieres, selon la disposition de ces tems-là : on voit paroître ce même esprit dans les saints Patriarches leurs Epoux ; & ainsi, comme le remarquent S. Chrysostôme & S. Augustin, & comme l'appercevront aisément ceux qui regarderont de près toute leur conduite, ce n'étoit pas le désir de satisfaire les sens, mais l'amour de la fécondité, qui présidoit à ces chastes Mariages, lesquels aussi étoient la figure de la sainte union de Jesus-Christ avec les ames fidelles, qui s'unissant avec lui, portent des fruits éternels. Par une raison contraire, depuis que la Synagogue eût enfanté Jesus-Christ, que les anciennes figures furent accomplies, & qu'on vit paroître le Peuple qui ne devoit plus se multiplier par la trace du Sang, mais par l'effusion du S. Esprit, les choses devoient changer, rien n'empêchoit plus que le Mariage ne fût rétabli, comme il l'a été en effet par Jesus-Christ en sa premiere forme, & tel qu'il étoit en Adam & en Eve, où deux seulement & non davantage, devenoient une seule chair. Par une suite infaillible de cette institution, la stérilité n'étoit plus une honte, & la Virginité étoit comblée de gloire, d'autant plus qu'en la personne de la Sainte Vierge, elle avoit fait une Mere, & une Mere de Dieu. Il devoit aussi paroître alors d'une maniere éclatante, que toutes les Ames que le S. Esprit rendroit fécondes, seroient unies en Jesus-Christ, & composeroient toutes ensemble une seule Eglise, figurée dans le Mariage Chrétien, par la seule & fidelle Epouse d'un seul & fidèle Epoux. On a vu depuis ce tems, & selon ces chastes Loix du Mariage réformé par Jesus-Christ, que par-tout où son Evangile fut reçu, les anciennes mœurs furent changées ; les Perles qui l'ont embrassé, dit un Chrétien des premiers siècles, n'épousent plus leurs Sœurs : les Parthes ont renoncé à la coutume d'avoir plusieurs femmes, comme les Egyptiens, à celle d'adorer Apis & des animaux. Ainsi parloit Bardefane, ce sçavant Astronome, dans l'admirable discours qu'Eulèbe rapporte : ainsi parlent les autres Auteurs Ecclésiastiques d'un commun consentement, & le Mariage réduit à la parfaite société de deux cœurs unis, a été un des caractères du Christianisme : ce qui a fait dire à S. Augustin, que ce n'étoit pas un crime d'avoir plusieurs femmes, lorsque c'étoit la coutume. La disposition des tems y convenoit : la Loi ne le défendoit pas : mais maintenant c'est un crime, parce que cette coutume est abolie ; les tems sont changés. Les mœurs sont autres : Et on ne peut plus se plaire dans la multitude des femmes, que par un excès de la convoitise.

On peut voir maintenant non-seulement par l'autorité, mais encore par l'évidence de la Doctrine Céleste, combien est digne d'être détestée la consultation

sultation de Luther, qui non contente de nous ramener à l'imperfection des anciens tems, nous met encore beaucoup au-dessous; puisque même dans ces tems-là, où le Mariage plus libre, unissoit plusieurs Epouses à un seul Epoux, par un même lien conjugal, on a vû que ce n'étoit pas la licence, mais la seule fécondité qui dominoit: au lieu que dans ce nouveau Mariage autorisé par Luther & les autres Réformateurs, le Landgrave content de la lignée & des Princes que lui avoit donnés sa premiere Femme, ne recherchoit dans la seconde qu'on lui accordoit, qu'un moyen d'assouvir l'ardeur que l'Evangile lui ordonnoit de modérer.

La Réforme peu régulière, & on le peut dire sans hésiter, peu délicate sur cette matiere, a introduit dans la Chrétienté un tel abus. On l'a poussé plus loin qu'on ne pense. M. Jurieu qui a établi ces honteuses nécessités, que je ne veux pas répéter, pour apprendre aux Chrétiens à multiplier leurs femmes, les a soutenues par la discipline de tous les Etats Réformés. M. de Beauval & les autres s'y opposent; M. Jurieu lui déclare, *qu'il ne changera pas de sentiment pour ses méchantes plaisanteries; qu'au reste ce n'est pas à lui à décider avec cet air de Maître; que lui & tous ses amis dont il vante les conseils, sont des néants; & qu'enfin il n'appartient pas à un jeune Avocat qui ne sçait ce qu'il dit, & qui parle de ce qu'il ne sçait pas, d'opposer son sentiment à celui d'un Théologien aussi grave que M. Jurieu.* Puis lui parlant au nom de la Réforme, ou de tout l'ordre des Ministres: *qu'il ne fasse point, dit-il, si fort le maître: nous n'en voulons point pour Avocat: nous défendrons bien la pureté de nos Mariages sans lui.* En cet endroit M. de Beauval a raison de se souvenir de l'incomparable Chapitre de l'accomplissement des Prophéties, où dans la plus grande ferveur de ses dévotions, & même au milieu de ses lumieres Prophétiques; *l'ame pénétrée de la plus vive douleur* qu'on puisse imaginer sur les malheurs de la Réforme, M. Jurieu avoue qu'il ressent le plaisir de la vengeance, & paroît nager dans la joie en maltraitant un Auteur qui l'avoit piqué dans quelque endroit délicat. Mais M. de Beauval a beau relever le ridicule de son Adversaire, dans ses Prophéties, dans les Miracles qu'il conte, & dans tous les autres excès de ses sentimens outrés: l'autorité de M. Jurieu prévaut: les Synodes & les Consistoires se taisent sur la Doctrine que ce Ministre leur attribue. C'est qu'il est vrai dans le fond que les Eglises Protestantes se donnent des libertés excessives sur les Mariages; & ceux qui se vantent de réformer l'Eglise Catholique, ont besoin d'apprendre d'elle en cette matiere, comme dans les autres également importantes, la régularité & la pureté de la Morale Chrétienne.

DÉFENSE DE
L'HISTOIRE
DES VARIATIONS.

Réponse de
l'Auteur de
l'Hist. des Ouvrag. des Scavans.
Acc. des Proph. l. p. ch. dern.
Avis de l'Aut. des Lett. Pastor. à M. de Beauval, p. 7. Lett. Past.

Fin du troisième Tome.

71724111

